



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

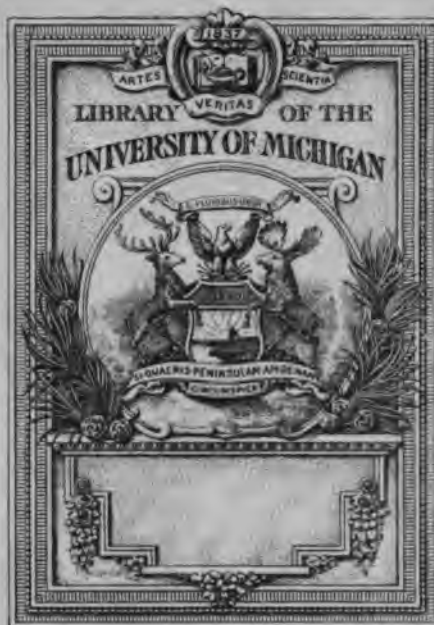
Nous vous demandons également de:

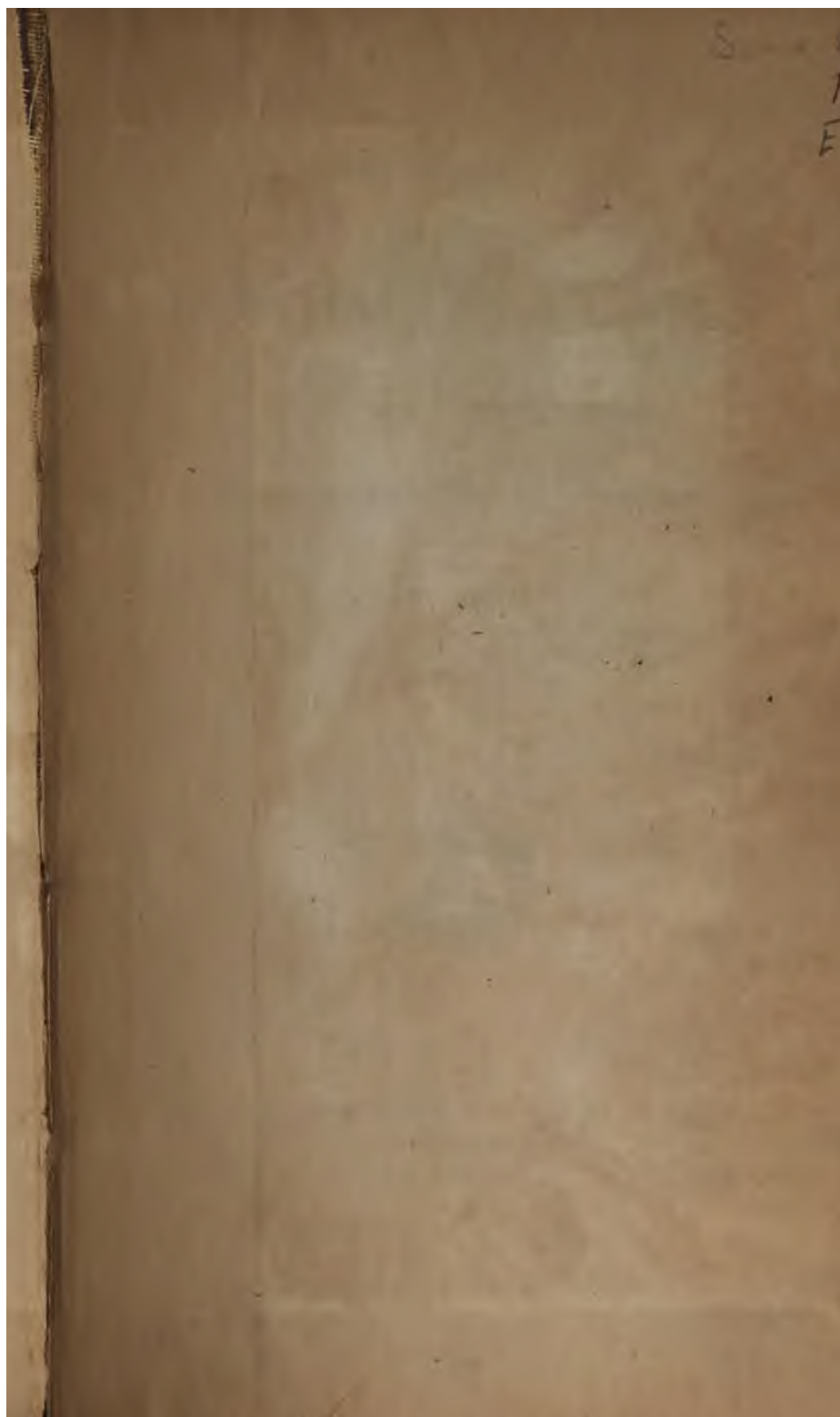
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,179,070







BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

DIXIÈME FASCICULE

EXERCICES CRITIQUES DE LA CONFÉRENCE DE PHILOGIE GRECQUE, RECUEILLIS
ET RÉDIGÉS PAR ED. TOURNIER, DIRECTEUR D'ÉTUDES ADJOINT.

1^{er} août 1872 — 1^{er} août 1875



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67
1875

EXERCICES CRITIQUES

DE LA

CONFÉRENCE DE PHILOGIE GRECQUE



A MON MAITRE

HENRI WEIL

J'OFFRE LE TRAVAIL DE MES ÉLÈVES

AVEC LE MIEN

Ed. TOURNIER

EXERCICES CRITIQUES

DE LA

CONFÉRENCE DE PHILOGIE GRECQUE

(1^{er} août 1872 — 1^{er} août 1875)

RECUEILLIS ET RÉDIGÉS PAR

ED. TOURNIER,

DIRECTEUR D'ÉTUDES ADJOINT



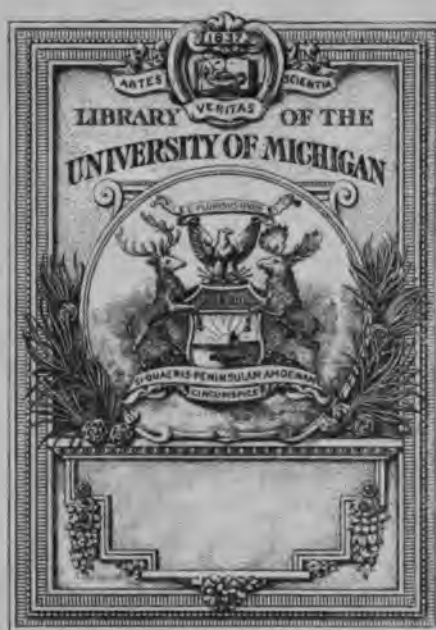
PARIS

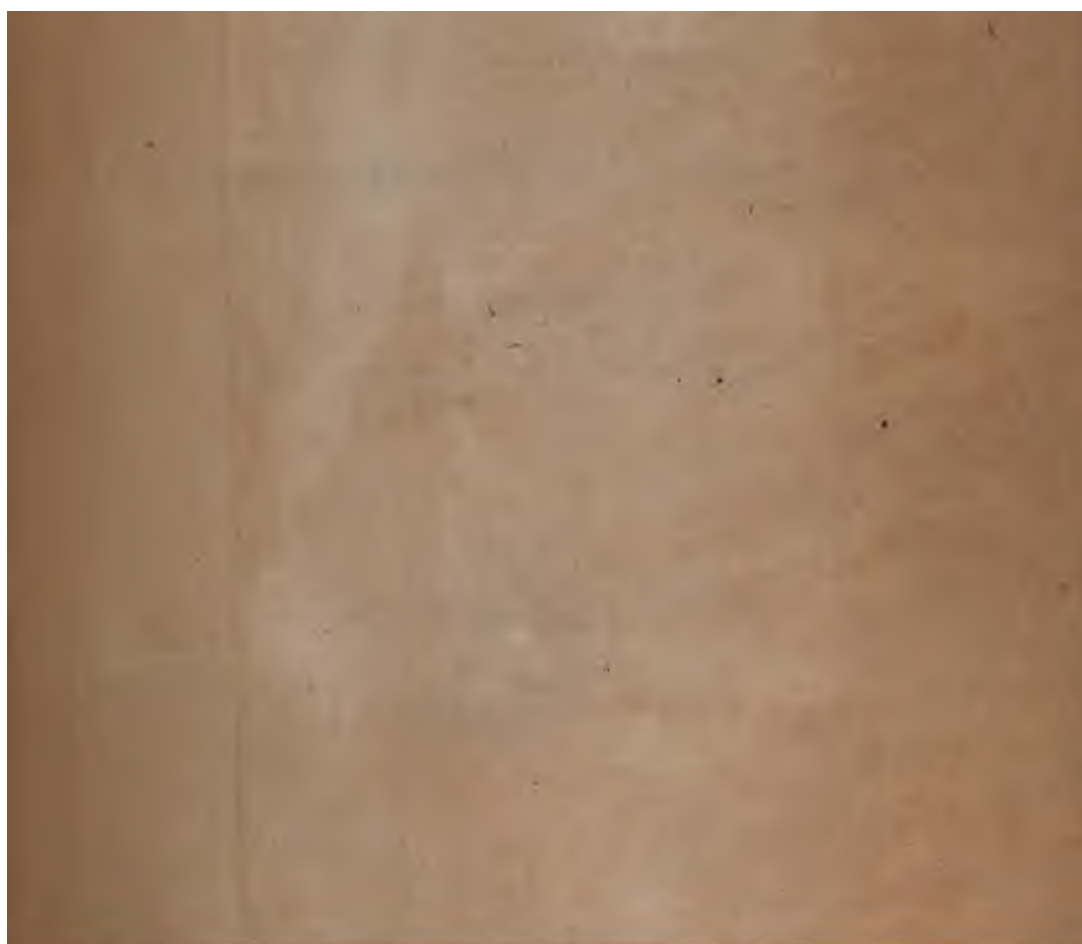
LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

67, RUE RICHELIEU

1875





condisciples, comme s'il eût dû être publié. En même temps qu'on les initiait ainsi par la pratique à l'art de l'éditeur, on ne négligeait pas de leur en faire connaître la théorie. L'*Exposition des Principes de la Critique des Textes* qu'on trouvera à la suite de cette préface n'est, en effet, sauf des modifications de détail, que la reproduction d'une leçon faite à cette époque, et publiée au commencement de 1870 dans la *Revue des Cours Littéraires* (n° des 22 et 29 janvier) sous ce titre : « *Qu'est-ce que faire une édition ?* »

L'année 1872 inaugura pour la Conférence le genre de travaux auquel ce fascicule doit son origine. Dès lors, un certain nombre de textes fut distribué chaque semaine aux élèves pour servir de matières à autant de dissertations, qui, à leur tour, étaient l'objet d'un examen approfondi dans la séance suivante. Chaque dissertation devait mentionner, d'abord les leçons des manuscrits, soit d'après l'édition critique la plus recommandable, soit d'après les manuscrits mêmes, quand la chose était possible. Venaient ensuite les variantes des éditions, avec les notes qu'avaient pu y joindre les éditeurs; puis les interprétations, soit des commentateurs, soit des traducteurs mêmes, de ceux du moins qu'il pouvait être utile de consulter. Ces recherches préparatoires terminées, l'élève devait examiner et discuter, en premier lieu les leçons traditionnelles, au double point de vue de leur filiation ou de leur parenté mutuelle, et de leur valeur propre; puis les explications proposées; ensuite, les essais de restitution des critiques. Enfin, il concluait, soit en se rangeant à l'avis d'un des philologues dont il avait rapporté l'opinion, soit en s'efforçant de justifier le texte traditionnel au moyen d'une interprétation originale; le plus souvent, en émettant une conjecture nouvelle.

Ces conjectures, qui occupent dans notre recueil une place assez notable, doivent toujours être considérées comme propres aux élèves à qui elles sont attribuées : en d'autres termes, si on leur fait l'honneur de les citer, ce devra être, exclusivement, sous le nom dont elles sont signées. A plus forte raison, en faut-il dire autant des observations critiques suivies de la mention *Communiqué par....* Là, en effet, ce n'est pas seulement la correction qui est due au signataire, c'est encore le choix du texte, souvent la découverte de la faute, quelquefois la rédaction même. Les conjectures anonymes appartiennent en propre au Directeur-adjoint de la Conférence. Dans cette catégorie sont comprises notamment celles qui ont rapport à Héro-

dote, au Scholiaste d'Euripide, et au texte récemment publié de Denys de Byzance, ces trois auteurs ayant été matières de leçons, et non d'exercices. On remarquera peut-être que le nombre de ces conjectures sans nom d'auteur devient, relativement, beaucoup plus considérable vers la fin du fascicule : la faute en est à une rencontre fortuite de circonstances qui a fait perdre, d'un coup, à notre Conférence, dans le courant de l'année dernière, tout ce qu'elle comptait d'élèves suffisamment exercés à ce genre de travail¹. Les dernières feuilles ont cela, encore, de particulier, qu'on y a mentionné, en note, quelques conjectures dues à des élèves de l'École Normale. On en aurait eu, certainement, un bien plus grand nombre à citer, si la critique des textes était à l'École Normale, comme à l'École des Hautes Études, l'objet d'un enseignement spécial et distinct.

Les procédés de la critique sont, jusqu'à un certain point, sujets à varier, suivant les auteurs à qui elle s'applique. Aussi s'est-on attaché à composer ce fascicule des éléments les plus divers. Les principaux dialectes, la plupart des genres, y sont représentés. Si, à côté des plus beaux monuments de l'époque classique, on n'a pas craint d'y introduire les scholiastes, c'est que l'écriture généralement consacrée, dans les manuscrits anciens, à la reproduction des scholies, autorise beaucoup de corrections qui, transportées à d'autres textes, cesseraient d'être légitimes : de sorte que rien ne peut remplacer cette étude pour qui s'occupe des applications de la Paléographie à la Critique. Si Homère est loin d'y tenir une place proportionnée à son importance, c'est que le peu qu'on croit savoir de la transmission des poèmes homériques concourt, avec tout ce qu'on en ignore, à faire de l'élaboration critique, en ce qui les concerne, une entreprise singulièrement hasardeuse, et dont les règles particulières sont encore loin d'être fixées avec une précision suffisante.

C'est principalement aux futurs élèves de l'École que s'adresse notre publication : c'est à eux surtout que nous pensons, en indi-

1. L'abbé Louis Duchesne, envoyé en mission philologique à Rome et en Grèce; Jules Nicole (élève, puis répétiteur), nommé professeur de Littérature grecque à l'Académie de Genève; Charles Graux, nommé répétiteur à l'École; Émile Chatelain, qui s'est toujours occupé principalement de philologie latine, et paraît devoir, désormais, se consacrer exclusivement à cette étude.

quant ici la meilleure marche à suivre pour y apprendre les éléments de la Critique.

On étudiera préalablement, après avoir lu la Leçon préliminaire :

1° Les spécimens d'écriture onciale contenus dans le Livre III de la *Palæographia Græca* de Montfaucon.

2° Le petit ouvrage de Wattenbach (*Anleitung zur Griechischen Palæographie*, Leipzig, Hirzel, 1867), ou, tout au moins, la partie autographiée de cet ouvrage, de laquelle la Bibliothèque de l'Université possède une traduction manuscrite, due à Charles Graux.

3° La *Commentatio Palæographica* de Bast (à la suite de Grégoire de Corinthe, *De Dialectis*, éd. Schæfer) ¹.

Puis on lira successivement les exercices auxquels renvoient les articles suivants de la Table I :

Lacunes provenant d'accidents matériels.

Variantes.

Ponctuation. Accent. Apostrophe. Division des mots. Dialogue dramatique (Distribution du). Parenthèse.

Iotacisme.

Traductions (Usage des anciennes). Scholies (Usage des). Iso-psépie.

Fautes signalées, non corrigées.

Abréviations. Confusions de lettres. Prépositions.

Omission. Scholies déplacées. Transpositions. Digraphie.

Influence. Rareté. Propres (Noms). Règles fausses. Grammaticales (Corrections).

Gloses ajoutées. Scholies insérées. Citations marginales. Observations de lecteurs. Intrusion.

Gloses substituées.

Diascève.

Substitution arbitraire. Restitution.

Amplification du texte original.

Restauration.

Les autres articles de la table.

1. Le seul manuel, à notre connaissance, qui puisse, dans une certaine mesure, tenir lieu de ce livre et des précédents, est la courte brochure (*Studia Palæographica*, Leyde, 1871) où I. C. Vollgraff a exposé, en les éclairant au moyen d'exemples généralement bien choisis, et souvent très-piquants, les principales applications de la Paléographie à la critique des textes grecs.

Après cette lecture, on aura une connaissance assez complète des principaux genres de fautes, comme des procédés généraux qui servent à la restauration des textes, pour être à même d'apprécier la légitimité des corrections conjecturales proposées par les critiques, et aussi de s'exercer avec fruit à l'application de leur méthode, d'abord sur les textes non encore étudiés de notre recueil ou ceux des publications analogues, puis sur les passages suspects d'altération que l'on rencontrera en lisant les auteurs.

Il n'est question qu'incidemment, dans nos Exercices, du classement des manuscrits ; et ce qu'on trouvera sur ce sujet dans les Notes critiques sur Colluthus ne contient que les résultats de travaux antérieurs. Le xxii^e fascicule de notre Bibliothèque (*Les Pleurs de Philippe*, poème grec publié par l'abbé Emmanuel Auvray) pourra servir à combler cette lacune. Nous y signalerons notamment une très-ingénieuse invention, dont l'honneur, si nous ne nous trompons, revient tout entier au jeune éditeur : elle consiste à rendre sensibles, au moyen d'un tableau des lacunes qui se rencontrent dans les différents manuscrits, les rapports de parenté qui existent entre eux. Nous croyons aussi pouvoir recommander à l'avance, comme devant renfermer un classement de manuscrits rigoureusement méthodique et fortement motivé, l'édition du Cinquième livre de Philon l'Ingénieur (ou de l'opuscule connu sous ce titre) que prépare Charles Graux pour faire partie de la même collection. Les élèves de notre École, à quelque conférence qu'ils appartiennent, n'ont pas besoin qu'on les renvoie, pour tout ce qui regarde cette première partie de la tâche de l'éditeur, à l'Introduction dont Gaston Paris a fait précéder son édition de la *Vie de S. Alexis* (vii^e fascicule). Dans la Notice de Charles Thurot sur un manuscrit du xii^e siècle des *Epistolæ ad Familiares* de Cicéron (xvii^e fascicule), on trouvera, outre des exemples de la méthode à suivre dans la discussion des variantes, un certain nombre d'observations utiles pour la théorie de la Critique conjecturale.

Parmi les ouvrages analogues au nôtre qu'il y aura profit à lire et à étudier, ceux de Dobree (dont les notes sont, d'ailleurs, trop brèves pour servir à l'instruction des commençants), de Cobet, de Meineke, occupent le premier rang. Madvig est peut-être sans rival dans cette partie de la Critique qui consiste à démontrer l'existence des altérations : et, à cet égard, on ne peut trop recommander la lecture de ses *Adversaria*. Malheureusement, des inadvertances

nombreuses déparent ce précieux recueil ; et le grand philologue danois, nonobstant le renom européen de sa *Syntaxe grecque*, n'est évidemment égal à lui-même que dans la critique des textes latins. D'autre part, son Introduction, intitulée *Artis criticae conjecturalis Adumbratio*, a le grave défaut d'être incomplète de propos délibéré, et d'exclure systématiquement toute une partie essentielle et considérable de la méthode qu'elle prétend exposer. Un complément nécessaire de cette lecture sera l'étude des travaux de Heimsøeth, ou encore des appendices critiques joints par Nauck au Sophocle de Schneidewin, ou enfin des éditions que Henri Weil a données d'Eschyle et de Sept tragédies d'Euripide ¹.

Nous ne nous croirions pas quittes envers ceux à qui ces conseils sont adressés, si nous ne leur donnions, de plus, le bon exemple d'avouer ici nos fautes. En trois ans, nous avons eu le temps de changer d'avis sur certains points, et de reconnaître que nous nous étions trompés dans plusieurs de nos conjectures. D'autres fois, les élèves chargés de rechercher les corrections précédemment proposées par les critiques, ne se sont pas acquittés de ce soin avec toute l'exactitude désirable : et nous avons appris trop tard que nous nous étions approprié, à notre insu, les idées d'autrui. L'errata que voici concerne uniquement les fautes qui rentrent dans l'une de ces catégories.

1. Voici l'indication exacte de ceux de ces ouvrages que nous recommandons principalement : DOBREE. *Adversaria critica*, Cambridge 1831-1832; Berlin, Calvary, 1874-1875. — COBET. Surtout: *De Arte interpretandi Grammatices et Critices fundamentis innixa*, Leyde 1847. *Variae Lectiones* (2^e éd. augmentée), Leyde 1873. *Novæ Lectiones*, Leyde 1858. — A. MEINEKE. Notamment : *Vindiciarum Strabonianarum Liber*, Berlin 1852. — *Analecta critica ad Athenæi Deipnosophistas*. Leipzig, Teubner, 1867. — MADVIG, *Adversaria critica* (vol. I: *De Arte conjecturali. Emendationes Græcæ*; vol. II: *Emendationes Latinæ* Copenhague 1871-1873. — HEIMSØETH, *Die Wiederherstellung der Dramen des Æschylus*, Bonn 1861. — *Die indirecte Uebersetzung des Æschylischen Textes*, Bonn 1862. — *Kritische Studien zu den griechischen Tragikern*, Bonn 1865. — *De diversa diversorum mendorum emendatione*, Bonn, 1866-1868. — *De vitiorum in codicibus generibus a Madvigio definitis*, Bonn, 1871-1872. — H. WEIL, *Æschyli quæ supersunt Tragædiæ*, Giessen 1858-1867. — *Sept tragédies d'Euripide*, Paris, Hachette, 1868. (Les pages xxxv-xlv de l'Introduction mettent en lumière divers points de théorie laissés dans l'ombre par Madvig.) — NAUCK, *Sophocles erklärt von Schneidewin*. (Dernière édition donnée par AUGUST NAUCK, Berlin, Weidmann, 1869-1873.)

Nous retirons les conjectures proposées sous les n^{os} 34, 44, 57, 65, 70, 184, 259, 346. Celle du n^o 74 est corrigée au n^o 178.

La priorité des suivantes appartient à d'autres : 8 [D'Orville]; 30 [Cobet]; 42 [un manuscrit secondaire et Reiske]; 46 [Lambin]; 404 [Dobree]; 200 [Cobet]; 225 et 226 [un journaliste grec, à ce qu'on nous rapporte]; 263 [Herwerden]; 312 [Louis Dindorf]; 446 [Bloomfield]. (Nous avons devancé Badham en ce qui regarde les conjectures 13 et 88. La faute que nous nous étions bornés, par exception, à signaler, sous le n^o 68, a été corrigée depuis par le même critique.)

Nous ne saurions, d'ailleurs, prendre la responsabilité de toutes les attributions qui précèdent. Pour la plupart, nous ne faisons que parler sur la foi d'autrui, et d'après des renseignements trop vagues pour qu'il ait toujours été possible d'en vérifier l'exactitude.

Il reste à signaler quelques fautes de détail, typographiques ou autres, et quelques omissions.

Exercice 12, ligne 1 : « ch. 20. » Lisez : « ch. 19. »

Exercice 23, ligne 13 : « Μενέλαον ἱππαρχεῖν; » Écrivez, en faisant disparaître le point d'interrogation : « Μενέλαον ἱππαρχεῖν. »

Exercice 46, fin. Ajoutez : « [Jules Nicole, élève.] » (Mais on a vu plus haut que la priorité appartient à Lambin.)

Exercice 50. Après la ligne 18, ajoutez : « Au surplus, on lit dans un passage imité de celui-ci (Περὶ Συντάξεως, ch. 27) : οὗς δ' ἐν τῷ πολέμῳ συμμάχους ἐκτησάμεθα, οὗτοι νῦν ἐν τῇ εἰρήνῃ ἀπολώλασιν. »

Exercice 53, fin. Ajoutez : « D'ailleurs, on pourrait aussi, sauf à expliquer autrement la faute, corriger : εἴθ' ὁμοῦ χωρεῖν λόγοις. Cf. Sophocle, *OEdipe Roi*, 1007 : ἀλλ' οὐποτ' εἶμι τοῖς φυτεύσασιν γ' ὁμοῦ. Et nous ne sommes pas éloignés de préférer cette conjecture à la précédente. »

Exercice 125, fin. Ajoutez : « Cependant, on pourrait encore songer à φειδοῖ, qui serait moins élégant peut-être, mais s'éloignerait moins de la leçon φίλοι. »

Exercice 129, fin. Ajoutez : « Cf. Thucydide, I, 136 : παρὰ Ἀθμητον τὸν Μολοσσῶν βασιλέα, ὅντα αὐτῷ οὐ φίλον. »

Exercice 133, ligne 1 : « *Protrepticon*. » Lisez : « *Protrepticos*. »

Exercice 157, fin. Ajoutez : « Ailleurs (II, 25), il dit du Nil ὁ δὲ Νεῖλος ἐὼν ἄνομρος..., en d'autres termes, exactement ce que notre restitution fait dire à Eschyle. »

Exercice 183, fin. Ajoutez : « Cf. Thucydide, I, 89 : ὅσπερ ἡγεῖτο τῶν ἐν Μυκάλῃ Ἑλλήνων. »

Exercice 194, ligne 3 : « Selon la nature, commettre l'injustice est plus honteux que la souffrir. » Écrivez : « Selon la nature, souffrir l'injustice est plus honteux que la commettre. »

Exercice 209, fin. Ajoutez : « Ou plutôt encore παρῶμεν, mot dont le sens est à peu près le même, et qui ressemble davantage à πάθωμεν. »

Exercice 275, ligne 10 : « οὐδὲν τούτων σῖγ' ἔδσας ». Écrivez : οὐδὲν τούτων.... σῖγ' ἔδσας. »

Exercice 382, fin. Ajoutez : « On pourrait aussi écrire τάφω. Cf. même pièce, vers 496 ».

Exercice 497, ligne 24 : « substituer προτιθείς à προτιθέν. » Lisez : « substituer προτιθέν à προτιθείς. »

TABLE DES COLLABORATEURS. « DUCHESNE (L'abbé George). » Lisez : « DUCHESNE (L'abbé Louis). »

TABLE DES PASSAGES CORRIGÉS. (DÉMOSTHÈNE III, *Olynthienne* III) « 28, p. 36 50 ». Ajoutez : « Voy. l'errata. » — (DÉMOSTHÈNE IV, *Philippique* I) « 27, p. 47 23 ». Ajoutez : « Voy. l'errata. » — (ESCHYLE, *Suppliants*) « 4006 209. » Ajoutez : « Voy. l'errata. » — (EURIPIDE, *Hippolyte*) « 703 53 ». Ajoutez : « Voy. l'errata. » — (PLATON, *Gorgias*) « page 483 A 494 ». Ajoutez : « Voy. l'errata. » — (SOPHOCLE, *Antigone*) « 24-25 382 ». Ajoutez : « Voy. l'errata. »

La première feuille de ces *Exercices* a été publiée un peu avant le 4^{er} août 1872, date inscrite sur le titre de la livraison ; la deuxième, vers le 4^{er} novembre de la même année ; les quatre suivantes, en avril 1874 ; la septième et la huitième, trois mois après ; les trois dernières, le 12 juin (et non en mai, comme dit le titre) 1875. La Préface et l'Introduction, qui vont être envoyées aujourd'hui même à l'Imprimerie, ne sauraient guère se faire attendre au-delà du 4^{er} août courant. A l'origine, nous avions cru pouvoir annoncer qu'il paraîtrait une feuille tous les trimestres : les interruptions qui, bientôt, sont venues ôter à notre publication toute régularité, n'en auront pas, du moins, retardé l'achèvement.

Paris, 20 juin 1875.

Ed. TOURNIER.

LEÇON PRÉLIMINAIRE.

Exposition des principes de la Critique des textes.

Faut-il entendre par Philologie grecque la science de l'Antiquité grecque en général, ou bien vaut-il mieux, conformément à l'usage vulgaire, restreindre le sens de cette expression à la seule étude de la langue des Grecs et de leur littérature. Quoi qu'il en soit, une dénomination aussi générale laisse désirer une définition plus précise de l'objet des travaux et des recherches qui occuperont cette conférence.

En premier lieu, le cadre prescrit à notre enseignement en exclut tout ce qui ne rentre pas dans la plus étroite des deux définitions qui viennent d'être rappelées. A côté de cette conférence, il en existe une autre, consacrée à l'étude des Antiquités grecques, en d'autres termes, de l'Histoire politique, de la Géographie, de l'Archéologie, de tout ce qui n'a un rapport direct ni à l'histoire de la langue ni à celle de la littérature. Quelque artificielle que puisse paraître cette division, elle était nécessaire : et nous devons nous y assujettir.

Mais ce serait là, pour un seul cours, une matière encore trop vaste : cette partie même qui reste notre lot propre, nous ne pouvons songer à l'embrasser tout entière. D'autres enseigneront ici, ou dès maintenant, ou aussitôt que les ressources de l'École le permettront, les règles à suivre dans les recherches grammaticales, les procédés d'enquête qui servent à résoudre les difficiles problèmes de l'Histoire littéraire, comme on y enseigne, depuis le premier jour, à déchiffrer et à collationner les manuscrits. C'est du **texte** des auteurs seulement que nous nous occuperons. Or, les textes peuvent être

considérés à deux points de vue. On peut les étudier en humaniste ou en professeur, pour les comprendre ou les interpréter. On peut les étudier en éditeur, pour les publier. Il y a une méthode exégétique, qui sera l'objet principal d'un autre enseignement. Il y a aussi une méthode applicable à la constitution des textes. Cette méthode, à laquelle il manque encore un nom qui lui soit propre (car celui de Méthode critique est beaucoup trop général), et qu'on pourrait peut-être appeler *Méthode ecdotique*, ou, d'un seul mot, *Ecdotique* (ἡ ἐκδοτική, s.-ent. τέχνη), est celle dont nous commençons aujourd'hui l'étude.

Est-il besoin de dire qu'en séparant, pour la première fois, le cours de Critique verbale de celui de Paléographie, comme en faisant une place à part à l'explication des auteurs, on n'entend aucunement tracer une ligne de démarcation arbitraire entre les objets mêmes de ce triple enseignement? Distinguer ces objets, ce n'est pas méconnaître le lien qui les unit. Ils se tiennent de telle façon que l'esprit qui en considère un est à chaque instant ramené vers les autres. Et c'est précisément ce qui nous permettra de restreindre notre programme sans mutiler notre enseignement. On peut même dire qu'aucun autre choix n'aurait eu, à cet égard, les mêmes avantages. En effet, à considérer par un certain côté toutes les parties si diverses qui composent la vaste science de l'antiquité, sans en excepter celles qui ne sont point de notre domaine, on voit qu'il n'y en a aucune qui ne soit, ou ne puisse devenir, une auxiliaire pour la critique des textes. Si la Paléographie procure à l'éditeur les matériaux de son travail, la Grammaire lui en fournit le principal instrument. D'autre part, il ne suffit pas de bien connaître l'auteur qu'on publie : on ne saurait impunément ignorer son époque, ses imitateurs, ses modèles, l'histoire du genre auquel appartiennent ses écrits, en d'autres termes, se passer du secours de l'Histoire Littéraire. Pour tout ce qui regarde l'orthographe, quelquefois si difficile à fixer, l'Épigraphie offre à l'éditeur des lumières que rien, souvent, ne peut suppléer. Il n'est guère de textes qui ne le forcent, à chaque instant, d'interroger l'Archéologie ou la Géographie, la Mythologie ou l'Histoire. En un mot, les recherches que peut exiger son travail n'ont d'autres limites que celles de l'érudition même. Que faut-il conclure de là? C'est que l'enseignement de la Critique verbale est moins une des parties qu'une des formes de l'enseignement philologique. Ainsi, notre programme, quelque étroit qu'il puisse paraître à première vue, reste ouvert à toutes les études dont le mot de Philologie éveille l'idée, prit-on même ce mot dans la belle et large acception que lui attribuaient les Otfried Müller et les Buckh.

Mais il est temps d'arriver à ce qui est proprement notre objet. Nous aurons tous à corriger des textes ; quelques-uns d'entre nous pourront être appelés à en publier. En ce qui regarde la méthode, c'est une seule et même chose : car, que la critique ait affaire à des morceaux isolés ou à des ouvrages de longue haleine, il est évident que ses procédés restent les mêmes. Tout se réduit donc pour nous à connaître la méthode à suivre lorsqu'on veut faire une édition. Il faudrait dire, pour ne pas franchir les bornes qui nous sont assignées : Une édition d'auteur grec. Mais la fortune des textes grecs et des textes latins a été à peu près la même ; et les moyens dont on dispose pour les constituer ne diffèrent pas sensiblement. Nous nous permettrons donc de parler à la fois des uns et des autres, et nous dirons : Une édition d'auteur grec ou latin.

La tâche de l'éditeur qui publie un texte grec ou latin se compose essentiellement de trois parties : 1° le classement des manuscrits ; 2° le choix des leçons ; 3° la restitution conjecturale des passages qu'aucun manuscrit autorisé ne paraît avoir conservés sans altération.

I

Classement des Manuscrits.

Le principe du classement des manuscrits, c'est la parenté, plus ou moins prochaine, qu'ont nécessairement entre elles toutes les reproductions d'un même texte. Quant à la nécessité de ce travail préalable, elle n'est pas difficile à démontrer. Il est clair, en effet, que toute copie dont l'original direct ou indirect existe encore est, par là même, comme non avenue, et ne doit jamais être comptée parmi les sources du texte : or, on ne peut savoir s'il existe de telles copies qu'après avoir classé les manuscrits.

Pour faire ce classement, nous commencerons par diviser les manuscrits en un certain nombre de groupes, d'après le rapport plus ou moins grand qu'ils paraîtront, au premier coup d'œil, avoir entre eux. Puis nous comparerons deux à deux ceux qui auront le plus de traits de ressemblance, afin de nous assurer si l'un des deux n'est pas une simple copie de l'autre. Ce dernier travail est loin d'être sans difficultés. Ce qui le prouve, c'est que les philologues les plus exercés ont souvent bien de la peine à se mettre d'accord sur cette question capitale. Voyons quels peuvent être les moyens de la résoudre.

Nous pouvons tout d'abord reconnaître, à certains signes qui ne trompent guère, s'il y a parenté étroite entre les deux manuscrits. La présence ou l'absence de certaines lacunes dans ces exemplaires à l'exclusion de tous les autres, sera un premier indice, et un indice souvent concluant. D'autres caractères, moins notables en apparence, ne sont guère moins significatifs. Je veux parler de ces fautes qui répugnent tellement à toute analogie grammaticale, s'écartent si fort des habitudes de la langue la moins châtiée, qu'on ne puisse raisonnablement en expliquer l'existence, dans deux manuscrits à la fois, par un simple jeu du hasard.

Si cet examen nous conduit à admettre qu'il y a parenté étroite entre les deux manuscrits, alors il faudra nous appliquer à discerner si l'un provient de l'autre, ou s'ils sont simplement collatéraux. C'est ici que commence vraiment la difficulté.

Voici deux variantes : il peut arriver qu'elles s'expliquent naturellement l'une par l'autre, qu'elles paraissent être dans le rapport de mère à fille, d'antécédent à conséquent. Il peut arriver aussi qu'elles ne s'expliquent bien que par la supposition d'un auteur commun, de telle sorte qu'on doive les tenir pour sœurs. Bornons-nous à ces deux cas, pour ne pas trop compliquer le problème. La question étant ainsi posée, il s'agit de savoir si, en combinant les deux leçons, en prenant quelques traits de l'une et quelques traits de l'autre, on peut arriver à composer une leçon hypothétique, qui puisse en être considérée comme la souche commune; ou bien, si l'une des deux leçons données doit être regardée simplement comme une dégénérescence, une altération de l'autre. A supposer que l'épreuve, répétée un nombre de fois suffisant, ait constamment abouti au même résultat, on pourra prononcer en toute assurance que la parenté des deux manuscrits est directe, ou qu'elle est collatérale.

Ce sont probablement les difficultés d'un tel travail, ou plutôt du travail dont ce n'est là que le commencement, (car une détermination plus précise de la parenté exigera nécessairement des recherches plus minutieuses,) qui ont fait si longtemps, je ne dirai pas méconnaître, mais négliger dans la pratique ce principe, par lui-même si évident, de la nécessité d'éliminer du nombre des sources les copies dont les originaux existent. C'est à la scrupuleuse exactitude avec laquelle elle a su l'appliquer, que la philologie moderne doit la meilleure part de ses progrès. Collationner tous les manuscrits d'un auteur, accumuler une énorme quantité de variantes puisées indifféremment à toutes les sources, puis choisir, parmi toutes ces variantes, celle qui paraissait s'adapter le mieux au contexte, c'était la méthode des siècles précédents; et elle a régné encore au commencement du

nôtre. Ce procédé, laborieux en apparence, avait, au fond, sa commodité. On aurait eu bien peu de bonheur si, parmi tant de leçons, il ne s'en était pas trouvé une qui fût intelligible et suffisamment conforme aux habitudes de la langue. Mais quelle était l'autorité de cette leçon jugée préférable à toute autre? Elle pouvait être très-grande; elle pouvait être nulle. Rien n'en avertissait le lecteur, et l'éditeur lui-même paraissait ne s'en être pas inquiété.

Considérons, au contraire, une édition moderne, par exemple, une de celles que produit l'école de M. Ritschl : nous y remarquerons une méthode toute différente. En général, le texte y est précédé d'une dissertation critique sur l'âge, la valeur et la parenté mutuelle des manuscrits. Dans un bon nombre, cette parenté est même rendue visible au moyen d'un *stemma*, d'un arbre généalogique, où l'on suit sans peine, à partir de la souche primitive, les ramifications de la famille des manuscrits; où l'on distingue d'un coup d'œil à quelle distance de l'archétype commun se trouve chaque copie, et par quels intermédiaires, conservés ou perdus, elle a hérité du texte. Si le manuscrit en question a pour père ou pour ancêtre un manuscrit existant, on voit tout d'abord qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Si, au contraire, il n'a plus ni père ni ancêtres, il peut mériter plus ou moins de confiance, mais il ne doit pas être exclu *a priori* du nombre des sources.

Éliminer les non-valeurs, voilà le premier devoir du critique, et c'est le principal objet du travail généalogique dont il vient d'être question. En second lieu, il s'agit de déterminer la valeur relative des manuscrits sans aïeux existants, en d'autres termes, des témoignages utiles à consulter. Il est naturel qu'on soit porté d'abord à attribuer le plus d'autorité au manuscrit le plus ancien; mais ce n'est qu'une présomption, qu'un examen approfondi ne confirmera pas toujours. On comprend, en effet, qu'un manuscrit ancien puisse représenter une tradition plus altérée qu'un manuscrit d'origine beaucoup plus récente. Tout dépend du nombre des copies antérieures et de leur fidélité. Ainsi, l'antiquité relative d'un manuscrit ne prouve nullement qu'il ait plus de valeur que les autres, en d'autres termes, qu'il représente une tradition plus pure. Par conséquent, il ne suffit point de classer les manuscrits d'après leur âge, ni même d'après la parenté qu'ils ont entre eux. Il faut encore déterminer le degré de confiance que mérite, par rapport aux autres, chacun de ceux qui n'ont pas dû être exclus du nombre des sources.

Ici, on peut nous faire une objection au nom de la logique. On dira : De quoi conclurez-vous que tel manuscrit est bon? Apparem-

ment, de la bonté des leçons qu'il renferme. Mais si vous vous servez des leçons pour autoriser le manuscrit, vous ne pouvez plus, sous peine de cercle vicieux, partir de la bonté du manuscrit pour autoriser les leçons. Pour avoir raison de cette objection, il suffira de répondre : Nous nous appuyons sur les leçons évidemment bonnes, ou, pour mieux dire, évidemment antiques, du manuscrit, pour lui attribuer une valeur, une autorité exceptionnelle ; et nous nous appuyons, ensuite, sur l'autorité ainsi établie de ce manuscrit, pour donner la préférence, en général, à celles de ses leçons que leur valeur propre ne recommanderait pas suffisamment. Notre méthode n'implique donc pas cercle vicieux.

Il va de soi que cet examen de la valeur relative des manuscrits peut aboutir, selon les cas, aux conclusions les plus différentes. Nous pourrions être conduits à mettre en première ligne ou un seul manuscrit ou plusieurs, à laisser aux autres une part plus ou moins grande d'autorité. Cette autorité devra être très-faible, si nulle part les manuscrits de second ordre n'offrent une leçon qui soit évidemment la plus ancienne. Dans cette hypothèse, ils pourront inspirer à l'éditeur une telle défiance qu'il croie ne devoir, en aucun cas, y ajouter foi. Ils seront alors pour lui comme s'ils n'existaient pas, ou comme s'ils provenaient d'un original conservé. Quant à donner à cet égard une règle qui soit constamment applicable, on voit assez que ce serait vouloir résoudre par une formule générale une foule de problèmes essentiellement différents.

Cependant on l'a essayé. Lorsqu'on commença à se lasser du fatras de variantes inutiles qui surcharge l'apparat critique des anciennes éditions, on tomba, par une réaction naturelle, dans un autre excès. Des philologues soutinrent alors, comme une proposition d'une vérité générale, que l'éditeur devait travailler exclusivement d'après le meilleur manuscrit, et ne tenir aucun compte des autres. Que cette doctrine ait rencontré des adhérents, c'est ce dont il ne faut pas trop s'étonner. D'abord, il est évident qu'une édition qui représente le texte du meilleur manuscrit a, par là même, un mérite considérable. L'autorité de ce manuscrit donne à ses fautes mêmes un intérêt, une valeur. Une certaine confiance raisonnée peut s'attacher à la déposition d'un témoin généralement véridique. D'autre part, si l'on considère, non plus la valeur absolue de cette méthode, mais les résultats des applications qui en furent faites, on ne peut nier qu'elle ait donné, en son temps, d'excellents fruits. Grâce à elle, une foule de leçons sans autorité disparurent des manuscrits. Le texte d'un bon nombre d'auteurs fut constitué sur la meilleure base. Ce sont là des services considérables, par lesquels la

méthode nouvelle montra sans peine sa supériorité sur la routine de l'âge précédent. Enfin, cette méthode avait, dans la pratique, un avantage que nulle autre, encore aujourd'hui, ne partage avec elle. Les bibliothèques qui renferment les manuscrits anciens sont disséminées sur toute la surface de l'Europe. Il est rare qu'un critique puisse avoir sous la main toutes les sources du texte qu'il se propose de publier. On conçoit que beaucoup d'éditeurs aient cru mieux mériter de la science en se servant, uniquement, d'un manuscrit qu'ils pouvaient consulter eux-mêmes, qu'en essayant de compléter leurs renseignements au moyen de collations dont rien ne leur garantissait l'exactitude.

Mais, si l'on s'explique parfaitement qu'une telle méthode ait pu être recommandée, qu'elle ait été mise en pratique, et qu'elle puisse même, dans tel cas donné, l'être encore, il est tout aussi évident que, si l'on reste au point de vue de la logique pure et de la théorie, elle ne peut soutenir la discussion. Essayer d'en démontrer le vice radical, ce serait vouloir recommencer, en pure perte, l'exposition des principes, incontestables et incontestés, sur lesquels repose la seule méthode critique vraiment digne de ce nom. Bornons-nous à les rappeler en deux mots : il faut classer les manuscrits d'après leur parenté; il faut classer une seconde fois les manuscrits chefs de famille, d'après l'antiquité de la tradition qu'ils représentent. Alors, seulement, on sera en état de juger si l'autorité réside dans tous, ou dans une partie, ou dans un seul.

II

Choix des leçons.

Une fois qu'on a posé les bases du texte par le classement des manuscrits, il s'agit de le constituer par le choix des leçons. Il résulte, en effet, de ce qui précède que, dans la plupart des cas, la première opération ne nous dispensera pas de l'autre. Dès qu'on reconnaît plusieurs autorités, ne fût-ce que deux, il y a lieu, partout où elles se contredisent, de comparer leurs témoignages, afin de discerner lequel est véridique. Quelles sont maintenant les raisons qui peuvent déterminer en faveur d'une leçon la préférence de l'éditeur? Ce sera, en premier lieu, l'autorité du manuscrit qui la donne : naturellement, plus cette autorité sera grande, plus elle devra peser dans la balance. Quant aux autres motifs de préférence, on comprend qu'il soit impossible de les énumérer tous. Tantôt ce sera le sens, tantôt la syntaxe, tantôt le mètre, tantôt une raison historique, très-

souvent un rapprochement avec d'autres passages du même auteur, qui devra dicter notre choix. Il y a pourtant quelques conseils généraux que l'on peut donner, et qu'il importe de ne jamais perdre de vue dans ce travail délicat ; sans quoi, à chaque ligne, on sera exposé à prendre une conjecture spécieuse pour une leçon authentique.

D'abord, une leçon incorrecte doit quelquefois être préférée à toute autre, à cause de son in correction même. Très-souvent, en effet, cette in correction n'est qu'un déguisement transparent sous lequel se laisse reconnaître le mot qu'a dû écrire l'auteur. Au contraire, les leçons plus correctes, qui semblent au premier abord préférables, peuvent provenir simplement de ce qu'un copiste, ou a mal lu une leçon difficile ou barbare, ou a cru rendre service au texte en la corrigeant arbitrairement. De même, nous devons nous défier des leçons claires, intelligibles à première vue, aux endroits où un autre manuscrit donnera une variante obscure. Ce principe, connu et professé depuis longtemps, n'a pas été toujours, il s'en faut, appliqué avec assez de rigueur. En cela encore, l'école moderne a un avantage décidé sur celle qui l'a précédée. On ne veut pas seulement aujourd'hui que la leçon préférée par un éditeur paraisse en elle-même satisfaisante, et ne prête à aucune objection. Une pareille leçon, jugée d'abord acceptable par tout le monde, peut devenir inadmissible, par le seul fait de la découverte d'un manuscrit qui portera, à cet endroit, un non-sens ou un barbarisme. C'est que l'altération des textes suit une marche à peu près constante. De copie en copie, on les voit gagner en facilité, en même temps que décliner vers la platitude. Figurons-nous Corneille ou Molière, à plus forte raison Montaigne ou Rabelais, transcrits de nos jours par un écrivain public : nous aurons, sinon la mesure de la fidélité avec laquelle les copistes nous ont transmis les textes antiques, au moins l'idée du genre de changements qu'ils leur ont fait subir. La critique, qui prétend remédier à ces altérations, doit donc s'efforcer de faire remonter au texte la pente que les copistes lui ont fait descendre ; en d'autres termes, lorsqu'elle a le choix entre une leçon facile et une leçon difficile, préférer en général celle-ci, sinon comme authentique, du moins comme plus voisine que l'autre de l'authenticité. Il sera toujours hasardeux de supposer qu'un copiste ait substitué à une leçon qu'il pouvait comprendre une leçon difficile même pour des philologues. Il est, au contraire, parfaitement légitime d'expliquer l'origine de la leçon facile par l'existence même de la leçon difficile.

Ce principe, toutefois, n'est pas toujours applicable. L'admettre

sans restriction, ce serait nier ces fautes grossières produites par l'ignorance, par l'étourderie, par les difficultés du déchiffrement, et qui ont très-souvent pour effet de rendre inintelligible une leçon parfaitement claire. Ne disons donc pas qu'il faut toujours s'y conformer, mais seulement qu'il faut l'avoir toujours présent à l'esprit. Le seul principe auquel l'expérience puisse accorder une valeur absolue, la seule règle qu'elle puisse avouer, est la suivante : Une fois les manuscrits classés au moyen des variantes les plus significatives, faites pour les autres leçons ce que vous avez dû faire pour celles-là ; en d'autres termes, appliquez-vous à en dresser l'arbre généalogique. Bien que rendu plus aisé par la connaissance, dès lors acquise, de la parenté mutuelle des manuscrits, ce nouveau classement ne sera pas lui-même sans difficultés. Parmi les leçons, comme parmi les manuscrits, il y aura sans doute des membres de la famille qui manqueront à l'appel. Il faudra de temps en temps supposer une leçon intermédiaire, comme ayant existé dans un exemplaire aujourd'hui perdu ; l'hypothèse deviendra parfaitement légitime si cet exemplaire paraît avoir existé réellement, s'il occupe une place dans l'arbre généalogique des manuscrits. En faisant cette généalogie des leçons, on s'apercevra promptement, pour peu que les variantes soient nombreuses, que les agents de corruption sont de deux espèces : d'une part l'ignorance, l'étourderie, la difficulté de lire, qui ont produit les fautes grossières ; d'autre part, la demi-science et les corrections arbitraires de certains copistes, d'où proviennent les fautes spécieuses. On s'efforcera alors de former de toutes ces fautes une chaîne solide, qui pourra, ou rester une d'un bout à l'autre, ou se dédoubler, se subdiviser à diverses hauteurs, de telle façon que les fautes les plus récentes soient au bas, et la leçon la plus ancienne au sommet.

Ainsi, se rendre compte de l'origine de toutes les variantes, s'en servir comme de degrés pour remonter jusqu'à la plus vieille leçon, attestée ou supposable, c'est là, pour ce qui regarde le choix des leçons, la seule méthode vraiment logique. L'application en est difficile ; mais il n'existe pas pour l'éditeur d'autre moyen, fondé en raison, de satisfaire aux obligations de sa tâche. Le choix des leçons n'est donc pas pure affaire de goût, ou de bon sens, ou de savoir grammatical. C'est une opération méthodique, qui ne peut réussir qu'à la condition qu'on y apporte la rigueur et la précision de l'esprit scientifique.

III.

Nécessité et légitimité du recours à la conjecture.

La leçon choisie par l'éditeur, conformément aux règles qui précèdent, sera ou la leçon authentique, ou celle de toutes les leçons conservées qui en dérive par le plus petit nombre d'intermédiaires, ou enfin, à défaut d'une variante unique à laquelle on puisse attribuer en propre ce degré d'ancienneté, une de celles qui paraissent l'avoir en commun. Ce ne sera pas toujours la meilleure, si l'on entend par là celle qui répond le mieux aux exigences du sens ou de la grammaire. Rien n'empêche même que cette variante, antérieure à toute autre par son origine, ne soit un solécisme, ou un barbarisme, ou un non-sens. L'éditeur sera-t-il condamné à admettre dans son texte cette faute évidente, ou bien devra-t-il s'efforcer de retrouver le mot authentique dont elle a usurpé la place ? C'est poser la question de la légitimité des conjectures.

Disons d'abord que, jusqu'à une époque assez voisine de nous, aucun éditeur n'avait cru faillir à son devoir, en rectifiant çà et là, par un effort de sagacité, les indications évidemment fausses des manuscrits. Ce n'est guère que dans notre siècle qu'on s'est avisé d'émettre ce principe : « Ne rien insérer dans le texte imprimé, qui ne soit au moins dans un manuscrit. » Cette dernière expression, qui paraîtrait aujourd'hui si vague et si peu scientifique, « un manuscrit » (comme si tout manuscrit était une autorité), indique suffisamment l'époque où cette opinion put se produire. C'est le temps où l'on entassait pêle-mêle, au bas des éditions, les variantes les plus diverses d'origine, les plus inégales en valeur. Aujourd'hui, nous l'avons vu, la situation n'est pas la même : les éditions sont beaucoup moins riches en variantes, si, en pareille matière, le nombre fait la richesse. Un triage sévère a fait justice de toutes celles que ne recommandait aucune autorité. Il ne reste plus que des leçons de bon aloi, et elles sont rarement assez nombreuses pour suffire, dans tous les passages, aux besoins du texte. A l'embarras du choix, a succédé un embarras d'un tout autre genre. Plus que jamais, les éditeurs ont senti la nécessité d'interpréter avec intelligence le témoignage des manuscrits, au lieu de se borner à en tenir registre fidèle, et d'appliquer la critique, non-seulement au choix des leçons, mais à la discussion même de la variante préférée. D'autre part, la comparaison méthodique des leçons aboutissait fréquemment à faire reconnaître pour fausse la plus spécieuse de

toutes, celle même que les éditeurs avaient adoptée jusque-là avec le plus de confiance. Les fondements de l'autorité, en matière de tradition écrite, une fois mis en pleine lumière, il devenait clair pour tous les yeux que ces vieux textes tant de fois reproduits, commentés, traduits, admirés, ne reposaient que sur un chaos de variantes assemblées sans critique et sans méthode. Il fallait donc tout rebâtir, et cela, avec des matériaux bien moins abondants que ceux dont avaient cru pouvoir disposer les premiers architectes.

La naissance de la moderne école conjecturale est donc étroitement liée à l'introduction du véritable esprit scientifique dans la philologie. Les éditeurs les plus rigoureux dans la solution des questions d'autorité, les plus difficiles dans le choix de leurs sources, les plus exacts à les classer d'après leur origine et leur valeur, sont ceux-là mêmes que nous entendons quelquefois taxer d'une impardonnable témérité. Faut-il croire que leur critique, si méthodique au début de son œuvre, change brusquement de caractère au moment de la compléter ? Tâchons de répondre à cette question, en ayant soin de ne rien dire qui ne repose sur les données de l'expérience, sur des faits que tout le monde puisse voir et toucher. Car, plus le procédé dont il s'agit peut paraître hardi, et d'une pratique difficile, plus il importe d'en établir solidement la légitimité.

Les manuscrits renferment des fautes : c'est une vérité que personne, sans doute, n'a jamais songé à contester. Quand bien même toutes les règles de la syntaxe seraient des inventions des grammairiens, quand les Grecs et les Latins auraient eu un esprit si différent du nôtre, que ce qui est absurde à nos yeux ait été raisonnable aux leurs, quand leurs poètes auraient fait des hexamètres de cinq pieds et demi, enfin, quand nous ne serions juges, à aucun degré, de la langue, de la métrique, de la manière de penser des écrivains anciens, il resterait toujours une preuve irréfragable de l'existence des fautes : c'est la diversité des leçons. Quand je trouve un mot dans un manuscrit, et qu'un autre manuscrit me donne un mot différent à la même place, il est évident pour moi que l'un des deux copistes au moins, ou un de ceux dont ils ont transcrit les copies, s'est trompé. Donc, il y a des fautes dans les manuscrits.

Soit, répondra-t-on. Les copistes ont fait des fautes; mais est-il possible de reconnaître ces fautes, surtout de les corriger ? A cela nous répondrions, s'il s'agissait d'auteurs français et contemporains, que nous ne lisons pas un journal, sans corriger mentalement un bon nombre de fautes d'impression. Il en est probablement qui nous échappent dans une lecture rapide; du moins, parmi celles que nous apercevons, il y en a peu que nous ne corrigions du premier

coup. Mais il s'agit d'auteurs grecs ou latins, et d'auteurs anciens. Nous répondrons donc que la possibilité, même en pareil cas, de reconnaître les fautes, et aussi de les corriger, est un fait, dont une innombrable quantité d'exemples atteste la réalité. En effet, rien n'est moins rare que de voir des conjectures devenir tout à coup, grâce à la découverte d'un nouveau manuscrit, les seules leçons autorisées¹. Allons plus loin. Il résulte assez clairement de tout ce qui précède qu'il n'y a pas, à proprement parler, de leçons sûres, mais seulement des leçons plus ou moins vraisemblables. Qui oserait dire, maintenant, qu'une leçon absurde ou barbare, comme en contiennent en si grand nombre tous les textes qui n'ont point passé par le contrôle de la critique, soit plus vraisemblable qu'une conjecture à la fois parfaitement satisfaisante quant au résultat, et, quant à la méthode, absolument régulière? Et que sont bien souvent ces interprétations au moyen desquelles les critiques dits conservateurs s'efforcent de justifier ce qu'il y a de plus choquant dans les vulgates, que sont ces suppositions d'acceptions sans exemple, de constructions inouïes, d'idées contradictoires ou ridicules, sinon des conjectures, et des conjectures parfois bien plus hardies que les essais de restitution auxquels on les oppose? Nous ne parlons pas des traducteurs. On sait assez comment s'y prennent la plupart d'entre eux pour n'être pas arrêtés par les difficultés qui excitent les soupçons des critiques.

En résumé, il y a des fautes; il est possible à un philologue moderne de les reconnaître; il lui est possible de les corriger, non sans doute avec certitude, mais avec ce degré de probabilité dont est forcé de se contenter quiconque s'occupe de philologie. La légitimité de la conjecture, son efficacité, seront désormais pour nous choses démontrées.

Une question assez étroitement liée à la précédente est celle de savoir jusqu'à quel point il est permis d'insérer des corrections conjecturales, dans le texte même de l'auteur qu'on publie. N'est-il pas plus convenable de n'admettre à cette place que des leçons de manuscrits, soit textuelles, soit corrigées, au besoin, suivant les règles de l'orthographe? A ce sujet, quelques distinctions sont à faire. Il y a des conjectures qui, à peine proposées par un critique, sont adoptées à l'unanimité par les éditeurs, et doivent l'être. Il y en a d'autres sur la valeur desquelles les philologues peuvent différer d'avis. Il est clair que ces dernières, avant d'être reçues dans le

1. Voyez, par exemple, Ch. Thurot, Notice sur un manuscrit du *xii^e siècle des Epistolæ ad Familiares* de Cicéron, page 21.

texte, devront être soumises à un contrôle sévère. Il faut distinguer ensuite entre les conjectures propres à l'éditeur, et celles qu'il emprunte à ses devanciers. Dans le second cas, l'étude spéciale qu'il doit avoir faite de son auteur, lui permet de prononcer avec assurance, et de mettre sans crainte son propre jugement à exécution. Il n'en est pas tout à fait ainsi, quand la conjecture provient de l'éditeur lui-même. Dans cette hypothèse, on le comprend, juge en sa propre cause, il doit agir avec plus de circonspection. Autant que possible, il consultera d'autres philologues; s'il doute encore, il pourra se borner à proposer sa correction en note, manière simple et commode de soumettre la question au jugement de tous les hommes compétents. L'admission, ou le rejet, de la conjecture proposée, devient alors l'affaire de l'éditeur suivant. Enfin, il faut mettre en ligne de compte la nature de l'édition. Dans une édition *princeps*, on peut se contenter de reproduire avec fidélité la lettre du manuscrit qu'on a sous les yeux, de manière à fournir aux savants qui viendront ensuite une base solide pour leurs travaux critiques. Ne veut-on que propager un texte sans entreprendre de l'améliorer par aucune innovation? Dans ce cas, la tâche de l'éditeur se bornera à faire un choix réfléchi entre les leçons ou corrections admises dans les éditions critiques.

Arrivons maintenant à ces dernières. Elles ne sont pas destinées aux écoliers, ni aux gens du monde, mais seulement aux philologues. Elles n'ont pas pour but de constituer un texte qui représente à peu près l'état actuel de la science, mais un texte qui la fasse avancer. C'est l'édition par excellence, et, peut-être, la seule qui soit digne de ce nom. A ce titre, elle doit avoir aussi certains privilèges. L'éditeur peut reléguer dans les notes les conjectures qui lui appartiennent, et n'insérer dans le texte que celles qu'il emprunte. Il peut aussi, surtout dans le cas où sa contribution personnelle est considérable, faire à ses idées le même honneur qu'à celles d'autrui, à la seule condition d'indiquer l'origine de toutes les leçons qu'il adopte, et de citer la lettre des manuscrits autorisés, partout où il croit devoir s'en écarter. En effet, les corrections dont il s'agit sont une partie essentielle de son œuvre : elles en sont généralement la plus originale. Ajoutons qu'elles ressortent mieux, s'expliquent plus clairement, une fois placées dans leur cadre naturel. Enfin, elles se recommandent plus efficacement à l'attention des éditeurs suivants, toujours un peu lents à se décider, quand il s'agit de faire à une conjecture un accueil dont paraît l'avoir jugée indigne celui même qui l'a trouvée. Objectera-t-on que, en voulant corriger le texte, on risque de l'altérer? comme si, par ce fait seul de rétablir

ce qu'on croit la leçon vraie, on anéantissait toutes les précédentes éditions, qui portent la leçon ancienne, avec le manuscrit qui en est l'origine. Celui-là altérerait véritablement le texte d'un auteur, qui corromprait la source où chacun, à tout instant, peut aller le puiser. Il est très-certain que les critiques ne sont pas infaillibles, et que le nom de *corrections* ne peut être appliqué qu'improprement à beaucoup de leurs conjectures. Mais ce malheur paraîtra de peu de conséquence, si l'on se rappelle que dans les travaux scientifiques, il n'y a que le vrai qui dure. Parlons mieux : il n'y a que le vrai qui compte. Le faux peut compromettre l'autorité d'un savant ; quant à la science même, pour mettre les choses au pire, c'est tout au plus si elle peut en éprouver quelque retard. Dans l'état actuel des études philologiques, une conjecture décidément mauvaise a les plus grandes chances de n'être adoptée par personne. Par contre, purger d'une faute le texte d'un grand écrivain, c'est rendre un service que la postérité, sans doute, oubliera facilement, mais dont elle ne cessera jamais de profiter.

IV.

De la méthode en matière de conjecture.

La restitution conjecturale des leçons aujourd'hui perdues ou défigurées est assurément, de toutes les obligations imposées à l'éditeur d'un texte classique, la plus difficile à remplir. Mais il ne peut s'y soustraire, s'il veut véritablement faire œuvre de critique. La seule question est de savoir quelle méthode il doit suivre pour s'en bien acquitter. Mais d'abord, peut-il exister, et existe-t-il, en effet, une méthode en matière de conjecture ?

Pour qu'il puisse y avoir une méthode en matière de conjecture, il faut d'abord qu'il y ait des moyens de connaître avec précision : 1° les divers genres de fautes ; 2° les genres de corrections qui y correspondent ; 3° les signes qui permettent de distinguer le genre de fautes auquel on a affaire, et, conséquemment, le genre de corrections qu'il faut y appliquer.

Avouons-le dès l'abord : ces moyens ne sont pas tous connus. Mais on en connaît quelques-uns : de sorte qu'on peut dire, dès maintenant, que la critique conjecturale est en possession, sinon d'une méthode complète, au moins d'un certain nombre de procédés scientifiques. Avant tout, la légitimité de ces procédés est ce qu'il importe d'établir. On y aura réussi, si on parvient à démontrer qu'ils ne sont que des applications d'une science tout expérimentale

et positive, connue dans son ensemble, il est vrai, plutôt que régulièrement organisée, mais facile à constituer jusque dans le plus menu détail : c'est de la science des variantes qu'il s'agit.

Ce qu'on appelle « appareil critique » consiste, en effet, essentiellement dans la juxtaposition des formes diverses sous lesquelles un passage se présente dans les différents manuscrits. Partout où la vraie leçon est bien établie, et où cette vraie leçon est celle d'un manuscrit, l'apparat nous montre le remède à côté du mal. Il suffirait donc d'avoir des collations bien exactes de tous les manuscrits des auteurs dont le texte peut être le mieux fixé ; puis, de recueillir et de classer tout ce qui, dans ces collations, se rapporterait à tel genre de fautes et au genre correspondant de corrections : on aurait alors sous la main tous les moyens que l'expérience peut fournir pour savoir, en général, comment les textes s'altèrent, et quelle espèce de remèdes il faut appliquer à chaque espèce d'altérations. Ce classement n'est pas fait : on ne peut dire, par conséquent, qu'aucun genre de fautes ni de corrections n'ait jusqu'ici échappé à la science. Du moins, elle en connaît un bon nombre, dont l'existence peut être démontrée, au besoin, par des témoignages empruntés aux variantes.

D'abord, nous trouvons des mots qui ne diffèrent, d'un manuscrit à l'autre, que par une ou deux lettres : de sorte que l'une des variantes n'est, ordinairement, qu'une faute grossière contre l'orthographe ou la grammaire. Il est manifeste, alors, que l'altération provient simplement d'un mot mal copié ou mal lu. Dans la première hypothèse, c'est à l'histoire de la prononciation et de l'orthographe qu'il faut recourir pour expliquer la variante ; dans la seconde, c'est à l'histoire de l'écriture. D'autres fois, deux manuscrits portent à la même place deux mots entièrement différents par la forme, mais très-voisins, ou presque identiques, pour le sens. Il y a lieu d'admettre alors, au moins dans la plupart des cas, que l'un de ces mots n'est qu'une glose, une note explicative écrite primitivement au-dessus du mot ou à la marge : places où s'écrivaient aussi les corrections, destinées à remplacer dans le texte les mots dénaturés par le transcritteur. Il est possible, d'ailleurs, que ni l'une ni l'autre des leçons ne soit telle qu'il ait pu paraître utile de l'interpréter. Et, d'autre part, il arrive que les mots qui diffèrent, dans les diverses copies, n'ont aucun rapport entre eux, ni pour le sens, ni pour la forme. Certaines fautes paraissent donc provenir de substitutions purement arbitraires, qui peuvent s'expliquer diversement, par exemple, par le penchant de certains copistes, assez différents en cela des calligraphes de profession, à donner toute leur attention au

fond des choses, et à n'en rien réserver pour le détail de la diction ; ou encore, par la disparition dans un manuscrit, à la suite d'un accident matériel comme une tache d'encre ou une piqure de ver, d'un mot reproduit, précédemment, avec fidélité dans d'autres exemplaires ; auquel cas on a pu restituer arbitrairement les lettres effacées. Ailleurs, un manuscrit offrira un mot parasite qu'on cherchera vainement dans les autres. Si ce mot a dans la même phrase un synonyme dont l'emploi soit rare, ou la signification douteuse, on sera porté à croire qu'ici encore le mal provient d'une glose, non plus substituée, comme tout à l'heure, au mot authentique, mais purement et simplement ajoutée au texte.

D'autres fois, ce n'est pas un mot, c'est toute une phrase, ce sont des pages entières qui se trouvent dans une partie des manuscrits, et manquent dans les autres. Dans ce cas, il peut y avoir intrusion¹ ou lacune. En d'autres termes, il résulte de la comparaison des manuscrits qu'il arrive aux copistes d'omettre des mots, des phrases, des pages de leur original. Il en résulte aussi qu'un texte, pour être authentique dans l'ensemble, ne l'est pas nécessairement dans toutes ses parties. Enfin, deux copies peuvent offrir le même passage à des places différentes.

Ce n'est pas tout : il est des altérations bien plus profondes encore que nous ne pourrions même soupçonner, si les variantes ne nous en dénonçaient l'existence. Le texte de beaucoup d'auteurs nous a été transmis conjointement par deux races de manuscrits, dont l'une n'a dégénéré de la pureté de l'archétype que successivement, et par le fait même de la tradition ; tandis que l'autre dérive d'une édition revue par un de ces correcteurs sans critique ni scrupule, que les Grecs appelaient *diascévastes*², ou arrangeurs. Le rapprochement des leçons fournies par ces deux catégories de manuscrits révèle une nouvelle espèce de fautes, consistant dans un remaniement arbitraire d'un texte ou pur ou déjà altéré.

Si l'étude des variantes nous initie à la connaissance des fautes, l'étude des manuscrits nous en fait toucher du doigt l'origine. Ce ne sont pas seulement les variations de l'écriture dont elle nous instruit, ce sont encore celles de la prononciation. Nous comprenons facilement que des gloses aient pu passer quelquefois de la marge

1. Voyez *Exercices critiques*, page 6, note.

2. Sur le vrai sens de ce mot, souvent mal interprété par les Modernes, on peut consulter l'Introduction dont A. Pierron a fait précéder son édition de l'Iliade, aux pages xvj-xviiij. On verra, à la page 6 des *Exercices critiques* (en note), pourquoi nous n'avons pas cru devoir employer les mots *Interpolateurs*, *Interpolation*.

ou des interlignes dans le texte, quand nous voyons, sur les manuscrits, ce genre d'annotations disputer la place aux rectifications des correcteurs. Nous ne pouvons douter que les difficultés du déchiffrement n'aient été l'origine habituelle des substitutions arbitraires, quand nous trouvons, dans beaucoup de manuscrits, des mots complètement effacés ou illisibles. De même, les notes de toute espèce et de toute main qui en bordent souvent les pages nous expliquent pourquoi nous rencontrons chez les auteurs anciens des phrases qu'ils ne sauraient avoir écrites. En ce qui regarde les lacunes, on peut induire très-légitimement d'un nombre incalculable de variantes, que la répétition, à peu de distance, d'un mot ou d'un groupe de lettres, en est la cause ordinaire. Dire que les transpositions ont souvent pour origine une lacune, réparée plus loin au moyen de signes de renvoi quelquefois peu distincts, ce n'est qu'affirmer un fait établi, pour maint passage, par la comparaison des manuscrits. Enfin, il n'existe guère d'anciennes copies où ne se laissent apercevoir des relouches aussi légitimes, sans doute, que les conjectures des critiques modernes, tant qu'elles restent à la marge ou entre les lignes avec un signe qui en indique l'origine; mais qui deviennent de véritables falsifications, du moment où elles se substituent, par voie de rature ou de surcharge, aux leçons de première main.

Cet aperçu de l'origine des diverses fautes est sans doute bien sommaire : qu'il suffise, pour le moment, d'avoir rappelé comment l'étude et la comparaison des manuscrits nous permettent, non-seulement de faire le compte des genres de fautes dûment constatées, et des genres de moyens que l'expérience fournit pour les corriger, mais encore de déterminer, en beaucoup de cas, l'origine des altérations.

Il s'agit maintenant de savoir à quels signes nous reconnaitrons le genre de l'altération, et, par suite, celui du remède.

Ici même, il appartient à l'expérience de compléter, en les confirmant, les indications du bon sens. Étudions les variantes : voyons quels sont les effets produits par chaque catégorie de fautes sur le texte des manuscrits où elles se rencontrent. Quand nous retrouverons ensuite, dans un autre texte, la même apparence qui nous aura frappés dans ces manuscrits altérés, nous aurons le droit de conclure que le même effet dérive de la même cause, que la même espèce de désordre provient de la même espèce d'altération. La science des signes ou symptômes des fautes se réduit donc à la connaissance des effets que chaque sorte d'altération a coutume de produire, dans les textes qui en sont le plus manifestement atteints, en d'autres

termes, dans les manuscrits dont d'autres copies nous permettent de rectifier le témoignage.

Énumérons brièvement les principaux d'entre ces effets. Que résulte-t-il, dans un manuscrit, de la confusion d'une lettre avec une autre? Des barbarismes, des solécismes, des non-sens, tout au moins des fautes d'orthographe. Que résulte-t-il de la substitution d'une glose au mot qu'elle était destinée à expliquer? Des platitudes, des impropriétés de langage. Si la glose, au lieu de se substituer au mot authentique, a pris place dans le texte à côté de ce mot, une explication puérile ou inexacte allongera inutilement le texte, ou en faussera le sens. Si un mot a été inséré arbitrairement à la place d'un autre, le manuscrit qui aura subi cette altération péchera doublement, comme renfermant un mot superflu, et manquant d'un mot nécessaire ou utile. Une intrusion, non plus de quelques mots, mais d'un membre de phrase entier, dérangera la symétrie du langage, mettra du désordre dans les idées, détruira l'unité du style. Une lacune aura pour effet d'interrompre brusquement, soit la suite des idées, soit, plus fréquemment encore, la construction des phrases. Une transposition laissera un vide sensible dans un endroit, et mettra ailleurs un hors-d'œuvre, qui, le plus souvent, ne s'accordera nullement avec le contexte.

Nous nous arrêterons ici. Dire à quels symptômes on reconnaît les retouches des grammairiens, ces remaniements systématiques dont nous avons fait une classe à part, ou, du moins, ceux d'entre eux qui ne rentrent dans aucune des catégories d'altérations précédemment énumérées, ce serait peut-être devancer quelque peu les progrès de la science. En fait, on peut dire que les critiques recourent à cette supposition d'un remaniement du texte, quand, d'un côté, l'altération leur semble évidente, et que, d'autre part, les procédés ordinaires de la méthode leur paraissent impuissants à y remédier.

En résumé, et sauf la restriction qui précède, on voit que la science tout expérimentale et positive des variantes suffit à fournir la base et tous les procédés généraux de la critique conjecturale. Elle nous instruit de l'existence des fautes, nous permet de les classer, nous indique l'espèce de remèdes qu'il convient d'appliquer à chaque classe, nous aide, enfin, à connaître les symptômes des divers genres de maux que nous pouvons avoir à guérir. En un mot, elle nous autorise à dresser un tableau, ou, si l'on veut, un formulaire tel que celui-ci.

GENRE I.

CONFUSION DE LETTRES.

Origine. Étourderie ou ignorance d'un copiste. — *Symptômes.* Nonsens, barbarismes, solécismes. — *Remède.* Correction fondée sur la paléographie, ou sur l'histoire de la prononciation, ou sur la connaissance des lapsus familiers aux copistes.

Ce que nous appelons « digraphie » (voy. page 68, note 2) peut être rattaché à ce genre.

GENRE II.

GLOSE SUBSTITUÉE AU MOT AUTHENTIQUE.

Origine. Confusion avec les corrections marginales ou interlinéaires; penchant à faciliter l'intelligence du texte. — *Symptômes.* Platitude, impropriété. — *Remède.* Correction fournie par les anciens lexicographes, à défaut de variantes pareilles dans d'autres textes.

GENRE III.

SUBSTITUTION ARBITRAIRE D'UN MOT A UN AUTRE.

Origine. Difficulté de déchiffrement; lacunes arbitrairement comblées; témérité d'un réviseur; insouciance de certains copistes en ce qui concerne le détail du style. — *Symptômes.* Mot inutile, où l'on cherche un mot nécessaire; dérogation aux habitudes constantes de l'écrivain. — *Remède.* Correction suggérée par le besoin du sens ou par les habitudes de l'écrivain.

GENRE IV.

GLOSE AJOUTÉE AU TEXTE.

Origine. Confusion avec les *addenda* de la marge ou de l'interligne, destinés à réparer une omission. — *Symptômes.* Explication inutile, quelquefois fausse; désordre. — *Remède.* Suppression.

(Ce genre peut être considéré comme une espèce du suivant. Si nous avons cru devoir l'en distinguer, c'est à cause de la parenté qui le rattache, d'autre part, au genre II.)

GENRE V.

INTRUSION.

Origine. Introduction de notes marginales; fraude intéressée des copistes ou des libraires; supercheries diverses. — *Symptômes.* Remplissage, diffusion, incohérence, changement de style. — *Remède.* Suppression.

GENRE VI.

LACUNE.

Origine. Accidents matériels; répétition d'un même mot ou groupe de lettres à peu de distance; distraction; suppression volontaire. — *Symptômes.* Interruption brusque dans la suite des idées, et, le plus souvent, dans la construction grammaticale. — *Remède.* Aucun qui ait quelque chance d'être efficace, dès qu'il manque un membre de phrase entier. L'examen du sens, la connaissance des habitudes de l'écrivain, peuvent permettre de suppléer avec vraisemblance un petit nombre de mots.

GENRE VII.

TRANSPOSITION.

Origine. Intersersion de feuillets; omissions reconnues et réparées tardivement à une autre place. — *Symptômes.* Désordre introduit dans

un endroit par un mot, une phrase, un morceau, qui, transporté ailleurs, s'adapterait exactement au contexte. — *Remède*. Déplacement suggéré par la suite naturelle des idées.

GENRE VIII.

REMANIEMENT.

Origine. Effort d'un ancien éditeur, critique, ou simple lecteur, pour corriger une faute réelle ou supposée. — *Symptômes*. Extrêmement variables et faciles à confondre avec ceux de plusieurs autres genres de fautes; souvent imperceptibles. En fait, l'évidence d'une altération qu'il paraît impossible de corriger par les moyens ordinaires est ce qui suggère ordinairement aux critiques l'hypothèse d'un remaniement. — *Remède*. Aussi variable que les symptômes. Pour le trouver, l'étude comparative des bons manuscrits et de ceux qui renferment un texte falsifié pourra être d'un grand secours.

Ce n'est pas seulement la correction de ce dernier genre de fautes qui laisse encore trop à faire à la sagacité et à l'expérience des éditeurs, faute de règles suffisamment sûres qui puissent les guider. On voit de plus par le tableau précédent que les fautes du genre VI (lacunes) sont, en général, irrémédiables. Aucun progrès de la science ne permettra, sans doute, à la critique, de corriger celles qui ont quelque gravité. Par contre, les fautes des genres IV, V et VII (gloses ajoutées, intrusions, transpositions) sont corrigées, aussitôt que reconnues. Restent les genres I, II et III (confusions de lettres, gloses substituées, substitutions arbitraires). Jusqu'ici, cette partie de la critique qui consiste, l'espèce de remède trouvée, à trouver le remède même, a été, pour ces trois genres, affaire de sagacité plutôt que de science. Ce que le grand Wolf appelait, d'un nom à la fois ambitieux et compromettant, « la divination », a été, jusqu'à nos jours, pratiqué comme un art, assujetti, il est vrai, à certaines règles, mais où je ne sais quelle inspiration surnaturelle n'était pas moins la première condition, et le principe même, de toute découverte. Cependant, les derniers progrès permettent d'entrevoir, dès maintenant, un avenir meilleur, où le hasard et le mystère auront moins de part, et où un savoir exact jouera le principal rôle. C'est qu'alors la science des variantes, enfin constituée, sera devenue pour la critique le point d'appui solide qui lui a manqué jusqu'ici.

A l'heure qu'il est, le genre I (confusions de lettres) est, de beaucoup, le mieux connu des trois que nous avons mis à part. L'excellente *Commentatio Palæographica*, de Bast, indique les fautes les plus fréquentes, parmi celles dont l'histoire de l'écriture rend un compte suffisant. Celles qui proviennent de la prononciation se réduisent, en somme, à un assez petit nombre, et peuvent être considérées comme connues. Les lapsus proprement dits n'ont pas été

assez étudiés. Il faudrait recueillir et classer les plus remarquables, au moins, de ceux qu'on trouve dans les manuscrits. On tâcherait ensuite de découvrir les lois suivant lesquelles ils se produisent. A vrai dire, la science des lapsus est encore à faire. Heureusement, il en est peu qu'une pénétration ordinaire ne réussisse à reconnaître sur-le-champ.

La science des gloses est encore peu avancée. Il faudrait recueillir toutes les variantes de cette espèce, et les joindre à celles qui se trouvent déjà, en grand nombre, réunies chez les anciens lexicographes. C'est surtout dans les manuscrits de poètes qu'elles se rencontrent : une fois cette collection faite, le mètre indiquerait souvent avec certitude le mot dont la glose a pris la place, entre tous ceux auxquels elle sert ordinairement d'explication.

Une science des substitutions arbitraires est probablement impossible. Ce cas est, d'ailleurs, de beaucoup le plus rare, pour ce qui regarde la grande majorité des auteurs.

En résumé, on le voit, la critique conjecturale n'a pas encore la disposition de tous ses moyens d'enquête. Il lui manque certains instruments, à défaut desquels beaucoup de ses opérations ne sauraient arriver à la précision désirable. D'ailleurs, à la supposer même pourvue de ce qui lui fait défaut aujourd'hui, elle aura toujours ses desiderata ; il restera toujours des altérations auxquelles elle ne saura pas remédier. Dans tous les cas, du moins, elle procédera assez régulièrement pour aboutir à des résultats vraiment scientifiques. Là même où elle ne réussira pas à guérir le mal, elle pourra, le plus souvent, en dire avec précision et la source et la nature, ce qui a déjà son prix pour l'exacte connaissance des textes.

Une préface de Godefroid Hermann (*Opuscula*, tome IV) renferme une comparaison assez piquante de la critique conjecturale, que l'auteur appelle un jeu (*conjectandi lusus*), avec la médecine, qu'on définissait dans ce temps-là « l'art de guérir ». Si l'on y fait la part du badinage, et des exagérations inséparables d'une plaisanterie un peu prolongée, ce morceau fait bien voir ce qu'était alors la critique des textes, aux yeux de ceux mêmes qui s'y montraient le plus habiles ; il permet de mesurer le progrès accompli, depuis une cinquantaine d'années, dans cet ordre d'études.

« Les critiques, dit Hermann, ont beaucoup de ressemblance avec les médecins : ou plutôt la seule différence entre eux consiste en ce que les uns s'occupent des textes, et les autres, des corps. Les médecins ont besoin de savoir distinguer les maladies, c'est l'objet de la science qu'ils appellent Séméiotique ; de connaître les choses qui leur

sont nécessaires pour guérir, c'est la Matière médicale; de s'entendre à composer les médicaments, c'est la Pharmaceutique; d'être habiles à soigner les malades, c'est ce qu'ils nomment Thérapeutique. De même le critique doit connaître les diverses espèces d'altérations, et leurs causes. Il doit savoir quels sont les remèdes, et où il faut les aller chercher. Il doit être capable d'en proportionner les doses. Il faut qu'il sache, enfin, quelle méthode il convient de suivre dans le traitement. On voit des médecins toujours prêts à brûler, à couper; d'autres, au contraire, qui ont toujours peur, et perdent la tête devant la moindre indisposition. De même, on rencontre des critiques dont les mains brutales n'épargnent pas même les endroits intacts, tandis que d'autres osent à peine poser un doigt tremblant sur les parties malades. Il est rare que les médecins guérissent radicalement; il arrive qu'ils tuent ou, comme ils disent, que l'art reçoit une victime en tribut. De même, un critique qui ait restitué complètement le texte d'un écrivain, pour peu que ce texte ait plus d'une page, cet homme-là est encore à trouver : mais on en a vu exposer en public, tout fiers de leur talent, les cadavres volumineux d'auteurs qu'ils avaient égorgés. Tel médecin, présumant qu'une drogue, entre cent, ne peut manquer d'être efficace, mêle dans ses potions toute espèce d'herbes, de racines, d'écorces, de métaux; d'autres, faute d'études ou d'imagination, débitent des panacées, et tirent d'un seul bocal des remèdes pour tous les maux. . . . De même certains critiques, pour mieux extirper les fautes, emploient un antidote fait de cent ingrédients; d'autres, au contraire, prônent une recette unique, universelle : soit la transposition des mots, soit l'élimination des gloses, soit la thériaque souveraine de la paléographie, soit tout autre remède qui leur a réussi une fois. . . . Que sais-je encore ? Il a paru naguère des médecins, à qui une dose infinitésimale suffit pour venir à bout des plus graves maladies. Nous avons aussi des critiques homœopathes, qui se vantent d'avoir tiré d'affaire un auteur, quand ils ont rétabli dans son texte *ἐόν* pour *σόν*, si c'est un Attique, *σδ* pour *ζ*, si c'est un Éolien, ou s'ils en ont banni quelques prétendus solécismes, à l'affût desquels on les voit toujours, comme des chats guettant des souris. »

Ce que Hermann dit de la médecine, était-il vrai en 1828 ? a-t-il cessé de l'être aujourd'hui ? À ces deux questions, ce n'est pas nous qui pouvons essayer de répondre : tout au plus nous est-il permis de soupçonner comment d'autres y satisferaient. En ce qui regarde la philologie, le morceau qui précède peut donner une idée assez juste de ce qu'elle était au temps de Hermann ; mais si l'on considère ce qu'elle est aujourd'hui, le portrait ne paraîtra plus aussi ressemblant. Peut-être la philologie critique n'est-elle encore qu'un art, mais elle aspire à prendre rang parmi les sciences ; et c'est vers ce but qu'elle paraît diriger de plus en plus tous ses efforts. La science des fautes, constituée sur une base solide, ce qu'on peut appeler, pour continuer la comparaison de Hermann, « la pathologie des textes », voilà ce qu'elle doit tendre à devenir, voilà, selon toute

apparence, comment quelque jour on la définira. D'ici là, il lui reste bien des hasards à courir, bien des fautes à commettre. Long-temps encore, le meilleur critique sera celui qui aura le plus de sagacité : un jour viendra sans doute, où ce sera celui qui aura le plus de science ¹.

1. On a tâché, par maintes additions, suppressions, et modifications diverses, de rendre cette exposition moins imparfaite qu'elle ne l'était sous sa première forme. Il aurait fallu la refondre en entier, et l'étendre considérablement, pour qu'elle devînt tout à fait complète. Quelques personnes regretteront peut-être, non sans raison, qu'on n'ait rien dit de l'espèce de restauration qui consiste à rétablir, dans toute la teneur d'un texte, les formes et l'orthographe propres à l'époque où a écrit l'auteur. On peut dire cependant, pour excuser cette omission, que la philologie classique, et surtout, nonobstant des travaux comme ceux de Lobeck, de Cobet et des deux Dindorf, la philologie grecque, est restée jusqu'ici, pour cette partie de la science, dans un état d'infériorité relative : il est singulier notamment que, jusqu'à la publication de l'utile opusculé de N. Wecklein (*Curæ Epigraphicæ ad Grammaticam Græcam et Poetas scenicos pertinentes*, Leipzig, Teubner, 1869), on ait tiré si peu de parti des renseignements fournis par les Inscriptions. D'autre part, l'opération dont il s'agit n'est qu'une application directe de l'histoire de la langue, indépendante, comme telle, des règles prescrites à la conjecture, aussi bien que de l'autorité des manuscrits, et dont la théorie de la critique n'a guère à se préoccuper que pour en établir la légitimité. Or, cette légitimité se conclut aisément de ce qu'on a lu plus haut à propos du genre VIII; et peut-être aurons-nous épuisé tout ce qui reste à dire de général sur ce sujet, quand nous aurons ajouté que l'insouciance des copistes n'a pas contribué pour une moindre part que le demi-savoir des grammairiens de décadence au remplacement des formes authentiques par des formes plus modernes. La préface de ce fascicule, et la première des tables qui le terminent, aideront le lecteur à réparer lui-même d'autres omissions de moindre gravité.



EXERCICES CRITIQUES

DE LA

CONFÉRENCE DE PHILOGIE GRECQUE

1^{RE} LIVRAISON

1^{er} Août 1872

TABLE DES PASSAGES CORRIGÉS.

- APOLLONIUS DE RHODES. I, 870 (exercice 47) ; II, 774 (44).
- ARISTOPHANE, Guêpes, 944-948 (4). *Scholiaste*, Guêpes, 926 (45).
- ATHÉNÉE (*Posidippe* chez), XIII, p. 596 (33).
- DÉMOSTHÈNE, Olynth. I, ch. 4, page 9 (29) ; 44, 42 (30) ; 20, 44 (42).
— Phil. I, 45, 44 (27) ; 27, 47 (23) ; 43, 52 (44). — Symmor.
37, 488 (32). — Mégalo. 42, 205 (9) ; 46, 206 (25) ; 34, 240
(20 et 4). — Androt. 36, 604 (40). — Timoc. 43, 704 (26) ;
57, 748 (28) ; 80, 726 (24).
- EURIPIDE, Hippolyte, 288-292 (34) ; 379 et suivants (22) ; 434 (49) ;
449 (6). — Érechthée (Fragment d') chez *Lycurgue*, p. 464,
vers 40 (7).
- HYPÉRIDE, Euxén. colonne 30 (2) ; 34-32 (34). — Fragment 240
Blass (24).
- MUSÉE, Hér. et L., 84 (8).
- NONNUS, Dion. III, 423 (5).
- PLATON, Phédon, ch. 43 ; p. 68 (3).
- THÉOGNIS, 674-677 (48).
- THUCYDIDE, II, 8 (43) ; ib. 44 (46).

AVIS.

Il paraît une livraison d'une feuille par trimestre, à savoir le 4^e des mois de Novembre, Février, Mai et Août.

Chaque livraison forme un tout, et se vend séparément.

Les dernières livraisons du volume contiendront, outre le titre, une introduction et deux tables, l'une renfermant la liste des passages corrigés, dans leur ordre naturel, l'autre, où les mêmes passages seront classés selon les genres de fautes et les procédés de correction employés.

EXERCICES CRITIQUES

DE LA

CONFÉRENCE DE PHILOGIE GRECQUE.



1. Démosthène, Pour les Mégalopolitains, ch. 31 ; page 210 (Reiske.)

Les Athéniens seuls peuvent sauver les Arcadiens :

Πανταχῇ συμφέρει μήτε προέσθαι τοὺς Ἀρκάδας, μήτε δι' αὐτοὺς, ἂν ἄρα σωθῶσι, περιγεγονέναι δοκεῖν, μήτε δι' ἄλλους τινὰς, ἀλλὰ δι' ὑμᾶς.

Pour rendre l'idée qui était évidemment dans l'esprit de Démosthène, il manque deux mots à côté de περιγεγονέναι : un sujet, désignant les Arcadiens, lequel ne peut guère être que αὐτούς, et la particule ἂν. L'omission de ces deux mots s'expliquera tout naturellement, si l'on rétablit : Μήτε δι' αὐτοὺς ἂν (αὐτοὺς, ἂν) ἄρα σωθῶσι, περιγεγονέναι δοκεῖν.

2. Hypéride, Pour Euxénippe, colonne 30.

Hypéride vient de dire à son adversaire : Tu as rédigé un décret qui condamne deux φυλαί à restituer un territoire usurpé sur les domaines du temple d'Amphiarattis ; et un peu plus bas, dans le même décret, tu ajoutes, par une contradiction singulière, que ces deux φυλαί seront indemnisées par les autres. Il continue :

Καίτοι εἰ μὲν ἴδιον ὂν τῶν φυλῶν ἀφηροῦ τὸ ὄρος, πῶς οὐκ ὀργῆς ἄξιός εἰ; Εἰ δὲ μὴ προσηκόντως εἶχον αὐτὸ, ἀλλὰ τοῦ θεοῦ ὂν, διὰ τί τὰς ἄλλας φυλάς ἔγραφες αὐταῖς προσαποδιδόναι ἀργύριον; Ἀγαπητὸν γὰρ ἦν αὐταῖς εἰ τὰ τοῦ θεοῦ ἀποδώσουσι καὶ μὴ προσαποτίσουσιν ἀργύριον.

Προσαποδιδόναι est impropre : car l'argent en question était tout ce qui pouvait être restitué aux deux φυλαί, et devait l'être aux termes du décret. D'autre part, προσέγραφες vaudrait bien mieux que ἔγραφες : car plus haut, l'orateur a distingué soigneusement les deux parties du décret, pour en montrer la contradiction ; et c'est de la seconde qu'il s'agit ici. (Cf. Démosthène,

Contre Timocrate, ch. 55, page 718 : 'Ο δ' ἔγραψε τοῖς προέδροις ἐπάναγες, εἴαν τις καθιστῇ, προσάγειν, καὶ προσέγραψεν «ὅπότ' ἂν τις βούληται.» Nous concluons de là qu' Hypéride avait écrit : Διὰ τί τὰς ἄλλας φυλάς προσέγραφες αὐταῖς ἀποδιδόναι τὰργύριον. Le copiste a omis la préposition devant εγραφε, ce qui est arrivé souvent dans les verbes composés, par une raison facile à comprendre : il est naturel, en effet, que l'attention de celui qui transcrit se fixe de préférence sur la dernière partie du mot qu'il a sous les yeux, surtout quand elle est en même temps, comme ici, la plus significative. Un autre fait non moins fréquent, c'est qu'un copiste ait réparé après coup un oubli de ce genre, en insérant le mot omis au premier endroit qu'il jugeait convenable. C'est ce qui paraît s'être passé ici : ou bien la transposition provient de ce que πρὸς, rétabli à la marge par un collationneur, a été ensuite inséré dans le texte hors de sa place.

3. Platon, Phédon, ch. 13; p. 68 B-C.

Pour plus de clarté, nous divisons en quatre alinéas le texte dont il s'agit :

Οὐκοῦν ἱκανόν σοι τεκμήριον, ἔφη, τοῦτο ἀνδρὸς ὃν ἂν ἴδῃς ἀγανακτοῦντα μέλλοντα ἀποθανεῖσθαι, ὅτι οὐκ ἄρ' ἦν φιλόσοφος, ἀλλὰ τις φιλοσώματος; ὁ αὐτὸς δέ που οὗτος τυγχάνει ὦν καὶ φιλοχρήματος καὶ φιλότιμος, ἥτοι τὰ ἕτερα τούτων ἢ ἀμφοτέρω.

Πάνυ, ἔφη, ἔχει οὕτως ὡς λέγεις. — Ἄρ' οὖν, ἔφη, ὦ Σιμμία, οὐ καὶ ἡ ὀνομαζομένη ἀνδραγατοῖς οὕτω διαχειμένοις μάλιστα προσήκει; —

Πάντως δῆπου, ἔφη. — Οὐκοῦν καὶ ἡ σωφροσύνη, ἣν καὶ οἱ πολλοὶ ὀνομάζουσι σωφροσύνην, τὸ περὶ τὰς ἐπιθυμίας μὴ ἐπιοῦσθαι, ἀλλ' ὀλιγώρως ἔχειν καὶ κοσμίως, ἄρ' οὐ τούτοις μόνοις προσήκει, τοῖς μάλιστα τοῦ σώματος ὀλιγορωῦσί τε καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ ζῶσιν; — Ἀνάγκη, ἔφη. — Εἰ γὰρ ἐθελήσεις, ἦ δ' ὅς, ἐννοῆσαι κτλ.

1. L'expression τοῖς οὕτω διαχειμένοις, au second alinéa, n'est pas susceptible de deux explications : d'après ces mots, la pensée de Socrate aurait été que le courage, ou ce que l'on appelle communément de ce nom, est principalement la vertu des hommes qui aiment leur corps, l'argent, les honneurs. Par là, le courage serait opposé à la tempérance (σωφροσύνη), représentée dans la phrase suivante comme l'attribut spécial de ceux qui dédaignent le corps, des philosophes. Or, loin de vouloir opposer l'une de ces vertus à l'autre, Socrate les fait marcher

côte à côte, pour ainsi dire, dans toute la suite de sa démonstration. Ce qu'il s'attache à mettre en opposition, c'est, d'une part, la tempérance et le courage selon le vulgaire, d'autre part, la tempérance et le courage des philosophes.

Il faut rétablir, en intervertissant simplement l'ordre de deux alinéas :

I. Οὐκοῦν ἱκανόν σοι τεκμήριον, ἔφη, τοῦτο ἀνδρὸς ὃν ἂν ἴδῃς ἀγανακτοῦντα μέλλοντα ἀποθανεῖσθαι, ὅτι οὐκ ἄρ' ἦν φιλόσοφος, ἀλλὰ τις φιλοσώματος; ὁ αὐτὸς δέ που οὗτος τυγχάνει ὢν καὶ φιλοχρήματος καὶ φιλότιμος, ἦτοι τὰ ἕτερα τούτων ἢ ἀμφοτέρω. —

II. Πάντως δῆπου, ἔφη. — Οὐκοῦν καὶ ἡ σωφροσύνη, ἦν καὶ οἱ πολλοὶ ὀνομάζουσι σωφροσύνην, τὸ περὶ τὰς ἐπιθυμίας μὴ ἐπτοῆσθαι, ἀλλ' ὀλιγώρως ἔχειν καὶ κοσμίως, ἄρ' οὐ τούτοις μόνοις προσήκει, τοῖς μάλιστα τοῦ σώματος ὀλιγωροῦσι τε καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ ζῶσιν; —

III. Πάνυ, ἔφη, ἔχει οὕτως ὡς λέγεις. — Ἄρ' οὖν, ἔφη, ὦ Συμμία, οὐ καὶ ἡ ὀνομαζομένη ἀνδρεία τοῖς οὕτω διακειμένοις μάλιστα προσήκει; —

IV. Ἀνάγκη, ἔφη. — Εἰ γὰρ ἐθελήσεις, ἦ δ' ὅς, ἐννοῆσαι κτλ.

La ressemblance de Πάντως δῆπου, ἔφη (commencement de l'alinéa II) avec Πάνυ, ἔφη (commencement de l'alinéa III) a induit un copiste à omettre l'alinéa II; puis, s'apercevant de son erreur, il a rétabli II à la suite de III. En effet, si l'on classe les quatre alinéas dans l'ordre suivant, I, III, II, IV, on retrouve la vulgate.

2. Les mots καὶ ἡ σωφροσύνη (alinéa II) nous paraissent avoir été introduits dans le texte consécutivement à la transposition signalée: le nom du courage restant précédé de καί (καὶ ἡ ὀνομαζομένη ἀνδρεία), alors qu'il était passé au premier rang, celui de la tempérance, relégué dès lors à la seconde place, appelait auprès de lui la même particule, et accessoirement le nominatif ἡ σωφροσύνη. Au reste, cette remarque ne touche en rien au fond de la question traitée plus haut.

4. Aristophane, Guêpes, v. 914—918.

Labès est accusé par un autre chien d'avoir volé un fromage, et de l'avoir gardé pour lui seul. Xanthias, qui parle au nom du plaignant par-devant le vieux juge Philocléon, expose comme il suit le grief principal de son client :

. Κοῦ μετέδωκ' αἰτοῦντί μοι.

Καίτοι τίς ὑμᾶς εὖ ποιεῖν δυνήσεται,

ἦν μήτι καί μοι τις προβάλλῃ τῷ κυνί;

Alors seulement, Philocléon prendrait la parole pour relever la première phrase :

ΦΙΛ. Οὐδὲν μετέδωκεν ; οὐδὲ τῷ κοινῷ γ' ἐμοί.

Θερμός γάρ ἀνὴρ οὐδὲν ἤττον τῆς φακῆς.

1. Il nous paraît probable que l'avant-dernier vers faisait suite au premier, et que le voisinage des mots κοῦ μετέδωκε, qui ressemblent fort à οὐδὲν μετέδωκεν, a fait omettre par un copiste le vers qui commence ainsi. Le vers omis a ensuite été rétabli dans le texte, précisément à l'endroit où Philocléon reprend la parole. En conséquence, nous aurions :

914. ΞΑΝΘΙΑΣ Κοῦ μετέδωκε αἰτοῦντί μοι.

917. ΦΙΑΟΚΛΕΩΝ. Οὐδὲν μετέδωκεν ; οὐδὲ τῷ κοινῷ γ' ἐμοί.

915. Ξ. Καίτοι τίς ὑμᾶς εὖ ποιεῖν δυνήσεται,

916. ἦν μήτι κάμοι τις προβάλλῃ τῷ κονί ;

918. Φ. Θερμός γάρ ἀνὴρ οὐδὲν ἤττον τῆς φακῆς.

2. Dans ce dernier vers, nous croyons qu'il faut substituer γ' ὅδ' à γάρ, de telle façon que ἀνὴρ désigne Xanthias, et non le chien Labès. Il est assez naturel qu'en entendant l'apostrophe pathétique Καίτοι τίς ὑμᾶς , le vieux juge fasse remarquer à quel point Xanthias est échauffé par la lutte, θερμός (τῷ ἀγῶνι).

5. Nonnus, Dionysiaques, III, 123.

Ὡς φαμένη σφρήγισσε λάλον στόμα μάρτυρι σιγῇ.

Si l'on se reporte au contexte, on verra que les mots μάρτυρι σιγῇ ne peuvent avoir aucun sens en cet endroit. Il faut corriger :

Ὡς φαμένη σφρήγισσε λάλον στόμα μάρτυρι Σιγῇ, «le Silence ferma la bouche à ce témoin indiscret.» Cf. *Id. ib. XIV, 283* : Τοῖα λίθον βοόωντα πάλιν σφρηγίσσατο Σιγῇ.

6. Euripide, Hippolyte, v. 449.

Il s'agit de Cypris :

Ἦδ' ἐστὶν ἡ σπείρουσα καὶ διδοῦς ἔρον.

Nous n'hésiterons pas à rétablir ici κἀνδιδοῦς (καὶ ἀναδιδοῦσα), «faisant croître.» On trouve de même ἀνδαίοντες pour ἀναδαίοντες au vers 305 de l'Agamemnon d'Eschyle; et Guillaume Dindorf a introduit, avec toute apparence de raison, cette forme apocopée de ἀνά dans plusieurs passages des tragiques: ainsi ἐπανδίπλαζς pour ἐπαναδίπλαζς au vers 817 de Prométhée (pour

ne citer que des cas où l'apocope a lieu devant δ). En ce qui concerne la crase *κάν*... pour *καὶ ἀνά*, il suffit de renvoyer aux exemples rassemblés par Ellendt dans son *Lexicon Sophocleum* (I, 895, article *καὶ*).

7. Euripide, *Érechthée*, fragment 362 Dindorf,
v. 8—10 (et chez Lycurgue, p. 161).

Αὐτόχθονες δ' ἔφουμεν· αἱ δ' ἄλλαι πόλεις,
παισῶν ὁμοίως διαφοραῖς ἐκτισμέναι,
ἄλλαι παρ' ἄλλων εἰσὶν εἰσαγώγιμοι.

Pour faire disparaître le non-sens du dernier vers, il suffit de substituer *ἄλλοι* à *ἄλλαι*. *Ἄλλοι* s'expliquera soit par un anacoluthé, soit par la figure *καθ' ὅλον καὶ μέρος* : «Les citoyens de ces villes proviennent, les uns d'un pays, les autres d'un autre»; ou «Ces villes sont composées de citoyens provenant....»

8. Musée, *Héro et Léandre*, v. 81.

Ἡμετέρην παράκοιτιν ἔχων ἐνὶ δώμασιν Ἡρώ.

Le sujet auquel se rapporte *ἔχων* étant *ἐγώ*, *ἡμετέρην* est au moins inutile. Nous rétablirons *ἡμετέροις* : la faute s'explique tout naturellement par le voisinage de *παράκοιτιν*. [P. Bourget, élève.]

9. Démosthène, *Pour les Mégalopolitains*,
ch. 12; p. 205.

Menacer les Athéniens de l'inimitié de Lacédémone, s'ils portent secours aux Arcadiens, cela peut être permis à tout le monde, excepté à ceux qui, dans d'autres circonstances, ont déterminé les Athéniens à secourir les Lacédémoniens. L'orateur ajouterait, à en croire la vulgate :

Οἱ γὰρ ταῦτα λέγοντες ἔπεισαν ὑμᾶς, πάντων Πελοποννησίων ἐλθόντων ὥς ὑμᾶς καὶ μεθ' ὑμῶν ἀξιούντων ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους ἵεναι, τοὺς μὲν μὴ προσδέεσθαι (καὶ διὰ τοῦθ' ὅπερ ἦν ὑπόλοιπον αὐτοῖς, ἐπὶ Θηβαίους ἦλθον), ὑπὲρ δὲ τῆς Λακεδαιμονίων σωτηρίας καὶ χρέματ' εἰσφέρειν καὶ τοῖς σώμασι κινδυνεύειν.

1. Nous avons conjecturé *Οὐ γὰρ ταῦτα λέγοντες*, avant de savoir que telle est la leçon du ms. Σ. On s'explique difficilement que Vösmel, qui cite en note cette variante, ne l'ait pas insérée dans son texte. En effet, la phrase de la vulgate ne fait pas faire un pas à la pensée que développe ici l'orateur. Avec *οὐ*, le sens sera : «Car ce n'est pas en vous tenant un tel

langage, en vous avertissant que, secourir les Lacédémoniens, c'était vous engager pour l'avenir à subir docilement tous leurs caprices (idée sur laquelle Démosthène insistera dans la phrase qui suit immédiatement celle-ci), ce n'est pas en vous tenant un tel langage, qu'ils vous ont déterminés à prendre la défense des Lacédémoniens attaqués.

2. Quand nous ignorions encore la confirmation décisive apportée par le ms. Σ à notre conjecture, le mot *καίτοι*, qui, dans la vulgate, commence la phrase suivante, ne laissait pas de nous embarrasser. Nous aurions dû comprendre que c'était là une simple intrusion ⁽¹⁾, consécutive au changement de *οὐ* en *οἶ*. En effet, le même manuscrit Σ porte en cet endroit *οὐδ'*, et non *καίτοι οὐδ'*.

10. Démosthène, *Contre Androtion*, ch. 36;
page 604.

Le refus du peuple, de décerner au Conseil une couronne en récompense de ses services, n'est humiliant que pour ceux qui, comme Androtion, ont joué un rôle actif et important dans les délibérations de cette assemblée:

Τῷ γὰρ ἐστὶν ὄνειδος, εἰ σιωπῶντος αὐτοῦ καὶ μηδὲν γράφοντος, ἴσως δ' οὐδὲ τὰ πόλλ' εἰς τὸ βουλευτήριον εἰσιόντος, μὴ λάβοι ἢ βουλὴ τὸν στέφανον; Οὐδενὶ δὴπουθεν, ἀλλὰ τοῦ γράφοντος καὶ πολιτευομένου καὶ πεῖθοντος ἂν βούλοιτο τὴν βουλὴν.

Corrigez: ἀλλ' αὐτοῦ.

11. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, II, 771.

. Ὅ δ' ἐξείης ἐνέποντος
θέλγεται ἀκουῇ θυμόν· ἄχος δ' ἔλεν Ἡρακλῆϊ
λειπομένῳ

Corrigez: ἄχος δ' ἔλ' ἐφ' Ἡρακλῆϊ.

1. Peut-être y aurait-il avantage à substituer ce mot, dans beaucoup de cas, à «interpolation» qui est susceptible, chez nous de deux acceptions notablement différentes: d'autant plus que la seule de ces acceptions qui soit indiquée tant par l'Académie que par Littré, ne correspond nullement au sens constant du latin «interpolare», soit dans les auteurs anciens, soit chez les philologues modernes. «Intrusion», au contraire, aurait l'avantage d'être parfaitement clair pour tout le monde. Pourquoi ne dirait-on pas aussi «mot intrus, phrase intruse»? L'usage aurait bientôt fait oublier ce que ces expressions peuvent avoir de bizarre. — Au reste, dans l'exemple particulier dont il s'agit, le mot «interpolation» en quel que sens qu'on le prenne, serait parfaitement à sa place.

12. Démosthène, Olynth. I, ch. 20, p. 14.

Démosthène regrette manifestement que l'argent destiné dans le principe, sous le nom de χρήματα στρατιωτικά, à subvenir aux dépenses de l'armée, ait reçu depuis un emploi tout différent. Mais s'il le fait entendre, il ne le dit pas ouvertement : à plus forte raison ne hasarde-t-il aucune proposition formelle. Aussi Madvig (*Adversaria*) a-t-il eu bien raison de considérer comme une glose le mot στρατιωτικά, par lequel cet argent est qualifié un peu plus haut (ch. 19) dans la vulgate. Cela posé, ce n'est pas sans étonnement qu'on lit, au chapitre qui nous occupe, ainsi que dans l'argument de Libanius :

Τί οὖν, ἂν τις εἴποι, οὐ γράφεις ταῦτ' εἶναι στρατιωτικά;

Σὺ γράφεις signifierait ici «tu proposes par décret», et nous avons vu que Démosthène ne propose aucun décret. Mais comme le sens, à peine déguisé de ses paroles, est qu'il faut rendre l'argent en question à sa destination première, il suppose qu'un de ses adversaires, voulant lui tendre un piège, lui adresse l'interpellation suivante : Τί οὖν, ἂν τις εἴποι, οὐ γράφεις (ou bien οὐ οὐ γράφεις) ταῦτ' εἶναι στρατιωτικά; A quoi il se hâte de répondre : «Je m'en garderai bien», μὰ Δι' οὐκ ἔγωγε.

«Non evitare Demosthenes solebat vocalium concursione in »pausa« (Vœmel, *Prolégomènes*, page 3); et il y a évidemment une pause après εἴποι, bien que Schaefer, approuvé par Vœmel, nie qu'il y en ait une après τί οὖν.

13. Thucydide, II, 8.

Il s'agit de préparatifs auxquels tout le monde concourait avec activité :

Ἐν τούτῳ τε κεκωλῦσθαι ἐδόκει ἐκάστῳ τὰ πράγματα ᾗ μὴ τις αὐτὸς παρέσται.

Le parfait κεκωλῦσθαι concorde mal avec le futur παρέσται. Il faut rétablir le futur antérieur : κεκωλύσεσθαι.

14. Démosthène, Phil. I, ch. 43; p. 52.

Εἴτα τοῦτ' ἀναμενοῦμεν, καὶ τριήρεις κενὰς καὶ τὰς παρὰ τοῦ δεῖνος ἐλπίδας ἂν ἀποστείλητε, πάντ' ἔχειν οἴεσθε καλῶς;

La phrase est évidemment irrégulière. Nous corrigerions : οἴησεσθε. [Jules Nicole, de Genève, élève.]

15. Scholiaste d'Aristophane, *Guêpes*, v. 926.

Λέγεται καὶ γῆ σκιρρὰς, λευκὴ τις ὡς γύψος, καὶ Ἀθηνᾶ Σκιρρὰς, ὅτι τῇ λευκῇ χρίεται.

Corrigez : γῆ λευκῇ. (Pour le sens de cette expression, cf. *Thesaurus* Didot, au mot λευκός. Dioscoride (livre V, ch. 176) emploie le verbe ἐπιχρίσθαι en parlant de la γῆ Κιμωλία, en général). [Émile Chatelain, élève.]

16. Thucydide, II, 11.

Πᾶσι γὰρ ἐν τοῖς ὄμμασι καὶ ἐν τῇ παρατυίᾳ ὁρᾶν πάσχοντάς τι ἀληθεῖς ὁργὴν προσπίπτει.

Corrigez : ἀληδές. [Charles Graux, élève.] Cette conjecture ne remédie certainement qu'à une des moindres altérations du texte ci-dessus : elle nous paraît néanmoins tout à fait digne d'être signalée.

17. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 870.

Οὐδέ τι κῶας
αὐτόματον δώσει τις ἐλῶν θεὸς εὐξαμένοισιν.

Ἐλῶν est très-faible ici ; et, ce qui est plus grave, αὐτόματον δώσει n'offre aucun sens raisonnable. Nul doute qu'il ne faille corriger : δώσει τις ἐλαῖν. [Jules Lecoultre, élève.]

18. Théognis, v. 674 et suivants.

Ἡ μάλα τις χαλεπῶς
σώζεται, οἷ' ἔρδουσι· κυβερνήτην μὲν ἔπαυσαν
ἐσθλὸν, ὃ τις φυλακὴν εἶχεν ἐπισταμένως·
χρήματα δ' ἀρπάζουσι βίῃ

Nous rétablirons : κυβερνήτην γὰρ ἔπαυσαν. Les manuscrits portant οἷ δ', et non οἷ' (au second vers), cette fausse leçon peut être l'origine de μὲν substitué à γάρ. Si l'on suppose, en effet, tout le passage écrit sans accents et sans ponctuation, comme il a dû l'être primitivement, on comprendra qu'il était naturel de voir dans Οἷ le pronom relatif, et de rattacher οἷ δ' ἔρδουσι sans interruption aux mots suivants. [Paul Bourget, élève.]

19. Euripide, *Hippolyte*, 431.

Φεῦ φεῦ· τὸ σῶφρον ὡς ἀπανταχοῦ καλὸν
καὶ δόξαν ἐσθλὴν ἐν βροτοῖς καρπίζεται.

Si l'on admet pour un moment que, au lieu de ἐν βροτοῖς, Euripide avait écrit ἐν κακοῖς (ce qui peut être le datif de κακοί,

ainsi bien que de κακά), on comprendra sans peine qu'un copiste ait cru devoir substituer βροτοῖς à κακοῖς. Remarquons d'ailleurs que le mot ἀπανταχοῦ ne peut signifier ici «en tous lieux,» mais bien «en toutes circonstances,» dans la situation la plus malheureuse, au milieu des plus terribles épreuves, comme celle que Phèdre traverse en ce moment.

20. Démosthène, Pour les Mégalopolitains, ch. 31 ; p. 210.

Ἄν μὲν τοίνυν καταπολεμηθῶσιν οἱ Θηβαῖοι, ὥσπερ αὐτοὺς δεῖ, οὐκ ἔσονται μείζους τοῦ δέοντος οἱ Λακεδαιμόνιοι τούτους ἔχοντας ἀντιπάλους, τοὺς Ἀρκάδας ἐγγὺς οἰκοῦντας.

Ὅσπερ αὐτοὺς δεῖ se comprend d'autant moins que Démosthène, à ce qui résulte de tout son discours, souhaite évidemment la victoire des Thébains. Cette phrase absurde ne peut avoir d'autre origine qu'une glose marginale, ἥπερ αὐτοὺς δεῖ, afférente à τοῦ δέοντος. (On sait que ὥς et ἥ sont très-fréquemment confondus.) [Paul Bourget, élève.]

21. Hypéride, fragment 210 (éd. Blass).

Δεῖ τὸν ἀγαθὸν ἐπιδείκνυσθαι ἐν μὲν τοῖς λόγοις ᾧ φρονεῖ, ἐν δὲ τοῖς ἔργοις ᾧ ποιεῖ.

On ne reconnaît guère dans cette pensée la finesse d'esprit qui paraît avoir caractérisé Hypéride; et nous aurions peine à comprendre qu'on eût fait à une telle maxime l'honneur de la citer. Le texte original portait peut-être: Δεῖ τὸν ἀγαθὸν ἐπιδείκνυσθαι ἐν μὲν τοῖς λόγοις ᾧ ποιεῖ, ἐν δὲ τοῖς ἔργοις ᾧ φρονεῖ. «La vie de l'honnête homme doit se peindre dans ses discours, et ses principes, dans sa vie.» [Jules Nicole, élève.]

Le secours du contexte faisant défaut, toute tentative, soit d'interprétation, soit de restitution, aura ici quelque chose d'arbitraire. C'est ce qui nous empêche de recommander avec une parfaite confiance cette conjecture intéressante.

22. Euripide, Hippolyte, 379 et suivants.

La vulgate met dans la bouche de Phèdre l'étrange dissertation que voici :

379. Τὰ χρήστ' ἐπιστάμεσθα καὶ γινώσκομεν,

380. οὐκ ἐκπονοῦμεν δ', οἱ μὲν ἀργίας ὕπο,

381. οἱ δ' ἡδονὴν προθέντες ἀντὶ τοῦ καλοῦ

382. ἄλλην τιν'. Εἰσι δ' ἡδοναὶ πολλαὶ βίου,
 383. μακραὶ τε λésχαι καὶ σχολή, τερπνὸν κακόν,
 384. αἰδώς τε. Δισσαὶ δ' εἰσὶν, ἥ μὲν οὐ κακῇ,
 385. ἡ δ' ἄχθος οἴκων· εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφής,
 386. οὐκ ἂν δὴ ᾔστην ταῦτ' ἔχοντα γράμματα.
 387. Ταῦτ' οὖν ἐπειδὴ τυγχάνω φρονοῦσ' ἐγὼ,
 388. οὐκ ἔσθ' ὅποιφ φαρμάκφ διαφθερεῖν
 389. ἔμελλον, ὥστε τοῦμπαλιν πεσεῖν φρενῶν.

1. Personne, apparemment, n'approuvera un tel enchaînement d'idées. Pour nous, nous attribuons l'incohérence que l'on remarque aujourd'hui dans ce passage à l'intrusion de deux sentences absolument étrangères au sujet. La première concerne les plaisirs : Εἰσι δ' ἡδοναὶ πολλαὶ βίου Μακραὶ τε λésχαι καὶ σχολή, τερπνὸν κακόν (382—383). La seconde concerne la honte : Δισσαὶ δ' εἰσὶν, ἥ μὲν οὐ κακῇ, Ἡ δ' ἄχθος οἴκων· εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφής, Οὐκ ἂν δὴ ᾔστην ταῦτ' ἔχοντα γράμματα (384—386).

Nous croyons qu'il est parfaitement légitime de réduire ces onze vers aux six que voici :

379. Τὰ χρήστ' ἐπιστάμεσθα καὶ γινώσκουμεν,
 380. οὐκ ἐκπονοῦμεν δ', οἱ μὲν ἀργίας ὕπο,
 381. οἱ δ' ἡδονὴν προθέντες ἀντὶ τοῦ καλοῦ
 384 et 387. αἰδοῦς τ'· ἐπεὶ δ' εὖ τυγχάνω (οὐ τόχχανον)
 φρονοῦσ' ἐγὼ,
 388. οὐκ ἔσθ' ὅποιφ φαρμάκφ διαφθερεῖν
 389. ἔμελλον, ὥστε τοῦμπαλιν πεσεῖν φρενῶν.

Abstraction faite des deux derniers vers, qui, en aucune hypothèse, ne peuvent, croyons-nous, rester tels qu'ils sont (peut-être Οὐκ ἔσθ' ὅποιφ φαρμάκφ ποτ' ἀσθενεῖν Ἐμελλον, ὥστε τοῦμπαλιν πεσεῖν φρενῶν), la suite des idées est maintenant satisfaisante. Il reste à justifier nos corrections. Outre les deux maximes dont l'introduction constitue l'altération principale, nous avons retranché ἄλλην τιν' au vers 382 et ταῦτ' οὖν au vers 387, comme deux remplissages destinés à permettre l'insertion des deux passages importés de la marge. Cette insertion devait nécessairement avoir pour conséquence la substitution de αἰδώς et de ἐπειδὴ à αἰδοῦς et ἐπεὶ δ' εὖ, que nous avons rétablis. De sorte que notre supposition se réduit à ceci : Quelqu'un avait écrit à la marge d'un exemplaire d'Euripide deux citations empruntées à un poète dramatique, probablement à Euripide lui-même, l'une afférente au mot ἡδονήν, du vers 381,

l'autre au mot αἰδοῦς du vers 384 ; quelqu'un s'avisa ensuite de faire entrer ces deux citations dans le texte.

La citation concernant la honte paraît avoir été empruntée à la tragédie d'Euripide intitulée *Érechthée*. A cette pièce, en effet, appartiennent deux vers (Euripide, fragment 367 Dindorf), qui peuvent être rattachés comme on va le voir à la sentence en question :

Αἰδοῦς δὲ καὶ τὸς δυσκρίτως ἔχω πέρι·
καὶ δεῖ γὰρ αὐτῆς καὶ σὶν αὖ κακὸν μέγα. (Euripide, *Érechthée*.)
(Μᾶλλον δὲ) δισσαι γ' εἶσιν, ἢ μὲν οὐ κακῇ,
ἢ δ' ἄχθος οἴκων· εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφής,
οὐκ ἂν δὴ ᾔστην ταῦτ' ἔχοντα γράμματα. (Euripide, *Hippolyte*, 384—386.)

Quant aux vers sur les plaisirs, s'il faut absolument leur assigner une place, on peut les réunir, de la manière suivante, à un fragment cité par Stobée (Flor. 63, 1) de l'École d'Euripide (fragm. 26 Dindorf.) :

Εἰσι δ' ἡδοναὶ πολλαὶ βίου,
μακραὶ τε λίσχαι καὶ σχολή, τερπνὸν κακόν. (*Hipp.* 382—383.)
Τῇ δ' Ἀφροδίτῃ πόλλ' ἔνεστι ποικίλα·
τέρπει τε γὰρ μάλιστα καὶ λυπεῖ βροτούς·
τύχοιμι δ' αὐτῆς ἡνίκ' ἐστὶν εὐμενής. (Euripide, fragment 26 Dindorf.)

2. Le rapprochement qui a été fait plus haut entre le fragment d'*Érechthée* et les vers 384—386, nous permet de faire disparaître une faute qu'il avait été jusqu'ici impossible, sinon d'apercevoir, au moins de corriger. Les mots εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφής ne présentent aucun sens satisfaisant, pas plus si on les laisse dans *Hippolyte* que si on les rend à *Érechthée*. Nous croyons ne pas nous tromper en rétablissant εἰ δὲ καὶ τόδ' ἦν σαφές, «et si cela même était clair.» Voici, en effet, la marche des idées dans les cinq vers, considérés comme appartenant à un même morceau : «Je ne sais que penser de la honte. En effet, elle est bonne, et d'autre part, elle est mauvaise. Ou plutôt il y a deux hontes, l'une bonne et l'autre mauvaise. Mais ceci même n'est pas clair, n'est pas de nature à me tirer de mon embarras. En effet, s'il était clair et évident que la bonne honte et la mauvaise sont deux choses différentes, l'une et l'autre ne porteraient pas le même nom.»

23. Démosthène, *Philippique I*, ch. 27 ; p. 47.

Ὁ δὲ γὰρ ἐχρῆν, ὡς ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ταξίαρχους παρ' ὑμῶν,

ἱπάρχους παρ' ὑμῶν ἄρχοντας οἰκείους εἶναι, ἵν' ᾗν ὡς ἀληθῶς τῆς πόλεως ἡ δύναμις; ἀλλ' εἰς μὲν Ἀθηναίους τὸν παρ' ὑμῶν ἱπάρχον δεῖ πλεῖν, τῶν δ' ὑπὲρ τῶν τῆς πόλεως κτημάτων ἀγωνιζομένων Μενέλαον ἱππαρχεῖν;

1. Il faut évidemment changer ἀλλ', qui commence la seconde phrase, en εἴγ', et supprimer les deux points-virgules :

Οὐ γὰρ ἐχρῆν, ὡς ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ταξιάρχους παρ' ὑμῶν, ἱπάρχους παρ' ὑμῶν ἄρχοντας οἰκείους εἶναι, ἵν' ᾗν ὡς ἀληθῶς τῆς πόλεως ἡ δύναμις, εἴ γ' εἰς μὲν Ἀθηναίους τὸν παρ' ὑμῶν ἱπάρχον δεῖ πλεῖν, τῶν δ' ὑπὲρ τῶν τῆς πόλεως κτημάτων ἀγωνιζομένων Μενέλαον ἱππαρχεῖν;

Οὐ γὰρ ἐχρῆν devra, dès lors, être interprété, non «Ne fallait-il pas...?» mais «Il n'y avait pas besoin que...»; ou encore, de manière à mieux justifier la construction de ἵνα avec l'indicatif (voir Krüger, 54, 8, 8), «Il n'y avait pas lieu de désirer que...»

2. Ajoutons une dernière observation tout à fait accessoire : Au lieu de Μενέλαον ἱππαρχεῖν, Démosthène n'aurait-il pas écrit plutôt Μενέλαος ἱππαρχεῖ?

24. Démosthène, Contre Timocrate, ch. 80; p. 726.

Τίς γὰρ ἀρχὴ παραδώσει τὸν ὀφλόντα; τίς τῶν ἐνδεκα παραλήψεται; καλεῦντος μὲν τοῦ νόμου τούτου ἐν τῇ δῆμῳ καθιστάναι τοὺς ἐγγυητάς, ἀδυνάτου δ' ὄντος αὐθημερὸν ἐκκλησίαν ἅμα καὶ δικαστήριον γενέσθαι, οὐδαμοῦ δ' ἐπιτάττοντος φυλάττειν ἕως ἂν καταστήσῃ τοὺς ἐγγυητάς.

Οὐδαμοῦ ἐπιτάττοντος, ainsi séparé de τοῦ νόμου τούτου, devient inintelligible. Il faut certainement corriger : Ἀδύνατον δ' ὄν αὐθημερὸν ἐκκλησίαν ἅμα καὶ δικαστήριον γενέσθαι, οὐδαμοῦ ἐπιτάττοντος φυλάττειν κτλ. La faute ἀδυνάτου ὄντος devait nécessairement avoir pour conséquence l'insertion de δέ après οὐδαμοῦ.

Οὐδαμοῦ ne fait pas hiatus devant ἐπι. (Voir Vœmel, Prolégomènes, page 13.)

25. Démosthène, Pour les Mégalo-politains, ch. 16; p. 206.

Νῦν γάρ φασιν ἐκαῖνοι δεῖν Ἑλλείους μὲν τῆς Τριφυλίας τινὰ χομίσασθαι, Φλιασίους δὲ τὸ Τρικάρανον, ἄλλους δὲ τινὰς τῶν Ἀρκάδων τὴν αὐτῶν, καὶ τὸν Ὀρωπὸν ἡμᾶς, οὐχ ἵν' ἐκάστους ἡμῶν ἴδωσιν ἔχοντας τὰ αὐτῶν...., ἀλλ' ἵνα πᾶσι δοκῶσι συμπράττειν.

Dans une phrase où ἡμᾶς signifie les Athéniens, par opposition aux Éléens, aux Philiasiens, et à certains peuples de l'Arcadie, il serait étrange que ἡμῶν signifiât tous les Grecs. Hâtons-nous de rétablir : ἑν' ἐκάστους Ἑλλήνων.

26. Démosthène, Contre Timocrate, ch. 15; p. 704.

Ἦν μὲν γὰρ Σχιροφοριῶν μὴν ἐν ᾧ τὰς γραφὰς ἤτηντ' ἐκεῖνοι τὰς κατὰ τοῦ Εὐκτήμονος, μισθωσάμενοι δὲ τοῦτον καὶ οὐδὲ παρ-εσκευασμένοι τὰ δίκαια ποιεῖν ὑμῖν, κατὰ τὴν ἀγορὰν λογοποιούς καθίσαν, ὥς ἀπλᾶ μὲν ἔτοιμοι τὰ χρήματ' ἐκτίνειν, διπλᾶ δὲ, οὐ δυνήσονται.

L'altération est manifeste. Peut-être faut-il corriger : Μισθω-σάμενοι δὲ τοῦτον, ὥς οὐδέπω παρσκευασμένοι τὰ δίκαια ποιεῖν ὑμῖν, κατὰ τὴν ἀγορὰν λογοποιούν τ α καθίσαν, ὥς ἀπλᾶ μὲν ἔτοιμοι τὰ χρήματ' ἐκτίνειν, διπλᾶ δὲ, οὐ δυνήσονται.

La confusion de ὥς et de καὶ est connue comme très-fréquente; et πω a pu facilement être omis devant παρ. La troisième correction nous paraît impérieusement exigée par le sens. En ce qui concerne ἔτοιμοι, il n'y a pas besoin de faire observer que ce mot a par lui-même, dans ce passage, comme dans beaucoup d'autres, la valeur verbale : εἰσὶ, que portent plusieurs manuscrits de moindre autorité, est d'autant plus manifestement une glose, que, parmi ces manuscrits, les uns le placent après ἀπλᾶ μὲν, les autres après ἐκτίνειν.

27. Démosthène, Phil. I, ch. 15; p. 44.

Démosthène a dit qu'il croit pouvoir indiquer au peuple les préparatifs à faire en vue de la guerre contre Philippe. Il ajoute :

Ἡ μὲν οὖν ὑπόσχεσις οὕτω μεγάλη, τὸ δὲ πρᾶγμα ἤδη τὸν ἔλεγχον δώσει· κριταὶ δ' ὑμεῖς ἔσεσθε.

Démosthène ne songe pas à se prévaloir de la grandeur de ses promesses, ce qui résulterait, si nous ne nous trompons, des mots οὕτω μεγάλη. Il avoue qu'elles sont grandes : réussira-t-il à les tenir? C'est ce que montrera l'événement seul, et dont le peuple jugera. En conséquence, nous corrigerons : Ἡ μὲν οὖν ὑπόσχεσις αὕτη μεγάλη (nonobstant la citation d'Hermogène).

28. Démosthène, Contre Timocrate, ch. 57; p. 718.

Démosthène s'attache à justifier la disposition légale qui abolit les actes des Trente tyrans :

Εἰπέ μοι, τί δεινότατον πάντες ἂν ἀκούσαντες φήσαιτε καὶ μάλιστα ἂν ἀπεύξαισθε; Οὐχὶ ταῦτα τὰ πράγματα, ἅπερ ἦν ἐπὶ τῶν τριάκοντα, μὴ γενέσθαι;

N'était μὴ γενέσθαι, la seconde phrase répondrait aux deux questions posées dans la première. Telle qu'elle est, elle ne répond qu'à une seule. Μὴ γενέσθαι est donc plus qu'inutile.

D'autre part, on peut remarquer que ces deux mots qui, placés à la fin de la première phrase, en altèrent le sens, terminaient bien la première; et la ressemblance de *αι* et de *ε* dans la prononciation ayant pu les faire omettre après ἀπεύξαισθε, l'hypothèse d'une transposition serait parfaitement légitime. On aurait alors: καὶ μάλιστα ἂν ἀπεύξαισθε μὴ γενέσθαι. Cf. *Aristog.* I, 31. Mais comparer, d'autre part, *Cherson.*, ch. 51, ἀπέυχου δῆπου [μὴ γενέσθαι], où ces derniers mots, qui manquent dans Σ, ne sont évidemment qu'une glose importée de la marge. En serait-il de même ici?

29. Démosthène, *Olynth.* I, ch. 1, p. 9.

Il faut écouter attentivement tous les orateurs:

Οὐ γὰρ μόνον εἴ τι χρησίμων ἐσκεμμένος ἔχει τις, τοῦτ' ἂν ἀκούσαντες λάβοιτε, ἀλλὰ κτλ.

Au lieu de ἔχει, le sens demande un mot qui puisse justifier l'emploi de λάβοιτε dans le membre de phrase suivant. Parmi les verbes qui signifient «donner» ou «offrir», nous ne voyons guère que οἶσε qui puisse, dans ce passage, être substitué avec quelque probabilité à ἔχει. On sait que K a souvent la forme IC dans les vieux manuscrits. [Paul Bourget, élève.]

À supposer cette conjecture admissible, on désirerait trouver, à la place du participe ἐσκεμμένος, un mot qui caractérisât l'action marquée par le verbe, de façon à correspondre à la locution adverbiale ἐκ τοῦ παραχρῆμα, du membre de phrase suivant. La substitution de ἐσκεμμένος à ἐσκεμμένως s'expliquerait assez bien comme une conséquence de l'introduction de ἔχει dans le texte. C'est ainsi qu'un manuscrit, cité par Vœmel, porte ἐσκεμμένως, avec la correction *ος*, de seconde main, et la note: τὸ ἔχω μετὰ μετοχῆς πάντοτε συντάσσεται.

30. Démosthène, *Olynth.* I, ch. 11, p. 12.

Ἄν μὲν γὰρ ὅσα ἂν τις λάβῃ καὶ σώσῃ, μεγάλην ἔχει τῇ τύχῃ τὴν χάριν· ἂν δ' ἀναλώσας λάβῃ, συνανήλωσε καὶ τὸ μεμνησθαι τὴν χάριν.

Déjà, grâce au secours du manuscrit Σ, la vulgate, qui portait μεμνησθαι τῇ τύχῃ τὴν χάριν, a été débarrassée de la glose τῇ τύχῃ. Elle ne sera tout-à-fait saine que lorsqu'on en aura exclu pareillement τὴν χάριν, glose plus ancienne, qui, avant l'insertion de τῇ τύχῃ, avait dû servir à expliquer μεμνησθαι.

La répétition d'un mot est souvent l'indice de l'introduction d'une glose dans le texte. Voir *Revue critique d'Histoire et de Littérature* (7 août 1869: Des répétitions de mots dans les tragédies d'Euripide).

31. Hypéride, Pour Euxénippe, col. 31—32.

Δεῖ δέ, ὦ βέλτιστε, μὴ ἐπὶ τῷ Ὀλυμπιάδος ὀνόματι καὶ τῷ Ἀλεξάνδρου τῶν πολιτῶν τινα ζητεῖν κακόν τι ἐργάσασθαι, ἀλλ', ὅταν ἐκείνοι πρὸς τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων ἐπιστέλλωσι μὴ τὰ δίκαια μὴ δὲ τὰ προσήκοντα, τότε ἀναστάντα ὑπὲρ τῆς πόλεως ἀντιλέγειν.

Corrigez: μήτε δίκαια μήτε προσήκοντα. La première faute (μὴ τὰ) devait inévitablement amener la seconde.

32. Démosthène, Sur les Symmories, ch. 37; p. 188.

Φυλάττεσθαι φημι δεῖν μὴ πρόφασιν δῶμεν βασιλεῖ τοῦ τὰ δίκαια ὑπὲρ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ζητεῖν.

Ce dernier mot nous est suspect, ainsi qu'à Dobree. D'autre part, on a remarqué que ζητεῖν et ἀπαιτεῖν sont quelquefois confondus (Vollgraff, *Studia palaeographica*, p. 80.). Faudrait-il rétablir ici ἀπαιτεῖν?

33. Posidippe, chez Athénée, XIII, p. 596.

Σαπφῶναι δὲ μένουσι φίλης ἔτι καὶ μενέουσι
ῥᾶδης αἱ λευκαὶ φθεγγόμεναι σελίδες.

Αἱ λευκαὶ est absurde. Αἱ λευκὰ φθεγγόμεναι, proposé par Meineke, avec l'interprétation « clara et perspicua voce loquentes, » n'est guère plus vraisemblable. Nous conjecturons: Αἰολικὰ φθεγγόμεναι.

34. Euripide, Hippolyte, v. 288 et suivants.

288. Ἄγ' ὦ φίλη παῖ, τῶν πάροιθε μὲν λόγων
289. λαθώμεθ' ἄμφω, καὶ σύ θ' ἡδίων γενοῦ
290. στυγνὴν ὄφρυν λύσασα καὶ γνώμης ὁδόν,

291. ἐγὰ θ' ὅπη σοι μὴ καλῶς τόθ' εἰκόμην

292. μεθεῖς' ἐπ' ἄλλον εἶμι βελτίω λόγον.

Le quatrième vers est en quelque sorte inintelligible ; et μί mis pour οὐ ne saurait se justifier.

Admettons qu'il y eût dans un texte plus ancien :

Καὶ γνώμης ἐγὼν
μεθεῖς' ἐπ' ἄλλον εἶμι βελτίω λόγον,

«renonçant à mon dessein, je passerai à un autre sujet moins pénible.» Toutes les difficultés disparaîtront. La construction de μεθεῖς' avec le génitif est un homérisme, qu'Euripide a imité ailleurs (cf. 333: δεξιᾶς τ' ἐμῆς μέθας. Ainsi H. Weil, avec tous les bons manuscrits), et que Dawes a eu tort de condamner dans le texte d'Aristophane (*Grenouilles*, 830: Οὐκ ἂν μεθεῖην τοῦ θρόνου). Quant à ἐγὼν, le pronom de la première personne se rencontre écrit ainsi, à tort ou à raison, deux fois chez Eschyle, dont une fois à la fin d'un vers (*Suppliants*, 740; *Perses*, 931).

La ressemblance des deux mots ἐγὼν et ὁδόν dans l'ancienne écriture, d'autre part, la rareté même de cette construction de μεθίημι, que condamnaient, nous le savons, dans l'antiquité même, certains grammairiens, enfin, sans doute, une réminiscence du vers 390, qui se termine par les mots γνώμης ὁδόν, ont pu concourir à faire substituer ὁδόν à ἐγὼν. L'auteur de cette substitution pensait apparemment que la phrase pouvait se passer ici du pronom ἐγώ, qui est si fréquemment sous-entendu. Plus tard, un autre lecteur en a jugé différemment. Il pensa qu'un vers avait été omis ; et, afin de combler cette lacune imaginaire, il prit sur lui de fabriquer un supplément, où il s'appliqua, d'une part, à rétablir le pronom omis, de l'autre, à éclaircir l'expression obscure γνώμης ὁδόν. On eut alors :

Καὶ γνώμης ὁδόν
ἐγὼ γ' (οὐ ἐγὼν) ὅπη σοι μὴ καλῶς τόθ' εἰκόμην
μεθεῖς', ἐπ' ἄλλον εἶμι βελτίω λόγον.

La leçon actuelle ἐγὼ θ' doit être venue, en dernier lieu, sous la plume d'un copiste qui lisait le vers 290 conformément à la ponctuation de la vulgate actuelle, c'est à dire du texte reproduit en tête de cet exercice.

En résumé, nous rétablirons :

288. Ἄγ', ὦ φίλη παῖ, τῶν πάροιθε μὲν λόγων

289. λαθώμεθ' ἄμφω, καὶ σύ θ' ἡδίων γενοῦ

290. στυγνὴν ὄφρ' οὐ λύσασα, καὶ γνώμης ἐγὼ

292. μεθεῖς', ἐπ' ἄλλον εἶμι βελτίω λόγον.

35. Sophocle, *Antigone*, 1178.

Ἦνυσας μάντι, τοῦπος ὡς ἄρ' ὀρθὸν ἤνυσας.

Ἦνυσας est suspect. On comprend que Sophocle ait pu représenter ailleurs le dieu Apollon comme réalisant lui-même ses oracles. Mais il est clair qu'un simple devin, un mortel, comme Tirésias, ne pouvait être investi d'un semblable pouvoir. Nous conjecturons : ἤνυσας. Cf. Philoct. 1380 : ὦ δεινὸν αἶνον αἰνέσας. La phrase, dès lors, devra se résoudre ainsi : Ὡς ἄρ' ὀρθὸν ἤνυσας τοῦπος (ὁ ἤνυσας). Les exemples de cette construction sont trop nombreux et trop connus pour qu'il soit utile de la justifier.

36. Sophocle, *Électre*, 1301—1302.

Ἄλλ' ὦ κασίγνηθ', ὦδ' ὅπως καὶ σοὶ φίλον
καὶ τοῦμόν ἐσται τῇδε.

Τῇδε devait sans doute désigner Électre : d'où il résulte que τοῦμόν paraît avoir pris la place d'un mot synonyme de φίλον, signifiant, par conséquent, «volonté, désir». Ce mot ne peut guère être que θυμός, qu'on trouve employé de même au vers 1319 : Ἄρχ' αὐτὸς ὥς σοι θυμός.

On comprend aisément que θυμός ait pu devenir, dans un manuscrit, οὐμός, puis, par correction, τοῦμόν.

37. Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1000—1004.

Σὺ δ', εἰ γὰρ οὐ δίκαιος, ἀλλ' ἅπαν καλὸν
λέγειν νομίζων, ῥητὸν ἄρρητόν τ' ἔπος,
τοιαῦτ' ὀνειδίζεις με τῶνδ' ἐναντίον.
Καὶ σοὶ τὸ Θησέως ὄνομα θωπεῦσθαι καλόν
καὶ τὰς Ἀθῆνας ὡς κατάρχονται καλῶς.

Wecklein fait remarquer avec raison que καλόν, à la fin du vers 1003, peut provenir de l'influence de καλῶς, qui termine le vers suivant. Il aurait pu ajouter : Ou de καλόν, qui finit le vers 1000.

Quant au mot qu'il convient de rétablir ici, le sens ne s'accommode bien ni de μέλον ni de μέλει, que propose le même critique, mais bien plutôt de φίλον («tu trouves bon de, tu te plais à»), employé de la sorte, sans ἐπεί, dans plusieurs passages de Sophocle.

38. Sophocle, *Électre*, 316.

Ὡς νῦν ἀπόντος ἱστορεῖς τί σοι φίλον.

Les exemples réunis par Schneidewin ne justifient qu'imparfaitement un tel emploi de τί chez Sophocle. Ainsi en a jugé sans doute O. Jahn, qui suppose une lacune après φίλον. Précédemment, Matthiae avait proposé τό σοι φίλον : nous nous arrêterions à cette conjecture, si τά σοι φίλον (c'est-à-dire ἃ σοι φίλον ἐστὶν ἱστορεῖν) ne nous paraissait encore plus vraisemblable.

39. Thucydide, II, 41.

Τοῖς τε νῦν καὶ τοῖς ἔπειτα θαυμασθησόμεθα, . . . οὐδὲν προσδεόμενοι οὔτε Ὀμήρου ἐπαινέτου οὔτε ὅστις ἔπεισι μὲν τὸ αὐτίκα τέρψει, τῶν δ' ἔργων τὴν ὑπόνοιαν ἢ ἀλήθεια βλάψει.

Au mot inintelligible ὑπόνοιαν nous substituerons ἐποποιίαν.

La gloire que donne l'épopée est nécessairement une gloire passagère, puisque tôt ou tard l'histoire dévoile les mensonges des poètes, et, par là, dissipe le prestige de leurs récits. Les monuments de gloire éternels (αἰδία), ce sont ceux dont il est question dans le membre de phrase suivant : πᾶσαν μὲν θάλασσαν καὶ γῆν ἐσβατὸν τῇ ἡμετέρᾳ τόλμῃ καταναγκάσαντες γενέσθαι, πανταχοῦ δὲ μνημεῖα κακῶν τε καὶ ἀγαθῶν αἰδία ἐγκατοικίσαντες.

Si l'on remplace mentalement ἐποποιίαν par l'expression synonyme ἐπῶν ποίησιν, on verra que la place donnée à ce mot, entre τῶν δ' ἔργων et ἢ ἀλήθεια, ne nuit point à la clarté ; qu'elle contribue, au contraire, à faire ressortir l'opposition marquée par l'écrivain entre les faits et les vers, entre les inventions et la vérité.

40. Thucydide, II, 53.

Καὶ τὸ μὲν προσταλαιπωρεῖν τῷ δόξαντι καλῷ οὐδεὶς πρόθυμος ἦν, ἀδελφον νομίζων εἰ πρὶν ἐπ' αὐτὸ ἐλθεῖν διαφθαρήσεται.

Corrigez : τῷ δόξοντι καλῷ. (Se donner de la peine pour faire des choses qui seraient jugées honorables ou glorieuses).

41. Thucydide, II, 40.

Οὐ γὰρ πάσχοντες εὖ, ἀλλὰ δρῶντες κτώμεθα τοὺς φίλους.

Peut-être : ἀλλ' εὖ δρῶντες. Sinon, il semble que Thucydide aurait écrit : οὐ γὰρ εὖ πάσχοντες. Ainsi construit Libanius dans

sa Lettre 330, où il rappelle cette phrase de Thucydide (ἐκεί-
νους τε γὰρ ὁ Θουκυδίδης φησὶν εὖ ποιοῦντας, οὐ πάσχοντας, κτᾶσθαι
τοὺς φίλους). Aristide, qui fait allusion dans deux endroits au
même passage, construit comme Libanius, et cependant répète
εὖ: Εὖ γὰρ ποιεῖν, οὐκ εὖ πάσχειν πεφυκότας (Panath. 252). Ὡς
οἱ μὲν πρεσβύτατοι τῶν Ἀθηναίων εὖ ποιοῦντας, οὐκ εὖ πάσχοντας,
τοὺς φίλους ἐκτῶντο (Contre Leptine, p. 46 Morell.). [Graux,
élève.]

42. Lysias, Discours VII, ch. 5.

Ἦγοῦμαι τοίνυν, ὦ βουλὴ, ἐμὸν ἔργον ἀποδειῖναι ὥς, ἐπειδὴ τὸ
χωρίον ἐκτησάμην, οὐτ' ἐλάα οὔτε σηκός ἐνῆν ἐν αὐτῷ. Νομίζω γὰρ
τοῦ μὲν προτέρου χρόνου, οὐδ' εἰ πάλαι ἐνήσαν μυρίαί, οὐκ ἂν
δικαίως ζημιουθῶναι.

La seule leçon bien autorisée est: οὐδ' εἰ πάλαι ἐνήσαν μυρίαί.
Mais πάλαι, inutile après τοῦ προτέρου χρόνου, et qui peut ne
devoir son introduction dans le texte qu'au voisinage de ces
mots, est sans doute une corruption de πολλαί, que οὐδ' εἰ ap-
pelle naturellement. C'est même, sans doute, cette exigence du
sens, qui a fait remplacer μυρίαί par μυρίαί, dans les manu-
scrits, lorsque une fois πολλαί fut devenu πάλαι.

Μυρίαί, qui conviendrait fort bien ici, à supposer que la
phrase précédente fût οὐκ ἐλάα ἐνῆν ἐν αὐτῷ, s'accorde mal avec
οὐτ' ἐλάα οὔτε σηκός: d'autant plus que, dans cette phrase, c'est
le substantif masculin σηκός qui exprime l'idée essentielle.

Nous corrigerons donc: Οὐδ' εἰ πολλαί ἐνήσαν μυρίαί. [Graux,
élève.]

43. Euripide, Hippolyte, 213—214.

Οὐ μὴ παρ' ὄχλῳ τάδε γηρύσει
μανίας ἔποχον ῥίπτουσα λόγον.

Nous proposons: μανίας ἔνοχον. L'emploi parfaitement cor-
rect, mais relativement un peu rare, du génitif avec ἔνοχος,
peut être l'origine de la faute. [Graux, élève.]

44. Lucien, De la Manière d'écrire l'Histoire, ch. 6.

*Α μὲν οὖν κοινὰ πάντων λόγων ἐστὶν ἁμαρτήματα, ἐν τε φωνῇ καὶ
ἁρμονίᾳ καὶ διανοίᾳ καὶ τῇ ἄλλῃ ἀτεχνία, μακρόν τε ἂν εἴη ἐπελθεῖν,
καὶ τῆς παρούσης ὑποθέσεως οὐκ ἴδιον.

Corrigez: καὶ τὴν ἄλλην ἀτεχνίαν. [Graux, élève.]

45. Platon, *Gorgias*, page 527 C.

D'après la vulgate, Socrate dirait, en finissant, à Calliclès, dont il vient de réfuter longuement les sophismes :

Ἐμοὶ οὖν πειθόμενος ἀκολούθησον ἐνταῦθα, οἱ ἀφικόμενος εὐδαιμονήσεις καὶ ζῶν καὶ τελευτήσας, ὥς ὁ σὸς λόγος σημαίνει.

Heindorf et Bekker ont cru pouvoir supprimer σός, sur la foi de quelques manuscrits d'importance secondaire. D'autres ont essayé de justifier la leçon autorisée en alléguant que, si la thèse (λόγος) dont il s'agit représente en réalité l'opinion de Socrate, elle a fini par devenir, en un sens, la thèse de Calliclès, puisque Socrate, par son argumentation, a réduit ce dernier à la reconnaître pour vraie. Mais Calliclès a soutenu précédemment d'autres thèses qui pourraient être appelées les siennes à bien plus juste titre : de sorte que l'expression de la vulgate manque, tout au moins, de clarté. Ὁ ἡμέτερος λόγος (notre discussion) se comprendrait ; ὁ σὸς λόγος ne se comprend pas : à moins qu'on n'y voie (avec K. F. Hermann) une ironie, qui serait ici tout à fait forcée, et en désaccord avec le ton général de cette conclusion du *Gorgias*.

Nous proposons : ὁ σὼς λόγος. Cette conjecture s'expliquera d'elle-même, pour peu que l'on se reporte à ce qui a été dit quelques lignes plus haut (page 527 B) : Ἀλλ' ἐν τοσούτοις λόγοις τῶν ἄλλων ἐλεγχομένων μόνος οὗτος ἡρεμεῖ ὁ λόγος. [Graux, élève.]

46. Aristote, *Politique*, livre I, ch. 8.

Ἐν μὲν οὖν εἶδος κτητικῆς κατὰ φύσιν τῆς οἰκονομικῆς μέρος ἐστίν· ὃ δεῖ ἥτοι ὑπάρχειν ἢ πορίζειν αὐτὴν ὅπως ὑπάρχει, ὣν ἐστὶ θησαυρισμὸς χρημάτων πρὸς ζωὴν ἀναγκαίων.

Voir la *Revue critique* du 27 janvier 1872.

Nous proposons : ἢ δεῖ ἥτοι ὑπάρχειν.

47. Démosthène, *Philippique* I, ch. 37 ; p. 50.

Οἱ δὲ τῶν πραγμάτων οὐ μένουσι καιροὶ τὴν ἡμετέραν βραδυτῆτα καὶ εἰρωνείαν. Ἄς δὲ τὸν μεταξὺ χρόνον δυνάμεις οἴομεθ' ἡμῖν ὑπάρχειν, οὐδὲν οἶαί τ' οὔσαι ποιεῖν ἐπ' αὐτῶν τῶν καιρῶν ἐξελέγχονται. (Texte de Σ et de Voemel.)

Au présent οἴομεθ', il faut probablement substituer l'imparfait φόμεθ'. [Chatelain, élève.]

48. Démosthène, Pour les Mégalopolitains,
ch. 20; p. 207.

Les orateurs qui rappellent sans cesse les anciens démêlés des Athéniens et des Mégalopolitains semblent désirer que ceux-ci préfèrent de nouveau une autre alliance à celle d'Athènes.

Ταῦτα μὲν ἐστὶ δεύτερον ἀνθρώπων βουλομένων ἐτέρων ποιῆσαι τοῦτοος συμμάχους.

Si l'on se rappelle que σύμμαχος se construit avec le datif aussi bien qu'avec le génitif, on verra que Démosthène n'a pu préférer ici cette seconde construction à la première: autrement, il faudrait admettre qu'il a embrouillé sa phrase de propos délibéré. Nous rétablirons donc ἐτέροις. Les deux génitifs qui précèdent expliquent la faute. [Chatelain et Bourget, élèves.]

49. Démosthène, Olynthienne III, ch. 19; p. 33.

Ἄλλ', οἶμαι, μέγα τοῖς τοιούτοις ὑπάρχει λόγοις ἢ παρ' ἐκάστου βούλῃσι, διόπερ ῥᾶστον ἀπάντων ἐστὶν αὐτὸν ἐξαπατῆσαι. Ὁ γὰρ βούλεται, τοῦθ' ἕκαστος καὶ οἶσται.

La suite des idées devait être, ce semble: «De tels discours trouvent un puissant appui dans le désir secret de chacun; et voilà pourquoi ils font si aisément des dupes: en effet, chacun croit ce qu'il désire.» On obtiendra ce sens en substituant αὐτοῖς à αὐτόν.

50. Démosthène, Olynthienne III, ch. 28; p. 36.

L'orateur termine comme il suit un tableau des malheurs imputables au gouvernement des démagogues:

Οὗς δ' ἐν τῷ πολέμῳ συμμάχους ἐκτῆσάμεθα, εἰρήνης οὐσῆς ἀπολωλέκασιν οὗτοι, ἐχθρὸν δ' ἐφ' ἡμᾶς αὐτοὺς τηλικούτον ἡσκήκαμεν.

Dans toute l'énumération qui précède, Démosthène s'est borné à exposer les faits sans les rapporter à leurs auteurs. L'imputation dirigée contre les démagogues a été le point de départ du développement, et doit en être la conclusion. Mais elle n'intervient, Sauppe l'a remarqué, dans le développement même, que par l'expression ἀπολωλέκασιν οὗτοι. A ce mot, ἀπολωλέκασιν, qui interrompt la suite des idées et affaiblit par là l'effet du discours, nous proposons de substituer ἀπολώλασιν. Cf. *Ambassade*, ch. 97; p. 372: μηδ' ἀπωλώλει τῶν συμμάχων μηδεῖς. Et

ibid. ch. 100; p. 373: τοῖς ἀπολωλόσι συμμάχοις. Les formes ἀπολώλεκα et ἀπόλωλα ont été confondues ailleurs par les copistes; par ex. Cherson. ch. 10 fin, pag. 92; et ch. 20 fin, p. 95.

Du dernier membre de phrase, il peut n'être pas inutile de rapprocher deux imitations de Dion Cassius: XLV, 35: τηλικούτον ἐφ' ἡμᾶς αὐτοὺς τυράννον ἀσκοῦμεν. L, 20: οἵτινες οὐκ αἰσθάνονται μόνον αὐτὸν ἐφ' ἑαυτοὺς ἀσκοῦντες.

51. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, ch. 22.

Εἶτα μεταξὺ οὕτως εὐτελεῖ ὀνόματα καὶ δημοτικὰ καὶ πτωχικὰ πολλὰ παρενεβέβυστο, τὸ «ἐπέστειλεν ὁ στρατοπεδάρχης τῷ κορίτῳ», καὶ «οἱ στρατιῶται ἡγόραζον τὰ ἐγγρηζόντα», καὶ «ἦδη λελουμένοι περὶ αὐτοὺς ἐγίνοντο», καὶ τὰ τοιαῦτα.

Il est impossible de comprendre en quoi pouvait prêter à la critique une phrase aussi insignifiante que ἦδη λελουμένοι περὶ αὐτοὺς ἐγίνοντο: d'autant plus que le seul de ces mots qui semble s'éloigner un peu de l'usage attique, λελουμένοι, a été employé par Lucien lui-même dans un passage cité par Fritzsche. Nous conjecturons: περὶ σίτους. La forme attique étant σῖτα (ou σιτία, que Lucien paraît avoir préféré), on s'expliquerait dès lors en quoi la phrase citée contrevenait aux règles du beau langage.

52. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, ch. 53.

Ὅποταν δὲ καὶ φροimiάζηται, ἀπὸ δυοῖν μόνον ἄρξεται, οὐχ ὥσπερ οἱ ῥήτορες ἀπὸ τριῶν, ἀλλὰ τὸ τῆς εὐνοίας παρὲς προσοχὴν καὶ εὐμάθειαν ἐμποιήσει τοῖς ἀκούουσι. Προσέξουσιν μὲν γὰρ αὐτῷ, ἣν δείξῃ ὡς περὶ μεγάλων ἢ ἀναγκαίων ἢ οἰκείων ἢ χρησίμων ἐρεῖ· εὐμαθῇ δὲ καὶ σαφῇ τὰ ὕστερα ποιήσει, τὰς αἰτίας προεκτιθέμενος καὶ προορίζων τὰ κεφάλαια τῶν γεγενημένων.

Bien que l'adjectif εὐμαθής puisse avoir la signification passive, cependant la suite des idées, et l'emploi du mot εὐμάθειαν, quelques lignes plus haut, dans le sens actif, paraissent demander que l'on restitue: εὐμαθεῖς δὲ, καὶ σαφῇ τὰ ὕστερα ποιήσει.

53. Euripide, **Hippolyte**, 702—703.

Phèdre refuse d'entendre les excuses de sa nourrice:

Ἥ καὶ δίκαια ταῦτα κἀξαρκοῦντά μοι,
τρώσασαν ἡμᾶς εἶτα συγχωρεῖν λόγοις.

A la place de εἴτα συγχωρεῖν, qui fait un faux sens, comme l'a remarqué Weil, nous proposons εἰθ' ὁμοσε χωρεῖν, leçon que paraît avoir eue sous les yeux l'auteur d'une scholie citée par le même éditeur. Cf. Oreste, 921 : χωρεῖν ὁμοσε τοῖς λόγοις.

Les tribragues d'un seul mot, au quatrième pied, sont rares même chez Euripide, au moins dans ses plus anciennes pièces. (Voir G. Dindorf, Poet. Scen. éd. 1869, page 34.) Un grammairien peu instruit a pu remplacer ὁμοσε χωρεῖν par συγχωρεῖν, dans le dessein d'améliorer la forme du vers, sans s'apercevoir qu'il en altérait le sens.

54. Babrius, XXIV (Le Mariage du Soleil), 4—5.

. Οὐχί παιάνων
τοῦτ' ἐστὶν ἡμῖν, φροντίδων δὲ καὶ λύπης.

On a proposé τοῦτ' ἔργον ἡμῖν, ὧρα 'στιν ἡμῖν. Nous préférons de beaucoup :

Ταὐτ' ἄξι' ἡμῖν.

55. Lucien, Manière d'écrire l'Histoire, ch. 59.

Lucien menace l'historien médisant du discrédit encouru par Théopompe.

Τὴν αὐτὴν Θεοπόμπῃ αἰτίαν ἔξεις φιλαπεχθημόνως κατηγοροῦντι τῶν πλείστων καὶ διατριβὴν ποιουμένῃ τὸ πρᾶγμα, ὡς κατηγορεῖν μᾶλλον ἢ ἱστορεῖν τὰ πεπραγμένα.

Corrigez : ὡς κατηγορῶν (οὐ κακῆγορῶν ?) μᾶλλον ἢ ἱστορῶν.

56. Démosthène, Contre Timocrate, ch. 56 ; p. 718.

Démosthène interrompt la lecture d'un texte de loi pour faire remarquer la contradiction qui existe entre ce texte et la proposition de Timocrate. Puis il ordonne au greffier de continuer sa lecture :

Οὐ φησι Τιμοκράτης, οὐκουν ὁπόσοις γ' ἂν δεσμοῦ προστιμηθῇ. Λέγε.

Les éditeurs paraissent avoir aujourd'hui renoncé à reproduire la ponctuation si peu naturelle de Reiske : Οὐ, φησι Τιμοκράτης, οὐκουν. Mais d'autre part, la vulgate donne une phrase assez embrouillée, et d'apparence suspecte.

Peut-être y aurait-il lieu de corriger : Οὐ φησι Τιμοκράτης « οὐκουν ὁπόσοις γ' ἂν δεσμοῦ προστιμηθῇ » (λέγων). Λέγε.

Il n'y a pas d'objection à tirer du rapprochement de λέγων et de la formule λέγε. Cf. *Ambassade*, ch. 161; p. 391: ἀλλὰ μὴν ὅτι ταῦτ' ἀληθῆ λέγω, λέγε πρῶτον μὲν τὸ ψήφισμα.

57. Lucien, *Manière d'écrire l'Histoire*, ch. 9.

Ὅσοι δ' οἴονται καλῶς διαιρεῖν ἐς δύο τὴν ἱστορίαν, ὁρᾷς ὅσον τάληθοῦς ἡμαρτήκασι.

«Ceux qui croient agir sagement en divisant» pourrait se rendre en grec par Ὅσοι οἴονται καλῶς ποιεῖν διαιροῦντες. «Ceux qui pensent qu'il est bon de diviser» se traduirait bien par Ὅσοι οἴονται καλὸν εἶναι διαιρεῖν. La phrase ci-dessus n'exprime pas du tout la seconde de ces idées, et ne rend qu'imparfaitement la première.

Lucien avait sans doute écrit: ὅσοι δ' οἴονται καλῶς (ἔχειν) διαιρεῖν . . . Cf. ch. 4: καλῶς ἔχειν ὑπέλαβον, ὥς δυνατόν μοι, κυλίσσαι τὸν πῖθον.

58. Nonnus, *Dionysiaques*, XLVIII, 302.

Καί ποτε θηρεύουσα κατ' οὔρεα δεσπότις ἄγρης.

Corrigez: δεσπότις Αὔρης.

En effet l'histoire d'Aura, nymphe de la suite d'Artémis, est le sujet de l'épisode auquel appartient ce vers.

59. Lucien, *Manière d'écrire l'Histoire*, ch. 37.

Καί τοῖνον καί ἡμῖν τοιοῦτός τις ὁ μαθητὴς νῦν παραδεδοσθῶ, συνεῖναι τε καί εἰπεῖν οὐκ ἀγεννῆς, ἀλλ' ὅξυ δεδορκῶς, οἷος καί πράγμασι χρήσασθαι ἂν, εἰ ἐπιτραπεῖη, καί γνώμην στρατιωτικὴν, ἀλλὰ μετὰ τῆς πολιτικῆς καί ἐμπειρίαν στρατηγικὴν ἔχειν, καί νῆ Δία καί ἐν στρατοπέδῳ γεγωνῶς ποτε, καί γυμναζομένους ἢ ταττομένους στρατιώτας ἑωρακῶς.

Ainsi, d'après Lucien, l'apprenti historien devrait posséder les qualités nécessaires pour diriger les affaires de l'État, si par hasard il s'en trouvait chargé. Il devrait avoir acquis préalablement l'expérience d'un homme d'État et d'un général. Il devrait même (car telle est la force de καί νῆ Δία καί) avoir été quelquefois dans un camp, avoir vu des soldats s'exercer et manœuvrer. Il est clair que la seconde partie de la phrase ne saurait s'accorder ni avec la première ni avec la troisième. Les corrections essayées jusqu'ici ou ne remédient qu'imparfaitement à cette incohérence, ou portent uniquement sur l'irrégularité de

la construction Οἷος... χρήσασθαι... καὶ γνώμην στρατιωτικὴν, ἀλλὰ μετὰ τῆς πολιτικῆς καὶ ἐμπειρίαν στρατηγικὴν ἔχειν.

Ces derniers mots (à partir de καὶ γνώμην) doivent provenir d'une scholie afférente aux mots Καὶ ἐν στρατοπέδῳ γεγινώς ποτε, et conçue en ces termes: Ὡς γνώμην στρατιωτικὴν, ἀλλ' οὐ (οὐ ἀλλὰ μὴ) μετὰ τῆς πολιτικῆς καὶ ἐμπειρίαν στρατηγικὴν ἔχειν.

La confusion de ὥς et de καὶ est signalée dans tous les traités de paléographie comme une des plus fréquentes; celle de ἀλλὰ et de ἀλλ' οὐ n'aurait rien que de très-naturel; et on peut en dire autant de l'omission de μὴ entre ἀλλὰ et μετὰ.

60. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, ch. 10 fin.

Ἐωρακῆναι γάρ σέ που εἰκὸς γεγραμμένον τῇ Ὀμφάλῃ δουλεύοντα, πάνυ ἀλλόκοτον σκευὴν ἐνεσκευασμένον, ἐκείνην μὲν τὸν λέοντα αὐτοῦ περιβεβλημένην καὶ τὸ ξύλον ἐν τῇ χειρὶ ἔχουσαν ὥς Ἡρακλέα δῆθεν οὖσαν, αὐτὸν δὲ ἐν κροκωτῷ καὶ πορφυρίδι ἔρια φαίνοντα καὶ παιόμενον ὑπὸ τῆς Ὀμφάλῃς τῷ σανδαλίῳ· καὶ τὸ θέαμα αἰσχιστον, ἀφροσύνη ἢ ἐσθῆς τοῦ σώματος καὶ μὴ προσίζανουσα, καὶ τοῦ θεοῦ τὸ ἀνδρῶδες ἀσχημόνως καταθελυνόμενον.

L'altération principale de ce passage résulte, selon nous, de l'intrusion de deux scholies marginales, l'une concernant κροκωτῷ, à savoir Ἡ πορφυρίδι (devenu, par un changement dont les exemples abondent, καὶ πορφυρίδι, en passant dans le texte); l'autre ayant rapport à τοῦ θεοῦ τὸ ἀνδρῶδες ἀσχημόνως καταθελυνόμενον, à savoir Ἀφροσύνη ἢ ἐσθῆς τοῦ σώματος καὶ μὴ προσίζανουσα. L'introduction d'un membre de phrase fabriqué comme καὶ τὸ θέαμα αἰσχιστον était nécessaire après l'insertion de ces derniers mots, pour conserver à la phrase une apparence de régularité grammaticale. Cela posé, nous corrigerons:

Αὐτὸν δὲ ἐν κροκωτῷ ἔρια φαίνοντα καὶ παιόμενον ὑπὸ τῆς Ὀμφάλῃς τῷ σανδαλίῳ· καὶ τοῦ θεοῦ τὸ ἀνδρῶδες ἀσχημόνως καταθελυνόμενον.

Wieland, averti par son goût, a omis dans sa traduction tout ce qui suit καὶ τὸ θέαμα. Rudolph, qui signale cette omission, ajoute: «Mihi editori vero hoc non licere putavi.» Nous croyons que les éditeurs ont maintenant ce droit, au moins en ce qui regarde les mots signalés plus haut, et qu'ils feront bien d'en user.

61. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, ch. 54.

Τοιοῦτοις προοιμίῳ οἱ ἄριστοι τῶν συγγραφέων ἐχρήσαντο, Ἡρόδοτος μὲν, ὥς μὴ τὰ γενόμενα ἐξίτηλα τῷ χρόνῳ γένηται, μεγάλη

καὶ θαυμαστὰ ὄντα, καὶ ταῦτα νίκας Ἑλληνικὰς δηλοῦντα καὶ ἥττας βαρβαρικὰς· Θουκυδίδης δὲ, μέγαν τε καὶ αὐτὸς ἐλπίσας ἔσεσθαι καὶ ἀξιολογώτατον καὶ μάλιστα τῶν προγεγενημένων ἐκείνων τὸν πόλεμον· καὶ γὰρ παθήματα ἐν αὐτῷ μεγάλα ἐυνέβη γενέσθαι.

Nous croyons avoir démontré dans les deux n^{os} qui précèdent que des scholies très-anciennes ont envahi de bonne heure le texte de ce traité: de sorte que l'œuvre de Lucien est aujourd'hui confondue avec celle de son commentateur. Quel est le véritable auteur du centon ci-dessus, c'est ce que nous laisserons maintenant à d'autres le soin de décider.

62. Démosthène, Olynthienne III, ch. 13; p. 31—32.

C'est à ces courtisans du peuple qui lui ont fait voter des lois funestes, d'en proposer l'abrogation à leurs risques et périls, lorsque le danger qu'il y aurait à les maintenir est devenu manifeste:

Οὐ γὰρ ἐστὶ δίκαιον τὴν μὲν χάριν, ἣ πᾶσαν ἔβλαπτε τὴν πόλιν, τοῖς τότε θεῖσιν ὑπάρχειν, τὴν δ' ἀπέχθειαν, δι' ἧς ἂν ἅπαντες ἄμεινον πράξαιμεν, τῇ νῦν τὰ βέλτιστ' εἰπόντι ζημίαν γενέσθαι.

Phrase inintelligible. Il faut évidemment rétablir, dans le premier membre de phrase, ἃ πᾶσαν ἔβλαπτε τὴν πόλιν, et, dans le second, δι' ἃν ἅπαντες ἄμεινον πράξαιμεν. De telle sorte qu'on aura: Οὐ γὰρ ἐστὶ δίκαιον τὴν μὲν χάριν ἃ πᾶσαν ἔβλαπτε τὴν πόλιν τοῖς τότε θεῖσιν ὑπάρχειν, τὴν δ' ἀπέχθειαν, δι' ἃν ἅπαντες ἄμεινον πράξαιμεν, τῇ νῦν τὰ βέλτιστα εἰπόντι ζημίαν γενέσθαι.

La première faute s'explique par le voisinage du nom féminin τὴν χάριν; la seconde provient de ce que la crase ἃν n'a pas été comprise par un copiste, qui, pensant avoir simplement sous les yeux la particule ἃν, a cru devoir insérer le relatif ἧς.

63. Lucien, Manière d'écrire l'Histoire, ch. 7.

Lucien vient de dire qu'il ne parlera pas des défauts communs à tous les genres d'écrits (ἃ κοινὰ πάντων λόγων ἐστὶν ἁμαρτήματα). Arrivant ensuite à ceux qui sont propres au genre historique, il les désignerait, selon la vulgate, par les mots:

Ἄ δὲ ἐν ἱστορίᾳ διαμαρτάνουσι.

On est surpris de ne pas trouver ici l'adjectif ἱδία, que fait attendre κοινὰ πάντων λόγων ἁμαρτήματα. Nous corrigerons: ἱδία ἁμαρτάνουσι. L'iota ascrit pouvait manquer, comme il arrive

souvent, à la fin de *ιστορίᾳ* : on comprend dès lors que l'i initial du mot suivant ait été rapporté à ce datif. Quant à l'α final de *ἴδια*, il a pu être soit omis, soit supprimé volontairement, devant *ἀμαρτάνουσι*.

64. Démosthène, *Olynthienne III*, ch. 17 ; p. 33.

Οὐδὲ γὰρ ἐν τοῖς τοῦ πολέμου κινδύνοις τῶν φυγόντων οὐδεὶς ἑαυτοῦ κατηγορεῖ, ἀλλὰ τοῦ στρατηγοῦ καὶ τῶν πλησίον καὶ πάντων μᾶλλον, ἥττηνται δ' ὅμως διὰ πάντας τοὺς φυγόντας δῆπου.

Ἡττηνται demande un autre sujet que οἱ φυγόντες. Nous proposons ἥττηνται δ' ὅμως (ἅπαντες) διὰ πάντας. La conjecture de Reiske, ὅμως πάντες διὰ τοὺς φυγόντας, a été bien réfutée par Schaefer.

65. Démosthène, *Olynthienne III*, ch. 6 ; p. 30.

Εἰ γὰρ μὴ βοηθήσετε παντὶ σθένει κατὰ τὸ δυνατόν, θεάσασθε ὃν τρόπον ὑμεῖς ἐστρατηγηκότες πάντ' ἔσεσθ' ὑπὲρ Φιλίππου.

Κατὰ τὸ δυνατόν paraît être une glose de παντὶ σθένει. [Bourget, élève.]

66. Démosthène, *Sur les Symmories*, ch. 35 ; p. 188.

Ἡγοῦμαι τοίνυν ἐγὼ ταύτην τὴν τάξιν τοῦ δικαίου, καὶ τοῖς μετ' αὐτῆς ὄντας κρείττους τῶν προδοτῶν καὶ τοῦ βαρβάρου ἔσεσθαι πρὸς ἅπαντας.

Le passage du discours pour Phormion (ch. 50) qui a suggéré à Schaefer la conjecture πρὸς ἅπαντα, approuvée exceptionnellement par Voemel lui-même, n'a avec celui-ci qu'un rapport apparent. Que Démosthène, dans le discours cité, dise à son adversaire « Ton père qui était meilleur et plus sage que toi à tout égard » σοῦ πολλῶν βελτίων ὢν καὶ ἄμεινον σοῦ φρονῶν πρὸς ἅπαντα, rien de plus naturel : et les mots ici ne font que traduire exactement la pensée de l'orateur. Mais dans la phrase qui nous occupe, il ne s'agit point de surpasser l'ennemi en toutes choses : il s'agit seulement de le surpasser en force, ou de le vaincre. Cela posé, πρὸς ἅπαντα ne saurait se justifier. C'est une de ces corrections que l'on appelait autrefois « prudentes, » et que l'on appelle aujourd'hui « téméraires, » avec plus de raison : car la témérité, en matière de science, ne peut être que le défaut de méthode.

Remarquons d'abord que τῶν προδοτῶν est inadmissible. En effet Démosthène s'est efforcé plus haut (ch. 31) de combattre cette idée qu'il pourrait y avoir des traîtres parmi les Grecs. De plus, la place de ces mots varie selon les manuscrits, dont plusieurs portent τῶν προδοτῶν κρείττους : d'où l'on peut induire avec quelque probabilité qu'ils ont passé par la marge. Enfin la rencontre de voyelles βαρβάρου ἔσεσθαι paraît avoir choqué Voemel, puisqu'il a cru devoir mettre les mots καὶ τοῦ βαρβάρου entre virgules, contrairement à toutes les règles de la ponctuation.

Cela posé, nous supprimerons τῶν προδοτῶν, et nous écrirons κρείττους καὶ τοὺς βαρβάρους ἔσεσθαι πρὸς ἅπαντας (ce qui revient au même, pour le sens, que καὶ τῶν βαρβάρων ἁπάντων). C'est καί, pris à tort dans le sens, de « et, » qui a fait insérer τῶν προδοτῶν devant ce mot. Cobet (*Oratio de arte interpretandi*, page 154) explique de même l'intrusion du vers 61 de la fable 95 de Babrius, rejeté du texte par Dübner : « Confictum arbitror ab eo, qui haeserit in ἀλλά, quo inchoari sententiam mirabatur. »

La correction qui précède nous a été suggérée par un manuscrit sans autorité, le Gothanus, qui porte, au dire de Voemel : Κρείττους τῶν προδοτῶν καὶ τοὺς βαρβάρους ἔσεσθαι πρὸς ἅπαντας.

67. Sophocle, Œdipe Roi, 984—988.

OIA. Καλῶς ἅπαντα ταῦτ' ἂν ἐξείρητό σοι

εἰ μὴ κύρει ζωὴ ἢ τακοῦσα νῦν δ' ἐπεὶ

ζῇ, πᾶς ἀνάγκη, καὶ καλῶς λέγεις, ὀκνεῖν.

IOK. Καὶ μὴν μέγας γ' ὀφθαλμός οἱ πατρὸς τάφοι.

OIA. Μέγας, ξυνίημι· ἀλλὰ τῆς ζωῆς φόβος.

Le quatrième vers est faux dans les manuscrits. La particule γ' (après μέγας) est un supplément inséré par Porson.

Ὄφθαλμός (même vers) nous paraît, ainsi qu'à Wecklein (*Ars Sophoclis emendandi*), employé ici d'une manière tout à fait insolite. Nous proposons : Καὶ μὴν μέγ' ὄκνη θάλαμος (« fomentum ») ; et, au vers suivant : μέγα, ξυνίημι (la seconde faute devant être considérée comme une conséquence inévitable de la première).

68. Thucydide, II, 10.

Οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι μετὰ τὰ ἐν Πλαταιαῖς εὐθὺς περιτήγγελλον κατὰ τὴν Πελοπόννησον καὶ τὴν ξυμμαχίαν στρατιὰν παρασκευάζεσθαι ταῖς πόλεσι, τὰ τε ἐπιτήδεια οἷα εἶκος ἐπὶ ἔξοδον ἐκδημον ἔχειν, ὥς

ἀσβαλοῦντες ἐς τὴν Ἀττικὴν. Ἐπειδὴ δὲ ἐκάστοις ἐτοῖμα γίγνεται κατὰ τὸν χρόνον τὸν εἰρημένον, ξυνήεσαν τὰ δύο μέρη ἀπὸ πόλεως ἐκάστης ἐς τὸν Ἰσθμόν.

Qu'on veuille bien faire attention à la force de l'optatif dans ἐπειδὴ δὲ ἐκάστοις ἐτοῖμα γίγνεται. Ἐπειδὴ ἦν ἐτοῖμα pourrait signifier « tout étant prêt. » Ἐπειδὴ ἐτοῖμα γίγνεται équivalent à peu près au français « A mesure que tout était prêt. »

Ou chacun des peuples en question mit son armée en route à un moment fixé d'avance (κατὰ τὸν χρόνον τὸν εἰρημένον); ou il la mit en route dès qu'il fut prêt (ἐπειδὴ ἐκάστοις ἐτοῖμα γίγνεται). Une seule chose nous paraît sûre, c'est que l'historien ne peut avoir rapporté, dans une même phrase, à deux époques distinctes, le départ de chaque armée.

69. Euripide, Iphigénie à Aulis, 968—969.

Νῦν δ' οὐδέν εἰμι παρά γε τοῖς στρατηλάταις,
ἐν εὐμαρεῖ τε δρᾶν τε καὶ μὴ δρᾶν καλῶς.

Au lieu de καλῶς, Kirchhoff a proposé κακῶς. Mais il y a, ce nous semble, une autre altération. Nous corrigerions :

Νῦν δ' οὐδέν εἰμι· πάρα τε τοῖς στρατηλάταις
ἐν εὐμαρεῖ με δρᾶν τε καὶ μὴ δρᾶν κακῶς.

70. Démosthène, Pour les Mégalopolitains, ch. 25; p. 208.

Ἵνα τοίνυν μὴ τοῦτ' ἐμποδὼν γένηται τῷ Θηβαίους γενέσθαι μικροῦς, τὰς μὲν Θεσπιᾶς καὶ τὸν Ὀρχομενὸν καὶ τὰς Πλαταιᾶς κατοικίεσθαι φῶμεν δεῖν, καὶ συμπράττωμεν αὐτοῖς καὶ τοὺς ἄλλους ἀξιῶμεν, τὴν δὲ Μεγάλην πόλιν καὶ τὴν Μεσσήνην μὴ προώμεθα τοῖς ἀδικοῦσι, μηδ' ἐπὶ τῇ προφάσει τῇ Πλαταιῶν καὶ Θεσπιῶν τὰς οὖσας καὶ κατοικουμένας πόλεις ἀναιρεθείσας περιδῶμεν.

Quiconque lira cette phrase avec attention ne manquera pas de retrouver, après Reiske, la vraie leçon, qui est indubitablement : συμπράττωμεν αὐτοί. Cf. Olynth. I, 24 : Καὶ στρατεύομενους αὐτοὺς καὶ παροξύνοντας τοὺς ἄλλους ἅπαντας.

Dans le dernier membre de phrase, peut-être est-il permis de soupçonner que Démosthène avait écrit : Μηδ' ἐπὶ τῇ προφάσει τῇ Πλαταιῶν καὶ Θεσπιῶν κατοικίσεως. La paléographie expliquerait assez bien le changement de τῆς en τῇ, et même celui

de κατοικήσεως ἐν καὶ τὰς οὐσας: d'où, par une correction pour ainsi dire inévitable, τὰς οὐσας καί.

71. Démosthène, *Olynth.* I, ch. 15; p. 13.

Δέδοικα, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ οἱ δανειζόμενοι ῥαδίως ἐπὶ τοῖς μεγάλοις τόκοις, μικρὸν εὐπορήσαντες χρόνον, ὕστερον καὶ τῶν ἀρχαίων ἀπέστησαν, οὕτω καὶ ἡμεῖς ἐπὶ πολλῷ φανῶμεν ἐρραθυμηκότες, καὶ ἅπαντα πρὸς ἡδονὴν ζητοῦντες πολλὰ καὶ χαλεπὰ ὧν οὐκ ἐβουλόμεθα ὕστερον εἰς ἀνάγκην ἔλθωμεν ποιεῖν, καὶ κινδυνεύσωμεν περὶ τῶν ἐν αὐτῇ τῇ χώρᾳ.

Πολλὰ καὶ χαλεπὰ ὧν, «beaucoup de choses pénibles parmi celles que», ne rend pas l'idée que Démosthène doit avoir eue dans l'esprit. Comment, en effet, les Athéniens auraient-ils pu être effrayés de cette prédiction, que, faute de faire en temps utile tous les efforts conseillés par l'orateur, ils se verraient forcés quelque jour de faire une partie, non la moins considérable ni la moins pénible, il est vrai, mais, une partie enfin, de ces mêmes efforts? Les interprètes ne peuvent dissimuler ce non-sens qu'en traduisant ἐβουλόμεθα par le conditionnel «vellemus», c'est-à-dire en attribuant à ce mot une signification qu'il ne peut avoir, au moins ici.

D'autre part, nous trouvons chez Stobée, qui cite ce passage, la variante πολλὰ καὶ χαλεπὰ ὧν ἐβουλόμεθα. On se rendra compte plus aisément des deux leçons, si l'on admet que ὧν, à l'origine, était précédé d'un comparatif, ou d'un mot analogue aux comparatifs tant pour le sens que pour la construction. Supposons, par exemple, que le texte authentique ait porté πολλὰ καὶ χαλεπώτερα, ou πλείω καὶ χαλεπώτερα, ou ἄλλα πολλῷ χαλεπώτερα, ou enfin πολλαπλάσια (auquel cas πολλὰ καὶ χαλεπά n'aurait été à l'origine qu'une glose des mots πολλαπλάσια ὧν οὐκ ἐβουλόμεθα): les deux variantes, dès lors, s'expliqueront: «Des efforts plus nombreux (ou plus pénibles) que ceux que nous refusons de faire», ou «que ceux que nous consentions à faire».

72. Démosthène, *Contre Leptine*, ch. 88; p. 483.

Ἵνα τοίνυν εἰδῆτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ὡς ἀληθῶς ἐπὶ πᾶσι δικαίοις ποιούμεθα τοὺς λόγους πάντας, οὓς λέγομεν πρὸς ὑμᾶς, καὶ οὐδὲν ἐστὶ ὃ τι τοῦ παρακρούσασθαι καὶ φεναχίσαι λέγεται παρ' ἡμῶν ἔνεκα, ἀναγνώσεται τὸν νόμον ὑμῖν ὃν παρεισφύρομεν.

Les mots οὐς λέγομεν πρὸς ὑμᾶς n'ajoutent absolument rien au sens de la phrase. D'autre part, on ne peut ici comme ailleurs (par ex. Symmories, ch. 1 ; cf. la note de Weil), attribuer à une recherche d'effet oratoire le rapprochement des mots de même famille λόγους, λέγομεν et λέγεται. Enfin le désaccord des manuscrits, dont les uns portent οὐς et les autres οὐρους, nous autorise peut-être à considérer le relatif comme un supplément arbitrairement inséré. S'il en est ainsi, λέγομεν πρὸς ὑμᾶς ne peut être qu'une glose des mots ποιούμεθα τοὺς λόγους πάντας. De toute façon, le membre de phrase parasite οὐς λέγομεν πρὸς ὑμᾶς nous paraît être à supprimer.

73. Démosthène, *Sur la Paix*, ch. 8, p. 58—59.

Καίτοι τοῦτό γ' ὑμᾶς οἶμαι νῦν ἅπαντας ἡσθῆσθαι, ὅτι τὴν τότε ἄφιξις εἰς τοὺς πολεμίους ἐποίησατο, ὑπὲρ τοῦ τάχαϊ χρήματ' ὀφειλόμενα, ὡς ἔφη, κομίσας δεῦρο λειτουργεῖν, καὶ τοῦτ' ἡ λόγῳ πλείστῳ χρησάμενος ὡς « δεινὸν εἴ τις ἐγκαλεῖ τοῖς ἐκαῖθεν ἐνθάδε τὰς εὐπορίας ἄγουσιν », ἐπειδὴ διὰ τὴν εἰρήνην ἀδείας ἔτυχεν, ἣν ἐνθάδ' ἐκέκτητ' οὐσίαν φανεράν, ταύτην ἐξαργυρίσας πρὸς ἐκαῖνον ἀπάγων οἴχεται.

Le texte primitif de Σ, où ἐποίησατο n'a été inséré qu'au XII^e siècle, est absolument inadmissible, quoi qu'on en ait dit. Celui de la vulgate, s'il a l'avantage d'être intelligible, ne saurait passer néanmoins pour satisfaisant. A la place de ἐποίησατο, écrivez ποιησάμενος : et vous aurez une période vraiment digne de Démosthène.

74. Babrius, VII, 7.

‘Ο δ’ « οὐ προάξεις ; » εἶπε « μηδ’ ἐνοχλήσης. »

Corrigez : μηδ’ ἐνοχλήσεις ; Cf. Sophocle, *Ajax*, 75 : οὐ σῖγ’ ἀνέει, μηδὲ δειλίαν ἀρεῖ ; (et la note de Schneidewin et Nauck).

75. Babrius, IX, 9 (*Le Pêcheur qui joue de la Flûte*).

Ἄναυλα νῦν ὀρχεῖσθε · κρεῖσσον ἦν ὑμᾶς
πάλαι χορεύειν, ἥνικ’ εἰς χοροὺς ἤδλουν.

Corrigez : κρεῖσσον ἦν δ’ ὑμᾶς.

Nous accentuons ce dernier mot comme Bergk, afin de satisfaire à la règle qui veut que tous les vers de Babrius aient l'accent sur la pénultième. Les passages, nombreux chez ce fabuliste, où des cas divers de ἡμεῖς ou de ὑμεῖς forment le dernier pied, nous paraissent démontrer qu'il faut de même écrire ἡμιν,

ὕμιν (et non ἡμῖν, ὑμῖν) chez les tragiques, partout où le mètre ne peut s'accommoder de ἡμῖν, ὑμῖν.

76. Babrius, XXIII, 3—5.

Ἔθηκε δ' εὐχὴν ταῖς ὀρεινόμοις νόμφαις,
Ἑρμῇ νομάῳ, Πανί, τοῖς περίε, ἄρνα
λοιβὴν παρασχεῖν, εἰ λάβοι γε τὸν κλέπτην.

Le second vers, qui a donné lieu à bon nombre de conjectures, doit avoir été inséré par un interpolateur, en vue de placer ici le mot ἄρνα, comme pendant à βούς du vers 8.

Dans une autre version de la fable ésopique (83, éd. Halm), il était question non d'une libation, ni d'une brebis, mais d'un chevreau.

Par la correction qui précède, se trouve diminué d'un le nombre des vers de Babrius terminés par une voyelle brève. (Voir A. Eberhard, *Observationes Babrianæ*.)

77. Babrius, LVI, 1—4.

Εὐτεκνίης ἔπαθλα πᾶσι τοῖς ζώοις
ὁ Ζεὺς ἔθηκε, πάντα δ' ἔβλεπεν κρίνων.
Ἦλθεν δὲ καὶ πίθηκος, ὡς καλὴ μήτηρ
πίθωνα γυμνὸν σιμὸν ἡρμένῃ κόλποις.

Nous écrirons : ὡς καλὴν μήτηρ Πίθωνα γένναν. Le mot γέννα se trouve CVI, 22.

78. Babrius, XXXI, 22.

Les aigrettes des généraux de l'armée des rats servent de trophées aux belettes victorieuses :

Νίκη δ' ἐπ' αὐτοῖς καὶ τρόπαιον εἰστήχει
γαλῆς ἐκάστης μὲν στρατηγὸν ἐλκούσης.

Au premier vers, on écrit généralement νίκης, d'après Dübner. Mais personne ne paraît avoir songé à corriger ἐλκούσης, qui est pourtant inadmissible, le sens demandant un aoriste. Il faut rétablir :

Νίκη δ' ἐπ' αὐθις καὶ τρόπαιον εἰστήχει
γαλῆς ἐκάστης μὲν στρατηγὸν εὐρούσης.

Εὐρούσης est ici le mot propre, puisque les généraux dont il s'agit avaient été arrêtés au moment où ils s'efforçaient de regagner leurs trous, et que tout indique qu'ils s'étaient laissés prendre sans résistance. Le nom au génitif qui accompagne τρόπαιον est quelquefois celui du vaincu, mais plus souvent celui du vainqueur (Voir *Thesaurus*.) L'expression ἐπὶ νίκῃ équivalant à ἐπινίκιον.

79. Babrius, LIX, 16—18.

Τί οὖν ὁ μῦθος φησιν ἐν διηγήσει ;
πειρῶ τι ποιεῖν, τὸν φθόνον δὲ μὴ κρίνειν.
Ἄρεστος ἀπλῶς οὐδὲν ἐστὶ τῷ μύμῳ.

Probablement : Τὸν φθόνον δ' ἔα κρίνειν. Les mots δ' ἔα ont pu facilement devenir δὲ οὐ, et, par correction, δὲ μὴ.

80. Babrius, L, 7—10.

Ἦλθεν κυνηγός, καὶ τὸν ἄνδρ' ἐπηρώτα
μὴ τῇδ' ἀλώπηξ καταδέδουκεν ἡ φεύγει.
« Οὐκ εἶδον, » εἶπε, τῷ δὲ δακτύλῳ νεύων
τὸν τόπον ἐδείκνυ' οὗ πανοῦργος ἐκρύφθη.

L'article est nécessaire devant πανοῦργος. Corrigez : ἡ πανοῦργος οὗ' κρύφθη.

81. Fables ésopiques, éd. Halm, fable 291
(Les Rats et les Belettes.)

Οἱ δὲ βουλόμενοι ἐπισημότεροι τῶν ἄλλων εἶναι, κέρατα κατασκευάσαντες, ἑαυτοῖς συνῆψαν.

Corrigez : ἀνῆψαν.

82. Sophocle, Antigone, 519.

Antigone prétend que Polynice doit être enseveli aussi bien qu'Étiocle; Créon soutient le contraire :

A. Οὐ γάρ τι δοῦλος, ἀλλ' ἀδελφὸς ὦλετο.

K. Πορθῶν δὲ τήνδε γῆν· ὁ δ' ἀντιστάς ὕπερ.

A. Ὅμως δ' γ' Ἀΐδης τοὺς νόμους ἴσους ποθεῖ.

Ἰσους, au dernier vers, provient d'une scholie : γρ. τοὺς νόμους ἴσους. Au lieu de ce mot, le manuscrit principal (Laurentianus A) porte τούτους. Le rapprochement des deux variantes nous conduit à conjecturer : Ὅμως δ' γ' Ἀΐδης ἰσονόμους τούτους ποθεῖ. D'une telle leçon, en effet, a pu provenir facilement le vers de sept pieds Ὅμως δ' γ' Ἀΐδης τοὺς ἴσους νόμους τούτους ποθεῖ. (Cf. la leçon d'Œd. Col. 1148 dans le Laurentianus A.) Puis, de ce vers faux, Ὅμως δ' γ' Ἀΐδης τοὺς ἴσους νέμους (ou même τοὺς νόμους ἴσους) ποθεῖ, dans certains manuscrits ; et dans d'autres, Ὅμως δ' γ' Ἀΐδης τοὺς νόμους τούτους ποθεῖ : d'où la dualité actuelle des leçons.

Il y a, sur le même passage, une autre scholie : τὸ θάπτειν. Ou elle se rapportait à ὁ Ἀΐδης, ou, ce qui est plus vraisemblable, elle est postérieure par son origine à l'altération du texte.

83. Babrius, CVI, 7—8.

Ὁ δ' εἰστία τε κἀφίλει νόμῳ ξείνων,
ἀλίην τιθεῖς ἅπασι δαῖτα θυμῆρη.

A la place de ἀλίην, Boissonade a conjecturé ἄδην, G. Hermann, λίην, Bergk, ἔλις. Un exemplaire de l'édition Lachmann que nous avons eu sous les yeux porte à cet endroit, écrite au crayon, la note marginale MIHN. En effet, soit de μέην seul, soit du même mot avec un α écrit au-dessus par un correcteur, en vue de rétablir la vraie forme μέαν, a pu résulter la leçon ἀλίην. Et μέαν nous paraît être le mot qu'avait écrit Babrius.

84. Sophocle, **Antigone**, 1111—1112.

Ἐγὼ δ' ἐπειδὴ δόξα τῇδ' ἐπεστράφη,
αὐτός τ' ἔδησα καὶ παρὼν ἐκλύσομαι.

W. Dindorf juge absurdes les mots αὐτός... ἔδησα, venant après ἐπειδὴ δόξα τῇδ' ἐπεστράφη. Il nous semble qu'on ferait droit, dans une juste mesure, à cette observation, en remplaçant αὐτός par αὐτός : « Le même homme qui l'a fait emprisonner sera celui qui la fera mettre en liberté (ou simplement « celui-là la fera mettre en » liberté ») sous ses yeux ; ou encore : « Je la ferai mettre en liberté, moi, ce même homme qui l'ai fait emprisonner. »

Ajoutons, en ce qui regarde le premier vers, que la concordance du texte du Laurentianus (δόξαι τῇδ' ἐπεστράφη) avec la scholie (δοκήσει μετεστράφη) rend assez douteuse la leçon de la Vulgate, ἐπεστράφη.

85. Alexis, chez Athénée, VI, p. 226.

..... Τίθησι..... νόμον
τῶν ἰχθυοπωλῶν ἕστις ἂν πωλῶν τινι
ἰχθὺν ὑποτιμήσας ἀποδῶτ' ἐλάττονος
ῆς εἶπε τιμῆς, εἰς τὸ δεσμωτήριον
εὐθὺς ἀπάγεσθαι τοῦτον, ἵνα δεδοικότες
τῆς ἀξίας ἀγαπῶσιν, ἢ τῆς ἐσπέρας
σαπροῦς ἅπαντας ἀποφέρωσιν οἴκαδε.

Au vers 6, Meineke a conjecturé τῆς ἀξίας πωλῶσιν, puis τὰς ἀξίας ἀγαπῶσιν. Peut-être suffirait-il d'écrire au vers précédent δεδωκότες, dont dépendrait le génitif de prix τῆς ἀξίας.

86. Euripide, **Hippolyte**, 1228—1229.

Προῦφαίνετ' εἰς τοῦμπροσθεν ὥστ' ἀναστρέφειν
ταῦρος φόβῳ τέτρωρον ἐχμαίνων ὄχον.

Il faut certainement remplacer εἰς τοῦμπροσθεν par ἐκ τοῦ ἔμπροσθεν, ce qui, paléographiquement, revient au même.

87. Denys d'Halicarnasse, Lettre I à Ammæus, ch. 9.

Ὡς δηλοῖ Φιλύχορος ἐν ἑκτῇ βίβλῳ τῆς Ἀτθίδος.

Après ἐν, il faut rétablir l'article τῇ, dont l'omission peut s'expliquer, soit par le voisinage de ἑκτῇ, soit par le procédé abrégatif qui consiste à écrire un τ au-dessus de ἐν, pour représenter le datif de l'article. Voir Bast, *Comm. Pal.* p. 808. [Graux, élève.]

88. Thucydide, II, 65.

Ἐξ ὧν ἄλλα τε πολλὰ ὥς ἐν μεγάλῃ πόλει καὶ ἀρχὴν ἐχούσῃ ἡμαρτήθη, καὶ ὁ ἐς Σικελίαν πλοῦς [δς] οὐ τοσοῦτον γνώμης ἀμάρτημα ἦν πρὸς οὓς ἐπήεσαν, ἔσον οἱ ἐκπέψαντες οὐ τὰ πρόσφορα τοῖς οἰχομένοις ἐπιγινώσκοντες, ἀλλὰ κατὰ τὰς ἰδίας διαβολὰς περὶ τῆς τοῦ δήμου προστασίας, τὰ τε ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἀμειλύτερα ἐποιοῦν καὶ τὰ περὶ τὴν πόλιν πρῶτον ἐν ἀλλήλοις ἐταράχθησαν.

Le mot δς, après πλοῦς, a été mis entre crochets par Bekker. L'observation que nous avons à faire concerne une autre partie de la même phrase. Après les mots οὐ τοσοῦτον γνώμης ἀμάρτημα ἦν πρὸς οὓς ἐπήεσαν, ἔσον (« ce ne fut pas tant une faute en ce que les Athéniens ignoraient quels ennemis ils allaient attaquer, que..., ») on s'attendrait à trouver ἔτι : nous proposons de substituer ce mot à οἱ, qui ne convient nullement ici.

89. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, ch. 8.

Ἄλλὰ καὶ Ἀγαμέμνονα ἐπαινέσαι θέλωσιν, οὐδεὶς δὲ κωλύσων διὰ μὲν αὐτὸν ἕμοιον εἶναι τὴν κεφαλὴν καὶ τὰ ὄμματα, τὸ στέρνον δὲ τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ τῷ Ποσειδῶνι, τὴν δὲ ζώνην τῷ Ἄρει· καὶ ὅλως σύνθετον ἐκ πάντων θεῶν γενέσθαι δεῖ τὸν Ἀτρέως καὶ Ἀερόπης.

Bien que Zeus eût un autre frère, nous tenons τῷ Ποσειδῶνι pour une glose (Cf. n° 59, 60, 64). Dans la dernière ligne, Rudolph a proposé la suppression du mot δεῖ, qui surcharge inutilement la phrase. Si δεῖ provient simplement de la corruption d'un autre mot, nous conjecturerions ἤδη, de préférence à εἰ δέοι, qui a été proposé par Fritzsche.

90. Euripide, **Oreste**, 1211—1213.

Oreste et Pylade n'ont pu s'empêcher d'exprimer l'admiration que leur inspire le stratagème imaginé par Électre. Mais le moment d'agir

est arrivé. Oreste arrête les transports du fiancé de sa sœur, en lui rappelant qu'il s'agit avant tout de s'emparer d'Hermione; et il ajoute aussitôt après :

Ὡς τὰλλα γ' εἶπας, εἶπερ εὐτυχήσομεν,
κάλλισθ', ἐλόντες σάμνον ἀνοσίῳ πατρός.

Au lieu de εἶπας, on s'attendrait au moins à trouver ici la première personne du pluriel, εἶπαμεν. Mais le mot exigé par le sens nous paraît être εἶπεῖν : « Car, quant aux autres choses que nous pourrions dire, le mieux est de les réserver pour le moment où nous aurons réussi, (si nous y réussissons,) à nous emparer, etc. »

91. Euripide, *Hippolyte*, 799.

Οἱμοι · τέκνων μοι μήτι συλᾶται βίος;

On dit bien συλῶμαι τοῦτο, mais non τοῦτο συλᾶται με. Par conséquent, le vers ci-dessus, dans son état actuel, ne peut signifier : « Est-ce que l'existence a été ravie à un de mes enfants? » On est forcé d'interpréter μήτι par *num forte*, et d'entendre : « Est-ce que par hasard l'existence a été ravie à mes enfants (ou à quelques-uns de mes enfants?) » Mais, si Thésée peut craindre qu'un de ses enfants ne soit mort, il ne peut lui venir à la pensée que tous, ou seulement plusieurs, aient eu le même sort. Et ce n'est pas là certainement ce qu'il a dû demander, mais bien plutôt : Τέκνων μοι μήτι συλᾶται βίον (ou βίου);

92. Euripide, *Hippolyte*, 990—994.

Ὅμως δ' ἀνάγκη, συμφορᾶς ἀφιγμένης
γλῶσσάν μ' ἀφείναι.

Nous préférons ἐφιγμένης. Ainsi Pindare (Isthmique IV, 47) : Εἴ σε τούτων μοῖρ' ἐφίκοιτο καλῶν. Heyne a proposé d'écrire ἐφίκετο dans ce vers de l'Iliade (XVIII, 395) : Ὅτε μ' ἄλγος ἀφίκετο τῆλε πεσόντα.

93. Euripide, *Hippolyte*, 1046—1048.

..... Ἀγῶνας μὲν κρατεῖν Ἑλληνικοὺς
πρῶτος θέλοιμ' ἂν, ἐν πόλει δὲ δεύτερος
σὺν τοῖς ἀρίστοις εὐτυχεῖν ἀεὶ φίλοις.

Le sens deviendrait plus net, si on lisait au dernier vers :

ὦν τοῖς τ' ἀρίστοις εὐτυχεῖν ἀεὶ φίλος.

Il n'en est pas de la vie ordinaire comme de ces concours, de ces

jeux, où il faut disputer le premier rang. Occuper la seconde place dans la cité (δεύτερος εἶναι) et être uni d'amitié avec ce qu'elle renferme de plus grand et de meilleur (τοῖς ἀρίστοις..... φίλος), voilà ce que souhaite Hippolyte, en y joignant encore ces bienfaits de la Fortune (εὐτυχεῖν) sans lesquels on ne saurait se flatter d'être heureux, fût-on d'ailleurs placé dans les conditions les plus favorables au bonheur.

94. Euripide, **Hippolyte**, 1090—1091.

Ἄραρεν, ὥς ἔοικεν · ὃ τάλας ἐγώ ·
ὥς οἶδα μὲν ταῦτ', οἶδα δ' οὐχ ὅπως φράσω.

Ταῦτ' est extrêmement vague ici. Ce mot ne peut faire allusion qu'à ce qui s'est passé entre Hippolyte et Phèdre. Mais, à ne considérer que la liaison naturelle des phrases, on serait porté à y voir un équivalent de ἀραρε. Nous proposons : ὥς (ou mieux peut-être δς, sinon δςγ') οἶδα μὲν τᾶργ' (les faits, la vérité).

95. Euripide, **Hippolyte**, 986.

Ἐγὼ δ' ἄκομπος εἰς ὄχλον δοῦναι λόγον,
εἰς ἡλικας δὲ κωλύγους σοφώτερος.

Δοῦναι λόγον signifie généralement, soit « donner la parole », ce qui ne peut, ici, être le sens, soit « rendre ses comptes » : acception qui se concilierait mal avec ἄκομπος. Nonobstant la citation de Plutarque, Hippolyte disait sans doute en cet endroit qu'il s'entendait mal à flatter les oreilles du peuple par de beaux et élégants discours. Au lieu de δοῦναι, on pourrait conjecturer soit θεῖναι, soit τεῖναι.

96. Euripide, **Hippolyte**, 99 et 103.

Πῶς οὖν σὺ σεμνὴν δαίμον' οὐ προσεννέπεις;

.....

Σεμνή γε μέντοι κάπσισημος ἐν βροτοῖς.

C'est la déesse Cypris que le serviteur d'Hippolyte qualifie dans ces deux vers par l'épithète σεμνή. Mais, quelques vers plus haut (94-95), le même personnage a dit que les hommes haïssent τὸ σεμνόν, l'orgueil, et Hippolyte en est tombé d'accord. En d'autres termes, voici le raisonnement que la Vulgate prête au serviteur : « Tout le monde hait τὸ σεμνόν. Comment se fait-il donc que tu n'adores pas une déesse σεμνή. » Un tel changement d'acception est inadmissible. Voir la *Revue critique* du 7 août 1869.

Nous pensons qu'il faut substituer, à σεμνήν et σεμνή, σεπτήν et σεπτή.

97. Euripide, **Hippolyte**, 29—33.

Καὶ πρὶν μὲν ἔλθεῖν τήνδε γῆν Τροϊζηνίαν
πέτρην παρ' αὐτὴν Παλλάδος κατόψιον
γῆς τῆσδε ναὸν Κύπριδος ἐγκαθείσατο,
ἔρῳσ' ἔρωτ' ἔκδημον · Ἴππολύτῳ δ' ἐπι
τὸ λοιπὸν ὠνόμαζεν ἰδρῦσθαι θεάν.

Ce dernier vers a beaucoup embarrassé les critiques. Meineke a proposé ὠνόμαζον. Mais Weil fait remarquer avec raison que le sens demanderait un futur. D'un autre côté, παρὰ πέτρην ἐγκαθείσατο a paru douteux à Nauck.

Si l'on examine de près ces cinq vers, chargés de détails historiques, et plus dignes d'un scholiaste que d'un poète, on arrivera à croire qu'Euripide avait peut-être écrit simplement ce qui suit :

Καὶ ναὸν ἡμῖν (c'est Cypris qui parle) τῆσδε γῆς κατόψιον,
ἔρῳσ' ἔρωτ' ἔκδημον ἐγκαθείσατο.

Ainsi rapproché de ἔκδημον, ἐγκαθείσατο (ou ἐγκαθίστατο, forme pré-férée par Nauck) vaudra mieux que tout autre mot.

Au dernier vers, l'interpolateur avait sans doute écrit ce même mot ὠνόμαζον qu'on a voulu, à tort, prêter au poète.

98. Démosthène, **Olynthienne III**, ch. 16 ; p. 32.

Τίνα γὰρ χρόνον ἢ τίνα καιρὸν, ὧ ἄ. Ἀ., τοῦ παρόντος βελτίω ζητεῖτε; ἢ πότε ἂν δεῖ πράξετε, εἰ μὴ νῦν; οὐχ ἅπαντα μὲν ἡμῶν προσέληφε τὰ χωρὶ' ἀνθρώπου, εἰ δὲ καὶ ταύτης κύριος τῆς χώρας γενήσεται, πάντων αἰσχίστα πεισόμεθα; [οὐχ οὖς, εἰ πολεμήσαιεν, ἐτοίμως σώσειεν ὑπισχνόμεθα, οὗτοι νῦν πολεμοῦσιν; οὐκ ἐχθρός; οὐκ ἔχων τὰ ἡμέτερα; οὐ βάρβαρος; οὐχ ὅ τι ἂν εἴποι τις;] Ἀλλὰ πρὸς θεῶν πάντ' ἔασαντες καὶ μόνον οὐχὶ συγκατασκευάσαντες αὐτῷ, τότε τοὺς αἰτίους οἵτινες τούτων ζητήσομεν.

Il nous semble que le passage mis entre crochets interrompt la suite des idées, et qu'il n'y a ni liaison grammaticale, ni gradation de sens, entre les petites phrases dont il se compose.

La tradition du nombre de στίχοι que renfermait, au temps des Alexandrins, chaque discours de Démosthène, s'est conservée jusque dans le ms. Σ et dans le Bavaricus. Il est impossible aujourd'hui de vérifier si ce nombre se retrouve dans les textes que nous avons. Toutefois il est permis de supposer que la négligence des copistes dut produire çà et là des lacunes, par suite desquelles le nombre réel des στίχοι cessa de correspondre au chiffre traditionnel. Certains libraires ont pu alors charger des rhéteurs de suppléer, sauf à les

fabriquer au besoin, autant de στίχοι qu'il s'en était perdu. Telle doit être, si nous ne nous trompons, l'origine d'une partie des intrusions dont le texte de Σ même n'est pas exempt, selon Cobet (Voir Voemel, *Proleg.* p. 236). Ici, l'interpolateur paraît s'être souvenu du ch. 50 de la I^{re} Philippique.

99. Démosthène, **Philippique I**, ch. 49; p. 54.

Ἐγὼ δ' οἶμαι μὲν, ὦ ἄ. Ἀ., νῆ τοὺς θεοὺς ἐκεῖνον μεθύειν τῷ μεγέθει τῶν πεπραγμένων καὶ πολλὰ τοιαῦτα ὀνειροπολεῖν ἐν τῇ γνώμῃ, τὴν τ' ἐρημίαν τῶν κωλυσόντων ἐρῶντα καὶ τοῖς πεπραγμένοις ἐπηρμένον, οὐ μέντοι γε μὰ Δί' οὕτω προαιρεῖσθαι πράττειν ὥστε τοὺς ἀνοητότατους τῶν παρ' ἡμῖν εἰδέναι τί μέλλει ποιεῖν ἐκεῖνος · ἀνοητότατοι γὰρ εἰσιν οἱ λογοποιῶντες.

C'est avec raison, selon nous, que Dobree a proposé la suppression des mots ἀνοητότατοι γὰρ εἰσιν οἱ λογοποιῶντες. Mais nous ne pensons pas que ce retranchement suffise pour ramener le passage cité à sa forme authentique. Le membre de phrase μεθύειν τῷ μεγέθει τῶν πεπραγμένων, admiré par Hermogène, et cité par Pline le Jeune comme un exemple de hardiesse oratoire, jugé moins favorablement par Eustathe (sur l'Iliade, P, v. 340), ou par les critiques dont il était l'écho, a le défaut, en toute hypothèse, d'interrompre sensiblement la suite des idées, de faire que la mention des projets ambitieux attribués à Philippe se trouve précédée et suivie de deux explications identiques de son ambition. De plus, la gradation qu'on s'attendrait à trouver dans les expressions est renversée : car μεθύειν τῷ μεγέθει τῶν πεπραγμένων est plus fort que τοῖς πεπραγμένοις ἐπηρμένον. Enfin la répétition de mots πεπραγμένων πεπραγμένοις est un autre motif de suspicion.

Nous voyons encore dans ce membre de phrase une interpolation de rhéteur (voir au n° précédent), occasionnée peut-être par le mot καὶ qui précède ὀνειροπολεῖν (voir au n° 66).

100. Lysias, VII, 2; p. 109.

Ἐπειδὴ δ' ἐκ τούτου τοῦ τρόπου ἀδικοῦντά με οὐδὲν εὐρεῖν ἐδυνήθησαν, νυνὶ με σιγὴν φασὶν ἀφανίζειν, οἰόμενοι ἐμοὶ μὲν ταύτην τὴν αἰτίαν ἀπορωτάτην εἶναι ἀπελέγξαι, αὐτοῖς δὲ ἐξεῖναι μᾶλλον ὅ τι ἂν βούλωνται λέγειν.

C'est à l'origine, et lorsqu'ils conçurent le dessein de lui intenter un procès, que les ennemis de l'accusé devaient chercher le grief le plus difficile à repousser, ἀπορωτάτην ἀπελέγξαι. Mais, une fois

détrompés quant à la valeur du grief imaginé par eux, ils durent s'appliquer à en trouver un autre d'un effet plus certain, ἀπορωτέραν ἀπελέγξαι.

La nécessité du changement que nous indiquons est d'ailleurs prouvée par le dernier membre de phrase, où est exprimée au moyen du comparatif μᾶλλον une idée absolument parallèle à celle qui est rendue ici par le superlatif.

101. Lucien, *Songe ou Coq*, ch. 14.

Τὸ δὲ μέγιστον ἤδη, καὶ ἐρώσιν αὐτοῦ αἱ γυναῖκες, ὁ δὲ θρύπτεται πρὸς αὐτὰς καὶ ὑπερορᾷ, καὶ τὰς μὲν προσίεται καὶ ἴλεώς ἐστιν, αἱ δὲ ἀπειλοῦσιν ἀναρτήσιν ἑαυτὰς ἀμελούμεναι.

La particule καὶ est omise devant ὑπερορᾷ dans le ms. G (Guelferbytanus 2). Le peu de valeur que Fritzsche attribue à ce ms. ne nous permet pas d'attacher une grande importance à l'indice dont il s'agit. Mais il est sûr que les mots καὶ ὑπερορᾷ sont en désaccord avec ce qui suit immédiatement, à savoir καὶ τὰς μὲν προσίεται καὶ ἴλεώς ἐστιν. Cela posé, nous voyons dans ὑπερορᾷ une glose de θρύπτεται, et dans la particule qui précède ce mot, un supplément. [Ëm. Chatelain, élève.]

102. Lucien, *Songe ou Coq*, 18.

Διὰ τοῦτο καινοποιεῖν εἰλόμην, ἀπόρρητον ποιησάμενος τὴν αἰτίαν.

Il s'agit ici d'une innovation déterminée (la défense de manger des fèves), dont Pythagore, dans ce qui précède, a fait connaître les motifs. En conséquence, nous corrigerons : Διὰ τοῦτο καινοποιεῖν εἰλόμην. [Chatelain, élève.]

103. Euripide, *Hippolyte*, 836—837.

Τὸ κατὰ γὰρ θέλω, τὸ κατὰ γὰρ κνέφας
μετοικεῖν σκότῳ θανῶν ὁ τλάμων,

ou plutôt, selon Enger, approuvé par Weil (Addenda),

μετοικεῖν θανῶν ὁ τλάμων σκότῳ.

Σκότῳ n'a point de sens. Reiske a conjecturé σκότῳ συνών : mais on s'attendrait plutôt à trouver ici le futur, συνεσόμενος. Ëm. Chatelain nous propose σκότου (Cf. *Bacchantes*, 510 : σκότιον κνέφας). Nous préférons :

Τὸ κατὰ γὰρ κνέφας, τὸ κατὰ γὰρ θέλω
μετοικεῖν θανῶν ὁ τλάμων σκότος.

104. Démosthène, *Olynthienne* III, ch. 13; p. 32.

Πρὶν δὲ ταῦτ' εὐτρεπίσαι, μηδαμῶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μηδέν' ἀξιοῦτε τηλικούτον εἶναι παρ' ὑμῖν, ὥστε τοὺς νόμους τούτους παραβάντα μὴ δοῦναι δίκην, μηδ' οὕτως ἀνόητον ὥστ' εἰς προὔπτον κακὸν αὐτὸν ἐμβαλεῖν.

Τοὺς νόμους τούτους est choquant. Car les lois dont il s'agit ne peuvent être celles dont Démosthène vient de parler, les lois qui concernent le théoricon et l'organisation de l'armée, mais bien celles qui limitent la liberté des orateurs, en défendant de rien insérer dans un décret qui soit contraire aux lois existantes, ou même, selon Libanius, en interdisant expressément, sous peine de mort, de proposer la suppression du théoricon. Ce sont ces lois qu'on enfreindrait en attaquant le théoricon, et non la loi même qui a établi cette institution : car ce n'est pas enfreindre une loi que d'en demander, légalement ou illégalement, l'abrogation.

Nous nous bornerons à faire observer qu'en supprimant τούτους (τοὺς νόμους..... τούτους se trouve quelques lignes plus haut), on obtiendrait un sens tout à fait clair et satisfaisant : à la condition, toutefois, de prendre ἀξιοῦτε dans le sens de *velitis*, et non, avec Væmel, dans celui d'*existimate*. [Ch. Graux, élève.]

105. Musée (et son Scholiaste), v. 160.

..... Ἐπὶ χθόνα πῆξεν ὀπωπὴν (Scolie : Ἐξέε πρὸς τὴν γῆν.)

L'hémistiche cité se retrouve dans Colluthus (v. 296), à l'exception de χθόνα, remplacé par χθονί, qui nous paraît préférable, et qu'il faudrait peut-être rétablir ici.

En ce qui concerne la scholie, Røever, dans les Addenda de son édition, propose de changer ἔξεε en εἶχε ou en ἔδλεπε : exemple curieux du genre de méthode que pratiquaient certains critiques du siècle dernier.

La scholie a été déplacée. Elle a rapport au vers 162 (καὶ χθονὸς ἔξεεν ἄκρον ὑπ' ἰγνεσιν), et doit être corrigée : ἔξεε ποσὶ τὴν γῆν. [Graux, élève.]

106. Sophocle, *Œdipe à Colone*, 813—814.

Μαρτύρομαι τούσδ', οὐ σέ. Πρὸς δὲ τοὺς φίλους
οἷ' ἀνταμείβει ῥήματ', ἣν σ' ἔλω ποτέ.

Ces vers si défectueux sont encore à restituer. Nous proposons :

Μαρτύρομαι · τούσδ' αὖ σὺ προσδέχου φίλους,
οἳ' ἀνταμείβει ῥήματ', ἣν σ' ἔλω ποτέ.

Μαρτύρομαι, sans régime, est la formule usitée en pareil cas : voir, par exemple, Aristophane, *Paix*, 1419 : d'où la coupe un peu rare du vers. Τούσδε désigne Créon lui-même, sa suite et les Thébains en général. Prise dans son entier, la phrase signifie : « Et après cela, après les réponses que tu me fais (cf. l'expression homérique οἳ' ἀγορεύεις), compte sur notre amitié, nos bons traitements, si jamais tu tombes entre mes mains. »

La scholie Τιμωρήσομαι γὰρ τούσδε témoigne, ce semble, en faveur de notre conjecture. Son auteur pouvait avoir sous les yeux le texte même que nous proposons, et le ponctuer ainsi : Μαρτύρομαι · τούσδ' αὖ, σὺ προσδέχου, φίλους Οἳ' ἀνταμείβει ῥήματ', ἣν σ' ἔλω ποτέ (avec une suspension après ποτέ, ce qui lui permettait de sous-entendre, comme les éditeurs modernes, le verbe τιμωρήσομαι).

107. Sophocle, *OEdipe à Colone*, 263—269.

263. Κάμοιγε ποῦ ταῦτ' ἐστὶν, οἵτινες βάρθρων
264. ἐκ τῶνδ' ἐμ' ἐξάραντες, εἴτ' ἐλαύνετε,
265. ὄνομα μόνον δεισαντες; οὐ γὰρ δὴ τόγε
266. σῶμ' οὐδὲ τάργα τᾶμ' · ἐπεὶ τὰ γ' ἔργα μου
267. πεπονθότ' ἐστὶ μᾶλλον ἢ δεδρακότα,
268. εἴ σοι τὰ μητρὸς καὶ πατρὸς χρεῖη λέγειν,
269. ὣν οὐνεκ' ἐκφοβεῖ με.

Les mots ἐπεὶ τὰ γ' ἔργα μου..., à supposer qu'ils aient un sens, ne sauraient signifier autre chose que « Dans les faits qu'on me reproche, j'ai joué un rôle passif plutôt qu'actif » : ce qui est vrai, mais appartient à un autre ordre d'idées. En effet, les actes de Jocaste, tout au moins, sinon ceux de Laïus (τὰ μητρὸς καὶ πατρὸς) ne sont pour rien dans la fatalité qui a rendu OEdipe criminel malgré lui. C'est plus loin, aux vers 273-274, qu'OEdipe dira que ses crimes ont été involontaires. Ici, la scholie porte : Μᾶλλον ἔπαθον ἢ περ ἐποίησα, en d'autres termes « On m'a fait plus de mal que je n'en ai fait moi-même ». En substituant τὰ γ' ἀμὰ (= ἐγώ) ποῦ à τὰ γ' ἔργα μου, qui peut n'être qu'une mauvaise glose de τὰ γ' ἀμὰ, nous obtenons le sens, au moins, du texte que l'auteur de cette scholie avait sous les yeux.

Dans le même vers, οὐδὲ τάργα τᾶμ' doit certainement être remplacé par οὐδὲ τάργα τᾶν, qui se trouvera ainsi en concordance avec εἴ σοι χρεῖη du vers 268. En résumé, nous aurons :

263. Κάμοιγε ποῦ ταῦτ' ἐστὶν, οἵτινες βάρθρων

264. ἐκ τῶνδ' ἐξάραντες, εἴτ' ἐλαύνετε
 265. ἔνομα μόνον δέσαντες; οὐ γὰρ δὴ τόγε
 266. σῶμα· οὐδὲ τάργα τᾶν — ἐπεὶ τὰ γ' ἄμα που
 267. πεπονθότ' ἐστὶ μάλλον ἢ δεδρακότα —
 268. — εἴ σοι τὰ μητρὸς καὶ πατρὸς χρεῖη λέγειν —
 269. ὧν οὐνεκ' ἐκφοβεῖ με.

Cette phrase, qui pouvait être parfaitement claire à la scène, grâce au jeu de l'acteur, nous paraît aujourd'hui fort embrouillée. Pour l'expliquer, il faut la ramener à l'ordre grammatical, comme il suit : Οὐδὲ τάργα τᾶν (δείσειας), ὧν (ἐργων) οὐνεκ' ἐκφοβεῖ με, εἴ σοι τὰ μητρὸς καὶ πατρὸς χρεῖη λέγειν · ἐπεὶ τὰ γ' ἄμα που πεπονθότ' ἐστὶ μάλλον ἢ δεδρακότα (c'est-à-dire πεπονθώς εἰμι μάλλον ἢ δεδρακώς, ou, pour parler comme la scholie, μάλλον ἔπαθον ἢ περ ἐποίησα).

108. Sophocle, **Œdipe Roi**, 408—411.

Εἰ καὶ τυραννεῖς, ἐξισωτέον τὸ γούν
 ἴσ' ἀντιλέξαι · τοῦδε γὰρ κἀγὼ κρατῶ.

Au second vers, le mot ἴσ' nous paraît devoir céder la place à ἴσθ' « sache », qu'il n'y aura pas besoin, croyons-nous, de mettre entre virgules.

109. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 277.

Καὶ μὴ θεοὺς τιμῶντες, εἴτα τοὺς θεοὺς
 μοίραις ποιῆσθε μηδαμῶς · ἡγεῖσθε δὲ
 βλέπειν μὲν αὐτοὺς πρὸς τὸν εὐσεβῆ βροτῶν,
 βλέπειν δὲ πρὸς τοὺς δυσσεβεῖς.

On a essayé vainement tant d'interpréter que de restituer le second vers. Nous proposons : μοίρας τίθεσθε μηδαμοῦ (comme ἐν μηδεμιᾷ μοίρᾳ τίθεσθε) · ποιῆσθε δέ.

Une glose marginale, ou une faute de copie facile à expliquer, avait amené le remplacement de ποιῆσθε (peut-être écrit ποιεῖσθε) par ἡγεῖσθε. Le commencement du vers fut ensuite remanié, en vue de faire disparaître l'hiatus : de telle façon que l'on eut, soit tout d'abord, soit par suite de quelque altération nouvelle, μοίραις τίθεσθε μηδαμῶς. Cependant certains manuscrits avaient conservé la leçon originelle ποιῆσθε. Écrite à la marge d'un manuscrit sans signe de renvoi suffisamment clair, cette leçon fut ensuite rétablie au second pied, au lieu de l'être au cinquième. Telle est notre hypothèse.

110. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 1658—1662.

Οὐ γάρ τις αὐτὸν οὔτε πυρφόρος θεοῦ
κεραυνὸς ἐξέπραξεν οὔτε ποντία
θύελλα κινηθεῖσα τῷ τότε ἔν χρόνῳ,
ἀλλ' ἢ τις ἐκ θεῶν πομπὸς, ἣ τὸ νερτέρων
εὖνουν διαστὰν γῆς ἀλύπητον βάθρον.

Le dernier vers a choqué justement plusieurs critiques, et en particulier Madvig, qui propose : Ἡ τὸ νερτέρων Εὖνουν, διῆσταν γῆς ἀλύπητον βάθρον. Nous objecterons à cette conjecture que le sens paraît demander un participe aoriste plutôt qu'un participe présent. En second lieu, l'interprétation « inferorum benevolentia, aperta sine dolore terræ sede » ne nous paraît pas justifier suffisamment ἀλύπητον. Nauck paraît être de notre avis sur ce point, puisqu'il se demande si la variante de seconde main ἀλάμπετον (laquelle peut, d'ailleurs, n'être qu'une conjecture) ne serait pas préférable à la Vulgate.

Nous proposons : Ἡ τὸ νερτέρων Εὖνουν, διοῖξαν γῆς ἀτυμδεύτῳ βάθρον. Ce n'est, en effet, que par une faveur spéciale des dieux infernaux, que l'accès des enfers pouvait être ouvert à un homme non enseveli, ἀτυμδεύτῳ, comme Œdipe.

111. Sophocle, **Trachiniennes**, 935.

*Οψ' ἐκδιδαχθεὶς τῶν κατ' οἶκον οὐνεκα
ἄκουσα πρὸς τοῦ θηρός ἔρξειεν τάδε.

Les mots πρὸς τοῦ θηρός ne peuvent être rattachés grammaticalement ni à ἄκουσα, ni à ἔρξειεν. Nous écrivions : ἀκουσά πρὸς τοῦ θηρός, « suggérées par le Centaure. »

112. Démosthène, **Olynthienne III**, ch. 20; p. 34.

Οὔτοι σωφρόνων οὐδὲ γενναίων ἐστὶν ἀνθρώπων, ἐλλείποντάς τι, δι' ἔνδειαν χρημάτων, τῶν τοῦ πολέμου, εὐχερῶς τὰ τοιαῦτ' ἐνείδῃ φέρειν, οὐδ' ἐπὶ μὲν Κορινθίους καὶ Μεγαρέας ἀρπάσαντας τὰ ὅπλα πορεύεσθαι, Φιλίππον δ' ἑᾶν πόλεις Ἑλληνίδας ἀνδραποδίζεσθαι δι' ἀπορίαν ἐφοδίων τοῖς στρατευομένοις.

Στρατεύεσθαι signifie « faire campagne ». Il faut donc, au lieu de στρατευομένοις, écrire στρατευσομένοις. [Ch. Graux, élève.]

113. Sophocle, **Œdipe Roi**, 622—629.

622. ΚΡΕΩΝ. Τί δῆτα χρήξεις; ἦ με γῆς ἔξω βαλεῖν;

623. ΟΙΔΙΠΟΥΣ. Ἦκιστα · θνήσκειν, οὐ φυγεῖν σε βούλομαι.
 624. ΚΡ. Ὅταν προδείξῃς οἶόν ἐστι τὸ φθονεῖν.
 625. ΟΙΑ. Ὡς οὐχ ὑπείξων οὐδὲ πιστεύσων λέγεις.
 626. ΚΡ. Οὐ γὰρ φρονοῦντά σ' εὖ βλέπω. ΟΙΑ. Τὸ γοῦν ἐμόν.
 627. ΚΡ. Ἄλλ' ἐξ ἴσου δεῖ κάμνν. ΟΙΑ. Ἄλλ' ἔφους κακός.
 628. ΚΡ. Εἰ δὲ ξυνίης μηδέν. ΟΙΑ. Ἀρκτέον γ' ὅμως.
 629. ΚΡ. Οὗτοι κακῶς γ' ἄρχοντος. ΟΙΑ. Ὡ πόλις πόλις.

On a fait observer que le vers 523 est en contradiction formelle avec le vers 644, où Créon dit à Jocaste qu'Œdipe lui a donné le choix entre la mort et l'exil. Ici, Œdipe tient un langage tout différent : « Je ne veux pas que tu ailles en exil, je veux que tu meures » ; et nulle part il ne revient sur ces dernières paroles.

Pour faire disparaître cette contradiction, une première correction toute simple se présente d'abord à l'esprit, celle de M. Schmidt : Ἦκιστα · θνήσκειν ἢ φυγεῖν σε βούλομαι, qu'on pourrait interpréter, soit « Non, je veux que tu choisisses entre la mort et l'exil », soit encore « Non, j'aime mieux que tu meures que de te voir exilé. » Nous croyons qu'en effet le vers a passé par cette forme ; mais ce n'est pas là sans doute ce que Sophocle avait écrit. Étant donnée la pensée qu'il avait à rendre, on ne voit pas qu'il ait pu, pour la faire entrer dans un vers iambique, lui donner une autre expression que la suivante : Μάλιστα θνήσκειν σ', εἰ δὲ μὴ, φεύγειν θέλω. L'omission de σ' a pu suffire pour donner lieu au remaniement : Μάλιστα θνήσκειν, ἢ φυγεῖν σε βούλομαι. Puis un autre copiste, ou un grammairien, qui attribuait à μάλιστα le sens de la réponse « oui », a pris sur lui d'y substituer ἤκιστα : d'où la leçon de Schmidt, et plus tard la vulgate.

Quant aux vers 624-626, qui ont tant exercé la patience des interprètes ainsi que des critiques, ils ne souffrent, suivant nous, que d'une lacune, et du dérangement à peu près inévitable qui en est résulté dans la distribution du dialogue. Nous écrivions tout le passage comme il suit :

622. ΚΡ. Τί δῆτα χρήζεις ; ἢ με γῆς ἔξω βαλεῖν ;
 623. ΟΙ. Μάλιστα θνήσκειν σ', εἰ δὲ μὴ, φεύγειν θέλω.
 624. ΚΡ. Ὅταν προδείξῃς..... ΟΙ. Οἶόν (exclamatif) ἐστι τὸ φθονεῖν.
 625. ΚΡ. Ὡς οὐχ ὑπείξων οὐδὲ πιστεύσων λέγεις ;
 ΟΙ. Lacune d'un vers
 626. ΚΡ. Οὐ γὰρ φρονοῦντά σ' εὖ βλέπω. ΟΙ. Τὸ γοῦν ἐμόν.
 627. [ΚΡ. Ἄλλ' ἐξ ἴσου δεῖ κάμνν. ΟΙΑ. Ἄλλ' ἔφους κακός.]
 628. ΚΡ. Εἰ δὲ ξυνίης μηδέν. ΟΙΑ. Ἀρκτέον γ' ὅμως.
 629. ΚΡ. Οὗτοι κακῶς γ' ἄρχοντος. ΟΙ. Ὡ πόλις πόλις.

Nous avons mis entre crochets le vers 627, dont le sens ne nous

paraît pas satisfaisant, mais que, cependant, nous n'oserions pas bannir du texte. D'autre part, il convient de rappeler que, au vers 628, Henneberger, cité par Nauck, a proposé εἰκτέον pour remplacer ἀρχτέον, qui a l'inconvénient d'être équivoque.

114. Sophocle, **Œdipe Roi**, 577—580.

- KPEΩN: Τι δῆτ'; ἀδελφὴν τὴν ἐμὴν γήμας ἔχεις;
 ΟΙΔΙΠΟΥΣ. Ἄρνησις οὐκ ἔνεστιν ὧν ἀνιστορεῖς.
 K. Ἄρχεις δ' ἐκείνη ταῦτά γῆς ἴσον νέμων;
 O. Ἄν ἤ θέλουσα (Hartung θελούση) πάντ' ἐμοῦ κομίζεται.

Le troisième vers a justement embarrassé les commentateurs. Il serait facile de corriger :

Ἄρχῃς δ' ἐκείνη ταῦτ' ἄγεις ἴσον νέμων;

Taῦτ' ἄγεις serait ici la même chose que ἄγεις ταύτην τὴν πόλιν, ou πολιτεῖαν, « hæc » ou « hanc civitatem regis. » Cf. Τήνδ' ἄξω πόλιν (correction de Morstadt au vers 494 d'*Antigone*), dont on peut rapprocher Platon, *Lois*, VI, 774 B; Thucydide, I, 427 : ἄγων τὴν πολιτεῖαν. Mais cette leçon ne saurait passer elle-même pour satisfaisante; et πάντα, que l'on pourrait songer à substituer à ταῦτα, n'est pas non plus le mot qu'on s'attendrait à trouver ici. Ce mot nous paraît être πόλιν, que Sophocle emploie presque toujours sans article, même lorsqu'il s'agit d'une ville déterminée (Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, II, p. 237). Le dactyle du troisième pied n'a rien que de conforme aux habitudes du même poète. Enfin, paléographiquement, la faute peut s'expliquer de la manière suivante. Un copiste avait écrit ἐκείνη sans ι ascrit, omission dont les exemples sont si nombreux qu'on ne saurait dire s'ils constituent une exception. Le copiste suivant a pris le premier jambage du Π pour un Ι, et l'a rattaché à ἐκείνη. Ce qui restait du mot πόλιν n'offrant plus aucun sens, on y a substitué le supplément banal ταῦτα. Nous croyons donc pouvoir conjecturer que Sophocle avait écrit :

Ἄρχῃς δ' ἐκείνη πόλιν ἄγεις ἴσον νέμων.

Disons cependant que Heimsæth, approuvé par Nauck, a proposé de remplacer ταῦτά γῆς par τοῦ κράτους; H. Weil (*Revue critique* du 46 mai 1868), par τοῦ τέλους.

115. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 495—496.

Ἔμοι μὲν οὐχ ὀδωτά · λείπομαι γὰρ ἐν
 Τῷ μῆτε σωκεῖν μῆθ' ὄρα, δυοῖν κακοῖν.

Μήτε σκεῖν 'pour μή δύνανται, est une correction de W. Dindorf, adoptée par Meineke et par Nanck.

Quant à ce qui regarde le premier vers, « notandum articulos et » præpositiones..... non solere in fine senarii poni, quod perraro sibi » permiserunt poetæ antiquiores » (W. Dindorf, Poet. Scen. 1869, page 38). De plus, ἐν est ici, tout au moins, superflu. Cf. Euripide, Hippolyte, 1243-1244 : ὑστέρῃ ποδὶ Ἐλπίμεθ'α, « nous ne pouvions l'atteindre, parce que nos pieds restaient en arrière, parce que notre marche était trop lente » (exemple où le datif seul remplit le même office que ἐν suivi du datif dans le passage en question). Aussi plusieurs critiques ont-ils déjà essayé de corriger cette fin de vers. Si l'on se rappelle combien est fréquente, chez les Tragiques, l'opposition de εἰς et de ὅς, on sera disposé à croire, avec nous, que Sophocle avait écrit Λείπεται γὰρ εἰς..... « Je souffre à la fois, en même temps, de deux maux qui me l'interdisent. »

116. Sophocle, Œdipe à Colone, 587—589.

Thésée vient de dire à Œdipe : Ἀλλ' ἐν βραχεὶ δὴ τήνδε μ' ἐξαίτεϊ χάριν, c'est-à-dire « Il ne te faut pas un long temps pour solliciter et obtenir de moi cette faveur » ; en d'autres termes « Je ne te ferai pas attendre plus longtemps ce que tu me demandes, je t'accorde sur-le-champ la promesse que tu sollicites » : car telle est, ici et ailleurs, la signification de ἐξαίτεῦμαι, méconnue par le Scholiaste et les commentateurs modernes.

Ensuite vient un dialogue fort obscur dans l'état actuel du texte :

OIA. Ὅρα γε μὴν ὅ σμικρὸς, κύκ, ἀγῶν ἐστὶ.

ΘΗΣ. Πότερα τὰ τῶν σῶν ἐκγόνων, ἢ, 'μοῦ λέγεις;

OIA. Κεῖνοι κομίζουσιν κεῖς' ἀντιχάουσί με.

Nous pensons que le commencement des deux premiers vers était devenu illisible dans un ancien manuscrit, par suite de quelque accident. Le premier commençait peut-être par Ἀρκεῖ γε μὴν, le second, par Τίς; πότερα τῶν σῶν. Les leçons actuelles seraient alors de simples suppléments, provenant d'un correcteur. Au dernier vers, il nous paraît évident que κεῖνοι doit céder la place à κείνοις.

De la promesse faite par Thésée d'ensevelir Œdipe, résulte pour lui l'obligation de le défendre contre quiconque voudrait s'emparer de sa personne. Il est donc naturel qu'Œdipe, au moment où il reçoit cette assurance, témoigne sa joie en disant que, désormais, il ne sera pas facile aux Thébains de l'emmener par force dans leur pays. Tel est le sens qui résultera de la restitution proposée :

Θ. Ἀλλ' ἐν βραχεὶ δὴ τήνδε μ' ἐξαίτεϊ χάριν.

Ο. Ἀρχεῖ γε μήν · οὐ σμικρὸς, οὐκ, ἀγῶν ἔδε.....

Θ. Τίς; πότῃ τῶν σῶν ἐκγόνων, ἢ 'μοῦ λέγεις;

Ο. κείνοις κομίζειν κεῖσ' ἀναγκάζουσί με.

La question de savoir s'il faut, avec Hartung, substituer ἐγγενῶν à ἐκγόνων, est indépendante de celle que nous avons traitée.

117. Sophocle, *Antigone*, 465—468.

Οὕτως ἔμοιγε τοῦδε τοῦ μόρου τυχεῖν
παρ' οὐδέν ἄλγος · ἀλλ' ἂν, εἰ τὸν ἐξ ἐμῆς
μητρὸς θανόντ' ἄθαπτον ἠνσχόμην νέκυν,
κείνοις ἂν ἤλγουν · τοῖσδε δ' οὐκ ἀλγύνομαι.

Au second vers, Nauck, avec toute apparence de raison, a reporté le point en haut après παρ' οὐδέν. Nous pensons que Sophocle avait écrit : παρ' οὐδέν · ἄλγος δ' ἦν ἂν εἰ τὸν ἐξ ἐμῆς.....

Au vers suivant, la forme ἠνσχόμην est regardée généralement comme inadmissible; et on s'explique difficilement que, dans un vers où θανόντ' a pu trouver place auprès de νέκυν, πατρός τε manque à côté de μητρὸς. Nous écrivions Μητρὸς πατρός τε μὴ ταφέντ' ἠνσχόμην : en d'autres termes, nous voyons deux gloses dans les mots ἄθαπτον et νέκυν, et dans θανόντ' une autre glose afférente à νέκυν, et d'origine postérieure à l'introduction de ce mot dans le texte.

La restitution πατρός τε est empruntée à Nauck. Nous n'écrivons pas ἄθαπτον ὄντ' avec Wecklein, parce que l'insertion de ces mots entre μητρὸς πατρός τε et ἠνσχόμην ferait un trimètre coupé en trois parties égales.

Quant au dernier vers, il nous paraît avoir été fabriqué, par suite de l'altération du premier. Débarrassé de cette intrusion, et restitué conformément à ce qui a été dit plus haut, le passage serait :

Οὕτως ἔμοιγε τοῦδε τοῦ μόρου τυχεῖν
παρ' οὐδέν · ἄλγος δ' ἦν ἂν, εἰ τὸν ἐξ ἐμῆς
μητρὸς πατρός τε μὴ ταφέντ' ἠνσχόμην.
[Κείνοις ἂν ἤλγουν · τοῖσδε δ' οὐκ ἀλγύνομαι.]

118. Démosthène, *Olynthienne* III, 7; p. 30.

Ἐπράξαμεν ἡμεῖς κακῆνοι πρὸς ἡμᾶς εἰρήνην.

Vœmel traduit : « Fecimus nos et illi pacem inter nos. » Il serait singulier, cependant, que, dans une même phrase, le mot ἡμεῖς désignât les Athéniens seuls, d'une part, et, d'autre part, les Athéniens et les Olynthiens réunis. (Cf. n° 25.)

Nous regardons ἡμεῖς κακῆνοι comme une glose explicative.

119. Platon, **Gorgias**, ch. 83 ; p. 527 C-D.

Καὶ ἕασόν τινά σου καταφρονῆσαι ὡς ἀνόητου καὶ προπηλακίσαι, ἐὰν βούληται, καὶ ναὶ μὰ Δία σύγε θαρρῶν πατάξαι τὴν ἀτιμον ταύτην πληγὴν.

Πάταξαι (ainsi accentué), préféré par certains éditeurs à l'infinitif πατάξαι, qui s'explique mal, ne s'explique pas du tout. Il y a donc lieu de chercher une autre correction.

On admet que le passif de πατάσσω est étranger au dialecte attique. En faut-il dire autant des formes moyennes du même verbe ? Si elles paraissent inusitées, la raison en est sans doute qu'il se présentait très-peu d'occasions d'en faire usage. Nous pensons que Platon a pu employer ici πατάξει, comme futur moyen pris dans le sens passif.

120. Euripide, **Hippolyte**, 932—933.

Ἄλλ' ἢ τις εἰς σὸν οὖς με διαβαλὼν ἔχει
φίλων, νοσοῦμεν δ' οὐδὲν ὄντες αἴτιοι.

Le mot rejeté φίλων nuit au sens plutôt qu'il ne le complète. D'autre part, bien que νοσοῦμεν se prenne souvent au moral, suivant la remarque de Weil, on aimerait à trouver ici auprès du verbe un complément qui en précisât la signification. Nous proposons : φήμη νοσοῦμεν δ'.

121. Sophocle, **Antigone**, 512—513.

KPEQN. Οὐκουν ὄμαιμος χῶ καταντίον θανών;
ANTIGONH. Ὅμαιμος ἐκ μιᾶς τε καὶ ταύτου πατρός.

Nous préférons : Ὅμαιμος, ἐκ μιᾶς γε (conjecture de Blaydes) καὶ ταύτου γεγώς.

122. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 250—251.

Πρός σ' ὅτι σοι φίλον ἐκ σέθεν ἄντομαι,
ἢ τέκνον, ἢ λέχος, ἢ χρέος, ἢ θεός.

Scholies : Λεῖπει ἐκείνου, ἵν' ἢ ὑπὲρ ἐκείνου σε ἄντομαι, δ' ἐκ σέθεν τίμιόν ἐστί σοι. Ἀντί τοῦ, δ' ἐκ σῆς προαιρέσεως τίμιόν σοί ἐστιν.

Ces deux scholies supposent pareillement une leçon πρὸς σ' ὅτι σοι τίμιον ἐκ σέθεν. Refranchons σοι, qui peut être ici une simple glose de ἐκ σέθεν : nous aurons un vers parfaitement clair (car ἐκ σέθεν τίμιον équivaut à ὑπὸ σοῦ τιμώμενον), et, comme tel, bien préférable à celui de la Vulgate.

123. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 328.

ΟΙΑ. Τέκνον, πέφηνας;

ΙΣΜ. Οὐκ ἄνευ μόχθου γέ μοι.

Le Laurentianus paraît avoir porté à l'origine μου, et non μοι. Nous rétablirions : Οὐκ ἄνευ μόχθου γ' ἐμοῦ.

124. Babrius, LI, 7—10.

Ἄλλ' εἰ κρεῶν, δέσποινα, τῶν ἐμῶν χρήξεις,
ἔστιν μάγειρος, ὃς με συντόμως θύσει ·
εἰ δ' εἰρίων πόκου τε καὶ κρεῶν χρήξεις,
πάλιν ἔστι κουρεὺς, ὃς κερεῖ με καὶ σώσει.

Au lieu de καὶ σώσει, il faut vraisemblablement écrire καὶ τρώσει, qui appellera καὶ κρεῶν du vers précédent.

125. Priscus, fragment I (**Fragmenta Historicorum Græcorum**), éd. K. Müller-Didot, tome V, page 24.

Ἐς τὰς ἐπαλξεις τοὺς παῖδας τῶν αἰχμαλώτων ἰστώντες, τὴν τῶν ἐναντίων βελῶν ἐπεῖχον φορὰν · φίλοι γὰρ <όντες> τῶν Ῥωμαϊκῶν παίδων οἱ στρατιῶται οὔτε ἔβαλλον εἰς τοὺς ἐπὶ τοῦ τείχους οὔτε ἠκόντιζον.

Nous avons substitué εἰς τοὺς à ἐπὶ τοὺς, qui, dans le texte de Müller, ne peut provenir que d'une erreur matérielle. La leçon de Wescher, εἰς τοὺς, est conforme, nous l'avons vérifié, à celle du manuscrit.

L'insertion du supplément ὄντες est arbitraire. Si l'on tient compte de l'iotacisme, de la ressemblance du Δ et du Λ, et enfin des procédés abrégatifs employés pour représenter, à tous les cas, la terminaison des participes en μενος (voir Bast, **Comm. Palæog.** p. 848), on verra que Priscus doit avoir écrit φειδόμενοι γὰρ τῶν Ῥωμαϊκῶν παίδων. [L'abbé Duchesne, élève.]

126. Aristodème (**Fragmenta Historicorum Græcorum**, éd. K. Müller-Didot, tome V, p. 1 et suiv.), I, 4 et XI, 2.

I, 4. Λαβὼν δὲ Ἀριστείδης ἐπέβη εἰς τὴν Ψυττάλειαν, καὶ πάντας τοὺς βαρβάρους ἐφόνευσε, καὶ μέγιστον τοῦτο τὸ ἔργον ἐπεδείξατο ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων.

XI, 2. Καὶ ἐναυμάχησαν Φοῖνιξι καὶ Πέρσαις, καὶ λαμπρὰ ἔργα ἐπεδείξαντο.

Ἐπιδείκνυσθαι, qui signifie « faire montre de, exhiber », n'est de mise ni dans l'un ni dans l'autre de ces passages. Il faut écrire : ἀπεδείξατο, ἀπεδείξαντο. [L'abbé Duchesne, élève.]

127. Aristodème (ibid.), II, 4.

Γενομένης δὲ τῆς συμβολῆς τῶν Περσῶν.....

Corrigez : Τῆς ἐμβολῆς, « l'attaque, la charge ». Cf. Hérodote, IX, 59.

128. Aristodème (ibid.), III, 1.

Ἐπειδὴ δὲ ἔπεσεν ὁ Μαρδόνιος, οἱ Πέρσαι ἔφυγον εἰς τὰς Θήβας, οἱ δὲ Ἕλληνες ἐπελθόντες δώδεκα μυριάδας αὐτῶν ἐφόνευσαν · ἐξάκις δὲ μυρίων ἐπιστρεφόντων ἐπὶ τὴν οἰκίαν, Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν..... πάντας αὐτοὺς γενομένους κατὰ Μακεδονίαν ἐφόνευσεν.

Ἐπιστρέφειν, proprement « tourner vers », peut se traduire quelquefois par « faire (ou « faire faire ») volte-face », mais non par « retourner ». Or, il ne s'agit pas ici du moment où les Perses faisaient volte-face, mais bien d'un temps où ils étaient en pleine retraite vers leur pays. Ἐπιστρεφόντων doit donc être remplacé par ὑποστρεφόντων, « retournant, battant en retraite ». Cf. XI, 4 : Τῶν δὲ ἀνδρῶν αἱ μὲν πλείους διεφθάρησαν, ὀλίγοι δὲ παντάπασιν ὑπέστρεψαν εἰς τὴν οἰκίαν. Pourquoi, dans ce dernier passage, Aristodème a employé εἰς, et non ἐπὶ comme dans le premier, c'est ce que le sens général des deux phrases fait suffisamment comprendre. [L'abbé Duchesne, élève.]

129. Aristodème (ibid.), X, 1.

Παρεγένοντο εἰς Κέρκυραν, κάκειθεν εἰς Μολοσσοὺς πρὸς Ἄδμητον βασιλεύοντα, καὶ <τοι> ἔχθρὸν αὐτῷ πρότερον.

L'insertion du supplément τοι est arbitraire, et ne remédie qu'imparfaitement au vice du passage. Il faut corriger : Πρὸς Ἄδμητον βασιλέα, ὄντα [καὶ] ἔχθρὸν αὐτῷ πρότερον. La faute βασιλεύοντα devait nécessairement avoir pour conséquence l'intrusion de καί.

130. Aristodème (ibid.), X, 3.

Ὁ δὲ Θεμιστοκλῆς, οὐκ ἔχων ὅπου ὑποστρέψει, ἐπὶ τὴν Περσίδα ἔπλει.

Ὅπου ὑποστρέψει est d'une grécité évidemment inférieure à celle d'Aristodème, et, d'ailleurs, ne va pas au sens. Peut-être : ὅπου ἀποστρέψει (« ubi deversaretur », ὅπου ἔξει ἀποστροφὴν).

131. Aristodème (ibid.), XIX.

Τετάρτη αἰτία φέρεται ἡ καὶ ἀληθεστάτη.

Nous préférons : Τετάρτη αἰτία φέρεται, ἡ καὶ ἀληθεστάτη.

132. Aristodème (ibid.), XI, 3.

Ἐπλευσαν δὲ καὶ κατὰ Κύπρον καὶ ἐπ' Αἴγυπτον. Ἐβασίλευσε δὲ τῆς Αἰγύπτου Ἰνάρως υἱὸς Ψαμμητίχου, δὲ ἀποστάς Ἀρταξέρξου βοηθοὺς ἐπηγάγετο αὐτῷ τοὺς Ἀθηναίους.

Corrigez : ἐβασίλευε. [L'abbé Duchesne, élève.]

133. Clément d'Alexandrie, **Protrepticon**, ch. 2, § 16 ;
p. 14 Potter.

Κύει καὶ ἡ Φερέαττα παῖδα ταυρόμορφον · ἀμέλει φησί τις ποιητῆς εἰδωλικὸς, ταῦρος πατήρ δράκοντος καὶ πατήρ ταύρου δράκων ἐν ὄρει τὸ κρύφιον βουκόλος τὸ κέντρον, βουκολικὸν, οἶμαι, τὸ κέντρον τὸν νάρθηκα ἐπικαλῶν, ὃν δὴ κάλον ἀναστρέφουσιν οἱ βάκχοι.

Avec Klotz, nous commencerons par mettre entre crochets les mots πατήρ (entre ταῦρος et δράκοντος) et κάλον (autres mss. κάλων) entre ὃν δὴ et ἀναστρέφουσιν. La première suppression est parfaitement justifiée par la citation suivante que l'on trouve chez Firmicus Maternus (ch. 26) : Ταῦρος δράκοντος καὶ ταύρου δράκων πατήρ. En effet, une faute de métrique à laquelle il est facile de remédier au moyen d'une simple transposition de mots, ne nous empêche pas de reconnaître dans cette citation, d'une part le fragment que nous a conservé Clément d'Alexandrie, de l'autre un certain « senarius » dont parle Arnobe (V, 24), et qu'il traduit ainsi : « Taurus draconem genuit et » taurum draco. » C'est donc avec raison que Lobeck a retranché le mot πατήρ.

En ce qui regarde κάλον, Viger a pensé que ce mot pouvait provenir du voisinage de ἐπικαλῶν. Peut-être vaudrait-il mieux encore y voir une correction marginale de la variante ἐπιτελῶν, qui occupe, dans quelques manuscrits, la place de ἐπικαλῶν. Quoi qu'il en soit, la suppression de κάλον ou κάλων nous paraît aussi légitime que celle de πατήρ.

Mais ces deux corrections, quelque plausibles qu'elles soient, ne sauraient être regardées comme suffisantes. La première difficulté, c'est de retrouver l'iambique trimètre, qui, dans la citation de Clément, devait faire suite à ταῦρος δράκοντος καὶ πατήρ ταύρου δράκων. D'abord,

quel est le sens de ce premier vers? L'interprétation d'Arnobé, citée plus haut, ne concorde, croyons-nous, avec le témoignage d'aucun autre écrivain; elle concorde mieux, mais non absolument, à ce qu'il semble, avec la légende, rapportée par Arnobé lui-même, dont voici le résumé: Sous la forme d'un taureau, Jupiter s'était uni à Cérès. (sa mère, suivant une tradition), et en avait eu Proserpine. Ensuite le même dieu, métamorphosé en dragon, s'unit à sa fille Proserpine: et de ce commerce naquit un taureau. Faut-il maintenant entendre comme Arnobé ce vers, qui, à l'en croire, était célèbre et fréquemment cité, ou interpréter simplement « le taureau fils du dragon, et le dragon père du taureau », en admettant que la première partie de la légende rapportée par Arnobé provient simplement de ce qu'il entendait mal les expressions du poète? Quoi qu'il en soit, nous pensons que le commencement du second vers pouvait être: *ὃν ἔρπει κρύφιον βουκολῶ*. Ce qui suit n'offre plus aucune apparence de mètre: cependant il est vraisemblable que le sens ne se complétait qu'à la fin du vers; et ainsi Clément a dû, selon toute apparence, citer le vers entier. C'est l'indice d'une lacune, que nous comblerions, en supposant une omission très-facile à expliquer, par les mots *κέντρον φέρων*. Dans cette hypothèse, le poète aurait fait dire à un personnage chargé de veiller sur l'enfance du dieu: « Le taureau fils du dragon, et le dragon père du taureau (ou « un taureau a engendré un dragon, et le dragon un taureau ») sur lequel je veille, à la façon d'un bouvier, l'aiguillon en main, dans les montagnes où il est caché ».

Reste le petit commentaire, fort embrouillé, qui suit cette citation. Selon nous, l'auteur, après *κέντρον φέρων*, avait écrit ces seuls mots: *κέντρον τὸν νάρθηκα ἐπικαλῶν, ὃν δὴ ἀναστρέφουσιν οἱ βότχοι*. Cette explication, plausible en un sens, mais incomplète (car, en rapprochant les mots *κέντρον* et *βουκολῶ*, le poète songeait évidemment à l'aiguillon des bouviers), paraît avoir induit un lecteur à écrire en marge la note rectificative *κέντρον βουκολικὸν, οἷμαι* (« le *κέντρον* dont il est question dans ce vers est, je pense, l'aiguillon des bouviers »), note qui fut ensuite insérée dans le texte par un copiste.

La suppression de l'article *τό* en deux endroits, devant le mot *κέντρον*, resté encore à justifier. *Τό*, à ces deux places, nous paraît n'avoir d'autre origine qu'une petite croix destinée à renvoyer le lecteur du texte à la marge: de telle sorte que le texte, selon nous, portait *+ κέντρον τὸν νάρθηκα ἐπικαλῶν*, et la marge, *+ κέντρον βουκολικὸν, οἷμαι*. Des deux croix, un copiste aurait fait ensuite deux articles. Notons en passant que, dans les manuscrits d'Eusèbe conservés à la Bibliothèque Nationale, sauf un, où le passage ne se trouve pas, ainsi que dans l'ancien ms. de Clément d'Alexandrie coté 454, *τό*

manque devant κέντρον τὸν νάρθηκα : c'est même, avec κάλων, la seule variante à relever dans les mss. d'Eusèbe, qui ne sont ici d'aucun secours pour la correction des fautes les plus graves, et ne servent qu'à en démontrer l'antiquité.

En résumé, nous aurions : Κύει καὶ ἡ Φερέφαττα παῖδα ταυρόμορφον· ἀμέλει φησί τις ποιητῆς εἰδωλικός·

Ταῦρος δράκοντος καὶ πατήρ ταύρου δράκων,
ὃν ὄρεσι κρύφιον βουκολῶ <κέντρον φέρων>,
κέντρον τὸν νάρθηκα ἐπικαλῶν, ὃν δὴ ἀναστρέφουσιν οἱ βάκχοι.

134. Démosthène, Olynthienne II, 21 ; p. 24.

Ὅσπερ γὰρ ἐν τοῖς σώμασιν, ἕως μὲν ἂν ἐρρωμένος ᾖ τις, οὐδὲν ἐπαισθάνεται τῶν καθ' ἕκαστα σαθρῶν, ἐπὶ δ' ἀρρώστημά τι συμβῇ, πάντα κινεῖται, καὶ ῥῆγμα καὶ στρέμμα καὶ ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν ᾖ, οὕτω καὶ τῶν πόλεων καὶ τῶν τυράννων, ἕως μὲν ἂν ἕξω πολεμῶσιν, ἀφανῇ τὰ κακὰ τοῖς πολλοῖς ἐστίν, ἐπειδὴ δ' ὁμοῖος πόλεμος συμπλακῇ, πάντ' ἐποίησεν ἐκδηλα.

Les mots τῶν καθ' ἕκαστα σαθρῶν, qui manquent dans Σ, mais qui se trouvent dans les autres manuscrits, comme aussi dans la Réponse à la Lettre de Philippe, ch. 14, et dans le Florilegium de Stobée (C, 9), nous paraissent indispensables : et nous ne voyons pas ce que Vœmel a pu y trouver de choquant « molestum ». Le sens est évidemment : « Lorsque l'ensemble du corps est en santé, on n'a aucun sentiment des infirmités dont peuvent être atteintes, isolément, les diverses parties dont il se compose. »

Au contraire, le membre de phrase καὶ ῥῆγμα καὶ στρέμμα καὶ ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων σαθρὸν ᾖ, qui existe dans tous les manuscrits, ainsi que chez les deux auteurs cités, est aussi inutile que mal écrit. Car ἄλλο τι τῶν ὑπαρχόντων, qui ne peut signifier ici qu'une chose, à savoir « toute autre partie du corps », ne peut s'opposer à ῥῆγμα, ni à στρέμμα ; et, d'autre part, quel pourrait être le sens de ῥῆγμα ou στρέμμα σαθρόν ? Les mots dont il s'agit doivent provenir d'un annotateur qui avait présent à la mémoire une phrase du Discours sur la Couronne (au ch. 198).

135. Démosthène, Olynthienne II, 26 ; p. 25.

Πολὺ γὰρ ῥᾶον ἔχοντας φυλάττειν ἢ κτήσασθαι πάντα πέφυκεν.

Dans cette phrase, ἔχοντας fait corps avec φυλάττειν : de telle façon que le sens est « conserver lorsqu'on a. »

Ce point admis, nous croyons qu'il est légitime de lire ῥᾶον' au

lieu-de ῥᾶον, en faisant du mot πάντα, difficile à construire dans le texte ci-dessus, le sujet de la phrase.

136. Démosthène, *Olynthienne II*, 14; p. 22.

Ὅλως μὲν γὰρ ἡ Μακεδονικὴ δύναμις καὶ ἀρχή, ἐν μὲν προσθήκῃ, μερὶς ἐστὶ τις οὐ μικρά, οἷον ὑπῆρξέ ποθ' ὑμῖν ἐπὶ Τιμοθέου πρὸς Ὀλυνθίους · πάλιν αὖ πρὸς Ποτίδαιαν Ὀλυνθίους ἐφάνη τι τοῦτο συναμφοτέρων · νυνὶ θετταλοῖς στασιάζουσι καὶ τεταραγμένοις ἐπὶ τὴν τυραννικὴν οἰκίαν ἐβλήθησαν · ὅποι τις ἂν, οἶμαι, προσθῇ καὶ μικρὰν δύναμιν, πάντ' ὠφελεῖ · αὐτὴ δὲ καθ' αὐτὴν ἀσθενὴς καὶ πολλῶν κακῶν ἐστὶ μεστὴ.

Nous ne voyons pas que les mots ἐφάνη τι τοῦτο συναμφοτέρων aient été expliqués nulle part d'une manière satisfaisante : il nous sera donc permis de les tenir pour inintelligibles. On peut conjecturer : Ἐφάνη τι τὰ πόθ' (τὰ ἀπό) συναμφοτέρων, « les efforts combinés, les forces réunies, des deux alliés, parurent quelque chose, produisirent quelque effet, en faveur des Olynthiens; les forces des Macédoniens unies aux leurs purent quelque chose pour les Olynthiens. » Il n'est pas hors de propos de noter ici que ἐβλήθησαν est peut-être mieux autorisé que ἐβλήθησαν. (Voir Voemel.)

Plus bas, dans la parenthèse, les mots καὶ μικρὰν δύναμιν nous paraissent devoir être retranchés comme une glose; la construction serait alors : Πάντ' ὠφελεῖ (τοῦθ') ὅποι τις ἂν προσθῇ, « le moindre appoint est utile à la chose à laquelle on l'ajoute. »

137. Démosthène, *Olynthienne II*, 16; p. 22.

Κοπτόμενοι δ' αἰεὶ ταῖς στρατείαις ταύταις ταῖς ἄνω κάτω λυποῦνται καὶ συνεχῶς ταλαιπωροῦσιν, οὗτ' ἐπὶ τοῖς ἔργοις οὗτ' ἐπὶ τοῖς αὐτῶν ἰδίοις ἐώμενοι διατρέβειν, οὐθ' ὅς' ἂν ποιήσωσιν οὕτως ὅπως ἂν δύνωνται, ταῦτ' ἔχοντες διαθέσθαι, κεκλειμένων τῶν ἐμπορίων τῶν ἐν τῇ χώρᾳ διὰ τὸν πόλεμον.

Que les Macédoniens ne pussent pas vendre « toutes » leurs denrées, il n'y a rien là d'éloignant, rien qui soit propre à la situation caractérisée, une ligne plus loin, par les mots κεκλειμένων τῶν ἐμπορίων. Ils ne pouvaient vendre « leurs denrées » : voilà ce que disait certainement ici Démosthène. Οὐθ' ὅς' ἂν ποιήσωσιν doit donc être remplacé par οὐθ' ἂν (ou plutôt οὐθ' ἂν) ποιήσωσιν.

138. Démosthène, *Sur la Paix*, 3; p. 57.

Ὅ μὴν ἀλλὰ, καίπερ τούτων οὕτως ἐχόντων, οἶομαι ἔξειν καὶ λέγειν καὶ συμβουλεύειν δι' ὧν καὶ τὰ παρόντ' ἔσται βελτίω καὶ τὰ προει-

μένα (Σ: προειρημένα, ρη substitué récemment à deux lettres grattées) σωθήσεται.

Comme le fait remarquer Weil, les mots τὰ προειρημένα σωθήσεται sont en contradiction avec le § 4 et avec tout le reste du discours. On a proposé τὰ περιλειμμένα. Τὰ μὴ προειρημένα nous paraîtrait une conjecture plus vraisemblable.

139. Démosthène, Olynthienne III, 14; p. 32.

Οὐ μὴν οὐδ' ἐκεῖνό γ' ὑμᾶς ἀγνοεῖν δεῖ, ὦ ἄ. 'Α., ὅτι ψήφισμ' οὐδενὸς ἀξιόν ἐστιν, ἂν μὴ προσγένηται τὸ ποιεῖν ἐθέλιν τάγε δόξαντα προθύμως ὑμᾶς.

Le dernier mot de cette phrase, ὑμᾶς, est tout à fait inattendu, et plus qu'inutile, puisqu'il ôte à la pensée exprimée par l'orateur le caractère de vérité générale qui en fait toute la force. Les dernières lettres du mot προθύμως en sont vraisemblablement l'origine.

140. Démosthène, Olynthienne III, 27; p. 35—36.

Νυνὶ δὲ πῶς ἡμῖν ὑπὸ τῶν χρηστῶν τῶν νῦν τὰ πράγματ' ἔχει; ἀρά γ' ὁμοίως καὶ παραπλησίως; οἷς τὰ μὲν ἄλλα σιωπῶ, πόλλ' ἂν ἔχων εἰπεῖν, ἀλλ' ὅσης ἅπαντες ὁρᾷτ' ἐρημίας ἐπειλημμένοι, καὶ Λακεδαιμονίων μὲν ἀπολωλότων, Θηβαίων δ' ἀσχύλων ὄντων, τῶν δ' ἄλλων οὐδενὸς ὄντος ἀξιοχρεω περὶ τῶν πρωτείων ἡμῖν ἀντιτάξασθαι, ἐξὸν δ' ἡμῖν καὶ τὰ ἡμέτερ' αὐτῶν ἀσφαλῶς ἔχειν καὶ τὰ τῶν ἄλλων δίκαια βραβεύειν, ἀπεστερήμεθα μὲν χώρας οἰκείας κτλ.

Rehdantz a vu que οἷς (devant τὰ μὲν ἄλλα σιωπῶ) peut être conservé, à la condition que l'on substitue ἐπειλημμένοις aux deux mots ἐπειλημμένοι καί, dont le premier ne saurait aller avec οἷς (dépendant de ἐξόν), et dont le second a justement choqué Dobree. Mais il faudrait aussi supprimer δ' ἡμῖν (ἡμῖν seul chez Denys d'Halicarnasse, suivi par Bekker et Dindorf), qui doit avoir été inséré par un interpolateur, lorsque ἐπειλημμένοις fut devenu ἐπειλημμένοι καί. (Nous avons lieu de croire que c'est par suite d'une confusion qu'un éditeur a attribué cette dernière conjecture à Rehdantz en même temps que la première.)

141. Démosthène, Olynthienne III, 34.

Οὐκοῦν σὺ μισθοφορὰν λέγεις, φήσει τις. Καὶ παραχρῆμά γε τὴν αὐτὴν σύνταξιν ἀπάντων, ὦ ἄ. 'Α., ἵνα τῶν κοινῶν ἕκαστος τὸ μέρος λαμβάνων, ὅτου δέοιθ' ἡ πόλις, τοῦθ' ὑπάρχου· ἔξεστιν ἄγειν ἡσυχίαν· οἴκοι μένων βελτίων, τοῦ δι' ἐνδείαν ἀνάγκη τι ποιεῖν αἰσχροὺς ἀπηλλαγμένους· συμβαίνει τι τοιοῦτον οἷον καὶ τὰ νῦν· στρατιώτης αὐτὸς ὑπάρχων κτλ.

Οἴκοι μένων βελτίων a paru inadmissible à Dindorf, qui met entre crochets le dernier de ces mots. Nous croyons qu'il faut se borner à écrire μὲν ὦν au lieu de μένων, ce qui donnera le sens : « En étant plus vertueux chez soi, dans la vie ordinaire. » L'emploi de μέν, sans δέ qui lui corresponde, est tout naturel dans une phrase ainsi construite.

142. Démosthène, Sur l'Ambassade, 213; p. 407.

Ἄλλα μὲν, ἂν γέ τι ἔξω τῆς πρεσβείας βλασφημῇ περὶ ἐμοῦ, κατὰ πόλλ' οὐκ ἂν εἰκότως ἀκούοιτ' αὐτοῦ. Οὐ γὰρ ἐγὼ κρίνομαι τήμερον, οὐδ' ἐγγεῖ μετὰ ταῦθ' ὕδωρ οὐδεὶς ἐμοί.

Probablement μετὰ τοῦθ' (s.-ent. τὸ ὕδωρ).

143. Démosthène, Pour les Mégalopolitains, 16—17; p. 206.

Si les Lacédémoniens feignent de vouloir faire droit aux prétentions des divers peuples grecs, ce n'est pas dans une pensée de justice, mais bien par un calcul intéressé : ἵνα πᾶσι δοκῶσι συμπράττειν ὅπως ἂν (Σ : ὅπως) ἕκαστοι κομίσωνται ταῦθ' ἃ φασιν αὐτῶν εἶναι, ἵν', ἐπειδὴν ἴωσιν ἐπὶ Μεσσήνην αὐτοὶ, συστρατεύωνται πάντες αὐτοῖς οὗτοι καὶ βοηθῶσι προθύμως.

Nous pensons qu'il faut corriger : ὅπως ἕκαστοι κομιῶνται. Mais, de plus, la répétition du mot ἵνα, au commencement de deux propositions dépendantes l'une de l'autre, embrouille bien inutilement la phrase. On peut admettre que Démosthène avait écrit : εἴτ', ἐπειδὴν ἴωσιν, et que, εἴτ' ayant été omis devant ἐπειδὴν, par une faute que la paléographie explique aisément, le supplément ἵν' fut ensuite inséré devant ce même mot ἐπειδὴν. Nous écririons donc : ἃ φασιν αὐτῶν εἶναι, εἴτ' ἐπειδὴν ἴωσιν. — La leçon de certains manuscrits, qui portent, non ἵν' ἐπειδὴν, mais ἐπειδὴν δέ (voir Voemel), paraît appuyer notre hypothèse.

144. [Démosthène], Sur l'Halonnesse, 33; p. 85.

Ὅτως ἀναιδής ἐστιν ὁ ἐν ἐπιστολῇ γεγραφώς, ἥ ἐστι νῦν ἐν τῷ βουλευτηρίῳ, ὅτ' ἐπιστομιεῖν ἡμᾶς ἔφη τοὺς αὐτῷ ἀντιλέγοντας, εἰ μὴ εἰρήνη γένηται, τοσαῦτα ὑμᾶς ἀγαθὰ ποιήσιν, ἃ γράφειν ἂν ἤδη, εἰ ἤδει τὴν εἰρήνην ἐσομένην.

Nous avons conjecturé : ὅς' ἐπιστομιεῖν ἡμᾶς, ἔφη, τοὺς αὐτῷ ἀντιλέγοντας....., τοσαῦτα κτλ. Voir la note explicative de Weil.

145. Euripide, **Hippolyte**, v. 1313—1316.

Δάκνει σε, Θησεῦ, μῦθος; Ἄλλ' ἔχ' ἡσυχος,
τοῦνθένδ' ἀκούσας ὡς ἂν οἰμώξης πλέον.
Ἄρ' οἶσθα πατρὸς τρεῖς ἀράς ἔχων σαφεῖς;
Ὡν τὴν μίαν παρεῖλες.....

Ἄρ' οἶσθα ἔχων, « ne sais-tu pas que tu as », ne convient aucunement au sens général du passage, puisque, au moment où Ar-témis prononce ces paroles, Thésée ne dispose plus que de deux ἀραί : c'est même ce que le vers suivant a pour objet de rappeler. Nous n'hésitons pas à croire qu'il faut corriger : Ἄρ' ἦσθα.

146. Démosthène, **Sur les Symmories**, 1 ; p. 178.

Περὶ γὰρ πραγμάτων ἐγχειροῦντες λέγειν ὧν οὐδ' ἂν εἰς ἀξίως ἐπικέσθαι τῷ λόγῳ δύναίτο, αὐτοὶ μὲν τοῦ δοκεῖν δύνασθαι λέγειν δόξαν ἐκφέρονται, τὴν δ' ἐκείνων ἀρετὴν ἐλάττω τῆς ὑπειλημμένης παρὰ τοῖς ἀκούουσι φαίνεσθαι ποιοῦσιν.

Ἐπικέσθαι τῷ λόγῳ dirait tout autant que ἀξίως ἐπικέσθαι τῷ λόγῳ. Il faut, ce semble, ou supprimer l'adverbe qui surcharge inutilement cette phrase, ou le remplacer par ἀξίῳ : « dont aucun orateur ne saurait atteindre le niveau par une éloquence digne du sujet. » Pour ce qui regarde la rencontre de l'ω final de ἀξίῳ et de ἐφ', il suffit de renvoyer à l'exercice 24.

147. Démosthène, **Sur les Symmories**, 1 ; p. 178.

Ἐγὼ δ' ἐκείνων μὲν ἔπαινον τὸν χρόνον ἡγοῦμαι μέγιστον, εὖ πολλοῦ γεγενημένου μεῖζω τῶν ὑπ' ἐκείνων πραχθέντων οὐδένες ἄλλοι παραδείξασθαι δεδύνηται.

Παραδείξασθαι n'est pas le mot qu'on s'attendrait à trouver ici. (Voir la note de Weil.) D'un autre côté, la glose que porte un manuscrit, ἀντὶ ἐνδείξασθε τέθεικεν, peut avoir pour origine une variante ἐνδείξασθαι. En partant de là, on arriverait assez naturellement, par le rapprochement des deux leçons, à conjecturer παρανδείξασθαι.

148. Démosthène, **Pour les Mégalopolitains**, 4 ;
p. 202—203.

Οὐκοῦν οὐδ' ἂν εἰς ἀντίποι ὡς οὐ συμφέρει τῇ πόλει καὶ Λακεδαιμονίους ἀσθενεῖς εἶναι καὶ Θηβαίους τουτουςί.

Que l'on voie, ou non, dans τουτουςί, un terme de mépris ana-

logue au latin « iste », il est singulier que ce démonstratif soit joint au nom des Thébains, qui ne paraissent pas avoir envoyé d'ambassadeurs à Athènes, comme pour les opposer aux Lacédémoniens, qui, d'après l'argument de ce discours, en avaient envoyé.

Ou l'auteur de l'argument s'est trompé, ou il faut écrire : καὶ Θηβαίους ἀσθενεῖς εἶναι καὶ Λακεδαιμονίους τουτουςί. Au point de vue même de l'enchaînement naturel des idées, ce dernier ordre paraît préférable. Car, comme le prouve la suite du discours, en disant qu'il faut que les Thébains soient faibles, Démosthène fait une concession aux idées de son auditoire; en disant la même chose des Lacédémoniens, il exprime son opinion personnelle, celle que son discours a pour objet d'établir. [Ch. Graux, élève.]

149. Démosthène, Philippique I, 28; p. 47.

Χρήματα τοίνυν, ἔστιν μὲν ἡ τροφή, σιτηρέσιον μόνον, τῇ δυνάμει ταύτῃ, τάλαντ' ἐνεθήκοντα καὶ μικρόν τι πρὸς.

L'impératif ἔστω conviendrait mieux que l'indicatif ἔστιν à l'évaluation anticipée et approximative que fait ici Démosthène.

150. Démosthène, Philippique I, 30; p. 48.

Ἐπειδὴν δ' ἐπιχειροτονήτε τὰς γνώμας, ἂν ὑμῖν ἀρέσκη, χειροτονήσετε.

Ἐπιχειροτονεῖν veut dire tantôt « mettre aux voix », tantôt « approuver par un vote, émettre un vote affirmatif ». La première de ces deux interprétations est évidemment la seule qui soit admissible dans le passage ci-dessus. Mais ἐπιχειροτονήτε est moins naturel que ne serait ἐπιχειροτονήση : « Quand il (c'est-à-dire celui qui préside) aura mis la question aux voix. » C'est ainsi que l'on dit, sans sujet exprimé : ἐκήρυξε (sous-ent. ὁ κήρυξ), ἐσάλπιγξε (s.-ent. ὁ σάλπιγξ).

151. Démosthène, Pour la Liberté des Rhodiens, 15; p. 194.

Εἰ οἶόν τε τοῦτ' εἰπεῖν τῷ συναγορεύοντι τῇ σωτηρίᾳ αὐτῶν.

L'hiatus τῇ σωτηρίᾳ αὐτῶν est inadmissible : on le fera disparaître en écrivant : εἰ οἶόν τε τοῦτ' εἰπεῖν αὐτῶν συναγορεύοντι τῇ σωτηρίᾳ.

152. Démosthène, Olynthienne II, 27; p. 26.

Φημί δὴ δεῖν εἰσφέρειν χρήματα, αὐτοὺς ἐξιέναι προθύμως, μηδέν αἰτιάσθαι πρὶν ἂν τῶν πραγμάτων κρατήσῃτε, τηνικαῦτα δ' ἂπ' αὐτῶν τῶν

ἔργων κρίναντας τοὺς μὲν ἀξίους ἐπαίνου τιμᾶν, τοὺς δ' ἀδικοῦντας κολάζειν, τὰς προφάσεις δ' ἀφελεῖν καὶ τὰ καθ' ὑμᾶς ἐλλείμματα.

Τηνικαῦτα annonce que l'orateur va quitter le présent pour parler de l'avenir. Dans le dernier membre de phrase, un mot devrait indiquer, ce semble, qu'il revient au présent. Nous proposons d'insérer ἤδη entre τὰς προφάσεις δ' ἀφελεῖν et καί.

153. Démosthène, Olynthienne II, 29; p. 26.

Πρότερον μὲν γάρ, ὦ ἄ. Ἀ., εἰσφέρετε κατὰ συμμορίας, νυνὶ δὲ πολιτεύεσθε κατὰ συμμορίας · ῥήτωρ ἡγεμῶν ἐκατέρων, καὶ στρατηγὸς ὑπὸ τοῦτῳ, καὶ οἱ βοησόμενοι τριακόσιοι.

On ne comprend guère comment deux partis (ἐκατέρων) peuvent être assimilés aux vingt symmories entre lesquels étaient répartis les contribuables. Il nous paraît probable que ἐκατέρων a pris la place de ἐκάστων.

La fin de la phrase est encore plus difficile à expliquer : les nombreux commentaires auxquels elle a donné lieu n'ont guère fait qu'en rendre l'obscurité plus manifeste. En l'absence d'une interprétation vraiment satisfaisante, nous écrivions volontiers : καὶ βοηθοῦμεν οἱ τριακόσιοι, « et nous leur venons en aide, nous arrivons en sous-ordre, nous, les Trois cents. » L'orateur a en vue les trois cents citoyens les plus riches, qui, à ce titre, occupaient la tête de la liste des contribuables : la fortune de ces hommes devait leur assurer une influence politique prépondérante au sein de chaque parti. Comptaient-ils parmi eux Démosthène? Nous le pensons, et notre conjecture le suppose.

154. Eschyle (Scholiaste d'), Suppliantes, v. 299.

Τὴν διὰ τὴν γενομένην ὑπὸ Διδὸς μεταμόρφωσιν τῆς Ἰοῦς τῇ θεᾷ προσῆψας.

Pour rendre à cette phrase le sens qu'elle avait évidemment (cf. la note de Weil), avant d'être ainsi altérée, il suffit de changer διὰ τὴν en δι' αὐτὴν (« à cause d'elle, d'Héra ») [Chatelain et Graux], et προσῆψας en προσῆψεν (« le poète a attribué »). Pour la confusion de διὰ τὴν et de δι' αὐτὴν, voir Bast, *Com. pal.*, pages 703-706; et pour celle de εν et de ας, id. ib., pages 761-762; Grégoire de Corinthe, éd. Schæfer, p. 143.

155. Eschyle, Suppliantes, 267—268.

Ἄπιστα μυθεῖσθ' ὦ ξένοι, κλύειν ἐμοί,
ὥπως τόδ' ὑμῖν ἐστὶν Ἀργεῖον γένος.

C'est justement, selon nous, que τόδε, (qu'on est réduit à interpréter « id quod dicitis »,) a choqué Meineke. Mais, au lieu de changer avec ce critique τόδ' en ποθ', nous préférierions substituer ἡμῖν à ὑμῖν. Le sens serait alors : « Que nous avons sous les yeux une famille argienne. » [Émile Chatelain, élève.]

156. Eschyle, **Suppliantes**, 529—530.

Λίμνα δ' ἔμβαλε πορφυροειδεῖ
τὴν μελανόζυγ' ἄταν.

Le dernier vers désignait certainement, ou le vaisseau sur lequel les fils d'Égyptus avaient traversé la mer, ou les fils d'Égyptus eux-mêmes, en faisant allusion à leur couleur. Mais il nous paraît difficile de tirer ce sens du texte ci-dessus. Au contraire, on comprendrait parfaitement τὴν μέλανα ζυγίταν (le singulier pour le pluriel). Ζυγίταν peut très-bien avoir été écrit ζυγείταν dans un manuscrit : d'où la leçon actuelle.

157. Eschyle, **Suppliantes**, v. 560.

Ἵδωρ (Weil : γένος) τὸ Νείλου νόσοις ἄθικτον.

Appliqués à l'Égypte, les mots νόσοις ἄθικτον ne se comprendraient guère : car on est malade dans ce pays comme partout ailleurs. Appliqués à l'eau du Nil, ils se comprennent encore moins. Peut-être Eschyle avait-il écrit δρόσοις ἄμικτον : il ne pleut que rarement dans la vallée du Nil ; et Hérodote (III, 40) cite même, comme un fait unique en son genre, une pluie tombée dans la Haute-Égypte.

158. Eschyle, **Suppliantes**, 561—564.

Μαινομένα πόνοις ἀτί-
μοις ὀδύναις τε κεντροδα-
λήτισι θυιάς Ἥρας.

Il faut écrire probablement : πόνοις ἀπνοίς.

159. Eschyle, **Suppliantes**, 536—537.

Δίας τοι γένος εὐχόμεθ' εἶναι
γὰρ ἀπὸ τᾶσδ' ἔνοικοι.

« Planus μέτοικοι », dit Weil. Nous pensons qu'il est légitime de rétablir ici ce mot, au moyen de la transposition : τᾶσδ' ἀπὸ γὰρ μέτοικοι. D'autre part, il nous paraît nécessaire, pour la suite des idées, que les Danaïdes, qui viennent d'invoquer Zeus, lui rappellent,

dans le premier vers, qu'il est le père de leur race. En conséquence, nous écririons les deux vers comme il suit :

Δῖαί τοι γένος εὐχόμεθ' εἶναι
τᾶσδ' ἀπὸ γᾶς μέτοικοι.

« Nous sommes des descendantes de Zeus, qui avons quitté ce pays pour aller en habiter un autre. »

160. Eschyle, *Suppliantes*, 538—539.

Παλαιὸν δ' εἰς ἵχνος μετέσταν
ματέρος ἀνθονόμους ἐπωπάς,
λειμῶνα βούχιλον, ἔνθεν Ἴώ.....

Les uns interprètent ἐπωπάς « speculæ, loca edita » ; les autres, « Ionis inspectiones », en d'autres termes, « les lieux où Io était surveillée par Argus ». Ni l'une ni l'autre de ces explications ne nous paraît satisfaisante. Faut-il écrire ἐπαύλεις?

161. Eschyle, *Suppliantes*, 329—331.

Ἐπεὶ τίς ἡὔχει τήνδ' ἀνέλπιστον φυγὴν
κέλσειν ἐς (ms. κέλσειεν) Ἄργος κῆδος ἐγγενὲς τὸ πρὶν,
ἔχθει μεταπτοιοῦσαν εὐναίων γάμων.

Κέλσειν ἔμ' Ἄργος s'éloignerait moins que la Vulgate de la leçon du manuscrit. La construction serait alors : ἐμὲ κέλσειν Ἄργος (que je terminerais, proprement « que je ferais débarquer », à Argos) τήνδ' ἀνέλπιστον φυγὴν. Cf. v. 16 : κέλσαι δ' Ἄργους γαῖαν (sans ἐς). La forme emphatique ἐμὲ s'expliquerait par le rapprochement antithétique de Ἄργος et du pronom. Μεταπτοιοῦσαν, qu'on rapporte par syllepse à κῆδος, s'accorderait, naturellement, avec ἐμὲ.

Εὐναίων γάμων n'a rien de choquant en soi, puisque le même pléonasme se rencontre ailleurs. Cependant, il nous semble qu'ici le sens général de la phrase pourrait faire préférer ἐγγαίων.

162. Eschyle, *Suppliantes*, 241—242.

Κλάδοι γε μὲν δὴ κατὰ νόμους ἀφικτόρων
κεῖνται παρ' ὑμῖν πρὸς θεοῖς ἀγωνίοις.

Probablement : παρ' ὑμῶν. On sait que κεῖμαι, chez les Attiques, a la force d'un parfait passif, et tient la place de τέθειμαι. [Ém. Chatelet, élève.]

163. Eschyle, *Suppliantes*, 381—384.

Τὸν ὑψόθεν σκοπὸν ἐπισκόπει,
φύλακα πολυπόνων

βροτῶν οἱ τοῖς πέλας προσήμενοι
δικας οὐ τυγχάνουσιν ἐνόμου.

C'est Zeus protecteur des suppliants dont il est question dans ce passage. Mais, à défaut du vers suivant où il est nommé, on aurait peine à le reconnaître. Nous ne pensons pas, du moins, que l'expression τοῖς πέλας προσήμενοι suffise pour désigner clairement les suppliants : dans *Oedipe Roi*, 45-46, προσήμεθα βωμοῖσι τοῖς σοῖς signifie simplement « nous sommes assis au pied de tes autels. »

Nous écrivions τοὺς πέλας προσιγμένοι, « ayant supplié autrui. »

164. Démosthène, *Pour les Mégalopolitains*, 32;
p. 210.

Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ ἄ. Ἀ., μὰ τοὺς θεοὺς, οὔτε φιλῶν οὔδετέρους οὔτε μισῶν ἰδίᾳ εἶρηκα, ἀλλ' ἂ νομίζω συμφέρειν ὑμῖν.

La conjecture de Dobree εἶρηκα à εἶρηκα, ἀλλὰ νομίζων, améliore certainement la phrase, en ce qui regarde le sens. Mais elle a, d'une part, l'inconvénient de supposer une double faute, en second lieu, celui de laisser subsister l'hiatus ἰδίᾳ εἶρηκα, et même d'en introduire un nouveau (à εἶρηκα). Le même critique propose subsidiairement d'insérer οὐδέν devant οὔτε φιλῶν (en conservant à νομίζω). Nous aimerions mieux substituer οὐδέν au mot inutile ἰδίᾳ.

165. Babrius, *LIII*, 7—8.

Τρίτον δ' ἐπ' αὐτοῖς εἶθε μὴ σύγ' εἰς ὥρας
ἴκοιο, μὴδὲ μοι πάλιν συναντήσας.

Ce texte est celui de Lachmann. Ahrens a proposé ἴκοιο, μὴδὲ πάλιν ἐμοί, sans doute parce que ce deuxième vers lui a paru mal coupé. Mais la conjecture d'Ahrens, aussi bien que la vulgate, a le défaut de faire dire au Renard quatre vérités, alors qu'il lui suffit d'en dire trois pour obtenir sa grâce.

Nous inclinons à croire que Babrius avait écrit : ἴκοι', ὅπως μοι μὴ πάλιν συναντήσας. On s'expliquerait facilement l'omission de μὴ après μοι, et, par suite, le remaniement du second vers. Pour ce qui regarde ὅπως entre deux optatifs, on peut rapprocher, par exemple, Sophocle, *Ajax*, v. 1247 et suivants.

166. Aristophane, *Guepes*, 838.

Τροφαλίδα τυροῦ Σικελικὴν κατεδήδοκεν.

L'auteur de la scholie « Κυρίως ὁ κύκλος τοῦ τροχοῦ » avait probablement sous les yeux une autre leçon que τροφαλίδα, peut-être

τροχαλιδα (?), mot d'ailleurs inconnu. Au surplus, τροφαλις τυροῦ se trouve textuellement chez Pollux (VI, 48), et dans Athénée (IV, p. 149 F). [Jules Nicole, répétiteur.]

167. Denys d'Halicarnasse, Lettre I à Ammæus, ch. 9.

Τῶν Ὀλυνθίων πρέσβεις ἀποστειλάντων εἰς τὰς Ἀθήνας, καὶ δεομένων μὴ περιδεῖν αὐτοὺς καταπολεμηθέντας, ἀλλὰ πρὸς ταῖς ὑπαρχούσαις δυνάμεσι πέμψαι βοήθειαν, ἔπεμψεν αὐτοῖς ὁ δῆμος.....

Nous écrivions : πρὸς τὰς ὑπαρχούσας δυνάμεις, « en raison des forces dont ils pouvaient disposer. »

168. Triphiodore, Prise d'Ilion, 152—153.

Ὡς φάμενος βουλῆς ἐξώχετο · τοῖο δὲ μῦθος
πρῶτος ἐφωμάρτησε Νεοπτόλεμος θεοειδής.

Corrigez : βουλῆς ἐξήρχετο. (Cf. *Odyssée*, XII, 339 : κακῆς ἐξήρχετο βουλῆς.)

Ulysse ne sort point à ce moment du conseil : il attend qu'un certain nombre de ses compagnons d'armes aient adhéré à sa proposition, et soient venus se ranger autour de lui. Ce n'est qu'au vers 185 qu'ils partent tous ensemble, après avoir adressé leur prière à Athéné.

169. Dion Cassius, fragment 20, éd. Gros et Boissée, pages 626—7.

Εἰ δὲ πάντως ἀποθανὼν συμβαλοῦμαι τι πρὸς τὴν κοινὴν σωτηρίαν, ἐτοίμως ἔχω τελευτᾶν. Κτήσασθαι γὰρ ἰδίῳ (δίῳ n'est qu'une faute d'impression) θανάτῳ τὴν δημοσίαν εὐνοίαν καλόν.

Naber a vu que le mot εὐνοίαν est inadmissible ici. Nous avons pensé d'abord à εὖσοιαν : mais il est peu vraisemblable que ce mot rare, et peut-être exclusivement poétique, ait été employé par Dion Cassius. Selon toute apparence, le nom à rétablir est εὐροίαν, que les auteurs de la décadence emploient dans le sens pur et simple de « prospérité ».

170. Euripide, Hippolyte, 1305—1309.

Τροφῶ διώλετ' οὐχ ἐκῶσα μηχαναῖς,
ἢ σῶ δι' ἔρκων παιδί σημαίνει νόσον.
Ὅ δ' ὥσπερ οὖν δίκαιον οὐκ ἐφέσπετο
λόγοισιν, οὐδ' αὖ πρὸς σέθεν κακούμενος
ἔρκων ἀφείλε πίστιν, εὐσεβῆς γεγώς.

A la vulgate mal autorisée ὁ δ' ὥσπερ οὖν δίκαιον, les derniers éditeurs substituent, d'après les bons manuscrits, ὥσπερ ὧν δίκαιος. Mais cette dernière leçon ne saurait guère elle-même passer pour définitive. Au lieu de ὥσπερ, c'est ἅτε que l'on attendrait : ὥσπερ ὧν δίκαιος signifierait plutôt, à ce que nous croyons, « comme s'il était (ou « avait été ») juste ». Nous proposons : ὥσπερ ἦν δίκαιος, « comme il devait (le faire), comme c'était son devoir. »

171. Plutarque, **Vie de Sylla**, page 454.

Ἦτι δὲ καὶ δι' ὧν φησι πρὸς τύχην εὖ πεφυκέναι μᾶλλον ἢ πρὸς πόλεμον, τῇ τύχῃ τῆς ἀρετῆς πλεόν ἔοικε νέμειν καὶ ὅλως ἑαυτὸν τοῦ δαίμονος ποιεῖν.

Nous ne voyons pas bien ce que peut signifier πρὸς τύχην εὖ πεφυκέναι. Plutarque aurait-il écrit πρὸς σχολήν? La faute, alors, aurait son explication dans le sens général du passage, où domine l'idée de *τύχη*, ou encore dans le voisinage de ce mot même, qui se trouve une ligne plus loin.

172. Sophocle, **Trachiniennes**, 157—160.

Λεῖπει παλαιὰν δέλτον ἐγγεγραμμένην
 ξυνθήμαθ', ἄμοι πρόσθεν οὐκ ἔτλη ποτὲ,
 πολλοὺς ἀγῶνας ἐξιὼν, οὐπω φράσαι,
 ἀλλ' ὥς τι δράσων εἶρπε καὶ θανούμενος.

Au quatrième vers, on est forcé d'attribuer le sens de « réussir » à l'expression δρᾶν τι, qui signifie ordinairement « faire quelque chose d'important, d'utile ou de remarquable. » Nous proposons : ἀλλ' ὥς περάσων εἶρπε (sous-entendu τοὺς ἀγῶνας : comme on dit περᾶν κίνδυνον).

173. Sophocle, **Trachiniennes**, 714—718.

Τὸν γὰρ βαλόντ' ἄτρακτον οἶδα καὶ θεὸν
 Χείρωνα πημήναντα, χῶνπερ ἂν θίγῃ
 φθείρει τὰ πάντα κνώδαλ'· ἐκ δὲ τοῦδ' ὅδε
 σφαγῶν διελθὼν ἰὸς αἵματος μέλας
 πῶς οὐκ ὀλεῖ καὶ τόνδε; δόξῃ γοῦν ἐμῇ.

Au troisième vers, la conjecture de Wecklein, φθείροντα πάντα, ou φθείρονθ' ἅπαντα, nous paraît plausible. Quant à la suite, nous pensons qu'elle doit être restituée ainsi : εἰς δὲ τοῦνδοθεν Σφαγῶν διελθὼν ἰὸς αἵματος μέλας Πῶς οὐκ ὀλεῖ καὶ τόνδε;

Εἰς δὲ τοῦνδοθεν n'est pas contraire aux habitudes de Sophocle, qui attribue souvent aux formes en *θεν* le sens des formes correspondantes

en θι. (Cf. v. 938 : πλευρόθεν πλευράν παρείς. *Electre*, 1058, avec la note de W. Dindorf.) Le sens du passage ainsi corrigé sera : « Comment le venin dont était imprégnée la flèche, confondu avec le sang des blessures de Nessus, ne ferait-il pas mourir Hercule aussi, une fois qu'il se sera insinué dans l'intérieur de son corps? » Πῶς δὲ ὁ ἰδὲ οὐκ ὀλεῖ καὶ τόνδε, διελθὼν εἰς τοῦνδοθεν μετὰ τοῦ αἵματος τῶν σφαγῶν;

174. Sophocle, *Trachiniennes*, 723—724.

Ταρβεῖν μὲν ἔργα δεῖν' ἀναγκαίως ἔχει,
τὴν δ' ἐλπιδ' οὐ χρεὶ τῆς τύχης κρίνειν πάρος.

Le sens paraît demander ταρβεῖν μὲν ἔργ' ἄδηλ' : « Il est naturel d'éprouver de la crainte en présence des actes obscurs (c'est-à-dire, dont la portée et les conséquences sont encore inconnues); mais il ne faut pas donner tort ou raison à l'espérance (se l'interdire absolument, ou s'y livrer en toute confiance) avant l'événement, (qui seul en est juge.) »

175. Sophocle, *Trachiniennes*, 927—934.

Κἀγὼ δρομαία βᾶσ' ὅσονπερ ἔσθενον,
τῷ παιδί φράζω τῆς τεχνωμένης τάδε.
Κἀν ᾧ τὸ κεῖσε δεῦρό τ' ἐξορμώμεθα,
ῥῶμεν αὐτὴν ἀμφιπλήγι φασγάνῳ
πλευρὰν ὅφ' ἦπαρ καὶ φρένας πεπληγμένην.

Le membre de phrase καὶ ᾧ τὸ κεῖσε..... dépend évidemment de πεπληγμένην, et exprime une action antérieure à celle que marque le verbe de la proposition principale, ῥῶμεν. Cependant, dans l'état actuel du texte, la seule interprétation possible paraît être : « Et pendant que nous allons et revenons, nous voyons.... ». La clarté gagnerait au remplacement d'ἐξορμώμεθα par l'imparfait ἐξωρμώμεθα. Le Scholiaste, d'ailleurs, interprète : Καὶ ἐν ὅσῳ διετρέχομεν πρὸς τὸν Ὑλλων, εἴτα πάλιν πρὸς τὴν Δηϊάνειραν, ἔφθασεν αὐτὴν ἀνελοῦσα.

176. Démosthène, *Pour la Liberté des Rhodiens*, 15; p. 194.

Καὶ παρὸν αὐτοῖς Ἑλλήσι καὶ βελτίοσιν αὐτῶν ὑμῖν ἐξ ἴσου συμμαχεῖν, βαρβάροις καὶ δούλοις, οὓς εἰς τὰς ἀκροπόλεις παρεῖνται, δουλεύουσιν.

Isolé du texte, le mot ὑμῖν, qui l'embrouille aujourd'hui, en serait un bon commentaire. Si l'on considère de plus que ce mot précède αὐτῶν dans certains manuscrits, et le suit dans d'autres, on sera disposé à croire qu'il provient de la marge.

177. Sophocle, **Trachiniennes**, 938—942.

..... Ἀλλὰ πλευρόθεν
πλευρὰν παρεῖς ἔκειτο πόλλ' ἀναστένων
ὥς νιν ματαίως αἰτία βάλοι κακῇ,
κλαίων ὀθούνεχ' εἰς δυοῖν ἔσοιθ' ἄμα
πατρός τ' ἐκείνης τ' ὠρφανισμένος βίου.

Le vers 941, corrigé comme ci-dessus par Nauck, renferme, ce semble, encore une faute. Κλαίων paraît dépendre du participe précédent ἀναστένων, tandis que, en réalité, il est question, d'abord des remords d'Hyllus, puis, en second lieu, de la douleur qu'il éprouve à la pensée de se voir orphelin. Nous n'hésiterions pas à écrire : κλαίων δ' ὀθούνεχ'.

178. Démosthène, **Olynthienne I**, ch. 15; p. 13.

Le texte est celui du n° 71, où la question a été posée, mais non résolue.

Pour remédier à l'altération de ce passage, il suffit de remplacer οὐκ par οὐδέν. Cf. **Paix**, 23, p. 63 : Εὐρήσεθ' ἕκαστον πολλὰ προηγγέ-
νον, ὧν οὐδὲν ἐδούλετο, πράξει. La faute originelle paraît avoir été l'omission de la terminaison ἐν devant les lettres ἐδ. Οὐδ, n'offrant aucun sens ici, a été changé en οὐκ : d'où la vulgate. Quant à l'omission signalée chez Stobée, elle peut s'expliquer par le voisinage du groupe de lettres ουλ (dans ἐβουλόμεθα).

179. Plutarque, **Vie de Sylla**, p. 455.

Τρίτην δὲ Κλοιλίαν, ἣν ἀπεπέμψατο μὲν ὡς στεῖραν ἐντίμως καὶ μετ' εὐφημίας, καὶ δῶρα προσθεῖς, ὀλίγαις δὲ ὑστερον ἡμέραις ἀγαγόμενος τὴν Μέτελλαν, ἔδοξε διὰ τοῦτο τὴν Κλοιλίαν οὐ καλῶς αἰτιάσασθαι.

Corrigez : οὐκ ἄλλως. « Il parut pour cette raison ne l'avoir pas accusée sans motif. »

180. Sophocle, **Œdipe Roi**, 936—937.

..... Τὸ δ' ἔπος οὐξερῶ τάχ' ἂν
ἦδοιο μὲν, πῶς δ' οὐκ ἂν; ἀσφάλλοισ δ' ἴσως.

Les exemples qu'on peut citer de ἦδομαι construit avec l'accusatif ne sont pas véritablement analogues à celui-ci. Mais la phrase deviendra tout à fait conforme à l'usage, si l'on corrige : Τὸ (équivalent de ὃ) δ' ἔπος ἐξερῶ. En effet, rien n'empêchera de sous-entendre τῷ ἔπει après ἦδοιο μὲν.

181. Sophocle, *Trachiniennes*, 371—374.

Καὶ ταῦτα πολλοὶ πρὸς μέση Τραχινίων
ἀγορᾷ συνεξήκουον ὡσαύτως ἔμοι,
ὥστ' ἐξελέγγειν · εἰ δὲ μὴ λέγω φίλα,
οὐχ ἥδομαι, τὸ δ' ὄρθον ἐξείρηχ' ὅμως.

On interprète ὥστ' ἐξελέγγειν « ita ut illum arguere possint ». Mais le texte grec n'a aucun mot qui réponde soit à « illum » soit à « possint ». Nous pensons que Sophocle avait écrit : οὐς ἔστ' ἐλέγγειν, « qu'on peut interroger ».

182. Aristodème, IV, 1 (*Historicorum Græcorum fragmenta*, éd. Müller-Didot, tome V) ¹.

Il s'agit de Pausanias : Συντεθειμένος γὰρ ἦν Ξέρξη προδώσεσθαι αὐτῷ τοῦς Ἑλληνας ἐπὶ τῷ λαβεῖν θυγατέρα παρ' αὐτοῦ πρὸς γάμον · ὃς (ms. ὡς) ἐπηρμένος τῇ τε (ms. τε τῇ) ἐλπίδι ταύτῃ καὶ τῷ εὐτυχήματι τῷ ἐν Πλαταιαῖς οὐκ ἔμετριοπάθει.

Corrigez : ὥστε ἐπηρμένος.

183. Aristodème, III, 3.

Ἐστρατήγει δὲ <ἐπὶ> τῆς Μυκάλης Λακεδαιμονίων μὲν Λεωτυχίδης δ βασιλεὺς, Ἀθηναίων δὲ Ξάνθιππος ὁ Ἀρίφρονος ὁ Περικλέους πατήρ.

Au lieu d'intercaler avec Müller le supplément ἐπὶ, peut-être vaudrait-il mieux substituer τῶν Μυκάλη à la leçon τῆς Μυκάλης. Cf. cf Μπραθῶνι (Platon, Ménexène, 240 et 241). Si nous ne connaissons pas d'exemples de Μυκάλη employé seul comme locatif, nous voyons du moins qu'on disait fréquemment ἐν Μυκάλη, en parlant de la bataille dont il s'agit ici (Pape, *Eigennamen*, éd. 1863).

184. Aristodème, VII.

Ἐκ τῆς Δήλου τὰ συναχθέντα μετεκόμισαν εἰς τὰς Ἀθήνας, καὶ κατέθεντο ἐντὸς ἐν <τῇ> Ἀχροπόλει.

Le mot inutile ἐντός doit provenir d'une digraphie ² de la fin

1. L'article critique de Mæhly sur Aristodème (dans les *Jahrbücher de Fleckeisen*, 1871) nous avait d'abord échappé. Nous en avons eu connaissance assez tôt pour retrancher de cette page une correction de l'abbé Duchesne (ἐν δὲ τῷ αὐτῷ ἔστι τούτῳ, au lieu de οὕτω, ch. XV), mais non pour supprimer nos n° 126 et 131, où nous nous sommes pareillement rencontrés avec Mæhly.

2. Par ce mot, analogue pour le sens et pour la forme à διλογία, dont

du mot précédent κατέθεντο. C'est ainsi que, plus bas (VIII, 1), le ms. offre la leçon γενομενομενος, au lieu de γενόμενος, qu'a rétabli Wescher.

C'est à tort que Müller a inséré τη devant Ἀκροπόλει. Cf. par exemple Démosthène, Phil. III, 41, p. 424 : εἰς Ἀκρόπολιν. De même Dinarque, contre Dém. 96; contre Aristog. 24. [Charles Graux, élève.]

185. Aristodème, XII, 2—XIII, 1.

Παραταξάμενοι δὲ πάλιν (s.-ent. οἱ Ἀθηναῖοι) ἐν Οἰνοφύτοις, στρατηγούντος αὐτῶν Τολμίδου καὶ Μυρωνίδου, ἐνίκησαν Βοιωτοὺς καὶ κατέσχον Βοιωτίαν. Εὐθὺς ἐστράτευσαν ἐπὶ Κύπρον.

D'après Müller, Aristodème aurait commis ici une faute grave contre la chronologie, en faisant succéder immédiatement (εὐθύς) à la bataille d'Oënophytes l'expédition contre Chypre, alors qu'en réalité sept années ont séparé ces deux événements. Mais il est plus vraisemblable que εὐθύς a pris ici la place de αὖθις, « puis », d'autant plus que ce dernier mot suffit, sans dé, pour empêcher l'asyndète. [Charles Graux, élève.]

Un manuscrit antérieur, sinon celui de l'auteur même, portait sans doute Τολμίδου seul, à l'endroit où on lit aujourd'hui Τολμίδου καὶ Μυρωνίδου. Le dernier de ces noms doit provenir d'une note rectificative, destinée à mettre le passage ci-dessus d'accord avec le récit de Thucydide (I, 408; IV, 95). Quant à la question de savoir s'il faut écrire dans le texte στρατηγούντος αὐτῶν Τολμίδου, ou στρατηγούντος αὐτῶν Μυρωνίδου, nous ne prendrons pas sur nous de la trancher.

186. Aristodème, XI, 1.

Οἱ δὲ Ἕλληνες, <οὐ> γνόντες ταῦτα, ἐξεδίωκον τὸν στρατὸν τὸν ἄμα τῷ Θεμιστοκλεῖ, [καὶ] παραγενόμενοι δὲ ἔγνωσαν, καὶ ἀντεπεστράτευσαν τῷ Ἀρταξέρξει, εὐθὺς τε τὰς Ἰωνικὰς καὶ τὰς λοιπὰς πόλεις Ἑλληνίδας ἡλευθέρουν Ἀθηναῖοι.

Kai (après Θεμιστοκλεῖ) peut n'avoir d'autre origine que la syllabe précédente κλεῖ : et nous pensons que Müller a eu raison de mettre ce mot entre crochets, quelques exemples que l'on puisse citer d'ail-

on trouve des exemples, nous désignons la faute qui consiste à copier deux fois la même lettre ou le même groupe de lettres. « Dittographie », qui vient immédiatement du grec, a le défaut d'être équivoque. La prédilection, d'ailleurs naturelle, des philologues pour les mots empruntés directement soit au grec soit au latin, a eu cette conséquence, que leur terminologie est peut-être la moins précise qui existe.

leurs de la locution καὶ.... δέ, soit chez les écrivains attiques, soit chez Aristodème lui-même. Mais l'insertion de οὐ devant γόντες nous paraît gâter le sens. En effet, l'idée qu'on attend est « A cette nouvelle », et non « Ignorant la mort de Thémistocle ». Nous laisserions le premier membre de phrase tel qu'il est, et nous corrigerions ainsi la suite : περιγενόμενοι δὲ ἔγνωσαν καὶ ἀντεπιστρατεύειν : « et, vainqueurs, ils résolurent d'aller plus loin (καί), à savoir de rendre à Artaxerce attaque pour attaque. »

187. Aristodème, X, 2.

Ἡ γυνὴ τοῦ Ἀδμήτου ὑπέθετο Θεμιστοκλεῖ ἀρπάσαι τὸν τοῦ βασιλέως παῖδα, καὶ καθεσθῆναι ἐπὶ τῆς ἐστίας ἱκετεύοντα. Πράξαντος δὲ τοῦ Θεμιστοκλέους, ὁ Ἀδμητος κατελέησας αὐτὸν οὐκ ἐξέδωκεν.

Il faut probablement corriger : πράξαντος δὲ <τοῦτο> τοῦ Θεμιστοκλέους. Cf. V, 3 : πραξάντων δὲ τοῦτο τῶν Ἀθηναίων. [L'abbé Duchesne, élève.]

188. Aristodème, IV, 1.

Ἀπὸ δὲ τῆς Περσικῆς στρατείας ἐπὶ τὸν Πελοποννησ<ιακὸν πόλεμον
.....> ἐπράχθη τάδε.

Après Πελοποννησ, il manque de vingt-cinq à trente lettres, selon Müller. Précédemment, Wescher avait compté trente lettres environ : l'abbé Duchesne, après avoir examiné à son tour le manuscrit, partage l'avis de ce dernier éditeur. Nous proposons de rétablir les mots ἔτη διεγένετο (cf. VIII, 4 : πολλοῦ δὲ χρόνου διαγενομένου) ν', ἐν οἷς : lesquels, ajoutés au supplément, reproduit ci-dessus, de Wescher, donneront un total de trente lettres.

189. Aristodème, II, 1.

Μαρδόνιος, υἱὸς Γωθρύου τοῦ καὶ αὐτοῦ ἐπιθεμένου τοῖς <μά>γοις, συμ<πεπει>κῶς καὶ αὐτὸς Ξέρξην στρατεύσαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα.

Suivant l'abbé Duchesne, qui a vu le manuscrit, la première syllabe du mot μάγοις est si peu endommagée qu'il n'y avait pas lieu de la mettre entre crochets.

A la place de καὶ αὐτοῦ, qui ne se comprend guère ici, nous proposons d'écrire ἐβδόμου (ou ζ') αὐτοῦ, « lui septième ». Le voisinage de καὶ αὐτός peut être l'origine de la faute. Ajoutons qu'une des abréviations les plus fréquentes de καὶ se rapproche beaucoup, quant à la forme, d'un ζ.

190. Platon, **Gorgias**, p. 523 C.

Sous Cronos, et dans les premiers temps du règne de Zeus, raconte Socrate, les hommes comparaissaient, le jour de leur mort, devant un tribunal chargé de condamner les méchants aux supplices du Tartare, et de récompenser les bons en les envoyant aux Iles des Bienheureux. Mais les arrêts de ce tribunal n'étant pas toujours conformes à l'équité, Pluton et ses ministres viennent se plaindre à Jupiter:

Ὁ τε οὖν Πλούτων καὶ οἱ ἐπιμεληταὶ ἐκ μακάρων νήσων ἰόντες ἔλεγον πρὸς τὸν Δία ὅτι φοιτῶν σφιν ἄνθρωποι ἑκατέρωσε ἀνάξιοι.

Pluton et les ἐπιμεληταί, qui viennent des Iles des Bienheureux, peuvent bien savoir ce qui s'y passe; mais, pour parler des hommes qui arrivent dans les deux régions (ἐκατέρωσε), il faut qu'ils aient visité aussi le Tartare. Il semble qu'il y ait là une lacune, et que les mots φοιτῶν σφιν ἑκατέρωσε ne puissent venir qu'après une mention expresse de l'un et de l'autre séjour. Remarquons, d'autre part, que Plutarque, dans la citation qu'il fait de ce passage, écrit οἱ ἐπιμεληταὶ οἱ ἐκ μακάρων νήσων. En tenant compte de cette variante, on arrive naturellement à conjecturer: ὁ τε οὖν Πλούτων καὶ οἱ ἐπιμελητ <αἱ, οἱ τε ἐκ Ταρτάρου > αἱ οἱ ἐκ μακάρων νήσων, ἰόντες ἔλεγον πρὸς τὸν Δία ὅτι φοιτῶν σφιν ἄνθρωποι ἑκατέρωσε ἀνάξιοι. Il faut noter d'ailleurs que Stobée (Eclog. phys. p. 143 éd. Viger), et, sauf la variante indiquée, Plutarque (Consolation à Apollonius, p. 120), ne paraissent pas avoir eu sous les yeux un texte plus complet que la Vulgate.

[Communiqué par Jules Nicole, répétiteur.]

191. Platon, **Gorgias**, p. 483 A.

Φύσει μὲν γὰρ πᾶν αἰσχρὸν ἐστὶν ὅπερ καὶ κάκιον, τὸ ἀδικεῖσθαι, νόμῳ δὲ τὸ ἀδικεῖν.

Selon la nature, commettre l'injustice est plus honteux que la souffrir, en tant que plus mauvais. La loi, au contraire, juge que la honte est plus grande pour qui commet l'injustice. Le sens général n'est pas douteux: mais la construction de la phrase est évidemment illogique. Peut-être, au lieu de πᾶν, faut-il écrire ὧ 'τᾶν, « mon ami, mon cher ». Cette apostrophe ironique serait bien d'accord avec le mouvement et le ton général du discours de Calliclès.

[Communiqué par Jules Nicole, répétiteur.]

192. Clément d'Alexandrie, **Protrepticos**, II, p. 16

(Potter).

Ἄλωμένη γὰρ ἡ Δηὼ κατὰ ζήτησιν τῆς θυγατρὸς τῆς Κόρης περὶ τὴν Ἐλευσίνα — τῆς Ἀττικῆς ἐστὶ τοῦτο χωρίον — ἀποκάμνει.....

Cobet propose de supprimer τῆς θυγατρὸς ('Ερμῆς λόγιος, tome I, p. 193) : il semble qu'il serait plus naturel d'éliminer τῆς Κόρης.

Τῆς Ἀττικῆς ἐστὶ τοῦτο χωρίον (τοῦτο τὸ χωρίον dans Eusèbe, Prép. Évang. II, 3, 34, éd. Dindorf) est une intrusion manifeste. Ce n'est pas Clément d'Alexandrie qui peut se croire obligé de donner une telle explication. En effet, quatre pages plus haut (p. 12 Pott.), en parlant de Déméter et de Perséphone, il s'exprime ainsi : καὶ τὴν πλάνην καὶ τὴν ἀρπαγὴν καὶ τὸ πένθος αὐταῖν Ἐλευσίς δαδουχεῖ. Les lecteurs qui pouvaient comprendre cette allusion n'avaient pas besoin qu'on leur dit qu'Éleusis est une localité de l'Attique.

[Communiqué par l'abbé Duchesne, élève.]

193. Argument anonyme du plaidoyer d'Isée au sujet de l'Héritage d'Aristarque; ligne 20 (Scheibe).

Ἔτι δὲ παῖς ὢν ἐκεῖνος τελευτῶν κληρονόμον κατὰ διαθήκας ἐνεστήσατο τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Ξεναίνετον.

Le mineur, à Athènes, ne pouvait, en aucun cas, faire une institution d'héritier (v. ce même argum. l. 30, et Isée, au chap. 40 du discours en question). Or, on n'attaque pas ici le testament d'Aristarque pour cause d'incapacité du testateur, mais parce que le testateur a disposé de biens qui ne lui appartenaient pas, ἀ γὰρ μὴ δικαίως ἐκτίσατο, πῶς ἄλλω παραπέμπειν ἐδύνατο; (argum., l. 35) Cf. Isée, chap. 22 du même discours : οἶμαι δεῖν κυρίας εἶναι τὰς διαθήκας, ὥς ἂν ἕκαστος διαθῇται περὶ τῶν ἑαυτοῦ, περὶ μέντοι τῶν ἀλλοτρίων οὐ κυρίας εἶναι τὰς διαθήκας, ὥσπερ ὥς ἂν ἕκαστος περὶ τῶν αὐτοῦ διαθῇται. Donc, le testateur n'était pas un mineur; et l'auteur de l'argument n'a pu dire : ἔτι δὲ παῖς ὢν ἐκεῖνος τελευτῶν κληρονόμον κατὰ διαθήκας ἐνεστήσατο.

Du reste, nous apprenons, dans le corps du discours (ch. 22), qu'Aristarque ἀνὴρ ὢν ἀγαθὸς ἐν τῷ πολέμῳ τέθνηκε.

Il est évident que l'auteur de l'argument avait écrit : ἔτι δ' ἄπαις ὢν ἐκεῖνος τελευτῶν κληρονόμον κτλ. — La qualité d'ἄπαις était une des conditions à défaut desquelles on ne pouvait disposer de sa fortune par testament. Voir, au sujet de cette loi de Solon, Caillmer, **Le droit de tester à Athènes, III.**

[Communiqué par Ch. Graux, élève.]

194. Isocrate, **A Démonique**, 46; p. 12 B.

Μάλιστα δ' ἂν παροξυνθείης ὀρέγεσθαι τῶν καλῶν ἔργων, εἰ καταμάθοις ὅτι καὶ τὰς ἡδονὰς ἐκ τούτων μάλιστα γνησίως ἔχομεν.

Μάλιστα γνησίως ἔχομεν donne à la phrase le sens suivant : « Les

plaisirs qui viennent de la vertu sont ceux que nous possédons le plus véritablement. » Mais cette idée s'accorde mal avec le contexte, et particulièrement avec la phrase suivante, où les plaisirs purs que procure la vertu sont opposés aux plaisirs mélangés de peine qui sont le partage du vice. Isocrate a dû dire : « Les plus vrais de tous les plaisirs sont ceux que donnent les bonnes actions », τὰς ἡδονὰς ἐκ τούτων μάλιστα γνησίας ἔχομεν. [Charles Graux, élève.]

195. Aristophane, **Nuées**, 591—594.

Ἦν Κλέωνα τὸν λάρον δώρων ἐλόντες καὶ κλοπῆς
εἶτα φιμώσητε τούτου τῷ ξύλῳ τὸν αὐχένα,
αὖθις ἐς τάρχαϊον ὑμῖν, εἴ τι κἀξημάρτετε,
ἐπὶ τὸ βέλτιον τὸ πρᾶγμα τῇ πόλει συνοίσεται.

Le troisième vers, qui ne comporte pas une explication satisfaisante, doit être, si nous ne nous trompons, écrit et ponctué comme il suit : Αὖθις, οὖστ' (pour ὅ ἐστι, comme οὐγὼ pour ὃ ἐγώ) ἀρχαῖον ὑμῖν, εἴ τι κἀξημάρτετε, ἐπὶ τὸ κτλ.

« Bien que vous ayez commis une faute (en choisissant Cléon pour général), votre acte, en définitive, tournera, comme ont fait de tout temps vos folies, au profit de la ville. » En d'autres termes : « Si l'élection de Cléon a pour effet indirect de précipiter sa chute, vous n'aurez plus lieu de regretter cette élection, mais bien de vous en applaudir. » Ainsi restitué, le texte n'aura plus besoin d'autre commentaire que ce passage de l'**Assemblée des Femmes**, 473-475 :

Λόγος γέ τοι τις ἔστι τῶν γεραιτέρων,
ὅς' ἂν ἀνόητ' ἢ μῶρα βουλευσώμεθα,
ἅπαντ' ἐπὶ τὸ βέλτιον ἡμῖν συμφέρειν.

196. Sophocle, **Philoctète**, 38—39.

Ἰοὺ ἰοῦ · καὶ ταῦτά γ' ἄλλα θάλλπεται
ῥάκη, βαρείας τοῦ νοσηλείας πλέα.

Entre autres interprétations de νοσηλείας, le scholiaste donne νοσοκομίας, la seule que ce mot paraisse comporter, au moins chez les écrivains attiques. S'il en est ainsi, πλέα ne peut être conservé : nous croyons qu'il faut y substituer ὅπλα, « les instruments. »

197. Sophocle, **Philoctète**, 41—42.

.....Πῶς γὰρ ἂν νοσῶν ἀνὴρ
κῶλον παλαιᾷ κηρὶ προσβαίη μακρὸν;

Dans **Œdipe Roi**, v. 46-47, les enfants sont désignés par la périphrase Οἱ μὲν οὐδέπω Πτέσθαι σθένοντες. Ici, la leçon προσβαίη, qui a

justement choqué les critiques, et à laquelle Herwerden a proposé de substituer προστελχοι, a peut-être pris la place de προπταίη, mot dont on ne cite d'ailleurs aucun exemple classique.

Il est à propos de faire observer que le mot κῶλον ne désigne pas seulement la jambe, mais un membre quelconque.

198. Sophocle, **Philoctète**, 54—55.

.....Τὴν Φιλοκτῆτου σε δεῖ
ψυχὴν ὅπως λόγοισιν ἐκκλέψεις λέγων.

Au lieu de λέγων, nous pensons qu'il faut écrire κλύειν. L'origine de la faute serait alors l'omission du K (IC) initial de κλύειν, faisant suite à un mot terminé par les deux lettres IC ¹.

199. Sophocle, **Philoctète**, 84.

Ἄλλ' ἡδὺ γάρ τι κτῆμα τῆς νίκης λαβεῖν.

M. Seyffert a rétabli τι, d'après le Laurentianus, à la place de la vulgate τοι.

Les interprètes ont cru pouvoir rendre compte de la construction de ce vers, en disant que le sujet est sous-entendu. Mais les exemples cités, notamment par G. Hermann, se rapportent exclusivement à un emploi particulier du mot χρῆμα. Comme d'autre part χρῆμα et κτῆμα sont fréquemment confondus (voir, par exemple, Bast, **Comm. Pal.** p. 857. Vœmel sur Démosthène, Olynthienne I, 44 ; Ambassade, 89), nous écririons ici même τι χρῆμα. Du vers de Sophocle ainsi corrigé, on pourra rapprocher, avec d'autres exemples qu'on trouvera dans le Thesaurus-Didot, la phrase suivante de Platon, Théétète, 209 E : Ἡδὺ χρῆμα' ἂν εἴη τοῦ καλλίστου τῶν περὶ ἐπιστήμης λόγου. La construction du vers dont il s'agit, sera : Χρῆμα τῆς νίκης (c.-à-d. ἡ νίκη) ἐστὶν ἡδὺ τι λαβεῖν. Ou encore : (τὸ χρῆμα) τῆς νίκης ἐστὶ χρῆμα ἡδὺ λαβεῖν.

200. Hérodote, II, 4.

Τῆς προαποθανούσης Κῦρος αὐτός τε μέγα πένθος ἐποίησατο καὶ τοῖσι ἄλλοισι προεῖπε πᾶσι τῶν ἥρχε πένθος ποιέεσθαι.

1. Précédemment, W. Dindorf a proposé ἐκκλέψεις ὄραν. Gedike : ψυχὴν ὅπως δόλοισιν. Cette dernière conjecture nous fournit l'occasion d'en faire connaître une autre toute semblable, qui a pour auteur André Grégoire, élève de deuxième année à l'École Normale. Elle a rapport aux vers 1268-1269 de la même tragédie, où la substitution de δόλοις à λόγοις suffit pour faire disparaître une imperfection choquante : Καὶ τὰ πρὶν γὰρ ἐκ λόγων Καλῶν κακῶς ἐπραξα, σοὶς πεισθεὶς δόλοις. La leçon λόγοις doit provenir de l'influence de λόγων, qui termine le vers précédent.

Ποιέσθαι suffirait parfaitement sans πένθος, qui doit être une glose.
[L'abbé Duchesne.]

Peut-être faut-il aller plus loin, et supprimer du même coup ποιέσθαι. Les exemples suivants, bien que tous empruntés à un auteur fort différent d'Hérodote, Démosthène, paraîtront peut-être donner quelque vraisemblance à cette dernière conjecture. Olynth. I, 24, p. 46 : Καὶ στρατευομένους αὐτοὺς καὶ παροξύνοντας τοὺς ἄλλους ἅπαντας (sous-entendu στρατεύεσθαι). Pour les Mégalo-politains, 25, p. 208 : Καὶ συμπράττωμεν αὐτοὶ [correction de Reiske] καὶ τοὺς ἄλλους ἀξιῶμεν (s.-ent. συμπράττειν). Chersonèse, 46 : Χρήματα δ'εἰσφέρειν καὶ τοὺς συμμάχους ἀξιοῦν. De même encore Ambassade, 98, p. 372.

201. Hérodote, II, 5.

Πρῶτα μὲν προσπλέων ἔτι καὶ ἡμέρης δρόμον ἀπέχων ἀπὸ γῆς, κατεῖς καταπειρητηρίην πηλὸν τε ἀνοίσεις καὶ ἐν ἑνδεκα (variante: καὶ ἐν δέκα) ὀργυῖσι ἔσσει.

« Si tu jettes la sonde, tu retireras du limon, et tu seras dans un endroit profond de onze brasses » n'offre pas un sens satisfaisant. Il faudrait au moins : κατεῖς τε καταπειρητηρίην πηλὸν ἀνοίσεις καὶ..... Car l'emploi de la sonde n'augmente ni ne diminue en rien la profondeur des eaux : il sert seulement à faire connaître cette profondeur. Mais il est plus probable qu'Hérodote avait écrit : πηλὸν τε ἀνοίσεις καὶ ἐὼν ἐν δέκα ὀργυῖσι εἴσσει. Il a pu suffire qu'un copiste substituât par inadvertance ἔσσει au mot moins usité εἴσσει, pour que l'on crût devoir ensuite corriger le commencement de la phrase, en vue de faire disparaître la tautologie ἐὼν.....ἔσσει. Dans l'une des deux familles de mss. (voir l'édition critique de Stein), cette correction s'est faite par la suppression de ἐὼν (d'où la variante ἐν δέκα); dans l'autre, par la substitution de ἐν à ἐὼν (d'où la leçon ἐν ἑνδεκα).

202. Hérodote, II, 7.

Ἔστι δὲ ὁδὸς ἐς Ἡλίου πόλιν ἀπὸ θαλάσσης ἄνω ἰόντι παραπλησίη τὸ μῆκος τῇ ἐξ Ἀθηνέων ὁδῷ τῇ ἀπὸ τῶν δωδεκα θεῶν τοῦ βωμοῦ φερούσῃ ἐς τε Πίσαν καὶ ἐπὶ τὸν νηὸν τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου. Σμικρόν τι τὸ διάφορον εὔροι τις ἂν λογιζόμενος τῶν ὁδῶν τούτων τὸ μὴ ἴσας μῆκος εἶναι, οὐ πλέον πεντεκαίδεκα σταδίων · ἡ μὲν γὰρ ἐς Πίσαν ἐξ Ἀθηνέων καταδεῖ πεντεκαίδεκα σταδίων μὴ εἶναι πεντακοσίων καὶ χιλίων, ἡ δὲ ἐς Ἡλίου πόλιν ἀπὸ θαλάσσης πληροῖ ἐς τὸν ἀριθμὸν τοῦτον.

L'asyndète de la seconde phrase, qui a choqué justement Abicht, s'explique, suivant nous, de la façon la plus naturelle. La phrase dont il s'agit (σμικρόν τι τὸ διάφορον εὔροι τις ἂν λογιζόμενος τῶν ὁδῶν τούτων

τὸ μὴ ἴσας μῆκος εἶναι, οὐ πλέον πεντεκαίδεκα σταδίων) n'ajoute absolument rien au sens : elle ne fait que reproduire la précédente sous une autre forme, et anticiper sur la suivante. Ce ne peut être qu'une scholie afférente à παραπληστή τὸ μῆκος.

203. Eschyle, Suppliantes, 147—150.

Παντὶ δὲ σθένει διω-
γμοῖσι τοῖσδ' ἀσχαλῶσ'
ἀδμήτας ἀδμήτα
ῥύσιος γενέσθω.

Nous reproduisons ici le texte de Weil, dont la correction διωγμοῖσι τοῖσδ' (Mediceus : διωγμοισι δ') nous paraît préférable à toute autre. 'Ασχαλῶσ' est une conjecture de G. Hermann, au lieu de ἀσφαλέας, leçon fautive qui provient certainement, comme Weil l'a fait remarquer, de la fin du vers 146, ἀσφαλές. Mais, au mot un peu faible ἀσχαλῶσ', nous préférierions ἐκφανείσ', « te manifestant à cette poursuite », en d'autres termes, « à ceux qui nous poursuivent. »

204. Eschyle, Suppliantes, 204.

Πάτερ, φρονούντως πρὸς φρονούντας ἐννέπεις.

Φρονούντως est une correction de seconde main dans le Mediceus, qui portait d'abord φρονοῦντος. Un vers d'Œdipe à Colone (74), Ὅσ' ἂν λέγωμεν πάνθ' ὀρώντα λέξομεν, dont on peut rapprocher Philoctète, 1045-1046, φάτιν..... οὐχ ὑπείκουσαν κακοῖς, nous fait penser qu'Eschyle avait peut-être écrit φρονοῦντα, « des paroles sensées », la confusion de A et de OC étant d'ailleurs une des plus fréquentes et des plus faciles à expliquer. (Voir Bast, *Commentatio Palaeographica*, page 773.)

Aux mots πρὸς φρονούντας qui viennent ensuite, les éditeurs modernes croient devoir substituer φρονοῦσαν, sans doute parce que la règle suivant laquelle une femme, parlant d'elle-même au pluriel, se qualifie au masculin, n'est pas applicable à plusieurs femmes réunies, telles que sont en cet endroit les Danaïdes, représentées dans le dialogue par le coryphée. Mais il est manifeste qu'on a affaire ici à une espèce de dicton ou de proverbe ; et la leçon du ms. nous paraît devoir être conservée.

205. Eschyle, Suppliantes, 238—240.

Ὅπως δὲ χώραν οὔτε κηρύκων ὑπο
ἀπρόξενοί τε, νόσφιν ἡγητῶν, μολεῖν
ἔτλητ' ἀτρέστως, τοῦτο θαυμαστὸν πέλει.

L'étonnement du Roi a trois causes : 1^o que les Danaïdes soient venues sans se faire annoncer par un héraut; 2^o qu'elles soient venues sans avoir dans le pays un hôte attitré; 3^o qu'elles soient venues sans guide. Ce dernier fait ayant lui-même la valeur d'un motif, Eschyle a dû le distinguer des motifs qui précèdent au moyen de la conjonction τε. En conséquence, nous pensons qu'il faut écrire νόσφι θ' ἡγητῶν. Ce passage renferme d'ailleurs, selon le Thesaurus-Didot, le seul exemple de νόσφι ou νόσφιν que l'on rencontre dans la poésie attique.

206. Eschyle, *Suppliantes*, 77—81.

Ἀλλὰ, θεοὶ γενέται, κλύετ' εὖ τὸ δίκαιον ἰδόντες ·
ἢ καὶ μὴ τέλεον δόντες ἔχειν παρ' αἴσαν,
ὑβριν δ' ἐτύμως στυγοῦντες,
πέλοιτ' ἂν ἐνδικοὶ γάμοις.

Ce texte, à vrai dire, est inintelligible : et, d'autre part, il paraît malaisé de le restituer avec certitude. On pourrait écrire, en comblant, à la fin du troisième vers, la lacune d'une syllabe signalée par Heath :

Ἀλλὰ, θεοὶ γενέται, κλύετ', εὖ τὰ δίκαια νέμοντες,
οἱ καὶ μήτι πλέον δόντες ἔχειν παρ' αἴσαν ·
ὑβριν δ' ἐτύμως στυγοῦντες <ἂν>,
πέλοιτ' ἂν ἐνδικοῖς ἄρος.

« Dieux, pères de notre race (c'est de Jupiter spécialement qu'il s'agit), écoutez-nous et faites justice, vous qui n'avez pas permis » (proprement « qui êtes allés jusqu'à ne pas permettre ») qu'aucun » être eût au-delà de la part qui lui revient (πλέον παρ' αἴσαν) : si » véritablement vous haïssez l'insolence, vous serez un appui pour » ceux qui ont la justice de leur côté. »

La substitution de τὸ δίκαιον ἰδόντες à τὰ δίκαια νέμοντες s'expliquerait par le voisinage de δόντες (au vers suivant).

Le mot ἄρος se trouve au vers 885 de la même pièce, cité par Eustathe, qui interprète : ὄφελος. E. A. J. Ahrens et Kruse ont proposé de le substituer à ἀρῆς, dans le vers 83.

207. Eschyle, *Suppliantes*, 228—229.

.....Οὐδὲ μὴ 'ν Ἄδου θανὼν
φύγη μάταιον αἰτίας πράξας τάδε.

Au lieu de μάταιον, qui ne se comprend pas, on écrit généralement ματαίων avec Schütz. Nous préférierions ματαίους. L'emploi de cette forme au féminin, et, d'autre part, la ressemblance, trop peu remar-

quée par les paléographes, de ΥC et de N, ont pu tromper le copiste à qui nous devons le *Mediceus*, ou un des copistes précédents, et lui faire croire qu'il avait sous les yeux le neutre *μάταιον*, construit avec le génitif *αἰτίας*.

L'expression *φεύγειν αἰτίαν*, qui signifie ailleurs « se dérober à une accusation », devra être interprétée ici de la même manière que *φεύγειν δίκην*, *φεύγειν γραφήν*.

208. Eschyle, *Suppliantes*, 924.

Ἄγοιμ' ἄν, εἴ τις τάσδε μὴ ῥαιρήσεται.

A cette leçon, ainsi qu'à la conjecture de Boissonade, ἥ τις τάσδε μ' ῥαιρήσεται; nous préférons ἥ τις..... μ' ῥαιρήσεται.

209. Eschyle, *Suppliantes*, 1006—1009.

Πρὸς ταῦτα μὴ πάθωμεν ὧν πολὺς πόνος,
πολὺς δὲ πόντος οὐνεκ' ἡρόθη δορί,
μηδ' αἴσχος ἡμῖν, ἡδονὴν δ' ἐχθοῖς ἐμοῖς
πράξωμεν.

Le sens du premier vers devait être, d'après la suite des idées : « Ainsi veillons soigneusement sur ce bien pour lequel..... » C'est dire que *πάθωμεν* a pris la place d'un autre mot. Nous avions d'abord conjecturé *ποθοῖμεν* : « Pussions-nous ne pas regretter, ne pas avoir à regretter, la perte de ce bien pour lequel..... » Mais il nous semble maintenant que le mot cherché est *προώμεθ'*, « ne laissons pas à l'abandon. »

210. Eschyle, *Suppliantes*, 855—858.

Μήποτε πάλιν ἴδωιν
ἀλφεσίβοιον ὕδωρ
ἐνθεν ἀεζόμενον
ζώφυτον αἶμα βροτοῖσι θάλλει.

Pour éclaircir ces deux derniers vers, les commentateurs rappellent que Strabon et Élien attribuent au Nil, non-seulement la fertilité du sol de l'Égypte, mais encore la vigueur de la population et des races d'animaux qui habitent ce pays. Il semble toutefois qu'Eschyle, écrivant pour des Athéniens, a dû désigner le Nil par une périphrase moins obscure et plus caractéristique. Nous conjecturons :

Ἐνθεν ἀεζομένη
ζώφυτος αἶα βροτοῖσι θάλλει.

Ce serait alors une allusion au limon, charrié par le Nil, qui exhausse chaque année le sol de l'Égypte.

211. Eschyle, *Suppliantes*, 565—568.

Βροτοὶ δ' , οἱ γὰρ τότε ᾗσαν ἔνομοι ,
 χλωρῷ δείματι θυμὸν
 πάλλοντ' ὅψιν ἀήθη,
 μιξόμβροτον ἑσορᾶν τι δυσχερὲς βοτόν.

Texte de Weil. A la place de ἑσορᾶν τι (dernier vers), le Mediceus porte ἑσορῶντες. On s'éloignerait moins de cette leçon en écrivant ἑσορῶντι, mot qui, joint à δυσχερὲς, signifierait « odieux à qui le considère ». Sur cet emploi du participe au datif, sans article, voyez Krüger, *Griechische Sprachlehre*, 48, 5, 2. Quant à l'accusatif ὅψιν ἀήθη, il dépendrait de χλωρῷ δείματι θυμὸν πάλλοντο, périphrase équivalente à ἐφοβοῦντο.

212. Eschyle, *Suppliantes*, 635—636.

.....μάχλον Ἄρη
 τὸν ἀρότοις θερίζοντα βροτοὺς ἐν ἄλλοις.

Le mot ἀρότοις ne peut guère signifier ici que « champs » ; mais cette acception paraît étrangère à l'usage. Nous pensons que le vers a été remanié par suite de la substitution fautive, dans un manuscrit, de ἐν ἄλλοις à un mot unique, et nous proposons : Τὸν ἀροτοὺς θερίζοντα βροτῶν ἐναίμους. Le mot ἀροτός, de quelque façon qu'il faille l'accentuer, se rencontre çà et là, avec l'acception de « produit du labourage, production d'une terre labourée, moisson sur pied ». Ainsi, dans Sophocle, *OEd. Roi*, 264 (270) : Μήτ' ἀροτὸν αὐτοῖς γῆς ἀνιέναι τινά. Et, au figuré, chez Euripide, *Médée*, 4280-4284 : ἅτις τέκνων δὲν ἔτεκες Ἄροτὸν αὐτόχειρι μοίρα κτενεῖς. Dans le passage d'Eschyle, la métaphore ἀροτοὺς βροτῶν ἐναίμους, « de sanglantes moissons d'hommes, » paraîtrait toute naturelle à côté de θερίζοντα.

213. Eschyle, *Suppliantes*, 663—665.

Ἦδας δ' ἄνθος ἄδρεπτον
 ἔστω, μὴδ' Ἀφροδίτας
 εὐνάτωρ βροτολοιγὸς Ἄ-
 ρης κέρσειεν ἄωτον.

Κέρσειεν ἄωτον exprime absolument la même idée qui a été rendue plus haut par ἄνθος ἄδρεπτον ἔστω. D'autre part, bien que le mot ἄωτον ne soit pas très-commun, on comprend que le voisinage d'une

expression synonyme ait pu le faire substituer à une leçon peu différente dans l'écriture. Nous pouvons donc, sans témérité, conjecturer ἄωρον. [Émile Chatelain, élève.]

214. Eschyle, **Suppliantes**, 670—673.

Τὼς πόλις εὖ νέμοιτο
Ζῆνα μέγαν σεβόντων,
τὸν ξένιον δ' ὑπέρτατον
δς (Mediceus ὡς) πολὺ νόμῳ αἴσαν ὀρθοῖ.

Il est clair, comme le fait remarquer Weil, que le grand Jupiter ne peut être opposé au Jupiter Hospitalier, surtout lorsque celui-ci est qualifié d'autre part ὑπέρτατον. Nous pensons qu'il suffit de corriger : τὸν ξένιον θ' ὑπέρτατον θ' δς..... L'omission du second θ' peut avoir causé le remplacement du premier par δ'.

215. Démosthène, **Ambassade**, 197; p. 403.

Ἦκεν οἰκέτης ἔχων ῥυτῆρα, καὶ πεπωκότων, οἶμαι, καὶ μικρῶν ὄντων τῶν παροξυνόντων, εἰπούσης τι καὶ θαυρασάσης ἐκείνης, περιρρήξας τὸν χιτωνίσκον ὁ οἰκέτης ξαίνει κατὰ τοῦ νότου πολλάς.

La formule dubitative οἶμαι ne se comprend pas à côté de πεπωκότων, qui exprime un fait certain, et déjà rapporté par l'orateur au ch. 196 : ἐπειδὴ δ' ἦγον εἰς τὸ πίνειν. D'autre part, à côté du καὶ qui précède μικρῶν avec le sens de « et », il semble qu'il en faudrait un autre ayant le sens de « même ». Tel qu'il est, en effet, ce membre de phrase n'offre qu'un sens louche, et pourrait tout aussi bien être interprété « les choses qui les mettaient en colère étant petites, sans gravité ».

Nous proposons : καὶ πεπωκότας. La construction serait alors καὶ καὶ μικρῶν ὄντων τῶν παροξυνόντων πεπωκότας (en d'autres termes καὶ ἐπεὶ καὶ μικρὰ ἐστὶ τὰ παροξύνοντα πεπωκότας), « et comme les moindres choses suffisaient pour irriter des hommes qui ont bu. » On sait que, dans ce genre de locutions, le participe accompagné de l'article se traduit comme s'il était attribut. (Exemple : οὐδ' ὁ κωλύσων παρῆν, « et personne ne se trouvait là pour l'empêcher. »)

216. Démosthène, **Chersonèse**, 17; p. 93-94.

Ἄν μὲν τοίνυν ἦ τὸ συνεστηκὸς στράτευμα, καὶ τῇ χώρᾳ βοηθῆσαι δυνήσεται, καὶ τῶν ἐκείνου τι κακῶς ποιῆσαι.

Une phrase analogue, qui se trouve au chapitre 46 (ὅπως τὸ συνεστηκὸς τοῦτο συμμενεῖ στράτευμα) nous conduit à conjecturer : ἂν τοίνυν μένη τὸ συνεστηκὸς στράτευμα.

En effet, un copiste a pu considérer MENHI comme formant deux mots : la transposition de μέν était une conséquence en quelque sorte inévitable de cette erreur.

217. Démosthène, **Chersonèse**, 50 ; p. 102.

Εἰ δὲ μηδενὶ τοῦτο μήτε δοκεῖ, τούναντίον τε πρόϊσμεν ἅπαντες κτλ.

C'est la leçon de Σ, défendue par Funkhænel et Vømel. Nous croyons pourtant qu'il est nécessaire d'intervertir l'ordre des mots μηδενὶ et μήτε, de la manière suivante : Εἰ δὲ μήτε τοῦτο μηδενὶ δοκεῖ.

Pour se rendre compte de la faute, il suffit d'admettre qu'un copiste, qui avait omis d'abord les mots μήτε τοῦτο devant μηδενὶ, s'est aperçu de sa faute à temps pour les rétablir à la place qu'ils occupent maintenant.

En pareil cas, le lecteur était quelquefois averti de la transposition au moyen de signes de renvoi : mais il arrivait souvent que ces signes ou manquaient absolument, ou finissaient par disparaître, ou étaient négligés par les copistes suivants.

218. Démosthène, **Chersonèse**, 69 ; p. 106.

Ὅστις μὲν γὰρ, ὃ ἄ. Ἀ., παριδὼν ἂ συνοίσει τῇ πόλει, κρίνει, δημεύει, δίδωσι, κατηγορεῖ, οὐδεμιᾷ ταῦτ' ἀνδρεία ποιεῖ, ἀλλ' ἔχων ἐνέχυρον τῆς αὐτοῦ σωτηρίας τὸ πρὸς χάριν ὑμῖν λέγειν καὶ πολιτεύεσθαι, ἀσφαλῶς θρασύς ἐστιν.

Κατηγορεῖ n'est pas la même chose que κρίνει : témoin la phrase connue du Discours sur la Couronne (45, p. 230) : Κατηγορεῖ μὲν ἐμοῦ, κρίνει δὲ τούτον. Cependant l'ordre des mots paraît ne pas correspondre ici à l'ordre des idées, suivant la remarque de plusieurs critiques : et peut-être y a-t-il lieu de voir dans κατηγορεῖ, avec Dobree et Westermann, une glose de κρίνει.

Quoi qu'il en soit, δίδωσι, que l'on interprète « faire des largesses au peuple, des distributions » (comme χαρίζεσθαι au ch. 74), nous paraît, à vrai dire, inintelligible : et nous n'hésiterions pas à y substituer δίδησι, « emprisonne ». Διδέαςι se trouve chez Xénophon, *Anabase*, V, 8, 24.

219. Démosthène, **Philippique II**, 47 ; p. 70.

Λογίζεσθε γὰρ ἄρχειν βούλεται, τούτου δ' ἀνταγωνιστὰς μόνους ὑπείληφεν ὑμᾶς. Ἄδικεῖ πολὺν ἤδη χρόνον, καὶ τοῦτ' αὐτὸς ἄριστα σύνειδεν αὐτῷ ὅς γὰρ οὖσιν ὑμετέροις ἔχει, τούτοις πάντα τὰλλ' ἀσφαλῶς κέκταται.

Le sens exige absolument : τούτου δ' ἀνταγωνιστὰς μόνους ὑπείληφεν

ἡμῶν. < ἤμῶν > ἔδοξε πολλὸν ἤδη χρόνον. La répétition du même mot a causé l'omission.

220. Démosthène, Philippique II, 15 ; p. 69.

Ὁ δὲ ταῦτα μὲν μέλλει καὶ μελλήσῃ γε, ὡς ἐγὼ κρίνω, τοῖς Μεσσηνίοις δὲ καὶ τοῖς Ἀργείοις ἐπὶ τοὺς Λακεδαιμονίους συμβάλλειν οὐ μέλλει, ἀλλὰ καὶ ξένους εἰστέμπει καὶ χρήματ' ἀποστέλλει, καὶ δύναμιν μεγάλην ἔχων αὐτός ἐστι προσδόκιμος.

L'interprétation « Combattre les Lacédémoniens dans l'intérêt des Messéniens et des Argiens » nous paraît forcée et inadmissible. D'ailleurs, οὐ μέλλει ne saurait s'entendre que d'une guerre actuelle, et non simplement d'envois de secours ou de préparatifs d'expédition, comme ceux dont il s'agit dans la suite de la phrase.

Au lieu de συμβάλλειν, on doit probablement écrire συμβαίνειν. Cf. Thucydide, V, 84 : Καὶ οἱ Μαντινῆς, τὸ μὲν πρῶτον ἀντέχοντες, ἔπειτ' οὐ δυνάμενοι ἄνευ τῶν Ἀργείων, ξυνέβησαν καὶ αὐτοὶ τοῖς Λακεδαιμονίοις, καὶ τὴν ἀρχὴν ἀφείσαν τῶν πόλεων.

Whiston, dans sa note sur ce passage, a bien réfuté la leçon συμβάλλειν; mais il a eu tort, croyons-nous, d'adopter la leçon des manuscrits d'autorité inférieure, συνεισβάλλειν.

221. Démosthène, Philippique I, 35 ; p. 50.

Καίτοι τί δήποτ', ὦ ἄ. Ἀ., νομίζετε τὴν μὲν τῶν Παναθηναίων ἑορτὴν καὶ τὴν τῶν Διονυσίων ἀεὶ τοῦ καθήκοντος χρόνου γίγνεσθαι, ἂν τε δεινοὶ λάχωσιν ἂν τ' ἰδιώται οἱ τούτων ἑκατέρων ἐπιμελούμενοι, [εἰς ἃ τοσαῦτ' ἀναλίσκετε χρήματα ὅσ' οὐδ' εἰς ἓνα τῶν ἀποστόλων, καὶ τοσοῦτον ὄχλον καὶ παρασκευὴν ὄσην οὐκ οἶδ' εἴ τι τῶν ἀπάντων ἔχει,] τοὺς δ' ἀποστόλους πάντας ὑμῖν ὑστερίζειν τῶν καιρῶν, τὸν εἰς Μεθώνην, τὸν εἰς Παγασὰς, τὸν εἰς Ποτίδαιαν.

Les mots que nous avons mis entre crochets allongent le premier des deux membres de phrase opposés l'un à l'autre, au point de rompre tout à fait l'équilibre de la période; et cela, sans aucun profit pour l'argumentation, qu'ils ne font au contraire qu'affaiblir. Car, si les Athéniens attachent à ces fêtes une si grande importance, il n'est pas étonnant que ceux qu'ils chargent de les organiser, montrent beaucoup d'exactitude et de zèle à s'acquitter de leur fonction.

222. Démosthène, Paix, 17, p. 61.

Οὐκ ἄχρι τῆς ἴσης ἑκαστός ἐστιν εὖνους οὔθ' ἡμῖν οὔτε Θηβαίοις, ὥστ' εἶναι καὶ κρατεῖν τῶν ἄλλων · ἀλλὰ σῶς μὲν εἶναι πάντες ἂν βούλοινθ' ἕνεχ' αὐτῶν, κρατήσαντας δὲ τοὺς ἐτέρους δεσπότας ὑπάρχειν αὐτῶν (Σ : αὐτῶν) οὐδὲ εἰς.

Sauf la variante indiquée, ce texte est celui de Σ : on le regarde généralement comme inintelligible. D'autre part, les corrections proposées ne sauraient guère passer pour satisfaisantes. La conjecture que nous allons émettre à notre tour suppose deux fautes indépendantes l'une de l'autre. Ce ne peut être, néanmoins, une raison suffisante pour l'écarter à priori.

Nous voyons, d'abord, dans le second mot ἄχρι, une glose de ὁ πέρα, glose substituée ensuite dans le texte non à ces deux mots, mais au second seulement. C'est ainsi que, dans Sophocle (Antigone, 927), la leçon μὴ πλείω paraît n'avoir d'autre origine qu'une glose πλείω, destinée à expliquer μὴ μείω [conjecture de Vauvilliers], et introduite plus tard à la place du dernier, seulement, de ces mots. En second lieu, ὥστ' εἶναι nous paraît être une corruption de ὥστ' ἔαν. Nous proposons, en conséquence : Οὐ πέρα τῆς ἴσης ἑαστός ἐστιν εὖνους οὐθ' ἡμῖν οὔτε Θηβαίοις, ὥστ' ἔαν καὶ κρατεῖν τῶν ἄλλων. « Ni nos amis, ni les amis des Thébains, ne poussent l'amitié par delà les limites de ce qui est juste, raisonnable et naturel, au point de permettre soit à nous, soit aux Thébains, de devenir des maîtres pour les autres peuples de la Grèce. »

223. Denys de Byzance (publié par C. Wescher, Paris, 1874). V, page 4, lignes 4—5.

Κόλπος οὗτος ὑπὸ τὴν Βοσπόριον ἄκραν. Βαθὺς μὲν πλεον ἢ καθ' ἑρμον· ἐξήκοντα γὰρ ἀνακέχεται σταδίοις· ἀσφαλὴς δὲ ὅσα λιμὴν.

Le point qui suit ἄκραν doit être remplacé par une virgule; et σταδίοις, par σταδίους.

224. Denys de Byzance, VI, p. 5, l. 3.

Παρέρχεται δὲ κόλπου μὲν μέγεθος, ὡς προείρηται (V, p. 4, l. 4-5), λιμένος δὲ εὐκαιρίαν.

Corrigez : παρέχεται (cf. XXI, p. 9, l. 42).

225. Denys de Byzance, VI, p. 5, l. 7—8.

Καὶ τὰ μὲν καθόλου, βουλομένοις μὴ μακρὰν περιάγειν· ταῦτά τὰ δὲ ἐπὶ μέρους ἤδη λεκτέον.

Rétablissez ταῦτα, leçon du manuscrit, et ponctuez : βουλομένοις μὴ μακρὰν περιάγειν, ταῦτα· τὰ δὲ κτλ.

226. Denys de Byzance, VII, p. 5, l. 13—14.

Οὐ γὰρ ἂν μοι δοκῇ τοσοῦτον ἐπικρατῆσαι τὸ ἐπιχώριον πάθος ὥστε κτλ.

Corrigez : δοκεῖ.

227. Denys de Byzance, VIII, p. 5, l. 17.

Μικρὸν δὲ ὑπὲρ αὐτὴν, Ἐκβάσιου βωμὸς Ἀθηνᾶς · ἔνθεν ἐκδάντες οἱ τὴν ἀποικίαν στολαγωγήσαντες εὐθὺς ὡς ὑπὲρ ἰδίας ἡγωνίζοντο τῆς γῆς.

La traduction de Gilles, faite sur un manuscrit aujourd'hui perdu, rend les deux premiers mots de la seconde phrase par « ad quem egressi ». Nous concluons de là que Gilles avait sous les yeux non ἔνθεν, mais ἐνθα, qui est d'ailleurs exigé par le sens. Le voisinage de ἐκδάντες explique la faute.

228. Denys de Byzance, XII, p. 6, l. 14 sqq.

Τὸν δὲ ἔνθεν παραμειψάμενοι κατὰ βάθος κείμενον πύργον, περιφερῇ μὲν τὸ σχῆμα, πολὺν δὲ ἐπὶ πᾶν μέγεθος, συνάπτοντα δὲ πρὸς τὴν ἡπειρον τὸ τεῖχος · πρῶτον μὲν πεδῖον τοῦ διείργοντος τὸ μὴ νῆσαν εἶναι τὴν πόλιν αὐχένος....., ἔπειτα κτλ.

Écrivez τὸ δὲ ἔνθεν (cf. 44, 1) παραμειψαμένῳ (cf. 43, 44), ou παραμειψάμενοις (cf. 44, 3, avec notre note), et remplacez par une virgule le point en haut qui précède πρῶτον μὲν. Gilles a traduit : « Præter-euntibus..... primus occurrit campus. »

229. Denys de Byzance, CXII, p. 35, l. 3—4.

*Εστὼ δὲ τέρμα τῷ λόγῳ, ταῦτόν δὲ καὶ τοῖς ἐπιούσι τὸν Βόσπορον τῆς ἱστορίας.

Corrigez : Ταῦτόν δὲ καὶ τοῖς ἐπιούσι τὸν Βόσπορον τῆς πορείας.

230. Denys de Byzance, XIV, p. 7, l. 41—42.

Τὸν δὲ τοῦ Πλούτωνος ὁ Μακεδὼν Φίλιππος, ἡνίκα προεκαθέζετο τῇ πόλει, χρεῖα τῆς ὕλης καθεῖλε.

Écrivez : προσεκαθέζετο.

231. Denys de Byzance, XIX, p. 9, l. 3—4.

Ἐπὶ δὲ αὐτῷ, τὸ καλούμενον Ἀψασιεῖον · ὠνόμασται δὲ οὕτως ἀπὸ (substitué dans le ms. même à ὑπὸ) τῶν ἀπὸ Ἀρκαδίας, καὶ Ζεὺς Ἀψάσιος ἐν τούτῳ τετίμῃται.

Pour ce qui regarde les noms propres Ἀψασιεῖον, Ἀψάσιος, nous nous bornerons à renvoyer au commentaire critique de Wescher. La question de savoir s'il faut écrire ἀπό ou ὑπό est plus facile à résoudre : le sens demande ὑπό.

232. Denys de Byzance, XXI, p. 40, l. 2—3.

Μέσον δὲ ἀμφοῖν Κιττὸς, ὑπὸ τε πλήθους καὶ εὐτροφίας τοῦ φυσικοῦ κίττου.

Ici, au contraire, ὑπό doit, certainement, être remplacé par ἀπό.

233. Denys de Byzance, XXIII, p. 10, l. 8—11.

Ὡνόμασται δὲ, οὐκ οἶδα εἴτε κατὰ τὴν ἐκείνων γειτνίασιν..., εἴτε καὶ πρὸς τὸ ἀκίνητον καὶ ἀπαθὲς ὑπὸ πνευμάτων · δύναιτο δ' ἂν μᾶλλον ὑπὸ τῆς προχώσεως τῶν ποταμῶν.

Écrivez : ἀπὸ τῆς προχώσεως.

234. Denys de Byzance, XLII, p. 17, l. 9 ; et CXI, p. 35, l. 2.

Κιθαρωδὸς οὐδενὸς τῶν ἄκρων ἀποδεέστερος. — Τέμενος καὶ χρηστήριον..., οὐδενὸς τῶν ἄκρων ἀποδεέστερον.

Corrigez : ὑποδεέστερος, ὑποδεέστερον. Cf. 33, 3 : παρὰ πολὺ δὲ ὑποδεέστερος.

235. Denys de Byzance, XXIII, p. 10, l. 6—8.

Ἐνθεν ἡ καλουμένη Σαπρὰ θάλασσα, πέραν μὲν τοῦ παντὸς κόλπου (κεῖται γὰρ ἐν τῷ πυθμένι τοῦ Κέρατος), ἀρχὴ δὲ τῶν καταδιδόντων εἰς αὐτὴν ποταμῶν.

Corrigez : πέρας (cf. 2, 9) μὲν τοῦ, et καταδιδόντων εἰς αὐτόν. La traduction de Gilles porte « finis » et « in sinum ».

236. Denys de Byzance, XXIII, p. 10, l. 15—16.

Τρίτον Βλαχέρνας, ὄνομα βαρβαρικὸν ἀφ' ἑνὸς τῶν ταύτης βασιλέων.

Le féminin ταύτης ne représente rien : il faut le remplacer par l'adverbe ταύτη, d'autant plus que Gilles interprète « ibi ».

237. Denys de Byzance, LIII, p. 21, l. 6—7.

Καὶ πολλὰς οἶδα ναῦς μεστὰς οὐριοδρομούσας τοῖς ἰστίοις ὑποφερομένας εἰς τοῦπίσω, μαχομένου τῷ πνεύματι τοῦ ῥοῦ.

Au lieu de μεστὰς, nous écrivions μεταξύ : « dans le temps qu'un vent favorable enflait leurs voiles. »

238. Denys de Byzance, XXIV, p. 12, l. 6—9.

Ἴὼ γὰρ, ἐπὶ μηχαναῖς μὲν Διὸς, ὀργῇ δὲ Ἥρας, περωτὸν οἶστρον ἄφετος ἐν μορφῇ βοὸς ἐπὶ πολλὴν ἐπτοήθη γῆν κατὰ τοῦτον μάλιστα τὸν τόπον ἐπειγομένη, καὶ ὠδῖσι (θείας γὰρ γονῆς ἔμπλεως ἦν) ἀπερείδεται θῆλυ βρέφος.

Cette phrase inintelligible ne nous paraît pas très-difficile à restituer. D'abord, la traduction latine porte ici « Io enim, quum Jovis,

etc. » : ce qui paraît indiquer que le ms. dont Gilles s'est servi avait, en cet endroit, ἐπεὶ et non ἐπὶ. Ensuite, il faut évidemment mettre une virgule après ἐπὶ πολλὴν ἐπτοήθη γῆν, et écrire ἐπειγομένη ταῖς ὠδίσι. De ἐπτοήθη, pris comme équivalent de ἐφοβήθη, dépendra directement l'accusatif πτερωτὸν οἴστρον (cf. 32, 7 : πτοούμενοι γὰρ δὴ τὴν ὄψιν). L'expression ἄφετος est appliquée à Io même dans Eschyle, *Prométhée*, 666. On peut trouver que les mots πτερωτὸν οἴστρον ἄφετος ἐν μορφῇ βοός ne se suivent pas dans un ordre bien naturel : peut-être y a-t-il lieu de faire observer qu'ils forment un vers iambique.

239. Denys de Byzance, CXI, p. 34, l. 8—9.

Μετὰ δὲ τὴν Βοῦν, Ἡραγόρα κρήνη, καὶ τέμενος ἥρωος Εὐρώστου · μεθ' ὃν αἰγιαλὸς ὑπτιος...., καὶ ἐν αὐτῷ τέμενος Ἀφροδίτης.

Écrivez : μεθ' ὃ αἰγιαλός. Le nom qui précède immédiatement est masculin : d'où la faute.

240. Denys de Byzance, XXXVIII, p. 16, l. 8.

Ἐκδέχεται δὴ τὴν Ὀστρεώδη τὸ καλούμενον Μέτωπον.

Le contexte exige ἐκδέχεται δέ. La faute peut s'expliquer, soit par l'η de τήν, soit par la dernière syllabe de Ὀστρεώδη.

241. Denys de Byzance, LV, p. 22—23.

Χηλαὶ δὲ μετὰ τὰς Ἑστίας..... τοῦτων αἱ μὲν μείζονες, αἱ δὲ βραχύτεραι · λιμένες δὲ ἀμφοτέραι.

Gilles traduit : « Ambæ vero portus existunt. » Nous corrigerons : ἀμφοτέραι.

242. Denys de Byzance, XXVI, p. 13, l. 8—10.

Μετὰ δὲ Βουκόλον, Μάνδραι καὶ Δρυς · αἱ μὲν παρὰ τὸ ἡσύχιον τοῦ χωρίου καὶ σκεπανόν.... Δρυς δὲ, ἄλσει. Τοῦτο δὲ, τέμενος Ἀπόλλωνος.

Probablement : δρυς δ', ἐπ' (ou δὲ, ἐπ') ἄλσει · τοῦτο δὲ κτλ. « Le lieu appelé Δρυς doit son nom à un bois, lequel bois est consacré à Apollon. »

243. Denys de Byzance, XXIV, p. 12, l. 12—13.

Σημύστρα γε μὴν ἐκινδύνευσε παρ' ὀλίγον πόλιν εἶναι · ἐν ταύτῃ γὰρ κτλ.

Corrigez : πόλιν.

244. Denys de Byzance, XXIX, p. 14, l. 3—4.

Παρεξισοῦσι δὲ τὴν Ἀκτῖνα φύσις (ms. φύσιν) καὶ τοῦνομα. Περὶ δ' αὐτὸν Κάνωπος, Κύβοι, Κρηνίδες.

Corrigez : Παρεξιοῦσι δὲ τὴν ἀκτὴν δ..... τοῦνομα. Nous avons laissé en blanc un nom propre, qu'il appartient à un géographe de rétablir.

245. Denys de Byzance, XXXVI, p. 15—16.

Τέμενος..... Ἀφροδίτης Πραείας, ἥ κατ' ἔθος θύουσι Βυζάντιοι.
Peut-être : κατ' ἔτος, « annuellement ».

246. Denys de Byzance, XLII, p. 17, l. 9—12.

Ἐπὶ τοῦτον ὁπότε τὴν σκευὴν ἀμπισχόμενος τὸν ὄρθιον αἰδοί νομον, δελφὶν ἐκ τοῦ πελάγους κάτεισι, πρὸς δὲ τὸ ἐπίφορον τῆς ὥδῆς ἐκκλίνων τὰς ἀκροὰς, καὶ....., καὶ τὴν ὄψιν μετέωρος.

Écrivez : Ἐκ τοῦ πελάγους κατήει, πρὸς τε τὸ ἐπίφορον.....

247. Denys de Byzance, XLV, p. 18, l. 12—13.

Σκύθην γάρ φασι μετανάστην ἐκ τῆς αὐτοῦ, προσορμίσασθαι Ταῦρον ὄνομα.
Il faut écrire et ponctuer : μετανάστην ἐκ τῆς αὐτοῦ προσορμίσασθαι, Ταῦρον ὄνομα.

248. Denys de Byzance, LIII, p. 21, l. 14.

Ἐν τῷ χρῶ (ms. ἐν τῷ ῥῶ) τῆς ἀποδόσεως.

L'expression ἐν χρῶ τῆς πέτρας, qui se trouve dans la même page, a suggéré à Wescher la correction ci-dessus. Il y aurait analogie parfaite entre les deux passages, et la faute deviendrait encore plus facile à expliquer, si on lisait ici même ἐν χρῶ sans article, conformément à l'usage.

249. Denys de Byzance, LIII, p. 21, l. 4—3.

Καθ' ὃ μὲν γὰρ..... πρὸς τὴν δύσιν ὑποστρέφει (ἡ ἄκρα), μεγέθει τε διαρκεῖ καὶ πνευμάτων σκεπανὸν παρέχει τὸν ὄρμον · τῷ δὲ προσέχοντι πολλὴν καὶ θρασεῖαν ἐκδέχεται τοῦ ῥεύματος τὴν βίαν.

Corrigez : μεγέθει τε διαρκῇ εἰ τῷ δὲ προέχοντι (cf. 9, 7).

250. Denys de Byzance, XXIV, p. 12, l. 14—16.

Λαμπομένων δὲ τῶν ἱερῶν, κόραξ ἀρπάσας ἐκ μέσης τῆς φλογὸς ἔνια τῶν μηρίων καὶ εἰς ὕψος ἀφείς, ἐπὶ τὴν Βοσπόριον ἄκραν ἐφέρετο.

Probablement : εἰς ὕψος ἀρθείς. Peut-être aussi y aurait-il lieu d'insérer εἴτ' devant ἐπί.

251. Denys de Byzance, XVI, p. 8, l. 8—9.

Παρ' ὃ καὶ βωμὸς Σκεδ<ασίου> Ἀθηνᾶς, αἰνιττόμενος (ms. αἰνιττόμενον) τὸν ἐκ τῆς κυκλώσεως τοῦ πλήθους σκεδασμόν.

Il faut certainement écrire αἰνιττομένων. (Cf., par exemple, p. 13, l. 6: ὠνόμασται δὲ Βουκόλος, εὐχαρίστου μνήμης τὸν μηνυτὴν ἀξιώσαντων).

252. Denys de Byzance, XXXIV, p. 15, l. 10—11.

Σχοινίχλου τέμενος ἐντεῦθεν, Μεγαρόθεν αὐτῷ (ms. αὐτὸ) Βυζαντίων καὶ μνήμην καὶ τιμὴν ἐνεγκαμένων.

Au lieu de αὐτῷ, écrivez αὐτοῦ. L'article manque devant les substantifs dont ce pronom dépend, comme p. 17, l. 4-5 : μεγαλοφροσύνης τε αὐτοῦ καὶ τιμῆς τῆς περὶ τὴν πόλιν ἀπολαύσαντες.

253. Denys de Byzance, XLII, p. 18, l. 4—5.

Ἔθετο δὲ τοῖς χωρίοις ὀνόματα Δελφίνα καὶ Καράνδας, τὸν μὲν τιμῶν τῆς μνήμης, τὸν δὲ ἀμυνόμενος.

Écrivez : Καράνδαν (cf. même chapitre, au commencement : τὸ δὲ ἐξῆς χωρίον Δελφίν λέγεται καὶ Καράνδας, et la traduction de Gilles « Delphinum et Charandam »), sinon Χαράνδαν (variante d'orthographe déjà indiquée dans une note de Wescher). D'autre part, τῆς μνήμης doit céder la place à τῇ μνήμῃ.

254. Thucydide, II, 37.

Χρώμεθα γὰρ πολιτείᾳ οὐ ζηλούσῃ τοὺς τῶν πέλας νόμους, παράδειγμα δὲ μᾶλλον αὐτοὶ ὄντες τινὶ ἢ μιμούμενοι ἑτέρους.

S'il faut considérer les deux membres de cette phrase comme opposés l'un à l'autre, l'opposition serait mieux marquée dans le second par ἀλλὰ que par δέ, à cause de la négation οὐ qui précède ζηλούσῃ : d'autant plus que οὐ ζηλούσῃ n'est pas accompagné de μὲν.

En écrivant παράδειγμα δὲ μᾶλλον, on remédierait au défaut qui vient d'être signalé, en même temps qu'on ferait disparaître une irrégularité de construction vraiment choquante, même chez Thucydide.

255. Thucydide, II, 52.

Ὁ φθόρος ἐγγίγντο οὐδενὶ κόσμῳ, ἀλλὰ καὶ νεκροὶ ἐπ' ἀλλήλοις ἀποθνήσκοντες ἔκειντο καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς ἐκαλινδοῦντο καὶ περὶ τὰς κρήνας ἀπάσας ἡμιθνήτες τοῦ ὕδατος ἐπιθυμία.

Νεκροὶ..... ἀποθνήσκοντες ne se comprend pas. Nous proposons : Ἀλλὰ καὶ νεκροὶ ἐπ' ἀλλήλοις <καὶ> ἀποθνήσκοντες ἔκειντο, « mais et morts et mourants gisaient les uns sur les autres. »

On sait que καὶ est souvent représenté par sa première lettre seule (K ou IC), à peine modifiée. Il n'y a pas besoin d'expliquer comment cette abréviation a pu être omise, venant après les deux dernières lettres du mot ἀλλήλοις. [L'abbé Duchesne, élève.]

256. Thucydide, II, 53.

Ῥᾶον γὰρ ἐτόλμα τις ἀ πρότερον ἀπεκρύπτετο μὴ καθ' ἡδονὴν ποιεῖν.

Ainsi placé, καθ' ἡδονὴν n'offre pas un sens satisfaisant. On améliorerait notablement la phrase, à notre avis, si l'on écrivait et ponctuait comme il suit : Ῥᾶον γὰρ ἐτόλμα τις, ἀ πρότερον ἀπέκρυπτε (οὐ ἀπεκρύπτετο) τὸ μὴ, καθ' ἡδονὴν ποιεῖν.

257. Thucydide, II, 59.

Ὁ δὲ δρῶν αὐτοὺς πρὸς τὰ παρόντα χαλεπαίνοντας καὶ πάντα ποιούντας ἄπερ αὐτὸς ἤλπιζε, ξύλλογον ποιήσας..... ἐβούλετο θαρσύναι τε καὶ.....

Nous écrivions ἤλπισε. En effet, le pressentiment dont il s'agit avait nécessairement précédé l'action marquée par le participe δρῶν : et cette dernière est représentée ici comme contemporaine de celle qu'exprime l'imparfait ἐβούλετο.

258. Thucydide, II, 64.

Γινώτε δὲ..... αὐτὴν..... δύναμιν μεγίστην δὴ μέχρι τοῦδε κεκτημένην, ἥς ἐς αἰδίων τοῖς ἐπιγινόμενοις, ἦν καὶ νῦν ὑπενδῶμέν ποτε (πάντα γὰρ πέφυκε καὶ ἐλασσοῦσθαι) μνήμη καταλείψεται.

Ὑπενδῶμεν est inadmissible. Ce n'est pas au moment où Périclès s'efforce de relever le courage abattu des Athéniens, qu'il peut leur promettre que leur gloire sera immortelle, quand bien même ils viendraient à faiblir un peu (ὑπενδιδόναι) : il ne parlerait pas autrement, s'il les engageait à demander la paix.

Thucydide avait sans doute écrit ὑποδῶμεν, « quand bien même notre puissance devrait décliner. » La leçon actuelle doit provenir d'une variante, conjecture ou mauvaise glose, ἐν, écrite au-dessus de ὑπο.

259. Thucydide, II, 65.

Οἱ δὲ ὕστερον (ses successeurs, les successeurs de Périclès) ἴσοι αὐτοὶ μᾶλλον πρὸς ἀλλήλους ὄντες καὶ ὁρεγόμενοι τοῦ πρῶτος ἕκαστος γίγνεσθαι, ἐτράποντο καθ' ἡδονὰς τῷ δήμῳ καὶ τὰ πράγματα ἐνδιδόναι.

Αὐτοὶ ne s'explique pas. Nous proposons : Οἱ δὲ ὕστερον, ἴσοι οὗτοι μᾶλλον.....

260. Thucydide, II, 54.

Περὶ μὲν οὖν τοῦ χρηστηρίου τὰ γινόμενα εἴκαζον ὁμοῖα εἶναι · ἐσβεδληκῶτων δὲ τῶν Πελοποννησίων ἡ νόσος ἤρξατο εὐθύς · καὶ ἐς μὲν Πελοπόννησον οὐκ ἐσῆλθεν κτλ.

Par l'oracle dont il s'agit, Apollon avait promis aux Lacédémoniens

de leur venir en aide. La peste déchaînée sur l'Attique, alors que le Péloponnèse était épargné, parut alors être le secours annoncé : c'est ce qu'exprime la première des phrases ci-dessus. La seconde devait nécessairement commencer par ἐσβεδληκότων γάρ (et non δέ). C'est à tort qu'on a prétendu, ici, attribuer à Thucydide cette manière de parler, assez fréquente d'ailleurs chez les poètes, notamment Homère, qui consiste à coordonner, au moyen de δέ, des phrases dont la liaison logique exigerait l'emploi de γάρ.

261. Euripide, **Hippolyte**, 1051—1052.

Οἶμοι, τί δράσεις; οὐδὲ μηνυτὴν χρόνον
δέξει καθ' ἡμῶν, ἀλλὰ μ' ἐξελάς χθονός;

Καθ' ἡμῶν a une apparence suspecte. Nous proposerions volontiers καθαιρῶν, « condamnans. » Telle est, en effet, la signification de ce verbe dans la locution ἡ καθαιρουσα ψῆφος (Lysias, XIII, 37), « le vote de condamnation ».

La phrase signifierait alors : « Et tu me condamneras si vite que tu me chasseras de ce pays sans attendre les révélations du temps. »

262. Euripide, **Hippolyte**, 1210 et suivants.

Κάπειτ' ἀνοιδήσαν (s.-ent. τὸ κύμα).....

χωρεῖ πρὸς ἀκτὰς, οὗ τέθριππος ἦν ὄχος.
Αὐτῷ δὲ σὺν κλύδωνι καὶ τρικυμῷ
κύμα' ἐξέθηκε ταῦρον, ἄγριον τέρας.

Αὐτῷ, devant σὺν κλύδωνι, laisse désirer un mot plus utile. Nous proposons αὐτοῦ, « là même, à l'endroit même où se tenaient les chevaux. » [L'abbé Duchesne, élève.]

D'autre part, la répétition du mot κύμα dans le dernier vers est absolument superflue; et le voisinage de τρικυμῷ la rend tout à fait invraisemblable. Nous pensons qu'il faut rétablir ici τὸ οἶδμ' (ou τοῖδμ', comme on dit φορέμιον pour προείμιον?). Si l'on admet la possibilité de cette synizèse, on comprendra en même temps qu'un copiste ait pu être dérouter par ce qu'elle a d'insolite.

263. Euripide, **Hippolyte**, 1344—1346.

ὦ πόνος οἴκων, οἷον ἐκράνθη
διδυμον μελάθοις
πένθος θέθεν καταληπτόν.

Le sens s'accommoderait beaucoup mieux de καταληπτοῖς que de καταληπτόν, dont la signification a paru incertaine à Weil; et la

substitution d'un N au groupe IΣ (ou plutôt IC) n'aurait rien d'extraordinaire, d'autant plus que le substantif le plus voisin est πένθος.

264. Euripide, **Hippolyte**, 1363 et suivants.

.....Ζεῦ, Ζεῦ, τὰδ' ὀρέας;

Ὅδ' ὁ σεμνὸς ἐγὼ καὶ θεοσέπτωρ,
δδ' ὁ σωφροσύνη πάντας ὑπερσχὼν
προὔπτων ἐς Ἄδαν στείχω κατὰ γᾶς,
δλέσας βίοτον· μόχθους δ' ἄλλως
τῆς εὐσεβίας
εἰς ἀνθρώπους ἐπόνησα.

Εἰς ἀνθρώπους ne peut convenir ici, soit que l'on rattache ces mots à τῆς εὐσεβίας, soit qu'on les fasse dépendre de ἐπόνησα. Nous écrivions : εἰς ἀνθρώπων ἐπόνησα. « Seul entre tous les hommes j'ai en vain pratiqué la piété (contrairement à la loi providentielle qui veut que les méchants soient toujours punis, et les bons toujours récompensés). » [Ém. Chatelain, élève.]

265. Euripide, **Hippolyte**, 1416—1422.

Ἔασον· οὐ γὰρ οὐδὲ γῆς ὑπὸ ζόφον
θεᾶς ἄτιμοι Κύπριδος ἐκ προθυμίας
δργαὶ κατασκήψουσιν εἰς τὸ σὸν δέμας,
σῆς εὐσεβείας καγαθῆς φρενὸς χάριν·
ἐγὼ γὰρ αὐτῆς ἄλλον ἐξ ἐμῆς χερὸς
δς ἂν μάλιστα φίλτατος κυρῇ βροτῶν
τόξοις ἀφύκτοις τοῖσδε τιμωρήσομαι.

On fera disparaître l'absurdité relevée par Weil dans le texte ci-dessus en conservant, au premier vers, la leçon la mieux autorisée, ζόφον, et en substituant à οὐδέ (dans le même vers) ὧδε, qu'il faudra alors rattacher à ἐκ προθυμίας, de sorte que le sens soit « si librement, tellement au gré de son caprice. » (Pour cette acception de προθυμία, cf. v. 1329.) Quant à l'ensemble, nous l'interpréterions comme il suit : « Quitte ces pensées : car la colère inspirée à la déesse Cypris par ton refus de lui rendre hommage (cf. 1402 : τιμῆς ἐμέμφθη), cette colère ne se déchaînera plus si librement, si elle prétend s'acharner sur toi jusque dans les enfers. » (On sait que, dans la théologie homérique, les supplices du Tartare sont réservés aux ennemis des dieux.) L'idée sous-entendue sera : « Car si, entre dieux, nous nous abandonnons mutuellement nos ennemis (cf. 1328—1330) tant qu'ils sont en vie, il n'en est pas de même une fois qu'ils sont morts. »

Quant à la dernière phrase, ἐγὼ γὰρ αὐτῆς κτλ., elle exprimera la conduite qu'Artémis se promet de tenir, à supposer que Cypris prétende persécuter Hippolyte jusque dans les enfers : « Car, si elle agit ainsi, moi, de mon côté, etc. » Ainsi on sera dispensé de rechercher à quel personnage tué par Artémis, et cher à Cypris, le poète a voulu faire allusion dans ce passage.

Le sens de l'ensemble ainsi rétabli, il nous reste un doute sur l'authenticité de αὐτῆς (v. 1420), ainsi que sur celle de l'un des mots θεᾶς et Κύπριδος (1417).

266. Euripide, *Hippolyte*, 1428—1430.

Ἄει δὲ μρυσσοποιὸς εἰς σὲ παρθένων
ἔσται μέριμνα, κοῦκ ἀνώνυμος πεσὼν
ἔρως ὁ Φαίδρας εἰς σὲ σιγηθήσεται.

Au dernier vers, nous voyons dans les mots inutiles εἰς σὲ un supplément, emprunté au vers 1428, en vue de rétablir le mètre, détruit par suite de quelque accident. S'il en est ainsi, il nous paraît vraisemblable que le mot remplacé aujourd'hui par εἰς σὲ était παῖσι, « les jeunes garçons, » opposé à παρθένων du vers 1428. Ce n'étaient pas, en effet, les jeunes filles seulement, mais encore les jeunes garçons, qui prenaient part, à Trézène, aux fêtes instituées en l'honneur d'Hippolyte. (Voir Pseudo-Lucien, *de Syria dea*, ch. 60).

Rien de plus facile à concevoir que la perte de la dernière syllabe de παῖσι devant σιγηθήσεται. Restait παῖ, qui faussait le vers, et ne pouvait manquer, pour cette raison, d'être changé par les grammairiens.

267. Euripide, *Hippolyte*, 1459—1461.

Ἦ κλείν' Ἀθηνῶν Παλλάδος θ' ὄρισματα,
οἷου στερήσεσθ' ἀνδρός. Ἦ τλήμων ἐγὼ ·
ὧς πολλὰ, Κύπρι, σὼν κακῶν μεμνήσομαι.

Weil a vu que la leçon des meilleurs manuscrits, ὧ κλείν' Ἀθῆναι, condamne la vulgate, et que, par conséquent, Ἀθῆναι devant être rétabli, θ' ὄρισματα ne saurait être conservé. Faut-il y substituer θοάσματα (de θοάζειν, pris dans le sens de *sedere*) ?

D'autre part, les trois vers ci-dessus, les derniers du rôle de Thésée, et les derniers de la pièce, si l'on fait abstraction des anapestes du chœur, paraissent n'avoir eu d'autre objet que d'annoncer pathétiquement le dénouement de la tragédie, en d'autres termes, la mort d'Hippolyte. Le futur στερήσεσθ', là où l'on attendrait plutôt un passé comme στερήθητ' (pour ἐστερήθητε), nous paraît donc non-seulement

froid, mais tout à fait déplacé. Tout au moins faudrait-il écrire :
Οἷου ὀστερήσεσθ' ἀνδρός.

268. Euripide, **Hippolyte**, 350—352.

ΤΡΟΦΟΣ. Τί φής; ἐρᾷς, ὦ τέκνον; ἀνθρώπων τίνος;

ΦΑΙΔΡΑ. Ὅστις ποθ' οὗτός ἐσθ' ὁ τῆς Ἀμαζόνος.....

ΤΡΟΦΟΣ. Ἰππόλυτον αὐδᾷς;

Φ. Σοῦ τάδ', οὐκ ἐμοῦ κλύεις.

Pour entendre le deuxième vers, il est nécessaire de suppléer le mot οἷσθα. Mais une telle réticence ne concourt en rien à l'objet que s'est proposé évidemment l'auteur, qui est de marquer l'embarras de Phèdre.

D'autre part, l'effet de ce second vers, tel que les manuscrits nous le donnent, est compromis par une équivoque. A première vue, en effet, on comprend « Qui que puisse être ce fils de l'Amazone », et non « Tu connais ce fils de l'Amazone? », comme a traduit Racine.

Nous pensons qu'il faut écrire Ὅστις ποθ' οὗτος οἷσθ' ὁ τῆς Ἀμαζόνος; ou plutôt, en mettant une virgule après οἷσθ' : Ὅστις ποθ' οὗτος οἷσθ', ὁ τῆς Ἀμαζόνος;

269. Euripide, **Hippolyte**, 462—465.

Πόσους δοκεῖς δὴ κάρτ' ἔχοντας εὖ φρενῶν

νοσοῦνθ' ὀρώντας λέκτρα μὴ δοκεῖν ὄρᾶν;

πόσους δὲ παισὶ πατέρας ἡμαρτηκόσιν

συνεκχομίζειν Κύπριν;

Συνεκχομίζειν Κύπριν ne s'explique pas : faut-il écrire συνεισχομίζειν Κύπριν (en quelque sorte « faciliter l'introduction chez eux de Cypris », assimilée ici à une marchandise prohibée)?

270. Euripide, **Hippolyte**, 1076—1077.

Εἰς τοὺς ἀφώνους μάρτυρας φεύγεις σαφῶς ·

τὸ δ' ἔργον οὐ λέγον σε μὴνύει κακόν.

Avec quelques-uns des plus récents éditeurs, nous adopterions, au premier vers, la variante mentionnée par le scholiaste, σοφῶς. Mais nous mettrions ce mot entre deux signes de ponctuation : Εἰς τοὺς ἀφώνους μάρτυρας φεύγεις · σοφῶς · Τὸ δ' ἔργον κτλ.

271. Euripide, **Hippolyte**, 1002—1003.

Ἐνὸς δ' ἄθικτος, ᾧ με νῦν ἐλεῖν δοκεῖς ·

λέχους γὰρ ἄγνὸν εἰς τόδ' ἡμέρας δέμας.

Au premier vers, le datif ᾧ, qui ne comporte aucune interprétation

raisonnable, doit nécessairement être remplacé par οὐ. Le sens sera : « La chose, le vice, dont tu crois m'avoir convaincu » (c'est-à-dire le libertinage).

272. Euripide, Hippolyte, 1115—1117.

Ῥάδια δ' ἤθεα τὸν αὐριον
μεταβαλλομένα χρόνον ἀεὶ
βίον συνευτυχοίην.

Au mot inintelligible αὐριον, il faut certainement substituer ὄριον. On connaît la locution τὴν ὥραν, « à propos ». Τὸν ὥριον χρόνον γ' équivaut exactement. [Ém. Chatelain, élève.]

273. Démosthène, Philippique I, 5; p. 41.

Ἄλλ' εἶδεν (Cobet : ἤδριν), ὧ ἄ. Ἀ., τοῦτο καλῶς ἐκεῖνος, ὅτι ταῦτα μὲν ἐστὶν ἅπαντα τὰ χωρία ἄθλα τοῦ πολέμου κείμεν' ἐν μέσῳ.

L'enjeu de la guerre, aux yeux de Démosthène, ce ne sont pas seulement les places dont il a pu être question précédemment, ce sont les places en général, et non-seulement les places, mais encore beaucoup d'autres avantages, par exemple, les alliances, que nous trouvons rapprochées des conquêtes au chap. 6 : Τὰ μὲν ὡς ἂν ἐλὼν τις ἔχοι πολέμῳ, τὰ δὲ σύμμαχα καὶ φίλα ποιησάμενος.

Les mots τὰ χωρία doivent vraisemblablement être considérés comme une glose. [Charles Graux, élève.]

274. Démosthène, Philippique I, 20; p. 45.

Καὶ ὅπως μὴ ποιήσεθ' ὃ πολλάκις ὑμᾶς ἐβλαψεν · πάντ' ἐλάττω νομίζοντες εἶναι τοῦ δέοντος, καὶ τὰ μέγιστ' ἐν τοῖς ψηφίσμασιν αἰρούμενοι, ἐπὶ τῷ πράττειν οὐδὲ τὰ μικρὰ ποιεῖτε · ἀλλὰ τὰ μικρὰ ποιήσαντες καὶ πορίσαντες, τούτοις προστίθετε, ἂν ἐλάττω φαίνηται.

Il est étrange que les deux présents, πάντ' ἐλάττω νομίζοντες et ἐπὶ τῷ πράττειν οὐδὲ τὰ μικρὰ ποιεῖτε, désignent deux époques différentes, le temps où les Athéniens font leurs préparatifs, et celui où ils sont en guerre. Pour remédier à ce défaut, il suffit, croyons-nous, d'insérer devant ἐπὶ τῷ πράττειν le supplément εἴτ', dont la perte, à cette place, n'a rien que de vraisemblable, et de remplacer par une virgule le point en haut qui termine le premier membre de phrase. Nous aurons alors : Καὶ ὅπως μὴ ποιήσεθ' ὃ πολλάκις ὑμᾶς ἐβλαψε, πάντ' ἐλάττω νομίζοντες εἶναι τοῦ δέοντος, καὶ τὰ μέγιστ' ἐν τοῖς ψηφίσμασιν αἰρούμενοι, <εἴτ'> ἐπὶ τῷ πράττειν οὐδὲ τὰ μικρὰ ποιεῖτε.

Ποιεῖτε tiendra la place de ποιοῦντες, par une espèce d'anacoluthie assez ordinaire, et dont on pourrait rendre compte, ici, en substituant à νομίζοντες l'expression équivalente οἱ νομίζετε.

275. Démosthène, **Paix**, 10 ; p. 59.

L'orateur ne s'est associé à aucune des fausses assurances au moyen desquelles les autres députés ont fait illusion au peuple d'Athènes :

Οὐδὲν τούτων οὐτ' ἐξαπατήσας οὔτε σιγήσας ἐγὼ φανήσομαι, ἀλλὰ προειπὼν ὑμῖν, ὥς οἷδ' ὅτι μνημονεύετε, ὅτι ταῦτ' οὐτ' οἷδ' οὔτε προσδοκῶ, νομίζω δὲ τὸν λέγοντα ληρεῖν.

Οὐδὲν τούτων ἐξαπατήσας se comprend : « N'ayant dit aucun de ces mensonges. » Mais que peut signifier ici οὐδὲν τούτων σιγήσας ?

Nous proposons οὐδὲν τούτων σῖγ' ἔδασας, « n'ayant toléré en silence, laissé passer sans rien dire aucun de ces mensonges ». A σιγῇ, qu'on trouve chez Platon (**Lois**, 834 C) à côté de ἔαν, Démosthène a pu préférer, en vue d'éviter l'hiatus, l'adverbe σῖγα, bien qu'employé plutôt, ce semble, en poésie.

276. Démosthène, **Paix**, 11 ; p. 59.

Ταῦτα..... οὐ..... προσποιήσομαι δι' οὐδὲν ἄλλο γιγνώσκειν καὶ προαισθάνεσθαι πλὴν δι' ἃ ἂν ὑμῖν εἴπω δύο, ἐν μὲν κτλ.

C'est en vain que Funkhænel a essayé d'expliquer les mots δι' ἃ ἂν ὑμῖν εἴπω δύο. On attendrait δι' ἃ ὑμῖν ἐρῶ δύο, ou δι' ἃ ὑμῖν εἴποιμ' ἂν δύο, ou plutôt encore, διὰ δύο, sans rien de plus. Si, à ces deux mots, l'orateur a jugé à propos d'ajouter quelque chose, c'était sans doute une formule de modestie ou d'hésitation, afin d'atténuer le mauvais effet des éloges qu'il allait se décerner à lui-même.

Nous proposons : δι' ἃ ἄρ' ὑμῖν εἴπω ; δύο, « propter duo, quæ dicen- » dane mihi sunt ? » L'hiatus causé par la rencontre des deux mots ἃ et ἄρ' pourrait alors être justifié de la manière suivante. Après δι' ἃ, l'orateur, qui paraissait sur le point de dire ὑμῖν ἐρῶ νῦν, ou quelque chose de semblable, s'arrête, comme s'il hésitait à se louer lui-même, et substitue une formule interrogative à la fin de phrase qu'attendaient ses auditeurs. De là, entre les deux mots ἃ ἄρ', une pause, qui rend l'hiatus légitime, et que Démosthène ne pouvait marquer autrement que par cet hiatus même, lorsqu'il écrivit son discours pour le publier.

On pourrait encore écrire et ponctuer : πλὴν διὰ, ἄρ' ὑμῖν εἴπω ; δύο. (Rehdantz a proposé : πλὴν διὰ, ἂν ὑμῖν εἴπω, δύο.)

277. Démosthène, **Philippique III**, 61 ; p. 126.

Μετὰ ταῦθ' οἱ μὲν ἐπ' ἐξουσίας ἐπόσης ἐβούλοντο ἔπραττον ὅπως ἢ πόλις ληφθῇσεται καὶ κατεσκευάζοντο τὴν πράξιν.

Nous avons cherché à faire disparaître la tautologie, à notre avis,

intolérable, qui résulte de l'équivalence des termes *ἐπραττον* et *κατεσκευάζοντο* τὴν πράξιν : mais aucune correction n'a réuni tous les suffrages. On a proposé, en premier lieu, de supprimer les mots *ἐπραττον* et *καί*, celui-ci comme provenant d'une digraphie du commencement de *κατεσκευάζοντο*, l'autre, comme inséré par conjecture, à la suite de cette première faute. L'abbé Duchesne aimerait mieux transposer le mot *καί* entre *ἐπραττον* et *ὅπως* : en effet, on s'expliquerait assez bien l'omission de cette particule entre *ἐπραττον* et *ὅπως*, qui paraissent étroitement unis l'un à l'autre par le sens ; et, une fois omise, on comprendrait qu'elle eût été rétablie par un copiste devant *κατεσκευάζοντο*, plutôt qu'à sa place véritable. Enfin, Charles Graux voudrait qu'on se bornât à remplacer *πράξιν* par *πράσιν*.

278. Démosthène, *Phil.* III, 65—66 ; p. 128.

Καλὴν γ' οἱ πολλοὶ νῦν ἀπειλήφασιν Ὀρειτῶν χάριν, ὅτι τοῖς Φιλίππου φίλοις ἐπέτρεψαν αὐτοῦς, τὸν δ' Εὐφραῖον ἐώθουν. Καλὴν γ' ὁ δῆμος ὁ Ἐρετριέων, ὅτι τοὺς μὲν ὑμετέρους πρέσβεις ἀπήλασεν, Κλειτάρχῳ δ' ἐνέδωκεν αὐτόν. Δουλεύουσί γε μαστιγούμενοι καὶ σφαττόμενοι.

La dernière de ces trois phrases n'est nullement la continuation de l'énumération commencée dans les deux premières, mais une simple explication afférente à celle qui précède immédiatement. En conséquence, au lieu de *δουλεύουσί γε*, nous proposons *δουλεύουσι γάρ*. On s'expliquerait facilement qu'un copiste, venant d'écrire *καλὴν γε* au commencement de deux phrases consécutives, eût cru lire ici même *γε*, alors qu'il y avait *γάρ*. [Ch. Graux, élève.]

279. [Démosthène], *περὶ Συντάξεως*, 17 ; p. 171.

Οὐ γὰρ τὸ ψηφίσασθαι τοῖς ἐν τοῖς ὅπλοις ποιήσει τὸ νικᾶν, ἀλλ' οἱ μετὰ τούτων κρατοῦντες τοὺς ἐχθροὺς καὶ ψηφίζεσθαι καὶ ἄλλο ὃ τι ἀν βούλησθε ποιεῖν ὑμῖν ἐξουσίαν καὶ ἄδειαν παρασκευάζουσι · δεῖ γὰρ ἐν μὲν τοῖς ὅπλοις φοβεροῦς, ἐν δὲ τοῖς δικαστηρίοις φιλανθρώπους εἶναι.

La phrase *δεῖ γὰρ..... φιλανθρώπους εἶναι*, où Dobree a reconnu une reminiscence du Discours sur la Chersonèse (ch. 33), n'a avec le sujet qu'un rapport fort éloigné. Elle paraît provenir d'un lecteur plutôt que de l'auteur, quel qu'il soit, de ce discours. [Ch. Graux, élève.]

280. Aristodème, I, 1.

*Ἐπεμψε κρύφα Σίκιννον.... πρὸς Ξέρξην, ...δηλῶν τὸν μέλλοντα δρασμὸν ἀπὸ Σαλαμῖνος. Ὁ δὲ Ξέρξης, νομίσας τὸν Θεμιστοκλέα μηδίζοντα ταῦτα ἀπεσταλκέναι, ἔπεμψε τὰς ναῦς ἐπὶ Σαλαμῖνα.

Corrigez : *ἐπεσταλκέναι*. Le mot suivant, dans le ms., est *διέπεμψε*, que porte l'éd. Wescher, la seule où les leçons soient notées exactement.

281. [Démosthène,] *περὶ Συντάξεως*, 26; p. 173—174.

Σκέψασθε δ' ἂν τις κεφάλαι' ἂν ἔχοι τῶν πραγμάτων εἰπεῖν, ἢν' ἀκούσαντες τῶν τ' ἐκείνοις πεπραγμένων καὶ τῶν ὑμῖν, ἂν ἄρ' ὑμῶν αὐτῶν ἀλλ' ἐκ τούτων γε δύνησθε γενέσθαι κρείττους.

Pour qu'il y eût analogie réelle entre cette phrase et celle du discours contre Zénothémis (ch. 27), qu'en a rapprochée Vœmel, il faudrait qu'elle se terminât par un membre de phrase signifiant : « Et que, si vous le pouvez, vous, etc. » C'est vainement, suivant nous, qu'on essaierait d'expliquer la vulgate. Nous ne pensons pas non plus qu'il faille s'arrêter à la variante, ou plutôt, à la conjecture, qu'une main plus moderne que celle du copiste a insérée ici entre les lignes du ms. Σ. Ἀν ἄρα μὴ ἀφ' ὑμῶν αὐτῶν, et, de même, ἂν μὴ ἀφ' ὑμῶν αὐτῶν, aurait le double inconvénient d'ôter toute valeur au mot δύνησθε, et de faire disparaître la relation qui devait exister entre ὑμῖν, d'une part, et ὑμῶν αὐτῶν, de l'autre.

Weil considère comme une glose le mot ἢν', dont on pourrait encore attribuer l'origine à une digraphie des deux dernières lettres de εἰπεῖν. Nous croyons qu'il faut supprimer, en outre, le membre de phrase explicatif ἀκούσαντες τῶν τ' ἐκείνοις πεπραγμένων καὶ τῶν ὑμῖν.

282. Démosthène, *Phil. IV*, 20; p. 136.

Ἐπεὶ νῦν γε γέλως ἔσθ' ὥς χρώμεθα τοῖς πράγμασι, καὶ Φίλιππον δ' αὐτὸν οὐδὲν ἂν ἄλλ' οἶμαι μὰ τοὺς θεοὺς εὐξασθαι ποιεῖν τὴν πόλιν ἢ ταῦτα · ἂ ὑστερίζετε, ἀναλίσκετε, ὅτῃ παραδώσετε τὰ πράγματα δυσχεραίνετε, ἀλλήλους αἰτιᾶσθε.

Pour lier convenablement les deux phrases, et, en même temps, pour faire disparaître l'hiatus (ἂ ὑστερίζετε), négligence qui paraît avoir été évitée par l'auteur de ce discours, il convient de changer ἂ non en ἔσ' (correction qui est venue à l'esprit de Vœmel), mais plutôt en οἷ' (οἷα). Cf. l'expression homérique οἷ' ἀγορεύεις, « à entendre ce que tu dis. »

283. Démosthène, *Phil. IV*, 45.

Ὡς μὲν οὖν εἴποι τις ἂν, ἂ παρ' ἑκατέρων εἶναι δεῖ, ταῦτ' ἴσως ἐστίν, ὡς δὲ καὶ γένοιτ' ἂν ἐν νόμῳ, διορθώσασθαι δεῖ.

Tel est le texte de Vœmel, qui ne diffère en rien de celui de Σ. Voici maintenant la traduction de cet éditeur : « Quia igitur dixerit quidem aliquis, « quæ ab utrisque præstanda esse videantur, hæc » fere sunt, sed quo pacto rite etiam fieri queant, distincte est explicandum » (scitote hæc). »

L'addition arbitraire des mots « scitote hæc », mis ainsi entre parenthèses par le traducteur, suffit pour faire voir le vice du passage. Nous pensons qu'on remédierait à tout, en intervertissant, dans la première ligne, l'ordre des mots ὥς et ἄ, et en plaçant devant ἐν νόμῳ, avec Reiske, la virgule dont Voemel fait suivre ces mots :

Ἄ μὲν οὖν εἶποι τις ἂν ὥς παρ' ἐκατέρων εἶναι δεῖ, ταῦτ' ἴσως ἐστίν, ὥς δὲ καὶ γένοιτ' ἂν, ἐν νόμῳ διορθώσασθαι δεῖ. « Voilà, si je ne me trompe, ce qu'on peut demander aux riches et aux pauvres. Quant aux moyens, c'est par une loi qu'il faut y pourvoir. » La construction du premier membre de phrase aura son pendant exact dans l'*Olymthienne* III, 44 : Τηνικαῦτα τὸν γράψονθ' ἂ πάντες ἴσθ' ὅτι συμφέρει, ζητεῖτε. Le verbe διορθώσασθαι est de même employé absolument dans le discours *Contre Apaturios* (ch. 44), et aussi dans la *III^e Philippique*, ch. 6.

Nous voyons que Weil est revenu, avant nous, à la ponctuation de Reiske. Le même éditeur interprète comme il suit le texte de la vulgate : « Pour indiquer les devoirs réciproques des deux classes de la société, il suffit sans doute de ce que je viens de dire; pour que ces devoirs soient remplis en effet, il faut une réforme légale. »

284. Démosthène, *Phil.* IV, 54; p. 144.

Πότε μάλιστα ἐν ταραχῇ τὰ τῶν Ἑλλήνων γέγονε πράγματα; οὐδένα γὰρ χρόνον ἄλλον ἢ τὸν νυνὶ παρόντα οὐδ' ἂν εἰς εἶποι. Τὸν μὲν γὰρ ἄλλον ἅπαντα, κτλ.

Γάρ (devant χρόνον) peut provenir de la ligne suivante : Τὸν μὲν γὰρ ἄλλον ἅπαντα, κτλ. Quant à la correction, au lieu de retrancher γάρ, comme Schæfer l'a proposé, on pourrait songer soit à οὐδένα γε, soit à οὐδένα γ' ἂν, soit, enfin, à οὐδέν', οἶμαι.

285. Démosthène, *Sur la Liberté des Rhodiens*, 24 ; p. 196.

Δεῖ γὰρ τοὺς εὐτυχοῦντας περὶ τῶν ἀτυχούντων δεῖ φαίνεσθαι τὰ βέλτιστα βουλευομένους, ἐπειδὴ περ ἄδηλον τὸ μέλλον ἅπασιν ἀνθρώποις.

On lit dans l'index grammatical de Rehdantz, au mot ὑπέρ : « Ὑπέρ avec le génitif se rapproche tout à fait de περὶ, sauf cette réserve que, aux endroits où il s'agit de marquer un intérêt pris à la chose, ὑπέρ est préféré. »

Cette remarque nous paraît juste, et nous nous en autorisons pour proposer ici : ὑπὲρ τῶν ἀτυχούντων. Avec περὶ τῶν ἀτυχούντων, le sens serait plutôt : « Dans les questions qui concernent les malheureux, délibérer toujours le plus sagement qu'il est possible. » Ὑπὲρ τῶν

ἀτυχούντων τὰ βέλτιστα signiflera « ce qui vaut le mieux dans l'intérêt des malheureux. »

**286. Démosthène, Pour les Mégalo-politains, 8 ;
p. 204.**

Εἰ δ' ἅπαντες ἐπίστασθ' ὅτι, ταύτην ἂν ἔλωσιν, ἴασιν ἐπὶ Μεσσηνήν, φρασάτω τις ἐμοὶ τῶν νῦν χαλεπῶν τοῖς Μεγαλοπολίταις, τί τόθ' ἡμῖν συμβουλεύσει ποιεῖν. Ἄλλ' οὐδεὶς ἐρεῖ. Καὶ μὴν πάντες ἐπίστασθε ὥς καὶ παραινούντων τούτων καὶ μὴ, βοηθητέον.

Nous corrigerions comme il suit la deuxième phrase : Ἄλλ' « οὐδὲν » ἐρεῖ ; « Rien, » dira-t-il ? (Pour l'explication de la faute, cf. 263 ; et pour cet emploi de ἀλλά, Matthiæ, § 643 ; Krüger, 69, 4, 4.)

287. Démosthène, Contre Leptine, 71 ; p. 478.

Οὐκοῦν αἰσχρὸν, ὦ ἄ. Ἀ., εἰ αἱ μὲν παρὰ τοῖς ἄλλοις δωρεαὶ βέδαιοι μένουσιν αὐτῷ, τῆς δὲ παρ' ὑμῶν μόνης τοῦτ' ἀφαιρεθήσεται.

Cobet et Voemel remplacent οὐκοῦν par οὐκουν, les éditeurs de Zurich, par οὐκ οὖν ; les uns comme les autres, d'ailleurs, font suivre la phrase d'un point d'interrogation. De toute manière, nous pensons qu'il y a lieu de substituer le futur μενούσιν au présent μένουσιν. En effet, avec αἰσχρὸν, il est difficile de sous-entendre un autre mot que ἔσται.

288. Démosthène, Contre Leptine, 115 ; p. 492.

Λυσιμάχῳ δωρεὰν, ἐνὶ τῶν τότε χρησίμων, ἑκατὸν μὲν ἐν Εὐβοίᾳ πλέθρα γῆς πεφυτευμένης ἔδοσαν, ἑκατὸν δὲ ψιλῆς, ἔτι δ' ἀργυρίου μνᾶς ἑκατὸν, καὶ τέτταρας τῆς ἡμέρας δραχμάς. Καὶ τούτων ψήφισμ' ἔστιν Ἀλκιβιάδου, ἐν ᾧ ταῦτα γέγραπται.

Que l'on maintienne, avec Schæfer et Voemel, la vulgate καὶ τούτων ψήφισμα, ou qu'on insère περὶ entre καὶ et τούτων, d'après une conjecture de H. Wolf, approuvée par Reiske, dans l'une et l'autre hypothèse, le complément de ψήφισμα n'exprimera pas autre chose que les mots, qui arrivent ensuite, ἐν ᾧ ταῦτα γέγραπται, et ne sera, par conséquent, qu'une tautologie. Nous proposons : Καὶ τούτῳ ψήφισμ' ἔστιν Ἀλκιβιάδου, ce qui aura le même sens que si le participe ψηφισθέν était joint à ψήφισμα : « Il existe un décret d'Alcibiade en sa faveur. »

289. Eschyle, Perses, 834—836.

..... Πάντα γὰρ
κακῶν ὑπ' ἄλγους λακίδες ἀμφὶ σώματι

στημορραγοῦσι ποικίλων ἐσθημάτων.

Pour remettre en bon état ce passage évidemment altéré, nous pensons qu'il faut écrire ποικίλων τάσθημάτων (τὰ ἐσθημάτων, ce qui compose ses vêtements), et prendre στημορραγοῦσι (mot dont nous ne voyons pas que l'on cite un autre exemple) comme un verbe transitif ayant pour sujet λακίδες : « Les déchirures rompent (ou ont rompu) le tissu de ses vêtements. »

Λακίς désigne proprement l'action de déchirer. Ainsi, dans la même pièce, au vers 425 : βυσσίνοις δ' ἐν πέπλοις πέση λακίς. Et **Supplantes**, 903 : λακίς χιτῶνος ἔργον οὐ κατοικτιεῖ.

290. Eschyle, **Perses**, 161—162.

Κάμῃ καρδίαν ἀμύσσει φροντίς · ἐς δ' ὑμᾶς ἐρῶ
μῦθον, οὐδαμῶς ἑμαυτῆς οὔσ' ἀδείμαντος, φίλοι,
μὴ μέγας κτλ.

Si nous ne nous trompons, la ponctuation doit être modifiée comme il suit :

.....φροντίς, — ἐς δ' ὑμᾶς ἐρῶ,
μῦθον οὐδαμῶς ἑμαυτῆς οὔσ' ἀδείμαντος, φίλοι, —
μὴ μέγας κτλ.

Mή devra être rattaché à ἀμύσσει φροντίς, suivant une observation de Weil. Quant à la parenthèse, il faudra l'interpréter : « Je vais vous le dire, effrayée moi-même de mes paroles (du mauvais présage qu'elles renfermeront). »

291. Eschyle, **Perses**, 253—255.

ὦμοι, κακὸν μὲν πρῶτον ἀγγέλλειν κακά ·
ὅμως δ' ἀνάγκη πᾶν ἀναπτύξαι πάθος,
Πέρσαι · στρατὸς γὰρ πᾶς ὅλωλε βαρβάρων.

C'est bien à tort qu'on a voulu remplacer le vocatif qui commence le second vers soit par Πέρσαις, soit par ὑμῖν. Mais il est certain que Πέρσαι paraît bien faible, si on y voit un rejet. Nous pensons qu'il suffit de ponctuer :

.....πᾶν ἀναπτύξαι πάθος ·
Πέρσαι, στρατὸς γὰρ πᾶς ὅλωλε βαρβάρων.

La particule γάρ (prise ici dans le sens de « à savoir, c'est à savoir que ») est rejetée à cause du vocatif qui commence la phrase. Ce cas se présente assez souvent, au moins pour δέ : voir plusieurs exemples dans Ellendt, **Lexicon Sophocleum**, tome I, p. 398. [L'abbé Lebarq, élève.]

292. Eschyle, *Perses*, 274—277.

Ὅτοτοτοῖ, φίλων
ἀλίδονα μέλεα παμβαφῇ
κατθανόντα λέγεις φέρεσθαι
πλαγκτοῖς ἐν διπλάκυσσιν.

Probablement : πλαγκτοῖς εἰνὶ πλάκυσσιν, sur les plaines errantes ou flottantes, « in campis nantibus. »

293. Eschyle, *Perses*, 603.

Tout est sujet d'épouvante pour les malheureux, dit Atossa, tandis que le bonheur inspire une confiance exagérée. Puis elle ajoute :

Ἐμοὶ γὰρ ἤδη πάντα μὲν φόβου πλέα.

La suite des idées exige, ce semble : Ἐμοιγ' ἄρ' ἤδη.

294. Eschyle, *Suppliantes*, 405—406.

Τί τῶνδ' ἐξ ἴσου ῥεπομένων μεταλ —
γεῖς τὸ δίκαιον ἔρξαι;

Peut-être y aurait-il lieu de bannir des lexiques le mot μεταλγεῖς : car il ne se rencontre, croyons-nous, que dans ce passage, et on ne voit pas clairement ce qu'il y peut signifier, à considérer les éléments dont il se compose. Nous proposons μ' ἔτ' ἀργεῖς : on trouve ἀργεῖν τινος dans le sens de « négliger quelque chose ».

295. *Anthologie Palatine* (Apollonidès dans l'), VI,
ép. 238.

Εὐφρων οὐ πεδίου πολυσάλακός εἰμ' ὃ γεραιός,
οὐδὲ πολυγλεύκου γειομόρος βότρυος,
ἀλλ' ἀρότρῳ βραχύβωλον ἐπικνίζοντι χαράσσω
χέρσον, καὶ βαιοῦ πίδακα ῥαγὸς ἔχω.
Εἰμὶ δ' ἐξ ὀλίγων ὀλίγη χάρις · εἰ δὲ διδοίης
πλείονα, καὶ πολλῶν, δαῖμον, ἀπαρξόμεθα.

Le cinquième vers est faux et inintelligible. Voici, à notre connaissance, les corrections qui ont été proposées pour remplacer εἰμὶ δ' ἐξ : Ἡνίδε δ' ἐξ, σοὶ νῦν δ' ἐξ, ἡ μὴν ἐξ, εἰμὶ δ' ἰδ' ἐξ, οὐ μὲν ἰδ' ἐξ, σοὶ μὲν ἰδ' ἐξ, ἡ μου δ' ἐξ, οἶμαι δ' ἐξ, Ἑρμῇ δ' ἐξ, εἴη δ' ἐξ, enfin εἶμ' ἡ δ' ἐξ (en écrivant ἔχων à la fin du vers précédent). Van Geel, auteur de la conjecture ἡ μου, nous paraît avoir indiqué le sens exigé par le contexte. Mais on ne voit pas pourquoi il n'a pas proposé plutôt ἡμῇ ou ἡ μῇ (ἡ ἐμῇ), ce qui s'éloignerait moins de la leçon εἰμὶ (dans

certain manuscrits εἰ μὴ). D'autre part, δὲ nous paraît inadmissible ici. Nous écrivons : Ἡμὴ δὴ ἔξ ὀλίγων ὀλίγη χάρις.

296. Euripide, *Médée*, 74—77.

ΤΡΟΦΟΣ. Καὶ ταῦτ' Ἰάσων παῖδας ἐξανέξεται
πάσχοντας, εἰ καὶ μητρὶ διαφορὰν ἔχει;

ΠΑΙΔΑΓΩΓΟΣ. Παλαιὰ καινῶν λείπεται κηδευμάτων,
κοῦκ ἔστ' ἐκεῖνος τοῖσδε δώμασιν φίλος.

Ce dernier vers ne fait que reproduire sous une forme beaucoup moins délicate et moins heureuse l'idée exprimée dans le précédent. Ἐκεῖνος désignerait-il Créon, comme le veulent divers éditeurs? Mais il n'a pas été question de Créon dans les paroles de la Nourrice. Et le Gouverneur n'a pas besoin de dire ici que Créon est ennemi de Médée et de sa famille, après ce qu'il a dit plus haut du projet d'expulsion attribué à ce roi.

Euripide doit avoir écrit ici : « Et son ancienne famille n'est pas aimée de sa famille actuelle, »

κοῦκ ἔστ' ἐκεῖνα τοῖσδε δώμασιν φίλα.

297. Euripide, *Médée*, 274—276.

Σὲ τὴν σκυθρωπὸν καὶ πόσει θυμουμένην,
Μήδειαν, εἶπον τῆσδε γῆς ἔξω περᾶν
φυγάδα, λαβοῦσαν δισσὰ σὺν σαυτῇ τέκνα,
καὶ μήτι μέλλειν ὥς ἐγὼ βραβεὺς λόγου
τοῦδ' εἰμὶ, κοῦκ ἄπειμι πρὸς δόμους πάλιν,
πρὶν ἂν σε γαίας τερμόνων ἔξω βάλω.

On ne voit pas ce que peut signifier βραβεὺς λόγου, « juge de la question, » puisque ces vers sont les premiers que prononce Créon, et que, dans ce qui précède, il n'y a eu aucune discussion. Au contraire, βραβεὺς τόπου conviendrait bien ici pour caractériser le roi de la contrée, investi, comme tel, du droit d'en chasser qui bon lui semble.

298. Euripide, *Médée*, 294—297.

Χρὴ δ' οὐποθ' ὅστις ἀρτίφρων πέφυκ' ἀνὴρ
παῖδας περισσῶς ἐκδιδάσκεισθαι σοφούς·
χωρὶς γὰρ ἄλλης ἧς ἔχουσιν ἀργίας
φθόνον πρὸς ἀστῶν ἀλφάνευσι δυσμενῇ.

Au troisième vers, ἀργίας nous paraît avoir pris la place de αἰτίας. Ce n'était sans doute, à l'origine, qu'une glose, destinée à expliquer que, par le mot αἰτίας, le poète avait entendu parler du reproche

d'ἀργία. On y vit plus tard une variante, d'autant plus aisément qu'il y avait une certaine ressemblance de forme entre les deux mots. Avec αἰτίας, le sens sera : « Sans parler des reproches qu'on leur fait d'ailleurs. » Pour la signification de ἄλλης, voir la note de Weil. [L'abbé Duchesne, élève.]

299. Lucien, Alexandre, 2, p. 209.

.....ἐμαυτοῦ δὲ σπουδὴν ποιουμένου ἐπὶ τοιαύτῃ ἱστορίᾳ καὶ πράξεσιν ἀνθρώπου ὃν οὐκ ἀναγιγνώσκουσι πρὸς τῶν πεπαιδευμένων ἦν ἄξιον, ἀλλ' ἐν πανδήμῳ τινὶ καὶ μεγίστῳ θεάτρῳ ὁρᾶσθαι ὑπὸ πιθήκων ἢ ἄλωπέκων σπαραττόμενον.

Nous ne voyons pas qu'on ait dit ἀναγιγνώσκουσι τινά dans le sens de « Lire la vie de quelqu'un ». On peut conjecturer : ὃν οὐ μὰ Δία γινώσκουσι.

D'autre part, la particule καὶ manque, dans la plupart des manuscrits, devant μεγίστῳ. Peut-être ce dernier mot n'est-il qu'une mauvaise glose de πανδήμῳ.

300. Lucien, Alexandre, 34—35; p. 342.

Ὁ δ' ἐδόμηκοντούτης ἀπέθανε μελαγχολήσας, οὐ περιμείνας τὴν τοῦ θεοῦ ὑπόσχεσιν. Καὶ οὗτος ὁ χρησμὸς τῶν αὐτοφώνων ἦν.

Le sens nous paraît exiger καίτοι οὗτος : pour s'expliquer la suppression de τοι, il suffit d'admettre que, à une époque ancienne, un copiste ou un lecteur avait divisé les deux mots de la manière suivante : καὶ τοιοῦτος.

301. Lucien, Sur les Familiers à gages, 1, p. 652.

.....τὰς τρικυμίας καὶ ζάλας καὶ ἀκρωτήρια καὶ ἐκβολὰς καὶ ἰστοῦ κλάσεις καὶ πηδαλίων ἀποκαυλίσεις διεξιόντες.

Corrigez : καὶ ἀκρωτηρίων ἐκβολὰς. Pour l'emploi du mot ἀκρωτήρια comme terme de marine, voir les exemples rassemblés dans le Thesaurus-Didot.

302. Lucien, Sur les Familiers à gages, 27, p. 686.

Τοῖς μὲν γὰρ τὰ ἐρωτικά ταῦτα διακονούμενοις καὶ γραμματιδία ὑπὸ κόλπου διακομίζουσι πόθεν σύ γ' ἰσότημος;

Corrigez : τὰ ἐρωτικά τ' αὐτῷ διακονούμενοις. Au sujet de la place donnée ici à τε, on peut consulter Krüger, Griech. Sprachl. 69, 59, 2.

303. Lucien, **Sur les Familiars à gages**, 27, p. 686.

Σεαυτὸν οἰκτεῖρεις καὶ αἰτιᾷ τὴν τύχην, οὐδ' ὀλίγα σοι τῶν χαρίτων ἐπιψεύδασαν.

Corrigez : οὐδ' ὀλίγας σοι. [Ch. Graux, élève.]

304. Xénophon, **Mémoires**, I, 3, 1.

Ὡς δὲ δὴ καὶ ὠφελεῖν ἐδόκει μοι τοὺς ξυνόντας τὰ μὲν ἔργῳ δεικνύων ἑαυτὸν ὁὅς ἦν, τὰ δὲ καὶ διαλεγόμενος, τούτων δὴ γράψω ὅποσα ἂν διαμνημονεύσω.

Ὡς ne peut ici, à ce que nous croyons, servir de corrélatif à τούτων. Nous proposons de remplacer ce mot par οἷς, « au moyen desquelles (actions ou paroles). » [Communiqué par Jules Nicole, répétiteur.]

305. Diodore de Sicile, XVIII, 70, 4.

Κατασκευάσας δὲ πύργους ξυλίνους..... προσῆγε τῇ πόλει....., καὶ βέλη παντοδαπὰ καὶ τοὺς ἀγωνιζομένους ἐπιστήσας ἀνέστελλε τοὺς ἐπὶ τῶν ἐπάλξεων ἀντιτεταγμένους.

Corrigez : Τοὺς ἀγωνισομένους. Cf., pour la construction, le même, XX, 85, 3 : ἐνέθετο μὲν τῶν τρισπιθάμων δξυβελῶν τοὺς πορρωτάτω βάλλοντας καὶ τοὺς τούτοις κατὰ τρόπον χρησομένους. Le mot βέλη désigne, comme ici, des machines, dans cette autre phrase (XVIII, 74, 3) : ἐκ δὲ τῶν πλαγίων ἔταξε πλῆθος ἀκοντιστῶν καὶ τοξοτῶν καὶ τῶν καταπελτικῶν βελῶν. Et de même dans plusieurs passages de Philon de Byzance. [Communiqué par Ch. Graux, élève.]

306. Aristophane, **Grenouilles**, 1393.

ΔΙΟΝΥΣΟΣ. Μεθεῖτε, μεθεῖτε · καὶ τὸ τοῦδέ γ' αὖ ῥέπει ·

Θάνατον γὰρ εἰσέθηκε βαρύτατον κακόν.

ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ. Ἐγὼ δὲ πειθῶ γ', ἔπος ἄριστ' εἰρημένον.

Ἐπος ne signifie pas ici « mot », mais bien « vers », le vers que précédemment Euripide a mis dans la balance, à savoir : οὐκ ἔστι Πειθοῦς ἱερὸν ἄλλο πλὴν λόγος. Autrement, que voudrait dire la qualification ἄριστ' εἰρημένον? Mais, d'autre part, πειθῶ est un mot, et non pas un vers. Il y a donc apparence que le texte est altéré.

Au lieu de πειθῶ γ', le poète avait sans doute écrit soit πολλῶ γ', soit πάντων γ'. Le mot πειθῶ fut ensuite écrit à la marge par un commentateur, qui voulait expliquer l'allusion renfermée dans ἔπος ἄριστ' εἰρημένον. On l'inséra plus tard au seul endroit du vers où il

pût trouver place sans rompre le mètre ni détruire manifestement le sens.

Si quelqu'un voulait voir dans *πειθῶ γ'* un quolibet analogue à ceux que Dionysos, dans la première partie de cette scène (vers 1378-1440), lance tour à tour aux deux poètes rivaux, il suffirait de répondre que ce genre de plaisanterie n'aurait rien de comique dans la bouche d'Euripide, et répugnerait absolument au caractère que lui prête Aristophane.

307. Aristophane, *Grenouilles*, 1510—1514.

Pluton vient de congédier Eschyle en lui donnant diverses commissions, en lui recommandant, notamment, d'envoyer au plus vite dans le séjour des morts tel et tel personnage. Il ajouterait, à en croire la vulgate :

Κἄν μὴ ταχέως ἤκωσιν, ἐγὼ
νῆ τὸν Ἀπόλλω στίξας αὐτοῦς
καὶ συμποδίσας
μετ' Ἀδαιμάντου τοῦ Λευκολόφου
κατὰ γῆς ταχέως ἀποπέμψω.

Le poète ne peut avoir mis ces mots dans la bouche de Pluton, qui habite les Enfers, et n'en sort jamais. Il doit les avoir attribués à Dionysos, qui, dans tout le cours de la pièce, ne cesse de parler et d'agir en citoyen d'Athènes.

308. Démosthène, *Contre Midias*, 15; p. 549.

Οὐ γὰρ ἀγνοῶ τοῦθ', ὅτι τῷ μὲν ἐπηρεαζομένῳ τότ' ἐμοὶ καὶ ὑδριζομένῳ τὴν αὐτὴν ὀργὴν ἕκαστον τούτων ἦν περ ἄλλ' ὅτι οὖν τῶν δεινοτάτων παρίστη, ὑμῖν δὲ τοῖς ἄλλοις, ἔξω τοῦ πράγματος οὔσιν, οὐκ ἂν ἴσως ἄξια ταῦτα καθ' αὐτ' ἀγῶνος φανείη.

Au lieu de ἄλλ' ὅτι οὖν, Reiske a proposé ἄλλω ὅτι οὖν : correction inadmissible, ne fût-ce qu'en raison de l'hiatus. Mais ce n'est pas à dire que le texte de la vulgate puisse demeurer sans changement : nous croyons qu'il faut écrire ἂν ὅτι οὖν. Sinon, Démosthène avouerait implicitement, au grand dommage de sa cause, avoir subi d'autres traitements comparables à celui que lui a infligé Midias, à cette insulte qu'il s'attache partout ailleurs à représenter comme inouïe.

309. Aristodème, II, 2.

Λαβὼν δὲ ὁ Μαρδόνιος ἐπεμψε πρῶτον πρὸς Ἀθηναίους Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα...., ὑπισχνούμενος δώσειν αὐτοῖς μύρια τέλαντα καὶ γῆν ὅσην ἂν αὐτοὶ βούλοιντο τῆς Ἑλλάδος.

Le manuscrit porte *ἔσθην αὐτοὶ βούλονται*. Si l'on juge une correction nécessaire, il faudra écrire, non pas avec K. Müller, *ἔσθην ἂν αὐτοὶ βούλονται*, mais bien *ἔσθην ἂν αὐτοὶ βούλωνται*.

340. Aristodème, IV, 2.

Τῶν δὲ ὑποτεταγμένων αὐτῷ πικρῶς ἤρχε καὶ τυραννικῶς, τὴν μὲν Λακωνικὴν δίκαιαν ἀποτεθειμένος, ἐπιτετηδευκῶς δὲ τὰς τῶν Περσῶν ἐσθήτας φορεῖν καὶ Περσικὰς τραπέζας παρατεθειμένος πολυτελεῖς, ὥς ἔθος ἐκείνοις.

Les mots πολυτελεῖς, ὥς ἔθος ἐκείνοις nous paraissent être une glose de Περσικὰς. [Ch. Graux, élève.]

341. Aristodème, V, 1.

Κατὰ δὲ τοῦτον τὸν χρόνον Ἀθηναῖοι, ἐμπεπρησμένης αὐτῶν τῆς πόλεως ὑπὸ Ξέρξου καὶ Μαρδονίου, ἐβουλεύοντο τειχίζειν αὐτήν · οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι οὐκ ἐπέτρεπον αὐτοῖς, πρόφασιν μὲν ποιούμενοι ὀρμητήριον εἶναι τὰς Ἀθήνας τῶν ἐπιπλεόντων βαρβάρων, τὸ δὲ ἀληθὲς φοβονῶντες καὶ μὴ βουλόμενοι πάλιν αὐξηθῆναι. Ὁ δὲ Θεμιστοκλῆς συνέσει διαφέρων κατεστρατήγησεν αὐτῶν τὸν φόβον.

Ὁ δέ, au commencement de la dernière phrase, est une correction conjecturale de K. Müller. Le manuscrit porte *οὐς*, qu'il n'y a aucune raison de changer : car le sens est évidemment, non pas comme interprète Müller, « Invidiam istorum insignis Themistoclis sollertia » elusit », mais, pour traduire littéralement « Quos Themistocles » sollerter demoratus elusit eorum invidiam. » Rien n'empêche, en effet, que *οὐς* ne dépende uniquement du participe διαφέρων : (voir Krüger, *Griech. Sprachl.* 54, 9, 2). Mais, d'autre part, l'infinitif αὐξηθῆναι peut difficilement se passer d'un sujet. Nous proposons : μὴ βουλόμενοι πάλιν αὐξηθῆναι <τοὺς Ἀθηναίους> <Οὐς> Θεμιστοκλῆς συνέσει διαφέρων κτλ.

Les syllabes τοὺς Ἀθηναίς ayant été omises par suite du voisinage de αὐξηθῆναι, *οὐς* fut supprimé devant Θεμιστοκλῆς, comme provenant d'une digraphie. [Ch. Graux, élève.]

342. Eusèbe (*Fragmenta Historicorum Græcorum*, éd. K. Müller — Didot, tome V, pages 24 et suivantes), 1.

Οἱ δὲ Θεσσαλονικεῖς οὔτε ἐν τῷ τοιοῦτῳ ἀδρανέες εὐρέθησαν, ἀλλὰ.....

Le mot οὔτε n'aura plus rien qui lui corresponde, si l'on remplace un peu plus loin la leçon du ms. οὐχ ὅτε par οὐκω τε, suivant une conjecture très-plausible de Louis Dindorf, au lieu d'y substituer

οὐτ' ὅτε, leçon de l'édition K. Müller. Nous proposons : οὐδὲ ἐν τῷ τοιούτῳ. [Ch. Graux, élève.]

343. Eusèbe (ib. ib.), 1.

Τοὺς τε βιωμένους ἐσθέειν ἀπέρξαν, καὶ ἐν τῇ παραχῇ αὐτῇ τῶν βαρβάρων τινὰς συναρπάζουσιν · τὸ δὲ πολλοῖς τῶν ἀπὸ τῆς πόλιος ἐξωγρημένοις πρόφασιν τῆς ἀνακομιδῆς παρεχόμενον · οἱ γὰρ δὲ βάρβαροι ὑπὲρ τοῦ κομίσασθαι τοὺς σφετέρους, πολλοὺς τῶν εἶχον λαβόντες ἀπέδωσαν.

Le manuscrit ne porte point *παρεχόμενον* · οἱ γάρ, mais *παρεχόμενοι* γάρ. La conjecture de Müller nous paraît inadmissible, attendu que τό, ici, est évidemment pronom relatif, et demande, comme tel, à être suivi d'un verbe à un mode personnel. Nous proposons *παρέχον* ἦν · οἱ γάρ..... Sur l'emploi de εἶμι avec un participe chez Hérodote (écrivain qu'Eusèbe paraît avoir pris pour modèle), voir Krüger, *Gr. Sprachl.*, II^e partie, 56, 1, 2.

344. Eusèbe (ib. ib.), 2.

« Quum ad bellica, quibus in puerilibus ludis excellebat, præsto ipsi esset eximia in destinandis ictibus dexteritas ». C'est ainsi que Müller interprète le membre de phrase suivant : Ἐς τὰ Ἀρήϊα, τοῖς ἐν τοῖς παιδείοις ἀθύρμασιν ἡρίστευεν, ἐωυτῷ παρεούσης εὐστοχίης.

Mais, là où Müller écrit *ἡρίστευεν*, le manuscrit porte *ευρίσκει*. D'autre part, Louis Dindorf a soupçonné dans *τοῖς ἐν τοῖς* une altération de *τῆς ἐν τοῖς*. En mettant à profit son observation, il sera facile de retrouver la leçon originale : *τῆς ἐν τοῖς παιδείοις ἀθύρμασιν* (ou plutôt *ἀθύρμασι*) *εὐρήκει*, « (dexteritate) quam in puerilibus ludis comparaverat ». »

345. Eusèbe (ib. ib.), 9.

Καταφλεχθισέων σφι πολλέων μηχανημάτων.

C'est par un lapsus évident que Müller a substitué *μηχανημάτων* à la leçon fautive du manuscrit, *μηχανήσασθαι*. Le mot à rétablir paraît être *μηχανήσεων*. *Μηχανήσεσιν* se trouve avec ce même sens de « machines » chez Polybe, I, 22, 7.

346. Musée, Hér. et L., 172—173.

Ὅψι δὲ Λειάνδρῳ γλυκερὴν ἀνενείκατο φωνήν,
αἰδοῦς ὕγρὸν ἔρευθος ἀποστάζουσα προσώπου.

Nous préférons *πρόσωπον*. La différence est celle qui existerait en français entre « Son visage distille la rougeur de la honte » et « Elle

distille de son visage la rougeur de la honte. » [Émile Chatelain, élève.]

317. Musée, **Hér. et L.**, 180—181.

..... Ἦν δ' ἐθελήσης
ὥς ξείνος πολύφοιτος ἐμὴν ἐς πατρίδα μέμναιν,
οὐ δύνασαι σκοτέεσσαν ὑποκλέπτειν Ἀφροδίτην.

Nous croyons que ἐς, au second vers, a pris la place de κατὰ : non par suite d'une confusion paléographique; car l'origine de la leçon ἐς, que portent tous les manuscrits, ne semble pas pouvoir être cherchée dans l'écriture, relativement récente, que l'on désigne par le nom d'écriture minuscule; et, d'autre part, dans l'écriture dite onciale, les sigles qui représentent les prépositions paraissent propres, ou peu s'en faut, aux annotations des marges. Mais on peut admettre que, le mot κατὰ ayant disparu par suite de quelque accident matériel, un copiste a rétabli conjecturalement ἐς.

318. Musée, **Hér. et L.**, 300—304.

Ἄλλ' οὐ χειμερίης σε φόβος κατέρυκε θαλάσσης,
καρτερέθυμε Λέανδρε · διακτορή δέ σε πύργου
ἡθάδα σημαίνουσα φασφορίην ὑμεναίων,
μαινομένης ὥτρυνεν ἀφειδήσαντα θαλάσσης,
νηλεῖς καὶ ἄπιστος.

Il y a sans doute une lacune d'un vers à la suite du mot θαλάσσης. A ce propos, on peut faire observer que les omissions, et, par conséquent, aussi, les transpositions, sont extrêmement fréquentes chez Nonnus et ses imitateurs : ce qu'il est facile de s'expliquer, pour peu que l'on connaisse les procédés de style et de versification familiers à ces poètes.

319. Scholiaste de Sophocle, **Antigone**, 14.

Διπλῇ χειρὶ : τῇ ὑπ' ἀλλήλων · τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ διπλῇ, οἶον, ὑπ' ἀλλήλων ἀναιρεθέντων τῶν ἀδελφῶν.

Écrivez τῇ [ὑπ'] ἀλλήλων. Le mot ὑπ' se rencontre un peu plus loin devant ἀλλήλων : de là provient la faute. [Ch. Graux, élève.]

320. Scholiaste de Sophocle, **Antigone**, 33—34.

Νεῖσθαι : ἀντὶ τοῦ ἡγεῖσθαι.

La scholie doit être séparée du lemme, et reportée au vers suivant, où se trouve le mot ἄγειν pris dans le sens de ἡγεῖσθαι. On se rendra compte de la transposition, si l'on observe que, au lieu de ἄγειν,

d'autres manuscrits paraissent avoir porté une variante *ἔχειν*, à en juger du moins par la scholie suivante : *Οὐχ ὥς παρ' οὐδέν : οὐχ ὥς ἔτυχεν ἔχειν τὸ πρᾶγμα, ἀντὶ τοῦ, οὐκ εὐτελῶς καὶ ὥς πάρεργον, ἀλλ' ὥς μέγα.*

Ajoutons que cette variante avait évidemment son origine dans les derniers mots du vers 32, *κηρύξαντ' ἔχειν*, et que les éditeurs n'ont point, par conséquent, à en tenir compte.

321. Scholiaste de Sophocle, *Antigone*, 64.

Λείπει ὥστε ἀκούειν ταῦτα, καὶ τὰ τούτων χείρονα.

Si l'on s'en rapportait aveuglément à ce témoignage, il faudrait retrancher du texte de Sophocle tout le vers 64, *Καὶ ταῦτ' ἀκούειν κατὰ τῶνδ' ἀλγίονα*, comme fabriqué d'après cette scholie même, ainsi qu'il est arrivé quelquefois. Ce serait se tromper gravement.

La phrase dont il s'agit est défigurée par une lacune. Le commentateur avait sans doute écrit : *λείπει <ὥστε, ἢν' ᾗ> ὥστε ἀκούειν ταῦτα καὶ τὰ τούτων χείρονα*, ou plutôt, *καὶ ἀλλὰ (x ἄλλα) τούτων χείρονα*. La scholie ainsi restituée est absolument analogue, pour la rédaction, à la suivante (sur le vers 38) : *Ἑσθλῶν : λείπει γονέων, ἢν' ᾗ, ἑσθλῶν γονέων.* [Émile Chatelain, élève.]

322. Scholiaste de Sophocle, *Antigone*, 69.

Φησὶν, οὔτε σε ἀναγκάσω · ἀλλ' οὔτ', ἂν θέλῃς (var. θέλοις), ἡδέως ἔξομαι (var. ἀνέξομαι) σου τὴν ἐπικουρίαν.

Ni *ἔξομαι*, ni *ἀνέξομαι* (dont la première syllabe peut provenir simplement de la particule qui précède *θέλῃς* ou *θέλοις*, ou, pour mieux dire, de l'idée de condition marquée par cette particule) ne conviennent au sens indiqué par le vers même du poète. Il faut évidemment rétablir *δέξομαι*, dont le *δ* peut avoir été omis par suite du voisinage de *ἡδέως*. [Ch. Graux, élève.]

D'autre part, il y aurait peut-être lieu d'écrire : *οὔτε σε ἀναγκάσαιμ' ἂν, οὔτ', ἂν θέλῃς, κτλ.*

323. Sophocle et son Scholiaste, *Antigone*, 80—84.

*Σὺ μὲν τάδ' ἂν προὔχοι' · ἐγὼ δὲ δὴ τάφον
χώσουσ' ἀδελφεῷ φιλάτῳ πορεύσομαι.*

La scholie porte *Ἐγὼ δὲ δὴ τάφον : τοῦτο ἤδη (faute, selon toute apparence, pour τοῦτο τὸ ἤδη) τῆς προθυμίας αὐξητικόν*. En d'autres termes, si le lemme de la scholie est conforme au texte de la vulgate actuelle, la scholie elle-même paraît attester l'existence d'une ancienne

variante δ'ἤδη. Nous pensons qu'il y a lieu d'introduire cette leçon dans le texte du poëte. [Ém. Chatelain, élève.]

324. Dinarque, Contre Aristogiton, 9, p. 106.

Διὰ μὲν πονηρίαν εἰς τὸ δεσμωτήριον ἐνέπεσεν, ἐκεῖ δ' ὦν παρὰ τοῖς ἐκ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων κακούργοις ἀπηγγμένοις, οὕτως εἶναι πονηρὸς ἔδοξεν, ὥστε μὴδ' ἐκεῖ τῶν ἴσων ἀξιούσθαι τοῖς ἄλλοις.

Ce texte, bien qu'amélioré déjà en deux endroits par les éditeurs de Zurich et par Dobree, nous parait exiger encore une correction : l'insertion du mot ὥς devant κακούργοις.

325. Dinarque, Contre Aristogiton, 19, p. 107.

Ἀπλῶς δ' εἰπεῖν, ἐναντία τοῖς νόμοις ἅπασι πράττων διατετέλεκε, καὶ τοῦτον μόνον ἢ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλή αὐτοῖς (correction de Blass, pour τοῖς) ἐξηγητάσι καὶ εἰδόσιν ἀποπέπρακεν.

Nous conjecturons : αὐτοῖς ἐξηγητάσι. [Ch. Graux, élève.]

326. Dinarque, Contre Philoclès, 8, p. 109.

Ἄρ' ἴστε ὅτι ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων ἀδικημάτων σκεψαμένους ἀκριδῶς δεῖ μεθ' ἡσυχίας καὶ ἀληθῆς ἐξετάσαντας, οὕτως ἐπιτιθέναι τοῖς ἡδικοῦσι τὴν τιμωρίαν, ἐπὶ δὲ ταῖς φανεραῖς καὶ παρὰ πάντων ὡμολογημέναις προδοσίαις πρῶτην τετάχθαι τὴν ὀργὴν καὶ τὴν μετ' αὐτῆς γιγνομένην τιμωρίαν.

Il faut évidemment écrire, en transposant καὶ : σκεψαμένους ἀκριδῶς δεῖ καὶ μεθ' ἡσυχίας ἀληθῆς ἐξετάσαντας. [Ch. Graux, élève.]

327. Dinarque, Contre Philoclès, 18; p. 110.

Καὶ οἷς πρότερον ἔφη διαφέρεσθαι, πρὸς τούτους ἔταξεν αὐτόν.

On préférerait : πρὸς τούτων. L'exemple de Thucydide (III, 86) ne nous parait pas décisif.

328. Dinarque, Contre Démosthène, 7; p. 91.

Ναί · κατέψευσται γὰρ ἡ βουλή Δημοσθένους · τουτὶ γὰρ ἐστὶν ὑπερβολὴ τοῦ πράγματος. Σοῦ κατέψευσται καὶ Δημάδου; καθ' ὧν οὐδὲ ἀληθῆς εἰπεῖν, ὥς ἔοικεν, ἀσφαλές ἐστιν.

Nous pensons qu'il faut écrire et ponctuer : τουτοῦ γ' ἄρ' ἐστὶν ὑπερβολὴ τοῦ πράγματος; « Y a-t-il moyen de surpasser cela? y a-t-il rien au-dessus de cela, qui soit plus fort que cela? »

329. Dinarque, Contre Démosthène, 17; p. 92.

Ὁ τοιοῦτος, ὃ Δημόσθενες, πολίτης, δὲ δικαίως ἀν καὶ συγγνώμης καὶ

χάριτος ἐτύγγανε παρὰ τῶν ἐν ἐκείνοις τοῖς χρόνοις συμπεπολιτευμένων, οὐ λόγοις, ἀλλ' ἔργοις, μέγαρα τὴν πόλιν ἀγαθὰ ποιήσας, καὶ διαμείνας ἐπὶ τῆς αὐτῆς πολιτείας καὶ οὐκ ἄνω καὶ κάτω μεταβαλλόμενος ὥσπερ σὺ, ἐτελεύτησεν οὐ τηλικαύτως τὸν δῆμον αἰτήσας δωρεὰς ὥστε τῶν νόμων εἶναι κρείττων, οὐδ' οἰόμενος δεῖν τοὺς διωμοχότας κατὰ τοὺς νόμους οἴσειν τὴν ψῆφον ἄλλο τι προυργιαίτερον ποιῆσθαι τῆς εὐσεβείας, ἀλλ' ὑπομένων κατακρίνεσθαι, εἰ δόξειε τοῖς δικασταῖς, καὶ οὐ καιροὺς λέγων, οὐδ' ἕτερα φρονῶν καὶ δημηγορῶν.

Ἐτελεύτησεν n'est pas du tout le mot qu'on attendrait : car ce n'est pas à mourir que Timothée avait été condamné, mais seulement à payer cent talents. Si l'on songe que le mot ἑκατόν pouvait être représenté par une lettre unique (anciennement H, puis P), on ne jugera pas trop éloignée de la leçon traditionnelle la conjecture que nous proposons : ἑκατόν τάλαντ' ἔτισεν.

La fin de cette même période (καὶ οὐ καιρούς κτλ.) paraît absolument déplacée. Nous pensons qu'elle a été insérée ici pour combler une lacune présumée, ou remplacer une phrase illisible, et alléger ainsi une chute de phrase qui, sans cela, fût restée trop lourde et trop brusque. L'interpolateur n'a eu qu'à en emprunter le sens, sinon les termes, aux chapitres 34 et 47, où on lit, d'une part, πλείστοις καιροῖς ἐν ταῖς δημηγορίαις χρώμενος, d'autre part, ἕτερα μὲν λέγων, ἕτερα δὲ φρονῶν.

330. Dinarque, Contre Démosthène, 20 ; p. 92.

Καὶ τοῦ στρατηγοῦ αὐτῶν Ἀστύλου ὠνίου ὄντος, ὥσπερ καὶ Στρατοκλῆς εἶπε, καὶ δέκα τάλαντα αἰτοῦντος ὥστε ἀγαγεῖν τὴν βοήθειαν τοῖς Θηβαίοις, καὶ τῶν πρεσβευτῶν ὡς τοῦτον ἐλθόντων, ὃν ἤδεσαν ἔχοντα τὸ βασιλικὸν χρυσίον, καὶ δεομένων καὶ ἱκετευόντων δοῦναι τὰ χρήματα εἰς τὴν τῆς πόλεως σωτηρίαν, οὐκ ἐτόλμησεν ὁ μισθὸς οὗτος καὶ ἀσεβὴς καὶ αἰσχροκερδὴς ἀπὸ τῶν πολλῶν χρημάτων ὧν εἶχε δέκα μόνον τάλαντα δοῦναι, τοσαύτας ὁρῶν ἐλπίδας ὑποφαινούσας εἰς τὴν Θηβαίων σωτηρίαν, ἀλλὰ περιεῖδεν ἑτέρους δόντας τοῦτο τὸ ἀργύριον, ὥσπερ καὶ Στρατοκλῆς εἶπεν, ὑπὲρ τοῦ πάλιν ἀπελθεῖν οἴκαδε τοὺς ἐξεληλυθότας Ἀρκάδων καὶ μὴ βοηθῆσαι τοῖς Θηβαίοις.

Nous croyons qu'il faut mettre une virgule devant les mots εἰς τὴν Θηβαίων σωτηρίαν, de façon à les faire dépendre de δέκα μόνον τάλαντα δοῦναι. [Ch. Graux, élève.]

334. Dinarque, Contre Démosthène, 34 ; p. 94.

Τοσοῦτον ἐδέχθη δὲ δημαγωγὸς καὶ χρήσιμος αὐτίκα φήσων ὑμῖν γεγενησθαι πράξιν τινα προφέρειν, ὥστε καὶ τοὺς πράττοντας ὑπὲρ ὑμῶν τι τῆς αὐτοῦ τύχης ἀνέπλησεν.

Nous conjecturons : ὁ δημαγωγός, ὁ χρήσιμος.....

332. Dinarque, Contre Démosthène, 40 ; p. 95.

Καὶ νῦν εἰλημμένοι δῶρα καθ' ὑμῶν εἰληφότες, παρακρούονθ' ὑμᾶς, καὶ ἀξιοῦσι τοιοῦτοι γεγενημένοι περὶ τῆς ἑαυτῶν πλεονεξίας παραγγέλλειν.

Παρακρούονθ', leçon du manuscrit d'Oxford, préférée par Blass à la vulgate παρακρούονται, paraît provenir simplement d'une fantaisie de copiste : une telle élision ne se concevrait, en effet, que chez un auteur constamment attentif à éviter l'hiatus ; or, Dinarque est loin de se montrer aussi scrupuleux.

La fin de la phrase ne paraît pas avoir été expliquée d'une manière satisfaisante. Peut-être suffirait-il de substituer ὑπέρ à περὶ. Le sens serait alors : « Solliciter en faveur de leur avarice, de leur vénalité. »

333. Dinarque, Contre Démosthène, 41 ; p. 95.

Οὐκ ἴστε τοῦτον αὐτοὶ δωροδόκον ὄντα καὶ κλέπτην καὶ προδότην τῶν φίλων καὶ τῆς πόλεως ἀνάξιον καὶ αὐτὸν καὶ τὴν περὶ τοῦτον τύχην γεγενημένην ;

Nous préférons : τὴν παρὰ τοῦτον τύχην γεγενημένην. On peut rapprocher, pour l'expression, Παρὰ τί οἴεσθε τὰς πόλεις τοτὲ μὲν εὖ, τοτὲ δὲ φαύλως πράττειν (ch. 72, p. 99) ; et, pour la pensée, le chapitre 34 (p. 94). (Wolf a proposé παρὰ τούτου.)

334. Dinarque, Contre Démosthène, 70 ; p. 99.

Καὶ ποῦ τοῦτ' ἐστὶ δίκαιον ἢ κοινὸν ἢ δημοτικόν, τοὺς μὲν ἐργαζομένους εἰσφέρειν, σὲ δὲ ἀρπάζειν καὶ κλέπτειν.

Au mot unique εἰσφέρειν répondent, dans le second membre de phrase, les deux mots ἀρπάζειν καὶ κλέπτειν, tandis que rien ne correspond à ἐργαζομένους. Peut-être Dinarque avait-il écrit σὲ δ' ἐν ἀργίᾳ ζῆν καὶ κλέπτειν. On comprendrait facilement que σὲ δ' ἐν ἀργίᾳ ζῆν fût devenu, dans un premier manuscrit, σὲ δ' ἐναρπάζειν, puis par correction, dans un second exemplaire, σὲ δὲ ἀρπάζειν ou σὲ δ' ἀρπάζειν.

L'omission de καὶ κλέπτειν dans tous les manuscrits, sauf le principal, s'explique par la ressemblance des verbes ἀρπάζειν et κλέπτειν, non-seulement quant à la désinence, mais encore quant à la signification.

335. Euripide, Hippolyte, 394—396.

Γλώσση γὰρ οὐδὲν πιστὸν, ἢ θυραῖα μὲν
φρονήματ' ἀνδρῶν νουθετεῖν ἐπίσταται,
αὐτὴ δ' ὑπ' αὐτῆς πλεῖστα κέκτηται κακά.

Le sens nous paraît exiger : αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῆς πλεῖστα κέκτηνται κακά.

336. Sophocle, **Trachiniennes**, 1216—1217.

Ἄλλ' ἀρκέσει καὶ ταῦτα · πρόσνειμαι δέ μοι
χάριν βραγχείαν πρὸς μακροῖς ἄλλοις διδούς.

On fera disparaître le *moyen* πρόσνειμαι, qui ne saurait convenir ici, en écrivant *προσνεῖμαι* : (le Laurentianus portait d'abord *προνεῖμαι*.) Pour l'emploi de l'infinitif comme équivalent de l'impératif, il suffit de renvoyer à Matthiæ (*Grammaire grecque*, § 546), qui cite plusieurs exemples de Sophocle.

337. Xénophon, **Anabase**, I, 4, 5.

Ὅστις δ' ἀφικνεῖτο τῶν παρὰ βασιλέως πρὸς αὐτὸν, πάντας οὕτω διατιθεὶς ἀπεπέμπετο, ὥστε αὐτῷ μᾶλλον φίλους εἶναι ἢ βασιλεῖ.

A l'indicatif ἀφικνεῖτο nous préférons, avec Kühner, l'optatif ἀφικνοῖτο, leçon de plusieurs manuscrits. Un peu plus loin, διατιθείς paraît devoir céder la place à διαθείς. On dirait en français : « Il ne les renvoyait qu'après s'en être fait des amis. »

338. Xénophon, **Anabase**, I, 3, 5—6.

Ἐπεὶ δὲ ὑμεῖς οὐ βούλεσθε συμπορεύεσθαι, ἀνάγκη δὴ μοι ἢ ὑμᾶς προδόντα τῇ Κύρου φίλῃ χρῆσθαι ἢ πρὸς ἐκεῖνον ψευδάμενον μεθ' ὑμῶν εἶναι.

Au lieu de μεθ' ὑμῶν εἶναι, Porson a conjecturé μεθ' ὑμῶν ἰέναι, et Cobet a adopté cette correction. Nous ne savons pourtant s'il ne vaudrait pas mieux écrire : μεθ' ὑμῶν μεῖναι.

339. Xénophon, **Anabase**, I, 3, 18.

Καὶ ἐὰν μὲν ἡ πρᾶξις ἢ παραπλησία οἷα περ καὶ πρόσθεν ἐχρῆτο τοῖς ξένοις ἔπεσθαι καὶ ἡμᾶς καὶ μὴ κακίους εἶναι τῶν πρόσθεν τούτῳ συναναβάντων.

On dit bien χρῆσθαι τινί τι, « employer quelqu'un où quelque chose à un certain usage ». Mais peut-on dire de même χρῆσθαι τινι πρᾶξιν τινα, « employer quelqu'un à une entreprise » ? Nous aimerions mieux lire : παραπλησία οἷα περ καὶ πρόσθεν ἐχρῆτο τοῖς ξένοις, « du même genre que les services auxquels il employait précédemment les mercenaires ».

340. Xénophon, **Anabase**, I, 6, 6.

Παρακάλεσα ὑμᾶς, ἄνδρες φίλοι, ὅπως σὺν ὑμῖν βουλευόμενος ὃ τι δίκαιόν ἐστι καὶ πρὸς θεῶν καὶ πρὸς ἀνθρώπων, τοῦτο πράξω περὶ Ὀρόντα τουτού.

Le contexte paraît exiger βουλευσάμενος. Cf. Thucydide, I, 87 :
.....ψῆφον ἐπαγαγεῖν, ἔπως κοινῇ βουλευσάμενοι τὸν πόλεμον ποιῶνται,
ἣν δοκῇ.

341. Xénophon, **Anabase**, I, 8, 10.

Πρὸ δὲ αὐτῶν ἄρματα διαλείποντα συχνὸν ἀπ' ἀλλήλων τὰ δὴ δρεπανη-
φόρα καλούμενα · εἶχον δὲ τὰ δρέπανα ἐκ τῶν ἀξένων εἰς πλάγιον ἀποτε-
ταμένα.

De même que Cobet, un peu plus haut (I, 5, 4), a remplacé ἄπαντα
ἦσαν εὐώδη par ἄπαντα ἦν εὐώδη, de même ici, à εἶχον, paraît devoir
être substitué εἶχε, qui a pu se trouver dans un manuscrit sous la
forme εἶχεν.

342. Xénophon, **Anabase**, I, 9, 27.

Ὅπου δὲ χιλὸς σπάνιος πάνυ εἴη, αὐτὸς δ' ἐδύνατο (variante : δὲ
δύναιτο) παρασκευάσασθαι....., διὰπέμπων ἐκέλευε τοὺς φίλους τοῖς τὰ
ἑαυτῶν σώματα ἄγουσιν ἵπποις ἐμβάλλειν τοῦτον τὸν χιλόν.

Peut-être : αὐτὸς δὲ δεδυνήτο.

343. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 35
(éd. W. Dindorf).

Πάλλαντος ἐπιθέσθαι ταῖς Ἀθήναις διανοουμένου καὶ τὴν Σφηττίαν ὁδὸν
προφανῶς διαπορευομένου ἐπὶ τὸ ἄστυ μετὰ τῆς δυνάμεως αὐτοῦ, οἱ τούτου
παῖδες κατὰ βούλησιν τοῦ πατρὸς Γαργηττοῖ ἐγκαθίζουσι μετὰ τῶν
ἡλικιωτῶν, ἵν', ἔταν ἐπεξέλθωσι τοῖς Ἀθηναίοις καὶ ὁ Πάλλας συμβάλλῃ,
ἐξ ἐφόδου προσπεσόντες λάβωσι τὴν πόλιν.

Il faut probablement corriger : ἔταν ἐπεξελθοῦσι τοῖς Ἀθηναίοις
[καὶ] ὁ Πάλλας συμβάλλῃ.

344. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 35.

Λόγος οὖν τὸν Θησέα, ἀνεψιὸν ἑντα τῶν Παλλαντιδῶν παίδων, ἕνα αὐτὸν
ἀντιποιούμενον τῆς βασιλείας ἀνελεῖν.

Corrigez : ἕνα αὐτῶν. [Jules Nicole, répétiteur.]

345. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 58.

Ἀλλήλους προτρέπονται οἱ ἀπὸ τοῦ χοροῦ, ἡγουν οἱ συνεπόμενοι τῷ
Ἴππολύτῳ κυνηγέται. Ἄλλοι δὲ εἰσὶ τινες περὶ τὸν χορόν · ὁ γὰρ χορὸς,
ὡς εἴρηται, ἐκ Τροϊζηνίων γυναικῶν ἐστίν.

Ecrivez : ἄλλοι..... παρὰ τὸν χορόν.

346. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 73.

Φιλόχορος δὲ φησι τῷ μὲν ξοάνῳ πλεκτὸν στέφανον προσφέρειν, τῇ δὲ
θεῷ τὸν ὕμνον.

Nous proposons : προσφέρεσθαι. Pour la confusion des terminaisons ειν et εσθαι, voir une note de Pierron dans son édition de l'Illiade, tome II, p. 534.

347. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 73 (page 86, lignes 3—5).

Πλεκτὸν τοίνυν στέφανον λέγει τὸν ὕμνον, δίκην πλοκῆς συντεθέντας τοὺς λόγους ἀποτελεῖν τὸν ὕμνον.

Probablement : <διὰ τὸ> δίκην πλοκῆς.....

348. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 159.

Διὰ τὰ πάθη συνδέεται αὐτῆς ἡ ψυχὴ τῇ εὐναίᾳ λύπῃ, ἀντὶ τοῦ εἰς εὐνὴν αὐτῇ κατακλινούσῃ.

On pourrait conjecturer que αὐτῇ a pris la place de λύπῃ : cependant le sens nous paraît demander plutôt : αὐτὴν κατακλινούσῃ. (A la ligne suivante, il faut mettre un point devant τουτέστιν.) [Jules Nicole, répétiteur.]

349. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 276.

Πότερον ὑπ' αὐτῆς : βλάβης παραφροσύνης καὶ τῆς ὀδύνης τῆς κακώσεως.

Il faut écrire, selon toute apparence : βλάβης, παραφροσύνης · ἢ τῆς ὀδύνης, τῆς κακώσεως.

350. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 316.

Ἄγνάς μὲν, ὧ παῖ, χεῖρας αἵματος φέρεις. Scholie : Οἶμαι ὅτι τοῦτον οὐκ ἐφύνευσεν.

La même note se retrouve parmi les scholies sur le vers 310, avec la variante ἐφόνευσας, qui doit prendre place ici même.

351. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 380.

Ἀπὸ τίνος γὰρ ἀργίας καὶ ὀκνοῦ τοῦ ἐκπονεῖν τὰ καλὰ τὰ κακὰ μετέρχονται.

Nous écrivions : ὑπό τίνος.

352. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 384.

Μαχαί τε λέσχει καὶ σχολή, τερπνὸν κακόν. Scholie : Καὶ σχολὴ ῥαθυμία, ἀεργία.

Le lemme de la scholie, et la scholie même, ont été confondus. Il faut ponctuer Καὶ σχολή : ῥαθυμία, ἀεργία.

353. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 386.

Οὐκ ἂν ᾤσθην ταῦτ' ἔχοντε γράμματα. Scholie : οἶον ἐνὶ ὀνόματι καὶ τόνῳ καὶ φθόγγῳ προσαγορευόμενας.

La syntaxe demande évidemment προσαγορευόμεναι ου προσαγορευόμενα.

354. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 464.

Εἰ μὴ ἐμελλες καὶ αὐτὴ κατὰ τὸ λοιπὸν ἅπαντας ἀνθρώπους ὑποκεῖσθαι καὶ βουλεύειν τοῖς θεοῖς πᾶσιν...., ἐχρῆν τὸν γεννῶντά σε πατέρα ἐπὶ ὠρισμένοις τισὶ σε παραγαγεῖν.

Nous proposons : κατὰ τοὺς λοιποὺς ἅπαντας ἀνθρώπους ὑποκεῖσθαι καὶ δουλεύειν.

355. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 464.

Πόσους δὲ οἶε πατέρας τοῖς παισὶν ἡμαρτηκόσι δι' ἔρωτα συμβαστάζειν αὐτοῖς τὴν παρὰ τῆς Ἀφροδίτης νόσον.

Écrivez : συμβαστάζειν αὐτούς.

356. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 469—470.

.....Εἰς δὲ τὴν τύχην Πησοῦς ὅσῃν σὺ, πῶς ἂν ἐκνεῦσαι δεκεῖς. Scholie : Εἰς δὲ τὴν τύχην : εἰς δὲ πέλαγος ἄδηλον τῆς τύχης ἐκκολυμβῆσαι.

Corrigez : εἰς δὲ πέλαγος ἄδηλον τῆς τύχης. — < Ἐκνεῦσαι : > ἐκκολυμβῆσαι. Un lemme a été omis, comme il arrive fréquemment.

Ici, la faute est d'autant plus facile à expliquer, que les deux mots ἐκνεῦσαι et ἐκκολυμβῆσαι commencent et finissent de même.

357. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 469.

Ἐν γὰρ τοῖς σοφοῖς τῶν ἀνθρώπων τοῦτο ὑπάρχει, τὸ λανθάνειν ἑαυτὸν, καὶ προσποιεῖσθαι τῶν πλησίων τὰ μὴ καλὰ ἁμαρτήματα.

Si l'on rapproche cette scholie du vers 466, auquel elle se rapporte en réalité, on verra qu'il faut écrire τὸ λανθάνειν ἑαυτοὺς προσποιεῖσθαι.

Ajoutons que, dans un texte de l'époque classique, il ne faudrait pas hésiter à remplacer τῶν πλησίων par τῶν πλησίον.

358. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 518.

Ἐπειδὴ μεσότης ἐστὶ καὶ ὑπερβολὴ καὶ ἔλλειψις, καὶ ἡ μὲν μεσότης ἐστὶ φρόνησις, ἡ δὲ ἔλλειψις ἀφροσύνη, ἡ δὲ διαβολὴ πονηρία.....

Il faut nécessairement corriger : ἡ δὲ ὑπερβολὴ πονηρία.

359. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 628.

Ὁ δὲ τεκὼν αὐτὴν καὶ ἀναθρέψας προσδίδωσι πρᾶγμα, ὥστε ἀπαλλαγῆναι αὐτὸν τοῦ κακοῦ.

Αὐτόν nous est suspect : on pourrait conjecturer θάττον. Quant à πρᾶγμα, ce mot doit probablement céder la place à προῖκα.

360. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 785.

Τὸ πολλὰ πράττειν : οὐκ ἔστιν ἀσφαλὴς ὁ βίος τῶν ἐκβαλλόντων ἑαυτοὺς εἰς πολλὰ πράγματα.

Il faut certainement écrire soit εἰσβαλλόντων, soit ἐμβαλλόντων.

361. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 881.

Στόματος δὲ πύλαις περιφραστικῶς ἐν τῷ στόματι.

Nous proposons : περιφραστικῶς ἀντὶ τοῦ τῷ στόματι. Sur la manière de représenter abrégativement ἀντὶ τοῦ, voir Bast, **Comm. Pal.**, pages 792-793. Ici, le τ écrit au-dessus de αν peut avoir été pris pour un esprit doux. Rapprocher la scholie presque identique de la ligne 44 : Στόματος δὲ πύλαις περιφραστικῶς τῷ σώματι.

362. Scholiaste d'Euripide, **Hippolyte**, 987.

Ἀναιδῶν γάρ ἐστιν ἐν ὄχλῳ δημηγορεῖν εἰς ἡλικας, ἥτοι εἰς ὁμήλικας καὶ σοφούς.

Ponctuez : Ἀναιδῶν γάρ ἐστιν ἐν ὄχλῳ δημηγορεῖν. — Εἰς ἡλικας : ἥτοι εἰς ὁμήλικας καὶ σοφούς.

363. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 10 ;

p. 13—14.

Ἔτι κάκεινο εἰπεῖν ἄξιον, ὅτι οὐδὲ τερπνὸν ἐν αὐτῇ τὸ κομιδῇ μυθῶδες καὶ τὸ τῶν ἐπαίνων μάλιστα πρόσαντες παρ' ἑκάτερον τοῖς ἀκούουσιν.

Pour rendre ce texte complètement satisfaisant, il suffit, si nous ne nous trompons, d'insérer le supplément ὃν après ἑκάτερον. Le sens sera : « Dans l'Histoire, ce qui ressemble trop à la Fable n'a pas même l'avantage de plaire, surtout si ce sont des éloges qui sont ainsi exagérés : car des éloges fabuleux (μυθώδεις) choquent doublement (παρ' ἑκάτερον), proprement « par l'une et l'autre raison », (c'est à dire « en tant qu'éloges et en tant qu'exagérations ou que fables »,) les auditeurs. »

364. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 21 ; p. 29.

Ἔτι ὁ αὐτὸς αὐτὸς περὶ τῆς Σεουηριανοῦ τελευτῆς ἔγραψεν ὥς οἱ μὲν ἄλλοι πάντες ἐξηπάτηνται, οἰόμενοι ξίφει τεθνάναι αὐτὸν, ἀποθάνει δὲ ὁ ἀνὴρ σιτίων ἀποσχόμενος.

On peut conjecturer : ἐξηπατήντο. Cf. ex. 342.

365. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 24 ; p. 32.

Τὸ δὲ καὶ περὶ τοὺς τόπους αὐτοὺς ψεύδεσθαι, οὐ παρασάγγας μόνον, ἀλλὰ καὶ σταθμοὺς ὁλοῦς, τίνι τῶν καλῶν ἔοικεν ;

C'est à tort, croyons-nous, que plusieurs éditeurs ont préféré à la vulgate *περὶ* la leçon, d'ailleurs mieux autorisée, *παρά*. Il est bien vrai, comme on l'a fait remarquer, que la substitution de *παρά* à *περὶ* est beaucoup plus rare que la confusion inverse. Mais, ici, la faute des bons manuscrits peut s'expliquer par l'influence du mot voisin *παρασάγγας*. Ajoutons que l'exemple emprunté par Fritzsche à la fin du chapitre 20 (*παρὰ τὰ γεγραμμένα ἐψεύσατο*) n'est pas analogue au passage qui nous occupe.

D'autre part, les mots *παρασάγγας* *σταθμοὺς ἔλους* nous paraissent devoir être remplacés par *παρασάγγαις* *σταθμοῖς ἔλοις*. Ces datifs dépendront de *ψεύδεσθαι*, par un emploi analogue à celui de *πολλῶ* dans *πολλῶ βελτίων*. Nous dirions en français : « Mentir de plusieurs lieues. »

Charles Graux nous avait proposé οὐ <παρὰ> *παρασάγγας*.

366. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 25 ;
p. 33—34.

Un des historiens que Lucien met en scène racontait, dit-il, que Sévérien, déterminé à mourir, n'avait voulu (*ἐθελῆσαι*) ni se frapper d'une épée, ni s'empoisonner, ni se pendre, tous ces genres de mort lui paraissant trop vulgaires : qu'il avait brisé un vase précieux, et s'était servi d'un des éclats du cristal pour se couper la gorge. D'après le texte actuel, Lucien terminerait ce chapitre par la réflexion suivante : *Οὕτως οὐ ξιφίδιον, οὐ λογχάριον εὔρεν, ὥς ἀνδρεῖός γε αὐτῷ καὶ ἡρωϊκὸς ὁ θάνατος γένοιτο*.

Au lieu de *εὔρεν*, le sens général demanderait plutôt un mot signifiant « il ne chercha » ou « il n'employa ». Mais il est plus probable que cette dernière phrase ne provient pas de Lucien lui-même. Cf. exercices 59, 60, 61, 89. [Charles Graux, élève.]

367. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 26 ; p. 34.

Θάψας οὖν τὸν Σεουηριανὸν μεγαλοπρεπῶς, ἀναβιβάζεται ἐπὶ τὸν τάφον Ἀφράνιόν τινα Σίλωνα ἐκατόνταρχον, ἀνταγωνιστὴν Περικλέους, ἕς τοιαῦτα καὶ τοσαῦτα ἐπερρητόρευσεν αὐτῷ, ὥστε με νῆ τὰς Χάριτας πολλὰ πάνυ δακρῦσαι ὑπὸ τοῦ γέλωτος, καὶ μάλιστα ὅπότε ὁ ῥήτωρ ὁ Ἀφράνιος ἐπὶ τέλει τοῦ λόγου δακρύων ἅμα σὺν οἰμωγῇ περιπαθεῖ ἐμέμνητο τῶν πολυτελῶν ἐκείνων δειπνῶν καὶ προπόσεων.

L'absence de l'article devant *ῥήτωρ*, dans les meilleurs manuscrits, provient sans doute d'un simple lapsus. Quant aux deux mots suivants (*ὁ Ἀφράνιος*), nous pensons qu'ils doivent être supprimés, comme inutiles au sens de la phrase et nuisibles à son effet. [Charles Graux, élève.]

368. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 37 ; p. 49.

Entre autres choses faisant partie de l'art de la guerre, l'historien doit savoir : πῶς οἱ λόχοι, πῶς οἱ ἵππεῖς καὶ πόθεν καὶ τί ἐξελαύνειν ἢ περιελαύνειν.

Aux verbes ἐξελαύνειν et περιελαύνειν, Cobet a proposé de substituer les termes techniques ἐξελιττεῖν et περιελιττεῖν. Mais les mots précédents demeurent inintelligibles, ainsi que Fritzsche l'a fait remarquer. Nous conjecturons : πῶς οἱ λόχοι, πῶς οἱ ἵππεῖς ἐπίοιεν <ἀν>, καὶ τί..... Une digraphie des deux dernières lettres de ἵππεῖς devrait alors être considérée comme l'origine première de la faute ; et la perte de ἀν, comme une conséquence nécessaire du remplacement de ἐπίοιεν par καὶ πόθεν.

369. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 50 ; p. 64.

.....ῥαδίως ἀπολυέσθω · καὶ στήσας ἐνταῦθα που ταῦτα ἐπ' ἐκεῖνα μεταδαινέτω, ἣν κατεπέιγῃ · εἴτα ἐπανίτω λυθείς, ὁπόταν ἐκεῖνα καλῇ.

Nous écrivions : εἴτα ἐπανίτω, ὁπόταν αὖθις ἐκεῖνα καλῇ.

Le voisinage de ἀπολυέσθω paraît avoir induit un copiste à écrire λυθείς au lieu de αὖθις : le mot ainsi défiguré fut ensuite transposé par un correcteur.

370. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 54 ; p. 62.

Οὐ γὰρ ὥσπερ τοῖς ῥήτορσι γράφουσιν, ἀλλὰ τὰ μὲν λεχθησόμενα ἔστι καὶ εἰρήσεται · πέπρακται γὰρ ἤδη. Δεῖ δὲ τάξαι καὶ εἰπεῖν αὐτά.

Le sens s'accommoderait bien de la restitution suivante : Οὐ γὰρ ὥσπερ τοῖς ῥήτορσι γράφου <σιν ἱστορίαν πονητέον περὶ τὴν εὐρε> σιν · ἀλλὰ τὰ μὲν λεχθησόμενα ἔστιν οὗ ἐύ ρήσεται · πέπρακται γάρ. Δεῖ δ' ἤδη τάξαι καὶ εἰπεῖν αὐτά. Nous ne pouvons, d'ailleurs, affirmer que εὔρησεται ait jamais été pris dans le sens passif.

374. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 54 ; p. 62.

Οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἐκεῖνοι χρυσὸν ἢ ἀργυρον ἢ ἐλέφαντα ἢ τὴν ἄλλην ὕλην ἐποιοῦν · ἀλλ' ἡ μὲν ὑπῆρχε καὶ προῦπεδέβλητο, Ἡλείων ἢ Ἀθηναίων ἢ Ἀργείων πεπορισμένων, οἱ δὲ ἐπλαττον μόνον καὶ ἐπριον τὸν ἐλέφαντα καὶ ἔξεον καὶ ἐκέλλων καὶ ἐρρύθμιζον καὶ ἐπὴνθιζον τῷ χρυσῷ, καὶ τοῦτο ἦν ἡ τέχνη αὐτῶν, ἐς δέον οἰκονομήσασθαι τὴν ὕλην.

Les mots τὸν ἐλέφαντα (après καὶ ἐπριον) et τῷ χρυσῷ (après καὶ ἐπὴνθιζον) nous paraissent devoir être supprimés.

372. Lucien, **Manière d'écrire l'Histoire**, 54 ;

p. 62—63.

Τοιοῦτο δὴ τι καὶ τὸ τοῦ συγγραφέως ἔργον, εἰς καλὸν διαθέσθαι τὰ

πεπραγμένα, καὶ εἰς δύναιμι ἐναργέστατα ἐπιδείξαι αὐτά· καὶ ἔταν τις ἀκροώμενος οἶηται μετὰ ταῦτα ὄραν τὰ λεγόμενα καὶ μετὰ τοῦτο ἐπαινῇ, τότε δὴ τότε ἀπηκρίβωται καὶ τὸν οἰκτεῖον ἔπαινον ἀπελῆψε τὸ ἔργον τῷ τῆς ἱστορίας Φειδία.

Καὶ μετὰ τοῦτο ἐπαινῇ doit être une simple glose, destinée à expliquer les mots τὸν οἰκτεῖον ἔπαινον ἀπελῆψε.

Une variante, afférente à cette glose une fois insérée dans le texte, nous paraît être l'origine des mots μετὰ ταῦτα, qui précèdent aujourd'hui ὄραν τὰ λεγόμενα. D'ailleurs, tout en retranchant ces mots, avec Bekker et Cobet, il peut y avoir lieu d'insérer devant ὄραν, à l'exemple de Fritzsche, le mot αὐτά, dont l'intrusion de μετὰ ταῦτα a pu causer la perte.

373. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 263—269.

Même texte qu'au n° 487.

Il y a lieu, croyons-nous, d'ajouter une observation critique à celles que nous a suggérées ce passage. Au lieu de ἐκφοβεῖ με, peut-être devrait-on écrire ἐκφοβεῖς με : le Chœur ne fuit pas Œdipe, il le chasse.

374. Sophocle, **Œdipe à Colone**, 1424—1426.

ANT. Ὅρᾳς τὰ τοῦδ' οὖν ὡς ἐς ὁρθὸν ἐκφέρει (Tyrwhitt : ἐκφέρεις) μαντεύμαθ', δς σφῶν θάνατον ἐξ ἀμφοῖν (Blaydes : αὐτοῖν) θροεῖ. (Nauck supprime tout le vers.)

ΠΟΛ. Χρήζει γάρ· ἡμῖν δ' οὐχὶ συγχωρητέα.

Dans le Laurentianus, les deux dernières lettres de χρήζει (au troisième vers) sont substituées à deux autres. L'incertitude du copiste peut avoir eu pour cause la présence dans le texte de quelque expression rare qu'il n'a pas su comprendre. Elmsley voulait que χρήζει eût ici le sens de « fatale est ». Cette idée, qui ne paraît pas avoir été jamais exprimée par χρήζει, l'était peut-être, dans le texte authentique, par χρῆσθιν ou χρῆ'σθιν, forme rétablie conjecturalement par Sauppe au vers 806 de Théognis, et vraisemblablement connue de Sophocle, à en juger par le futur χρῆσται, qui se trouve au vers 504 d'**Œdipe à Colone**. Voir la note de Schneidewin sur ce vers, et Ellendt, **Lexicon Sophocleum**, au mot χρῆ.

375. Sophocle, **Œdipe Roi**, 1074—1076.

.....Δέδοιχ' ὅπως

μὴ 'κ τῆς σιωπῆς τῆσδ' ἀναρρήξει κακὰ.

ΟΙΑ. Ὅποῖα χρήζει ῥηγνύτω.....

Ὅποῖα χρήζει s'explique mal; ὅποῖα χρήσι, au contraire, conviendrait parfaitement au sens.

376. Sophocle, **Philoctète**, 268—269.

ἔν μ' ἐκεῖνοι, παῖ, προθέντες ἐνθάδε
ῥχοντ' ἔρημον.

Le mot προθέντες, qui est tout à fait à sa place un peu plus bas, au vers 274 (ῥάκη προθέντες βαιά), nous paraît impropre ici. Il faut sans doute écrire προδόντες (cf. vers 944).

377. Sophocle, **Philoctète**, 624—626.

ΦΙΛ. Οἷμοι τάλας · ἡ κεῖνος, ἡ πάσα βλάβη,
ἔμ' εἰς Ἀχαιοὺς ὤμοσεν πείσας στελεεῖν;
Πεισθήσομαι γὰρ ὧδε καὶ Ἄδου θανὼν
πρὸς φῶς ἀνελθεῖν (Nauck : ἀν' ἐλθεῖν) ὥσπερ οὐκείνου πατὴρ.

ΕΜΠ. Οὐκ οἶδ' ἐγὼ ταῦτ' · ἀλλ' ἐγὼ μὲν εἴμ' ἐπὶ
καὶ, σφῶν δ' ὅπως ἄριστα συμφέροι θεός.

On ne voit pas nettement ce que peut désigner le mot ταῦτα, dans la phrase par laquelle commence la réponse du Marchand. Nous proposons Ὅσ' οἶδ' ἐγὼ ταῦτ', ce qui équivaut pour le sens à τοσαῦτ' οἶδ' ἐγώ, « J'ai dit tout ce que je sais, Voilà ce que je sais ».

378. Sophocle, **Philoctète**, 1387.

Ὡ τᾶν, διδάσκου μὴ θρασύνεσθαι κακοῖς.

Apparemment : μὴ θρασύνεσθαι ἢ κακοῖς. Θρασύνεσθαι ἢ a pu facilement devenir θρασύνεσθ' ἐν, et, par correction, θρασύνεσθαι (sans ἐν).

L'interprétation du Scholiaste (Μάνθανε, φησί, μὴ ἐν τοῖς κακοῖς ἐπαίρεσθαι) paraît d'ailleurs se rapporter à la vulgate : autrement, on ne verrait pas la raison d'être de cette remarque.

Nous avons pensé d'abord à μὴ ἢθρασύνεσθαι.

379. Sophocle, **Trachiniennes**, 1129.

Hyllus vient de demander avec instances à son père mourant la permission de lui parler de Déjanire. D'après la vulgate, Hercule répondrait :

Λέγ' · εὐλαβοῦ δὲ μὴ φανῆς κακὸς γεγώς.

Au mot superflu γεγώς, peut-être y aurait-il lieu de substituer λέγων.

380. Sophocle, **Antigone**, 4—6.

Οὐδὲν γὰρ οὔτ' ἀλγυνὸν οὔτ' ἄτης ἄτερ
οὔτ' αἰσχρὸν οὔτ' ἄτιμόν ἐσθ', ὅποῖον οὐ
τῶν σῶν τε καμῶν οὐκ ὅπωπ' ἐγὼ κακῶν.

C'est une opinion presque universellement accréditée, que la négation οὐτε ne peut être employée au second membre, si elle n'a trouvé place dans le premier. Cependant l'autorité du principal manuscrit de Sophocle contredit, en plusieurs endroits, cette affirmation des grammairiens (par exemple, dans *Electre*, 4497, 4442; *Ajax*, 428; *Oedipe à Colone*, 454, 496). Ajoutons que, dans la plupart de ces passages, les corrections proposées en vue de redoubler οὐτε, ont quelque chose d'artificiel, ou même gâtent sensiblement le texte traditionnel. Un autre argument contre la prétendue règle dont il s'agit, pourrait être tiré des passages corrompus qu'il devient possible de corriger, si on la considère comme non avenue. Les vers ci-dessus, par exemple, sont regardés, pour ainsi dire, unanimement comme altérés. Cependant, aucune des nombreuses conjectures auxquelles ils ont donné lieu n'a obtenu l'approbation générale. Nous pensons qu'il faut écrire :

Οὐδὲν γὰρ οὐκ ἀλγεινὸν οὐτ' ἄτης ἄτερ ·
οὐδ' αἰσχρὸν οὐτ' ἀτιμὸν ἐσθ' ἐποιοῦν
δὲ σὼν τε καμῶν οὐκ ἔπωπ' ἐγὼ κακῶν.

« Nihil enim (nobis) non triste (est) aut infortunii expers; neque turpe aut indignum est quidquam quod in tuis meisque non viderim ego malis. »

Au troisième vers, δ devait nécessairement céder la place à τῶν, du moment que ἐποιοῦν était devenu ποιοῖν οὐ.

381. Sophocle, *Antigone*, 15.

Ἐπεὶ δὲ φροῦδός ἐστιν Ἀργείων στρατός.

Sophocle ne dit jamais φροῦδός ἐστι, φροῦδοί εἰσι, l'adjectif φροῦδος ayant par lui-même la valeur verbale. Ici, il avait probablement écrit : φροῦδος ἦμιν. (Pour l'accentuation de ce dernier mot, voir exercice 75.) [Ém. Chatelain, élève.]

382. Sophocle, *Antigone*, 23—25.

Ἐτεοκλέα μὲν, ὡς λέγουσι, σὺν δίκῃ
χρησθεὶς δικαίᾳ καὶ νόμῳ κατὰ χθονός
ἔκρυψε τοῖς ἔνερθεν ἔντιμον νεκροῖς.

Wunder a vu que le second de ces vers provient d'un interpolateur. Mais il eût été essentiel de faire remarquer, en même temps, que c'est la substitution, dans le vers suivant, de la glose νεκροῖς à χθονί, qui a été l'origine de l'interpolation. Il faut écrire, en biffant le deuxième vers :

Ἐτεοκλέα μὲν, ὡς λέγουσι, σὺν δίκῃ
ἔκρυψε τοῖς ἔνερθεν ἔντιμον χθονί.

383. Sophocle, *Antigone*, 29—30.

Ἐὰν δ' ἄκλυτον, ἄταφον, οἰωνοῖς γλυκὺν
θησαυρὸν εἰσορῶσι πρὸς χάριν βορᾶς.

Au lieu de εἰσορῶσι, Dindorf a écrit εἰσσεμῶσι : nous préférions ἥς ἐρῶσι. La construction serait alors : γλυκὺν θησαυρὸν βορᾶς ἥς ἐρῶσι πρὸς χάριν οἰωνοῖς, littéralement « Agréable provision de la nourriture qu'ils aiment, offerte à l'appétit des oiseaux de proie. »

384. Sophocle, *Antigone*, 51—52.

Πρὸς αὐτοφώρων ἀμπλακημάτων διπλᾶς
ἔψεις ἀράξας αὐτὸς αὐτουργῷ χειρί.

Nous conjecturons : ἐπ' αὐτοφώρων. Pour cet emploi de ἐπί, on peut citer, par exemple, Théognis, 203 : Οὐ γὰρ ἐπ' αὐτοῦ τίνονται μάχαρες πρήγματος ἀμπλακίας. L'origine de la faute peut être la perte, dans un ancien manuscrit, de l'ε par lequel commençait le premier mot du vers.

385. Sophocle, *Antigone*, 61—62.

Ἄλλ' ἐννοεῖν χρὴ τοῦτο μὲν γυναιχ' ὅτι
ἔφουμεν, ὡς πρὸς ἄνδρας οὐ μαχουμένα.

Au premier abord, le sens du membre de phrase ὡς πρὸς ἄνδρας οὐ μαχουμένα paraît ne donner lieu à aucune incertitude. Cependant, on ne sait comment le construire, ni, par conséquent, l'expliquer. Sophocle avait peut-être écrit : αἷς πρὸς ἄνδρας οὐ μάχης μέτα.

386. Sophocle, *Antigone*, 77.

Τὰ τῶν θεῶν ἔντιμ' ἀτιμάσας ἔχε.

La scholie τὰ παρὰ θεοῖς τίμια ἀτίμαζε nous suggère la conjecture τὰ τοῖς θεοῖς ἔντιμ'. Cf. ib. vers 25 : τοῖς ἐνερθεν ἔντιμον.

387. Sophocle, *Antigone*, 93—94.

Εἰ ταῦτα λέξεις, ἐχθαρεῖ μὲν ἐξ ἐμοῦ,
ἐχθρὰ δὲ τῷ θανόντι προσχέσει δίκη.

Προσχέσει ne comporte guère une explication plausible : aussi le second de ces vers est-il considéré généralement comme altéré. Nous avions conjecturé d'abord

ἐχθρὰ δὲ τῷ θανόντι πρὸς κάσει δίκη,
vers dont la construction serait Ἦσει δὲ πρὸς ἐχθρὰ τῷ θανόντι καὶ Δίκη. Cf., pour la place donnée à καί, Callimaque, épigramme 3 éd. Meineke (4, éd. O. Schneider) : ἴσον ἐμοὶ χαίρειν κάσσι (conjecture de

Haupt, adoptée par Meineke, à la place de ἐστὶ, leçon des mss.) τὸ μή σε πελᾶν. Mais peut-être y aurait-il lieu de préférer :

Ἐχθρὰ δὲ τῷ θανόντι, πρὸς δ' ἔσει Δίκη.

388. Sophocle, **Antigone**, 175—177.

Ἀμήχανον δὲ παντὸς ἀνδρὸς ἐκμαθεῖν
ψυχὴν τε καὶ ἐρόνημα καὶ γνώμην, πρὶν ἂν
ἀρχαῖς τε καὶ νόμοισιν ἐντριβῆς φανῇ.

On ne voit pas bien ce que peut signifier ici νόμοισιν ἐντριβῆς. Nous conjecturons : θρόνοισιν. Cf. 466 : θρόνων..... κράτη. 473 : κράτη..... καὶ θρόνους.

389. Sophocle, **Antigone**, 178—181.

Ἐμοὶ γὰρ ὅστις πᾶσαν εὐθύνων πόλιν
μὴ τῶν ἀρίστων ἄπτεται βουλευμάτων,
ἀλλ' ἐκ φόβου τοῦ γλῶσσαν ἐγκλήσας ἔχει,
κάκιστος εἶναι νῦν τε καὶ πάλαι δοκεῖ.

Si l'on observe que ce texte fait suite à celui du n° précédent, on verra que γάρ, au premier vers, loin de marquer l'enchaînement des idées, ne sert qu'à en troubler l'ordre. Il faut écrire ἐμοὶ μὲν. Voir le vers 498 de la même tragédie, où μὲν est employé absolument comme ici, et les nombreux exemples analogues qui sont réunis dans le Lexique d'Ellendt, tome II, page 78.

390. Sophocle, **Antigone**, 182—183.

Καὶ μέλζον' ὅστις ἀντὶ τῆς αὐτοῦ πάτρας
φίλον νομίζει, τοῦτον οὐδαμοῦ λέγω.

Corrigez : καὶ μέλζονές τις.

391. Sophocle, **Antigone**, 220.

ΧΟΡΟΣ. Οὐκ ἔστιν οὕτω μῶρος ὃς θανεῖν ἐρᾷ.

On s'attendrait à trouver ici Τίς ἔστιν (ou mieux ἔστιν) οὕτω μῶρος....; Et il n'est pas impossible que telle ait été, en effet, la première forme de ce vers. Les deux lettres ΙΣ ou plutôt ΙC peuvent avoir été prises pour un K (cf. ex. 498 et 255); le T pour un Υ; l'O, enfin, peut provenir du nom de personnage XO. (ΧΟΡΟΣ) écrit à la gauche du vers.

392. Sophocle, **Antigone**, 280—281.

Παῦσαι, πρὶν ὀργῆς καὶ με [corr. de Seidler] μεστώσαι λέγων,
μὴ φευρεθῆς ἄνους τε καὶ γέρων ἅμα.

Nous pensons qu'il convient d'insérer δ' après μὴ φευρεθῆς, et de modifier la ponctuation comme il suit :

Παῦσαι, πρὶν ὀργῆς καὶ με μεστώσαι, λέγων ·
μὴ ῥευρεθῆς δ' ἄνους τε καὶ γέρων ἅμα.

393. Sophocle, **Antigone**, 726—729.

ΚΡΕΩΝ. Οἱ τηλικοῖδε καὶ διδαξόμεσθα δὴ
φρονεῖν ὑπ' ἀνδρὸς τηλικοῦδε τὴν φύσιν.

ΑἴΜΩΝ. Μηδὲν τὸ μὴ δίκαιον · εἰ δ' ἐγὼ νέος,
οὐ τὸν χρόνον χρὴ μάλλον ἢ τάργα σκοπεῖν.

Scholie sur le troisième vers : Μηδὲν διδάσκου, δ μὴ δίκαιόν ἐστί σοι
μανθάνειν · ἢ μηδὲν ἔστω, δ μὴ δίκαιον.

Au lieu de μηδὲν τὸ μὴ δίκαιον, qui ne s'explique pas, nous écririons
sans hésiter : μηδὲν γ' δ μὴ δίκαιον. Au sujet de cet emploi de γε, on
peut voir G. Hermann, sur Viger, note 296 (« Γε frequens est in
» responsionibus, rei cum aliqua accessione vel limitatione confir-
» mandæ causæ »).

D'autre part, μηδὲν paraît incorrect, venant après l'indicatif
διδαξόμεσθα. Peut-être objectera-t-on que cet indicatif tient ici la
place du subjonctif διδασκώμεσθα. Mais, alors, il resterait à se demander
pourquoi Sophocle n'a pas employé de préférence, ou plutôt, s'il n'a
pas dû employer ici cette dernière forme elle-même. Dans ce cas,
une première faute, διδασκόμεσθα, aurait été l'origine de la leçon
actuelle.

394. Sophocle, **Antigone**, 988—990.

Θήβης ἀνακτες, ἤκομεν κοινὴν ὁδὸν
δύ' ἐξ ἐνὸς βλέποντε · τοῖς τυφλοῖσι γὰρ
αὕτη κέλευθος ἐκ προηγητοῦ πέλει.

L'idée « Car les aveugles ne peuvent voyager que grâce à un guide,
conduits par un guide » doit, si nous ne nous trompons, avoir été
exprimée comme il suit par Sophocle : Τοῖς τυφλοῖσι γὰρ Αὕτη κέλευθος,
ἢ ἔκ προηγητοῦ πέλει.

La conjecture de Blaydes, ἢ ἔκ προηγητοῦ, ne diffère pas très-sen-
siblement de la nôtre.

395. Sophocle, **Antigone**, 1168—1171.

Πλούται τε γὰρ κατ' οἶκον, εἰ βούλει, μέγα,
καὶ ζῆ τύραννον σχῆμ' ἔχων · ἐὰν δ' ἀπῇ
τούτων τὸ χαίρειν, τᾶλλ' ἐγὼ καπνοῦ σκιᾶς
οὐκ ἂν περιείμην ἀνδρὶ πρὸς τὴν ἡδονήν.

Nous croyons qu'il faut écrire à l'avant-dernier vers, τᾶλλ' ἄγω
καπνοῦ σκιᾶς, et supprimer le dernier comme fabriqué par un inter-
polateur, après que ἐγὼ eut pris la place de ἄγω.

396. Sophocle, *Antigone*, 1183—1185.

Ἵπ πάντες (Nauck : παρόντες) ἄστοι, τῶν λόγων ἐπησθόμην
πρὸς ἔξοδον στείχουσα, Παλλάδος θεᾶς
ὅπως ἰκοίμην εὐγμάτων προσήγορος.

Nous écrivions τοῦ λόγων, et ferions suivre προσήγορος d'un point d'interrogation.

397. Denys de Byzance, XIX, p. 9, l. 3—5.

Ἐπὶ δὲ αὐτῷ, τὸ καλούμενον Ἀψασιεῖον..... Παρέχει δὲ τῶν ἰχθύων τὴν καταγωγὴν.

L'avant-dernier mot, τὴν, paraît avoir pris la place de τισὶν ou τισί :
« Ce lieu sert de séjour à certaines espèces de poissons. »

398. Denys de Byzance, XXIII, p. 10, l. 11—12.

Δύναιτο δ' ἂν μᾶλλον ἀπὸ (voir exercice 233) τῆς προχώσεως τῶν ποταμῶν, οἱ συνεχῇ καὶ μαλθακὴν καταφέροντες ἰλὺν, ἐλαφρὰν καὶ τεναγώδη παρέχονται τὴν θάλασσαν.

Συνεχῇ..... ἰλὺν ne peut signifier qu'une chose, « un lit de fange non interrompu ». Nous pensons que Denys avait écrit plutôt : συνεχῶς μαλθακὴν καταφέροντες ἰλὺν.

399. Denys de Byzance, XXIII, p. 11, l. 12—14.

Ἰχθύων τε ἔσον ἐπίμικτον θαλάσση καὶ ποταμοῖς ὑποφωλεύει τῇ τοῦ Κέρατος ἡσυχίᾳ, νωθρὸν ἅμα καὶ ἀργὸν ἐπ' εὐτροφίας λιχνεύει τὴν κατὰ βυθοῦ ῥίξαν.

Nous proposons : ἐπ' εὐτροφίας. La faute a été déjà signalée par Miller (*Journal des Savants*, mars 1874).

400. Denys de Byzance, XXVIII, p. 14, l. 1—2.

Ἐπὶ δὲ τούτῳ, Νικαίου βωμὸς ἥρωος · καὶ περιαγὲς ἡρέμα χωρίον, ἰχθύων θήρας ἐκδόχιον, καὶ Νέος βέλος ὡς εὔρηται λεγόμενος.

La traduction de Gilles « Et locus qui dicitur Neosbolos » n'est exacte que si cet interprète a eu sous les yeux une variante καὶ ὁ Νέος βέλος. Cette variante serait d'ailleurs inadmissible pour plusieurs raisons : d'abord, la parenthèse ὡς εὔρηται aurait, dès lors, quelque chose de singulier ; secondement, il est peu vraisemblable que Denys de Byzance, contrairement à ses habitudes, ait mentionné ici un lieu sans en dire le nom ; enfin, on ne saurait admettre qu'il ait nommé un autre lieu, le Νέος βέλος, sans dire si c'était une plage, un golfe, ou un promontoire. Il y a pourtant une faute dans le ms. de Paris : c'est λεγόμενος, que la syntaxe ordonne de remplacer par λεγόμενον.

401. Denys de Byzance, XXXII, p. 45, l. 3—5.

Καθ' ὃ δὴ λήγει μὲν τὸ Κέρας, ἄρχεται δὲ ὁ τοῦ Πόντου προκείμενος ἰσθμὸς, εἰς ἀναπεπταμένην ἤδη καὶ πολλὴν τὴν Προποντίδα βλέπον ἀκρωτήριον.

Ἔστιν étant nécessairement sous-entendu à côté de ἀκρωτήριον, il faut écrire καθ' ὃ δέ (cf. p. 42, l. 3) au lieu de καθ' ὃ δή, pour que la phrase se rattache bien au contexte. Le voisinage de la syllabe λη explique la faute. Cf. 240.

402. Denys de Byzance, XLIX, page 19, lignes 15—16.

Μετὰ δὲ τὸ Ἀρχεῖον, πολλὺς καὶ εἰς βάθος διερρωγῶς ἐπανίσταται κρημνός.

Vraisemblablement : ἐπανίσταται. Cf. quelques lignes plus haut (l. 8-9 de la même page) : τοῖς ἐπανισταμένοις..... λόφοις συγκλειόμενον.

403. Denys de Byzance, L, p. 20, l. 8—9.

Γείτων δ' αὐτῷ Παράβολος, ἀπὸ τῆς ἀνωμαλίας τοῦ πελάγους κινδυνευομένης ἄγρας.

L'altération est évidente : mais on peut hésiter entre plusieurs corrections. Nous avons conjecturé d'abord : ἀπὸ τῆς ἀνωμαλίας τοῦ πελάγους κινδυνευομένης ἄγρας. (Pour l'absence de l'article τῇ devant ἀνωμαλίᾳ, voir exercice 252.) Mais peut-être vaudrait-il mieux écrire : ὑπὸ τῆς ἀνωμαλίας τοῦ πελάγους κινδυνευομένης <τῆς> ἄγρας. Cf. CVII, p. 33, l. 4-2 : Ἄχραι ῥοιζοῦσαι λεγόμεναι, τοῦ περὶ αὐτάς ἀγρυμμένου καὶ ῥοιζούντος κύματος.

404. Denys de Byzance, LI, p. 20, l. 12—13.

Ἐνθεν Κάλαμος καὶ Βυθίας · ὁ μὲν ἀπὸ τοῦ πλῆθους · ὁ δὲ..... ἀπὸ τοῦ βυθοῦ κατὰ περιτροπὴν ὠνέμασται.

Corrigez : κατὰ παρατροπήν, « par dérivation ».

405. Denys de Byzance, LIII, p. 20, l. 17—18; et XLIX, pages 19—20.

Μεθ' ὃν ἄκρα προτενὴς, πολλὴν ἐγκολπιζομένη λιμένα, καὶ παχεῖ τῷ προσπίπτοντι κρημνῷ τὰς βορείους τῆς θαλάττης πληγὰς ἀμυνομένη.

Μετὰ δὲ τὸ Ἀρχεῖον, πολλὺς καὶ εἰς βάθος διερρωγῶς ἐπανίσταται (voir ex. 402) κρημνός · προσπίπτων δὲ τῇ τῆς ἄκρας ὑπεροχῇ, πρῶτος ἀθρόαν ἐκδέχεται τοῦ πελάγους τὴν ὕβριν, ῥοώδει κοπτόμενος θαλάσση.

Écrivez, dans le premier passage : τῷ προσπίπτοντι κρημνῷ. Et dans le second : προσπίπτων δὲ τῇ τῆς ἄκρας ὑπεροχῇ πρῶτος κτλ. Cf. p. 3, l. 45 : (ἄκρα)..... προσπίπτουσα..... τῆς πόλεως. P. 46, l. 46 : προσπίπτων κρημνός. P. 49, l. 9 : τοῖς ἐπανισταμένοις καὶ προσπίπτουσιν ἐπὶ τὴν θάλατταν λόφοις. P. 33, l. 47 : ἄκρα προσίπτεται.

406. Denys de Byzance, C; p. 34, l. 13.

Μεθ' ὃν ἄλλος ὄρμος Φιέλα Χαλκηδονίων τῶν μέγα δυνηθέντων ἀνδρῶν.

Nous proposons : Φιέλα, Χαλκηδονίων (ou Χαλκηδονίου?) τῶν μέγα δυνηθέντων ἀνδρός. Le sens serait : « Ensuite vient une autre rade, la rade dite de Phielas, lequel fut un puissant personnage parmi les Chalcédoniens. »

407. Denys de Byzance, CIX; p. 33, l. 13—14.

.....διανοούμενον ἐς Ταύρους εἰς Ἰφιγένειαν περαιουῖσθαι τὴν ἀδελφὴν.

La répétition de εἰς ou ἐς a déjà par elle-même quelque chose de suspect. Mais il y a plus : εἰς, devant les noms qui, comme Ἰφιγένειαν, désignent une personne unique, n'est admissible, du moins avec ce sens, que chez les poètes. Nous proposons : ἐπ' Ἰφιγένειαν, « pour aller chercher Iphigénie. »

408. Denys de Byzance, CX; p. 34, l. 2—7.

Καὶ κίων λίθου λευκοῦ, καθ' ἧς βούς, Χάρητος Ἀθηναίων στρατηγοῦ παλλακὴν Βοίδιον ἐνταῦθα καμουσαν ἀποκηδεύσαντος · σημαίνει δὲ ἡ ἐπιγραφή τοῦ λόγου τάληθές · οἱ μὲν γὰρ εἰκαίαν καὶ ἀταλαίπωρον ποιούμενοι τὴν ἱστορίαν, οἴονται τῆς ἀρχαίας λήξεως εἶναι τὴν εἰκόνα, πλεῖστον ἀποπλανώμενοι τάληθοῦς.

Sans doute : οἴονται τῆς ἀρχαίας νήξεως εἶναι τὴν εἰκόνα, « Ils croient que cette image représente l'antique passage à la nage (du Bosphore par une vache : cf. VII, p. 5, l. 40-44). »

Il est permis de supposer que ceux qui n'avaient pas vu l'inscription, n'avaient pas vu non plus l'image, ou l'avaient mal regardée¹.

1. Voici encore quelques observations concernant Denys de Byzance. Elles ont toutes rapport aux pages 3 et 4 (ch. III-VI), dont plusieurs passages ont déjà été discutés soit dans ce fascicule même, soit dans la Revue Critique du 13 juin 1874 : — Τοῦτ' ἐστὶν αὐθις (W. εὐθύς) ἀρχή (?). Ἡ αὐθις ἀρχή est dans Platon, Timée, p. 48 E. — Φέρεται δὲ ὁ βούς Εἰκα πορείαν, καὶ καθ' ὃ πρῶτον ἐφίησι τῶν χωρίων ἡ φύσις, ἀθροὺς ἐλαυνόμενος σχίζεται περὶ τὴν Βοσπόριον ἄκραν. Le sens paraît demander que l'on transporte le mot πρῶτον devant ἀθροὺς, en le faisant suivre de δέ. — Ἀσφαλὴς δὲ ὅσα λιμὴν ἐν κύκλῳ μὲν, ὅρεσι καὶ λόφοις ἀπὸ (? W. ἀ πρὸ) τῶν πνευμάτων (en conservant à la ligne suivante ποταμοῖς au lieu de ποταμοί, leçon du ms. signalée par Miller. Par le limon dont il s'agit, les navires étaient préservés des chocs dangereux). — Ἐστὶ δ' αὖτις τῇ θαλάττῃ πᾶσα est à corriger. — Ἐνένευκε δὲ ἐπὶ τὴν θάλατταν. Sans doute νένευκε, ou ἐπινένευκε : peut-être ἐπινένευκε δὲ πρὸς. — Πλὴν οὐκ ἀθρόως ἀπὸ τοῦ Θρακίου τείχους ἡρέμα... ἀποκλίνεται. Nous proposons : Πλὴν οὐκ ἀθρόως · <ἀλλ'> ἀπό.... — Καὶ τοῦντεῦθεν ἐπ' ἀμφοτέρων πεδία γῆς τὴν θάλατταν. Faut-il écrire ἐπ' ἀμφοτέρων πεδιάς εἰς τὴν θάλατταν? Les mots suivants, Ἡδὲ πᾶσαν περιρρεῖ τὴν πόλιν, empêchent qu'on n'écrive ἐπ' ἀμφοτέρων πεδιώδης τὴν θάλατταν.

Nous conjecturons encore : P. 6, l. 5-6, πρὸς τὴν εὐτάλειαν. — 15, 7-8 : καὶ κάλλους τοῦ φυτοῦ. — 18, 15 : καὶ τῆς ἐξαισίου γενέσεως.

409. Hérodote, I, 82¹.

Ἔς τε δὴ ὧν τὰς ἄλλας ἔπειπε συμμαχίας καὶ δὴ καὶ ἐς Λακεδαιμόνα.

1. La plupart des conjectures sur Hérodote qui vont suivre, soit dans le texte ci-dessus, soit dans cette note additionnelle, ont trouvé place dans mes *Morceaux choisis* d'Hérodote à l'usage des classes (Paris, Hachette, 1874). Je regrette de ne pouvoir donner à la justification de ces conjectures, desquelles je me suis engagé à rendre compte ici même, autant de développement que je voudrais. Plusieurs paraîtront peut-être aux bons juges des expédients d'éditeur, plutôt que des corrections proprement dites. J'ai voulu que ce recueil, destiné à de tout jeunes lecteurs, ne contint rien que je ne compris ou ne crusse comprendre moi-même parfaitement : que ce soit là mon excuse. Livre I, ch. 27, ligne 10 de l'édition critique de Stein : j'ai retranché, dans l'intérêt des élèves, le mot inintelligible ἀρώμενοι. Je vois que Cobet, dans l'appendice considérable qu'il a joint à ses *Variae Lectiones* (2^e édition, Leyde, 1873), travail que j'ai pu consulter seulement alors que mon édition, faite pendant les vacances, était presque entièrement imprimée, a entrepris de faire disparaître le même mot au moyen d'une correction méthodique. — Livre I, ch. 30, lignes 15-16 : καὶ σοφίης [εἵνεκεν τῆς σῆς] καὶ πλάνης. — I, 35, 7 : καθάρσιος ἔδετο ἐπικυρῆσαι? — I, 41, 25 : κλώπες [κακούργοι] ἐπὶ δηλήσι. — I, 44, 24-25 : [τὸν αὐτὸν τοῦτον ὀνομάζων θεόν]. — I, 51, 7-9 : τῶν τῷ χρυσέῳ ἐπιγέγραπται, Λακεδαιμονίων φαιμένῳ εἶναι ἀνάθημα, οὐκ ὀρθῶς λεγόμενα · ἔστι γάρ κτλ. Cobet corrige autrement. — I, 71, 14-15 : [Πέρσῃσι γάρ, πρὶν Ἀυδοῦς καταστρέφασθαι, ἦν οὔτε ἄδρὸν οὔτε ἀγαθὸν οὐδέν.] — I, 77, 23 : ἐνένωτο, que j'ai cru devoir retrancher dans l'intérêt des élèves, ne peut-il provenir d'un grammairien qui faisait dépendre directement παρῆναι ἐς χρόνον ῥητόν de ἐν νόῳ ἔχων? — I, 77, 3 : ὅσος ἦν αὐτοῦ ξεινικός? — I, 78 : ἐς τῶν Ἑξηγητέων Τελμησσέων (pour l'emploi de l'article dans cette locution, cf. I, 113, 6 : ἐς τοῦ Ἀρπάγου. V, 51 : ἐς τοῦ Κλεομένεος. Quant à Ἑξηγητέων, nous voyons dans ce mot un adjectif ethnique, destiné à déterminer de quels Telmessiens il s'agit. — I, 80, 20 : προέταξε τῆς ἄλλης στρατιῆς [προϊέναι] πρὸς τὴν Κροίσου ἱππον. — I, 81, 17-18 : οἱ μὲν γὰρ πρότεροι διεπέμποντο. — I, 82, 23-1 : περὶ χώρον καλεόμενον Θυρέας · τὰς γὰρ Θυρέας ταύτας κτλ. Une première faute, χώρου καλεομένου, a produit la vulgate. — I, 83, 9 : τοιοῦτων δὴ. — I, 84, 21 : κατὰ τοῦτο (devant τῆς ἀκροπόλιος) paraît être une glose empruntée à la ligne suivante. — I, 85, 21-23 : ἀλίσκομένου δὲ τοῦ τεύχεος,.... Κροῖτος μὲν μιν ὀρέων ἐπιόντα. — I, 89, 9-11. J'ai omis, dans l'intérêt des élèves, le membre de phrase καὶ σὺ τέ σφι..... τὰ χρήματα, qui dérange évidemment la suite des idées : le retranchement de καὶ et la transposition de σὺ τε σφι..... τὰ χρήματα après ἐκόντες προήσουσι rendraient le passage complètement satisfaisant. — I, 90, 14-15 : ἀναρτημένου σε ἀνδρὸς βασιλέος χρηστὰ [ἔργα καὶ ἔπεα] ποιεῖν. Je me suis rencontré avec Dobree en ce qui concerne la première correction ; la seconde m'en paraît un complément nécessaire. — I, 91, 17 : Παραγαγεῖν Μοίρας (de faire prendre le change aux déesses de la destinée). Avec μοίρας, nom de chose, l'article serait nécessaire. — I, 91, 19 : καὶ οὕτω ἐπιστάσθω? — I, 96, 8 : οὔτε τῷ ἀδίκῳ τὸ ἄδικον πολέμιόν ἐστι? — I, 97, 2-3 : οὐδὲ ἔπ' ἀνομίης ἀεὶ ἄστατοι? ἔτι ἄστατοι? — I, 110, 19-20 : οὐνομα δὲ τῇ γυναικὶ ἦν [τῇ συνοίσει]. — I, 111, 14-15 : ὁ τι οὐκ ἐωθές (leçon primitive du ms. A)?

Τοῖσι δὲ καὶ αὐτοῖσι τοῖσι Σπαρτιήτησι κατ' αὐτὸν τοῦτον τὸν χρόνον συνεπεπτώχεε ἔρις ἐοῦσα πρὸς Ἀργείους.

δτι οὐκ ἐωθώς? — I, 120, 23-24 : οἱ τὸ ἐνύπνιον οἱ τότε ἔκριναν. — I, 120, 6 : ἐτελέωσε · ποιήσας [καὶ] γὰρ δορυφόρους. — I, 132, 4-5 : ἐωυτῷ μὲν δὴ [τῷ θύοντι] ἰδίῃ μόνῳ οὐκ [οἱ] ἐγγίνεται. — I, 132, 9 : τὸ peut provenir du commencement du mot suivant τρίφυλλον. — I, 137, 16-17 : μηδὲ αὐτὸν τὸν βασιλέα μηδένα φονεύειν, μήτε.... (Pour la justification, voyez notre exercice critique 380). — I, 137, 1. Le sens demanderait, ce semble, ἦτοι ὑποβολιμαίων ἐόντα ἢ μοιχιδίων. — I, 194, 13-14 : καὶ καλάμης πλήσαντες πᾶν τὸ λοιπὸν, οὕτω ἀπείσει. — I, 204, 15-16 : καὶ ἐποτρύνοντα ἦν τὸ δοκέειν πλέον τι εἶναι ἀνθρώπου, πρῶτον μὲν ἢ γένεσις, δεύτερα δέ..... — I, 205, 5 : διαπορθευσόντων. — I, 206, 12 : σὺ δὲ εἰ μεγάλως..... — I, 207, 11-12 : ὅσον < ἄν, supplément dû à Cobet > εἰ διαδᾶς ἐς τὴν ἐκείνων νικῶν, [Μασσαγέταις] ἔποιο φεύγουσι. — I, 207, 17. Διεξίωσι πῶς saurait se défendre, quoi qu'en ait dit Dobree; et ὑπεξίωσι, proposé par Stein, serait une correction téméraire. Peut-être Hérodote avait-il employé ici le verbe (inconnu d'ailleurs) διεσώσι (cf. pour l'accent, ἀπίη, de ἀφίημι), ou plutôt, pour suivre l'orthographe de Stein, διεσίωσι (de διεσίημι). — I, 207, 19-20 : ἀγαθὸν τε Περσικῶν [ἀπείροι] καὶ καλῶν μεγάλων ἀπαθείας, « étrangers aux aisances de la vie des Perses et à leur grand luxe ». — I, 209, 8 : ἔλθω, ἐκεῖ σὺ μοι.

II, 77, 14-15 : εἰσι μέντοι καὶ ἄλλως. — II, 77, 16-17 : τῶν ὠρέων..... εἰνεκεν, δτι οὐ μεταλλάσσουσι [αἱ ὥραι]. — II, 80, 4 : καὶ εἰσιούσι ἐξ ἔθρης..... — II, 83, 4 : Λητοῖς ἐν Βουτοῖ πόλι [ἐστί]. — II, 118, 9-10 : οὕτω δὲ πιστεύσαντες τῷ λόγῳ τῷ πρώτῳ. — II, 141, 9-10 : ἔχειν, παραχρησαμένων τῶν μαχίμων Αἰγυπτίων, ὥς..... (?).

III, 14, 25 : ἡγεόμενον < τὴν > ἐπὶ θάνατον. — III, 14, 20-22 : καὶ ταῦτα ὥς ἀπενειχθέντα ὑπὸ τούτου εὖ δοκέειν σφὶ εἰρῆσθαι. ἤδη λέγεται ὑπ' Αἰγυπτίων διακρύβειν? — III, 14, 25-1 : ἀπολευμένον? — III, 28, 23-24. Cobet écrit ἀγειν d'après un ms. : la leçon la mieux autorisée, ἀπάγειν, pourrait conduire encore à conjecturer ἀγαγεῖν. — III, 52, 14. Je tiens ἐν αὐτοῖσι pour altéré. — III, 53, 6 : οὐ νόον ὥρα (voir les variantes)? — III, 77, 19 : [τοὺς ἰσχυόντας]. — III, 79, 9-10 : κατ' οἴκους [ἐωυτοὺς οἱ Μάγοι] ἔχουσι τὴν ἡμέρην ταύτην. Cf. VI, 39, 19. — III, 80, 5 : διαβολὰς γε (οὐ δὴ)? — III, 130, 6 : ἐνθαῦτα δὲ ἐὼν. — III, 130, 17-18 : φιάλη τοῦ χρυσοῦ ἐν θήκῃ? — III, 136, 12 : τὰ πολλὰ αὐτῆς < καὶ καλὰ > καὶ ὀνομαστὰ? Ou bien faut-il se borner à supprimer τὰ? — III, 136, 13-14 : ἐκ ῥησιώνης τῆς ἐς Δημοκρίδεα? — III, 140, 7 : ἔξω δὲ χρέος, εἰ τι, ἦν οὐδὲν ἀνδρὸς Ἑλληνος? (ἔξω rappellerait alors les campagnes de Darius à l'époque où il n'était pas encore roi, par conséquent, le temps qui avait précédé son avènement au trône.) — III, 160, 8-9 : [οὐδὲ τῶν ὕστερον γενομένων] οὐδὲ τῶν πρότερον.

IV, 94, 5-6 : [ἐντελλόμενοι]. — IV, 95, 16-17 : ὧδε δὲ ἐγὼ πυνθάνομαι? (Voir pourtant, dans Stein, les exemples qui paraissent confirmer la vulgate). — IV, 96, 14-15 : [περὶ μὲν τούτου καὶ τοῦ καταγαίου οἰκήματος]? — IV, 127, 10-11 : ἔφυγον [οὔτε πρότερον] οὔτε νῦν σὲ φεύγω. (Voyez notre exercice critique 380). — IV, 129, 14 : τὸ δὲ τοῖσι Πέρσησι τε εἶναι (οὐ ἐὼν?) σύμμαχον. — IV, 132, 16-17. J'ai inséré ἱταμένῳ devant ἱταῶν dans l'intérêt du sens, en ayant soin d'ajouter que l'attribution de cette forme au dialecte d'Hérodote est hasardée.

V, 29, 9-10 : ἰδοὺν < ἄμα > ἀνεστηκὴ τῇ χώρῃ? — V, 91, 9-10. Il ne manque

Les mots τοῖσι Σπαρτιήτησι ne doivent être qu'une glose de τοῖσι..... καὶ αὐτοῖσι, expression parfaitement suffisante, après ἐς Λακεδαιμόνα, pour désigner les Lacédémoniens.

à la leçon du ms. d'Urbin, une fois admis l'amendement d'Eltz, que d'être mieux autorisée. J'ai essayé d'améliorer la vulgate en substituant ἐπικόμενοι à ἀπικόμενοι. — V, 92 α, 23-1 : τύραννον καταστησάμενοι [παρὰ σφίσι αὐτοῖσι]. Voir la note de Stein.

VI, 13, 1-3 : οἱ Σάμιοι ὧν ὀρέοντες ἄμα μὲν ἐοῦσαν ἀταξίην πολλὴν ἐκ τῶν ἰώνων ἰδέοντο τοὺς λόγους, ἄμα δὲ κατεφαίνετό σφι εἶναι ἀδύνατον τὰ βασιλείας πρήγματα υπερβαλίσθαι, εὖ τε ἐπιστάμενοι..... Telle est la leçon de la famille PRz, qui nous paraît ici, par exception, devoir être préférée, si ce n'est qu'il faut peut-être retrancher κατεφαίνετο. Pour la construction de ὁρᾶν avec le participe et l'infinitif successivement, cf. I, 209, 16-18 et 2-4. — VI, 109, 14 : Ἐπομαί τινα τάραξιν (d'où, par corruption, τάξιν, puis, par correction, στάσιν)? — VI, 111, 9-14 : ἔχοντες τὸ εὐώνυμον κέρας Πλαταιέες. [Ἀπὸ ταύτης γὰρ σφί..... ἐν τῇ Μαραθῶνι]. Ἐγένετο < δὲ > τοιόνδε τι. — VI, 115, 2 : αἰτία δὲ ἔσκε ἐν Ἀθηναίοισι. Voir les variantes. — VI, 116, 11 : ἀνοικωχεύσαντες.

VII, 101, 15 : [μὴ ἰόντες ἄρθμοι]? — VII, 103, 16 (εἰ τὸ πολιτικὸν ἡμῖν πᾶν ἔστι τοιοῦτον οἷον οὐ διαίρειν), et 18-21 (εἰ γὰρ κείνων ἕκαστος..... ὁ παρὰ σέο λεγόμενος). C'est dans l'intérêt des élèves qu'ont été retranchés ces deux membres de phrase, qui font allusion à des conversations antérieures, non rapportées par Hérodote. Il me semble d'ailleurs que la suite des idées gagne, plutôt qu'elle ne perd, à cette suppression. — VII, 103, 24 : ἐπεὶ φέρε ἰδῶ πάλιν [τῷ οἰκόντι]? — VII, 103, 8-9 : καὶ ἂν ἰωαθέντας (leçon commune aux deux familles de mss.) — VII, 103, 10. J'écrirais aujourd'hui, avec Stein, παρ' ἡμῖν μὲν μούνουσι τοῦτό ἐστι, bien que les mots μὲν μούνουσι manquent dans la famille principale. — VII, 104, 5-6 : ἐλεύθεροι γὰρ ἰόντες οὐκ [πάντα] ἐλεύθεροί εἰσι · ἐπεστὶ γὰρ σφι δεσπότης νόμος. — VII, 104, 6-7 : ὑπερδαιμαίνουσι? (cf. V, 19, 25 : cependant ὑποδαιμαίνεσθαι se rencontre, employé comme ici, chez des écrivains de l'époque romaine). — VII, 139, 12-13 : τὰληθές peut provenir d'une note approbative, ἀληθές, écrite en marge par un lecteur, et précédée du signe de renvoi †. — VII, 157, 5 : τὰ γὰρ ἐπιόντα. — VII, 158, 23-24 : λόγον < μὲν δίκαιον, νόμον δ' > ἔχοντες κλεινέτην. — VII, 158, 4 : ὧν représente ici, non les ἐμπόρια dont il est question dans la phrase précédente, mais les ἐμπόρια, en général. Si je n'ai pas trouvé d'abord la solution de cette difficulté, on me saura gré du moins d'avoir été (sauf erreur) le premier à la signaler. — VII, 158, 7-8 : ἀλλὰ (εὖ γὰρ ἡμῖν καὶ ἐπὶ τὸ ἀμείνον κατέστη) νῦν δὲ ἐπείτε..... Δή, écrit par un correcteur au-dessus de δέ, peut avoir été substitué ensuite, non à ce dernier mot, mais à τε. On pourrait encore songer à supprimer νῦν δέ. — VII, 160, 9-10. Nous avons ponctué : ἡμεῖς τι ὑπείξομεν [τοῦ ἀρχαίου λόγου], εἰ τοῦ μὲν πεζοῦ ἡμεῖς ἡγήοισθε, τοῦ δὲ ναυτικοῦ ἐγώ (nous vous ferons une concession, à savoir que vous commandiez.....). Τοῦ ἀρχαίου λόγου est inadmissible à cause de ὁ λόγος, qui précède. — VII, 161, 8 : οὐκ ὄνειδος οὐδὲ ἀτιμία ἐστὶ λέγειν ταῦτα. — VII, 209, 13-14 : πρὸς βασιλείαν τε [καὶ καλλίστην] πόλιν (« reginam urbem »). — VII, 217, 5-7 : [ἢ μὲν γὰρ κάτω ἐσβολή..... Διωνύη ἐφύλασσαν]. — VII, 220, 12 : ταύτη δὲ καὶ μᾶλλον. — VII, 220, 24 (oracle) : ἄστυ τρικυδές (mot d'ailleurs inconnu)? — VII, 221, 15 : ἀπέλειπε. — VII, 223, 8-9 : τὸ μὲν γὰρ ἔρυμα τοῦ ταίχεος < τέως > ἐφύλασσετο, οἱ δὲ [ἀνὰ τὰς προτέρας ἡμέρας] προεξίοντες ἐς τὰ

440. Hérodote, I, 94.

Τὸν δὲ πρὸς ταῦτα χρεὶν εὖ μέλλοντα βουλευέσθαι ἐπείρεσθαι πέμψαντα κότερα τὴν ἑωυτοῦ ἢ τὴν Κύρου λέγοι ἀρχήν. Οὐ συλλαβὼν δὲ τὸ ῥηθὲν οὐδ' ἐπανειρόμενος ἑωυτὸν αἴτιον ἀποφαινέτω.

Au lieu du présent ἐπανειρόμενος, le sens demande un aoriste. Nous pensons qu'il faut rétablir ἐπανερόμενος. Il est vrai qu'on ne cite pas d'exemples de cet aoriste second dans Hérodote. Mais Homère, chez qui le présent est εἶρομαι, comme chez Hérodote, emploie les formes ἔρωμαι, ἐροίμην, ἐρέσθαι. La correction arbitraire d'un grammairien peut être l'origine de la faute que nous supposons.

441. Hérodote, I, 94.

Τῷ καὶ τὸ τελευταῖον χρηστηριαζομένῳ εἶπε τὰ εἶπε Λοξίης περὶ ἡμίονου, οὐδὲ τοῦτο συνέλαβε. (Cette phrase fait suite au texte de l'exercice précédent.)

Stein, qui a rétabli la vraie ponctuation de ce passage, a eu tort de supprimer les mots τὰ εἶπε, sur la foi d'un seul manuscrit d'importance secondaire, alors que l'omission de ces mots à la suite de εἶπε n'est, selon toute apparence, dans ce manuscrit, qu'un lapsus des plus faciles à expliquer. Le sens nous paraît exiger : Τὸ δὲ καὶ τὸ

στεινόπορα ἐμάχοντο. — VII, 228, 5-6 : ἔξω ἢ τὸν μάντιν? Il faudrait voir alors dans les mots remplacés une glose afférente au commencement de la phrase suivante τὸ δὲ τοῦ μάντιος Μεγιστίεω.

VIII, 52, 19-21. Je me bornerais aujourd'hui à insérer une virgule devant καὶ τοῦ φράγματος προδεωκότος, de telle façon que le sens soit « Même quand ce rempart leur eut manqué ». — VIII, 65, lignes 12-13 (de la page 311) : γενέσθαι νέφος, τὸ μεταρσιωθὲν φέρεσθαι. — VIII, 70, 17 : ἐπεγίνετο. — VIII, 74, 19-20 : περὶ [τῶν] αὐτῶν (au sujet de la situation, des affaires présentes)? — VIII, 80, 1-2 : καὶ οὐ πείσω [ὡς οὐ ποιεύντων τῶν βαρβάρων ταῦτα]. — VIII, 85, 5 : καὶ χώρα ἔδωρήθη πολλῇ (leçon d'un ms.). — VIII, 86. Voyez exerc. 420. — VIII, 87, 16 : οὐκ ἔχω <ἔξω ἢ> μεταξέτερος εἰπεῖν. — VIII, 90, 19 : ἄτε δὲ (se trouve à la marge d'un ms., et a été proposé, avec hésitation, par Schweighæuser) : δὴ provient de ἦ τε δὴ, qui se lit deux lignes plus haut. — VIII, 92, 14-15 : ἐμβάλλουσα.

J'ai mentionné ici tous les passages que j'ai corrigés par conjecture dans le petit travail dont il s'agit, sans me juger, d'ailleurs, tenu de citer mes conjectures mêmes, lorsque j'ai cru pouvoir y substituer, après plus mûre réflexion, quelque chose de plus plausible; encore moins les suppressions ou modifications que j'ai cru devoir faire pour des raisons étrangères à la philologie. En revanche, quelques-unes des remarques qui précèdent portent sur des passages où le texte de mon édition ne diffère en rien de celui de la vulgate.

E. T.

τελευταῖον χρηστηριαζομένῳ εἶπε [τὰ εἶπε Λοξίης περὶ ἡμιόνου], οὐδὲ τοῦτο συνέλαβε. Les mois τὸ τελευταῖον dépendront de χρηστηριαζομένῳ.

412. Hérodote, I, 97.

Ἐούσης ὧν ἀρπαγῆς καὶ ἀνομίας ἔτι πολλῶ μάλλον ἀνὰ τὰς κώμας ἢ πρότερον ἦν, συνελέχθησαν οἱ Μῆδοι ἐς τωὐτὸ καὶ ἐδίδονσαν σφίσι λόγον, λέγοντες περὶ τῶν κατηκόντων. Ὡς δ' ἐγὼ δοκέω, μάλιστα ἔλεγον οἱ τοῦ Διόσκω φίλοι. « Οὐ γὰρ δὴ τρόπῳ τῷ παρεόντι χρεόμενοι δυνατοὶ εἴμεν οἰκέειν τὴν χώραν, φέρε στήσωμεν ἡμέων αὐτῶν βασιλέα. »

Ponctuez : Καὶ ἐδίδονσαν σφίσι λόγον, λέγοντες περὶ τῶν κατηκόντων (ὥς δ' ἐγὼ δοκέω, μάλιστα ἔλεγον οἱ τοῦ Διόσκω φίλοι) · « Οὐ γὰρ δὴ, κτλ. »

413. Hérodote, I, 98.

Τοῦ μὲν δὴ πρώτου κύκλου οἱ προμαχεῶνές εἰσι λευκοὶ, τοῦ δὲ δευτέρου μέλανες, τρίτου δὲ κύκλου φοινίκαιοι, τετάρτου δὲ κυάναιοι, πέμπτου δὲ σανδαράκινοι. Οὕτω πάντων τῶν κύκλων οἱ προμαχεῶνες ἡθισμένοι εἰσὶ φαρμάκοις · δύο δὲ οἱ τελευταῖοι εἰσι ὁ μὲν καταργυρωμένους, ὁ δὲ κατακεχρυσωμένους ἔχων τοὺς προμαχεῶνας.

Au lieu de οὕτω πάντων τῶν κύκλων, Stein fait observer, avec raison, que le sens demanderait plutôt soit τούτων πάντων τῶν κύκλων, soit οὕτω τῶν πέντε κύκλων. Pour notre part, nous considérons tout ce membre de phrase comme une glose afférente au passage entier.

414. Hérodote, I, 109.

Ἡ δὲ πρὸς αὐτὸν λέγει · « Νῦν ὧν τί σοι ἐν νόῳ ἐστὶ ποιέειν; » Ὁ δὲ ἀμείβεται · « Οὐ τῇ ἐνετέλλετο Ἀστυάγης, οὐδ' εἰ παραφρονήσει τε καὶ μανέεται κάκιον ἢ νῦν μαίνεται, οὐ οἱ ἔγωγε προσθήσομαι τῇ γνώμῃ οὐδὲ ἐς φόνον τοιοῦτον ὑπηρετήσω. Πολλῶν δὲ εἵνεκα οὐ φονεύσω μιν, καὶ ἔτι αὐτῷ μοι συγγενής ἐστι ὁ παῖς, καὶ ἔτι Ἀστυάγης μὲν ἐστὶ γέρων καὶ ἄπαις ἔρσηνος γόνου · εἰ δὲ κτλ.

Nous écrivions : Οὐδὲ ἐς φόνον τοιοῦτον ὑπηρετήσω, πολλῶν δὲ εἵνεκα [οὐ φονεύσω μιν], καὶ ἔτι..... La substitution d'un point à la virgule qui devait suivre ὑπηρετήσω, et celle de δέ à δὴ peuvent suffire à rendre compte de l'intrusion.

415. Hérodote, I, 111.

Ἦ γύναι, εἰδὼν τε ἐς πόλιν ἔλθων καὶ ἤκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον μήτε κοτὲ γενέσθαι ἐς δεσπότης τοὺς ἡμετέρους.

L'emploi de ὄφελον comme mot invariable, équivalent pour le sens au latin *utinam*, ne saurait être attribué à un écrivain aussi ancien

qu'Hérodote. On est donc forcé de suppléer, avec Stein, la troisième personne ὄφελε devant γενέσθαι. Il nous paraît plus vraisemblable que ὄφελον doit céder la place à ἤθελον. Cf. I, ch. 32 : Πολλὰ μὲν ἔστι ἰδεῖν τὰ μὴ τις ἐθέλει.

446. Hérodote, I, 145.

Οἱ μὲν νυν ἄλλοι παῖδες τὰ ἐπιτασσόμενα ἐπετέλεον, οὗτος δὲ ἀνηκούστες τε καὶ λόγον εἶχε οὐδένα, ἐς δ' ἔλαβε τὴν δίκην.

Stein reconnaît que le sens qu'on est forcé d'attribuer aux trois derniers mots diffère complètement de l'acception usuelle : il se borne d'ailleurs, pour justifier la vulgate, à en rapprocher l'expression ironique τὸν μισθὸν λαβεῖν, qui est employée ailleurs (III, 45, VIII, 90) par Hérodote, pour signifier « Recevoir sa punition ». Cela prouve-t-il qu'une expression qui veut dire partout « punir » ait pu être prise exceptionnellement dans le sens de « être puni » ? Et ne vaut-il pas mieux voir dans τὴν δίκην une glose de τὸν μισθόν ?

447. Hérodote, I, 146.

Ἐπεὶ δὲ ὑπελέλειπτο ὁ βουκόλος, μῦθος μουνωθέντα τάδε αὐτὸν εἶρετο ὁ Ἀστυάγης κόθεν λάβοι τὸν παῖδα.

La leçon μουνωθέντα nous paraît, comme à Stein, devoir être préférée à la variante μουνόθεν. Mais il y a lieu de modifier la ponctuation ainsi qu'il suit, en rejetant le mot parasite αὐτόν : Ἐπεὶ δὲ ὑπελέλειπτο ὁ βουκόλος μῦθος, μουνωθέντα τάδε [αὐτόν] εἶρετο ὁ Ἀστυάγης. En effet, l'office que remplit ici le participe μουνωθέντα est précisément de suppléer l'accusatif du pronom de la troisième personne. Cf. par exemple, I, 120 : Ἐκάλει τοὺς αὐτοὺς τῶν Μάγων οἱ τὸ ἐνύπνιον..... ἔκριναν · ἀπικομένους δὲ εἶρετο ὁ Ἀστυάγης τῇ ἔκριναν οἱ τὴν ὄψιν. VI, 125 : Καὶ μιν Κροῖσος..... μεταπέμπεται ἐς Σάρδεις, ἀπικομένον δὲ δωρέεται.

448. Hérodote, I, 207.

Τούτοις ὧν τοῖσι ἀνδράσι τῶν προβάτων ἀφειδέως πολλὰ κατακόψαντας καὶ σκευάσαντας προθεῖναι ἐν τῷ στρατοπέδῳ τῷ ἡμετέρῳ δαῖτα, πρὸς δὲ καὶ κρητῆρας ἀφειδέως οἴνου ἀκρήτου καὶ σιτία παντοῖα.

Τῶν προβάτων ἀφειδέως κατακόψαντας suffit pour exprimer l'idée « ayant égorgé du petit bétail en grande quantité, une quantité considérable de petit bétail ». Le mot inutile πολλά nous paraît devoir être supprimé.

419. Hérodote, I, 212.

Ἄπληστε αἵματος Κύρε, μηδὲν ἐπαερθῆς τῷ γεγονότι τῷδε πρήγματι, εἰ ἀμπελίνῳ καρπῷ, τῷπερ αὐτοὶ ἐμπιπλάμενοι μαίνεσθε οὕτω ὥστε κατιόντος τοῦ οἴνου ἐς τὸ σῶμα ἐπαναπλῶειν ὑμῖν ἔπεα κακὰ, τοιούτῳ φαρμάκῳ δολώσας ἐκράτησας παιδὸς τοῦ ἐμοῦ, ἀλλ' οὐ μάχῃ κατὰ τὸ καρτερόν.

Les mots τοῦ οἴνου, venant à la suite de la périphrase ἀμπελίνῳ καρπῷ, ne peuvent être d'Hérodote. D'autre part, κατιόντος, employé sans substantif qui s'y rapporte, ne pouvait guère manquer d'être commenté ainsi par un grammairien.

420. Hérodote, II, 25, et VIII, 86.

II, 25. Ὁ δὲ Νεῖλος ἐὼν ἄνομβρος, ἐλκόμενος δὲ ὑπὸ τοῦ ἡλίου, μούνος ποταμῶν τοῦτον τὸν χρόνον οἰκώτως αὐτὸς ἐωυτοῦ ῥέει πολλῷ ὑποδεέστερος ἢ τοῦ θέρους.

VIII, 86. Καίτοι ἦσαν γε καὶ ἐγένοντο ταύτην τὴν ἡμέρην μακρῷ ἀμείνονες αὐτοὶ ἐωυτῶν ἢ πρὸς Εὐδοίῃ, πᾶς τις προθυμέμενος καὶ δειμαίνων Ξέρξην, ἐδόκεε τε ἕκαστος ἐωυτὸν θηγήσεσθαι βασιλέα.

Ἡ τοῦ θέρους, dans la première phrase, dans la seconde, ἢ πρὸς Εὐδοίῃ, ne peuvent être que des gloses destinées à expliquer αὐτὸς ἐωυτοῦ, αὐτοὶ ἐωυτῶν.

Ajoutons que, dans la phrase du VIII^e livre, les mots γε καὶ ἐγένοντο paraissent provenir simplement d'une indication de variante, ainsi conçue : γρ. (c.-à-d. γράφεται) καὶ ἐγένοντο. Hérodote dit plus souvent ἀγαθὸν γίνεσθαι que ἀγαθὸν εἶναι, dans le sens de « se conduire bravement. » De là une glose qui fut prise ensuite pour une variante. Nous écrivions donc : Καίτοι ἦσαν ταύτην τὴν ἡμέρην.....

421. Hérodote, II, 115.

Εἰρώτα τὸν Ἀλέξανδρον ὁ Πρωτεύς τίς εἴη καὶ ὁκόθεν πλώοι. Ὁ δὲ οἶ καὶ τὸ γένος κατέλεξε καὶ τῆς πατρὸς εἶπε τὸ οὐνομα, καὶ δὴ καὶ τὸν πλῶον ἀπηγγέσατο ὁκόθεν πλώοι.

Nous voyons dans les deux derniers mots de cette seconde phrase une glose empruntée à la fin de la première.

422. Hérodote, II, 175.

Αὕτη (à savoir ἡ στέγη) τοῦ ἱεροῦ κέεται παρὰ τὴν ἔσοδον · ἔσω γάρ μιν ἐς τὸ ἱρόν φασι τῶνδε εἵνεκα οὐκ ἐσελκύσαι. Τὸν ἀρχιτέκτονα αὐτῆς ἐλκόμενης τῆς στέγης ἀναστενάξαι, οἷά τε χρόνου ἐγγεγονότος πολλοῦ καὶ ἀγθόμενον τῷ ἔργῳ, τὸν δὲ Ἄμασιν, ἐνθυμιστὸν (Cobet et Stein : ἐνθύμιον) ποιησάμενον, οὐκ ἔαν ἔτι προσωτέρω ἐλκύσαι.

Il faut apparemment écrire : Τὸν ἀρχιτέκτονα αὐτῆς, ἐλκομένης [τῆς στέγης], ἀναστενάζει.

423. Hérodote, III, 50.

Τέλος δέ μιν περὶ θυμῷ ἐχόμενος ὁ Περίανδρος ἐξελαύνει ἐκ τῶν οἰκίων.

Il ne saurait suffire, pour corriger cette phrase, de substituer, avec Schæfer, πέρι (ainsi accentué) à περὶ. Nous pensons qu'un copiste avait écrit ici, par anticipation, les premières lettres du mot Περίανδρος; et que ces lettres, bien qu'elles fussent vraisemblablement ponctuées, furent transcrites à tort par les copistes suivants.

Les deux passages de Procope, cités par Stein, semblent venir à l'appui de notre conjecture.

424. Hérodote, III, 51.

Ὁ δὲ ὅπως ἀπελαυνόμενος ἔλθοι ἐς ἄλλην οἰκίην, ἀπηλαύνει· ἂν καὶ ἀπὸ ταύτης, ἀπειλούντός τε τοῦ Περιάνδρου τοῖσι δεξαμένοισι καὶ ἐξέργειν κελεύοντος· ἀπελαυνόμενος δ' ἂν ᾗ ἐπ' ἐτέρην τῶν ἐταίρων· οἱ δὲ ἄτε Περιάνδρου ἐόντα παῖδα, καίπερ δειμαίνοντες, ὅμως ἐδέχοντο.

Τῶν ἐταίρων est absurde. Pour s'expliquer l'introduction de ces mots dans le texte, on peut admettre qu'un copiste avait écrit ἐταίρην au lieu de ἐτέρην : d'où la glose τῶν ἐταίρων, destinée à expliquer que le mot ἐταίρην n'était pas pris ici dans son sens ordinaire, et signifiait « une maison appartenant à ses amis. » Dans cette hypothèse, le rétablissement de la vraie leçon ἐτέρην aurait été une conséquence de l'intrusion. Peut-être encore les mots τῶν ἐταίρων proviennent-ils, par corruption, d'une glose τὴν ἐτέρων, « la maison habitée par d'autres personnes », glose écrite au-dessus de ἐτέρην, en vue de justifier le sujet pluriel οἱ δέ, par lequel commence la phrase suivante. De toute façon, il faut certainement corriger : ἐπ' ἐτέρην [τῶν ἐταίρων].

425. Hérodote, III, 53.

Ὁ δὲ ὑποκρινάμενος ἔφη οὐδαμὰ ᾗξειν ἐς Κόρινθον, ἔστ' ἂν πυθθάνηται περιέοντα τὸν πατέρα. Ἀπαγγειλάσης δὲ ταύτης ταῦτα, τὸ τρίτον Περιάνδρος κήρυκα πέμπει βουλόμενος αὐτὸς μὲν ἐς Κέρκυραν ἔχειν, ἐκείνους δὲ ἐκέλευε ἐς Κόρινθον ἀπικόμενον διάδοχον γίνεσθαι τῆς τυραννίδος. Καταίνεσαντος δὲ ἐπὶ τούτοις τοῦ παιδὸς, ὁ μὲν Περιάνδρος ἐστέλλετο ἐς τὴν Κέρκυραν, ὁ δὲ παῖς οἱ ἐς τὴν Κόρινθον.

Si le fils de Périandre avait déclaré qu'il ne reviendrait pas à Corinthe, tant qu'il saurait περιέοντα τὸν πατέρα, son père n'aurait pu lui donner satisfaction, et obtenir son retour, qu'à la condition de s'ôter la vie. Nous voyons cependant que Périandre se borna à s'éloi-

gner de Corinthe : donc, Hérodote avait écrit *παρόντα τὸν πατέρα*, « que son père fut présent » (en ce lieu, c.-à-d., habitât Corinthe.)

426. Hérodote, III, 75.

Καὶ δὴ ἔλεγε τὸν μὲν Κύρου Σμέρδιν ὡς αὐτὸς ὑπὸ Καμβύσειω ἀναγκαζόμενος ἀποκτείνειε, τοὺς Μάγους δὲ βασιλεύειν. Πέρσῃσι δὲ πολλὰ ἐπαρησάμενος εἰ μὴ ἀνακτῆσαιτο ὀπίσω τὴν ἀρχὴν καὶ τοὺς Μάγους τισαίατο, ἀπῆκε ἑωυτὸν ἐπὶ κεφαλὴν φέρεσθαι ἀπὸ τοῦ πύργου κάτω.

Ce ne sont point les deux Mages, mais seulement celui des deux qui s'appelait Smerdis, que les Perses avaient jusque-là confondu avec Smerdis, fils de Cyrus : outre que c'était à lui seul qu'appartenait le titre de roi. Il faut donc, dans la première phrase, substituer τὸν Μάγον à la vulgate τοὺς Μάγους. Le voisinage des mots καὶ τοὺς Μάγους τισαίατο peut avoir contribué, ainsi qu'une confusion déjà signalée (exercice 207), à induire le copiste en erreur.

427. Hérodote, III, 130.

Τοὺς ἀποκίπτοντας ἀπὸ τῶν φιαλέων στατήρας ἐπόμενος δ' οἰκίτης, τῷ οὐνόμα ἦν Σκίτων, ἀνελέγετο, καὶ οἱ χρῆμα πολλόν τι χρυσοῦ συνέλεχθη.

Il n'a pas été question de ce domestique dans ce qui précède. Le sens exige donc, aussi bien que la syntaxe, que l'on retranche δ, comme provenant d'une digraphie de la première lettre d'οἰκίτης. Ajoutons que le texte pouvait porter, antérieurement : ἐπόμενος οἰκίτης <τις>.

428. Hérodote, III, 142.

Un Samien répond à Méandrios, qui vient d'abdiquer la tyrannie : Ἄλλ' οὐδ' ἄξιός ἐστις σύ γε ἡμέων ἀρχειν, γεγονώς τε κακῶς καὶ ἐὼν ὀλεθρός · ἀλλὰ μᾶλλον ἔκως λόγον δώσεις τῶν μετεχειρίσας χρημάτων.

Εἷς n'est sans doute qu'une faute d'iotacisme pour ἦς : ce qui ne veut pas dire que ἦς lui-même ne puisse avoir été substitué par un grammairien à ξας, à supposer que telle soit, dans le dialecte d'Hérodote, la vraie forme de cette seconde personne.

429. Hérodote, III, 157.

Οἱ δὲ Βαβυλώνιοι ὀρέοντες ἄνδρα τὸν (variante : τῶν) ἐν Πέρσῃσι δοκιμώτατον ῥινός τε καὶ ὥτων ἐστερημένον.....

Hérodote n'a dit nulle part que Zopyre fût l'homme le plus considérable qu'il y eût alors en Perse. Il s'est borné à l'appeler en passant ἄνδρα δοκιμώτατον, expression dont on aura ici l'équivalent, si l'on rétablissait ἄνδρα τῶν ἐν Πέρσῃσι δοκιμωτάτων.

430. Hérodote, IV, 134.

Gobryès conseille à Darius de renoncer à son expédition contre les Scythes, qui se sont dérobés par la fuite à toutes ses attaques, et qui viennent en dernier lieu de rompre leurs rangs, sous les yeux de l'armée perse, pour se mettre à la poursuite d'un lièvre.

Ὁ βασιλεῦ, ἐγὼ σχεδὸν μὲν καὶ λόγῳ ἠπιστάμην τούτων τῶν ἀνδρῶν τὴν ἀπορίην, ἐλθὼν δὲ μᾶλλον ἐξέμαθον, ὁρέων αὐτοὺς ἐμπαίζοντας ἡμῖν.

Corrigez : Ὅρέω δὲ αὐτοὺς ἐμπαίζοντας ἡμῖν.

431. Hérodote, V, 92 β.

Καὶ οὗτοι Βαρχιάδαι καλεόμενοι ἔνεμον τὴν πόλιν, ἐδίδοσαν δὲ καὶ ἤγοντο ἐξ ἀλλήλων.

Stein fait remarquer avec raison que l'expression consacrée par l'usage pour signifier « donner en mariage » n'est pas διδόναι, mais bien ἐκδιδόναι (ou ἐκδίδοσθαι), qu'Hérodote lui-même a employé dans deux passages (I, 196; IV, 145). L'omission de la préposition ΕΞ est ici assez facile à expliquer, pour qu'il y ait lieu de rétablir ἐξεδίδοσαν.

432. Hérodote, V, 92 γ.

Καὶ δοκέουσά σφας φιλοφροσύνης τοῦ πατρὸς εἵνεκεν αἰτέειν, φέρουσα ἐνεχείρισε αὐτῶν ἐνί.

Φιλοφροσύνης τοῦ πατρὸς est au moins équivoque. Pour exprimer l'idée qu'il avait certainement dans l'esprit, Hérodote aurait pu dire ὥστε φιλοφρονέεσθαι τὸν πατέρα : s'il a mieux aimé la rendre au moyen d'un substantif, on peut croire qu'il avait écrit : φιλοφρονήσις τοῦ πατρὸς εἵνεκεν.

433. Hérodote, VI, 129.

Ὅς δὲ ἀπὸ δαίμωνος ἐγίνοντο, οἱ μνηστῆρες ἔριν εἶχον ἀμφὶ τε μουσικῇ καὶ τῷ λεγομένῳ ἐς τὸ μέσον. Προϊούσης δὲ τῆς πόσιος κατέχων πολλὸν τοὺς ἄλλους ὁ Ἰπποκλείδης ἐκέλευσέ οἱ τὸν αὐλητὴν αὐλῆσαι ἐμμελεῖν, πειθομένου δὲ τοῦ αὐλητέω ὥρχήσατο.

Au lieu de κατέχων, qu'on interprète *detinens*, « tenant sous le charme », le sens demande un mot qui signifie « éclipsant » ou « surpassant » : car c'est d'une lutte (ἔρις) qu'il s'agit. On ne peut guère songer à ὑπερέχων : car l'archétype des manuscrits qui nous ont conservé le texte d'Hérodote, manuscrits dont un, au moins, remonte au dixième siècle, devait être écrit, selon toute apparence, en onciale ; et nous avons déjà vu (exercice 347) que l'emploi des

sigles pour représenter les prépositions est généralement borné, dans cette écriture, aux annotations marginales. Il nous paraît plus vraisemblable qu'Hérodote avait écrit κρατέων πολλόν, « l'emportant de beaucoup sur ». Cf. même livre, ch. 44 : πολλὸν ἐλασσωθήσεσθαι.

434. Hérodote, VII, 436.

Πρῶτα μὲν τῶν δορυφόρων κελευόντων καὶ ἀνάγκην σφι προσφερόντων προσκυνεῖν βασιλέα προσπίπτοντας, οὐκ ἔφασαν ὠθεόμενοι ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ κεφαλὴν ποιήσιν ταῦτα οὐδαμὰ.

Οὐκ ἔφασαν ὠθεόμενοι, sans οὐδέ, a choqué Valckenaer; et il a fait observer que l'insertion de cette particule entre ἔφασαν et ὠθεόμενοι remédierait au vice du passage. On obtiendra le même sens en remplaçant οὐκ ἔφασαν par οὐδ' ἔφασαν.

435. Hérodote, VII, 439.

Νῦν δὲ Ἀθηναίους ἂν τις λέγων σωτήρας γενέσθαι τῆς Ἑλλάδος οὐκ ἂν ἀμαρτάνοι..... Οὗτοι γὰρ ἐπὶ δύοτερά τῶν πρηγμάτων ἐτράποντο, ταῦτα ῥέψειν ἔμελλε.

Corrigez : ἐπὶ δύοτερά τῶν πρηγμάτων τράποντο.

436. Hérodote, VII, 464.

Μάτην γὰρ ἂν ὧδε πάραλον Ἑλλήνων στρατὸν πλείστον εἶημεν ἐκτεμνοί, εἰ Συρηκοῖοις ἐόντες Ἀθηναῖοι συγχωρήσομεν τῆς ἡγεμονίας, ἀρχαιότατον μὲν ἔθνος παρεχόμενοι, μῦνοι δὲ ἐόντες οὐ μετανάσται Ἑλλήνων.

Ἔθνος nous paraît avoir pris la place de γένος. Il est possible que le mot ἔθνος fût écrit comme glose entre les lignes d'un manuscrit. Et il n'était pas absolument nécessaire que le copiste l'eût sous les yeux pour l'avoir présent à la pensée, au moment où il transcrivait les mots ἀρχαιότατον γένος παρεχόμενοι.

437. Hérodote, VII, 240.

Ὡς δ' ἐσέπεσον φερόμενοι ἐς τοὺς Ἑλληνας οἱ Μῆδοι, ἔπιπτον πολλοί, ἄλλοι δ' ἐπεσίσαν, καὶ οὐκ ἀπελαύνοντο (variantes moins bien autorisées : ἀπηλαύνοντο, ἀπήλαυνον) καίπερ μέγας πρὸς τὰς ἀπείρους. Δῆλον δ' ἐποίησαν παντὶ τεῷ καὶ οὐκ ἥμισυ αὐτῷ βασιλεῖ, ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες.

Stein a bien vu qu'il y a non-seulement incohérence, mais contradiction, entre la première phrase et la seconde. Il croit se tirer de cette difficulté en supposant que la dernière partie de la première

phrase a été insérée par Hérodote, postérieurement à la première rédaction de son histoire. Mais, comment il a pu échapper à Hérodote que cette addition le mettait en contradiction avec lui-même, c'est ce qu'il n'eût pas été superflu d'expliquer.

Il nous paraît plus naturel d'admettre que l'historien avait écrit καὶ οὐκ ἀπεπαύοντο, « et cet envoi de renforts ne discontinuait pas ».

438. Hérodote, VII, 220.

Λέγεται δὲ ὡς αὐτός σφεας ἀπέπεμψε Λεωνίδης, μὴ ἀπόλωνται κηδόμενος· αὐτῷ δὲ καὶ Σπαρτιητέων τοῖσι παροῦσι οὐκ ἔχειν εὐπρεπέως ἐκλιπεῖν τὴν τάξιν ἐς τὴν ἡλθον φυλάζοντες ἀρχήν.

Ce passage nous paraît défectueux en deux endroits. D'abord, on ne voit pas bien à quoi peut servir ἐς (devant τὴν ἡλθον φυλάζοντες), si ce n'est à rendre la phrase moins régulière en dépossédant φυλάζοντες de son complément naturel. D'autre part, l'auteur avait dû indiquer que l'idée exprimée par οὐκ ἔχειν εὐπρεπέως était celle de Léonidas et de ses compagnons. Nous proposons : Αὐτῷ δὲ καὶ Σπαρτιητέων τοῖσι παροῦσι οὐκ ἔχειν εὐπρεπέως <δοκέειν> ἐκλιπεῖν τὴν τάξιν [ἐς] τὴν ἡλθον φυλάζοντες ἀρχήν. Δοκέειν serait ici un présent de narration équivalant à l'aoriste δόξει; la faute s'expliquerait par l'accumulation des infinitifs à désinence identique.

439. Hérodote, VIII, 53.

Ταύτῃ ἀνέβησαν τινες κατὰ τὸ ἱρὸν τῆς Κέρκροπος θυγατρὸς Ἀγλαύρου, καίτοι περ ἀποκρήμνου ἐόντος τοῦ χώρου.

Nous écririons : καίπερ ἀποκρήμνου ἐόντος. On peut admettre que καίτοι, mot fréquemment employé pour καίπερ dans la basse grécité, ayant pris la place de la leçon authentique, περ fut ensuite rétabli entre les lignes ou à la marge.

Nous voyons que καίπερ (sans toi) est la leçon du *Romanus*, leçon qui, d'ailleurs, doit être elle-même purement conjecturale : du moins, la part de la tradition nous paraît très-faible, ainsi qu'à Stein, dans les variantes propres à ce manuscrit.

440. Hérodote, VIII, 83.

Προηγόρευε εὖ ἔχοντα μὲν ἐκ πάντων Θεμιστοκλῆς, τὰ δὲ ἔπεα ἦν πάντα κρέσσω τοῖσι ἥσσοσι ἀντιτιθέμενα, ὅσα δὴ ἐν ἀνθρώπου φύσι καὶ καταστάσι ἐγγίνεται. Παραινέσας δὲ τούτων τὰ κρέσσω αἰρέεσθαι, καὶ καταπλέξας τὴν ῥῆσιν, ἐσθαίνειν ἐκέλευε ἐς τὰς νέας.

Nous conjecturons : Τὰ δὲ ἔπεα ἦν πάντα <περὶ τὰ> κρέσσω, τοῖσι ἥσσοσι ἀντιτιθέμενα ὅσα δὴ κτλ. Proprement : « Et son discours roulait

tout entier sur la vertu, sur les résolutions viriles, opposées aux faiblesses qui sont inhérentes à la nature humaine ».

441. Hérodote, VIII, 84.

Οἱ μὲν δὴ ἄλλοι Ἑλλήνες ἐπὶ πρύμνην ἀνεκρούοντο καὶ ὤκελλον τὰς νέας.

C'est arbitrairement, ce semble, que Bekker a supprimé le mot ἐπὶ : car la locution connue πρύμνην ἀνακρούεσθαι n'avait que faire d'une telle glose. On comprendrait mieux qu'un grammairien, ayant sous les yeux l'expression plus brève et moins explicite ἀνεκρούοντο ou ἀνέκρουόν τε [conjecture d'Eltz], eût cru devoir en éclaircir le sens au moyen des mots ἐπὶ πρύμνην.

442. Hérodote, VIII, 96.

Ὅστε ἀποπλησθῆναι (Dietsch : ἀποπεπλησθαι) τὸν χρησμὸν τὸν τε ἄλλον πάντα τὸν περὶ τῆς ναυμαχίης ταύτης εἰρημένον Βάκιδι καὶ Μουσαίῳ, καὶ δὴ καὶ κατὰ τὰ ναυήγια τὰ ταύτη ἐξενειχθέντα τὸ εἰρημένον πολλοῖσι ἔτεσι πρότερον τούτων ἐν χρησμῷ Λυσιστράτῳ Ἀθηναίῳ ἀνδρὶ χρησμολόγῳ, τὸ ἐλελήθεε πάντας τοὺς Ἑλλήνας.

La suppression des mots καὶ Μουσαίῳ, proposée par Stein, ne fait disparaître, comme il l'a vu lui-même, qu'une des difficultés de ce passage. On peut bien admettre que καὶ Μουσαίῳ provient d'une glose ἢ Μουσαίῳ; mais il faudrait, du même coup, attribuer une origine analogue aux mots πολλοῖσι ἔτεσι πρότερον τούτων ἐν χρησμῷ Λυσιστράτῳ Ἀθηναίῳ ἀνδρὶ χρησμολόγῳ. Cette conjecture supposerait que l'oracle de Bacis cité plus haut par Hérodote (VIII, 77) n'a été reproduit par lui qu'incomplètement.

Il vaut mieux, pensons-nous, en conservant καὶ Μουσαίῳ, admettre que l'article τὸν a été inséré à tort dans le premier membre de phrase, et qu'il faut écrire [τὸν] χρησμὸν [τὸν] τε ἄλλον πάντα [τὸν] περὶ τῆς ναυμαχίης ταύτης εἰρημένον. L'hypothèse serait invraisemblable, si les trois intrusions devaient nécessairement être imputées à la même main. Elle cesse de l'être, si l'on suppose qu'un copiste avait d'abord inséré τὸν, par inadvertance, à une seule des trois places indiquées : en effet, il n'en fallait pas davantage pour qu'un grammairien introduisit ensuite le même mot aux deux autres endroits.

443. Hérodote, IX, 78.

Lampon exhorte Pausanias à venger sur le cadavre de Mardonius l'outrage fait autrefois à celui de Léonidas : « Λεωνίδεω γὰρ ἀποθανόντος ἐν Θερμοπύλῃσι Μαρδόνιός τε καὶ Ξέρξης ἀποταμόντες

τὴν κεφαλὴν ἀνεσταύρωσαν · τῷ σὺ τὴν ὁμοίην ἀποδιδοὺς ἔπαινον ἔξεις
πρῶτα μὲν ὑπὸ πάντων Σπαρτιήτεων, αὐτίς δὲ καὶ πρὸς τῶν ἄλλων
Ἑλλήνων · Μαρδόνιον γὰρ ἀνασκολοπίσας τετιμωρήσεαι ἐς πάτρων τὸν
σὸν Λεωνίδην. »

Nous corrigeons : Τοῖσι τὴν ὁμοίην ἀποδιδοῦς.

Dans le dernier membre de phrase, la leçon des manuscrits, τετι-
μώρησαι, nous paraît devoir être rétablie; le sens est, si nous ne
nous trompons : « Tu t'es vengé (c'est-à-dire ici, tu te seras vengé :
cf. Sophocle, *Philoctète*, v. 76) de lui, en ce qui regarde ton oncle. »

444. Hérodote, IX, 79.

Ἐξαίρετας γὰρ με ὑποῦ καὶ τὴν πάτρην καὶ τὸ ἔργον, ἐς τὸ μὴδὲν κατ-
έδαλες (ou plutôt κατέδαλλες, conjecture de Stein) παραινέων νεχρῶ
λυμαίνεσθαι.

Nous conjecturons : μευ ὑποῦ.

445. Euripide, *Hippolyte*, 261-263.

Βιότου δ' ἀτρεχεῖς ἐπιτηδεύσεις
φασὶ σφάλλειν πλέον ἢ τέρπειν
τῇ θ' ὑγιείᾳ (Nauck : τ' εὐσοίᾳ) μᾶλλον πολεμεῖν.

Au génitif βίотου, nous pensons qu'il y a lieu de substituer l'accu-
satif βίотον, qui dépendra des verbes σφάλλειν et τέρπειν.

Ajoutons que ἐπιτηδεύσεις paraît se rapprocher, ici, pour le sens
d'une des acceptions de l'adjectif ἐπιτήδειος. Nous interpréterions :
« Les attachements, les affections. »

446. Thucydide, I, 36.

Βραχυτάτω δ' ἂν κεφαλαίῳ..... τῷδ' ἂν μὴ προέσθαι ἡμᾶς μάθοιτε ·
τρία μὲν ὄντα λόγου ἄξια τοῖς Ἑλλησι ναυτικά, τὸ παρ' ὑμῖν καὶ τὸ
ἡμέτερον καὶ τὸ Κορινθίων, τούτων δ' εἰ περιόψεσθε τὰ δύο ἐς ταῦτὸν
ἐλθεῖν καὶ Κορινθιοὶ ἡμᾶς προκαταλήψονται, Κερκυραίοις τε καὶ Πελοποννη-
σίοις ἅμα ναυμαχήσετε · δεξάμενοι δὲ ἡμᾶς ἔξετε πρὸς αὐτοὺς πλείοσι
ναυσὶ ταῖς ἡμετέραις ἀγωνίζεσθαι.

Bœhme, dont nous reproduisons ici la ponctuation, fait remarquer
que cette phrase embarrassée se continuerait très-régulièrement, sans
les mots τούτων δ'; et il en rapproche Xénophon, *Cyropédie*, V, 4,
54 : τρία ὄντα τῶν Σύρων φρούρια, ἐν μὲν αὐτῶν ἔλαβε. IV, 5, 37 : καὶνὰ
γὰρ ἡμῖν ὄντα τὰ παρόντα, πολλὰ αὐτῶν ἐστὶν ἀσύντακτα. Ces exemples
mêmes nous paraissent suggérer la correction dont le passage a
besoin. Ce n'est pas τούτων δ' qui est de trop, mais seulement le
dernier de ces mots.

447. Thucydide, I, 37.

Κάν τούτω τὸ εὐπρεπὲς ἄσπονδον οὐχ ἵνα μὴ ξυναδικήσωσιν ἑτέροις προβέδληνται, ἀλλ' ὅπως κατὰ μόνας ἀδικῶσι.

On verra par la note de Poppo que les mots *κάν τούτω* ont été diversement expliqués : c'est qu'en réalité ils ne sont pas susceptibles d'une interprétation à la fois grammaticale et raisonnable. Il nous paraît très-probable que Thucydide avait écrit *καπὶ τούτω*, expression où il faudrait voir alors un antécédent de *ἵνα*. Cf. par exemple, Xénophon, *Anabase*, VII, 6, 16 : 'Ἄλλ', οἶμαι, εἰ ἐδίδου, ἐπὶ τούτῳ ἄρ' ἐδίδου, ὅπως ἐμοὶ δοῦς μείον μὴ ἀποδοίῃ ὑμῖν τὸ πλεῖον.

448. Thucydide, I, 43.

Ἡμεῖς δὲ περιπεπτωκότες οἷς ἐν τῇ Λακεδαίμονι αὐτοὶ προείπομεν, τοὺς σφετέρους ξυμμάχους αὐτόν τινα κολάζειν, νῦν παρ' ὑμῶν τὸ αὐτὸ ἀξιῶμεν κομίζεσθαι.

Οἷς ἐν τῇ Λακεδαίμονι αὐτοὶ προείπομεν se rattache mal à *περιπεπτωκότες*. De ce dernier mot dépendait sans doute, à l'origine, un membre de phrase aujourd'hui perdu. Nous écrivions : 'Ἡμεῖς δὲ περιπεπτωκότες <οἷσπερ ὑμεῖς τότε>, ὃ καὶ ἐν τῇ Λακεδαίμονι αὐτοὶ προείπομεν...., νῦν παρ' ὑμῶν τὸ αὐτὸ ἀξιῶμεν κομίζεσθαι, « nous trouvant aujourd'hui dans une situation pareille à celle où vous étiez alors, nous vous demandons de tenir à notre égard la conduite que nous avons conseillée nous-mêmes dans l'assemblée des Lacédémoniens (alors qu'il s'agissait de vous). » La substitution de *οἷς* à *ὃ καὶ* s'expliquerait, d'un côté, par la ressemblance de *KAI* et de *IC*, dans une certaine écriture onciale, de l'autre, par l'omission du membre de phrase dépendant de *περιπεπτωκότες*.

Ajoutons que la conjecture de Dobree et de Cobet, tendante à supprimer τοὺς σφετέρους ξυμμάχους αὐτόν τινα κολάζειν (cf. ib. ch. 40), nous semble tout à fait plausible.

449. Thucydide, I, 73.

Τὰ δὲ Μηδικὰ καὶ ὅσα αὐτοὶ ξύνιστε, εἰ καὶ δι' ὅχλου μᾶλλον ἔσται ἀεὶ προβαλλομένοις, ἀνάγκη λέγειν. Καὶ γὰρ ὅτε ἐδρῶμεν, ἐπ' ὠφελίᾳ ἐκινδυνεύετο, ἥς τοῦ μὲν ἔργου μέρος μετέσχετε, τοῦ δὲ λόγου μὴ παντὸς, εἴ τι ὠφελεῖ, στερισκώμεθα.

La conjecture de Classen, ἀεὶ προβαλλόμενα, ne nous paraît point méthodique. Faut-il écrire *δι' ὅχλου μᾶλλον<τις> ἔσται ἀεὶ προβαλλόμενος*? Ce qui nous paraît sûr, c'est que ὅτε ἐδρῶμεν, au commencement de la phrase suivante, doit être remplacé par *ὃ τι ἐδρῶμεν*, « les choses, quelles qu'elles soient, que nous avons faites. »

450. Thucydide, I, 124.

Ἄλλὰ νομίσαντες ἐς ἀνάγκην (variante ἐπ' ἀνάγκην) ἀφίχθαι, ὃ ἄνδρες
ξύμμαχοι, καὶ ἅμα τὰδε ἄριστα λέγεσθαι, ψηφίσασθε τὸν πόλεμον.

L'expression ἐπ' ἀνάγκην ἀφίχθαι ne paraît point admissible : mais,
d'autre part, on ne voit pas comment ἐς ἀνάγκην aurait pu donner
naissance à la variante ἐπ' ἀνάγκην. Il appartient à la conjecture de
trouver une troisième leçon dont les deux variantes puissent égale-
ment provenir. Nous proposons : ἐς τ' ἀνάγκην.

451. Thucydide, I, 125.

Ὅμως δὲ καθισταμένοις ὧν ἔδει ἐνιαυτὸς μὲν οὐ διετρίβη, ἔλασσον δὲ,
πρὶν ἐσθλαεῖν ἐς τὴν Ἀττικὴν καὶ τὸν πόλεμον ἄρσθαι φανερώς.

Boehme a rapproché de ce passage Hérodote, VII, 39, 3 : Τὴν μὲν
ἀξίην οὐ λάμψαι, ἐλάσσω δὲ τῆς ἀξίης. Néanmoins on ne peut
qu'approuver Poppe, lorsqu'il dit : « Velis..... scriptum οὐ πολλῶ
ἔλασσον δέ. »

Nous croyons qu'il suffit de rétablir, à la suite de ἔλασσον δέ, le
mot τι, qui a pu facilement disparaître, comme identique dans l'écriture
à la lettre initiale du mot suivant πρὶν.

452. Xénophon, *Anabase*, I, 1, 11.

Πρόξενον δὲ τὸν Βοιωτίον ξένον ὄντα ἐκέλευσε λαβόντα ἄνδρας οὐκ
πλείστους παραγενέσθαι, ὥς εἰς Πισίδας βουλόμενος στρατεύεσθαι, ὥς
πράγματα παρεχόντων τῶν Πισιδῶν τῇ ἑαυτοῦ χώρᾳ.

Le membre de phrase ὥς εἰς Πισίδας βουλόμενος στρατεύεσθαι est
certainement à retrancher, d'autant plus qu'on lit, au paragraphe
suivant : Τὴν μὲν πρόφασιν ἐποιεῖτο ὥς Πισίδας βουλόμενος ἐκβαλεῖν
παντάπασι ἐκ τῆς χώρας · καὶ ἀθροίζει ὥς ἐπὶ τούτους τό τε βαρβαρικὸν
καὶ τὸ Ἑλληνικόν. [Ch. Graux, répétiteur.]

453. Xénophon, *Anabase*, I, 2, 15.

Ἐκέλευσε δὲ τοὺς Ἕλληνας ὥς νόμος αὐτοῖς εἰς μάχην οὕτω ταχθῆναι
καὶ στήναι, συντάξαι δ' ἕκαστον τοὺς ἑαυτοῦ.

Nous écririons : εἰς μάχην οὕτω [ταχθῆναι] καταστῆναι.

454. Diodore de Sicile, I, 2, 1.

Καθόλου δὲ διὰ τὴν ἐκ ταύτης (à savoir τῆς ἱστορίας) ἐπ' ἀγαθῶ
μνήμην οἱ μὲν κτιστὰὶ πόλεων γενέσθαι προεκλήθησαν, οἱ δὲ νόμους εἰσ-
ηγήσασθαι περιέχοντας τῷ κοινῷ βίῳ τὴν ἀσφάλειαν.

Corrigez : παρέχοντας. [Communiqué par Ch. Graux, répétiteur.]

455. Platon, Phédon, p. 62 A.

Ἴσως μέντοι θαυμαστόν σοι φανέεται, εἰ τοῦτο μόνον τῶν ἄλλων ἀπάντων ἀπλοῦν ἐστὶ καὶ οὐδέποτε τυγχάνει τῷ ἀνθρώπῳ, ὥσπερ καὶ τᾶλλα, ἔστιν ὅτε καὶ οἷς βέλτιον τεθνάναι ἢ ζῆν · οἷς δὲ βέλτιον τεθνάναι, θαυμαστόν ἴσως σοι φαίνεται, εἰ τούτοις τοῖς ἀνθρώποις μὴ ὁσίον ἐστὶν αὐτοὺς ἑαυτοὺς εὖ ποιεῖν.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter toutes les interprétations qu'on a données de ce passage. Bornons-nous à dire que celles qui sont raisonnables ne s'adaptent nullement au texte ci-dessus; et que celles qui en suivent la lettre sont en contradiction, non-seulement avec le bon sens, mais encore avec la doctrine exprimée ailleurs par Platon, notamment dans ce même dialogue (page 72 D-E : τὰς τῶν τεθνεώτων ψυχὰς εἶναι, καὶ ταῖς μέν γ' ἀγαθαῖς ἄμεινον εἶναι, ταῖς δὲ κακαῖς κάκιον. Cf. ib. 407 C-D; *Lois*, page 939 B).

Nous écrivions : Ἴσως μέντοι θαυμαστόν σοι φανέεται, (εἰ <οὐ> τοῦτο μόνον τῶν ἄλλων ἀπάντων ἀπλοῦν ἐστὶ καὶ οὐδέποτε τυγχάνει τῷ ἀνθρώπῳ, ὥσπερ καὶ τᾶλλα ἔστιν ὅτε καὶ οἷς, βέλτιον τεθνάναι [ἢ ζῆν],) οἷς [δὲ] βέλτιον τεθνάναι θαυμαστόν ἴσως σοι φαίνεται εἰ τούτοις τοῖς ἀνθρώποις μὴ ὁσίον ἐστὶν αὐτοὺς ἑαυτοὺς εὖ ποιεῖν. Ce qui signifiera, pour traduire presque littéralement : « Il te paraîtra peut-être étonnant, (étant admis qu'il n'est pas vrai de dire que cette chose-là, par exception, a un caractère absolu et invariable, de dire que la mort ne peut jamais être un avantage pour l'homme, à la différence des autres choses qui sont toutes des biens en certains cas et pour certaines personnes,) il te paraîtra peut-être étonnant, dis-je, qu'il ne soit pas permis à ceux des hommes pour qui la mort serait un bien de se rendre service à eux-mêmes. »

Ou, pour simplifier la proposition autant que possible, afin de la rendre plus claire : « Il te paraîtra peut-être étonnant, (étant admis que la mort, comme toute chose, est, en certains cas, un bien,) qu'il ne soit pas permis, dans ces cas-là, de se tuer. »

Οὐ a pu facilement se perdre devant la syllabe τοῦ. L'intrusion de δέ s'explique d'elle-même dans une phrase ainsi construite. Enfin, les mots βέλτιον τεθνάναι ne pouvaient guère manquer d'être expliqués au moyen de la glose ἢ ζῆν.

Pour l'emploi de οὐ après εἰ, pris dans un sens voisin de celui de ἐπεὶ, voyez Krüger, *Griech. Sprachl.* 67, 4, 4.

456. Aristote, Rhétorique, II, 2, p. 1378 B, l. 11—13.

Καὶ γὰρ τὰ κακὰ καὶ τὰγαθὰ ἀξία οἰόμεθα σπουδῆς εἶναι, καὶ τὰ συντείνοντα πρὸς αὐτά · ὅσα δὲ μὴδὲν τι ἢ μικρὸν, οὐδενὸς ἀξία ὑπολαμβάνομεν.

Nous conjecturons : μηδὲν ἢ τι μικρὸν. La ressemblance de ἢ et de τι dans l'écriture onciale expliquerait la transposition.

457. Aristote, Rhétorique, II, 2, p. 1379 A, l. 21—22.

Πρωοδοποιῖται γὰρ ἕκαστος πρὸς τὴν ἑκάστου ὁργὴν ὑπὸ τοῦ ὑπάρχοντος πάθους.

Le mot vide de sens ἑκάστου nous paraît devoir céder la place à ἑκάστοτε, de telle façon que le sens soit : « Chaque fois que chacun de nous se met en colère, il y a été prédisposé par la passion qui le possédait. » Ou : « C'est toujours la passion dont nous sommes actuellement possédés qui nous prédispose à la colère. »

458. Aristote, Rhétorique, II, 2, p. 1379 A, l. 25—28.

Διὸ καὶ ὦραι καὶ χρόνοι καὶ διαθέσεις καὶ ἡλικίαι ἐκ τούτων φανεραὶ, ποῖται εὐκίνητοι πρὸς ὁργὴν καὶ ποῦ καὶ πότε, καὶ ὅτι ὅτε μᾶλλον ἐν τούτοις εἰσὶ μᾶλλον καὶ εὐκίνητοι.

Est-il possible qu'Aristote se soit vanté d'avoir répondu clairement à la question que voici : « En quel temps (πότε) un temps (χρόνος) est-il εὐκίνητος πρὸς ὁργήν? Et cette absurdité n'est que la plus manifeste de celles qu'on peut relever dans le texte ci-dessus.

Pour ramener à un sens raisonnable tout ce galimatias, le changement d'une lettre suffit : au lieu de ποῖται εὐκίνητοι, il faut écrire ποῖτοι εὐκίνητοι, « quels hommes sont faciles à ébranler. »

Ajoutons que ἐν τούτοις devra être interprété : « Dans les conditions (de temps, d'âge, etc.) qui ont été déterminées. »

La leçon du manuscrit A de Paris, ὅτι μᾶλλον (au lieu de ὅτι ὅτε μᾶλλον) ne nous paraît point admissible, quelle que soit d'ailleurs l'importance de ce manuscrit.

459. Aristote, Rhétorique, II, 2; p. 1379 A—B.

Ταῦτα δὲ πολλῶ μᾶλλον ἐὰν ὑποπτεύσωσι μὴ ὑπάρχειν αὐτοῖς ἢ ὅλως ἢ μὴ ἰσχυρῶς, ἢ μὴ δοκεῖν · ἐπειδὴν γὰρ σφόδρα οἶωνται ὑπάρχειν ἐν τούτοις ἐν οἷς σκώπτονται, οὐ φροντίζουσιν.

Écrivez : σφόδρα οἶωνται ὑπερέχειν. La faute provient de la ligne précédente.

460. Aristote, Rhétorique, II, 2, p. 1379 B; l. 2—4.

Καὶ τοῖς φίλοις μᾶλλον ἢ τοῖς μὴ φίλοις · οἶονται γὰρ προσήκειν μᾶλλον ἐπ' αὐτῶν εὐ πάσχειν ἢ μὴ.

Il faut nécessairement retrancher les deux derniers mots, à moins

qu'on ne préfère écrire ἢ <τῶν> μή, ou ἢ <ὑπὸ τῶν> μή, comme nous le propose Charles Graux.

461. Aristote, Rhétorique, II, 3; p. 1380 A, l. 34—33.

Καὶ οὕς φοβοῦνται ἢ αἰσχύνονται, ἕως ἂν οὕτως ἔχωσιν, οὐκ ὀργίζονται. ('Εως non suivi de γάρ est la leçon du ms. principal, justement préférée à la vulgate par Spengel.)

Dans son état actuel, cette phrase signifie : « Ceux qu'ils craignent ou respectent ne se mettent pas en colère. » La suite des idées demande : καὶ οἷς φοβοῦνται. [Charles Graux, répétiteur¹.]

462. Aristote, Rhétorique, II, 23; p. 1397—1398.

Καὶ πάλιν πρὸς τὸ Θηβαίους διεῖναι Φίλιππον εἰς τὴν Ἀττικὴν, ὅτι « Εἰ πρὶν βοηθῆσαι εἰς Φωκεῖς ἡξίου, ὑπέσχοντο ἂν ἄτοπον οὖν εἰ, διότι προεῖτο καὶ ἐπίστευσε, μὴ διήσουσιν. »

Au lieu de προεῖτο, qui s'explique mal, on s'attendrait à trouver ici un mot exprimant l'idée d'« obliger », ou, plutôt encore, d'« obliger le premier ». Nous pensons qu'il faut écrire : διότι πρὸ εἰ ποτήσας (forme à laquelle un copiste peut avoir substitué ποήσας) ἐπίστευσε, « parce qu'il leur a montré de la confiance, en les obligeant avant d'avoir reçu d'eux aucun service. »

On rencontre assez souvent ἀντ' εἰ ποιεῖν pour ἀντιποιεῖν εἰ. Il est permis de supposer que προποιέω était susceptible de la même imèse.

463. Callimaque, épigramme XIV (et dans l'Anthologie Palatine, VII, 524).

A. Ἥ β' ὑπὸ σοὶ Χαρίδας ἀναπαύεται; — B. Εἰ τὸν Ἀρίμματα τοῦ Κυρηναίου παῖδα λέγεις, ὑπ' ἐμοί. —

A. Ὡ Χαρίδα, τί τὰ νέρθεις; — Γ. Πολλὸς σκότος. — A. Αἱ δ' ἄνοδοι, τί; — Γ. Ψεῦδος. — A. Ὅ δὲ Πλούτων; — Γ. Μῦθος. — A. Ἀπωλόμεθα. —

1. Voici d'autres conjectures du même sur ce même livre de la *Rhétorique*. II, 1, p. 1377 B, l. 29-31. Retrancher comme provenant d'un lecteur la phrase τὸ μὲν οὖν ποιόν τινα..... εἰς τὰς δίκας, que Charles Thurot (*Revue archéologique*, 1861) met entre parenthèses. — II, 2, p. 1379 B, l. 17. Supprimer ταῖς ἀτυχίαις (ἐπιχαίρειν ayant par lui-même le sens d'« insulter au malheur »). — II, 5, p. 1383 A, l. 1. Au lieu de ὄντες καὶ δοκοῦντες, écrire ὄντες ἢ δοκοῦντες (autrement il faudrait, ce semble, καὶ οἱ δοκοῦντες). — Ajoutons enfin que le même inclinerait à rejeter du texte la remarque suivante, assurément peu digne d'Aristote : Ὅτι δὲ πρὸς τοὺς ταπεινουμένους παύεται ἡ ὀργή, καὶ οἱ κύνες δηλοῦσιν οὐ δάκνοντες τοὺς καθίζοντας (II, 3, p. 1380 A, l. 23-25).

Γ. Οὗτος ἐμὸς λόγος ὕμνιν ἀληθινός · εἰ δὲ τὸν ἡδὺν
βούλῃ, πελλαίου βούς μέγας εἶν' Ἄϊδῃ.

. Commençons par rétablir l'ancienne distribution du dialogue aux vers 4 et 5, distribution abandonnée aujourd'hui, nous ne savons pourquoi, par les éditeurs. Il faut évidemment écrire :

Ψεῦδος. — Α. Ὁ δὲ Πλούτων; — Γ. Μῦθος. Ἀπωλόμεθα ·
Οὗτος ἐμὸς λόγος ὕμνιν ἀληθινός · εἰ δὲ κτλ.

Ajoutons que, au vers 3, une raison d'euphonie peut faire préférer à la vulgate πολλὸ σκότος, leçon de l'Anthologie de Planude. Mais c'est dans le dernier vers que réside la grande difficulté de cette épigramme. Un passage d'Oppien (*Cynég.* II, 407), où il est question d'une belle race de taureaux originaire de Pella, a fait croire à Scalliger qu'il suffisait, pour corriger le texte, de substituer Πελλαῖος à Πελλαίου. Hecker pense confirmer cette conjecture, en faisant voir, par deux passages du poète comique Alexis (chez Athénée, IV, 464 B et 465 D), qu'il existait au temps de ce poète un pythagoricien nommé Charidas, fameux pour sa gourmandise; et voici quelle est en résumé, suivant lui, la signification de l'épigramme: « Helluo, omnibus cum » vita amissis, relictum sibi in Orco esse fatetur genus nobile tauro- » rum Pellæorum, quorum carne vesci possit. »

Nous corrigerions de préférence :

.....Εἰ δὲ τὸν ἡδὺν
βούλῃ, γεναῖ', οὐ βούς μέγας εἶν' Ἄϊδῃ.

En d'autres termes : « Mais si tu aimes mieux que je te parle en complaisant, apprends, mon cher, que les morts n'ont aucun intérêt à cacher la vérité. »

L'expression proverbiale βούς μέγας est suffisamment connue, notamment par un vers (36) de l'*Agamemnon* d'Eschyle, pour qu'il soit inutile de l'expliquer. L'acception que nous croyons pouvoir lui attribuer ici ne diffère pas essentiellement de celle que lui prête la tradition : elle est seulement un peu plus générale.

Quant à la place donnée dans le pentamètre au mot atone οὐ, on peut la justifier, si nous ne nous trompons, d'abord en disant que cette négation pouvait prendre l'accent en pareil cas, tout comme elle le prenait à la fin des phrases, peut-être aussi à la fin des vers (par ex. dans *Antigone*, 96-97 : Πείσομαι γὰρ οὐ Τροοῦτον οὐδὲν ὥστε μὴ οὐ καλῶς θανεῖν); en second lieu, en rappelant ce vers du même poète, cité avec blâme par Héphestion (XV, 8, p. 97, Gaisford), où un mot composé, Διοσκούριδεω, est coupé en deux par la césure du pentamètre.

464. Anthologie Palatine (Léonidas dans l'), VI, ép. 226.

Τούτο Κλείτωνος ἐπαύλιον, ἥ τ' ὀλιγῶλαξ
 σπείρεσθαι, λιτός θ' ὁ σχεδὸν ἀμπελεῶν,
 τοῦτό τε ῥωπεύειν ὀλιγόξυλον · ἀλλ' ἐπὶ τούτοις
 Κλείτων ὀγδῶκοντ' ἐξεπέρησ' ἔτεα.

C'est en vain que plusieurs philologues très-distingués, entre autres Lobeck et Meineke, ont essayé de restituer le texte de cette épigramme, dont le premier vers est faux, et dont l'ensemble ne présente aucune idée nette à l'esprit. La raison en est sans doute que, trompés par la place qu'elle occupe dans l'Anthologie Palatine, au milieu des ἀναθηματικά, ils ont voulu y voir tout autre chose que ce qu'elle est réellement. A notre avis, si on veut la restaurer d'une manière satisfaisante, il faut partir de l'hypothèse que c'était une épitaphe.

Nous restituerions d'abord :

Τούτου τὸ Κλείτωνος ἐπαύλιον ἦν ὀλιγῶλαξ,

« le domaine de Cliton, l'homme qui repose ici, comprenait peu de sillons ». La première correction n'a pas besoin d'être justifiée. Nous hésiterions à proposer la seconde, si nous ne pouvions invoquer l'autorité de Meineke, qui a conjecturé ἐπαύλιόν ἐστ' ὀλιγῶλαξ. (Cf. Krüger, *Gr. Sprachl.*, I, 22, 42, 4, et II, 22, 9, 3. Πεδίου πολυάλακος, qui se trouve dans le texte de notre exercice 295, n'est pas complètement analogue). Peut-être, d'ailleurs, y aurait-il lieu de préférer αἶ' ὀλιγῶλαξ.

Au troisième vers, nous pensons qu'il faut rétablir :

Τούργον, ῥωπεύειν ὀλίγον ξύλον,

« son métier, c'était de ramasser quelques branches d'arbre ». Ὀλίγον ξύλον a déjà été proposé par Meineke. Pour l'asyndète, résultant de l'absence de δέ après τούργον, on peut comparer, par exemple, *Anthol. Palat.* XI, 70 : Γρηὶν ἔγρημε Φιλίνος, ὅτ' ἦν νέος · ἦνίκα πρέσβυς, Δωδεκέτιν · Παφίη δ' ὥριος οὐδέποτε.

En résumé, nous aurons :

Τούτου τὸ Κλείτωνος ἐπαύλιον ἦν ὀλιγῶλαξ
 σπείρεσθαι, λιτός θ' ὁ σχεδὸν ἀμπελεῶν .
 Τούργον, ῥωπεύειν ὀλίγον ξύλον · ἀλλ' ἐπὶ τούτοις
 Κλείτων ὀγδῶκοντ' ἐξεπέρησ' ἔτεα.¹

1. Pour ramener à l'isopsépie les deux distiques de l'épigramme 350 du IX^e livre de l'Anthologie Palatine, il faut nécessairement remplacer la leçon barbare ἀτονώδεα par χιονώδεα, conjecture de Toup, que Brunck avait admise, mais qu'ont rejetée à tort les derniers éditeurs, notam-

465. Homère, *Odyssée*, I, 236—240.

..... Ἐπεὶ οὐ κε θανόντι περ ὤδ' ἀναχοίμην,
εἰ μετὰ οἷς ἐτάροισι δάμῃ Τρώων ἐνὶ δῆμῳ,
ἥδ' φίλων ἐν χερσὶν ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.
Τῷ κέν οἱ τύμβον μὲν ἐποίησαν Παναχαιοί,
ἡδὲ κε καὶ ἦ παιδὶ μέγα κλέος ἦρατ' ὑπίσσω.

Si Ulysse était mort dans les bras des siens, après la fin de la guerre, ce seraient les siens qui lui auraient élevé un tombeau, et non les Παναχαιοί, expression qui doit s'entendre des Grecs réunis sous les murs de Troie.

Le vers 238 (ἥδ' φίλων ἐν χερσὶν ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν) paraît devoir être supprimé.

466. Homère, *Odyssée*, XI, 142—144.

Ἥ δ' ἀκέουσ' ἦσται σχεδὸν αἵματος, οὐδ' ἐὼν υἷὸν
ἔτλη ἔσαντα ἰδεῖν οὐδὲ προτιμυθήσασθαι.
Εἰπὲ, ἄναξ, πῶς κέν με ἀναγνοίῃ τὸν ἐόντα.

On fera disparaître l'hiatus qui défigure le dernier de ces vers, si l'on écrit : πῶς καὶ κέ μ' ἀναγνοίῃ τὸν ἐόντα. On sait que la particule καὶ est d'un emploi fréquent dans les interrogations. Quant à la cacophonie qui résulte pour notre oreille de la rencontre des mots καὶ et κε, elle paraît n'avoir pas existé pour les Grecs. (Voir, au mot καὶ, le lexique de Duncan, éd. Rost, où sont énumérés une trentaine de vers d'Homère renfermant καὶ κε.)

467. Homère, *Odyssée*, XI, 204—205.

Ὅς ἔφατ', αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίζας
μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηκυῖας.

Ἐγωγ', ou ἐγώ γ', comme écrivent d'autres éditeurs, ne signifie rien ici. Il faut corriger : ἐγὼν.

468. Hésiode, *Travaux et Jours*, 54—58.

Ἰαπετιονίδη, πάντων πέρι μῆδεα εἰδὼς,
χαίρεις πῦρ κλέψας καὶ ἐμὰς φρένας ἡπεροπέυσας,
σοὶ τ' αὐτῷ μέγα πῆμα καὶ ἀνδράσιν ἐσσομένοισι ·

ment Dübner, qui s'est trompé dans ses additions. La correction de Toup donne pour total des lettres, prises comme chiffres, dans chacun des deux distiques, le nombre 8035 (l' souscrit compté). [Communiqué par Charles Graux, répétiteur.]

τοῖς δ' ἐγὼ ἀντὶ πυρὸς δώσω κακὸν ὃ κεν ἅπαντες
τέρπωννται κατὰ θυμὸν ἔδν κακὸν ἀμφογαπῶντες.

A considérer le sens, ce sont les trois derniers de ces vers, et non les deux derniers seulement qui s'opposent aux précédents. Pour mettre l'expression d'accord avec la pensée, il suffira de supprimer la particule adversative δ' au commencement de l'avant-dernier vers, en sorte que τοῖς devienne relatif, de démonstratif qu'il était.

469. Théognis, v. 49—22.

Κύρνε, σοφισμένῳ μὲν ἐμοὶ σφρηγὶς ἐπίκεισθω
τοῖσδ' ἔπεσιν, λήσει δ' οὐποτε κλεπτόμενα.
Οὐδέ τις ἀλλὰ ξει κάκιον τοῦ 'σθλοῦ παρεόντος·
ὥδε δὲ πᾶς τις ἐρεῖ· Θεύγνιδος ἔστιν ἔπη.

Le poète paraît avoir voulu dire ici que le nom de Cyrnus serait pour ses vers comme un sceau, qui les protégerait contre les entreprises des plagiaires, d'une part, et, d'autre part, contre celles des faussaires : et le fait est que, encore aujourd'hui, on considère les morceaux du recueil attribué à Théognis où se rencontre l'apostrophé Κύρνε, comme ceux dont l'authenticité est le moins sujette à contestation. Mais le texte actuel laisse deviner cette idée plutôt qu'il ne l'exprime. Nous pensons qu'il faut corriger :

Κύρνε, σοφισμένῳ μενέον σφρηγίσιμ', ἐπίκεισο
τοῖσδ' ἔπεσιν.....

« Cyrne, excogitanti mihi (datif commodi) obsignationem stabilem,
» adhære (c. à d. « nomen tuum adhæreat ») his versibus. »

470. Théognis, 87—92.

Μή μ' ἔπεσιν μὲν στέργε, νόον δ' ἔχε καὶ φρένας ἄλλας,
εἴ με φιλεῖς καὶ σοι πιστὸς ἔνεστι νόος·
ἀλλὰ φιλεῖ καθαρὸν θέμενος νόον, ἢ μ' ἀποπειπὼν
ἐχθαιρ', ἀμφοδίνην νεῖκος ἀειράμενος.
Ὅς δὲ μὴ γλώσση δέχ' ἔχει νόον, οὗτος ἐταῖρος
δεινός (Bekker et Bergk : δειλός), Κύρν', ἐχθρὸς βέλτερος ἢ
φίλος ὢν.

On ne voit pas ce que peut signifier μὴ γλώσση, ainsi placé à côté de δέχ' ἔχει νόον. On donnera à ce datif la valeur d'un instrumental, en d'autres termes, on en justifiera l'emploi, si on écrit : Ὅς .. μὴ γλώσση δέχ' ἔχει λόγον, « celui dont la langue profère tour à tour des paroles contradictoires. » Λόγος se trouve chez Théognis au vers 254, et a été confondu avec νόος par les copistes au vers 418. Ici, la

faute s'explique d'autant plus facilement, que le mot νόος est répété trois fois dans les quatre vers précédents.

Remarquons, en outre, que les vers qui font suite immédiatement à ceux dont il s'agit, peuvent être considérés comme une simple paraphrase des mots Ὅς .. μὴ γλώσση δίχ' ἔχει λόγον :

Ἦν τις ἐπαινῆσθαι σε τόσον χρόνον ἔσσαν δρώης,
νοσησθεὶς δ' ἄλλη γλῶσσαν ἱῆσι κακὴν.....

471. Théognis, 453—456.

Ὀνθρωπ', εἰ γνῶμης ἔλαχες μέρος ὥσπερ ἀνθρώγης,
καὶ σώφρων οὕτως ὥσπερ ἄφρων ἐγένου,
πολλοῖς δὲ ζήλωτος ἐφαίνοο τῶνδε πολιτῶν,
οὕτως ὥσπερ νῦν οὐδενὸς ἄξιός εἰ.

Au second vers, οὕτως ὥσπερ veut dire « aussi que ». Dans le premier, au lieu de μέρος ὥσπερ, on s'attendrait à trouver une expression signifiant « autant que », ou encore « une aussi grande portion que ». On obtiendra ce sens en écrivant μέρος ὅσσον. La faute s'explique par la ressemblance qui existe, pour le sens aussi bien que pour la forme, entre ce vers et le suivant, où la fonction de relatif est remplie par ὥσπερ.

472. Théognis, 464—462.

Μήποτ' ἐπ' ἀπρήκτοις νόον ἔχε, μηδὲ μενοίνα,
χρήμασι, τῶν ἀνυσίς γίνεται οὐδεμία.

Le compilateur du recueil auquel ces vers sont empruntés a dû nécessairement, pour faire coïncider la fin de chaque fragment avec la fin d'un distique, ajouter en maint passage au texte du poète. Le pentamètre du distique ci-dessus paraît n'avoir pas d'autre origine; et peut-être faut-il en dire autant des deux derniers pieds de l'hexamètre.

473. Aristophane, Guêpes, 5—7.

ΞΑΝΘΙΑΣ Ἐπιθυμῶ σμικρὸν ἀπομερμηρίσαι.
ΣΩΣΙΑΣ. Σὺ δ' οὖν παρακινδύνευ', ἐπεὶ καὶ τοῦ γ' ἐμοῦ
κατὰ τοῖν κόραιν ἤδη τι καταχεῖται γλυκύ.

Au lieu de σὺ δ' οὖν, qui ne convient pas ici, Richter a proposé σὺ μὲν οὖν. Nous écrivons : Σὺ νυν.

474. Aristophane, Guêpes, 52—53.

Εἴτ' οὐκ ἐγὼ δοὺς δὲ ὀβολῶ μισθώσομαι
οὕτως ὑποκρινόμενον σαφῶς δειράτα;

Van Geel et Bergk ont conjecturé αὐτως σ' ὑπακρινόμενον, et Richter a admis cette correction dans son texte. Il est bien vrai, comme l'a fait remarquer cet éditeur, que le pronom de la seconde personne est nécessaire ici, à défaut de l'article τόν : mais sa place nous paraît être au premier vers plutôt qu'au second. Aristophane avait sans doute écrit : Εἴτε' αὖ σ' ἐγὼ ζήεις δὴ' ὕδαλ' αὖ μισθώσσομαι Οὕτως ὑπακρινόμενον σαφῶς ἐνείραται.

475. Aristophane, Guêpes, 646—649.

Τὴν γὰρ ἐμὴν βροχὴν περὶ-
να χυλεῖν
μή πρὸς ἐμοῦ λέγονται.
Πρὸς ταῦτα μύλην ἀγνοῖν ὅρα ζητεῖν σε καὶ νεώκοτον,
ἦν μή τι λέγῃς, τίς σου βουλή τὴν ἐμὴν θυμὸν πεπερεῖται.

Ἦν μή τι λέγῃς ne convient pas ici, non plus que ἦν μοι τι λέγῃς, conjecture de Bergk. Nous proposons : ἦν ἀντιλέγῃς. En effet, ANTI a pu facilement devenir, dans un manuscrit, MITI, puis, par correction, MHTI.

476. Aristophane, Guêpes, 1040.

Καταλαμβάνοι τ' ἐπὶ ταῖς κοίταις ἐπὶ ταῖσιν ἀφ' ἑαυτοῦ ἱμῶν.....

On fera disparaître une répétition choquante, en écrivant ἐν ταῖς κοίταις. La faute provient du voisinage de ἐπὶ ταῖσιν.

477. Aristophane, Gremouilles, 467—468.

Ὅς τὸν κῆν' ἱμῶν ἐξέλειπας τὸν Κέρβερον
ἐπύρῃς ἔχων κέκρυπτος ὄχρ' αὖ λαβὴν.

Écrivez : ἐπέλειπας, « ayant fait irruption chez nous ».

478. Alcée, fragments 40 et 41 (Bergk). Dans Athénée, I, 22 F; X, 430 C et XI, 481 A.

Fr. 40. Πίνωμεν, τὸ γὰρ ἄστρον περτελλάεται.

Fr. 41. Πίνωμεν· τί τὸ λύχρον μένομεν.

On ne voit pas pourquoi Bergk n'a pas rétabli dans ces deux passages la forme éolienne πίνωμεν. Cf. id. ib. fragments 20 et 32.

479. Théocrite, Idylle I, 150 (148, 137).

Ὅρ' αὖν τελευτῶναι νῦν ἐπὶ κρένεια βοσκρεῖς.

Corrigez : ἐπὶ καὶ Idylle XIV, v. 49: κρένεια. [Charles Graux, répétiteur.]

480. Théocrite, *Idylle XI*, v. 52—53 (50—51).

Καίόμενος δ' ὑπὸ τεῦς καὶ τὰν ψυχὰν ἀνεχοίμαν
καὶ τὸν ἐν' ὀφθαλμόν, τῷ μοι γλυκερώτερον οὐδέν.

L'expression *καίόμενος τὰν ψυχὰν* a déjà par elle-même quelque chose de fort extraordinaire. Que dire de *Καίόμενος..... καὶ τὰν ψυχὰν καὶ τὸν ὀφθαλμόν*? Nous pensons qu'il faut écrire : *Καίόμενος δ' ὑπὸ τεῦς καὶ κατὰ ψυχὰν ἀνεχοίμαν καὶ τὸν ἐν' ὀφθαλμόν* : le complément *κατὰ ψυχὰν*, équivalent de l'expression homérique *κατὰ θυμόν*, servirait alors à marquer qu'*ἀνεχοίμαν* doit être entendu d'une résistance morale et non physique, de la résignation, de la patience. Ajoutons que la correction proposée aurait l'avantage d'introduire la particule conditionnelle dans une des phrases, relativement assez rares, où elle manque, alors que le sens paraît l'exiger. Quant à l'origine de la faute, on peut supposer que la perte, facile à comprendre, de *καὶ* devant *κατὰ*, a induit un correcteur à remplacer *κατὰ* par *καὶ τὰν*, en vue de rétablir le mètre.

481. Théocrite, *Idylle XV*, 145—146 (144—145).

Πραξινοῖα, τὸ χρῆμα σοφώτερον ἂ θήλεια.
Ὀλβία, ὅσσα ἴσασι, πανολβία, ὥς γλυκὺ φωνεῖ.

La leçon et la ponctuation du premier vers ont été modifiées de diverses façons par les éditeurs et les critiques. A notre tour, nous proposons :

Πραξινοῖα, τὸ χρῆμα σοφώτερον ἢ θήλεια .

ce qui revient à dire *τὸ χρῆμα σοφώτερον ἢ κατὰ θήλειαν* : « Cette créature-là a plus de talent qu'il n'appartient à une femme. » L'exclamation paraîtra assez piquante, si l'on songe que c'est une femme qui la prononce.

482. Pindare, *Olympique I*, v. 25—27 (éd. Tycho Mommsen).

Τοῦ μεγασθενῆς ἐρδάσατο Γαιδοχος
Ποσειδᾶν, ἐπεὶ νιν καθαροῦ λέβητος ἔξελε Κλωθῶ
ἐλέφαντι παίδιμον ὦμον κεκαδμένον.

Pindare ne peut avoir dit que Pélops inspira, dès sa naissance, à Posidon, le sentiment dont il s'agit. Nous pensons qu'il faut remplacer *κεκαδμένον* par *κεκαδμένου*, et faire dépendre de ce dernier mot le membre de phrase *ἐπεὶ νιν καθαροῦ κτλ.*, de telle façon que le sens soit : « De Pélops, qui avait une épaule d'ivoire au moment où il vint au monde. » Le premier membre de la phrase ainsi restituée sera

consacré à exprimer l'opinion personnelle du poète, le second, à démentir la tradition, contraire, suivant lui, à la majesté des dieux, qui concernait l'origine de cette épaule d'ivoire. — On choisira entre la conjecture précédente, et l'interprétation proposée par Rauchenstein et adoptée par Schneidewin, laquelle attribue au dernier membre de phrase le sens suivant : « Attendu qu'il avait une épaule blanche comme l'ivoire. »

Disons, en passant, que les mots καθαροῦ λέβητος, comme suffirait à le faire voir la fonction attribuée ici à la Parque Clotho, désignent le sein de la mère de Pélops, et non, comme on interprète généralement, le bassin où l'on baignait les enfants nouveau-nés. Le choix de l'expression métaphorique λέβης et l'épithète καθαροῦ s'expliquent également par une allusion à la chaudière, instrument d'un homicide abominable, où avaient été jetés, suivant la légende, les membres de Pélops. L'emploi proleptique de φαίδιμον n'a rien que de conforme à l'usage des poètes.

483. Pindare, Olympique I, v. 36—40.

Υἱὲ Ταντάλου, σὲ δ', ἀντία προτέρων, φθέγγομαι,
ὅπότε' ἐκάλεσε πατήρ τὸν εὐνομώτατον
ἐς ἔρανον φίλαν τε Σίπυλον,
ἀμοιβαῖα θεοῖσι δεῖπνα παρέχων,
τότ' Ἀγλαοτρίαιναν ἀρπάσαι.

Au troisième vers, le mot inutile τε nous paraît devoir céder la place au mot utile ἐ (ou Fe), qui représentera Ἀγλαοτρίαιναν. (Pour cet emploi de καλεῖν avec un nom de lieu à l'accusatif sans préposition, cf. Homère, *Iliade*, X, 495 : ἔσοι κεκλήατο βουλὴν.)

Dans le vers précédent, τὸν εὐνομώτατον, « que le crime ne souilla point » [Boissonade], nous est suspect, notamment à cause de l'article. Nous conjecturons τὸν εὐθρονώτατον, expression qui caractériserait parfaitement un banquet de dieux. Cf. *Pythique* III, 94 : Καὶ Κρόνου παῖδας βασιλῆας ἴδον χρυσέαις ἐν ἔδραις.

484. Pindare, Olympique I, 88—89.

Ἦλεν δ' Οἰνομάου βίαν παρθένον τε σύνευνον,
ἀ τέκε λαγέτας ἕξ ἀρεταῖσι μεμαότας υἱούς.

Mommsen tient pour suspecte la leçon ἀ τέκε, la seule qui soit vraiment autorisée, attendu qu'il est difficile d'admettre, dit-il, jusqu'à preuve du contraire, que le féminin & ait pu avoir jamais la valeur d'une brève, même dans le dialecte éolien. Nous conjecturons : παρθένου τε σὺν εὐνῇ Ἦτεκε κτλ., « et, grâce à son mariage avec la jeune fille, engendra. ... »

485. Pindare, **Olympique I**, 99—100.

.....Τὸ δ' αἰεὶ παράμερον ἐσλόν
ὑπατον ἔρχεται παντὶ βροτῶν.

Obscure en elle-même, l'expression τὸ δ' αἰεὶ παράμερον ἐσλόν devient tout à fait inintelligible, si on la rapproche de ce qui précède. Il ne s'agit pas, en effet, d'une succession de biens qui se renouvellent chaque jour, mais d'un bien unique et durable, l'immortelle gloire qu'assurent les victoires Olympiques : et c'est ce qui justifie l'interprétation de Dissen, « quod semper præsens est et manet », traduction conforme au sens général de la phrase, plutôt qu'appropriée à la signification du mot παράμερον pris en lui-même. Nous conjecturons : παρήμενον. Cf. Pythique, III, 86 : Αἰὼν δ' ἀσφαλὴς Οὐκ ἔγεντ' οὔτ' Αἰακίδα παρὰ Πηλεΐ Οὔτε παρ' ἀντιθέω Κάδμω. La substitution, par quelque grammairien, d'un α à l'η de παρήμενον, peut être l'origine de la faute.

486. Pindare, **Olympique I**, 108—111.

.....Εἰ δὲ μὴ ταχὺ λίποι,
ἔτι γλυκυτέραν κεν ἔλπομαι
σὺν ἄρματι θεῷ κλείξειν ἐπίκουρον εὐρὼν δδὼν λόγων,
παρ' εὐδελείων ἐλθὼν Κρόνιον.

A côté de γλυκυτέραν, les uns ont proposé de suppléer νίκην, d'autres αἰοιδήν, d'autres μέριμναν. D'autres, enfin, ont jugé, avec raison, que ce comparatif ne peut se rapporter qu'à δδὼν λόγων. Mais, ce point admis, on ne voit pas davantage comment doit être construit l'ensemble de la phrase. Nous pensons qu'il convient de modifier comme il suit le texte du troisième vers :

Σὺν ἄρματι θεῷ κλέει, ξεῖν', ἐπίκουρον εὐρεῖν δδὼν λόγων.

Dès lors le sens serait : « J'espère trouver des chants encore plus doux pour rehausser la gloire acquise par toi à la course des chars », en d'autres termes, « j'espère que tu remporteras à la course des chars une victoire plus brillante encore ». Ξεῖν' désigne ici l'hôte du poète, ou de celui que le poète envoie pour diriger le chœur à sa place, en d'autres termes, le vainqueur lui-même. Cf. ib. v. 103; **Pythique III**, 69.

487. Pindare, **Olympique II**, 35—37.

Οὕτω δὲ Μοῖρ', ἃ τε πατρώϊον
τῶνδ' ἔχει τὸν εὐφρονα πότμον, θεόρτω σὺν δλδιῳ,
ἐπὶ τι καὶ πῆμ' ἄγει παλιντράπελον ἄλλω χρόνῳ.

Peut-être y aurait-il lieu de substituer παλιντράπελος à παλιντράπελον : mais là n'est point la principale difficulté de cette phrase. Tycho Mommsen croit trouver dans une scholie la trace d'une vieille leçon perdue τὸ πατρώιον, où il voit une locution adverbiale. Mais l'insertion de cette variante dans le texte est loin de le rendre plus intelligible. Nous écrivons :

Οὕτω δὲ Μοῖρ', ὥτε πατρώιον
τῶνδ' ἔχειν τὸν εὐφρονα πότμον θεόρτῳ σὺν ὀλβῳ,
ἐπὶ τι καὶ πῆμ' ἄγει.

« Ainsi la Parque mêle quelques maux à la prospérité de l'homme que sa naissance a fait héritier de l'heureux destin de cette famille, en même temps que des richesses dont les dieux l'ont gratifiée. » Πατρώιον équivaut ici au latin « patrium est ».

488. Pindare, **Olympique II**, v. 53—56.

Ὅ μὲν πλοῦτος ἀρεταῖς δεδαιδαλμένος φέρει τῶν τε καὶ τῶν
καιρὸν, βαθεῖαν ὑπέχων μέριμναν ἀγροτέρων.

Il est plus que douteux, en dépit de l'interprétation généralement admise, que ἀγροτέρων (proprement « sauvage ») puisse jamais signifier « chasserresse ». C'est pourtant sur cette hypothèse que reposent toutes les explications qu'on a données de ce passage. Peut-être y aurait-il lieu d'examiner si Pindare n'avait pas écrit plutôt

Ὅ μὲν πλοῦτος ἀρεταῖς δεδαιδαλμένος φέρει τῶν τε καὶ τῶν
καιρὸν, βαθεῖαν ἀπέχων μέριμναν ἀγροτέρων :

ce que l'on pourrait traduire, ou plutôt paraphraser, comme il suit : « A ceux qui ont des talents et des vertus, la richesse donne les moyens d'acquérir toutes sortes de biens, par cela même qu'elle écarte de leur vie, moins occupée (que celle des hommes sans fortune), les soucis profonds. »

Le membre de phrase dépendant de celui-là, εἰ δέ νιν ἔχων τις οἶδεν τὸ μέλλον, a été diversement interprété et corrigé. Nous croyons qu'il faut le conserver tel qu'il est, à l'exemple de Mommsen, et entendre comme s'il y avait : καὶ τούτῳ ἕστις νιν ἔχων οἶδεν τὸ μέλλον. Il suffira de dire, pour expliquer cette construction, que μέν est sous-entendu devant δεδαιδαλμένος (ou δεδαιδαλμένος, si l'on admet notre conjecture).

489. Pindare, **Olympique II**, 61—63.

Ἰσאים δὲ νύκτεσσιν αἰεὶ,
Ἰσאים δ' ἡμέραις ἀέλιον ἔχοντες, ἀπονέστερον
ἔσλοι δέχονται βίοντον.

Le texte ci-dessus est, de beaucoup, le mieux autorisé pour ce qui regarde le commencement des deux premiers vers, si ce n'est que, dans tous les manuscrits de quelque valeur, ἐν est intercalé entre δ' et ἀμέραις. Comme ἴσαις δ' ἐν détruit le mètre, il est naturel de rechercher si l'obscurité de la phrase entière ne provient pas justement de cette faute manifeste. Ainsi ont procédé, en effet, les plus récents éditeurs. Mommsen a écrit, au second vers, ἴσαις δ' ἀμέραις, et Bergk, ἴσαις θ' ἀμέραις. Pour notre part, nous proposerons :

ἴσαις δὲ νύκτεσσιν αἰεὶ
ἴσον ἐν ἀμέραις ἀέλιον ἔχοντες,

ce qui devra se construire : ἔχοντες αἰεὶ ἀέλιον ἴσον ἐν ἀμέραις ἴσαις νύκτεσσιν, « jouissant du soleil autant que nous, durant des journées égales aux nuits (d'ici-bas), durant des journées qui coïncident avec les nuits d'ici-bas. » Cf. pour le sens le vers suivant, cité par Mommsen, d'un thrène du même poète :

Τοῖσι λάμπει μὲν μένος ἀελίου τὰν ἐνθάδε νύκτα κάτω.

Ajoutons que, si l'on admet cette restitution, il y aura solution de l'arsis au commencement du second vers, comme partout, dans cet hymne, aux places correspondantes. (Voir, au surplus, sur cette question, l'*Adnotatio critica* de T. Mommsen, p. 47.)

490. Pindare, Olympique II, 95—98.

Ἄλλ' αἶνον ἐπέβα κόρος
οὐ δίχα συναντόμενος, ἀλλὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν,
τὸ λαλαγεῖν θέλων κρύφον τε θέμεν ἐσλῶν καλοῖς
ἔργοις.

Tout d'abord, il faut insérer au troisième vers l'excellente correction de Godefroid Hermann, τιθέμεν, de telle façon que le sens soit « voulant faire de son bavardage un voile aux belles actions des hommes vertueux », « ayant recours au bavardage pour obscurcir (pour dénigrer) les belles actions des hommes vertueux. »

Pindare paraît opposer ici l'une à l'autre deux sortes de jalousie, l'une, identique à l'émulation, et qui produit les concurrences loyales, δίχα συναντόμενος, l'autre, voisine de l'envie, et qui n'enfante que du mal. C'est le sens du morceau bien connu où Hésiode (*Travaux et Jours*, v. 44 et suivants) distingue deux espèces d'ἔρις. Mais, en dépit du rapprochement que l'on peut établir entre ce passage de la I^{re} Olympique et les vers 82 et suivants de la I^{re} Pythique, où se trouve aussi le mot κόρος, nous ne pensons pas que ce mot puisse jamais avoir le sens de « jalousie ». Les deux vers qui terminent le

passage d'Hésiode précédemment cité, nous suggèrent la correction que réclame le texte de Pindare :

Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων,
καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονεῖ καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ (vers 25-26).

Nous écrivions : Ἄλλ' αἶνον ἐπέδα κότος.

Au vers suivant, une scholie ancienne offre une très-intéressante variante, qui paraît avoir échappé à Mommsen, à moins qu'il n'y ait vu, comme Bergk, une simple altération de μάργων : c'est ἀργῶν, forme plus moderne de ἀεργῶν, qu'il y a lieu, croyons-nous, de rétablir chez Pindare, comme s'opposant beaucoup mieux que μάργων à δίκῃ συναντόμενος. Nous corrigerions donc ἀλλ' ἀεργῶν ὑπ' ἀνδρῶν. Quant à ces deux derniers mots, ils nous paraissent dépendre de ἐπέδα, pris comme équivalent d'un verbe passif qui signifierait « immissus est. »

491. Pindare, Olympique III, 13—18.

.....ἐλαίας · τάν ποτε
Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν παγᾶν ἔνεγκεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
μνᾶμα τῶν Οὐλυμπία κάλλιστον ἀέθλων.
Δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ,
πιστὰ φρονέων Διὸς αἰτεῖ πανδόκῳ
ἄλσει σκιαρὸν τε φύτευμα ξυνὸν ἀνθρώποις στέφανόν τ' ἀρετᾶν.

La seconde phrase de ce texte n'est pas liée à la première ; elle ne l'est pas davantage dans les éditions où le point est transporté après λόγῳ (à la fin du 4^e vers). Pour remédier à ce défaut, il suffit de couper en deux le mot Διὸς à l'avant-dernier vers, en ponctuant comme il suit :

.....κάλλιστον ἀέθλων,
δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ ·
πιστὰ φρονέων Διὶ δὲ αἰτεῖ πανδόκῳ
ἄλσει κτλ.

Construisez : δὲ, φρονέων πιστὰ Διὶ, αἰτεῖ..... Ni la place assignée au relatif (voir par ex. **Ol.** II, 8 et 23 ; V, 42), ni l'emploi du monosyllabe long Δι pour Διί (cf. par ex. **Pyth.** VIII, 99), ni la brève résultant de la rencontre d'une voyelle finale longue avec un mot commençant par une voyelle (voir T. Mommsen, **Adnot. crit.**, pages 494-492 ; et la note du même sur la **Pythique** VIII, v. 96) ne sont contraires aux habitudes de la diction ni de la versification pindarique.

492. Pindare, Olympique V, 12—14.

καὶ γεμνοὺς ὀχετοὺς, Ἴππαρις οἷσιν ἄρδει στρατὸν,
 ἀλλὰ τε σταδίων θαλάμων ταχέως ὑψίγειον ἄλσος,
 ὅπ' ἀμαχανίας ἄγων ἐς φάος τόνδε δᾶμον ἀστῶν.

Nous uns donnent pour sujet à κολλᾶ le nom du vainqueur
 soumis; les autres, le sujet du verbe précédent, Ἴππαρις. La vérité
 est que κολλᾶ est inadmissible ici. Nous écrivons :

.....Ἴππαρις οἷσιν ἄρδει στρατῷ
 κολλᾶτατᾶ σταδίων θαλάμων ταχέως ὑψίγειον ἄλσος.

La substitution, facile à comprendre, de ΚΟΛΛΑΤΕ à ΚΟΛΛΑΤΑΙ
 aurait, alors, eu pour conséquence le remplacement de στρατῷ par
 στρατόν. Le sens de la phrase entière, ainsi restituée, serait : « Ces
 canaux au moyen desquels le fleuve Hipparis arrose une forêt prompte
 à grandir pour l'usage des charpentiers, et sauve par là ce peuple de
 la misère. »

493. Pindare, Olympique VI, 82—84.

Δόξαν ἔχω τιν' ἐπὶ γλώσσᾳ ἀκόνας λιγυρᾶς,
 ἃ μ' ἐθέλοντα προσέρπει καλλιρόοισι πνοαῖς ·
 ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμφαλὶς, εὐανθὴς Μετώπα.

Selon Mommsen (Adnotatio critica, p. 466) et Bergk (sur l'Olym-
 pique III, 30), Pindare ne considérerait pas l'α et l'ω finals des datifs
 comme faisant hiatus devant les voyelles. Mais l'obscurité des vers
 ci-dessus est, par elle-même, une raison suffisante de les croire
 altérés.

Nous pensons qu'on dissiperait complètement cette obscurité, en
 écrivant ἐπὶ γλώσσᾳ ἀκόνᾳ λιγυρᾶς : « On dit de moi une chose qui
 revient d'elle-même (proprement « portée » ou « poussée par un bon
 vent »), comme pour raviver ma verve près de s'épuiser (propres-
 ment « pour l'aiguïsement de ma langue harmonieuse ») à ma
 mémoire charmée. C'est que je compte la Stymphaliennne Métopé
 au nombre des ancêtres de ma patrie ». La transition s'expli-
 quera d'elle-même, si l'on se rappelle que le vainqueur célébré dans
 cette Olympique était citoyen de Stymphale, et que Pindare destinait
 son hymne à être chanté dans cette ville : (voy. l'Introduction de
 Dissen.) Le sens ainsi obtenu est, d'ailleurs, conforme à une des in-
 terprétations que nous ont conservées les scholies anciennes, à savoir :
 Ἦ οὕτως · ἡ δόκησις ἀκόνῃ μου. Ὁ δοκῶ παρὰ τῶν ἀνδρῶν (corrigez :
 ἀνθρώπων), τοῦτό μοι ἀκόνῃ ἐστὶν ἡ παροξύνουσα με καὶ παρορμῶσα.

Nous n'avons rien dit de la variante προσέλκει dont d'anciennes

scholies attestent l'antiquité. En la rejetant, nous sommes d'accord avec T. Mommsen, qui y voit une conjecture, fondée sur la construction insolite de προσέρπει avec un nom de personne à l'accusatif. D'ailleurs cette construction, quelque insolite qu'elle soit, n'a rien d'anormal. Que l'on se reporte à la langue d'Homère, où la préposition restait encore distincte et séparable du verbe auquel elle devait, plus tard, être indissolublement unie : on verra dans l'emploi de l'accusatif avec προσέρπειν la construction primitive et poétique de ce verbe, dans celui du datif, une construction d'origine postérieure et prosaïque, sans qu'on puisse dire que l'une des deux soit grecque à l'exclusion de l'autre. C'est ainsi qu'on a dit simultanément, à l'époque classique même, εἰσέρχεται, ἐπέρχεται με, et εἰσέρχεται, ἐπέρχεται μοι.

494. Pindare, Olympique VII, 45—46.

.....Ἐν δ' ἀρετᾶν
ἔβαλεν καὶ χάσματ' ἀνθρώποισι Προμαθέος αἰδώς.

La plupart des commentateurs, tant anciens que modernes, qu'ils voient un nom propre, ou non, dans le mot προμαθέος, veulent que l'idée exprimée dans ce passage obscur ait été celle de prévoyance. Ceux dont il s'agit s'étaient montrés, en effet, imprévoyants, en n'apportant pas avec eux tout ce qui était requis pour sacrifier. Mais, si l'on songe que c'est le feu qui avait été oublié, on comprendra que Prométhée ait pu être mentionné ici comme le dieu qui communiqua le feu aux hommes, et qui, par là, contribua puissamment à développer chez eux l'activité, l'industrie, la civilisation (ἀρετᾶν), en même temps qu'il rendait leur vie plus facile et plus heureuse, plus abondante en plaisirs (χάσματα). Nous pensons que Pindare avait écrit :

.....Ἐν δ' ἀρετᾶν
ἔβαλεν καὶ χάσματ' ἀνθρώποισι Προμαθέος ἀ δῶς.

En d'autres termes : « Certes l'octroi du feu fut un grand bienfait » ; ce qui se liera assez bien aux vers suivants, dont le sens est : « Cependant, dans la conjoncture dont il s'agit, le feu fut oublié ».

Rien n'empêche, au surplus, d'admettre que Pindare, en désignant le feu par la périphrase Προμαθέος ἀ δῶς, a voulu faire allusion à la signification étymologique du nom de Prométhée.

495. S. Grégoire de Nazianze, Éloge funèbre de Césaire. Édition Migne (réimpression de celle des Bénédic-

tins), aux pages 756 et suivantes du tome XXXV de la Patrologie grecque. Page 756 A—B.

Ἦμεν..... περὶ λόγους φιλότιμοι, πρὶν ἀναβλέψαι πρὸς τὸν ἀληθῆ λόγον καὶ ἀνωτάτω.

L'idée exprimée par S. Grégoire était évidemment celle que lui attribue la traduction latine des Bénédictins « priusquam ad verum » et supremum sermonem oculos sustulisse. En effet, ἀνωτάτω se rencontre souvent chez les écrivains de la décadence, employé comme adjectif avec le sens de « sublime ». Mais, telle qu'elle est, la phrase grecque ne peut avoir cette signification. Pour la lui donner, il faut nécessairement, ou supprimer λόγον comme une glose, ou rejeter ce mot après καὶ ἀνωτάτω.

496. S. Grégoire de Nazianze, Éloge de Césaire,
p. 765 B.

Τὸν δὲ τὰ πρῶτα τῆς παιδείσεως ἀναθέντα τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι..... μετὰ τοῦτο δόξης ἐπιθυμία καὶ τοῦ προστατεύειν τῆς πόλεως..... τοῖς βασιλείοις δίδωσιν, οὐ πάνυ μὲν ἡμῖν φίλα ποιοῦντα καὶ κατὰ γνώμην....., οὐ μὴν ἄξιός γε μέμψεως.

Corrigez : οὐ μὴν ἄξιός γε μέμψεως.

497. S. Grégoire de Nazianze, Éloge de Césaire, p. 776,
A—B.

Ἐρρέτωσάν μοι καὶ ἀγῶνες Ἑλληνικοὶ καὶ μῦθοι, δι' ὧν ἔφηβοι δυστυχεῖς ἐτιμήθησαν, μικρῶν ἀγωνισμάτων προτιθέντες τὰ ἔπαθλα· καὶ ὅσα διὰ χοῶν τε καὶ ἀπαργμάτων, ἢ στεμμάτων τε καὶ ἀνθέων νεοδρέπτων, ἀφροισιῶνται τοὺς ἀπελθόντας ἀνθρώπους, νόμῳ πατρίῳ μᾶλλον καὶ ἀλογίᾳ πάθους ἢ λόγῳ δουλεύοντες. Τὸ δὲ ἐμὸν δῶρον λόγος, ὃ τάχα καὶ ὁ μέλλων ὑπολήφεται χρόνος, ἀεὶ κινούμενον καὶ οὐκ ἔων (Migne : ἐὼν) εἰς τὸ παντελὲς ἀπελθεῖν τὸν ἐνθένδε μεταχωρήσαντα, φυλάσσειν δὲ ἀεὶ καὶ ἀκοαῖς καὶ ψυχᾷς τὸν τιμώμενον, καὶ πινάκων ἐναργεστέραν προτιθεὶς τὴν εἰκόνα τοῦ ποθομένου.

Commençons par débarrasser la première phrase des mots καὶ μῦθοι, qui en rendent l'explication absolument impossible. La signification ordinaire de Ἑλληνικός chez les Pères est celle de « païen » : on comprend donc que les mots ἐρρέτωσαν ἀγῶνες Ἑλληνικοὶ aient pu provoquer de la part d'un lecteur chrétien cette autre exclamation : Καὶ μῦθοι, « et aussi leur mythologie ! » On trouvera, en plusieurs endroits des *Variae Lectiones* (2^e édition) de Cobet, notamment aux pages xxi-xxx, 287 et suivantes, et 480, plusieurs exemples de

réflexions semblables, qui, de la marge, ont passé dans le texte.

Le commencement de la seconde phrase doit être modifié comme il suit : Τὸ δὲ ἐμὸν δῶρον λόγος, ὃ τάχα καὶ ὁ μέλλων ὑπολήφεται χρόνος ἀεὶ κοινοῦμενον, καὶ οὐκ ἐὼν κτλ. A la dernière ligne, il faudra substituer προτιθεὶς à προτιθὲν : la faute provient vraisemblablement d'une réminiscence du nominatif masculin λόγος, qui est le mot principal de la phrase.

498. S. Grégoire de Nazianze, Éloge de Césaire, p. 784 A.

Τί με δεῖ μνημονεύειν τῶν ἄλλων; Ἀλλὰ ταῦτα δὴ τὰ τίμια πᾶσι καὶ περισπούδαστα · οὐ παραστήσεται γαμετήν; οὐ παῖδας; Ἀλλ' οὐδὲ θρηγήσει τούτους, ἢ θρηνηθήσεται ὑπὸ τούτων.

L. de Sinner, dans l'édition spéciale qu'il a donnée de ce discours (Paris, Gaume, 1836) met aussi un point en haut après περισπούδαστα, ce qui donne une phrase inintelligible. Il faut évidemment ponctuer : Ἀλλὰ ταῦτα δὴ, τὰ τίμια πᾶσι καὶ περισπούδαστα, οὐ παραστήσεται γαμετήν, οὐ παῖδας. Le premier ἀλλά annonce l'ὑποφορά, le second sert à introduire l'ἀνθυποφορά. (Voy. Matthiæ, Gr. grecque, p. 1319.)

499. S. Grégoire de Nazianze, Éloge de Césaire, p. 785 A.

Ἐκεῖνο δὲ οὐ δέδοικα, μὴ μοι τὸ σῶμα τοῦτο, διαρρῦν καὶ διαφθαρὲν, παντελῶς οἰχήσῃται · ἀλλὰ μὴ τὸ τοῦ Θεοῦ πλάσμα τὸ ἐνδοξον (ἐνδοξον γὰρ κατορθοῦν, ὥσπερ ἄτιμον ἁμαρτάνον), ἐν ᾧ λόγος, νόμος, ἐλπίς, τὴν αὐτὴν τοῖς ἀλόγοις ἀτιμίαν κατακριθῇ, καὶ μηδὲν πλέον ἢ μετὰ τὴν διά-
 ζευξιν · ὥς ὄφελόν γε τοῖς πονηροῖς καὶ τοῦ ἐκεῖθεν πυρὸς ἀξίοις.

Il n'est pas besoin d'être théologien pour affirmer que la seconde partie de cette phrase renferme une grave hérésie, ou pour le moins un doute tout à fait extraordinaire de la part d'un Docteur tel que S. Grégoire de Nazianze. Cette proposition, en effet, revient à dire : « Je crains que l'homme, après sa mort, n'ait le sort des brutes, et ne soit en rien mieux partagé qu'elles (μηδὲν πλέον ἢ), en d'autres termes, qu'il ne soit complètement anéanti. » Vaut-on que l'expression τὸ τοῦ Θεοῦ πλάσμα τὸ ἐνδοξον désigne ici, non l'être humain tout entier, mais l'âme seulement? Il n'importe guère. De quelque façon qu'on interprète ce membre de phrase, on doit s'étonner qu'il ne paraisse avoir choqué, jusqu'ici, aucun de ceux qui l'ont traduit ou commenté. Au besoin, une simple analyse des chapitres qui précèdent suffirait pour faire voir que S. Grégoire ne peut avoir rien dit de pareil. Mais, cette fois, nous n'en sommes pas réduits aux conjectures. Nous avons des scholies de Basile le Petit sur ce discours; voici, en entier, celle qui concerne ce passage :

Ἐκεῖνο δὲ οὐ δέδοικα. Ποῖον; Μὴ μοι τὸ σῶμα τοῦτο διαρρυνὲν καὶ διαφθαρὲν παντελῶς οἰχθήσεται. Τοῦτο γάρ, φησὶν, οὐ δέδοικα· οὐδὲ γάρ, εἰ διαρρυνέ τε καὶ διαλυθὲν ἤδη, καὶ παντελῶς οἰχθήσεται, πλάσμα ὑπάρχον τοῦ Θεοῦ. Οὐδὲ γάρ οἶόν τε τὴν αὐτὴν τοῖς ἀλόγοις κατακριθῆναι ἀτιμίαν, καὶ μηδὲν πλεόν ἐκείνων ἔχειν μετὰ τὸν θάνατον, ἀλλ' εἰς παντελῆ ἀνυπαρξίαν χωρῆσαι. Καὶ εἴθε, φησὶ, τοῦτο ἦν τοῖς πονηροῖς, καὶ τοῦ αἰωνίου πυρὸς ἀξίοις. Χεῖρον γὰρ κακὸν εἶναι τινα καὶ πυρὸς ἐνοχον, ἢ τὸ μηδὲλως εἶναι.

Dans cette paraphrase disparaît entièrement l'opposition établie par la conjonction ἀλλά entre le premier et le second membre de la phrase de S. Grégoire. Basile le Petit avait sous les yeux, non deux propositions, la première négative, la seconde affirmative, opposées l'une à l'autre (οὐ δέδοικα μὴ ἀλλὰ μὴ ...); mais deux propositions également négatives, dont la seconde n'était que la continuation, sous la même forme, de la première. Si maintenant nous cherchons le mot qui, dans le texte que Basile avait sous les yeux, tenait la place occupée aujourd'hui par ἀλλά, nous verrons que c'était οὐδέ : à la paraphrase οὐδὲ γάρ οἶόν τε κατακριθῆναι, correspondait chez S. Grégoire, οὐδέ μὴ κατακριθῆναι : ce qui donne un sens à tous égards irréprochable.

L. de Sinner, à qui on doit la première publication des scholies de Basile sur cette Oraison funèbre, y a relevé quelques variantes utiles. Nous pourrions en signaler d'autres, abstraction faite de celle qui nous a fourni la correction ci-dessus. Ainsi, sans aller plus loin que la première phrase du discours, il y a lieu de substituer le parfait ὑποδέχθαι, qui paraît avoir été sous les yeux du scholiaste, à la vulgate ὑποδέχεσθαι, qui peut en provenir par l'intermédiaire d'une première faute ὑποδεχθαι¹.

1. Page 764 B, Maurice Albert et Edouard Droz, élèves de l'École Normale, ont conjecturé, le premier, ὥσπερ <συν>ἐξέπεμψεν ἀμφοτέρους, le second, ὥσπερ ἐξέπεμψεν <ἀμ> ἀμφοτέρους. (Ch. Graux préférerait ἐξέπεμψε <συν> ἀμφοτέρους). — Page 768 A, Henri Durand, aussi élève de l'École Normale, propose d'écrire ἄμισθον δὲ τὴν τῆς τέχνης φιλανθρωπίαν τοῖς ἐν πενίᾳ (au lieu de ἐν τλει) προτίθησιν. Peut-être supposerait-on une confusion plus vraisemblable, en conjecturant τοῖς εὐτελέσι, qui donnerait, d'ailleurs, à peu près le même sens. — A la page 769, on ne peut qu'adhérer sans réserve à la correction suivante, trouvée par le même : Τοὺς μὲν χρήμασι, τοὺς δὲ ἀξιώμασι, τοὺς δὲ ὑποσχέσει, τοὺς δὲ παντοίαις τέχναις (au lieu de τιμαῖς) ὑφελκόμενος, ὅς οὐδὲ βασιλικῶς προσῆγεν, ἀλλὰ καὶ λίαν δουλοπρεπῶς ἐν ταῖς ἀπάντων ὄψει. — Page 773 G, Dulac, de l'École des Hautes Études, a proposé : Αὐταὶ τῶν ἐμῶν λόγων αἱ ἀπαρχαί, οὓς κρυπτομένους πολλάκις μεμψάμενος (πιμπάμενος, dans l'éd. Migne, paraît être une faute d'impression), ἐπὶ σεαυτῷ (au lieu de ἐπὶ σεαυτὸν) γυμνώσειν ἐμελλες. (On pourrait songer encore à ἐπὶ σεαυτοῦ, ou à εἰς σεαυτόν, «en ton honneur»).

500. **Décret du peuple athénien** conférant l'isotélie à Euxénidès (Ussing, *Inscriptions grecques inédites*, n° 57; *Journal archéologique d'Athènes*, n° 1059), lignes 14—15.

..... κα
 ι]ΝΥΝΕΙΣΤΟΥΣΚΑΤΑΠΑΛ[τασαν
 δ]ΡΑΣΕΠΕΔΩΚΕΝ

Il fallait restituer νευ]ράς, et non pas ἀνδ]ράς.

Νευρά est le terme dont Héron d'Alexandrie se sert pour désigner la corde qu'on enroulait, dans la construction des catapultes, autour des cadres en charpente, et dont la torsion produisait toute la force motrice de ces machines (*Bélopée*, p. 126 des *Mathematici veteres*; p. 84, 13 Wescher). D'autre part, la corde qui, dans la détente de l'arme, chassait le projectile devant elle, est appelée chez les auteurs techniques ἡ τοξίτης νευρά (ou, simplement, ἡ τοξίτης).

[Communiqué par Charles Graux, répétiteur.]¹

1. J'use de la seule place qui reste à ma disposition pour mentionner une correction tout à fait heureuse de L. Ganderax, élève de l'École Normale. Au livre II, ch. 8, de la *Rhétorique* d'Aristote, le membre de phrase ἅλλ' οἱ μεταξύ τούτων (page 1385 B, ligne 32) doit être transposé deux lignes plus bas, après les mots πρὸς τῷ οἰκίῳ πάθει.

TABLES.

I. TABLE ALPHABÉTIQUE

DES GENRES DE FAUTES, DES PROCÉDÉS DE CORRECTION, ET DES OBSERVATIONS GÉNÉRALES CONCERNANT LA CRITIQUE DES TEXTES.

N. B. Les chiffres que n'accompagne aucune autre indication renvoient aux n° du présent recueil qu'on a jugés particulièrement propres à faire connaître les principales fautes et les moyens de les corriger. Ceux qui sont compris entre crochets et précédés d'un C désignent par leurs n° d'ordre les vers dont le texte est discuté dans le 3^e fascicule (Notes critiques sur Colluthus) de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

A.

ABRÉVIATIONS étrangères à la grande onciale : les confusions qui en proviennent ne peuvent être supposées chez tous les auteurs indistinctement. 433. 317.

ACCENT ou Esprit à changer. 287. 336. 339. 84. 131.

AMPLIFICATION du texte original. 97.

ANONYMES (CONJECTURES) à la marge des livres. 83.

ANTICIPATION. 423. 495.

APOSTROPHE à rétablir. 135. 267.

B.

BARBARISME rétabli par conjecture dans Lucien. 51.

C.

CITATIONS marginales insérées dans le texte. 22.

CONFUSIONS de lettres. IC et N. 263. 286. 115. YC et N. 207. 426. εiv et εσθαι. 346. Autres plus connues, signalées notamment dans la *Commentatio Palaeographica* de Bast : 86.

269. 172. 15. 121. 393. 137. 296. 360. 154. 350. 169. 398. 496. — de mots. A et OI. 282. AAA et AN 308. AYΘIE et AYΘEIE. 369. BAINEIN et BAAAEIN. 220. BOYAEYEIN et ΔOYAEYEIN. 354. EICI et HEI. 246. EHEI et EHI. 238. EΣΘ et OIΣΘ. 268. Ιστορίας et πορείας. 229. καί et ζ'. 189. — et η. 60. 349. — et καί. 390. — et ώς. 59. KTHMA et XPHMA. 199. ΛΟΓΟΣ et ΔΟΛΟΣ. 198 note. — et NOOS. 470. — et ΤΟΠΟΣ. 297. ΟΥΚΑΛΩΣ et ΟΥΚΑΛΛΩΣ. 179. THN et TICIN. 397. τῷ βῶ et χρῶ. 248. φῶι et φειδόμενοι (ou φειδοί?). 125. γρ. (γράφεται ou γραπτέον) et γε. 420. Voy. *Prépositions*.

CONJECTURES négligées, quoique bonnes, par les éditeurs. 490. — confirmées après coup par un témoignage de ms. [C. vers 338. 212. 225.] — démenties par la découverte de règles particulières au langage de l'écrivain, l'absence de l'hiatus, par exemple. 164. 308. — nombreuses sur un même passage. 277. 295.

CRASES méconnues. 6. 94. 136. 195. 289. 394. 397.

D.

DÉMOSTÈNE. Le ms. Σ de cet auteur ne donne pas toujours la meilleure leçon. 134.

DIALOGUE DRAMATIQUE (ALTÉRATION DANS LA DISTRIBUTION DU). 307. — par suite de la perte d'un vers. 113.

DIASCÈVE (ou Interpolation, au sens latin de ce mot, qui a pris une autre acception dans notre langue : voy. page 6, note). 9 § 2. 24. 34. 36. 212. 442. [C. vers 334] — : vient souvent à la suite d'une première faute. 382. 395.

DIGRAPHIE. Définition : pages 68-69 note. Exemples : 427. 139. 343 (KAI, ou plutôt K ou IC, après IC).

DITTOGRAPHIE. Mot équivoque : p. 69 note. Voy. *Digraphie, Variantes (Juxtaposition de)*.

DIVISION DES MOTS méconnue. 293. 63. 141. 491. 256. 329. 129. [C. vers 77-78.]

E.

ESPRIT. Voy. *Accent*.

F.

FAUTES signalées, non corrigées. 68. 71 (mais cf. 178).

G.

GLOSES AJOUTÉES au texte. 28. 30. 89. 409. 118. 176. 452. 200. 273. 310. 372. 417-422. 101. 20. — dans le corps d'un mot. 258. **GLOSES SUBSTITUÉES.** 416. 298. 121. 222. 306. [C. vers 176.] **GRAMMATICALES** (CORRECTIONS) sans fondement paléographique. 478. 243. 410.

H.

HÉRÉSIE chez un Père de l'Eglise, imputable à une faute de copiste. 499. **HIATUS.** Dans certains orateurs, c'est l'indice d'une altération. 151. 282.

I.

INFLUENCE des mots voisins. 400. 48. 171. 198 note. 239. 240. 401. 278. 319. [C. v. 79.] — de l'idée dominante d'un passage. 171. 471. — d'une préoccupation du copiste. [C. vers 311.]

INTERPOLATION. Voy. *Diascève*. **INTRUSION** involontaire. Voy. *Citations marginales, Gloses ajoutées, Scholies insérées, Marginales (Lettres), Observations de lecteurs*. — volontaire, en vue de compléter le texte ou de l'allonger. 66. 99. 472. Voy. *Stichométrie, Scholies versifiées*. — de le

perfectionner. 76. — sans raison apparente. 465.

LOTACISME : c'est l'origine de certaines fautes. 114. 208. 295. 74. 145. 155. 249. 428.

ISOPSÉPHIE. 464 note.

J. K. L.

LACUNES provenant d'accidents matériels (tels que taches, trous, déchirures, effacement), actuellement visibles sur les monuments ou les manuscrits conservés. 500. 188. — attribuées par conjecture à l'archétype : voy. *Omissions*. — anciennement comblées au moyen de mauvais suppléments. 73 [cf. C. vers 52-53. 278] 317 [C. v. 196. Cf. 131-132.] 116.

LEÇONS (BONNES) d'excellents mss. négligées par les éditeurs. 9. — de première main corrigées dans les mss. 123. — fournies ou suggérées par des mss. sans autorité. 66.

LUCIEN. Des scholies ont envahi de très-bonne heure le texte de son Traité de la Manière d'écrire l'Histoire. 61.

M.

MARGINALES (Lettres) indiquant les noms des personnages, confondues avec le texte. 391. Cf. *Citations, Gloses, Scholies, Observations de lecteurs*.

N.

NONNUS et ses imitateurs. Le style de leurs poèmes rend compte des omissions et des transpositions fréquentes dans les manuscrits qui nous les ont conservés. 318.

O.

OBSERVATIONS DE LECTEURS introduites dans le texte. 497. Page 131 note (sur Hérodote, VII, 139).

OMISSION d'une lettre ou d'un groupe de lettres devant une lettre ou un groupe semblable. 321. 219. 1. 255. 303. 444. 448. 451. 311. 347. 363. 250. 274. — causée par la répétition d'un groupe de lettres à quelque distance. 56. 190. — d'un mot devant un mot ayant les mêmes lettres initiales et finales. 356. 440. — d'une ligne. 370. — signalée, non réparée. 318 [C. v. 63-66. 214-216]. — : cause du remaniement d'un vers. 266.

P.

PARENTHÈSE méconnue. 412. **PONCTUATION** (Mauvaise). 225. 247. 270. 290. 291. 330. 352. 362. 498.

PRÉPOSITIONS : souvent confondues dans l'écriture abrégée. 358 (δὲ et

ὑπέρ). 361 (ἐν pour ἐντὶ τοῦ). 230-234. 345. 351. 399. 402. 404. 405. 407. 476. 447. 280. 126. 127. 128. Cf. 317, 425, 454.

PROPRES (NOMS) méconnus. §. 33. 58. 244. [C. vers 65.]

Q. R.

RAPPROCHEMENTS (Usage des) avec d'autres passages du même auteur, ou de ses imitateurs, ou de ses modèles, ou d'autres écrivains de son école. 187. 197. 50.

RARETÉ des mots, des formes, des constructions : origine fréquente de mauvaises lectures. 374. 375, 342. 364. 13. 75. 80. [C. vers 314.] 120. 150. 180. 38. 226. Voy. *Crases*, *Propres* (*Noms*), *Tmèse*.

RÈGLES FAUSSES : principe d'altération. 380.

RESTAURATION (ou correction de passages altérés gravement et en plusieurs endroits. Il y aurait avantage à réserver pour un autre emploi le mot « Restitution » auquel l'usage présent attribue deux acceptions assez différentes. Voy. l'article suivant). 238. 22. 60. 106. 107. 113. 133. 206. 464. — incomplète. 140. 382.

RESTITUTION (ou correction par laquelle on comble une lacune soit actuellement visible, soit présumée). [C. vers 72-73]. 138. 215. 260. 271. 340. 389. Voy. *Lacunes*, *Omission*.

RÉTICENCE méconnue. 276.

S.

SCHOLIES (Usage des) en critique verbale. 166. 84. 122. 323. 386. 499. 490. 493. — déplacées. 105. 320. — insérées. 59-61. 192 (cf. 133). 202. 366. 413. — versifiées. 321.

STICHOMÉTRIE (Application de la) à la critique verbale. 98. 99. Cf. 221, 279.

SUBSTITUTION ARBITRAIRE d'un mot à un autre. 19.

SUPPLÉMENTS. Voy. *Restitution*, *Lacunes*.

SYNONYMES (PERMUTATION DES). [C. v. 311.]

T.

TÉMÉRITÉ en matière de conjecture. Ce que c'est : 66. Exemple cité : 105.

TERMINOLOGIE PHILOLOGIQUE (Imperfection de la). 184 n. 9 n.

THÉOONIS. Preuve à priori de l'existence d'intrusions nombreuses dans le recueil que nous avons sous son nom. 472.

TMÈSE méconnue. 462.

TRADUCTIONS (Usage des anciennes) en critique verbale. 227. 228. 235. 236. 241.

TRANSPPOSITIONS. [C. v. 28-29 et 169-176] 3. 4. 500 note. Elles proviennent ordinairement d'une omission. 318. — quelquefois de diascève, à la suite d'une première faute. 216. 369. Transpositions par permutation. 456. [C. v. 25-27. 331-332.] 2. 21. 103. 148. 159. 217. 283.

U. V.

VARIANTES (Classement et Réduction des). [C. v. 10. 191-193. 215. 309-311. 332. 361.] — (Conciliation des) : corrections obtenues par ce procédé. 450. 82. 147. — (Juxtaposition de) dans le texte même. 439. 453.

W. X. Y. Z.

II. TABLE DES COLLABORATEURS.

ALBERT (Maurice), élève de l'École Normale Supérieure. Exercice 499 note.

Anonyme. 83.

BOURGET (Paul), auditeur à l'École pratique des Hautes Études. 8, 18, 20, 29, 48, 65.

CARTAULT (Augustin), élève de l'École Normale. [Coll. v. 52-53.]

CHATELAIN (Emile), élève de l'École des Hautes Études. 15, 47, 48, 101, 102, 103, 154, 155, 162, 213, 264, 272, 316, 321, 323, 381.

DROZ (Édouard), élève de l'École Normale. 499 note.

DUCHESNE (L'abbé George), élève de l'École des Hautes Études. 125, 126, 128, 132, 182 note, 187, 192, 200, 255, 262, 277, 298.

DULAC, auditeur à l'École des Hautes Études. 499 note.

DURAND (Henri), élève de l'École Normale. 499 note.

GANDERAX (Louis), élève de l'École Normale. 500 note.

GRAUX (Charles), élève, puis répétiteur, à l'École des Hautes Études. 16, 41-45, 87, 104, 105, 112, 148, 154, 184, 185, 193, 194, 273, 277, 278, 279, 303, 305, 310, 311, 312, 319, 322, 325, 326, 330, 365, 366, 367, 452, 454, 460, 461, 479, 500, 462 note, 464 note, 499 note.

GRÉGOIRE (André), élève de l'École Normale. 198 note.

HÉMON, élève de l'École Normale. [Coll. v. 317.]

LEBARQ (L'abbé), auditeur à l'École des Hautes Études. 291.

LE COULTRE (Jules), auditeur à l'École des Hautes Études. 17.

NICOLE (Jules), élève, puis répétiteur, à l'École des Hautes Études. 14, 21, 166, 190, 191, 304, 344, 348.

III. TABLE DES PASSAGES CORRIGÉS.

N. B. Les conjectures auxquelles renvoient les n° accompagnés du signe * sont mauvaises, ainsi que celle que nous avons publiée sous le n° 184.

| | | | |
|---|--|-----------------------------------|-------------------|
| ALCÉE | | 1040 | 476 |
| Fragments du recueil de Bergk (Poetæ Lyrici Græci) 40 et 41 (Dans Athénée, I, 22 F; X, 430 C; XI, 481 A.) | | Scholie sur le vers 926 | 15 |
| Exercice 478 | | <i>Nuées</i> | 195 |
| ALEXIS | | ARISTOTE | |
| Chez Athénée, VI, page 226 | | 85 | |
| ANTHOLOGIE PALATINE | | <i>Politique</i> | |
| VI, 226 (Léonidas) | | 464 | |
| ib., 238 (Apollonides) | | 295 | |
| VII, 524 (Callimaque) | | 463 | |
| IX, 350 (Léonidas d'Alexandrie) | | 464 n. | |
| APOLLONIDES | | <i>Rhétorique</i> , Livre II | |
| Voy. ANTHOLOGIE PALATINE. | | I, ch. 8, p. 1256 B, l. 27 | |
| APOLLONIUS DE RHODES | | Chap. 1, p. 1377 B, l. 29-31 | |
| I, 870 | | 17 | 462 n. |
| II, 365 [Notes sur Colluthus, vers 271] | | 11 | 456-460 et 462 n. |
| ib., 771 | | 11 | 461 |
| ARISTODÈME (Fragmenta Historicorum Græcorum, éd. K. Müller-Didot, tome V, pages 1 et suivantes) | | 3, p. 1380 A, l. 31-33 | |
| Nombreux passages 126-132, 182-189, 280, 309-311 | | 8, p. 1385 B, l. 32 | |
| ARISTOPHANE | | 23, p. 1397-1398 | |
| <i>Grenouilles</i> | | ATHÉNÉE | |
| Vers 467 | | Voy. ALCÉE, ALEXIS et POSIDIPPE | |
| 1395 | | BABRIUS | |
| 1510-1514 | | VII, 7 | |
| 6 | | IX, 9 | |
| 52-53 | | XXIII, 3-5 | |
| 649 | | XXIV, 4-5 | |
| 838 | | XXXI, 22 | |
| 914-918 | | L, 10 | |
| | | LI, 10 | |
| | | LII, 8 | |
| | | LIX, 17 | |
| | | CVI, 8 | |
| | | CALLIMAQUE , épigramme XIV | |
| | | Voy. ANTHOLOGIE PALATINE | |
| | | CLÉMENT D'ALEXANDRIE | |
| | | <i>Protrepticos</i> , Chapitre II | |
| | | § 16 Klotz, page 14 Potler | |
| | | § 20, p. 16 | |
| | | DÉCRET DU PEUPLE ATHÉNIEN | |
| | | Voy. INSCRIPTION | |

| | | | |
|-------------------------------------|-------------|---|-----------------|
| DÉMOSTHÈNE | | 35, p. 188 | 66 |
| Discours I (<i>Olynthienne I</i>) | | 37, p. 188 | 32 |
| Ch. 1, p. 9 | 29 | XV (<i>Pour la Liberté des Rhodiens</i>) | |
| 11, p. 12 | 30 | Ch. 15, p. 194 | 151 |
| 15, p. 13 | 178, cf. 71 | ib. ib. | 176 |
| 19-20, p. 14 | 12 | 21, p. 196 | 285 |
| II (<i>Olynthienne II</i>) | | XVI (<i>Pour les Mégapolitains</i>) | |
| Ch. 14, p. 22 | 136 | Ch. 4, p. 202-203 | 148 |
| 16, p. 22 | 137 | 8, p. 204 | 286 |
| 21, p. 24 | 134 | 12, p. 205 | 9 |
| 26, p. 25 | 135 | 16, p. 206 | 25 |
| 27, p. 26 | 152 | 17, p. 206 | 143 |
| 29, p. 26 | 153 | 20, p. 207 | 48 |
| III (<i>Olynthienne III</i>) | | 25, p. 208 | 70* |
| Ch. 6, p. 30 | 65* | 31, p. 210 | 20 |
| 7, p. 30 | 118 | ib. ib. | 1 |
| 13, p. 31-32 | 62 | 32, p. 210 | 164 |
| ib., p. 32 | 104 | XIX (<i>Sur l'Ambassade</i>) | |
| 14, p. 32 | 139 | Ch. 197, p. 403 | 215 |
| 16, p. 32-33 | 98 | 213, p. 407 | 142 |
| 17, p. 33 | 64 | XX (<i>Contre Leptine</i>) | |
| 19, p. 33 | 49 | Ch. 71, p. 478 | 287 |
| 20, p. 34 | 112 | 88, p. 483 | 72 |
| 27, p. 35-36 | 140 | 115, p. 492 | 288 |
| 28, p. 36 | 50 | XXI (<i>Contre Midias</i>) | |
| 34, p. 38 | 141 | Ch. 15, p. 519 | 308 |
| IV (<i>Philippique I</i>) | | XXII (<i>Contre Androtion</i>) | |
| Ch. 5, p. 41 | 273 | Ch. 36, p. 604 | 10 |
| 15, p. 44 | 27 | XXIV (<i>Contre Timocrate</i>) | |
| 20, p. 45 | 274 | Ch. 15, p. 704-705 | 26 |
| 27, p. 47 | 23 | 56, p. 718 | 56 |
| 28, p. 47 | 149 | 57, p. 718 | 28 |
| 30, p. 48 | 150 | 80, p. 726 | 24 |
| 35, p. 50 | 221 | DENYS DE BYZANCE | |
| 37, p. 50 | 47 | Nombreux passages 223-253, 397-408, et page 128 note. | |
| 43, p. 52 | 14 | DENYS D'HALICARNASSE | |
| 49, p. 54 | 99 | <i>Lettre I à Ammée</i> | |
| V (<i>Sur la Paix</i>) | | Ch. 9 | 87 |
| Ch. 3, p. 57 | 138 | ib. | Voy. PHILOCHORE |
| 8, p. 58-59 | 73 | DINARQUE | |
| 10, p. 59 | 275 | Plusieurs passages 324-334 | |
| 11, p. 59 | 276 | DIODORE DE SICILE | |
| 17, p. 61 | 222 | I, 2, 1 | 454 |
| VI (<i>Philippique II</i>) | | XVIII, 70, 4 | 305 |
| Ch. 15, p. 69 | 220 | DION CASSIUS. | |
| 17, p. 70 | 219 | Fragment 20, p. 626-627 (éd. Gros et Boissée). 169 | |
| VII (<i>Sur l'Halonnière</i>) | | ESCHYLE | |
| Ch. 33, p. 85 | 144 | <i>Perses</i> | |
| VIII (<i>Sur la Chersonèse</i>) | | vers 161-162 | 290 |
| Ch. 17, p. 93-94 | 216 | 254-255 | 291 |
| 50, p. 102 | 217 | 277 | 292 |
| 69, p. 106 | 218 | 603 | 293 |
| IX (<i>Philippique III</i>) | | 834-836 | 289 |
| Ch. 61, p. 126 | 277 | | |
| 65-66, p. 128 | 278 | | |
| X (<i>Philippique IV</i>) | | | |
| Ch. 20, p. 136 | 282 | | |
| 45, p. 143 | 283 | | |
| 51, p. 144 | 284 | | |
| XIII (<i>Περὶ Συντάξεως</i>) | | | |
| Ch. 17, p. 171 | 279 | | |
| 26, p. 173-174 | 281 | | |
| XIV (<i>Sur les Symmories</i>) | | | |
| Ch. 1, p. 178 | 146 | | |
| ib. ib. | 147 | | |

| | | | |
|--------------------------|-----|--|---------|
| <i>Suppliantes</i> | | <i>Médée</i> | |
| 77-81 | 206 | 77 | 296 |
| 148 | 203 | 274 | 297 |
| 204 | 204 | 296 | 298 |
| 229 | 207 | <i>Oreste</i> | |
| 239 | 205 | 1211 | 90 |
| 242 | 162 | <i>Érechthée</i> (fragment d'). | |
| 268 | 155 | V. 10 | 7 |
| 330-331 | 161 | EURIPIDE (Scholiaste d') | |
| 383 | 163 | Hippolyte : nombreux passages | |
| 405-406 | 294 | | 343-362 |
| 530 | 156 | EUSÈBE (Fragmenta Historicorum | |
| 537 | 159 | Græcorum, éd. K. Müller-Didot, tome | |
| 539 | 160 | V, pages 21 et suivantes) | |
| 560 | 157 | Quatre passages | |
| 562 | 158 | | 312-315 |
| 568 | 211 | Saint GRÉGOIRE DE NAZIANZE | |
| 636 | 212 | <i>Oraison funèbre de Césaire</i> | |
| 665 | 213 | Plusieurs passages | |
| 672-673 | 214 | | 495-499 |
| 857-858 | 210 | HÉRODOTE | |
| 924 | 208 | II, 1 | 200 |
| 1006 | 209 | ib., 5 | 201 |
| Scholie sur le v. 299 | 154 | ib., 7 | 202 |
| ÉSOPIQUES (FABLES) | | Très-nombreux passages de tous les | |
| Fable 291 (éd. Halm) | | livres. | |
| EURIPIDE | | | 409-444 |
| <i>Hippolyte</i> | | HÉSIODE | |
| vers 29-33 | 97 | <i>Travaux et Jours</i> , v. 57 | |
| 99 | 96 | | 468 |
| 103 | 96 | HISTORICORUM GRÆCORUM | |
| 214 | 43 | FRAGMENTA | |
| 261 | 445 | Voy. ARISTODÈME, EUSÈBE, | |
| 290-292 | 34 | PHILOCHORE, PRISCUS. | |
| 351 | 268 | HOMÈRE | |
| 379-389 | 22 | <i>Odyssée</i> | |
| 396 | 335 | I, 238 | 465 |
| 431 | 19 | XI, 144 | 466 |
| 449 | 6 | ib. 204 | 467 |
| 465 | 269 | HYPÉRIDE | |
| 703 | 53 | <i>Pour Euxénippe</i> | |
| 799 | 91 | Colonne 30 | 2 |
| 836-837 | 103 | 31-32 | 31* |
| 933 | 120 | fragment 210 Blass | 21 |
| 986 | 95 | INSCRIPTION (Ussing, Inscriptions | |
| 990 | 92 | grecques inédites, n° 57) | |
| 1002 | 271 | | 500 |
| 1018 | 93 | ISÉE | |
| 1052 | 261 | (Argument anonyme du plaidoyer | |
| 1076 | 270 | d') sur l'Héritage d'Aristarque, ligne | |
| 1091 | 94 | 20 Scheibe | |
| 1115 | 272 | | 193 |
| 1213-1214 | 286 | ISOCRATE | |
| 1228 | 70 | <i>A Démonique</i> , 46, page 12 B | |
| 1307 | 145 | | 194 |
| 1315 | 163 | LÉONIDAS | |
| 1346 | 262 | Voy. ANTHOLOGIE PALATINE | |
| 1369 | 264 | | |
| 1416-1422 | 265 | | |
| 1430 | 266 | | |
| 1459-1460 | 267 | | |
| <i>Iphigénie à Aulis</i> | | | |
| 968-969 | 69 | | |

| | | | |
|---|------|--|-----|
| LUCIEN | | ib. 53-54 | 488 |
| <i>Alexandre</i> | | ib. 61-62 | 489 |
| Ch. 2, p. 209 | 299 | ib. 95-97 | 490 |
| 34-35, p. 342 | 300 | III, 17 | 491 |
| <i>Sur les Familiars à gages</i> | | V, 12-13 | 492 |
| Ch. 1, p. 652 | 301 | VI, 82 (et scholie) | 493 |
| 27, p. 686 | 302 | VII, 46 | 494 |
| ib. ib. | 303 | PLATON | |
| <i>Sur la Manière d'écrire l'Histoire</i> | | <i>Gorgias</i> | |
| Ch. 6, p. 8 | 44 | page 483 A | 191 |
| 7, p. 8 | 63 | 523 C | 190 |
| 8, p. 10 | 89 | 527 C | 45 |
| 9, p. 12 | 57* | ib. C-D | 119 |
| 10, p. 13-14 | 363 | <i>Phédon</i> | |
| ib. p. 15 | 60 | page 62 A | 455 |
| 21, p. 29 | 364 | page 68 | 3 |
| 22, p. 30 | 51 | PLUTARQUE | |
| 24, p. 32 | 365 | <i>Vie de Sylla</i> | |
| 25, p. 33-34 | 366 | page 454 | 171 |
| 26, p. 34 | 367 | 455 | 179 |
| 37, p. 49 | 59 | POSIDIPPE | |
| ib. ib. | 368 | (Chez Athénée, XIII, page 596) | 33 |
| 50, p. 61 | 369 | PRISCUS (Fragmenta Historicorum | |
| 51, p. 62 | 370 | Græcorum, éd. K. Müller-Didot, tome | |
| ib. ib. | 371 | V, p. 24) | |
| ib. p. 62-63 | 372 | fragment I | 125 |
| 53, p. 63 | 52 | SCHOLIASTES | |
| 54, p. 64 | 61 | Voy. ARISTOPHANE, ESCHYLE, EURI- | |
| 59, p. 67 | 55 | PIDE, MUSÉE, PINDARE, SOPHOCLE. | |
| <i>Songe ou Coq</i> | | SOPHOCLE | |
| Ch. 14, p. 724 | 101 | <i>Antigone</i> | |
| 18, p. 730 | 102 | vers 4-6 | 380 |
| LYCURGUE | | 15 | 381 |
| Page 161. Voy. EURIPIDE, fragment | | 24-25 | 382 |
| d'Erechthée. | | 30 | 383 |
| LYSIAS | | 51 | 384 |
| VII, 2, | 100 | 62 | 385 |
| ib., 5, | 42 | 77 | 386 |
| MUSÉE | | 80 | 323 |
| vers 81 | 8 | 94 | 387 |
| 160 (et scholie) | 105 | 177 | 388 |
| 173 | 316* | 178 | 389 |
| 181 | 317 | 182 | 390 |
| 303-304 | 318 | 220 | 391 |
| NONNUS | | 280-281 | 392 |
| <i>Dionysiaques</i> | | 465-468 | 117 |
| III, 123 | 5 | 513 | 121 |
| XLVIII, 302 | 58 | 519 | 82 |
| PHILOCHORE | | 726 et 728 | 393 |
| (Chez Denys d'Halicarnasse, Lettre I | 167 | 990 | 394 |
| à Ammée, 9) | | 1112 | 84 |
| PINDARE | | 1170-1171 | 395 |
| <i>Olympiques</i> | | 1178 | 35 |
| I, 27 (éd. Tycho Mommsen) | 482 | 1183 | 396 |
| ib. 37-38 | 483 | <i>Électre</i> | |
| ib. 88-89 | 484 | 316 | 38 |
| ib. 99 | 485 | 1301-1302 | 36 |
| ib. 110 | 486 | <i>Œdipe à Colone</i> | |
| II, 35-36 | 487 | 250 | 122 |

| | | | | |
|-------------------------------------|----------|----------|--------------------------|----------|
| 263-269 | 107, 373 | | THÉOGNIS | |
| 277 | 109 | vers 19 | | 469 |
| 328 | 123 | 91 | | 470 |
| 495 | 115 | 453 | | 471 |
| 588-589 | 116 | 461-462 | | 472 |
| 813 | 106 | 675 | | 18 |
| 1003 | 37 | | THUCYDIDE | |
| 1426 | 374 | | Livre I | |
| 1662 | 110 | Ch. 36 | | 446 |
| <i>Œdipe Roi</i> | | 37 | | 447 |
| 409 | 108 | 43 | | 448 |
| 579 | 114 | 73 | | 449 |
| 622-629 | 113 | 124 | | 450 |
| 936 | 180 | 125 | | 451 |
| 987 | 67 | | Livre II | |
| 1076 | 375 | Ch. 8 | | 13 |
| | | 10 | | 68 |
| 39 | 196 | 11 | | 16 |
| 42 | 197 | 37 | | 254 |
| 55 | 198 | 40 | | 41* |
| 81 | 199 | 41 | | 39 |
| 268 | 376 | 52 | | 255 |
| 625 | 377 | 53 | | 256 |
| 1269 | 198 n. | ib. | | 40 |
| 1387 | 378 | 54 | | 260 |
| <i>Trachiniennes</i> | | 59 | | 257 |
| 160 | 172 | 64 | | 258 |
| 373 | 181 | 65 | | 259*, 88 |
| 714-718 | 173 | | TRIPHIODORE | 168 |
| 723 | 174 | vers 152 | | |
| 929 | 175 | | XÉNOPHON | |
| 935 | 111 | | <i>Anabase</i> , Livre I | |
| 941 | 177 | 1, 5 | | 337 |
| 1129 | 379 | ib. 11 | | 452 |
| 1216 | 336 | 2, 15 | | 453 |
| SOPHOCLE (Scholiaste de) | | 3, 5-6 | | 338 |
| Sur Antigone, v. 14, 33-34, 64, 69, | | ib. 18 | | 339 |
| 80-81 | 319-323 | 6, 6 | | 340 |
| THÉOCRITE | | 8, 10 | | 341 |
| <i>Idylle I</i> , v. 148 | 479 | 9, 27 | | 342 |
| XI, 50-51 (53-54) | 480 | | Mémorables, Livre I | |
| XV, 144 | 481 | 3, 1 | | 304 |

FIN.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOGIQUES ET HISTORIQUES

ONZIÈME FASCICULE

ÉTUDES SUR LES PAGI DE LA GAULE, PAR A. LONGNON,
ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

DEUXIÈME PARTIE
LES PAGI DU DIOCÈSE DE REIMS, AVEC QUATRE CARTES.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

RUE RICHELIEU, 67

1872

ÉTUDES
SUR
LES PAGI DE LA GAULE

PAR
AUGUSTE LONGNON
ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

DEUXIÈME PARTIE
LES PAGI DU DIOCÈSE DE REIMS, AVEC QUATRE CARTES.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU
1872

INTRODUCTION.

Ce n'est pas une étude sur les *pagi* de l'antique *civitas Remorum* que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs. La vaste étendue de pays jadis occupée par les *Remi*, et soumise d'abord à l'autorité spirituelle d'un seul prélat, fut démembrée vers la fin du V^e siècle par saint Remy, qui en détacha le *comté de Laon*, ainsi que le dit expressément Hincmar¹, pour former un nouvel évêché, suffragant de celui de Reims. Le diocèse de Reims, tel qu'il subsista depuis saint Remy jusqu'en 1790, offre donc l'image de la *civitas Remorum* privée du *comitatus Laudunensis*, et ce sont les divisions du diocèse de l'époque franque que nous nous proposons d'étudier dans le présent mémoire.

Depuis longtemps déjà, l'attention s'est portée sur ce sujet. Le savant Adrien de Valois, qui avait compulsé tant de textes, n'ignorait aucune des divisions géographiques dont nous allons entretenir nos lecteurs. Cet auteur énumère les pays compris, suivant lui, dans le diocèse de Reims du xvi^e siècle dans l'ordre suivant : le Rémois, le Dormois, le pays de Voncq, le *pagus Castrensis*, le *pagus Stadunensis*, le Porcien, le Mouzonnois, le Réthelois, pays plus moderne²; la Thiérache, la Montagne, l'Argonne, et autres dont il ne donne pas les noms³. De ces divisions, nous n'avons à étudier que les *pagi*, c'est-à-dire les divisions civiles antérieures au xi^e siècle ; nous devons donc exclure de notre cadre la Thiérache, la Montagne et l'Argonne qui n'ont presque toujours été que des régions naturelles ; quant au Réthelois, que Valois reconnaissait ne pas avoir coexisté

1. Voyez le passage de cet auteur cité dans notre premier fascicule, p. 25, note 2.

2. *Reilestinus, pagus recentior*. Telles sont les propres paroles de Valois.

3. Valesius, *Notitia Galliarum*, p. 470.

avec les *pagi* primitifs, il ne peut avoir place dans cette étude. Les sept autres divisions sont véritablement de notre ressort et ce sont leurs noms seuls, à l'exception de celui du Dormois, que nous retrouvons placés sous la rubrique *Civitas Remensis*, dans le tableau des divisions civiles de la Gaule franque dressé par M. Guérard¹.

Cependant Valois et Guérard ont nommé à tort le *pagus Staudunensis* parmi les *pagi* du diocèse de Reims ; nous avons montré d'une façon irréfutable, croyons-nous, que ce *pagus*, désigné vulgairement sous le nom d'Asténois, dépendait entièrement du diocèse de Châlons. Le nombre des *pagi* que nous avons à étudier aujourd'hui sera néanmoins de sept, parce que nous avons cru devoir ajouter aux pays nommés par les deux géographes le *pagus Tardinensis*.

En abordant l'étude des *pagi* rémois, nous nous sommes d'abord demandé si ces sept *pagi*, qualifiés de *comtés* à l'époque carolingienne, avaient laissé quelque trace dans les divisions féodales des temps postérieurs. Or, il ne subsistait plus que deux de ces comtés au douzième siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la féodalité ; ces comtés étaient le Rémois et le Porcien. Le Rémois, possédé par les archevêques, qui, par la suite, se qualifièrent même de ducs de Reims, n'était plus, autant qu'on peut en juger d'après les archives de l'archevêché de Reims, comparable au *comitatus Remensis* du neuvième siècle : ce n'était plus un corps compact, mais un État composé de châtellenies enchevêtrées dans les domaines des seigneurs féodaux voisins. Le comté de Porcien, sans doute par suite de partages opérés entre les enfants des anciens comtes et bien qu'il eût toujours Château-Porcien pour chef-lieu, n'était plus que l'ombre de lui-même. Un État féodal de quelque importance s'était fondé postérieurement au dixième siècle dans le diocèse de Reims, mais ne représentait aucun des comtés du neuvième siècle ; cet État, le comté de Rethel, créé peut-être par quelque cadet des comtes du Porcien et formé d'une fraction de ce pays, avait fini par comprendre la plus grande partie du pays *Castricensis* et de celui de Voncey.

Ce résultat négatif nous oblige à comparer ces mêmes *pagi* avec les subdivisions ecclésiastiques du diocèse. Mais, tandis que dans un grand nombre d'évêchés les *pagi* ont laissé des

1. *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule sous les rois Francs*, p. 148.

traces indélébiles de leur existence par suite de l'établissement dans la plupart de ces territoires d'archidiaconés qui leur avaient emprunté leurs noms et souvent leurs limites, le diocèse de Reims ne nous présente aucune ressource semblable. De toute antiquité, nous le trouvons partagé en deux archidiaconés seulement, distingués ordinairement par les qualifications de grand (*major*) et de petit (*minor*), et quelquefois par celles d'archidiaconé de Reims et d'archidiaconé de Champagne¹. Ces deux divisions n'étaient aucunement fondées sur les divisions civiles : il semble seulement que pour former le petit archidiaconé, on avait choisi cette partie du diocèse de Reims presque entièrement privée de bois, qui est désignée par Grégoire de Tours sous le nom de *Campania Remensis*². On ne doit donc pas s'étonner que ces archidiaconés n'aient pas correspondu aux *pagi*. Chacun d'eux avait été formé d'un certain nombre de doyennés, réunis sans égard à leur origine. Le petit archidiaconé de Champagne, par exemple, comprenait les doyennés de Dun, de Grandpré, de Cernay-en-Dormois, du Châtelet, d'Attigny, de Bétheniville, de Vesle et d'Epernay, c'est-à-dire six doyennés limitrophes des diocèses de Châlons et de Verdun, et deux doyennés intérieurs (Le Châtelet et Attigny). Ainsi, les territoires des deux plus grands *pagi* du diocèse, le Rémois et le Porcien, qu'un examen superficiel permettrait de croire englobés dans le grand archidiaconé, se trouvaient entamés par l'archidiaconé de Champagne ; en effet, les doyennés de Bétheniville, de Vesle et d'Epernay, étaient jadis compris dans le premier de ces pays, tandis que le doyenné du Châtelet paraît avoir été démembré, du moins en partie, du Porcien.

L'archidiaconé de Champagne divisait, en quelque sorte, le grand archidiaconé en deux parties inégales. La partie septentrionale, de beaucoup la plus étendue, comprenait les doyennés de Rumigny, de Launoy, de Mézières, de Mouzon, de Justine (plus tard de Rethel), et celui de St-Germainmont ; la partie méridionale

1. C'est à tort, croyons-nous, que M. Desnoyers (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 150), attribue à ces archidiaconés, pour le x^e siècle, les dénominations d'archidiaconé de France et d'archidiaconé de Champagne. Marlot auquel il renvoie (*Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 462), ne paraît rien dire de semblable. On consultera du reste, avec fruit, pour ce qui concerne l'antiquité de l'existence des deux archidiaconés rémois, le chapitre XXXVI du livre III de Marlot (t. I, p. 462 et suiv.) et la *Topographie ecclésiastique* de M. Desnoyers.

2. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. IV, c. 17 et l. V, c. 19.

était composée des doyennés de Lavanne, de Reims, de la Montagne et d'Hermonville; et ces deux portions ne se touchaient que sur un espace de sept kilomètres, aux confins des doyennés de Saint-Germainmont et de Lavanne.

Tel est le tableau du diocèse de Reims que nous fournis-
sent les pouillés et les autres textes propres à en établir la
topographie ecclésiastique, depuis le début du quatorzième
siècle jusqu'au dix-septième et peut-être même jusqu'au dix-
huitième, et ce sont là les divisions ecclésiastiques que nous
avons fait figurer sur les cartes qui accompagnent cette étude ¹.
Le pouillé rédigé par Bauni en 1776 et 1777 ² est le premier
document qui, à notre connaissance, montre quelques change-
ments apportés à cet état de choses: il nous offre cinq nouveaux
doyennés.

Trois des nouvelles circonscriptions sont établies dans le grand
archidiaconé: le chef-lieu du doyenné de Launoy ³ avait été

1. C'est là, du moins, la division indiquée dans le pouillé du diocèse de Reims, de 1303 à 1312, publié par Varin (*Archives. administ. de la ville de Reims*, t. II, p. 1046-1123). Les archiprêtres y sont désignés par les épithètes *major* et *minor*. Les dix-huit doyennés que nous venons d'énumérer sont seuls mentionnés sur la carte du diocèse de Reims de Sanson (milieu du xvii^e siècle). — Nous devons dire que nos cartes représentent l'image la plus exacte du diocèse de Reims; nous avons rétabli les divisions décanales à l'aide des documents du xiv^e siècle, en nous aidant des documents postérieurs lorsque les premiers n'étaient plus suffisants.

2. Voir ce pouillé dans Varin (*Archives administratives de la ville de Reims*, tome II, p. 1046-1123).

3. M. Desnoyers (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 136) s'exprime ainsi au sujet du doyenné de Launoy: « Supprimé et représenté au « xviii^e siècle par les deux doyennés d'Arches et de Braux qui, au xiv^e « siècle, faisaient partie du grand doyenné de Mézières. » L'attribution d'Arches et de Braux à l'ancien doyenné de Mézières paraît inexacte, mais cette erreur est très-excusable. Le pouillé de 1303-1312 place, il est vrai, dans le doyenné de Mézières, la paroisse d'Arches et ses deux succursales: « Parrochia de Archiis: ibi sunt tres succursus. In dicta « villa veneratur S. Lambertus, in alio Beata Virgo, et in alio Beatus « Petrus. Patronus archidiaconus Remensis » (Varin, *Arch. adm.*, t. II, p. 1078); mais ce passage est en partie contredit par un article du même pouillé qui nomme l'église d'Arches parmi celles du doyenné de Launoy: « Parrochia de Archiis fundata in honore Beati Lamberti. Patronus « archidiaconus Remensis » (Ibid., p. 1069). Cette contradiction peut s'expliquer ainsi: les annexes dédiées à la Vierge et à saint Pierre, qui ne sont évidemment autres que les églises succursales de Montcy-Notre-Dame et de Montcy-Saint-Pierre, unies encore à la fin du siècle dernier à l'église de Charleville (voir le pouillé de 1776, *ibid.*, p. 1068), dépen-

transporté à Charleville (jadis Arches); et Braux, paroisse comprise dans cette circonscription et située sur la rive gauche de la Meuse, était devenu le centre d'un doyenné de très-faible étendue, formé en grande partie de villages placés sur la rive droite du même fleuve et démembrés du doyenné de Mézières¹; le doyenné de Mouzon en formait alors deux, qualifiés de Mouzon-Meuse et de Mouzon-Bar; enfin, l'ancien doyenné d'Hermonville avait été divisé en deux doyennés dont Hermonville et Fismes étaient les chefs-lieux. Dans l'archidiaconé de Champagne, le dédoublement des doyennés d'Attigny et du Châtelet avait donné naissance aux nouveaux doyennés du Chesne et du Vallage.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire entre l'époque de la rédaction du pouillé de Bauni (1777) et le changement radical apporté dans le nombre et les limites des diocèses par la Révolution, on trouve l'indication du partage du doyenné de Grandpré en deux doyennés dont aucun ne garda la dénomination primitive : ce sont ceux de Buzancy et de Varennes². Cette dernière modification porta à vingt-quatre le nombre des doyennés du diocèse.

daient sans doute, avant cette union, du doyenné de Mézières, et, leur annexion à l'église d'Arches du doyenné de Launoy, déplaçant quelque peu la limite des deux circonscriptions, a pu embarrasser parfois les rédacteurs de pouillés ou de comptes de décimes, qui, naturellement, travaillaient toujours sur les documents antérieurs. Nous trouvons, par exemple, dans le compte des décimes de 1346, au nombre des bénéficiaires du doyenné de Mézières, le grand archidiacre désigné comme *patronus de Archiis* et son revenu estimé 21 livres (*Ibid.*, p. 1080), tandis qu'une main du xv^e siècle, sans doute dans un but de correction, a ajouté au chapitre du doyenné de Launoy le *presbyter de Archiis* dont le revenu est évalué à 20 livres (*Ibid.* p. 1071).

Pour ce qui est de Braux, nous nous fondons, pour le comprendre dans le doyenné de Launoy, sur le pouillé de 1302-1312, où il figure parmi les paroisses de cette circonscription (*parrochia de Braquis*: Varin, *Arch. adm.*, t. II, p. 1070). Il est vrai cependant que le compte de 1346 nomme le *presbyter de Braquis*, dont le revenu est estimé à 26 livres, parmi les ecclésiastiques du doyenné de Mézières (*Ibid.*, p. 1080); mais, là encore, le correcteur du xv^e siècle a ajouté ce personnage avec indication du même revenu aux bénéficiaires du doyenné de Launoy (*Ibid.*, p. 1071).

1. Voir dans le pouillé de 1776-1777 (Varin, *Arch. adm.*, t. II, p. 1070-1071), la liste des sept cures et des sept succursales formant le doyenné de Braux; la plupart de ces églises, c'est-à-dire celles qui sont situées à l'est de la Meuse et de la Semois, faisaient précédemment partie du doyenné de Mézières.

2. Desnoyers, *Topographie ecclésiastique de la France*, p. 141.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'établissement de ces nouveaux doyennés ait donné lieu à une distribution différente des paroisses du diocèse; les quelques différences que l'on remarque ordinairement entre la constitution des doyennés du quatorzième et celle des doyennés du dix-huitième siècle consistent dans l'annexion de certaines églises peu importantes, situées sur la limite d'une de ces divisions, à quelque cure voisine comprise dans un doyenné limitrophe. En un mot, les paroisses ne reçurent pas, ainsi que l'a cru un savant fort compétent, une distribution nouvelle ¹.

Bien que le premier coup d'œil jeté sur les archidiaconés du diocèse de Reims fasse mal augurer de l'utilité d'une comparaison des *pagi* rémois avec les subdivisions ecclésiastiques, nous avons dû nous y arrêter, en ne tenant compte toutefois que des divisions décanales et sans faire attention à leur répartition entre les deux archidiaconés. Si l'on adopte l'exactitude de cette comparaison, qui est basée sur une étude consciencieuse des textes relatifs aux divisions de l'époque franque, on ne pourra se refuser à admettre les conjectures suivantes, qui n'en sont que la conséquence :

Dès le début de la domination franque, chaque chef-lieu de division civile était généralement pourvu d'une église qui devint ensuite le centre d'une des circonscriptions du diocèse. Si l'on s'en rapporte au grand testament de saint Remy, qui remonte au moins au commencement du x^e siècle, en ne le considérant que comme une pièce apocryphe peu antérieure à Flodoard, il existait alors diverses églises secondaires non épiscopales, auxquelles saint Remy aurait laissé quelques biens; c'étaient, outre les nombreuses églises de la ville de Reims, l'*ecclesia Mosomagensis* ²,

1. « L'archidiaconé de Champagne, — dit M. Desnoyers, en parlant des » modifications opérées vers le xviii^e siècle, — subit des changements plus » considérables; on y introduisit quatre nouveaux doyennés et on en » distribua différemment les paroisses. » Au lieu de quatre doyennés nouveaux, c'est deux qu'il faut lire, ainsi que le prouve la suite du texte de M. Desnoyers. La seule modification notable que nous ayons remarquée dans la répartition des paroisses eut lieu sur les limites des doyennés d'Attigny et de Bétheniville; nous en parlons plus loin, à la fin du chap. I^{er}.

2. « Mosomagensi (ecclesiae) solidos quinque; Vongensi, agrum apud » officinam molinaram quae ibi est constituta; Catarigensi ecclesiae, soli- » dos quatuor; totidemque Portensi pro commemoratione mei nominis » inferentur. » Ce testament est inséré dans l'*Histoire* de Flodoard, l. I, c. 18.

l'eccllesia Vongensis, l'eccllesia Catarigensis et l'eccllesia Porcensis. Or ces églises représentent autant de *pagi* du diocèse de Reims, le pays de Mouzon, celui de Vongq, le *pagus Castricensis*¹ et le Porcien. Voilà donc, en dehors du Rémois, quatre *pagi* du diocèse donnant chacun, à l'époque franque, leur nom à une église dont le pouvoir s'étendait naturellement sur le ressort de chacun de ces *pagi*. On peut objecter qu'en adoptant cette hypothèse, il resterait deux *pagi* dépourvus d'église, le Tardenois et le Dormois; mais le premier ne dépendait du diocèse de Reims que pour une portion restreinte dans laquelle sa capitale ne paraît pas devoir être cherchée, et son église, s'il en avait une, étant située dans le diocèse de Soissons, n'avait aucun droit aux libéralités du métropolitain. L'objection ne conserverait donc de valeur que pour le Dormois; mais peut-être au VI^e siècle, époque à laquelle remonte, sinon la lettre, du moins l'esprit du testament, le paganisme avait-il empêché l'érection d'une église dans la partie sud-est du diocèse. Le triomphe tardif du christianisme dans cette contrée n'aurait rien d'étrange: Grégoire de Tours ne nous apprend-il pas qu'au milieu du sixième siècle, les habitants du pays d'Ivoy étaient encore plongés dans l'idolâtrie²? Or le pays d'Ivoy, situé dans l'évêché de Trèves sur les confins de ceux de Reims et de Verdun, était, par cela même, limitrophe du Dormois, et les chefs-lieux de ces deux territoires n'étaient distants que de 33 kilomètres.

Lorsque le Dormois fut pourvu d'une église, le territoire de chacun des *pagi* rémois dut être considéré comme une circonscription

1. L'attribution de l'*eccllesia Catarigensis* au *pagus Castricensis* peut à première vue paraître inexacte; on a vu, il est vrai, dans cette église celle de Chéry (comm. du cant. de Braisne, Aisne), au diocèse de Soissons, mais cette hypothèse est gratuite et rien ne prouve que l'ancien nom de Chéry fut *Catarigum*. On doit surtout tenir compte de la place que le nom de l'*eccllesia Catarigensis* occupe à la suite des noms de Mouzon et de Vongq et avant celui du Porcien. Ne serait-il pas étrange que saint Remy (en supposant l'authenticité de ce testament) après avoir avantagé de quelques dons les églises épiscopales de Laon, de Soissons, de Châlons et d'Arras, ait été compter parmi ses héritières une petite église rurale d'un diocèse autre que le sien? Remy avait, il est vrai, laissé le village de Fagnières (Marne) et huit sous à l'église de Saint-Memmie, mais cette église était autrement située que Chéry: elle s'élevait tout auprès de Châlons. Il est donc permis de supposer que *Catarigensis* est une forme altérée de *Castricensis*.

2. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. VIII, c. 15. Voir dans ce chapitre le récit fait à l'évêque de Tours par le diacre Vulfilaïc (saint Walfroy), fondateur d'un monastère voisin d'Ivoy.

ecclésiastique, de même que jadis chaque *civitas* gallo-romaine était devenue un diocèse. Six doyennés primitifs, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, existaient dès lors, et l'un d'eux, celui de Reims, avait dû étendre son action sur la partie du Tardenois comprise dans le diocèse de Reims. Avec le temps, les progrès du christianisme, le développement des ressources ecclésiastiques, permirent de créer de nouvelles églises et amenèrent l'établissement de nouveaux doyennés, qui le plus souvent durent être démembrés des divisions ecclésiastiques antérieures et non pas formés arbitrairement de territoires arrachés à l'un ou à l'autre. Tout porte à croire que la division du diocèse qu'on trouve dans les derniers siècles du moyen-âge existait dès l'époque où l'on attribua un territoire fixe à chacun des archidiaconés de l'église de Reims; autrement, il serait impossible de s'expliquer la situation des doyennés de Bétheniville, de Vesle et d'Epernay (débris du Rémois), et du doyenné du Châtelet (démembré du Porcien), en dehors du grand archidiaconé ou archidiaconé de Reims, qui comprenait, outre le Mouzonnais et le *pagus Castri-censis*, une partie du Rémois et presque tout le Porcien. Ces faits démontrent que, dans certains cas, on aurait tort de trop se préoccuper des limites des archidiaconés et qu'il serait bien préférable de s'attacher aux doyennés (ou archiprêtres, suivant les contrées), en cherchant cependant à recomposer les doyennés primitifs à l'aide des textes relatifs aux *pagi*.

Voici quelle aurait été, suivant ce système appliqué aux études qui suivent, la subdivision successive du diocèse de Reims :

| <i>Divls. de l'époque franque</i> | <i>Doyennés du XIV^e siècle</i> | <i>Doyennés en 1789.</i> |
|-----------------------------------|---|--------------------------|
| | Reims. | Reims. |
| | Hermonville. | { Hermonville. |
| | | { Fismes. |
| Pagus Remensis. | La Montagne. | La Montagne. |
| | Epernay | Epernay. |
| | Vesle | Vesle. |
| | Bétheniville | Bétheniville. |
| | Lavanne. | Lavanne. |
| | Saint-Germainmont . . | Saint-Germainmont. |
| | Le Châtelet | { Le Châtelet. |
| | | { Le Vallage. |
| Pagus Porcensis. | Justine, près Rethel . . | Rethel. |
| | Launoy. | { Charleville. |
| | | { Braux. |
| | Rumigny. | Rumigny. |

| | | |
|--------------------------|--------------------------|-------------------------|
| Pagus Castricensis . . . | Mézières | Mézières ¹ . |
| Pagus Mosomensis. . . . | Mouzon. | { Mouzon-Meuse. |
| | | { Mouzon-Bar. |
| Pagus Vongensis. | Attigny. | { Attigny. |
| | | { Le Chesne. |
| | { Dun. | { Dun. |
| Pagus Dulcomensis. . . | { Grandpré. | { Buzancy. |
| | { Cernay-en-Dormois. . . | { Varennes. |
| | | { Cernay. |

Nous n'avons pu mentionner dans ce tableau le *pagus Tardienensis* parcequ'il ne comprenait, dans le diocèse de Reims, qu'une portion des doyennés d'Hermonville et de la Montagne, dépendant pour la majeure partie du *pagus Remensis*. Nous nous contenterons de rappeler ici que, dans le diocèse de Soissons, le territoire du *pagus Tardinensis* fut divisé jusqu'en 1661 en deux doyennés dits de Bazoches et de Fère, qui ne formaient que la moitié d'un archidiaconé empruntant sa dénomination au Tardenois.

1. Nous avons fait remarquer plus haut, p. 5, que ce doyenné avait perdu, au XVIII^e siècle, quelques paroisses qui avaient été données au doyenné de Braux.

CHAPITRE I.

LE RÉMOIS

(*Pagus Remensis.*

Le Rémois, bien qu'ordinairement désigné dans les anciens titres sous le nom de *pagus Remensis*, est nommé *pagus Remtianus* dans le capitulaire de Servais, en 853. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer que cette forme adjectivale, toute bizarre qu'elle paraisse, a été fréquemment employée en français dans les derniers siècles du moyen-âge. En effet, à cette époque, nous trouvons dans certaines villes voisines de Reims, la *porte Rancienne* et la *rue Rancienne*; les documents mentionnent aussi en Champagne des routes qualifiées de *voie Rancienne*¹, et un village voisin de la cité métropolitaine, nommé en latin *Nova villa in Monte Remensi*, est dit en français du quatorzième siècle la *Nueville en Mont-Rentien*². C'est chez un poète du règne de Philippe-Auguste que nous rencontrons pour la première fois la forme vulgaire de *Remtianus*: le trouvère désigne le Rémois sous le nom de *Raincien*:

1. Nous avons souvent rencontré dans les aveux et dénombrenents conservés aux Archives Nationales (série P), la dénomination de *Rancienne* appliquée à des portes ou à des rues d'Épernay et de Châlons. Les mêmes documents nous ont fait connaître des *voies ranciennes*.

2. Ce village qui semble être la Neuville, hameau dépendant des communes de Courcy et de Saint-Thierry (Marne), est appelé en latin *Nova villa de Monte Remensi*, v. 1260 (Nécrologe de l'église de Reims, dans Varin, *Archives législatives de la ville de Reims*, 2^e partie, *Statuts*, t. I, p. 81). — *Nova villa in Monte Remensi*, 1303-1312 (*Arch. admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1047-1048). Nous trouvons le même lieu désigné en français sous les formes suivantes: *La Nueville à Mont-Rantien*, comm. du xiv^e siècle (Varin, *Arch. admin.*, t. I, p. 1090). — *La Nueville à Mont-Rancien*, 1322 (*Ibid.*, t. II, p. 1318). — *La Nueville-en-Mont-Rancien les Reims*, v. 1371 (*Arch. nationales*, S. 5036, n° 31). — *La Nuefreville à Montrancien*, 1384 (Varin, *Arch. adm.*, t. III, p. 582). — *La Nueville-en-Morrencien*, 1389 (*Arch. nationales*, S. 5036, n° 26). — *La Nueville-en-Mont-Rainssien*, 1496 (Varin, *Arch. adm.*, t. III, p. 865).

Cil qui mist cest conte en romans,
Où il a fait noter biaux chans
Por remembrance des chançons,
Veut que ses pris et ses renons
Voist en Raincien, en Champaigne ¹.

Les recherches que nous avons faites sur le *pagus Remensis* nous ont démontré combien est peu acceptable la théorie qui distingue les *pagi* en *maiores* et en *minores* ². Si l'on admettait cette théorie, on devrait distinguer un *pagus Remensis* comprenant le territoire entier de l'ancienne *civitas Remorum* et un *pagus Remensis* ne s'étendant que sur une petite étendue de pays aux environs de la ville archiépiscopale; or, nous n'avons trouvé, parmi les nombreux documents qui mentionnent le *pagus Remensis*, aucun texte qui permette de supposer que cette désignation ait été appliquée à l'ensemble du diocèse de Reims, même au diocèse de Reims tel qu'il fut après le démembrement opéré par saint Remy.

Nous avons trouvé la mention du *pagus Remensis* dans plus de vingt documents, dont le plus ancien remonte à la fin du ^{vi}e siècle, tandis que le plus moderne ne date que du onzième.

1. Grégoire de Tours est le plus ancien auteur qui mentionne le *pagus Remensis*; il y passa, en 591, lorsqu'il se rendait auprès du roi Childeberrt³.

2. Suivant une charte de 650 environ, Grimoald donna à l'évêque Remacle et aux monastères de Malmédy et de Stavelot dont il était abbé, la *villa Germiniacum* située dans le *pagus Remensis* avec tous ses accessoires, à savoir deux moulins sur la Suippe (*suos molendinos in Supia*), une vigne in *Boterio* et une autre *appendicia que dicitur Terune juxta fluvium Axina* ⁴. Grimoald avait acquis *Terune* de Godetrude; ce lieu ne peut donc être regardé comme une dépendance directe de *Germiniacum* qui avait été donné à ce même personnage par le roi Sigebert et, par conséquent, sa situation dans le

1. Tels sont les vers du début du roman de *Guillaume de Dole* (*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 826).

2. Cette distinction des *pagi maiores* et *pagi minores* a été adoptée par Guérard, *Essai sur le système de divisions territoriales*, p. 47.

3. « *Fuerit nobis causa quaedam Childeberti regis adire praesentiam. Pergentibus quoque nobis, iter per pagum Remensem aggressi sumus.* » (*Miracula sancti Martini*, l. IV, c. 26).

4. Pardessus. *Diplomata, chartae, epistolae, leges*, t. II, p. 192.

pagus Remensis n'est pas indiquée par la charte; du reste Terron-sur-Aisne¹ (c'est le nom moderne de *Terune*) est distant de *Germiniacum* de vingt-deux kilomètres. — La traduction de *Germiniacum* peut embarrasser au premier coup d'œil, car on ne trouve qu'une seule localité du nom de Germigny dans le territoire de l'ancien diocèse de Reims, et, ce village, situé au sud-ouest de Reims, ne peut convenir au *Germiniacum* qui comptait comme annexes deux moulins construits sur la Suippe. Mais il existait jadis une autre paroisse de ce nom, avec une église dédiée à saint Remacle lui-même², entre la Neuville-en-Tournafuy (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Juniville) et Cauroy-lès-Machaut (même dép., arr. de Vouziers, canton de Machaut); et le lieu où elle s'élevait fait partie de la première de ces deux communes. Germigny, éloigné de la Suippe de huit kilomètres environ, était nommé indifféremment Germigny-Pend-la-Pie et Germigny-lès-Machaut; il fut, dit-on, détruit dans les guerres du seizième siècle.³

3. Un privilège accordé par Nivard, évêque de Reims, vers 662, à l'abbaye naissante d'Hautvillers (Marne, arr. de Reims, canton d'Ay) nous apprend quelques circonstances de la fondation de cette maison. Berchair ayant demandé à l'évêque un lieu où il pût vivre selon la règle des saints Benoît et Colomban, Nivard lui donna le *locellus qui dicitur Altivillaris, in fine Remensi super fluxum Maternae prope villam Disiacum*⁴, domaine qu'il avait acquis par échange de Bavo et de Théodram. Il y ajouta la villa de *Disiacum* avec son église dédiée à saint Timothée; Hautvillers dépendait alors de cette paroisse⁵. Le fait de la subordination d'Hautvillers à *Disiacum*, aujourd'hui Dizy (Marne, arr. de Reims, canton d'Ay) nous permet de compter également ce dernier village, dont le territoire est contigu à

1. Terron-sur-Aisne, Ardennes, arr. et canton de Vouziers.

2. Voir le pouillé de 1303-1312 dans Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1108.

3. Telle est du moins la date que M. Jean Hubert (*Géographie historique du département des Ardennes*, p. 280) assigne à la destruction de Germigny. Cassini (au siècle dernier) indique « le bois et la croix de Germigny, village détruit. »

4. Pardessus, *Diplomata, chartae, leges, etc.*, t. II, p. 129.

5. « Villam quoque Disiacum cum ecclesia et altare beati Timothei » martyris, in cujus parochia situs est Altivillaris locus. » L'église de Dizy n'a pas changé de vocable et a appartenu, jusqu'à la révolution, à l'abbaye d'Hautvillers (voir les pouillés publiés par Varin, *Archives administ. de la ville de Reims*, t. II, p. 1121).

celui d'Hautvillers, parmi les localités du *finis Remensis* ¹.

4. Vers 664, Childéric, roi des Francs, confirma, à la prière de saint Remacle, la donation que son oncle, le roi Sigebert, avait faite, aux monastères de Stavelot et de Malmédy, de la *villa* de *Germiniacum*, située *in pago Remensi* et dont dépendaient deux moulins sur la Suippe et une vigne *in Beterio* ². Cette confirmation pourrait faire douter de l'authenticité de la charte de 650, qui attribue cette donation à Grimoald. Mais, ainsi que l'ont fait remarquer fort judicieusement Bréquigny et la Porte du Theil, on doit se rappeler que, suivant le plus ancien de ces documents, Germigny aurait été donné à Grimoald par Sigebert; or, il se pourrait que ce prince ne l'eût cédé qu'à titre viager et que Grimoald désirant en assurer la possession aux monastères de saint Remacle ait fait ratifier cette donation par le roi ³.

5. Un diplôme de Dagobert II, en date du jour des calendes d'août de la quatrième année de son règne (1^{er} août 677), confirme le don fait par Sigebert, père de ce prince, aux moines de Stavelot et de Malmédy. Les termes géographiques employés dans cette pièce sont identiques à ceux de l'acte précédent ⁴.

6. Une charte du comte Roger et de sa femme Euphrasia compte le roi Charles au nombre des bienfaiteurs de l'abbaye de Charroux fondée par eux au diocèse de Poitiers en 785. Parmi les diverses propriétés dont Charlemagne avait doté le nouveau monastère, on remarque *in pago Remensi Villam dominicam* ⁵. C'est aujourd'hui Villedommange (Marne, arrondiss. de Reims,

1. On nous accusera peut-être d'avoir confondu ici le *pagus* et le *finis*; nous dirons donc une fois pour toutes que, lorsque les mots *finis* et *territorium* ne sont pas employés dans un sens restreint tel que le sont ceux de *finage* et de *territoire* appliqués à nos communes actuelles, il est certainement question du *pagus*.

2. Pardessus, *Diplomata, chartae, etc.* t. II, p. 137-138.

3. *Ibid.* Prolégomènes, p. 83; t. II, p. 13. Il est à remarquer que les dépendances de Germigny indiquées dans les diplômes de Childéric II et de Dagobert II sont les mêmes que dans la charte de Grimoald. On n'y remarque point toutefois Terron-sur-Aisne lequel, on s'en souvient, n'avait pas été donné à Grimoald par le roi.

4. Pardessus, *Diplomata, chartae, etc.* t. II, p. 176. Voir pour la date le recueil de Bréquigny, *Diplomata, chartae, etc.*, t. I, p. 282.

5. Mabillon. *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. II, p. 712. La situation de Villedommange dans le *pagus Remensis* est encore indiquée dans un diplôme accordé par Charles-le-Chauve au monastère de Charroux à la demande de l'abbé Guillaume (*Recueil des historiens de France*), t. VIII, p. 612).

cant. de Ville-en-Tardenois), dont la paroisse, au ^{xiv}^e siècle, était encore à la présentation de l'abbé de Charroux ¹.

7. La vie de saint Trésain publiée pour la première fois par Colgan et qui, de l'avis de cet éditeur, aurait été écrite au ^{viii}^e siècle ², nous parle aussi du Rémois. Trésain, écossais de nation, venu en Gaule avec ses six frères et ses trois sœurs, se mit au service d'un habitant du *pagus Remensis*. Celui-ci crut ne pouvoir faire qu'un porcher de cet étranger, auquel la langue franque était peu familière, et Trésain garda les pourceaux de son maître dans un lieu nommé *Mutiniacus*, où il y avait une église dédiée à saint Martin. Un passage de cette vie que nous reproduisons en note ³ place Mutigny ⁴, car tel est le nom moderne du lieu où résidait Trésain, dans le *pagus Remensis*.

8. Un diplôme des empereurs Louis et Lothar, que l'on rapporte à l'an 818, confirme à l'église de Reims la possession de divers biens dont ces princes viennent d'ordonner la restitution ⁵. Parmi ces biens, il y en avait qui étaient situés dans le *pagus Remensis*, à la *villa Lucida* et à *Proviliacum*. La *villa Lucida* n'est autre que Ludes ou plutôt Lude, comme on écrivait jadis; ce village fait partie du canton de Verzy (Marne, arrondissement de Reims). Quant à *Proviliacum*, c'est aujour-

1. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1054 et 1056.

2. Colgan, *Acta sanctorum Hibernæ*, cité par les Bollandistes. Les Bollandistes n'admettent pas cette date du ^{viii}^e siècle et croient que la vie de saint Trésain est antérieure à 660. Ils se fondent sur ce que Trésain reposait dans l'abbaye d'Avenay, laquelle n'est pas mentionnée par le biographe, et concluent de ce fait que l'hagiographe a composé son œuvre avant Childéric II, sous le règne duquel fut fondé ce monastère. Mais ces raisons ne sont pas admissibles; car il est question dans la vie de Trésain de l'abbaye d'Hautvillers dont l'établissement est contemporain de celui d'Avenay : « Deinde propositum est, ut ferretur ad Altivillarense cenobium..... » (*Acta Sanctorum*, t. II de février, p. 55). »

3. « Adhaesit uni regionis incolarum, in pago scilicet Remensi super Maternam fluvium. Et cum vidisset eum dominus ejus Scotorum genere natus et francigenae linguae penitus inscius, commisit illi peculium porcorum quod vilis est et sordidus in omni genere gregum... In eo igitur loco custodiebat gregem predictus domini famulus. Est locus qui dicitur Mutiniacus ubi est ecclesia in honore beati Martini dicata » (*Acta Sanctorum*, t. II de février, p. 54).

4. Mutigny, Marne, arrondissement de Reims, canton d'Ay. L'église de ce lieu fut toujours consacrée à Saint-Martin (Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1121 et 1122).

5. Le texte de ce diplôme nous a été conservé par Flodoard (*Historia Remensis ecclesiae*), l. II, c. XXIX).

d'hui Prouilly¹ (Marne, arrondiss. de Reims, canton de Fismes).

9. Par un acte d'échange daté du 4 juillet 854, entre Louis, abbé de Saint-Denis, et Betto, *vir inluster*, celui-ci abandonna à l'abbaye de Saint-Denis ses possessions *in pago Remensi, in villa Bromereicurtis et in villa Frigili*, consistant en quatorze manses et demi, une église et soixante serfs (*man-cipii*) de l'un et l'autre sexe². — S'il est facile de fixer la position de *Bromereicurtis*, aujourd'hui Berméricourt (Marne, arr. de Reims, canton de Bourgogne), il l'est moins de dire quel est le lieu qui représente *Frigilus*. Toutefois, comme *Frigilus* a dû former *Froil* ou *Frel*³, il n'est pas impossible qu'il s'agisse ici de Fresnes⁴, village qui n'est éloigné de Berméricourt que de sept kilomètres; en ce cas le nom de *Frênes*, qui semble de prime abord dérivé de *Fraxini*, résulterait d'une mauvaise prononciation de *Frel*⁵ (*Frigilus*).

10. Par un diplôme du 20 juin 867, Charles le Chauve donna à l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, pour la dédommager des dévastations des Normans, certains biens *in quadam villa in Remensi comitatu sita, cui est vocabulum Floriacus*⁶. Il faut, pour traduire ce nom, se prononcer entre Fleury-la-Rivière (Marne, arr. d'Épernay, canton de Dormans) et le Petit-Fleury, autrefois Fleury-la-Montagne (comm. de Sermiers, même départem.). Mais le doute n'est pas permis : c'est de Fleury-la-Rivière qu'il est question; en effet ce village est une des très-rares paroisses de l'ancien diocèse de Reims dont l'église est sous l'invocation de saint Maur⁷, et il est vraisemblable que ce vocable est dû à la possession de Fleury par les religieux de Saint-Maur-les-Fossés.

1. Adrien de Valois (*Notitia Gall.*, p. 470) dit que ce lieu n'est autre que celui où s'éleva la célèbre abbaye de Preuilly : « Frodoardus in pago « Remensi ponit, locum abbatie titulo illustrem vulgo *Preuilli*. » Pour montrer combien cette assimilation est fautive, on n'a qu'à faire remarquer que cette abbaye du diocèse de Sens était située sur le flanc d'Egligny (Seine-et-Marne, arr. de Provins, cant. de Donnemarie-en-Montois).

2. Tardif, *Monuments historiques*, p. 105.

3. De même que *frigidus* a fait *froid*; *rigidus*, roide, raide.

4. Marne, arr. de Reims, canton de Bourgogne.

5. Cette transformation n'est d'ailleurs pas sans exemple : *margula* a donné *marne*, autrefois *marle*.

6. Tardif, *Monuments historiques*, p. 127.

7. Voir les pouillés de Reims du xiv^e et du xviii^e siècles, dans Varin (*Arch. admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1053).

11. Le catalogue des villages possédés par l'abbaye de Lobbes, au diocèse de Cambrai, catalogue daté de la quatorzième année du règne de Lothar (Lothar, fils de l'empereur Lothar I^{er}), c'est-à-dire de 869, mentionne une localité du *pagus Remensis*, nommée *Briania*¹. Le vicaire Vos, qui a publié cette curieuse pièce, propose pour traduction de *Briania*, Brienne (Aube) ou Braisne (Aisne)². Mais ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'est acceptable : Brienne est du diocèse de Troyes, Braisne du diocèse de Soissons, et l'on sait du reste que cette dernière localité ne s'est jamais appelée *Briania*. Ce nom désigne simplement Brienne (Ardenne, arr. de Rethel, canton d'Asfeld), village du diocèse de Laon à la vérité, mais le seul de cet évêché qui ait suivi quelquefois les destinées du diocèse de Reims dont il était limitrophe³.

12. Le troisième livre des Miracles de saint Denis, rédigé vers 877 et vraisemblablement dans le diocèse de Reims⁴, mentionne *Ventilais* et *Broilus*, en qualifiant ces lieux de bourgs des Rémois⁵. Ce texte indique donc la situation de Ventelay et de Breuil-sur-Vesle, villages du canton de Fismes (Marne, arr. de Reims), dans le *pagus Remensis*, et ce fait nous est confirmé par un document plus récent, le Polyptyque de saint Remy de Reims.

13. Par un diplôme du 29 octobre 886, l'empereur Charles le Gros confirma l'église de Saint-Martin-de-Tours dans la possession de *Turnum, in Remensi pago, super fluvium Maternam positum*⁶. Il s'agit ici de Tours-sur-Marne (Marne, arr. de Reims, canton d'Ay), dont la seigneurie appartenait encore au siècle dernier, pour la plus grande partie, aux chanoines de Tours⁷.

1. « In pago Remensi: Briania. » (Vos, *Lobbes, son abbaye et son chapitre*, t. I, p. 425).

2. « Brienne sur l'Aube ou Braisne, près de Fismes (Marne). » (Vos, *Ibid.*) Fismes est compris, il est vrai dans le département de la Marne, mais Braisne est un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Soissons (Aisne).

3. Le territoire de Brienne, qui forme une rentrée dans le diocèse de Reims (voir la carte), dépendait de la généralité de Champagne et de l'élection de Reims.

4. Ce livre ne contient que le récit de miracles opérés sur des habitants des diocèses de Reims et de Laon en 876 et 877 ; il a été publié avec les deux autres livres par Mabillon (*Acta sanctorum ord. S. Ben.*, 3^e siècle, t. II, p. 343-365).

5. « Ventilais Remorum dicitur vicus » (*Miracula sancti Dionysii*, l. III, c. 5). — « Alteram Broilus Remorum habuerat vicus. » (*Ibid.*, l. III, c. 15).

6. *Recueil des historiens de France*, t. IX, p. 355.

7. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1122.

14. Un diplôme de Charles le Simple, en date du 31 mai 922, ordonne la restitution à l'abbaye de Saint-Thierry d'une *villa* du nom de *Marzella* située *in pago Remense*, sur la réclamation des religieux qui, à l'appui de leurs prétentions, avaient produit un diplôme de Charles le Chauve¹. Le nom de *Marzella* se retrouve dans celui de Marzelle, simple maison de la commune de Trigny (Marne, arr. de Reims, cant. de Fismes).

15. Un diplôme de Louis d'Outremer, donné le 31 novembre 953, confirme la donation qu'Ordilo, chapelain du roi, avait faite à l'abbaye de Saint-Remy de Reims, d'une terre *in comitatu Remensi, in villa quae dicitur Villare, sitam*². Si l'on s'en rapportait à l'opinion des religieux de Saint-Remy du xvii^e siècle, la propriété d'Ordilo serait la seigneurie de Villers-en-Selve, ou comme l'on dit aujourd'hui, de Ville-en-Selve (Marne, arr. de Reims, cant. de Verzy); cette opinion leur fit remettre en 1691 le diplôme de Louis IV au marquis de Louvois, qui venait d'acquérir cette seigneurie de l'archevêque de Reims, abbé commendataire de Saint-Remy³. Pourtant, dans une liste de bienfaiteurs de l'église de Saint-Remy, rédigée dans ce monastère, liste qui peut remonter au xi^e siècle, on voit figurer *Oidelo*, comme donateur de *Villare Asnenun*⁴. Cette opinion, émise à une époque bien plus rapprochée de la donation, nous semble mériter plus de créance; aussi n'hésitons-nous pas à traduire le *Villare* du diplôme par Villers-aux-

1. « *Fratres cenobii sancti Theodorici detulerunt nobis preceptum ab antecessore nostro domno Karolo sibi collatum de villa quadam quae dicitur Marzella sita in pago Remense, reclamantes victui eorum injuste eam esse subtractam.* » (Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 71).

2. Ce diplôme existe aux archives départementales de la Marne (15^e boîte du duché de Louvois); c'est la plus ancienne pièce originale que possède ce dépôt. Elle a été publiée par Marlot et par Dom Bouquet.

3. Voir dans la liasse 410 du fonds de Saint-Remy (Archives départementales de la Marne) l'inventaire des titres « de la terre et seigneurie de Villenselve » remis par l'abbé et le couvent de Saint-Remy au marquis de Louvois, adjudicataire de la terre, le 17 mars 1691. On y voit figurer les « Lettres de confirmation de Louis, roi de France, d'une « donation faite de la seigneurie de Ville-en-Selve en faveur de l'abbaye « de Saint-Remy, par Ordillo, chapelain dudit roi. »

4. Varin, *Arch. lég. de la ville de Reims, Statuts*, t. I, p. 169. — Varin a imprimé *Villare Asinnum*, mais cette leçon est fautive ainsi que nous nous en sommes convaincu en consultant le document lui-même, à la Bibliothèque de Reims.

Nœuds, jadis Villers-Asneux¹, village du canton même de Ville-en-Selve.

16. Flodoard, qui écrivait au x^e siècle, mentionne plusieurs fois le *pagus Remensis*. Il nous apprend dans son histoire de l'Église de Reims (l. I, c. 24) que saint Thierry, né dans ce *pagus*, au lieu nommé *Alamannorum Cortis*², ayant rappelé à la vie la fille du roi franc Théodoric I^{er}, reçut de ce prince *Gaugiacum in pago Remensi*³. Ces circonstances sont également rapportées et accompagnées des mêmes indications topographiques dans une vie de saint Thierry, publiée par Mabillon⁴, vie qui doit avoir été écrite au neuvième siècle et dont Flodoard s'est évidemment servi⁵. Tous les commentateurs s'accordent à traduire *Alamannorum Cortis* par Aumenancourt⁶ (Marne, arr. de Reims, cant. de Bourgogne); mais la position de *Gaugiacum* est loin d'être fixée d'une manière aussi certaine. Suivant les derniers éditeurs de Flodoard, *Gaugiacum* serait le nom primitif du lieu où se trouve actuellement St-Thierry⁷ (Marne); mais cette assertion ne se soutient pas, car on sait que ce dernier village doit son origine à un monastère fondé par Thierry lui-même sur une montagne boisée nommée le Mont-d'Or, d'où le surnom que l'abbaye portait encore au siècle dernier⁸. Mabillon croit retrouver *Gaugiacum* dans Gueux,

1. *Villare Asinorum*, xi^e siècle (Polyptyque de saint Remy). — *Villa Asmaria*, 1074 (Touss. Duplessis, *Hist. de l'égl. de Meaux*, t. II, p. 9). — *Villers ad Nues*, *Villers ad Noes*, *Viller-Aaneu*, v. 1263 (Varin, *Arch. adm.*, t. I, p. 845, 847 et 848). — Suivant Lacourt, la terre donnée par Ordilo serait Champfleury, alors de la paroisse de Villers-aux-Nœuds,

2. « *Ortus autem pago Remensi villa, ut traditur, Alamannorum corte.* »

3. *Rex itaque non solum discipulum, sanctum scilicet Theodericum, sed et beatum Remigium cupiens munificentiae sublimare dono, villam quam dicunt Venderam sitam super fluvium Matronam, reverendo patri Remigio; Gaugiacum vero in pago Remensi, praecepto suae auctoritatis, sancto contulit Theoderico.* »

4. *Acta sanctorum ordinis S. Ben.*, 1^{re} siècle, p. 614-620; elle a été reproduite par les Bollandistes (t. I^{er} de juillet, p. 64-70).

5. C'est ce qui résulte d'une intéressante conférence de M. G. Monod sur le premier livre de l'Histoire de Reims, de Flodoard.

6. Aumenancourt formait dès les derniers siècles du moyen-âge deux paroisses : Aumenancourt-le-Grand et Aumenancourt-le-Petit. Ce sont aujourd'hui deux communes distinctes.

7. *Œuvres de Flodoard*, édit. de l'Académie de Reims, t. I, p. 200.

8. Flodoard parle simplement d'un bois situé sur une montagne (*silvula in monte sita*), mais la vie de saint Thierry, dont il s'est servi, dit : « *Est silva tribus a civitate distans millibus sita in monte cui vocabulum est Or, in quo visum est venerabili semper in divinis fulgenti patri Remigio aedificare cenobium, ubi catervam monachorum sub beati*

mais, cette localité étant désignée au ix^e siècle sous le nom de *Gothi*¹, on ne peut pas non plus admettre cette traduction. Nous préférons donc Jouy (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois), nom qui se rend plus ordinairement en latin par *Gaudiacum*².

Flodoard rapporte aussi que Romulf, évêque de Reims, échangea plusieurs villages que son prédécesseur Egidius avait acquis dans le pays de Metz contre d'autres villages du *pagus Remensis*, à savoir *Marciliana* et *Arbidogilum*³. On a rendu ces deux noms par Marzilly (comm. d'Hermonville, Marne) et par Ardeuil (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Monthois); mais nous n'osons admettre ces identifications, la première, parce que Marzilly ne semble pas représenter assez exactement *Marciliana*, et la seconde, parce qu'Ardeuil ne paraît pas avoir jamais été en Rémois.

Le même auteur place encore dans le *pagus Remensis*, *Camarciacum*, aujourd'hui Chambrecy (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois), village où l'église de Reims avait acquis diverses possessions, en vertu d'une donation de Landemar, sous l'épiscopat de Rigobert⁴. Le lieu du martyr de sainte Macre est aussi compris par Flodoard dans ce *pagus*⁵, mais bien qu'il ne dise pas comment se nommait ce lieu, nous savons par la légende de cette sainte que le préfet Rictiovarus la condamna à être brûlée vive dans l'île nommée *Litia*, située à l'endroit où l'Ardre se jette dans la Vesle⁶. Cette indication précise du confluent de la Vesle et de l'Ardre qui se trouve un peu au-dessous de la petite ville de Fismes (Marne, chef-lieu de canton de l'arrond. de Reims), ne permet pas de douter que Fismes, dont l'église est dédiée à

« Theoderici regimine, quem videbat jam exemplo virtutum vigere, coadunaret Deo militantium » (Mabillon, *Acta sanctorum ord. sancti Bened.*, t. I, p. 616).

1. *Polyptyque de l'abbaye de St-Remy de Reims*, p. 12.

2. Nous devons faire observer, à l'appui de notre opinion, qu'un autre *Gaugiacum* mentionné par Flodoard (*Chronicon*, ad annos 925 et 943) se traduit par Gouy.

3. « Pro aliis villis in pago Remensi sitis, id est Marciliana et Arbidogilo » (*Historia Rem. ecclesiae*, l. II, c. 4).

4. *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 10.

5. « Passa est in hoc Remensi pago beata Macra virgo » (*Hist. Rem. ecclesiae*, l. IV, c. 51).

6. « Itaque comprehensa a ministris in insulam quae vocatur Litia, ubi arida fluviolus in fluvium influit Vidulam, ducta est » (*Acta sanctorum*, t. VII de janvier, p. 325).

sainte Macre¹, n'a été le théâtre du martyre de cette vierge; du reste la préface d'un concile de 881 prouve péremptoirement l'identité du *martyrium sanctae Macrae* et de Fismes² (*Fines*). — Le martyrologe d'Usuard, antérieur d'un siècle à Flodoard, est d'accord avec cet auteur en indiquant aussi le territoire de Reims comme le théâtre de cet événement³.

17. Une charte de Manassès, chevalier, datée de 977 nous apprend qu'il reçut, à titre précaire, du chapitre métropolitain de Reims, le village de Venderesse⁴ (*Vindonissa*) en échange d'autres biens, parmi lesquels on remarque des propriétés sises dans le comté de Reims *in villa Tancauda*, à *Verniacum*, et *in villa Columnis*⁵. — *Tancauda* est aujourd'hui Tinquex (Marne, arr. et cant. de Reims); *Verniacum* se retrouve dans Vrigny (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois), et *Columnae* n'est autre que Coulommès, village du même canton que Vrigny.

18. La vie de saint Berchair écrite par Adson, abbé de Montier-en-Der mort en 992, place dans le *pagus Remensis* un *praedium publicum* du nom de *Sparnacus* qui, acquis par saint Remy, avait été légué par ce prélat à l'église de Reims⁶. *Sparnacus* était situé, au dire d'Adson, à huit milles de Reims; c'est aujourd'hui la ville d'Epernay, chef-lieu d'un des arrondissements du département de la Marne.

19. La chronique de Mouzon, écrite vers 1033, rapporte qu'Arnould, archevêque de Reims (988-1021), donna à l'abbaye de Mouzon l'autel de *Colredo in territorio Remensi*⁷. Il s'agit ici de l'église de Cauroy-lès-Hermonville (Marne, arr. de Reims,

1. Voir le pouillé du diocèse de Reims de 1776-1777 dans Varin (*Arch. adm. de Reims*, t. II, p. 1060).

2. « Synodus quae fuit apud sanctam Macram, in loco qui dicitur Finibus Remensis parochiae... » (Labbe, *Sacro sancta Concilia*, t. IX, col. 337).

3. « In territorio Remensi passio sanctae Macrae virginis.... » (Martyrologe d'Usuard, au 8 des ides de janvier).

4. Venderesse. Ardennes, arr. de Mézières, cant. d'Omont.

5. « Dedit itaque contra idem Manasses competenti modo canonicorum » parti quicquid possidebat in villa Tancauda, hoc est mansos IX et modium, et Verniaco VIII mansos et dimidium, et in villa Columnis « aedes suas duas in comitatu Remensi » (Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 28).

6. « Praedium est publicum in pago Remensi octo millibus ab urbe » disparatum, cui videlicet aevo praecedenti Sparnacus nomen fuisse « constat impositum » (Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, 11^e siècle, p. 836).

7. *Chronicon Mosomense*, dans le *Spicilegium* de Dom Luc d'Achery, édit. in-folio, t. II, p. 572.

cant. de Fismes) dont Flodoard avait été curé et que les pouillés du diocèse de Reims, du xiv^e comme du xviii^e siècle, disent être à la collation de l'abbé de Mouzon¹.

20. Une bulle donnée en 1049 par le pape Léon IX à l'abbaye de Stavelot mentionne la *villa Germiniacum* (Germigny-lès-Machaut) ; les termes de cette mention semblent indiquer que le rédacteur de ce document avait consulté les diplômes du vii^e siècle cités plus haut².

21. Le dixième chapitre du polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims qui, ainsi que nous le démontrerons dans l'appendice, n'a été rédigé que vers le milieu du onzième siècle, place *in pago Remensi* cinquante-huit localités dont les dîmes, appartenant à l'église de Saint-Timothée, étaient affectées à la réception des hôtes du célèbre monastère³. Nous allons essayer de donner la traduction des noms de ces localités en nous conformant à l'ordre suivi par le rédacteur du polyptyque :

Scoilum, Ecueil, Marne, arrondissement de Reims, canton de Ville-en-Tardenois.

Hunrezeium, Onrezy, arr. de Reims, canton de Ville-en-Tardenois, comm. de Bouilly.

Calmisciacum, Chaumuzy, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Porcetum, Pourcy, arr. de Reims, cant. de Châtillon-sur-Marne.

Nantolium, Nanteuil-la-Fosse, arr. de Reims, cant. de Châtillon-sur-Marne.

Pratellae, Presle, ferme comprise dans la commune de Nanteuil, qui précède.

Villare Asinorum, Villers-aux-Nœuds, arr. de Reims, cant. de Verzy.

Alterum Villare. A la suite des dîmes de *Villare Asinorum*, le polyptyque nomme celles de *altero Villare*, c'est-à-dire de l'autre Villers. La copie du polyptyque dont M. Guérard se servit pour son édition, et où l'on retrouve les abréviations du manus-

1. Varin, *Arch. adm. du diocèse de Reims*, t. II, p. 1059 et 1056.

2. « Ratum itaque decernimus quicquid dedit primus constructor locorum, Sigebertus videlicet rex Franciae, qui Germiniacum in pago Remense et molendina duo sub uno tecto super Suppia et vineam cum vinitore in Bethereo... tradidit » (Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. IV, p. 735).

3. Cette liste se trouve rétablie dans son ordre véritable, à l'appendice A, § II, de ces *Études*.

crit original, donne *de alto Villare* avec le sigle pour les lettres *er* sur la fin du second mot ¹; mais cette abréviation échappa au savant académicien qui, en conséquence, traduisit ce nom par Hautvillers. C'est certainement de *Villare in Silva*, ou Ville-en-Selve² (Marne, arr. de Reims, cant. de Verzy) que le rédacteur du catalogue a voulu parler en l'appelant « l'autre Villers. »

Pertae, Perthes, Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Juniville.

Burdeneium. Ce village était évidemment situé aux environs de Reims; c'est du moins ce que sa mention dans cette liste entre Perthes et Puisieux peut faire supposer. Flodoard parle de ce village en le désignant sous la forme plus ancienne de *Burdenacum*³. L'identité de ce *Burdenacum* et du *Burdeneium* (*in pago Remensi*) du polyptyque n'étant pas contestable, on doit rejeter la traduction de *Burdenacum* par Bourdenay (Aube, arr. de Nogent, canton de Marcilly) donnée par les derniers éditeurs de Flodoard⁴, traduction également proposée, mais avec un point de doute, par M. Guérard, pour la localité du polyptyque⁵. Nous ne pouvons cependant trouver dans le pays de Reims aucune localité moderne dont le nom semble être dérivé de celui-ci, et ce nom, chose étrange, transmis par deux documents du dixième et du onzième siècles, ne reparait pas dans les nombreuses pièces du douzième et du treizième. Faut-il supposer que ce village n'existait plus à cette dernière époque? Nous ne le croyons pas et il nous paraît bien plus naturel de nous arrêter à l'hypothèse suivante. Dans les écritures antérieures au treizième siècle, rien n'est plus facile que de confondre les lettres *cl* avec le *d*: par conséquent, il pouvait y avoir *Burclenacum* et *Burcleneium* où l'on a lu *Burdenacum* et *Burdeneium*. Ces formes probables nous rappellent involontairement un village du nom de Bouclenay, situé jadis sur le finage de Souain (Marne, arr. de Ste-Ménéhould, cant. de Ville-sur-Tourbe), et que l'on rencontre

1. Cette copie du Polyptyque de Saint-Remy existe à la Bibliothèque nationale, n° 9903 du fonds latin; les mots *de allero Villare* se trouvent à la page 6. Duchesne, dont les extraits ont été publiés par M. Guérard à la suite du Polyptyque d'Irminon, avait bien lu ce passage.

2. Voir sur cette localité le paragraphe 15 de ce chapitre.

3. « In ecclesia quoque beatae Dei genitricis (apud Remos), ubi venerabile patris hujus (sancti Remigii) servabatur pignus, nonnulli diversis aegroti sunt interim curati languoribus. Nam quidam nomine Natalis de Burdenaco, ... hujus patrocinio patris visum recipere meruerunt » (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 22).

4. Edition de l'Académie de Reims, t. I, p. 181.

5. *Polyptyque de Saint-Remy de Reims*.

fréquemment dans les documents à partir du commencement du treizième siècle¹. Ce village avait une église paroissiale au xiv^e siècle², et il fut probablement détruit dans les guerres du xvi^e ou du xvii^e siècle³.

Puteoli, Puisieulx, Marne, arr. de Reims, cant. de Verzy.

Tres Putei, Trois-Puits, arrondissement. et troisième cant. de Reims.

Bisennae, Bézannes, arr. et premier canton de Reims.

Merdoit. Ce nom doit probablement être lu *Merdoil*, et ce serait alors l'ancienne forme vulgaire du nom de Mardeuil (Marne, arr. et cant. d'Épernay).

Tendecaudae, Tinqueux, arrondissement. et premier cant. de Reims.

Colonna, Coulommies, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Villa Merla. L'équivalent de ce nom ne se trouve plus dans les environs de Reims ; mais le compte des décimes du diocèse de Reims de 1346 nomme, parmi les ecclésiastiques du doyenné de la Montagne, un *presbyter de Builli et Villemelle*⁴. *Builli* est aujourd'hui Bouilly (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois), et ce fait suffit pour déterminer la situation de Villemelle englobé sans doute par Bouilly, situation corroborée du reste par de nombreux documents locaux⁵.

Cersotium, Cerseuil, Marne, arr. d'Épernay, cant. de Dormans, comm. de Mareuil-le-Port.

Spurnacum, Épernay, Marne, chef-lieu d'arrondissement.

Alnidum. Ce nom étant placé à la suite d'Épernay, il nous semble

1. Le nom de Bouclenay paraît sous les formes suivantes dans les anciens textes : *Boclenay*, 1214-1222 (Brussel, *l'usage général des fiefs*, p. 945). — *Boclenai*, *Bucelenay*, v. 1222 (*Livre des Vassaux du comté de Champagne et de Brie*, n° 1790 et 1809). — *Bouclenay*, v. 1252 (*Archives nationales*, J 202, n° 52). — *Bouclené*, v. 1274 (J 202, n° 46). — *Blouquenay*, 1366 (*ibid.*, P 183, n° 19). — *Blouquenoy*, 1389 (*ibid.*, P 183, n° 63). — *Blouclenay*, 1409 (*ibid.*, P 181, n° 32).

2. Voir le pouillé de 1302-1312 et le compte des décimes de 1346 dans Varin, *Archives admin.*, t. II, p. 1115).

3. De même que Germigny-lès-Machaut, dont nous avons parlé plus haut, et Say, village du *pagus Vongensis* que nous mentionnons dans notre chapitre sur ce *pagus*. — En 1776, il y avait encore une chapelle à Bouclenay (Varin, *Archives administratives*, t. II, p. 1116).

4. Varin, *Archives administratives*, t. II, p. 1051.

5. Jusqu'au xiv^e siècle, ce village est nommé *Villemelle*, après cette époque l'r de *Villamerle* reparait : *Villemelle*, *prez dudit Saint-Les*, 1408 (*Archives nationales*, P 180, n° 149). — *Ville Marle*, 1519 (*ibid.*, P 181, n° 9).

impossible de le traduire autrement que par les Aulnoys, hameau de la comm. de Pierry, au cant. d'Épernay et tout près de cette ville. La seule objection que l'on puisse faire à cette identification est le pluriel attribué au nom moderne ; mais, au commencement du ^{xiv}^e siècle, les Aulnoys étaient simplement appelés *Aunoy*¹.

Tancornum. Tincourt est évidemment la forme moderne de ce nom, dont l'*n* final s'est assourdi comme dans four (*furnus*), jour (*diurnus*), Nevers (*Nivernum*), Ver (*Vernum*), Thiers (*Tigernum*) ; mais nous hésitons entre deux hameaux homonymes, situés, l'un dans la commune de Vinay (Marne, arr. et cant. d'Épernay) et à 4 kilomètres seulement des Aulnoys, lieu qui vient d'être nommé, l'autre dans la commune de Venteuil (même canton) mais à plus grande distance de ce hameau.

Pons Fabricatus, Pont-Faverger, Marne, arr. de Reims, cant. de Beine².

Savercei cortis. Nous n'avons pu fixer l'emplacement de cette localité, évidemment située dans le voisinage de Pont-Faverger ainsi que les trois villages qui suivent.

Salae, Selles, Marne, arr. de Reims, cant. de Beine.

Warmerii villa, Warmeriville, Marne, arr. de Reims, cant. de Bourgogne.

Isla, Isles-sur-Suippe, même canton que Warmeriville.

Pidum. Dans la Champagne orientale, les villages situés à la source des cours d'eaux portent pour la plupart le nom de ces ruisseaux précédés du préfixe *Somme*, et il est à remarquer que quelquefois ces mêmes localités sont désignées par le nom de la rivière sans addition de ce mot. Cette raison, qui nous a porté, dans un précédent mémoire, à identifier *Bionna* et Sommebionne, nous amène à assimiler également *Pidum* et Sommepy³ (Marne, arr. de Sainte-Menheould, cant. de Ville-sur-Tourbe).

1. Voir un fragment d'un registre des fiefs de Champagne en 1308, qui est joint au registre P 1114 des Archives nationales.

2. M. Guérard, au lieu de traduire simplement, comme nous le faisons, le nom de *Pons Fabricatus* qui figure dans une masse de documents des derniers siècles du moyen-âge, a indiqué une foule de noms de lieux commençant par le même substantif ; son hésitation provient uniquement de ce que son manuscrit plaçait *Pons Fabricatus* dans le Laonnois.

3. Bien que Sommepy soit appelé en latin du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle *Summapinus* et que les documents de la même époque donnent au Py le nom de *Pinus* (voir, dans le pouillé de 1303-1312 et dans le Compte des

Sanctus Mauritius. Nous ne connaissons aucun village de ce nom aux environs de Reims, peut-être s'agit-il ici d'une église de la ville mentionnée plusieurs fois par Flodoard ¹.

Alemannorum Curtis. Nous avons déjà vu ce village mentionné dans des textes antérieurs. Il forme aujourd'hui deux communes, Aumenancourt-le-Grand et Aumenancourt-le-Petit, arr. de Reims, cant. de Bourgogne.

Hildrisei Villa, Heutréville, arrondiss. de Reims, cant. de Bourgogne.

Remiliaca Cortis.

Burgerti Cortis, Boujacourt, arr. de Reims, cant. de Châtillon-sur-Marne, comm. de Champlat.

Ursiniaca Cortis.

Floreium, Fleury-la-Rivière, arr. d'Épernay. Nous préférons ce village au hameau de Fleury (commune de Sermiers), parce que, de même que les deux localités qui suivent, il est voisin de la Marne.

Avennacum, Avenay, arr. de Reims, cant. d'Ay.

Ventoilum, Venteuil, arr. et canton d'Épernay. Il n'y a pas lieu de s'étonner que M. Guérard ait hésité entre cette localité et un Venteuil du département de l'Aisne (arr. de Saint-Quentin), la transcription publiée par ce savant plaçant *Ventoilum* parmi les villages du Laonnais.

Cambreceium, Chambrecy, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Vencenae (lisez *Veucenae*), Vauciennes², arr. d'Épernay, cant. de Dormans.

Cuise.

Cramum.

Spantenacum.

décimes de 1316, *Sancta Maria ad Pinum*, pour Sainte-Marie-à-Py, Varin, t. II, p. 1114 et 1115), il est évident que *Pidum* ou *Pidus* est l'ancien nom latin de la rivière; c'est ainsi du reste que la désigne la chronique de Flodoard, où il est parlé, sous l'année 919, de l'église de Sainte-Marie-à-Py : « Altera ecclesia in ipsius honore (Sanctae Mariae), super *Pidum* » rivolum sita. »

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 18 ; l. II, c. 5 et 6.

2. Dans un titre daté de 980, Vauciennes, désigné sous le nom de *Velciana*, est indiqué comme une dépendance du *pagus Otmensis*. M. Guérard propose comme traduction du *Vencena* (c'est l'orthographe qu'il donne) du polyptyque, Vincelles, village compris dans le même canton que Vauciennes et qui, au dixième siècle, faisait également partie du *pagus Otmensis*.

Villa Domine... Villedommange, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Rodenaium, Rosnay, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Vendorum. Le catalogue donne *de Vendor.*, et M. Guérard a imprimé *de Vendoris*. Nous avons préféré *de Vendoro*, de façon à rendre plus probable la traduction de ce nom par Vendeuil (arrondissement de Reims, cant. de Fismes), traduction donnée sous une forme dubitative par l'éditeur du polyptyque et qui acquiert un haut degré de probabilité si l'on remarque que *Vendorum* se trouve nommé au milieu de villages voisins de Vendeuil. Les formes vulgaires les plus anciennes du nom de Vendeuil, *Vendous* en 1209¹ et *Vendrus* en 1232², paraissent produites par l'assourdissement de l'r final de *Vendour* ou *Vendor*.

Unum Carrum, Unchair, arrondissement de Reims, cant. de Fismes.

Crusneium, Crugny, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Curba Villa, Courville, arr. de Reims, cant. de Fismes.

Broilum, Breuil-sur-Vesle, arrondissement de Reims, cant. de Fismes.

Romana ou *Romani*, Romain, arrond. de Reims, cant. de Fismes³.

Ventelaium, Ventelay, arrondissement de Reims et cant. de Fismes.

*Noiternacum*⁴, Luthernay, arr. de Reims, cant. de Fismes, comm. de Bouvancourt. Ce lieu, que nous trouvons aussi qualifié *villa Nocturniacum*, paraît dans un pouillé du diocèse de Reims rédigé, croit-on, de 1303 à 1312, sous le nom de *Nutrenay*⁵. Nuternay serait donc le nom véritable de cette localité.

1. *Cartulaire d'Igny* (Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 990), f° 34 v.

2. *Ibid.* f° 79 r°.

3. M. Guérard propose concurremment à Romain, et probablement d'après les annotations du ms. qu'il suivait, la Romagne, village du département des Ardennes, lequel était certainement du Porcien.

4. La copie du polyptyque ne donne que *de Noitnac* avec deux signes d'abréviation (voir l'édition de M. Guérard, p. 145), l'un au-dessus des lettres *it*, l'autre à la fin du nom. M. Guérard suppose donc (p. 139) qu'il faut lire ce nom *Noiternanc* ou *Noiternaco*, et il adopte, avec raison, cette dernière forme dans son texte.

5. Varin, *Archives administr. de la ville de Reims*, t. II, p. 1056. — Un

Colomelli. C'est évidemment ce lieu qui, dans le chapitre VI du polyptyque, consacré au fisc du bourg Saint-Remy, est indiqué à la suite de *Buriniacum* sous le nom de *Colomella*¹. *Buriniacum* désignant l'ancien village de Burigny, situé au finage de Witry-lès-Reims, il ne serait pas téméraire de croire que le nom de *Colomella* ou *Colomelli* désigne le village qui figure dans le *Procès-verbal général de la réformation de la coutume de Vermandois*, sous le nom de *Coulumeulx-lez-Caurel-et-Lavanne*; ce village aujourd'hui disparu et alors voisin de Caurel l'était également de Burigny, puisque les territoires de Caurel et de Witry sont contigus.

*Villa*². Après la restitution du tableau qui nous occupe, il serait illogique de chercher l'équivalent de *Villa* soit dans Ville-en-Tardenois, soit dans Ville-sur-Tourbe : le surnom du premier et la situation du second de ces villages ne permettent pas de s'arrêter à ces conjectures. Ici, *Villa* ne peut être traduit que par Ville-sur-Retourne³ (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Juniville, commune de Bignicourt); en effet, à partir de ce nom, il n'est plus question que de villages situés dans la partie nord-est du territoire que les documents assignent au *pagus Remensis*.

Culleium, Quilly⁴, Ardennes, arr. de Vouziers, canton de Machaut, comm. de Tourcelles; ce lieu est nommé *Culli* en 1244⁵ et *Cuilli* en 1296⁶ et en 1322⁷.

autre document, qui semble être de la même époque que ce pouillé, emploie aussi la forme *Nutrenay* (même recueil, t. I, p. 1090).

1. « ... Les prévost, doyen, chanoines et chapitres de l'église Nostre-Dame de Reims, seigneurs de Mailly... Espoie, Lavannes, Caurel-lez-Lavanne; Coulumeulx-lez-Caurel-et-Lavanne, » (Varin, *Archives législatives de la ville de Reims*, prem. partie : Coutumes. p. 876.) Ce texte indique évidemment que *Coulumeulx* était situé entre Caurel et Lavannes, mais c'est ce que Varin ne paraît pas avoir compris. Cet érudit, en ne reliant pas les mots « et Lavanne » à la première partie du nom par un trait d'union, donne un texte où Lavanne semble figurer deux fois presque de suite.

2. M. Guérard avait imprimé *de villa de Hunrezeio*, prenant ainsi *Villa* pour la qualification d'Onrezy.

3. Ce village est nommé en toutes lettres, il est vrai, *Villa super Rotondam*, dans la dernière partie de notre tableau, sous la rubrique *Item decimar de eadem re*, mais cette même partie renferme bien deux fois le nom de Sommetourbe. Ce peut donc être une répétition sans importance.

4. M. Guérard traduit *Culleium* par Chouilly (arr. et cant. d'Épernay.)

5. L. Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, n° 59.

6. *Ibid.*, n° 201.

7. *Ibid.* n° 259.

Anesla, Annelles, Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Juniville.

Sedoilum, Seuil, Ardennes, arr. et cant. de Rethel.

Todiniacum, Thugny, Ardennes, arr. et cant. de Rethel.

Atseium, Azy¹, Ardennes, arr. et cant. de Rethel; ce lieu possédait un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Remy.

22. Une charte de 1160 nous apprend qu'Erlebold, abbé de Stavelot, donna à l'abbaye de Saint-Remy, du consentement de son chapitre, tout ce que son monastère possédait à la *villa Germigniacum* située dans le *pagus Remensis*, moyennant un cens annuel de huit marcs d'argent²; mais cette indication topographique, répétée dans une autre charte de juin 1238 constatant un accord entre les deux mêmes abbayes au sujet du cens dû par celle de St-Remy, ne doit être considérée que comme l'écho lointain des diplômes de Childéric II et de Dagobert II. Depuis longtemps déjà le terme *pagus Remensis* était hors d'usage.

23. Par une charte sans date, mais rédigée certainement de 1162 à 1180³, Arnould, abbé d'Orbais, fait savoir qu'il a cédé à l'abbaye de Saint-Remy de Reims, régie alors par l'abbé Pierre, cinq sous rémois de cens que son monastère percevait annuellement, à la Saint-Remy, au Mez d'Orbais⁴, ainsi que ce qu'il possédait en vinage *apud villam Columpnas nuncupatam in Remensi territorio sitam*; en échange de ces biens l'abbaye de

1. M. Guérard a proposé comme traduction d'*Atseium*, Azy-Bonneil, près de Château-Thierry, et Athis (Marne), arr. de Châlons, cant. d'Ecury).

2. Cette charte est conservée, ainsi que celle de 1238, aux Archives de la Marne (fonds de Saint-Remy de Reims, liasse de Germigny).

3. L'abbé de Saint-Remy qui figure dans cette pièce gouverna ce monastère de 1162 à 1181 (*Gallia Christiana*, t. IX, col. 234; quant à Arnould, il était abbé d'Orbais en 1165, mais on trouve son successeur Guillaume en 1180 (*ibid.* t. IX, col. 424).

4. « Quinque solidos census Remensis monetæ in ipsius beati Remigii « festivitatem... annuatim in Manso Orbacensi in perpetuum reddendos » (Cartulaire B de Saint-Remy). Le cartulaire C de la même abbaye, postérieur au cartulaire B, donne *in Maso* pour *in Manso*. *Mansus Orbacensis* était le nom d'une rue de Reims, ainsi que le prouvent les textes suivants : « Quondam domum quam habebant, ut dicebant « Remis, sitam in vico qui dicitur *Emmeis d'Orbais* juxta domum Johannis « in pinaculo dicti vici », 1262 (Acte de vente d'une maison appartenant aux frères du Val des Ecoliers : Archives de la Marne, fonds de Saint-Etienne de Reims, cart. I). En 1272, la même maison est dite « in vico « que dicitur *Meiz d'Erbais* juxta domum Johannis in pignaculo dicti vici » (*ibid.*, même carton). — « En la rue de la Serrurerie faisant le coing de « la rue du Mez de Rebeys », 1485 (*ibid.*)

Saint-Remy donnait à celle d'Orbais, une femme de corps et ses trois fils demeurant à Orbais¹. — *Columpnae* est aujourd'hui Coulommès, Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois; nous avons déjà vu ce village nommé dans le polyptyque parmi ceux du Rémois.

Les documents dont nous venons de donner l'énumération nous font ainsi connaître la situation dans le *pagus Remensis* des soixante-sept localités suivantes²:

| | |
|--|-------------------------------------|
| Acy. | Mardeuil. |
| Annelle. | Marzelle, comm. de Trigny (922). |
| Aulnoys (les), commune de Pierry. | Mutigny (viii ^e siècle). |
| Aumenancourt (Flod., Pol.) | Nanteuil-la-Fosse. |
| Avenay. | Onrezy, comm. de Bouilly. |
| Berméricourt (854). | Perthes. |
| Bézannes | Pontfaverger. |
| Bouclenay, village détruit, commune de Souain. | Pourcy. |
| Boujacourt, commune de Champlat. | Presles, comm. de Nanteuil. |
| Breuil-sur-Vesle (877, Pol.) | Prouilly (818). |
| Brienne (869). | Puisieux. |
| Cauroy-lès-Hermonville (v. 1033). | Quilly, comm. de Tourcelles. |
| Cerseuil, commune de Mareuil-le-Port. | Reims, chef-lieu du <i>pagus</i> . |
| Chambrency (Flod., Pol.) | Romain. |
| Chaumuzy. | Rosnay. |
| Coulommès (977, Pol., 1065). | Selles. |
| Coulumeulx, village détruit, près Caurel. | Seuil. |
| Courville. | Sommepy. |
| Crugny. | Thugny. |
| Dizy, (vers 662). | Tincourt, comm. de Vinay. |
| Ecueil. | Tinqueux (977, Pol.) |
| Epernay (Flod., Pol.) | Tours-sur-Marne (886). |
| Fisines (Flod., Usuard). | Trois-Puits. |
| Fleury-la-Rivière (867, Pol.) | Unchair. |
| Fresnes (854). | Vauciennes. |
| Germigny-lès-Machaut, vill. détr., com. de La Neuville-en-Tournafuy (v. 650, 664, 667, etc.) | Vendeuil. |
| Hautvillers (v. 662). | Ventelay (877, Pol.) |
| Heutrégiville. | Venteuil. |
| Isles-sur-Suippe. | Ville-en-Selve. |
| Jouy (Flod.) | Ville-sur-Retourne. |
| Ludes (818). | Villedommange (783, etc.; Pol.) |
| Luthernay, comm. de Bouvancourt. | Villemerle, comm. de Bouilly. |
| | Villers-aux-Nœuds (953, Pol.) |
| | Vrigny (977). |
| | Warmériville. |

1. Bibliothèque de Reims : Cartulaire B de Saint-Remy, p. 93-94; Cartulaire C de la même abbaye, f° 38 verso.

2. Cette liste ne contient que les noms dont nous avons pu donner une traduction raisonnable. Nous indiquons, entre parenthèses, à la suite de chaque nom, la date des documents où les villages sont désignés comme dépendant du Rémois; lorsque ces documents sont les écrits de Flodoard ou le polyptyque, nous substituons les abréviations *Flod.* ou *Pol.* à ces dates. Les noms qui ne sont suivis d'aucune date sont indiqués par le polyptyque seulement. Nous emploierons le même mode d'indication pour les autres *pagi*.

En rapprochant cette liste de nos études sur les autres *pagi* du diocèse de Reims, nous pouvons affirmer que les cinq doyennés de Reims, d'Épernay, de Vesle, de Bétheniville et de Lavanne doivent être considérés comme dépendant entièrement du *pagus Remensis*. Suivant le polyptyque, ce *pagus* aurait franchi, vers le sud-ouest, les limites du diocèse de Reims et englobé une certaine étendue de pays ; c'est du moins ce qui ressort des noms de Cerseuil, Venteuil, Vauciennes, Tincourt et des Aulnoys, localités du diocèse de Soissons qui figurent dans ce document parmi les villages du *pagus Remensis*. Mais le chapitre du polyptyque dont nous parlons ne remonte, ainsi que nous le démontrons dans notre appendice, qu'au milieu du XI^e siècle, et cette date tardive explique l'attribution faite au Rémois d'une contrée que des documents de l'époque carolingienne nous permettent d'assigner, avec toute certitude, à deux petits *pagi* alors supprimés : le *pagus Otmensis* et le *pagus Bagensonensis*¹. Le catalogue des villages de l'abbaye de Lobbes attribue aussi au Rémois, Brienne, paroisse du diocèse de Laon, limitrophe de celui de Reims ; mais c'est là un écart sans importance. Le pays de Reims comprenait aussi la plus notable portion des doyennés d'Hermonville et de la Montagne, et, si l'on s'en rapporte au polyptyque, il s'étendait sur le doyenné du Châtelet ; mais il n'est pas aisé de dire où s'arrêtait le Rémois dans ces doyennés hybrides, car les documents ne s'accordent pas toujours entre eux pour la topographie de ces régions.

Ainsi, en commençant par la limite septentrionale du Rémois, on voit que le polyptyque tend à faire arriver ce pays jusqu'à la rivière d'Aisne en plaçant dans le *pagus Remensis* les cinq villages d'Acy, de Thugny, de Seuil, de Perthes et d'Annelle, bien que d'après le testament de saint Remy, la seconde de ces localités,

1. Nous avons publié, dans la *Revue archéologique* (t. I de 1869, p. 361-374), un mémoire sur ces deux *pagi*. Dans un récent travail (*Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin*), M. Mabille qui, jadis, confondait le *pagus Otmensis* avec la forêt d'Othe, située dans les diocèses de Sens et de Troyes, a adopté nos conclusions quant à la situation de ces territoires, en y ajoutant cette note : « On a cherché à distinguer le *pagus Otmensis* du *pagus Bagensonensis*, à tort, croyons-nous. Ces deux dénominations désignaient la même étendue de territoire ; la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'on ne les trouve jamais citées à la fois dans le même document » (*Biblioth. de l'Ecole des chartes*, 6^e série, t. V, p. 426, note 1). — Nous avions pensé nous-même à cet argument, mais il nous a semblé fort peu décisif et cette considération nous a empêché d'en parler.

Thugny (*Todiniacum*) ait dépendu de Porcien et que, suivant Flodoard, Perthes fût partie du *pagus Vongensis*. Cette tendance du rédacteur du polyptyque à considérer l'Aisne comme limite septentrionale du Rémois est certaine, car, pour lui, tous les villages dont il parle et qui sont arrosés par l'Aisne, mais situés sur la rive gauche, Acy, Thugny et Seuil, appartiennent au Rémois, tandis que Resson, Barby, Château-Porcien, Gaumont et Avaux, placés sur la rive droite de cette rivière, sont attribués par lui, d'accord en cela avec les autres documents, au *pagus Porcensis*.

Pour ce qui concerne la limite du Rémois dans les doyennés d'Hermonville et de la Montagne, c'est-à-dire vers le Tardenois, le rédacteur du chapitre X du polyptyque n'a vraisemblablement pas eu l'idée de suivre une limite naturelle, mais, là aussi, il empiète certainement sur le pays voisin. Il est vrai qu'en un endroit, au moins, le scribe est tombé dans le défaut contraire en nommant, parmi les localités du Tardenois, *Proriliacum* qu'une autorité moins discutable, un diplôme de 818 (environ), place justement dans le Rémois. S'il nous était permis d'émettre une opinion sur la limite probable du Rémois et du Tardenois, nous pencherions à choisir l'Ardre, rivière qui, prenant sa source près de Nanteuil-la-Fosse, traverse les deux doyennés de la Montagne et d'Hermonville et se jette dans la Vesle près de Fismes : la rive droite aurait dépendu du Rémois et la rive gauche du Tardenois. Voici sur quelles raisons reposent nos présomptions. Nous ne trouvons que quatre localités de la rive gauche de l'Ardre qui soient indiquées comme dépendant du Rémois, à savoir Courville, Chambrecy, Boujacourt et Nanteuil-la-Fosse¹, et elles le sont dans un des documents les plus tardifs, c'est-à-dire les moins concluants, le polyptyque. Or, la première de ces localités, Courville, doit être placée dans le Tardenois sur le témoignage de Flodoard ; la dernière, Nanteuil-la-Fosse, était dite « en Tardenois » au quatorzième siècle, et, les deux autres villages, Chambrecy et Boujacourt, sont assez proches de Ville-en-Tardenois pour ne pas avoir été toujours considérés comme faisant partie du Rémois.

La contre-partie de cet examen, c'est-à-dire l'examen de l'ex-

1. A ces noms, on aurait pu ajouter Fleury-la-Rivière, compris dans le Rémois, au dire d'un diplôme de 867 et du polyptyque, mais cette paroisse du doyenné de la Montagne, peu distante d'Épernay et limitrophe du diocèse de Soissons, ne fait pas partie du bassin de l'Ardre.

tension du Tardenois sur la rive droite de l'Ardre, nous mène à des résultats aussi peu certains. Six villages seulement de cette rive sont placés *in pago Tardinense*, mais par des documents dont les assertions ne sont pas irréfutables ; ce sont Méry, Savigny, Crugny, Fismes, Villette et Prouilly, et, encore Méry n'est-il dit en Tardenois que dans des textes du treizième et du quinzisième siècles, ce qui ôte quelque valeur à cette attribution. La situation de Savigny dans le même pays n'est indiquée que par le polyptyque. Crugny est placé dans le Tardenois par un passage de Flodoard, tandis que d'après le polyptyque ce village aurait été *in pago Remensi* ; mais peut-être l'attribution de Crugny au Tardenois par l'historien de l'Église de Reims ne résulte-t-elle que de la présence de ce village dans une énumération de localités voisines situées dans le Rémois, Mont, Courville et *Aciniacum* (peut-être Saint-Gilles), et séparées de Crugny par l'Ardre. Fismes (*Cella sanctae Macrae*) aurait fait partie du Tardenois, si l'on s'en rapporte à un diplôme de 877, alors que d'après Usuard et Flodoard le lieu du martyre de sainte Macre, c'est-à-dire ce bourg même, était compris dans le Rémois ; la situation de Fismes près du confluent de la Vesle et de l'Ardre qui traversent son finage peut servir d'excuse à ces prétentions contraires. Villette, hameau situé à l'est de Fismes et sur le territoire de cette commune, nous est fourni par le polyptyque, mais il est évident que si l'on attribue Fismes au Rémois, Villette doit aussi y être compris. Quant à Prouilly, nous avons fait remarquer plus haut que son attribution au Tardenois par le polyptyque n'est que le résultat d'un *lapsus*, ce village étant situé au nord de la Vesle dans une région peu éloignée, il est vrai, du *pagus Tardinensis*, mais jusqu'où il ne semble pas s'être étendu ; d'ailleurs le polyptyque est ici en désaccord avec lui-même, car Prouilly n'est entouré que de localités qu'il nomme parmi celles du Rémois.

Il est un troisième point sur lequel, d'après nos documents, le *pagus Remensis* se serait étendu au-delà des doyennés que nous reconnaissons s'être formés de son territoire. D'après le pouillé du xiv^e siècle, Germigny-lès-Machaut, ancien village du Rémois, est compté au nombre des paroisses du doyenné d'Attigny¹, et ce même pouillé ainsi que les comptes de décimes de 1346 et de 1531 placent dans la même division ecclésiastique les églises de Cauroy, Contreuve, Leffincourt, Machaut, Mont-

1. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1108.

Saint-Martin, Mont-Saint-Remy, Pauvre, Semide¹, qui, au siècle dernier, figurent avec leurs annexes de Dricourt, Sugny et Ville-sur-Retourne parmi les établissements religieux du doyenné de Bétheniville. Il y a eu certainement dans cette région une variation de limites de doyennés, circonstance qui se présente rarement, croyons-nous; aussi recommandons-nous aux érudits de la contrée d'étudier les causes de cette variation. Nous n'osons affirmer, d'après ces données, que la limite commune des doyennés d'Attigny et de Bétheniville ait été parfaitement déterminée au moyen-âge, et nous nous sommes décidés à faire figurer les deux différentes délimitations sur nos cartes, de sorte que le territoire en litige, renfermant deux villages du *pagus Remensis*, Germigny et Ville-sur-Retourne, ainsi qu'une localité du pays de Voncq (Porcien, suivant le polyptyque), Sugny, s'y trouve clairement indiquée. Dans ce territoire, la limite des pays de Reims et de Voncq était évidemment, à en juger par ces indices, formée par les coteaux qui séparent les cours d'eaux coulant vers l'ouest, de ceux qui se dirigent vers l'est, coteaux qui, plus au sud, servaient également de limites aux doyennés de Bétheniville et de Cernay, c'est-à-dire au Rémois et au Dormois.

En résumé, voici quelle serait suivant nous la limite du *pagus Remensis*: au nord, vers le Porcien, cette limite aurait à peu près suivi le cours de la Retourne, et la ligne de démarcation se retrouverait dans la limite septentrionale du doyenné de Lavanne; au XI^e siècle, cependant, on semble avoir tendu à reculer la frontière jusqu'à l'Aisne, en attribuant à ce pays une portion du doyenné du Châtelet. A l'est, les coteaux qui séparent les bassins de la Retourne et de la Suippe d'une part, celui de l'Aisne de l'autre. Au midi, la limite même du diocèse de Reims jusque vers Fleury-la-Rivière, village situé sur les confins du diocèse de Soissons. Au sud-ouest, le cours de l'Ardre, qui, enlevant au Rémois une portion des doyennés d'Hermonville et de la Montagne, séparait le Rémois du Tardenois. L'Ardre se jetait dans la Vesle près de Fismes, et le Rémois n'avait ensuite, jusqu'à l'extrémité nord-ouest du doyenné de Lavanne, d'autre ligne de démarcation que celle du diocèse.

1. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1108-1113, pour le pouillé et le compte du XIV^e siècle. Le compte de 1531 se trouve aux Archives nationales, G^o 2, f^o 723 à 735.

CHAPITRE II.

PAGUS CASTRICENSIS.

Il importe de distinguer le *pagus Castricensis*, désigné par divers documents sous le nom de *pagus Castrensis*, d'un pays de même nom décrit par M. Guérard¹ et dont Châtres (*Castra*), aujourd'hui Arpajon au diocèse de Paris, était le chef-lieu. On ne doit pas le confondre non plus avec un *comitatus de Casterei* compris dans cette grande région forestière de Lorraine désignée sous le nom de Woëvre, *comitatus* que le cartulaire de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun permet de placer dans le diocèse de Trèves². Ce dernier district ne semble encore connu que par deux pièces, un diplôme de Henri II de Germanie³ et une bulle du pape Jean XIX⁴; la première de ces pièces est mentionnée par Adrien de Valois qui a identifié ce *comitatus de Casterei* avec le *pagus* du diocèse de Reims⁵.

Les érudits du commencement du xvii^e siècle ne pouvaient, paraît-il, se résoudre à admettre que *Castrensis* fût la véritable dénomination du *pagus* voisin du Porcien; suivant certains d'entre eux, l'ancien nom de Rethel aurait été *Rastrum* et l'on devait lire dans le diplôme accordé en 887 par Charles-le-Gros à l'abbaye de Saint-Médard-de-Soissons, non *pagus Castrensis*, mais *pagus Rastrensis*, c'est-à-dire Réthelois. Marlot a fait justice de cette opinion en faisant remarquer que sa fausseté est démontrée par le diplôme original, lequel donne *Castrensis*⁶.

1. *Polyptyque de l'abbé Irminon*, t. I, p. 91-93.

2. Dans le cartulaire de l'abbaye de Sainte-Vanne de Verdun, le diplôme de Henri II mentionnant la donation de *Ballodium*, domaine sis au *comitatu de Casterei*, est précédé de cette rubrique: *Donatio Ballodii « prope Lomincum in episcopatu Treverensi »* (*Cartulaire de S. Vanne de Verdun*; Bibl. nationale, ms. 5214 du fonds latin, p. 71).

3. Ce diplôme donné en 1015 s'exprime ainsi: « Comes etiam Leitar-
• dus, in eodem monasterio monachus factus, dedit in pago Vaprensi in
• comitatu de Casterei predium Baliodum. » (*Cartulaire de S. Vanne de Ver-*
dun, n° 5214 du fonds latin, p. 80).

4. Cette bulle, datée de l'an 7 du pontificat de Jean XIX (1030-1031), reproduit les indications topographiques du diplôme de Henri II.

5. *Notitia Galliarum*, verbo *Vabrensis pagus*, p. 579.

6. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 187.

Cette forme *Castrensis*, que l'on trouve aussi dans le plus ancien texte mentionnant notre *pagus*, pourrait donc être préférée à la forme *Castricensis*, que nous avons cependant adoptée, pour nous conformer à la tradition rémoise qui, du reste, a pour elle deux historiens rémois du x^e siècle, Flodoard et Richer.

Nous avons trouvé neuf mentions du *pagus Castricensis*.

1. Il est certain que le *pagus Castricensis* existait dès les premières années du neuvième siècle, autrement Flodoard ne l'aurait pas nommé parmi les contrées qui furent comprises dans le *missaticum* confié aux soins de Wulfhair, sous le pontificat de Turpin, c'est-à-dire avant 812¹.

2. En 832, Louis le Pieux, dans l'acte de partage de ses États, mentionne le *pagus Castrensis* parmi les pays de la France moyenne (*media Francia*) qu'il adjoint au royaume d'Alémanie, créé pour son jeune fils Charles. On ne peut supposer qu'il soit question, sous cette forme *Castrensis*, d'un *pagus* différent du *Castricensis*, car il est nommé entre le Vongeois et le Porcien².

3. Les Annales de saint Bertin comptent le *Castricum* parmi les pays compris entre le Rhin et l'Escaut et attribués à l'empereur Lothar par le partage de 843³.

4. Après la mort de l'empereur Lothar, ce *pagus* fit partie du royaume de son second fils Lothar II. Lors du partage du royaume de ce dernier entre ses oncles, Louis le Germanique et Charles le Chauve, en 870, le *Castricum* fut un des pays attribués à Charles⁴.

5. Par un diplôme du 23 juin 887, l'empereur Charles le Gros donna aux religieux de l'abbaye de Saint-Médard et Saint-Sébastien de Soissons une *villa* nommée *Doncherium*, située sur la

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 18.

2. « Ad Alamanniam totam Burgundiam, excepto quod Pippino datum » est, totam Provinciam et totam Gotiam, et de ista media Francia Wa- » [v]rensis, Ungensis, *Castrensis*, Portiano, Remegensis, Laudunensis, » Mosellis, Traveris..... » (Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. VI, p. 414).

3. « Lotharius inter Rhenum et Scaldem in mare decurrentem et rur- » sus per Cameracensem, Hainnoum, Lomensem, *Castritium* et eos comi- » tatus qui Mosae citra contigui habentur usque ad Ararem Rodano in- » fluentem. » *Annales Bertiniani*, anno 843, chez dom Bouquet, t. VII, p. 62).

4. « Et haec divisio quam Carolus de eodem regno sibi accepit.....: » Scarponinse, Viridunense, Dulmense, Arlon, Wavrense comitatus II, » Mosminse, Castricum, Condrust » (*Annales Bertin.*, chez dom Bouquet, t. VII, p. 110).

Meuse in comitatu Castrense, et les dépendances de cette *villa*, afin qu'ils y élevassent en l'honneur de leur patron un prieuré (*cella*) pour leur servir de refuge en cas de besoin¹. Il s'agit ici de Donchery (Ardennes, arr. et cant. de Sedan), petite ville dont le prieuré et la cure dépendaient encore au siècle dernier de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons². Le plus ancien pouillé du diocèse de Reims (1303-1312) nous apprend que l'église de Donchery était placée sous l'invocation de saint Médard, ce qui montre qu'on avait exécuté le vœu de Charles le Gros³.

6. Flodoard et Richer, les deux grands historiens rémois du *x^e* siècle, donnent des renseignements concordants sur la situation du *pagus Castricensis* au commencement de ce siècle. En 920, Erlebold en était comte⁴. Ce seigneur, d'un caractère rapace, s'était emparé de biens appartenant à l'archevêché de Reims et avait construit sur une terre de cette église, située au bord de la Meuse, une forteresse du nom de *Maceriae* qui depuis est devenue la ville de Mézières. Il attira ainsi sur lui les foudres de l'excommunication, et, ayant refusé de se soumettre, il fut assiégé dans Mézières par l'archevêque Hervé. Au bout de quatre semaines il s'enfuit furtivement de la place, qui dut se rendre, et il alla rejoindre, dans le pays de Worms, le roi Charles le Simple qui parlementait alors avec Henri I^{er}, roi de Germanie; là, ayant tenté de s'interposer dans une querelle entre les vassaux des deux souverains, il fut tué par ces furieux. Le comte du *pagus Castricensis* était mort sous le coup de l'excommunication; mais l'année suivante, au concile de Trosly, l'archevêque de Reims, à la prière du roi Charles et du consentement des évêques présents, le releva de cette sentence⁵.

1. « Concedimus dilectissimis monachis cenobii sancti Medardi atque » Sebastiani, ad eorum scilicet usus, stipendia atque refugium ingruen- » tis persecutionis ex eadem abbatia, villam nostram dominicalem » super Mosam fluvium sitam in comitatu Castrensi, Doncherium nomine » ut praefatis sanctis inibi cella construi possit ad divertendam vio- » lentae persecutionis rabiem. » (Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 508).

2. Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1075 et 1079.

3. *Ibid.*, t. II, p. 1075 : « Parrochia de Donchereyo fundata in honore » beati Medardi. »

4. Flodoard l'appelle *comes Castricensis pagi* (*Historia Remensis ecclesia*, l. IV, c. 16; *Chronicon*. ad anno 921. — Richer le qualifie *comes Castricenum* (*Historiae*, l. I, c. 19).

5. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. IV, c. 16. — *Chronicon Flodoardi*, années 920 et 921. — Richer, *Historiae*, l. I, c. 19, 20 et 26. — La chro-

7. Le nom du *pagus Castricensis* apparaît encore trois fois dans Flodoard. La première mention concerne une femme du *pagus Castricius*, du nom de Rotgarde, laquelle, au dire de l'historien, aurait recouvré l'usage de ses jambes, lors du retour des reliques de saint Remy à Reims, en 883¹. — Ailleurs, Flodoard rapporte que Rodemar, sous l'épiscopat de Rigobert (696-733), donna à l'église de Reims ses biens situés *in Vico in pago Castricensi*², et qu'Austrebert fit don de ceux qu'il possédait dans la même *villa*. — Enfin, il nomme ce *pagus* parmi ceux qui formèrent le *missaticum* confié à Wulfhair par Charlemagne³. — *Vicus* ne peut désigner ici que Vieil-Saint-Remy (*Vicus sancti Remigii*⁴), village qui figure, au neuvième siècle, dans le polyptyque sous la simple dénomination de *Vicus*⁵;

nique apocryphe de Mézières rapporte les mêmes faits en y ajoutant quelques détails supposés sur les ascendants et les descendants d'Erlebold (voir notre appendice n° II).

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 22.

2. « Rodemarus res suas sitas in Vico, in pago Castricensi; item Austrebertus suas in eadem villa. » (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 11). — Les diverses édit. de Flodoard donnent *in vico Castricensi*, leçon qui tend à faire supposer que Flodoard parle ici d'un bourg, chef-lieu du *pagus Castricensis*, auquel il aurait donné son nom; dans ce cas, chacun reconnaîtra qu'il eût été préférable d'écrire *in vico Castricio*. Mais Couvenier nous apprend que deux des mss. consultés par lui (le ms. de Notre-Dame de Reims, qui date du XII^e siècle, et une copie d'un autre ms. exécutée à Épernay en 1596) donnent la variante *in vico in pago Castricensi* (Histoire de l'Église de Reims de Flodoard, édit. Couvenier; Douay, 1617, *scholia*, p. 70). Tel était sans aucun doute le texte primitif et les copistes prenant *Vicus* pour un nom commun auront considéré comme superflu l'une des deux qualifications qui précèdent l'adjectif *Castricensis*. Dans cette hypothèse, on s'explique qu'ils aient préféré supprimer *in pago* plutôt qu'*in vico*, par cette raison que le complément de la phrase, « Item Austrebertus suas in eadem villa », indique qu'il était précédemment question d'un centre d'habitations et non d'un *pagus*. La leçon *in Vico, in pago Castricensi* répond donc à toutes les objections. Cette indication topographique circonstanciée est bien plus en rapport avec le contexte, où Flodoard met toujours le plus grand soin à indiquer et les localités dans lesquelles l'église de Reims acquit des biens au temps de Rigobert, et le *pagus* dont elles dépendaient.

3. *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 18.

4. *Vicus sancti Remigii*, 1089 (Varin. *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 240). — *Vieu-Saint-Remy*, 1400 (Archives de Reims: fonds de Saint-Remy, liasse de Vieil-S.-Remy). — *Vicq-Saint-Remy*, 1581 (*Ibid.*, Déclaration de l'archevêque, abbé de Saint-Remy). — Marlot écrit *Vic-Saint-Remy* (*Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. II, p. 619 et 621).

5. *Polyptyque de Saint-Remy de Reims*, p. 66 et 78). — Le nom *Vicus* se remarque aussi, sans accompagnement de surnom, dans un diplôme de

Vieil-Saint-Remy fait aujourd'hui partie du canton de Novion (Ardennes, arr. de Rethel).

8. On trouve dans l'appendice à Flodoard une convention conclue en 977 par Manassès, chevalier, avec le chapitre de Reims qui lui avait cédé à titre précaire et en échange d'autres biens le village de Vendresse (*Vindonissa*). Parmi les biens abandonnés au chapitre par Manassès, on remarque la *villa Loeium* avec le quart de l'église, la prairie, le moulin, la forêt et les serfs au nombre de soixante-et-onze¹. Nous n'avons pu retrouver cette *villa* dont la charte de Manassès indique la situation *in pago Castricensi super fluvium Bair*; il n'existe, en effet, sur les bords de la Bar, affluent de droite de la Meuse qu'elle rejoint près de Donchery, aucune localité dont le nom se rapporte à celui de *Loeium*, village qui, à en juger par ce que nous apprend la charte, devait être assez considérable. *Loeium* a-t-il été détruit, ou bien a-t-il quitté son nom pour prendre celui de l'église que nous trouvons mentionnée en 977? Cette dernière conjecture est peut-être plus vraisemblable. Or sur les bords de la Bar, un seul village porte un nom de saint; c'est Saint-Aignan (Ardennes, arrondiss. et canton sud de Sedan), dont l'église, au xiv^e comme au xviii^e siècle, appartenait par moitié à l'archevêque de Reims et au chapitre représenté par le grand archidiacre². Si l'on considère qu'en 977, le chapitre acquit le quart de l'église de *Loeium*, il ne semblera pas impossible que *Loeium* soit devenu Saint-Aignan.

9^e Le 5 mai 1005, Henri II, roi de Germanie, à la demande du comte Frédéric et pour le salut de son âme, permit à Boson, abbé de Saint-Médard de Soissons, d'établir un marché *in villa quae nuncupatur Doncherio, sita in comitatu praedicti comitis qui vocatur Castrinsis*³. Nous connaissons déjà *Doncherium* (Donchery) par le diplôme de Charles le Gros.

Philippe I^{er} en 1090 (Varin, *Arch. admin. de Reims*, t. I, p. 242).

1. « Aliam autem villam nomine Loeium in qua continentur mansi » VII et dimidius et quarta una, excepto indominicato manso, et quarta » pars ecclesiae, pratum, molendinus et sylva cum mancipiis utriusque » sexus numero LXXI, in comitatu Castricensi super fluvium Bair » (Flodoard, éd. Couvenier: *appendix*, p. 181). — Une connaissance insuffisante de cette charte a fait dire à M. Desnoyers (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 143) que le *pagus Castricensis* « s'étendait dans la vallée de » la Bar, vers le sud, au moins jusqu'à Venderesse. »

2. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1090 et 1091.

3. Marlot, *Metropolis Remensis historiae*, t. I, p. 510. — *Cart. de St Médard de Soissons*, aux Archives nationales, LL 1021, p. 33.

Résumons les indications qui précèdent. Trois des textes que nous avons rappelés sont relatifs à de grands actes politiques et donnent des énumérations de divisions territoriales du neuvième siècle en tenant un certain compte de l'ordre géographique : l'un, le partage de 832, nomme le *pagus Castrensis* entre le Vongeois et le Porcien ; le partage de 843 nomme le *Castricium* à la suite du Hainaut et du Laumois (pays des environs de Namur) et ces termes ; « les comtés voisins situés au-delà de la Meuse jusqu'au confluent de la Saône et du Rhône », qui suivent le nom du *Castricium* et sous-entendent une immense bande de terrain, impliquent nécessairement pour notre *pagus* le voisinage de la Meuse, autrement il y aurait lacune dans la description du lot de Lothar en Gaule ; enfin, dans le troisième texte, le partage de 870, le nom du *Castricium* se trouve entre ceux du Mouzonnais (diocèse de Reims) et du Condroz (diocèse de Liège). Si nous ajoutons à ces données la composition du *missaticum* de Wulfhair qui, au rapport de Flodoard, comprenait « toute la Champagne », il en résulte que le *pagus Castricensis* était évidemment situé entre le Vongeois, le Mouzonnais et le Porcien, mais à portée du diocèse de Liège : on doit donc le chercher dans la partie septentrionale du diocèse de Reims.

Les autres documents nous permettent de préciser davantage : le *pagus Castricensis* était arrosé par la Meuse (n^{os} 5 et 9) et par la Bar (n^o 8), et on sait que deux *villae* situées sur les bords de ces rivières, Donchery sur la Meuse, et *Loeiium* (peut-être Saint-Aignan) sur la Bar, dépendaient de ce territoire ; ces indications peuvent être utilisées pour limiter notre pays vers celui de Mouzon, bourg dont ces deux localités ne sont éloignées que de 17 kilomètres. Ce sont, malheureusement, les deux seules localités dont la situation dans le *pagus Castricensis* soit certaine. Flodoard nous fournit encore, à la vérité, le nom de *Vicus* (Vieil-Saint-Remy) ; mais ce village est revendiqué pour le Porcien par le testament de saint Remy, et sa position à l'est de Neuvizy, qu'un diplôme de 917 place dans le même pays, et de Launois, village dit en Porcien dans les derniers temps du moyen-âge, ne permet pas de douter de la vérité de cette allégation. Il est vrai que ces villages, ainsi que nous le dirons dans le chapitre consacré au Porcien, semblent être à l'extrémité de ce pays, et ce fait peut servir d'excuse à la méprise de Flodoard, méprise qui, en décelant des points limitrophes du Porcien et du *pagus Castricensis*, offre un utile renseignement.

En jetant les yeux sur la carte qui accompagne cette

étude, on remarquera la forêt de Froidmont, à peu de distance (neuf kilomètres) au nord de Vieil-Saint-Remy (*Vicus*). Cette forêt du Porcien, au dire de la Chronique de Mouzon, aurait été le théâtre de l'assassinat de saint Arnoul qui, en la traversant, franchissait la limite du comté de Porcien : le martyr abandonné par les brigands put, dit-on, gagner le village de Gruyères où il rendit le dernier soupir. Le passage du *Chronicon Mosomense* relatif à cet événement, passage que nous citons plus loin¹, est précieux parce qu'il indique la limite du Porcien à l'est de la forêt de Froidmont, c'est-à-dire vers la contrée que nos documents nous permettent d'assigner au *pagus Castricensis*. En remontant ensuite un peu plus au nord, nous rencontrons la Meuse et sur la rive gauche de cette rivière, Arches, aujourd'hui Charleville, lieu du Porcien suivant Flodoard, situé en face de Mézières, *castrum* de l'époque carolingienne dont Erlebold, comte de Castrice, disputait la possession à l'archevêque de Reims. On sait que plus tard ces deux châteaux voisins, Arches et Mézières, devinrent, chacun de leur côté, le chef-lieu d'un doyenné assez étendu. La probabilité de la situation de Mézières dans un pays différent de celui dont Arches faisait partie, c'est-à-dire dans le *pagus Castricensis* que gouvernait Erlebold, ne permet sans doute pas d'absoudre celui-ci de ses tentatives sur ce domaine épiscopal, mais elle peut aider à expliquer sa conduite.

La configuration du *pagus Castricensis* a-t-elle laissé quelques traces dans la topographie ecclésiastique des bas temps du moyen-âge? Le doyenné de Mézières, entre le doyenné de Mouzon, qui répond probablement au *pagus Mosomensis*, et ceux du Châtelet (partie du Porcien) et d'Attigny (*pagus Vongensis*), représenterait-il le *pagus* que nous étudions en ce moment? Au nord, Donchery, une des deux *villae* connues du *pagus Castricensis*, était une des paroisses du doyenné de Mézières placées sur la limite de celui de Mouzon; au sud de Donchery la Bar servait de limite aux deux doyennés sur une étendue de six kilomètres environ; Saint-Aignan, que nous avons proposé pour la *villa Locium* de notre *pagus*, était situé sur la rive mouzonnaise : ce serait peut-être une raison de douter de l'identité de ces deux noms. Au sud, le doyenné de Mézières confine à celui du Châtelet et à l'est il touche à celui de Launay ou d'Arches. La situation dans la partie septentrionale du doyenné

1. Voir notre chapitre sur le Porcien.

du Châtelet, des deux villages de Vieil-Saint-Remy et de Neuvisy, que nous savons avoir dépendu du Porcien, ne nous permet pas de supposer une extension du *pagus Castricensis* en dehors de la limite méridionale du doyenné de Mézières. D'autre part, la présence de Launoy et d'Arches (localités du Porcien) à l'extrémité d'un doyenné qui emprunta successivement sa désignation à l'une et à l'autre de ces paroisses, la situation de la forêt de Froidmont sur les confins des doyennés de Launoy et de Mézières, la position de cette dernière ville en face d'Arches, indiquent certainement que la limite occidentale du comté de Castrice passa dans les limites des subdivisions ecclésiastiques du moyen-âge. Le doyenné de Mézières peut donc être considéré jusqu'à plus ample informé comme ayant une corrélation assez grande avec le *comitatus Castricensis*¹.

Que devint le comté de Castrice sous la troisième race de nos rois ? Erlebalde qui possédait ce comté en 920 était certainement un des fidèles de Charles-le-Simple qu'il alla rejoindre à Worms après sa sortie de Mézières. Il y fut tué et Charles, nous l'avons vu, fit relever son âme de l'excommunication². Le *pagus Castricensis* ne tarda certainement pas à passer dans les domaines des rois de Germanie et, en 1005, il était dans les mains du comte Frédéric, vassal du roi de Germanie. On ne peut sans doute suivre Marlot lorsqu'il voit, dans ce comte Frédéric, le duc de Lorraine de même nom qui était mort en 984³; mais il ne serait pas impossible que le comté de Castrice eût été possédé dans la seconde moitié du dixième siècle par les ducs de Lorraine, car on rencontre quelquefois ces derniers dans le territoire de ce comté : ainsi, par exemple, en 960, le duc Frédéric assistait à la reddition

1. On verra cependant par la notice sur le Porcien, que cette conclusion serait légèrement modifiée si l'on acceptait Barbaize et Raillécourt comme représentant les lieux nommés *Berbacis* et *Rovericurt* dans la liste des villages de l'abbaye de Lobbes de 868 (voir plus loin, chap. V).

2. *Chronicon Flodoardi*, annis 920 et 921. Il ne faudrait pas croire avec Marlot (*Hist. de la ville, cité et univ. de Reims*, t. II, p. 659) en se fondant sur le diplôme de Charles-le-Gros, que le comté de Castrice dépendait dès lors de la Germanie ; à cette époque Charles le Gros gouvernait aussi la France.

3. Marlot, *Metrop. Remensis historia*, t. I, p. 510. — Le même, *Hist. de la ville, cité et univ. de Reims*, t. II, p. 659. Dans son ouvrage français, le savant bénédictin ne dit pas de quel Frédéric il entend parler, et, l'on pourrait croire qu'il fait allusion à Frédéric II, duc de Lorraine de 1026 à 1027, mais son ouvrage latin prouve qu'il voulait parler de l'aïeul de ce duc.

de la forteresse archiépiscopale de Mézières détenue alors par un certain Lambert¹. Quoi qu'il en soit, la suzeraineté des rois de Germanie sur le *pagus Castricensis*, résultat probable de l'extension de ce territoire sur la rive droite de la Meuse, que l'on considérait alors comme la limite de la France et de l'Allemagne, ne fut que temporaire. Vers 1038, en effet, Donchery, qui trente-trois ans auparavant dépendait du royaume de Germanie, fut confisqué par le roi de France Henri I^{er}, à la suite de la révolte d'Étienne et de Thibaut de Blois, fils et héritiers d'Éudes le Champenois avoué de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, et l'investiture de cette avouerie fut donnée par Henri à Gizezon duc de Lorraine, lequel ne tarda pas à restituer Donchery à l'abbé de Saint-Médard². Ce fait ne peut-il pas faire supposer que Donchery était à proximité de quelque-uns des fiefs tenus par Gizezon, en d'autres termes que ce duc était possesseur du *comitatus Castricensis*? On perd alors la trace de l'existence de ce comté, qui, peu à peu, passa presque entièrement, par des causes qui nous sont inconnues, dans les mains du comte de Rethel; celui-ci possédait certainement Mézières dès 1176³, et Donchery, dont l'avouerie était encore tenue en 1190 par le châtelain de Mézières, appartenait au comte de Rethel en 1257⁴.

Si l'on sait fort peu de chose sur les vicissitudes du *pagus Castricensis*, on possède encore moins de renseignements sur les causes de sa dénomination. Nous ne répéterons pas, avec le révérend Jomart, que le nom de *Castricium* est dû aux nombreux postes romains de la contrée et qu'il signifie simplement « la zone des campements »⁵. Nous pouvons encore moins nous fier aux quelques lignes consacrées à ce pays par le faussaire qui fabriqua au dix-septième siècle la Chronique de Mézières: cependant l'opinion de ce faussaire n'est peut-être pas uniquement sortie de son imagination. Il est en effet très-probable que, de même que les autres *pagri* de l'époque franque, le *pagus Castricensis* devait son nom à son chef-lieu, qui, dans ce cas, aurait été *Castricium*.

¹ Chronique d'Aldebrandi, anno 960.

² *Mémorial de saint Sébastien* (Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. XI, p. 100 et 101).

³ Martot, *Metropolis Remensis historice*, t. II, p. 108.

⁴ Hugo Dumont, archevêque de Reims (1140-1160). Hugues de Mézières était avoué de Donchery (*Cartulaire de S. Médard de Soissons*, aux Archives nationales, LL 1031, p. 10). En 1190, nous voyons une charte de *Reginaldus castellanus de Mueris, advocatus de Doncherego* (*Ibid.*, p. 10).

⁵ Jomart, *Chroniques de l'Ardenne et des Woërrres*, t. I, p. 375.

On ne peut certainement pas répéter, avec les personnes qui croient à l'authenticité de la chronique apocryphe, qu'en 890 la foudre réduisit en cendre toutes les maisons de ce chef-lieu, et, qu'en 899, Erlebold éleva, sur une hauteur voisine de la Meuse et tout auprès des ruines de *Castricum*, un nouveau *castrum* qui dut à la découverte d'une idole, jadis adorée par les paysans de la contrée, son nom de *Maceriae*¹, Mézières. Il paraît néanmoins évident qu'Erlebold, fondateur de Mézières, au rapport de Flodoard, avait l'intention d'y établir le siège de sa domination, ce qui implique la disparition du chef-lieu primitif, dont les historiens du dixième siècle ne nous apprennent rien. Dans cette supposition, il serait certainement judicieux d'assigner, à l'exemple du prétendu chroniqueur, les environs de Mézières comme emplacement à *Castricum*. Nous nous arrêtons d'autant plus volontiers à cette opinion, que celle de Marlot, qui propose d'une façon dubitative et à cause de la ressemblance des noms, « le Chastelet, bourg dépendant du duché de Réthel² », n'est nullement acceptable; en effet, ce bourg, aujourd'hui le Châtelet-sur-la-Retourne (Ardenne, arr. de Réthel, canton de Juniville) appartenait, si l'on en juge par sa position, soit au Porcien, soit au Rémois, et était séparé du *pagus Castricensis* par une grande étendue de territoire dépendant du premier de ces pays. D'autres personnes ont cru retrouver *Castricum* dans le Châtelet, village du canton de Rocroy, auprès de Rimogne³; mais cette localité est également en plein Porcien.

Il ne suffit pas de dire que *Castricum* devait s'élever non loin du lieu où fut construit Mézières; il importe de spécifier quel point voisin de cette ville il pouvait occuper. On a proposé la montagne de Berthaucourt ou du Boisenval, située à l'est de Mézières et où le soc de la charrue mettait à découvert, au siècle dernier, quelques médailles romaines; à une époque rapprochée de nous (depuis 1836), on aurait découvert sur cette montagne, paraît-il, une quantité considérable d'objets romains, tels qu'épées, haches, vases funéraires, colliers, statuettes, etc.⁴ « D'an-

1. « ... Novi hujus castri praeparans fundamenta, fani reliquias cum »
» cujusdam idoli figura, nomine MACER, invenit, quod quondam pagani »
» Castricenses virgis colebant; laetus comes vocavit castrum suum novum »
» Maceriarum. » (Chronique de Mézières, à l'an 899.)

2. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. II, p. 659.

3. C'est M. Hubert (*Histoire de Charleville*, p. 19, note 2) qui rapporte cette opinion.

4. Cette découverte d'objets romains est indiquée par M. Hubert (*Géogra-*

ciennes chroniques », pour parler comme un écrivain du dernier siècle, ou plus vraisemblablement quelques archéologues ardennais de cette époque¹, regardaient cette hauteur comme l'emplacement d'une ville du nom d'Angoury, qui aurait été fort importante au temps de César.

Le Mont-Olympe, situé de même que Mézières sur la rive droite de la Meuse, en face de Charleville, peut compter aussi des partisans dans la question de l'emplacement de *Castricum*; ce mamelon compris dans le finage de Montcy-Saint-Pierre dépendait par conséquent, au commencement du quatorzième siècle, du doyenné de Mézières². Bien que son nom ne soit qu'une réminiscence de l'antiquité et ne date que du dix-septième siècle, l'existence d'un établissement romain en ce lieu n'est pas une hypothèse gratuite; voici ce que nous en apprend une déclaration des terres souveraines de la princesse de Conti (souverainetés de Château-Regnault et de Mohon), en date du 20 mai 1629 : « Au-dessus de Charleville regardant la ville de » Maisier[e]s est la montagne du Chastellet entourée de la rivière » de Meuze, autrement appelée le Mont-Olimpe (*sic*), où se » voyent encores les vestiges de l'antienne place y bastie, du temps

phie historique du département des Ardennes, p. 169). On peut consulter aussi, avec profit, sur les antiquités romaines découvertes sur la montagne de Berthaucourt et dans la vallée de la Meuse au nord de cette montagne, un mémoire de M. Mialaret intitulé : *Recherches archéologiques sur le département des Ardennes*, p. 27 et ss.

1. Voici ce que dit de cette prétendue ville un « *Mémoire historique* » manuscrit de 1751 « sur les châteaux, citadelles, forts et villes de Mézière, Charleville et le Mont-Olimpe : D'anciennes chroniques qui » paroissent n'avoir d'autres fondements que quelques médailles, que la » charüe des laboureurs a déterrées de la hauteur de Berthaucour au- » dessus de Mézières, rapportent qu'il y avoit en ce lieu une ville nom- » mée Angoury, considérable au temps que les Romains firent la con- » quette de cette partie des Gaules. Nous serions plus portés à croire » qu'ils (les Romains) auroient seulement formé des camps pendant » quelques hivers et que César ayant donné à l'un de ses capitaines » les terres qui ont formé le comté de Castrice donna lieu à l'origine » de cette ville dont elle retient, ainsi que le comté le nom de Cas- » trice, et qu'ensuite de son désastre arrivé par le feu (l'auteur de ce » mémoire s'est servi antérieurement de la Chronique de Mézières). » les peuples auroient changé son nom en celui d'Angoury qui, en lan- » gage vulgaire et ancien, signifiait un lieu désert et abandonné et propre » à exciter la pitié » (Bibliothèque nationale : collection de Champagne, t. XX, f° 117 v°.)

2. Nous avons cité plus haut, p. 4, note 3, un passage du pouillé de 1303-1312 qui prouve ce fait.

» de la conquête des Gaules par les Romains; dans la terre, au-
» dit lieu, des empereurs desquelz il se trouve encores quantité de
» médailles et monnoyes dudict temps. Le dessus et pente de la-
» quelle montagne suivant les bornes et limittes qui y ont été
» plantées, madite dame princesse de Conty l'a donné, en fief,
» fois et hommage, relevant du Château-Regnault, à monsieur
» le duc de Nevers lequel en a fait faire les fois et hommages à
» madite dame, comme souveraine desdites terres, en l'année
» M^{re} vic douze, aux charges contenues de ladite donation¹. »

Comme on le voit, le Mont-Olympe portait primitivement le nom du Châtelet par lequel Dom Marlot traduisait celui de *Castricum* : le savant bénédictin n'aurait donc pas hésité à voir dans ce lieu, s'il l'avait connu, l'emplacement de *Castricum*. Il est bon cependant de faire observer que cette dénomination de *Châtelet*, dérivée de celle de Châtelier, *Castellare*², était employée par nos ancêtres du moyen-âge pour désigner des vestiges de fortifications tels que ceux dont la déclaration de 1629 rappelle l'existence³; en ce cas le rapport des deux noms ne serait que

1. Archives nationales, P 191, n° 10.

2. Le Châtelet est effectivement nommé *Le Chasteler* ou *Le Chasteller* dans une charte de mai 1324 par laquelle Philippe, abbé de saint Nicaise de Reims, cède par voie d'échange à Jean, comte de Nevers et de Rethel « une maison assise en la comté de Rethel, c'est assavoir *le Chasteler* » *teler de les-Maisières-sour-Meuse*, ... item aucuns bois qui sunt appelé » les bois du *Chasteller* seans entre Muisi-Nostre-Dame (Montcy-Notre-Dame) et Monson (Nouzon) tout selon la rivière. » (L. Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, n° 309, dans l'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France, de 1867). La maison du Châtelet mentionnée dans cette pièce existait encore en 1631; c'était alors une cense dont dépendait la montagne du Châtelet avant qu'elle ne fût donnée au duc de Nevers (voir la déclaration de 1631 citée par M. Hubert, *Hist. de Charleville*, p. 265.) — Pour ce qui est des autres localités du nom de *Châtelet* situées au diocèse de Reims, leurs noms ne dérivent pas d'ailleurs de *Castelletum*; ainsi Le Châtelet du canton de Juniville est nommé *Castellarium* en 1218 (L. Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, n° 18). *Castellare juxta Tannion* en 1264 (*Ibid.*, n° 173); *Le Chasteller* en 1265 (*Ibid.*, n° 174); *Le Chastellier* en 1316 (*Ibid.*, n° 225). On trouve Le Châtelet, au cant. de Rocroy, appelé *Le Chasteler-en-Ardanne* dans une coutume de Reims du xiv^e siècle (Varin, *Arch. législatives de la ville de Reims*, 1^{re} partie, p. 607). Enfin un village détruit dont le moulin du *Châtelet*, de la commune de Ripont (Marne, arr. de Sainte-Menehould; cant. de Ville-sur-Tourbe) rappelle le souvenir, est nommé *Castellare* en 1208 (Ed. de Barthélemy, *Canton de Ville-sur-Tourbe*, p. 58); *Castellare* vers 1310 (Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1100), et *Castellare juxta Rippontem*, en 1346 (*Ibid.*, t. II, p. 1100).

3. La montagne du *Châtelet* (Haute-Marne, arr. de Wassy, cant. de

fortuit. Cependant un *castrum* gallo-romain situé près de Mézières, qui, on le sait, fut fondé au commencement du x^e siècle par un comte du *pagus Castricencis*, peut fort bien être considéré comme le chef-lieu de ce *pagus*, chef-lieu qu'Erlebold tenta de transporter à Mézières, sans doute par suite de l'abandon forcé de la résidence de ses prédécesseurs. On sait qu'ordinairement, lorsqu'il y eut déplacement d'un centre féodal, le nouvel emplacement fut toujours choisi à fort peu de distance de l'ancien.

Aujourd'hui les restes du *castrum* gallo-romain ne sont plus visibles ; ils furent employés en 1611 à la construction du Mont-Olympe, forteresse établie sur la montagne du Châtelet par Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, et qui, après avoir passé au pouvoir du roi de France, fut démolie en 1686¹. Mais on trouve encore fréquemment des pièces de monnaies des derniers temps de l'empire romain, au Mont-Olympe et dans ses environs, sur une étendue assez considérable du territoire de Montcy-Saint-Pierre².

CHAPITRE III.

LE DORMOIS

(*Pagus Dulcomensis*).

Le titre de ce chapitre pourrait nous faire accuser de recommencer un travail consciencieux qui ne date que de seize ans, et faire douter, par conséquent, de l'opportunité de celui-ci.

M. Anatole de Barthélemy a en effet publié sur ce *pagus* un mémoire qu'il regardait comme l'introduction d'une histoire des comtes de Grandpré dont il continue à s'occuper³; mais il s'est servi surtout, dans ce travail, de deux documents auxquels nous n'attribuons pas la même valeur que lui. Nous voulons parler du

Chevillon, comm. de Gourzon), par exemple, nous offre l'emplacement d'un important *oppidum* gallo-romain.

1. Hubert, *Histoire de Charleville*, p. 269.

2. *Ibid.*, p. 266. — Le même, *Géographie historique du département des Ardennes*, p. 168.

3. Ce mémoire de M. de Barthélemy intitulé *le Dormois (pagus Dulcomensis ou Dolomensis)*, 812-1020, a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 4^e série, t. II, p. 351-366.

dixième chapitre du polyptyque de Saint-Remy de Reims, et de la Chronique de Mézières, autrement dite de Signy. Résumons tout d'abord l'opinion de M. de Barthélemy sur le polyptyque.

Ce document, dont M. Guérard place la rédaction au milieu du neuvième siècle, ne mentionne pas le Dormois, et pourtant, dans le chapitre X du polyptyque, les villages où l'abbaye de Saint-Timothée possédait des dîmes sont répartis suivant les *pagi* et on y trouve quelques villages qui ont dû certainement faire partie du Dormois¹. Or, le Dormois existait en 812; la Chronique de Signy nous apprend, d'autre part, que ce pays fut absorbé presque entièrement dans le comté de Grandpré en 1020 : le Dormois n'a donc existé comme division territoriale que de 812 à 1020. Le silence du polyptyque sur cette circonscription ne peut alors s'expliquer que parce que la date de sa rédaction serait antérieure à la création ou postérieure à la suppression du Dormois. Cette dernière hypothèse n'est pas admissible, car, suivant les Bénédictins, l'écriture du polyptyque était loin d'être aussi moderne; ce précieux livre daterait donc au moins des premières années du neuvième siècle.

Telle est l'opinion à laquelle s'est arrêté M. de Barthélemy, opinion qui n'a pas été acceptée par les disciples de M. Guérard². On ne doit cependant pas faire à notre devancier le reproche d'avoir entamé une discussion stérile : la défectuosité de la copie qui a servi à l'édition du polyptyque est l'unique cause de ces obscurités. Si la liste à laquelle M. de Barthélemy faisait allusion eût été copiée exactement, il aurait vu que Sommetourbe, par exemple, qui faisait certainement partie du Dormois, n'y était véritablement pas indiqué comme village du Porcien, et il n'aurait pas eu l'idée de discuter la date du polyptyque en se fondant sur ce fait erroné.

Le mémoire de M. de Barthélemy fausse, suivant nous, un point de l'histoire du Dormois : la question de son origine. En effet, il résulterait de ce mémoire que ce *pagus*, qui existait en 812, n'aurait été créé que peu d'années auparavant, c'est-à-dire à l'époque où Wulfhair fut élevé à la dignité de *missus dominicus* pour toute la Champagne³. C'est là, ce nous semble, une hypothèse gratuite, que ne confirme aucun des documents connus, car rien

1. Cette liste ne date que du milieu du onzième siècle; c'est là du moins ce que nous croyons établir dans notre appendice.

2. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. XI.

3. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 4^e série, t. II, p. 354 et 355.

ne prouve qu'un *pagus* voisin, le Rémois par exemple, ou le Porcien, ait étendu son action sur le territoire qui fut le Dormois. Il est bon, cependant, d'ajouter que cette conclusion était dictée au savant auteur par l'impossibilité d'assigner une date plus reculée à la rédaction du polyptyque.

La Chronique de Mézières, dont M. de Barthélemy s'est servi pour retracer l'histoire des comtes du Dormois au x^e siècle, est, nous le démontrerons dans un appendice, entièrement supposée; c'est certainement l'œuvre d'un faussaire du xvii^e siècle. Suivant cette chronique, le comté de Dormois aurait été successivement gouverné au dixième siècle par Thierry le Bref, par Marc, puis par Julie fille de Thierry et veuve de Marc. En 1004, après la mort de Julie, aurait commencé une guerre de succession, qui se serait terminée en 1020 par la victoire d'Herman, comte de Grandpré, lequel, aidé des comtes de Roucy et de Porcien, aurait anéanti les noms et le souvenir de Marc et de Julie et fait passer la presque totalité du « Dormois dans le comté de Grandpré¹. » La chronique étant apocryphe, on ne peut, par conséquent, admettre l'an 1020 comme date de la suppression du Dormois, dont la mémoire, ainsi que le reconnaît M. de Barthélemy, s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans le surnom de plusieurs localités de son ancien territoire, et dont le nom reparait aussi dans les *Miracula sancti Gibriani*, recueil écrit au milieu du douzième siècle par un moine de Saint-Remy de Reims. Mais un de nos principaux griefs contre la Chronique de Mézières est l'attribution d'Omont (*Altus mons*), au Dormois²: la situation d'Omont dans le doyenné du Châtelet, c'est-à-dire vraisemblablement dans le Porcien et au-delà du pays de Voncq, comparée aux données que nous possédons sur ce dernier *pagus*, ne nous permet pas d'admettre une telle extension du *pagus Dulcomensis*.

Avant de commencer l'examen des textes relatifs au Dormois, il nous reste à signaler une opinion d'après laquelle ce *pagus* se serait étendu sur le diocèse de Verdun. M. Guérard place le *pagus Dulcomensis* dans la *civitas Verodunensis*³ et ne le

1. « Anno 920... Attamen Hermanus cum comitibus Rociensi et Porciensi, Marci et Julie nomina ac memoriam destruxit, et Dulcomensem pagum pene totaliter in Grandipratensem comitatum abire fecit. » (*Chronicon Maceriense*).

2. « ut Fulco Remensis in Dulcomensi pago castrum Altimontis erexerit. » (*Chronicon Maceriense*, anno 860).

3. Guérard, *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule*, p. 148.

mentionne pas parmi les *pagi* de la *civitas Remensis*. Nous ne savons ce qui lui avait dicté cette décision ; peut-être croyait-il que Doulcun, qu'il semble considérer comme la capitale de ce *pagus*¹, était de l'ancien diocèse de Verdun. M. Desnoyers reconnaît également l'existence d'un pays du nom de Dormois dans ce diocèse, et il va même jusqu'à lui assigner Chaumont-sous-Muraut (Meuse, arr. de Montmédy, canton de Damvilliers) pour chef-lieu² ; ces détails, qui ne s'appuient certainement sur aucun texte de valeur, sont probablement empruntés à quelque auteur du pays. Toujours est-il que M. Desnoyers assigne la majeure partie du Dormois au diocèse de Verdun, « si toutefois, dit-il, il » ne conviendrait pas mieux de distinguer deux *pagi* différents » du même nom dans les deux diocèses³. » Comme nous ne connaissons aucun texte qui autorise à penser que le Dormois se soit étendu au-delà du diocèse de Reims, nous ne mentionnons ces opinions que pour mémoire.

Le Dormois est un des *pagi* du diocèse de Reims sur lequel nous avons le moins de renseignements :

1. Ainsi que nous venons de le dire, on sait par Flodoard que le *pagus Dolomensis* faisait partie du *missaticum* confié aux soins de Wulfhair, qui devint évêque de Reims en 812⁴.

2. Un diplôme des empereurs Louis et Lothar, de 818 environ, ordonne la restitution à l'église de Reims de divers biens qui lui avaient été enlevés ; et parmi ces biens on remarque, *in pago Dulcomensi*, la *villa quae vocatur Cavera*⁵. Nous traduirons ce nom, ainsi que l'a fait M. A. de Barthélemy, par Chevières, Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Grandpré.

3. Le *pagus Dulmensis* est nommé entre le Verdunois et Arlon, parmi les pays du royaume de Lothar que le partage de 870 attribua à Charles-le-Chauve⁶. Cette forme syncopée, *Dulmensis*, que nous fournissent les Annales de Saint-Bertin, nous montre comment le nom du Dormois s'est formé de *Dulcomensis*;

1. *Provinces et pays de France* dans l'*Annuaire de la Société de l'Histoire de France* pour 1837, p. 90. Là, du moins, M. Guérard rapproche le nom de Doulcun de la dénomination latine du Dormois (*pagus Dulcomensis*).

2. Desnoyers, *Topographie ecclésiastique de la France*, p. 107.

3. *Ibid.*, p. 114.

4. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. XVIII.

5. Ce diplôme est rapporté par Flodoard, *ibid.*, l. II, c. XXIX.

6. *Annales Bertiniani*, anno 870, chez D. Bouquet, *Historiens de France*, t. VII, p. 110.

dans la langue vulgaire *Dulmensis* devenait naturellement Dormois, de même qu'*ulmus* devenait orme et *Culmisciacum*¹ Cormicy.

4. Dans un mémorial daté de 893, Dadon, évêque de Verdun, constate entre autres choses que le roi Arnoul (de Germanie) avait donné à son église l'abbaye de *Mons Falconis*, dédiée à saint Germain et située *in comitatu Dolmense*². Cette abbaye, convertie plus tard en collégiale, était située à Montfaucon, Meuse, arrond. de Commercy; elle faisait partie du diocèse de Reims³.

5. Une vie de saint Juvin, confesseur, qui, d'après les Bollandistes, vivait sans doute au ix^e siècle⁴, nous apprend que ce bienheureux était du diocèse de Reims et du comté de Dormois (*comitatus qui Dulcomensis nuncupatur*⁵).

6. Flodoard, qui écrivait au milieu du x^e siècle, rapporte le martyre d'Oriculus à l'une des invasions barbares du v^e siècle (*sub eadem Vandalarum vel Hunnorum persecutione*), invasion qui ne semble pas différente de la grande irruption des peuples germaniques en 407. Suivant la tradition, Oriculus fut mis à mort, ainsi que ses sœurs, dans l'église qu'il avait fondée et où ils servaient Dieu, dans l'évêché de Reims, *in pago Dulcumensi, vico Sinduno*⁶. Au xvi^e siècle, Chesneau, dans sa traduction

1. Ce nom se trouve plusieurs fois chez Flodoard, qui dit avoir été lui-même curé de Cormicy.

2. « Arnulphus quoque gloriosissimus rex dedit in proprium per auctoritatis sue preceptum, supradicte ecclesie, abbatiam que vocatur Montis Falconis, que est in honore Sancti Germani constructa et in comitatu *Dolmensi* est sita, cum omnibus et sibi pertinentibus. » (Wassebourg, *Antiquités de la Gaule Belgique*, t. I, fol. 174 r°). Wassebourg a fait imprimer *Dolinensis* pour *Dolmensis*.

3. Voir, sur l'histoire de l'abbaye de Montfaucon, Marlot, *Hist. de la ville, cité et univ. de Reims*, t. II, p. 211.

4. *Acta sanctorum*, t. II d'octobre, p. 214 et index chronologique.

5. Nous avons reproduit ce passage de la vie de saint Juvin dans la première partie de nos *Études sur les pagi de la Gaule*, p. 9, note 1. — Suivant Pierquin, curé de Châtel (Ardennes), auteur d'une vie de saint Juvin publiée en 1732 (un volume in-8°), cette vie daterait du commencement du xi^e siècle et n'aurait été écrite qu'une quarantaine d'années après la mort du saint; mais, ainsi que nous le disons dans notre discussion sur la chronique de Mézières, Pierquin s'appuyait sur ce document apocryphe.

6. « Sub eadem Vandalarum vel Hunnorum persecutione, quidam Dei servus, Oriculus nomine, Deo vacabat cum sororibus suis Oricula et Basilica, in hoc eodem episcopatu Remensi, in pago *Dulcumensi*, vico *Sinduno*, in ecclesia quam construxerat; ubi fertur quoque peremp-

de l'*Histoire de l'église de Reims* rendait *Sindunum* par Senuc¹ (Ardennes, arrond. de Vouziers, cant. de Grandpré), et l'académie de Reims dans son édition de Flodoard montre, croyons-nous, une circonspection trop grande en lui laissant la responsabilité de cette traduction. En effet, dès la première moitié du *xiii*^e siècle, Aubry de Trois-Fontaines n'hésitait pas à dire que le lieu où Oriculus souffrit le martyre était *Senu*, près de Grandhan (*Grandis campus*)². De plus, au temps de Flodoard, des miracles s'accomplissaient, dit-on, sur le tombeau du martyr, et la fontaine où, suivant la tradition, il avait lavé sa tête, passait pour être douée de vertus miraculeuses. Le culte d'Oriculus dut donc s'établir à *Sindunum*; et, du moment qu'il est avéré qu'une seule église du diocèse de Reims était placée sous l'invocation de saint Oricle et que cette église était le prieuré de Senuc³, on ne peut conserver aucun doute sur la traduction de *Sindunum*. En tenant compte de l'ancienne forme *Senu*, on peut constater que la terminaison du nom de *Sindunum* a été modifiée comme celles de l'*Uxellodunum* de César (Puy d'*Issolu*) et du *Bisuldunum*⁴ de Catalogne (*Bésalu*).

7. Un livre des miracles de saint Mansuit contenant les miracles opérés au temps de Goslin et de Girard, évêque de Toul (922-994), et écrit, par conséquent, au *x*^e siècle, fait honneur à l'apôtre des *Leuci* de la guérison de Drogon, chevalier originaire du *pagus Dulmensis*⁵.

8. Le 7 août 1065, l'empereur Henri IV donna à l'église de

» tus a Barbaris cum praedictis sororibus suis (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. VIII).

1. *L'histoire de l'église métropolitaine de Reims, premièrement écrite en latin (non encores imprimé) par Floard, jadis chanoine d'icelle église... traduite en françois par maistre Nicolas Chesneau*, un vol. in-4°, Reims, 1581; fol. 11 v°.

2. « Eo tempore in pago *Dulcomensi* juxta Grandem Campum, vico *Sinduno*, id est *Semi* (lisez *Senu*) passus est Oriculus cum duabus sororibus Oricola et Basilica » (*Chronicon Alberici*, ad ann. 453; ms. de la Bibl. nat., fonds latin, n° 4896 A, f° 11 r°).

3. Varin, *Archives admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1096 et 1098, les pouillés du *xiv*^e et du *xviii*^e siècles.

4. Guérard, *Cartulaire de St-Victor de Marseille*, t. II, p. 173. Cependant, la perte de l'n final, naturelle dans les noms méridionaux que nous citons, est anormale dans *Senu*.

5. « Eodem fere tempore, Drogo quoque miles notissimus qui pago *Dulmensi* fuerat oriundus, hujus gratiam sancti pontificis est pleniter expertus » (*Acta sanctorum*, t. I de septembre, p. 647). — Les Bollandistes croient que les mots *pagus Dulmensis* désignent *Dulmen* dans le cercle de Westphalie, non loin de Munster.

Verdun, en récompense de services de l'évêque Thierry, le château appelé *Dunum*, situé « dans le comté de Dormois du comte Frédéric, » et les annexes de ce château¹. *Dunum* est aujourd'hui la petite ville de Dun, chef-lieu de cant. de l'arr. de Montmédy (Meuse).

9. Baudouin, moine de Saint-Remy de Reims, auteur d'un récit des miracles dus à l'intercession de saint Gibrien et opérés du 16 avril 1145 au mois d'août de la même année, mentionne deux fois notre *pagus*, mais sous la forme fantaisiste *Dulminiacus*. Il rapporte au 15 juin 1145 la délivrance d'un certain Lambert de Remange qui, se rendant à Verdun, tomba entre les mains de plusieurs chevaliers et fut conduit par eux *apud Viennam, castellum super Blonam fluvium in Dulminiaco situm*². Ces mots désignent incontestablement Vienne-le-Château, bourg situé sur la Biesme, affluent de l'Aisne, bien que le nom de cette petite rivière ait été mal transcrit dans les manuscrits publiés par les Bollandistes³. Baudouin place aussi *in Dulminiaco* un village du nom de *Quatuor Campi*⁴, village que les éditeurs disent n'avoir pu retrouver sur les cartes et qui n'est autre que Quatre-Champs, Ardennes, arr. et cant. de Vouziers.

Ces divers textes ne nous font connaître que les noms de six localités du *pagus Dulcomensis*; elles étaient toutes les six de l'ancien diocèse de Reims :

Chevières, au doyenné de Grandpré.

1. « Ob fidele servitium Theoderici episcopi, ad ecclesiam Viridunen- » sem..... quoddam castrum *Dunum* nominatum *in comitatu Dulcomensi* » *Friderici comitis* cum omnibus appenditiis in perpetuum dedimus atque tradimus... Datum septimo idus augusti, anno domni incarnationis m° sexagesimo quinto » (Cartulaire de l'église cathédrale de Verdun, p. 171, cité par l'abbé Clouet: *Histoire de Verdun et du pays Verdunois*, t. II, p. 72).

2. *Acta sanctorum*, t. VII de mai, p. 645.

3. Il aurait fallu *Biemam* au lieu de *Blonam*; mais cette erreur est certainement excusable chez un copiste du moyen-âge, si l'on considère que dans des géographies du département de la Marne, la Bionne, affluent de gauche de l'Aisne, est confondue avec la Biesme, affluent de droite, et est indiquée comme passant à Vienne-le-Château (Badin et Quantin, *Géographie départementale, classique et admin. de la France*: — *Dép. de la Marne*, p. 377, art. Vienne-le-Château). — Une ancienne traduction de l'œuvre de Baudouin porte, suivant les Bollandistes: *Vienna super Axonam*.

4. *Acta sanctorum*, t. VII de mai, p. 646.

Dun, chef-lieu du doyenné de ce nom.

Montfaucon, au doyenné de Dun.

Quatre-Champs, au doyenné d'Attigny.

Senuc, au doyenné de Grandpré.

Vienne-le-Château, au doyenné de Cernay-en-Dormois.

Nous devons toutefois nous hâter de dire que Quatre-Champs faisait très-probablement partie du *pagus Vongensis* qui n'existait plus dès le *xⁱ* siècle ; la difficulté de désigner le pays dans lequel Quatre-Champs était compris aura été la cause unique de l'attribution de cette localité au Dormois (*Dulminiacus*) par un auteur du *xiii^e* siècle ¹.

L'exclusion de Quatre-Champs admise, nous savons que le *pagus Dulcomensis* s'étendait sur trois des doyennés de la portion sud-est du diocèse de Reims. Comprendait-il ces trois doyennés dans leur entier, s'étendait-il au-delà ?

Le doyenné de Dun, limitrophe des diocèses de Toul et de Verdun, était sans doute entièrement compris dans le Dormois ; il ne paraît embrasser aucune localité appartenant à d'autres *pagi* et le chef-lieu même du *pagus Dulcomensis*, le village de Doulcon, en dépendait.

Le doyenné de Grandpré, situé à l'ouest de celui de Doulcon, était borné au nord par les doyennés de Mouzon (*pagus Mosomensis*) et à l'ouest par les doyennés d'Attigny (*pagus Vongensis*) et de Cernay-en-Dormois. Nous savons que Chevières et Senuc, villages de ce doyenné, dépendaient jadis du Dormois. Il est permis de douter que la partie septentrionale de cette circonscription ecclésiastique ait fait partie du Dormois ; toujours est-il qu'en 676, nous voyons une de ses paroisses, Authe (*Altum*), indiquée *in pago Vonginsi* ².

Il est présumable que le doyenné de Cernay-en-Dormois fût formé d'un démembrement du *pagus Dulcomensis*. Vienne-le-Château est le seul lieu que les documents aient indiqué comme appartenant au Dormois ; mais quatre paroisses de ce doyenné ont conservé un surnom rappelant leur position dans ce *pagus* ; ce sont celles de Cernay-en-Dormois³, Fontaine-en-Dormois, Malmy-en-Dormois et Rouvroy-en-Dormois, toutes quatre

1. Le polyptyque de Saint-Remy place Quatre-Champs dans le Porcien ; mais nous croyons qu'il dépendait plutôt du pays de Vonceq (Voir les notices sur ces *pagi*).

2. Voir pour plus de détails la notice sur le *pagus Vongensis*.

3. En 1381, une maison voisine de Cernay se nommait *Le Chenoy-en-Dormois* (Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. III, p. 603).

comprises dans le canton de Ville-sur-Tourbe (Marne).

On peut donc conclure que ces trois doyennés, sauf la partie septentrionale de celui de Grandpré, représentaient l'ancien *pagus Dulcomensis*, dont la limite serait assez nettement marquée à l'ouest, c'est-à-dire vers le Rémois, par les coteaux qui séparent le bassin de l'Aisne de celui de la Suippe. La frontière sud-est du Dormois est indiquée par un texte du ^{xii}^e siècle qui fixe la limite du comté de Verdun ¹. Nous avons montré dans un de nos précédents mémoires que, vers l'Asténois, cette limite était identique à celle des diocèses de Verdun et de Châlons ², et, d'après le texte dont nous parlons, la ligne de démarcation du comté de Verdun, du côté de l'ancien Dormois, correspondrait assez exactement à la limite commune des cités de Verdun et de Reims. On ne peut, par conséquent, accepter l'opinion des auteurs qui ont supposé le Dormois divisé entre ces deux diocèses.

A la sortie de l'évêché de Châlons, la limite du comté de Verdun est indiquée au lieu où la Biesme se jette dans l'Aisne; de là, paraît-il, elle descendait l'Aisne jusqu'à Vienne(-la-Ville); puis passant par les Verreries ³ (situées entre la Chalade et Vienne-le-Château), Montblainville, *Concescurt*, Châtel près Cornay, cette limite prenait par le haut du village de Chéhéry, d'où elle se dirigeait en droite ligne vers Gesnes, puis vers Épinonville et Montfaucon, et gagnait Lion-devant-Dun, village du diocèse de Metz, situé sur la limite du diocèse de Reims et non-loin de celle de l'évêché de Verdun ⁴.

Nous devons faire remarquer que dans le texte que nous citons, les localités frontières du comté de Verdun semblent toujours prises en dehors de ce comté. Une seule divergence entre la limite

1. Mabillon. *De re diplomatica*; supplém., p. 100-101.

2. *Etudes sur les pagi de la Gaule*, 1^{re} fascicule, p. 18.

3. Nous préférons traduire de cette façon le *Vereires* du texte plutôt que de supposer, avec le chanoine Roussel, qu'il est question de Verrières, village situé au sud de Sainte-Mènehould. Plusieurs verreries sont indiquées par Cassini le long de la Biesme entre Vienne-le-Château et la Chalade.

4. « ... Et inde (ab Ulmis) usque ad locum ubi Biumma fluit in Asniam; et inde per descensum Asniae juxta Viasnam, et usque Viennam » per Vereires, et per Monblainvillam, per Concescurt, per Castrum » juxta Quarnaium; et inde per superiorem partem villae qui dicitur » Chaherei et inde recta via usque ad Jenias et inde usque ad Spanulfi » villam; et inde recta via usque Montem Falconis et usque ad Leonem » a quo prius incepimus. » (Mabillon, *De re diplomatica*; suppl. p. 101). — Le texte imprimé donne *Jemas* pour *Jenias*.

du comté de Verdun vers le Dormois et celle du diocèse de Reims mérite d'être signalée : la première de ces divisions poussait dans le diocèse de Reims le long de l'Aire, vers Châtel et Chéhéry, une pointe de deux lieues environ.

A l'époque où remonte le procès-verbal de la délimitation du comté de Verdun, le Dormois n'existait plus ; son nom était certainement conservé par la tradition et employé par divers écrivains et surtout par le peuple, mais le *comitatus Dolmensis* de la charte de 893 ne figurait plus au nombre des circonscriptions féodales.

Le nom d'un seul comte de l'ancien Dormois est parvenu jusqu'à nous et encore ne sait-on pas sûrement en quel siècle il vivait. C'est Marc, qu'un hagiographe désigne comme le maître du bouvier Juvinus, vénéré dans le Dormois sous le nom de saint Juvin. Un village de la contrée porte ce nom. Suivant la légende de ce saint, qui vivait soit au neuvième siècle, soit au dixième, Marc aurait gouverné en même temps le Dormois et l'Astenois¹. Peut-être pourrait-on considérer aussi comme comte du Dormois « le comte Drogo » qui, d'après le plus ancien nécrologe de l'église de Reims (datant de 1070), aurait donné au chapitre de Reims *Maurimons et Chenereium*², c'est-à-dire Moiremont (Marne, arr. et cant. de Ste-Ménéhould), monastère occupé avant le onzième siècle par des chanoines placés sous la protection du chapitre de l'église de Reims³, et Chennery, paroisse du doyenné de Grandpré, qui fut toujours à la présentation d'un membre du même chapitre métropolitain⁴. Chennery dépendait vraisemblablement du Dormois, tandis que Moiremont était situé au diocèse de Châlons, mais sur les confins de celui de Reims et par conséquent sur la frontière du Dormois. Si l'on était parfaitement certain que la limite du Dormois et de l'Astenois fût exactement marquée par celle des diocèses, on pourrait induire de la

1. « Quem scilicet comitatum [Dulcumensem] atque Stadiniensem tunc » regebat comes quidam nomine Marcus » (*Acta Sanctorum*, t. II d'octobre, p. 217). C'est sans doute de la vie de saint Juvin que le faussaire qui composa la Chronique de Mézières a tiré ce personnage de Marc dont il fait le gendre et le successeur d'un prétendu Thierry le Bref, comte du Dormois.

2. « Drogo, comes, qui dedit nobis Mauri Montem et Chenereium » (Nécrologe de l'église de Reims, au 10 des calendes d'août : Varin, *Archives législatives de la ville de Reims*, Statuts, t. I, p. 87).

3. *Gallia Christiana*, t. IX, fol. 932.

4. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1096.

donation du comte Drogo que ce personnage, de même que Marc, étendait sa domination sur les deux *pagi*.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que le comté de Dormois était démembré dès le début de la troisième race. En effet, une charte de 1008 nous fait connaître Hécélin, comte de Grandpré¹, et l'existence de ce personnage implique la dissolution du Dormois, car le *comté* de Grandpré, formé au centre même de ce *pagus*, était dès lors le plus important des fiefs formés des débris de ce pays. D'après cette charte, Hécélin de Grandpré tenait en fief de Godefroy III, duc de la Basse-Lorraine, l'avouerie de Maure, village voisin de Grandpré et que le duc Godefroy avait reçu, à titre de bénéfice, de l'église de Reims. Godefroy était un des plus puissants feudataires du roi de Germanie et il serait possible que son vassal, le premier comte connu de Grandpré, fût un de ses compatriotes. Hécélin est, en effet, une forme familière du nom de Henri, dont l'usage paraît complètement étranger aux Français du onzième siècle, et son aspect est tout allemand². Dans tous les cas, la charte de 1008 nous apprend qu'Hécélin était vassal de Godefroy III pour Maure, et on peut supposer qu'alors le comté de Grandpré lui-même était également tenu en fief du duc de Basse-Lorraine. Cette hypothèse n'a rien que de vraisemblable, surtout si l'on considère qu'au milieu du onzième siècle, la seigneurie de Vienne-le-Château, un des fiefs les plus considérables de la partie méridionale du Dormois, relevait du duc Godefroy IV, petit-fils de Godefroy III³. Vers le même temps, c'est-à-dire en 1065, la partie orientale de l'ancien Dormois, comprenant la ville de Dun (*castrum Dunum*), formait un autre *comté*, qu'une charte de l'empereur Henri IV appelle le « comté de Dormois du comte Frédéric » (*comitatus Dulcomensis Frederici comitis*⁴), pour

1. Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. IV, p. 690.

2. *Hecelinus* ou *Hescelinus* paraît être de même formation qu'*Hetzilo* qui, chez les chroniqueurs allemands de cette époque, est employé pour *Henricus*. L'historien Richer, moine de Saint-Remy de Reims, se sert de ce diminutif *Hezilo*, mais pour désigner un prince allemand, Henri le Querelleur, duc de Bavière (*Historiae*, l. III, c. 97-99).

3. *Gallia Christiana*, t. IX, col. 932. — Le rapprochement que nous faisons ici ne permet-il pas de supposer que le Dormois tout entier a pu être soumis à la famille de ces Godefroy de Basse-Lorraine? C'est aux érudits de la contrée qu'il appartient de résoudre une question dont le résultat serait de montrer quelle fut l'influence des seigneurs lorrains sur les *pagi* qui, comme le Dormois, le Mouzonnais et le *pagus Castricensis*, s'étendaient sur les deux rives de la Meuse.

4. Voyez plus haut, p. 52.

le distinguer évidemment du reste de ce pays ; mais ce comté ne semble pas avoir subsisté bien longtemps.

Doulcon, auquel le Dormois devait son nom et qui avait dû en être le chef-lieu, ne paraît avoir eu à l'époque féodale aucune importance ; il ne fut pas choisi pour centre d'un des nombreux doyennés du diocèse de Reims ; on ne le voit pas non plus figurer comme chef-lieu de la moindre châellenie. Conservant toutefois son nom antique, Doulcon est encore aujourd'hui un village du département de la Meuse (arr. de Montmédy, cant. de Dun) et compte environ 250 habitants. Mais à deux kilomètres à peine de ce lieu, sur la rive droite de la Meuse, s'élève une petite ville du nom de Dun, qui semble avoir hérité d'une partie de la prééminence dévolue autrefois à Doulcon : elle était chef-lieu d'un doyenné de l'archidiaconé de Champagne et en même temps siège d'une châellenie ; enfin le seigneur de Dun avait, au douzième siècle, le titre de vicomte¹. Ainsi que dans bien d'autres cas semblables, le centre administratif ne s'était que légèrement déplacé.

C'est à l'époque de la division de l'ancien comté de Dormois en un certain nombre de seigneuries n'ayant aucun lien entre elles, que l'on doit évidemment faire remonter la restriction du nom de Dormois à la portion de ce *pagus* la plus éloignée de son chef-lieu, c'est-à-dire à sa partie occidentale. C'est là que se trouvent les quatre villages dits *en Dormois* : Cernay, Fontaine, Rouvroy et Malmy, et une rivière qui, considérée comme le cours d'eau le plus important de la contrée, en a tiré son nom moderne, *la Dormoise*. Cette attribution exclusive du nom d'un *pagus* à une partie de son territoire, qui, originairement, n'y avait aucun droit, est sans doute un fait bien singulier ; mais ce n'est pas un fait isolé : en effet, nous avons déjà fait observer que le nom du Ternois (*pagus Taruunensis*), vaste pays qui devait son nom à la ville épiscopale de Théroutenne, ne désigna plus, postérieurement au onzième siècle, que la partie méridionale de ce grand *pagus*, le comté de Saint-Pol, où une rivière, la Ternoise, a aussi emprunté le nom du pays².

1. En 1192, une charte de Geoffroi, seigneur de Dun et d'Apremont, constate une donation faite aux Templiers par *Poncardus, quondam vicecomes de Dun* (Archives nationales, S 5038, n° 42).

2. Voyez le premier fascicule de nos *Etudes sur les pagi de la Gaule*, p. 52.

CHAPITRE IV.

LE MOUZONNAIS

(*Pagus Mosomensis*).

De tous les *pagi* de l'ancien diocèse de Reims, aucun n'est moins fréquemment cité que le *pagus Mosomensis*.

1. La plus ancienne mention de ce *pagus* est du milieu du neuvième siècle. A cette époque, Hincmar, archevêque de Reims, écrivait une vie de saint Remy où il rapporte la donation faite par Chlodoald à ce prélat, de la *villa Duziacus* située *in pago Mosomagensi*¹. *Duziacus* est aujourd'hui Douzy, Ardennes, arr. de Sedan, cant. de Mouzon.

2. On lit à l'année 862 dans les Annales de St-Bertin écrites, sinon par ce même Hincmar, du moins sous sa direction, que Charles le Chauve et Louis le Germanique se donnèrent rendez-vous pour le mois d'octobre, sur les confins du *comitatus Mosomagensis* et du *comitatus Vonzensis*² (comté de Voncey).

3. Le *comitatus Mosminse* est nommé, en 870, dans l'acte de partage du royaume de Lothar; il fit partie du lot attribué à Charles le Chauve³.

4. On peut considérer comme fort utile pour une étude sur l'étendue du *pagus Mosomensis*, la charte de dotation de l'abbaye de Mouzon par Adalbéron, archevêque de Reims⁴. Ce document, qui est daté de mai 973, ne mentionne cependant pas le Mouzonnais, mais il est très-probable que les « quatre villages » (*villae*) donnés par l'archevêque à l'abbaye naissante en faisaient partie. En effet, l'église de Reims possédant à cette époque Mouzon, ainsi que le territoire de cette ville, les localités concédées au nouveau monastère dépendaient sans doute du *castrum*, de même qu'elles dépendirent plus tard du doyenné de Mouzon⁵.

1. *Acta sanctorum*, t. I d'octobre p. 157.

2. *Annales Bertiniani*, dans dom Bouquet, t. VII, p. 80.

3. *Ibid.*, t. VII, p. 110. — Voir la partie du texte relative aux contrées dont nous nous occupons, plus haut, p. 35, note 4.

4. L'original de cette charte est conservé à la Bibliothèque nationale, collection de Champagne, tome 150, pièce I.

5. Le doyenné de Mouzon fut divisé, en 1761, en doyennés de Mouzon —

Ces quatre villages donnés par Adalbéron avec leurs territoires et leurs dépendances sont ainsi désignés : 1° *Secia*; 2° *Odunt* et *Poirumnum*, le tiers de la forêt nommée *Doelez*, la pêche de la rivière d'*Odunt* et ce cours d'eau jusqu'à la Meuse; 3° *Breveleiacum*; 4° *Romeliacum minor* et *Alleicurt*, la pêche de la Meuse et du lac de *Sorges* ¹. — *Secia* est aujourd'hui Cesse, Meuse, arr. de Montmédy, cant. de Stenay. *Odunt* est devenu Yoncq, nom qui, au siècle dernier, s'écrivait encore *Yon*²; ce village du cant. de Mouzon est arrosé par le « ruisseau d'Yoncq » affluent de la Meuse. *Poirumnum*, indiqué dans la charte comme annexe d'*Odunt*, se nomme aujourd'hui Pournon et, bien que situé à moins de quatre kilomètres d'Yoncq, fait partie de la commune d'Autrécourt (cant. de Mouzon). La forêt *Doelez* se retrouve dans le « bois d'Yoncq, » massif boisé situé à l'ouest d'Yoncq et désigné par Cassini sous le nom de bois *du Houé* qui rappelle l'ancienne dénomination. Brévilly, commune du cant. de Mouzon, représente le *Breveleiacum* de 973. *Romeliacum minor* et *Alleicurt* sont aujourd'hui deux hameaux de la commune de Remilly-sur-Meuse (également du canton de Mouzon) : Remilly-le-Petit et Allicourt ³. — On peut voir une preuve de

Meuse et de Mouzon-Bar (Delahaut, *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan et de Mouzon*, p. 295).

1. Voici la partie topographique de la charte d'Adalbéron : « Ego autem videns exiguitatem paupertatemque loci, motus misericordia, ne victus penuriam ultramodum paterentur fratres ibidem Deo et sanctis ejus beatisque in ipso loco quiescentibus Victori et Arnulpho martyribus servientes, pro remedio anime mee et omnium successorum meorum dedi ad illum locum III^{or} villas cum comitatu et banno et districtione et integritate. Hoc est Seciam cum appenditiis suis, *Odunt*, cum *Poirumno* et omnibus appenditiis suis et terciam partem silve que dicitur *Doelez* et piscationem aque *Odunt*, et decursum ejus usque in Mosam, et *Breveleiacum* cum appenditiis suis, *Romeliacum* minorem et *Alleicurt* et piscationem Mose et lacu qui vocatur *Sorges* cum suis pertinentiis. Super Mosellam, in villa quae dicitur *Roserolis* X mansos, et in Castello II mansos cum comitatu et banno et districtione » Nous ne tenons pas compte dans cette étude de *Roserolae* sur la Moselle ni de *Castellum*, parce que, suivant l'allocution d'Adalbéron rapportée dans la Chronique de Mouzon (*Spicilegium* de d'Achery, t. II, p. 569), ceux de ces biens qui étaient éloignés de Mouzon provenaient de son patrimoine : on sait du reste qu'Adalbéron était lorrain.

2. Voir le pouillé du diocèse de Reims de 1777 (Varin, *Archives adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1088) et la carte de Cassini.

3. Nous nommons Autrécourt et Remilly parce que les hameaux de Pournon, de Remilly-le-Petit et d'Allicourt cités dans la charte de 973 dépendaient de ces paroisses.

l'exactitude de ces attributions dans la possession des autels de Cesse, d'Yoncq et de Brévilly, ainsi que des églises paroissiales d'Autrécourt et de Remilly¹, par l'abbaye de Mouzon. La seigneurie de toutes les localités de la charte de 973 appartenait encore au siècle dernier au monastère fondé par Adalbéron².

Les villages mentionnés dans ces textes, et qui sont au nombre de sept — Allécourt, Brévilly, Cesse, Douzy, Pouron, Rémilly-le-Petit et Yoncq — étaient tous compris dans le doyenné de Mouzon. Les Annales de Saint-Bertin apportent un nouvel argument en faveur de la comparaison du *pagus* et du doyenné de Mouzon, en nous apprenant que le comté de Mouzon confinait alors à celui de Vonges, comme plus tard le doyenné de Mouzon confina au doyenné d'Attigny qui paraît représenter le *pagus Vongensis*.

A l'ouest, le doyenné de Mouzon était limitrophe de celui de Mézières (*pagus Castricensis*), et il ne paraît pas probable que le *pagus Mosomensis* ait pu s'étendre sur cette dernière circonscription ecclésiastique, car Donchery qui faisait partie du *pagus Castricensis* est une des paroisses les plus rapprochées du doyenné de Mouzon. A l'est, bien que son chef-lieu fût placé non loin de la limite de notre diocèse, le Mouzonnais ne s'étendait certainement pas sur le diocèse de Trèves; en effet, la partie de cet évêché la plus voisine de Mouzon dépendait du *pagus Evodiensis*, dont le chef-lieu Ivoy, aujourd'hui Carignan, n'est situé qu'à sept kilomètres de Mouzon. Le territoire sur lequel s'exerçait l'action du doyen de Mouzon peut donc être envisagé comme l'ancien *pagus Mosomensis*.

Le chef-lieu du *pagus Mosomensis*, *Mosomagus*, ou *Mosomum* comme on écrivait à l'époque carolingienne, était vers la fin de l'empire romain le séjour de troupes désignées dans la Notice des dignités de l'empire romain sous le nom de *Musmagenses*³. Situé à l'extrémité de la *civitas Remorum*, vers les

1. Voir les pouillés du xiv^e siècle et de 1777 chez Varin, *Archives adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1085-1088.

2. Le pouillé de 1777 indique les seigneurs des diverses localités du diocèse. D'après ce document la seigneurie de Pouron appartenait aux religieux tandis que celle d'Autrécourt était à l'abbé. La seigneurie de Cesse appartenait au prieur du lieu, mais on sait que ce prieuré dépendait de l'abbaye de Mouzon. L'abbé avait la seigneurie des autres villages désignés dans la charte.

3. *Notitia dignitatum in partibus occidentis*, ed. Bœcking, p. 36.

évêchés de Tongres et de Trèves, son territoire fut, vers la fin du cinquième siècle, l'objet des prétentions de Foulques, évêque de Tongres, qui, ainsi que le montre une lettre de saint Remy à ce prélat, y exerça les droits épiscopaux¹; mais, les réclamations énergiques de saint Remy conservèrent Mouzon au diocèse de Reims. Dès cette époque, dit-on, Mouzon et son territoire appartenrent au siège métropolitain de Reims par suite d'une donation de Clovis. Au commencement du x^e siècle, l'archevêque Hervé (920-920) fortifia la ville, reconstruisit son église qui était détruite, la dédia à la Vierge Marie, comme elle l'était auparavant, et y plaça les restes de saint Victor, qui avaient été trouvés non loin de ce *castellum*². A la fin du douzième siècle, Mouzon faillit devenir le siège d'un évêché démembré de celui de Reims; car une bulle du pape Innocent III, en date du 5 mai 1119, autorisa Guillaume, archevêque de Reims, à y établir un siège épiscopal; mais Guillaume mourut trois ans après, sans avoir réalisé son projet, qui fut abandonné³. Les archevêques de Reims conservèrent la châtellenie de Mouzon jusqu'en 1379, où Richard Picque la céda, avec la châtellenie de Beaumont, au roi Charles V, en échange de Vailly-sur-Aisne et de ses dépendances.

Il est facile, grâce aux pouillés, de connaître l'étendue exacte du doyenné de Mouzon; mais il l'est moins de savoir quelle était l'étendue du ressort féodal de la même ville. Si nous nous en rapportons à un *compte de la terre et revenue de la châtellenie de Mouzon* pour l'année 1514-1516⁴, le territoire de cette châtellenie n'aurait compris sur la rive gauche de la Meuse que trois villages, Beaumont-en-Argonne, Létanne et La Bezace, qui pourraient même être considérés comme étrangers à la châtellenie de Mouzon, puisque l'acte d'échange de 1379 mentionne Beaumont en lui donnant, comme à Mouzon, la qualification de « chasteau⁵. » La châtellenie de Mouzon proprement dite, située par conséquent sur la rive droite de la Meuse, aurait été composée uniquement de paroisses que le compte des décimes de 1346 dit être *in Imperio*, et ne représenterait évidemment qu'une partie

1. « Fas ergo fuit, ut illicitis ordinationibus tuis a te credideris occupandam loci Mosomagensis ecclesiam, quam metropolitani urbis Remorum, sub ope Christi, sua semper ordinatione rexerunt. » (Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. IV, p. 53.)

2. Flodoard, *Historiae Remensis ecclesiae*, l. IV, c. 13.

3. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. III, p. 495.

4. Ce compte existe à la Bibliothèque nationale, fonds franç., n° 11573.

5. Varin, *Archiv. admin. de la ville de Reims*, t. III, p. 480-481.

du *comitatus* carolingien¹. Le père Delahaut, dans ses *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan et de Mouzon*², donne une liste de quatorze villages, qui, suivant lui, dépendaient de la seigneurie de Mouzon aux derniers temps de l'ancien régime; mais le plus grand nombre de ces villages est situé sur la rive gauche de la Meuse et l'on s'aperçoit, en comparant cette liste avec le pouillé du diocèse de Reims de 1777, que cet auteur a voulu parler du domaine de l'abbaye bénédictine, évidemment formé de débris de l'ancien comté, et non pas de la châtellenie royale. Suivant lui le comté de Mouzon comprenait certainement Sedan et les villages qui firent ensuite partie de cette principauté³; nous partageons cette opinion pour deux raisons : la première, c'est que Sedan fit toujours partie du doyenné de Mouzon que nous croyons identique à l'ancien comté; la seconde, c'est qu'à la fin du treizième siècle la seigneurie de Sedan et ses dépendances étaient tenues en avouerie de l'abbé de Mouzon par Gérard de Jausse⁴. Nous ne connaissons pas les différentes phases du démembrement du *comitatus Mosomensis*, et nous engageons vivement les érudits des contrées voisines à étudier l'histoire des seigneuries archiépiscopale et abbatiale de Mouzon afin d'élucider ces faits.

1. Voici la liste des lieux désignés dans le compte de 1516 comme dépendant de la châtellenie de Mouzon : Balan, Beaumont, la Bezace, Douzy, Fleigneux, Floing, Francheval, Letanne, Moulins, Mouzon, Saint-Menge, Vigneron (ferme de la commune de Mouzon) et Villers-Cernay. Ce compte mentionne, en outre, un plus grand nombre de villages tous situés sur la rive droite, c'est-à-dire sur la rive impériale de la Meuse, et qui, étant placés sous la « saulvegarde et tuicion » du roi, devaient des sauvelements comptés dans les revenus de la châtellenie de Mouzon.

2. P. 242. Cet ouvrage a été publié en 1822 en un vol. in-8°, par L'Écuy, avec des additions et corrections.

3. Ouvrage cité, p. 296.

4. Voici un passage des *Annales Mosomagenses* relatif à l'hommage fait par Gérard de Jausse à Bertrand, abbé de Mouzon, pour Sedan, Balan et l'avouerie de Bièvre: « 1289, feria sexta ante Letare Jherusalem. Dominus » Gerardus, miles, dominus de Jasce, ad ecclesiam istam Mosomensem » personaliter accessit, et in presentia totius conventus recognovit se esse » hominem ecclesie beate Marie Mosomensis et fecit hominum suum in » manibus domni Bertranni, abbatis tunc temporis Mosomensis, et reco- » gnovit se tenere in feodum ab ecclesia Mosomensi predictas villas de » Scedens et de Balam, item homines beate Marie Mosomensis transeun- » tes ultra Mosam et Carum flumina versus Scedens et versus Bullon » quam diu ibi manent, et advocatiam de Bievre; et juravit predictus » miles coram altari predictae ecclesie, supra sancta evangelia, se serva- » turum et deffensurum jura et omnia membra totius ecclesie supra- » dicte. » (Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. III, p. 164-165).

CHAPITRE V.

LE PORCIEN

(*Pagus Porcensis*).

Le Porcien, qui occupait la partie nord-ouest du diocèse de Reims, est nommé en latin *pagus Portensis, Porcensis, Portianus, Porciensis, Portuensis* et même *Porcinensis*. Le premier de ces noms, employé par Flodoard, désigne à la même époque deux autres territoires : le pays du Port, aujourd'hui Saint-Nicolas¹ dans l'ancien diocèse de Toul, et celui de Port-sur-Saône², le *Portus Abucini* de l'Itinéraire d'Antonin, au diocèse de Besançon ; mais nous n'avons à étudier ici que les textes qui se rapportent au Porcien.

Bien que le comté de Porcien existât encore au seizième siècle et que le nom de ce pays fût en outre adjoint aux noms de différentes localités telles que Château-Porcien et Chaumont-en-Porcien, le réthelois Chesneau, qui traduisait alors l'histoire de l'Église de Reims de Flodoard, ne crut pas devoir rendre *territorium Portense* par « Porcien ; » il traduisit ces mots par « terre des Postez³. » Nous ne savons quelles raisons l'avaient déterminé à voir dans les mots dont il s'agit l'indication de ce territoire, que les titres latins du moyen-âge désignent sous le nom de *terra de Potestatibus*⁴. Mais les commentateurs qui l'ont suivi et qui ont annoté le testament de saint Remy, Marlot⁵, Lacourt⁶,

1. Saint-Nicolas, désigné jadis sous le nom de St-Nicolas-du-Port, Meurthe, arr. de Nancy, chef-lieu de canton.

2. Port-sur-Saône, Haute-Saône, arr. de Vesoul, chef-lieu de canton.

3. *L'histoire de l'église métropolitaine de Reims, premièrement écrite en latin (non encores imprimée) par Floard, jadis chanoine d'icelle église* (Reims, 1581, f° 74 v°).

4. Nous trouvons dans une charte de Roger, seigneur de Rozoy, en date d'octobre 1217, les mots *in Potestatibus* (Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. I, p. 504) ; c'est la plus ancienne mention que nous connaissions du nom des Pôtées.

5. Marlot. *Hist. de la ville, cité et université de Reims*, tome II, p. 124-125.

6. Voir la traduction du testament et le commentaire de Lacourt dans le tome II de la *Chronique de Champagne* (1837).

Varin ¹ et l'académie de Reims ², ont également considéré le *solum Portense* comme la terre des Pôtées. On ne peut certainement pas accuser ces savants d'avoir ignoré que ce nom fût celui du Porcien, car Varin après avoir fait remarquer que Valois et M. Guérard traduisaient *Porcensis* de cette façon, ajoute : « Cette interprétation nous semble, par exception, ne « pouvoir être admise pour le testament de saint Remy. » L'Académie de Reims dans son édition de Flodoard partage évidemment l'opinion de Varin; car, tandis qu'elle voit dans le *Portensis* du testament de saint Remy la terre des Pôtées, elle n'hésite pas à traduire partout ailleurs le même nom par celui de Porcien. Nous devons donc, pour faire justice d'une opinion accréditée depuis trois siècles chez les érudits rémois, nous attacher à démontrer que le *solum Portense* du testament de saint Remy ne peut être la terre des Pôtées.

Les localités mentionnées dans ce testament comme dépendant du *solum Portense* sont *Tudiniacum*, *Balatonium sive Plerinacum*, *Vacculiacum*, *Vicus* et *Blandibaccius*. Nous ne fonderons pas notre discussion sur les noms dont la traduction n'a pas été donnée par nos devanciers, car on pourrait récuser le point de départ de notre argumentation; nous ne nous appuyerons que sur des traductions incontestées. On s'accorde à reconnaître Thugny dans *Tudiniacum*, Balham dans *Balatonium* ³ et Blombay dans *Blandibaccius*; or, deux de ces villages Thugny et Balham sont situés sur les bords de l'Aisne, non loin de Château-Porcien, tandis que Blombay est à huit lieues environ au nord de cette rivière. La terre des Pôtées comprenait-elle l'étendue de pays qui sépare ces trois villages et ces villages eux-mêmes? Aucun des savants qui ont admis l'identité du *solum Portense* et de la terre des Pôtées ne s'est embarrassé de vérifier ce fait.

Varin a publié un document propre à résoudre cette question; c'est la déclaration du temporel du chapitre de l'église métropolitaine de Reims, faite le 8 août 1384. Il y est dit que le chapitre possédait « en ladite ville de Reims ⁴, vers Thérache, et en

1. *Archives adm. de la ville de Reims*, tome I, p. 4, note 6.

2. *Œuvres de Flodoard*, t. I, p. 110.

3. Varin reproduit les annotations de Lacourt d'après lequel *Balatonium* serait Balham, mais il croit que ce serait peut-être plutôt Baalons.

4. *Ville* paraît avoir ici le sens que *civitas* avait chez les Romains. Le mot *urbs* était du reste également employé à l'époque franque dans le sens de territoire d'une ville; voy. Jacobs, *Géog. de Grég. de T.*, 1^{re} p., c. III.

« la fin du royaume, vers Haynnault, une terre appelée la terre des Potez de laquelle append, que villes, que hamiaux, xx ou environ. » Cette terre formait un bailliage dont le titulaire résidait à Aubigny et voici, d'après le dénombrement, la liste des villages qui en dépendaient ¹ :

| | | |
|---------------------|-----------------------------|--------------------------------------|
| Aubigny | Ardennes, cant. de Rumigny. | |
| Belzy | " | comm. de Blombay. |
| Blombay | " | " |
| Cernion | " | " |
| Chilly ² | " | cant. de Rocroy. |
| Ecle | " | cant. de Rumigny, comm. de Marby. |
| Etalles | " | cant. de Rocroy. |
| Flaignes | " | cant. de Rumigny. |
| Laval-Morency | " | cant. de Rocroy. |
| Lépron | " | cant. de Rumigny. |
| Logny | " | " |
| Maisnil (le) | " | " |
| Marby | " | cant. de Rumigny. |
| Marlemont | " | " |
| Mauberfontaine | " | cant. de Rocroy. |
| Oliviers (les) | " | cant. de Rumigny, comm. de Flaignes. |
| Prez | " | " |
| Rogerchamp | " | cant. de Rocroy, comm. de Chilly. |
| Vaux | " | cant. de Rumigny. |
| Villaines | " | comm. de Vaux. |

A ces noms on doit certainement ajouter celui de Sévigny-la-Forêt (Ardennes, cant. de Rocroy), village qui n'était probablement pas assez important, au xiv^e siècle³, pour être mentionné dans l'aveu, mais qui, si l'on en juge par le chartier du Chapitre de Reims et par l'inventaire qui en fut dressé par Lemoine⁴ peu de

1. « Les villes d'icelli bailliage [des Potez] sont celles qui s'ensuient :
 • Premiers, la ville d'Aubigny-ès-Portès, Sergnon, Longnis, Vaulx et le
 • Maisnil..... Après est en ladicte terre des Portès la ville de L'Esperon.....
 • Après en la ville de Villaines..... Item aprez est la ville de Blombais,
 • Escalle (ls. Estalle) Rogier-Champ, Gesilis, Marbis, et Eccles et Belzis,
 • esquelles villes a ung maire et une mairie..... Après est en la ville de
 • Mauberfontaine..... Aprez est en la ville de Laval..... Aprez est la ville
 • d'Escalle (ls. Estalle)..... Aprez est la ville de Flaignes et les Oliviers...
 • Aprez est la ville de Prez..... Aprez est la ville de Mellemont..... Item,
 • es dictes Potés... ont les dessus dis deux haultes forestz es fins du
 • royaume, l'une appelée la forest de Chavigny et l'autre appelée
 • la forest de Blombais..... » (Varin, *Archives admin. de la ville de Reims*, t. III, p. 589-592).

2. Chilly désigné dans le pouillé de 1303-1312 sous le nom de *Gehillis* (Varin, t. II, p. 1072) est certainement le *Gesilis* du dénombrement.

3. Sévigny n'avait pas d'église à cette époque, car le pouillé de 1303-1312 n'en fait pas mention.

4. Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, tome I, p. cxcii. — L'inventaire de Lemoine place aussi Justine dans la baronnie des Potées, mais

temps avant la Révolution, faisait certainement partie de la baronnie des Pôtées. Au surplus, le dénombrement de 1384 nous autorise à comprendre dans la terre des Pôtées la plus grande partie du territoire de cette commune puisque « la forest de Chavigny » (ou de Sévigny), aujourd'hui « bois des Pôtées ¹ » qui occupe plus des trois quarts du finage de Sévigny y est mentionnée.

Nous avons reporté les limites du bailliage des Pôtées sur la carte qui accompagne ce mémoire. Ce territoire forme la partie orientale du doyenné de Rumigny ; il a, du nord au sud, une vingtaine de kilomètres de longueur, et, de l'est à l'ouest, sa plus grande largeur est de 9 kilom. Blombay est le seul des villages nommés dans le testament de saint Remy qui en fasse partie, et la grande distance (30 kilomètres environ) qui sépare Balham et Thugny de la terre des Pôtées montre que le *solum Portense* du testament désigne le Porcien. Ce fait admis, nous commençons l'étude du *pagus Porcensis*.

Treize documents du neuvième au onzième siècle nous donnent des détails précieux sur le Porcien, qui existait certainement dès les premières années du neuvième siècle, puisque Flodoard nomme le *pagus Porcianus* au nombre des contrées dont la surveillance fut confiée par Charlemagne à Wulfhair, *missus dominicus* ².

1. En 832, le *pagus Portianus* est un des pays de la France moyenne attribuée par l'empereur Louis-le-Pieux au royaume de Charles, son plus jeune fils ³.

2. En 853, le Porcien figure sous le même nom et est compris avec les autres *pagi* du diocèse dans le troisième *missaticum* ⁴.

3. La liste des villages possédés par l'abbaye de Lobbes, liste dressée la quatorzième année du règne de Lothar II (868), range sous la rubrique *in Porciano* les localités suivantes : *Berfrigias, Berbacis, Givintcurt, Culipia, Sacherolas, Odiliu-*

ce village situé bien plus au sud ne faisait véritablement pas partie de ce territoire.

1. Ce nom rappelle celui du domaine capitulaire. — Une commune du canton de Renvéz, Remilly, est surnommée *les Pôtées*, mais nous n'avons pas trouvé ce village nommé parmi ceux de la terre des Pôtées, dont il était séparé par le finage de Cernion.

2. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 18.

3. Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. VI, p. 414. — Voir le texte plus haut, page 35, note 2.

4. Capitulaire de Servais, chez Dom Bouquet, t. VII, p. 614.

*cus, Alderegia et Rovericurt*¹. Nous éprouvons une certaine difficulté pour l'assimilation de ces différents noms et il est possible que la copie d'après laquelle a été publié ce précieux document, ait été faite par une personne à qui la connaissance des noms de lieux du Porcien était peu familière. Cette difficulté est augmentée par l'absence complète de moyens de contrôle pour les traductions que nous proposons. En effet, une bulle du pape Lucius III, de 1185, constate que l'abbaye de Lobbes avait encore à cette époque des possessions dans le diocèse de Reims²; mais elle ne nous apprend pas en quels lieux ces possessions étaient situées, et, d'autre part, le pouillé de 1303-1312 n'attribue à ce monastère aucune des églises dudit diocèse. — Nous ne trouvons dans le Porcien aucune localité dont le nom réponde à *Berfrigias*. — *Berbacis* peut se traduire par Barbaize³, Ardennes, arr. de Mézières, cant. de Signy. — *Girintcirt*, nom dont la transcription laisse sans doute à désirer, se rapproche presque également des dénominations modernes de Guignicourt (cant. de Flize), de Guincourt (cant. de Tourteron) et de Wignicourt (comm. de Vaux-Montreuil, cant. de Novion); mais Guignicourt, à en juger par sa situation à l'est-sud-est de la forêt de Froidmont, limite orientale du Porcien, faisait certainement partie du *pagus Castricensis*, tandis que Guincourt dépendait du doyenné d'Attigny dont l'ensemble peut être considéré comme la représentation du *pagus Vongensis*. Il serait donc préférable d'adopter Wignicourt dont la situation en Porcien résulte de l'ensemble des textes que nous étudions dans ces mémoires⁴. — *Culipia* est intraduisible⁵. — *Sacherolae* est évidemment le diminutif d'un nom *Sacheria* ou *Sacheriae*; or, on sait qu'on trouve fréquemment en France deux localités voisines portant le même nom, l'une sous la forme originelle, l'autre sous

1. Le vicaire Vos, *Lobbes, son abbaye, son chapitre*, t. I, p. 226.

2. « In Laudunensi episcopatu villam de Escliaco cum altari et appenditiis suis et quidquid in Remensi vel Coloniensi archiepiscopatu habere » noscimini. » Bulle de Lucius III pour Lobbes, chez Vos, *Lobbes, son abbaye, son chapitre*, t. II, p. 467).

3. M. le vicaire Vos propose Berbigny près Novion-Porcien, ou Barby près Château-Porcien.

4. Suivant M. Vos, *Girintcirt* serait Juvincourt (Aisne, arr. de Laon, canton de Neufchâtel), mais ce village faisait partie du diocèse de Laon et, par conséquent, du *pagus Laudunensis*.

5. Mieux vaut s'abstenir que de traduire, avec M. Vos, *Culipia* par Poilcourt (Ardennes, cant. d'Asfeld), le *Paulicurt* du Polyptyque de saint Remy de Reims.

la forme diminutive¹. En nous autorisant de cette remarque, nous pouvons proposer de fixer l'emplacement de *Sacherolae* vers Monthermé et Château-Regnault, villages situés au nord du diocèse de Reims, non loin de celui de Liège. En effet, par un acte du 26 février 1326, Husson Bueriaus de Monthermé avoue tenir les deux parts du four de Monthermé et les deux parts « du siège [du moulin?] de la *Sachière* qui siet à la rive du Chasteau-Renaut². » Château-Regnault (cant. de Monthermé), est situé au bord de la Meuse, sur la rive opposée à celle où se trouve Monthermé. — *Odiliacus* a pu devenir en français *Houdely*. Aucun nom semblable ne se remarque cependant parmi les lieux habités; mais une partie des vastes forêts situées au sud de Monthermé et de Château-Regnault porte le nom de « bois de Houdelimont, » sans doute de *Odiliaci monte*³; ces bois font partie de la commune de Montcornet (cant. de Renwez). — A moins de six kilomètres de ces bois, nous trouvons Haudrecy, village dont le nom se rapproche quelque peu de celui d'*Alderegia*; mais nous croyons que ce nom latin désigne plutôt *La Hardoye* (cant. de Chaumont), dont le nom primitif a pu être *La Hardroye*, dérivé naturel de *Alderegia*. — *Rovericurt* est certainement un nom mal reproduit, sans doute *Raheri curtis*, village désigné dans une bulle de 1148 parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Remy⁴ et se nommant aujourd'hui Raillicourt⁵ (cant. de Signy-l'Abbaye). Ce village du doyenné de Mézières était limitrophe de celui du Châtelet, et son finage, au nord, confinait à celui de Barbaize, que nous proposons plus haut comme traduction de *Berbacis*.

4. Le troisième livre des Miracles de saint Denis, écrit vers 877, dans la région de la France qui nous occupe, rappelle au 30 mai 877 la guérison d'une jeune fille du nom de Théodrade, aveugle de naissance, et qui habitait le *vicus Curiacus*, in pago *Porcinense*⁶. *Curiacum* est évidemment Cuiry-

1. Dans le Polyptyque d'Irminon (comm. du ix^e siècle), on trouve déjà *Apiariae* et *Apiariolae* employés pour désigner deux localités voisines (édit. Guérard, p. 93 et 96).

2. L. Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, n° 297.

3. Suivant M. Vos, *Odiliacus*, serait Houdilcourt (Ardennes, cant. d'Asfeld).

4. Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. I, p. 321.

5. C'est à tort que M. Vos indique comme pouvant correspondre à *Rovericurt*, soit Raucourt, soit Remaucourt; Raucourt, près Sedan, n'a jamais pu faire partie du Porcien et se nommait *Radulfi curtis*; quant à Remaucourt, son nom latin est *Remoldi curtis*.

6. Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, III^e siècle, 2^e partie, p. 361.

lès-Yviers (Aisne, arr. de Laon, cant. de Rozoy); mais ce village, situé dans l'ancien diocèse de Laon, à 7 kilomètres de celui de Reims, devait bien plutôt faire partie du comté de Laon, dont saint Remy avait formé un diocèse.

5. L'auteur du deuxième livre des Miracles de saint Remacle, qui écrivait à la fin du neuvième siècle, rapporte que sous le règne de Charles le Gros, en 883, les excursions des Normans forcèrent les moines de Stavelot de quitter cette abbaye en emportant le corps de leur saint patron. Ils transportèrent d'abord ce précieux fardeau au *comitatus Porcinensis* dans une *villa* du nom de *Boviniacum* qui leur appartenait¹. Nous n'hésitons pas à rendre ce nom par celui de Bogny (*Bouignis* au XIV^e siècle), village qui, réuni à celui de Logny, forme aujourd'hui la commune de Logny-Bogny (Ardennes, arr. de Rocroy, cant. de Rumigny). Au commencement du quatorzième siècle, l'église de Bogny, qui avait sans doute appartenu à l'abbaye de Stavelot, n'était qu'une annexe de la paroisse de Marlemont, mais elle était placée sous l'invocation de saint Remacle², et elle conservait encore ce vocable à l'époque de la Révolution³.

6. Par un diplôme du 15 février 917, Charles-le-Simple ordonna la restitution à l'abbaye de Saint-Remy de Reims de divers biens situés *in comitatu Porcinse*, entre autres du *mansionile quod vocatur ad Niviseias*⁴. Ce « mesnil » est devenu le village de Neuvisy (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Novion.)

7. Dans la vie de saint Dodon, abbé de Wallers⁵, écrite dans la

1. « Siquidem Porcinensem ingressi comitatus, ubi tunc nonnulla » videbatur haberi quies hostium, in villa quadam jamdicti patroni » sancti Remacii, nomine Boviniaco, sedem cum beato ejus corpore » fecimus, donec proturbatis ab Augusto hostibus, pacem patriae nostrae redditam cognovimus (*Acta sanctorum*, tome I de septembre, p. 705).

2. « Parrochia de Mellomonte.....; succursus sunt ville de *Bouignis* cuius ecclesia est fundata in honore beati Remacii et altera de Loignl... » (Pouillé de 1303-1312, dans Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1072).

3. Varin, *Ibid.*, t. II, p. 1074. — Les Bollandistes ont traduit *Boviniacum* par Bouvines.

4. Marlot, *Metropolis Remensis historiae*, t. I, p. 535. — Le cartulaire B de l'abbaye de Saint-Remy, conservé à la Bibliothèque de Reims, contient la plus ancienne copie connue de ce diplôme (page 111); ce cartulaire date de la fin du douzième siècle.

5. Saint Dodon était contemporain de Pépin de Héristall. — Wallers est aujourd'hui une commune du département du Nord (arr. d'Avesnes, cant. de Trélon), mais le monastère était alors situé au village voisin de *Moutier-en-Fagne* (*Acta sanctorum*, t. XII d'octobre, p. 630).

seconde moitié du dixième siècle, on lit que le monastère de Dodon fut reconstruit sous l'épiscopat de Fulbert, évêque de Cambray (934-956). Ce monastère avait été détruit par les Normans, et Lantbert, qui avait entrepris de le restaurer, parcourut les pays voisins avec plusieurs clercs en portant sur leurs épaules les restes de saint Dodon. On raconte qu'arrivés dans le *pagus Porcinensis*, ils se reposèrent quelque peu des fatigues de la marche *in villa quae vocitatur Otcia*¹. — Il n'est pas douteux que *pagus Porcinensis* ne désigne ici le Porcien, puisque nous avons déjà trouvé cette forme du nom de notre *pagus* dans les miracles de saint Remacle; il nous paraît donc possible qu'*Otcia* soit Auge (Ardennes, arr. de Rocroy, cant. de Signy-le-Petit), village dont le nom est écrit *Ogiae* en 1112, dans un privilège du pape Pascal II pour l'abbaye de saint Nicaise de Reims², et *Oggeium* dans une bulle d'Innocent II pour le même monastère³; ce village est situé à 24 kilomètres de Wallers.

8. Le Porcien est assez souvent mentionné chez Flodoard. On le trouve nommé, en premier lieu, dans le grand testament de saint Remy que les savants s'accordent à considérer comme apocryphe, mais qui a cependant quelque valeur au point de vue topographique, puisqu'il est dans tous les cas antérieur au dixième siècle. Suivant ce testament, saint Remy, l'apôtre des Francs, aurait légué à l'église de Reims les *coloni* qu'il avait *in Portensi territorio*, ainsi que les villages et les champs qu'il possédait *in solo Portensi*, à *Tudiniacum*, à *Balatonium sive Plerinacum* et à *Vacculiacum*. Il aurait laissé, en outre, pour la nourriture de ceux qui étaient attachés au service de Dieu dans l'église où il serait enseveli, *Vicus... in Portensi*, qui lui appartenait en propre, et *Blandibaccius, villa in Portensi*, pour les dépenses communes du réfectoire des clercs rémois⁴. — *Tudiniacum* n'est autre que Thu-

1. « Pervenerunt in pagum Porcinensem, ubi paulisper quieverunt, » *in villa quae vocitatur Otcia propter viae durā itinere quae pertulerant sanctissima gestantes praefati confessoris membra* » (*Acta sanctorum*, t. XII d'octobre, p. 637). — Nous préférons *Otcia*, leçon fournie par trois manuscrits, à *Oteia*, forme adoptée par les Bollandistes. Ces mêmes éditeurs proposent, mais sous toutes réserves, Aire (arr. de Réthel, cant. d'Asfeld) comme traduction d'*Otcia* ou *Oleia* qu'un hagiographe plus moderne, Bontemps, a écrit *Otria*.

2. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 263.

3. *Ibid.*, p. 288.

4. Ce testament se trouve dans l'*Historia Remensis ecclesiae* de Flodoard (l. I, c. 28). Reproduit dans un certain nombre de recueils du xvii^e et du

gny (Ardennes, arr. et cant. de Rethel); *Balatonium* serait Balham (Ardennes, arr. de Rethel, cant. d'Asfeld¹). L'énonciation *Balatonium sive Plerinacum* indique certainement qu'il ne faut pas chercher loin de Balham l'emplacement de *Plerinacum*; *Plerinacum* est peut-être Plenoy², château de la commune de Provilleux (Aisne, arr. de Laon, cant. de Neufchâtel). Plenoy était, il est vrai, situé dans le diocèse de Laon, mais sur la lisière de celui de Reims et il n'est distant de Balham que de dix kilomètres à peine. — Nous ne savons où trouver *Vaccu-liacum*³. Quant à *Vicus... in Portensi* que les traducteurs ont considéré comme un nom commun⁴, ce lieu ayant été destiné par saint Remy à l'église où il recevrait la sépulture, fut par conséquent dévolu à la petite église de Saint-Christophe, qui devint plus tard la célèbre abbaye de Saint-Remy de Reims⁵; il n'est

xviii^e siècles, il a encore été réimprimé plusieurs fois dans le cours de notre siècle; ainsi, en 1837, il a été publié dans la *Chronique de Champagne* (t. II, p. 330 à 344 et 390 à 403); en 1839, par Varin (*Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 2-23) et, en 1840, par Pardessus (*Diplomata, chartae, epistolae, leges, etc.*, t. I, p. 81-91). — On le trouve aussi avec une traduction par Marlot dans l'ouvrage du savant bénédictin (*Hist. de la ville, cité et univ. de Reims*), publié de 1843 à 1846 par l'académie de Reims (t. II, p. 123-155).

1. Marlot (édit. française) et le chanoine Lacourt traduisent *Balatonium* par *Balaham* (Balham); les modernes tels que Varin préfèrent Bâlons (Ardennes, arr. de Mézières, cant. d'Omont) jadis *Baalonnium* et *Baalon* (pouillés du xiv^e siècle, chez Varin, *Arch. adm.*, t. II, p. 1103). Ces anciennes formes orthographiques du nom de Bâlons semblent indiquer la chute d'un *d* ou d'un *t* qui séparait les deux voyelles de la première syllabe. Dans le nom de Balham (Ballehan) en 1316 (voir le compte des décimes publié par Varin), la dentale devait au contraire se trouver dans la seconde partie du nom; aussi n'hésitons-nous pas à adopter l'identité de *Balatonium* et de Balham.

2. Il est probable que *Plerinacum* et le lieu mentionné dans les Miracles de saint Gibrien (écrits en 1145) sous le nom de *Plerneyum* (*Acta sanctorum*, t. VII de mai, p. 617) sont identiques. L'ancienne version française de cet ouvrage rend *Plerneyum* par Plergny, localité introuvable; mais cette traduction n'a certainement pas plus de valeur que celle de Marlot et de Lacourt qui traduisent le nom de *Plerinacum* par Plérigny, sans s'inquiéter s'il existe un lieu de ce nom.

3. Les éditeurs de Flodoard pour l'académie de Reims (t. I, p. 110) se demandent si ce ne serait pas Vailly (Aisne); ce village était le chef-lieu d'un des doyennés du diocèse de Soissons et il est impossible qu'il ait dépendu du Porcien.

4. Marlot et Lacourt traduisent *vicus* par « un village » et M. Lejeune (édit. de Flodoard publ. par l'académie de Reims) par « le village de.... »

5. C'est dans l'église de Saint-Christophe que fut enseveli saint Remy (Flodoard, l. I, c. 17).

donc pas douteux que ce ne soit Vieil-Saint-Remy, *Vicus sancti Remigii* (Ardennes, arr. de Réthel, cant. de Novion), village qui figure déjà dans le polyptyque comme chef-lieu d'un des fiefs de l'abbaye de Saint-Remy¹. — *Blandibaccius villa* est, de l'avis de tous les commentateurs, Blombay (Ardennes, arr. et cant. de Rocroy), l'un des villages de la terre des Pôtées, terre dont la seigneurie appartient constamment au chapitre métropolitain de Reims.

Flodoard nous apprend que la mère de saint Rigobert, évêque de Reims de 696 à 733, était originaire du *territorium Portense*², et, qu'au temps de ce prélat, Abbon donna à l'église de Reims ses biens situés *in pago Portensi, villa Augusta*³. *Augusta* est devenu Aouste (Ardennes, arr. de Rocroy, cant. de Rumigny).

Le même auteur rapporte une donation faite par Charles le Chauve à l'église de Saint-Remy, sur la demande d'Hincmar, de certains biens sis *in pago Portinsi in villa Baildronis Curte... et in Dodelini Monte... atque in Valdonis Curte*⁴. Nous n'osons rien proposer pour la traduction de ces noms⁵. Est-il même certain que Flodoard ait écrit *Portinsi*? Les éditeurs signalent, en effet, la variante *Perthinsi*, et si cette leçon était la véritable, il s'agirait du Perthois, au diocèse de Châlons, ce qui changerait complètement la question.

La chronique de Flodoard relate, sous l'année 933, la destruction par Richer, évêque de Tongres, d'une forteresse que le comte Bernard avait construite à *Archeiae, in pago Porcensi*, sur des terres de son église⁶. *Archeiae*, en français Arches,

1. Voyez les anciennes formes du nom de Vieil-Saint-Remy, plus haut, p. 37, n. 4.

2. « Beatus Rigobertus, in regione Ribuariorum nobili prosapia » genitus; patre siquidem ex eodem pago nomine Constantino, matre » vero ex Portensi oriunda territorio (liv. II, c. 2). » L'auteur de la vie de saint Rigobert emploie à peu près les mêmes expressions (*Acta sanctorum*, t. I de janvier, p. 174).

3. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, (livre II, c. 11).

4. *Ibid.*, l. III, c. 10.

5. Marlot traduit ces noms par Bertoncourt, Bouvellemont et Auboncourt (*Metropolis Remensis historiae*, t. II, p. 187); mais bien que la situation de ces villages permette de les considérer comme des dépendances du Porcien, il nous est impossible, par des raisons philologiques, d'adopter ces identifications.

6. « Ricarius, episcopus Tungrensis, quoddam castellum Bernardi » comitis quod ipse Bernardus apud Archeias in pago Porcense cons- » truxerat, evertit, eo quod suae in ecclesiae terra situm est. » (*Chro-*

plus tard le chef-lieu d'une petite souveraineté, fit place, en 1606, à une ville nouvelle élevée par Charles de Gonzague, duc de Nevers, de Rethel et prince d'Arches, qui lui donna le nom de Charleville.

On lit aussi dans la chronique de Flodoard qu'en 949, le duc Hugues (le Grand), étant en guerre avec le roi Louis, vint à Laon, se rendit dans le *pagus Porticensis* après avoir ravitaillé cette ville et campa au-dessus de *Caldio*¹, aujourd'hui Chaudion (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Château-Porcien, comm. de Saint-Fergeux.)

9. Une charte de 977, relative au précaire de Vendresse², désigne parmi les biens cédés au chapitre de Reims, par Manassès, les deux parts de l'église de la *villa d'Esclais in comitatu Porcensi*³. *Esclais* se nomme aujourd'hui Ecly, (arrondissement de Rethel, cant. de Château-Porcien), et son église était, au *xiv*^e siècle comme au *xviii*^e, à la présentation du chapitre métropolitain⁴.

10. Richer raconte les faits suivants qui se rapportent à l'année 941 : Hugues le Grand et Héribert de Vermandois ayant mis le siège devant Laon, Louis d'Outremer rassembla des troupes et vint dans le Porcien se disposant à marcher au secours de cette ville. Ses ennemis quittèrent alors le siège et vinrent à l'improviste attaquer l'armée royale qui fut mise en déroute. « Le roi Louis, entraîné par les siens, dit l'historien, échappa à » grand'peine à la mort, avec deux compagnons, en se retirant » dans l'*oppidum* nommé *Altus Mons*⁵. » Ce lieu, aujourd'hui Omont (Ardennes, arr. de Mézières, chef-lieu de canton), doit être évidemment considéré comme la forteresse la plus voisine du lieu du combat livré dans le Porcien, et, dans le cas où l'ensemble des textes que nous étudions ne permettrait pas d'étendre

nicon Flodoardi, anno 933).

1. « Hugo comes..... Laudunum adit..... et profectus hinc in pagum » Porticensem super Caldionem castra metatur. » *Chronicon Flodoardi*, anno 949.

2. Nous avons parlé de cette charte, page 38.

3. « Sed in villa que dicitur Esclais duas partes de ecclesia et quidquid » juris habetur in ea, mansi scilicet V, pratum unum cum terris et » mancipiis utriusque sexus in comitatu Porcensi. » Flodoard, édit. de Couvenier, *appendix*, p. 181.

4. Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1081.

5. « Rex a suis eductus, vix cum duobus comitibus, vim mortis evasit, oppido quod Altus mons dicitur sese recipiens. » Richer, *Historiae*, l. II, c. 26.

le Porcien jusqu'à Omont, on devrait reconnaître cependant que ce château n'en était guère éloigné.

11. Dans la Chronique de Mouzon, écrite vers 1033, le comté de Porcien est mentionné sous le nom de *comitiva Porciensis*. On y lit que saint Arnoul, traversant le Porcien, en franchissant les limites (*prope jam egrediens perlimitabat eam*) lorsqu'il fut assailli par des voleurs dans la forêt de *Frigemons*, et que, le corps tout déchiré par suite des mauvais traitements qu'il eut à subir de la part de ces brigands, il se traîna péniblement jusqu'au village de *Grueriae*¹, où il rendit le dernier soupir. — Les débris de cette forêt de *Frigemons*, qui bornait le Porcien (à l'est) sont évidemment reconnaissables dans le massif boisé qui s'étend, avec divers noms, sur les communes de Thin-le-Moutier, de Clavy-Warby, de Neuville-lès-This, de Fagnon, de Gruyères, de Hocmont et de Jandun, et dont la partie occidentale, comprise dans le finage de Thin, a conservé le nom de forêt de Froidmont². *Grueriae* est Gruyères, l'un des villages que nous venons d'énumérer, et l'église de ce lieu doit à l'événement raconté par le chroniqueur mouzonnais son vocable de Saint-Arnoul.

On lit aussi dans la même chronique de Mouzon qu'il existait dans l'étendue du comté de Porcien (*in hujus Portuensis comitativae partibus*) une abbaye qu'une femme noble du nom de Fréduide avait fondée de concert avec son mari, le comte Etienne,

1. « Interim Porciensem comitivam ingressus, prope jam egrediens perlimitabat eam, cum ecce a latronibus vitae vel pecuniae transeuntium insidiantibus occursu improviso exceptus, in loco qui dicitur.... in silva, quae cum toto circumposito sibi montuoso territorio Frigemons appellatur. Usque ad mortem verberibus et plagis dirissimis toto corpore dilaniatus, tandem vix ad villam quam Gruerias appellabant pervenit.... » (*Chronicon Mosomense*, dans le *Spicilegium* de d'Achery, édit. in-folio, t. II, p. 562). L'abbé de Longuerue s'exprime ainsi, d'après ce texte, au sujet du Porcien : « On lit dans la même chronique (de Mouzon) que saint Arnoul, martyr, sortant de la forest de Froimond fut » assassiné sur les confins du pays de Porcien et de Castrice, près du » village de Gruyères. » (*Description histor. et géogr. de la France ancienne et moderne*, 1^{re} partie, p. 46). On peut voir d'après la citation que nous venons de faire qu'il n'est nullement question du *pagus Castricensis* dans la chronique. Il est vrai que la détermination de la limite commune entre ce *pagus* et le Porcien résulte clairement de l'étude des textes relatifs à ces deux divisions, mais seulement par induction. M. Hubert qui semble n'avoir connu la chronique de Mouzon que par Longuerue a cru que le *pagus Castricensis* y était réellement mentionné (*Histoire de Charleville*, p. 18, et *Géographie histor. du dép. des Ardennes*, p. 232).

2. Voyez la carte de l'État-Major, feuilles 24 et 25.

lorsqu'ils eurent perdu l'espoir d'avoir des enfants¹. Suivant le conseil de saint Gérard de Brogne, Fréduide et Etienne donnèrent cette maison à l'abbaye de Saint Remy, et, plus tard, en 973, l'archevêque Adalbéron l'acquit, par échange, pour l'unir à l'abbaye de Mouzon. Ce monastère était consacré à saint Quentin et portait le nom de *Tignum* qu'il devait au ruisseau coulant en ce lieu²; c'est aujourd'hui Thin-le-Moutier (Ardennes, arr. de Mézières, cant. de Signy), village où existait encore à l'époque de la Révolution un prieuré dédié à saint Quentin et dépendant de l'abbaye de Mouzon³. Le surnom de Thin rappelle le monastère fondé par Fréduide.

12. Le Polyptyque de St-Remy de Reims contient une liste de vingt-sept localités du Porcien où l'abbaye de Saint-Timothée percevait des dîmes; mais il ressort de l'examen des noms de ces localités que le rédacteur de ce catalogue a compris sous la rubrique *in pago Porcensi*, non-seulement le Porcien, mais aussi le *pagus Vongensis*. On était alors au milieu du onzième siècle et le souvenir du pays de Voncq, dont le nom n'était resté à aucune division féodale, était dès lors sans doute perdu. Voici la liste de ces villages, dans l'ordre où ils sont mentionnés dans le polyptyque :

Castellum. Château-Porcien (Ardennes, arr. de Rethel, chef-lieu de cant.⁴) *Château*, c'est ainsi qu'on le nomme dans le pays, était le chef-lieu du comté du Porcien et il est naturel que son nom soit placé en tête de la liste.

*Venderae*⁵.

1. « Est in hujus Portuensis comitivae partibus octo monachorum » cum abbate sibi superposito parvus admodum et pauper loculus, » quem Freduidis matrona nobilis, cum illustri viro suo comite Stephano, quia spes eos frustrata fuerat posteritatis,..... constituerant. » (*Spicilegium* de d'Achery, t. II, p. 567).

2. « Hunc eundem, inquam, locum sancto Remigio ut subjectum habere ac procurando servaret, fidei voto tradiderunt. Hic, in honore » sancti Quintini consecratus et radicibus Aldiniaci montis adsitus, a » rivulo fontis qui inibi exoriens praeterfluit Tignum cognominatur. » (*Ibid.*)

3. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1070.

4. Outre Château-Porcien, M. Guérard propose Châtel (cant. de Grand-pré), mais ce village était certainement compris dans le Dormois.

5. M. Guérard propose comme traduction de ce nom Vendières (Aisne, cant. de Charly); il n'a pas évidemment songé à Vandières (Marne, arr. de Reims, cant. de Châtillon) qui, bien que plus rapproché, n'est pas le lieu dont parle le polyptyque. Il suppose, en outre, qu'il faut peut-être lire *Venderessa* et paraît préférer, pour le représenter, Vendresse, cant.

Godulfi Mons. Gaumont (Ardennes, arr. de Rethel, cant. d'Asfeld).

Sigeranni Curtis. Seraincourt (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Château-Porcien).

Sanctus Fergillus. Saint-Fergeux (arr. de Rethel, canton de Château-Porcien).

Sanctus Simon. Dans tout le gouvernement de Champagne, il n'existe pas un lieu habité du nom de Saint-Simon¹. Cette désignation est évidemment empruntée au vocable d'une église. Ce vocable, bien que fort peu en usage, du moins dans la Champagne, appartenait-il néanmoins à quelque édifice religieux du diocèse de Reims dont le Porcien dépendait ? Le pouillé de Bauni, dressé en 1777, nous permet de répondre qu'il n'appartenait qu'à la seule église paroissiale de Bannogne² (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Château-Porcien); c'est là un argument spécieux en faveur de Bannogne. D'autre part, le finage de cette commune est limitrophe de celui de Saint-Fergeux dont le nom précède, dans cette liste, celui de Saint-Simon, et Bannogne est aussi à très-grande proximité de Seraincourt, de Gaumont et de Château-Porcien qui commencent cette nomenclature. Cependant, nous devons faire observer que l'église de Bannogne n'est pas mentionnée dans le pouillé du diocèse de Reims datant du commencement du xiv^e siècle³; cela ne prouve pourtant pas péremptoirement contre l'existence, à Bannogne, d'une ancienne église dédiée à saint Simon⁴.

d'Omont; nous ne saurions adopter cette hypothèse qui oblige à ajouter une syllabe à un nom.

1. Saint-Simon (Aisne, arr. de Saint-Quentin) est rappelé par M. Guérard; mais ce village ne se nommait pas encore ainsi à l'époque de la rédaction de la liste dont nous nous occupons, s'il est vrai qu'il doive son nom, comme le dit Colliette (*Mémoires pour l'histoire du Vermandois*, t. I, p. 660), à saint Simon, comte de Valois, qui quitta la vie mondaine pour prendre l'habit religieux en 1077.

2. Varin, *Archives admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 10.

3. Nous voulons parler du pouillé de 1303-1312 publié par Varin dans le tome II des *Archives admin. de la ville de Reims*.

4. En effet, bien que M. Hubert dise que l'église de Bannogne ne fut érigée qu'au xvii^e siècle et que ce village dépendait antérieurement du Thour (*Géographie historique du département des Ardennes*, p. 257), nous savons, d'autre part, que le Thour avait autrefois deux églises, dont l'une, aujourd'hui détruite, était la chapelle du cimetière Saint-Simon où l'on enterrait les gens de Bannogne et de Recouvrance (*Ibid.*, p. 245). Peut-être Saint-Simon, dont le cimetière avait conservé l'appellation, était-il un ancien village que Bannogne aurait remplacé.

*Baioni Villa*¹.

Abbonis curtis. Auboncourt-lès-Vauzelles (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Novion).

Les localités du *pagus Vongensis* paraissent commencer après *Abbonis Curtis*, avec :

Medarcum. Dans ce nom, le *d* était fatalement destiné à tomber comme dans *Mard* = *Meard* de *Medardus*², *Merry* de *Medericus*; il a donc dû produire d'abord *Mearc*, puis *Marc*, nom où la consonne finale, assourdie par la prononciation, de même que dans *Voncq* (prononcé *Von*³), a fait place à un *s* que la bouche des paysans n'a pas coutume de faire entendre à la fin des mots⁴. Mars-sous-Bourcq est aujourd'hui une commune du département des Ardennes, arr. et cant. de Vouziers, cant. de Bourcq.

Briodrum. Brières (arr. de Vouziers, cant. de Monthois, comm. de Brécy).

Sugeium (lis. *Sugneium*). Sugny (arr. de Vouziers, cant. de Monthois).

Vuncum. Ce nom désigne le chef-lieu du *pagus Vongensis*, aujourd'hui Voncq (arr. de Vouziers, cant. d'Attigny).

Quatuor Campi. Quatre-Champs (arr. et cant. de Vouziers).

Torsilla ou *Torsillae*. Tourcelles (arr. de Vouziers, cant. de Machaut).

Gravieum. Grivy (arr. et cant. de Vouziers).

Dresga ou *Dresgae*.

Bulentio. On ne voit plus aucun nom de lieu habité auquel on puisse reporter celui-ci, car il est impossible de croire avec M. Guérard que *Bulentio* soit aujourd'hui Bulson, village du cant. de Raucourt, dont le nom s'écrivait Blesson au moyen-

1. M. Guérard rend *Batoni Villa* par Bayonville (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Buzancy). Bien que cette traduction soit très-correcte, nous ne l'admettons pas, parce que Bayonville a dû toujours faire partie du Dormois.

2. *Mard* est la forme vulgaire du nom *Médard* au moins jusqu'au xv^e siècle.

3. *Von*, telle est l'orthographe adoptée par Adrien de Valois (*Notitia Galliarum*, p. 621). Nous devons avouer cependant qu'aujourd'hui la prononciation *Voncq* a prévalu.

4. Les paysans ne font pas entendre l'*s* dans le nom du mois de *mars* qu'ils prononcent *mar*. Le nom de Mars-sous-Bourcq ne se prononce certainement pas différemment, autrement M. Hubert (*Géographie historique du département des Ardennes*, p. 493) ne pourrait pas dire en parlant de ce village : « Mars, qu'il faudrait peut-être écrire *Manre*, c'est-à-dire pauvre. »

âge¹. Suivant toute apparence, on pourrait trouver le nom de Boulenson (*Bulentio*) parmi les lieux dits du finage d'Olizy-la-Ferté (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Grandpré); c'est là du moins ce que les archives de l'abbaye de Saint-Denis de Reims nous permettent de penser. Nous savons, en effet, qu'en 1302, le prieuré de Grandpré, dépendant de cette abbaye, possédait une maison de *Bolenson*² indiquée dans un acte de 1332 comme voisine d'Olizy³. Enfin une sentence arbitrale de 1394, en constatant formellement que le ban et terroir de la maison de Boulenson est distinct de celui d'Olizy, montre par là qu'on pouvait le considérer comme une dépendance de ce dernier. La maison de Boulenson fut sans doute détruite dans les guerres du xv^e siècle. Toujours est-il qu'en 1519 un acte réglant les limites du « ban de Boulansson » qui confinait à La Ferté ne mentionne plus la maison; de plus, une commission royale du 1^{er} février 1577 parle simplement d'« une terre » et seigneurie appelée Bourlançon ou Saint-Gorgon⁴. Ces textes nous permettent d'assigner l'emplacement de Boulenson d'une façon assez certaine.

Cardeneium. Chardeny (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Machaut, comm. de Tourcelles).

C'est ici que paraît se clore la liste des localités du *pagus Vongensis* nommées dans le paragraphe du Porcien; elles seraient au nombre de dix. Il nous semble que la traduction que nous avons donnée de neuf de ces noms est assez certaine pour qu'on nous pardonne de ne pas considérer ce groupe comme dépendant du Porcien et de le reporter à l'avoir du *pagus Vongensis*.

Beteneium qui, dans cette hypothèse, rouvrirait la liste des villages du Porcien, ne peut être, comme le supposait M. Guérard, Bétheny situé aux portes de Reims. C'est sans doute Bégnv (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Château-Porcien), nom

1. Voyez dans la *Notice du cartulaire du comté de Rethel* de M. Léopold Delisle, une charte de juillet 1257.

2. « Quadam pecia terre sita ante domum prioratus de Grandiprato » que vocatur Bolanson. » (*Archives de Reims*, fonds de l'abbaye de Saint-Denis de Reims, liasse de Boulenson).

3. « A haut homme noble et puissant Mons. le bailli de Vitri et de » Chaumont, Hussons de Cusy sergent au roy nostre sire et li vostres, » honour, service et toute obéissance. Chiers sires, savoir vous fais que » je me suis transportés en la maison de Boulenson devers Olisy. » (*Ibid.*)

4. Les titres que nous citons ici sont compris dans la même liasse que les précédents.

dont la forme ancienne (*Behigni* ¹) est évidemment produite d'un nom latin tel que *Betiniacum* = *Betineium* ou *Beteneium*.

Chav.

Balbeium. Barby (Ardennes, arr. et cant. de Rethel).

Spann.

Masceium ².

Chesson[um].

Ariell. est considéré par M. Guérard comme les Grandes et les Petites-Ayvelles (Ardennes, arrond. de Mézières, cant. de Flize), mais nous pensons que ces localités du doyenné de Mézières faisaient plutôt partie du *pagus Castricensis*. La présence à l'extrémité sud-ouest du doyenné de Saint-Germainmont d'un village que l'on désignait au commencement du ^{xiv}^e siècle sous le nom d'*Avalli* ou *Avelli* ³, aujourd'hui Avaux (arrondissement de Rethel, cant. d'Asfeld), nous autorise à rejeter cette attribution. Quoiqu'en dise M. Desnoyers, la paroisse d'Avaux semble avoir toujours été comprise dans le diocèse de Reims ⁴.

1. Hubert, *Géographie historique du département des Ardennes*, p. 269.

2. M. Guérard rapproche de cette dénomination celles de Massiges (Marne) et Marcy (Aisne); mais la première de ces localités, dont le nom ne peut jamais avoir été *Masceium*, devait faire partie du Dormois, tandis que Marcy était du Vermandois.

3. « Perrochia de *Avallibus*, 1303-1312. » (Varin, *Archiv. admin. de Reims*, t. II, p. 1065). — « Presbyter de *Avellibus*, » 1346 (*Ibid.*, p. 1068).

4. « L'étendue et les limites de ces doyennés (les doyennés du diocèse de Laon) dit M. Desnoyers, n'ont pas varié d'une manière sensible depuis la rédaction des plus anciens pouillés connus du diocèse de Laon. Un très-petit nombre de paroisses furent déclassées et attribuées d'un doyenné à l'autre..... Vers la fin du même siècle, la cure de Lor (diocèse de Reims) fut réunie au diocèse de Laon, (doyenné de Neufchâtel) en échange de la cure d'Avaux (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 733). » — Les documents publiés par Varin ne paraissent pas complètement d'accord avec cette assertion, ainsi le pouillé de 1303-1312 et le compte des décimes de 1346, dont nous avons cité le texte dans la note précédente, nomment déjà Avaux parmi les paroisses du doyenné de Saint-Germainmont au diocèse de Reims, et Lor (*parrochia de Lauro*, 1303-1312 dans le tome II des *Arch. adm.*, p. 1066; *presbyter de Lauro*, 1346, *ibid.*, p. 1065) dépendait, suivant ces textes, du même doyenné. Le pouillé du diocèse de Reims de 1777 s'accorde avec M. Desnoyers en reconnaissant qu'Avaux faisait alors partie du diocèse de Reims et que la chapelle du château de Lor y était également comprise, tandis que la paroisse de Lor était du diocèse de Laon. Cependant Bauni, le rédacteur du pouillé de 1777, suppose à ce propos, mais sans l'affirmer, que la paroisse de Lor dépendait sans doute autrefois du diocèse de Reims et qu'elle avait été échangée contre quelque cure du diocèse de Laon (Varin, *ibid.*, t. II, p. 1066). D'autre part, dans le compte des

Ressonum. Resson (Ardennes, arr. et cant. de Rethel, comm. de Pargny).

Malinum Wadum. Le mot *wadum* ou plutôt *vadum* (gué) termine un certain nombre de noms de lieux de la portion nord-ouest du département des Ardennes, où il se transforme en *wex* (Regniowez, Renwez). Il s'agit sans doute ici de Maranwez (Ardennes, arr. de Mézières, cant. de Signy-l'Abbaye).

13. Un obituaire de l'église de Reims, qui remonte à l'époque du prévôt Odalric mort en 1075, rapporte au 11 juin (3^e jour des ides) l'anniversaire du chanoine Werinfrid, qui donna à la chambre de l'église métropolitaine sa part du village de *Justina* situé *in Porcensi territorio*¹. *Justina* est actuellement Justine (Ardennes, arr. de Rethel, cant. de Novion-Porcien).

Les documents dont l'examen précède nous permettent donc de placer dans le *pagus Porcensis* les trente-quatre localités suivantes :

| | |
|--|---|
| Aoust (Flod.) | Hardoye (la)? (868). |
| Auboncourt-lès-Vauzelles (Pol.) | Houdelimont (bois de)? comm. de Montcornet (868). |
| Auge (vie de s. Dodon). | Justine (Nécrol. de Reims). |
| Avaux (Pol.) | Maranwez (Pol.) |
| Balham (Flod. T. ²) | Neuvizy (917). |
| Bannogne (Pol.) | Omont? (Richer). |
| Barbaize (868). | Plenoy, comm. de Proviseux (Flod. T. ²) |
| Barby (Pol.) | Raillicourt? (868). |
| Begny (Pol.) | Resson, comm. de Pargny (Pol.) |
| Blombay (Flod. T. ²) | <i>Sacherolae</i> , près Monthermé? (868). |
| Bogny, comm. de Logny (fin du ix ^e s. | Saint-Fergeux (Pol.) |
| Charleville, jadis Arches (Flod.) | Seraincourt (Pol.) |
| CHATEAU-PORCIEN (Pol.) | Thin-le-Moutier (Chron. de Mouzon). |
| Chaudion, comm. de St-Fergeux (Flod.) | Thugny (Flod.?) |
| Cuiry (v. 877). | Vieil-Saint-Remy (Flod. T. ²) |
| Ecl'y (977). | Wignicourt, comm. de Vaux-Montreuil (868). |
| Froidmont (forêt de), près de Gruyères (chr. de Mouzon). | |
| Gaumont (Pol.) | |

décimes de 1531, les curés d'Avaux et de Lor sont nommés parmi les bénéficiaires du diocèse de Reims (*Archives de l'Empire*, G², 2, f^o 726 r^o) et le premier se retrouve également au nombre de ceux du diocèse de Laon (*Ibid.*, f^o 784 r^o); ce paraît résulter pour nous de ces faits, c'est que la limite des deux évêchés, du côté de Lor et d'Avaux n'était pas encore déterminée d'une façon bien certaine au xvi^e siècle.

1. « Vuerinfridus, laicus, qui, nostre congregationis societate delectatus, canonicam sibi prebendam obtinuit....., qui etiam nobis partem » ville que dicitur Justina, quam in Porcensi territorio possidebat, sancte » Marie, ad camera fratrum dedit. » (Varin, *Arch. lég. de la ville de Reims*, 2^e partie, Statuts, t. I, p. 82, col. 2).

2. Nous avons indiqué de cette façon (Flod. T.) les lieux nommés dans le testament de saint Remy, inséré dans l'ouvrage de Flodoard.

Toutes ces localités, à l'exception de Cuiry et de Plenoy, dépendaient du diocèse de Reims; mais nous ne nous dissimulons pas que l'attribution de Cuiry au Porcien est un *lapsus* de l'auteur des Miracles de Saint-Denis, car ce village du diocèse de Laon, situé, il est vrai, à moins de huit kilomètres de la frontière rémoise, dépendait certainement du *comitatus Laudunensis* puisque Flodoard reconnaît que ce comté fut la base de l'évêché¹. Quant à Plenoy, il était pour ainsi dire sur la ligne de démarcation du diocèse de Reims, et sa situation entre Lor et Avaux, c'est-à-dire vers une portion de limite qui ne semble avoir été fixée que fort tardivement², peut expliquer et peut-être justifier son attribution au *solum Portense*.

Les trente-deux autres localités du *pagus Porcensis* étaient ainsi réparties entre les anciennes divisions décanales de l'archevêché de Reims :

Quatre dans le doyenné de Rumigny : Auge, Aouste, Blombay et Bogny.

Cinq dans le doyenné de Launoy ou d'Arches : *Sacherolae* (?), les bois de Houdelimont, Arches (auj. Charleville), Thin et la forêt de Froidmont.

Sept dans le doyenné de Justine : Maranwez, La Hardoye, Begny, Justine, Eclly, Château-Porcien et Barby.

Sept dans le doyenné de Saint-Germainmont : Seraincourt, Bannogne, Claudion, Saint-Fergeux, Gaumont, Balham et Avaux.

Sept dans le doyenné du Châtelet : Vieil-Saint-Remy, Neuvisy, Wignicourt, Omont, Auboncourt, Resson et Thugny.

Deux, enfin, dans le doyenné de Mézières : Barbaize et Raillicourt.

L'extension du Porcien sur ce dernier doyenné ne peut être admise que si l'on accepte la traduction de *Berbacis* et de *Rovericurt* par Barbaize et Raillicourt; mais on ne peut certainement pas supposer qu'une partie considérable de cette division ait fait partie du Porcien. En effet, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut³, l'identité du *pagus-Castricensis* et du doyenné de Mézières est un fait presque indiscutable. Lorsque l'on constate qu'Arches, qui, au témoignage de Flodoard, était une localité du Porcien, fut comprise dans le doyenné de Launoy et était situé en face Mézières, où le comte du *pagus Castricensis* éleva un

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 14.

2. Voyez la note 4 de la page 79.

3. Pages 40-41 de ce fascicule.

castrum ; lorsque l'on remarque que la forêt de Froidmont, située, suivant la Chronique de Mouzon, sur la frontière du Porcien, est coupée par la limite des doyennés de Launoy et de Mézières, on ne peut méconnaître que cette limite décanale représente celle du *pagus Porcensis* et du *pagus Castricensis*. Il nous paraît donc impossible de croire que d'autres villages que Barbaize et Raillicourt, placés au surplus à l'extrémité méridionale du doyenné de Mézières, aient pu dépendre du Porcien.

Aucun texte n'autorise à penser que des fractions de *pagi* voisins aient été introduites dans les doyennés de Rumigny, de Launoy, de Justine et de St-Germainmont ; on peut donc considérer ces divisions comme provenant du démembrement du Porcien. Quant au doyenné du Châtelet, nous éprouvons quelque hésitation à décider si son territoire fut entièrement emprunté au même pays. Flodoard désigne une de ses paroisses, Perthes, comme dépendant du *pagus Vongensis*, mais la perturbation jetée par cette indication de l'historien rémois est aggravée par celle que produit le polyptyque de Saint-Remy : ce document, un des plus tardifs que nous ayons eu à signaler, compte au nombre des villages du Rémois quatre localités du doyenné du Châtelet ; ce sont Acy, Thugny, Seuil et Annelles. Est-ce à dire que la portion du doyenné du Châtelet située au sud de l'Aisne doive être considérée comme étrangère au Porcien ? Non certainement, puisque Thugny est placé dans le Porcien par le testament de saint Remy. Nous nous sommes arrêté plus haut à une idée qui peut concilier ces textes contradictoires : c'est que le rédacteur du chapitre X du polyptyque a voulu considérer l'Aisne comme la limite naturelle du Rémois. En effet, tandis que les villages situés sur la rive droite de cette rivière, dans les doyennés de St-Germainmont, de Justine et du Châtelet, sont placés par lui dans le Porcien, les villages de la rive gauche sont nommés comme dépendant du Rémois. Aussi le témoignage de Flodoard, qui conteste Perthes au Porcien, est-il la seule cause qui nous empêche d'affirmer que le doyenné du Châtelet ait appartenu entièrement à ce pays. Le Porcien, dont le territoire équivaldrait à peu près à cinq des doyennés de l'ancien diocèse de Reims, mesurerait du nord au sud une soixantaine de kilomètres, et sa largeur moyenne serait de trente-cinq kilomètres ; c'était donc un des plus grands *pagi* de la *civitas Remensis*.

D'où ce vaste *pagus* avait-il tiré son nom? Probablement de celui de son chef-lieu, comme le Portoise au diocèse de Toul et le *pagus Portensis* au diocèse de Besançon; mais si cela est vrai, le *Portus* du diocèse de Reims n'a laissé aucune trace dans la toponymie rémoise. Une voie romaine, dont les traces sont encore visibles, partant de Reims et suivant la direction septentrionale, traversait l'Aisne tout près de Château-Porcien¹; c'était probablement à cet endroit qu'était situé le *portus* qui donna son nom au Porcien, *portus* près duquel on édifia, sans doute à l'époque carolingienne, le *castrum* qui dut au pays dont il faisait partie le surnom de *Portuense*², et qui fut, à l'époque féodale, le chef-lieu du comté du Porcien. *Cecastrum* n'a jamais cessé d'être désigné sous ce nom commun; aujourd'hui pour les gens du pays, ce n'est encore que Château, et dans les titres du moyen-âge, la ville de Château-Porcien est souvent désignée sous cette simple dénomination³.

Le Porcien est le seul des *pagi* rémois dont le nom ait été conservé pour la dénomination d'un comté postérieurement à l'an mille. On doit probablement considérer comme un des titulaires de ce comté le comte Bernard qui, en 933, construisit un château à Arches en Porcien⁴. « Le comte Bernard » est encore désigné en 945, par Flodoard, comme ayant, avec son neveu Thierry, accompagné le roi Louis et l'archevêque Artaud au siège de Reims⁵. Ce fait est également rapporté par Aubry de Trois-Fontaines, chroniqueur du XIII^e siècle, qui qualifie Bernard de *comes de Retest*⁶; mais ce n'était évidemment pas en

1. Mialaret, *Recherches archéologiques sur le département des Ardennes*, p. 14.

2. Château-Porcien est nommé *Castrum Portuense* dans presque tous les titres des XII^e et XIII^e siècles.

3. Au XII^e et au XIII^e siècles, les seigneurs de Château-Porcien étaient qualifiés de *Castello*. — Un aveu du 22 décembre 1389 commence ainsi : « A » tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, Nicole Blaives, » prestre, garde du sceel de la baillie de Porcien, salut. Sachent tuit » que par devant Jaquet le Wautier et Jehan Chastellain, tabellions » jurés et establis en la comteit de Porcien et en ressort, vint personel- » ment, en la ville de Chastel, noblez homs mons. Gieffroy de Leschielle, » chevalier, seigneur de Baleham » (*Archives nationales*, P. 183, n° 56).

4. Nous avons cité le texte de Flodoard plus haut, p. 72, note 6.

5. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. IV, c. 31. — Chronique du même auteur, à l'an 945.

6. « Anno 946. Rex Ludovicus et Artoldus et comes de Retest Bernardus et Theodoricus, nepos ejus, civitatem Remensem obsiderant. » (*Chronicon Alberici*).

qualité de comte de Rethel qu'il prétendait fonder un château à Arches, dans la partie septentrionale du Porcien. On doit seulement inférer du texte d'Aubry que ce Bernard, que nous croyons comte du Porcien, avait élevé dans ses domaines le *castrum* de Rethel ¹, qui bientôt allait devenir le chef-lieu d'un comté complètement indépendant de celui de Porcien. Tandis que le comté de Rethel prenait de l'accroissement, le Porcien se démembrait de nouveau, sans doute à la suite des partages entre les enfants d'un même comte, et il allait être divisé en un certain nombre de seigneuries dont une conserva le titre de comté de Porcien.

Nous n'étudierons pas ici la succession des comtes de Porcien, sujet sur lequel tout est presque à faire et que nous recommandons aux érudits rémois; nous nous contenterons de dire qu'au ^{xvi}^e siècle, le comté de Porcien appartenait à la maison de Croÿ pour laquelle il fut érigé en principauté; mais alors ce comté ne se composait plus que de la châtellenie de Château-Porcien et de la baronnie de Montcornet. Voici d'après un registre de l'an 1400, intitulé *la Valeur des terres et appartenances de la contée de Porcien*, la liste des villages que comprenait alors le comté Porcien; nous faisons précéder d'un astérique les noms de ceux qui dépendaient de Montcornet ²:

| | |
|------------------------------|-----------------------------------|
| Arnicourt. | * Grève (la), comm. de St-Marcel. |
| Balham. | * Harcy. |
| Begny. | * Haudrecy. |
| * Charroué, comm. de Cliron. | * Herbigny. |
| CHATEAU-PORCIEN. | * Laifour. |
| * Cliron. | * Loguy. |
| * Deville. | * Mazures (les) ³ . |
| Domely. | Memont. |
| Ecly. | * Montcornet. |
| Gaumont. | Montméliant. |
| Givron. | Nanteuil-la-Fosse. |

1. La situation de Rethel dans le Porcien ressort des textes énumérés plus haut.

2. Le chapitre dont nous extrayons cette liste débute ainsi: « Cy ensuivent les villes de ladicte contée de Porcien dont les aides sont baillées par les esleuz de Reims et receues par le receveur d'illec, lesquelles sont baillées pour un an commençant ou mois d'octobre l'an mil quatre cens, aux personnes et pour les sommes cy-après escriptes, si comme il a esté trouvé par les papiers et registres desdiz esleuz. » (folio 40 ^r du registre conservé aux Archives nationales dans le carton K 1055). Dans la liste qui suit ce prologue les villages dépendant de Montcornet sont placés à la fin, mais ils ne sont pas désignés comme formant une baronnie particulière.

3. Le texte porte *les Mazures-Angehan*.

• Novion.
• Renwez.
• Rimogne.
• Saint-Fergeux.
• Secheval.
• Sery.

Son.
Taizy.
Wagnon.
Wartigny.
Wasigny.

On peut juger, par cette liste, du démembrement subi par le Porcien; en 1400, il comprenait encore au sud de l'Aisne les trois villages de Balham, de Taizy et de Nanteuil, ce qui prouve, contre le polyptyque, que le Porcien n'était pas limité par l'Aisne. Au nord de cette rivière, le comté de Porcien proprement dit ne s'étendait que sur un espace d'une vingtaine de kilomètres et n'atteignait pas dix kilomètres dans sa plus grande largeur; les villages les plus septentrionaux de ce territoire étaient Montméliant et Wagnon. La baronnie de Montcornet, située au nord-est du groupe principal, en était séparée par plus de vingt kilomètres, comprenait la presque totalité du canton actuel de Renwez, et s'étendait, en embrassant quelques communes du canton de Monthermé, jusqu'à la Meuse sur la rive gauche de laquelle Deville était situé.

Cependant le nom de Porcien n'était pas restreint par la tradition à ce faible état féodal; nous trouvons au ^{xiv}^e siècle, et plus tard encore, le surnom *en Porcien* appliqué aux neuf localités suivantes; dont deux seulement faisaient partie du comté en 1400 :

| | |
|---------------------------------|--------------------------------------|
| Château-Porcien ¹ , | arr. de RétHEL, chef-lieu de canton. |
| Chaumont-Porcien ² , | — » |
| Escl'y ³ , | — cant. de Château-Porcien. |
| Launois ⁴ , | — cant. de Novion. |
| Lobbe (la) ⁵ | — cant. de Chaumont. |

1. « Castellum in Porceyn » vers 1172 (*Feoda Campanie*, n° 116; le tome II de l'*Hist. des ducs et des comtes de Champagne* de M. d'Arbois de Jubainville). — « Chastel en Porcien, » 1392 (*Archives nationales*, P 183, 76, fol. 5). « Castellum in Porcianis » 1179 (Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. I, p. 382),

2. « Chaumont-en-Porcien, » 1384 (*Archives nationales*, P 183, 33).

3. Valois. *Notitia Galliarum*, p. 135.

4. « Launoy-en-Porcien » 1401 (*Archives nationales*, P 184, 7). Nous ne savons pourquoi M. Desnoyers (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 136 et 147) considère l'*Aunoy* comme la désignation d'un petit territoire dépendant du Porcien et qui équivaldrait au doyenné de ce nom. *Launois*, ou plutôt l'*Aunoy*, est une dénomination locale des plus usitées indiquant un endroit où croissent les aunes (*alnetum*).

5. « La Lobe-en-Porcien, » 1381 (*Archives nationales*, P 183, 33).

| | |
|--|------------------------|
| Neuville-lès-Wasigny ¹ (la), arr. de Réthel, cant. de Novion. | |
| Novion-Porcien ² , | — chef-lieu de canton. |
| Remaucourt ³ , | — cant. de Chaumont. |
| Séry ⁴ | — cant. de Novion. |

Le souvenir du Porcien est sans doute maintenant effacé du pays, mais Château, Chaumont et Novion conservent toujours leurs surnoms, qui révèlent à l'archéologue le moins exercé l'emplacement d'un *pagus* d'étendue presque égale au pays de Reims.

CHAPITRE VI.

LE TARDENOIS

(*Pagus Tardinensis*).

Il n'est pas besoin d'avoir étudié les documents du moyen-âge pour connaître l'emplacement de ce *pagus*, que les textes latins désignent indifféremment sous les formes *Tardanensis*, *Tardinensis*, *Tardonensis*, et même *Tardunensis*. Les surnoms de Fère-en-Tardenois (Aisne) et de Ville-en-Tardenois (Marne), conservés par la tradition, suffisent pour montrer que ce pays s'étendait jadis sur les deux diocèses de Soissons et de Reims⁵. M. Guérard, guidé sans doute par la présence d'un archidiaconé de Tardenois au diocèse de Soissons, classa le *pagus Tardinensis* parmi les divisions de la *civitas Suessionensis*⁶. En étudiant ici le Tardenois conjointement avec les divisions du diocèse de Reims, nous n'avons point eu l'intention de combattre cette attribution; mais aucun travail particulier n'ayant été fait pour ce *pagus* semi-rémois et semi-suession, il nous a semblé qu'il était

1. « La Neuville-en-Porcien, 1389 (*Archives nationales*, P 183, 66).

2. « Novion-en-Porcien, » 1777 (*Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1082).

3. Remoucourt-en-Porcien, » 1389 (*Archives nationales*, P 183, 57).

4. « Sérès-en-Porcien, » 1392 (*Archives nationales*, P 183, 76, fol. 4).

5. Fère était du diocèse de Soissons et Ville de celui de Reims.

6. Guérard, *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule*, p. 148.

utile de chercher à fixer pour quelle part il entrait dans l'un et dans l'autre diocèse. Nous ne pouvions, du reste, adopter une conclusion en ce qui regarde la limite occidentale du *pagus Remensis*, qu'après avoir comparé les textes relatifs à ce pays avec ceux qui concernent le Tardenois.

Les documents antérieurs au XII^e siècle où se trouve la mention du *pagus Turdinensis*, ne sont pas fort nombreux ; nous n'en avons rencontré que sept ou huit ¹ :

1. Le Tardenois, de même que les autres *pagi* de la région, est connu dès les premières années du neuvième siècle ; il faisait partie du *missaticum* confié par Charlemagne aux soins de Wulfhair, qui, en 812, devait remplacer Tilpin sur le siège de Reims ².

2. Il figure également en 853, sous le nom de *pagus Tardinis*, dans le deuxième *missaticum* échu à Hincmar, le fougueux prélat rémois ³.

3. Un diplôme accordé par Charles le Chauve à l'église de Saint-Corneille de Compiègne, le 5 mai 877, le jour même de la dédicace de cette église collégiale, est précieux pour les renseignements qu'il nous fournit sur le *pagus Tardanensis*. Parmi les nombreuses possessions données par ce prince au nouveau monastère, on remarque la *villa Ruminiacum*, la *cella Sanctae Magrae*, la *villa Sarciacum* qui, d'après le diplôme, étaient situées *in pago Tardinensi* ⁴. — La *villa Ruminiacum* se nomme aujourd'hui Romigny (Marne, arrondiss. de Reims, canton de Ville-en-Tardenois.) La *cella sanctae Magrae* est certainement la *celle* ou prieuré de Fismes, désignée quelquefois à l'époque carolingienne sous le nom de *martyrium sanctae Macrae* ; on sait que sainte Macre, mise à mort à Fismes, y était

1. Nous ne comptons pas au nombre de ces documents un diplôme de 877 relatif à l'abbaye d'Hasnon. Il y serait fait mention, suivant Aubert Le Mire, du *comitatus Tardanensis* ; mais il faut évidemment lire *Taruanensis*. Voyez nos *Études sur les Pagi*, premier fascicule, p. 46.

2. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 18.

3. Capitulaire de Servais, chez dom Bouquet, *Historiens de France*, t. VIII, p. 614.

4. « In pago Tardanensi villam Ruminiacum cum capella et omni integritate sua... et cellam sanctae Magrae in pago Tardanensi cum omnibus » appenditiis suis.... In pago Tardanensi villam Sarciacum cum manso » indomincato, et capellam, et quidquid ibi aspicit, vel quidquid ex » eadem Othereus olim comes habuit (Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. VIII, p. 660).

honorée¹. Enfin, *Sarciacum* doit se traduire par Sarcy (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.)

4. L'auteur du troisième livre des *Miracula sancti Dionysii*, lequel, ainsi que nous l'avons déjà dit, écrivait vers 877 et dans les environs du Rémois, sinon dans ce pays même, parle deux fois du *pagus Tardanensis*. Il y place les *villae* d'*Alta Ripa*² et *Draviniaca*³, où résidaient deux jeunes filles, Folchilde et Manebia, atteintes, l'une de cécité et l'autre de paralysie, et qui, suivant l'hagiographe, furent guéries, en 877, grâce aux mérites de l'apôtre des *Parisii*. Nous n'admettons pas avec Mabillon l'identité d'*Alta Ripa* et d'Autreppes (Aisne, arr. et cant. de Vervins), parce que ce village, bien que possédé dès le neuvième siècle par l'abbaye de Saint-Denis, n'a jamais porté le nom d'*Altaripa* : un diplôme de 879 le désigne sous le nom d'*Altrippia*⁴. Enfin Autreppes n'a jamais pu faire partie du Tardenois dont il était fort éloigné⁵. — On n'éprouve aucune difficulté pour la traduction du nom de la *villa Draviniaca* ; c'est certainement Dravegny (Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois), village qu'un document de 1398 désigne sous le nom de *Draveigny-en-Tardenois*⁶.

5. L'historien rémois Flodoard fait plusieurs fois mention du *pagus Tardinensis*. Sous l'épiscopat de Réolus, dit-il, Varat, homme illustre, donna aux églises de Notre-Dame et de Saint-Remy de Reims, *Cruciniacum, Mons, Curba Villa cum Aciniaco, in pago Tardonensi*⁷. — *Cruciniacum* se traduit

1. Dans quelques publications, on trouve *cella sanctae Marthae* (D'Achery, *Spicilegium*, édit. in-f°, t. III, p. 352). L'abbé Pêcheur (*Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 481) traduit ce nom par « le prieuré de Sainte-Marthe-en-Tardenois. » — Voyez, sur le lieu du martyre de Sainte-Macre, plus haut, p. 19.

2. « Puella nomine Folchildis, ex villa quae appellatur Alta Ripa, in » pago Tardanensi sita » (Mabillon, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, III^e siècle, 2^e partie, p. 361).

3. « Puellae, nomine Manebiae, de Tardanensi pago et villa Draviniaca..... » (*Ibid.*, p. 363).

4. J. Tardif, *Monuments historiques*, p. 136.

5. *Alta ripa* dépendant du Tardenois faisait certainement partie du diocèse de Soissons ou de celui de Reims; Autreppes, au contraire, était situé dans la partie septentrionale du diocèse de Laon.

6. Archives nationales, P. 161, n° 177.

7. « Ejus temporibus, tradidit vir illustris Varatus ad ecclesias sanctae » Mariae et sancti Remigii Remis, Cruciniacum, Montem, Curbam Villam » cum Aciniaco, in pago Tardonensi » (*Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 10). Les éditeurs de Flodoard réunissent les deux premiers noms de

par Crugny, *Mons* par Mont-lès-Courville et *Curba Villa* par Courville; les territoires de ces villages du cant. de Fismes sont limitrophes et il en résulte qu'*Aciniacum*, que le texte de Flodoard doit faire considérer comme leur annexe, était sans doute contigu. Ce ne peut-être Aougny (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois; cette assimilation proposée par l'académie de Reims est inacceptable, non-seulement au point de vue philologique, car Aougny paraît, sous le nom d'*Avennaium*, au nombre des localités du Tardenois dans le chapitre X du polypytique de Saint-Remy et ce même chapitre est terminé par un *Ascineium*¹, répondant à l'*Aciniacum* de Flodoard. Les conditions de voisinage indiquées par la donation de Varat peuvent faire songer à Saint-Gilles, village voisin de Mons et de Courville; mais on ne peut assurer que le nom primitif de ce village ait été *Acigny* (*Aciniacum*). Il n'est toutefois pas inutile de faire observer qu'un pouillé des premières années du xiv^e siècle et un compte de décimes de 1346 désignent cette paroisse du diocèse de Reims sous l'appellation d'*Aceium*² qui, bien que différente de celle d'*Ascineium*, a cependant un air de parenté avec elle.

Flodoard nous apprend en outre que saint Rigobert, qui remplaça Réolus sur le siège archiépiscopal, acquit d'un certain Gommoad, au prix de cinq cents sous d'or, une *villa* du nom de *Cartobra in pago Tardonensi*, *villa* dont il enrichit son évêché³. Chartreuse (*Cartobra*), uni aujourd'hui à Chéry, fait partie de la commune de Chéry-Chartreuse (Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.)—C'est à tort qu'Adrien de Valois a écrit que Flodoard place aussi en Tardenois *Villa Turba*, *Bracanetum* sur Retourne, *Bobiliniacum* sur la Suippe⁴; ces lieux sont nommés à la suite de *Cartobra* parmi les localités où l'évêque Rigobert acquit des biens, mais il n'est pas dit qu'ils fissent partie du Tardenois.

sorte que l'on lit *Cruciniacum montem*, ce que les traducteurs de l'académie de Reims rendent à tort par « le Mont de Crugny. »

1. *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims*, p. 20.

2. « Parrochia sancti Egidii apud Aceyum, » pouillé de 1303-1312 (Varin, *Archives admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1036). — « Presbyter de Aceyo sancti Egidii. » (compte de 1346 dans le même volume, p. 1057).

3. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 11.

4. « Flodoardus in libro II Historiae Remensis Cartobram in Tardonensi » nominat, *Chartreuse*; Villam Turbam, *Ville-[sur-]Tourbe*; villam Bracanetum super fluvium Rotumnam, alias Bracanetum, *Bricquenay*; Bobiliniacum super Suipiam, *Boul-sur-Suippe* » (*Notitia Galliarum*, p. 544).

Sous l'épiscopat du même Rigobert, un abbé du nom d'Adon donna à la matricule de l'abbaye de Saint-Remy diverses terres *in pago Tardonensi in villa Corneciaco*; mais nous ne savons quelle est cette localité ¹.

Dans le chapitre consacré à Tilpin, l'historien rémois rappelle un diplôme du roi Carloman, fils de Pépin le Bref, « pour les « soldats qui résidaient à *Cruciniacum*, à *Curbarilla*, et dans « tout le Tardenois, dans la terre de l'église de Reims ². » Nous avons déjà vu, dans un autre passage de Flodoard, *Cruciniacum* (Crugny) et *Curbarilla* (Courville) mentionnés comme appartenant au Tardenois.

6. Nous possédons deux chartes émanant d'Adalbéron, archevêque de Reims; l'une, relative à l'établissement de moines à Mouzon, est rapportée dans le *Chronicon Mosomense* ³; l'autre concerne la dotation du nouveau monastère ⁴. On trouve dans ces deux actes la mention de leur lecture publique au concile provincial réuni en mai 973, *apud Montem sanctae Mariae, in pago Tardanensi*. Cette localité est aujourd'hui le Mont-Notre-Dame (Aisne, arrondissement de Soissons, canton de Braisne.)

7. On conserve une lettre de convocation pour un concile provincial adressée aux évêques de la province de Reims au nom de l'archevêque Adalbéron, par le célèbre Gerbert; cette lettre est, paraît-il, de 985. Le lieu de la réunion est également fixé au « Mont-Sainte-Marie de Tardenois ⁵. »

8. Le dixième chapitre du polyptyque de Saint-Remy de Reims donne les noms de vingt-cinq localités situées dans le *pagus Tardanensis* :

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, I, II, c. 11. L'académie de Reims suppose que ce nom est altéré et qu'il faut peut-être lire *Crunciacum* (Crugny); nous ferons observer que les anciens noms de Crugny sont *Crusciniacum* ou *Crusniacum* et que, par conséquent, il faudrait supposer, en outre, un déplacement des consonnes *n* et *c*.

2. « Item, aliud [praeceptum] de his qui in Cruciniaco, Curba Villa, vel « in omni pago Tardonensi, infra terram Remensis ecclesiae residebant » (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, I, II, c. 17).

3. *Chronicon Mosomense* dans le *Spicilegium* de d'Achery, édition in-fol., t. II, p. 571.

4. L'original de cette charte est conservé à la Bibliothèque nationale : collection de Champagne, t. 150, pièce I.

5. « Locis Sanctae Mariae Terdonensis; tempus III « idus decembris » *Œuvres de Gerbert*, édition Olleris, p. 46).

Paville[?]um. Poilly (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.)

Antenaium. Anthenay ¹ (arr. de Reims, canton de Châtillon.)

Awennaium. Aougny ² (arr. de Reims, canton de Ville-en-Tardenois.)

Lagereiium. Lagery (arrond. de Reims, canton de Ville-en-Tardenois.)

Baconi rilla, suivant Duchesne; *Baill.*, suivant la copie publiée par M. Guérard ³. Ce nom peut se traduire, avec vraisemblance et en tenant compte du territoire où nous devons le chercher, par Bayon, ferme de la commune de Mareuil-en-Dole (Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois). Dans ce cas, *rilla* ne ferait pas partie du nom de lieu; ce ne serait qu'une qualification.

Curmizellae ⁴.

Villetta. Vilette (Marne, arr. de Reims, canton et comm. de Fismes.)

Missonia.

Surneiium ⁵.

Catin ⁶.

Caringae. Seringes (Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois); la première forme vulgaire de ce nom a été nécessairement *Cheringes*.

Sarvineium. Savigny-sur Ardre ⁷ (Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.)

1. M. Guérard, tout en préférant cette traduction, propose également Antheny (Ardennes).

2. M. Guérard rapproche du nom d'*Awennaium*, Aougny (Marne) et Hauviné (Ardennes).

3. Suivant l'éditeur du polyptyque, ce nom devrait être lu *Bailli* ou *Ballioli* et il s'agirait de « Bailleux-sous-Châtillon. » Je ne crois pas que l'on eût abrégé de cette façon le nom de *Ballioli*; mais lors même qu'il s'y trouverait en entier, on pourrait hésiter dans la traduction de ce nom entre deux localités évidemment situées dans le Tardenois, Baslieux-les-Fismes et Baslieux, commune d'Arcis-le-Ponsard (Marne).

4. « Courcelles-lès-Rosnay, Marne. » — Guérard.

5. L'édition du polyptyque désignant ce village parmi ceux du Porcien, M. Guérard hésite entre Sugny (Ardennes) et Sorny (Aisne, comm. de Terny).

6. M. Guérard propose, avec un point de doute il est vrai, Le Chêne, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Vouziers (Ardennes); cette hypothèse doit être absolument rejetée, à cause de l'éloignement du Chêne et aussi à raison du nom latin de cette localité, *Quercus*.

7. Seigny et Savigny-sur-Aisne, tous deux du département des

*Luniacum*¹. Il aurait peut-être fallu lire *Luviacum* qui se rendrait en français par Lhuys (Aisne, arr. de Soissons, canton de Braisne), de même que *Croviacum* se rend par Crouy.

Juriniacum. *Juriniacum* se rend ordinairement dans les provinces du nord par Juvigny et, dans la région qui nous occupe, nous trouvons deux localités de ce nom; mais ces deux localités n'ont jamais pu faire partie du Tardenois, l'une étant située près de Soissons et l'autre non loin de Châlons-sur-Marne. Serait-il question ici de Jouaignes dont le nom serait dérivé de *Juriniacum*, comme *Payerne* de *Paterniacum*?² Jouaignes (arrond. de Soissons, cant. de Braisne), était une paroisse de l'ancien archidiaconé de Tardenois, au diocèse de Soissons.

C. circa Remis; M. Guérard suppose qu'il faut peut-être lire *campus* ou *campi circa Remis*, mais il se pourrait que ces mots provinssent d'une leçon fautive.

*Aviolae*³.

Alabeium.

Corchereium, le même évidemment que le *Corcheracum* du fisc abbatial de Gueux⁴. Cuchery (Marne, arr. de Reims, cant. de Châtillon.)

*Pons Salcidi*⁵.

Mons sanctae Mariae. Nous avons déjà rencontré le nom de Mont-Notre-Dame à la date de 973.

Mons sancti Martini. Mont-Saint-Martin (Aisne, arr. de Soissons, canton de Braisne), à peu de distance du précédent village⁶.

Pars. Pars (Aisne, arr. de Soissons, cant. de Braisne.)

Ardennes, sont indiqués ici par M. Guérard qui, sur la foi de la copie du polyptyque, croyait *Savinetum* en Porcien.

1. Le commentateur du polyptyque a placé au-dessus du nom de *Luniacum*, la glose « Luny ou Logny » et M. Guérard en a fait Logny (Ardennes, cant. de Château-Porcien.)

2. Payerne, au canton de Vaud (Suisse), est nommé *Paterniacum* dans un diplôme de 967 (Dom Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. IX, p. 699). — La traduction de *Juviniacum* par Jouaignes est admise par Valois (*Notitia Galliarum*, p. 258).

3. *Aviola super Mosam*, dans l'édition de M. Guérard qui traduit ce nom par Les Ayvelles (Ardennes).

4. *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims*, p. 14.

5. « Peut-être Pontarcy, Aisne. » — Guérard.

6. M. Guérard a proposé conjointement à ce Mont-Saint-Martin, un village homonyme du département des Ardennes (arr. de Vouziers, cant. de Monthois).

Proviliacum. Prouilly (Marne, arr. de Reims, canton de Fismes). Un diplôme de Louis le Pieux, énoncé plus haut, le place dans le Rémois.

Causa Heriboldi. M. de Wailly a cru que ce nom pouvait désigner Concevreux¹ (Aisne); mais ce village, qui n'a jamais pu faire partie du Tardenois, est nommé, au x^e siècle comme à la fin du xiii^e, *Curtis Superior*².

Culmedi ou *Culmedae*.

Ces différents textes, antérieurs à la fin du xi^e siècle, nous permettent de placer, avec une certaine assurance, dans le *pagus Tardinensis* les vingt-quatre localités suivantes³ :

| | |
|-----------------------------|------------------------------|
| * Antenay. | Mont (sur-Courville). |
| * Aougny. | Mont-Notre-Dame. |
| * Bayon, comm. de Nesle. | * Mont-Saint-Martin. |
| Chartreuve, comm. de Chéry. | * Pars. |
| Courville. | * Poilly. |
| Crugny. | * Prouilly. |
| * Cuchery. | Romigny. |
| Dravegny. | Saint-Gilles(?) |
| Fismes. | Sarcy. |
| * Jouaignes (?). | * Savigny. |
| * Lagery. | * Seringes. |
| * Lhuys (?). | * Villette, comm. de Fismes. |

Dès l'époque de la rédaction du chapitre X du livre de cens de l'abbaye de Saint-Remy, le Tardenois n'était plus une division administrative. Il l'était cependant encore dans la seconde moitié du ix^e siècle, puisque Flodoard mentionne une lettre adressée par l'archevêque Hincmar « à Bertramn, l'illustre comte du pays de Tardenois, son parent », sur la manière dont ceux qui se trouvaient « dans son comté » devaient jurer fidélité au roi⁴. Mais c'est là la seule mention que nous connaissions d'un « comté de

1. *Journal des savants*, année 1853, p. 438.

2. Flodoard (*Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 24) écrit *Curtis Superior* et, dans des lettres d'anoblissement accordées à la fin du xiii^e siècle à Gilles de Concevreux, on lit *Egidius de Curte Superiori* (A. de Barthélemy, *Études sur les lettres d'anoblissement*, p. 10).

3. L'astérisque précède les noms des localités dont la situation dans le Tardenois n'est indiquée que par le polyptyque.

4. « Bertramno illustri comiti Tardunensis pagi, propinquo suo, pro » sacramento regi agendo, qualiter regi fidelitatem jurare deberent qui » in ipsius comitatu consistebant. » (*Historia Remensis ecclesiae*, l. III, c. 26.) — Peut-être devrait-on regarder également comme comte du Tardenois, « Otherus, olim comes », que le diplôme de Charles le Chauve de 877, cité plus haut, mentionne comme ayant possédé des biens à Sarcy, en Tardenois.

Tardenois. » Bertramm dut certainement avoir des successeurs ; mais sous ceux-ci le nom de Tardenois ne tarda pas évidemment à tomber en désuétude. Suivant toute vraisemblance, ce comté fut englobé dans les vastes possessions des comtes de Troyes de la maison de Vermandois ; le fait est du moins prouvé pour la portion orientale comprise dans le diocèse de Reims et qui forma sous leur domination les châtellenies de Fismes et de Châtillon-sur-Marne ¹. Quant à la portion occidentale ou soissonnaise, on sait qu'une partie, au moins, unie à la seigneurie de Braisne et comprenant Arcy-Sainte-Restitue ² et Fère-en-Tardenois, était tenue en fief des comtes de Champagne ; il semble même, d'après une lettre de 1218, que le fief de Fère était quelquefois désigné sous le nom de Tardenois (*Tardenetum*) ³.

La lettre des fils de la comtesse de Dreux, est la seule pièce qui, à notre connaissance, restreigne le nom de Tardenois à la seigneurie de Fère. En effet, cette dénomination qui, alors,

1. Le pape Alexandre III, dans sa bulle de 1179 en faveur de l'église de Reims, nomme ces deux châtellenies parmi celles dont le comte de Champagne faisait hommage à l'archevêque de Reims (Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 382).

2. Arcy-Sainte-Restitue (Aisne, arr. de Soissons, cant. d'Oulchy) est situé entre Braisne et Fère-en-Tardenois.

3. C'est en avril 1206 que « le comte Robert [II], seigneur de Dreux et de Braisne » convertit son alleu de Fère en fief relevant du comté de Champagne (Duchesne, *Histoire généalogique de la maison de Dreux*, p. 253). Robert II mourut en 1218 et c'est certainement à cette date que l'on doit rapporter la lettre par laquelle « Robert, premier né de Robert, seigneur de Dreux et de Braisne » et ses frères font savoir à Blanche, comtesse de Champagne, qu'ils ont cédé à leur mère, Yolande, l'usufruit de « la terre de Braisne, d'Arcy et de Tardenois, » à l'exception du village de *Gein* et de la forêt de Riz (située au sud de Fère), et la prient d'approuver cet arrangement. Nous ne croyons pas inutile de donner ici le texte de cette curieuse lettre qui est encore inédite :

« Reverende domine sue, Blanche, comitissa Trecensi palatine, R[ober-
tus] primogenitus comitis Roberti, domini Drocarum et Brene, et fra-
tres ejus, Petrus] et H[enricus] et J[ohannes], salutem et dilectionem.
» Noveritis quod nos et Yolenda, comitissa karissima, mater nostra, ita
» composuimus super dote ejus : quod de assensu et voluntate nostra,
» quoad vixerit, in integro tenebit terram Brane et Arseti et Tardene-
» ti, sicut eam tenuit bone memorie Agnes comitissa temporibus suis,
» exceptis villa de Gein et foresta de Ree, quas nobis quitavit, super
» quo litteras nostras habet patentes. Unde vobis mandamus et roga-
» mus quatinus dicte comitisse matri nostre dictam dotem suam con-
» firmare velitis, sicut continetur in carta quam supra hoc habet de
» nobis » (Cartulaire de Champagne, dit *Liber principum*, f° xxiii recto,
aux Archives nationales, KK 1064).

n'appartenait officiellement à aucune division politique, n'en fut pas moins conservée par la tradition à tout le territoire de l'ancien *pagus* et, ainsi que nous l'avons déjà observé, deux localités (Fère et Ville) ont conservé jusqu'à nos jours le surnom *en Tardenois*. Dans les derniers siècles du moyen-âge, et même encore au xvr^e siècle, on trouve un assez grand nombre de villages distingués de leurs homonymes au moyen du même surnom. Nous en donnons ici la liste, en faisant précéder d'un astérisque les noms des lieux dont des documents antérieurs nous ont révélé la situation dans le *pagus Tardinensis* :

* Anthenay¹, Marne, arr. de Reims, canton de Ville-en-Tardenois.

Aulnay², arrondiss. de Reims, canton et comm. de Ville-en-Tardenois.

Coulonges³, Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois.

* Dravegny⁴, Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois.

Fère-en-Tardenois, arrondiss. de Château-Thierry, chef-lieu de canton.

Ignny⁵, abbaye, aujourd'hui château, Marne, arr. de Reims, cant. de Fismes, comm. d'Arcis-le-Ponsard.

* Lagery⁶, Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

1. En 1549, Jean Barillon fit hommage au roi « pour raison des terres » et seigneuries d'Anthenay, Villers, Orquigny et Mutry, assises au pays » de Tardenois. » (Archives nationales, P 162, n° 149). En 1553, Antoine, fils de Jean Barillon, faisant hommage tant en son nom qu'au nom de sa sœur Madeleine, emploie les mêmes termes (*Ibid.*, n° 153).

2. « La ville d'Aunoy-en-Tardenois, » 1385 (Archives nationales, p. 180, n° 113).

3. En 1525, la seigneurie de Coulonges est désignée sous le nom de *Rognac-en-Tertenoy*s (Archives nationales, P 162, n° 125). L'identité de Coulonges et de Rognac est démontrée par un acte d'hommage rendu en 1495 pour les « fiefs, terres et seigneuries de Coulonges et de Roignac » (Archives nationales, P 162, n° 104). Un bois de la commune de Coulonges a conservé le nom de « bois de Rognac » (voyez la feuille 34 de la carte de l'État-Major).

4. « Draveigny-en-Tardenois, » 1398 (Archives nationales, P 161, n° 177).

5. « Ecclesia Igniaci in Tardenois, » 1247 (Cartulaire d'Igny, f° 97 v°; à la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 990. — « Igniacum in Tardano, » 1248 (*Ibid.*, f° 252 r°).

6. « Lagery en Tardenois » (Archives nationales, P 180, n° 118).

Longueville¹, Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois, comm. de Dravigny.

Méry², Marne, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Mutry³, arr. de Reims, cant. d'Ay.

Nanteuil-la-Fosse⁴, arr. de Reims, cant. de Châtillon.

Nesles⁵, Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois, comm. de Seringes.

Olizy⁶, Marne, arr. de Reims, cant. de Châtillon.

Orquigny⁷, arrond. de Reims, canton de Châtillon, comm. de Binson-Orquigny.

Passy⁸, arr. de Reims, cant. de Châtillon.

* Romigny⁹, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

* Sarcy¹⁰, arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

Sergy¹¹, Aisne, arr. de Château-Thierry, cant. de Fère-en-Tardenois.

Ville-en-Tardenois¹², Marne, arr. de Reims, chef-lieu de cant.

1. La légende d'un sceau du quatorzième siècle est ainsi conçue : « S[i]gnum p[re]po[s]iti d[e] Lo[n]g[a]vill[a] e[n] Tardenois » (Douët d'Arcq, *Inventaire des sceaux*, n° 5192).

2. « Dominus Robertus de Meriaco in Tarduno » feudataire de la châtellenie de Châtillon (registre de 1256 à 1270 : *Feoda Campanie*, n° 583, dans le tome II de l'*Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, de M. d'Arbois de Jubainville). — « Messire Pierre le Jeune, presbtre, curé de » l'église parochial de Méry-en-Tardenois. » 1476 (Archives de Reims : fonds du chapitre métropolitain, liasse de Germiny).

3. Voyez p. 95, n. 1. On n'a jamais cru que le Tardenois s'étendît jusqu'à Mutry ; on doit donc reconnaître dans le texte que nous citons une faute légère. La plupart des seigneuries de Jean Barillon étant situées dans le Tardenois, on a appliqué à toutes, y compris Mutry, l'indication géographique : « assises au pays de Tardenois. » Nous n'avons pu faire figurer Mutry sur notre carte du Tardenois à cause de son éloignement.

4. « Perrochia de Nantolio in Tarduno, » 1303-1312 (Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 10).

5. « Neelle en Tardenois » (Valois, *Notitia Galliarum*, p. 544).

6. « Olisy-en-Tardenois » (Archives de Reims, cartulaire A de Saint-Remy de Reims, p. 385).

7. Voyez la note 1 de la p. 95.

8. « Passy-soubz-Sainte-Gemme en Tardenois... » (Archives nationales, P 162, n° 131).

9. « Baluoive de lez Rommeny-en-Tardenois, » 1383 (*Ibid.*, P 188, n° 52). — *Baluoive*, aujourd'hui Balœuvre, est une ferme de la commune de Romigny.

10. « Sarcy-en-Tardenois, » milieu du XVIII^e siècle (Carte de Cassini, feuille 44).

11. « Sergi-en-Tardenois, » 1483 (Archives nationales, P 181, n° 146).

12. « Villa en Tardenois » 1178 (Cartulaire de l'abbaye de Saint Cor-

Villers-sous-Châtillon ¹, arr. de Reims, canton de Châtillon.
Villers-sur-Fère ², Aisne. arr. de Château-Thierry, cant. de
Fère-en-Tardenois.

La comparaison du *pagus Tardinensis* avec les divisions féodales étant fort difficile, sinon impossible à établir, on est contraint de chercher quels rapports existaient entre ce pays et les divisions ecclésiastiques du moyen-âge. Les villages dont nous venons de donner la liste démontrent parfaitement, si l'on se reporte à la carte, que ce pays était à peu près divisé également entre les diocèses de Reims et de Soissons.

Dans le premier de ces diocèses, le Tardenois s'étendait sur de notables parties des deux doyennés occidentaux d'Hermonville et de la Montagne, et, si l'on tient compte de la persistance du surnom *en Tardenois*, donné à Méry du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, on sera porté à croire que ce pays comprenait toute la contrée arrosée par l'Ardre, affluent de gauche de la Vesle, et par les ruisseaux qui se jettent dans cette petite rivière. Mais nous nous sommes efforcé de démontrer, dans nos recherches sur le *pagus Remensis*, que l'Ardre formait la limite naturelle du Rémois et du Tardenois, et que les textes qui attribuent à ce dernier six villages situés à l'est de l'Ardre (Méry, Savigny, Crugny, Fismes, Villette et Prouilly), ne sont pas des autorités suffisantes pour combattre les nombreux documents qui prouvent l'extension du Rémois jusqu'à cette même rivière.

Dans le diocèse de Soissons, les limites du Tardenois sont beaucoup plus faciles à déterminer. Le quatrième archidiaconé de ce diocèse a toujours été appelé « archidiaconé de Tardenois ». Cependant cet archidiaconé, malgré son nom, n'était pas uniquement formé de la portion soissonnaise de l'ancien *pagus*. Il fut divisé jusqu'en 1661 en deux doyennés, le doyenné de Bazoches et celui d'Oulchy ³. et, ce dernier doyenné, il est aisé de s'en

neille de Compiègne, folio 103 v^o; aux Archives nationales, LL 1622). — « Villa in Tardano, » 1270 (Bibliothèque de Reims : Cartulaire B du chapitre métropolitain de Reims, folio 455 v^o).

1. Voyez plus haut la note 1 de la page 95.

2. « Prioratus de Villari in Tardonio, » comm. du ^{xiv}^e siècle. (Varin, *Archives adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 634.

3. En 1661, le doyenné de Fère-en-Tardenois fut formé d'un démembrement du doyenné de Bazoches et le doyenné de Neuilly-Saint-Front d'un démembrement de celui d'Oulchy (Desnoyers, *Topographie ecclésiastique de la France*, p. 171).

convaincre par l'examen de la carte, était complètement étranger au *pagus Tardinensis*. On doit, au contraire, considérer le doyenné de Bazoches comme formant la partie occidentale de ce pays, car, vers presque toutes les limites de cette division ecclésiastique, on retrouve quelque localité du Tardenois; quant au doyenné d'Oulchy, nous espérons pouvoir montrer, dans des études ultérieures, qu'il représentait un pays tout différent, l'Orceois¹.

Nous devons répondre d'avance à une objection qu'on pourrait fonder sur la présence, dans une partie du diocèse de Soissons étrangère à l'archidiaconé du Tardenois, de cinq villages qui, suivant certains documents, faisaient autrefois partie de notre *pagus*; nous voulons parler d'Anthenay, Cuchery, Orquigny, Passy et Villers-sous-Châtillon, toutes anciennes paroisses du doyenné de Dormans dans l'archidiaconé de Brie. Cette anomalie est une conséquence de la disparition précoce du *pagus Otmensis* et du *pagus Baginsonensis*, déjà rappelée à propos du Rémois. Ces divisions étant inconnues au rédacteur du chapitre X du polyptyque, composé vers le milieu du onzième siècle, il attribua les localités qui en dépendaient aux deux *pagi* les plus voisins, le Rémois et le Tardenois; c'est pour cette raison que nous trouvons Anthenay (*Antenaium*) et Cuchery (*Corcheracum*) indiquées dans le polyptyque comme dépendant du Tardenois. Les documents du xvr^e siècle qui placent Orquigny, Passy et Villers-sous-Châtillon dans le Tardenois sont encore plus excusables: à cette époque les noms d'Omois et de Bainsonois étaient complètement oubliés.

Nous avons négligé jusqu'ici d'examiner l'origine du nom du *pagus Tardinensis*. Il est évident que *Tardenois* est un adjectif formé du nom du chef-lieu de ce pays; et, si l'on préfère aux différentes variantes de la dénomination du *pagus* la forme *Tardunensis* qui se trouve dans Flodoard²,

1. Si l'on s'en rapportait aux *Arch. législatives de la ville de Reims* de Varin (1^{re} partie, p. 583), on pourrait croire que, dans une enquête de 1432, Oulchy est nommé *Ouchie-en-Tardenois*; mais ce surnom, placé entre crochets, est une addition de l'éditeur de la pièce. Cependant, au dire de M. Desnoyers, les pouillés feraient suivre le titre du doyenné d'Oulchy des mots *in Tardano* (*Topographie ecclésiastique de la France*, p. 170); mais nous croyons presque inutile de faire observer que ces mots, dans un pouillé, ne font qu'indiquer la situation du doyenné d'Oulchy dans l'archidiaconé de Tardenois.

2. *Historia Remensis ecclesiae*, l. III, c. 26. — Dans notre étude sur l'As-tenois nous avons admis la forme *Stadunensis* comme la dénomination ancienne de ce pays, que l'on nommait aussi *Stadinensis*.

le nom de ce chef-lieu serait *Tardunum*, vocable d'origine celtique appartenant certainement à une localité construite sur une élévation (*dun*). Les documents du moyen-âge et la toponymie moderne ne nous fournissent, dans l'étendue du Tardenois, aucun nom de lieu ayant quelque analogie avec cette dénomination; le nom de *Tardunum* a donc dû disparaître avant l'établissement de la féodalité.

Il serait difficile dans l'état actuel de la science de fixer l'emplacement de ce lieu. Cependant, bien que n'ayant pas la prétention de résoudre le problème, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'un village du Tardenois¹, dont l'église est située sur un mamelon à la droite de la Muze, affluent de la Vesle, c'est-à-dire dans une position analogue à celle qu'indique la seconde partie du nom de *Tardunum*, avait dès le x^e siècle une certaine importance. En effet, il se tint sous l'archiépiscopat d'Adalbéron (969-988) plusieurs conciles provinciaux à Mont-Notre-Dame² (*Mons Beatae Mariae*), ou plutôt, comme on disait autrefois, au Mont-Sainte-Marie-Madeleine³. Le nom que portait ce village était alors assez récent; il avait été emprunté au culte que l'on rendait à sainte Marie-Madeleine dans une église collégiale, dont une vie de Gérard de Roussillon, écrite au xii^e siècle, attribue la fondation à ce héros légendaire⁴. Est-il vrai que le comte Gérard, contemporain de Charles le Chauve et prototype de Gérard de Roussillon, fût possesseur du château de Mont-Notre-Dame qu'il aurait laissé

1. Ce village, Mont-Notre-Dame, est indiqué par divers documents du x^e siècle comme appartenant au Tardenois.

2. Voyez sur deux de ces conciles, p. 90 de ce mémoire.

3. Le nom de Mont-Notre-Dame est inexact, car l'église du lieu est toujours placée sur l'invocation de sainte Marie-Madeleine (Houillier, *Etat ecclésiastique du diocèse de Soissons*, p. 291) et le village devait à cette circonstance le nom de *Mont-Sainte-Marie-Madeleine*, d'où, par abréviation, *Mont-Sainte-Marie*. Nous trouvons, en 1257, un « G. decanus ecclesie de Monte Beate Marie Magdalene, Suessionensis dyocesis » (Archives de Reims, fonds de S. Denis de Reims, liasse du Mont-N.-D.); en 1229, « Willelmus, de Monte Beate Marie, decanus » (*Ibid.*); en 1240, « A., de Monte Beate Marie, decanus humilis » (*Ibid.*). Lorsque le vulgaire oublia le surnom de cette Marie, il la confondit avec la mère du Christ et le village devint le *Mont-Notre-Dame*; en 1294, nous rencontrons déjà une pièce commençant ainsi : « Je Simons, vicuens dou *Mont-Nostre-Dame* » (*Ibid.*).

4. Suivant l'auteur de cette vie, Gérard de Roussillon et Berte sa femme auraient fondé douze monastères parmi lesquels est compté celui de Mont-Notre-Dame : « Item, aliud [monasterium] in diocesi Suessionica, « itidem canonicorum; nunc vero secularium, et dicitur *ad sanctam Mariam de Monte* » (Biblioth. nation., fonds latin. n° 10930, p. 3).

à l'évêque de Soissons ? Le fait de l'existence d'un *castrum* dès le ix^e siècle sur la montagne où s'élevait plus tard cette église collégiale serait un argument précieux à l'appui de notre conjecture, c'est-à-dire à l'appui de l'identification de *Tardunum* et de Mont-Notre-Dame ; nous ne pouvons que prier les antiquaires soissonnais de vouloir bien étudier cette question.

CHAPITRE VII.

LE PAYS DE VONCQ.

(*Pagus Vongensis*).

Le nom de ce *pagus* était connu des érudits du xvn^e siècle, et son origine ne semble pas avoir arrêté un moment l'esprit judicieux du père de la géographie historique : nous avons nommé Adrien de Valois. Ce savant ne doute pas qu'il ne vienne du *Vungus vicus* indiqué, par l'Itinéraire d'Antonin, comme une des stations de la voie de Reims à Trèves et situé, suivant ce document, à une égale distance de Reims et d'Ivoy (Carignan)². Ce rapprochement fournissait un renseignement précieux sur la position du *pagus Vongensis* mentionné dans les documents de l'époque carolingienne, car il indiquait sa situation au nord-est du Rémois et dans le diocèse de Reims ; la connaissance de l'emplacement de *Vungus* devait compléter cet indice. Mais Valois hésita lorsqu'il s'agit de fixer ce point : il trouvait entre Reims et Ivoy deux localités dont les noms se rapprochaient de celui du *vicus* gallo-romain ; l'une était le village de Voncq qu'il nomme *Von* en se conformant à la prononciation locale du temps ; l'autre était la petite ville de Vouziers qu'il connaissait sous le nom de *Vouzi*³.

1. L'abbé Pêcheur. *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 591.

2. Voici le texte de l'Itinéraire d'Antonin :

| | | |
|-----------------------------------|--------|--------|
| Item a Durocortoro Treveros usque | leugas | XCVIII |
| Vungo vicus (Voncq) | leugas | XXII |
| Epoisso vicus (Ivoy) | leugas | XXII |
| Orolauno vicus (Arlon) | leugas | XX |
| Andethannale vicus (Epternach?) | leugas | XXII |
| Treveros civitas (Trèves) | leugas | XV |

3. « Hic est, ut existimo, vicus ad Axonam positus, medio inter

Tout en parlant des deux, il ne craint pas de montrer sa préférence pour Vouziers qui avait alors plus d'importance ; mais cette erreur est fort excusable quand on songe aux maigres ressources que lui fournissaient les cartes géographiques du xvii^e siècle. Aujourd'hui, quand on considère sur la carte de l'État-Major cette voie romaine, si remarquable par sa direction rectiligne, qui, sortant de Reims dans la direction de Trèves, traverse la Suippe auprès d'un hameau au nom significatif de Vaudétrée (*Vallis stratae*¹), puis se dirige vers l'Aisne qu'elle atteint sur le finage de Voncq, à dix kilomètres au-dessous de Vouziers² ; quand on remarque, en outre, le rapport frappant des noms *Vungus* et *Voncq*, identiques à la terminaison latine près, il est impossible d'admettre l'opinion de Valois et de ne pas partager celle de D'Anville qui se prononçait pour Voncq³. Cependant l'autorité de Valois est si grande, qu'il est à craindre que certains auteurs ne continuent encore pendant longtemps à considérer Vouziers comme le chef-lieu du *pagus Vongensis*⁴. Dans notre siècle, la préférence de Valois pour Vouziers a subi, en quelque sorte, une aggravation ; car M. Guérard, dans sa liste des provinces et pays de la France, liste que les débutants considèrent comme un manuel de géographie du moyen-âge, mentionne le pays de Voncq dans les termes suivants : « Vongeois ou pays de

» urbem Remos ac Epusum vel Epoissium spatio, vulgo *Von* dictus : aut
» certe potius *Vouzi*, vel *Vousi*, qui locus ad idem fluvium situs est, nec
» procul a *Von* distat, eoque vico multo major et clarior ac frequentior.»
Notitia Galliarum, p. 621).

1. Le passage de la voie romaine de Reims à Trèves par Vaudétrée n'est pas seulement indiquée par les cartes modernes, nous en trouvons la mention suivante dans un acte de 1415 : « Sur la rivière de » Suippe, à l'endroit du chemin public par lequel l'on va communément dudit lieu de Reims en la ville de Mouzon, entre les molins de » Vaulx d'Estrez et ladicte ville de Warmeriville » (Archives, dép. de la Marne, fonds de Saint-Remy de Reims, liasse 113). Dans la même pièce, cette voie est aussi appelée *le hault chemin par lequel on va de Reims à Mouzon*. — Le hameau de Vaudétrée (*Val d'Étrée*, en 1321, chez M. Boutaric, *Actes du parlement de Paris*, n° 6525) s'étend sur les deux communes de Warmeriville et d'Heutrégiville.

2. Carte de l'État-Major, feuilles 34 et 35.

3. *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 726.

4. Dom Bouquet indique « Vousi-sur-Aisne » comme chef-lieu du *pagus Vongensis* (*Recueil des historiens de France*, t. II, p. 44) et son recueil aide certainement à propager l'opinion de Valois, qui a été encore adoptée de nos jours par M. Alfred Jacobs (*Revue des sociétés savantes*, 2^e série, t. I, p. 730).

« Vouzy, *pagus Vongensis* (Champagne) : Vouzy, canton de « Vertus (Marne ¹). » Le savant académicien n'avait pas compris qu'Adrien de Valois par ce nom de *Vouzi* désignait Vouziers, et trouvant un Vouzy dans le département de la Marne, il s'en empara sans se rendre compte de la perturbation qu'il pouvait jeter dans l'esprit de ses lecteurs, Vouzy étant situé à une quinzaine de lieues du pays de Voncq.

Un contemporain de Valois, Mabillon, né à Saint-Pierremont, village peu éloigné de Vouziers, trouvant le *pagus* dont nous nous occupons désigné dans les *Miracula sancti Dionysii* sous le nom de *pagus Vonciacus*, crut pouvoir distinguer deux *pagi* de noms à peu près semblables, dont l'un aurait tiré sa dénomination de *Vongus* (Von), tandis que l'autre, celui qui était mentionné dans les *Miracula*, aurait dû la sienne à Vouzy². C'était là une sorte de conciliation des deux opinions; mais *Vonciacus* n'est, en réalité, qu'une variante de l'adjectif *Vongensis*, variante où le suffixe celtique *iacus*³ a pris la place du suffixe latin *ensis*. On a d'autres exemples de cette substitution de suffixe, et l'on rencontre fréquemment dans les anciens textes *pagus Parisiacus* et *urbs Parisiaca* pour *pagus* et *urbs Parisiensis*.

Nous avons trouvé un certain nombre de textes intéressants pour la topographie du pays de Voncq; nous allons les énumérer dans l'ordre chronologique :

1. Une vie de saint Waast, que les Bollandistes croient antérieure à l'an 667, époque de la translation de saint Aubert et de saint Omer, est sans doute le plus ancien document où soit mentionné le pays de Voncq. On y lit qu'après sa victoire sur les Alamans, Clovis, accompagné de saint Waast et se rendant à Reims pour y recevoir le baptême, passa *in pago Vongensi, ad locum Grandeponte juxta villam Rilugiago super fluvium Axona*⁴. Nous ne retrouvons pas *Grandis pons* sur les cartes modernes : mais ce lieu devait sans doute son nom au pont, voisin de Voncq, sur lequel la voie romaine de Reims à Trèves passait l'Aisne⁵.

1. *Annuaire de la Société de l'Histoire de France* pour 1837, p. 147.

2. Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, III^e siècle, t. II, p. 363.

3. Zeuss (*Grammatica cellica*, p. 773) regarde le *iacus* qui termine un grand nombre de noms géographiques comme un suffixe adjectif.

4. *Acta Sanctorum*, t. I de février, p. 792.

5. Ce pont se nomme aujourd'hui le *Vieux-Pont* (Mialaret, *Recherches archéologiques sur le département des Ardennes*, p. 46).

car la *villa Rilugiagum* (ou plutôt *Riguliagum*¹) n'est autre que Rilly-aux-Oies (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. d'Attigny); la voie romaine, avant le passage de l'Aisne, sert de limite aux finages de Rilly et de Voncq et est même plus rapprochée du premier de ces villages, ce qui peut expliquer les paroles de l'hagiographie.

2. Une charte, rédigée à Reims et datée du mois d'avril de la quatrième année du règne de Dagobert (676, s'il s'agit de Dagobert II, comme le pensait Mabillon, ou 715, si c'est de Dagobert III, comme le pensent les modernes), nomme aussi le *pagus Vongensis*. Adon, abbé de Saint-Remy, donne, par cette charte, au monastère qu'il gouvernait, son domaine *ad Altro super ipso fluvio* *Altro, sito in pago Vonginsi cum apendice..... Bairo et alia apendice Crisciaco super fluvio Bebropico*². — *Altrum*, situé sur un ruisseau du même nom, est aujourd'hui Authé (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. du Chesne). Il est vrai que le ruisseau qui arrose cette localité est désigné sur les cartes modernes par les noms de Cuvelle³ et de Saint-Pierre-mont⁴; mais sa dénomination primitive était certainement *Authe* (jadis *Autre*), ainsi que le prouve le nom du village situé à sa source, Sommauthe⁵. — *Bairum* se retrouve dans Bar (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Buzancy), village dont l'appellation est empruntée à la Bar, rivière désignée dans les documents du moyen-âge sous le nom de *Bair*⁶; Bar n'est éloigné d'Authé que de cinq kilomètres. *Crisciaccum* est sans doute, ainsi que le pense Mabillon, la ferme de Crescy située dans la commune de Brécy (arr. de Vouziers, canton de Monthois), à 16 kilomètres sud-est d'Authé⁷; dans ce cas, le *fluvius*

1. Alcuin, dans sa vie de saint Waast, donne le nom de *Regullaca villa* à *Rilugiacum*. Il est inutile de faire observer que le nom actuel, *Rilly*, justifie complètement la variante *Riguliacum* ou *Regullacum*.

2. Mabillon, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. II, p. 694. — Pardessus, *Diplomata, chartae, leges, epistolae*, t. II, p. 300.

3. Carte de Cassini, feuille 39.

4. Carte de l'État-Major, feuilles 24 et 35.

5. « Tria jornalía terre arabilis sita in banno seu territorio dicte ville » de Summa Altera, Remensis dyocesis », 1312 (Archives nationales, S 5032, pièce n° 4).

6. *Fluvius Bair*, 973 (Flodoard, éd. de Couvenier : *Appendix*, p. 181). — « Ambli-sur-Bair, » 1322 (Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Reims*, n° 261).

7. M. Alf. Jacobs (*Fleuves et rivières de la Gaule et de la France au moyen-âge*, dans la *Revue des sociétés savantes*, 2^e série, t. I, p. 730) remarque

Bebropicus serait le ruisseau de Liry. Les deux localités désignées dans la charte d'Adon comme annexes du domaine n'étant pas explicitement indiquées comme dépendant du *pagus Vongensis*, nous ne pouvons prétendre les utiliser pour nous aider à fixer l'étendue de ce *pagus*.

3. Flodoard nomme le *pagus Vongensis* au nombre des *pagi* composant le *missaticum* de Wulflair, qui, avant son avènement au siège métropolitain de Reims (812), avait été institué *missus dominicus* sur toute la Champagne¹.

4. Dans le précepte de Louis le Pieux relatif à la division de ses États entre ses fils, le *pagus Ungensis* est nommé parmi les pays de la France moyenne compris dans le nouveau royaume d'Alemanie créé pour Charles, le plus jeune des fils de l'empereur; ce *pagus* y est mentionné avant le *pagus Castrensis* et après le *pagus Wavrensis*².

5. Le *pagus Vonzisus* figure, en 853, au nombre des *pagi* du *missaticum* d'Hincmar, évêque de Reims, de Ricuin et d'Engelscalc³.

6. En 862, Charles le Chauve et Louis le Germanique, au sortir d'une conférence au pays de Toul, se donnèrent rendez-vous sur les confins du comté de Mouzon et du *comitatus Vonzensis*⁴; ce fait est rapporté dans la partie des Annales de Saint-Bertin due à Hincmar.

7. Le troisième livre des *Miracula sancti Dionysii*, rédigé vers 877 et probablement dans le diocèse de Reims, mentionne deux fois le *pagus Vonciacus*. Le 23 juin 877, une femme du nom de Ratrude, *de Caniaca villa, de comitatu Vonciaco*, aveugle depuis neuf ans, aurait recouvré la vue après avoir imploré la protection de saint Denis et de ses compagnons⁵.

qu'il existe deux Crécy dans le département de l'Aisne; « mais, dit-il, » ces deux localités paraissent l'une et l'autre trop éloignées de Vouziers pour avoir fait partie de son territoire. »

1. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 18.

2. Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. VI, p. 414. Voyez le texte du passage relatif à ces contrées, p. 35, note 2, de ce fascicule.

3. Capitulaire de Servais (*Historiens de France*, t. VII, p. 614).

4. « Sicque condicentes placitum sui conventus in futuro mense » octobrio in confinio Mosomagensis et Vonzensis comitatus, ab invicem secesserunt » (*Annales Bertiniani*, dans le *Recueil des historiens de France*, t. VII, p. 80).

5. Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, III^e siècle, 2^e partie, p. 262. Dans le passage relatif à *Caniacu villa*, le nom du comté commence par un C et non par un V, ce qui a fait supposer à Mabillon que

Peu de temps après, Guibold, aveugle, habitant la *villa que vocatur Saidis, de potestate sancti Remigii pontificis inclyti sitaque in pago Vonciaco*, recouvra deux fois la vue, grâce à la protection du même saint ¹. — *Caniaca villa* est sans doute le village de Chagny (Ardennes, arrondiss. de Mézières, canton d'Omont), situé à 12 kilomètres au nord de Voncq. Quant à la *villa Saidis*, nous la retrouvons dans Say, village détruit en 1650 lors de la bataille de Machaut ²; il était situé sur le finage de Semide ³ (arr. de Vouziers, cant. de Machaut), à 18 kilom. environ de Voncq.

les mots *comitatus Conciacus* signifiaient comté de Coucy; mais il est impossible d'admettre cette attribution, parce que *Conciacus* est évidemment ici un adjectif, et, si *Conciacus* était un nom, ce ne serait certainement pas celui de Coucy, alors *Codiciacum* et dans les siècles postérieurs *Cociacum*. Nous avons donc cru devoir lire *Vonciacus* au lieu de *Conciacus*. Le savant bénédictin traduit aussi *Caniaca villa*, par Chauny qui, bien que situé dans la même région que Coucy, n'en a certainement jamais dépendu. D'ailleurs, le nom latin de Chauny était *Calniacum* dont l'*l* a subsisté dans le nom moderne en se vocalisant, ce qui rend improbable l'omission de cette consonne dans une forme latine du neuvième siècle.

1. Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, III^e siècle, 2^e partie, p. 363.

2. Mabillon, en publiant son texte, crut que *Saidis* pouvait être *Chaite* près de Vouziers; cette opinion était évidemment erronée, puisque *Chaite* ou plutôt *Chêtres*, comme nous écrivons aujourd'hui, est constamment désigné en latin sous le nom de *Castra* (Archives de Reims : fonds de Saint-Denis de Reims). Il reconnut son erreur dans l'errata et supposa qu'il était question de *Sey* (aujourd'hui Sy), non loin du Chêne et à trois lieues de Voncq (page 626 du volume précité). Nous avons nos raisons pour ne pas admettre cette assimilation : les *Miracula* rapportent, en effet, que Guibold, privé de la lumière pour la seconde fois et atteint d'une paralysie de la main droite, dut la guérison de cette nouvelle infirmité *precibus Beatæ Dei genitricis Mariæ in ecclesia vici nuncupati Arna*. Il est évident, d'après ce récit, que le bourg d'*Arna* était voisin de la *villa Saidis* où résidait Guibold; or, le nom *Arna* était certainement emprunté à l'Arne, rivière qui prend sa source, non loin de Semide. C'est peut-être le village, disparu aujourd'hui, de Sommarne qui, au XIV^e et encore au XVI^e siècle, avait rang de paroisse (Varin, *Archives adm. de la ville de Reims*, t. II, p. 1114) et dont le nom indique la situation à la source de l'Arne et conséquemment dans le finage de Saint-Etienne à Arne. D'après cela on doit supposer que l'église du bourg d'*Arna* était le sanctuaire le plus voisin de Say. — Nous empruntons la date de la destruction du village de Say à M. Hubert (*Géographie historique du département des Ardennes*, p. 175 à l'article Semide).

3. La situation de Say dans le finage de Semide est indiquée par M. Hubert (ouvrage déjà cité). — Sanson, dans sa carte du diocèse de

8. Altman, religieux d'Hautvillers¹, écrivit dans la seconde moitié du ix^e siècle le récit de la translation de sainte Hélène. Il y rapporte que Tetgis, prêtre d'Hautvillers, ayant (vers 840) dérobé à Rome le corps de la mère de Constantin, revint en France, et qu'après avoir passé par Avègres, il entra dans le village de *Fallesia*, situé *in pago Vonciaco*². *Fallesia* se nomme aujourd'hui Falaise (Ardennes, arr. et cant. de Vouziers) et est situé à 10 kilomètres au nord-est d'Avègres.

9. Flodoard mentionne plusieurs fois le *pagus Vongensis*. Il nous apprend, dans son histoire de l'église de Reims, qu'au vii^e siècle, un homme puissant, du nom de Gondebert, et sa femme Berte, donnèrent à l'église de Saint-Timothée et de Saint-Apollinaire de Reims, une *villa* du nom de *Perthae* située dans le *pagus Vontinsis*³; cette *villa* ne peut être que Perthes (Ardennes, arr. de Réthel, cant. de Juniville), village dont

Reims (1656), désigne la paroisse de Semide sous le nom de « Semide et *Lez* »; ce dernier nom est évidemment une faute de gravure pour *Sez*. Les papiers relatifs aux dîmes de Say ne forment qu'une liasse avec les titres des dîmes de Semide, dans les archives du chapitre de Reims (voyez Varin, *Arch. admin. de la ville de Reims*, t. I, p. ccvii). On peut remarquer sur la carte de l'État-Major, dans la partie du finage de Semide qui avoisine le territoire de Saint-Etienne-a-Arne, une ferme du nom de « Sçay », et il y a tout lieu de croire que cette habitation moderne a été élevée non loin de l'emplacement du village détruit, dont le nom se sera conservé jusqu'à notre siècle dans celui d'un lieu dit.

1. « In villa quae vulgari nomine Averga vocatur » *Acla Sanctorum*, t. III d'août, p. 613). Avègres est une ancienne annexe de Marvaux (voyez la carte de Cassini); son souvenir n'est conservé sur la carte de l'État-Major que par le « moulin d'Avègres. »

2. « A praenominata autem exiens villa (Averga) in proximam, nomine. » *Fallesiam ingressa est* (volume cité, p. 614) Interea, ceu jam dictum » est, aliger rumor multiplici populos sermone replens, ... Belgicae se- » cundae nobilissam Durocorderum Rhemorum ingreditur parochiam. » nuntians inventricem ligni vitae Helenam, eo is arcibus furatam, et in » pagum Vonciacum in villam jam dictam Fallesiam fore advectam » (*Ibid.*, p. 616). — Un peu plus loin, Altman place le lieu où était le corps de sainte Hélène, *in fundo Vonciaco*. Par un raisonnement assez judicieux, les Bollandistes supposèrent, d'après le texte qui précède, que si *Fallesia* n'était pas situé dans le Rémois, il devait, du moins, se trouver en Champagne et sur la route par laquelle passa Tetgis, en revenant d'Italie; mais cela les porta à proposer la correction de *Vonciacus* en *Vanciacus* et à croire qu'il pouvait s'agir de *Vassiacum*, Wassy, Haute-Marne (volume précité, p. 607).

3. Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*. l. I, c. 4. Il faut sans doute lire *Voncensis* au lieu de *Vontinsis*; on rencontre de même dans les éditions de Flodoard *pagus Urtensis* pour *pagus Urcensis*.

l'église, au ^{xiv}^e siècle comme au ^{xviii}^e, était placée sous l'invocation de saint Timothée et de saint Apollinaire¹. — Dans sa Chronique, à l'année 926, Flodoard indique le *pagus Vo[n]-zinsis* comme limite des dévastations des Hongrois qui avaient passé le Rhin².

Ces différents textes nous donnent les noms de six localités du *pagus Vongensis*, ce sont :

Authe.
Chagny.
Falaise.

Perthes.
Rilly-aux-Oies.
Say, comm. de Semide.

Les Annales de Saint-Bertin nous apprennent en outre que ce pays confinait au Mouzonnais; elles lui donnent le titre de *comté* et s'accordent en cela avec les Miracles de Saint-Denis, œuvre dont la rédaction est contemporaine de celle des Annales.

Il y avait donc un comté de Voncq à la fin du règne de Charles le Chauve; mais qu'est-il devenu, quand a-t-il cessé d'exister? Cette question nous paraît aussi insoluble que celle de la constatation des causes qui ont amené la déchéance de Voncq, ce *vicus* gallo-romain qui, si l'on s'en rapporte au testament de saint Remy, aurait possédé une église dès le début du ^{vi}^e siècle (*ecclesia Vongensis*)³. Dans un diplôme de 818 environ, Voncq reçoit la qualification de *castrum*⁴ et Flodoard le nomme *municipium Vongum*⁵; mais, postérieurement à cet historien, c'est-à-dire après le ^x^e siècle, Voncq semble avoir perdu toute importance. On le retrouve, il est vrai, au milieu du ^{xi}^e siècle, parmi les localités dont les dîmes appartenaient à l'abbaye de Saint-Timothée de Reims, mais il figure alors au nombre des villages

1. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. II, p. 1103 et 1104.

2. « Hungari quoque Rheno transmeato usque in pagum Vozinsem « praedis incendiisque desaeviunt » (*Chronicon Flodoardi*, anno 926).

3. Suivant ce testament, saint Remy aurait légué à cette église un champ près du moulin de Voncq : « [Ecclesiae] Vongensi, agrum apud officinam molinarum quae ibi est constituta » (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. I, c. 18).

4. Ce diplôme des empereurs Louis et Lothar ordonne la restitution à l'église de Reims de divers biens, entre autres du baptistère de Voncq : « Exterius etiam in eadem parochia, in castro Vonzensi titulum baptis- « malem » (Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae*, l. II, c. 19).

5. Hincmar obtint de Charles le Chauve la restitution d'une *cella* construite en l'honneur de saint Martin in *municipio Vongo* (Flodoard, l. III, c. 9).

du Porcien, au milieu d'une dizaine de localités certainement étrangères à ce dernier *pagus*. Ces localités, situées sans exception dans le bassin de l'Aisne et au sud de Voncq, ne peuvent jamais avoir fait partie du *pagus Porcensis* comme le prétend le polyptyque ; leur position suffit pour démontrer que la plupart, sinon toutes, dépendaient jadis du *pagus Vongensis*. Voici les noms de ces villages, d'après l'ordre suivi dans le polyptyque ¹ :

| | |
|-----------------------|-------------------|
| <i>Medarcum.</i> | Mars sous-Bourcq. |
| <i>Briodrum.</i> | Brières. |
| <i>Suginetium.</i> | Sugny. |
| <i>Vuncum.</i> | Voncq. |
| <i>Quatuor Campi.</i> | Quatre-Champs. |
| <i>Torsillae.</i> | Tourcelles. |
| <i>Gravieium.</i> | Grivy. |
| <i>Dresg.?</i> | |
| <i>Bulentio.</i> | Boulenson. |
| <i>Cardeneium.</i> | Chardeny. |

Le chapitre X du polyptyque, en comptant ces villages parmi ceux du Porcien, nous fournit la preuve la plus certaine de l'oubli dans lequel le *pagus Vongensis* était tombé dès le ^{xr}^e siècle. Le vide formé dans la division du sol rémois par pays, à la suite de la suppression de ce *pagus*, s'accuse encore dans un livre écrit à Reims vers 1165, les *Miracula sancti Gibriani*. Dans cet ouvrage, le moine Baudouin, ayant à parler de Quatre-Champs, village que sa situation entre Voncq et Authé² permet de considérer, d'une manière certaine, comme ayant appartenu au *pagus Vongensis*, ne l'attribue pas, comme le rédacteur du polyptyque, au Porcien, mais au Dormois³ (*in Dulminiaco*).

Une critique judicieuse nous autorise donc à compter dans le pays de Voncq, et non dans le Porcien, les dix villages que nous venons de nommer et qui furent compris plus tard dans le doyenné d'Attigny, à l'exception, toutefois, de Brières et de Boulenson. localités situées, la première dans le doyenné de Cernay, la seconde dans celui de Grandpré, mais sur la limite du doyenné d'Attigny.

Le chef-lieu du *pagus Vongensis*, réduit à l'état de village, dépendit au spirituel du doyenné d'Attigny⁴, tandis qu'au tem-

1. Voyez la liste complète des villages nommés dans le polyptyque comme appartenant au Porcien et la traduction de leurs noms, p. 75-80.

2. Authé, on s'en rappelle, dépendait du Porcien ; c'est du moins ce que nous apprend une charte de 676.

3. Voyez plus haut, p. 52.

4. Pouillés du diocèse de Reims au ^{xiv}^e et au ^{xviii}^e siècle (Varin. *Archives admin. de la ville de Reims*, t. II, p. 1109 et 1110).

porel il relevait de la châtellenie d'Omout, au comté de Rethel¹. Il ne nous paraît pas possible d'assimiler le territoire de l'ancien *pagus* à quelque division civile ; il serait plus facile de la comparer aux subdivisions ecclésiastiques. Le doyenné d'Attigny, dans lequel se trouvaient, ainsi que nous venons de le dire, la plupart des localités du polyptyque que nous attribuons au pays de Voncq, devait certainement faire partie de ce *pagus*. La position de Chagny à la limite septentrionale de ce doyenné, la situation de Say à son extrémité sud-ouest et celle de Falaise dans la partie sud-est, ne permettent pas d'en douter. Nous serions même tenté de conclure pour l'identité complète du pays de Voncq et du doyenné d'Attigny, dont Rilly-aux-Oies dépendait également, s'il ne nous restait deux localités indiquées formellement comme appartenant au *pagus Vongensis* et situées, l'une (Authé) dans le doyenné de Grandpré, et l'autre (Perthes) dans celui du Châtelet. La limite orientale du pays de Voncq aurait-elle subi quelque variation postérieurement à 676, date de la charte d'Adon relative à Authé ? C'est ce que nous ne pouvons décider. On pourrait soutenir l'hypothèse de variations dans la limite occidentale de notre *pagus*, en se fondant sur le polyptyque, d'après lequel le *Perthae in pago Vontinsi* de Flodoard aurait fait partie dans le Rémois ; mais au XI^e siècle, nous l'avons dit, le *pagus Vongensis* n'existait plus et ses dépendances étaient attribuées aux territoires voisins. Le rédacteur du polyptyque paraît, à la vérité, avoir eu pour principe de fondre le pays de Voncq dans le Porcien, et chez lui, l'attribution de Perthes au *pagus Remensis* peut bien ne provenir que d'une inadvertance, d'autant plus excusable que, contrairement aux indications fournies par d'autres textes, il comprend aussi dans le Rémois toute la partie du doyenné du Châtelet située au sud de l'Aisne.

Le comté de Voncq fut entièrement disloqué lors du triomphe complet de la féodalité. La *villa* royale d'Attigny, que Constance, fille du roi Philippe I^{er}, apporta en dot à son époux, Hugues, comte de Champagne, fut donnée par celui-ci à l'église de Reims², et depuis cette époque Attigny forma, avec ses dépendances, une

1. L. Delisle, *Notice sur le cartulaire du comté de Rethel*, n° 87. — Dénombrement du duché de Rethel en 1669 (Archives nationales, P 193⁴, p. 4).

2. D'Arbois de Jubainville, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, t. II, p. 67.

3. La donation d'Attigny à l'église de Reims est mentionnée dans une charte de Raoul, archevêque de Reims, en date de 1114 (Marlot, *Metropolis Remensis historiae*, p. II, p. 230).



— 48 —

... of
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

— 49 —

APPENDICE A.

DU POLYPTYQUE DE L'ABBAYE DE SAINT-REMY DE REIMS.

L'édition du Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims, qui a paru en 1853, est un des derniers ouvrages de M. Guérard¹. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance de ce document; le savant éditeur l'a suffisamment démontrée. Il nous a seulement paru que quelques réflexions sur la date de rédaction de quelques parties de ce livre et sur sa géographie ne seraient pas sans utilité.

Cette édition du polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy a été faite dans des conditions particulières : le manuscrit original était et est encore aujourd'hui perdu. On dut donc se servir d'une copie retrouvée en 1849 dans les papiers de Dom Poirier, et qui avait été exécutée au siècle dernier.

N'ayant point sous les yeux le manuscrit original, le savant éditeur se trouvait privé d'un moyen infaillible de déterminer par lui-même l'époque à laquelle appartenait ce manuscrit et de décider si toutes les parties en avaient été écrites à la même époque; et, d'un autre côté, les opinions des érudits des xvii^e et xviii^e siècles, sur ces deux questions, sont si peu concordantes, qu'on ne pouvait s'en rapporter uniquement à eux pour les résoudre. Enfin, un désordre indescriptible avait présidé à la transcription du chapitre X, dans lequel les localités dont les dimes appartenaient à l'abbaye de Saint-Timothée étaient distribuées entre le Rémois, le Laounois, le Tardenois et le Porcien. Tels sont les points que nous nous proposons surtout d'examiner.

I.

De l'âge du polyptyque.

Le polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims remonterait au temps d'Hincmar suivant Baluze² et les auteurs du *Nouveau traité*

1. *Le Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims*, imprimé par autorisation du gouvernement à l'imprimerie impériale, 1853. Un volume in-4° de liij et 147 p.

2. Baluze dit, en parlant du polyptyque : « scriptus, ut opinor, tem-

de diplomatique¹; mais, suivant Mabillon, il serait d'un siècle postérieur à ce prélat, qui occupa le siège épiscopal de Reims de 843 à 882; en effet, l'illustre diplomatiste le jugeait, en 1684, écrit depuis plus de sept siècles². L'opinion de Baluze et de Dom Tassin a été cependant adoptée par M. Guérard, et on le conçoit aisément, car on trouve dans le précieux registre deux actes rédigés sous l'épiscopat d'Hincmar. La présence de ces actes doit probablement servir à expliquer aussi les raisons qui, dans le dernier siècle, faisaient qualifier le polyptyque de *Liber de rebus sancti Remigii tempore Hincmari descriptus*, titre que Dom Vincent nous apprend lui avoir été donné à tort par deux de ses devanciers³ et qui, en raison de sa date récente, ne doit pas être pris en considération. Le plus ancien des deux actes contemporains d'Hincmar, celui sur lequel M. Guérard appuie son opinion relative à l'ancienneté du polyptyque, est un jugement rendu à Courtisols⁴ (*Curtis Acutior*), le 13 mai 847 : *Actum in Curte Acutiori, III idus maias, in placito publico, anno VI regnante Carolo, rege glorioso; regente autem Ingmaro, archiepiscopo, sanctam sedem Remensem anno III*⁵. On y remarque un scabin du nom de Geimfrid et le maire Adroin qui figurent tous deux, quelques lignes plus haut⁶, parmi les neuf témoins entendus lors de la rédaction du rôle consacré au fisc de Courtisols. Ce rapprochement prouve péremptoirement, en effet, que le chapitre du fisc de Courtisols remonte à l'année 847; mais cette date ne peut vraisemblablement être appliquée à l'ensemble du polyptyque. On peut trouver, en quelque sorte, une preuve de cette allégation dans un autre acte daté de 864, dix-septième année de l'épiscopat d'Hincmar et relatif à la cession

« pore Hincmari » (*Capitularia regum Francorum*, t. II, c. 1247); et ailleurs : « Vetus polyptycus Sancti Remigii Remensis, aevo Hincmari, nisi fallor, scriptus. » (*Ibid.*, t. II, c. 1273).

1. Tome V, p. 449.

2. « Egregium vero in primis est Remigianum [polyptichum] illud, ante annos scriptum septingentos. » (Mabillon, *De re diplomatica*, p. 235).

3. *Le Journal des Savants*, année 1770, p. 417.

4. M. Guérard a traduit *Curtis Acutior* par Aguilcourt (Aisne), village dont le nom ancien est *Aculiaca curtis*; nous ne doutons pas qu'il s'agisse de Courtisols. En effet, ce village est nommé par Hugues Capet au nombre des villages de l'abbaye de Saint-Remy (Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 177), et il est indubitable que son église de Saint-Martin représente l'église dédiée au même saint, in *Curte Agulioire (Polyptyque de S. Remy*, p. 123).

5. *Polyptyque de Saint-Remy*, ch. XVII, § 127, p. 57).

6. « Testes prescriptae rei : Adroinus major, Hagroinus decanus, Geimfridus scabinus, Ursoldus, Fredericus, Ursindus, Hroderaus, Erleherus, Betto » (*Ibid.*, chapitre XVII, § 125, p. 57).

de Condé-sur-Marne (*villa Condatum sita super fluvium Matronam*), cession faite par le roi Charles le Chauve¹. Les possessions de l'abbaye de Saint-Remy, à Condé, énumérées au chapitre XXVIII du polyptyque², ne sont donc pas antérieures à 864 et le chapitre entier est, par conséquent, postérieur à cette date.

Puisqu'il est prouvé que toutes les parties du polyptyque n'ont pas été rédigées en même temps, il reste à savoir si l'écart entre les dates de rédaction des différentes parties dépasse les quatorze années qui s'écoulèrent de 847 à 864. Cet écart est certainement bien plus grand, si l'on s'en rapporte à un passage du chapitre VI, § 43, où il est dit qu'au temps de l'archevêque Hervé, une femme, du nom de Teutberge, se donna avec ses enfants à l'église de Saint-Timothée³; or, Hervé occupa le siège archiépiscopal de Reims de 900 à 922, et le texte dont il s'agit semble rappeler une époque déjà éloignée.

Il nous faut aussi parler de la possession par l'abbaye de Saint-Remy, au temps de la rédaction du polyptyque, de l'église de Saint-Timothée située dans le bourg de Saint-Remy [de Reims]⁴. Cette possession est indiquée au chapitre VI, qui est, on vient de le voir, postérieur à l'archevêque Hervé. De plus, le chapitre X est consacré entièrement aux biens de Saint-Timothée, lesquels, ainsi que le prouve le titre *Decimae de abbatia sancti Timothei ad hospitium sancti Remigii*⁵, étaient alors affectés à la réception des hôtes de l'abbaye de Saint-Remy. A quelle époque l'abbaye de Saint-Timothée et ses biens furent-ils possédés par l'abbaye de Saint-Remy? Il est facile de répondre : cette union ne peut être antérieure à l'année 969, époque où Adalbéron fut élu archevêque de Reims, puisque, en 972, le pape Jean XII, dans une lettre adressée à ce prélat, dit formellement qu'Adalbéron a donné l'abbaye de Saint-Timothée à Saint-Remy pour l'exercice de l'hospitalité⁶. Mais si l'on peut affir-

1. *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy*, p. 106.

2. *Ibid.*, p. 99-101.

3. « Tempore Hervei archiepiscopi quaedam femina, nomine Teutberga, cum infantibus suis, tradidit se ad sanctum Timotheum... » (*Ibid.*, ch. VI, § 43, p. 8).

4. Le chapitre VI du polyptyque commence ainsi : « In vico Sancti Remigii est ecclesia in honore sancti Timothei dedicata. » (*Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy*, p. 7).

5. *Ibid.*, p. 18.

6. « Abbatiam Sancti Timothei quam eidem beato Remigio ad usum hospitalitatis tua largita est industria. » (Dom Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. IX, p. 240.)

mer que la rédaction des chapitres VI et X est postérieure à l'année 969, il est également certain qu'elle n'est pas antérieure à l'année 1064. En effet cette dernière date est celle du rétablissement du chapitre de Saint-Timothée par l'archevêque Gervais, qui, du consentement d'Hérimar, abbé de Saint-Remy, rendit à cette église ses revenus primitifs pour la subsistance des clercs¹.

Le chapitre XIII, consacré aux cens perçus par le monastère de Saint-Remy, accuse aussi dans plusieurs de ses parties un état de choses postérieur à 964 ; ainsi il y est fait mention de cens dus à *Conda*² qui, ainsi que le dit M. Guérard, est évidemment le même que le *Cunda in territorio Lingonensi* d'une bulle du 20 avril 1148, c'est-à-dire Condes (Haute-Marne). Or, il est constaté que ce lieu n'entra dans les domaines de Saint-Remy qu'en 964, en vertu du testament de Hugues parent du roi Lothar³. D'un autre côté, en 968, la reine Gerberge, veuve de Louis d'Outremer, donna à l'abbaye de Saint-Remy, à titre d'alleu, son domaine de Meerssen (au diocèse de Mayence), avec tout ce qui en dépendait, à savoir *Chuma*, *Litta*, *Hertra*, *Angledura*⁴. Or, tous ces lieux figurent dans le chapitre XIII, dont la rédaction est postérieure, par conséquent, à l'année 968.

La rédaction des chapitres VI, X et XIII peut donc servir à montrer que le registre connu sous le nom de Polyptyque d'Hincmar ne pouvait être considéré comme antérieur, dans son ensemble, à l'année 969, et, nous avons fait remarquer que l'union des biens de Saint-Timothée doit mettre en garde contre l'adoption d'une date postérieure à 1064⁵; nous sommes loin cependant de prétendre que la descrip-

1. Voir la charte de Gervais : *Gallia Christ.*, t. X, Instr., c. 24.

2. *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy*, ch. XIII, § 18, p. 30.

3. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. I, p. 589. — *Recueil des historiens de France*, t. IX, p. 624.

4. Marlot, *Metr. Rem. historia*, t. I, p. 606. — *Recueil des hist. de France*, t. IX, p. 666.

5. Il serait injuste de ne pas rappeler que quelques-uns de nos arguments ont été employés, il y a cent ans, par Dom Vincent : ce sont les allusions à l'union de l'abbaye de Saint-Timothée contenues dans les chapitres VI et X. M. Guérard qui n'admet pas les conclusions du bénédictin et place la rédaction du polyptyque au IX^e siècle en s'appuyant en même temps sur le caractère de l'écriture, dit qu'« on est » convaincu, en lisant sa notice, qu'il s'est surtout attaché, pour résoudre cette question de paléographie, à la date de quelques actes, » sans faire attention que ceux-ci étaient des additions postérieures, » telles qu'on en rencontre de nombreuses dans le Polyptyque de Saint-Germain. » (*Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy*, p. VII.) M. Guérard reconnaît du reste (p. IX) que les chapitres X et XIII ne peuvent remonter plus haut que 969.

tion de la plupart des fisci soit aussi moderne que les trois chapitres que nous venons de signaler ¹.

Le chapitre X étant la seule partie du polyptyque que nous ayons utilisée, nous allons continuer nos recherches pour préciser la partie de la période intermédiaire de 969 à 1064, à laquelle on doit le reporter. L'examen de l'orthographe des noms de lieux nous aidera à nous prononcer sur ce point.

Parmi les désignations géographiques figurant dans le polyptyque, il en est un certain nombre qui se terminent aujourd'hui en *y* dans les contrées où se trouvaient presque toutes les possessions de Saint-Remy. Cette terminaison est produite, on le sait, par la finale *iacum* qui est seule employée dans les documents jusqu'au *x*^e siècle, et est, au *xii*^e siècle, généralement remplacée en latin par *eium*, *aium*, finale calquée sur les formes vulgaires de l'époque. En disant que *iacum* est seul employé jusqu'au *x*^e siècle, nous n'exagérons rien; car un des maîtres les plus compétents en pareille matière, M. Jules Quicherat, s'exprime ainsi à ce sujet : « Comme dernière remarque, » sur la désinence *iacum*, je noterai ici que, depuis le *xii*^e siècle, » elle a été le plus souvent changée en *aium* ou *eium* dans le latin » à l'usage des clercs de la langue d'oïl : *Vitraiium*, *Ivreium* (Vitray, » Ivry). Mais alors le latin n'est plus qu'un calque du thème fran-

Cependant, l'auteur de la copie ayant remarqué que les chapitres XIII et XXIX sont de main différente* et que le second est beaucoup plus moderne, M. Guérard suppose que, sans doute, le chapitre X, qui ne contient pas, ainsi que les chapitres précédents ou suivants, la description d'un fisc, est également d'une autre main; mais, alors, on devrait poser la même hypothèse au sujet du chapitre VI dont le début même et le § 15 dénotent l'époque récente. Le soin que le copiste du polyptyque a pris de remarquer les différences d'écriture des chapitres XIII et XXIX nous paraît être une preuve que le chapitre X était bien de la même main ou du moins d'une écriture presque identique à celle du corps du manuscrit. En outre, peut-on croire que Dom Vincent, qui cherchait à fixer la date du polyptyque en examinant à la fois l'écriture et les différentes notions de nature à faire connaître l'âge de ce précieux volume, n'ait pas été frappé par l'apparence plus récente des caractères pour les chapitres d'où il tirait ses arguments? Nous ne le pensons pas. Il n'y a donc que deux alternatives: ou ne pas supposer une différence dans l'écriture, différence qui n'est appuyée sur aucun témoignage, ou accuser Dom Vincent de mauvaise foi et l'attentif copiste du polyptyque de négligence.

1. Dans la note précédente, nous avons rappelé, d'après M. Guérard, que le chapitre XXIX était d'une écriture plus moderne que le reste du manuscrit.

* C'est à la page IX de son introduction que M. Guérard nous apprend cette particularité relative au chapitre XIII.

» çais ¹. » La liste des lieux mentionnés dans le polyptyque et dont la terminaison primitive était en *iacum* ne nous permet pas de douter que l'époque de la rédaction des chapitres les plus récents ne soit au moins du milieu du XI^e siècle, c'est-à-dire de la fin de la période d'union des biens de Saint-Timothée à l'abbaye de Saint-Remy. En effet, sur quatre-vingt-dix noms de lieux ayant originairement la terminaison *iacum* (ou *iaca* lorsqu'ils étaient suivis de la qualification de *villa* ou *curtis*), cette terminaison n'est conservée qu'à trente-six, c'est-à-dire à un peu plus du tiers, et il est à remarquer que dans le chapitre X la proportion de la forme *eium* est beaucoup plus grande. L'examen auquel nous nous sommes livré nous a démontré que le soupçon de rédaction ou du moins de copie postérieure à l'an mil doit être étendue au chap. I, où l'on trouve *Adenaius* (auj. Aigny), au chapitre III où l'on voit Fleury-le-Petit nommé *Floreius*, au chapitre XVI et XXIII où figurent l'*insula Catzeia* et *Cazeius* (Chézy-lès-Bisseuil), et au chapitre XXIX à cause d'*Hostrennaius*. Nous ne croyons pas inutile de donner ici la liste de tous les noms dont nous parlons, en soulignant ceux où subsiste la finale primitive et en faisant précéder d'un astérisque les noms qui n'appartiennent pas aux chapitres VI, X ou XIII.

| | | |
|------------------------------|-------------------------|--------------------------|
| <i>Abrintaca Curtis</i> | * <i>Conciacus</i> | <i>Nanguliaca Curtis</i> |
| * <i>Adenaius</i> | Corcherei | <i>Niviliacus</i> |
| Alabei | Crepei | * <i>Paviliacus</i> |
| * <i>Albiliacus</i> | Crusnei | Paville |
| Antenai | Cullei | Preunei |
| Arcei | <i>Divisiacus</i> | <i>Proviliacus</i> |
| Ardennai | Drullei | <i>Remiliaca Curtis</i> |
| * <i>Arentiacus</i> | <i>Elaviacus</i> | * <i>Rauciacus</i> |
| <i>Asciacus</i> | * <i>Floreius</i> | Rislei |
| Ascinei | Generei | Rodenai |
| * <i>Atriciaca Curtis</i> | Gravei | Sacei |
| Atsei | <i>Gudiniaca Curtis</i> | * <i>Satiacus</i> |
| Arvennei | Gusei | Savercei Cortis |
| Bairei | <i>Hamiciacus</i> | Savinei |
| Balbei | Hildrisci Villa | <i>Saviniacus</i> |
| <i>Bereniaca Curtis</i> | * <i>Hostrennaius</i> | Stirpei |
| Betenei | Hunzei | Sugei |
| Burdenai | ignei | Surnei |
| <i>Burintacus</i> | Jurei | Tannei |
| * <i>Busiacus</i> | <i>Juviniacus</i> | * <i>Tasiacus</i> |
| * <i>Cadintacus</i> | Lagerei | Tassei |
| <i>Cainiacus</i> | Limozei Curtis | <i>Todintacus</i> |
| <i>Calmsciacus</i> | Livre | Troslei |
| Cambrecei | <i>Luniacus</i> | <i>Tuniacus</i> |
| Cardenei | Lupei | Uldrezei Villa |
| * <i>Cazeius</i> | * <i>Luperciacus</i> | <i>Ursiniaca Cortis</i> |
| Chainei | Magrei | Ventelai |
| <i>Cirsinniaca (colonia)</i> | Mallei | * <i>Virdiniacus</i> |
| Coccei | Mascei | * <i>Virintacus</i> |
| * <i>Comptiacus</i> | * <i>Murintacus</i> | Vitrei |

1. J. Quicherat, *De la formation française des anciens noms de lieu*, p. 40-41.

Aux conclusions résultant de cette liste, nous devons ajouter que l'on trouve dans le chapitre X des noms latins tellement calqués sur la forme française qu'il peut sembler étrange de les rencontrer dès le XI^e siècle. Nous voulons parler d'*Isla* (§ 2); cette localité est la même que l'*Insula super fluvio Suppia* (Isles-sur-Suippe) nommée au § 5 du même chapitre. On y lit aussi (§ 40) *Summam Sibi*, traduction inintelligente de Sommesois, et le nom vulgaire *Esciarts*¹ *Sanctae Mariue* (§ 44). Nous n'insisterons pas sur ce dernier fait : la présence dans le polyptyque d'un nom emprunté à la langue vulgaire en dit assez. Nous sommes donc en droit d'affirmer que la forme des noms du chapitre X démontre clairement que le polyptyque ne saurait être antérieur au milieu du XI^e siècle ; mais nous ne nions pas, et nous serions au besoin le premier à le soutenir, que la plupart des descriptions de fiefs datent certainement du IX^e et du X^e siècle.

II.

Restitution du chapitre X du Polyptyque.

Le désordre qui règne dans la première partie du chapitre X, où les biens de l'abbaye de Saint-Timothée sont répartis entre quatre *pagi*, n'avait pas échappé à M. Guérard, qui, en conséquence, avait cru devoir renoncer à l'idée d'en tirer parti pour la description des *pagi*. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici ses réflexions ; elles serviront à montrer sa perspicacité, car il a parfaitement reconnu comment le désordre avait été porté dans cette partie si délicate du polyptyque. « Je dois croire, » dit-il, qu'il (le copiste) a dérangé l'ordre et la place des noms de » lieu dans les quatre premiers articles du chapitre X. Les lieux, » dans ces articles, sont distribués entre quatre *pagi*, savoir : 1^o le » Rémois, 2^o le Laonnais, 3^o le Tardenois et 4^o le Porcien. Or, il » arrive que tel lieu, qui se trouve placé par le texte dans un des » quatre pays ci-dessus nommés, n'en fait réellement pas partie, et » qu'il appartient à l'un des trois autres. Ainsi, par exemple, *Abun-* » *curtis*, inscrit sous le titre *in pago Tardicensi*, serait vainement » cherché dans le Tardenois ; tandis qu'on rencontre Auboncourt à » deux lieues nord-est de Rethel, dans les limites du Porcien. *Aisella*

1. M. Guérard a fait imprimer *Esciats*, mais un renvoi de la table des sigles (p. 145) nous apprend que le ms. porte *Esciars* avec un *t* par-dessus l'*r*. Ce *t*, selon nous, doit être considéré comme une addition et non comme une correction de l'*r*.

» qui, d'après notre manuscrit, dépendait du *pagus Porcensis*, se
» présente, sous le nom d'Aizelles, dans le Laonnais. *Summa Turba*,
» Somme-Tourbe, village situé entre Reims et Châlons, est pareille-
» ment attribué au *pagus Porcensis*, qui certainement ne s'avancait
» pas jusque là. Des terres autour de Reims, *circa Remis*, sont
» encore mises dans le même *pagus*. *Aviola*, situé sur la Meuse,
» *super Mosam*, est placé dans le Tardenois, quoique ce canton soit
» bien éloigné de la Meuse. Il me serait facile de citer d'autres lieux,
» dont la position donnée est en contradiction avec la position réelle;
» mais ces exemples suffisent pour prouver qu'il règne dans la partie
» du manuscrit la plus importante pour la topographie ancienne un
» très-grand désordre, lequel doit être imputé soit au rédacteur du
» Polyptyque, soit au copiste moderne. Or, il est difficile de conce-
» voir que le rédacteur ait commis tant d'erreurs au sujet des divi-
» sions territoriales de son temps, et que ces erreurs soient restées
» sans correction dans un livre usuel. Il faut donc, je crois, en
» accuser le copiste, et les expliquer en supposant qu'il aura trans-
» crit en lignes pleines les noms qui étaient disposés en colonnes.
» J'allèguerai, à l'appui de cette supposition, que le Polyptyque de
» Saint-Germain présente, en plusieurs endroits, une disposition
» pareille pour les noms de personnes à la suite des fisci, et qu'un
» lecteur peu attentif serait exposé à lire ces noms de gauche à
» droite, au lieu de les lire de haut en bas, comme l'ordre l'exige¹.»

Ce désordre n'est nullement exagéré, car on remarque des lieux situés dans le diocèse de Reims et tout auprès de cette ville, tels que *Pons Fabricatus* (Pontfaverger), *Tres Putei* (Troispuits), *Warmerii villa* (Warmeriville), *Bisennae* (Bezannes), lesquels sont indiqués comme dépendant du Laonnois. Nous citons ces villages parce qu'aucun de ces noms ne se rencontre ailleurs dans les contrées où l'abbaye de Saint-Remy possédait des biens et qu'ainsi la confusion est plus apparente.

Rétablir le tableau inexact dans son état primitif serait un travail d'une utilité incontestable, mais il eût été téméraire de le reproduire par colonnes en l'absence du manuscrit original. C'est ce que M. Guérard a évidemment compris, puisqu'il ne paraît avoir fait aucune tentative de restitution. Il aurait fallu pour cela avoir quelques indications préalables, telles que le nombre des colonnes, la mention du commencement des pages dans le cas où le tableau en aurait exigé plusieurs, le nombre de lignes de chaque page, renseignements dont il semblait difficile de tenter la recherche. Heureusement,

1. *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de Reims*, p. V et VI.

le copiste du dernier siècle a conservé les indications de commencements de pages du manuscrit et elles ont été reproduites par M. Guérard ; c'est là un précieux renseignement. Mais l'extrait fait par André Duchesne, dans la première moitié du XVIII^e siècle, de quelques faibles fragments du polyptyque, peut surtout aider à une restitution certaine ¹. Les fragments du tableau par *pagi* sont assez importants pour nous permettre de le rétablir dans son intégrité, car le savant éditeur des *Scriptores* avait lu le tableau par colonne. Ce qui est étrange, c'est que M. Guérard lui-même avait fait imprimer les extraits de Duchesne dans l'Appendice du polyptyque d'Irminon², il y a plus de trente ans, et que c'est à lui, par conséquent, que nous devons de pouvoir rétablir les données si précieuses que le polyptyque fournissait sur la topographie des *pagi*. Ces extraits nous démontrent que, conformément à la supposition de M. Guérard, on devait lire le tableau par colonnes, que la page XIII où il commençait était écrite sur cinq colonnes, tandis que la page XIV qui en contenait la fin ne comprenait que quatre colonnes. Alors même que les indications des pages ne nous auraient pas été transmises par le copiste du polyptyque, on eût pu supposer où était le commencement de la seconde page du tableau. En effet, la seule ressemblance existant entre les extraits faits par Duchesne et la copie du bénédictin de Saint-Remy consiste dans la succession des noms de *Condatum* et d'*Audani Cortis* ; mais grâce à la copie qui nous a été conservée, on n'en est pas réduit à une hypothèse sur ce point capital pour la restitution ³.

Nous publions ci-après le tableau restitué qui commence le chapitre X. Les personnes qui voudront se faire une idée de celui qui se trouve dans l'édition du polyptyque, sans y recourir, n'auront qu'à lire en lignes pleines. Comme pièce justificative de notre restitution, nous avons eu soin de faire imprimer en italiques les noms extraits par Duchesne⁴, de sorte qu'en suivant les colonnes, on aura sous les yeux le document qui a aidé à notre restitution.

1. Ces extraits de Duchesne sont conservés à la Bibliothèque Nationale, fonds Duchesne, n° 74, p. 12-15.

2. *Polyptyque de l'abbé Irminon*, texte, p. 290-291.

3. On peut voir encore une preuve de l'exactitude de notre restitution dans le passage suivant d'Adrien de Valois : « Certe vetus codex de redi- » tibus et decimis Remensis monasterii sancti Remigii quem scriptum » legi, in Tardinensi vel Tardanensi *Juriniacum* memorat inter villas ad » illud monasterium pertinentes. » (*Notitia Galliarum*, p. 259). Dans la copie du polyptyque *Juriniacum* a été transporté au Porcien.

4. Les noms des quatre *pagi*, imprimés en petites capitales, ont été donnés également par Duchesne.

Notre orthographe n'est pas entièrement conforme à celle de l'édition de M. Guérard; mais nous avons suivi exactement la copie unique ¹; nous avons poussé le scrupule jusqu'à placer entre crochets les lettres substituées aux abréviations reproduites par la copie d'après le manuscrit original. Cette méthode nous a paru indispensable pour pouvoir traiter à notre aise les terminaisons ablatives des noms de lieux.

(page 13 du polyptyque)

DECIMAE DE ABBATIA SANCTI TIMOTHEI AD HOSPITIUM SANCTI REMIGII.

IN PAGO REM[EN]S[is] decimae hae sunt:

| | | | | |
|--|-----------------------------------|---------------------------------|---------------------------------|-------------------------|
| <i>De Scoilo</i> ² | de Merdoit | de Pido | de Tram[...] | de Villa |
| <i>de Hunrezeio</i> | de Tendecaud[is] ⁷ | de Sco Mauritis | de Spantenac[o] | de Culloio |
| <i>de Galinisciac[o]</i> | de Colomn[is] | <i>de Alemanoru[m]</i> Cort[e] | de Villa Dominic. ¹⁴ | de Anesia |
| <i>de Porcelo</i> | <i>de Villamerla</i> | <i>de Hildrisei villa</i> | de Rodenalo | de Sedoilo |
| <i>de Nantolio</i> ³ | <i>de Cersolio</i> | <i>de Remitiaca Cort[e]</i> | de Vendor[o] | de Todiniac[o] |
| <i>de Prutellis</i> | <i>de Sparnaco</i> ⁸ | <i>de Burgerti Corte</i> | de Uno Carr[o] | cum appenditiis |
| <i>de Villar[e]. Asinor[um]</i> ⁴ | de Alnido | <i>de Ursiniaco Cort[e]</i> | de Crusneio ¹⁵ | de Atseio ¹⁷ |
| <i>de al[er]io Villar[e]</i> | de Tancorn[o] | <i>de Floreio</i> ¹¹ | de Curba Villa | IN PAGO LAUDUNENS[is] |
| <i>de Per[is]</i> ⁵ | de Ponte Fabricat[o] ⁹ | <i>de Avennac[o]</i> | de Broil[o] cum apend. | <i>de Coceto</i> |
| <i>de Burdenato</i> | <i>de Sarecet corte</i> | <i>de Ventolio</i> | de Roman[is] ¹⁶ | cum apenditiis |
| <i>de Putolis</i> | de Sal[a] | de Cambreceio ¹² | de Ventilaio | <i>de Arillis</i> |
| de Tribus Puteis ⁶ | de Warnerii Vill[a] ¹⁰ | de Vencen[a] | de Noit[er]nac[o] | de Baireio |
| de Bisenn[is] | de Isla | de Cutse ¹³ | de Colomell[a] | <i>de Condat[o]</i> |

1. Cette copie est conservée à la Bibliothèque Nationale, ms. 9903 du fonds latin; le chapitre X y occupe les folios 6 et suiv.
2. Snilly (c.). Toutes les notes que nous faisons suivre de la lettre C sont des gloses empruntées à la copie du polyptyque; elles se trouvent au-dessus de chacun des noms qu'elles expliquent. M. Guérard, qui s'en est évidemment inspiré pour sa table géographique, ne les a pas reproduites. Elles devaient exister sur le manuscrit original, autrement, dans la note relative à *Gerdenheim*, le copiste n'eût pas placé la conjonction ou entre crochets, de manière à indiquer que ce mot n'existait pas dans la glose primitive. — 3. Nanteuil (c.). — 4. Villauneus (c.). — 5. Pères (c.). — 6. Troispuis (c.). — 7. Finqueux (c.). — 8. Epernay (c.). — 9. Pontflavergé (c.). — 10. Villers-Maumery (c.). — 11. Fleury (c.). — 12. Chambrecy (c.). — 13. Guisle (c.). — 14. Villedemange (c.). — 15. Crumny (c.). — 16. La Romagne (c.). — 17. Assy (c.).

(page 14 du polyptyque)

| | | | |
|--------------------------------------|--|-----------------------------------|---|
| <i>de Audani Cort[e]</i> | de Alabeio | de Medarco | ITEM DECIMAE DE EADEM RE. |
| <i>de Vauguliac Cort[e]</i> | de Corchereio | de Briodio | de Dullo |
| IN PAGO TARDINENSIS [1] ¹ | de Ponte Salcioli | de Sugeio | de Abuncurt[e] |
| <i>de Pacilleo</i> | <i>de Monte See Mariae</i> ⁸ | de Vuncfo] | de Aviola sup[er] Mosa[m] ¹⁷ |
| <i>de Antenoio</i> ² | <i>de Monte Sci Martini</i> ⁹ | de IIIor Ca[m]p[is] ¹¹ | de S. Mart[in]o sup[er] Pit ¹⁸ |
| <i>de Aurennato</i> ³ | de Pars | de Torsill[is] | de Vill[a] sup[er] Rotonda[m] ¹⁹ |
| <i>de Lagereio</i> ⁴ | <i>de Provilacio</i> ¹⁰ | de Graveio | de Cazonia |
| <i>de Bail</i> [...] ⁵ | de Causa Heriboldi | de Dresg [...] | de Cainiacos |
| de Curmizell [...]] | de Culmedis | de Bulentione | de Adseduil |
| de Villet[a] | IN PAGO PORCENSIS [1] ¹¹ | de Cardeneio ¹⁵ | de Crepeio |
| de Missonia | <i>de Castello</i> ¹² | de Beteneio | <i>de Adsum[m]a T[ur]ba</i> ²² |
| de Surneio | <i>de Vender[a]</i> | de Chav [...]] | de Adloida |
| de Catin [...]] | <i>de Godulfi Mont[e]</i> | de Balbeio ¹⁶ | ad Ulmos ²¹ |
| de Caring[is] | de Sigeranno Cort[e] | de Spann [...]] | de Calon |
| de Savineio | cum apenditiis | de Masceio | de Dalaincort[e] |
| de Luniaco ⁶ | de Sco Fergillo ¹³ | de Chesonn [...]] | de Velcina |
| de Juviniaio ⁷ | de Sco Simon | de Aviella | de Ca[m]pis fiscalinib[us] |
| de c. circa remis | de Baionivilla | de Ressonn[o] | de Aisella |
| de Airolis | <i>de Abbonis Cort[e]</i> | de Malinowado | de Som[m]a Turba ²² |

1. Tardenois (c.). — 2. Antenay (c.). — 3. Avenay (c.). — 4. Lagery (c.). — 5. Duchesne écrit *Beconat villa* au lieu de *Bailf[.]*. — 6. Ligny ou Logny (c.). — 7. Juigny (c.). — 8. Mont Notre-Dame (c.). — 9. Mont de Saint-Martin (c.). — 10. Prouilly (c.). — 11. le Porcean (c.). — 12. Le Chastellet (c.). — 13. Saint-Forgeu (c.). — 14. Quatre-Champs (c.). — 15. Cardenay [ou] Cherdery (c.). — 16. Barbye (c.). — 17. Avelles-sur-Meuse (c.). — 18. Sainte-Marie-a-Py (c.). — 19. Ville-sur-Retourne (c.). — 20. Channy (c.). — 21. Ormes (c.). — 22. Sommetourbe (c.).

Les autres parties du polyptyque offrent aussi un très-grand intérêt pour la topographie de la Champagne septentrionale à l'époque carolingienne, car bon nombre de localités de l'ancien diocèse de Reims et des pays voisins y sont nommées. Même après le vocabulaire géographique qui termine l'édition de ce document, une étude topographique attentive du polyptyque serait fort utile. En effet, M. Guérard, qui n'a pas toujours assez rigoureusement tenu compte des rapports de voisinage existant entre les diverses localités d'un même fief, n'a pu s'aider, autant qu'il l'eût fallu, des documents postérieurs concernant l'abbaye de Saint-Remy; or, on sait que la situation de certains villages aujourd'hui disparus ne peut être fixée que par des recherches dans les archives locales, recherches que M. Guérard ne pouvait certainement entreprendre à cette seule intention. Nous avons eu un moment l'idée de donner ici le résultat de nos recherches sur ce sujet, mais nous n'avons pas osé consacrer une place plus étendue à l'étude d'un document qui ne se rattache aux *Etudes sur les pagi de la Gaule* que d'une façon incidente. Nous espérons cependant le publier quelque jour avec certains documents qui paraissent avoir été considérés comme faisant partie du Polyptyque.

APPENDICE B.

LA CHRONIQUE DE MÉZIÈRES.

Nous nous sommes servi, dans notre mémoire sur l'Asténois, de la chronique de Mézières, autrement dite de Signy, bien que cette chronique vint en quelque sorte contrarier les conclusions qui nous étaient dictées au sujet du *pagus Studunensis* par des textes positifs et d'une authenticité indiscutable¹. Les emprunts que nous fîmes alors à cette chronique attirèrent l'attention d'un des savants les plus compétents sur les questions qui se rapportent au moyen-âge, M. Léopold Delisle, qui voulut bien nous faire part des soupçons qu'il avait conçus sur l'authenticité de ce document. Depuis, ayant résolu d'étudier ce texte, fort peu connu en dehors des contrées qu'il concerne, nous avons trouvé dans l'excellent recueil dirigé par M. Pertz (*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*²), un court article de M. Wattenbach concluant à la supposition de la chronique de Mézières³.

Bien que cet article remonte déjà à quatorze ans, il ne paraît pas qu'il ait encore attiré l'attention des savants français; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner: le texte si court du *Chronicon Maceriense*, publié d'abord dans un ouvrage d'histoire locale, reproduit ensuite en entier ou par extraits dans des travaux relatifs à l'histoire champenoise ou ardennaise⁴, n'est guère connu que de ceux qui consa-

1. *Études sur les pagi de la Gaule*, 1^{er} fascicule, p. 9-10.

2. Tome XI (1855), p. 211-215. Le titre de l'article de M. Wattenbach est: *Ueber das Chronicon Maceriense*.

3. Nous avons remarqué, pendant l'impression de ce travail, une notice sur cette même chronique publiée en 1820 par Dom Brial dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XV, p. 596-599). Le savant bénédictin ne croit nullement à l'authenticité de la chronique. Il est remarquable que Dom Brial avait sous les yeux, en même temps que le texte de Dom Le Long, l'expédition faite en 1768 à la requête de M. L.-A. de Pouilly, ce qui lui a permis de constater l'inexactitude de l'édition donnée en 1783.

4. Le *Chronicon Maceriense*, plus connu en Champagne sous le nom de Chronique de Signy, parce que la rédaction en est attribuée à Alard, abbé de Signy, a été publiée pour la première fois par Dom Le Long, dans son *Histoire du diocèse de Laon*, p. 593-595; elle a été consultée par presque tous les auteurs qui, dans notre siècle, se sont occupés de l'histoire du nord de la Champagne. M. Jeantin, entre autres, en a reproduit le texte dans ses *Chroniques de l'Ardenne et des Wapres*, t. I, p. 296-299; M. Jolibois a donné les passages où il est question des comtes de Rethel dans

crent leurs loisirs à l'étude de l'histoire du pays qu'ils habitent et où l'on est souvent fort peu au courant des travaux de la critique allemande. Nous croyons donc être utile aux érudits de l'ancien diocèse de Reims en leur signalant les raisons que l'on a de nier l'authenticité de cette chronique et, par conséquent, de ne pas utiliser les renseignements qu'elle donne sur nos divers *pagi*.

Le *Chronicon Maceriense* ne paraît pas avoir été employé par aucun écrivain antérieur au dix-huitième siècle. Le plus ancien livre où nous le trouvions mentionné est la *Vie de saint Juvin, hermite et confesseur*, par Pierquin, prêtre, curé de Châtel, village situé à six kilomètres de Grandpré : la Chronique de Mézières y est clairement indiquée comme une des sources de cet ouvrage, publié en 1733¹. Le curé de Châtel dut consulter soit le prétendu original, soit une copie; car le texte n'en fut publié qu'en 1783 par Dom Nicolas Le Long, auquel la Chronique avait été communiquée par M. d'Argy, doyen de Mézières². Mais antérieurement à cette publication, le *Chronicon Maceriense* jouissait évidemment d'une certaine notoriété; car dès 1768, Louis-Albert de Pouilly, baron de Chaussecourt, seigneur de Pouilly, Quincy et Villosne, s'en était fait délivrer une copie, authentiquée par collation faite « sur l'original manuscrit en vélin, écrit en lettres rouges, tiré » des archives et manuscrits de l'église Saint-Juvin près Grandpré », et qui fut signée de trois personnages dont le premier est Warcollier, curé de Saint-Juvin³. Cette copie ou plutôt une transcription de cette copie, qui porte en marge les observations d'un M. de Pouilly, se conserve à la bibliothèque royale de Berlin⁴, et, munie d'une telle attestation, elle ne pouvait manquer d'exciter

son *Histoire de la ville de Reims*, p.194-195; enfin, M. An. de Barthélemy s'en est servi dans son étude sur *le Dormois*.

1. « Enfin, dit l'abbé Pierquin, on a cru ne devoir pas négliger les » chroniques de Mézières; si l'on s'en tient au titre, c'est Alard de » Genlis, abbé de Signy, qui les a composées. » (*Vie de S. Juvin*, p. V).

2. *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon*, par Dom Nic. Le Long, p. 593.

3. Le certificat de collation a été publié par M. Wattenbach (*Archiv*, t. XI, p. 212, en note).

4. Ce ne doit être qu'une transcription de la copie, bien qu'elle contienne également l'authentification et les remarques de M. de Pouilly, puisque M. Wattenbach s'exprime ainsi: « La Bibliothèque royale de » Berlin conserve une copie, non de l'original, mais d'une transcription » exécutée en l'an 1768 pour M. de Pouilly et judiciairement attestée » conforme à l'original écrit en lettres rouges, qui se trouvait alors dans » les archives de l'église de S. Juvin, près Grandpré; à la marge sont » les Remarques de M. le baron de Pouilly. »

les soupçons d'un critique tel que M. Wattenbach, alors même que rien dans le récit du chroniqueur ne serait venu infirmer sérieusement son autorité. En effet, quel paléographe a rencontré un manuscrit, même du douzième siècle (c'est l'époque attribuée à la chronique de Mézières), *écrit en lettres rouges* ! Il serait fort à désirer, pour la liquidation de cette affaire, que l'on fit des recherches pour retrouver ce précieux *original* conservé encore, il y a un siècle, dans l'église de Saint-Juvin.

Par son titre même (*Chronicon Maceriense ab Alardo de Gennilaco Signiacensi*), la rédaction de cette œuvre est attribuée à un abbé de Signy qui, suivant les auteurs du *Gallia christiana*, vivait en 1162. C'est à peu près la date qui est assignée à la chronique, dans un prologue où l'auteur expose son but : « Anno incarnationis » domini M. C. L. V. chronicon hoc suscipio ut ordinatim » incedens Maceriarum originem, dehinc Herlebaldis Castriensis » comitis prognatos, consanguinitates, bella ac decessum aperiam, » et quid eventum sit celebrius in Remensi, Castriensi, Stadunensi, » Dulcomensi, et Rogistetensi ac Porcensi breviter stellabo pagis. » Cependant, contrairement à ce qu'on pouvait espérer, le récit qui débute en 860 ne se prolonge pas au-delà de 1020, après l'exposition d'une quarantaine de faits ; mais, en tous cas, l'auteur s'acquitte largement de ce qu'il promet en parlant des ascendants comme des descendants d'Erlebold, et il donne des détails précis sur les alliances des divers comtes existant alors dans le diocèse de Reims, et sur l'histoire de ses divers *pagi*. Nous croyons devoir examiner sa chronique, en prenant successivement ce qui y est dit sur chaque pays.

I. PAGES REMENSIS. — Le *Chronicon Maceriense* ne nomme pas particulièrement le Rémois, il ne parle que des démêlés des archevêques Foulques et Hervé avec les comtes de Castrice. Il est probable qu'en plaçant ce nom dans le prologue de sa chronique, l'auteur l'attribuait à toute l'étendue du diocèse. Cette acception existe, il est vrai, dans les idées des modernes, mais elle est contraire à la vérité historique ; car tous les textes que nous connaissons restreignent le nom de Rémois à la portion sud-ouest du diocèse de Reims.

II. PAGES CASTRIENSIS. — C'est surtout sur ce pays et sur ses comtes que le chroniqueur prétend fournir des renseignements. Il nous apprend qu'en 860, un chevalier, du nom de Garlasche, s'empara de force du comté de Castrice. Garlasche était la terreur de ses voisins, et le faux Alard lui donne pour fils Erlebold¹, l'ad-

1. Cette parenté ne se trouve pas indiquée dans le texte publié par Dom Le Long, mais le ms. de Berlin plus complet le dit vraisemblable-

versaire de l'archevêque Hervé, dont nous savons l'histoire par Flodoard et Richer. Il n'ajoute cependant que quelques faits à la biographie d'Erlebald; il nous le représente vainqueur de Frédéric, comte du Porcien, en 900, et rapporte que *Isabella*, son épouse, et leurs enfants, Garin Bras-de-Fer et *Esther*, étaient présents au concile de Trosly, lequel eut lieu après la mort du comte de Castrice, qui y fut relevé, quoique mort, de l'excommunication qu'il avait encourue. De ces deux enfants, Esther serait morte sans avoir été mariée, et Garin serait devenu comte de Castrice. Veuf en 926 de Félicité de Pouilly, Garin aurait épousé en secondes noces, en 929, *Gilla*, fille de Marc qui, plus tard, devint comte du Dormois et son allié. Il serait resté en possession de Mézières qui, après sa mort, aurait passé, avec le comté de Castrice, dans les mains de son gendre, Manassès, comte de Réthel.

Tous ces faits, à l'exception de l'histoire d'Erlebald sont probablement mensongers. Garlasche ne nous est connu par aucun autre texte, non plus que Garin. Ce n'est certainement pas une raison suffisante pour rejeter les assertions de la chronique, puisque les documents historiques ne nous apprennent pas quels étaient les possesseurs du comté de Castrice avant et après Erlebald; mais l'existence de Garin, comme possesseur de Mézières, ne peut se concilier avec la chronique de Flodoard. Cet auteur nous apprend, en effet, qu'en 960 même, époque prétendue de la mort de Garin, Mézières était détenu injustement par Lambert, qui fut alors contraint de le rendre à l'archevêque¹. D'un autre côté, bien que les documents des siècles postérieurs démontrent que le *pagus Castricensis* passa presque entièrement sous la domination des comtes de Rethel, il est certain que Manassès ne pouvait le posséder à la fin du dixième siècle; car un diplôme de 1005 nous apprend qu'un certain Frédéric, évidemment étranger à la famille des comtes de Rethel, tenait alors le comté de Castrice dépendant de l'Empire. Mais il existe d'autres indices de fausseté dans les noms des membres de la famille d'Erlebald: le nom *Isabella*, dans un récit daté de 1155, dénote la supposition; car la forme du nom Isabelle, employée alors en latin, était constamment *Elisabeth*. Le choix du nom biblique *Esther* n'est certainement pas heureux non plus; mais rien de plus maladroit, croyons-nous, que

ment, puisque M. Wattenbach fait d'Erlebald le fils de Garlasche. (*Archiv*, t. XI, p. 212).

1. « Anno DCCCCLX..... Munitio quam vocant Macerias, sitam supra » Mosam infra terram Remensis ecclesiae, Artaldo archiepiscopo redditur » coram Frederico, Lothariensium duce, a Lantberto qui eam tenere pro- » hibebatur. » (*Chronicon Flodoardi*).

l'idée de désigner sous le nom de *Gilla* la sœur de Garin. En effet, au milieu du douzième siècle, le nom d'homme Gilles se rendait constamment par *Egidius* et nous ne pensons pas que l'on puisse citer, dès cette époque, un seul exemple de l'emploi d'un nom féminin dérivé de la forme vulgaire de ce nom, ni même du primitif latin. Le faussaire, on le voit, n'a pas été adroit dans ce qu'il a imaginé relativement au *pagus Castricensis*.

III. *PAGUS STADUNENSIS*. — Dans notre étude sur l'Asténois, nous avons mentionné, d'après le texte de Dom Le Long, deux citations relatives à ce pays. Le chroniqueur, en rapportant que Marc, comte du Dormois, gouvernait en même temps le *pagus Stadunensis*, ne nous paraissait avoir rien dit d'invraisemblable, d'autant plus que le même fait se trouve rappelé dans la vie de saint Juvin, d'où le faussaire a sans doute tiré son renseignement. Mais nous avons été obligé de combattre ou du moins de tenter d'expliquer le second fait, d'où il résultait que *Stadunum* était situé sur la rive droite de la Meuse, c'est-à-dire du côté opposé à Doulecon (*castrum Dulcomense*) ; selon nous, le nom de *Stadunum* était là un *lapsus calami* pour *Dunum* ; car nous pensions que ce devait être de Dun, en face de Doulecon, que Marc était parti nuitamment pour se réfugier dans ce dernier *castrum*, après avoir passé la Meuse, et cette erreur nous semblait excusable chez un auteur du douzième siècle ¹. Mais nous ne pouvons maintenant cette hypothèse en face d'un passage de la chronique de Mézières que M. Wallenbach nous donne d'après le ms. de Berlin, et qui n'existe pas dans l'édition de Dom Le Long : Victor de Pouilly-sur-Meuse (*de Poliacum supra Mosam*), était, d'après ce fragment, un puissant chevalier du *comitatus Staduni* ². Le faussaire a donné dans ces quelques mots une arme terrible contre l'authenticité de son œuvre ; il résulterait en effet de ces paroles que *Poliacum supra Mosam*, aujourd'hui Pouilly (Meuse, arr. de Montmédy, cant. de Stenay), situé sur la Meuse au-dessous de Stenay et à 8 kilomètres de cette ville, aurait fait partie d'un comté dont *Stadunum* était le chef-lieu. Or, *Stadunum*, dans ce cas, ne pourrait se rendre que par Stenay, ville qui jamais chez les écrivains du moyen-âge n'a été désignée sous ce nom ³. L'attribution du nom *Stadunum* à Stenay décele une main postérieure à la publication de la *Notitia Galliarum* d'Adrien de Valois, le premier auteur qui, croyons-nous,

1. *Études sur les pagi de la Gaule*, 1^{re} fascicule, p. 9-10.

2. « In comitatu Staduni potens erat. » *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XI, p. 213).

3. Le véritable nom latin de Stenay est *Satanacum*.

deux noms. L'auteur du pastiche croyait
de tout reproche en consultant les tra-
mais cette science d'emprunt n'a tourné qu'à

— Le *Chronicon Maceriense* contient des
sur la condition du Dormois au ^x^e siècle :
mort en 930, son comté du Dormois aurait été
à Marc, époux de *Julia*, fille de Thierry. Marc,
par ses exploits contre les Normands et les Hongrois,
à l'âge avancé, en 960. Suivant notre auteur, il refu-
la résurrection des morts ; mais, ayant vu reverdir
le bouvier, il revint à de meilleurs sentiments
que l'on gravât sur son tombeau cette inscription : « Je
attends la résurrection des morts, moi, Marc, qui suis
et vermine. » *Julia*, veuve de Marc, ne mourut qu'en
la mort fut le signal d'une longue guerre entre d'avidés pré-
la succession ; l'un d'eux, Hermann de Grandpré, l'em-
en 1020, chercha à éteindre le souvenir de Marc et de
la plus grande partie du Dormois dans son comté
Grandpré.

Les noms de Thierry le Bref et de *Julia* sont probablement de l'in-
vention du chroniqueur ; nous ne les avons pas rencontrés ailleurs.
Celui de *Julia* nous semble même un peu étrange dans le nord-est de
la France au dixième siècle. Quant à Marc, dont la chronique fait un
ancien compagnon d'armes du roi Eudes, puis de Robert frère de
celui-ci, son nom nous a été conservé par une vie de saint Juvin
publiée par les Bollandistes, et à laquelle l'auteur de la chronique
apocryphe a emprunté deux faits : l'indication du pouvoir exercé
par Marc sur le Dormois comme sur le *pagus Stadunensis*¹, et les
relations de ce comte avec le bouvier Juvin, que l'église honore
comme un saint. C'est de cette vie qu'il a tiré l'idée de faire jouer au
bâton du bouvier le rôle d'apôtre de la résurrection. Mais chez l'ha-
giographe, le bâton se couvrant de feuilles ne sert qu'à faire éclater
l'innocence de Juvin, faussement accusé près de Marc². Le nom
d'Hermann a probablement été emprunté à Marlot, qui le mentionne
comme le plus ancien comte connu de Grandpré ; mais on s'accorde
généralement à penser que cet Hermann vivait vers 1060³.

1. *Acta sanctorum*, t. II d'octobre, p. 217.

2. *Ibid.*, p. 216.

3. *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 342. — *Art de vérifier les dates*,
édition in folio, t. II, p. 630.

Notre chroniqueur a eu certainement une idée malencontreuse de faire guerroyer Hermann de 1004 à 1020, car un document de 1008 nous apprend qu'à cette époque, le comte de Grandpré se nommait Hécclin ¹.

On lit encore dans la chronique de Mézières que le château d'Omont (*Altus mons*), édifié par l'archevêque Foulques, était situé dans le Dormois ²; rien n'est plus inexact. Selon toute probabilité, Omont dépendait du Porcien et n'a jamais pu faire partie du Dormois, dont le pays de Vonceq le séparait; en un mot, il est impossible de concilier cette indication avec les textes relatifs au *pagus Vongensis* et au *pagus Dulcomensis*. Cette erreur n'est cependant pas le produit de l'imagination du faux Alard : elle accuse aussi la lecture de Dom Marlot qui avait attribué, un peu légèrement sans doute, Omont au Dormois ³.

V. PAGUS PORCENSIS. — Il est fait mention dans la chronique de quatre comtes du Porcien; le premier, Hucbald, est nommé en 870, date à laquelle il aurait attaqué le terrible Garlasche, comte de Castrice, qui le mit en fuite. En 900, Frédéric, fils d'Hucbald, et probablement son successeur, fut tué par Erlebald, successeur de Garlasche. En 925, Manassès de Porcien figure au nombre des vainqueurs des Normands à Chaumont-Porcien. Enfin, en 1020, un comte de Porcien aurait été un des auxiliaires d'Hermann, comte de Grandpré, dans sa guerre contre Manassès II, comte de Rethel,

Le nom d'Hucbald a été évidemment fourni à l'auteur de la chronique par Marlot qui, en tête de sa liste des comtes de Porcien, place Hucbald, gendre d'Evrard, duc et comte de Cisoien, dont Flodoard parle au livre IV, et qui, de l'avis de plusieurs, était comte du Porcien; ce personnage florissait en 880 ⁴. Le chroniqueur a omis de dire, sans doute parce que Marlot ne le lui apprenait pas, qu'Hucbald était oncle maternel d'Hervé, archevêque de Reims ⁵. Frédéric, le prétendu fils d'Hucbald, ne se retrouve pas ailleurs. Quant à Manassès, le passage qui le mentionne est ainsi conçu :

1. Voyez la charte d'Arnoul, archevêque de Reims, dans les *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. IV, p. 690.

2. « Anno 860..... Garlaschus miles usurpavit vi comitatum Castriensem, » et, capto Castricio, tam ferox factus est apud vicinos latrocinii ac incursionibus, ut Fulco Remensis in Dulcomensi pago castrum Altimontis » erexerit. »

3. *Metropolis Remensis historia*, t. I^{er}, p. 504. — *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. II, p. 653.

4. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 339.

5. C'est Flodoard qui nous fait connaître cette parenté (livre IV, c. 11).

Anno 925, *Manasses Porcensis, Marcus Dulcomensis et Guarinus Castriensis cum Reginaldo Rociensi Normannos apud Calvum Montem debellant et prosternunt*; ce n'est évidemment qu'un développement du texte suivant: *Manasses comes cum Ragenoldo Nortmannos prosternit apud Calvum Montem*, que Marlot prétend avoir emprunté à l'an 925 de la chronique de Flodoard, et que l'on ne retrouve pas dans cet historien; du reste le savant bénédictin considère ce Manassès comme comte du Porcien, et traduit *Calvus mons* par Chaumont-en-Porcien¹. Marlot aurait-il cité par erreur sous le nom de Flodoard, une chronique qui relatait une victoire remportée sur les Normands à Chaumont? Cela ne nous paraît guère vraisemblable; car cette chronique nous serait probablement parvenue; et nous ne trouvons aucun historien du moyen-âge mentionnant cet engagement. En revanche, les chroniqueurs qui recueillirent les événements du dixième siècle ne manquent pas de placer sous l'année 925 (ou 926), une défaite des Normands commandés par Renaud à *Mons Calaus*, en Bourgogne, où ils furent attaqués par les comtes Garnier [de Sens], Manassès [d'Autun] et les évêques Ansegise [de Troyes] et Gozelme [de Langres]². Flodoard lui-même rapporte cet événement à l'année 925³ et la citation inexacte qui en est faite par Marlot a sans doute cette origine: un chercheur rémois, travaillant avec plus de bonne volonté que d'érudition, a pu faire sur les comtes du Porcien des recherches utilisées par Marlot; il aura cru reconnaître Chaumont-Porcien dans le *Mons Calaus* du chroniqueur, et, abrégeant ensuite à la légère le récit de la bataille, se sera exprimé involontairement de manière à ce que Renaud pût être considéré plutôt comme allié de Manassès, que comme chef des Normands⁴; quant à Manassès, il en fit sans doute, dans son commentaire, un comte du Porcien. Le faux chroniqueur comprit la citation de Marlot dans le sens contraire à la vérité, en ce qui concerne Renaud, adjoignit de plus à Manassès les comtes Marc et Garin ses héros favoris, et crut évidemment donner à son récit un peu plus

1. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 339.

2. Voyez les extraits de différentes chroniques dans les tomes VIII et IX du *Recueil des historiens de France*.

3. Voici les paroles de Flodoard: « Anno DCCCCXXV redintegrante, » Ragenoldus cum suis Nortmannis Burgundiam depopulabatur. Cum » quo Warnerius et Manasses comites, Ansegisus et Gozcelmus praesules » congressi apud Montem Calau Nortmannorum plusquam DCC » sternerunt. »

4. Ce changement de rôle provient du placement des mots *cum Reginaldo*.

d'apparence de vérité en identifiant Renaud (déjà travesti en adversaire des siens) avec le comte de Roucy, de même nom, mentionné par Flodoard. Mais la présence de Renaud de Roucy n'offre guère de vraisemblance ici, car ce personnage n'apparaît sur la scène historique qu'une vingtaine d'années après la prétendue bataille de Chaumont et sa vie se prolongea jusqu'en 973¹. Nous ne croyons pas non plus que l'on puisse admettre en 925 un Manassès, comte de Porcien, puisque Flodoard, en nous apprenant, sous la date de 932, la destruction du *castrum* d'Arches que le comte Bernard avait bâti dans le Porcien², nous autorise à croire que ce Bernard gouvernait le Porcien depuis plusieurs années déjà. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu de féliciter notre auteur de ses efforts pour se mettre d'accord avec Marlot.

VI. PAGUS REGITESTENSIS. — Les renseignements sur les comtes de Rethel ne sont pas plus heureux. Suivant la chronique, Balthazar de Rethel attaqua Mézières en 940, pour se venger des déprédations commises dans son comté par Garin ; mais il fut vaincu près de Warcq par son adversaire. L'année suivante, la paix se rétablit entre eux, et Manassès, fils de Balthazar, épousa Ordèle, fille de Garin. En 960, après la mort de Garin, Manassès, déjà comte de Rethel, hérita du comté de Castrice et de Mézières, et, au commencement du onzième siècle, son fils, du même nom que lui, éleva des prétentions sur le comté de Dormois comme arrière-petit-fils de Marc ; mais Hermann de Grandpré l'emporta sur lui.

Le nom biblique de Balthazar, qui semble insolite au dixième siècle, est de l'invention du faux Alard ; car Aubry de Trois-Fontaines, chroniqueur véridique qui écrivait vers 1240 en s'aidant des anciens auteurs, mentionne à l'année 946, un Bernard, *comes de Retest*³, que Flodoard qualifie simplement de comte⁴, et qui est certainement le même que le fondateur du château d'Arches en Porcien. Nous croyons donc que le chroniqueur de Mézières a tort de distinguer à cette époque le comte de Rethel du comte du Porcien. Quant au nom de Manassès, il appartenait réellement à d'anciens comtes de Rethel ; mais rien ne prouve qu'Ordèle ait été fille d'un comte de Castrice. Les anciens généalogistes donnent, il est vrai, son nom à la femme du premier Manassès ; mais ils la font plutôt vivre au onzième

1. *Art de vérifier les dates*, t. II, p. 737.

2. *Chronicon Flodoardi*, anno 932.

3. Nous avons déjà cité ce passage d'Aubry, en parlant du comte Bernard. Voyez plus haut, p. 83, note 6.

4. En rapportant le fait reproduit par Aubry.

siècle¹. La réunion de Mézières et du comté de Castrice aux fiefs des comtes de Rethel par Manasses I^{er} est un fait contraire à la vérité², et les prétentions de Manasses II au comté de Dormois doivent aussi être comptées au nombre des rêveries de notre chroniqueur.

On le voit, l'examen des faits locaux rapportés dans la chronique de Mézières est complètement de nature à confirmer les conclusions de M. Wattenbach qui, sans descendre dans ces détails, fait remarquer que la teneur du récit de certains événements trahit un langage postérieur au douzième siècle; ainsi, paraît-il, le surnom d'Henri l'Oiseleur (*Henricus Auceps*), que l'on remarque dans cette chronique, n'était pas encore usité alors³. Cependant, l'auteur employa un moyen assez ingénieux pour donner à sa chronique un semblant de parfum du moyen-âge: il imita la naïveté des auteurs de cette époque, en plaçant çà et là un événement miraculeux ou des détails minutieux d'un intérêt restreint⁴.

1. Marlot, *Metropolis Remensis historia*, t. II, p. 189.

2. Voyez le mémoire sur le *pagus Castricensis*, p. 34-46.

3. Voici deux passages de la chronique de Mézières que M. Wattenbach signale, comme dénotant par leur style une rédaction plus moderne que le douzième siècle. (*Archiv*, t. XI, p. 213-214):

« Anno 930..... Marcus arma fecerat sub Odone rege.....

» Anno 931. Marcus Dulcomensis comes cum Victore de Pollyaco iniit
» foedus et Stadunensem comitatum in regis obsequio continet; justitiam et pacem fecerunt florescere. Auctoritate Rodulphi, Marcus sceleratos et vagabundos Dulcomenses ad militiam conscribit, et, duce
» Guarino, ad Hugonem abbatem misit cum signamento. Is Hugo caute
» exponit hos scelestos Nortmannis et omnes in insulis Ligerensibus
» gladio perierunt. »

4. M. Wattenbach a reproduit quelques-uns de ces faits; nous ne croyons pas inutile de les indiquer tous ici pour montrer toute l'impudence du faussaire:

« Anno 860 quo nix consanguinea de cœlo cecidit.

» Anno 901. Claudus quidam Maceriacus, nomine Abraham, sanatus est
» sancti Remigii intercessione.

» Anno 921..... Reliquit [Erlebaldu] ex Isabella,.... Esther, excellenti
» forma, sed candidum ejus corpusculum erat nigris distinctum maculis et innupta obiit.

» Anno 929. Is Marcus pectens porcos dictus est, non propter segnitiam, nam eximius erat bellator, sed quia ut se recrearet audiebat
» libenter istorum animalium gemitus.

» Anno 932. Acies vise sunt per aerem dimicare. In pago Dulcomensi
» apparuit serpens ignivomus et homo de nube lapsus est.

» Anno 945. Quedam mulier de Varco peperit lucium vivum et coronatum.

» Anno sequenti Doncherium combustum est.

» Anno 950. Pluit stellulas ac Rosa Guarini puellula ludens in Mosam
» cadit et mergitur. »

Mais quel but se proposait le faussaire en fabriquant cet ouvrage ? M. Wattenbach nous semble avoir parfaitement démontré qu'il cherchait à flatter la vanité de la famille de Pouilly, dont un des membres se fit délivrer, en 1768, une copie authentiquée de la chronique de Mézières. Cette hypothèse, que le texte publié par Dom Le Long aurait fait naître difficilement, est en quelque sorte indiquée par le manuscrit de Berlin. Le chroniqueur rappelle, à l'occasion du mariage de Garin de Castrice et de Félicité de Pouilly, que le père de celle-ci, Victor de Pouilly, puissant chevalier du comté de Stenay et partisan de Charles le Simple, s'était rendu maître, dans le combat où périt le roi Zwentibold, d'un bouclier d'argent sur lequel était figuré un lion. Cette circonstance à laquelle Louis-Albert de Pouilly rapporte l'origine des armes de sa famille¹, avait sans doute été introduite pour cela. M. Wattenbach regrette fort que la chronique n'ait pas été continuée jusqu'en 1155, époque prétendue de sa rédaction, car il présume que les événements postérieurs à 1020 seraient venus réduire à néant son authenticité² : suivant lui, les descendants de Victor de Pouilly auraient vraisemblablement occupé le premier plan du récit. Nous ne voulons pas suivre jusque-là l'éminent critique : la chronique de Mézières pouvait fort bien n'être donnée que pour un fragment d'une chronique continuée jusqu'en 1155, mais qui n'était pas parvenue dans son entier. Ce que l'on y racontait de Victor de Pouilly pouvait suffire à la vanité de la maison de Pouilly, dont elle montrait un des ancêtres jouant un rôle honorable dès le commencement du dixième siècle³. L'auteur aurait pu craindre, en parlant fréquemment des descendants de Victor, de faire voir quel mobile l'inspirait ; d'ailleurs, si son projet avait été d'exalter par dessus tout la gloire des de Pouilly, il eût certainement trouvé moyen de parler de quelque membre de cette famille dans les quatre-vingts der-

1. « Il paraît assez vraisemblable, dit L. A. de Pouilly, que le tems où » la noblesse a pris des armes, n'étant pas de beaucoup postérieur à » celui de Victor de Pouilly, ses descendants en ont pris qui rappelloient » une action mémorable de leur auteur. » (*Archiv*, t. XI, p. 213.)

2. *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XI, p. 214.

3. D'après le *Chronicon Maceriense*, Victor de Pouilly, qui se fit remarquer dans le combat livré par Charles le Simple au roi de Lorraine Zwentibold, et où ce dernier perdit la vie (900), fut père de Félicité, première épouse de Garin, comte de Castrice. Il s'allia en 931 avec Marc, comte de Dormois et partisan déclaré du roi de France, Raoul, et l'aïda en 939 dans sa guerre contre Otton, duc de Lorraine. L'année suivante, il périt avec presque tous les siens à la bataille de Warcq livrée par Garin de Castrice à Balthazar de Rethel.

nières années de sa chronique, c'est-à-dire de 940 à 1020. Son silence donne la mesure de sa prudence.

M. Wattenbach n'a pas tenté de déterminer à quelle époque le faussaire composa son œuvre ; nous croyons, d'après nos remarques, pouvoir établir qu'il n'écrivit pas avant le dernier quart du xvii^e siècle. En effet, il s'est évidemment servi de la *Notitia Galliarum* d'Adrien de Valois (publiée en 1675) ; ce ne peut être en effet que dans ce livre qu'il a puisé l'idée de donner à Stenay le nom de *Stadunum*. Le second volume de la *Metropolis Remensis historia*, de Dom Marlot, qui n'a vu le jour qu'en 1679, a été aussi utilisé par lui, puisque c'est là seulement qu'il a pu prendre l'indication erronée de la situation d'Omout dans le Dormois, le fait de la bataille de Chaumont-Porcien, et peut-être le nom du comte Hermann de Grandpré. Le faux Alard a donc écrit entre 1679 et 1732, époque où nous le voyons cité par Pierquin, curé de Châtel, et la présence du prétendu manuscrit original dans l'église de Saint-Juvin permet d'en attribuer la fabrication à quelque faussaire aux gages d'une branche de la famille de Pouilly, établie depuis les premières années du seizième siècle à Cornay, village situé à moins d'une lieue de Saint-Juvin ¹.

1. On peut voir une généalogie de la branche des Pouilly qui posséda Cornay dans la *Notice historique sur Cornay et son ancien château* par le comte Gabriel de Pouilly, son dernier représentant (Mézières, 1865: p. 32 à 35). M. G. de Pouilly a soin d'avertir que son premier ancêtre connu est Victor de Pouilly.



TABLE DES NOMS DE LIEUX.

I.

NOMS ANCIENS.

- Abbonis Curtis. — *Auboncourt-lès-Vauzelle*, 77.
 Aceyum Sancti Egidii. — *St-Gilles*, 89.
 Aciniacum. — *Saint-Gilles?* 32, 89.
 Aculiaca Curtis. — *Aguilcourt*, 112.
 Adenaius. — *Aigny*, 116.
 Alabeium, 92.
 Alamannorum Curtis. — *Aumencourt*, 18.
 Alderegia. — *La Hardoye*, 67.
 Alemannorum Curtis. — *Aumencourt*, 25.
 Alleicurt. — *Allicourt*, 59.
 Alnetum. — *Launois*, 85.
 Alnidum. — *Les Audnoys*, 21.
 Alta Ripa, 88.
 Altrum. — *Authe*, 103.
 Altrum, fluviolus. — *La Cuvette ou ruisseau de Saint-Pierremont*, 103.
 Altum Villare. — *Hautvillers*, 12.
 Altus Mons. — *Omont*, 48, 73, 129.
 Anesla. — *Annelles*, 28.
 Antenaium. — *Anthenay*, 91, 98.
 Arbidogilum. — *Ardeuil?* 19.
 Archeiæ. — *Arches*, 5, 72. *Archæ*, 45.
 Arida, fluviolus. — *L'Arde*, 19.
 Arna. — *Somme*, 105.
 Arsetum. — *Arcey-Sainte-Restitue*, 94.
 Asnia, fluvius. — *L'Aisne*, 54.
 Atseium. — *Acy*, 28.
 Augusta. — *Aouste*, 72.
 Avalli, Avelli. — *Avaux*, 79.
 Avennacum. — *Avenay*, 25.
 Aversa. — *Avègres*, 106.
 Aviell. — *Avaux*, 92.
 Aviolac, 92.
 Awennaium. — *Aougny*, 91.
 Axina, fluviolus. — *L'Aisne*, 11.
 Axona, fluvius. — *L'Aisne*, 102.
 Baconi villa. — *Bayon*, 91.
 Bagenonensis (pagus). — *Le pays de Binson*, 30, 98.
 Baildronis Curtis, 72.
 Baioni Villa, 77.
 Bair, fluvius. — *La Bar*, 38, 103.
 Bairum. — *Bar*, 103.
 Balatonium. — *Baltham*, 61, 71.
 Balbeium. — *Barby*, 79.
 Ballioli. — *Bastieul*, 91.
 Bebropticus, fluvius. — *Le ruisseau de Liry*, 103.
 Berbacæ. — *Barbaise*, 67.
 Berfrigiæ, 67.
 Beteneium. — *Begny*, 79.
 Bisennæ. — *Bézannes*, 23.
 Biumma, fluvius. — *La Biesme*, 51.
 Blandibaccius. — *Blombay*, 64, 72.
 Blona, pour Biema, fluvius. — *La Biesme*, 52.
 Boterium, 11, 13.
 Boviniacum. — *Bogny*, 69.
 Brana. — *Braisne*, 94.
 Braquæ. — *Braux*, 5.
 Breveleiacum. — *Brévilley*, 89.
 Briania. — *Brienne*, 16.
 Briodrum. — *Brières*, 77, 108.
 Broilum. — *Breuil-sur-Vesle*, 16.
 Bromerei Curtis. — *Bermécourt*, 15.
 Bulentio. — *Boulenson*, 78, 108.
 Burdenacum, Burdeneium, sans doute pour Burclenacum, Burcleneium. — *Bouclenay*, 22.

- Burgerti Cortis. — *Boujacourt*, 25.
 Buriniacum. — *Burigny*, 27.
- C. circa Remis, 92.
 Caldio. — *Chaudion*, 73.
 Calmisciacum. — *Chaumazy*, 21.
 Camarciacum. — *Chambrezy*, 19.
 Cambreceium. — *Chambrezy*, 25.
 Caniaca vi la. — *Chagny*, 104-105.
 Cardeneium. — *Chardengy*, 78, 108.
 Caringac. — *Seringes*, 91.
 Cartobra. — *Chartreuve*, 89.
 Castellare. — *Le Châtelet*, 45.
 Castellum. — *Château Porcien*, 75.
 Castellum in Porcianis. — *Château-Porcien*, 85.
 Casterei (comitatus de). — Au diocèse de Treves, 34.
 Castra. — *Châtres*,auj. *Arpajon*, 34.
 Castra. — *Châtres*, 105.
 Castrensis (pagus). — *Le pays de Châtres*, 34.
 Castrensis (pagus). — Le même que le *pagus Castricensis*, 34, 35, 36, 38.
 Castricensis (pagus), 34-46.
 Castricum. — *Le Châtelet*, depuis le *Mont-Olympe*? 44.
 Gastriensis (pagus). — Le même que le *pagus Castricensis*, 105.
 Castritium. — Le même que le *pagus Castricensis*, 35, 37.
 Castrum uxta Quarnaium. — *Châtel*, près *Cornay*, 54.
 Castrum Portuense. — *Château-Porcien*, 83.
 Catarigensis (ecclesia), 7.
 Catin., 91.
 Catzeia (insula). — *Chézy-lès-Bisseuil*, 116.
 Causa Heriboldi, 93.
 Cavera. — *Cherrières*, 49.
 Cazeium. — *Chézy-lès-Bisseuil*, 116.
 Cersoilum. — *Cerseuil*, 23.
 Chaherei. — *Chéhéry*, 51.
 Chav., 79.
 Chavigny (forest de). — *Bois des Potées*, 66.
 Chenereium. — *Chennery*, 55.
 Chesonnum, 79.
 Codiciacus. — *Coucy*, 105.
 Colomelli. — *Coulumeulx*? 27.
 Colomna. — *Coulommès*, 23.
 Colredum. — *Cauroy-lès-Hermonville*, 20.
 Columnae. — *Coulommès*, 20.
 Columpnae. — *Coulommès*, 28.
 Conda. — *Condes*, 114.
 Condatum. — *Condé-sur-Marne*, 113.
 Corcheracum. — *Corchereium*. — *Cuchery*, 92, 98.
 Corneciicum, 90.
 Cramum, 25.
 Crisciacum. — *Crescy*, 103.
 Cruciniacum. — *Crugny*, 88, 90.
 Crusneium. — *Crugny*, 26.
 Guise, 25.
- Culipia, 67.
 Culleium. — *Quilly*, 27.
 Culmedae ou Culmidi, 93.
 Cunda. — *Condes*, 114.
 Curba Villa. — *Courville*, 26, 89, 90.
 Cu iacum. — *Quiry-lès-Iviers*, 69.
 Curmuzellae, 21.
 Curtis Acutior. — *Courtisols*, 112.
 Curtis Superior. — *Concecreux*, 93.
- Disiacum. — *Dizy*, 12.
 Dodelini Mons, 72.
 Doeiez, silva. — *Bois du Houé*, 59.
 Dolomensis (pagus). — *Le Dormois*, 49, 50.
 Doncherium. — *Donchery*, 35, 38.
 Draviniaca villa. — *Dravegny*, 88.
 Dresga, 77, 108.
 Dulcomensis (pagus). — *Le Dormois*, 46-57, 128.
 Dulmensis (pagus). — *Le Dormois*, 49, 51.
 Dulminiacus. — *Le Dormois*, 52.
 Dunum. — *Dun*, 52, 127.
 Duziacum. — *Douzy*, 58.
- Esclais. — *Eclzy*, 73.
- Fallesia. — *Falaise*, 106.
 Fines. — *Fismes*, 20.
 Floreium. — *Fleury-la-Rivière*, 25.
 Floreium. — *Fleury-le-Petit*, 116.
 Floriacum. — *Fleury-la-Rivière*, 15.
 Frigemons, silva. — *La Forêt de Froidmont*, 74.
 Frigilum. — *Fresnes*? 15.
- Gaugiacum. — *Jouy*, 18.
 Gehillis. — *Chilly*, 65.
 Germ niacum. — *Germigny-lès-Machau*, 13, 21, 28.
 Gesi is. — *Chilly*, 65.
 Givintcirt. — *Guignicourt*? 67.
 Godulfi Mons. — *Gaumont*, 76.
 Gothi. — *Gueux*, 19.
 Grandis Campus. — *Grandhan*, 51.
 Grandis Pons. — *Vieux-Pont*, 102.
 Gravieium. — *Griey*, 77, 108.
 Grueriae. — *Grugères*, 74.
- Hildrisei Villa. — *Heutréville*, 25.
 Hunrezeium. — *Onrezy*, 21.
- Igniacum in Tardano. — *Igny*, 95.
 Insula super fluvio Suppia. — *Isles-sur-Suippe*, 117.
 Isla. — *Isles-sur-Suippe*, 24, 117.
- Jeinae. — *Gesnes*, 51.
 Justina. — *Justine*, 80.
 Juviniacum. — *Jouaignes*? 92.
- Lagereium. — *Lagery*, 91.
 Laudunensis (pagus). — *Le Laonnois*, 120.
 Laurum. — *Lor*, 79.
 Leo. — *Lion-devant-Dun*, 54.

Litia. — Ile voisine de Fismes, 19.
Loeium. — *Saint-Aignan?* 38, 39.
Longavilla. — *Longeville*, 96.
Lucida. — *Ludes*, 11.
Luniacum, peut-être Luviacum. —
Lhugs, 92.

Maceriac. — *Mézères*, 36.
Malinum Wadum. — *Maranwez*, 80.
Mansus Orbacensis. — *Rue du Metz d'Ortais*, à Reims, 28.
Marciliana, 19.
Martyrium Sanctae Macrae. — *Fismes*, 20.
Marzella. — *Marzelle*, 17.
Masceium, 79.
Materna, fluvius. — *La Marne*, 12.
Matrona, fluvius. — *La Marne*, 113.
Maurimons. — *Moiremont*, 55.
Medarum. — *Mars-sous-Bourcq*, 77, 108.
Mellomons. — *Marlemont*, 69.
Merdoit. — *Mardeuil*, 23.
Meriacum in Tarduno. — *Méry*, 96.
Missonia, 91.
Moublainvilla. — *Montblainville*, 54.
Mons. — *Mont-lès-Courville*, 89.
Mons Beatae Mariae, Mons Beatae Mariae Magdaleneae. — *Mont-Notre-Dame*, 99.
Mons Calaus, 130.
Mons Falconis. — *Montfaucon*, 50, 54.
Mons Sanctae Mariae. — *Mont-Notre-Dame*, 90, 92.
Mons Sancti Martini. — *Mont-Saint-Martin*, 92.
Mosa. — *La Meuse*, 36, 118.
Mosminis (comitatus). — *Le comté de Mouzon*, 58.
Mosomagensis (pagus). — *Le pays de Mouzon*, 58.
Mosomensis (pagus). — *Le pays de Mouzon*, 58-62.
Mosomagus. — *Mouzon*, 6, 60.
Mosomum. — *Mouzon*, 60.
Mutiniacus. — *Mutigny*, 14.

Nantolium. — *Nanteuil-la-Fosse*, 21.
Nantolium in Tarduno. — *Nanteuil-la-Fosse*, 96.
Niviseiae. — *Neurizy*, 69.
Nocturniacum. — *Luthernay*, 26.
Noiternacum. — *Luthernay*, 26.
Nova Villa de Monte Remensi. — *La Neurillette*, 10.
Nueville-en-Mont-Rentien (la). — *La Neurillette*, 10.

Odiliacus. — *Houdely?* 68.
Odunt. — *Yoncq*, 59.
Ogeium, Ogiae. — *Auge*, 70.
Osmons. — *Omont*, 110.
Olcia. — *Auge*, 70.
Otmensis pagus. — *L'Omois*, 30, 98.

Pars. — *Pars*, 92.

Pavilleium. — *Poilly*, 91.
Perthac. — *Perthes*, 106.
Perthinsis (pagus). — *Le Perthois*, 72.
Pidum. — *Sommepey*, 24.
Pidum, rivulus. — *Le Py*, 25.
Plerinacum. — *Plenoy?* 61, 71.
Poirumnum. — *Pouron*, 59.
Pons Fabricatus. — *Pontfaverger*, 24.
Pons Salcidi, 92.
Porcensis ou Porcinsis (pagus). — *Le Porcien*, 63-86, 69, 72, 73, 75, 80, 129.
Porcetum. — *Pourcy*, 21.
Porcianus (pagus). — *Le Porcien*, 66.
Porciensis (pagus). — *Le Porcien*, 74.
Porcinensis (pagus). — *Le Porcien*, 68, 69, 70.
Portensis ou Portinsis (pagus). — *Le Porcien*, 72.
Portensis (pagus). — *Le pays de Port-sur-Saône*, 63.
Portensis (pagus). — *Le pays de Saint-Nicolas-du-Port*, 63.
Porticensis (pagus). — *Le Porcien*, 73.
Portuensis (pagus). — *Le Porcien*, 74.
Portus Abucini. — *Port-sur-Saône*, 63.
Potestatibus (terra de). — *La terre des Potées*, 63.
Pratellae. — *Presles*, 21.
Proviliacum. — *Prouilly*, 14, 31, 93.
Puteoli. — *Puisieux*, 23.

Quarnaium. — *Cornay*, 54.
Quatuor Campi. — *Quatre-Champs*, 52, 77, 108.

Radulfi Curtis. — *Raucourt*, 68.
Baheri Curtis. — *Raillicourt*, 68.
Rée (foresta de). — *La forêt de Riez*, 91.
Regitestensis (pagus). — *Le Rethelois*, 131.
Reguliaca Villa. — *Rilly-aux-Oies*, 102.
Remensis (comitatus). — *Le comté de Reims*, 2.
Remensis (pagus). — *Le Rémois*, 10-33, 125.
Remiliaca Cortis, 25.
Remoldi Curtis. — *Remaucourt*, 68.
Remtianus (pagus). — *Le Rémois ou Raincien*, 10.
Ressonum. — *Resson*, 80.
Retest. — *Rethel*, 83, 131.
Rilugiagum, ou plutôt Riguliagum. — *Rilly-aux-Oies*, 102.
Rodenaium. — *Rosnay*, 26.
Romana ou Romani. — *Romain*, 26.
Romeliacum Minor. — *Remilly-le-Petit*, 59.
Rotonda, fluvius. — *La Retourne*, 27.
Rovericurt. — *Raillicourt?* 68.
Ruminiacum. — *Rumigny*, 87.

Sacherolac, 67-68.

Saidis. — *Say*, 104-105.

- Salae. — *Selles*, 24.
 Sanctae Magrae (cella). — *Fismes*, 32, 87.
 Sancta Maria ad Pinum. — *Sainte-Marie-à-Py*, 25.
 Sanctus Egidius apud Aceyum. — *Saint-Gilles*, 89.
 Sanctus Fergillus. — *Saint-Fergeux*, 76.
 Sanctus Mauricius, 25.
 Sanctus Simon. — *Bannogne?* 76.
 Sarciacum. — *Sarcy* 88.
 Satanacum. — *Stenay*, 27.
 Savercei Cortis, 24.
 Savineium. — *Savigny-sur-Ardre*, 91.
 Scoilum. — *Ecueil*, 21.
 Secia. — *Cesse*, 59.
 Sedoilum. — *Seuil*, 28.
 Sigeranni Curtis. — *Seraincourt*, 76.
 Sindunum. — *Senuc*, 50-51.
 Sorges, lacus, 59.
 Spann., 79.
 Spantenacum, 25.
 Spanulfi Villa. — *Epinonville*, 54.
 Sparnacum. — *Epernay*, 20, 23.
 Stadiniensis (comitatus). — *Lecomté d'Asténois*, 55.
 Stadunensis (pagus). — *L'Asténois*, 127.
 Stadunum, 127.
 Sugneium. — *Sugny*, 77, 108.
 Summa Altera. — *Sommauthe*, 103.
 Summapinus. — *Sommepey*, 24.
 Summa Sibi. — *Sommeseois*, 47.
 Supia, fluvius. — *La Suippe*, 11.
 Suppia, fluvius. — *La Suippe*, 21, 117.
 Surneium, 91.
 Tancauda. — *Tingueux*, 20.
 Tancornum. — *Tincourt*, 24.
 Tardanensis pagus. — *Le Tardenois*, 87, 88, 90.
 Tardanum. — *Le Tardenois*, 95, 97.
 Tardenetum. — *Le Tardenois*, 94.
 Tardinensis (pagus). — *Le Tardenois*, 86-100.
 Tardonensis (pagus). — *Le Tardenois*, 88, 89, 90.
 Tardonium. — *Le Tardenois*, 97.
 Tardunensis (pagus). — *Le Tardenois*, 93.
 Tardunum. — *Le Tardenois*, 96.
 Tardunum. — *Le Mont-Notre-Dame?* 99.
 Tendecaudae. — *Tingueux*, 23.
 Terdonensis. — *Le Tardenois*, 90.
 Terune. — *Terron-sur-Aisne*, 11-12.
 Tignum, monasterium. — *Thin-le-Moutier*, 75.
 Todiniacum. — *Thugny*, 28.
 Torsillae. — *Tourcelles*, 77, 108.
 Tres Putei. — *Trois-Puits*, 23.
 Tudiniacum. — *Thugny*, 64, 70.
 Turnum. — *Tours-sur-Marne*, 16.
 Ungensis (pagus). — *Le pays de Voncq*, 104.
 Unum Carrum. — *Unchair*, 26.
 Ursiniaca Cortis, 25.
 Vacculiacum, 64, 71.
 Valdonis Curtis, 72.
 Vallis Stratae. — *Vaudétrée*, 101.
 Vassiacum. — *Wassy*, 106.
 Velciana. — *Vauciennes*, 25.
 Vencenae ou Veucenae. — *Vauciennes*, 25.
 Venderae, 75.
 Vendorum. — *Vendeuil*, 26.
 Ventelaium. — *Ventelay*, 26.
 Ventilais. — *Ventelay*, 16.
 Ventoi um. — *Venteuil*, 25.
 Vereires. — *Les Ferreries*, 51.
 Verniacum. — *Vrigny*, 20.
 Viasna. — *Vienne-la-Ville*, 54.
 Vicus in pago Castricensi. — *Vieil-Saint-Remy* 37, 39.
 Vicus n Portensi. — *Vieil-Saint-Remy*, 64, 71.
 Vicus Sancti Remigii. — *Vieil-Saint-Remy*, 37.
 Vidula, fluvius. — *La Vesle*, 19.
 Vienna. — *Vienne-le-Château*, 52, 54.
 Villa. — *Ville-sur-Retourne*, 27.
 Villa Dominica, Villa Dominc. — *Villedommange*, 13, 26.
 Villa in Tardano. — *Ville-en-Tardenois*, 97.
 Villa Merla. — *Villemerle*, 23.
 Villare. — *Villers-aux-Nauds*, 17.
 Villare. — *Ville-en-Selve*, 22.
 Villare Asinorum. — *Villers-aux-Nauds*, 21.
 Villare Asnenun. — *Villers-aux-Nauds*, 17.
 Villare in Silva. — *Ville-en-Selve*, 22.
 Villare in Tardonio. — *Villers-sur-Fère*, 97.
 Villa super Rotondam. — *Ville-sur-Retourne*, 27.
 Villetta. — *Villette*, 91.
 Vindonissa. — *Venderesse*, 38.
 Vonciacus (pagus). — *Le pays de Voncq*, 102, 104, 106.
 Vongensis (pagus). — *Le pays de Voncq*, 100-110.
 Vongum. — *Voncq*, 6, 107.
 Vontinsis (pagus) ou Voncinsis. — *Le pays de Voncq*, 106.
 Vonzense (castrum). — *Voncq*, 107.
 Vonzensis (pagus) ou Vonzisus. — *Le pays de Voncq*, 58, 104.
 Vouzi. — *Vouziers*, 100-101.
 Vozinsis (pagus). — *Le pays de Voncq*, 107.
 Vuncum. — *Voncq*, 77, 108.
 Vungus vicus. — *Voncq*, 100.
 Warmerii Villa. — *Warmeriville*, 21.

II.

NOMS MODERNES.

- Acy. — *Atsetum*, 28.
 Aguilcourt. — *Aculiaca Curtis*, 112.
 Aigny. — *Adenaium*, 116.
 Aisne, rivière, 30, 33, 82. — *Axina*, 11. *Asnia*, 54. *Azona*, 102.
 Allicourt. — *Alleicurt*, 59.
 Annelles, 30. — *Anesia*, 28.
 Anthenay, 95. — *Antenaium*, 91, 98.
 Aougny. — *Avennaium*, 91.
 Aoust. — *Augusta*, 72.
 Arches, 40, 131. — *Archetae*, 5, 72. *Archiae*, 45.
 Arches (doyenné d'), 3, 81.
 Arcy-Sainte-Restitue. — *Arselum*, 94.
 Ardeuil. — *Arbidogilum*, 19.
 Ardre, rivière, 31, 33, 97. — *Arida*, 19.
 Argonne, 1.
 Arnicourt, 84.
 Asténois, 54. — *Pagus Stadunensis*, 2, 127. *Comitalus Stadiniensis*, 127.
 Attigny, 109.
 Attigny (doyenné d'), 3, 5, 8, 9, 32, 108.
 Aubigny, 65.
 Auboncourt-lès-Vauzelle. — *Abbonis Curtis*, 77.
 Auge. — *Olcia*, *Ogiac*, *Oggeium*, 70.
 Aulnay, en Tardenois, 93.
 Aulnoys (les), 30. — *Alnidum*, 24.
 Aumenancourt. — *Alamannorum Curtis*, 18. *Alamannorum Curtis*, 25.
 Auth. — *Altrum*, 103.
 Autrécourt, 60.
 Avaux. — *Avalli*, *Avelli*, 79. *Aviell*, 79.
 Avègres. — *Arrega*, 106.
 Avenay. — *Avennacum*, 25.
 Balham, 84. — *Balatonium*, 64, 71.
 Balœuvre, 90.
 Bannogne. — *Sanctus Simon*? 76.
 Bar. — *Bairum*, 103.
 Bar, rivière. — *Bair*, 38, 103.
 Barbaize. — *Berbacis*, 67.
 Barby. — *Balheim*, 79.
 Baslieux. — *Ballioli*, 87.
 Bayon. — *Baconi villa*, 91.
 Bazoches (doyenné de), 9, 97, 98.
 Beaumont-en-Argonne, 61.
 Begny, 84. — *Beteneium*, 79.
 Belzy, 65.
 Berméricourt. — *Bromerii Curts*, 15.
 Bétheniville (doyenné de), 3, 9, 30, 33.
 Bézannes. — *Bizennoe*, 23.
 Biesme, rivière. — *Biumma*, 54. *Blena* pour *Blema*, 52.
 Binson (pays de). — *Pagus Bagen-senensis*, 30, 98.
 Blombay. — *Blandibacius*, 72.
 Bogny. — *Boviniacum*, 69.
 Bouclenay. — *Burdenacum*, *Burdenium* pour *Burclenacum*, *Burclenium*, 22.
 Boujacourt, 31. — *Burgerti Cortis*, 25.
 Boulenson. — *Bulentio*, 78, 108.
 Braisne. — *Brana*, 94.
 Braux. — *Braquae*, 5.
 Braux (doyenné de), 3, 8.
 Breuil-sur-Vesle. — *Broilum*, 16.
 Brevilly. — *Breveleiacum*, 89.
 Brienne, 30. — *Briantia*, 16.
 Brières. — *Briodrum*, 77, 108.
 Burigny. — *Buriniacum*, 27.
 Buzancy (doyenné de), 5, 9.
 Castrice (pays de). — *Pagus Castricensis*, 34-46, 125. *Pagus Castrensis*, 35, 36, 38. *Castrilum*, 35, 37.
 Castrice (comté de), 41-42.
 Cauroy-lès-Hermonville. — *Colredum*, 20.
 Cauroy-lès-Machaut, 32.
 Cernay-en-Dormois, 53.
 Cernay-en-Dormois (doyenné de), 3, 9, 53.
 Cernion, 65.
 Cerseuil, 30. — *Cersoilum*, 23.
 Cesse. — *Secta*, 59.
 Chagny. — *Caniaca villa*, 104-105.
 Chambrecy, 31. — *Camarciacum*, 19. *Cambreceium*, 25.
 Champagne (archidiaconé de), 3.
 Chardeny. — *Cardeneium*, 78, 108.
 Charleville, 73.
 Charleville (doyenné de), 5, 8.
 Charroué, 84.
 Chartreuse. — *Cartobra*, 89.
 Château-Porcien, 81. — *Castellum*, 75. *Castrum Portuense*, 83. *Castellum in Porcianis*, 85.
 Châtel, près Cornay, 124. — *Castrum juxta Quarnahum*, 54.
 Châtelet (le). — *Castellare*, 45.
 Châtelet (doyenné du), 3, 5, 8, 30, 81, 109.
 Châtelet (le), près Mézières. — *Castricum*? 44.
 Châtillon-sur-Marne (châtellenie de), 91.

- Châtres, auj. Arpajon. — *Castra*, 34.
 Châtres (pays de). — *Pagus Castrensis*, 34.
 Chaudion. — *Caldio*, 73.
 Chaumont-Porcien, 89, 129-130.
 Chaumuzy. — *Calmisciacum*, 21.
 Chébéry. — *Chaherei*, 54.
 Chennery. — *Chenereium*, 55.
 Chénoy-en-Dormois (le), 53.
 Chéry, 7.
 Chesne (doyenné du), 5, 9.
 Chêtres. — *Castra*, 105.
 Chevières. — *Cavera*, 49.
 Chézy-lès-Bisseuil. — *Insula Calzeta, Cazelus*, 116.
 Chilly. — *Gehillis, Gestilis*, 65.
 Cliron, 84.
 Concevreux. — *Curtis Superior*, 93.
 Condé-sur-Marne. — *Condale*, 113.
 Condes. — *Conda, Cunda*, 114.
 Contreuve, 32.
 Cornay, 134. — *Quarnatum*, 54.
 Coucy. — *Codictacus*, 105.
 Coulommès. — *Columnae*, 20. *Columna*, 23. *Columpnae*, 28.
 Coulonges, 95.
 Coulumeulx. — *Colomelli*? 27.
 Courtisols. *Curtis Acutior*, 112.
 Courville, 31-32. — *Curba Villa*, 26, 89, 90.
 Crescy. — *Crisciacum*, 103.
 Crugny, 32, 97. — *Cruciniacum*, 88, 90. *Crusnelum*, 26.
 Cuchery. — *Corcheracum, Corcheretum*, 92.
 Cuiry-lès-Yviers. — *Curiacum*, 69.
 Cuvelle (la), ruisseau. — *Altrum*, 103.
 Deville, 84.
 Dizy. — *Distacum*, 12.
 Domely, 84.
 Donchery, 42. — *Doncherium*, 35, 38.
 Dormois (le), 7, 46-57. — *Pagus Dulcomensis*, 46, 128. *Pagus Dolumensis*, 49, 50. *Pagus Dulmensis*, 49, 51. *Dulmintacus*, 52.
 Dormois (comté de), 55-56.
 Dormoise (la), 57.
 Doullon, 57.
 Douzy. — *Duziacus*, 58.
 Dravégny, 95. — *Villa Draviniaca*, 88.
 Dricourt, 33.
 Dun, 57. — *Dunum*, 52, 127.
 Dun (doyenné de), 3, 5, 53.
 Ecle, 65.
 Ecly, 84, 85. — *Esceleis*, 73.
 Ecueil. — *Scoilum*, 21.
 Epernay. — *Sparnacum*, 20, 23.
 Epernay (doyenné d'), 3, 8, 30.
 Epinonville. — *Spanulfi Villa*, 54.
 Etalles, 65.
 Fagnières, 7.
 Falaise. — *Fallesia*, 106.
 Fère-en-Tardenois, 86, 94, 95.
 Fère-en-Tardenois (doyenné de), 9, 97.
 Fismes, 32, 97. — *Fines*, 20. *Martyrium sanctae Macrae*, 20. *Cella Sanctae Magrae*, 32, 87.
 Fismes (châtellenie de), 94.
 Fismes (doyenné de), 5, 8.
 Flaignes, 65.
 Fleury-la-Rivière. — *Floriacum*, 15; — *Floreium*, 25.
 Fleury-le-Petit. — *Floreium*, 116.
 Fontaine-en-Dormois, 53.
 Fresnes. — *Frigilum*? 15.
 Froidmont (forêt de), 40. — *Silva quae Frigemons appellatur*, 74.
 Gaumont. — *Godulfi Mons*, 76.
 Germigny-lès-Machaut, 32. — *Germiniacum*, 11, 13, 21, 28.
 Gesnes. — *Jeinae*, 54.
 Givron, 84.
 Grandhan. — *Grandus Campus*, 51.
 Grandpré (comté de), 56, 128.
 Grandpré (doyenné de), 3, 5, 9, 53.
 Grève (la), 84.
 Grivy. — *Gravietum*, 77, 108.
 Gruyères, 40. — *Grueriae*, 74.
 Gueux. — *Gothi*, 19.
 Guignicourt. — *Givincurt*? 67.
 Harcy, 84.
 Hardoye (la). — *Alderegia*, 67.
 Haudrecy, 84.
 Hautvillers. — *Allum Villare*, 12.
 Herbigny, 84.
 Hermonville (doyenné de), 3, 5, 8, 9, 30, 97.
 Heutréguville. — *Hildrisei Villa*, 25.
 Houdelimont (bois de), 68.
 Houdely? — *Odiliacum*, 68.
 Houé (bois du). — *Silva quae dicitur Doeletz*, 59.
 Igny. — *Igniacum in Tardano*, 95.
 Isles-sur-Suippe. — *Isla*, 24; *Insula super fluvio Suppia*, 117.
 Ivoy (pays d'), 7.
 Jouaignes. — *Juviniacum*? 92.
 Jouy. — *Gaugiacum*, 18.
 Justine. — *Justina*, 80.
 Justine (doyenné de), 3, 8, 81.
 Lagery, 95. — *Lageretum*, 91.
 Laifour, 84.
 Launois. — *Alnetum*, 85.
 Launois (doyenné de), 3, 8, 81.
 Laval-Morancy, 65.
 Lavanne (doyenné de), 3, 8, 30.
 Leffincourt, 32.
 Lépron, 65.
 Lhuys. — *Luniacum* pour *Luviacum*? 92.
 Lion-devant-Dun. — *Leo*, 54.

- Liry (ruisseau de). — *Fluvius Bepropicus*, 103.
 Lobbe (la), 85.
 Logny, 65, 84.
 Longeville. — *Longavilla*, 96.
 Lor. — *Laurum*, 79.
 Ludes. — *Lucida*, 14.
 Luthernay. — *Noilernacum*, *Nocturniacum*, 26.
 Machaut, 32.
 Malmy-en-Dormois, 53.
 Manre, 56.
 Maranwez. — *Malinum Wadum*, 80.
 Marby, 65.
 Mardeuil. — *Merdolt*, 23.
 Marlemont. — *Mellomons*, 65.
 Marne, rivière. — *Materna*, 12. *Matrona*, 113.
 Mars-sous-Bourcq. — *Medarcum*, 77, 108.
 Marzella. — *Marzelle*, 17.
 Maubertfontaine, 65.
 Mazures (les), 84.
 Meix d'Orbais (rue du), à Reims. — *Mansus Orbacensis*, 28.
 Memont, 84.
 Méry, 32, 97. — *Meriacus in Tarduno*, 96.
 Meuse, fleuve. — *Mosa*, 36.
 Mézières, 40, 42, 43. — *Maceriae*, 36.
 Mézières (doyenné de), 3, 9, 40, 81.
 Moiremont. — *Maurimons*, 55.
 Montagne (la), 1.
 Montagne (doyenné de la), 3, 8, 9, 30, 97.
 Monblainville. — *Monblainvilla*, 54.
 Montcornet (baronnie de), 84-85.
 Montcy-Notre-Dame et Montcy-Saint-Pierre, 4.
 Montfaucon. — *Mons Falconis*, 50, 51.
 Mont-lès-Courville, 32. — *Mons*, 89.
 Montméliant, 84.
 Mont-Notre-Dame. — *Mons Sanctae Mariae*, 90, 92. *Mons Beate Marie*, *Mons Beate Marie Magdalene*, 99. *Tardunum*? 99.
 Mont-Olympe (le), 44.
 Mont-Saint-Martin (Aisne). — *Mons Sancti Martini*, 92.
 Mont-Saint-Martin (Ardennes), 32.
 Mont-Saint-Remy, 33.
 Mouzon, 60. — *Mosomagus*, 6, 60. *Mosomum*, 60.
 Mouzon (châtellenie de), 61.
 Mouzon (doyenné de), 3, 5, 9, 58, 60.
 Mouzonnais, 58-62. — *Pagus Mosomagensis*, *comitatus Mosminis*, 58.
 Mutigny. — *Mutiniacus*, 14.
 Mutry, 96.
 Nanteuil (Ardennes), nommé à tort Nanteuil-la-Fosse, 84.
 Nanteuil-la-Fosse (Marne), 31. — *Nantolium*, 21. — *Nantolium in Tarduno*, 96.
 Nesles, 96.
 Neuilly-Saint-Front (doyenné de), 97.
 Neuville-lès-Wassigny (la), 86.
 Neuville (la). — *Nova Villa de Monte Remensi*, 10.
 Neuvizy. — *Nivisriae*, 69.
 Novion-Porcien, 85, 86.
 Oliviers (les), 65.
 Olizy, 96.
 Omois, pays. — *Pagus Otmenis*, 30, 98.
 Omont. — *Altus Mons*, 48, 73, 129. *Osmons*, 110.
 Omont (châtellenie d'), 110.
 Onrezy. — *Hunrezetum*, 21.
 Orquigny, 96, 98.
 Oulchy (doyenné d'), 97, 98.
 Pars. — *Pars*, 92.
 Passy, 95.
 Pauvre, 33.
 Perthes, 30. — *Perthae*, 106.
 Perthois, pays. — *Pagus Perthinsis*, 72.
 Plenoy. — *Plerinacum*? 64, 71.
 Poilly. — *Pavilleum*, 91.
 Pontfaverger. — *Pons Fabricatus*, 24.
 Porcien, 31, 63-86. — *Pagus Porcensis* ou *Porcinsis*, 7, 69, 72, 73, 75, 80, 129. *Pagus Portensis* ou *Portinsis*, 72. *Pagus Porcianus*, 66. *Pagus Porciensis*, 74. *Pagus Portuensis*, 74. *Pagus Porcinensis*, 68, 69, 70. *Pagus Porticensis*, 73.
 Porcien (comté de), 2, 83 et ss.
 Port-sur-Saône. — *Portus Abucini*, 63.
 Port-sur-Saône (pays de). — *Pagus Portensis*, 63.
 Potées (bois des). — *La forest de Chavigny*, 65-66.
 Potées (terre des). — *Terra de Potestalibus*, 63.
 Pouilly-sur-Meuse, 127.
 Pourcy. — *Porcelum*, 21.
 Pouron. — *Poirumnum*, 59.
 Presles. — *Pratellae*, 21.
 Prez, 65.
 Prouilly, 32, 97. — *Proviliacum*, 14, 31, 93.
 Puisieulx. — *Puteoli*, 23.
 Py, rivière. — *Pidum*, 25.
 Quatre-Champs, 53. — *Quatuor Campi*, 52, 77, 108.
 Quilly. — *Cullcium*, 27.
 Raillicourt. — *Raheri Curtis*; *Rovericurt*? 68.
 Raincien. — *Pagus Remtianus*, 10.
 Raucourt. — *Radulfi Curtis*, 68.
 Reims (archidiaconé de) ou grand archidiaconé, 3.
 Reims (doyenné de), 4, 8, 30.

- ... *Curis*,
... *Remeliacum*
... *Remensis*,
... *Remensis*, 10.
... *Remensis*, 80.
... *Retest*, 83, 131.
... *Retest*, 32, 83-84, 110.
... *Regtestensis*, 131.
... *Regtestensis*, 3, 8.
... *Regtestensis*, 27.
... *Rilugtagum* ou
... *Riguliagum*, *Reguliaca villa*,
102.
Rimogne, 85.
Riz (forêt de). — *Foresta de Rée*, 94.
Rogerchamp, 65.
Romain. — *Romana* ou *Romani*, 26.
Romigny, 96. — *Ruminiacum*, 87.
Rosnay. — *Rodenaum*, 26.
Rouvroy-en-Dormois, 53.
Rumigny (doyenné de), 3, 8, 81.

Sachière (la), 68.
Saint-Aignan. — *Locium*? 38, 39.
Saint-Fergeux, 85. — *Sanctus Fer-*
gillus, 76.
Saint-Germainmont (doyenné de),
3, 8, 81.
Saint-Gilles. — *Aciniacum*? 32, 89.
Aciniacum? *Sanctus Egidius apud*
Aceyem, *Aceyem Sancti Egidii*, 89.
Saint-Juvin, 124.
Sainte-Marie-à-Py. — *Sancta Maria*
ad Pinum, 25.
Saint-Memmie, 7.
Saint-Nicolas-du-Port (pays de). —
Pagus Portensis, 63.
Saint-Pierremont (ruisseau de). —
Altrum, 103.
Sarcy, 96. — *Sarciacum*, 88.
Savigny-sur-Ardre, 32, 97. — *Sari-*
nelum, 91.
Say. — *Saidis*, 104-105.
Sécheval, 85.
Selles. — *Salae*, 24.
Semide, 32.
Senuc. — *Sindunum*, 50-51.
Seraincourt. — *Sigerauni Curtis*, 76.
Sergy, 96.
Seringes. — *Caringae*, 91.
Sery, 85, 86.
Seuil, 30. — *Sedolium*, 28.
Sominarnc. — *Arna*, 105.
Sonnmauthe. — *Summa Altera*, 103.
Sommepey. — *Pidum*, *Summapinus*,
24.
Sommesois. — *Summa Sibi*, 117.
Son, 85.
Stenay. — *Satanacum*, 127.
Sugny. — *Sugneium*, 77, 108.
Suippe, rivière. — *Supia*, 11; *Sup-*
pia, 20, 117.

Taizy, 85.
Tardenois, 31, 86-100. — *Pagus Tar-*
dunensis, 87. *Pagus Tardunensis*,
93. *Pagus Tardunensis*, *pagus Tar-*
dunensis, 8, 88, 89, 90. *Terdunensis*,
90. *Tardunetum*, 94. *Tardunum*,
95, 97. *Tardunum*, 96. *Tardunum*,
97.
Tardenois (archidiaconé de), 9, 97.
Terron-sur-Aisne. — *Terrunc*, 11-12.
Thiérache, 1.
Thin-le-Moutier. — *Tignum*, 75.
Thugny, 30. — *Todiniacum*, 28;
Tudiniacum, 64-70.
Tincourt, 30. — *Tancorum*, 24.
Tingueux. — *Tancauda*, 20. *Tende-*
caudae, 23.
Tourcelles. — *Torsillae*, 77, 108.
Tours-sur-Marne. — *Turcum*, 16.
Trois-Puits. — *Tres Putei*, 23.

Unchair. — *Unum Carrum*, 26.

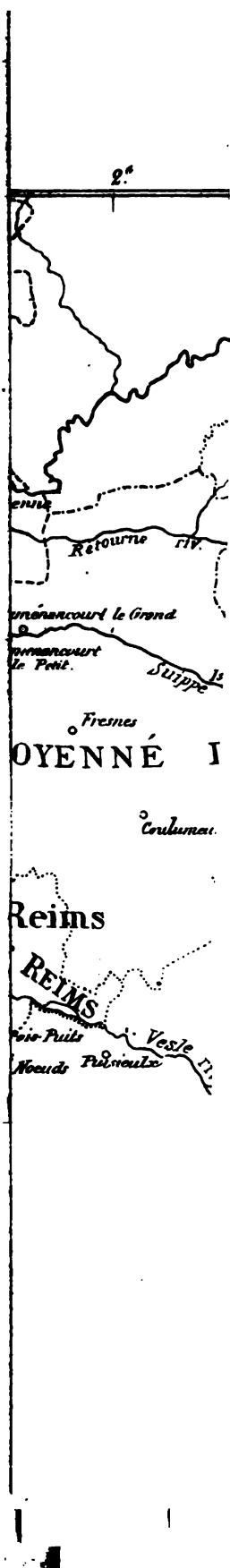
Vallage (doyenné du), 5, 8.
Varennes (doyenné de), 5, 9.
Vauciennes, 30. — *Velciana*, *Ven-*
cenae, ou plutôt *Vencenae*, 26.
Vaudétrée. — *Vallis Strataluc*, 101.
Vaux, 65.
Venderesse. — *Vindonissa*, 38.
Vendeuil. — *Vendorum*, 26.
Ventelay. — *Ventilais*, 16. *Vente-*
laim, 26.
Venteuil, 30. — *Ventoilum*, 25.
Verdun (comté de), 51-55.
Verdun (diocèse de), 48.
Verreries (les). — *Vereires*, 54.
Vesle, rivière. — *Vidula*, 19.
Vesle (doyenné de), 3, 8, 30.
Veil-Saint-Remy. — *Vicus in pago*
Castricensi, 37, 39. *Vicus in Por-*
tensi, 64, 71. *Vicus Sancti Remigii*, 37.
Vienne-la-Ville. — *Viasna*, 54.
Vienne-le-Château, 56. — *Vienna*,
52, 54.
Vieux-Pont. — *Grandis Pons*, 102.
Villaines, 65.
Villedommange. — *Villa Dominica*,
13. *Villa Dominica*, 26.
Ville-en-Selve, 17. — *Villare*, *Vil-*
lare in Silva, 22.
Ville-en-Tardenois, 86, 96. — *Villa*
in Tardano, 97.
Villemorle. — *Villa Merta*, 23.
Villers-aux-Nœuds. — *Villare*, *Vil-*
lare Asnenum, 17. *Villare Asino-*
rum, 21.
Villers-sous-Châtillon, 97, 99.
Villers-sur-Fère, 97. — *Villa in*
Tardano, 87.
Ville-sur-Retourne, 33. — *Villa*,
Villa super Rotondam, 27.
Villette, 32, 97. — *Villetta*, 91.
Voncq. — *Vungus vicus*, 100. *Vongum*,
6, 107. *Vuncum*, 77, 108. *Castrum*
Vonzense, 107.

Voncq (pays de), 100-110. — *Pagus Vongensis*, 100-102. *Pagus Ungensis*, 104. *Pagus ou comitatus Vontiacus*, 102. 104-106. *Pagus Vonzensis*, 58, 104. *Pagus Vontinsis*, 106. *Pagus Vonzisus*, 104. *Pagus Vozinsis*, 107.
Vouziers. — *Vouzi*, 100-101.
Vrigny. — *Verniacum*, 20.
Wagnon, 85.
Warmeriville. — *Warmeri Villa*, 24.
Wartigny, 85.
Wasigny, 85.
Wassy. — *Vassiacum*, 106.
Yoncq. — *Odunt*, 59.

TABLE.

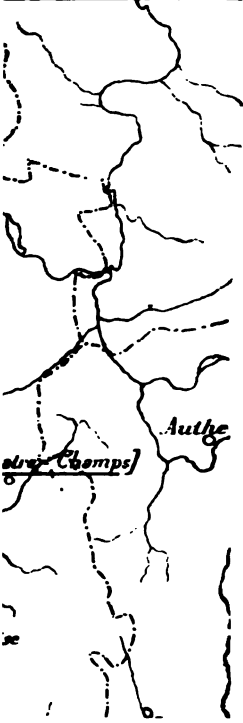
LES PAGI DU DIOCÈSE DE REIMS.

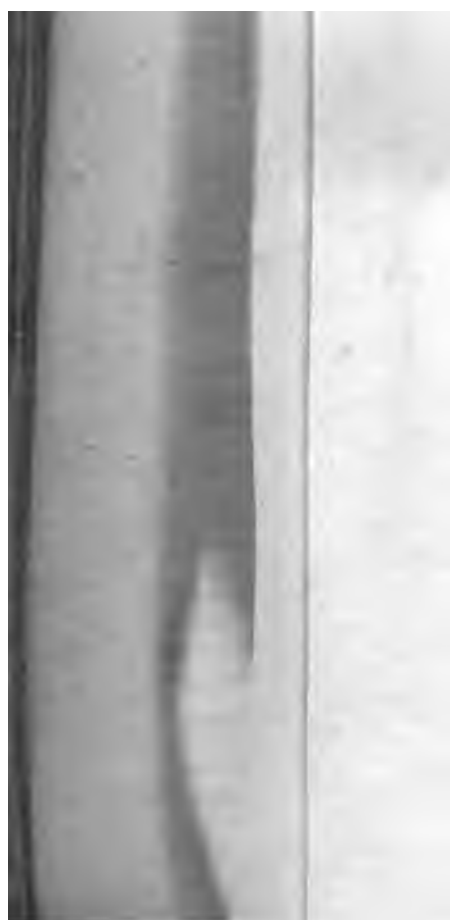
| | |
|--|-----|
| INTRODUCTION | 1 |
| Chapitre 1 ^{er} . — Le Rémois (<i>pagus Remensis.</i>) | 10 |
| Chapitre II. — <i>Pagus Castricensis.</i> | 34 |
| Chapitre III. — Le Dormois (<i>pagus Dulcomensis.</i>) | 46 |
| Chapitre IV. — Le Mouzonnois (<i>pagus Mosomensis.</i>) | 58 |
| Chapitre V. — Le Porcien (<i>pagus Porcensis.</i>) | 63 |
| Chapitre VI. — Le Tardenois (<i>pagus Tardinensis.</i>) | 86 |
| Chapitre VII. — Le pays de Voncq (<i>pagus Vongensis.</i>) | 100 |
| APPENDICE A. — Du polyptyque de l'abbaye de Saint-Remy de
Reims | 111 |
| I. De l'âge du polyptyque. | 111 |
| II. Restitution du chapitre X du polyptyque | 117 |
| APPENDICE B. — La chronique de Mézières. | 123 |
| TABLE DES NOMS DE LIEUX | 135 |
| I. Noms anciens. | 135 |
| II. Noms modernes | 139 |





2° 15'







le Kilométrique ($\frac{1}{320.000}$)



elle Kilométrique ($\frac{1}{320.000}$)



DU GENRE ÉPISTOLAIRE
CHEZ LES
ÉGYPTIENS DE L'ÉPOQUE PHARAONIQUE.

PAR

G. MASPERO

**RÉPÉTITEUR DE LANGUE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES
A L'ÉCOLE DES H^{TES} ÉTUDES.**



PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK

(F. VIEWEG.)

RUE DE RICHELIEU, 67.

1872.

INTRODUCTION.

Il n'y a pas longtemps encore, mainte personne, j'entends des plus instruites, aurait été fort étonnée de trouver réunis en tête d'un ouvrage ces deux mots *Egypte* et *Littérature*. Le public et la meilleure partie des savants étaient disposés à croire que la découverte de Champollion avait des fondements certains et présentait à la critique des garanties sérieuses; mais on n'admettait pas volontiers qu'il y eût une littérature égyptienne autre que celle des Alexandrins. Les écrivains grecs, si prodigieux d'éloges, si pleins d'admiration pour la terre antique des Pharaons, ne parlent jamais de poèmes, de romans, de traités philosophiques rédigés en caractères hiéroglyphiques: c'était là pour bien des gens une sérieuse raison de douter. S'il y avait eu dans les temples de Memphis, d'Héliopolis ou de Thèbes quelques œuvres littéraires, les anciens n'auraient pas manqué de les connaître et de les citer.

Et pourtant, malgré le silence des anciens, cette littérature existe: grâce aux travaux de MM. de Rougé, Brugsch, Goodwin, Birch, Chabas et des savants qui ont suivi leurs traces, elle revit parmi nous. Malgré les ravages du temps et la barbarie des Arabes, nous possédons aujourd'hui une véritable Bibliothèque: chaque jour amène la découverte de nouvelles richesses et la publication de morceaux inconnus, qu'a sauvés de la destruction le zèle des Egyptologues. J'avais essayé de réunir en un seul volume et d'analyser tous ces fragments et mon travail était déjà presque terminé, quand les derniers événements sont venus le suspendre. Détourné de mes études par les nécessités du service militaire, j'ai dû me borner à choisir

entre les diverses parties de mon ouvrage, celle qui m'a paru la plus neuve et la plus intéressante : c'est celle-là que je présente à la Faculté des Lettres comme thèse pour le Doctorat.

L'Égypte grecque nous avait d'ailleurs préparé aux surprises que nous réservait l'Égypte Pharaonique. Depuis le jour où Show publia pour la première fois un papyrus grec et révéla à l'Europe étonnée quelle mine précieuse de documents gisait ignorée dans les sables du désert,¹ l'Égypte n'a pas cessé de nous rendre chaque année de nouvelles richesses. Ce sont d'abord les papiers d'état, rescrits royaux, pétitions,² réclamations,³ toutes les paperasses des administrateurs ptolémaïques et impériaux, puis les pièces d'intérêt privé, comptes de ménage et de cuisine nous donnant la dépense d'une famille en vêtements, combustibles, denrées alimentaires,⁴ contrats de rente et d'achat,⁵ reçus, actes d'enregistrement et d'ordonnancement,⁶ récits de songes,⁷ recueils de recettes magiques,⁸ cahiers de notes;⁹ enfin, les papyrus littéraires trop peu nombreux, mais importants encore, puisqu'ils nous ont rendu plusieurs discours d'Hypéride, un long fragment du lyrique Alcman¹⁰ et les morceaux d'une récitation de l'Iliade antérieure à la récitation que nous possédons aujourd'hui.¹¹

Les débris de la correspondance privée ne tiennent point dans ces fragments d'époque ptolémaïque une place aussi considérable que dans les fragments de l'ancienne littérature égyptienne; et le peu qui nous en est resté n'est pas souvent pour charmer les personnes habituées aux élégances du grec clas-

1. *Charta Papyracea graece scripta musei Borgiani Velutris*, 1788.

2. *Papyrus du Louvre* N° 15, 22, 23, 24, 26, 29, 33, 35, 38, 39.

3. Id., *Papyrus* N° 25.

4. *Papyrus du Louvre* N° 52—59, 60 bis; *Papyrus Sakkinis*.

5. *Contrat de Casati*; *Papyrus du Louvre* N° 17, 21, 21 bis, 21 ter; *Papyrus Jomarol*.

6. *Papyrus du Louvre* N° 15 bis; 67, 69.

7. *Papyrus du Louvre* N° 50, 51; *Papyrus C de Leyde*.

8. *Papyrus I*, 384, 396, de *Leyde*. Cfr. Reuven, *Lettres & I*, p. 4—36; 147—151.

9. *Papyrus* N° 1 du Louvre.

10. Egger, *Mémoire sur quelques fragments de Papyrus grecs*.

11. *Papyrus du Louvre* N° 3, 3 bis.

sique. Sans doute, les gens de pure race hellénique, instruits à l'Ecole d'Alexandrie ou près des rhéteurs qui étaient venus établir leur école dans les vieilles cités égyptiennes, parlaient et écrivaient leur langue sans omettre aucune de ses formes, ni violer aucune de ses règles. Mais le gros de la population, Egyptiens, Syriens, Arabes à peine hellénisés, ou les Grecs de basse classe qu'un long contact et des alliances répétées avec l'ancienne population avait rendus à moitié barbares, se trouvaient mal à l'aise en présence des raffinements de la langue et la parlaient à l'Egyptienne, c'est-à-dire, fort mal : leur orthographe et leur prononciation n'avaient souvent que des rapports fort éloignés avec l'orthographe et la prononciation véritable des mots ; leur syntaxe aurait étonné Démosthènes au dernier point. Les papyrus du Louvre nous ont conservé mainte lettre dont aucune traduction même fautive à dessein, ne saurait rendre l'aspect étrange. Un certain Ammonios qui s'appelle lui-même Ammoni écrit à sa sœur :

Ἀμμώνι Ταχνομι ¹ τῇ ἀδελφῇ πολλὰ χαίρειν.

Πρὸ μὲν πάντων εὐχόμε σε ὑγιαίνειν, ² καὶ τὸ προσκύνημά σου ποιῶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν· ἀσπάζομαι πολλὰ τὸν ἀγαθώτατόν μου υἱὸν Λέων. ³ Κομφῶς ἔχω καὶ τὸν ἵππον μου ⁴ καὶ Μέλας. Μὴ ἀμελήσεις ⁵ τῷ υἱῷ μου. Ἀσπάζομαι Σένκρις καὶ ⁶ ἀσπάζομαι τὴν μητέρα ⁷ σ[ον]. Ἀσπάζομαι Παχνομι ὁμ[οίως] καὶ Παχνομι νεώτερος. ⁸ Ἀσπάζομαι Π...ως καὶ Ἀμενώδη.

1. La forme égyptienne de ces deux noms serait :  Ἀμμώνιος, Amenī et  Τάχνομι-τ, celle qui appartient au dieu  χνῦμ.

2. "Ευχομαί σε ὑγιαίνειν.

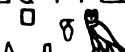
3. Λέοντα.

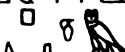
4. Καὶ ὁ ἵππος μου.

5. Ἀμελήσης.

6. Καὶ.

7. Μητέρα.

8. La forme égyptienne de ces deux noms est  Pu-χνῦμι, celui qui appartient à  χνῦμ, et  Pu-χνῦμι p-s'era, Puchnumi le cadet.

Pu-χνῦμι, celui qui appartient à  χνῦμ, et  Pu-χνῦμι p-s'era, Puchnumi le cadet.

Γόργενσον τῇ νύῃ μου, ἕως ἀπελθῶμεν εἰς τὸν τόπον μου.
 Ἐὰν ἀπελθῶ εἰς τὸν τόπον καὶ ἰδῶ τὸν τόπον, πέμψω ἐπὶ[σε]
 καὶ ἐλεύσῃ... εἰς Πηλούσιν καὶ ἐλεύσομαι ἐπὶ σε εἰς Πηλούσι.¹
 Ἀσπάζομαι Στεχὲς Παχράτον.² Ἀσπάζομαι Ψενμῶνθα καὶ
 Πάτων. Ἐὰν μάχουσιν μετέσον³ οἱ ἀδελφοί σου, ἐλθὲ εἰς [τὸν
 οἶ]κόν μου καὶ κάτισον ἔς ἰδῶμεν⁴ τί μέλλομεν ποιεῖν. Μὴ
 ἀμηνήσις⁵ γράψον μοι περὶ τῆς σωτηρίας σου καὶ τοῦ υἱοῦ
 μου γόργενσον μετὰ τοῦ χωρίου. Ταύτην τὴν ἐπιστολὴν ἐγράφη⁶
 ἐν Θιμούει τῇ Ἐ φαμενώθ. Ἔτι δύο ἡμέρας ἔχομεν καὶ φθάσο-
 μεν εἰς Πηλ[ού]σι. Ἀσπάζεστε ἡμᾶς Μέλας πάντες κατ' ὄνομα.⁷
 Ἀσπάζομαι Ψενχνουμὶ υἱὸς Ψεντερμούτ.⁸

⁹ Ἐρῶσθαι σε εὖχομαι.¹⁰

«Ammoni[os] à Tachnoumi sa sœur, bien le bonjour.»

«Avant tout, je prie Dieu que tu te portes bien et je fais un
 proscynème pour toi chaque jour. J'embrasse beaucoup mon
 très cher fils Léon. Je vais superbement et mon cheval aussi et
 Mélas; ne néglige pas mon fils. J'embrasse Sencris et j'em-
 brasse ta mère. J'embrasse Paxnoumi également et Paxnoumi
 le cadet. J'embrasse P... ôs et Amenothis. Occupe-toi de mon
 fils jusqu'à ce que nous nous en allions à mon endroit. Quand
 je m'en irai dans mon endroit et que je verrai mon endroit,
 j'enverrai vers toi et tu viendras [aussi] à Péluse et je viendrai
 vers toi à Péluse. J'embrasse Steches, fils de Paxrúd. J'em-
 brasse Psenmonthis et Patôn. Si tes frères se querellent avec

1. Πηλούσιον.

2. Je ne connais pas l'équivalent égyptien de Στεχὲς; celui de Παχρά-
 τος est  Pû-chrúd, l'enfant.

3. Μάχουσι μετὰ σου.

4. Καὶ κάθησον ἕως ἰδῶμεν.

5. Ἀμηνήσις.

6. Αὕτη ἡ ἐπιστολὴ ἐγράφη.

7. Ἀσπάζεται ὑμᾶς Μέλας πάντας.

8. Voici la forme égyptienne de ces noms :

Ψενχνουμὶ, le fils de Xnám;  Pse-n-nûlter-mûl, le fils
 de la divine mère.

9. Ἐρῶσθαι.

10. Papyrus grecs du Louvre N° 18; Pl. XXII, p. 232—233.

toi, viens à ma maison et demeure jusqu'à ce que nous voyons ce qu'il convient de faire. Ne néglige rien ; écris-moi au sujet de ta santé et de celle de mon fils ; occupe-toi du champ. Cette lettre a été écrite à Thmouïs le 6 de Phamenoth. Nous avons encore deux jours, puis nous irons à Péluse. Mélas vous embrasse tous nominativement. J'embrasse Psenynoumi fils de Psentermouth.»

« Je prie que tu sois en bonne santé. »

Pour peu qu'on veuille bien comparer cette lettre aux lettres de l'époque pharaonique citées tout au long dans ce mémoire, on ne pourra s'empêcher de remarquer combien égyptienne elle est de composition et de forme. C'est la même manière de commencer par une prière, la même façon de diviser la pensée en une foule de petites phrases placées l'une à côté de l'autre sans liaison grammaticale et presque sans suite : on pourrait traduire en égyptien cette lettre, sans avoir à changer une seule tournure ou la forme d'une seule idée. Evidemment, l'homme qui écrivait cette lettre n'avait du Grec que la langue, et encore son esprit avait-il tourné à l'Égyptien de telle sorte que la langue elle-même s'était altérée et avait pris un aspect étrange.

Il est à peine besoin de relever ici l'importance historique de ces lettres privées. Peu de pays ont une histoire plus curieuse et plus intéressante que l'est celle de l'Égypte à cette époque. Plus que toutes les autres contrées soumises à la domination grecque par Alexandre, l'Égypte offre alors le spectacle de deux grands peuples et de deux grandes civilisations en présence l'une de l'autre : l'une, illustrée par d'antiques souvenirs, mais comme vieillie en elle-même depuis des siècles, l'autre jeune encore et dotée d'une force d'expansion telle qu'aucun autre peuple n'en a possédé de pareille. Avant les découvertes modernes, on savait bien que ces deux races s'usèrent mutuellement sans pouvoir triompher l'une de l'autre ; mais on ne connaissait aucune des péripéties de leur lutte. Les papyrus grecs nous montrent les deux peuples en contact journalier, et nous font connaître la condition des personnes et l'état des esprits en Égypte, pendant les sept siècles qui s'étendent de l'avènement des Lagides à l'édit de Théodose.

Souvent aussi les circonstances qui ont accompagné la découverte de ces documents leur prêtent un intérêt romanesque. En examinant le contenu d'un cercueil de momie, M. Passalacqua y trouva une lettre encore cachetée, liée sur une palette de scribe.

«Timoxène à Moschion, Salut.»

«M . . . os¹ qui te remet cette lettre est frère de Philon qui est avec l'épistologue Lysis. Veille à ce qu'il ne soit fait aucun tort à cet homme: aussi bien son père est ici, près de Petonouris le second. Ces présentes lui ont été données ainsi que le signe des miens.»

«Bonne santé.»

C'est une lettre de recommandation, mais l'individu, quel qu'il soit, à qui elle fut donnée, ne la remit jamais à son adresse. Il mourut en route, comme il se rendait près de Moschion; la lettre fut ensevelie avec lui, et n'a été ouverte que 2000 ans plus tard, longtemps après la chute des Lagides et la disparition complète des races qui occupaient alors le sol de l'Egypte.²

La valeur littéraire de ces documents est-elle aussi grande que celle des documents hiéroglyphiques correspondants? Non sans doute: la plupart d'entre eux ne sont que des lettres d'affaires écrites au courant de la plume par des gens d'éducation médiocre. En voici un exemple de plus à ajouter à l'exemple cité plus haut:

*Μυρουλλᾶς καὶ Χαλβᾶς ἄραβας (sic) Ἀκούτει τῷ
ἀδελφῷ χαίρειν.*

*Ἀκούσαντες ἐν πόλει τὰ περὶ σου συμβεβηκότα, περὶ τοῦ
πρὸς σε τὴν ἀήδειαν ποιήσαντος (sic), ἤκαμεν εἰς τὸ Σαραπιεῖον
βολάμενοι (sic) συνμίξαι σοι. Ἀκούσαντες δὲ ἐν τῷ μεγάλῳ
Σαραπιεῖῳ ὅντα σε ἔλεγον Σαχμί τοῦ Ἀητοπολίτου. Καλῶς
οὖν ποιήσεις παραγίνεσθαι ἡμῖν εἰς Ποεῖ, ὅτι καταπλεῖν μέλ-
λομεν πρὸς τὸν βασιλέα [ἵνα] ἐπιδοῦμεν (sic) ἔντευξιν περὶ σου
τῷ βασιλεῖ.*

Ἐρῶωσο.

L. Kθ μεσορή Kς.³

1. Lacune du nom propre.

2. Letronne dans le *Catologue de la Collection Passalacqua*, Paris 1826.

3. *Papyrus grecs du Louvre*, p. 316—318.

« Myroullàs et Khalbàs, Arabes, à Dacoutès, le frère, Salut.»
« Ayant appris à la ville ce qui t'est arrivé, au sujet de l'homme qui t'a fait un désagrément, nous sommes allés au Sérapéum, voulant nous aboucher avec toi. Mais ayant appris que tu étais au grand Sérapéum, j'ai parlé à Sakhmi du nome Lètopolite. Tu feras donc bien de venir à nous dans Poi, parce que nous allons nous rendre près du roi pour remettre une pétition à ton sujet au roi.»

« Bonne santé.

L'an XXIX, le 26. Mésori.»

Il n'y a pas là matière à périodes. Celui qui traçait ces lignes ne songeait pas à faire œuvre d'écrivain et à soigner son style : il lui suffisait d'avoir exposé son affaire tant bien que mal.

Aussi bien l'Egypte grecque comme l'Egypte pharaonique avait ses épistoliers de profession qui se piquaient de beau langage. Les grammairiens citent les noms d'un certain nombre de rhéteurs nés ou élevés en Egypte et dont l'œuvre renfermait des recueils de lettres artificielles où des sujets de philosophie ou de rhétorique, des descriptions, des études de mœurs étaient données sous la forme épistolaire. Rien ne nous reste de la plupart d'entre eux qu'un nom et le vague souvenir de leurs ouvrages ; mais les œuvres d'Alciphron qui nous ont été conservées nous donnent une idée fort exacte de la façon dont les Grecs entendaient ce genre. Si j'ouvre au hasard son recueil j'y trouve une lettre du poète Ménandre à sa maîtresse Glycère et la réponse de Glycère,¹ des billets de courtisanes à leurs amants ;² mais non plus comme dans les recueils Egyptiens des préceptes de morale austère, des exhortations à l'étude où l'on vante la supériorité du métier de scribe sur tous les autres métiers. C'est qu'aussi la société et les mœurs ont bien changé depuis l'époque de Sésostris. *Enné*, *Qagabou* ou *Pentàûr* n'auraient plus la vogue avec leurs sermons en forme de lettres : s'ils revenaient au monde, ils seraient rentrés à l'école, en gens d'esprit qu'ils étaient, et ils auraient mis en scène des courtisanes et leurs dupes ; ils auraient raconté la mort de Bacchis et la douleur de

1. Alciphron, *Epist.* II, 3, 4.

2. *Id.*, I, 38.

Ménéclidès, l'avidité de Pétala¹ et de Philumène², les hauts faits de Mégara et de ses semblables,³ le tout en termes choisis et d'un style pimpant, coquet, affété, qui est au style de la grande époque ce que le français de Dorat ou de Gentil-Bernard est au français de Pascal et de Bossuet.

Ainsi, dans l'Égypte grecque aussi bien que dans l'Égypte Pharaonique, on trouve les diverses formes que peut revêtir le genre épistolaire : lettres d'affaires, lettres supposées, pamphlets ou traités en forme de lettres. Je n'ai pas eu la prétention de rechercher et de traduire dans le présent travail tous les fragments de lettres que nous ont transmis les manuscrits hiératiques : je me suis contenté de choisir ceux qui m'ont paru être le plus intéressant et le moins difficile à comprendre. En cela, comme en bien d'autres choses, j'ai été grandement aidé par les travaux de mes devanciers et je ne saurais laisser passer l'occasion de remercier ici MM. Chabas, Birch, Brugsch, Pleyte, Goodwin et de Rougé, et de leur témoigner toute ma reconnaissance pour les services que leurs ouvrages m'ont rendus.

Paris, le 10. Décembre 1871.

G. Maspero.

1. *Id.*, II, 27.

2. *Id.*, I, 18.

3. *Id.*, I, 39.

CHAPITRE I.

DES LETTRES MISSIVES.

Plus d'une fois, en fouillant les ruines, les explorateurs modernes ont trouvé de petits rouleaux de papyrus liés d'un cordon et cachetés d'un sceau d'argile.¹ Au dos, quelques signes hiératiques, à-demi effacés par le temps, laissent lire un nom propre, accompagné de titres religieux ou civils, qui ne nous apprennent rien sur la valeur des documents ainsi retrouvés.² Mais, les rouleaux une fois déployés, le premier coup d'œil nous révèle leur nature : ce sont des lettres familières, des billets d'affaire ou de compliment, écrits et envoyés depuis des milliers d'années. Longtemps perdus, ils sortent de leur oubli séculaire pour dévoiler, à travers les âges, les secrets des particuliers ou de l'Etat, nous initier aux détails intimes de la vie publique ou privée, et mettre sous nos yeux ce que Charron appelait « le tous les jours » d'un grand peuple.

Cet usage des lettres missives, cette faculté de communiquer les pensées, les sentiments, les prières, les ordres du moment à des personnes absentes et de converser avec elles malgré la distance, les Egyptiens l'avaient dès les temps les plus reculés de leur histoire. Parcourez du regard les mille bas-reliefs sculptés dans les tombeaux de l'ancien Empire, et vous y trouverez, entre autres personnages, des scribes occupés à plier des lettres et à les cacheter.³ Ce qu'on usait ainsi de papyrus

1. Letronne, *Papyrus Grecs du Louvre*, p. 408.

2. Leemans, *Description raisonnée des monuments égyptiens du Musée de Leyde*, p. 115—117; Chabas, *Papyrus Egyptiens hiératiques du Musée d'antiquité des Pays-Bas à Leyde*, p. 17—18.

3. Lepsius, *Denkm.* II, 9, 51. 56, a bis.

devait être fort considérable; aussi les gens de mince fortune avaient-ils inventé un moyen de diminuer la dépense qu'entraînait cette consommation journalière. Ils employaient, pour faire des extraits d'auteurs en renom,¹ pour écrire les brouillons de leurs rapports ou de leurs lettres,² les tessons de poterie et les morceaux de bois³ qui leur tombaient sous la main: c'était une ressource qui permettait aux pauvres d'entretenir leur correspondance et d'enrichir leur bibliothèque avec les débris de leur cuisine. Toutefois, si la lettre devait arriver aux mains d'un supérieur ou d'un égal, l'écrivain dédaignait par politesse ce procédé économique et recopiait sur une belle feuille de papyrus le contenu de ses planchettes et de ses tessons. L'épître terminée et dûment cachetée, il y avait plusieurs moyens de la faire tenir, sinon promptement, du moins sûrement, à son adresse. L'état employait, au service des dépêches administratives, des relais de courriers régulièrement établis⁴; les riches envoyaient un des esclaves ou des employés subalternes de leur maison⁵; les gens du commun attendaient patiemment une occasion et avaient recours soit à la complaisance d'un grand qui daignait expédier leurs missives avec les siennes, soit

1. Tels sont les *Ostraca* 5623, 5638 a du *British Museum*, publiés dans les *Inscriptions in the hieratic and Demotic character*, pl. X, XI; les *Ostraca* du Louvre publiés par MM. Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 29) et de Horrack (*Zeitschrift*, 1868, p. 1—6); l'*Ostrakon* Lenormant N° 1.

2. *Ostrakon* Cailliaud publié par M. Chabas (*Zeitschrift*, 1867, p. 37—39).

3. La tradition relative au philosophe Ammonius Saccas cite encore parmi les matériaux employés pour recueillir des notes les omoplates de mouton (Diogène Laërte, VII, 174, *Vie des Philosophes*). On n'a encore retrouvé aucune inscription conservée sur des ossements. Cfr. E. Egger, *Observations sur qqs fragments de poterie antique*, et Apollonius Dyscole, p. 9.

4. Ces facteurs se nomment



dxā-s-u, *wā-s' dt*, porte-lettre (cfr. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 136—137). M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v.

dst), leur donne aussi le nom de *xer-*

ds-t m. à m. avec une lettre:

rd-tl xer dst-t m-dt-t sūten es n Kūsh, suivant lui: *Es kam ein Briefträger an, Seitens des Prinzen von Kūsh*. La traduction exacte est: «On vint avec une lettre de la part du prince de Kūsh.»

5. *Papyrus de Leyde* 360, verso, pl. III, l. 1, 26, 34; pl. IV, l. 10, 19, 22; pl. V, l. 23, etc.

à la bonne volonté d'un ami qui partait en voyage et se chargeait de leurs commissions.¹

Quelques débris à peine ont survécu de cette correspondance officielle ou privée. Une partie, détruite par les anciens eux-mêmes, servit, comme chez nous le vieux papier, à fabriquer du carton²; le reste a subi le sort commun de toute la littérature. Cependant le hasard intelligent a sauvé du naufrage quelques modèles des variétés qu'admet le genre épistolaire: billets, ordres des fonctionnaires, rapports, brouillons de dépêches, notes de travail, nous possédons de tout cela, sinon en abondance, du moins suffisamment pour nous faire connaître la langue et la littérature courantes de l'ancienne Egypte. Quelquefois, ces lettres ont été trouvées encore intactes dans des cassettes qui servaient de bibliothèques³, ou sur le corps de la personne à laquelle elles étaient adressées⁴; plus souvent elles sont venues jusqu'à nous dans des recueils spéciaux formés à diverses époques par les scribes de Thèbes et de Memphis.⁵ Je n'oserais affirmer que toutes les pièces contenues dans ces recueils sont des lettres authentiques: le ton déclamatoire, la morale vide et pompeuse de quelques unes d'entre elles forment un contraste frappant avec la rapidité et la sincérité des autres. A mon avis, les morceaux de ce genre ne sont pas lettres réelles, mais amplifications en forme de lettres, sujets de discours, exercices de style qui se faisaient dans les classes et se transmettaient de génération d'écoliers en génération d'écoliers, comme nos Cahiers de corrigés ou nos Recueils de Vers Latins. Néanmoins, je ne laisserai pas de m'en servir et souvent; car elles ont sur les cahiers de corrigés actuels l'avantage de renfermer, à côté des métaphores et des hyperboles, nombre de renseignements précieux. La pièce d'hexamètres où le fleuve Jaune déplore la victoire des Barbares d'Occident sur les Cent-Familles n'apprendra pas grand chose aux historiens futurs de la guerre de Chine, et le discours de St. Denis aux Parisiens, eût-il obtenu le prix d'honneur au Concours Général,

1. *Papyrus Anastasi V*, pl. 12, l. 7; pl. XXII, l. 4.

2. Letronne, *Papyrus Grecs du Musée du Louvre*, p. 410-416.

3. Cfr. Brugsch, *le Roman de Setnaou*, p. 2-3 du tirage à part.

4. Letronne, *Papyrus Grecs du Musée du Louvre*, p. 408.

5. Un grand nombre des Papyrus aujourd'hui connus, le *Papyrus Saltier No. I*; les *Papyrus Anastasi No. I, II, III, IV, V*; le *Papyrus de Leyde I*, 348, quelques uns des *Papyrus de Turin*, nous ont conservé des compilations de ce genre. M. Chabas annonce la publication prochaine d'un nouveau recueil qu'il a découvert à Bologne.

n'intéressera que médiocrement les érudits de l'avenir. Au contraire, la lettre d'Amen-em-Ap à Pentaur sur les misères du métier d'agriculteur nous donne un tableau à peu près exact de la condition des *fellahs* égyptiens, quatorze siècles avant notre ère.

Celles de ces lettres qui nous sont arrivées intactes commencent généralement par une série de formules presque aussi invariables et certainement aussi banales que les formules de politesse dont nous nous servons chaque jour. Ce sont d'abord les noms et titres de la personne qui envoie le message et de celle qui le reçoit : « Le porte-plume à la droite du Roi, le scribe royal, intendant du trésor, *Pà-Râ-m-h'eb*, au scribe *Qàgàbâ* »¹; ou bien : « Le scribe [royal] *Amen-mesû* rend hommage à son père, le chef des Mercenaires *Bok-en-Ptâh*, puisse-t-il bien se porter ! puisse-t-il être en faveur auprès d'*Ammon-Râ*, roi des dieux ! »² ou encore : « Le scribe royal, capitaine des archers, *Râmessû*, au maître *Roi*. »³ Aussitôt après cette sorte de salut, on rencontre d'ordinaire une invocation à la divinité : l'écrivain prie les dieux de vouloir bien veiller sur le personnage auquel il s'adresse. « J'implore *Phrâ-Armachis*, *Tâm*, et les dieux qui font partie de son cycle, afin que tu jouisses d'une bonne santé, perpétuellement. »⁴ Je lis ailleurs dans un message du *Sotem Merstatew* à la dame *Tanrû-t* : « Sois en parfait état, sois vivante, sois en santé, sois dans la faveur d'Isis, ta divine sœur ; en voyant [cet écrit], sois en parfait état. »⁵ La phrase pouvait être plus ou moins longue, suivant le nombre des noms divins qu'y introduisait la dévotion de l'écrivain. La plupart du temps, il jugeait que la protection d'une ou deux divinités bien choisies suffisait au bien-être de son correspondant ; parfois, il ne se contentait pas de si peu et sentait le besoin de mettre en mouvement tout l'Olympe égyptien avant de passer à la formule suivante : « Ceci est envoyé pour faire savoir à mon seigneur, *item*, pour plaire à mon seigneur. » Après ce dernier effort de politesse on entrait résolûment en matière.

J'ai hâte de dire que ce cérémonial compliqué n'était pas

1. *Anastasi IV*, pl. *XVI*, *Revers*, l. 1.

2. *Anastasi V*, pl. *XX*, l. 6—7.

3. *Id.*, pl. *XXI*, l. 8 et *XXII*, l. 1.

4. *Id.*, pl. *XX*, l. 7 et *XXI*, l. 1.

5. *Papyrus de Leyde I*, 360 pl. 71 l. 1—4; Cfr. Chabas (*Mél. Egypt.* 2^e série, p. 11—12.)

entièrement obligatoire; on pouvait l'allonger ou l'abrèger, selon les besoins ou le caprice du moment. Les pièces officielles commencent généralement par la date et par le protocole complet du prince régnant: « Sous la Majesté du Roi de la H^{te} et de la B^{te} Egypte, seigneur des deux mondes (*Râ-âsor-ḫep-rû-n step-en-Râ*)| v. s. f., fils du Soleil, seigneur des diadèmes de même que *Tâm*, (*Séti Meï-n-Ptah'*)| v. s. f.,¹ ami de *Tâm*, seigneur des deux pays de *Annû*,² et *Râ-Armachis*; vivificateur à toujours et à jamais, comme son père *Râ-Armachis*; »³ immédiatement après, vient souvent l'indication du lieu où résidait le scribe: « tandis que j'étais dans la demeure de (*Râmessû-Meïamoun*)| v. s. f., le double puissant de *Phrâ-Armachis*, [dans] le palais magnifique des millions de panégyries, occupé à dire les louanges du dieu Ammon de (*Râmessû-Meïamoun*)| v. s. f. et du dieu *Ptah'*! »⁴ Dans la plupart des lettres privées ou des simples messages administratifs, la présence de deux ou même d'une seule de ces trois formules était jugée suffisante. On disait fort bien, sans manquer aux lois du savoir-vivre: « Le scribe *Hor*, pour contenter son seigneur, le scribe *Râmessû*, puisse-t-il bien se porter! Ceci est envoyé pour informer mon seigneur, *item*, pour contenter mon seigneur. Il y a que etc. »⁵ en passant la prière aux dieux; ou simplement: « Le scribe *Râmessû* dit au scribe *Toth-em h'eb*. »⁶ Les divers exemples cités plus haut prouvent d'ailleurs que les Egyptiens savaient déjà varier et graduer leurs formules, suivant le rang et la fortune de leurs correspondants. Le maçon *Roi*, pour honnête homme qu'il fût, n'avait pas droit aux mêmes égards que la dame *Tanrû-t* ou que le chef des Mercenaires *Bok-en-Ptah'*; tandis qu'on prodiguait aux autres les compliments fleuris et les souhaits de bonheur, on lui jetait à peine un mot bien sec, et on passait sans plus s'inquiéter de lui.

Quelquefois, la rédaction de ces formules semble épuiser la verve de l'écrivain: après les avoir tracées de belle encre, il ne trouve plus rien à dire, et passe immédiatement à la clause

1. Le *Séti* dont il s'agit dans cette pièce est *Séti II*, petit-fils et troisième successeur de Sésostris. (V. Brugsch, *Histoire d'Egypte*, t. I, p. 177—179).

2. *An du Nord*, et *An du Sud*, *Héliopolis* et *Hermontis*. Cfr. Brugsch, *Geogr. Inschriften*, t. I, p. 193, 254—260.

3. *Papyrus Anastasi VI*, pl. I, l. 1—4.

4. *Id.*, pl. I, l. 4—7.

5. *Papyrus Anastasi IX*, pl. I, l. 1.

6. *Papyrus Anastasi VIII*, pl. I, l. 1.

finale: «Porte-toi bien!»¹ Je dois avouer cependant que les exemples de stérilité absolue sont rares dans les Papyrus aujourd'hui connus: la prolixité est plus que la brièveté le défaut des scribes égyptiens. Leurs devoirs de politesse accomplis, ils entraient en scène au moyen de la locution préparatoire: «il est que...., il y a que...»,² et ne s'arrêtaient plus de sitôt. La disposition des matières dans le corps de la lettre n'était pas toujours aussi arbitraire qu'on serait tenté de le croire: au moins pour les messages administratifs, il y avait certaines règles d'arrangement intérieur dont on ne s'écartait pas volontiers. S'agissait-il de répondre à une lettre d'affaires? Le scribe pouvait combiner sa réponse de deux manières différentes. La plus simple consistait à transcrire dès le début la teneur du message auquel il répliquait: «Le capitaine des mercenaires n-Amen,³ au capitaine des mercenaires Pà-h'er-s'emer-t-u; Sois en bonne santé, en faveur auprès d'Ammon-Râ et des dieux [vénérables]⁴ de (Râ-âsor-χeper-u step-en-Râ)| v. s. f.⁵ Je dis à Râ-Armachis de garder en santé le Pharaon [notre] excellent seigneur, afin qu'il puisse faire des millions de panégories, toi étant en faveur auprès de lui, perpétuellement-Communication. — Il y a que j'ai entendu le message que tu as fait, disant: «J'ai exécuté tous les desseins excellents que le Pharaon mon seigneur avait conçu pour les Mercenaires de la citerne.»⁶ On mettait ensuite la réponse: «Ainsi as-tu dit. Je te transmets le souhait excellent de Phrâ, que tu puisses être dans la demeure de ton père, donnant des ordres comme les.....⁷ Lorsque ta lettre m'est arrivée, je me suis réjoui beaucoup, beaucoup. Puisse Phrâ-Armachis t'accorder de parcourir une longue vie, installé dans la demeure de ton père

1. Papyrus de Leyde I, 349, b, dernière ligne; Papyrus Anastasi V, pl. XIII, l. 1; etc.

2. Sur cette locution, voir Goodwin, Papyrus hiératiques, 2^e art. pl. 2—3.

3. Lacune du Papyrus.

4. C'est ainsi que j'interprète les signes hiératiques à demi effacés qui suivent le groupe  nâter-u, les dieux.

5. Ce roi (Râ-âsor-χeper-u step-en-Râ)| est le Pharaon Sêti II.

6. M. à m. «J'ai fait le Pharaon v. s. f. mon bon seigneur, tous ses desseins, qu'avait conçus le Pharaon v. s. f. pour les Mercenaires de la citerne.»

Remarquez l'orthographe   du  
n'um, citerne.

7. Lacune d'un mot.

etc.»¹ Sinon, il était permis de couper le message en autant de parties qu'il renfermait de sujets traités et de mettre à la suite de chacune d'elles la réponse qui lui convenait. «J'ai entendu le message que tu m'as mandé, disant au sujet du soldat de police² *Naxt-Seti*: «Le soldat de police *Naxt-Seti* est tombé dans le marasme: il est inerte comme du bois, il est comme tout homme frappé du dieu *Phrd.*»³ S'il plaît à Ammon de me laisser vivre⁴ [assez longtemps] pour que j'aille au Midi, j'emmènerai cet homme, je me concerterai avec toi,⁵ je verrai ce qu'il est nécessaire de lui faire, [et] on le lui fera.⁶ Par rapport au message que tu me mandes au sujet de ta mère, disant: «Elle est morte;» tu dis: «Qu'on donne l'attelage qui lui servait dans ses sorties⁷ à ma sœur qui est veuve depuis un an.» Comme tu as dit: «Qu'il soit fait ainsi, que cet attelage lui appartienne,»⁸ quand je viendrai, je verrai tout ce qu'il est bon de faire, et je le ferai pour elle. Quant à ton frère, le chef d'atelier qui est en jugement sur les paroles de ses ouvriers, je

1. Papyrus Anastasi N° V, pl. XI, l. 7 — pl. XII, l. 6.

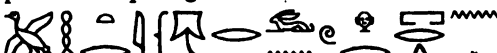
2. Le mot du texte est  *Mdzäv.*

3. Le texte de cette phrase est traduit par M. Pleyte: «Le gendarme *Naxt-Seti* fut parmi les *hau*, tailleurs de pierre? Il combattit avec le bâton; il fut comme tout ennemi de *Rd.*» (Papyrus de Turin, p. 26.)

4. Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 26: «Ammon me donna la vie lorsque j'allai au sud.»

5. M. à m. «Je me tiendrai debout avec toi.»

6. Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 26: «J'inspectai le *S'au*, le profit qu'il s'était procuré lorsqu'il agissait.»

7.  M. à m. «L'at-

telage qui était pour le sortir d'elle.» Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 26: «Tu as dit: «Que les chevaux sortent pour elle à ma sœur qui est veuve pour demeurer telle pendant une année.»

8.  M. à m. «Pour le que tu as fait en

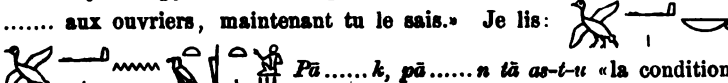
rapport [disant]: «Que soit cela à elle,» quand sera fait venue, j'examinerai l'utile tout à faire lui, je le ferai pour elle.» Pleyte, *Papyrus de Leyde*, p. 26: «Ce qui est dit par toi est fait également (et tu as dit) que cela soit (dit) à elle et qu'on la fasse venir. J'inspectai tout le profit *s'au* qu'il avait fait, et je (dis) qu'il ferait la communication à elle.»

le ferai examiner.¹ — Il est bon le message que tu m'as mandé, disant: «Je vais bien,² les manoeuvres vont bien.» Ah! envoie-moi [toujours] ton état et l'état des manoeuvres.³ Sache ces choses.»⁴

Ces procédés de composition n'étaient pas réglementaires: l'Egyptien avait tout pouvoir d'ordonner sa lettre comme il l'entendait et d'y insérer ce qui lui passait par la tête. En général, les scribes usaient largement du droit de tout raconter. Grâce à leur ardeur bavarde, la langue se présente à nous sous des aspects inattendus. Ce n'est plus le style monumental si concis et pourtant si clair dans sa concision; à travers les préoccupations d'élégance perce le jargon, j'allais presque dire l'argot propre à chaque siècle, à chaque classe de la société, à chaque coterie, à chaque individu. Les mots n'ont pas toujours le sens précis; les tournures, la rigueur et l'exactitude qu'on rencontre dans les œuvres d'un ordre plus relevé. Vers le milieu de la

1.  *x'er pā-k s'en h'er ah' dā h'd m tā tā-t-u h'er tāz zod-t-u n nāy-u-w bokā-u ad-a r dāt zd-tā-w.* Le mot  *tā-t-u* *prim.* foule, multitude (v. Brugsch, *Dict. s. v.* ) a le plus souvent le sens d'*assemblée judiciaire*, jury. Le papyrus Abbott pl. VII, 1. 1, 2^{bis} parle du  *tā-t-u dā n nā-t*, «grand jury de la ville.» C'est ce qui m'a décidé à traduire par «qui est en jugement» l'expression  *dā h'd m tā tā-t-u*, m. à m. «qui reste debout dans le jury.»

2. Le texte porte  *tā [as]-t-u*. La présence de l'article féminin inusité devant le mot  *as-t-u*, ne me permet pas d'assurer l'exactitude de ma traduction.

3. Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 26: «Eh! bien, tu m'as chargé de tes aux ouvriers, maintenant tu le sais.» Je lis:  *Pā k, pā n tā as-t-u* «la condition de toi, la condition des manoeuvres.»

4. Pleyte, *Papyrus de Turin*, pl. XVI.

XIX^e dynastie, les conquêtes de Sésostris et l'alliance étroite que ce prince conclut avec le souverain des *X'ittas*, mirent à la mode l'usage des dialectes syriens : les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il fut de bon goût de n'habiter plus une maison (*pa*, □)

mais une *kiriath*, (   , *qàt'ar-t*,¹ קריה, c. const. קריה); de ne plus appeler une porte *Ro* , mais *t'arad*    ,² ch. פתח, porte, palais, פתח, portier); de ne plus s'accompagner sur la harpe ( , *bent*), mais sur le *ginnor* (   , *kannadl* פנור ar. كنفار).³

Les vaincus au lieu de rendre hommage ( *aaâ*) au Pharaon, lui firent le *salam* (    *s'âromâ* ); et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son du *t'upâr* (   cfr.  tambour).⁵ Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défigurer les mots égyptiens pour leur donner au moins l'apparence asiatique. Au lieu d'écrire simplement  *xâbes*, lampe,   *sens'*, porte, on écrivait    *xâbasâ*,⁶   *sanes'at-u*.⁷ Je veux bien croire que les raffinés de

Thèbes et de Memphis trouvaient autant de plaisir à *sémitiser*, que nos élégants à semer la langue française de mots anglais mal prononcés ; mais je doute qu'un homme du commun comprît grand chose à leur parler prétentieux. En tout cas, les étrangetés d'orthographe qu'a produites cette affectation de science linguistique, ne sont pas pour nous une des moindres

1. *Pop. Anastasi II*, pl. VI, l. 3, et *Pop. Anastasi IV*, pl. V, l. 11. Par une bizarrerie, qui n'est pas rare dans les transcriptions de mots sémitiques, le scribe a interverti les deux lettres ו et ר et a écrit קררי au lieu de קררי.

2. *Papyrus* d'Orbigny, pl. XVI, l. 10.

3. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XII, l. 2.

4. Burton, *Excerpta hieroglyphica*, 44.

5. *Papyrus Anastasi I*, pl. *XVII*, l. 8.

6. *Papyrus Anastasi II*, pl. V, l. 6.

7. Pléyte, *Papyrus de Turin*, pl. V, l. 10.

difficultés des Papyrus de Lettres. Les Egyptiens d'ailleurs, tout rhéteurs qu'ils fussent par certains côtés de leur éducation, n'avaient pas les scrupules que nous avons sur la liaison des idées et des phrases. Au lieu de se tourmenter à conduire le lecteur par une pente continue du début à la conclusion de leur épître, ils passaient d'un sujet à l'autre avec un dédain de la transition bien fait pour scandaliser des maîtres de rhétorique. Le monosyllabe

ⲕⲓ, *autre chose, autre sujet*,¹ écrit entre deux phrases, marquait les changements de matière et satisfaisait le lecteur d'alors autant que satisfont le lecteur d'aujourd'hui nos déductions les plus ingénieuses. « J'ai obéi au message que m'a envoyé mon seigneur, disant : « Veille sur les gens qui sont sous tes ordres. » Je ne suis pas à repréhender [pour cela] par mon seigneur. *Autre sujet.* Les chevaux de mon maître sont bien, bien. Je leur donne leur grain chaque jour. *Autre sujet.* J'ai obéi au message que m'a envoyé mon seigneur, disant : « Donne leurs rations de grains aux fontassins ainsi qu'aux *Aperid-u* qui traînent la pierre pour le temple du Soleil de (*Rdmessé-Meiamour*) | v. s. f., qui est au Sud de Memphis. » Porte-toi bien. »²

Des sauts de pensée aussi brusques étonnent souvent les esprits habitués à nos méthodes de raisonner et d'écrire. Néanmoins, les Egyptologues s'estimeraient heureux s'ils ne rencontraient dans les lettres des scribes que des difficultés de cette nature. Chacun sait combien il est malaisé d'entrer de plain-pied dans la vie d'un peuple moderne, éloigné de nous par la distance et par les mœurs. L'aspect du pays, la disposition des lieux, la forme inaccoutumée des objets les plus nécessaires, le son des mots, la figure des gens, tout paraît étrange et merveilleux ; le moindre incident inquiète le nouveau-venu, la circonstance la plus insignifiante le déroute, maints détails, si vulgaires que les naturels ne les ont jamais relevés, l'arrêtent pendant des heures entières, avant qu'ils puisse les saisir, ou parfois même échappent complètement à sa compréhension. Qu'est-ce donc, lorsqu'on doit pénétrer dans la vie d'une nation morte depuis si longtemps qu'elle était tenue pour ancienne par les anciens eux-mêmes ? A mesure que le regard plonge dans le passé de l'Egypte, les petits incidents et les menus détails de la vie

1. On trouve aussi la variante *ki sod*, autre parole.

2. *Papyrus de Leyde I*, 349, p. II, l. 2—9. A quelques mots près, la traduction est de M. Chabas. (*Mémoires Egypt. 2^e série*, p. 148.)

familière, se fondent, s'effacent et finissent par disparaître entièrement; les grandes figures et les grandes lignes de la vie historique restent seules visibles. On distingue sans trop de peine les princes, les généraux, les ministres, tous les personnages que leur naissance, leur talent, un concours heureux de circonstances ont élevé, ne fût-ce qu'un instant, au-dessus des contemporains; on parvient à se représenter les drames de palais, les révolutions de carrefour, les grands chocs de peuples, le tumulte des invasions, et, dans le clair-obscur incertain où sont noyées les destinées des nations antiques, les événements, au lieu de s'amoindrir, prennent des proportions exagérés. Mais, concevoir qu'au pied des colosses légendaires et au plus fort des tourmentes qui bouleversaient continuellement la face du monde primitif, des générations entières ont vécu, trop préoccupées de leurs affaires et de leurs intérêts du moment pour s'inquiéter des grands événements qui se précipitaient, ressusciter ces êtres sans histoire et sans nom qui peuplent les hypogées de leurs momies banales, s'introduire dans leur intimité, s'habituer à leur routine journalière, au point d'en comprendre, non-seulement la partie brillante et pittoresque, mais encore les vulgarités et les platitudes, c'est un véritable prodige que peu d'hommes savent accomplir aujourd'hui. Tandis que Ramsès le Grand, surpris par les Syriens, jouait en une seule bataille le sort de l'Asie, un *bourgeois* de Thèbes s'inquiétait de la santé de ses chiens;¹ tandis que les peuples du Nord, Etrusques, Sardes, Lyciens, Pélasges, Achéens, envahissaient le Delta, et mettaient en question l'existence même de l'Égypte, un scribe bavard trouvait le temps favorable pour faire de la morale à ses collègues et pour leur prêcher un sermon en plusieurs points. On se doute bien qu'en fin de compte la vallée du Nil n'était pas exclusivement peuplée de héros; on admet, par la réflexion, que les Égyptiens d'autrefois saluaient, conversaient, se demandaient de leurs nouvelles, allaient au marché ou à la cave, improvisaient des parties de plaisir et s'invitaient mutuellement à dîner, comme le vulgaire des modernes, mais, en même temps, on imagine volontiers qu'ils faisaient tout cela d'une façon bizarre et avec des formes extraordinaires. C'est là, je le sais, un procédé dont on reconnaît bien vite la fausseté; et si, le préjugé se fixe dans l'esprit et y demeure. En vain voudrait-on le dépouiller complètement: après des

1. *Papyrus Anastasi IV*, pl. *XII*, l. 5. à pl. *XIII*, l. 8.

années de travail et d'efforts assidus, le savant le plus habitué aux coutumes antiques se trouve comme dépaycé en présence de certains détails de mœurs et de certaines formules familières ; il use parfois des mois d'étude avant de s'apercevoir que la difficulté inouïe, l'obstacle insurmontable qui l'arrêtait depuis si longtemps, était l'expression évidente d'un de ces usages si naturels à l'homme qu'aujourd'hui encore ils sont en vigueur parmi nous, et qu'il suffisait d'appliquer au passé les données du présent pour obtenir un sens clair et précis.

Minuties de la vie courante, allusions à des usages incompris ou à des personnages inconnus, aux petits événements de la veille et aux préoccupations du moment, voilà donc ce qui nous rend si pénible l'intelligence de cette littérature épistolaire. Ce qu'il faut de patience et de labeur incessant pour surmonter des obstacles de cette nature, ceux-là le savent qui ont pris pour sujet de leurs études la correspondance des écrivains anciens ou modernes. Mais aussi, une fois les premières difficultés vaincues, que de faits curieux pour l'histoire des mœurs et du caractère nous révèlent ces feuillets, si chargés pourtant de choses insignifiantes et de formules insipides ! Que de confidences curieuses nous font, sans le soupçonner, nos correspondants imprévus d'il y a quatre mille ans ! Ce qu'on aperçoit d'abord, ce sont les linéaments principaux du caractère national, la tenacité, l'instinct de la discipline, la superstition du passé, la déférence innée pour la science et pour ses représentants, la religion du roi et des autorités établies, la vénération naturelle du culte, la croyance inébranlable en dieu. Puis, à travers les indiscretions involontaires et les abandons de l'homme qui ne se doute pas qu'il écrit pour la postérité, on finit par démêler les traits particuliers à chaque profession, à chaque classe de la société. On suit les sujets de Sésostris, comme on peut les contemporains, dans leurs ateliers, dans leurs boutiques, dans leurs maisons des villes ou des champs. Chacun d'eux vient, pour ainsi dire, poser dans notre cabinet, avec ses amitiés, ses haines, ses habitudes, sa physionomie changeante, fait ses affaires devant nous, nous montre à nu les petits scandales et les petites passions de la société thébaine, nous conte sa vie et la vie du voisin avec une prodigalité de dates, de chiffres, d'indications locales, plus précieuses à l'historien qu'un grand poème ou qu'un beau morceau littéraire, et finit par nous laisser, en souvenir de sa visite, l'image, souvent peu flattée, de sa propre personne, et les éléments

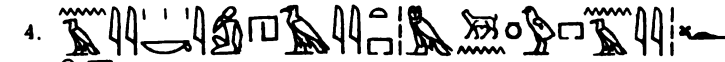
d'un portrait fidèle de la classe et du temps auquel il appartenait.

Désirez-vous savoir de quel ton un intendant favori parlait à son maître? Une lettre conservée par le scribe Enna va nous l'apprendre. « Dès l'enfance, j'ai été avec toi; tu as frappé mon dos, tes instructions sont entrées dans mon oreille. J'ai été comme un cheval lancé au galop; le sommeil n'est point venu dans mon cœur, pendant le jour, il n'a pas été avec moi, durant la nuit.¹ Or², j'ai agi dans l'intérêt de mon seigneur, comme l'esclave qui vénère son seigneur: je te construis une villa toute neuve sur le territoire de ta ville,³ plantée d'arbres de tout côté. Les chambres de ses greniers⁴ sont pleines de froment, de farine,⁵..... Ton étable multiplie les dos; tes

1. Mr. Chabas a traduit ce texte jusqu'en cet endroit dans son *Voyage d'un Egyptien*, p. 137.

2.  *em zod*, m. a. m. à savoir, en disant, se trouve employé isolément au commencement de la phrase, comme son dérivé copte X^{E} . Cette tournure usuelle en copte est plus rare dans l'ancien égyptien.

3.  *ad-so h'er se-t nd-t-tt-k*.

4.  *nāt-u-k ahāt-t-u m-xennā nāi-u-w [s'en]-ūt-u*. M. a. m. « tes chambres au milieu de ses greniers ».

5. *Papyrus Anastasi IV*, pl. VIII, l. 7—10. Suit une énumération de plantes que je ne puis toutes identifier. L'une s'appelle 

h'eru-bakk, m. à m. *faces d'épervier* (l. 10). Dans le 

 *kennini* de la ligne 11 je crois reconnaître l'équivalent du *cumin*,

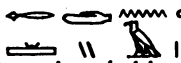
hébr. קִמּוֹן , ar. كُمُون . A la même ligne, le mot  *dūr-s'd-u*, nommé ailleurs et plus correctement (*Pap. Anast. IV*, pl. XV, l. 11)

 *dūr-s'ānā-u* est l'équivalent du copte

apw^{an} T. apw^{en} T. M. Π (*Zoege*, 63, 556) lentille. Tou-

jours à la même ligne, je vois le  *mimr*, espèce de datte, peut-être le coco (cfr. D. H. J. 23), le  *dāz-t-u*, peut-être le

vaches sont pleines.»¹ Le même se plaint ailleurs d'un détournement d'esclaves fait à son détriment par un de ses collègues, le scribe des archers *Pè-mer-kà-u*.² Le capitaine *Hora* échange une grande ânesse et son ânon³ contre un autre âne et un objet dont je ne distingue pas nettement la nature.⁴ Les conditions du marché, les formalités du contrat, les garanties, sont spécifiées avec une rigueur toute légale: le notaire le plus scrupuleux n'y trouverait rien à reprendre. — Un fonctionnaire impérieux adresse à son employé une réprimande administrative: il fallait livrer en temps utile à de certaines gens dix oies destinées à la reproduction et le scribe distrait a négligé de remplir les instructions que son chef lui avait données à ce sujet. «Correspondance — Sois mis à l'amende (?) fraudeur que rien ne trouble!»⁵ Ce que tu as fait, qu'est-ce? Je t'avais dit:

colchique, et une plante à graines  *dādinū-u*, dont le nom pourrait être rapproché de la racine sémitique , délices. A la ligne 12 on rencontre successivement le  *sāten*, espèce de lin dont on faisait des étoffes très fines (v. Brugsch, *Dict.* s. v. *suten*), le  *mās'ūt'a-pennū-u*, l'herbe aux rats (?), le raisin  *dnbd*, hébr. דגב, le papyrus ou une espèce de canne à sucre  *gemx*, copte **KEU**, hébr. קנא, *χημὶς ἐλαφόβοσκον*; et une plante  *dādim-u*, hébr. דגדג, fruits dont on faisait des philtres amoureux, selon la version des Septante, des mandragores.

1. *Papyrus Anastasi IV*, pl. IX, l. 1. La formule «ton étable multiplie les dos» est une image empruntée au spectacle que présente une étable remplie, et dans laquelle on ne voit de chaque bête que le dos et la tête.

2. *Papyrus Anastasi VI*, pl. I-IV.

3.  (Pleyte, *Pap. de Turin*, pl. X, l. 4) *dā dā-t-u dā h'nd tūi-se(?) sāktū-u*. M. Pleyte (*Pap. de Turin*, p. 20) traduit: «un âne grand et son bât (?)». Le mot  *sāktū* est le prototype hiéroglyphique du copte **CHO** T.

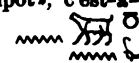
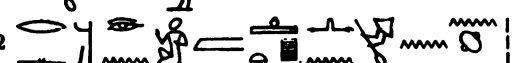
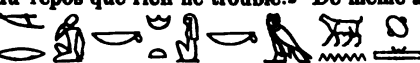
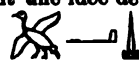
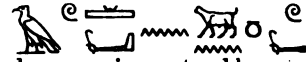
CHX M. II *ānon*. M. de Rougé raconte avoir entendu les gamins de Lûqsur et de Karnak donner à un ânon le sobriquet de *Segau*.

4. Pleyte, *Papyrus de Turin*, pl. X-XI.

5. 

« donne une dizaine d'oies à mes gens, pour la reproduction ! »
 [Et] toi, tu ne t'es pas mis en mouvement pour aller [chercher]
 l'oie blanche dans le réservoir d'eau fraîche. N'y avait-il donc
 pas avec toi beaucoup de *scribes* ? certes tu avais avec toi beau-
 coup de serviteurs. N'as-tu pas dit [pourtant] : « Qu'on donne
 80 [?] oies du..... » Toi qu'es-tu allé faire ? L'homme [que j'avais
 envoyé] ne lui as-tu pas dit : « En voici quarante ! » Cela fait,
 il s'en est allé ! » Bonne santé ! »¹

Une barque sacrée est à l'eau depuis nombre d'années et le
 bois commence à pourrir : il serait urgent de remplacer quel-
 ques unes des branches de mimosa dont elle est construite.²
 « Dès que vous aurez reçu ma lettre, allez, tout d'un pas, exa-
 minez³ les pièces de cèdre, débris de la *bari* des dieux, qui sont

 C'est à ma connaissance le seul exemple de 
 pris substantivement, et je ne sais trop quel sens lui attribuer.
 J'ai pensé que du sens habituel, *chaque, chacun, quavis, quotus*, on pouvait
 obtenir pour le substantif le sens de *quote-part, impôt*, que chacun doit.
 signifierait alors : « Deviens, sois
 dans l'impôt », c'est-à-dire « Sois à l'amende. » Le sens est d'ailleurs fort
 douteux.  me paraît être une variante de la forme négat-
 tive de la racine , troubler. On trouve au Rituel,
 Ch. 154, l. 12  « Je me
 suis éveillé du repos que rien ne trouble. » De même au Papyrus Prisse,
 Pl. X, l. 10  M. Chabas tra-
 duit : « Aime ta femme dans l'intimité. » Je traduirai plutôt : « Aime-ta
 femme sans trouble sans querelle. » En effet, le déterminatif  se ren-
 contre très habituellement derrière les mots qui expriment une idée de
 trouble, de combat :  contraire (du vent) etc. 
 me paraît donc devoir se traduire : « Frau-
 deur que rien ne trouble. »

1. *Papyrus Anastasi V*, pl. XI, l. 2—6. Cfr. Goodwin, *Zeitschrift* 1867,

2. *Papyrus Anastasi IV*, pl. VII, l. 9—pl. VIII, l. 2. [p. 94.]

3. 

 *At-ten s'em-t m s'em-t id mdtén petra*, etc. m. à m.
 « Allez d'un aller unique, examinez etc. »

restées dans le magasin au sud de la ville; choisissez dans le nombre¹ quatre poutres bien longues, bien solides, bien larges, mettez-les sur le pont² de la barque qui est avec vous, sur la plateforme,³ deux de chaque côté.⁴ Voyez s'il y a des bois d'ornementation⁵ précieux qui restent en pièces, [et] incrustez-les à l'avant et à l'arrière de la barque.»⁶ Dans un des papyrus de Turin,⁷ je rencontre les instructions du scribe *Hd-nower* de la ville au scribe greffier,⁸ *Hora*, de la ville. «Dès que te sera apporté cet écrit de communication, applique-toi à faire travailler dans la demeure de (Ramsès Melamoun) v. s. f., aimé comme Ammon. Point de négligence, point d'abatement. Car, sache que le nombre des gens que tu as avec toi est divisé en

1.   *am-sen*, m. à m. «parmi elles».

2. Le mot  *h'erî-u* qui revient plusieurs fois dans le cours de cette lettre est dérivé du radical  *h'er*, qui signifie 1^o la face, 2^o la partie supérieure d'un objet. Il ne peut désigner ici la face, c'est-à-dire l'avant du navire qui est appelée  «*tā-r-h'dt*, la [partie] à l'avant»; il marque donc la partie supérieure, c'est-à-dire, le pont de la barque. Il servait aussi à désigner des planches plates et larges.

3.  *îreḫ*. Ce mot désigne selon M. Mariette (v. Brugsch, *Dict. s. v. îreḫ*) une chapelle construite sur la plateforme du temple de Denderah. C'est ici probablement le nom du naos qui s'élevait sur le pont des barques sacrées.

4. Le sens de cette phrase me paraît être: «Usez des quatre poutres pour la réparation du naos qui est sur le pont de la barque, en mettant deux de ces poutres de chaque côté du naos.»

5.  *em-tî-ten den-tî*. Le mot *den-tî* dans lequel le signe de l'oreille n'a qu'une valeur de déterminatif phonétique se rattache au radical  *den*, *couper*, *trancher* et aussi *percer*. De là, le sens *incruster* que je lui attribue dans ce passage.

6. *Papyrus Anastasi IV*, pl. VIII, l. 2—7.

7. Pleyte, *Papyrus de Turin*, pl. IV, l. 3—pl. VI, l. 1.

8.  M. Pleyte (*Papyrus de Turin*, p. 12) transcrit ce titre par  *dz* et traduit: «scribe du domaine de la ville.» J'ai montré ailleurs (*Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX^e dynastie*, p. 9) que la véritable lecture de ce nom est  *zāzā-t-u*. La traduction de greffier est conjecturale.

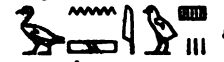
sera arrivée à toi, dès le jour de son abordage, que nul homme ne reste oisif, quand il aura reçu l'ordre de la vider.¹ Car, sache que le nombre d'hommes qui se trouve là, s'il est divisé [convenablement], la force est multipliée.² Fais donner de l'huile aux conducteurs de paires de bœufs³ qui travaillent aux portes⁴ de la maison divine de (Ramsès Meiamoun) | v. s. f., aimé d'Ammon.⁵ Ailleurs, deux scribes chargés d'un charroi de pierres, font leur rapport en ces termes: «Le capitaine Ani des archers et le capitaine Bak-en-Amen des archers, au *mdâdâ Md-men*: Porte-toi bien; sois en faveur auprès d'Ammon-Râ, roi des dieux, et du roi des deux Egyptes (*Râ-âsor-mâ step-en-Râ*) | v. s. f., ton bon seigneur, v. s. f.; je prie *Râ-Armachis* de garder en santé le Pharaon v. s. f. notre seigneur, puisse-t-il célébrer des millions de panégyries anniversaires, toi étant continuellement en faveur auprès de lui! — Autre sujet. Nous sommes partis de l'endroit où [était le roi], avec trois piliers, ensemble avec leurs traîneaux (?) et leurs dès de pierre (?).⁶

xepet ma-nî bî s'emî-tû-w. M. Chabas rapporte *mîtho xepet* etc. à *retâ sâd*, sans observer que *emîtho* étant au singulier masculin doit dépendre de *pâ* [*dsy*] qui est aussi du singulier masculin plutôt que de *retâ sâd* qui est du pluriel.

1. M. à m. «Que ne fasse oisiveté pas un seul homme,  *m pâ sh'annâ r s'â-w* lors de l'ordre, [reçu] pour vider lui (i. e. la barque).» Pleyte (*Papyrus de Turin*, p. 13): «Au jour de l'embarquement qu'il ne permette pas qu'un seul homme soit paresseux, ou ? qu'il soit privé d'instruments.»

2.  «*petra rex* [*ds'*]-t-en *retu am-ow, ûâ-tû nâ ret-u kevâ qennâ-u.* Car sache le nombre des gens qui se trouvent dans la barque, divisés les gens, la force augmentée.» Pleyte (*ibid.*): «Regarde de savoir le nombre des hommes qui sont avec lui. Sépare les hommes et prends des grands nombres.»

3.  *ses'âd-u.* Cf. coens T.  B.  M. une paire d'animaux; une paire de bœufs.

4.  *s'ens'âd-u* forme sémitisée de  *sens'*, porte; ouvrir.

5. Papyrus de Turin, pl. IV, l. 3 — pl. VI, l. 1.

6.   

long : « Je suis arrivé à Eléphantine. J'accomplis ma mission, je passe en revue les fantassins et les cavaliers des temples, ainsi que les domestiques, les subordonnés qui sont dans les demeures des officiers de Sa Majesté, v. s. f. Comme je vais pour faire un rapport par-devant le Pharaon, v. s. f., mon affaire coule [aussi aisément] que le Nil; ne t'inquiète pas de moi. »¹

Voici qui est d'un autre genre. Un fonctionnaire se plaint des lenteurs de l'administration centrale, et décrit ainsi les loisirs que lui fait le gouvernement. « Je demeure oisif dans la ville de *Qengen-tà-âi*,² sans rien à faire : car point d'hommes pour mouler la brique; ³ point de paille sur le chantier, excepté celle que j'obtiens par échange (?), point d'ânes pour la transporter.⁴ Je passe mon temps à contempler le ciel; je chasse, mon œil fouille les chemins qui montent vers le pays de *Zââ*; je me couche sous des dattiers qui n'ont pas de

n-an pà mādāt n dā-per-ti d. d. s. h'er pā-nī neb ad-an er ar-ew. La traduction de M. Chabas diffère de la mienne en ce que : 1° Il a traduit par le passé la forme du futur *ad-an er s'ems*; 2° il a traduit *er s'd* par la préposition *sans*, au lieu que j'y reconnais le verbe copte *ḡore vider, décharger*. 3° Il a lu le pronom de la 1^{re} personne *mīd-an, sper-an*, où le texte porte très distinctement celui de la seconde *mīd-ten, sper-ten*. Le texte de cette lettre se trouve au *Papyrus Anastasi V*, p. XXIII, l. 7 — p. XXV, l. 2; la traduction de M. Chabas dans les *Mélanges Egyptologiques*, 2^e série, p. 135—139.

1. *Papyrus Anastasi IV*, p. IV, l. 8—10.

2.  M. à m. « Ebranlement des deux mondes. » M. Brugsch

n'a pas enregistré cette ville dans sa Géographie; je ne connais aucun autre texte qui la mentionne.

3.  *Un ben ret-u r pāp*

deb-t. La lacune du texte se comble au moyen du duplicata dont le *Papyrus Anastasi V*, pl. I, fr. 3 a conservé quelques fragments.

4. 

Ben deh'āmā-t-u m
ād asī-t nā-u an-ā-a m deb-u ben dā-t-u h'ur-ā-u. J'avais d'abord traduit

différemment prenant  *asī* pour une forme verbale; mais

M. de Rougé dans une communication orale a bien voulu me faire observer que ses observations personnelles l'avaient porté à donner à ce mot la valeur de notre locution « excepté ». Comme cette valeur va fort bien en cet endroit, j'ai modifié ma traduction primitive et lui ai donné la forme qu'elle a maintenant dans le texte.

fruits à manger, excepté des régimes sans produit, à cause de l'oie *xnemms* au lever du soleil, de l'oiseau *Zaouât* à midi et du flamant [le soir].¹ Mes jambes s'étirent, elles entraînent mes membres; je marche comme un homme vigoureux de ses os, je parcours les plaines à pied. Si parfois on ouvre des bouteilles,² pleines de bière de *Qadi*, les gens sortent pour faire leur régal au dehors, [car] Il y a deux cents dogues avec trois cents chiens-loups, en tout cinq cents, qui sont prêts chaque jour, près de la maison, chaque fois que je sors de faire la sieste; [et] ils font un régal(?), lorsqu'on ouvre les mesures, volontiers(?). Je n'ai pas le petit chien de *Tà-h'er-h'û*,³ le scribe

1. Le Papyrus porte en cet endroit: 

 Je pense que le texte est incorrect en plusieurs endroits: La négation  *an* qui suit  *anti*, me paraît provenir d'une erreur du scribe; devant  *pa* *moter-t* manque la proposition  *h'er*, et le parallélisme des trois derniers membres de phrase prouve qu'après les mots  *ta qemi* le copiste a passé une locution signifiant le soir, p.-ê.  *h'er rithad*. Je rétablirai donc la fin du passage comme il suit: 
 «excepté leurs régimes sans leurs produits, étant l'oie *xnemms* au lever du soleil, l'oiseau *zàouâta* au midi, le flamant au soir» qui les dévorent à mesure qu'ils paraissent.

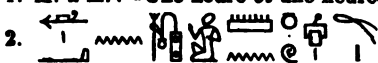
2. Le scribe a employé ici  transcription exacte du mot sémitique *רפצפ*.

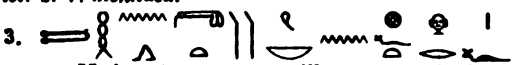
3. Nom d'homme, d'ailleurs inconnu.

royal qui demeure dans la maison. Ce chien lorsque je m'exerce avec les autres chiens, pendant des heures entières,¹ chaque fois que je sors, il est avec moi, conduisant sur la route; il aboie, j'accours pour donner du bâton et du fouet aux bêtes l'une après l'autre. Un chien rouge à longue queue se promène la nuit dans les écuries des bœufs. Sa grosseur est telle que son poitrail ne diffère point de sa croupe; sa face est terrible comme le dieu qui fait ce qui lui a plu. L'ardeur de sa course, elle ne se peut dépeindre. — Autre sujet. Il y a un scribe comptable (?)² qui demeure avec moi. Tous les muscles de sa face tressaillent;³ l'ophtalmie s'est mise dans son œil; les vers rongent ses dents.⁴ Ailleurs un scribe demande la permission de quitter son poste pour quelques jours: « Mon cœur est sorti, il voyage et ne connaît plus le retour,⁵ il voit Memphis [et s'y rend]. Moi, puissé-je être lui! Je demeure assis à suivre mon cœur qui me dit la direction de Memphis; je n'ai aucun travail en main; mon cœur palpite en sa place: plaise à *Ptah*' me conduire à Memphis! Accorde que je sois vu m'y promenant. J'ai du loisir: mon cœur veille; mon cœur, il n'est plus en mon sein; tous mes membres, une langueur les saisit: Mon œil s'affaiblit, mon oreille se durcit; ma voix devient muette pour parler; bouleversement complet. Je t'en prie, porte remède à tout cela.»⁶ Obtenir un congé était déjà le rêve des employés bien pensants; mais je doute que les commis de nos jours se servent pour écrire à leur chef d'un langage aussi passionné que celui des commis égyptiens.

Réclamations, pétitions, requêtes, il y a de tout dans les quelques papyrus épistolaires que le hasard nous a conservés. Lettre d'amitié d'un fils à son père: «[Le scribe] *Amen-Mesû* rend hommage à son père le chef des mercenaires, *Bok-en-Ptah*', en vie, santé, force, en la faveur d'Ammon-Râ, roi

1. M. à m.: «Une heure et une heure.»

2.  *Ud n dn mennusâ*. Voir Brugsch, *Dict.* s. v. *mennusâ*.

3.  *teh'en mdt neb n* *χρωτ-εω*. M. à mot «saute, tressaille tout muscle de sa face.» Je crois que ce membre de phrase décrit le *tic douloureux* qui accompagne souvent l'ophtalmie purulente.

4. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XII, l. 5 — pl. XIII, l. 6.

5. Littéralement: «Il ne se connaît plus retournant.»

6. *Papyrus Anastasi IV*, pl. IV, l. 11 — pl. V, l. 6.

des dieux. Je dis à *Hor-axá-ti*, à *Tám* et à son cycle divin, que tu puisses être en force journallement. Communication : « Ah ! envoie-moi des nouvelles de ta santé par tous les gens qui viennent [vers moi], car, certes, mon désir est d'entendre ton état chaque jour. [Ou] tu ne m'as envoyé rien ni bien, ni mal, ou l'homme n'a pas agi selon les instructions d'après lesquelles tu l'envoyais vers moi pour me parler de ton état. Ah ! mande-moi de tes nouvelles, des nouvelles de tes esclaves et de tout ce qu'ils font, car mon cœur est après eux, beaucoup, beaucoup. »¹

1. *Papyrus Anastasi V*, pl. XX, l. 7—pl. XXI, l. 5.

CHAPITRE II.

DES PAMPHLETS EN FORME DE LETTRES.

1^o LETTRES DU PATRON AU PROTÉGÉ.

Je laisse de côté les pièces nombreuses qui traitent exclusivement de matières administratives ; les listes de denrées,¹ les registres de comptabilité,² les rapports de police,³ les papyrus judiciaires,⁴ si intéressants qu'ils soient pour l'historien, n'auraient aux yeux du lecteur ordinaire qu'une importance médiocre. La littérature égyptienne renferme à côté des lettres missives écrites et envoyées par les gens d'affaires des morceaux en forme de lettres non moins curieux que les lettres elles-mêmes. Les scribes gens bavards de nature et pédants par métier aimaient avec joie à parler longuement des choses qui touchaient à leur profession. Ils saisissaient avec la moindre occasion d'adresser à leurs confrères des compositions apprêtées où l'éloge des lettres se trouve mêlé à des conseils ou à des reproches. Ces correspondances artificielles, où l'auteur, empruntant des noms connus, faisait souvent lui-même la demande et la réponse, sont un des genres les plus féconds de la littérature pharaonique et renferment mille détails dont on ne peut comprendre le sens à moins de connaître le système de l'éducation égyptienne et la condition des écrivains.

1. *Papyrus Anastasi IV*, pl. *XIII*, l. 8 — pl. *XVII*, l. 9.

2. Pleyte, *Les Papyrus Rollin de la Bibliothèque Impériale*, pl. I—*XIX*.

3. *Ostraca du British Museum*, Pl. *XII—XV*.

4. *Papyrus Abbott* ; *Papyrus judiciaire de Turin* ; *Papyrus Rollin et Lee*.

chefs d'œuvre: elles sont fortes et puissantes.¹ Tu fais: tu es celui qui fait les conditions de [ce qui est:] tu es celui qui fait les conditions de ce qui n'est pas encore: *S'at-t* et *Renen-t* sont avec toi!² Viens donc à moi! Fais-moi une destinée! Je suis un serviteur de ton sanctuaire; donne-moi de parler avec ta valeur. Je [dis,] et la terre entière dit avec moi: «Les institutions des hommes, et leurs grandeurs, c'est Thoth qui les fait!»³ et ils viennent, portant leurs enfants, pour les enflammer [d'ardeur]. Tes mérites sont des mérites supérieurs à tout: force, valeur et joie à qui les possède!»⁴ Et ailleurs: «Le chef des bibliothécaires, *Amen-em-apt*, scribe du trésor du Pharaon,

sieurs ont agi, et c'est toi qui as agi pour eux.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8: «Ce que plusieurs ont fait, c'est toi qui l'as fait pour eux.»

1. 
ai-sen em xennu mabti-t-u' ai-sen naxt-la deor.

Chabas, *Mél. Egypt.* 1^{re} série, p. 119: «Ils sont parmi les favoris du monarque, ils sont puissants et riches par toi.»

2. 
sic

a dr-uk mentek pa a ar-t sejerd-u n mntek (sic) pa a ar-t sejerd-u n pa anti..... Chabas, *Mél. Egypt.* 1^{re} série, p. 119: «Car c'est toi qui es le directeur, c'est toi qui est le directeur de tout fils d'une mère.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8—9: «Pour toi, c'est toi qui inspires les œuvres; c'est toi qui inspires les œuvres à quiconque ne fut pas *S'at-t* et *Renen-t* (les deux principes procréateurs) sont avec toi.» Le texte de cette phrase

rendu très fautif par la distraction de l'écrivain (Cfr.  *em-du-t-ek* pour  *mentek*) renferme une lacune évidente. Il

devait y avoir, dans l'original: 

 *mentek pa a-ar-t sejerd-u n pa nti nob mentek pa a-ar-t sejerd-u n*

 *pa anti nob.*

3. Chabas, *Mél. Egypt.* 1^{re} série, p. 119: «Accorde-moi de parler, avec ta valeur, à la terre entière. Oui, la multitude des hommes dira: «Sa grandeur, c'est ce qu'a fait Thoth.» Oui, ils amèneront leurs enfants pour leur inspirer de l'ardeur.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8: «Donne-moi de parler avec ta valeur, et toute la terre, oui, toutes les générations des hommes s'écrieront: «Sa grandeur à lui, c'est l'œuvre de Thoth.» Et certes, ils amèneront leurs enfants pour exciter leur feu.» Ici encore le texte est fautif: Après *at-a*, il faut restituer *zod*.

4. *Papyrus Anastasi V*, p. IX, l. 2—p. X, l. 2.

v. s. f. — dit au scribe *Pentâar* : — Voici qu'on t'apporte cet écrit de paroles cadencées. — O Thoth, que je sois dans *Ses-tant*, — ta ville douce à vivre, — où tu me feras des revenus de pains et de bière, — où tu garderas ma bouche des paroles de contradiction [prononcées] contre moi ! — O Thoth, '[dieu] du matin, viens — certes, afin que, lorsque j'entrerai en présence du dieu, — j'en sorte véridique. — O palmier haut de soixante coudées, — qui porte des cocos ! — Il y a de la pulpe dans l'intérieur des cocos, — et de l'eau dans l'intérieur de la pulpe !¹ — O toi qui fais jaillir l'eau sur la route, viens à moi, agis pour moi le silencieux ! — O Thoth ! citerne² douce pour le voyageur altéré, — région fermée à qui trouve sa bouche,³ — ouverte au silencieux ; — le silencieux vient, il trouve la citerne — ⁴

À voir tant de ferveur, ne dirait-on pas que l'étude des lettres était une garantie de fortune certaine, et qu'il suffisait de savoir pour réussir ? L'encombrement des carrières libérales, si grand chez nous, n'était pas moins grand en Egypte. Afin de percer à travers la foule, il fallait longtemps pâtir, longtemps lutter ; il fallait surtout se ménager l'appui d'un patron puissant dont l'amitié tenait lieu quelquefois de mérite ou d'instruction. L'enthousiasme si bouillant au sortir de l'école s'attédisait peu à peu ; la troupe des compétiteurs si nombreuse au départ s'éclaircissait bientôt. Pour un qui arrivait au but, mille restaient en chemin, rebutés par la dureté de la discipline ou découragés par l'insuccès de leurs efforts. Ils entraient dans l'armée, s'établissaient cultivateurs, apprenaient un métier ou s'en allaient chercher au cabaret l'oubli de leurs misères. Avant de les abandonner à leur sort, leurs maîtres ou leurs camarades faisaient pour les retenir dans la bonne voie tous les efforts imaginables. Ils leur montraient l'excellence de la profession de scribe : « Le supérieur des archivistes *Amen-em-ant*, du trésor du Pharaon,

1. Ce passage a été traduit par Goodwin dans Chabas, *Mél. Egypt.* 2^{ème} série, p. 238—241.

2. Brugsch, (Dict. p. 756), par une confusion facile à comprendre pour qui connaît l'écriture hiéroglyphique, a transcrit deux fois  = *nef* le mot qui signifie citerne. C'est  = *xnâw* que l'on doit lire, comme dans *Anastasi V*, pl. XII., l. 4.

3. C'est-à-dire : au bavard.

4. *Papyrus Sallier I*, pl. VIII, l. 2—6. Une petite lacune d'un mot m'empêche de comprendre le verset final.

v. s. f., dit au scribe *Pentate*: «Quand te sera apporté cet écrit de communication, que ton cœur n'aille plus voltigeant comme les feuilles aux vents; que ton cœur ne néglige plus ce qu'il est bon qu'un homme fasse: que ton cœur ne poursuive plus les plaisirs et l'oisiveté. Il ne brille pas, celui qui fait les travaux manuels d'un journalier, il n'inspire pas le respect.¹ Faisant des travaux manuels, il est le serviteur des magistrats établis au-dessus de lui; faisant des travaux manuels, il ne peut pas manifester sa valeur. Des travaux désagréables sont devant lui, et il n'y a point de serviteur qui lui apporte son eau, point de femme qui lui fasse du pain. Ses compagnons [se reposent]² selon leur bon plaisir; car leurs serviteurs les aident. [Mais] l'homme qui n'a point de cœur s'occupe à des travaux manuels; son œil se fatigue sur eux ³ Celui qui comprend les mérites des lettres et s'y est exercé (?), prime tous les puissants, tous les courtisans du palais.⁴ Sache le bien.»⁵ Un scribe se refuse à travailler; vite son professeur lui adresse en guise d'encouragement, toute une série de métaphores dont la fin a disparu par suite d'une déchirure du papyrus. «On me dit que tu abandonnes les lettres, — que tu pars, que tu te sauves, — que tu quittes les lettres de toute la force de tes jambes, — comme les chevaux, le manège!⁶ — Ton cœur sautille, tu es

1. *ben si h'er ar-t bakd-u n sa-r-hrd h'er h'er*. Je considère

les mots *sa-r-hrd*, m.-à-m. homme pour le jour, comme une locution répondant exactement à notre terme *journalier*.

2. Un mot à demi effacé m'empêche de saisir complètement le sens de cette phrase.

3. Un mot effacé, suivi d'un membre de phrase que je ne comprends pas bien.

4. *urî uult-u nd sebegâ-u m-n es-sot xerpâ [mdbi]it-u neb-l s'entâi-u urî per-â-u*.

5. *Papyrus Sallier I, p. V, l. 4-11.*

6. Chabas, *Voyage*, p. 141: «Tu abandonnes les lettres! Tu es donc plein de ta course, comme un cheval de course?» Le texte un peu mutilé en cet endroit permet néanmoins de reconnaître fort distinctement la

phrase suivante:

comme un oiseau ; ¹ — ton oreille se dresse, tu es comme un âne qui reçoit des coups ; — tu es comme un faon (?) ² qui s'enfuit ; ³ — tu contemples les régions — de chasse de l'Occident. ⁴ — Ne sois pas sourd : celui qui n'écoute pas, — il est battu. ⁵ — Tu es comme le pilote qui s'entend à diriger la barque, — qui est le conducteur de la barque, — qui se tient à la tête, — et ne surveille pas les vents contraires, — n'observe pas les courants. — S'il laisse traîner les cordages au-dehors, — la corde [pour le pendre] est à son cou ; — s'il tire le cordage — Il coupe (?) les joncs sur les canaux, — il retourne les prés humides » ⁶ *Pentair* se laisse aller à la débauche et j'ai le

xâd-kâ-a seḫâd-u
m-meh'-k rat-k ma h'tar-u pû zûh'ûbâ, m.-à-m. : «Tu abandonnes les lettres dans ta plénitude de tes jambes, comme les chevaux [abandonnent] le manège ou l'écurie.»

1. Le texte porte ici *dx'*, nom d'une espèce d'oiseau que je n'ai pu identifier.

2. *nas'sâd*, quadrupède d'espèce indéterminée.

3. M. Chabas n'a traduit cette lettre que jusqu'en cet endroit. V. *Voyage*, p. 141.

4. Cfr. Brugsch, *Dictionnaire*, s. v. *Mâzûad*.

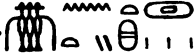
5. *a ar-tâ-n-ew em dâ-t*, «il lui est fait de la main.»

6. Papyrus Anastasi IV, pl. II, l. 4—10. Cette page est fort mutilée. Voici comment je rétablis la dernière phrase que j'en ai traduite :

Ar xâd-tâ pû nûh'-û r bânro ad tû ḫentlîlenta-u m ḫeḫ-ew ân-n-ew ath'-û pû nû [h'-û ad-wo h'er]-u aḫw h'er soḡâd s'erâd-u h'er nû tîebd ad-wo h'er penâ māḡâḡâ-t-u. Le mot *nûh'-û* veut dire *jonc* et aussi *corde* ; je pense qu'ici c'est dans le dernier sens qu'il faut le prendre. Le gouvernail était manœuvré au moyen d'une

regret de constater qu'il fréquente les cabarets plus que de raison. Par bonheur son patron est là qui veille. « On me dit que

corde que le pilote tenait à la main ; c'est je crois de cette corde qu'il s'agit ici. Si le pilote laisse aller cette corde, il a au cou la

 *xentitautu-u*. Ce mot, déterminé comme le précédent par , désigne une sorte de plante fluviatile. Je l'ai rapproché du radical copte ,

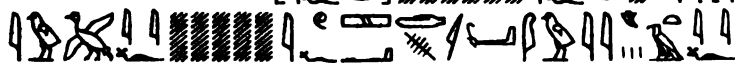
plectere ; sous la forme  *uēn* —  un cela se tisse]. ce radical signifie *le sarment de vigne*, qui servait à tresser des cordes.

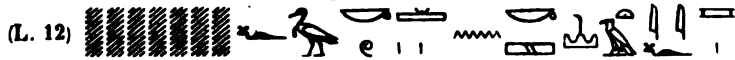
Le mot  *xentitau ta-u* signifiant *la corde* qu'on

met au cou du pilote négligent, ne peut désigner ici que la corde pour le pendre. Si au contraire le pilote manœuvre (*m.-à-m., tire*) la corde du gouvernail, il a mille ennuis qui sont décrits dans les phrases suivantes. Le mot  *sheriat-u* a été rétabli d'après le duplicata

d'*Anastasi V*, p. XCIX, 5. La suite du morceau est fort endommagée.

Voici ce que j'y lis : (L. 11) 



(L. 12) 



(Pl. III, l. 1) 



M. Chabas (*Voyage d'un Egyptien*, p. 240-241) a traduit quelques mots de ce passage « Il raccommode les loques de son derrière » et donne également l'interprétation des deux dernières lignes du document. La fin, qu'il a négligée, peut se traduire : « C'est moi qui lui fait tout cela, s'il abandonne les travaux littéraires. »

Je disais plus haut qu'une petite lacune de notre manuscrit a été comblée au moyen d'*Anastasi V*, pl. XCIX, 5. Je ne crois pas qu'on ait remarqué que les fragments subsistants des cinq premières pages perdues du *Papyrus Anastasi V* nous donnent des lambeaux de texte conservés au *Papyrus Anastasi IV*. Ainsi, le fragment 1 de *Anastasi V*, XCIX se trouve dans *Anastasi IV*, pl. X et XI ; le fragment 2 dans *Anastasi IV*, pl. IV, l. 1-2 ; le fragment 3 dans *Anastasi IV*, pl. XII, l. 6 ; le fragment 4 dans *Anastasi IV*, pl. XII, l. 11 ; enfin le fragment 5 dans *Anastasi IV*, pl. II, l. 10. Cette observation nous permet de reconstituer les cinq pages perdues d'*Anastasi V* et de constater qu'elles ne renfermaient que des doubles de textes connus.

tu abandonnes les lettres, que tu cours de rue en rue,¹ fleurant la bière. Toutes les fois qu'on abuse de la bière, elle fait sortir un homme de soi-même;² c'est elle qui met ton âme en pièces. Tu es comme une rame arrachée de sa place et qui n'obéit plus d'aucun côté; tu es comme une chapelle sans son dieu, comme une maison sans pain, dont le mur est trouvé vacillant, et la poutre branlante;³ les gens se sauvent devant toi, [car] tu leur

1. *Ti-k s'emi m xal en xal* (Pap. Anast. IV, pl. XI, l. 9). Le Papyrus Sallier I, p. IX, l. 10 donne la variante: [Ti]-k s'emi m xal nob; Tu vas dans toute rue. M. Goodwin (*Camb. Es.*, 1858, p. 253) et M. Chabas (*Le Papyrus Magique Harris*, p. 63, note 4)

traduisent par cabaret, taverne le mot *xal*. M. Brugsch a reconnu l'identité de ce terme avec le démotique *xir*, traduit dans un contrat grec par *quvη*, et avec le copte *Ⲫⲣⲙ* M. *Ⲫⲣⲙ* T. *bivium*, *platea*, *vicus*, *compitum*. (*Dict. s. v.* *xal*.)

2. Papyrus Anastasi IV, pl. XI, l. 9-10: *r tennd-u-tâ-hâ-tu h'ag-t rûâ-t-u em tetu* (sic). Pap. Sallier I, p. IX, l. 11

tennd-u tâhâ-u se[t] h'ag-t-u rûâ se[t] ret-u. M. Goodwin lit au lieu de *tennd-u-tâ-hâ-tu* (*Cambridge Essays*, 1858, p. 253)

er-tenndû-rûhû, qu'il relie à la phrase précédente: «Thou goest from tavern to tavern, smelling of beer, — «at the time of evening.» Mais 1^o les deux manuscrits donnent très nettement pour le premier signe un et non un ; 2^o les déterminatifs de Sallier, et d'Anastasi ne

se prêtent pas à rendre l'idée de *soir*. Je regarde *tâhâ* comme une variante de *tahâ*, violer, transgresser, par suite,

abuser, *faire excès de* «Chaque fois qu'il est abusé de la bière, elle *rûâ* sépare, met hors de lui (*distrahit*) un homme» (Anastasi); ou bien, «Chaque fois qu'ils *se-t-u* abusent de la bière, cela *se-t* met hors d'eux les hommes» (Sallier).

3.

lances de la boue et des huées.¹ Sachant que le vin est une abomination, abstiens-toi des outres, ne mets pas les cruches devant ton cœur, ignore les jarres.² Instruit à chanter avec accompagnement de flûte, à réciter avec accompagnement de cha-

ma pa s'd m ta-u
gim-ti tel-w amb ad set ta pexxu-t. M. Goodwin coupe la phrase après

amb et traduit : « Thou art like a house without provisions, whose walls are found shaky. If thou wieldest the rod of office (?), the men run away from thee » (*Camb. Ex.* 1858, p. 253).

1. *tit-k rex-ta ad*
 2. *tit-k rex-ta ad*
lét-u arpd-u mták drqd-k h'er s'edh'-u mták táu déu-t debd-u m-h'-d-si-ek
mták xym tanroká. Goodwin : « Thou knowest that wine is an abomi-
 nation; thou hast taken an oath concerning strong drinks that thou
 wouldst not put (thy liquor) into thee. Hast thou forgotten thy reso-
 lution (?) » (*Camb. Ex.*, p. 253). Le sens littéral du membre de phrase

mták drqd-k h'er
s'edh'-u est : « fais un serment relativement aux outres, » s.-ent., « de ne
 plus y toucher ». Des trois termes employés en parallélisme à la fin des
 trois membres de phrase, le premier *s'edh'-'u'* peut désigner soit

une *outre* soit une espèce de liqueur, selon M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v.
) de l'*hydromel*; le second *debd*, une *cruche*
 ou, toujours selon M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v. *debd*) du

vin de grenades; le troisième *tanroká*, une sorte de jarre
 ou de liqueur à moi inconnue, peut-être extraite de la plante appelée
denrogi (*Anastasi IV*, 9, 1. 2; pl. XIV, 1. 7 &) dont

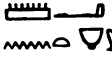
la *graine* et le *cœur* étaient estimés comme conserves ali-
 mentaires (*Anastasi IV*, pl. XIV, 1. 7) et dont le goût est comparable à
 celui du miel (*Anastasi III*, pl. II, 1. 3—4). Il se pourrait donc qu'il fallût
 traduire : « Sachant que le vin [de vigne] est une abomination, abstiens-
 toi [également] de l'hydromel, ne mets pas le vin de grenades devant ton
 cœur, ignore le vin de la plante *tanroká*. »

lumeau, à moduler avec accompagnement de *Kinnor*, à chanter avec accompagnement de lyre, tu es assis dans une chambre, entouré de vieilles dames,¹ et tu te mets à dodeliner du cou;² tu es assis en présence de jeunes filles, oint d'essence, ta guirlande de menthe (?)³ au cou, [et] tu te mets à te battre le ventre, tu te balances comme une oie,⁴ tu tombes sur le ventre, tu te salis comme un crocodile.»⁵

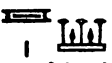
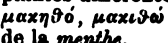
1. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v.  *nàzuxi* et s. v.

 *χnem*): «Du hast gelernt zu spielen auf Flöten, zu singen nach den Schalmeyen, zu begleiten mit Worten mit weicher Stimme die Cither, zu singen nach der Leier; du sitztest da in der Wohnung, es umgeben dich alte Vetteln.» Goodwin (*Cambridge Essays*, 1858, p. 253): «..... If thou sittest in the school (?), thou art compared to the sleepers.» Le mot  *χnem* a en effet le sens de *dormir*, *sommeiller*,

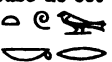
hébreu , arabe , copte  T.  M. (Cfr. Chabas, *Voyage*, p. 136, sqq.; Brugsch, *Dictionnaire*, s. v. *χnem*.)

De cette racine dérive le mot  *χnem*, m. à m., la femme qui endort un enfant, la berceuse, la *remuseuse*, par opposition à  *menà-t*, celle qui donne le sein, la *nourrice*. Ici  *χnem*, mis en antithèse à  *mes*, la *jeune fille*, ne peut avoir que le sens général de *vieille mère*, *vieille dame*.

2.  *at-k h'd-tù h'er s'ap am set-ek*. Goodwin: «If thou standest up to play (?), thou art behindhand (?)» (*Camb. Es.* 1858, p. 253).

3.  *me[r] s'atapennà*. Cette fleur plusieurs fois citée dans les textes est nommée, tantôt, comme ici, en un seul mot, *me[r] s'atapennu-u*; tantôt  *me[r] s'ata-u* et  *pennu-u* sont séparés et donnés comme les noms de deux plantes différentes. Je comparerai la première partie *me[r] s'ata-u* au mot , qui, suivant Dioscoride, était un des noms égyptiens de la *menthe*.

4.  *tàrpà* est apparenté à  *tàrpà*, nom d'une espèce d'oie. C'est un verbe de mouvement qui désigne la marche disgracieuse de cet oiseau.

5.  *tù-k àrh'á m sùh'*. Goodwin:

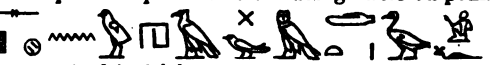
L'homme¹ est fait pour le capitaine, — le courrier pour le gardien des portes, — le berger pour le boucher. — Le preneur d'oiseaux va pour chasser à la course, — le preneur de poissons, pour se plonger dans l'eau. — Le prophète accomplit les rites; — le prêtre fait les cérémonies. — Celui qui ² — se plonge dans le fleuve; — il ne distingue point la saison des semailles de celle des moissons, — tant le ciel souffle sur l'eau (?) — Le chef d'atelier est à son travail; — son cheval s'enfuit du champ, — le grain de sa femme — et de ses enfants reste dans le sillon; — sa servante se fait femme de peine (?),³ — son valet devient comme qui est misérable (?) — Le boulanger pétrit, — met les pains au feu; — [tandis que] sa tête est dans l'intérieur du four, — son fils le tient par les jambes: — s'il échappe de la main de son fils,⁴ — il tombe là, dans les flammes.⁵ — [Il n'y a] que le scribe: lui, il prime — tout ce qui est dans cette terre.»⁶ Nous possédons de ce morceau une autre

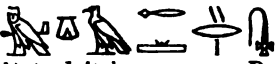
1.  *pà sà*; je prends le mot *homme* dans le sens militaire: un capitaine et ses *hommes*; un enseigne et ses *hommes*.

2. Un membre de phrase dont je ne saisis pas le sens, mais qui sert évidemment de sujet à tous les membres de phrases suivantes.

3. Le texte porte  *tàno bok-t en tà bpàit-t-u*. Le sens précis du mot 

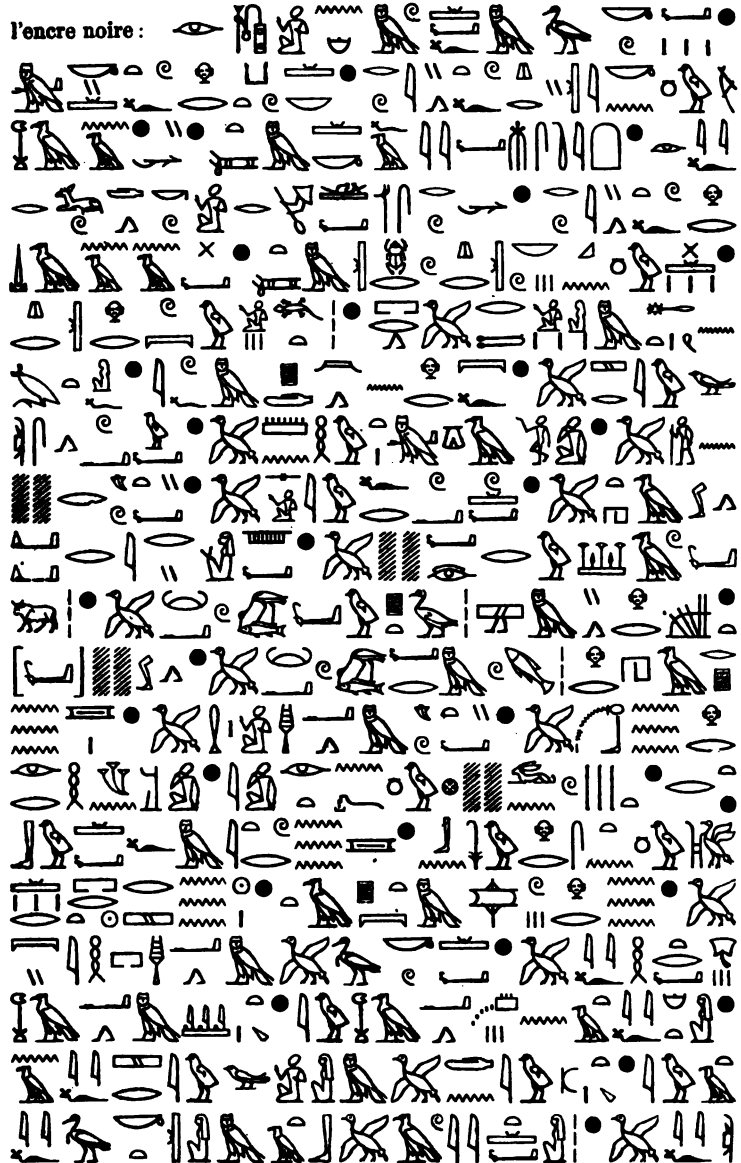
 *bpàit-t* m'est complètement inconnu; comme il se trouve en antithèse avec l'expression  *nli-wà*, qui est en ruine, je présume qu'il marque une action désagréable ou pénible.

4.  *Sep en thà m dâ-t se-10*. Litt.: «la fois d'échapper de la main de son fils.»

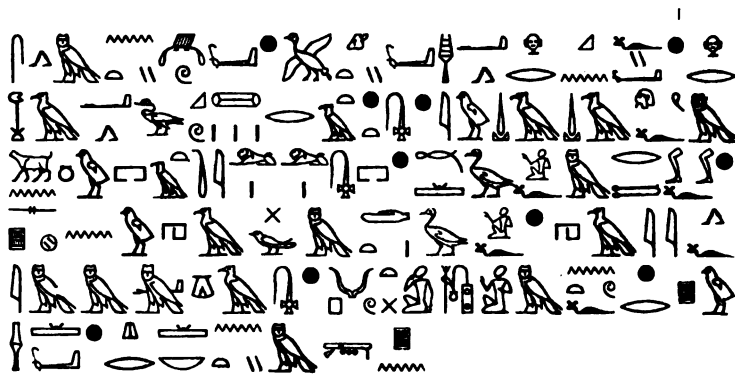
5. Le mot que je traduis *flammes* est écrit  dans *Anastasi II*. et  dans *Sallier I*. Brugsch (*Dict.* p. 621, s. v. *I*.) traduit le passage: «Der Bauer beschäftigt mit Backen, schiebt das Brot in die Feuergluth, sein Kopf steckt im Innern des Ofens, es wird eingenommen sein (sc. des Ofens) Boden von seinen Beinen . . . er stürzt sich hinein in den Rauch.»

6. Anastasi II, pl. VI, l. 7 — pl. VII, l. 5. Comme le texte de ce morceau est très confus et assez mutilé dans l'original, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en donner la transcription exacte. Le morceau est séparé du précédent par le signe  écrit non pas à l'encre rouge, mais à

récession qu'on peut attribuer soit à l'auteur lui-même, soit à l'un de ses élèves. En admettant que le texte du Papyrus Ana-



stasi soit l'original et celui du Papyrus Sallier la copie, voici les résultats auxquels me conduit la comparaison des deux manuscrits. L'écrivain de Sallier brise la première phrase : il en conserve le début : « Celui qui se fait scribe est délivré de toute tâche manuelle, — il est préposé à tous les travaux ; » auquel il joint immédiatement la phrase « Ne portes-tu pas la palette ? » etc., qu'il arrange ainsi : « Ce qui fait la différence entre toi et celui qui manie la rame, n'est-ce pas que tu portes la palette ? que tu n'as point de maîtres à force, ni de supérieurs nombreux ? »¹ Après la dislocation du début et la suppression de : « Il est éloigné de la houe (?) et de la houlette, » et de « tu es éloigné des misères », il revient au texte primitif et conserve le fragment : « Sorti du sein de sa mère, l'homme se courbe devant son supérieur : le conscrit est le serviteur du capitaine, le cadet, du commandant, — l'homme, du cultivateur »,² tout en remplaçant ce qui est relatif au courrier, au berger, au chasseur, au pêcheur, par : « le valet d'écurie sert l'écurier. »³ Ici se trouve le passage du chef d'atelier, mais altéré singulièrement : « Tandis que le chef d'atelier est au travail, si son cheval quitte le champ, le grain de sa femme et de ses enfants reste sur le sillon ; si son cheval se sauve, lui, il a beau s'enfuir, il est conduit à la prison. »⁴ Vient ensuite un passage entièrement nouveau : « Le



1. *Papyrus Sallier I*, p. VI, l. 10 — 11.

2. *Id.*, p. VII, l. 1 — 2.

3. *Id.*, *ibid.*, l. 2.

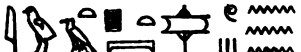
4. Goodwin : « The steward must preside over the works ; his horse goes to the field ; he brings vegetables for his wife and children. While his horse is gone . . . » (*Camb. Es.* 1858, p. 251). Déveria : « L'intendant reste au travail ; si son cheval quitte le champ, le grain de ses femmes et de ses enfants quitte le sillon ; si ses chevaux le quittent, il est à pied, il est pris par l'*idai-t* » (*Papyrus Judiciaire de Turin*, p. 179 — 180). Chabas :

capitaine monte vers la Syrie; point de lit, point de sandales; il ne sait plus distinguer entre la vie et la mort, à cause des bêtes sauvages et des cavales. [Cependant] l'adversaire se cache dans les buissons; l'ennemi se tient prêt à bondir, et le capitaine en vient à implorer son dieu: «Viens à moi! que je sois délivré!»¹ Le tout se termine par les mentions du prophète, du prêtre et du boulanger: «Le prophète accomplit les rites; le prêtre fait les cérémonies. Celui qui . . . se plonge dans le fleuve; il ne distingue point la saison des semailles de celle des moissons, tant il pleut [sur lui]»² Le boulanger pétrit, met les pains au feu; tandis que sa tête est dans l'intérieur du four, son fils le tient par les jambes; s'il échappe de la main de son fils, il tombe là, dans les flammes.» Toutefois, au lieu de la conclusion: «Il n'y a que le scribe: lui, il prime tout ce qui est dans cette terre,» on trouve la formule: «Sache-le-bien»³ qui termine d'ordinaire ces sortes de lettres. Bref, l'écrivain du texte Sallier s'est borné la plupart du temps à démembrer le texte Anastasi, supprimant telle phrase qui ne lui plaisait point, reléguant telle autre dans un autre endroit, brisant le fil de la composition primitive pour le renouer plus loin et le briser encore une fois. Rien ne montre mieux la méthode littéraire des Egyptiens, et ce qu'il y avait d'artifice dans la rédaction de leurs lettres mercuriales.

Aucun des métiers n'échappait à la raillerie des littérateurs. «On me dit, écrit *Amen-em-apt à Pentaür*,⁴ on me dit que tu abandonnes les lettres, que tu te livres aux plaisirs. Tourne

«Et le chef d'atelier se tient au travail, et son cheval reste à la campagne.» (*Méi. Egypt.* 3^e série, p. 23).

1. Goodwin: «The soldier must go to Khar among wild beasts. The thief (?) hides in the bushes, the enemy rushes upon him. The soldier in march cries to his god, Deliver me.» (*Camb. Essays*, 1858, p. 251.)

2.  *at tá pet n'roü-u md.* Le mot-à-mot de ce membre de phrase semble être: «étant le ciel à souffler de l'eau,» c'est-à-dire, «tant il pleut». Toutefois cette explication est tellement en désaccord avec le fait bien connu de la rareté des pluies en Egypte, que je ne puis me décider à la regarder comme probable. *Anastasi II.* donne

en variante  *tá pet m n'roü-u h'er md,* «le ciel souffle sur l'eau» qui doit être la vraie leçon.

3. *Papyrus Sallier I*, p. VI, l. 9 — p. VII, l. 9.

4. *Papyrus Sallier I*, p. V, l. 11 — p. VI, l. 9; *Papyrus Anastasi V*, p. XV, l. 6 — p. XVII, l. 3.

ta face aux travaux des champs, [et] tu reviendras aux écritures saintes.¹ Ne t'es-tu pas en effet retracé la condition du cultivateur? Dès avant la moisson, les vers emportent la moitié des grains, les pourceaux mangent le reste; il y a des rats nombreux dans les champs; les sauterelles s'abattent, les bestiaux dévorent, les oisillons pillent; si le cultivateur néglige ce qui reste sur l'aire, les voleurs l'achèvent. Le lien des instruments de métal s'use; ² l'attelage se tue à tirer la charrue. Le scribe de la douane est sur le quai à recueillir la dîme des moissons; les gardiens des portes avec leurs bâtons, les nègres avec leurs lattes de palmier [crient]: «Ça, des grains.» S'il n'y en a pas, ils le jettent à terre tout de son long; lié, trainé au canal, il y est plongé la tête la première.³ Tandis que sa femme est enchaînée devant lui, [et que] ses enfants sont garottés, ses voisins les abandonnent, et se sauvent pour veiller à leurs récoltes. [Il n'y a] que le scribe; lui, il prime tous les autres. Celui qui

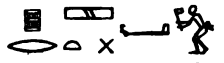
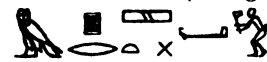
1. La traduction de ce passage m'a été suggérée par M. Grébaut, élève de l'Ecole des Hautes Etudes.

2. Goodwin: «La pioche de fer s'use.» (*Les Papyrus hiératiques*, 2^e livr., p. 14; trad. Chabas.) M. Brugsch a rétabli le sens de cette phrase.

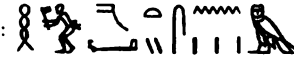
(*Dictionnaire*, s. v.  dâgasî.)

3. Goodwin: «Non est à repousser eux dehors.» (*Les Papyrus hiératiques*, 2^e livr., p. 16); «et l'on ne peut les repousser.» (*Id.* p. 22.) Le

texte porte:  h'î-sen em pers'-t (*Papyrus Anastasi V*, p. XVI, l. 6—7). M. Goodwin rapproche le

le mot  pers'-t du copte *ⲡⲓⲣⲱⲩ*, *extendere*, *expandere*, et avec raison. Mais l'analogie de composition qu'il croit reconnaître entre  em-pers'-t, littéralement *in sol-*

vendo, et le copte *ⲁⲗⲁⲓⲁ extra, foras*, ne me satisfait pas. Je pense qu'il faut traduire: «Ils traînent le laboureur, en l'étendant» i. e. «tout de son long.» Pour la seconde partie de la phrase les deux versions ne con-

cordent pas. Sallier I, pl. VI, l. 7, porte:  h'î-ti-sen em zâb[â]gâ-u, «ils le traî-

nent la tête la première»; Anastasi V, pl. XVI, l. 7—8:  tâh'-î-tâ-wo

em zâbgâzâqâ, «il est jeté à l'eau, la tête la première.»

n'échange pas les travaux manuels pour les études littéraires, ne fait jamais son profit.¹ Sache le bien.» Le tableau n'est pas riant : travailler sous le dur soleil d'Egypte, s'exténuer à remuer la terre, à creuser des rigoles, à semer, à herser, à récolter, à battre le grain, pour en arriver à mourir de faim ou sous le bâton, tout cela n'avait rien de bien engageant. Le jeune homme, plutôt que d'y aller voir, en croyait son maître sur parole et renonçait à ses idées de vie champêtre, mais sans embrasser franchement l'étude des lettres. L'éclat des armes, le bariolage des vêtements, l'aspect saisissant des marches, en un mot, cet appareil théâtral qui partout enveloppe et cache les misères de l'état militaire, attiraient ses yeux et tentaient son imagination. C'était le moment des grandes conquêtes et des expéditions lointaines, partant des fortunes rapides : le fils d'un batelier s'en allait simple soldat et revenait général.² Ceux de nos conscrits qui sont gens d'imagination peuvent se figurer qu'ils ont au fond de leur giberne le bâton de maréchal et la grand croix de la Légion d'honneur. L'étudiant égyptien rêvait aux grandes razzias sur les rives du Haut-Nil, au pillage des cités asiatiques ; il voyait passer vaguement devant ses yeux des troupeaux d'esclaves chargés de poudre d'or, de plumes d'autruches, de dents d'éléphants, d'armes rares, de vases précieux ; il se demandait s'il n'aurait pas lui aussi, le droit de porter l'arc, de commander à des soldats et de remporter des victoires. La flèche d'un Syrien ou la massue d'un nègre pouvaient l'arrêter au milieu de sa course ; mais s'il échappait aux dangers de la guerre, quelle fortune et quel avenir ! La richesse assurée, une

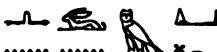
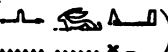
1. Goodwin : « L'occupation du scribe prime toute autre espèce de travail ; il ne regarde pas les lettres comme un travail ; il n'y a pas de taxe sur lui. » (*Papyrus hiératiques*, 2^e liv., p. 22.) La dernière phrase est très

obscur. Sallier I. porte  *h'esbâ-u-n-ew* « celui qui a

estimé, les travaux manuels à l'égal des lettres »  *em sezaû* ;

Anastasi V, « Celui qui n'échange pas (?)  *an h'etra-u*

les travaux manuels contre ( *em*) les lettres, ne fait pas de profit,

 (Sallier  *an ún em-dû-u s'â-t-u, m.-à-m., point n'est avec lui utilité, profit.* »

2. Voir dans le *Mémoire sur Ah'mès* de M. de Rougé, et dans Brugach, *Histoire d'Egypte*, p. 80, la curieuse histoire d'*Ah'mès-se-Abna*.

maison dans Thèbes à l'ombre sacrée du temple d'Ammon, une villa peinte, au bord de quelque canal bordé de palmes, le collier d'or de la vaillance,¹ et, peut-être, qui sait? digne couronnement d'une longue existence bien remplie, la permission de garder ses sandales dans le palais du roi!² Il n'en fallait pas tant pour le décider. Il voulait endosser le harnais, partir pour les pays lointains, monter à l'assaut des villes syriennes, se mesurer corps à corps avec les plus braves d'entre les *X'itas*.... Mais son maître: « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe? » — Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, — l'étendue de ses misères! — On l'amène, tout enfant,³ — pour l'enfermer dans la caserne:⁴ — une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, — une plaie d'usure est sur son œil,⁵ — une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils; — sa tête est fendue et couverte de pus (?).⁶ — Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, — il est brisé par la violence. — Arrive, que je te dise sa marche vers la

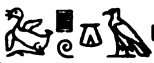
1. Voir dans les *Denkmäler, Abth. III, 97 a.* le tableau où le roi hérétique *X'û-n-Aten* fait donner l'or au fonctionnaire *Méri-Râ*, et l'inscription d'*Ah'mès-se-Abna*, l. 19—20.

2. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 128.

3. Ceci est la version du texte Anastasi IV; le texte Anastasi III donne la variante: 

 *n-ek seḫû pen en zod h'na zod* — *ax dâ-k h'er-k er ar seḫû* — *nozem qin seḫû*, que je traduirai: « Quand te sera apporté cet écrit de communication, — applique-toi à devenir scribe! — heureux est trouvé le scribe! »

4. *Anastasi III*: « petit enfant avec la tresse » de cheveux, parure des enfants en bas âge.

5. *Anastasi III* coupe ce membre de phrase en deux: « on l'amène tout enfant — on l'enferme dans la caserne. » Le mot que je traduis *caserne* est écrit  *zâpîgû* dans *Anastasi III* et  *zâgâpû* dans *Anastasi IV*.

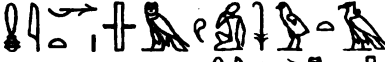
6. Membre de phrase passé dans *Anastasi IV*.

7. *Anastasi III*  *seḫet en peḫḫû*; *Anastasi IV*  *seḫet en pîḫrâ*. Chabas:

« Une plaie qui entame est sur son ventre; une plaie qui tranche est sur ses deux sourcils, et sa tête est divisée par une plaie. » (*Voyage*, p. 129.)

Syrie, — ses expéditions en pays lointains! — Ses pains et son eau sont sur son épaule, comme le faix d'un âne, — et font son cou et sa nuque (?) ¹ semblables à ceux d'un âne; — les jointures de son échine sont brisées. — Il boit d'une eau corrompue, — [puis] retourne à sa garde. — Atteint-il l'ennemi? — Il est comme une oie qui tremble, — [car] il n'a plus de valeur en tous ses membres. — [Finit-il par] aller en Egypte? — Il est comme un bâton qu'a mangé le ver. ² — Est-il malade, l'alitement le saisit-il? — Il est emmené sur un âne; — ses vêtements, des voleurs les enlèvent; — ses domestiques se sauvent. ³ Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. « Le scribe *Amen-em-apt* dit au scribe *Penbesà*: — Quand te sera apporté cet écrit de communication, — applique-toi à devenir scribe; — tu primeras tout le monde. — Arrive que je te dise les devoirs fatigants — de l'officier de chars. — Lorsqu'il est placé à l'école par son père et sa mère, — possédant cinq esclaves (?), il en donne deux. ⁴ — Après qu'on l'a dressé (?), ⁵ il

1. *Anastasi III*  *k'd*; *Anastasi IV*  *k'd-t*.

2. Le texte *Anastasi III* porte 

  *ma xe-t amù sù tà kàkà* et *Anastasi IV*: 

  *ma xe-t em am sù tà anri*.

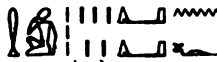
M. Brugsch a fait de  *sùtùkàkà* et de 

  *sùtùanro* deux mots avec le sens de *ver* (*Dictionnaire*, aux deux mots cités).  *sù* est le pronom régime,  *tà* l'article féminin singulier, qui doivent être distingués des deux racines

  *kàkà* et   *anro*.

3. *Papyrus Anastasi III*, p. V, l. 5 — p. VI, l. 2; *Papyrus Anastasi IV*, p. IX, l. 4 — p. X, l. 1; de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34—35.

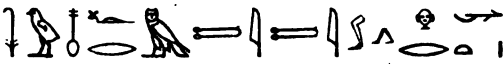
4. Le texte est très altéré en cet endroit; voici ce que j'y lis: 

     *xe-t h'on-u diani diti-n-ew pà sà sen am-sen* « possédant cinq esclaves, il a donné deux hommes d'eux, » probablement pour payer les frais de son éducation.

5. Il y a ici un mot  *sexàrodà* dont je ne connais pas d'autre exemple.

part pour choisir un attelage, — dans les écuries en présence de sa Majesté, v. s. f.;¹ — à peine a-t-il pris les bonnes ca-
vales, — il se réjouit à grand bruit. — Pour arriver avec elles
dans son bourg, — il se met à galoper, — [mais] n'est bon
qu'à galoper sur un bâton.² — Comme il ne connaît pas son
avenir, — il donne ses biens à son père et à sa mère, —
[puis] emmène un char — dont le timon pèse trois *uten*, —
tandis que le char pèse cinq *uten*.³ — Il part au galop là dessus.»
La phrase qui suit ne me paraît pas des plus claires: autant
que je puis en juger, l'officier perd sa chaussure et descend de
char pour la ramasser. « Il rencontre un reptile, — se rejette
dans un buisson d'épines; — ses jambes sont entamées par le
reptile, — son talon est percé par la morsure. — Lorsqu'on
vient pour faire l'inspection de ses effets, — sa misère est au
comble: — il est traîné sur le sol, — il est frappé de cent
coups.»⁴ Songez que ces lignes furent écrites sous le règne de
Sésostris, au moment où des sources du Nil bleu aux sources
de l'Euphrate, sur toute l'Ethiopie et toute la Syrie, les armées
égyptiennes se répandaient chaque année, multipliant les vic-
toires et les conquêtes. Un jour, on apprenait à Thèbes la dé-
faite des Nègres d'Abyssinie, l'arrivée du prince de *Kusch*, de
son butin et de ses soldats. Des processions fantastiques de
girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de pan-
thères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient, s'allongeaient in-
définiment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à
l'Occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés Grecs ou
Etrusques. Les barbares du Nord, Sardes, Lyciens, Achéens,
revêtus de cuirasses étincelantes, coiffés de casques étranges ou
la tête encadrée dans le mufle d'une bête fauve dont la peau
flottait sur leurs épaules, venaient étaler, aux yeux des Egyptiens

1. *V. s. f.* abréviation de *Vie, Santé, Force*. , formule qui ac-
compagnait toujours le nom d'un souverain régnant.

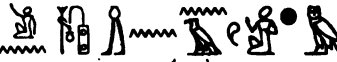
2. , *si nouer en tala*
h'er xe-t.

3. Le texte porte  *ten*. D'après les recherches de M. Chabas
le *ten*, pesait en moyenne 91 grammes (*Mél. Egypt.*, 1^{ère} série, p. 22—23;
Note sur un poids Egyptien, Rev. Archéol. 1861, p. 12 sqq.; *Détermination*
métrique de deux mesures égyptiennes de capacité, p. 1—6). Les trois *ten*
du timon pesaient donc 273 grammes et les cinq *ten* du char 455 grammes.

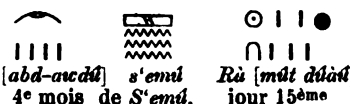
4. *Papyrus Anastasi III*, p. VI, l. 2—10.

de vers, trop incomplets pour qu'on puisse les restituer et les traduire, les mœurs des pêcheurs et l'aspect du Nil, *Ennà* s'attache aux habitudes des chasseurs: « Le [chasseur] de l'Occi-


 seya] le scribe]


 n seyu Annà em renpe-t

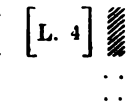

 dà-t I,

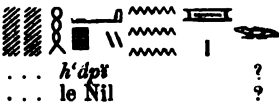

 [abà-ascàd] s'end 4^e mois de S'end,


 Rà [mât dàd] jour 15^{ème}


 [L. 2] h'etera - u n
 les revenus de


 pà Apul - u fête.


 a - n - eu Ainsi dit-il


 [L. 4] h'ep' le Nil


 [L. 4] bà ei - n - na nous ne sommes pas allés


 [L. 5] pà dà qemà-t em- la direction du midi à


 sà la suite de

La page II dont j'ai traduit les premières lignes commence au milieu d'un mot, heureusement facile à restituer: 

(L. 1) 



(L. 2) 



(L. 3) 



(L. 4) 



(L. 5) 

dent — fait griller l'oie : — le vautour coupe les joncs, tranche
[les roseaux. — Surpris dans le filet] l'oiseau crie vers

[illegible]

mières lettres, est le sémitique **בִּרְכָּה**, et *inst.* c. **בִּרְכָּה**, ar. **بركة** *étang*, piscine, qu'on trouve en égyptien sous deux autres formes **بركة** **بركة**

404, s. v. l.) et                         

D'après sa forme  *anau* 'anà-u doit être d'origine sémitique; malheureusement je ne puis, ni l'identifier, ni déterminer le nom de la plante qu'il désigne. Le nom du bourg

désigner le courant,      henné, non signalé par

M. Brugsch et dont on a la variante      h'ân-

nānā; paraît signifier *remous, tourbillon*. ~~ok~~ *Zaleti*, nom

d'une espèce de barque, est sémitique et s'apparente à l'hébreu 
demersus est, צילה *profundum*, vorago.     *mus-t*

représente les bas-fonds, les flaques d'eau peu profondes où se vautrent les crocodiles et les hippopotames. Quant à 

 *bîrqa*, c'est encore un mot sémitique בִּרְקָא, *fuloit, micuit*
res; *apluendit oculus, fulguravit*; בִּרְקָא, *fulguravit*; בִּרְקָא, *fulgur, ful-*
gor. Dans les lignes suivantes, je ne distingue plus que des lambeaux

sans lien entre eux: (L. 6)
Gàs'a-u n pi
Les roseaux à ou de l'oiseau

le ciel; — l'oiseau , effrayé, s'élève. — Si [le chasseur] rapporte [du gibier, — on lui donne] des pains.¹

(L. 7) *arta - àar* *ben na* *Artà - El* ; point les *xl-les*

(L. 8) *i-u* *ta zera-t* *m dxi* *a-la* *ajones (?)* ; le vautour s'élève *la*

(L. 9) *pa* *d-d* *u* *dmu* *set* *h'er* *ma* *n* *mah* *padi* *le* pêcheur elle vit sur une eau de neuf coudées

(L. 10) *maadi* *Kapsa-d-u* *pa* *pa* *(de profondeur)* *le courant* *les*

(L. 11) *tirpu* *bi* *nd-w* *bi* *rex-ti* *u* *pa* *maadi* *saisit* ; les rassemble *les bœufs ; l'ole*

(L. 12) *il-u* *anti* *ro* *ds'u* *m* *s'em* *r* *mah* *baki* *u* *n* *ne l'aperçoit pas ;* *point n'est su* *... sont apportées des oies nombreuses (en la saison shemà) pour accomplir les travaux de*

(Page III. l. 1) *pa* *le* *u* *pa* *h'wi* *m* *pa* *baba* *trou* *le serpent dans le*

gem-t *h'er* *sed-t* *ba* *nfi* *h'er* *t-u* *grue (?)* *tremble* *qui est au*

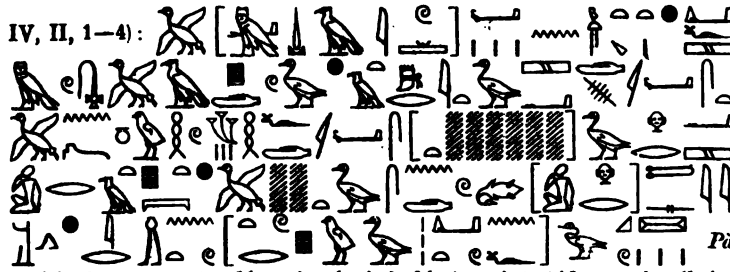
Le nom *Artu-aar* d'une espèce d'oiseau, est formé des deux racines sémitiques *אור* m. à m. les flammes de Dieu, de *אל* dieu et de *אור*, *אור*, plur., *אור* *lux*; *splendor felicitatis*. Je ne saurais dire quelle espèce d'oiseau portait ce nom. De même

me paraît pouvoir se rapporter à l'hébreu *קבץ*, *קבץ*, *congregavit*.

1. Voici comment je restitue le texte de ces dernières lignes (Anastasi

A défaut de documents aussi développés, l'antiquité égyptienne nous a légué un petit traité, j'allais dire une brochure, dédiée par un scribe à son fils. Cet pamphlet, fort ancien, puisque le style et la forme des noms propres qu'il renferme nous reportent au temps de la XII^e dynastie, était goûté des lettrés et passait pour un morceau classique : aussi en possédons-nous deux manuscrits sur papyrus,¹ plus la copie sur pierre calcaire d'un assez long passage.² M. Goodwin, qui l'a étudié avant moi, a renoncé à le traduire et s'est borné à l'analyser d'une manière sommaire.³ Peut-être aurait-il été plus prudent pour moi de suivre son exemple : le texte est tellement corrompu, le nombre des mots techniques et des tournures archaïques qu'il renferme tellement considérable, qu'en certains endroits, il est difficile de suivre le fil de l'idée. J'ai cru néanmoins devoir donner ma traduction telle qu'elle est aujourd'hui, sauf à la corriger plus tard ou à la voir corrigée par d'autres.

« Commencement des instructions — qu'a faites l'employé à l'aire (?), — *Dada-w - Se-grad*, est son nom, — à son fils, *Papi*, est son nom. — Il se rendait à *Xenui*, — pour le mettre à l'école des lettres, — [où] ne le dépassèrent (?) point les enfants des magistrats, — qui habitent *Xenui*. — Voici qu'il lui dit :



IV, II, 1-4) : [hieroglyphs] *Pu*
[mdzau]-u n ament-t dé-w s'emé pà apdú tà zerà-t s'ad-se-t pà nkh'd-u
h'wed se[t] h'er ds' r tà po-t pà-t sendú [h'er]
test ar antú [tdrpd-u dâ-tâ-n-ew] áqd-u.

1. *Papyrus Sallier II*, pl. III, l. 9 — pl. XI, l. 4; *Papyrus Anastasi VII*, pl. I, l. 1 — pl. VII, l. 4.

2. *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Characters*, Pl. XI.

3. *Cambridge Essays*, 1858.

4. *Sallier porte* L'un des deux est évidemment de trop.

«I. J'ai vu la violence, j'ai vu la violence; — [*c'est pourquoi*] mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé qui est délivré de ses travaux manuels, — [*et*], en vérité, il n'y a rien au-delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre *Qemi*; — tu y trouveras ce précepte en propres termes: — «S'il y a un scribe dont la demeure soit vers *Xennu*, — son inactivité ne sera pas sur lui.

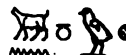
«II. — Lui, c'est un autre qui le rassasie; — il ne remue pas, il se repose.» — «J'ai vu les métiers figurés, y est-il dit en propres termes; — [*auss*] te fais-je aimer la littérature, ta



1.  *Zàr-t* me paraît être le copte *ⲁⲣⲉ*, *T.*

7, area.

2. *Sallier* a passé  que j'ai rétabli.

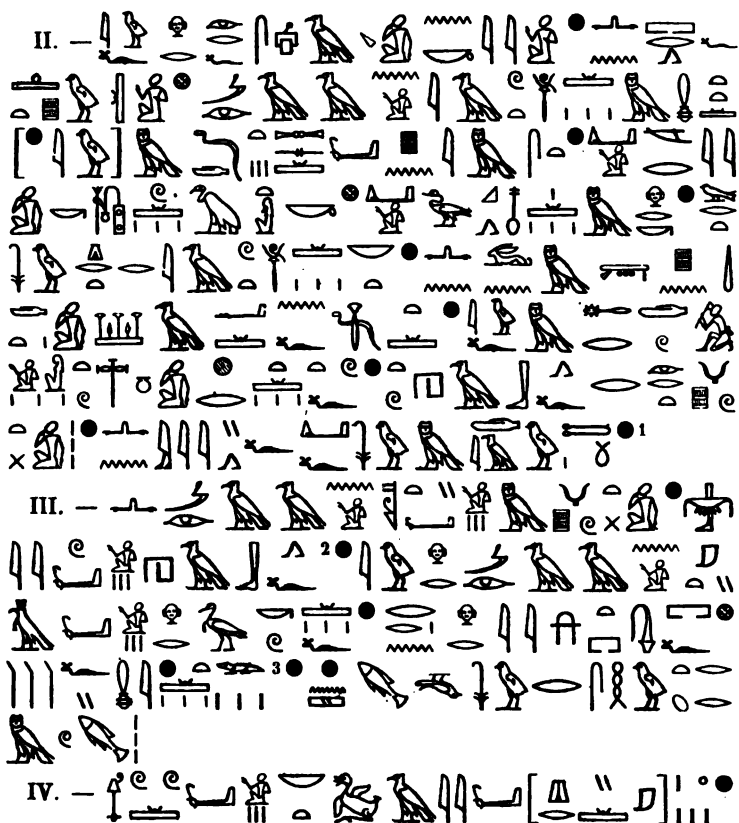
3.  *Xennu* est le nom égyptien de *Silasilis*.

4. C'est l'interprétation de Goodwin: «The sons of the elders (or chiefs), they who are of *Xennu*, did not equal (?) him» que j'ai adoptée, faute de pouvoir en donner une plus satisfaisante.

mère; je fais entrer ses beautés en ta face; — elle est plus importante que tous les métiers; — elle n'est pas un [vain] mot sur cette terre: — celui qui s'est mis à en tirer profit, dès l'enfance, il est honoré; — on l'envoie pour remplir des missions. — Celui qui n'y va point, reste dans la misère.»¹

«III. — Je n'ai pas vu le forgeron en charge; — le fondeur envoyé en mission.² — [Mais] j'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four. — Ses doigts sont comme des objets en crocodile,³ — il est puant plus qu'un œuf de poisson.

«IV. — Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs [à lui] c'est du bois, ses outils, du



1. Littéral.: «se met dans un vêtement de corde.»

2. M. à. m.: «Le fondeur sa mission.»

3. «Ses doigts [sont rugueux] comme des objets [en peau] de crocodile.»

métal. — La nuit, quand il est libre, — il travaille en plus de ce que ses bras ont travaillé; — la nuit, il veille au flambeau.

« V. — Le tailleur de pierres cherche du travail — en toute espèce de pierres dures. — Lorsqu'il a fini les travaux [de son métier], — ses bras sont usés, il se repose; — comme il reste accroupi dès le lever du soleil,¹ — ses genoux et son échine sont rompus.

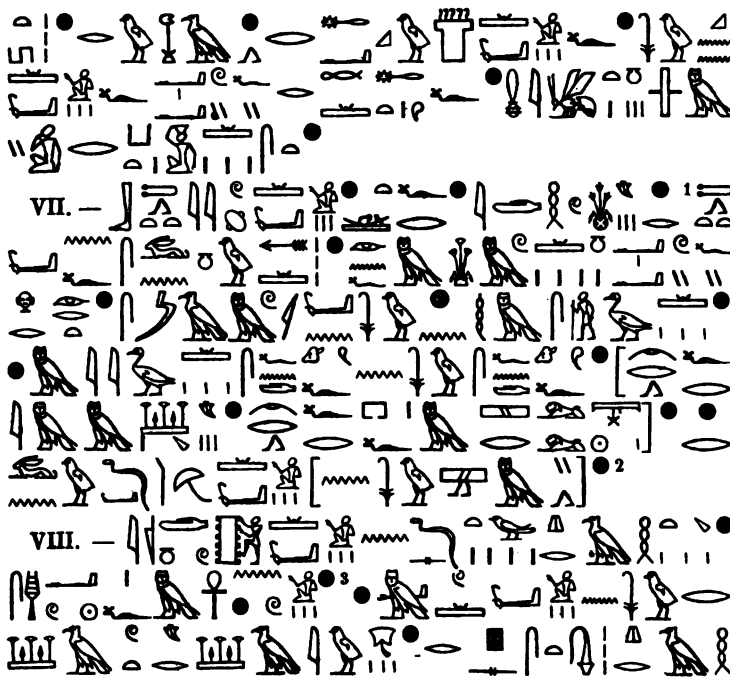
« VI. — Le barbier rase jusqu'à la nuit. — Lorsqu'il se met à manger, [alors seulement] il se met sur le coude. — Il va de pâté en pâté de maisons — pour chercher les pratiques; — il se rompt les bras pour remplir son ventre, — comme les abeilles mangent de leurs travaux.



1. Le texte porte     . Le déterminatif  des pains n'offre ici aucun sens. En lui substituant le déterminatif , on obtient l'expression connue            

« VII. — Le batelier descend jusqu'à — *Ateh'ri* pour gagner son salaire. — Quand il a travaillé en plus de ce que ses bras ont travaillé; — qu'il a tué des oies *xnemms*, — et des flamants, qu'il a peiné sa peine, — [à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison,] — il lui faut [s'en aller].²

« VIII. — Le petit ouvrier aux champs, — il passe la durée de sa vie au milieu des bestiaux;³ — il s'est épuisé [?] pour la vigne et les pourceaux, — pour faire la cuisine sur son champ, — ses vêtements raidissent par leur poids; — le lien



1. C'est-à-dire, jusqu'au Delta du Nil.

2. Le scribe s'est borné à mettre  et a passé le reste de la formule que j'ai rétablie d'après les passages parallèles de *Sallier II*, Pl. VII, l. 6 et 8.

3.   *dnxv-u* a dans le texte le déterminatif de l'homme . C'est je crois une faute. Il faudrait remplacer  par le déterminatif des animaux  et l'on aurait alors le mot  *dnxv-u*, bestiaux.

de ses instruments se coupe. — S'il va à l'air, il souffre; — s'il vient à son foyer, il est en bonne santé. — Il a une entrave (?) aux jambes; — s'il s'en délivre lui-même, — [et] qu'il force (?) le seuil (?) de toute maison, il est chassé de la chambre.¹

« IX. — Je te dis comme le maçon — la maladie le goûte.² — Car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux lotus des maisons,³ — pour atteindre à ses fins (?).⁴ — Ses deux bras je les use au travail, — ses vêtements sont en désordre; — il se mange, — ses doigts [lui] sont des pains; — il ne se lave qu'une fois [par jour].



1. Ces dernières lignes me paraissent altérées dans l'original; mais je ne vois pas les corrections qu'il faudrait apporter au texte. Peut-être le scribe a-t-il passé quelques mots comme dans le verset précédent.

2.  ar-cw manque à Sallier II, pl. 6. l. 1. C'est à partir de ce verset que commence le manuscrit Anastasi VII.

3. Brugsch a traduit ce passage (*Dict. p. 1608 s. v.*  *daat*):
«Seine (des Maurers) Arbeiten (werden ausgeführt) am Tau, das befestigt ist an den Lotusblumen (Ornament oder Kapitäl) der Häuser.»

4. Le sens est douteux.

« X. — Il se fait très humble pour plaire : — c'est un pion qui passe d'une case en autre case, — de dix coudées sur six ;



1. *Sallier II*, pl. 6, l. 2 porte  *h'esté-u*. Le sens général exige la substitution du déterminatif  au déterminatif .

2. *Sallier II*, pl. 6, l. 3 porte  *h'er xeteru úd* ;
Anastasi VII, pl. 1, l. 3 donne au passage correspondant 

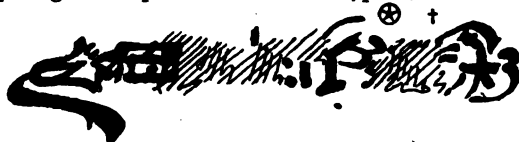
 *h'er ter*. En combinant les deux textes on obtient la véritable leçon :  *h'er ter úd*. Le verset suivant, toujours

relatif au maçon, se termine par les mots :  *xrodé-u-w*.

Il est probable que le scribe, se trompant de ligne, aura commencé de substituer le final du verset X à celui du verset IX ; puis, ayant reconnu son erreur après avoir tracé le premier signe  du mot  *xrodé-u*, aura repris le fil de sa copie  *ter-úd* sans se donner la peine d'effacer le  écrit par mégarde.

3. Le second membre de phrase est mutilé dans les deux textes. *Anastasi VII*, l. 4—5 porte :       

 *Senni pú* *bú-u m ses'né-u*. Voici le fac-simile du passage correspondant de *Sallier II*, pl. 6, l. 4.



— c'est un pion qui passe, de mois en mois, sur les poutres [accroché] aux lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. — S'il y a des pains, il rentre à maison, — et bat ses enfants.¹

« XI. — Le jardinier m'apporte des gazelles;² — tous ses bras sont chargés de redevances. — Mes membres pèsent sur son



Le petit fragment marqué ⊗ a dû être déplacé dans le fac-simile et vient immédiatement après le fragment marqué †. Il porte un  *m* et une barre qui semble avoir appartenu soit à  *a*, soit à la forme hiératique du signe *. Si on admet, comme je le fais, que cette barre appartienne à *, on restituera le passage comme il suit:



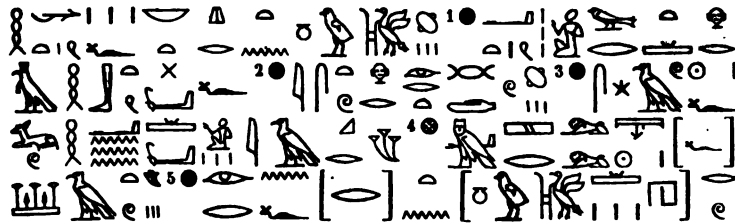
Cette restitution a l'avantage d'établir dans le second membre de phrase une formule analogue à celle qu'on trouve dans le premier. De même qu'on a *sennî pû m dt m dt, on* aura *sennî pû m abet m abet*. Quant au sens de la phrase je ne saurais répondre de l'avoir rendu exactement. *sennî*, comme verbe signifie *passer*, comme nom et déterminé par la pierre , il veut dire *un pion*. La phrase me paraît empruntée au jeu de dames: le maçon, comparé à un pion que le joueur fait passer de case en case, passe de réduit en réduit (dans le français trivial on dirait *de trou en trou*, ce qui répondrait plus exactement à l'intention du scribe égyptien) et de mois en mois. *suspendu aux chapiteaux lotiformes des maisons qu'il répare ou construit*.

4. M. à. m. « faisant tous leurs travaux. » Le pronom  *set* se rapporte au  *nâx-t-u* du membre de phrase précédent.

1. Sallier II, pl. 6, l. 5 donne la variante *pen-gen* évidemment fautive; Anastasi VII, pl. I, l. 6 *xrodd-tû-u*.

2. Anastasi VII, pl. I, l. 6 *An-n-a m*

cou (? ; — Après qu'il a fait de l'engrais (?), — il s'occupe le matin à arroser les plantes potagères, — le soir à travailler la vigne ; — lorsqu'il a travaillé [chaque] jour, — après, son



māat-u. Les  *Māat-u* et les  *māatū-u* sont deux espèces de gazelles très voisines l'une de l'autre. D'après Hartmann (*Zeitschrift*, 1864 p. 22) le  *māatū-u* serait l'*Oryx leucoryx* de Blainville.

1. *Sallier II*, pl. 6, l. 6  *tennū* ; *Anastasi VII*, pl. I, l. 6  *tennū*. Le mot *tennū* déterminé par le vieillard  a le sens de *vieux, avancé en âge* (*Brugsch*, *Dict.* p. 1550, s. v. ).

Ainsi au *Papyrus magique Harris* (Edit. Chabas, pl. II, l. 8).  *Tennū-u arī-u-k er nūter-u*, « Tes formes sont plus antiques que les dieux. » Ici, toutefois, le déterminatif  bien que répété dans les deux manuscrits est abusif : le sens est « *tribus, redoublée*. »

2. *Anastasi VII*, pl. I, l. 7  *Neh'eb-tū-w*.

3. *Sallier II*, pl. 6, l. 6  *Ad so-t k'er ar-t*. J'ai adopté la leçon d'*Anastasi VII*, pl. I, l. 7.

4. *Anastasi VII*, pl. I, l. 7  *aāqer-u*.

5. *Anastasi VII*, passe tout ce membre de phrase.  *mās'er*, mis en parallélisme avec  *sdūat* du premier membre de phrase a la valeur d'un verbe ; j'ai donc cru pouvoir rétablir derrière ce mot le pronom  *sw* de la 3^e personne qui se trouve après  *sdūat*.

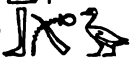
ventre souffre. — [Celui qui] méprise [la littérature] sa mère, — est-il donc plus tranquille que tout autre métier ?

« XII. — Le fermier ses vêtements sont pour l'éternité. — Elevant la voix, c'est un oiseau de voix rauque ; — ses doigts agissent pour moi (?), ses bras sont desséchés par les vents ; — Il se repose, comme il convient, sur les terrains inondés. — Comme c'est un ouvrier de choix, — quand il est en bonne santé, il est en bonne santé avec les bêtes ; — si la maladie le goûte,



1. Ce membre de phrase est mutilé dans les deux Papyrus à la fois ; ma traduction repose donc sur une conjecture.

2. *Sallier II*, pl. 6, l. 7—8 donne  d (?) *χt-u n mlt-ew ran-[ew] adit-u-neb-t*, ce qui est évidemment fantaisie. D'autre part, le premier mot d'*Anastasi Nr. VII*, que je lis  est trop effacé pour pouvoir être lu avec certitude. Je n'oserais donc pas affirmer que ma traduction est certaine en cet endroit.

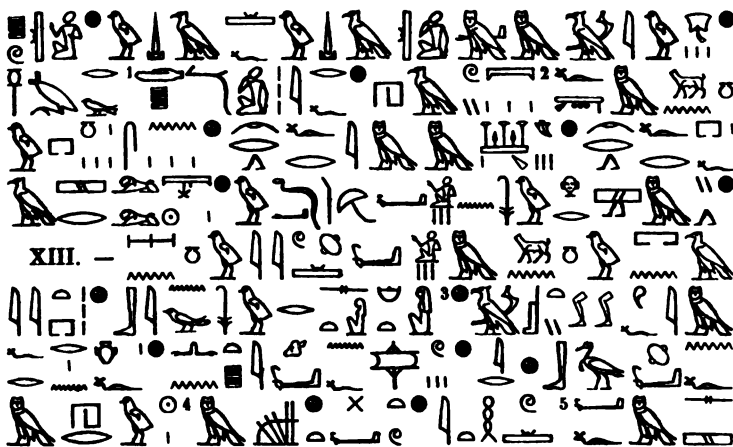
3. *Anastasi VII*, pl. I, l. 9  *χerù-u* ; *Sallier II*, pl. 6, l. 8 passe  -u-w pa. L'oiseau  *Sallier II*  *dbù-u*, m'est inconnu. Comme on lui compare le paysan, je suppose que c'était un oiseau de voix rauque, peut-être quelque espèce de corbeau.

4. *Anastasi VII*, pl. 2, l. 1 a passé  *ew-sd*.

5. *Id.*, l. 1 .

— son logis est la terre au milieu d'elles.² — [*A peine*] arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller.

« XIII. — Le tisserand (?) dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme.³ — Ses genoux sont à la porte de son cœur; — il ne goûte pas l'air libre. — Si, pendant un [seul] jour, il a fait diminution dans [la quantité] du tissage, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est en don-



1. *Id.*, l. 2:   Le déplacement du signe  dans ce passage prouve que la véritable lecture est  mer et non *abmer* ou *sexmer*.

2. *Id.*, l. 2.    Le pronom , qui manque dans *Sallier*, se trouvait dans *Anastasi*, où l'on distingue ses traces malgré une lacune.

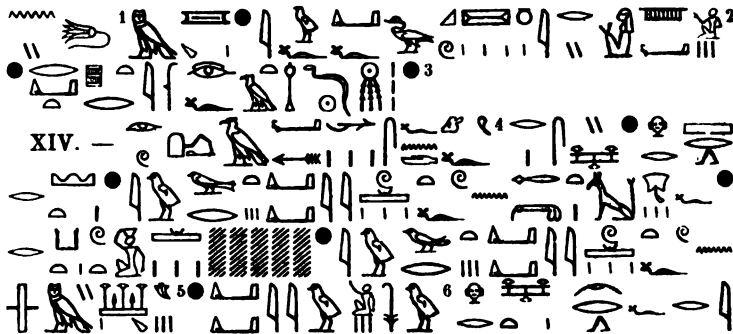
3. *Anastasi VII*, pl. 2, l. 4.    er er s-h'm-t-u. C'est à partir de ce verset que commence le texte donné par l'*Ostracon 5638* du British Museum.

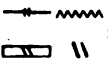
4. *Sallier II*, pl. 7, l. 3:        ; *Anastasi VII*, pl. 2, l. 4-5     ; *Ostracon, Rect.* l. 2.    

5. *Ostracon, R.*, l. 2       

nant des pains aux gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière [du jour].

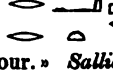
«XIV. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers; — C'est une grande somme qu'il donne

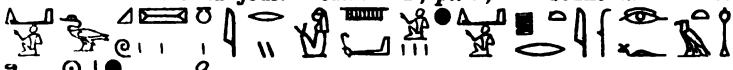


1. *Anastasi VII*, pl. 2, l. 5: ; *Ostracon*, R., l. 2 

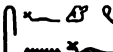
 (7).

2. *Ostracon*, R., l. 3 ajoute . Il faudrait donc traduire: «son portier.»

3. *Ostracon*, R., l. 3: : «afin qu'il sorte à la lumière du jour.» *Sallier II*, pl. 7, l. 4 donne la variante



si le  qui suit le verbe  dans les deux membres de phrase est le pronom singulier de la première personne, c'est le scribe *Diui-se-xrudta* lui-même qui se représente intervenant en faveur de l'ouvrier malheureux: «Je donne des pains aux gardiens des portes, — [et, de la sorte,] je lui fais voir la lumière [du jour].»

4. *Ostracon*, R., l. 3. 

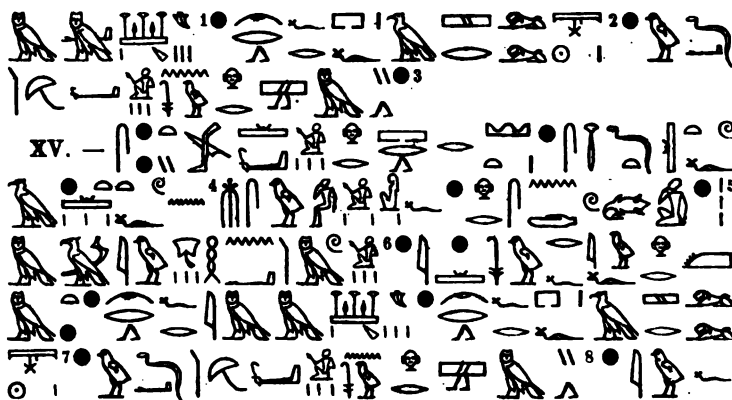
5. *Sallier II*, pl. 7, l. 5 a:   
Anastasi VII, pl. 2, l. 6—7 donne  au lieu du

 de *Sallier* et du  de l'*Ostracon*. *Anastasi VII* et l'*Ostracon* intercalent tous deux, entre les deux membres de phrase, une incise que je ne puis déchiffrer complètement.

6.  passé dans *Anastasi VII*, pl. 2, l. 7.

pour ses ânes, — pour les travaux — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — quand il se met en chemin. — [A peine] arrive-t-il à son verger,¹ — arrive-t-il à sa maison, le soir,² — il lui faut s'en aller.³

« XV. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants,⁴ — par⁵ crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques.⁶ — Que lui arrive-t-il,⁷ quand il est en



1. Membre de phrase passé dans l'Ostrakon, R., l. 4.

2. L'Ostrakon, R., l. 4 donne la variante  Il vient vers sa maison, de nouveau (bis).

3.  passé dans l'Ostrakon ainsi que les déterminatifs  et  de .

4. Ostrakon, R., l. 5: .

5. Ostrakon, R., l. 6: , passé dans Sallier et Anastasi est donné par l'Ostrakon, l. 6.

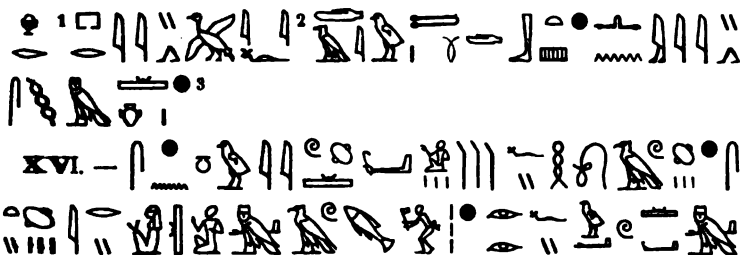
6. Sallier II, pl. 7, l. 7: .

7. Ostrakon, R., l. 6. .

Le scribe qui a corrigé l'Ostrakon a effacé le groupe  au moyen d'un point rouge. Dans cette version je rattache cette phrase à la précédente: «Il lègue ses biens à ses enfants; [car] la crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques, — il la connaît quand il est [encore] en Egypte.» L'autre version  ou

Egypte? — [*A peine*] arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part, ¹ sa ² misère [*lui*] pèse; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit.³

«XVI. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris; — ses deux yeux sont battus de fatigue; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des haillons; — c'est son horreur que les vêtements.



comme dans *Anastasi VII*, pl. 2, l. 9: se traduit mot-à-mot: «*Quoi cela à lui, lorsqu'il est en Egypte?*» c'est-à-dire, si je comprends bien: «*Que lui arrive-t-il quand il est en Egypte?*»

8. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 1: *Anastasi VII*, pl. 3,

l. 1 passe tout le membre de phrase depuis jusqu'à . L'*Ostrakon*, R., l. 7 a la variante «*à sa maison, de nouveau, il songe à songer,*» pour: «*il songe à s'en aller.*»

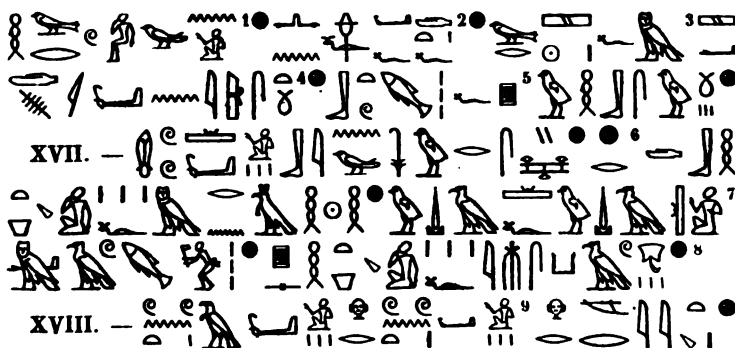
1. passé dans *Sallier II*, pl. 7, l. 8 et dans l'*Ostrakon*, R., l. 7.

2. (?), *Ostrakon*, R., l. 7.

3. *Sallier II*, pl. 7, l. 8: . Si la leçon n'est pas fautive, il faudrait comprendre le texte de *Sallier* comme il suit: «*S'il part, sa misère [lui] est un poids, — la joie s'en va.*» L'*Ostrakon*, R., l. 8 a une lacune, et donne . Il y a dans la lacune assez de place pour rétablir la négation, et permettre de supposer que le texte primitif, d'accord avec *Anastasi VII*, pl. 3, l. 2, portait .

«XVII. — Le cordonnier est très malheureux. — Il mendie éternellement; — sa santé est la santé d'un poisson crevé; — il ronge le cuir.

«XVIII. — Le blanchisseur tandis qu'il blanchit sur le quai, — est voisin du crocodile. — Tandis que le père sort les graisses



1. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 2: . *Ostrakon*, R., l. 9:

«Ses deux yeux [sont
attaqués ?] par l'intensité de la fournaise.»

2. *Sallier II*, pl. 8, l. 1: . «Point [n'est
quand ?] s'arrête sa main.» *Anastasi VII*, passe ; la même formule
revient plus bas sans que ni *Anastasi VII*, ni *Sallier II*, insèrent .

3. *Sallier II*, pl. 8, l. 1 passe em.

4. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 3: .

5. *Sallier II*, pl. 8, l. 1: .

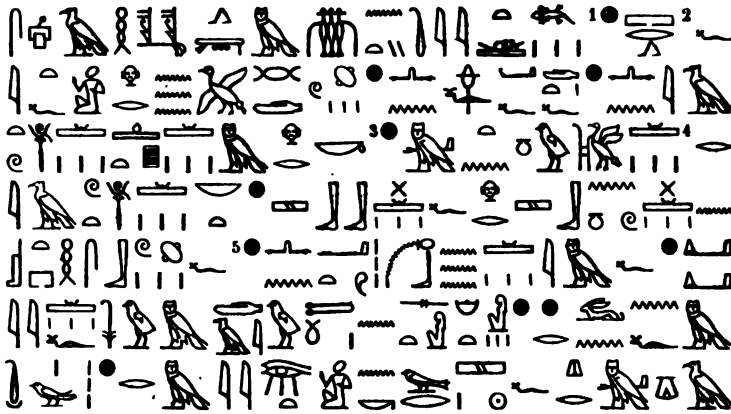
6. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 4: , xeri.

7. *Ostrakon*, V, l. 1: .

8. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 5: .

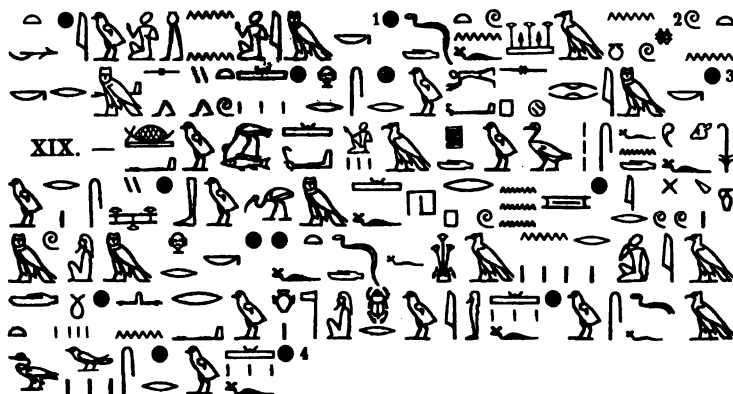
9. *Ostrakon*, V, l. 2 passe le signe ||| du pluriel après .

dans l'eau,² — sa main n'arrête pas. — Ce n'est pas [en effet] un métier calme que je mets devant ta face³ — ou doux plus que tout autre métier:⁴ — ses provisions sont mêlées à ses vêtements; — aucun membre n'est pur en lui; — il est dans la misère d'une femme. — Tandis qu'il est dans la misère, — je pleure sur lui, [parce qu'il] passe son temps le battoir en main. — Quand je lui apporte [des vêtements à laver] — on lui dit: «Si tu tardes à les rapporter — on t'abattrà les deux lèvres (?)».



1. Ostrakon, V, l. 2           

« XIX. — Le preneur d'oiseaux aquatiques peine beaucoup : — il ne trouve rien, [*même*] en plongeant. — C'est le domaine de *Nam* qui est devant toi ; — si [le dieu] le dit, le filet refuse [*service*]. — Le dieu ne dévoile pas ses formes, — vains sont les dessins qu'on en donne.⁴



1. L'*Ostrakon* V, l. 4 passe ce membre de phrase auquel *Sallier II*, pl. 8, l. 5, substitue . En réunissant les leçons des deux textes, peut-être faudrait-il traduire : « Quand je lui apporte [mes vêtements] pour que je sois propre. » Il me semble que toute cette phrase ne peut se comprendre qu'à condition de considérer comme désignant une seule et même personne les pronoms  et  qui alternent dans le texte. L'*Ostrakon* V, l. 4 donne en effet la variante .

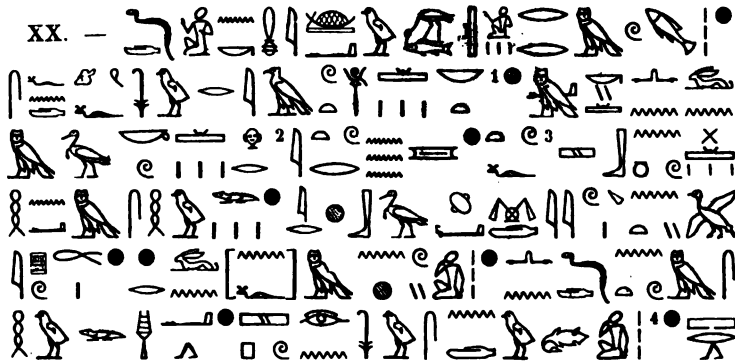
. Anastasi VII et Sallier II suppriment tous les deux la préposition . Le mot    est le copte $\alpha\alpha\alpha\alpha\tau$ ou $\alpha\alpha\alpha\alpha\tau, \tau$, *Th. teli genus*, peut-être un *maillet*, ici probablement un *battoir* de blanchisseuse.

2. *Anastasi VII*, pl. 3, l. 9 semble substituer à ce mot un mot  dont la fin a disparu dans une lacune. *Salier* et *Anastasi* passent    qui est donné par l'*Ostrakon*, V, l. 5.

3. Au lieu de *Sallier II, pl. 8, l. 6 a* . L'Ostrakon ne porte aucune préposition. Il semble que cette dernière partie du verset renferme une menace à l'adresse de l'ouvrier qui pleure et se plaint de sa misère, lorsqu'on lui apporte de l'ouvrage : « Si [tu te plains ?] — on te coupera les deux lèvres. »

4. L'Ostrakon V, l. 6 et Anastasi VII, pl. 4, l. 1 s'accordent pour donner de ce passage un texte bien différent de celui de Sallier II. Anastasi VII

« XX. — Je te dis comme le preneur de poissons peine plus que tout métier,¹ — qui ne travaille pas sur² le fleuve. — Il est mêlé³ aux crocodiles; — lorsque les touffes de papyrus manquent, — alors qu'il crie au secours, — si on ne lui dit point: « Le crocodile est là, » — la terreur l'avengle.⁴ —



« Il ne regarde point le ciel. — Si N'ûm vient à passer au ciel supérieur, — et qu'il l'ordonne, le filet n'obéit plus. »

Ostracon: « [Tandis qu'ils] regardent vers le ciel — si N'ûm vient à passer au ciel supérieur, — et qu'il l'ordonne, le filet refuse son service. » La phrase qui termine ce verset se retrouve mot pour mot dans l'hymne au Nil, *Papyrus Sallier II, pl. XIV, l. 9.*

1. C'est ici que finit la portion du texte conservée sur l'Ostracon 5638 a du British Museum.

2. *Sallier II, pl. 8, l. 8* ; *Sallier II, pl. 8, l. 8, passe* .

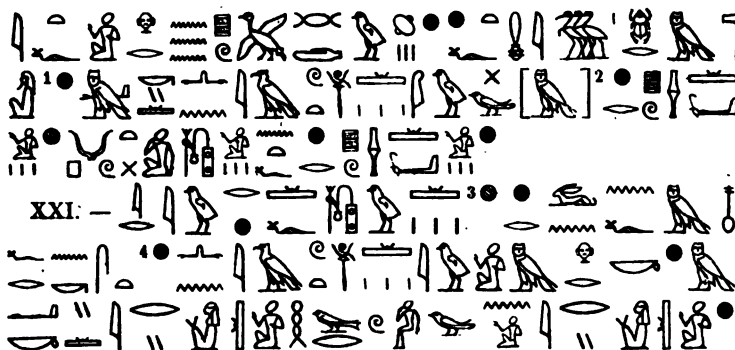
3. passé dans *Sallier II, pl. 8, l. 8.*

4. *Anastasi VII, pl. 4, l. 4—5* dispose ces membres de phrase de la manière suivante :

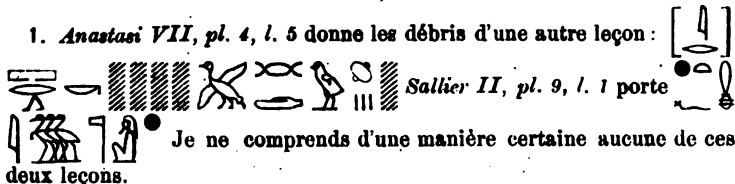
« Si les touffes de papyrus viennent à manquer, — et que le crocodile soit là, — en vain il crie au secours, — la peur l'avengle. »

Lorsqu'un père sort sur l'eau le filet, — son destin est entre les mains de Dieu (?).¹ — En vérité, il n'est point métier qui n'ait² son supérieur, — à l'exception du scribe : lui, il prime.

« XXI. — Celui qui connaît les lettres³ — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face ; — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit [au scribe] : « Travaille pour cet homme-ci ; — Ne transgresse pas ce qu'on t'a dit. » — Certes, en agissant de la sorte, tandis que je remonte vers *Xennu*, — certes, j'agis de



1. *Anastasi VII*, pl. 4, l. 5 donne les débris d'une autre leçon :



Sallier II, pl. 9, l. 1 porte  Je ne comprends d'une manière certaine aucune de ces deux leçons.

2.  qui manque dans les deux manuscrits a été rétabli par analogie avec les nombreux passages où se trouve la locution   .

3. *Sallier II*, pl. 9, l. 2        Il est probable que l'original de *Sallier II* avait    .

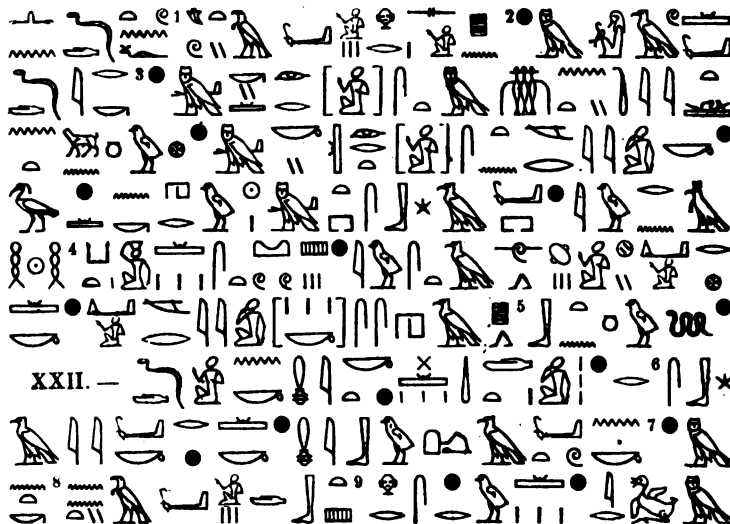
S'il y a un homme sachant

Le scribe aura pris le déterminatif  pour le pronom de la 1^{re} personne et aura substitué abusivement la forme emphatique .

4. *Anastasi VII*, pl. 4, l. 7 : .

la sorte par amour pour toi; — [car] si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité,⁴ les travaux [qu'on y fait] sont [durables] comme des montagnes. — C'est ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, — que je te fais aimer, — [car] ils éloignent⁵ l'Ennemi.

«XXII. — Je te dis aussi d'autres paroles — pour⁶ t'instruire, et que tu saches — la manière d'éviter les querelles.⁷ — Toi,⁸ sois un homme qui a un poids sur ses desseins; — si on

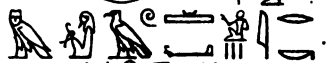


1. *Sallier II*, pl. 9, l. 3:

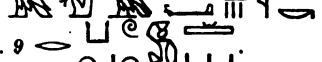


2. *Anastasi VII*, pl. 4, l. 8 passe

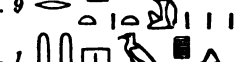
et porte



3. *Sallier II*, pl. 9, l. 3



4. *Anastasi VII*, pl. 4, l. 9



5. *Anastasi VII*, pl. 5, l. 1



6. *Anastasi VII*, pl. 5, l. 1:



7. *Anastasi VII*, pl. 5, l. 1



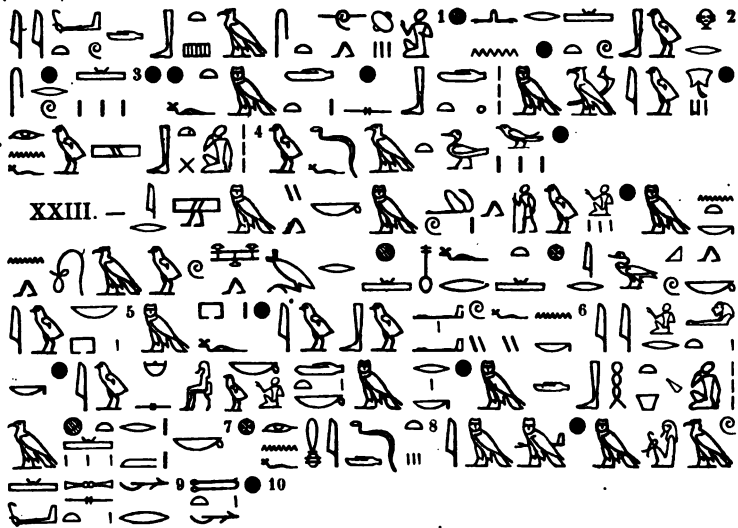
8. *Anastasi VII*, pl. 5, l. 2



9. — passé dans *Anastasi VII*, pl. 5, l. 2.

enlève le poids, vite, vite,¹ — on ne sait plus où sont² les desseins.³ — Lorsqu'on a du lapis dans la main, pour les bêtes sauvages, — celui qui compte là-dessus,⁴ est trompé dans son attente.

« XXIII. — Si tu marches à la suite d'un grand, — tu feras ton chemin comme homme riche. — Si tu entres, quand le maître⁵



1. *Anastasi VII, pl. 5, l. 3*    .

2.  passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 3*.

3. Si j'ai bien compris l'image du texte: « Sois un homme qui a une règle de conduite pour arriver à remplir ses projets; si on dévie de cette règle, les projets deviennent irréalisables. »

4. *Sallier II, pl. 9, l. 7* intercale en cet endroit  « pour lui. »

5. *Sallier II, pl. 9, l. 8*:  , « une maîtresse de maison. »

6.  passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 5*.

7. *Anastasi VII, pl. 5, l. 6*: ;  a été corrigé à l'encre rouge dans *Sallier II, pl. 9, l. 9* et remplacé par .

8.  passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 6*.

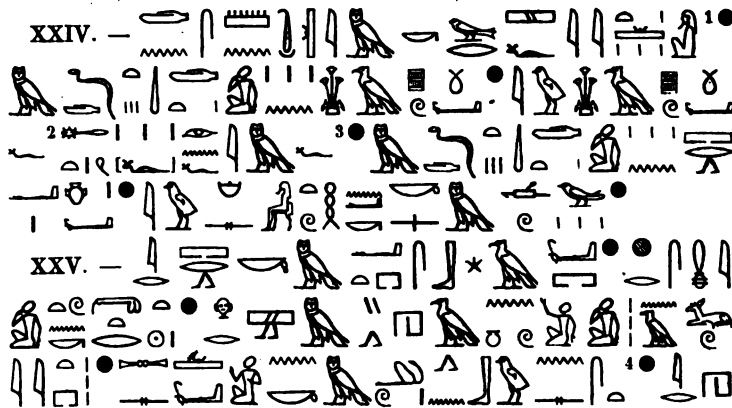
9. *Sallier II, pl. 9, l. 9*:  .

10. Cette formule, qui revient un peu plus loin au verset XXVI, est probablement un proverbe égyptien répondant à notre proverbe du pot de terre qui se heurte contre le pot de fer.

de la maison est dans sa maison, — et que les bras d'un autre ne soient pas devant toi, — assieds-toi, la main à ta bouche, — comme qui implore quelque chose pour toi. — Celui qui a fait comme les diseurs de : « Que cela soit ! » — [est] comme qui veut briser une badine contre un pieu.

« XXIV. — Irritant contre toi [Dieu], le maître des biens,¹ — ne parle point paroles de dissimulation ; — celui qui dissimule² son cœur, agit contre soi-même.³ — Ne parle point paroles d'orgueil, — [même] assis avec toi, (c'est-à-dire) tout seul.

« XXV. — Si tu sors de l'école, — lorsque t'est désigné le midi — pour aller rendre tes hommages dans les maisons, — je te recommande.....⁴ — Si un magistrat est envoyé en mission [près de vous], — que ce qu'il dit soit comme il le



1. Anastasi VII, pl. 5, l. 7 passe .

2.  passé dans Anastasi VII, pl. 6, l. 1.

3. Anastasi VII, pl. 5, l. 7 :  Je présume que le

déterminatif  dans cet endroit est pour  et que le mot en question est

   *okēaē, tristitia, tristem esse* (vide Brugsch, Dict., s. v. l.)

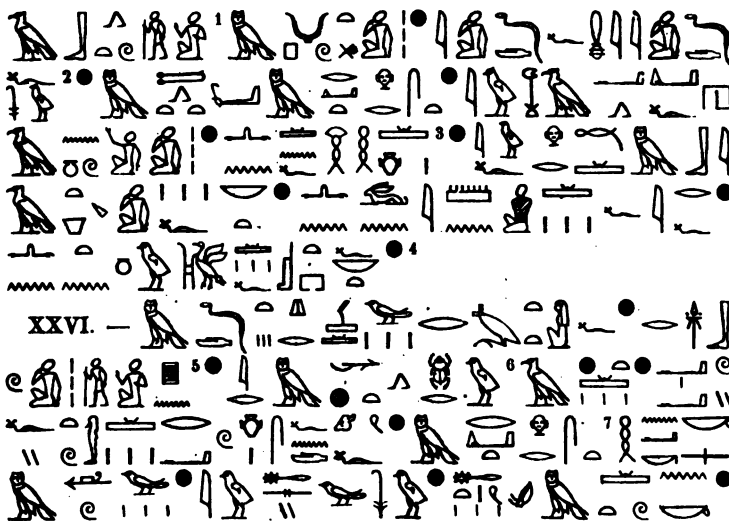
et que la phrase signifie : « Celui qui dissimule son cœur fait une action triste, malheureuse pour lui-même. » Les trois lignes qui terminent la page 5 d'Anastasi VII, sont trop mutilées pour qu'on puisse en rien tirer.

4. Anastasi VII, pl. 6, l. 1 donne les débris d'une autre leçon   

dit;² — ne t'avise pas de rien faire contre. — Celui qui demeure [occupé] à rendre ses hommages — et qui n'a point perdu le cœur³ — il remplit de toutes ses merveilles; — rien n'est caché pour lui, — aucune de ses demeures ne le contient.⁴

«XXVI. — Ne dis pas de mensonges contre ta mère, — à cause de *ce grand chef*!⁵ — Après que les biens te seront venus,⁶ — que tes mains seront affermies et ta peine adoucie, — ne sois pas contre elle,⁷ [même] avec toi, (c'est-à-dire) tout seul. — Si tu es qui humilie — son ventre, tu seras obéi. — Si, après



1. *Anastasi VII, pl. 6, l. 1* 

2. *x* passé dans *Anastasi VII, pl. 6, l. 1*.

3. M. à m. «Il n'a point déposé le cœur.» C'est à ma connaissance le premier exemple de la négation  suivie de la marque du passé  et du pronom personnel *x*.

4. Le même passage se retrouve presque mot pour mot dans l'hymne au Nil (*Anastasi VII, pl. 9, l. 3; Sallier II, pl. 12, l. 8*).

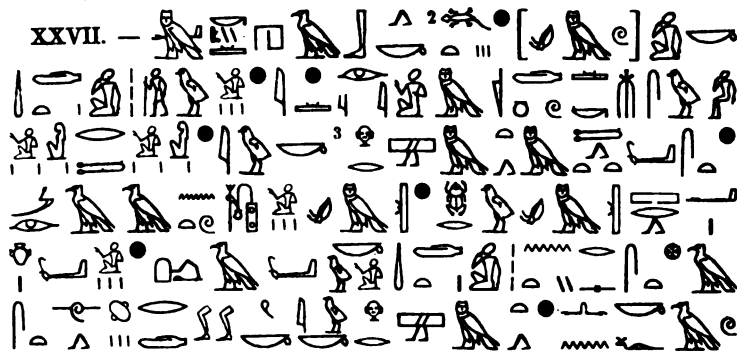
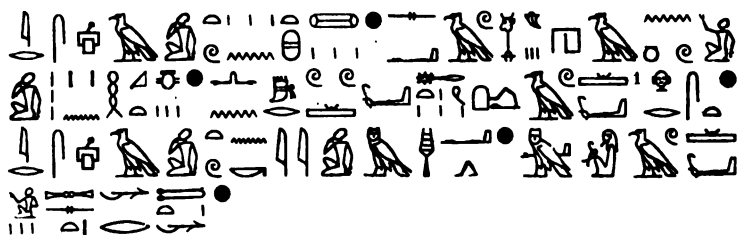
5. *Anastasi VII, pl. 6, l. 3*:    m. à m. : «Ce grand chef» est un des noms d'Osiris.

6. *Anastasi VII, pl. 6, l. 3*: .

7. *Anastasi VII, pl. 6, l. 4*:  .

avoir mangé trois pains, — avalé deux crûches de bière, — ton ventre n'est pas plein, combats¹ contre cela; — si un autre se rassasie [de cette ration], ne sois pas — comme qui veut briser une badine contre un pieu.

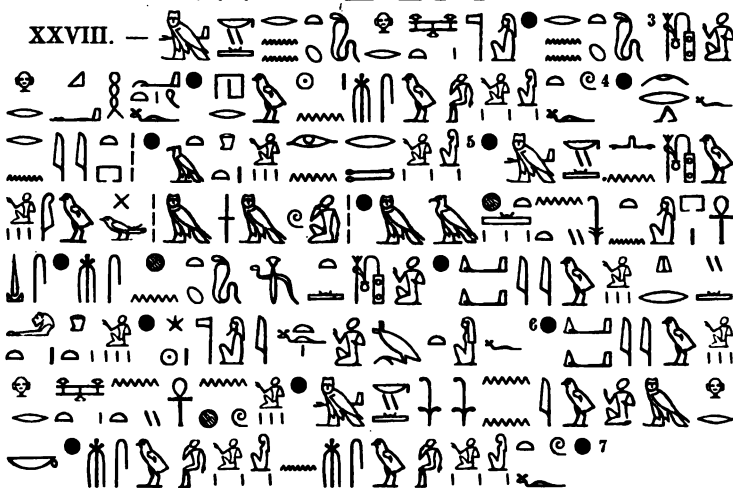
«XXVII. — En vérité, envoie promener (?)² la multitude; — [écoute] les paroles des grands! — Ah! puissé-je faire comme toi, le fils de l'homme, — qui viens pour les recevoir!³ — On distingue le scribe obéissant; — l'obéissant et l'actif arrivent. — Combats les paroles [dirigées] contre l'obéissance; — remue tes jambes, et tu marcheras; — ne rebute pas ton cœur! — Ils ont pris ces chemins — les plus vieux que toi, et tes enfants [le prendront].



1.  passé dans *Anastasi VII*, pl. 6, l. 6.

2. *Anastasi VII*, pl. 6, l. 7:  : «Certes est bon ton envoyer... il est bon que tu envoies....!»

3. *Anastasi VII*, pl. 6, l. 7 semble intercaler ici la forme emphatique . Les trois dernières lignes de cette page sont aussi mutilées dans *Anastasi VII*, que les trois dernières lignes de la page précédente.



1. *Anastasi VII*, pl. 7, l. 1:  sic     .

2. Anastasi VII, pl. 7, l. 1 intercale ici .

4. $\triangle$ $\odot$ passé dans *Sallier II*, pl. 11, l. 2.

5. *Anastasi VII*, pl. 7, l. 2

Des deux l'un est évidemment fautif.

Le commencement doit donc se traduire comme dans *Sallier II*: «quand il arrive à la salle du jury.» Je ne comprends pas la fin.

6. Ces deux membres de phrase sont passés dans *Anastasi VII*, pl. 7, l. 3-4 qui dit seulement: « *Mesxyent* fait germer le scribe — et le met sur le chemin des vivants. » *Mesxyent* est un des génies de la génération. *Dûdâd*, « le dieu matin », est probablement une des formes de Thoth.

7. ^{de} passé dans *Sallier II*, pl. XI, l. 4. Dans les deux manuscrits, la

scribe, — le plaçant à la tête du jury; — *Dada* est son père et sa mère divins — qui le mettent sur le chemin des vivants. — En vérité, ce sont les choses que je mets à ta face, — [et à la face] des enfants de tes enfants.»

La persuasion ne suffisait pas toujours à ramener le jeune homme indocile. Certains étudiants d'humeur têtue persistaient à vouloir quitter la carrière des lettres : on avait beau leur prodiguer les airs et les promesses, leur tracer des tableaux piteux des misères propres aux métiers manuels; ils ne voulaient pas

lettre se termine par la formule consacrée 

② *Explicit feliciter liber.* Mais la dédicace est différente dans les deux

manuscripts. Dans *Anastasi VII*, pl. 7, l. 5-6 on lit: 



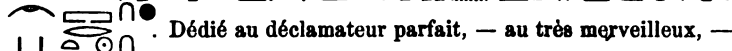
«Dédié au scribe du trésor *Qagabû* —, au scribe *Ra-mer-s'emert* —, au scribe [*Ait'a*] —, au scribe *Râ-merû*; — fait par le scribe *Ennâ* — le maître des instructions, — l'an VI, 2^e mois de *S'mû*, le 25; — Tandis qu'On (c'est-à-dire le Pharaon) était dans la demeure de (*Ramsès Méamoun*) v. s. f. — le double puissant de *Phrâ-Harmaxis*.» La dédicace de *Sallier II*, pl.

11, l. 5 



se complète au moyen de la dédicace de *Sallier II*,

pl. 3, l. 8: 

 Dédié au déclamateur parfait, — au très merveilleux, —

le scribe du trésor *Qagabû*, du trésor du Pharaon, — au scribe du trésor *Hur*, — [par] le scribe *Ennâ* en l'an I, le 2^e mois de *Pre*, le 20.» Le morceau étant comme l'indique le style, de la XII^e dynastie ou à peu-près, le scribe *Ennâ*, contemporain de *Menephthah* et de *Séti II*, ne peut pas être l'auteur, ainsi que je l'avais cru d'abord, mais simplement le recenseur et l'éditeur plus ou moins autorisé de cet ouvrage classique dans la littérature égyptienne.

•

2. *Papyrus Anastasi III*, p. III, l. 9 — p. IV, l. 4; *Papyrus Anastasi V*, p. VIII, l. 1 — p. IX, l. 1. Pour la traduction voir Goodwin, *Camb. Ess.* 1858; Chabas, *Mél. ég. 1^{ère} série*, p. 117—118; Maspero, *Hymne au Nil*, p. 11.

n nà a ar-t pà (h'áq) | sexerá-w nob-zerañ-t. «Toi veille aux que fait le prince desseins de lui tous, entièrement.» Le texte de Sallier I, p. III,

eto. dāa-k h'er-k [soxə]-u m hrí aú-k s'ed-u m grah' pà ún tú-k rex-tú nà a

Samdous, on prend leur recensement.¹ On fait l'homme pour le chef, le cadet pour le capitaine. Le petit garçon on l'engendre² pour l'arracher du sein de sa mère. Arrive-t-il à faire un homme ? ses os sont rompus comme [ceux d']un âne.³ On te primera s'il n'y a pas un cœur dans ton ventre. Si tu négliges les devoirs d'un magistrat, [qui sont] agréables et multiplient les biens, ta palette et tes rouleaux de parchemin, ton cœur sera lavé (i. e. tu désespéreras) toujours.⁴ Sache le bien.⁵ Et ailleurs à la fin d'une lettre : « Tu es pour moi comme un âne qu'on bâtonne vertement chaque jour ; tu es pour moi comme un nègre stupide qu'on amène en tribut.⁶ On fait nicher le vautour ; on apprend à voler à l'épervier : je ferai un homme de toi, méchant garçon. Sache-le-bien. »⁷ Il y a dans cette ironie menaçante comme un sentiment de joie, qui donne une idée de la discipline égyptienne et de ses rigueurs.

ar-t pà (h'aq) | d. d. s. h'er seyerd-u-w etc. « Tourne ta face aux lettres pendant le jour, agis durant la nuit, car tu connais ce que fait le prince au sujet de ses desseins. »

1. *Papyrus Anastasi V*, p. X, l. 5 : paï-

sen nâ-u. Papyrus Sallier I, p. III, l. 7 : paï-sen
h'â-u.

2. *tâtâ syoperd-u*, m. à. m. : « on le fait devenir. »

3. Les deux textes *Sallier I* et *Anastasi V* ont ici la même faute
 nâ-ntek dâ-u pour nâ ente dâ-u.

4. h'âtî-k âd-u m men-t. Je considère l'expression h'âtî-ââ, cœur lavé, comme un idiotisme analogue à la locution copte : *ⲉⲓⲁⲧⲟⲟⲩ* T. *ⲙⲁⲧⲟⲩ* M. (m. à. m. « laver la main ») qui signifie désespérer.

5. *Papyrus Anastasi V*, p. X, l. 3 — p. XI, l. 1.; *Papyrus Sallier I*, p. III, l. 5—11.

6. Cette phrase a été traduite par *Chabas, Voyage*, p. 303.

7. *Sallier I*, pl. 7, l. 11 — pl. 8, l. 2.

CHAPITRE III.

DES PAMPHLETS EN FORME DE LETTRES.

2° LETTRES DE L'ÉLÈVE AU PROFESSEUR.

Si le maître n'épargnait ni son temps, ni son encre, l'élève de son côté se gardait bien de rester inactif. Il écrivait, écrivait, écrivait, copiait les œuvres classiques de la littérature égyptienne et s'exerçait à composer dans les divers genres qui avaient alors la faveur du public. Quelques uns des modèles qu'il imitait et des exercices qu'il faisait nous sont parvenus à peu-près intacts.

C'est d'abord le panégyrique épistolaire. Pour arriver vite et loin, il fallait flatter les grands du jour le maître d'abord, le roi ensuite. Dans le cas du roi, la chose était aisée. Les Egyptiens considéraient leur Pharaon comme un être intermédiaire entre Dieu et l'homme, mais plus approché de Dieu que de l'homme. Dès les plus anciennes dynasties, le roi s'intitule *fil du Soleil* et fait précéder de ce titre le cartouche qui renferme son nom ;¹ revêtu des attributs divins, il siège à la tête des triades, comme Dieu père, et reçoit les offrandes de ses sujets, devenus ses adorateurs.² Les fonctions officielles du scribe lui donnaient mainte occasion de flatter adroitement et sans effort le dieu-roi : un ordre adressé aux subordonnés, une réponse à la lettre d'un supérieur servait de prétexte à l'éloge. *Menephtah*, de voyage dans la Basse-Egypte, arrive à *Pa-Ramsès*. Le scribe chargé

1. Voir de Rougé, *Sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 33.

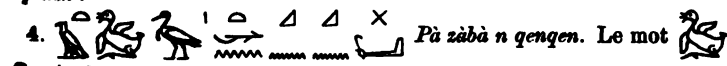
2. Ainsi *Usortesen* III à Radésieh Tothmés III, Sêti 1^{er} (Mariette *Abydos*, T. I, pl. 50—52), Ramsès II (Champollion, *Notices* T. 1).

d'annoncer la venue du monarque, au lieu d'employer les formules les plus simples, s'ingénie à composer un panégyrique. « Le scribe *Amen-em-ap-t* dit au scribe *Penbesà* : — Voici qu'on t'apporte cet écrit de paroles cadencées. — Quand t'arrivera ma lettre, — tu prendras cinquante *iden* de bronze — ou bien cent *iden*¹ — de la main du scribe *Râ(?) - aâi* — pour l'usage des *Samdous*, — de la divine demeure de (*Râmessâ Meïamoun*) v. s. f. aimé de *Râ* — roi des dieux dans *An* — qui sont sous son autorité, — au compte (?) du scribe *Kadenâ (?)*² — vite, sur l'heure. — [*Car*] (*Bâ-n-Râ Meïamoun*)³ v. s. f., le vaisseau amiral, — la javeline qui frappe⁴ — la massue (?) qui tue les Nègres, — le poignard de main, — descend dans la demeure de ses enfants dans Héliopolis, — [*et*] il a ordonné la victoire sur toute la terre. — Très bon est le jour de ton arrivée, — très douce la parole de ta voix⁵ — lorsque tu clos de murs *Pâ* (*Râmessâ-Meïamoun*) v. s. f.⁶ — la limite de tout pays étranger, — l'extrémité de l'Egypte, ô seigneur (?) gracieux ! — le poste de vedette très éclatant, la tour de lapis et de turquoises,⁷

1. Suivant les calculs de M. Chabas, *Note sur un poids égyptien*, p. 7, et *Détermination métrique de deux Mesures de capacité*, p. 2—3, l'*iden* pèse 91 gr., 50 *iden* font donc un poids de 4550 gr., et cent *iden* un poids de 9100 gr.

2. Sens douteux.

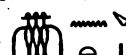
3. *Bâ-n-Râ Meïamoun* le Phéron d'Hérodote dont le vrai nom est *Mé-nephthah*.

4.  *Pâ zabâ n qengen*. Le mot 
zabâ-t se retrouve dans le copte *ⲕⲏⲁ*, *T. ⲉⲣⲕⲏⲁ*, *ⲉⲧⲕⲏⲁ*, *īfūs*, *acutus*; *ⲕⲉⲁ* *T. acutus*, *acidus*, *ⲕⲏⲁ*, *T. acies*, *acumen*, d'où *ⲕⲉⲁⲏⲁ*, *T. ⲉⲧⲕⲉⲁ*, *ⲕⲉⲁⲏⲁ*, *lancea*, *jaculum*; *arcus*, *τόξον*; *dictum acutum*.

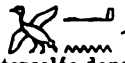
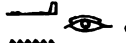
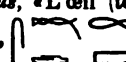
 *zabât* doit donc signifier *lance*, *javeline*.

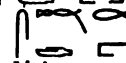
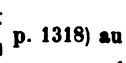
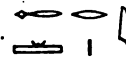
5.  *nozem ūsi xerâ-k*
k'er nod-t-u. M. à. m. « Très douce ta voix à parler. »

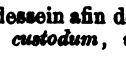
6. La *Râmessâ* de la B^{se} Egypte.

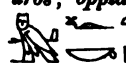
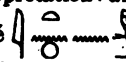
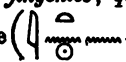
7. 
Pâ xent n set neb — *pâ peh'â n qâm* — *pâ ân ses'ed-u ūbex-t dâri-u n*
xeshed-t mâwek-u. Sur le mot  *xent* voir Brugsch, *Dict. s. v.*

— la place où se font les exercices de ta cavalerie, — la place où l'on passe en revue les archers, — le lieu d'abordage des auxiliaires dont les galères — t'apportent les tributs! — Louange! lorsque tu viens ici — tes braves lancent des flèches dont le venin (?) brûle; — les Bédouins s'enfuient lorsqu'ils voient le souverain — qui se dresse pour combattre; — les mauvais ne tiennent pas devant lui, — ils sont remplis d'effroi par la terreur que tu inspires, — (*Bâ-n-Râ Meïamoun*) v. s. f. — Ton être est l'être de l'éternité; — l'être de l'éternité est ton être, — tandis que tu es établi à la place de ton père — *Harmaxis*. »¹

 p. 1110. Le membre de phrase  *pâ dn* est fort embarrassant. Est-ce une interpellation intercalée dans la série des qualifications de la ville et adressée à Ménephtah: «ô Seigneur gracieux?» ou bien faut-il prendre  *dn*, comme une épithète appliquée à la ville elle-même et traduire soit «la gracieuse» soit en rapprochant de ce qui suit immédiatement et en prenant le sens étymologique,  *oculus*, «L'œil (toujours ouvert), — le poste de vedette très éolant, etc.»  *ses'ed* rattaché fort ingénieusement par Brugsch

(*Dict. s. v.*  p. 1318) au copte  *T. M. adspicere, circumspicere*, désigne au propre, tout édifice ou tout endroit élevé d'où l'on peut voir et être vu. Il désigne ici sans doute la tour de vedette, *specula*, élevée sur les frontières de l'Égypte afin de surveiller le territoire des Bédouins et d'annoncer leurs incursions.  *dart* est une

forme du mot  *dart* (Brugsch, *Dict.* p. 207, s. v. l.) *tour, magasin, pylône, émitisée à dessein afin de rappeler le mot sémitique* 

M. Brugsch traduit par *turquoise* le mot  *mawek* que l'on traduit ordinairement par *cuivre*. Un certain nombre de passages semblaient s'opposer à cette interprétation: ainsi dans un des Papyrus de Berlin, le disque solaire est appelé  *aten n mawek*, qui semblerait devoir se rendre *disque de cuivre, disque jaune*, plutôt que *disque bleu*. Un passage curieux de Macrobie explique fort bien cette qualification et prouve qu'il faut traduire *soleil bleu, soleil de turquoise* et non pas *soleil jaune, soleil de cuivre*. «*Hoc argumentum Aegyptii lucidius absoluunt, ipsius solis simulacra pinnata fingentes, quibus color apud illos non est unus. Alterum enim coeruleâ specie*  *aten n mawek, alterum clarâ fingunt; ex his clarum superum, et coeruleum inferum vocant.*» (Macrobius, *Saturn.* I, 19.)

1. Pap. Anastasi III, pl. VI, l. 11 — pl. VII, l. 10.

En tout pays et de tout temps, l'arrivée du prince fait naître dans le cœur des fonctionnaires publics une joie officielle dont les compliments les plus chauds ne sont que l'expression très affaiblie. Aussi, dans une autre occasion analogue, *Amen-em-ant* trouve-t-il moyen de renchérir encore sur l'enthousiasme de cette première épître. « Le chef des bibliothécaires *Amen-em-Ant*, du trésor du Pharaon, v. s. f., dit au scribe *Pentâtr* : Voici, lorsqu'on t'apportera cette lettre de paroles cadencées, réjouissez-vous, toutes les terres, toutes les générations !¹ tant est bonne la venue que fait le seigneur vénérable en tous pays ! tant est gracieuse l'arrivée dans sa demeure du roi des deux Egyptes, le seigneur des millions d'années, le grand en royauté comme Horus (*Bâ-n-Râ Meïamoun*) v. s. f., celui qui guide l'Egypte en joie, le fils du Soleil, l'honneur de tout roi (*Menephthah' H'otep-h'er-mâ-u*) v. s. f., le tout juste (?). Allons ! Contemplons le guide des Justices, le destructeur des fraudes. Renversant leur face, il force tous les crocodiles à retourner la tête ;² l'eau est abondante,³ elle ne s'épuise pas ; le Nil s'élève haut ; les jours sont longs, la nuit a ses heures, la lune vient [*régulièrement*], les dieux sont bienveillants, ...⁴ sache le bien. »⁵ Il n'était même pas besoin d'un prétexte officiel : les scribes louangeurs s'adressaient directement au Pharaon. « Vie, santé, force ! — Ceci est envoyé afin qu'On sache,⁶ — au palais de (*Meri-Mâ*) v. s. f. — le double horizon,

1. Le texte un peu mutilé en cet endroit doit se rétablir: 

Nozem-ab ten pà lù r
zerú pà hìt-u.

2.  *xerš' h'er-sen dā-w mer-i-u neb-t māqah'ād.* Le crocodile étant l'emblème du mal et ne pouvant détourner la tête, toutes les fois que les Egyptiens voulaient dire d'un roi ou d'un dieu qu'il avait fait une action impossible aux forces d'un mortel, ils se servaient d'une image analogue à celle qu'on trouve en cet endroit. Le mot-à-mot du passage serait : « il fait tous les crocodiles occiput ou tête retournée ! »

3.   *Pà mîl h'a. M. à. m. : « L'eau se tient (à bonne*
hauteur. »

4. Membre de phrase rendu inintelligible par une lacune de quelques signes.

5. *Papyrus Sallier* I, pl. VIII, l. 7 — pl. IX, l. 1. La formule finale rappelle selon la remarque de M. Egger, le *ἵνα* ou *ἵνα* ou *ἵνα* des Papyrus Grecs.

6. On ici est le Pharaon.

où réside le Soleil! — [Tourne] ta face vers moi, dieu *Shu*,¹ au lever, — toi qui illumines les deux régions de tes perfections, — disque des humains qui écarte les ténèbres de l'Égypte! — Tu es comme la forme de ton père *Râ* — qui se lève au ciel; — tes rayons entrent dans toute ville,² — il n'y a point de lien qui soit vide de tes perfections. — Ce que tu as dit, c'est le destin de toute terre. — Tandis que tu reposes dans ton palais v. s. f., — tu entends les paroles de toutes les contrées, [car] tu as des millions d'oreilles; — ton œil³ brille plus qu'étoile au ciel — [et] sait fixer le soleil. — Si on parle, et que la bouche [qui parle] soit dans la ville,⁴ — cela descend dans ton oreille; — Si on fait quelque chose de caché, — ton œil l'aperçoit — (*Bà-n-Râ Meri-Ammoun*) v. s. f., — Seigneur gracieux, qui édifie les souffles;⁵ — *Ammon-Râ*, le premier fait roi,⁶ — le dieu de la première fois, — le nomarque des faibles, — qui ne reçoit pas les présents des malfaiteurs, — qui ne dit pas: «Qu'on amène les témoins qui condamnent;» — *Ammon-Râ*, qui [tient] la terre [en équilibre] sur son doigt — dont les paroles réjouissent, — qui condamne les malfaiteurs au bûcher, — [lui] dont la parole est puissante dans l'Occident.⁷

1. *Shu* est un des noms du Soleil.

2. Le scribe au lieu d'employer un mot égyptien a préféré se servir du terme sémitique קָרִיא, *chald.* קָרִיא, forme emphat. קָרִיאָ. Ce mot employé isolément se trouve quatre fois à ma connaissance dans les textes hiéroglyphiques aux *Papyrus Anastasi II*, pl. VI, l. 1 et 3, *Anastasi IV*, pl. V, l. 9 et 11. En voici les variantes

 *qat'ar-t* (*Anastasi II*, pl. VI, l. 1—3; *Anastasi IV*, pl. V, l. 11)  *qatr-t*. La première forme renferme une inversion des deux radicales ר et ח, קָרִיא pour קָרִיא, la seconde répond plutôt au chaldéen קָרִיא, קָרִיא.

3.  *ar-tl-k* (*Anastasi II*, p. 6, l. 2)  *ar-t* (*Pap. Anast. IV*, pl. V, l. 10).

4. *Ar zod-tl ad ro m qatar-t*. «S'il est parlé, étant la bouche dans une ville.»

5. Ici s'arrête le texte du *papyrus Anastasi IV*; ce qui suit est emprunté au *Papyrus Anastasi II*.

6. Sur les listes royales thébaines, *Ammon* figure en tête des dynasties royales comme le premier roi d'Égypte.

7. 

L'éloge était bien tourné et plaisait au souverain; aussi, le scribe ne se faisait-il aucun scrupule de l'employer souvent. Il l'avait dédié une première fois au roi Ménéphthah:¹ quelques années plus tard, il l'adressa au Pharaon Sétî II, sans y rien changer que le nom.²

Un des deux papyrus qui nous ont conservé ce morceau renferme une série de pièces toutes consacrées à l'éloge du roi. De ces pièces, les unes nous sont parvenues en trop mauvais état pour se prêter à une restitution facile; les autres m'ont paru assez curieuses pour mériter d'être citées. «Le dieu bon, brave comme *Mentû* — le souverain très-vaillant ³ qui se manifeste en dieu *Râ*, — l'enfant, image du taureau d'Héliopolis, — qui se dresse pour balayer les ennemis de son sabre, — comme *Ââ-peh'-ti*⁴ dans la barque des millions [*d'années*];⁵ — roi dans l'œuf, comme la Majesté d'Horus, — il a saisi les



uqâh-u, a été rapproché fort justement par M. Birch du

copte *ḥene, ḥtke, T. ḥexce M., merces; ḡi-ḥexce M. mercedem accipere, quæstum facere*. C'est ici sans doute quelque chose d'analogue aux épices de notre ancienne magistrature, des présents destinés à corrompre le magistrat. Le sens de condamner n'a pas été signalé que je sache pour le

verbe *apâ-t-u*. Il me paraît résulter fort clairement des deux

exemples cités dans ce passage: «Il ne dit pas: Qu'on appelle le témoin qui condamne», et «Il condamne le malfaiteur au bûcher.» Au *Livre des morts* (CXXVI, 1) il est dit des quatre singes qui se trouvent auprès du

bassin du feu: *Apâ-t-u*

mâar h'ni isor «Ils condamnent le pauvre et le riche» de préférence à «Die sich zeigen dem Armen und dem Reichen» ainsi que traduit Brugsch

(*Dict. p. 55, s. v. l.*). Le mot *ḫûi*, déterminé par et est jusqu'à présent un ἀπαξ λεγόμενον. Il doit signifier ici le bûcher pour les criminels.

1. *Papyrus Anastasi II, pl. V, l. 6 — pl. VI, l. 7.*

2. *Papyrus Anastasi IV, pl. V, l. 6—12.*

3. Lacune d'un mot.

4. *Le très vaillant*, surnom du dieu Set.

5. *La barque des millions d'années* est la barque du Soleil.

régions par sa vaillance, il gouverne l'Egypte par sa prudence : — les barbares s'échelonnent sous ses deux pieds ;¹ — toute région, il la fait passer [devant lui] sous leurs tributs ; — il a mis tous les pays sur une seule voie, — sans qu'il y ait de rebelle contre lui. — Les chefs des pays révoltés faiblissent : — ils deviennent comme des *chiens couchants*² par la crainte qu'il inspire. — Il entre au milieu d'eux comme le fils de la déesse *Nout*,³ — les détruisant par sa flamme, dans l'espace d'un moment.⁴ — Les Libyens sont renversés sous le tranchant, renversés sous la pointe [de son épée].⁵ — Il s'est donné son sabre pour toujours et jamais ; — ses esprits enchaînent les méchants,⁶ — (*Ramsès-Méïamoun*) v. s. f., seigneur du glaive, protecteur de ses sujets.⁷

« Le dieu bon, vivant en vérité, — le souverain, ami des dieux — œuf parfait, fils de *X'epra*, — l'enfant, image du

1. s'emer-t

pâut h'er xendû xer rad-ti-w. Le mot xendû signifie escalier,

et, comme verbe, monter un escalier. Je crois que le passage du papyrus fait allusion à un usage de la sculpture égyptienne. Les dieux belliqueux, comme *Mentû*, et les rois sont représentés foulant sous leurs pieds neuf arcs , symbole des barbares.

2. Le nom de l'animal est illisible : je l'ai rétabli par analogie avec d'autres textes.

3. ma se Nt-t.

4. h'debû se-t-u n hâhâ-w — en gam-t aûl.

h'debû se-t-u n hâhâ-w — en gam-t aûl.

5. Robû xerû n s'âl xerû-tû n demû-w.

Robû xerû n s'âl xerû-tû n demû-w. s'âl, signifie

couper ; demû veut dire percer avec la pointe de l'épée.

La phrase signifie donc : « Les Libyens sont abattus par son tranchant, abattus par sa pointe. »

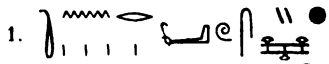
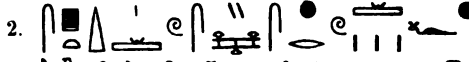
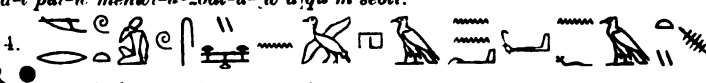
6. Le texte porte bâi-ti-w dîû-u. Le verbe mutilé ne peut être que ânqâ

serrer, lier, enchaîner.

7. *Papyrus Anastasi II*, pl. II, l. 5 — pl. III, l. 6.

taureau d'Héliopolis, — l'épervier qui entre dans la barque divine, — l'enfant d'Isis, Horus — (*Bà-n-Râ*) v. s. f. levé en Thébaidé, — vers qui descend la terre! — Il est très-fort, ¹ (*Bà-n-Râ*) v. s. f.; — très-prudents sont ses projets; ² — ses paroles sont bienfaisantes comme Thoth, — tout ce qu'il fait s'accomplit. — Lorsqu'il est, comme un guide, à la tête de ses archers, — ses paroles [*pénètrent*] les murailles. ³ — Très amis de qui a courbé son échine ⁴ devant (*Meïamoun*) v. s. f., — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et sa force; — ils tombent sur les. . . . ⁵ — consomment le Syrien. — Les *Shârdânâs*, que tu as ramenés de ton glaive, — font prisonniers leurs propres tribus. — Très-heureux ton retour à Thèbes, — triomphant! Ton char est traîné à la main; — les chefs [*vaincus*] marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Ammon, mari de sa mère. ⁶

« La villa de (*Setsû*) ⁷ v. s. f. renouvelle ses panégyriques de fondation, — la demeure de *Totânén*, — tandis que tu te lèves dans *Res-sebtî* ⁸ — comme *Tâm*, — ô lumineux de ton père *Râ!* » ⁹

1.  *Tanro âsi.*
2.  *sopt âsi sezerâ-u-w.*
3.  *ad-w ma sam-u dâ-t er-h'â-t pûi-rc menwî-â-zodt-u-wo d'gû m sebtî.*
4.  *mer-ût âsi n pû hân-n-ew âti-w.*

5. Le scribe, dans sa précipitation, avait omis quelques mots qu'il a écrits entre les deux lignes. Une lacune rend le passage indéchiffrable: tout ce qu'on peut distinguer, c'est que le verset se terminait par un nom de peuple, peut-être celui des Nègres du Soudan.

6. *Papyrus Anastasi II*, pl. IV, l. 4 — pl. V, l. 4. M. de Rougé a traduit une partie de ce texte depuis « les *Shârdânâs de la mer* » jusqu'à la fin, dans son *Mémoire sur les Attaques*.

7. *Setsû*, ou *Sessû*, var. *Setsû-râ*, *Sessû-ra* est le nom populaire de Rhamsès II, celui dont Hérodote a tiré son Σίσωσις et Diodore son Σισώσις.

8. Ce nom est en partie une restitution. C'était celui d'un quartier de Memphis.

9. *Papyrus Anastasi II*, pl. V, l. 5—6.

Quand le roi était belliqueux et appartenait à cette lignée de conquérants dont les armes victorieuses soumièrent à l'Égypte plus de la moitié du monde alors connu, non-seulement les Papyrus, mais les murs des temples, se couvraient du récit poétique de ses batailles et de ses exploits. Ici encore l'influence de l'idée religieuse que les Égyptiens attachaient au pouvoir royal se fait vivement sentir. À moins de circonstances imprévues ou de nécessités urgentes, le roi, au début de son règne, n'était pas libre de combattre où il lui plaisait. Horus, avant de se porter contre les peuples du Nord, avait triomphé des nations du Midi : le roi était obligé de suivre cet exemple et de diriger une première campagne contre les peuples de l'Abyssinie et du Soudan. C'était à peine une guerre. Les tribus nègres du Haut-Nil, habituées de longue date à trembler devant les Égyptiens, tenaient à peine et cherchaient un refuge dans le désert, les montagnes ou les marais ; le vainqueur entraînait dans les villages abandonnés, pillait et brûlait les cabanes, y faisait quelques prisonniers, ramassait les troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'emporter avec eux, puis rentrait triomphalement en Égypte, après quelques semaines de victoires faciles. Le roi en prenait texte pour placer dans un temple des bas-reliefs commémoratifs où il était figuré foulant aux pieds les barbares d'Éthiopie, tandis que les légendes du cadre exaltaient sa grandeur et le comparent à Horus. Désormais délivré de ses devoirs mythologiques, il a le droit de porter la guerre où bon lui semble.

C'est au Nord que s'ouvraient les grands champs de bataille des Pharaons. La Syrie, la Phénicie, la Mésopotamie étaient, deux mille ans avant notre ère, le siège de nations riches et belliqueuses dont la défaite était non-seulement glorieuse mais profitable aux vainqueurs. Du jour où Tothmès 1^{er} alla planter ses étendards et dresser sa stèle aux bords de l'Euphrate, jusqu'au moment où la lâcheté des prêtres-rois et l'épuisement de la nation forcèrent l'Égypte à rentrer dans ses étroites limites, tous les peuples de Syrie furent en lutte perpétuelle avec les armées des Pharaons. Divisés en mille tribus indépendantes et, par suite, trop faibles pour résister individuellement à l'ennemi qui les menaçait, ils se coalisaient sous les ordres des peuples du Nord *Rotennus* ou *X'itès*, entraînaient parfois avec eux les nations de l'extrême Asie, Dardaniens, Troyens, Lyciens, Mysiens ou

dans mon temple; mes deux mains unissent tes membres à la vie;¹ tes grâces sont plus précieuses que mon corps.² Je suis établi dans ma demeure; je fais des miracles pour toi.³ Je te donne la force et la puissance sur toutes les terres étrangères; je répands tes esprits et la terreur que tu inspires sur toutes les contrées, ton effroi jusqu'aux quatre piliers du ciel; j'agrandis l'épouvante que tu jettes dans tous les seins; je fais *[relentir]* le rugissement de ta Majesté chez les barbares: les chefs de tous les pays rassemblés en ton poing, j'ouvre mes deux bras moi-même, je les lie pour toi *[ces chefs]*. Je serre en un faisceau les barbares de Nubie,⁴ par myriades et milliers; ceux

nb, se dit du lever du Soleil. Quant à  n mer-tà-u, c'est une locution adverbiale répondant à grâce à ..., au moyen de...

1. (Stèle de Tothmès III,

1. 2; *n'ám dé-t-áí-a h'd-k m-sà ánx*. Le sens premier de  *n'ám* est *pétrir, modeler, former* d'où le nom du dieu *Num*, *Χνούβις, Χνούγης*, qui est représenté modelant l'oeuf du monde sur le tour à potier. Le sens dérivé est *joindre, unir*.

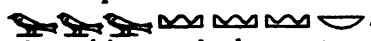
2. (*Système de Thémis III*, l. 2) *nec-en-di am-t-u-k er s'enb-t-a.* de Rougé, *Id.* p. 8 et p. 11
note 3 : « tes grâces plaisent à ma » M. Brugsch a déterminé le sens du mot *s'enb-t* (*Dict. s. v. l.*), mais donne une ver-

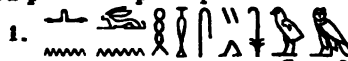
sion différente du passage :  *nexem-^{ui} sexem-t-u-k er s'enbt-a* : « deine Macht war meinem Leibe
angenehm. » Il me semble que la version  *am-t-u* du
texte de M. de Rougé est plus d'accord avec le verbe 
nexem-^{ui} que la leçon  *sexem-t* du texte de Brugsch.

3. (Id. 1. 3) *baï-a-n-ek.*

4.  (Id. 1. 3—4) *dūd-hāmham* *h'on-ek* *xet* *s'emer-t-pūdt* *ūr-u* *qūs-t* *neb-t* *somd* *m* *xewd-k* *wīš-*
di-t-tū-a *zes-u* *nūh'-a-n-ek* *se-t* *demū-a* *annū* *genes-t*. Je considère  *set*

du Nord, par centaines de mille, comme prisonniers. Je renverse qui t'est rebelle sous tes sandales, afin que tu écrases les chefs obstinés, ainsi que je te l'ordonne: la terre dans toute sa largeur et son étendue, l'Occident et l'Orient sont sous le lieu de ta face. Tu parcoures toutes les terres, le cœur joyeux: *et* personne ne résiste, dans le temps de ta Majesté,¹ *car* c'est moi qui te guide, *quand* tu vas vers eux. Tu as traversé le grand fleuve du *Nàhàràin*,² dans ta force *et* dans ta puissance. Je t'ai ordonné de leur faire entendre tes rugissements, jusque dans leurs cavernes;³ j'ai privé leur nez des souffles de la vie. Je fais pénétrer l'effroi de ta Majesté dans leurs cœurs. Mon urœus, qui siège sur ta tête,⁴ les dévore de sa flamme: elle emmène captifs et liés par la chevelure les peuples de *Kàdi*;⁵ elle brûle de son feu les peuples qui résident dans les ports (?); elle tranche la tête des *Àmàs*, sans qu'ils puissent résister, détruisant leurs enfants par son pouvoir.⁶ Je fais parcourir à tes forces le monde entier; mon urœus brille sur qui t'est soumis; il n'y a point de rebelle contre toi sous la voûte du ciel. [*Les peuples*] viennent avec les tributs sur leurs dos, courbés devant ta Majesté, ainsi que je l'ordonne. Je fais faiblir les prisonniers qui se révoltent sous ton règne leur cœur brûlé, leur membres tremblants.

comme le pronom mixte de la troisième personne du pluriel se rapportant à  les chefs de toutes les nations, ce qui m'a porté à couper la phrase autrement que M. de Rougé ne l'avait fait.

1.  (Id. l. 7.) *An*

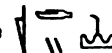
h'et-ut m hât h'on-ek  *hât* est la forme non déterminée

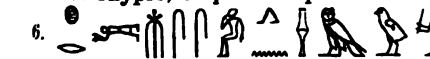
de  *hât*, jour, temps, époque. Il faut donc traduire: « Il n'y a point qui résiste, au temps de ta Majesté. »

2. L'Euphrate.

3. *M. à. m.*: « J'ai ordonné qu'ils entendent tes rugissements jusque dans leurs cavernes. »

4. de Rougé, p. 9: « Mon esprit, qui siège sur ta tête. . . » C'est une allusion à l'urœus ou serpent levé qui se trouve au front de la couronne royale.

5. Les peuples de  *Qadi* sont probablement les *Kittaios* du fragment de Ménandre, que l'on confond d'ordinaire avec les habitants de *Citium* en Chypre, et qu'il faut placer à l'embouchure de l'Oronte.

6.  (Id. l. 10; *xer mess u* *xer-m-u-s*.)

« I. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de *Zàhî*; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées; — Je leur fais voir ta Majesté, tel qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image! »

« II. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs des peuples *Rotennû*; — Je leur fais voir ta Majesté, couverte de ta parure, quand tu saisis tes armes, sur un char.»

« III. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient, de parcourir le territoire du *Tà-nuter*; — Je leur fais voir ta Majesté comme un astre¹ qui verse l'ardeur de ses feux et répand sa rosée.»

« IV. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient; *Kewà* et *Asi* sont sous ta terreur;² — Je leur fais voir ta Majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes, auquel on n'a pu résister.»

« V. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports (?), et les régions de *Mâden* tremblent sous ta terreur; — Je leur fais voir ta Majesté, comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante sur les eaux, et qu'on n'a pu approcher.»

« VI. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous tes rugissements; — Je leur fais voir ta Majesté, comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.»

« VII. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les *Tah'enntû*;³ les îles des *Danû-u*⁴ sont au pouvoir de tes esprits; — Je leur fais voir ta Majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur les cadavres à travers leurs vallées.»

« VIII. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes,⁵ le pourtour de la grande zone des eaux est lié dans

1.  (Id. I. 15: *ma ses'ed*. de Rougé, p. 9: «semblable

à *Seschet*.) D'après le sens ordinaire de la racine  *ses'ed*, aller en cercle, le mot désigne un astre à révolution périodique. M. de Rougé songe aux comètes; je crois que *planète* serait préférable, mais sans oser rien affirmer. M. Mariette songe à *Canope*.

2. *Kewà* est la Phénicie Sidonienne; *Asi* est le pays au Nord d'Aradus, entre l'Oronte (*Assy*) et la mer.

3. Peuples blancs Libyens de race berbère.

4. Les *Taraoû* de la Grèce primitive.

5. Sur le sens de  *peh'-u* voir Lepsius, *Zeitschr.*, 1865, p. 41-43.

ton poing; — Je leur fais voir ta Majesté, telle que le maître de l'aile (*Iéperrier*), qui embrasse en un clin d'œil ce qui lui plaît.»

«IX. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables [*H'érâ-s'a*] en captivité; — Je leur fais voir ta Majesté, semblable au chacal du Midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.»¹

«X. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie; jusqu'au peuple de *Pat*,² tout est dans ta main; — Je leur fais voir ta Majesté semblable à tes deux frères, dont j'ai réuni les bras pour t'assurer la puissance.»

«Tes deux sœurs, je les ai placées derrière toi pour te secourir; mes deux bras sont levés pour repousser de toi tous les maux. Je te donne ma protection, ô mon fils chéri, Horus, taureau qui te lèves en Thébaïde, et que j'ai engendré de [mon flanc],³ (*Tothmès*) vivant à jamais, et qui fais pour moi ce qui me plaît. Tu m'as élevé ma demeure en constructions éternelles, agrandissant et élargissant plus qu'il n'avait jamais été fait la grande porte. ⁴ fêtant les grâces d'Ammon-Râ (?) plus magnifiquement par ses fondations de toute sorte, qu'aucun des souverains passés. Je t'ai ordonné d'en agir ainsi et je me repose afin de m'établir sur le trône pour des milliers d'années, moi, ton image vivante [*à toujours et à jamais*].»⁵

Les Anciens considéraient ce morceau comme une œuvre classique. Deux siècles après qu'il eût été composé, lorsque

1.  (Id. l. 21.) *neb-mes-t h'âpû-ti xems tû-vi*.

2.  Sur la lecture de ce nom de peuple, voir dans la *Zeitschrift*, 1863, p. 53.

3. La lacune commence par un fragment de lettre qui me permet de rétablir la formule connue  *m xe-t-a*, de mon ventre, de mon flanc.

4. Lacune.

5. Les lacunes qui ont emporté la fin des trois dernières lignes empêchent de garantir le sens. Le texte a été publié et traduit plusieurs fois par M. Mariette en partie (*Revue générale de l'Architecture*, 1860, t. XVIII, col. 59, 60, et *Notice des principaux monuments exposés au Musée de Boulogne*, 3^{ème} Edit., p. 78—80) par M. M. Birch (*Archæologia*, t. XXVIII et de Rougé (*Revue Archéologique*, 1861) complètement. Je n'ai pas entre les mains la traduction de M. Birch; je me suis contenté de suivre celle de M. de Rougé que j'ai reproduite presque en entier, sauf les modifications indiquées dans mes notes.

Séti 1^{er} voulut faire célébrer ses victoires par les poètes de sa cour, ceux-ci ne trouvèrent rien mieux que lui attribuer le chant triomphal de Tothmès III, sans y rien changer que le nom du héros.¹ Et de fait, on ne saurait trop admirer le souffle puissant qui court à travers cette pièce et l'anime d'un bout à l'autre. Le début présente un développement poétique analogue à celui que présentent d'ordinaire les hymnes égyptiens. C'est Ammon qui parle à son fils Tothmès et lui rappelle en termes imposants les victoires qu'il lui a si largement accordées. Les images affluent dans la bouche du dieu, se croisent, se heurtent, s'agencent, se complètent, s'enchevêtrent l'une dans l'autre sans respecter toujours l'ordre logique; qu'importe? Pourvu

1. Cfr. *Notices de Champollion* (T. II, p. 96). Voici la partie du texte que Champollion avait copiée :

| | | |
|--|--|--|
| | | |
| | | |
| | | |

I. — Je leur fais voir ta Majesté comme un seigneur des rayonnements, lorsque tu brilles à leur face comme mon image.
 II. — Je leur fais voir ta Majesté couverte de sa parure, saisissant ses armes, sur un char.
 III. — Je leur fais voir ta Majesté comme un astre qui verse l'ardeur de ses feux et répand sa rosée.
 IV. — Je leur fais voir ta Majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de cornes à qui on n'a pu résister.
 V. — Je leur fais voir ta Majesté comme l'hippopotame seigneur de l'épouvante dans le courant et qu'on ne peut approcher.
 VI. — Je leur fais voir ta Majesté comme comme les formes de Sxet dans sa rosée (?).

Comme on voit les fragments cités ne renferment que la seconde moitié de chaque verset : la première a disparu sous les ruines du monument. Les cinq premières colonnes répondent aux cinq premières colonnes de Tothmès III à quelques signes près ; la sixième donne une nouvelle version malheureusement trop mutilée pour qu'on puisse la traduire avec certitude.

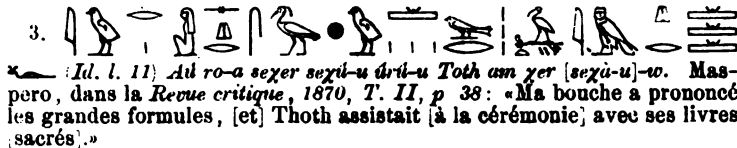
qu'elles s'appliquent au roi et peignent sa grandeur en traits saisissants, cela suffit. Soudain, cette matière poétique ample et flottante se concentre et se prend en une sorte de chant cadencé dont le rythme inflexible se marque par la répétition constante dans chaque verset du commencement et du milieu de la ligne d'hieroglyphes. Chacun des dix versets que récite le dieu est coupé, non-seulement à l'ouïe, mais encore à la vue, par le redoublement des mêmes syllabes et des mêmes lettres initiales. Par dix fois, le dieu déclare au roi dans la première partie du verset, qu'il est venu vers lui et lui accorde d'écraser un ou deux peuples qu'il nomme; et par dix fois, dans la seconde partie du verset, il montre le roi à ces peuples sous la figure d'un être redoutable auquel on ne peut résister. Il rentre ensuite dans les formes ordinaires du langage et termine par des vœux de bonheur et des promesses d'éternité le discours qu'il adresse à son fils le roi Tothmès III vivant à toujours et à jamais.¹

Quant aux œuvres monumentales du roi, elles remplissaient l'âme du scribe d'une admiration qui s'exagérait et se répandait en longues descriptions hyperboliques. La moindre construction met la ciel et la terre en mouvement: dès que le Pharaon construit un temple, les dieux y travaillent avec lui, l'aident à jeter les fondations, à diriger les travaux, à consacrer l'édifice. «O mon fils, dit la déesse Sâwex, ô mon fils que j'aime, maître des deux Egyptes, (Râ-mâ-men) v. s. f., fils du Soleil (Ptâh'-Mei Sêti), ta demeure est finie, ta fondation est achevée; ses habitants se réjouissent de reposer dans ton temple vénérable; tous les dieux te protègent [tandis que tu descends] sur cette terre de vérité qui se trouve à l'Occident d'Abydos.¹ «C'est moi qui l'ai fondée avec Sokar» dit Ptâh',...² J'ai déterminé au cordeau l'enceinte de ses murs; tandis que ma bouche prononçait les grandes formules, Thoth assistait à la consécration avec ses livres sacrés,³



9-10). Nûter neb em-sâ-k m (hâ-k er) tà n md m an-ûr-t n aûud.

2. Lacune.



2. (*Id.* l. 12-13) *Tám*
er ani-s [any] ze-tà am s.

(Id. I. 13—14) *au-k h'nd-a m xeper-u-k n h'annu dūd-*
ti-k xer sezām-t sinen-n-wdū-s qāh'-u r meix-t ma xent nūt. Brugsch, *Dict.*
 p. 967: «Du warst mit mir in deinen Functionen als Geometer, deine
 Hände tragen das Messinstrument, festgestellt sind ihre (sc. des Tempels)
 vier Ecken auf genaue Weise nach den vier Himmels-Gegenden.»

5. 

(Id. l. 14—15) *Mût sù-u-s arâ mûq-t-u-s an net serq-t.* Si 

mûd n'est pas une erreur du graveur ancien ou du copiste moderne, c'est, pour moi du moins, un *ἁπλᾶ λεγόμενον*. Cfr. le copte *ⲙⲟⲩⲧⲉ*, *ⲙⲟⲩⲧ*

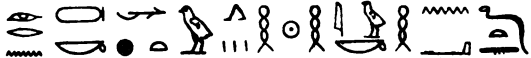
M. B. sonum edere, cantare, clamare, vocare, incantare, invocare.

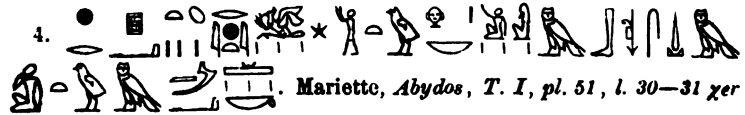
6. (Id. l. 15—16) gràh'-t m kùt-u-s zet-tà sàtt-u-s r
as-l aru-è-tà m mà. La phrase est assez embarrassée et je ne suis pas certain d'en avoir bien saisi le sens. Elle me paraît devoir se traduire mot-à-mot : « Achevés en travaux d'éternité, ses murailles (sont) au lieu de qui viennent à neuf. »

balance, tu la gouvernes par ta vertu bienfaisante.¹ On connaît tes splendeurs, le ciel est gros (*praeagnans*) de tes perfections, la terre est remplie de toi, le ciel inférieur se couvre et se découvre à ton gré. Tu veilles sur qui dort; tu donnes la lumière à qui est plongé dans les ténèbres; tu as ordonné à tes sujets² de redoubler leurs efforts, afin qu'ils déposent leurs offrandes, leurs pains, leurs gâteaux d'oblations, en ton temple, chaque jour. Tu as inondé *de dons* la région de la nécropole située à côté de ta demeure. Les dieux se réjouissent en ton temps, exaltant Abydos, faisant que ton nom suive [la marche] du temps, et que toi tu sois avec l'éternité.³ Tes desseins sont prospères, tes constructions florissantes. Or, ancêtres, et esprits intelligents sont adorés, tous les hommes sans exception sont protégés par ta justice.⁴ Les dieux marchent avec toi; tu es l'un d'eux. Tu t'avances comme *Rd* au ciel d'en haut, comme *Unmower* au ciel d'en bas, comme la terreur d'Ammon dans la Thébaïde, comme *Seb* sur cette terre. Tu te renouvèles, tu

1.  *mâk-t-t' m sâten h'er nes-t Rd, diki-n-ek ta n mdyâ mena-k sâ m sep-ek menx.* (*Id.* l. 25—26.)

2.  *sexû-k se-t* (*Id.*, pl. 51, l. 27). M. à. m.: «Tu leur as ordonné, tu leur as rappelé.»

3.  (*Id.*, pl. 51, l. 29—30) *ar ran-k yetû-u h'eh' au-k h'nd zetâ.* Maspero dans la *Revue Critique*, 1870, T. II, p. 39. «Les dieux se réjouissent en ton temps, exaltant Abydos qui assure l'immortalité à ton nom. Pour toi, tu es avec l'éternité.»

4.  *xer pâ-t-u rexî-t-u dîûd-tû h'er-neb-u m bi úd sezam-tâ m md-u-k.* Le verbe  *sezam*, ne m'est pas connu par ailleurs. Je le rattacherai volontiers à la racine  *sezam*, envelopper, couvrir indiquée par Brugsch, (*Dict. s. v. cit.*) Le déterminatif , substitué au déterminatif , indique un passage de l'idée concrète couvrir, à l'idée abstraite protéger.

2. Le Nil Céleste. Cfr. Horapollon, *L. I, cap. 29. Edit. Leemans.*

4. La Constellation d'Orion.

5. Sirius.

III *rexi-t-u.* Maspero, dans la *Revue Critique*, 1870, T. II, p. 39 :

«Ton essence se multiplie, l'élan qui t'entraîne vers ta demeure est redoublé, on court vers toi, tout homme est amené à toi pour que devienne stable dans leur bouche ton nom ainsi que toi-même, bienfaiteur des

dieux, toi qui nourris les êtres intelligents.»  ger est un mot

sémitique: *Hebr.* בֵּרַר — *Palp.* ברבר (Cfr. Δ Δ Brugsch, *Dict.* s. v.

cit. p. 1470) *subsiliuit, saltavit*; *Ar*, $\bar{\zeta}$ *rediit, recessit*, $\bar{\zeta}$ *reditus*. Le

ne n'est pas phonétique: de même que dans  s'en, il

Et, comme si ce n'était pas assez de tant d'éloges, Toth prend la parole pour célébrer à son tour les œuvres du roi. Son discours a souffert des injures du temps et n'admet pas une traduction suivie; mais on y retrouvé la même variété et la même verve louangeuse que dans le précédent. « [O mon fils bien-aimé, seigneur des deux mondes, (Râ-mâ-men)],¹ fils du Soleil (Ptah'-mei Seti)], réjouis-toi, roi de la H^{te} Egypte, bienfaisant, défenseur [de son père comme Horus, défenseur de son père Osiris Unmower, seigneur d'Abydos; ton être est] son être.² Tes établissements établis dans la nécropole, tes fondations pieuses sont reçues [par lui t'ont donné]³ la joie. Les seigneurs du ciel inférieur veillent sur ton avenir; tes perfections sont dans leur cœur ⁴ Ton nom est placé parmi les étoiles fixes; tes périodes se comptent par millions ⁵ Le Seigneur universel lui-même me dit que ta demeure est solide comme le ciel [. elle brille] et ta majesté s'y trouve chaque jour, comme Tâm dans son ciel. Je te fais connaître [. tes actions]⁶ sont fixées par écrit auprès de Râ dans l'horizon céleste, tracées en couleurs, en sculpture, en ⁷ Je décris ta justice et ta véracité;⁸ je rends témoignage à ta perfection, je me plais à la mettre par écrit. Tous les dieux [se réjouissent de tes vertus, la joie est]⁹ dans

- 1. Lacune remplie par conjecture.**

2. Le texte porte  (Mariette, *Abydos* T. I, pl. 52. l. 1-2). Le groupe  est impossible. Il faut évidemment corriger  ce qui nous donne

alors pour le haut de la colonne mutilée la formule bien connue

nûz h'er
tew-ew ma hor nûz ew asar Unno-wer neb Abâd. Les deux mots
nûn-ew attirent forcément l'antithèse *âm-ek qui achève de*

comblér la lacune.

- 3. Lacune d'une demi-colonne.**

- #### 4. Deux colonnes mutilées.

- 5. Lacune d'une demi-colonne.**

- 6. Lacune d'un tiers de colonne.**

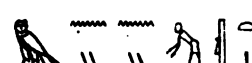
- 7. Lacune d'un tiers de colonne.**

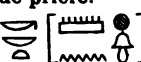
8.  *sexà-a n màti-k. M. à. m. «Je décris tes*
eux *Mā.»*

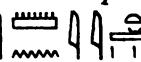
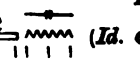
- 9. Lacune d'un tiers de colonne comblée par conjecture.**

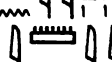
leur sein; ils me disent d'une seule bouche chaque jour : « Décris notre fils, à qui nous dévoilons [nos perfections, chaque jour. Fais que son nom s'élève] jusqu'à la région des nuages. »¹ Je suis allé au ciel supérieur avec *Râ* et j'ai réjoui tes entrailles(?) Tu es [comme le dieu *Râ*, dans sa barque, lorsque] ses manœuvriers s'inclinent devant lui à cause de l'étendue de sa splendeur.² O dieu *Horus*, qui te lèves en Thébaidé, tu as rempli de joie le tabernacle, par toutes tes actions [bienfaisantes]³ Tu as établi la vérité dans le sanctuaire de ce temple qui a réuni tous les humains. Tu y as fait reposer tous les dieux, tu as multiplié pour eux les pains d'oblation par myriades, en plus des offrandes qu'on leur fait chaque jour⁴; tu as purifié les sanctuaires des temples, tu as agrandi leurs tables d'offrandes. Tu as fortifié l'Égypte en son maître; tu as étendu tes ailes sur ses habitants; tu es pour elle un mur de métal aux créneaux hérissés de pointes, dont tu as scellé la façade avec du fer,⁵ si bien que les barbares n'ont pu le forcer. Tu crées les humains, tu fais naître les générations des hommes, afin

1. Lacune d'un tiers de colonne finissant par  *ren-ew tesé-u* et comblée par conjecture.

2. Lacune d'un tiers de colonne terminée par  *m nini as-t-u-u*, et comblée par conjecture. Le verbe  signifie au propre *s'incliner* en avançant les bras et laissant retomber les mains, en signe de prière.

3.    (Mariette, *Abydos*, T. I, p. 52, l. 14.) *m sep-ek neb-t[menx]* *po-t er ta-n-mora qm-n ses-n-ek sé*.

4.    (*Id.* col. 15.) *h'ad h'er amen-t-u*

sen. Sur le sens de  *amen-t-u*, voir Brugsch, *Dictionnaire*, p. 72. s. v. l.

5. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870 t. II, p. 40: « Tu as été pour elle un mur de granit, aux créneaux de grès, aux portes d'airain que n'ont pu franchir les barbares. » Le texte donne (*Abydos*, I, 52, l. 17) 

 *xtem-u k h'er-ew m teb*, m. à. m.: « tu scelles sa façade avec du fer. »

que, toi le sachant, ils travaillent aux constructions des dieux.¹ Aussi, tout dieu, toute déesse se réjouit de tes efforts; tout leur bon plaisir, c'est ce que tu as fait. Moi, j'écris tes actes. Je suis descendu au ciel inférieur d'Osiris, je trouve son âme dans la région des nuages.² Le dieu qui repose dans son cercueil, sa face n'est plus voilée: ta grâce s'est éveillée, tu as tourné ta face vers les seigneurs du ciel inférieur et les habitants de l'Ament se sont réjouis. Transformé en Horus, depuis le grand enterrement,³ tu défends *Ummower*, tu laves ses souillures d'hier; tu le fais renaître demain, tu le fais renaître demain, sous forme de Soleil, auprès de tout dieu.⁴ Ainsi, tu te métamorphoses,⁵ tu ouvres son nez, tu lui envoies les brises du Nord; tu as fait reposer l'âme grande sur son corps et sur son ombre qui est le disque Solaire. Tu lui fais voir Râ dans l'allégresse; il rayonne, sa face est ouverte. Tu as fait se poser Râ sur son cercueil, et le seigneur de la vie s'est éveillé. Tu as placé ses enfants auprès de lui; tu t'es revêtu de ses ornements



1. (Mariette, *Abydos*, T. I, pl. 52, l. 17—18) *s'edd-t-u-k pû hâmmû-u syoper-n-ek zâm-u ad-k rex-ta nte-sen arr kât n nûteru*. « Les [choses] faites par toi, ce sont les humains, tu as fait naître les générations. toi le sachant, elles font le travail pour les dieux. »

2. Cfr. Brugsch, *Dict. s. v.* *st'esû-u*.

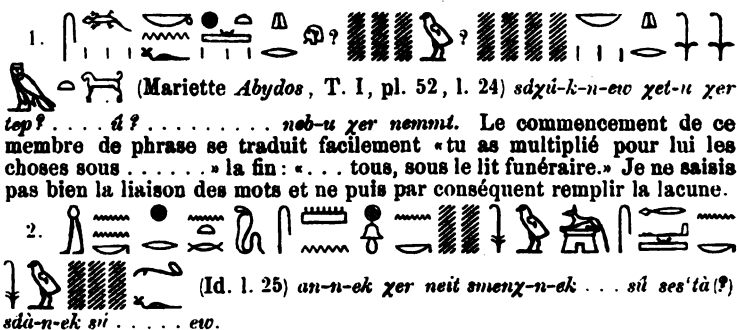
3. (Mariette, *Abydos*, T. I, p. 52, l. 21) *xyper-ta m tebd-u n hor zer sam-tà dâ*. La locution *m-tebd-u n* correspond au copte $\epsilon\tau\eta\epsilon$, $\epsilon\phi\eta\eta$ *pro, caussé, gratid*, et signifie *en échange de . . . , à la place de . . . , ou lieu de . . . ; le grand enterrement* dont il s'agit ici est l'enterrement d'Osiris.

4. *Ad-k wâtâ-u-w n saw dâd-k xyper-ew dâdû* *sep sen m râ r-ma nûter neb*.

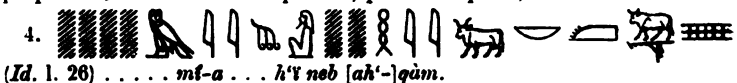
5. *â-k-sû*. Sur le sens *tourner, retourner*, d'où au réfléchi *se tourner, se changer, se métamorphoser*, voir Chabas, *Voyage, Glossaire*, s. v. l.

.....¹ Tu t'es enveloppé de ses bandelettes vénérables ² Tu l'oins de ses saintes huiles, tu lui as ouvert la bouche toi-même,³ tu lui fais accomplir ses transformations ⁴ Tu lui agrandis son sanctuaire parfait qu'il s'était fait dans *Mendès*, qui est le nome de son père *Shu* ...⁵ Tu lui as édifié le temple de *Niou-ir* dans Abydos, tu as construit une nécropole, tu t'es dressé sur son pavois.⁶

L'inscription continue de la sorte pendant seize lignes encore, mais de nombreuses lacunes ont coupé le texte et ne me permettent pas de le traduire en entier. Ce que j'en ai donné suffira pourtant à montrer combien intime est l'union de Dieu et du Roi dans l'esprit de l'Egyptien. Au début ce sont des éloges, assez bien tournés il est vrai, mais qui ne sortent guères du ton général de ces sortes de panégyriques. Sêti est aussi durable qu'Osiris, son nom est placé parmi les étoiles fixes, tous les dieux se réjouissent de ses actions et l'acclament comme leur maître suprême. Dans leur enthousiasme, ils s'adressent au secrétaire des paroles divines, à Toth: « Décris notre fils à



3.  (Mariette, *Abydos* T. I, pl. 52, l. 26) *Ap-n-ek-ro-w* zes-ek. La cérémonie du  *ap-ro*, ouverture de la bouche est souvent représentée dans les tombeaux du Nouvel-Empire; elle se faisait au moyen d'un instrument de métal en forme de doigt. Sa signification symbolique est assez claire: ouvrir la bouche à la momie, c'est préparer les voies à l'air respirable, par conséquent, à la vie.



5. **Lacune d'un ou deux mots.**

6. Mariette, *Abydos*, T. I. pl. 52, l. 1—28. Pour l'interprétation historique du texte, voir Maspero dans la *Revue critique* 1870, T. II, p. 40.

qui nous dévoilons nos perfections, chaque jour; fais que son nom s'élève jusqu'à la région des nuages.» Toth s'empresse d'obéir à leurs ordres : après être monté aux régions supérieures où Râ, le soleil diurne, marche entouré de son cortège divin, il redescend jusque dans les parties inférieures du ciel, où repose Osiris, le dieu des morts, et son langage devient mystérieux. Dans le tableau qui accompagne l'inscription et lui sert comme de préface, le sculpteur avait assis le roi aux côtés d'Isis et d'Horus, à la place d'Osiris. Le poète, s'emparant de cette donnée, l'a transportée dans son œuvre : Sêti n'est plus seulement Sêti, il est Osiris lui-même. Le mythe du dieu, ses malheurs, sa résurrection, ses attributs sont usurpés et j'oserai dire vécus par le roi. Ce dieu qui dort dans son cercueil et dont Toth rencontre l'âme dans la région des nuages, c'est à la fois Osiris et Sêti. Aussi, le langage du poète se ressent-il de la double existence de son héros : il s'adresse au roi, lui parle à la seconde personne, et soudain, par un artifice de style qui jette plus de variété, d'énergie et d'obscurité sur son œuvre, il change brusquement de sujet et met le dieu en scène sous ses noms et formes diverses. « Le dieu qui repose dans son cercueil (Osiris-Sêti), sa face n'est plus voilée; ta grâce (Sêti-Osiris) s'est éveillée, tu as tournée ta face vers les seigneurs du ciel inférieur et les habitants de l'*Ament* se sont réjouis. » Une fois sorti des limbes, Osiris-Sêti poursuit le cours de ses métamorphoses traditionnelles. Tout-à-l'heure, il était dieu père; le voici maintenant dieu le fils. Ces assimilations offensent le lecteur moderne et lui paraissent absurdes; l'étaient-elles pour les Egyptiens? Pour en bien apprécier la valeur, il faut nous replacer par l'imagination au milieu des générations éteintes. Le roi porte le costume des dieux, reçoit des offrandes, comme un dieu, se dissimule dans l'éclat de sa toute-puissance, comme un dieu dans sa lumière divine; quand il sort de son palais et qu'à moitié perdu dans la vapeur des encensoirs, la couronne et l'uræus au front, couvert d'or et de pierres, entouré de ses fils et de ses généraux, il apparaît en pleine lumière, la foule qui se prosterne devant lui et le salue de ses acclamations croit de bonne foi qu'il appartient à une race plus pure que la race humaine. Ce n'est pas pour elle un mannequin de hasard, affublé d'oripeaux divins; c'est un dieu, un dieu vivant, un dieu mêlé aux choses, qui passe sur la terre, s'y incarne et daigne s'abaisser à régner, en attendant qu'il rentre dans le sein de sa propre divinité.

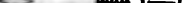
nent d'herbages, — la plante *ades* en touffes,¹ — la plante *aden-roga*, aussi douce que le miel, — [*croît*] dans ses champs bien arrosés. — Ses greniers sont pleins de blé et d'orge [dont les monceaux] s'élèvent jusqu'au ciel. — Les joncs et les plantes *aâqer* de l'enclos,² — les fleurs *âbû* du jardin fruitier, — les fruits de l'aloès, du pin pignon (?), de la mandragore, — les grenades de la pépinière; — des vins doux de *Kakémé* — qu'on verse sur le miel; — des poissons *Ouotis* rouges du marais de [*Rema*? engraisés] de lotus,³ — le *mulet* tacheté des étangs artificiels;⁴ — des mulets mêlés à des anguilles (?), — des poissons *X'epnen* de l'Euphrate;⁵ — les poisson *âd* et *xept-*

1. La phrase doit se lire: 
tû âd em zodm-t-u.

2.                                   

3.                       

Le nom de la localité a été rétabli    rema au moyen de quelques débris de signes qui restent sur le bord de la lacune. Le reste a été comblé au moyen d'un passage analogue d'*Anastasi IV*, pl. 15, l. 6.

4.  |  |  |  |  | |

חור, *foramen, caverna*, transcrit en son pluriel חורים (Sur la transcription des pluriels sémitiques en Egyptien voir Maspero, *De Carchemis* p. 25.

note 1). La racine *ari* signifie creuser, excaver. 

 , déterminé par les signes de l'eau, signifie donc une excavation artificielle remplie d'eau, un étang artificiel.

5.  Bari-u

s'bennü-u k'er bûgûdîu xepne'n en Pâhartâ-u. Le mot    xepnen

penché des rigoles d'inondation,¹ — le poisson *Hàùàà* des [canaux excellents] d'*Áà-nayt*.² — *Pàs'ahor* y produit le sel : — *Pàh'ar* y produit le natron. — Ses galères arrivent au port;³ — les provisions et les richesses [abondent] en elle, chaque jour. — Se réjouit quiconque réside en elle, — on ne le contrarie point;⁴ — les petits y sont comme les grands. — Allons, célébrons pour elle des fêtes du ciel — ainsi que ses [panégryies de] commencement de saisons, — quand viennent la ville de *Tthoi* avec des papyrus, — la ville de *Pšàhor* avec des roseaux, — les produits de la pépinière,⁵ — les guirlandes des vergers, — les oiseaux aquatiques de ses terres inondées. — [Les riverains] de la mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons *adà*; — et lui donnent le tribut de leurs marais. — Les tenants de *Áà-nayt* sont en vêtements de fête,

a été rétabli d'après *Anastasi IV*, pl. *XV*, l. 5 et l. 9. Etymologiquement le nom de ce poisson semble se rattacher à l'hébreu *קרי* *égypt.* *קרי* *χρρ*, poing.



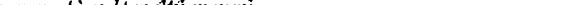


dd-u h'er xipdpennu'-u n bitah'u. Le mot

dd-u veut dire

au propre *poisson gras*. Je ne sais quelle espèce on désignait sous ce nom. Le nom du second poisson est rétabli d'après *Anastasi IV*, pl. XV, l. 9.

2.  *Hātūzā* [nte h'd-t-u norer]-u n *āā-naxt*. Dans *Anastasi IV*, pl. XV, l. 8, le même poisson est nommé d'une manière un peu différente  *hātūmā-u*.

3. 
Nax-u-w menes'u-u k'er itu menani.

4.  An zod-a-n-ow [h']anro.

5. Sabar-u n á-t

צֶרֶת-וּ. Le mot      *sabar-u*, se rencontre aussi dans *Anastasi IV*, pl. XIII, l. 1, déterminé par  . Ici je crois qu'on peut le rapporter à la racine hébraïque    *bajulavî*, *portavit*;   *onus*. Déterminé par  c'est un poids, un fardeau de plantes, une brassée de fruits.

L'éloge du maître demandait plus de savoir-faire que le panégyrique du roi. Le scribe s'en tirait pourtant à grand renfort d'épithètes. « I. Scribe d'élite, cœur large, bouche éloquente,

1. *Nā tennu-t-u n dà-naṣt m ánxá rá-neb.* Les *tennú-t-u* d'une ville sont ceux qui paient la quote-part (*tennú,*) l'impôt dans cette ville.

3. Ramsès II — Sésostris.

5. Le texte porte *serim*, pluriel du mot , dérivé de la

toute liqueur fermentée.  déterminé par « se trouve dans
Anastasi IV, pl. XVI, l. 4. C'est alors l'hébreu סִינָה, pl. סִינָה *spine*,
vignes.

6. Nom d'une liqueur d'importation étrangère.

7. La porte d'*Ad-nayti* qui s'appelait *Porte de Memphis*.

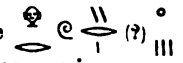
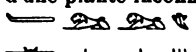
8. *Papyrus Anastasi III*, pl. I, l. 11 — pl. III, l. 9. Cfr. Chabas, *Mélanges égypt.* II.

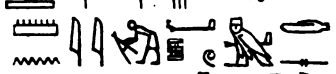
c'est une joie que son langage lorsqu'on l'entend ! artisan des paroles divines, qui n'ignore rien, c'est un homme distingué par la valeur et les travaux de *Sâwex*, la servante du Seigneur de *Sésunnâ*,¹ dans la salle des livres, un professeur actif dans l'archive des écrits ; le premier parmi ses compagnons, la tête de ses concitoyens, le chef de sa race, sans pareil ; appui ferme pour tout jeune homme qui sort de ses mains, ses doigts agrandissent le petit ; homme d'élite qui juge d'après soi-même ;² qui accomplit ses desseins et réjouit par eux [tous] les cœurs ; celui qu'illustrent ses mérites, l'aimé dans les cœurs, qui ne [combat ?] point le désir de son oncle³ et ne s'en dégoûte point ; qui parcourt rapidement le texte des livres ; jeune, distingué, charmant, image de la grâce ; qui explique les livres et les chroniques, comme elles sont faites : tout ce qui sort de sa bouche est frotté de miel, il fait par là germer les cœurs comme des fleurs :⁴ valet de sa majesté v. s. f. ; serviteur du Seigneur royal v. s. f., qui produit les perfections du souverain, c'est un travailleur fût de l'entrepôt,⁵ bien qu'avancé en âge à l'égal de ⁶ fils d'*Unnower* d'Abydos-Mâ-ti, né de la dame *Tâ-ûser-t*, dépendante de *Baalis*, chanteuse d'*Isis* de *Sexet*.⁷»

1. *Sâwex*, déesse des bibliothèques ; le Seigneur de *Sésunnâ* est Toth.

2.  *Apî h'er zot-ow*. M. à. m. : « Qui juge selon son corps. »

3. Le mot *χnems* signifie au propre oncle, ainsi que M. Brugsch l'a vu (*Dict. s. v. l.*), bien que le rapprochement avec le copte par lui proposé soit impossible. Très-souvent *χnems*, de même que l'arabe عم qui a le même sens, est un titre qu'on donne par respect aux personnes plus âgées. Il ne faut donc pas ici prendre le mot oncle, comme une expression de parenté, mais comme un terme de vénération.

4. Le texte donne  *h'ertir*. A moins que ce ne soit le nom d'une plante inconnue je suppose que nous avons là une variante du mot  *h'elel, fleur*.

5.  *Ment pâ mades n pâ ah'*. Le mot  *mades* veut dire au propre *aiguisé*, par suite *tranchant* et *pointu*. Afin de conserver l'image de l'original je l'ai rendu par notre mot *fidé*.

6. Lacune qui a détruit le nom de l'écrivain.

7. Nom d'une ville où Isis avait un temple.

Puisses-tu parcourir [le ciel à la suite des] serveurs du Dieu!
¹ Puisses-tu te réunir aux scribes de la barque
Nes'em ² [et] ne pas être repoussé! Puisses-tu contempler le
 disque Solaire dans le ciel, lors de ses missions annuelles! Que³
 te soient ordonnés [ta chair, ...⁴] ta tête, tes os! puisses-tu
 sortir de la terre mystérieuse sans être anéanti! ⁵
 [Que le Nil passe] dans ta demeure! Qu'il rafraichisse ta voie!
 qu'il monte de sept coudées auprès de ta chambre! Puisses-tu
 être assis au bord de la rivière, au pays du repos,⁶ y laver ta
 [face] et ta main! Puisses-tu recevoir des offrandes! Puisse
 ton nez respirer [les parfums!]⁷ » Les cinq dernières lignes du
 texte sont trop mutilées pour admettre une traduction suivie.
 On voit seulement par les lambeaux de phrase encore intacts

1. zut-k | pe-t
em xot nà) s'es-u nuter. La fin de la phrase est rendue incompréhensible par plusieurs petites lacunes que je ne sais comment combler.

2. L'un des noms de la barque du Soleil; aussi, nom d'une des barques d'Osiris dans Abydos.

3. *mà-k aten m pe-t apù-t-u-w renpe-t.* Litt.: «Puissest-tu voir le soleil dans le ciel, ses missions annuelles.» Le mot *apù-t* se dit d'une

mission confiée à un officier royal chargé de faire une tournée administrative ou religieuse, dans telle ou telle localité. Le soleil dans sa course annuelle est donc comparé ici à un officier chargé d'une mission importante.

4. Lacune d'un mot.

5. Lacune d'une demi-ligne.

6. em aút soxenné.

7. *Papyrus Anastasi* N° I, pl. II, l. 8—pl. IV, l. 1. Voir Chabas, *Voyage* — et Lauth, *Moses der Ebräer* p. 82.

8. M. Lauth a cru pouvoir restituer ce passage. Voici sa traduction :
 « Es möge einathmen deine Nase Wohlgerüche, es sei heil dein Scheitel,
 es sei dein Rücken bekleidet mit Gewändern (der Thall); es möge reichen
 dir Nepura Brode, Hathor Getränke, dass du sie schlürfest; du werdest
 Herr deines Gedächtnisses; öffne das Herz; trete ein zu jedem Orte
 deines Beliebens; thue es an seinen Platz, empfangs Speisen von der
 Tafel des Osiris, welcher hervorgeht mit Nahrung aus Abydos; der Berg
 des Westens breite dir entgegen die Sykomore; sie befeuchte deine
 Kehle; du treffest den Sonnengott; du tretest ein zu dem Gütterkreise;
 wahr (gerechtfertigt) sei deine Rede im Himmel; es sei das Glück bei
 dir; du erhöhst dich zum Himmel; nicht vernichtet seiest du; du ziehest
 im Frieden, stehest an dem dir beliebenden Orte in allen Gestalten; deine
 Person ganz sei die eines Gottes, wann [du gestorben bist]. » (p. 82—83).

que l'auteur continuait de souhaiter à son correspondant tous les biens de la terre et toutes les félicités du ciel égyptien.

Rien n'est plus fréquent d'ailleurs que ces allusions à l'autre monde. Habitué qu'ils étaient à considérer le monde comme un lieu de passage et la vie comme une simple transformation, ils auraient cru manquer de respect envers leurs patrons s'ils ne leur avaient fait espérer les félicités éternelles de l'autre vie « Qu'Ammon verse la joie en ton cœur ! qu'il te donne une vieillesse excellente ! Puisses-tu traverser une durée de joie pour atteindre à la béatitude. Que ta lèvre soit saine, tes membres verts, que ton œil contemple ta voie ! Pare-toi de lin, monte sur ton char, une canne d'or à la main, un fouet avec toi pour guider l'attelage des chevaux ; des Syriens et des Nègres courent devant toi pour accomplir [tes ordres]. Tu descends dans ta barque de cèdre, élevée à la proue et à la poupe : tu arrives à ta demeure excellente, que tu t'es faite à toi-même. Ta bouche est pleine de vins, de bière, de pain, de chair, de gâteaux ; des bœufs sont tués, des vins ouverts ; des chants gracieux sont devant toi. Ton chef des parfums t'oint d'essences ; ton directeur des canaux a des guirlandes de fleurs, ton intendant des gens de campagne fait passer [devant toi] des oiseaux ; tes pêcheurs apportent des poissons ; tes galères sont en Syrie, chargées de toute sorte de bonnes choses ; tes étables sont pleines de vaches mères ; tes tisserandes sont florissantes. Tu es stable contre [l'impie] ; tu renverses [l'ennemi] ; ce qui est dit contre toi, cela ne [prévaut] point,¹ lorsque tu entres par-devant le cycle divin et que tu sors véridique.² »

« Puisse Ammon-Râ, créateur des dieux, te donner la faveur d'être à la suite du roi ! Que ta bouche soit saine, que tes lèvres ne te soient pas retirées tandis que tu chantes les louanges du

1. *Aé men xewt . . . xeré pa zod-t am-ek ben sé.* Le texte de ce passage est évidemment fautif : il doit être rapproché d'un passage parallèle d'*Anastasi V*, pl. XV, l. 4—5.
 Malheureusement cet endroit d'*Anastasi V* est aussi corrompu que le passage cité d'*Anastasi IV*.
2. Papyrus *Anastasi IV*, pl. III, l. 2 — pl. IV, l. 1.

roi! Puisses-tu égaler (?) Horus, l'ami des justices! Puisses-tu durer cent dix ans sur la terre, te reposer sur la [montagne] dont la maîtresse est à l'Occident de Thèbes dans la nécropole!¹ Que ton âme se renouvelle parmi les vivants, et se mêle aux [esprits] parfaits! Puisses-tu aller ² dans le *Ro-sia*,³ au jour des panégyries de Sokar!⁴ Tu as versé des libations dans les deux mondes, en présence d'*Unnower*; à descendre dans la barque, tu n'es pas repoussé; tu passes jusqu'à la gueule [du tombeau];⁵ tu es jugé devant le dieu, ton âme est pesée . . .⁶

Pour religieux que fussent les Egyptiens, ces oraisons funèbres anticipées ne devaient pas toujours être de leur goût. Aussi, le scribe bien avisé n'insistait-il pas sur ces promesses de félicité céleste: il revenait bien vite à l'éloge des vertus terrestres de son patron. Le patron est versé dans la littérature profane et les Ecritures saintes au point d'effrayer son protégé: «Tu viens versé dans les grands mystères; tu me dis au sujet des formules du prince *Hordadé-w*: «Tu n'y connais ni bien ni mal ⁷» Tu es un scribe habile parmi tes compagnons, instruit dans les livres, armé (?) en ton cœur, habile (?) de ta langue. Or, tu as parlé, une phrase est sortie de ta bouche, trois fois pesante; tu m'as laissé muet de terreur ⁸ Je m'effraie de tes paroles; je te crains en tant que scribe, plus que le ciel et la terre, plus que le firmament. Ta science est une montagne en poids et en volume, une bibliothèque cachée qu'on ne voit pas; son cycle divin est mystérieux, plus éloigné de nous que [les étoiles].⁹ Ah! dis-moi ce que tu sais, que je te réponde! que je garde les progrès qu'ont fait tes doigts dans les saintes écritures (?) Allons! [de l'activité] préparons-nous à discuter, comme l'hôte ¹⁰

1. Cette montagne est la Nécropole Thébaine.

2. Lacune d'un mot.

3. L'un des noms de l'enfer égyptien.

4. *Sokar* est une des formes de *Ptah* et d'*Osiris*.

5. Cfr. chez les Hébreux l'expression *la bouche* du puits.

6. Une phrase que je ne comprends pas. Le texte se trouve dans *Anastasi IV*, pl. IV, l. 2—7.

7. Lacune: une demi-phrase incompréhensible.

8. Lacune.

9. La restitution est de M. Lauth.

10. La dernière phrase est trop mutilée pour que je me hasarde à la traduire: Voici la restitution de M. Lauth (*Moses der Ebräer*, p. 86): «Wohlan! rüsten wir uns zu dem Kampfe gleichwie die Gäste gegen den Hunger. Genehmige es.» Le texte du morceau se trouve au *Papyrus Anastasi I*, pl. X, l. 9 — pl. XI, l. 8.

La formule du prince *Hordûdi-w* est ce fameux chapitre LXII du Livre des Morts si difficile à comprendre et à traduire. Il semble résulter de ce passage que les scribes égyptiens ne l'entendaient pas plus aisément que nous et qu'ils avaient besoin de gloses et de commentaires pour en saisir la portée. Les Egyptologues modernes, qui ont essayé leurs forces sur ce chapitre et n'ont obtenu aucun résultat satisfaisant, auront raison de ne pas trop se désoler de leur insuccès : pour les gens de la XIX^{ème} dynastie, c'était déjà un texte difficile sur lequel s'exerçait l'habileté des maîtres et la patience des écoliers.

Dans ce concert de compliments, venait souvent se glisser la note du reproche ou de la critique. On louait le patron pour obtenir sa protection ; si son influence n'agissait pas assez vite au gré du client, s'il essayait d'arrêter par ses remontrances une ambition parfois démesurée, le scribe savait fort bien lancer entre deux banalités élogieuses un trait de raillerie. « Tu me répètes : « Un long sentier est devant toi ; *[mais]* on y entre par une haie dangereuse, ne le sais-tu pas ? » Entres-y devant moi et je te suivrai volontiers ; si tu ne t'y jettes pas, je n'y *[vais]* point. Si tu en trouves l'intérieur, et que j'en sois repoussé, garde-toi d'aider à me pousser dehors. »¹ — « Ta lettre m'est arrivée à l'heure des occupations de ma charge ; ton messager m'a trouvé assis sur les cavales qui dépendent de moi. Tu te réjouis, tu es dans l'allégresse, tu te prépares à *[me]* renvoyer *[une réponse, mais]* tu *[n'entres pas]* dans ton cabinet pour voir ta lettre, trouvant que ce n'est ni un agrément, ni un plaisir. *[Aussi]* tes phrases sont embrouillées, au point d'égarer ; toutes tes paroles sont bouleversées, elles ne sont pas en ordre ; toutes tes formules sont de travers (?) »² Ailleurs à la critique du patron se joint la satire des rivaux. « Tu me répètes : « Bras cassé ! sans courage ! — Sois actif comme un scribe ! » — Tu dis : « Il ne sait pas, il ne sait pas. » — J'ai passé un instant *[près de toi, pour]* te flatter ; — aussi, *[j'ai fait le]* brave ? *[tandis qu']* un autre me tourmentait. — Les ordres du Seigneur au nom victorieux dominant ; ses décrets sont stables et verdissants comme Toth. — Je suis le soutien de toute ma famille. — Tu dis : « Viens à moi ; » je te dis : — « Je connais beaucoup de gens sans courage, des bras rompus,

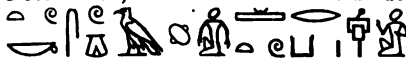
1. *Papyrus Anastasi I*, pl. XII, l. 6 — pl. XIII, l. 1. Cfr. Chabas, *Voyage* p. 47.

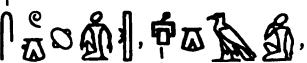
2. *Papyrus Anastasi I*, pl. IV, l. 5 — pl. V, l. 1.

des accroupis, qui n'ont pas de cuisse;¹ — ils sont [heureux]; ils abondent en leurs maisons de biens et de provisions; — on ne [leur] refuse rien. — Viens que je te fasse le portrait du scribe *Roï*, — qu'on dit le Flambeau [de l'administration] des Greniers: — il ne s'est pas remué, il n'a pas couru depuis sa naissance; — c'est son horreur que les travaux; l'activité, il ne la connaît pas. — Il est [comme] s'il reposait dans l'*Ament*,² [et] ses membres sont sains; — [pourtant] la crainte du dieu bon ne le conduit pas. — Tu t'es rejeté³ sur *Kàsà*, — le contrôleur de bestiaux, un hâbleur, dont je te fais le portrait, — sans que tu me donnes un démenti. — N'as-tu pas entendu le nom de *Amen-ûah'-sà* un des vieux [préposés au] trésor? — Il a accompli ses années de vie, et il serait assez vigoureux — pour être dans l'atelier, à la tête de l'arsenal? — Viens! tu connais ce *Naxt*, du [cellier] aux vins; — celui-là t'est dix fois plus agréable que les autres. — Je te parle du chef des mercenaires qui est dans *An*, — à [la demeure des] vieillards du palais royal, v. s. f.: — Petit, il était comme un chat; grand, il est comme un [bâton];⁴ — il est au mieux dans sa maison auprès de ses [amis?]. — Tandis que tu demeurerai au conservatoire des écrits tu as entendu le nom de,⁵ le glouton: — il se traîne sur le sol, jamais rassasié; — ⁶ tous ses vêtements sont en lambeaux. — Si tu le vois le soir, dans les ténèbres, — tu dis: «Un oison vaut plus que lui, quand il passe.» — Lui [pourtant] c'est le préposé à la balance; tu vois son poids, — il te semble [peser] vingt *ûden*; — [cependant] on l'écarte vite: — Si tu souffles sur lui, quand il passe, — il tombe, emporté comme un brin de feuillage. —

1. C'est-à-dire des gens inactifs, inertes.

2. C'est-à-dire, «il est honoré comme un des morts bienheureux.»

3.  *Tû-k sîgà-tâ r Rûsà*. Le même mot se retrouve dans *Anastasi V*, pl. VI, l. 2. 

 *Tû-ak sîgà-tâ r sam-u qetxâ-u*. «Tu te détournes vers d'autres voies.»  est une racine sémitique , *erravit*, *aberravit*, *deliquit*; , *erravit*, *per imprudentiam peccavit*, *titubavit*; Hiphil. — *In errorem abduxit*, *abduxit à rectâ viâ, à praeceptis divinis*.

4. Le dernier mot est incertain.

5. Nom illisible.

6. Deux mots mutilés que je ne puis restituer.

Si je te parle de cet *Uah'* des souterrains,¹ — tu le chargeras d'or pour la troisième fois. — Je le jure par le seigneur de *Sesumut*² [et] la déesse *Noh'e-mâ-ani-t*, — disant: «Tu es un bras puissant, tu les abattras; — Fais un jugement entre moi et ces gens-là.» — Je les renverserai de mon coude [sans même lever] les deux bras. — Héros, mon oncle,³ qui méconnaît ce qu'on lui dit! — Vois! je renvoie tes missives cassantes (?) après les avoir adoucies.»⁴

Ces exemples suffiront, je pense, à faire comprendre ce qu'était chez les Egyptiens le genre épistolaire. Ils montreront le parti que ce peuple étrange en avait su tirer pour répandre ses idées et dépeindre sous une forme familière les particularités de sa vie intime. Peut-être de nouveaux Papyrus nous révéleront-ils un jour de nouveaux morceaux aussi curieux que les fragments cités au cours de ce travail: la publication de ces textes complètera ce qu'il y a forcément d'incomplet dans l'étude sur le genre épistolaire que j'ai entreprise et permettra à d'autres ou me permettra à moi-même de revoir et de corriger les traductions et les analyses nécessaires à l'intelligence du sujet.

Paris, le 9. Novembre 1870.

1. C'est le mot  *ze-ut-u*, profondeur, longueur. Je le traduis par *souterrains*, *crypte*, faute d'une expression plus juste.

2. *Toth*, le dieu des lettres.

3. Voir, sur ce mot, la note 3 de la page 107.

4. *Papyrus Anastasi I*, pl. VIII, l. 7 — pl. X, l. 9. Cfr. Chabas, *Le Voyage d'un Egyptien*, p. 41—43, et Lauth, *Moses der Ebräer*, p. 85—86.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

TREIZIÈME FASCICULE

- I. La Procédure de la *Lex salica*,
II. Études sur le droit frank (la *adduction* dans l'empire frank ; — les *saccharons*,
— la *glosse walbergique*, etc.), ouvrage de R. SOHM, professeur
à l'Université de Strasbourg, traduit par MARCEL THÉVENIN,
répétiteur à l'École des Hautes Études.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67

1873

ÉTUDES

SUR

LES INSTITUTIONS GERMANIQUES

LA PROCÉDURE DE LA LEX SALICA

La *fidejussio* dans le droit frank. — Les *Sacebarons*.
— La *Glosse malbergique*. — *Barbarus*, etc. —
Tacit. Germ. c. 43.

Par R. SOHM

Professeur à l'Université de Strasbourg.

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR MARCEL THÉVENIN

Répétiteur à l'École des Hautes Études.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67

—
1873

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

LE DROIT DE LA *LEX SALICA*.

| | Pages. |
|--|--------|
| § 1. Des moyens de coercition de la procédure. | 1 |
| § 2. Des différentes espèces de procédure. | 4 |

I. — PROCÉDURE D'EXÉCUTION.

| | |
|--|----|
| § 3. Introduction. | 7 |
| § 4. Procédure contre l' <i>homo migrans</i> | 9 |
| § 5. Procédure <i>ex fide facta</i> | 12 |
| § 6. Prétention <i>ex re prestita</i> | 21 |
| § 7. Droit de contradiction de l'adversaire. | 23 |
| § 8. Conclusion. — De la saisie extrajudiciaire d'après d'autres législa-
tions barbares. | 26 |

II. — VINDICATION MOBILIÈRE.

| | |
|---|----|
| Littérature. | 35 |
| § 9. Conditions préalables de la procédure. | 36 |
| § 10. Introduction de la procédure. — L' <i>Anefang</i> | 41 |
| § 11. Procédure d'exécution. | 49 |
| § 12. Procédure contradictoire sans <i>contravindicatio</i> | 58 |
| § 13. Procédure contradictoire avec <i>contravindicatio</i> | 61 |
| § 14. Conclusion. | 73 |

III. — PROCÉDURE JUDICIAIRE *ex delicto*.

| | |
|--|----|
| § 15. Introduction. | 78 |
| 1° Introduction de la procédure. | 81 |
| § 16. La <i>mannitio</i> | 81 |
| § 17. Le « binden » (lier) en cas de flagrant délit. | 86 |
| 2° Procédure en première assise. | 90 |
| § 18. Généralités. | 90 |
| § 19. Nécessité pour le demandeur d'élever son action. | 91 |
| § 20. Nécessité pour l'inculpé de répondre. | 92 |

| | Pages. |
|--|--------|
| § 21. Nécessité pour les rachimbourgs de <i>trouver</i> le jugement. | 97 |
| § 22. Procédure de contumace dans la première assise. | 100 |
| 3 ^e Procédure qui suit le jugement. | 104 |
| § 23. Introduction. | 104 |
| § 24. Promesse d'exécuter le jugement et exécution. | 105 |
| § 25. Jugement et procédure de contumace. | 116 |

CHAPITRE II.

PÉRIODE DE TRANSITION AU DROIT POSTÉRIEUR.

| | |
|--|-----|
| § 26. Généralités. | 125 |
| § 27. Edictum Chilperici c. 7. | 130 |
| § 28. Conclusion. | 140 |

APPENDICES.

| | |
|--|-----|
| I. La fidéjussion d'après le droit frank. | 143 |
| II. Les <i>Sacebarons</i> | 150 |
| III. La glosse malbergique. | 160 |
| IV. <i>Barbarus qui legem Salicam vivit</i> Sal. 41. | 173 |
| V. L'admission parmi les guerriers, Tacit. <i>Germ.</i> , c. 13. | 176 |

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Ce volume ouvre une série de travaux que se propose de publier le traducteur sur les institutions et les recueils de lois germaniques. Il devait suivre de très-près un remarquable travail sur les sources de l'histoire mérovingienne ¹, se réservant ainsi, s'il en était encore besoin, d'appuyer, du moins en ce qui concerne les institutions franques, une idée juste de M. Monod : « C'est dans les lois et les formules juridiques des premiers temps du moyen âge que nous apprenons le mieux à connaître l'esprit et les mœurs des barbares ². »

Les lenteurs de l'impression ont d'ailleurs été mises à profit ; on a augmenté le texte original de notes, rectifié les légères et rares inexactitudes échappées à l'auteur, indiqué enfin ceux des travaux, se rapportant à la matière, parus postérieurement au livre de M. Sohm.

Sans doute ce travail eût été plus scientifique et aussi plus complet s'il eût, en manière d'introduction, présenté au lecteur français un aperçu des vicissitudes de la législation franque salique, formation du premier texte, additions, remaniements, révisions, etc. de la *Lex Salica*, en un mot l'histoire *externe* du droit frank. Cet aperçu aurait été suivi de l'indication des principaux manuscrits de la loi, des diverses éditions qui en ont été données, enfin de l'abondante littérature à laquelle elle a donné lieu.

Or, ce travail préliminaire ne peut, à notre avis, être réellement utile que s'il est accompagné d'un travail analogue

¹ *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, par Gabriel Monod, directeur adjoint à l'École des Hautes Études et par les membres de la conférence d'histoire (*Bibl. de l'É. des H. Et.* 8^e fasc. Paris. Vieweg 1872). Sur ce travail voyez *Revue critique* n° 20. 1873 et *Göt. gel. Anz.* 1872 Stück 23.

² *Ouvr. cit.* p. 13.

sur chacune des autres législations barbares. On sait, en effet, qu'à de très-rares exceptions près, les mêmes procédés furent appliqués à la fixation des institutions dans les recueils de lois des différents peuples de race germanique, et que ces recueils, soit dès l'origine, soit seulement plus tard, se sont fait des emprunts réciproques, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de marquer exactement la délimitation de ces emprunts. Il nous paraît dès lors très-difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître l'histoire d'une source juridique donnée, de la *Lex Salica* par exemple, sans avoir au moins la notion préalable de l'histoire des autres lois barbares.

Dans un ouvrage que le traducteur espère pouvoir bientôt présenter au public, il exposera cette histoire externe des législations germaniques ; il y indiquera également les étapes si intéressantes à suivre qui marquent, en Allemagne, le développement de la science de l'histoire du droit germanique depuis la grande expérience tentée, il y a quarante ans, par Eichhorn sur l'ensemble des lois barbares jusqu'aux monographies et études de détail de l'école historique contemporaine.

Parmi ces recherches patientes qui témoignent hautement de cette continuité d'efforts et de cette discipline qu'on sait être les conditions indispensables à l'établissement et au progrès de toute science, il faut citer en première ligne celles de M. Sohm. La *procédure de la Lex Salica* n'est pas le premier ouvrage de l'éminent professeur ¹. Il s'y était en quelque sorte préparé par un travail purement critique sur le texte de la *Lex Ribuaria*. Sauf la première, les études qui terminent le présent volume (sur les *Sacebarones*, sur la glosse malbergique, sur le *Barbarus*, etc.) sont extraites du premier volume du dernier ouvrage de l'auteur ² et ont été réunies à la *procédure de la Lex Salica*.

La tâche du traducteur, pour être modeste, n'a pas été exempte de difficultés. La terminologie spéciale à l'historien du droit existe à peine chez nous ; les germanistes comprendront aisément, en outre, que si la pensée contenue dans une disposition juridique *germanique* peut rencontrer dans l'*allemand* mo-

¹ Voy. *Revue critique* 1872, n° 7. Paris, Vieweg.

² *Die alldutsche Reichs-und Gerichtsverfassung*. vol. 1. Weimar, Böhlau, 1871.

derne une forme et, pour ainsi dire, un vêtement qui lui conviennent, elle ne saurait espérer de retrouver toujours dans une langue romane les mêmes facilités à s'exprimer exactement.

Je remercie M. Sohm de la bienveillance avec laquelle, après avoir autorisé la traduction de son ouvrage, il a revu le texte traduit et rectifié quelques erreurs de détail ; il a bien voulu témoigner sa satisfaction au traducteur, dont toute l'ambition est de contribuer, par ce travail, à faire connaître l'esprit du droit germanique dont les manifestations, fixées dans les *lois barbares*, ont contribué pour une si large part à la formation de nos institutions nationales pendant la première moitié du moyen âge.

MARCEL THÉVENIN.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Les investigations dont les sources de l'ancien droit germanique ont été l'objet dans ces derniers temps ont amené des résultats considérables ; l'historien qui se propose d'étudier la procédure germanique dans ses formes primitives , peut désormais donner à ses travaux une base bien autrement étendue que celle dont purent disposer, en leur temps, Rogge et Maurer ¹ à qui, d'ailleurs, revient l'honneur de nous avoir frayé la route.

Aujourd'hui , nous pouvons nous engager au cœur du sujet , en pénétrer l'esprit , car il nous est devenu facile de classer par couches et par catégories les divers témoignages empruntés aux sources, que l'ancienne école combinait ; nos regards embrassent un organisme vivant et complet là où l'on n'apercevait et où l'on ne nous présentait que des traits isolés d'une législation.

Siegel s'est déjà , dans un remarquable ouvrage qui a été le point de départ de ce travail ², proposé de distinguer de la procédure franco-mérovingienne une procédure plus ancienne, celle « des âges païens. » Il ne semble pas que le but de ses efforts ait été atteint, ni que la méthode suivant laquelle ils ont été conduits ait été bien rigoureuse. C'est à la révolution qui s'opéra dans la constitution politique des Franks postérieurement à la conquête, bien plus qu'à la conversion de ce peuple au christianisme, qu'il faut attribuer les modifications profondes que subit l'ancienne procédure. C'est donc la procédure antérieure à la fondation des empires germaniques, et non pas celle des « âges païens » qu'il convient de distinguer de la procédure de la période

¹ Rogge, *Ueber das Gerichtswesen der Germanen*. Halle 1820. — Maurer, *Geschichte des altgermanischen und namentlich altbairischen Gerichtsverfahrens*. Heidelberg 1824.

² Siegel, *Geschichte des deutschen Gerichtsverfahrens*, vol. I. Gieszen 1857.

postérieure. Mais voici qui est plus grave : Siegel, dans son exposition de la procédure *païenne*, introduit un certain nombre de sources qui appartiennent toutes, ou peu s'en faut, à la période chrétienne. Il s'ensuit que cet historien abandonne les seules bases qu'une saine critique puisse accepter, pour aller, avec une discrétion dont il est d'ailleurs le seul juge, demander aux sources d'une époque postérieure et absolument différente la connaissance d'un état de choses antérieur.

Pour nous, nous indiquerons tout d'abord les devoirs que nous impose la nature des témoignages dont nous disposons ; nous nous efforcerons ensuite de rester fidèle aux sources, tant qu'elles conduiront à des résultats certains ; aussi bien, les découvertes à longue portée qui ont été faites dans le domaine de l'histoire *externe* des sources ont ouvert aux historiens de larges et splendides horizons.

Le présent travail se propose simplement de résoudre une partie du problème complexe que présente l'ancienne procédure germanique envisagée dans son développement historique. L'exposition de la « procédure de la Lex Salica » part d'une idée féconde dont l'histoire du droit allemand est redevable à Waitz¹ : la rédaction de la Lex Salica, par son âge et par les dispositions qu'elle contient, se place entre le temps où écrivait Tacitus et l'époque de la fondation des empires germaniques sur le sol romain. Une connaissance plus intime des détails de cette procédure ajoute ou donne une force nouvelle aux arguments dont s'est servi l'illustre historien pour appuyer son opinion. La *Lex Salica* offre l'image d'une procédure dont on ne découvre plus qu'à grandpeine de rares débris dans les lois barbares en dehors du groupe frank et à laquelle, même dans ce groupe, on doit attribuer une antiquité d'autant plus haute qu'on la voit plus complètement s'effacer en présence des âges nouveaux. La procédure salique, dans ses parties essentielles, était déjà hors d'usage un demi-siècle après que la *Lex* eut été rédigée ; ce ne fut point une législation aux procédés hardiment novateurs qui lui donna le dernier coup, ce furent simplement la force des choses et le développement normal de l'empire germanique. La procédure de la *Lex Salica* n'annonce point une évolution nouvelle, elle clôt une évolution terminée. Dernière manifestation juridique des temps préhistoriques au sein desquels elle nous ramène, elle contient, sur l'état du droit de ces âges reculés, des

¹ Waitz, *Das alte Recht der salischen Franken*. Kiel 1846.

indications qui, transmises dans une langue souvent obscure, mais dont la richesse ne saurait être niée, offrent un puissant intérêt.

C'est en se plaçant à ce point de vue que la procédure de la *Lex Salica* a été soumise à une étude spéciale. Tandis que, jusqu'ici, les travaux auxquels a donné lieu l'ancienne procédure germanique combinaient les dispositions de la *Lex* avec celles des autres lois barbares, on trouvera dans ce travail, mise en lumière, l'opposition qui résulte de la procédure salique, — c'est-à-dire de la procédure franke et même germanique la plus ancienne qui nous soit parvenue, — rapprochée des formes procédurales des autres monuments juridiques. Ce travail se propose en second lieu d'esquisser l'évolution qui a conduit de la procédure de la *Lex Salica* à celle de la période de l'empire frank.

Quant aux variations auxquelles ce thème peut, en quelque sorte, donner lieu, elles se groupent étroitement autour du but principal que s'est proposé cet essai sur l'ancien droit germanique.

L'auteur a cru pouvoir, dans son étude sur la vindication mobilière, rapprocher de la *Lex Salica* la loi du peuple frank-ripuaire. La vindication mobilière n'a, tant qu'a duré le développement normal et libre du droit allemand, relativement subi que de légères modifications. Fort avant dans l'histoire, et jusque dans les coutumiers du moyen âge, on retrouve les principaux traits qui distinguent déjà dans les lois barbares cette vindication ; c'est donc qu'à plus forte raison les nuances qui distinguent en cette matière l'une des deux lois de l'autre sont peu sensibles. Ainsi, l'introduction de la *Lex Ribuaria* dans cette étude n'a modifié en rien la tâche que s'est imposée l'auteur ; elle lui a permis seulement de l'accomplir dans toute son étendue.

D'un autre côté, il a dû se restreindre dans le choix des matières qui s'offraient à lui.

Si, en effet, la *Lex Salica* s'est plu à développer les formes diverses qu'affecte la coercition procédurale, elle a laissé la procédure de preuves à l'état rudimentaire. Ce n'est que dans la procédure de délit et dans la vindication mobilière contradictoire que nous trouvons à proprement parler une procédure de preuves, c'est-à-dire une procédure qui se propose d'établir les bases matérielles du litige. C'est d'ailleurs une lacune que l'évolution juridique postérieure cherchera à combler ; tandis que les formes de la coercition procédurale se simplifient de plus en plus, au sein de la procédure de preuves existent des germes juridiques ap-

pelés à se développer. Le système de preuves organisé par la *Lex Salica*, tout en différant notablement de ce qu'il sera plus tard ¹, ne peut cependant être convenablement présenté que rapproché du système de la période postérieure; bien qu'il existe déjà à l'état embryonnaire dans la *Lex Salica*, on ne peut en avoir la clef qu'en voyant fonctionner l'organisme juridique auquel cette loi a donné naissance. Par son système de preuves, la *Lex Salica* se place donc au commencement de l'âge nouveau.

En résumé, le présent travail se borne essentiellement à exposer la coercition procédurale, d'après la *Lex Salica*. Le titre qu'il porte : « Procédure de la *Lex Salica* », se justifie par cette considération que, de la position que nous avons choisie, on ne découvre pas seulement les lignes générales de l'ancienne procédure salique; elle se déroule entièrement sous les yeux, et ce qui la distingue, c'est qu'elle est surtout une procédure de coercition et non pas une procédure de preuves.

L'étude des formes procédurales de cette *Lex* nous fournira d'ailleurs l'occasion d'examiner, dans leurs parties les plus intéressantes, les institutions de ces âges reculés. L'étroite relation qui existe entre la procédure et le droit privé s'affirmera plus tard dans le domaine de la preuve; c'est dans celui de la coercition procédurale, qu'à l'époque de la *Lex Salica*, cette relation se manifeste. La procédure y est intimement liée au fond du droit. La variété juridique des prétentions élevées trouve dans le système de la coercition procédurale une expression nouvelle plus élevée. C'est d'ailleurs une idée que ce travail se réserve de développer comme il convient; qu'il suffise ici d'avoir marqué le but, qui, s'il n'a pas été atteint, a du moins donné du cœur à l'ouvrage en le faisant aimer.

RUDOLPH SOHM.

¹ Comp. *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, V, p. 403.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

LE DROIT DE LA *LEX SALICA*.

| | Pages. |
|--|--------|
| § 1. Des moyens de coercition de la procédure. | 1 |
| § 2. Des différentes espèces de procédure. | 4 |

I. — PROCÉDURE D'EXÉCUTION.

| | |
|---|----|
| § 3. Introduction. | 7 |
| § 4. Procédure contre l' <i>homo migrans</i> | 9 |
| § 5. Procédure <i>ex fide facta</i> | 12 |
| § 6. Prétention <i>ex re prestita</i> | 21 |
| § 7. Droit de contradiction de l'adversaire. | 23 |
| § 8. Conclusion. — De la saisie extrajudiciaire d'après d'autres législations barbares. | 26 |

II. — VINDICATION MOBILIÈRE.

| | |
|---|----|
| Littérature. | 35 |
| § 9. Conditions préalables de la procédure. | 36 |
| § 10. Introduction de la procédure. — L' <i>Anefang</i> | 41 |
| § 11. Procédure d'exécution. | 49 |
| § 12. Procédure contradictoire sans <i>contravindicatio</i> | 58 |
| § 13. Procédure contradictoire avec <i>contravindicatio</i> | 61 |
| § 14. Conclusion. | 73 |

III. — PROCÉDURE JUDICIAIRE *ex delicto*.

| | |
|--|----|
| § 15. Introduction. | 78 |
| 1° Introduction de la procédure. | 81 |
| § 16. La <i>mannitio</i> | 81 |
| § 17. Le « binden » (lier) en cas de flagrant délit. | 86 |
| 2° Procédure en première assise. | 90 |
| § 18. Généralités. | 90 |
| § 19. Nécessité pour le demandeur d'élever son action. | 91 |
| § 20. Nécessité pour l'inculpé de répondre. | 92 |

| | Pages. |
|--|--------|
| § 21. Nécessité pour les rachimbourgs de <i>trouver</i> le jugement. | 97 |
| § 22. Procédure de contumace dans la première assise. | 100 |
| 3° Procédure qui suit le jugement. | 104 |
| § 23. Introduction. | 104 |
| § 24. Promesse d'exécuter le jugement et exécution. | 105 |
| § 25. Jugement et procédure de contumace. | 116 |

CHAPITRE II.

PÉRIODE DE TRANSITION AU DROIT POSTÉRIEUR.

| | |
|--|-----|
| § 26. Généralités. | 125 |
| § 27. Edictum Chilperici c. 7. | 130 |
| § 28. Conclusion. | 140 |

APPENDICES.

| | |
|--|-----|
| I. La fidéjussion d'après le droit frank. | 143 |
| II. Les <i>Sacebarones</i> | 150 |
| III. La glosse malbergique. | 160 |
| IV. <i>Barbarus qui legem Salicam vivit</i> Sal. 41. | 173 |
| V. L'admission parmi les guerriers, Tacit. <i>Germ.</i> , c. 13. | 176 |

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS.

- Page 5, ligne 12, au lieu de *du litige*, lisez : *de cet acte*.
- P. 5, l. 29, au lieu de *et point du tout à la marche du procès*, lisez : *et ne détermine point les actes EXTERNES dont l'ensemble constitue l'évolution du procès*.
- P. 6, l. 10, au lieu de *il est*, etc., lisez : *Tout d'abord il faut savoir que le mode de procédure à employer variait avec la nature de la prétention qu'on voulait faire valoir*.
- P. 8, l. 7, au lieu de *pour laquelle*, etc., lisez : *qui se propose d'atteindre à la fois et l'amende encourue et l'objet lui-même de la prétention (capitale)*.
- P. 15, l. 7, au lieu de *comme la solutio*, lisez : *comme l'in solutum datio*.
- P. 35, n. 1. A la liste des ouvrages cités ajoutez encore l'ouvrage de M. Heusler, *Die Gewere*, Weimar 1872.
- P. 36, n. 2, l. 1, au lieu de *note 6*, lisez : *et suiv.*
- P. 46, l. 29, au lieu de *Brackenöft*, lisez : *Brackenhöft*.
- P. 75, l. 20, au lieu de : *l'amende*, in ipsa hora quando intertiatur; *il doit*, etc., lisez : *l'amende*; in ipsa hora quando intertiatur, *il doit*, etc.
- P. 78, l. 19, au lieu de *en sa qualité*, etc., lisez : *comme la lex « établie par les sages pour le peuple » est la loi*, etc.
- P. 91, l. 1, comp. p. 92 note 3 et p. 93 l. 17, comp., p. 83 note 1.
- P. 105, n. 1, au lieu de *pour le droit wisigothique*, lisez : *dans un pays auparavant soumis aux Wisigoths*.
- P. 126, n. 2, l. 1, au lieu de *Sal. 502*, lisez : *Sal. 50, 2*.
- P. 155, l. 10, *D*, corr. : *De*.
- P. 156, l. 11, au lieu de *compositionem facere est*, lisez : *compositionem facere*, comme, etc.
- P. 170, l. 15, au lieu de « *charsenna* », lisez : « *charoenna* ».
- P. 171, l. 15, lisez : « *brouteuse* ».
- P. 184, l. 16, au lieu de (*princes*), lisez : (*comites*).
-

CHAPITRE PREMIER.

LE DROIT DE LA *LEX SALICA*.

§ 1^{er}.

DES MOYENS DE COERCITION DE LA PROCÉDURE.

Les moyens de coercition, dans l'application, sont de deux sortes selon que, pour arriver à réaliser son droit, la partie intéressée se charge de les employer elle-même, ou qu'ils résultent de la simple évolution du procès. Dans ce dernier cas, la vertu qui leur est propre a sa source dans l'organisme juridique qui les a créés à dessein, tandis que dans le premier ils constituent un fait, un accident. La connaissance du droit étudié dans son développement *historique* nous permet aujourd'hui d'observer comment s'exerce subjectivement cette coercition et de rechercher en conséquence si elle naît de l'activité individuelle (*selbsthülfe*) ou de l'essence même de la procédure. De nos jours, comme l'on sait, l'*autorité* seule dispose de la puissance procédurale; telle est du moins l'idée qui se dégage de l'état actuel du droit. L'ancienne procédure germanique peut nous montrer cependant que cette puissance ne dérive pas nécessairement, et d'après les lois de la raison, de la puissance judiciaire.

Siegel, dans son exposition de l'ancienne procédure germanique¹ a pris pour point de départ notre conception moderne; il range en dehors du domaine de la procédure le droit de vengeance qui est en effet la vraie manifestation de l'activité individuelle; mais il range aussi en dehors de ce même domaine tous

¹ *Geschichte des deutschen Gerichtsverfahrens*. 1^{er} vol. Gieszen 1857. P. 7-48.

les cas en général dans lesquels l'individu se charge lui-même, par la coercition extrajudiciaire, de rétablir son droit lésé; en sorte que pour lui ces cas sont des manifestations *permises* de l'activité individuelle. En ces temps reculés comme de nos jours, dit-il, le fait d'agir de concert avec le tribunal constitue *proprement* la procédure.

Cette manière de voir ne peut se concilier avec le principe du droit germanique d'après lequel l'*individu*, qu'il s'agisse d'ailleurs de la procédure judiciaire ou extrajudiciaire, est investi d'un pouvoir PROCÉDURAL particulier, celui qui naît de l'accomplissement de l'*acte formel*. En procédure, cet acte constitue donc un *deuxième* moyen de coercition à côté de celui qui émane de la puissance judiciaire.

Par acte formel de la procédure germanique il faut entendre l'*invitation avec effet coercitif*, faite par la partie intéressée, entourée de certaines *formalités* conduisant à l'accomplissement d'un acte qui servira médiatement ou immédiatement à poursuivre un droit.

La partie qui accomplit l'acte formel est toujours celle qui poursuit la réparation d'un droit lésé. L'adversaire n'est jamais en position d'exercer une coercition au moyen d'un acte formel.

L'*acte formel*, dans les *formalités* qui l'entourent, suppose toujours l'emploi de certaines paroles solennelles auxquelles s'adapte une mimique symbolique. Pour l'acte formel extrajudiciaire trois témoins sont nécessaires.

L'*effet coercitif* de l'acte formel gît dans l'*amende* qui frappe l'invité récalcitrant. Le montant de cette amende varie; il peut être de 3, 15, 30 sol.; il peut être aussi de 200 sol., c'est-à-dire atteindre le montant du wergeld d'un homme libre.

Sa *forme* seule donne à l'acte formel sa puissance. Celui qui est invité dans les formes à comparaître devant le tribunal (*mannire*) doit s'y rendre, que l'action soit fondée ou non, et cela sous peine de 15 sol. d'amende (voir § 16). Ce même principe est applicable au cas où, par acte formel une prestation civile est exigée, par exemple le paiement d'une dette (voir § 5). Le *défendeur* peut-il est vrai *attaquer* l'acte formel en fondant son opposition sur l'existence d'un rapport juridique; quant au *demandeur*, il n'a pas besoin de s'appuyer sur un rapport de cette nature pour assurer, de sa part, à l'acte formel son efficacité.

La rigueur avec laquelle le défendeur est traité trouve son contre-poids dans l'acte formel lui-même. Celui qui fait usage

d'un acte de cette nature s'expose de son côté à une amende qui est habituellement la même que celle dont l'adversaire peut être frappé. Les actes formels ressemblent aux armes à deux tranchants qui peuvent également blesser deux lutteurs. Le cours de cette exposition fournira de nombreuses applications à ce principe. Qu'il nous suffise de dire ici que la commission d'une faute de forme ¹, l'exercice d'un pouvoir qui ne peut se justifier ² et surtout l'emploi à tort ³ de l'acte formel retournent l'efficacité de l'acte contre celui qui l'a commis.

Un exemple emprunté aux plus anciens textes peut ici trouver sa place car il met aussi nettement que possible en lumière l'énergie et la rigueur du principe posé.

La *lex Ribuaria* présente deux systèmes parallèles d'amendes. L'un, 18, 36, 50 sol., est indiqué dans la première partie de la loi (tit. 1-31); l'autre, 15, 30, 45, 60 sol., dans les titres postérieurs. On sait que le deuxième système correspond au système de compositions de la loi salique; nous croyons qu'il est facile de démontrer que l'ancien droit ripuaire s'est conservé dans le premier ⁴. L'un des meilleurs arguments pour soutenir cette opinion est fourni par le fait de la disparition *lente et progressive* de ce système devant le système salique. C'est ce qu'indique l'espèce suivante intéressante pour nous.

La voie d'exécution par laquelle la partie réalisait sa prétention était habituellement la saisie dans laquelle un rôle considérable lui était attribué. De deux choses l'une : ou bien elle opérait elle-même cette saisie, laissons ce cas de côté, ou bien elle allait trouver le comte et l'invitait par acte formel à l'opérer. D'après Rib. 32, 3, la partie intéressée comparaissait au tribunal, devant le comte, et jurait avec sept hommes libres que les conditions exigées par la loi ripuaire pour procéder à la saisie avaient été remplies, *quod eum* (le défendeur) *ad strudem legitimam amallatum habet* ⁵. Le comte devait donner suite à cette

¹ Par exemple Sal. 74 (voir § 5 de ce livre), 96, 2 (voir § 16).

² Sal. 37. Comparez Rib. 47, 3 (voir § 11, 12). On peut fixer ici avec précision le point où l'acte procédural confine à l'acte arbitraire, et par suite faire ressortir les différences qui séparent la *procédure* extrajudiciaire de la libre manifestation de l'activité individuelle (*selbsthülfe*).

³ Sal. 74 (comp. § 5), 51, 1 (comp. § 24).

⁴ Sohm, *Ueber die Entstehung der Lex Ribuaria*, dans la *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, V, 394 et suiv.

⁵ La *mannitio* devait avoir été faite sept fois en vain. — Dans ce passage c'est bien de la saisie qu'il s'agit, c'est-à-dire de la satisfaction d'un droit. C'est ce qu'admettent avec raison Maurer, *Geschichte des altgermanischen Gerichtsverfahrens*, § 44; Wilda, *Das Pfändungsrecht*, *Zeitschrift für*

invitation et procéder à la saisie. Il n'était pas question de rechercher si l'exécution était juste. Le droit salique prescrivait la peine de mort contre le comte qui n'obtempérait pas à l'invitation de la partie; le droit ripuaire le frappait probablement d'une amende de 50 sol.¹. C'était la vertu propre à l'acte formel qui contraignait le comte à exécuter, quand il y était invité; c'était encore par la vertu propre à cet acte que celui contre lequel la saisie avait été demandée encourait une amende s'il était contumax. Il devait, d'après Rib. 32, 2, payer : 1^o 15 sol. à chacun des sept rachimbours qui avaient, de concert avec la partie, affirmé par serment devant le tribunal la légalité de la saisie; 2^o 45 sol. au demandeur lui-même. A ces 15 sol. que reçoivent les rachimbours dans le cas d'un serment loyal correspondent les 15 sol. qu'ils doivent payer s'ils prêtent un faux serment (Rib. 50, 2; 66, 1; 68, 3).

Nous trouvons indiquée aussi pour le demandeur la peine pécuniaire à laquelle il s'expose dans le cas où il fait un usage illégal de l'acte formel. Toutefois notre principe paraît être ici en défaut. On lit :

Rib. 51, 1 : Si quis judicem fiscalem ad res alienas *injuste* tollendas — invitare praesumpserit, *50 solidis multetur*.

Tandis que l'amende salique de 45 sol. frappe le défendeur, l'amende de 50 sol. particulière au système de compositions ripuaire atteint le demandeur lorsqu'il introduit illégalement l'acte formel. Ce n'est que plus tard que cette confusion disparaît dans l'effet et le contre-effet de l'acte. Nous voyons dans le titre plus récent :

Rib. 84 : Si quis grafionem ad res alienas injuste tollendas invitaverit, *45 solidos componat*, et similem restituat.

On saisit ici sur le fait l'acceptation définitive du système salique et la logique qui s'impose au principe dominant en matière d'actes formels.

§ 2.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PROCÉDURE.

Les deux moyens de coercition de l'ancienne procédure salique, puissance judiciaire et acte formel, mettent en mouvement,

deutsch. Recht, I, 183; Waitz, *Verfassungsgeschichte*, II, 591, note 2. Voir, au contraire, Siegel, 73, 74.

¹ Comp. Rib. 51, 2, à Sal. 50, 3; 51, 2.

en se pénétrant l'un l'autre, la procédure dont le but est la réparation d'un droit qu'on prétend avoir été lésé. Il y a tout d'abord deux modes de procéder qui à divers points de vue présentent des différences considérables; nous opposerons le mode *judiciaire* au mode *extrajudiciaire* (du moins dans ses parties essentielles), le mode *contradictoire* par sa nature à l'*unilatéral*, le mode *qui tend à un acte procédural* à celui qui *visé tout d'abord à l'exécution*. Il suit de cette distinction que l'aspect du procès est tout autre, autres aussi la position faite à l'adversaire, ainsi que le but de la coercition. Dans tous les cas la partie intéressée doit accomplir il est vrai un acte formel au début du procès; mais la nature du litige indiquera la direction ultérieure de la procédure. — Le premier mode débute par le *testare* c'est-à-dire par l'invitation formelle faite à l'adversaire à satisfaire à une obligation de *droit privé*, par exemple à payer une dette, à rendre une chose prêtée, etc. ¹.

Le second mode est la *mannitio* qui permet de mettre la procédure en mouvement. Le demandeur se rend avec ses témoins à la maison de l'adversaire et lui dit : « dans quatorze nuits tu as à *comparaître au tribunal* pour répondre sur telle affaire. »

On voit aisément quelle est la variété des prestations prétendues. Le premier moyen conduit immédiatement à une *satisfaction de droit privé*, à une *prestation matérielle*; le second *introduit la procédure judiciaire* et vise une prestation purement procédurale. S'il est vrai de dire que, dans le cours du procès, au *testare* succède une *mannitio*, et à l'invitation extrajudiciaire de payer un acte judiciaire, il n'est pas moins vrai que, dans les cas où le procès *débute* par le *testare*, le *mannire* qui suit aide à l'exécution et point du tout à la marche du procès. Ce n'est pas une procédure contradictoire qui succède au *testare*; ce n'est donc pas non plus un jugement, c'est simplement une mesure d'*exécution* prise non par les rachimbours les *juges*, mais par l'*autorité judiciaire*. La procédure qui commence par la *mannitio*, qui conduit immédiatement à la pro-

¹ *Testare* n'a pas ce sens seulement dans la *Lex Salica*, mais encore partout ailleurs (voir Alam, lib II, 97) : Si quis aliquem — mallare voluerit post testes tractos et emendationem datam — ille *testatur* cum 40 sol. componat. Ici *testatur* est pour *testator* et signifie celui qui après satisfaction, « réclame encore une fois le paiement. » On a confondu *testare* avec *mannire* (par ex. Maurer 53), ou bien on y a vu une autre manière d'inviter à comparaître au tribunal (Waitz, *Sal. Recht*, 155). Siegel, p. 70 et suiv., sait en quoi consiste le *testare*, bien qu'il ne semble pas savoir à quoi il sert.

cédure contradictoire, qui passe ensuite à un jugement pour aboutir à la conduite de la preuve, *telle est la procédure judiciaire* dans le sens exact du mot. En nommant l'autre, procédure d'*exécution* nous avons, en substance, bien qu'inexactement dans la forme, marqué la juste distinction de ces deux sortes de procédure. Par cette dénomination nous n'entendons pas attribuer au premier mode de procéder une qualité qui ferait absolument défaut au second; nous voulons seulement mettre en relief l'élément positif qui caractérise chacun d'eux.

Il est de la plus haute importance de savoir quel mode on emploiera, étant donnée la prétention qu'on veut faire valoir. Notre procédure actuelle a une forme aux contours peu arrêtés s'adaptant à toute espèce de litige. C'est le propre de la procédure germanique d'exprimer la nature privée d'une prétention même dans la forme employée pour la faire valoir. C'est pour cela que le droit privé, outre les dispositions réglant les intérêts matériels, contient encore des dispositions du domaine de la procédure. Les prétentions se distinguent entre elles suivant que, dans le cours du procès, elles donnent naissance à un droit à une satisfaction, ou seulement à un droit à des prestations purement procédurales.

Nous verrons plus loin que, de ces deux formes dans lesquelles on poursuit son droit, la plus complète, c'est-à-dire la forme judiciaire, contradictoire, et s'annonçant par le *mannire*, ne s'est développée que pour le cas d'une action née d'un délit. La connaissance de cette action était de droit public et réservée déjà, d'après le témoignage de Tacite ¹, à la commune assemblée érigée en tribunal. La procédure de *testare* se borne dans ses diverses formes à poursuivre un droit matériel, ce qui prouve à n'en pas douter que, dès les temps les plus reculés, on avait conscience des différentes espèces d'action ².

D'un côté l'individu agit seul, de l'autre il concourt avec la commune et l'autorité judiciaire. Avec la procédure d'exécution nous avons affaire à une évolution dont le but est rapidement

¹ Germ. c. 12 : *Licet apud concilium adcusare quoque et discrimen capitis intendere. Distinctio poenarum ex delicto.*— Sed et levioribus delictis pro modo poena. Equorum pecorumque numero convicti multantur. Pars multae regi vel civitati exsolvitur.

² Siegel est d'une opinion différente, 58 : « Dans ces temps reculés, la distinction d'une procédure *particulière* aux procès *civils* et d'une procédure *particulière* aux procès *criminels*, telle qu'elle existe de nos jours dans les procédures *civile* et *criminelle*, est inconnue par la raison toute simple qu'on ne savait pas encore distinguer les différents *objets* de la procédure. » Au contraire (Maurer?) dans la *Krit. Ueberschau*, VI, 210, sur le droit *norvégien*. (Comp. aussi Waitz, *Sat. R.*, p. 164.)

atteint mais qui ne suffit point aux exigences d'un droit adulte ; avec la procédure judiciaire, nous avons affaire à une procédure d'une nature relativement délicate et riche en ressources juridiques dont la législation protégera plus tard le développement. Il est facile de prévoir que le second mode de procéder l'emportera sur le premier, car il contient en germe les éléments reconnaissables encore de notre procédure actuelle.

La manière de procéder dans le cas de vindication de meubles apporte une modification en même temps qu'une confirmation aux principes posés. La procédure de vindication ne se ramène en effet ni à l'une ni à l'autre des deux espèces de procédure saliques, quoique elle ait emprunté des traits à chacune des deux. La vindication peut conduire à une procédure d'exécution ou à une procédure judiciaire. Les mêmes oppositions que nous offre partout la loi salique se présentent ici. Comme elle ne reproduit aucun des deux modes dans toute sa pureté la vindication mobilière a sa place marquée *entre* la procédure judiciaire et la procédure d'exécution. Le double aspect de ses formes manifeste sa double nature.

Cette position spéciale dans l'économie de la procédure germanique suffit à rappeler le principe suivant : la vindication mobilière germanique fait valoir, au moyen d'une seule procédure, à la fois la prétention à la *chose* et le droit à l'*amende* dont le vol est frappé.

I. — PROCÉDURE D'EXÉCUTION.

§ 3.

INTRODUCTION.

Voici dans son ensemble la marche de la procédure d'exécution. Le demandeur (c'est le terme que nous emploierons dorénavant pour abréger) affirme tout d'abord la *créance* sur laquelle il prétend asseoir son droit. Il n'est pas d'ailleurs question pour lui d'articuler un *fait générateur* de ce droit. Celui qui prétend à 30 sol., créance née par exemple d'une *fides facta* (voir § 5), débute par le *testare* (comp. § 2) : « Paie-moi 30 sol. » En face de cette prétention il n'est possible ni d'avouer ni de nier la dette. *A moins de consentir* à payer on ne peut que *refuser* : « Je ne veux pas payer les 30 sol. ; » (ou bien *promettre* : « Oui, je te payerai 30 sol. »). Celui qui ne veut pas

payer est frappé, par la vertu seule de l'acte formel employé, de l'amende de 15 (dans d'autres cas de 30) sol. De même que la litiscontestation est la condition préalable pour que le jugement ait lieu, de même la prétention articulée suivie du refus rend l'exécution forcée possible, c'est-à-dire donne à l'exécution sa base nécessaire. Quant à cette dernière, pour laquelle l'amende encourue est avant tout l'objet de la prétention, elle ne peut se passer d'un acte judiciaire. Il faut, suivant les cas, ainsi que nous le verrons, ou bien inviter le comte à réaliser lui-même la prétention (voir § 4), ou bien demander au thunginus son *nexti canthichio*, c'est-à-dire de *déclarer son ban* (voir §§ 5, 6). C'est ce ban qui permet à la partie d'exécuter elle-même la saisie extrajudiciaire. L'invitation faite au comte et probablement aussi l'invitation faite au thunginus se font par acte formel. L'autorité judiciaire *doit* mettre son pouvoir en mouvement dès que les mots solennels ont été prononcés. Ici, de même qu'en dehors du tribunal, il n'y a besoin d'aucune preuve, d'aucun apport de faits relevant. Le *testare* extrajudiciaire par-devant témoins et le refus *constaté* de l'adversaire suffisent. Point de preuve (dans le vrai sens du mot) à fournir; il importe peu que le défendeur avoue ou nie son refus; il n'est pas davantage question d'un jugement qui mettrait la preuve de ce refus à la charge du demandeur. Le serment des témoins est véritablement ici la forme sous laquelle l'invitation faite au comte ou au thunginus *doit* être suivie d'effet, le moyen *d'exercer un droit* procédural et non *d'accomplir un devoir* de même nature. Tantôt avant tantôt après le moment où nous sommes arrivés dans l'évolution de la procédure d'exécution a lieu un *triple testare* et *solem collocare*; trois fois l'adversaire est encore invité à s'exécuter volontairement; trois fois encore on attend jusqu'au coucher du soleil le résultat de sa détermination. Ce *testare* d'une nature spéciale se distingue du *testare* qui introduit l'affaire, comme on le voit, par la formalité du *solem collocare* et par l'amende assez faible qui vient s'y adjoindre (3 sol.). De même que plus haut il importait d'établir le refus avant de pouvoir procéder à l'exécution, de même il faut passer ici par toutes les formalités indiquées. Le triple délai qu'elles assurent correspond au triple *offerre in mallo* qu'il faut faire contre un insolvable avant de procéder contre sa personne, en exécution de la peine.

Enfin la procédure se termine nécessairement par la contrainte par corps exercée soit par l'individu soit par le comte.

Cet aperçu donné à grands traits suffit à faire reconnaître le caractère unilatéral et formel de cette procédure : point d'articulation de faits, point de jugement, point de preuve ; le *droit prétendu* est immédiatement poursuivi ; le demandeur a introduit l'acte formel, c'est assez pour le faire vaincre au procès, une fois la prétention élevée. Même dans sa période *judiciaire* la procédure ne perd pas ce caractère unilatéral. Le défendeur est, il est vrai, par la *mannitio*, invité à comparaître au tribunal ; s'il ne comparaît pas, la procédure n'en suit pas moins son *cours régulier sans sa coopération*, comme le prouve la *lex salica* qui dans les trois cas (voir §§ 4, 5, 6) suppose le défendeur absent du tribunal. Ce n'est pas pour prendre part à la procédure mais c'est pour l'attaquer que la *mannitio* sera utile au défendeur. Sur cette partie du rôle du défendeur il est du reste des points douteux que nous toucherons plus loin (voir § 7). Ce qui est certain c'est que le rôle actif du défendeur ne peut lui servir qu'à former opposition à la procédure et non à coopérer à son évolution ; les rapports concrets qui déterminent ce rôle ne servent que par leurs côtés négatifs, et les formalités nécessaires de la procédure en négligent complètement le côté positif.

Les paragraphes 4-6 indiqueront les cas particuliers dans lesquels il y a lieu, suivant la *lex salica*, d'employer la procédure d'exécution.

§ 4.

PROCÉDURE CONTRE L'*homo migrans*. — SAL. 45.

Le droit de s'établir sur un territoire étranger dépendait, d'après la loi salique, de l'adhésion unanime de tous les membres du territoire ¹. Un étranger s'était-il établi dans une circonscription communale au mépris de la volonté d'un seul membre

¹ Comp. Waitz, *Sal. R.*, 124 et suiv. Voir Maurer, *Einleitung zur Geschichte der Mark-Hof-und Stadtverfassung*, 141 et suiv. V. Maurer, *Geschichte der Markverfassung*, 112 et suiv. ; Thudichum, *Gau-und Markverf.*, 221 et suiv. — Le *migrare*, l'établissement tel que le désigne Sal. 45 se rapporte à des terres jusque-là incultes et sans maître et signifie l'action de défricher, comme le prouve la fin de Sal. 45, 1 : *Quod laboravit demittat*. Dans Sal. 14, 4, il est question d'un *homo* qui *migrare* voluerit et de rege habuerit praeceptum. Roth, *Beneficialwesen*, 69 et suiv., mentionne un cas semblable à la *migratio* emprunté à la période postérieure. C'est l'*appriatio*, *proprisio* de terres sans maître avec l'assentiment du roi. Comp. aussi Bréquigny, *Dipl.*, n° 341 (a. 661) : Childéric II donne à un monastère quic quid ipse domnus O. *ex permissu nostro* in Vosago laboravit.

de la commune, ce membre avait le droit de chasser cet étranger. Ce n'était point par acte de police que cette expulsion avait lieu mais par acte d'autorité privée et dans les formes de la procédure d'exécution. Ce qui est à nos yeux de droit public constituait à cette époque, en cette matière, un droit privé lésé.

La procédure débute par le premier *testare* qui sert à constater formellement le refus de l'étranger de quitter le pays :

Si vero contra dicto unius vel duorum in villa ipsa adsedere praesumpserit, *tunc ei testare debet, et si noluerit exire* — ¹.

L'étranger qui n'obéit pas à l'injonction contenue dans l'acte formel est frappé d'une amende de 30 sol. *Et quia legem noluit audire*, dit la fin du texte, quod ibi laboravit demittat et insuper malb. uuidrisittolo — sol. 30 culp. jud. : « Comme il n'a pas obéi » et qu'il s'est exposé à l'exécution, il est frappé de cette amende de 30 sol. La glosse malbergique semble aussi indiquer que cette amende est le châtiment de la désobéissance ². D'après Siegel, p. 70 et suiv., ces 30 sol. signifient autre chose : ils se rapportent dans sa pensée aux actes subséquents de la procédure c'est-à-dire la triple *testatio* (3 × 5 sol.) et la *mannitio ad mallum* inutile (15 sol.). On verra par la suite les arguments que nous opposons à cette opinion.

« Si l'étranger ne veut pas partir, » l'exécution commence. Tout d'abord, et avant la procédure judiciaire, nous voyons un triple *testare*. Ce passage est intéressant parce qu'il contient les paroles solennelles dont on doit se servir. Le demandeur, avec des témoins, se rend à la maison de l'étranger et lui fait son invitation dans les formes : « Homme, je te dis ceci, que tu peux rester ici la nuit prochaine, comme l'ordonne la loi salique ; je te dis encore d'avoir à quitter ce territoire (de la commune) dans le délai de dix nuits ³. » De même, nous trouvons dans Sal. 52 (voir § 6) l'injonction : « Tu peux encore garder la chose pendant cette nuit ; » ce que nous sommes en droit de

¹ La *Lex Salica emendata* a omis ce premier *testare*. Évidemment sa signification n'était plus comprise ; le rédacteur voyait indiquée dans les mots : *tunc ei testare debet, et si noluerit exire* — *ei debet testare* une répétition inutile du même acte. Nous allons voir qu'il n'en est rien.

² Comp. Grimm, *Préface à la Lex Salica*, édit. Merkel, p. LV, LVI.

³ Et si noluerit inde exire, ille qui ei testat *cum testibus* sic ei debet testare : « Homo, in hoc tibi testo ut in hac nocte proxima in hoc quod lex salica habet *sedeas*, et testo tibi ut in decem noctes de villa ista *egredere debeas*. »

compléter ainsi : « mais tu as à la rendre dans le délai de sept nuits. » C'est à notre avis dans les mots suivants que la volonté s'exprime formellement : tu as un *délai* de dix (ou de sept) nuits ; tu n'as pas à me satisfaire immédiatement mais seulement après un délai de tant de nuits ¹. Si cette *testatio* demeure sans résultat, il en est fait une seconde puis une troisième ; en tout trente nuits s'écoulent. A chaque *testare* s'adjoignent un *solem collocare* et une amende de 3 sol. C'est ce qu'indiquent par induction les espèces analogues traitées dans Sal. 50, 1, 52 (voir §§ 5. 6) ².

La triple *testatio* est suivie de la *mannitio ad mallum*. L'étranger est sommé de comparaître au tribunal. Le but de cette comparution se détermine ainsi : le demandeur doit produire au tribunal les témoins qui étaient présents lors des sommations extrajudiciaires :

Si nec tunc (après la troisième *testatio*) voluerit exire, tunc manniat eum ad mallum et testes suos super singula placita ³ qui fuerunt ibi praestos habere debet.

La déposition de ces témoins est nécessaire pour pouvoir, en se basant sur elle, inviter le comte à *procéder à l'exécution* :

Si iste cui testatum est, noluerit venire (sous-ent. : ad mallum) et eum aliqua sunnis non tenuerit, et ista quae superius diximus *secundum legem est testatus*, tunc ipse qui testavit super fortuna sua ponat et roget grafionem ⁴ ut accedat ad locum ut eum inde expellat.

¹ C'est avec raison que Waitz, *Sal. Recht*, 161 note 3, rejette l'explication de Pardessus, *Loi salique*, 396, note 593 d'après laquelle l'invité doit tenir la chose prête pour la rendre. Suivant Waitz, « c'est là une formule particulière qui laisse subsister le fait injuste pendant une nuit encore (c'est-à-dire un jour), qui en quelque sorte limite son existence. »

² Siegel, 70, est obligé, pour rester fidèle à sa théorie qui voit dans les 30 sol. dont il est question ci-dessus l'amende de 15 sol. pour la *mannitio* sans résultat, d'admettre ici pour chaque *testare* une amende de 5 sol. Or cette supposition ne se peut justifier.

³ Déjà les mots précédents désignent le *testare* sous la forme *placitum*, « *Verwillkürung* » (unilatérale tout aussi bien que bilatérale) : Decem noctes ad placitum suum addat.

⁴ Il est impossible d'admettre l'opinion si souvent émise dans ces derniers temps (Thudichum, *Gau-und Markverf.*, 37, 38, note 7 ; voir Maurer, *Eint.*, 139) d'après laquelle il ne faudrait voir, ici comme dans Sal. 50, 2, dans le comte procédant à l'exécution que le *magistrat communal* (Dorfvorsteher, Dorfgraf). La *Lex Ribuaria* (32, 3. 51 ; comp. 84) le désigne expressément sous le nom de *juge royal*, de *judex fiscalis*, c'est-à-dire le comte du pagus. D'après Sal. 50, 2 le comte qui exécute perçoit le *fredum*. Nous savons par Rib. 89 que le droit de percevoir cette sorte

Le comte est obligé, sous peine de mort, d'obtempérer à cette invitation ¹.

§ 5.

PROCÉDURE *ex fide facta*. — SAL. 50, 1.

La *fides facta* de droit privé ² est la promesse formelle, unilatérale de *payer* à jour fixé. Sa forme consiste en ce que la volonté de contracter se manifeste d'une manière spéciale. De même que la stipulation romaine est parfaite dès que les paroles légales ont été prononcées, de même la *fides facta* germanique est parfaite aussitôt que la *festuca* a été donnée et reçue ³. La constitution d'un terme de paiement est essentielle à la *fides facta* comme au *constitutum* romain (dans sa forme primitive) ⁴.

L'obligation acquiert par là ce qui fait en grande partie sa force : le *dies* profite au créancier et non pas au débiteur ; les peines moratoires qui frappent le débiteur aussitôt que le délai

d'amende appartient au *judex fiscalis*. (Comp. Waitz, *Verf. Gesch.*, II, 535 et suiv. ; *Sol. R.*, 136, note 3.)

¹ Sal. 50, 3. — Nous traiterons plus loin de cette invitation à l'occasion de la procédure judiciaire, § 24.

² C'est la seule qui naturellement fasse partie des *causae*. Nous rencontrerons la *fides facta* judiciaire dans le cours de la procédure, § 24.

³ Comp. Siegel, 223, I (voir d'autres exemples dans l'appendice). Dans les exemples des notes suivantes la *festuca* est toujours appelée *wadium*. Comp. Vaissette, *Hist. du Languedoc* (nouv. édit., Toulouse, 1841), III, Preuves, n° 64 : *per gadium suum, id est per festucum de vile*. — D'après von Michelsen, *Festuca notata*, 19, Zöpf, *Ewa*, 28, l'élément judiciaire entre aussi pour sa part dans la constitution de la *fides facta*. Von Meibom, *Das deutsche Pfandrecht* (1867), 194, 195, voit aussi dans la *fides facta* de Sal. 50, 1 une promesse judiciaire. Or Sal. 50, 1 traite de la *fides facta* pure et simple, tandis que Sal. 50, 2, traite au contraire de la promesse d'exécuter le jugement qui est de l'essence de la *fides facta* judiciaire : *Si quis ad placitum legitime fidem factam noluerit solvere*. (Voir plus loin, à la fin de ce paragraphe.)

⁴ Sal. 50, 1 : *Si quis — alteri fidem fecerit, tunc ille cui fides facta est, in 40 noctes aut quomodo placitum fecerit quando fidem fecit*. Comp. les Formules de De Rozière, 465 (Sirm. 32) : *Convenit ut — uadios suos pro soledis tantis dare deberet, quod ita et fecerunt ; et hoc placitum institutum quod evenit tunc temporis hoc debeant exsolvere*. Cap. 785, c. 27 (Pertz, I, 50) : *Si vero fidejussor diem statutum non observaverit*. — Même principe dans le droit burgonde, *Lex Rom. Burg.*, 14, 8 : *Si quis fidejussor — extiterit et constituta die ea que fide dixit exsolverit*. Ce passage contient au fond du droit germanique. (Comp. Bluhme, eod. not., 82.) — De même, la *fides facta* des Lombards Liutpr., 41 : *Si quis alium ante constitutum pigneraverit*. Wilda, *Zeitschrift für deutsch. R.*, I, 190 ; Siegel, 36, note 3 voient à tort dans ce *constitutum* le terme fixé, une *constitutio*.

est expiré¹ rendent plus lourde pour ce dernier, en droit germanique, l'obligation pourvue d'un *dies*.

La *fides facta* s'emploie de deux manières :

Ou bien elle sert, comme la stipulation romaine, à *nover*. Quand elle émane du débiteur lui-même, elle *éteint* l'obligation dans les liens de laquelle il était jusqu'ici et lui en suppose une nouvelle. Ce qui donne à cette *fides facta* sa valeur pratique c'est la fixation d'un terme de paiement et la stricte unilatéralité de l'obligation qui vient de naître².

Ou bien l'obligation née de la *fides facta* vient *s'adjoindre* à l'obligation née de l'ancienne *causa* qui conserve toute sa force. Enfin c'est un tiers qui *pro eo* (sous-ent. : debiteur) *fidem facit*³. La *fides facta* est ici, comme la stipulation romaine, la forme de la *fidejussio* du droit germanique⁴.

A la *fides facta* du fidéjusseur ne vient pas d'ordinaire s'adjoindre en même temps la *fides facta* du débiteur principal. L'acte formel lie le fidéjusseur seul. Pour le débiteur principal l'ancienne cause de l'obligation continue à subsister. Aussi peut-on poser pour le droit frank, comme aussi pour les droits bur-

¹ En droit germanique, le principe : *dies interpellat pro homine*, existe. Comp. Neumann, *Geschichte des Wuchers in Deutschland* (1865), p. 115 et suiv. — *Sachsenspiegel*, I, 54, 2. 65, 4. — Les conséquences lointaines de ce paragraphe (comp. § 26) fourniront quelques éléments à la base historique des peines moratoires germaniques.

² Exemples : *Si nec tunc voluerit reddere, nec fidem facere reddendi*. — Sal. 67 : *Quod si nec legem dicere voluerint* (les rachimbourgs), *nec ternos solidos fidem facere*. — Bréquigny, *Dipl.*, n° 434 : *Quod Ibbō — nullatenus ibidem* (pour l'armée) *ambulasset, et ob hoc solidos sexcentos fidem fecisset*. — La note 3 ci-dessus contient un passage tiré d'une convention judiciaire. — La vertu *extinctive* de cette *fides facta* résulte très clairement de De Rozière, 511 (Marc. 2, 18), où il est dit qu'une convention a été conclue, *ut pro ipsa causa solidos tantos in pagalia* (franç. : payer) *mihi dare deberes*. Puis : *quos (solidos) et in presente per vadium tuo visus es transolvisses, et nos ipsa causa per festuca contra te visus sum verpasse*. Au lieu de *per vadium transolvere* on trouve ailleurs *per vadium componere* (par ex. De Roz., 464. 467) avec la signification de *vadium dare de tantis solidis*. Comp. De Roz., 465 (note 3). La *fides facta* a donc pour conséquence la renonciation formelle du créancier à toutes les prétentions nées du *contrat*. Ainsi que le montrent les passages de la *Lex Salica* cités au commencement de la note, la contumace contre l'ancienne obligation est éteinte par la conclusion de la *fides facta*. Comparez les chartes fausses (mais indiquant bien les usages carolingiens) des *Acta episc. Cenom.*, dans Bréquigny, n° 128. 132. 278. 488, etc., à la formule donnée : *Et si negligens aut tardus de ipso censu apparuerō, fidem exinde faciam, et ipsum monasterium tempore vite mee non perdam*.

³ Edict. Chilperici c. 6 (Merkel, *Lex Salica*, tit. 77. Pertz, *Legg.*, II, 10).

⁴ Les sources desquelles sont tirés les principes suivants en matière de fidéjussion chez les Franks sont examinées dans l'appendice I.

gonde et lombard (comp. Walter, *Rechtsgesch* § 567), le principe suivant : le fidéjusseur n'est pas tenu *subsidiairement* mais *principalement*. Le débiteur principal reste lié vis-à-vis du créancier mais l'action du créancier est dirigée contre le fidéjusseur. Dans la pratique, le débiteur principal n'a pas à payer entre les mains du créancier mais à récompenser le fidéjusseur au double. Il suit de là que le cap. 785, c. 27 (Pertz, I, 50) désigne le débiteur principal comme le *debitor fidejussoris*. Cette conception particulière qui se retrouve dans les droits lombard et burgonde¹ a conduit à des conséquences pratiques importantes.

La procédure *ex fide facta* est donc la procédure née de la promesse *unilatérale de payer* à laquelle s'ajoute la fixation d'un *dies* (dans l'intérêt du créancier) faite par le débiteur *novandi animo* ou par le fidéjusseur pour consolider la dette.

L'évolution de la procédure est indiquée dans Sal. 50, 1. Elle est d'ailleurs d'*exécution*. Aussitôt que le délai de paiement de la *fides facta* est expiré sans que ce dernier ait eu lieu, le créancier débute par la première sommation de *payer*. Il se rend à la maison du débiteur *cum testibus vel cum iis qui precium adpreciare debent*, « avec (trois) témoins, c'est-à-dire avec ceux qui doivent *precium adpreciare*². » Les voisins dont se fait suivre le créancier ne doivent pas seulement par pure formalité être présents ; ils ont encore un rôle actif à jouer.

¹ Comp., sur les lois lombarde et burgonde Walter, *Rechtsgesch.* § 567. — L'opinion émise par cet historien sur le droit frank : « En droit frank qui n'admettait pas la saisie privée la fidéjussion ne présentait rien de particulier » a, comme l'exposition suivante va le montrer, besoin d'être rectifiée.

² Ce n'est pas ici seulement que *vel unit* deux expressions de même signification (comp. Roth, *Beneficialwesen* 284 note 31). Outre les témoins il n'y a pas d'autres personnes qui *precium adpreciare debent*. Voir dans Grég. Tur., *Hist. Franc.*, VII, 23 un exemple tiré de la pratique de l'époque postérieure dans lequel le *testare* n'est plus employé comme moyen de coercition procédural, mais comme moyen de mettre le débiteur *in mora* : Armentarius Judaeus cum uno sectae suae satellite et duobus christianis (c'est-à-dire seulement avec trois témoins) *ad exigendas cautiones*, quas ei propter tributa publica Injurius ex Vicario, ex comite vero Eufonius deposuerant, Turonis advenit; *interpellatisque viris, promissionem accipit de reddendo pecuniae foenore* cum usuris, dicentibus sibi praeterea ipsis : Si ad domum nostram veneris, et quae debentur *exsolvimus* et aliis te muneribus — honoramus. Eo quoque eunte, ab Injurioso suscipitur, et convivio conlocatur, expletoque epulo, adpropinquante nocte commoti ab eodem loco ad alium transeunt. Tunc, ut ferunt, *Judaei cum duobus christianis* ab Injurioli hominibus — interfecti sunt. Les mêmes témoins qui ont accompagné le juif allant demander le paiement se rendent donc avec lui à la maison d'Injuriolus, où le paiement doit s'effectuer.

Les objets qu'on donnait à cette époque en paiement étaient les meubles que chaque homme libre avait en sa possession et dont il pouvait disposer. L'argent monnayé, à cause de sa rareté, était remplacé par des moutons, des bœufs, des chevaux, des habits et même des esclaves. Aussi faut-il traduire *pecunia* par *biens mobiliers*¹. Toute *solutio* n'était autre chose que notre *datio in solutum*². Elle n'empruntait pas, comme la *solutio* romaine, le pouvoir qu'elle avait d'éteindre l'obligation à l'accord des volontés du créancier et du débiteur, mais à l'arbitrage, tenant lieu de jugement, de membres de la commune non intéressés à la convention. Ces arbitres ont à *precium adprecicare*³,

¹ Comp. Merkel, Legg. III, 48 note 16. 320 not. 1; de Richthofen eod., 695 note 65; Grimm, *Rechtsalt*, 565.

² Tac., *Germ.* c. 12 : Equorum pecorumque numero convicti multantur c. 21 : luitur enim etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero. — Cette même pratique est indiquée par Sal. 50; elle est encore indiquée pour le droit *salique* par de Roz., 466 (App., Marc. 51) : Fuit iudicatum ut illam leudem — solvere deberet, quod ita in praesente et fecit, et *servo suo*, nomine illo, vel *alia rauha* (= meubles; franç., robe), sua ipsa illa pro illa leodi ipsius lue — in quod eis bene complacuit, dedit. — Pour le droit ripuaire : *Trad. Wizemburgenses* (éd. Zeuss), n° 258 à 786 (de Saargau) : in cinso studeam dare denaros 20 aut quod ipsa pretio valet *in cero vel in vestimentis aut in pecoribus*. — Pour l'époque postérieure : Widukind, *Res gestae Saxonicae*, II, 6 : rex (Otto) — condemnavit Evurhardum (le duc de Franconie) 100 talentis *aestimatione equorum*. — Exemples tirés des chartes *souabes* dans Merkel, Legg. III, 48 note 16. 73 note 21. Comp. Alam. Hloht. 8 a. 55, 3; 56, 2; 71, 1. Alam. Kar. 8 (codd. G. 1. 2. 3. 4, etc.). — Pour le droit *bavarois*, Merkel, Legg. III, 381, not. 17. En Carinthie (et cet usage persista jusqu'au x^e siècle), chaque nouveau duc achetait symboliquement à un paysan du duché le siège ducal (c'est-à-dire le duché) pour 60 pfennigs; le paiement s'effectuait par la tradition d'un taureau et d'un cheval. Grimm, *R. A.*, 253. 254. — Cet autre principe, qu'un paiement ne peut se faire en *immeubles*, est tout aussi ancien; voyez-en la confirmation dans l'histoire de la *dos* germanique. Sohm, *Zeitsch. für Rechtsg.*, V, 419 et suiv. — Ce n'est que sous les Karolingiens que les immeubles sont pour la première fois donnés en paiement. Ainsi Baj., 1. 9, 10 (Baj., 1. 2) est du temps de Pépin ou de Charles Martel. La charte frankrhénane dans Lacomblet, *Urkundenbuch für die Gesch. des Niederrheins*, I, n° 23 : tradidimus partem hereditatis nostrae, quae nobis justo iudicio *ex lugubri occisione filii mei B.* advenit in villa H. — Merkel, Legg. III, 381 n° 17 cite une charte bavaroise du ix^e siècle dans laquelle *per wergeldum* on fait la tradition d'un immeuble. De même eod., 396 n° 53 (xii^e siècle), *pro detruncatione pedis*. La plus ancienne charte qui, à ma connaissance, fasse mention d'un paiement fait en immeubles est le testament du patrice Abbo, a. 739. — Brég., n° 559 : In ipsum pago G donamus liberto (—um) nostro (—um) nomen G — et Germanas suas cum omni rem, quem V. (un nom germanique) ad parentes suos (sousent. : du liberto) in pagnum (pour : in solutum) per cessione dedit.

³ Nous trouvons plus tard dans les chartes *souabes*, Neugart, *C. D.*, Alam. 51, a. 772 : « Et pro ipsa rem accipit in precio adpreciato inter caballo et alio pretio soledus 20. *Trad. Sangall.* 42 (a. 772) : comme prix

c'est-à-dire à estimer chaque meuble, d'où résulte la fixation en valeur et en quantité des objets que reçoit le créancier¹. Le choix de ces arbitres appartient concurremment au créancier et au débiteur².

Nous pouvons maintenant saisir la signification de l'acte qui sert d'introduction à la procédure dans Sal. 50, 1.

Si quis ingenuus aut letus alteri fidem fecerit, tunc ille cui fides facta est, in 40 noctes aut quomodo placitum fecerit quando fidem fecit, ad domum illius *cum testibus vel cum illis qui precium adpreciare debent* venire debet, et si ei noluerit fidem factam solvere — sol. 15 culp. jud. super debitum quod fidem fecerat.

Pour recevoir le *paiement*, le créancier, au terme fixé³, amène avec lui les rachimbourgs *qui precium adpreciare debent*. Le *testare* n'est pas expressément mentionné, mais nous en voyons l'effet dans le : *et si ei noluerit solvere*. Le « je ne veux pas » se pose en face de la sommation de payer du

de vente, le demandeur donne servum adtaxatum precium coram testibus (Merkel, Legg. III, 48. n° 16. 51, n° 39), *Trad. Wis.* (ed. Zeuss). 11 a. 740, precium adpreciatum sicut inter nos convenit in auro et argento et caball. lib. 54.

¹ Il faut voir une période postérieure de l'évolution juridique dans la fixation *legale*, mais d'une durée passagère, de la valeur d'une série de meubles par plusieurs textes des lois barbares au cas où le paiement s'effectue en objets mobiliers. Rib. 36, 11. Sax. 66. Comp. cap. 797, c. 11 (Pertz, I, 76). — Le moyen âge, fidèle à cet ancien principe, conçoit encore le paiement comme un acte juridique formel qui s'accomplit en présence de témoins et qui se prouve également par témoins. (Voir par ex. Stobbe, *Deutsches Vertragsrecht*, 86 et suiv.). Pour l'époque des lois barbares, comp. Burg. 107, 8 : testibus idoneis hoc adprobet, quantum et quale precium dederit, et hoc testes illi jurati dicant : nobis praesentibus precium dare vidimus. —

² Le comte, d'après Sal. 50, 2, avant de procéder à l'exécution, invite le défendeur à payer de bon gré : *Voluntate tua solve homine isto quod ei fidem fecisti et elegit tu duos quos volueris cum rachineburgios istos* (que le comte a amenés avec lui) de quo solvere debeas adpreciare debeant. — Comp. ci-dessus, § 24. — L'intelligence de ce rapport se trouve mêlée à des erreurs dans Rogge *Gerichtswesen der Germanen*, 130. 131.

³ Le délai de quarante nuits indiqué dans la loi salique se trouve encore plus tard. Comp. Brèq. n° 557 a. 735 : Et si de ipso censu negligens apparuerit, vel certe postea *infra 40 dies* ipsum non reddidero, l'immeuble doit retourner au seigneur. Tandis que d'ordinaire le droit d'expulsion du *dominus* peut s'exercer dès l'échéance des redevances, ici un délai de quarante jours est accordé. La conséquence est la même que dans la charte de précaire indiquée ci-dessus note 5 : *fidem exinde* (sous-ent. : de censu) *faciam* et ipsum monasterium non perdam. Le droit qu'a le débiteur de satisfaire le *dominus* d'abord par une *fides facta* ne lui procure effectivement aussi qu'un délai de quarante nuits.

créancier, et l'exécution peut commencer. Parcequ'il a désobéi à l'injonction contenue dans l'acte formel, le débiteur est frappé de l'amende de 15 sol. qu'il devra payer en sus de sa dette, *quia legem noluerit audire* (Sal. 45). Ces 15 sol., qui sont un effet du premier *testare*, correspondent aux 30 sol. que nous trouvons dans Sal. 45 (comp. § 4).¹ Dans la suite de la procédure on peut facilement reconnaître l'évolution parallèle indiquée dans Sal. 45. Seulement, ici, la disposition des sommations n'est pas la même. L'acte judiciaire se place entre la première sommation de payer et le troisième *testare*, tandis que, d'après Sal. 45, il clôt l'ensemble de la procédure.

Au premier refus de la part du débiteur, succède, de la part du créancier, la *mannitio*², qui permet à ce dernier de *nexti canthichius mallare* devant le *thunginus*.

La Lex Salica montre très bien que la fixation de ce terme judiciaire sert à l'exécution, et non point à la défense du débiteur.

ad mallum eum mannire debet et sic³ nexti canthichius mallare debet : « Rogo te thungine ut nexti canthichius gasacio⁴ meo illo qui mihi fidem fecit et debitum debet, » et nominare debet quale debitum debeat, unde ei fidem fecerat. Tunc thunginus dicere debet : « Nexti canthichio⁵ ego illum in hoc quod lex Salica habet. »

Le texte ne dit pas si le défendeur comparaît ou non au tribu-

¹ Ce *culpabilis judicetur* n'a rien à faire avec le jugement du tribunal. (Voir déjà Maurer, *Gerichts*, V., § 40; Siegel, 55, note 17.)

² C'est à peine si nous avons besoin de faire remarquer que ce passage est en contradiction complète avec l'opinion de Siegel (voir son ouvrage, p. 70), d'après laquelle la *mannitio* du débiteur *in mora* devait être précédée d'une triple *testatio*; nous ne parlons pas, en outre, de la signification spéciale qu'a *ce mannire* suivant nous. Il est vrai que Siegel, 41, note 15, croit pouvoir attribuer la rédaction de ce texte à un âge juridique postérieur. (Voir au contraire § 8.)

³ C'est-à-dire « et puis. » Comp. Sal. 50, 2 : *Grafio collegat 7 rachineburgius et sic cum ipsis — ambulet, 58 : et postea debet in casa sua intrare, — et sic postea in duropalo — stare, — et sic de sinistra manu, — et sic postea in camisia — tunc illum — in mallo praesentare debet, et sic postea eum — ad suam fidem tollat.* Comp. Sal. 52. 60. 71. 73. Rib. 32, 3; 33, 2; 30, 2.

⁴ L'adversaire « avec lequel on a procès. » Grimm, *R. A.*, 855. Le nominatif n'est pas, comme Grimm l'indique ici et dans la préface à la *Lex Sal.*, p. vi (de même Müllenhof sur le livre de Waitz, *Sal. R.*, 283), *gasacio*, mais comme le montre ce passage : *gasacius*.

⁵ « Mot à mot *Abulâ*, torque *stringo*. — puis, sans image, *arctius adstringo*. » Grimm, *Préface*, LVI, N. *canthichius* est la deuxième personne du conjonctif.

nal. Le demandeur, lui, y vient, et prie le *thunginus*¹ d'émettre un ban sur les biens du débiteur. De même que le comte est invité, par acte formel, à procéder à l'exécution, de même le *thunginus* est invité à prononcer ce *nexti canthichio*, afin que, fort de cette autorisation, le créancier puisse opérer lui-même la saisie extrajudiciaire. Il est vraisemblable que le *rogo te thungine* est précédé de la déposition des témoins présents au premier *testare*, comme celle-ci précède l'invitation faite au comte (voir § 4)².

Après qu'il a été établi de cette manière que le débiteur « n'a pas voulu entendre le droit, » le juge dit : « Je mets un ban sur lui, conformément à ce qu'ordonne le droit salique. »

Tunc ipse, cui fides facta est, testare³ debet (nov. 329 : fidejussori) ut nulli alteri nec solvat nec pignus donet solucio-nis nisi ante ille impleat quod ei fidem fecit.

Comme de nos jours, dans la procédure de concours, de même ici dans la procédure d'exécution, jusqu'à ce qu'il ait satisfait le créancier, la disposition de ses biens est enlevée au débiteur. Il perd sur eux les droits que le créancier acquiert⁴.

« Sans perdre de temps, » le créancier se rend avec ses témoins à la maison du débiteur⁵ pour le sommer encore de payer avant le coucher du soleil. Le *solem collocare*, c'est-à-dire le fait d'attendre la prestation jusqu'au coucher du soleil⁶, termine

¹ Le *thunginus* est le *centenier*, d'après Sal. 44 : Ante thunginum aut centenarium. 46 : thunginus aut centenarius. Comp. Waitz, *Sal. Recht.*, 135.

² Comp. Baj., 13, 2 (ci-dessous, § 8).

³ C'est-à-dire, comme d'habitude, « inviter, sommer. » Zöpfl, qui donne dans *Ewa Cham*, 51-53, une explication fautive de ce passage, voit ici une preuve par témoins; il a d'ailleurs pris la leçon (*testificare*) du texte d'Héroid.

⁴ C'est là un acte, comme l'indique von Meibom, *Pfandrecht*, 71-73, que l'on doit rapprocher de la confiscation préalable judiciaire de la procédure postérieure (comp. aussi Stobbe, *Zur Gesch. des deutsch. Vertragsr.*, 179); remarquez toutefois que, d'après la Lex Salica, ce n'est pas la saisie judiciaire, mais la saisie extrajudiciaire qui clôt la procédure (voir ci-dessous).

⁵ Ici aussi le défendeur est présumé n'avoir pas comparu au tribunal.

⁶ Telle est la seule opinion bien fondée, et qui a prévalu. Comp. Siegel, 54, note 15. — Le *solem collocare* a lieu à la maison du débiteur, et non pas au tribunal, comme le dit Waitz, *Sal. R.*, 161. — C'est ce qu'indique nettement ce passage; pour pouvoir *solem collocare*, le créancier doit être avant le coucher du soleil dans la maison du débiteur : Festinanter illa die antequam sol collocet ad domum illius — ambulare debet. On n'attend au tribunal que pour des actes judiciaires. — Il est intéressant de comparer le *Sachsensp.*, III, 40, 1 : Sveme man icht gelden sal, die mut is warden wente die sunne undergat, in sines selven hus

cet acte qui se reproduit pour la troisième fois sept nuits après. A chaque *testare* et *solem collocare* nouveau, la dette s'accroît d'une amende de 3 sol.

Avec les trois semaines nécessaires au triple *testare* expire le délai laissé au débiteur pour payer de bon gré. Maintenant la voie de la coercition est ouverte au créancier.

On n'est pas d'accord sur le point de savoir de quelle manière s'opère cette exécution, parce que l'exposition de la procédure dans Sal. 50, 1, s'arrête ici. Cherchons cependant à la compléter. L'opinion jusqu'ici dominante, et qu'a, tout dernièrement encore, soutenue von Meibom¹, voit dans Sal. 50, 2, la continuation immédiate de Sal. 50, 1 : ce serait donc l'exécution *judiciaire*, avec la coopération du comte qui terminerait la procédure dont il s'agit. D'après Siegel (ouv. cit., 245 et suiv.), au contraire, il est question dans Sal. 50, 2, d'un cas tout différent, de la *fides facta* judiciaire, en un mot de *la promesse d'exécuter le dispositif du jugement*.

L'explication de Sal. 74 nous fournira la solution cherchée. Voici le passage :

Si quis debitorem suum per ignorantiam sine iudice pignorrare praesumerit antequam eum nesti canthechigio, et debitum perdat et insuper similiter si male pignoraverit cum lege conponat, hoc est capitale et 15 solidos culp. jud.

Il s'agit ici, comme on voit, d'une saisie irrégulière. La peine dont elle est frappée varie suivant qu'à l'irrégularité de formes vient s'ajouter ou non une irrégularité matérielle. Si le saisissant était vraiment créancier, et a seulement péché *per ignorantiam*, par ignorance des formes, il perd sa créance (debitum perdat) ; il doit, en conséquence, restituer les objets saisis et ne peut plus, à l'avenir, faire valoir son droit. S'il n'était pas créancier², et que par suite la saisie fût, de plus, matériellement irrég-

oder in' me nesten hus des richters, dar dat gelt gewonnen is. II, 5, 2 : To des huse sal man't gelden, deme man't sculdich is, *bi sunnen schine* of he hus binnem deme gerichte hevet; oder to de des richteres nesten hus, of jene dar ungehuset is.

¹ *Das deutsche Pfandrecht* (1867), 71-74, 194, 195.

² Verb. : Si male pignoraverit. Comp. Burg., 83 : Quicumque — suum agnoscit. — Si vero — male agnovit. Lex Rom. Burg., 34, 2 : Male agnovisse, res male praesumas. Pardessus, dans son édition de Brèq., Dipl., I, 48, note 6, n'a pas vu l'opposition qui existe entre le *per ignorantiam* et le *male pignorrare*. Il déclare en effet « absurde » le *per ignorantiam* du manuscrit de Paris, et, se fondant sur le manuscrit de Wolfenbüttel, il propose *per pignorantiam*. Or le manuscrit de Wolfenbüttel

gulière, il devait, pour sa punition, comme la restitution des gages n'était, après tout, que la compensation du dommage causé (capitale reddat), payer encore (insuper) 15 sol. au défendeur injustement saisi.

La fixation de cette amende montre clairement que le passage ne peut se rapporter à la saisie *judiciaire*. Il est vrai que, d'après von Meibom, le titre Sal. 74 contiendrait la double défense de saisir extrajudiciairement (*sine iudice*) et même judiciairement, lorsque l'exécution n'a pas lieu conformément à la loi (*antequam eum nesti cantechigio*) : l'obtention du *nexti canthichio* (Sal. 50, 1) constituerait le *legitime admallare* qui, suivant d'autres textes, par exemple Sal. 51, 1, doit précéder l'invitation faite au comte de procéder à la saisie judiciaire (Sal. 50, 2). Or la saisie judiciaire qui ne se justifie pas, (sans *legitime admallare*), est frappée non pas de l'amende de 15 sol., mais de l'amende de 200 sol., c'est-à-dire de l'amende du *wer-geld* lui-même (Sal. 51, 1). Donc le titre Sal. 74, dans lequel l'omission du *nexti canthichio* n'entraîne qu'une amende de 15 sol. (resp. et la perte de la créance), montre, à n'en pas douter, que le *nexti canthichio* sert à préparer non pas la saisie judiciaire, mais (comme une troisième solution n'est pas possible) de ce droit, mais le subordonne à la réunion de certaines conditions. La phrase : *Si quis debitorem suum sine iudice pignorarare praesumserit antequam eum nesti cantechigio*, etc., donne clairement le sens suivant : le *nexti canthichio* doit précéder le *sine iudice pignorarare*. Le créancier *ex fide facta*, après avoir obtenu le *nexti canthichio* du *thunginus*, et après avoir *testé* trois fois, n'a donc pas à obtenir la saisie judiciaire décrite dans Sal. 50, 2 : il peut lui-même saisir extrajudiciairement¹.

Notre opinion est encore confirmée par ce fait que les 15 sol. dont le créancier est menacé sont dans la relation la plus étroite avec les actes que la partie intéressée doit commettre pour introduire la procédure. Le demandeur commence, comme nous l'avons vu, par inviter à payer (premier *testare*). Le débiteur qui s'y refuse est, en punition, frappé d'une amende de 15 sol. *super*

n'a pas *per pignorantiam*, mais seulement *pignorancia* (Pardessus, *Loi salique*, 187), d'où il est plus facile de déduire *per ignorancia* que *per pignorantiam*. Cette erreur se retrouve encore dans la *Loi salique*, 406, note 724.

¹ De même Siegel (ouv. cit.), p. 245 et suiv.

debitum (Sal. 50, 1). Le titre 74 montre que le demandeur s'expose précisément à la même amende lorsque sa créance n'existe pas. Les 15 sol. de Sal. 50, 1, se retrouvent dans Sal. 74. Ils sont, dans les deux titres, la sanction de l'acte formel par lequel la procédure débute, là, contraignant le débiteur à payer, ici, punissant le créancier pour avoir abusé de la coercition procédurale ¹.

§ 6.

PRÉTENTION *ex re prestita*. — SAL. 52.

La *res prestita* du droit germanique, le contrat de prêt auquel correspond l'obligation de *reddere* comprend à la fois en soi le *mutuum* et le *commodat* du droit romain ². L'exposition de la procédure à suivre dans le cas de prêt (tit. Sal. 52), n'est pas complète. Nous pourrions, au moyen des principes que nous avons mis en lumière, combler les lacunes en même temps qu'éprouver la justesse de ces principes, en les rapprochant de l'ensemble de dispositions que nous aurons reconstruit.

Nous ne trouvons ici exposée d'une manière satisfaisante que la triple *testatio* des §§ 4. 5. Le passage est très clair et peut trouver sa place parmi nos sources :

Si quis alteri aliquid prestiterit de rebus suis et ei noluerit reddere, sic eum debet admallare. Cum testibus ad domum illius cui res suas prestatit accedat et sic contestetur : « quia res meas noluisti reddere quas tibi praestiteram in hoc eas tene nocte proxima quod lex Salica continet. » Et sic ei solem collocet. Si nec tunc reddere voluerit, adhuc super septem noctes

¹ Le premier *testare* se distingue ici aussi du troisième et dernier. Ce sont ces 15 sol. seuls, et non pas ces 3×3 sol., que le créancier doit gagner ou perdre. C'est donc seulement dans ces 15 sol. d'amende que réside le châtimement du débiteur qui laisse arriver l'exécution. Ces 3×3 sol. qui doivent être payés lors de cette exécution représentent la réparation du dommage causé par la perte de temps qui résulte du *solem collocare*. Comparez par ex. l'amende de 5 sol. fixée dans Sal. 17, 5 pour la *medicatura*. Nous retrouvons d'ailleurs ces 3 sol. toujours liés au *solem collocare*. (Voir ci-dessous, § 21.)

² Le *commodat* est indiqué par ex. dans *Lex Fris. add.*, 10, de re praestita : Si homo alii equum suum praestiterit ; le *mutuum* l'est dans le cap. 806, c. 6 (Pertz. I, 144) : Foenus est qui aliquid praestat ; justum foenus est, qui amplius non requirit nisi quam praestat. Form. De Roz., 368 (Marc., II, 25). 369, 371 (Andeg., 59, 37), 372 (App. Marc., 15) et suiv. Comp. Grimm, R. A., 611, von Richthofen, Legg. III, 695, n° 63 et suiv.

ei spacium dare debet¹. Et ad septem noctes ad eum similiter contestetur ut nocte proxima in hoc quod Lex Salica habet res suas tenere debeat. Si nec tunc voluerit reddere, ad alias septem noctes ad eum similiter cum testibus veniat, et tunc eum roget ut debitum suum reddat. Si nec tunc voluerit componere, solem ei collocet. Quod *per tres vices* solem ei collocavit, semper per singulas vices — *terni solidi* ad debitum adcrecant.

La triple *testatio* et l'amende qui peut frapper le débiteur (3 × 3 sol.) sont indiquées ici absolument comme ci-dessus, §§ 4, 5. La place qu'occupe cet acte dans la procédure nous est déjà connue. C'est la première partie de la procédure dite d'exécution ; son but est de donner *formellement* au débiteur un délai dans lequel il doit payer de bon gré. Quant à la deuxième partie de la procédure d'exécution, l'acte judiciaire dont s'occupent à la fois Sal. 50, 1 et Sal. 45, nous la trouvons indiquée dans la glosse malbergique de la dernière phrase de notre titre. Un manuscrit (texte A de Merkel ; Pardessus, texte III) présente *nec thanteo antesalina* ; un autre (texte B de Merkel ; Pardessus, texte IV), *nec tanto* ; enfin Hèrold, *tauthe*. Grimm² a fait remarquer avec raison que les deux mots de la glosse ne sont autre chose que *nexti canthichio* défiguré.

Déduisons les conséquences de cette remarque, afin de démontrer qu'elle est juste.

Il est tout d'abord certain que, dans la procédure *ex re prestita*, la comparution au tribunal déterminée par la *mannitio* de l'adversaire, qui permet au demandeur d'obtenir du *thunginus* son *nexti canthichio* contre le débiteur, se justifie tout aussi bien que dans la procédure *ex fide facta* ; il suit de là que Sal. 74 s'applique également à ce dernier cas³. Comme le créancier *ex fide facta*, le créancier en vertu d'un commodat ou d'un prêt, après avoir obtenu le *nexti canthichio* et fait sa triple *testatio*, procède à la saisie extrajudiciaire de son débiteur. Dans les deux cas, le créancier qui commet une faute de forme perd sa créance ; celui qui saisit injustement s'expose à l'amende de 15 sol.

D'autre part, l'existence de cette dernière disposition est dé-

¹ Le passage ne parle que de la première de ces trois invitations à payer. Il faut compléter le *si nec tunc voluerit* par la dernière partie de la formule ci-dessus pour le *testare*. Comp. § 4, note 4.

² Préface de la *Lex Salica*, p. LV.

³ Comp. § 5. — Remarquez que Sal. 71 ne vise pas spécialement la *fides facta*, mais en général le *debitorem suum pignorare*.

montrée si nous prouvons prouver l'existence du *droit parallèle* du créancier à cette même amende ; or c'est précisément ce que la fin de notre titre nous permet de faire :

Si nec tunc noluerit reddere (après la troisième *testatio*) nec fidem facere reddendi, super debitum ei qui prestatit aut (pour : et) super illos 9 solidos qui per singulas admoniciones adcreverunt, — *solidos 15 culpabilis judicetur*.

En procédant régulièrement, le créancier gagne donc les 15 sol. qu'il s'expose à perdre, d'après Sal. 74, si son action est injuste.

Nous voici arrivés aux fondements sur lesquels repose la procédure tout entière, c'est-à-dire le premier *testare* qui rend possible la litiscontestation de la procédure d'exécution. Dans l'amende de 15 sol. atteignant tantôt l'adversaire tantôt le demandeur nous voyons l'effet de ce *testare*. Il est encore indiqué dans les premiers mots du passage :

Si quis alteri aliquid prestiterit de rebus suis *et ei noluerit reddere*.

Le *refus* et l'*invitation* de payer sont donc liés étroitement l'un à l'autre.

§ 7.

DROIT DE CONTRADICTION DE L'ADVERSAIRE.

Jusqu'ici, prenant la Lex Salica pour modèle, l'exposition de la procédure d'exécution a mis au premier plan le rôle du demandeur. Cette exposition sera complète lorsque nous aurons mis en regard le rôle de l'adversaire qui y correspond.

Il s'agit ici essentiellement de la comparution au tribunal, acte d'une grande importance dans tous les cas divers de la procédure d'exécution. Le défendeur doit être formellement invité à comparaître par le demandeur (mannire) ¹. Il y a lieu de se demander dans quel but ?

La Lex Salica ne répond pas directement parce que dans tous les cas elle suppose que l'invité ne comparait pas ; cependant elle offre à la réponse des points d'appui suffisants. Nous avons cherché plus haut à démontrer que l'acte judiciaire n'est qu'une

¹ Comp. ci-dessous § 16.

étape de la procédure d'exécution, qu'il a pour but spécial non point de déterminer un jugement, mais d'obtenir de l'autorité judiciaire (*thunginus* ou *grafio*) qu'elle fasse usage de son ban. Ce qui suit nous fournira un autre argument.

La procédure d'exécution se termine, comme l'on sait, dans tous les cas, malgré la contumace de l'adversaire, par la *réalisation* de la prétention émise. *In contumaciam* le débiteur *ex contractu* est saisi extrajudiciairement, l'*homo migrans* est chassé par le comte.

Sol. 45 : Si ipse cui testatum est *noluerit venire* (au tribunal et au jour fixé) — tunc ipse qui testavit super furtuna sua ponat et *roget grafionem ut eum inde expellat*.

Or la procédure judiciaire de la Lex Salica *n'exécute jamais in contumaciam*. Le jugement n'amène à réaliser la prétention qu'autant que le défendeur a promis formellement d'en accomplir le dispositif : celui qui invite le comte à saisir sans que le défendeur ait fait cette promesse paye son propre wergeld¹.

La *mannitio* de la procédure d'exécution ne peut donc pas être rapprochée de la *mannitio* de la procédure judiciaire². Elle n'a pas pour but d'amener l'articulation des faits qui ont donné naissance au procès ; elle n'a pas davantage à amener un jugement basé sur ces faits ; elle sert simplement à poursuivre l'exécution commencée déjà *sans* jugement. Si la promesse d'accomplir le jugement n'est pas nécessaire ici, c'est qu'*ici il n'y a pas de jugement* et qu'il s'agit seulement de réaliser immédiatement la prétention (civile) du demandeur.

La *mannitio* de la procédure d'exécution n'a donc pas pour but de permettre au défendeur de contredire aux faits générateurs de l'action, mais uniquement de lui faire connaître l'acte par lequel le demandeur se propose *in judicio* de mettre en mouvement le pouvoir exécutif de l'autorité judiciaire. La pro-

¹ Comp. ci-dessous §§ 24. 25.

² C'est ce qu'on a fait jusqu'ici. Voir encore Siegel (ouv. cit.), p. 70 et suiv. qui, dans les titres saliques traitant de la procédure d'exécution, voit simplement formulées les conditions dans lesquelles la *mannitio* devait être employée pour pouvoir servir d'introduction à la procédure judiciaire. De même p. 72 note 4 Siegel dit que, « si le titre Sal. 45 n'attend pas l'aveu » pour donner suite à la demande de celui qui a fait inutilement la *mannitio*, « c'est par exception. » Or ce qui est remarquable, ce n'est pas « qu'on n'attende pas l'aveu » mais bien qu'on exécute sans qu'il y ait promesse préalable d'accomplir le dispositif du jugement. — L'idée exacte sur ce point se trouve déjà dans Waitz *Sal. R.* 163. 164.

cédure n'a pas besoin du concours du défendeur ; mais ce dernier n'en a pas moins intérêt à comparaître au tribunal. Cela résulte de Sal. 45 : le demandeur, si l'adversaire est contumace, peut inviter purement et simplement le comte à exécuter, si ipse, cui testatum est, noluerit venire *et eum aliqua sunnis non tenuerit*. Si le défendeur produit des excuses légales qui justifient sa non-comparution, on sursoit à la mesure d'exécution et un nouveau délai est accordé. L'intérêt de ce dernier consiste à faire valoir à temps son *droit d'opposition* contre la procédure. S'il comparaît au tribunal, du même coup il saura que le demandeur agit contre lui et il pourra attaquer l'acte. Le droit d'opposition de l'adversaire et la nature de l'acte formel sont liés indissolublement l'un à l'autre. Tandis que l'élément positif des rapports juridiques servant de base au procès n'exerce aucune influence sur la vertu de l'acte formel, l'élément négatif, par la comparution de la partie *adverse* est mis en demeure d'annuler les suites de l'acte formel.

L'existence de ce droit d'opposition résulte du principe démontré précédemment d'après lequel, dans la procédure d'exécution, le créancier s'expose à la même amende dont le débiteur est menacé. L'application de ce principe n'est possible qu'autant que le débiteur peut jouer le rôle d'agresseur en face du demandeur puisque, comme nous l'avons vu, dans cette sorte de procédure la défense lui est refusée. Sal. 74 (comp. ci-dessus, § 5), indique que la contre-attaque du débiteur peut être aussi bien dirigée contre la régularité *formelle* que contre la régularité *matérielle* de l'acte du demandeur.

Les sources ne nous disent pas dans quelle forme le défendeur devait introduire son droit d'opposition. Nous pouvons suppléer en partie à leur silence par les textes qui traitent de l'opposition faite à l'exécution de la procédure *judiciaire*. D'après le droit salique¹ le défendeur s'oppose dans ces termes à la saisie conduite par le comte : « Tu me dépouilles injustement, au mépris de la loi et de l'équité². » D'après la Lex Ribuaria, 32, 4, celui qui est sur le point d'être saisi se tient l'épée à la main sur le seuil de sa maison et par suite en interdit l'accès au comte. Dans

¹ Ed. Chilp. c. 7. Comp. ci-dessous § 27.

² Ed. Chilp. c. 7 : quod male eum destruat et contra legem et justitia. Comp eod. : quem contra legem et justitiam extruderit. Sal. 50, 3 : mittat (sous-ent. graflo) qui cum legem et justitiam exigere debeat. — Traité d'Andlau (Pertz 2, 6) : quidquid unicuique — per legem et justitiam redhibetur.

ces deux cas, l'exécution s'arrête et un délai est donné afin d'examiner préalablement la régularité de l'exécution commencée. D'après l'Edict. Chilp. c'est la preuve par témoins qui décide ; d'après la loi ripuaire c'est le duel. Pour cet examen préalable la procédure d'exécution extrajudiciaire jusque-là, s'engage dans une période judiciaire. Le droit d'opposition dont est muni le défendeur donne la garantie qu'il remplira son rôle.

§ 8.

CONCLUSION. — DE LA SAISIE EXTRAJUDICIAIRE D'APRÈS D'AUTRES LÉGISLATIONS BARBARES.

Les résultats acquis se séparent de la doctrine acceptée jusqu'ici en ce qu'ils permettent de faire rentrer la saisie extrajudiciaire de la Lex Salica dans le domaine de la procédure et non dans le domaine de la libre activité individuelle (*selbsthülfe*). Reprenons cette conclusion (comp. § 1) afin de l'étendre aux espèces dont nous nous sommes occupé (§§ 5, 6). La première conséquence, d'après laquelle la prétention née de l'obligation *ne peut* arriver à sa satisfaction par voie de coercition procédurale qu'au moyen de la saisie extrajudiciaire, est simplement une autre manière d'envisager le principe acquis.

Entre me faire justice moi-même (quand cela est permis) et agir par voie de procédure, entre la vengeance et l'action *ex delicto*, je puis choisir, parce que se faire justice soi-même (quand cela est permis) et agir par voie de procédure sont deux choses distinctes. On a cru jusqu'à présent que l'intéressé *pouvait* tout aussi bien agir par voie de procédure judiciaire que par voie de saisie extrajudiciaire. La première, tenue dans l'opinion générale pour la forme de procédure par excellence était opposée à la seconde qu'on avait d'ailleurs la faculté d'exercer soi-même si on la préférait.

Or, à chaque nature de procès correspond une *espèce spéciale de procédure excluant les autres*. De même que la procédure judiciaire est réservée au délit, de même l'ensemble de formes indiqué dans les §§ 5. 6 que termine la saisie extrajudiciaire est réservé par la loi aux procès qui ont pour cause la *fides facta* ou la *res prestita*.

Ce principe en contient un autre : le *nexti canthichio* du *thunginus* c'est-à-dire le concours du juge dans la procédure

d'exécution ayant pour objet la saisie extrajudiciaire loin d'être incompatible avec ce moyen particulier de réaliser son droit en facilite au contraire l'application. D'après Siegel et Wilda¹ il est vrai, le concours du tribunal serait un élément introduit *postérieurement* dans la saisie extrajudiciaire en sorte que les dispositions de la Lex Salica ne manifesteraient plus la conception primitive du droit germanique en cette matière, mais seulement une conception plus moderne. A cette opinion nous opposerons la haute antiquité de la Lex Salica et le caractère préhistorique de ces dispositions. Il y a plus ; cette opinion s'impose nécessairement au juriste qui, sans distinguer, range dans le domaine de la libre activité individuelle (*selbsthülfe*) tout acte d'exécution émanant de l'individu. Notre théorie d'après laquelle la saisie extrajudiciaire est une institution d'ordre procédural a l'avantage de la mettre en harmonie avec les autres cas dans lesquels le tribunal apporte son concours. Elle dégage en outre le principe d'après lequel c'est avant tout dans la puissance publique que le droit doit chercher sa protection. Tandis que de nos jours et partout l'autorité dispose du pouvoir procédural, au temps de la Lex Salica elle en disposait déjà bien qu'incomplètement, dans toute espèce de procédure.

Avant de terminer cette exposition il nous faut encore consulter les autres lois germaniques sur ce point. On y a constaté jusqu'ici l'état juridique soi-disant primitif auquel on oppose l'état résultant des dispositions saliques comme un état anormal. L'examen de ces lois présente un double intérêt ; sur la saisie extrajudiciaire en effet, comme sur toute la procédure qui s'y rattache, elles offrent à notre avis des dispositions par lesquelles celles de la Lex Salica se trouvent confirmées. Nous laissons de côté la Lex Ribuaria qui n'expose que la procédure franque postérieure ; elle se tait sur la saisie extrajudiciaire parce qu'en général elle ne connaît plus la procédure d'exécution (comp. § 26).

La Lex Burgundionum offre au contraire un riche butin. La saisie extrajudiciaire est touchée dans ce code, surtout à l'occasion de la *fidejussio*. En voici les principes : Le fidéjusseur, comme dans le droit frank (voir ci-dessus, § 5), se trouve placé *entre* le créancier et le débiteur. Le créancier attaque le fidéjusseur qui se retourne de son côté contre le débiteur. Les deux prétentions, celle du créancier contre le fidéjusseur et celle du

¹ Siegel 41, note 15. Wilda *Pfändungsrecht. Zeitsch. f. deutsch. R.* I, 195.

fidéjusseur contre le débiteur sont poursuivies par voie de saisie extrajudiciaire. La procédure dans les deux cas est essentiellement la même.

Le créancier doit, pour pouvoir saisir le fidéjusseur, avoir préalablement invité trois fois devant témoins le débiteur principal à payer, (le *testare* de la Lex Salica).

Burg. 107, 7 : Si quis fidejussorem acceperit, et ante eum pignerare praesumpserit, quam auctorem suum, cum quo causam habet, *praesentibus testibus ter admonuerit*, pignera quae tollere praesumpserit, in duplo restituat. Comp. Burg. 19, 10.

Le fidéjusseur doit de même, pour pouvoir saisir le débiteur, faire une triple *admonitio coram testibus* :

Burg. 19, 5 : Si — is, qui sub fidejussore discesserit (le débiteur principal) *ter admonitus coram testibus, vel* (pour : *et*) *post admonitionem pigneratus*, si convictus fuerit pignera sua *fidejussori* per vim abstulisse —¹. Comp. Burg. 96.

A côté de ces dispositions, Burg. 19, 1, contient cette autre :

Qui ante audientiam (sous-ent. *judicis*)², cujuscumque pignera abstulerit, causam perdat, et inferat multae nomine (au fisc) sol. 12.

La Lex Rom. Burg. 14, 8, nous indique comment nous devons accorder entre elles ces dispositions diverses :

Si quis fidejussor pro quocumque debitore — extiterit, et constituta die ea, que fide dixit, exsolverit et postmodum cum pro quo solvit, *tertio cum noticia judicio admonuerit, ut summam debiti recipiat*, et ille semper distulerit, *post trinam conventionem* dupli redibitione — jure damnabitur.

Cette *trina conventio cum notitia judicis* est, à n'en pas douter, d'origine burgonde et non pas d'origine romaine³; la saisie extrajudiciaire d'après le droit burgonde est donc ainsi réglée : premièrement un acte judiciaire tendant à obtenir du *judex* la permission de procéder à la saisie (le *nexti cantichio* de la Lex Salica) ; deuxièmement la triple *testatio*, c'est-à-dire l'invitation à payer ; troisièmement enfin la conduite de la saisie.

¹ Walter § 567 note 2 est dans l'erreur quand il rapporte ce passage à la saisie exécutée par le créancier.

² Comp. Burg. 82, 1 et Bluhme sur ce passage note 51.

³ Comp. Bluhme note 82 sur ce passage.

Un passage de la Lex Bajuvariorum resté jusqu'à présent inaperçu n'est pas moins intéressant. Le titre 13 (texte I) traite de *pignoribus*, de la saisie extrajudiciaire. Ce titre appartient à la portion de la Lex Bajuvariorum qui, bien que née¹ sous l'influence du droit wisigothique contient cependant en gros les dispositions du droit bavarois indigène.

Le chapitre 1 dit : *Pignorare nemini liceat nisi per jussionem judicis*². Il ajoute, en se servant d'expressions générales : que le *contumax* et le *contemptor legis* soit rappelé au respect de la loi par le *juge, distringatur a judice*³. Le chapitre 2 complète cette disposition en ces termes :

Si quis alicui, liber liberum, qui eum mallet⁴ de quaecumque re, non dignaverit justitiam facere⁵ : ille qui quaerit causam suam, *habeat ibi testes*, 2 vel 3, qui audiant et videant, qualiter ille respondeat, *ut possint ante judicem testes esse*. Tunc judex jubeat eum in praesente venire, et judicet ei, *et componat 12 sol., quare non dignavit justitiam facere ei cui debuit*. Sic omnis qui non dignaverit justitiam facere ei cui debuit, *de qua re appellatus fuerit, pro fatigatione qua facit ei qui eum appellat, componat cum 12 sol., et postea respondeat secundum legem, et faciat justitiam sicut legem habet*. Duci vero 40 sol. pro fredo.

¹ Comp. Roth, *Ueber Entstehung der Lex Bajuvariorum*, p. 19 et suiv. 33 et suiv. — Merkel Legg. III, p. 224 et suiv. — Stobbe, *Gesch. der deutsch. Rechtsquellen* I, 158 et suiv.

² Au contraire Wis. V, 6, 1 : *Pignorandi licentiam in omnibus submovemus*.

³ *Distringere*, dans son acception générale, désigne tout acte de la puissance judiciaire et contient l'idée accessoire de « punir » parce que la sanction de l'ordre donné par le juge (comme celle de l'acte formel accompli par la partie) consiste d'habitude dans l'amende dont est frappé, *par punition*, celui qui n'obéit pas (c'est la *gewedde* du moyen âge). — Comp. Waitz V. G. IV, 378 note 2, Homeyer *Ssp.* II, 2, 569. On ne voit pas pourquoi Wilda 181 note 17 voit dans le *distringere* en question une saisie judiciaire.

⁴ Ici dans l'acception première : « avoir affaire oralement à. » (Grimm, *R. A.* 746. Comp. Müllenhof, Waitz *Sal. Recht* 289), et non dans l'acception dérivée, *agir en justice*. Ainsi, dans la suite du chapitre celui qui eum mallet est désigné par : qui eum *appellat*, et celui qui est pris à partie par : qui *appellatus* fuerit.

⁵ C'est-à-dire *satisfaire*. Il s'agit de la solutio de droit privé et non pas de l'accomplissement d'une obligation procédurale. Comp. par ex. les formules de Roz. 417. 420. 426. 427. 431, dans lesquelles le *justitiam* (dans la formule 426 : *trictum* est pour : *directum*) conquis est le but de la comparution d'office au tribunal du roi. — Ed. Roth. 252 : *justiciam faciens* et devitum reddens. Comp. aussi Brunner, *Zeugen-und Inquisitionsbeweis* (Wien 1866) p. 70. 71.

Voici les dispositions contenues dans ce chapitre. Le créancier, en présence de deux ou de trois témoins, invite tout d'abord le débiteur à payer de bon gré. Si ce dernier ne paie pas, *tunc distringatur a iudice* (c. 1). Le *iudex* lui enjoint de comparaître au tribunal ; de plus, après que le créancier a établi au moyen de ses témoins le refus de payer, le débiteur est frappé d'une amende de 12 sol. ¹ au profit du demandeur et d'une amende de 40 sol. *pro fredo* au profit du duc. Le débiteur n'en doit pas moins satisfaire à la prétention du créancier. Le chapitre ne dit pas quelle espèce de coercition ce dernier devait employer pour arriver à son but. La preuve qu'il employait la saisie extrajudiciaire résulte, sinon directement, du moins très-certainement du chapitre 3. Ce chapitre 3 fixe les amendes dont est frappé celui qui *sine jussione ducis* (dans les textes II, 24, 3 ; III, 12, 3 ; var. : *judicis*), c'est-à-dire au mépris des chapitres 1 et 2 de notre titre, a procédé à une saisie extrajudiciaire. Ces amendes sont : 1° 40 sol. *pro fredo* au profit du duc ; 2° restitution du *pignus* et perte de la *causa* (comp. c. 5) ; 3° tradition d'un *aliud simile*. La loi pose comme cas normal que le *pignus* saisi (et par suite la créance) vaut 6 sol ².

Le créancier doit donc payer 40 sol. *pro fredo* et 6 + 6, soit 12 sol. à son adversaire.

Cette amende correspond exactement à celle qui atteint le débiteur lorsque, invité formellement à payer, il ne paie pas et, — ajouterons-nous aussi — laisse arriver la saisie extrajudiciaire régulière. Baj. 13, 3, répond à Baj. 13, 2, comme (voir ci-dessus § 5) Sal. 74 à Sal. 50, 1 : d'un côté l'emploi, de l'autre l'*abus* entraîne une amende ; ici l'adversaire et là le demandeur sont frappés de la même peine. La saisie conduite d'après le chapitre 3 *sine jussione ducis* (c. 1 : *sine jussione judicis*) est irrégulière ; d'après le chapitre 2 est régulière, celle qui est précédée en premier lieu d'une *testatio* extrajudiciaire, en second lieu de la procédure devant le *iudex*. En résumé, la procédure devant le *iudex* a pour but d'amener la condamnation de l'adversaire à la peine contumaciale, et de plus d'obtenir la *jussio ducis*, c'est-à-dire la permission du juge de procéder

¹ C'est l'amende bavaroise qui correspond en principe à l'amende franque de 15 sol. Comp. Roth, *Entstehung der Lex Baj.* 59.

² Baj. 1. cit. c. 7 : Si *pignus* ille minus valet quam 6 sol., *tunc pignus reddat et cum 6 sol. componat* ; et si autem *pignus* quod tulit plus valet quam 6 sol., ipsum non laesum reddat, et similem alium adlat, duci vero *pro fredo* 40 sol.

à la saisie. Cet acte judiciaire est donc parallèle au *nexti canthichius mallare* de la Lex Salica ; l'un et l'autre doivent, d'après les deux lois bavaroiise et salique, être précédés de l'invitation solennelle à payer de bon gré.

Le code *visigothique* s'oppose absolument à l'emploi de la procédure extrajudiciaire.

Wis. V, 6, 1 : *Pignorandi licentiam in omnibus submovemus*. Nous pouvons constater ici que le droit primitif a été modifié en ce point. Cette modification est indiquée par la teneur même du texte, surtout si l'on compare la disposition du droit *ostgothique* qui admet la saisie privée pourvu qu'on ait obtenu préalablement la *permission du juge*.

Ed. Theod. 123 : *Capiendorum pro suo arbitrio pignorum unicuique licentiam denegamus, ita ut si probabile fuerit, hoc agendi iudicis praestat auctoritas*.

Les mots *si probabile fuerit* donnent facilement à comprendre qu'il fallait, pour obtenir la permission du juge, conduire une certaine procédure de laquelle résultait la régularité « apparente » de la saisie. Ici aussi la saisie extrajudiciaire constitue une phase de l'évolution juridique régulière, et non pas une manifestation de la libre activité individuelle (*selbsthülfe*)¹.

En ce qui concerne les droits *anglo-saxon* et *normands*, nous renvoyons à Wilda, 184-187². Cet historien a démontré que, d'après ces lois aussi, la saisie *privée* doit être précédée d'une *procédure judiciaire* : *post legitime in jus querimoniam depostatam*, il est jugé que le créancier peut procéder à la saisie extrajudiciaire (Sunesen, *Legg. Scaniae* XVI, 2). L'exposition de la procédure qui précède la saisie privée dans les lois du roi Kanut, ressemble singulièrement à celle de la Lex Salica.

Kanut II, 19 (Schmid, *Gesetze der Angelsachsen* 281) : que personne ne saisisse un gage avant d'avoir trois fois dans la centaine (*hundertschaft*) exigé son droit. Si, à la troisième demande, il n'a pas reçu satisfaction, qu'il aille, pour la qua-

¹ D'après Dahn, *Die Könige der Germanen*, 4^e partie (Würzburg. 1866) p. 29. 9 ce passage de l'édit interdit absolument toute espèce de saisie privée. Cette opinion me paraît aller contre le texte lui-même : *capiendorum pignorum — licentiam denegamus; — hoc agendi* (sous-ent. *licitiam*), *iudicis praestat auctoritas*. C'est la *permission* de saisir les gages qui émane du juge, et non la saisie elle-même.

² Comp. aussi *Krit. Ueberschau* VI, 270.

trième fois, au *shiregemot*, et qu'un quatrième délai lui soit accordé. Si satisfaction ne lui est pas davantage donnée, qu'il prenne la permission de saisir lui-même ce qui est son bien (*thaet he môte hentam*, poursuivre, *fahnden*, *aefter his agenan*). Comp. Ina, § 9. Guillaume, I, 44.

Ici, la triple invitation dans la *hundrede* correspond au triple *testare* extrajudiciaire de la Lex Salica; le terme à comparaître au *shiregemot* au terme à comparaître devant le *thunginus*.

Seul, le droit lombard fait exception. Il n'y a, d'après lui, de concours judiciaire (saisie par le *schultheiss*) qu'autant que le débiteur n'est pas en possession d'objets *in quibus lecitum est pignerandi*; dans les autres cas, il suffit de la simple invitation à payer renouvelée trois fois pour pouvoir procéder à la saisie ¹.

Nous sommes maintenant autorisé à résumer ainsi :

En droit *germanique* (en tant qu'ensemble des lois barbares), la saisie extrajudiciaire (pour dettes) *fait partie de la procédure*; en conséquence son existence est liée *intimement* à celle d'un acte judiciaire précédent. L'évolution qui se termine par la saisie est l'évolution *procédurale*, réglée d'avance par la loi, pour faire valoir la prétention née d'un contrat. Ce n'est pas la prévoyance du législateur qui a cherché à contenir dans de justes mesures l'exercice de la liberté germanique. Cette liberté, ici comme en d'autres domaines ², loin de se manifester tout d'abord sans règles, a revêtu, au contraire, les formes du droit. Cette procédure est certainement la procédure primitive, car elle existe, jusque dans ses détails, chez les différents peuples germaniques; il serait singulier, en effet, que les législateurs des Burgondes au VI^e siècle, des Bavares au VII^e (ou VIII^e), des Saliens au V^e, en fussent venus d'eux-mêmes à avoir précisément les mêmes idées sur ce point. Le droit lombard, que Siegel et Wilda prennent comme base de leur exposition, présente ici un développement particulier ³.

¹ Comp. Wilda p. 190 et suiv. Siegel p. 36 et suiv.

² Schmidt, *Der principielle Unterschied zwischen dem römischen und germanischen Rechte*, p. 161 et suiv. Böhlau, *Die Entwicklung des Begriffes der Freiheit im deutschen Rechte*. Rostock 1865.

³ C'est ce qu'a déjà très bien montré von Meibom, *Das deutsche Pfandrecht* p. 190 et suiv.: il s'écarte de notre opinion en ce sens que, d'après lui, ce qui caractérise le droit frank c'est l'exclusion de toute saisie privée.—L'exposition de von Meibom p. 177 et suiv., p. 198 et suiv. donne maintenant une base toute nouvelle à la théorie de la « saisie sans procédure » et de la « saisie prisee permise » au moyen âge.

Une question reste encore à élucider. Siegel a prétendu contre Wilda que seule, la prétention née d'un contrat formel (par exemple de la *fides facta*) donnait lieu à la saisie. Nous ne pouvons accepter cette opinion. Dans le droit salique nous avons trouvé comme donnant lieu à la saisie, outre la prétention *ex fide facta*, la prétention *ex re praestita*, c'est-à-dire née d'un contrat qui n'est pas formel. La Lex Baj. 13, 2, admet la saisie cum jussione judicis pour toute dette quelle qu'elle soit, *de quaecumque re*. D'après le droit burgonde et aussi d'après le droit lombard (voir Walter *Rechtsgesch.* § 567), le créancier peut saisir le fidéjusseur, et celui-ci peut saisir le débiteur, bien que le devoir de désintéresser le fidéjusseur, qui incombe au débiteur, repose seulement sur le mandat, c'est-à-dire sur un contrat informel. Il s'ensuit que l'opinion de Siegel n'est pas exacte non plus en ce qui concerne le droit lombard, que l'Ed. Liutpr. 15, sur lequel elle s'appuie, ait d'ailleurs introduit un droit nouveau ou seulement confirmé l'ancien.

Il est vrai que la saisie pour dettes n'est applicable que dans de certaines limites ; mais ces limites sont autres que celles qu'a indiquées Siegel. D'après la Lex Salica, l'obligation *unilatérale*, née d'un contrat verbal ou réel (*fides facta* et *res prestita*) donne seule lieu à une action et à la saisie. Le droit postérieur nous fournira aussi, dans les formules et dans les chartes, des exemples d'actions nées seulement d'obligations unilatérales ou même bilatérales auxquelles l'une des deux parties contractantes a satisfait, c'est-à-dire d'obligations devenues, par le fait, unilatérales¹. On reconnaît, jusque dans le droit du moyen âge, le principe d'après lequel l'obligation bilatérale n'est mûre pour la procédure qu'autant que l'un des contractants a fait sa prestation, c'est-à-dire qu'autant que l'obligation est devenue unilatérale². L'obligation bilatérale, aussi longtemps qu'elle restait

¹ Comp. les formules de De Roz. 463 (Bign. 13) : *actio depositi*, 488 (Andeg. 30) : *actio pignoratitia directa* en restitution d'un immeuble donné en gage 489 (Andeg. 29) : *actio commendati*. Chartes : Bréquigny II, n. 424 : Action contre des fidéjusseurs. Vaiss. *Hist. de Languedoc*, nouv. édit. n. 98 : action en paiement du prix de marchandises déjà fournies.

² Comp. Stobbe, *Vertragsrecht* p. 67 et suiv. p. 96 et suiv. — Stobbe, *Ueber das Eintreten des Erben in die Obl. Verh. des Erblassers*, Bekker und Muther Jahrb. V, p. 337 et suiv. — Voir l'opinion différente de Lewis, *Die Succession des Erben in die Obl. des Erblassers* (Berlin 1864) p. 123 et suiv. — A ce principe correspond cet autre, que la peine moratoire dans l'obligation bilatérale existe seulement alors que le contractant a déjà, de son côté, satisfait à son obligation. Comp. les *Sermons* de Berthold de Regensburg, traduction de Göbel I, 100. « Il existe chez les populations douées du

telle, c'est-à-dire aussi longtemps qu'elle n'était ni remplie par l'un des contractants, ni transformée au moyen de la *fides facta* en une obligation unilatérale ne pouvait, ce semble, d'après l'ancien droit, donner lieu à la saisie ni généralement se poursuivre par la voie de la procédure.

sens moral une coutume d'après laquelle celui qui se décide à payer les *gages échus* alors seulement qu'il s'y voit contraint par une action, doit payer au juge une *amende de 6 schill.* » Ce passage mérite d'autant plus notre attention que les peines moratoires du droit postérieur sont nées, selon nous, (comp. ci-dessus § 26) des amendes de l'ancienne procédure d'exécution.

II. — VINDICATION MOBILIÈRE.

Littérature : Eichhorn, *R. G.* I, p. 349 et suiv. II, p. 648 et suiv. — Walter *R. G.* §§ 537-541. 683. 684. 687. 688. — Rogge, *Gerichtswesen der Germanen*, p. 222 et suiv. — Ruepp, *De Vindicatione rerum mobilium germanica*, Paris. 1823. — Budde, *De Vindicatione rerum mobilium germanica*, Bonnae 1837. — Waitz, *Sal. R.* p. 156 et suiv. — Bruns, *Das Recht der Besitzes im Mittelalter*, p. 283 et suiv. — Zöpfl, *Die Ewa Chamavorum* p. 73 et suiv. — Siegel, p. 42 et suiv. p. 86 et suiv. p. 252 et suiv.

Voyez encore les travaux suivants sur la procédure de la période postérieure, spécialement celle du Sachsenspiegel :

Albrecht, *De Probationibus secundum jus germanicum medii aevi*, I, II. Regiomonti Bor. 1825. 27. — Albrecht, *Die Gewere*, — Planck, *Zeit. f. d. R.* X, p. 245 et suiv. — Delbrück, *ibid.* XIV, p. 207 et suiv. Dans un autre sens, Bruns dans les *Bekker's u. Muther's Jahrbücher* IV, 1 et suiv. — Homeyer, *Der Richsteig Landrechts*. — Hänel, *Das Beweissystem des Sachsenspiegels*. — Stobbe, *Gewere*. *Ersch. u. Gruber's Encyclopädie der Künste und Wiss.* sect. I Bd. 65, p. 428 et suiv. — Parmi les travaux plus récents encore voyez le dernier paru : v. Bar, *Das Beweisurtheil des germanischen Processes* (1866)¹.

Sur le droit français du moyen âge, voir Warnkönig et Stein, *Französische Staats und Rechtsgeschichte*. II, p. 332 et suiv.

¹ J'ajouterai les excellents ouvrages de MM. Laband. *Die vermögensrechtlichen Klagen nach den sächsischen Rechtsquellen des Mittelalters*, Königsberg Hübner 1869, et v. Bethmann Hollweg, *Der germanisch-romanische Civilprozess im Mittelalter* Bonn, Marcus 1868 (*Note du trad.*).

§ 9.

CONDITIONS PRÉALABLES DE LA PROCÉDURE.

Les dispositions contenues dans les deux codes franks, *Lex Salica* et *Lex Ribuaria* ¹ confirme le principe formulé par Bruns, que la vindication de meubles germanique est une *vindicatio* proprement dite, c'est-à-dire une action pétitoire et non possessoire. En effet, nous trouvons d'un côté des articulations pétitoires, par exemple :

Sal. 89 : Si quis res alienas furtivaverit et suas fuisset (comme si elles étaient siennes) et non potuerit adprobare, cui furtaverit sol. 15 culp. jud. ².

De l'autre, la cause de l'action est également pétitoire : celui-là est vindicant qui est *propriétaire* des meubles :

Sal. 37 : Qui res suas quaerit. 47 : Qui res suas agnoscit.

Rib. 33, 1 : Si quis rem suam cognoverit — juret quod in *propriam* rem manum mittat. 47, 1 : animal suum. 58, 8 : ille *cujus servus est*, super eum manum mittere debet ³.

¹ La *Lex Ribuaria* ainsi que la *Lex Salica* vont ici servir de base à l'exposition. Voir la préface.

² Comp. Bruns, *Besitz* p. 286 — 300. — Nous verrons ci-dessous p. 62 note 6. que la vindication germanique se distingue de l'action personnelle à ce signe que le fait *seul* d'opposer la *contrevindication pétitoire* suffit au défendeur pour faire naître à son profit le droit de prouver.

³ Comp. Bruns *ouv. cit.* p. 300 et suiv. — On sait que les opinions varient sur la nature de la vindication mobilière allemande. Voici les principales : Albrecht fait dériver l'action réelle du D. G. non pas de la propriété ou de quelque autre jus in re, mais de la *saisine*. Suivant Walter § 538. 541 note 2, Zöpl, *Rechtsgesch.* (3. éd.) 756, et aussi Gerber, *Zeitschr. f. Civilr.* XI, 17 et suiv., l'*anfang* germanique est identique à l'action ex delicto. Planck, *Zeitsch. f. deutsch. R.* X. p. 239. 245 nie que le D. G. ait distingué comme le D. R. les actions réelles des actions personnelles (d'après les différentes *causes* des actions) et admet seulement une différence entre l'action *um schuld* et l'action *um gut* (d'après les différents *objets* des actions). Delbrück, *Zeitsch.* XIV, p. 241 et suiv. *Dingl. Kl.* p. 71 et suiv. et Hänel 136-138. 186. 187 (note) voient dans la vindication germanique une action née d'un droit « préférable » (principe de la relativité), en sorte que, au moyen de cette action, le dépositaire (considéré comme possesseur régulier) l'emportait sur le voleur absolument comme le propriétaire sur celui qui ne l'était pas — Une élucidation satisfaisante de cette question controversée n'est possible qu'à la

Toutefois, dans la procédure de vindication germanique, on ne fait pas valoir le droit de propriété d'une manière aussi immédiate et complète que dans la procédure de vindication romaine. Outre le droit de propriété du demandeur, la vindication germanique exige d'autres conditions¹.

La première est que la chose à vindiquer doit être nettement reconnue par le demandeur comme étant la sienne. Tandis qu'en droit romain la *propriété* s'éteint par la confusion, en droit germanique, la *vindication* n'existe plus dès que la chose ne se peut plus distinguer. D'après la Lex Salica, les esclaves et les animaux sont les seuls objets susceptibles de vindication. On sait que pour ces derniers, la marque de propriété faite sur la bête, pouvait, au cas où elle s'égare, la faire reconnaître. La Lex Ribuaria suppose ces mêmes marques lorsqu'il s'agit de vindiquer des choses inanimées.

Rib. 72, 9 : Vestimenta autem seu his similia *absque probabili signo* interitiare prohibemus².

L'acte de la reconnaissance par lequel débute la vindication germanique :

Rib. 33, 1 : Si quis rem suam *cognoverit*, mittat manum super eam.

se rapporte tout d'abord à la vérification de cette marque de propriété.

La seconde et beaucoup importante condition apposée à la vindication, c'est que la poursuite de la propriété contre un tiers, quel qu'il soit, n'est possible qu'autant que la chose a été perdue *involontairement*.

condition d'introduire dans le débat l'ensemble des sources du moyen âge, ce que nous ne pouvons pas faire ici.

¹ Par opposition aux conditions négatives qui ne fondent pas le droit d'agir, mais le droit d'excepter. Comp. Wetzell, *System des Civilprocesses*. 2 ed. p. 135.

² Comp. Michelsen, *Die Hausmarke*, p. 15. 27 et suiv. — Sal. 33, 2 : *cervus signum habens*. Nov. 34 : Si quis animale — in furto *puncxerit*. c.-à-d. si quelqu'un « marque un animal d'un faux signe de propriété » (pour se l'approprier), comp. W. Grimm, *Runen*, 66; Pott dans *Höfer's Zeitschr. f. Wiss. der Sprache* III, 147 note, Michelsen *ouv. cit.* — *Test. Bertranni ep. Cenom.* a 615, dans Bréquigny dipl. I nr. 230 (p. 208); *caballos* — seu *poledros* qui inventi fuerint et *characterium S. ecclesiae* habuerint, *totos pontifex vel ecclesia recipiant*. *Illorum vero qui meum characterium peculiare habuerint* — eorum medietatem S. ecclesia recolligat.

Toute action pétitoire basée sur l'existence de faits acquisitifs de propriété est inconnue au droit du moyen âge, du moins en matière mobilière¹. L'articulation des faits générateurs de la propriété est *interdite* positivement au demandeur, (c'est-à-dire sans aucun effet procédural à son profit), et appartient seulement au défendeur contrevindiquant, c'est-à-dire au possesseur.² Il est nécessaire et suffisant pour le demandeur d'indiquer comment il a perdu la possession, par suite d'une tradition contractuelle ou d'une perte involontaire. Dans le cas de tradition contractuelle, il ne peut agir habituellement³ que contre celui qui, le premier, a reçu la chose : le droit réel, par le seul fait de l'articulation d'un fait dirigé contre la personne, perd son efficacité *réelle*. Dans le cas de perte involontaire, au contraire, le demandeur peut agir contre tout tiers, quel qu'il soit. La vindication proprement dite, l'action réelle par sa nature et ses effets du droit germanique, exige comme base matérielle l'affirmation suivante.

¹ Plus tard on ne trouve pas davantage d'actions de propriété dans lesquelles il faudrait introduire les faits générateurs de cette propriété. Voir surtout Walter §§ 538. 683. 684 Hänel 10 (probablement aussi Homeyer, *Richst.* 440). D'après ces savants, dans la « *schlichte Klage* » du Richsteig le demandeur a seulement à dire : Toi, défendeur, tu possèdes tels et tels objets qui sont à moi. Or *Richst. Land.* 16 nous offre un argument contre cette opinion. Il y est question d'un cas *concret* de « *schlichte Klage* » dans lequel le demandeur prétend et *prouve* l'existence d'un contrat avec le *de cujus* du défendeur. (La « *schlichte Klage* » du Richsteig est toute action introduite sans faire d'anefang, de sorte que l'action ex contractu rentre dans cette « *schlichte Klage*. ») — Suivant Hänel cette opinion se peut accorder avec cette autre (p. 8. 15), la sienne, qu'en procédure germanique le demandeur ne pouvait pas produire les faits sur lesquels repose l'action. Même pour l'action ayant le paiement d'une dette pour objet, le contraire me paraît résulter du *Rechtsb. nach Dist.* III, 10, 1 Goslar (Göschel) 69^e ligne 19-3 (comp. Ssp. III, 41 § 4), d'après lequel le défendeur peut *s'abstenir de répondre* tant que le demandeur n'a prétendu aucune *causa obligandi* spéciale.

² Comp. par ex. *Lüb. R.* (Hach) II, 82 : le demandeur prétend l'acquisition originaire du droit de propriété sur un cheval qui lui a été soustrait (dat hes hebbe vullen tuch dat it in sine stalle were leuendich unde dot vnde dat it darinne geuodet were). Le défendeur produit seulement un titre dérivé. Ce n'est pas le demandeur mais seulement le défendeur qui est admis à faire valoir son titre en procédure (il produit son auteur). — Comp. Bruns, *Jahrb.* IV, 25. 26. Les passages (cités dans Bruns, *Besitz* 314) du Weichbild saxon qui font porter le serment du demandeur sur la cause d'acquisition ne sont pas exactement interprétés et font jurer le demandeur plus qu'il n'est nécessaire. Comp. Delbrück. *Dingl. Kl.* 55. v. Bar, 151 note 260. — Surtout Rückert *Untersuchungen über das Sachenrecht der Rechtsbücher* (1860) p. 163 et suiv. L'auteur examine les principes en vigueur en matière de vindication immobilière.

³ Sur les exceptions voir Bruns *Besitz*, p. 315 et suiv.

Cet objet est sorti de ma possession sans ma volonté (furtivement). Comp. par exemple :

Sachsensp. II, 36, § 4 : Jene behalt sin gut dat inne vers-tolen oder afgerovet was, of he sik dar to tiüt uppe'n hilgen selve dridde vulkomener lüde an irme rechte, die dat weten, *dat it ime düflike oder roflike geloset si.*

et aussi une formule française du livre de Pierre de Fontaines, XII, 3 :

Si aucun requiert chose ki soit siene il doit dire : Je te requier cele chose, come miene *qui m'a esté maulolue ou ke j'ai desmanée* ou autre raison par coi *ele parti de lui outre son gré*¹.

Au temps des lois barbares le demandeur n'avait pas à *prétendre* la perte *furtive* de la chose parce qu'alors le vindicant n'avait point de preuves à fournir pas plus que de faits à produire ; on trouve néanmoins exprimé le principe d'après lequel l'introduction de la procédure de vindication est liée au fait de perte involontaire de la chose². On lit en effet :

Sal. 37 : Si quis qualibet animal *per furtum perdiderit* et eum dum per vestigium sequitur fuerit consecutus.

Mot à mot ce passage signifie : Si quelqu'un a perdu un animal *d'une manière furtive* et que l'ayant cherché il le trouve³.

¹ Warnkönig II, 335.

² Walter, § 540 dit qu'au temps des lois barbares ce principe n'existait pas et son corrélatif non plus « *Hand wahre Hand* » (la main doit garantir la main). Comme preuve il cite Alam, lib. II, 87 passage qui ne traite que des immeubles, et Ed. Roth. 228 dans lequel la prétention du demandeur, quod *malum ordine* possedeat (sous-ent. le défendeur) montre clairement que le demandeur prétend avoir perdu sa possession contre sa volonté (comp. Rib. 59, 8). — On connaît l'opinion particulière à Eichhorn R. G. II, p. 649-653. — Tout récemment Rückert (voir note 7) a mis en doute l'existence du principe « *Hand wahre Hand* » pour le droit allemand du Sud. Au contraire v. Meibom, *Das deutsche Pfandrecht* p. 65 et suiv.

³ Ce sens donné à *per furtum* est confirmé par les passages suivants : Sal. 28 : in furtum elocare. 27. 5 : Si quis in messe aliena pecus suum in furtum miserit. 27. 6. 7 : Si quis in furtum ingressus fuerit. nov. 11 : Si quis messe aliena in furtum meterit et inventus fuerit. nov. 36 : Si homo — ingenuus servum alienum in *taxaca* (= furtum, Grimm, Préface VIII) secum ducat aut (pour : et) aliquid cum ipso negociat. Comparez à ce dernier passage Sal. 27, 22 : Si quis cum servo alieno aliquid negociaverit, hoc est *nesciente domino suo*. Ce passage correspond au titre (Sal. 27) de *furtis diversis*. — Burg. 25, 1 violenter aut furtim. Cap. 785 c. 3 (Pertz, I, 49) : per vim vel furtu. — On sait que la subrep-

Le *per furtum perdere* constitue précisément la perte sans le savoir et sans le vouloir opposée à la perte de possession par suite d'un contrat. Le vol, il est vrai, devra être le cas normal du *per furtum perdere* et il est en effet considéré comme tel dans les lois barbares¹, bien que les textes indiquent expressément de quelles manières encore on peut perdre la possession².

Dans l'idée germanique, au *per furtum perdere* dans le sens large, c'est-à-dire à la perte de la possession sans que le dominus le sache et le veuille, vient s'ajouter aussi le délit de vol, aussitôt que le possesseur saisit la chose avec la volonté de la garder pour lui³. Un passage de la *Lex Ribuaria* peut en particulier nous montrer la rigueur de ce principe. Rib. 75 ordonne à celui qui a trouvé ou saisi sur la rente ou arraché des mains des voleurs un cheval, un esclave ou un objet quelconque⁴ de donner publicité à sa trouvaille. Il doit en premier lieu exposer publiquement la chose trois fois au tribunal ordinaire⁵ et en-

tivité est l'élément caractéristique du *furtum* proprement dit. Wilda, *Strafrecht der Germanen* p. 860. 862. Köstlin, *Krit. Ueberschau* III, 167 et suiv.

¹ Sal. 47 : exuit se de latrocinio — ille erit latro. Rib. 33. 2 : ipse de furto securus sis, et ille *furtum* et *delaturam* ab eo requirat qui solvere cepit. De même Rib. 33, 3, 4. 47, 2. 72, 1-3, 8. — Comp. aussi Decr. Tass. IV, 6 : Haec mihi *injuste abstulisti* quae reddere debes et cum tot solidis componere. D'après Merkel le *stapsaken* dont s'occupe ce passage rappelle le mot *stapfsaken* c'est-à-dire choses à l'occasion desquelles on procède à un *vestigium minare* ou procédure de vindication.

² Par ex. quelqu'un fait un esclave *tabularius* sans que le dominus le veuille, Rib. 38, 8. Ou bien un esclave est volé, un animal s'est échappé, Rib. 75. Comp. Alam. lib. II, 88. Const. Heinr. c. 1 (Legg. III, 484).

³ Pact. Child. et Chloth. (Merkel *Lex Salica* p. 44. Pertz Legg. I, 7) c. 7 : Si quis mancipia aliena injuste tenuerit et inter dies 40 non reddiderit, ut latro mancipiorum teneatur obnoxius. — Comp. Baj. 2, 12. 9, 15. 19, 10. Fris. add. sap. 7. Burg. 39. Wilda, *Strafrecht* 861. 862.

⁴ — in via propriiserit aut eum secutus fuerit. — Siegel p. 45. 46 rapporte le *secutus fuerit* au propriétaire qui par le *vestigium minare* (se-qui) est arrivé en possession de la chose : ce dernier doit d'après Siegel, de même que l'inventeur, publier qu'il a retrouvé sa chose — afin de ne pas passer pour le voleur. — On ne sait pas à quoi servirait cette disposition : le *vestigium minans* (comp. § 10) retrouve publiquement, puisqu'il retrouve en présence des voisins et sous les yeux de celui qui jusqu'ici a possédé.

⁵ — per tres marcas ipsum ostendat. La traduction qui en est donnée correspond à la suite du passage : « et au tribunal du roi. » Comp. Sachs. II, 37 § 1 : Svat so en man vint, oder dieven oder roveren aflaget, dat sal he up bieden vor sinen buren unde to der kerken. — Marca, assemblée de la circonscription, me paraît corroborée par Ed. Chilp. c. 8 : Illas et marias (corrig. : marcas) qui nuntiabantur ecclesias nuntientur consistentes ubi admallat, ce qui semble signifier : que les assemblées de district ne se tiendront plus à l'avenir ni dans l'intérieur ni auprès des églises, mais aux lieux habituels. Pardessus *Loi salique* p. 599. 600 ex-

suite au tribunal du roi ¹. Il constate par là qu'il a trouvé et non pas volé la chose et donne de plus au dominus l'occasion de réclamer le meuble qu'il a perdu. Celui qui ne remplit pas ces formalités est purement et simplement un voleur :

Sin autem aliter egerit, *fur judicandus est*.

Il en résulte que le vindicant allemand cherche la chose et en même temps le délinquant, en particulier le voleur. Durant le cours entier de la procédure de vindication on retrouve la double face de la prétention contenue dans la vindication, visant à la fois la chose et l'amende. C'est ce que nous allons démontrer.

§ 10.

INTRODUCTION DE LA PROCÉDURE. — L'*Anefang*.

Le propriétaire qui a « desmané » sa chose sans le savoir, doit avant tout, pour pouvoir la vindiquer, chercher à en découvrir le possesseur actuel. Au temps des lois barbares il n'existait pas encore de police chargée de rechercher la chose et par suite le vol ² : le propriétaire doit se *mettre sur pied* lui-même et chercher ; ce n'est pas l'autorité, c'est lui qui dispose de la puissance particulière à l'acte formel.

Le volé commence par apprendre à ses voisins qu'il a perdu tel objet et par les inviter à lui prêter* assistance dans ses

plique marias par l'ancien mot frank mâri, récit, nouvelle et voit ici le une invitation par avis public.

¹ — *ad Regis stapplum* ducat. Le tribunal du roi est encore désigné ainsi dans Rib. 33, l. 67, 5. Grimm, R. A. 804 : le juge était assis sur les degrés de pierre devant la grand porte (Burgthor). — V. Maurer, *Gesch. der Markverfassung* p. 288. 332 indique pour le tribunal des sièges de pierre. — En Flandre quatre bancs de pierre servaient de sièges au tribunal, Warnkönig, *Flandrische Rechtsgeschichte* I, 281. — Comp. le stapplus, pierre funéraire dans Sal. nov. 339. — Wilda, *Strafrecht* 920 note 1 (et probablement aussi Siegel p. 46) voit dans le regis stapplum les écuries du roi. Chez les Burgondes on trouve en effet une coutume analogue : les chevaux trouvés devaient être livrés aux pueri regis, Burg. 49, 4.

² La Decretio Chlotharii (Pertz I, 12. Merkel, *Lex Salica* p. 45) a créé plus tard quelque chose de semblable à un corps de police, la *trustis* organisée dans chaque centaine qui devait prêter assistance au volé dans la recherche du voleur. Comp. Waitz, *Deutsch. Verf. gesch.* II, 283. 284. 315. Nous laissons de côté cette institution parce qu'elle n'eut pas de durée et qu'elle n'offre pas d'intérêt au point de vue de la *procédure*.

recherches. La « troupe » *trustis*¹ qui se réunit ainsi, se met en route pour accomplir le *vestigium* minare, *vestigium sequi*², c'est-à-dire l'acte par lequel débute la vindication germanique. La trace qu'a laissée l'objet (par exemple un esclave ou un animal) ou le voleur sert à guider les perquisiteurs. De là le nom donné à cet acte, « suite à la trace »³.

Si la trace conduit à une maison, le *vestigium minans* a le droit d'exiger l'ouverture de la maison et toutes les chambres, *ita ut inquisitionem nec mulieri liceat denegare* (Burg. 16, 1). Il y entre ensuite afin de chercher si l'objet y est. A moins de passer pour le voleur, le maître de la maison ne peut s'opposer à ces recherches.

Rib. 47, 2 : *Quod si in domo fuerit, et scrutinium, cujus est domus, contradixerit, ut fur habeatur*⁴.

¹ Sal. 66 : Si quis *truste*, dum *vestigio* minant —. *Trustis* me paraît identique au mot malbergique *dructe*; de même dans nov. 56 (comp. nov. 193) on trouve *bructe* pour *bruste* (Grimm. *Préf.* xxxix). *Dructe* signifie d'après Grimm. IX « suite » (*Geleit, Gefolge*), goth. *drauhts*, anglosax. *dryht*, ancien norw. *drótt*, *populus*, *plebs*, *familia*).

² Sal. 37. Rib. 47.

³ Decr. Chloth. c. 1 : *latro insequatur* (soit suivi à la trace) et pro hoc *vestigium* proponat. c. 2 : Si *vestigius* conprobatur *latronis*. c. 8 : *latrones* persequere vel *vestigia* adsignata *menare*. c. 9 : *ad vestigium* vel *ad latronem* persequendum. Vel, dans les deux derniers passages est copulatif et non disjonctif. Je ne vois pas pourquoi Siegel 42 note 1 distingue le *vestigium* et le *latronem persequi*. C'est le propre de la vindication germanique de rechercher le voleur au moyen de l'objet volé.

⁴ De même d'après le droit burgonde. Burg. 16, 1 : *Quisquis vestigium de quolibet animali secutus fuerit, et ad domum alterius vestigio deducente pervenerit, ac si eum is, ad cujus domum venerit, prohibuerit domum suam intrare ad res suas requirendas, pro hoc quod reposcit, is qui eum de domo sua, ab inquisitione repulerit, pro fure teneatur obnoxius*. Le droit burgonde prescrit aussi d'accomplir l'acte avec le concours des voisins, ce qui donne à ce dernier le caractère formel. Ici de même que d'après le d. frank les témoins sont habituellement au nombre de trois; Lex Rom. Burg. 12, 1 : *ut cum tribus ingenuis testibus*, ubi suspicionem inveniendi furtum habet, ingrediatur. Ce passage contient du droit germanique, Bluhme note 65. — D'après le d. bavarois (probablement aussi d'après le d. germanique comp. note 7) l'opposant est frappé de l'amende non pas de vol, mais de pillage (des Raubes). La première est dans ces deux lois, de neuf fois la valeur de l'objet volé, la seconde dans les lois alamanne (Wilda *Strafrecht*. 570) et bavaroise, du double augmenté d'un *fredum* (comp. Baj. 12, 11. 13, 3. 15, 3). Comparez Decr. Tass. IV, 12 : Qui resisterit domum suam quod selisohan dicunt, qualem rem querenti resistebat, talem componat, in publico 40 sol. Dans le talem componat on retrouve comme dans l'autre similem (plus fréquent dans les textes) la peine du duplum (comp. Baj. 9, 19. 12, 11. 13, 3. Decr. Tass. IV, 13). De l'expression : qualem rem resistebat etc., il résulte cependant que d'après le d. bavarois l'opposition du maître de la maison

La loi salique dit de même, tit. 66 :

Si quis truste dum vestigio minant, detenere aut battere praesumpserit sol. 62 1/2 culp. jud.

Les 62 sol. et demi d'amende, qui frappent l'opposant à une trustis suivant une trace, représentent précisément la plus forte amende dont soit frappé le vol ¹.

Ce *droit* de fouiller la maison, qui naît du pouvoir spécial dont est investi le propriétaire « suivant sa chose à la trace, » est maintenu dans de justes limites par le *châtiment* qui en punit l'exercice abusif :

Rib. 47, 3: Quod si ibidem (dans la maison) *violenter* ingressus fuerit, 15 *solidis multetur*.

L'emploi de la violence n'étant point autorisé par la procédure formelle dans le domaine de laquelle se meut le propriétaire volé, la vertu que possède cette procédure formelle de donner d'elle-même naissance à une amende se retourne contre lui. La disposition de la loi salique nous indiquant cette amende correspondante ne nous a pas été conservée ; mais les passages analogues des autres lois barbares nous autorisent à croire qu'elle était générale ².

Si le *vestigium minare* décrit, c'est-à-dire les perquisitions à la trace font trouver la chose en la possession d'un autre ³,

n'entraînait une amende contre lui que lorsqu'il était réellement en possession de l'objet cherché. Comp. note 7.

¹ Comp. par ex. Sal. 2, 17. 3, 8. 4, 5.

² Droit bavarois : Baj. 11, 2 : Si autem in domum *per violentiam* intraverit, et ibi suum nihil invenerit, cum 6 sol. componat. 11. 4 : Et postquam intraverit et se cognoscerit reum injuste quod intrasset, det wadium domino domui; et si ille defuerit, mittat ipsum wadium super supralimitare, et non cogatur amplius solvere quam 3 sol. — Déjà Siegel p. 43. 44 avait remarqué que d'après le D. bavarois (différent en cela du droit frank), il n'y avait d'amende qu'autant que les recherches étaient infructueuses. Il en est de même d'après le droit alaman, Alam. lib. III, 100. 2 : Et si intus (sous-ent. in purias) per forare intrat et de suo nihil invenit, 6 sol. componat. c. 4 : Si intus in curia (scuria) 12 sol. componat. De même que l'opposition n'est punie, d'après le droit bavarois que si l'opposant est en possession de la chose (note 5), de même l'emploi de la violence n'est puni d'une amende que si cette violence est employée contre un non-possesseur. Les deux dispositions sont parfaitement d'accord entre elles et l'on ne voit pas pourquoi Siegel p. 44 note 3 regarde comme nouvelle la disposition pénale contenue dans Decr. Tass. IV, 12 (note 5).

³ Si la chose n'a pas de possesseur, le propriétaire s'en saisit et il n'y a pas de procédure. A l'action qu'on pourrait élever contre lui il oppo-

la procédure commence. Celui qui cherche, saisit l'objet pour exprimer d'une manière sensible son intention d'y prétendre.

Rib. 33, 1 : Si quis rem suam cognoverit, *mittat manum super eam*.

Eod. 58, 8 : Quod si quis tabularium ex servo alieno facere praesumpserit, ille cujus servus est, *super eum manum mittere debet*.

C'est ce qui constitue l'*Anefang*, le premier acte de la procédure proprement dite et ne faisant plus partie de l'introduction. Au temps des lois barbares chaque vindication débutait par cet acte ; l'action simple (*schlichte Klage*) du moyen âge est encore inconnue ¹.

Il y a lieu de se demander que signifie l'acte appelé *Anefang*. Albrecht ² y voit un acte purement *symbolique*.

Dans cet acte, le demandeur se présente comme étant en possession de la saisine de droit en « manifestant de lui-même sa domination interrompue sur la chose. » Suivant Sachsse l'*Anefang* n'a d'autre utilité que d'indiquer nettement « quel est l'objet en litige³. »

L'opinion généralement admise ⁴ regarde l'*Anefang* comme un *moyen de preuve* qui a pour but d'enlever dès le principe au défendeur la possibilité de nier l'existence de la possession.

Or d'après le droit du moyen âge, l'*Anefang* par lequel débute l'action (*Anefangs Klage*) n'est ni un symbole ni une preuve, mais avant tout un *moyen procédural de coercition*. Il *force* le défendeur à rendre la chose ou bien à comparaître au tribunal avec le vindicant. La sanction de cette injonction est assez sévère ; le possesseur qui, invité par l'*Anefang*, ne veut ni restituer ni venir au tribunal, est considéré purement et simplement comme voleur, absolument comme s'il

sera la preuve de sa propriété. Sal. 89 : Si quis res alienas furtivaverit et suas fuisset, et non potuerit adprobare, cui furtivaverit sol. 15 culp. jud. A cette disposition correspond Burg. 19, 2 : Quicumque caballum alienum quasi agnitum pro suo tulerit, et suum esse non potuerit adprobare, caballi alterius ejusdem meriti amissione dampnetur. Comp. Siegel, p. 48.

¹ Voyez spécialement Budde diss. § 9.

² *Gewere* p. 27. 86.

³ *Das Beweisverfahren nach deutschem Recht* (1855) p. 141-143.

⁴ Comp. par ex. Planck, *Zeitschr.* X p. 245. note 93. p. 246. note 94. Delbrück, *Zeitschr.* XIV, p. 251. *Dingl. Klage*, p. 76. Hänel p. 140. 141. Bluntschli, *Krit. Ueberschau* VI, p. 198. — Les opinions qui se rapprochent le plus de la nôtre sont celles de Weiske, *Zeitschr. f. deutsch. R.* XIV, 135 et v. Meibom, *Deutsch. Pfandrecht* p. 147, qui considèrent l'*anefang* comme un acte de la procédure d'*arrét*.

avait été saisi en flagrant délit ; poursuivi par les clameurs (*Gerücht*), il est appréhendé et amené avec l'objet au tribunal.

Richst. Landr. 17 § 1 : Wenne du wult enen anevanc dun enes dinges dat di dunket dat di vorstolen edder afgerovet si, under weme dut vindest, to deme sprek sus : N do ic dit N lest sach do was it mine, *wil git mit wed, der geven, so bid ic iu dat gi mit mi vor gerichte gan*, wen ic wil it mit rechte winnen edder mit rechte laten. Wil he den vor gerichte, so du als hir vore geset is. *Wil he aver vor gerichte nicht, so scribe din geruchte unde gripen an vor dinen dif*¹.

Cet *Anefang* (extrajudiciaire) est donc essentiellement le moyen d'amener le possesseur avec la chose au tribunal, afin d'y faire la vindication ; il ne faut pas le confondre avec « l'anefangen² » de la preuve corporelle, qui sert au demandeur après que l'action simple (*schlichte Klage*) a été introduite, à montrer au tribunal que le défendeur possède, afin d'enlever à ce dernier le moyen de se disculper par serment, ou d'anéantir ce serment, s'il a été prêté. Cet *Anefang* n'est vraiment qu'un moyen de preuve, et se distingue de l'autre, non-seulement par sa nature juridique toute différente, mais encore pratiquement par son application illimitée : dans le but de prouver, toute chose, même la chose donnée par contrat, peut être l'objet de l'*Anefang*³.

¹ Comp. Sachsp. II, 36, § 2 — Schwabensp. Laszb. 317 (W. 265). Ruprecht v. Freysing (v. Maurer) I, 203.

² Richst. Land. 11. § 3 : unde *aneva* darna din ding. 16 § 6 : Heft he it aver vor gerichte angevangen.

³ A cela se rapporte Richst. 11 § 4 : Wete aver dat itlike seggen, dat anevanc an neneme dinge tu rechte gescin moge, wen an deme dat vorstolen odder genomen si. Des is nicht, den en islik mut sik des sinen wol mit rechte underwinden war het sūt. Comp. Sachsp. III, 22 § 3. Au contraire dans Goslar (Göschén) 98, lignes 15. 16 : Men ne mach nicht anevangen denne vordüvet gut oder gherovet ; et dans quelques passages semblables il est question de l'anefang servant à introduire l'action (*Anefangsklage*). — L'exactitude de notre explication de Richst. 11, § 4 (voyez encore Albrecht, *Gewere* p. 89 et suiv., Budde diss. 47 et suiv., *Zeitsch. f. d. R.* IX, p. 426. 427) résulte en particulier de la connexion des idées entre elles dans ce passage. Il indique, en effet, comment le demandeur peut vendiquer sa chose *twierleie* wis, he mach it anspreken mit ener slichten clage edder he mach it anvan. En premier lieu il est question de l'action simple (*schlichte klage*, — Spricstu sin wort in slichter clage, etc.) et il est fait allusion à la désignation corporelle dont les effets subsistent même après le serment de disculpation du défendeur : Lat ene den ed don, unde *aneva* darna din ding. — Puis vient la remarque précédemment indiquée, qu'on peut employer l'*Anefang*.

Dans les lois barbares il n'est question que de l'*Anefang* proprement dit dont il s'agit ici, c'est-à-dire de l'*Anefang* servant à introduire la vindication. Il a le caractère bien net de moyen procédural de coercition ; son objet direct est une prestation matérielle. Il met le possesseur en demeure immédiate non pas de restituer la chose ou de comparaître au tribunal, mais seulement de restituer.

Le possesseur qui se refuse, malgré l'*Anefang*, à cette restitution est frappé d'une amende. D'après la Lex Salica elle est, ainsi qu'il résulte des paragraphes suivants, de 30 (ou 35) sol., d'après la loi bavaroise 12 sol. et d'après la loi alamanne 40 sol¹. L'amende (*Wedde und Busse*) du moyen âge que le défendeur (*ou*tre la peine du vol) ou le demandeur au cas où il est battu, doit payer², est avec cette amende d'*Anefang* dans la connexion la plus étroite ; on ne doit pas en chercher l'explication dans le reproche d'improbité qui aurait pu s'ajouter à l'*Anefang*³.

fang pour toute chose (de cette manière) puis ensuite : *Tom anderen male mach me varende have mit anevangen beclagem. Sprikstu desser clagen wort etc.* passage qui montre clairement que dans ce qui précède il n'a point été question encore de l'action d'*anefang* (*Anefangsklage*) mais seulement de l'action simple (*schlichte klage*) et de l'*Anefang* spécial à cette dernière, c'est-à-dire de la désignation corporelle. — D'après la doctrine dominante au contraire, qui attribue toujours à l'*anefang* la même nature juridique et qui voit *toujours* en lui un moyen de preuve, il y a contradiction entre le passage du Richsteig cité et les autres. Elle a cru en conséquence devoir se décider habituellement en faveur du Richsteig. Ainsi Gaupp, *Zeitschr. f. deutsch. Recht.* I, p. 112, 113. Brackenöft *ibid.* V., p. 148 et suiv. Planck, *ibid.* X, p. 246, note 94. Gerber, *Zeitsch. f. Civilrecht* XI, p. 29. 30. Hänel p. 141. 142. 156. Homeyer, *Richst.* p. 441 — Sur l'opinion particulière à Delbrück voy. *Zeitschr.* XIV. p. 248, 249, 249 *Dingl. Kl.* 77.

¹ Alam. lib. II, 90 : Si quis res suas post alium hominem invenerit — mancipia aut pecus aut aurum aut argentum — et ille reddere noluerit et contradixerit et post haec convictus est ante judicem, aut similem aut ipsum reddat, et 12 sol. componat, quare quia proprietatem alterius apud se habens contradixit. Eod. 88 : Celui qui se refuse à restituer un servus fugitivus, paie 40 sol. Dans Lantfr. 81 les manuscrits hésitent ici entre 12 et 40 sol. — Alam. Kar. 3, 3 b. — Decr. Tass. IV, 13 : Qui manum inmissione resisterit quod hantatod dicunt, 40 sol. solvat in publico et ipsam rem quaerenti reddat vel aliam similem. — Comp. Alam. Lantfr. 98, 1 : — non facit violencia qui reppellit quia sua contradixit. Burg. 48, 4.

² Sachsensp. II, 36 § 5 : Wert aver ime burst an'me geweren, he mut dat gut mit gewedde unde mit bute laten ; unde tiet man ime düves oder roves dar an, des mut he sik untschüldegen na rechte. Verlüset it ok die, de't anevanget hevet, he mut it laten mit bute unde mit gewedde. Voyez les mêmes principes dans les coutumes françaises postérieures, Warnkönig II, 338.

³ Dans ce sens Planck, *Zeitsch.* XV. p. 246, note 94. — Delbrück, *Zeitschr.* XIV, p. 249. *Dingl. Kl.* p. 77 : et aussi Homeyer *Richst.* p. 440. — Dans le

D'après le droit ancien et le droit postérieur, cette même amende frappe réciproquement le demandeur si la procédure qu'il conduit est irrégulière matériellement ou formellement ; la puissance ¹ coercitive de l'*Anefang* se retourne contre lui s'il abuse de l'acte.

Quant à la *forme* de l'*Anefang*, elle consiste, d'après le droit ripuaire, en ce que le vindicant jure que la chose vindiquée est *sa* propriété, *sa* chose.

Rib. 33, 1 : Si quis rem suam cognoverit, mittat manum super eam. Et si ille super quem intertiatur, tertiam manum quaerat, tunc in praesente ambo conjurare debent cum dextera armata, et cum sinistra ipsam rem teneant. Unus *juret*, *quod in propriam rem manum mittat*, et alius juret quod ad eam manum trahat, qui ei ipsam rem dedit.

Il ne faut pas voir dans la prestation de ce serment un acte probant, car le *défendeur* contrevindiquant vient à la preuve (fournie ici où le titre est dérivé, par la production de son auteur) ; si le demandeur avait eu le droit de fournir la *preuve* par serment, on sait que, d'après les principes de la procédure germanique, par cela même le défendeur *n'aurait pas été admis* à fournir la sienne. Le serment de propriété est bien plutôt un élément constitutif de la procédure d'*Anefang* et l'une des formalités préalables qui donnent à cet acte sa puissance *coercitive*. Aussi est-il prêté en même temps que l'objet est saisi : et cum sinistra manu ipsam *rem teneant* ². Au moyen âge nous retrouvons ce

sens opposé, Hänel, p. 142. 143. — L'amende d'*Anefang* pour refus de *restitution*, s'est conservée postérieurement dans la coutume puisqu'ici, comme nous l'avons vu, l'invitation : viens avec moi au tribunal est devenue la chose essentielle dans l'*Anefang*. Ce qui prouve que la signification de l'amende n'était plus comprise, c'est que celle-ci était également appliquée même dans l'*anefang* servant à la preuve. *Richst. Landr.* 16 § 5. 6.

¹ Comp. les paragraphes suivants : — Baj. 4, 3 ne se rapporte pas à ce que nous traitons ici : Si in eum contra legem manus injecerit, quod *infanc* dicunt, 3 sol. donet, ou Siegel 87 note 2 (se fondant sur une remarque de Homeyer, *Richst.* 441) voit les caractères et le nom de l'*anfang*. La véritable signification de ce passage résulte de sa comparaison avec Baj. 8, 3 dans lequel le manum injicere liberae, horcrist, est frappé de 6 sol. d'amende. Ces 6 sol. sont (comp. Baj. 4, 29) le double de ces 3 sol. La réparation du fait commis contre l'*homme* (*eum*) est de 3 sol., qui est de 6 sol. lorsque le même fait est commis contre la *femme*. Là comme ici c'est contre la personne et non contre la chose qu'est dirigé le manum injicere. L'ancien nom bavaïois de « l'*anefangen* » se trouve dans le Decr. Tass. IV, 13 (voy. p. 46 note 1).

² L'opinion de Walter § 688, d'après laquelle c'était devant le tribunal

serment du demandeur, non plus, il est vrai à l'occasion de l'*Anefang* extrajudiciaire, mais dans la partie de la procédure judiciaire qui en est la reproduction, en qualité d'élément constitutif de l'*introduction* de la procédure, précédant la réplique du défendeur et accompagnée de la preuve de contrevindication ¹.

Par sa forme comme sa nature interne, l'*Anefang* est donc un *acte formel* de l'ancienne procédure, par lequel l'individu exerce son droit de coercition. Il joue dans la vindication germanique exactement le même rôle que le premier *testare* dans la procédure d'exécution.

Comme ce *testare*, l'*Anefang* tend encore à la *satisfaction* de droit *privé*; ici c'est la *chose*, là c'est la *solutio* qui est l'objet de la prétention sans que dans les deux cas il soit fait appel aux faits générateurs du droit matériel. L'*Anefang* est l'acte formel de l'action réelle comme le *testare* est l'acte formel de l'action dirigée *in personam* ².

Le cours ultérieur de la procédure qui suit l'*Anefang* dépend essentiellement du point de savoir si le propriétaire « suivant à la trace » a trouvé sa chose *dans* ou *après* le délai de trois nuits, à compter du moment de sa dépossession. Dans le premier cas le droit du vindicant peut se réaliser immédiatement; le possesseur n'est pas admis à répondre; le fait relevant au point de vue procédural, ce n'est pas la contreprétention qu'il pourrait faire, mais seulement son refus de restituer. La procédure formelle unilatérale met le vindicant en possession de sa chose et frappe l'adversaire d'amende (*vindication exécutive*). Si trois nuits sont écoulées, le possesseur est *admis* à répondre et il y a lieu d'examiner les bases matérielles du rapport juridique dont l'existence est contestée (*vindication contradictoire*).

que le demandeur devait jurer est en contradiction avec le texte : tunc in *praesente* ambo conjurare debent. La vindication mobilière des lois barbares est dans la première partie (élévation de sa prétention par le demandeur et réplique du défendeur) absolument extrajudiciaire.

¹ Particulièrement dans le droit de Magdebourg, *Magdeburg-Breslauer Recht* a. 1295 (Gaupp) §§ 6, 7 et les passages qui en sont dérivés : *Magdeburg-Görlitzer Recht*. 47. *Sächs. Weichbild* (v. Daniels) p. 101. 102. *Rechtsb. nach Dist.* (Ortloff) IV, 42, 25. *Kulm. R.* (Leman) III, 130. 133) et dans l'*Augsburger Stadtrecht*, v. Freyberg, *Samml. deutscher Rechtsalt.* I p. 60.

² Remarquons que l'action salique née du commodat est traitée en procédure comme action *personnelle*, puisque dans ce cas comme dans les constituts unilatéraux (*fides facta*) l'on emploie la procédure d'exécution débutant par le *testare*. — Cet argument combat l'opinion généralement admise qui aime à identifier aux actions réelles celles des actions personnelles du droit germanique tendant à une restitution.

§ 11.

PROCÉDURE D'EXÉCUTION.

Sal. 37 : Si quis bovem aut caballum vel qualibet animal per furtum perdiderit et eum dum per vestigium sequitur fuerit consecutus usque in tres noctes, ille qui eum ducit emisse aut cambiasse dixerit vel proclamaverit, *ille qui per vestigium sequitur res suas per tertia manu debet agramire*. — Si ille vero qui per vestigium sequitur quod se agnoscere dicit, illum alium proclamantem, *nec offerre¹ per tertia manu voluerit nec solem secundum legem collocaverit et ei violenter quod se agnoscere dicit tulisse convincitur*, — sol. 30 culp. judicetur.

Le *vestigium minans* (A) a trouvé sa chose dans le délai de trois nuits chez celui qui eum ducit, le possesseur (B). Alors même que B produirait le titre de sa possession, A pourrait *agramire per tertia manu*. Cet acte, complété par un *solem collocare* autorise A, au cas où B fait défaut, à réaliser extrajudiciairement son droit en se saisissant de la chose.

C'est ce qui résulte du rapprochement de ces deux phrases de la Lex Salica ; la première impose au vindicant le *per tertia manu agramire* et la seconde déclare irrégulière et punissable² la saisie de la chose qui n'a point été précédée d'un *offerre* (*adhramire*) *per tertia manu* et d'un *solem collocare*. Nous aurons établi le sens de ce passage quand nous saurons tout d'abord ce que signifient *agramire* (*offerre*) *per tertia manu* et *solem collocare*.

Grimm³ et Müllenhof⁴ ont fixé le sens étymologique de *agramire* (*achramire*, *aframire*, *adhramire*) « rendre ferme, consolider. » Siegel p. 44, 45 a admis pour ce passage ce premier

¹ Lex Sal. emendata : *adhramire*.

² Siegel p. 46. 90 est le premier qui ait affirmé contre Waitz et Zöpfl la connexion de ces deux phrases (la première et la troisième dans Sal. 37). Avant lui on rapprochait la troisième phrase de la deuxième qui a été omise ci-dessus. La justesse de l'opinion de Siegel résulte de ce que dans la troisième phrase (la seconde ci-dessus), A doit *offerre per tertia manu*. Or ce n'est qu'avant l'expiration de la troisième nuit que A accomplit cet acte, autrement c'est B (comp. § 12).

³ R. A. p. 123. 844. Préface de la Lex Salica p. vii.

⁴ Voy. l'ouvr. de Waitz Sal. R. 276.

sens et traduit *agramire* par tenir ferme, saisir, attirer la chose à soi. Au contraire, Walter § 687, Waitz p. 157 (note), Bruns, *Besitz* p. 287. 301. Homeyer, *Richsteig* 492 voient dans *agramire* l'affirmation solennelle, la prétention (vindicare) du droit à la chose.

Ces deux explications ne s'appuient sur aucune preuve tirée des sources. La base étymologique de Siegel ne suffit pas ; il est souvent imprudent, en effet, et peu sûr de conclure du sens (toujours concret et en quelque sorte physique) d'un radical au sens du mot particulier qui en est dérivé. Siegel admet lui-même qu'*agramire* se rencontre avec un autre sens (n'éveillant pas une idée sensible). En faveur de ce sens : « se saisir de la chose » il cite seulement le passage dont il est question ici. D'ailleurs il affirme sans prouver.

Afin de donner à nos recherches une base suffisante, il est évidemment nécessaire de comparer entre eux les textes dans lesquels on trouve *agramire*. Cette expression est particulière aux sources franques. J'ai trouvé vingt-cinq passages dans lesquels ce mot se rencontre. Dans vingt et un d'entre eux, l'identité d'*agramire* et de *fidem facere* (comp. § 5), ou promesse formelle faite avec emploi de la *festuca*, résulte à n'en pas douter, tantôt du sens général (les passages ont presque tous trait à la promesse *procédurale* d'apporter la preuve), tantôt de l'expression : *per festucam adhrāmirē*. Ces passages sont :

Lois : Lex Chamav. c. 16. — Cap. a. 785 c. 32 a. 809. c. 14. a. 817. c. 14 (Pertz, Legg. I, 50. 156. 212).

Chartes : Bréquigny *Dipl.* II, nr. 418. 424. — Vaissette, *Histoire générale du Languedoc* (nouv. éd., Toulouse, 1840) II, nr. 5. 163. — Pérard, *Recueil de plusieurs pièces curieuses servant à l'hist. de Bourgogne* (Paris, 1664), p. 34 nr. 15, p. 35 nr. 18¹ p. 36, nr. 19, p. 147², p. 149. — Ménard, *Hist. de Nîmes* (Paris, 1750), tome I, preuves, nr. 1. 3.

Formules : de Rozière, nr. 454. 472. 479. 481. 486. 498.

¹ Testimonia remissae n'a pas de sens. Il faut lire : testimonia arremisset, comp. nr. 15 cit.

² Ici aussi le texte est altéré dans Pérard : au lieu de *Vualdricus* il faut lire : *Vuidridum* arramivit (il promet le contreserment). Comp. le passage correspondant dans la charte p. 148 : *Vidridum* stipulavit, et ensuite : *Vuidridum* juravit.

Dans les quatre derniers passages :

Lex Cham. c. 48. — Cap. a. 817. c. 15 (Pertz I, 213).

Bréquigny, *Dipl.* II, nr. 431. — De Roz. nr. 456,

où il est question d'un *hominem adhramire*, on pourrait hésiter sur le sens du mot, bien qu'à mon avis celui de « promettre » (d'amener quelqu'un au tribunal) soit encore le meilleur ¹. En tout cas, il n'est question dans aucun de ces textes d'une saisie de l'*homo* ou de l'affirmation d'un *droit* qu'on aurait sur lui. Écartons même ces quatre passages à cause de leur sens douteux ; il en reste vingt et un qui donnent avec certitude le résultat suivant : *agramire* signifie « promettre » *fidem facere* ².

D'après ce qui précède, ce sens serait donc pour notre passage le seul justifiable par les sources. Or, on peut prouver par le titre même de la Lex Salica qui nous occupe, qu'ici précisément *agramire* n'est pas autre chose que *fidem facere*. La preuve peut être acquise par deux voies différentes. En premier lieu, les phrases par lesquelles commence ce paragraphe : *agramire* per terciā manu et *offerre* per terciā manu s'emploient l'une pour l'autre ; ceci est décisif. La Lex Salica emendata a aussi dans la deuxième phrase : *adhramire*. Siegel (et aussi Waitz) tout en admettant que les deux expressions ont le même sens, se contredit lui-même quand il traduit, là par « saisir », ici par « offrir » ; le sens « d'affirmer solennellement, par serment », que d'autres écrivains trouvent dans *agramire* ne peut se concilier avec ce sens « d'offrir ». *Offerre*, dans la langue de nos sources, ne signifie pas seulement « offrir » en général, mais aussi en particulier « *fidem facere* ». Le passage principal qui fixe le sens de ce mot est :

Ed. Chilp. (Merkel Sal. 37) c. 6 ; — quicumque ad mallum fuerit et in veritatem testimonia non habuerit unde se aeducat et necesse est ut mitium *fidem faciant* et non habuerit simili modo qui pro eum *fidem faciat* ; et ipse in senextra manu *fistucam teneat* et cum dextera *auferat*.

Auferat est ici, comme ailleurs³, pour *offerat* ; voici le

¹ Surtout dans les deuxième et troisième passages cités.

² Zöpfl p. 73 et suiv. donne à ce mot le même sens que nous dans le passage en question, mais les corrections tout arbitraires qu'il se permet en rendent l'explication impossible. Ainsi p. 80 il intercale un « non absolument indispensable. » Comp. Walter § 687 note 3. § 688 note 6.

³ Par ex. Ed. Chilp. c. 7 (Merkel p. 39 lig. 5) ; et *auferat* per tres mallus

sens : s'il ne peut présenter personne qui promette *pour lui* (fidem faciat), il doit lui-même prendre la *festuca* dans la main gauche et promettre avec la droite (*auferat*¹). Ici, *offerre* s'emploie concurremment avec fidem facere, comme dans notre passage avec agramire. Offerre a le même sens dans :

Burg. 45 : Multos in populo nostro et pervicatione causantium² et cupiditatis instinctu ita cognoscimus depravari, ut de rebus incognitis sacramenta plerumque *offerre* non dubitent — testibus, qui ad danda *convenerant*³ sacramenta — testes qui *se promiserant* juraturos —.

Résultat : offerre = fidem facere ; d'ailleurs : agramire = fidem facere ; donc dans le passage en question offerre = agramire. Les deux derniers mots dans Sal. 37 ont le même sens, cela n'est pas douteux, puis qu'ils signifient tous deux fidem facere.

Le sens d'agramire ressort mieux encore de la seconde phrase de Sal. 37, omise plus haut :

Si vero jam *tribus noctibus exactis* qui res suas quaerit eas invenerit, *ille apud quem inveniuntur, ipse — liceat agramire.*

Dans le délai de trois nuits, c'est A (le vindicant), après ce délai, c'est B (le possesseur), qui doit faire l'*agramire*. Que doit *agramire* B ? Siegel, p. 93 et suiv., l'a montré ; il doit, par *fides facta*, promettre de comparaître au tribunal et d'y présenter sa défense (production d'auteur, serment de disculpation, etc.⁴).

ante rachymburgiis (comp. Pactus pro tenore pacis c. 2 : tribus mallis parentibus *offeratur*). — Lex Sal. texte III (dans Pardessus) tit. 37 § 3. Pact. Alam. II, 46. cap. 803 c. 5 (Pertz I, 117). — De même que l'Ed. Chilp. a *auferat* pour *offerat*, de même il a inversement *odierit* pour *audierit*.

¹ Il est difficile de savoir si la main droite était donnée pour le serrement de main (exemples dans Grimm R. A. 138) ou comme par exemple dans le Decr. Tass. IV, 6, pour prendre le ciel à témoin.

² C'est-à-dire « des parties. » Il en résulte que ces *multi* sont précisément les *testes* mentionnés plus bas.

³ Decr. Tass. II porte la suscription : de *collaudatione* etc. Dans le texte il y a : *qualem convenientiam*. Collaudare (et ici aussi convenire) a le même sens que pacisci, spondere, Merkel Legg. III, 461 nr. 22.

⁴ Comp. Sal. 47 : ille, super quem agnoscitur (B) debet *agramire* et — in noctes 40 *placitum faciant*. (Sal. 50, 1 : Si quis alteri *fidem fecerit*, tunc ille cui *fides facta* est in 40 noctes aut quomodo *placitum fecerit quando fidem fecit* etc.). Le *placitum facere*, la « convention » de terme est un élément de l'*agramire* (fidem facere) et non pas comme l'admet Waitz *Sal. R.* 158, incompatible avec lui. — Rib. 33, 4 : (B) de sacramento sibi sep-

Pour B, l'agramire, avec le sens que Siegel lui attribue, est complètement impossible. B ne peut pas saisir la chose, puisqu'elle est déjà en sa possession. L'explication qui ne convient pas à l'agramire de B, n'est pas non plus admissible pour l'agramire de A ; d'après Sal. 37, ce sont les *auteurs* seuls de l'acte qui sont différents, et non pas l'acte en même temps qu'eux. Si l'agramire de B est un *fidem facere*, l'agramire de A en est un aussi¹. Maintenant l'explication de l'expression *per tercia manu* agramire n'offrira plus de difficultés. L'objet de la promesse est d'ordinaire uni à *fidem facere* par la préposition *de*, par *ex*.

Rib. 33, 4 : de sacramento — *fidem faciat*.

Or, dans notre texte *per tercia manu* est pour *de tertia manu*, comme on le voit par des expressions analogues,

Alam. lib. III, 89 : *pignus dederit per* (variante : *pro*) *aliqua re*.

Vaissette *Hist. g. du Lang.*, tome III (Toulouse 1841), preuves nr. 132 : *misit — obsides — per mille solidos*. Comp. aussi Sal. nov. 105 : *de lege potest se obmallare ut hoc non solvat*, nov. 219 : *per lege se defendere potest ut nihil — solvat*. Sal. 52 : *per singulas vices — 3 sol. — ad crescant*².

La *tercia manus* est donc l'objet de la promesse que doit faire le vindicant (A). Le sens de cette expression dans la Lex Salica a été déjà fixé par Siegel, p. 87 et suiv. On voyait avant lui dans

tima manu fidem faciat. — Burg. 83 : *Quicumque res aut mancipium aut quodlibet suum agnoscit, a possidente — fidejussorem idoneum accipiat*.

¹ Le passage suivant du conseil de Pierre de Fontaines vient confirmer, pour la période coutumière, l'opinion suivant laquelle agramire a le sens de « promettre : » Conseil de P. de F., Marnier, 1846, c. XXII, § 5 : *Quant jugement est fausez, et cil ne le puet prover par bataille tel come il l'arrai. Voy. encore Cout. du Beauv. éd. Beugnot 1842 c. XXXIX, 19 : Et s'il (le demandeur) faut à prover par cele voie —, il ne pot pas recouvrer à une des autres voies de proeve, ançois pert tout ce qu'il avoit arraini à prover. — Ibid. XXXIX, 74 : ne ce ne li (au défendeur) grieve pas qu'il failli a prover ce qu'il arraini à prover. — Voy. encore Assises, Kausler, p. 398. — et li doit faire assaver que une bataille est ramie de li homes. — Voy. encore Et. de Saint-Louis, II, c. 26 —. Comp. une étude de M. d'Arbois de Jubainville sur les formes franques (glosses malb.) *chramnae, chramnis* dans les Mémoires de la société de linguistique de Paris, t. II. 1872, p. 40 et suiv. Il n'est pas exact, comme l'avance M. d'Arbois de Jubainville, qu'adechramire signifie *faire un contrat*. — Voy. enfin Brunner *Entstehung der Schwurgerichte*. Berlin 1872 p. 53. (Note du trad.)*

² Du Cange, s. v. *per*, donne plusieurs textes dans lesquels *per* est pour *pro*.

la *tercia manus* « un tiers, dans la main fidèle » duquel on devait mettre en dépôt la chose vindiquée ¹.

Mais Siegel a montré que la *tercia manus* indique la procédure de vindication qui *régulièrement conduit* la chose à une *main tierce*, c'est-à-dire à l'auteur. L'expression de la Lex Salica : *rem in terciam manum mittere* signifie donc, de même que l'*intertiare* de la Lex Ribuarica : « vindiquer la chose, » faire la procédure de tierce main. Le demandeur doit en conséquence « promettre la tierce main » (*per terciā manu agramire*) ; il doit promettre de poursuivre de son côté la procédure de vindication ; l'*Anefang* constitue dans la vindication, comme les *clameurs* (*Gerüfte*) dans la procédure criminelle « le début de l'action ². » Ainsi à l'*agramire* du vindicant répond l'*agramire* du défendeur ; de même que le possesseur (après trois nuits) promet par l'*agramire* d'accomplir les devoirs de procédure qui dérivent pour lui de la litiscontestation, de même A (le demandeur) doit promettre ici de commettre les actes que les règles de la procédure de tierce main lui imposent ³.

Notre texte ne dit pas précisément de quelle nature est cet acte que A doit accomplir. Jusqu'ici, il nous est simplement acquis que le « *sich selbst dritt zur Sache ziehen* » du moyen âge, c'est-à-dire la promesse de prouver, avec deux cojurateurs, sa propriété ou la dépossession furtive de la chose, n'a rien à faire avec le *per terciā manu agramire* ⁴. D'après les lois barbares, ou du moins d'après les lois salique et ripuaire, le vindicant n'est tenu de produire aucune espèce de preuve (comp. § 12). Nous sommes, il est vrai, autorisé à voir un acte *judiciaire* dans la promesse que fait A d'accomplir ce que les règles de la procédure de tierce main lui prescrivent. De même, l'*agramire* de B, c'est-à-dire l'engagement pris de produire son auteur ou

¹ Ainsi Rogge p. 227. Ruepp. 18. Budde 66. 67. Brackenhöft, *Zeitschr. f. d. R.* V, 140, note 28. Cropp, dans *Hudtwalker u. Trummer's Crim. Beiträgen* II, 284. Warnkönig II, 333. — Waitz 156. — Walter §§ 687. 688. Schulte, *Rechtsgesch.* § 153. note 14. — Seul Eichhorn R. g. I. avant Siegel, a trouvé le véritable sens de *in tertiam manum mittere*. Zöpl, *Ewa Cham.* 75, pense que *intertiare* et *in tertiam manum mittere* signifient « affirmer (!), jurer soi troisième (avec deux cojurateurs) que la chose est la *sienne*. » Au contraire voy. Walter § 687 note 6.

² Comp. Homeyer, *Richst.* 444 Göschen, *Goslar. Statuten* 380.

³ J'explique l'accusatif : *res suas p. t. m. agramire* par l'idée de « prétendre » que donne l'ensemble. Comp. le commentaire dans le texte. De même la construction dans Cham. 48 : *tunc liceat seniori suo illum adhramire*. Par son *adhramire*, le senior délivre *illum*, son homo.

⁴ Contre Siegel 46 et Walter § 687.

de fournir sa preuve, introduit véritablement la procédure judiciaire. Le principe de la procédure de vindication peut donc être ainsi formulé : « *avant* la troisième nuit, A conduit la procédure, *après* la troisième nuit c'est B ; de même que l'agramire est fait *par A seul* ou *par B seul*, de même l'un des deux, à l'exclusion de l'autre, est admis à agir *in judicio* ; de même que par l'agramire de B, le vindicant a perdu sa position d'attaque, de même par l'agramire de A le possesseur perd la position de défense : la vindication qui a lieu dans les trois nuits, qui permet à A d'agramire, et dont il s'agit ici, a donc pour caractéristique d'après le passage lui-même, qu'elle est une procédure absolument *unilatérale*.

Outre l'agramire, ainsi que l'indique le commencement de ce paragraphe, il y a une seconde condition à la prise de possession de A, c'est le *solem collocare* qu'il doit faire.

Si — nec offerre per tercia manu voluerit nec *solem secundum legem collocaverit* et ei violenter quod se agnoscere dicit tulisse convincitur — .

Cette partie de la procédure aussi a été diversement comprise jusqu'ici. Waitz traduit : « attendre le jour fixé pour la séance judiciaire, » sans dire quel rapport relie cet acte au reste de la procédure. Siegel 47 (comp. Siegel 54, note 15) explique ainsi *solem collocare* : « fixer un jour auquel la preuve (de la propriété) doit être fournie. »

Contre Waitz il faut rappeler que *solem collocare* signifie simplement « attendre une séance judiciaire ¹. »

Contre Siegel, que son opinion n'est pas justifiée par les sources. Comme il le dit lui-même, *solem collocare* signifie partout « attendre une prestation jusqu'au coucher du soleil » sauf dans ce passage seul où il a un tout autre sens.

Nous pensons que le sens habituel de *solem collocare* convient très bien ici. Nous avons jusqu'à présent dégagé le caractère de cette procédure de vindication : elle est unilatérale : nous voici maintenant au point où sa nature de procédure d'exécution, conséquence de ce caractère, va se manifester. Les §§ 5. 6 ont montré que la procédure *ex fide facta* et *ex re praestita* passe d'un acte judiciaire au *testare* et *solem collocare* extrajudiciaires pour aboutir à la saisie extrajudiciaire. Dans la vindication en

¹ Comp. ci-dessus § 5, page 18, note 6.

question l'*agramire* de A sert de transition à la phase judiciaire. Au commencement de ce paragraphe nous avons établi d'autre part que la procédure se termine par la prise de possession du vindicant, c'est-à-dire par un acte dont le pendant est la saisie extrajudiciaire. Ici, dans le *solem collocare*, nous trouvons suffisamment indiqué dans ses effets l'acte accompli au milieu de l'évolution de la procédure et qui prépare l'exécution; on ne peut attendre une prestation qu'autant qu'une invitation à la fournir a déjà été faite.

Nous pouvons maintenant embrasser d'un coup d'œil le cours entier de la procédure et aussi la relation de ses différentes parties entre elles.

Le vindicant a trouvé sa chose dans le délai de trois nuits. En présence des témoins qui l'ont accompagné dans ses recherches, il manifeste formellement par le *manum mittere super eam* (comp. ci-dessus, § 10) sa volonté ayant la chose pour objet, absolument comme dans le premier *testare* de la procédure d'obligation, le créancier manifeste sa volonté ayant le paiement de la créance pour objet, et dirigée contre la *personne* du débiteur. La réplique du possesseur : j'ai acheté ou échangé la chose ne vaut rien comme *affirmation de fait*;

Rib. 47, 1 : Si quis animal suum — *tertio die* — invenerit, liceat ei *absque intertiato* revocare¹,

mais comme *refus* se posant en face de la *prétention* élevée, elle réalise la condition sous laquelle la procédure de coercition peut commencer. Au point où nous en sommes, il y a lieu à comparaître devant le tribunal. Cette comparution n'est point déterminée ici par une *mannitio ad mallum* faite à l'adversaire, mais par l'*agramire* seul du demandeur; cet acte lui suffit, il peut désormais seul conduire la procédure. Comme le vindicant n'a pas de preuve à fournir, nous sommes autorisé, par analogie avec les §§ 5. 6, à conclure que l'ajournement a pour but d'obtenir du juge la permission qui doit précéder toute exécution extrajudiciaire. Le demandeur attend que son adversaire fasse sa prestation de bon gré, acte lié au *testare*; l'exécution privée termine la procédure.

¹ Les mots *absque intertiato* ont ici leur sens étroit et primitif : « sans que le possesseur puisse s'autoriser d'un tiers, » de l'auteur.

Rib. 47, 1 : liceat ei absque intertatio *revocare*.

Dans tout le cours de la procédure il ne s'agit pas plus de discuter la question de propriété que la question de vol. Le possesseur chez lequel la chose a été trouvée dans le délai de trois nuits, en face de l'*Anefang* rend la chose et paie l'amende sans que le demandeur ait eu besoin de fournir sa preuve. Cependant l'amende de vol ne se distingue pas, comme dans le droit saxon postérieur (Sachsensp. II, 36 § 5) de l'amende d'*Anefang*: les 35 sol. que le possesseur vaincu doit payer, d'après le droit salique, représentent à la fois la peine pécuniaire atteignant le délit et l'amende procédurale atteignant le refus de restituer la chose lors que l'*Anefang* a été fait¹.

La fin de Sal. 37 tout en achevant de mettre ces dispositions en lumière, démontre le *formalisme* de cette procédure : celui qui ne fait pas l'acte exprimé par *offerre per tercia manu*, et ei violenter quod se agnoscere dicit tulisse convincitur, — *sol. 30 culp. jud.* La même amende qui atteint là le possesseur, atteint ici le vindicant². Là, elle est une conséquence de l'emploi régulier de l'acte formel, ici, une conséquence de son emploi abusif³. La disposition que nous trouvons dans le passage cité Sal. 37, correspond à celle que nous connaissons déjà (comp. ci-dessus § 5) dans Sal. 74 :

Si quis debitorem suum — *sine iudice* pignorarare praesumpserit, — 15 sol. culp. jud.

¹ Comp. Sal. 101 : Celui qui dans la procédure contradictoire ne peut pas se disculper de l'accusation de vol paie 35 sol. Il n'y a pas *concurrentement* d'amende de vol (comp. § 12). L'amende se fixe ainsi, lorsque le défendeur ne peut se disculper.

² Les amendes de 30 et 35 sol. s'appliquent souvent l'une pour l'autre, par ex. comp. Sal. 1, 2 et nov. 270 ; Sal. 10, 1 et Sal. 26. 39. 2 nov. 36.

³ L'amende qui atteint le vindicant paraît être à la fois une amende procédurale et une amende *ex delicto*. D'après le droit lombard, le vindicant qui dans une contravindicatio irrégulière a reçu la chose sans preuve (§ 12) doit, en punition, payer neuf fois la valeur de l'objet, si cognitum fuerit quod malum ordine vindicassit, c'est-à-dire l'amende *ex delicto* lombarde, Ed. Roth. 232. Comp. Eichhorn I, 353.

§ 12.

PROCÉDURE CONTRADICTOIRE SANS *contravindicatio*.

Si le propriétaire ne trouve sa chose qu'après le délai de trois nuits, le possesseur est alors admis à faire sa preuve ; il peut se *défendre*, soit en niant, soit en opposant une affirmation positive. C'est là ce qui distingue cette procédure *contradictoire* de la procédure *unilatérale* (§ 11) : la nature de la réplique du défendeur décide de la direction ultérieure de la procédure.

Le vindicant élève une double prétention : l'une vise la restitution de la *chose*, l'autre, le paiement de l'*amende*. Pour se défendre contre la première, la prétention réelle, il faut nécessairement une contreprétention positive, *contravindicatio* (comp. ci-dessus, § 13). La réplique négative : tu n'es pas propriétaire, cet objet ne t'a pas été volé, est sans effet contre la prétention de *propriété*. Le droit du moyen âge permet dans ce cas au vindicant de *prouver* ¹.

Au temps des lois barbares, le demandeur a droit immédiatement à la restitution. Le possesseur qui ne peut pas contre-vindiquer perd la chose purement et simplement.

Burg. 83, 1 : Quicumque res aut mancipium aut quodlibet suum agnoscit, a possidente aut fidejussorem idoneum acci-

¹ Du moins d'après la littérature qui jusqu'ici a paru sur le Sachsenspiegel (par ex. *Ssp.* II, 36 § 4), comp. Eichhorn *R. g.* II, 648 note 6. Planck, *Zeitschr.* X, 246 jusqu'à 251. 273. 274. Delbrück *Zeitschr.* XIV, 222-225. *Dingl. Klage* 40 et suiv. Bruns, *Besitz* 313. *Jahrb.* IV, 24. Homeyer *Richst.* 498. 499. Hänel, 138. 143 et suiv. — Toutefois, dans le domaine du droit saxon, le droit de Magdebourg (voy. les passages ci-dessus § 10 note 21) et probablement aussi tout le droit allemand du Sud s'écarterent du Sachsp. en ceci. D'après eux, le demandeur, *avant* la réplique du défendeur, doit prêter serment en même temps qu'il fait l'*Anefang* (judiciaire) ; s'il n'y a pas de *contravindicatio*, il se met, *sans fournir sa preuve*, en possession de la chose (comp. ci-dessus § 10). Voyez spécialement *Augsbourg* (v. Freyberg, *Samml. deutsch. Rechtsalt.* I p. 60), *Memmingen* (v. Freiberg, *Sammlung histor. Schriften und Urk.* V, p. 250), *Freiburg* § 32 (Gengler *Stadtrecht* 128), *Bamberg* (Zöpfl) XIII, 110, *Mainz*, *Elenchus Waltpodiorum* (Gudenus cod. dipl. II, 498). De même le *Schwsp.* Lassb. 317 (v. 265) n'offre pas de passages parallèles à Sachsensp. II, 36 § 4. De même encore la disposition qui en découle dans *Ruprechtr. Freysing* (v. Maurer) I, 203. — Le droit français des coutumes est, suivant Warnkönig II, 336 conforme au droit allemand du Sud. — Comp. Walter *R. g.* § 688 note 5. Brackenhöft, *Zeitsch. f. deutsch. R.* V. 143. 144 — et surtout Delbrück, *Zeitsch.* XIV, 250.

piat, aut si fidejussorem petitum non accipit, res quas agnoscit praesumendi habeat potestatem.

Le possesseur chez lequel la chose est trouvée doit donc fournir un fidéjusseur ou bien restituer l'objet. La constitution de fidéjusseur répond à l'agramire frank (fidem facere)¹, et se rapporte également à la promesse de prouver, que le possesseur défende sa chose (en produisant son auteur, etc.) ou qu'il la perde. Aussi trouvons-nous dans le passage parallèle de la Lex Rom. Burg. 34, 1 :

Qui res proprias agnoscit, nec est qui ei de manu tollat aut aliquid causaticus opponat², res suas praesumendi habeat potestatem.

La réplique négative du possesseur peut donner à la procédure une autre direction, de manière à détruire l'inculpation de délit. A la prétention (personnelle) à l'amende, il suffit d'opposer l'affirmation : « *Je n'ai pas volé* »³. Le possesseur est alors admis à *agramire*, c'est-à-dire à promettre de se disculper par serment. Cette défense détruit la prétention *réelle*, mais non la prétention *personnelle* contenue dans l'*Anefang* : le possesseur est dépossédé de la chose, mais ne paie point d'amende.

C'est précisément ce cas que traitent les lois barbares. La Lex Ribuaria suppose qu'un possesseur à titre dérivé ne connaît pas son auteur. Il ne peut donc pas contrevindiquer parce que la contrevindication imposerait l'obligation de nommer l'auteur, mais il peut se disculper du vol.

Rib. 33, 4 : Quod si in ipsa hora quando res intertatur (c'est-à-dire immédiatement après la réplique) responderit quod fordronem suum (celui qui le couvre, son auteur) nesciat, tunc in praesente de sacramento et super 14 noctes

¹ Comp. ci-dessus § 5.

² Ce qui veut dire : Si quelqu'un retrouve sa chose, qu'elle ne soit possédée par personne ou que le possesseur ne puisse pas opposer de *contravindicatio*, qu'il s'en ressaisisse purement et simplement. La chose qui n'est pas défendue par la *contravindicatio* est assimilée aux choses sans maître (ci-dessus p. 43 note 3). Dans les deux cas il n'y a pas de partie adverse. Comp. Planck *Zeitschr.* X, 273. Homeyer *Richst.* 499. 500. — Le serment du demandeur mentionné dans Rib. 33, n'est point un moyen de preuve. Comp. ci-dessus § 10.

³ Comp. Bruns, *Besitz* p. 280 et suiv.

adjurare studeat quod auctorem vel casam seu postem jamae auctoris nesciat¹⁾ et ipsam rem sine damno reddat².

Le titre Sal. 101 s'occupe d'un cas analogue. Celui qui veut contrevindiquer en invoquant un titre d'acquisition par voie d'hérédité doit prouver avec trois témoins, quod in alode patris hoc invenisset, et avec trois autres témoins, qualiter pater suis res ipsas invenisset (voy. § 13). *Hoc si fecerit, potest rem interciata vindicare*. S'il ne peut pas,

Si istum non fecerit, mittat tres juratoris (cojurateurs), quod in alode patris hoc invenisset. Si hoc fecerit, se de damno causa eliberat.

Le titre Sal. 101 indique l'amende qu'encourt le possesseur s'il est battu en outre sur le chef personnel de la prétention.

Si hoc (le serment de disculpation) non fecerit, ille qui eas interciaverit suo filtorio sic postea quod lex inter³ docuit, apud quem eas invenit solidos 35 culp. jad.

Il n'est pas facile de comprendre la première moitié de ce passage⁴; il est néanmoins certain que le sens est celui-ci : le défendeur qui ne peut ni contrevindiquer ni se disculper est frappé d'une amende de 35 sol. Nous avons fixé plus haut (§ 11) le sens de cette composition ; elle punit à la fois le vol et le défaut contre l'*Anefang*. La peine correspondante qui atteint le

¹ Comp. *Freiburg. Stadtr.* a. 1120 § 32 (Gengler 128) : Si autem herus, in cujus potestate invenitur, dixerit se in publico foro pro non furato vel praedato ab ignoto sibi emisse, cujus etiam domum ignoret, et hoc juramento confirmaverit, nullam penam subibit.

² De même Ed. Roth. 232, où le vindicant est dispensé de la preuve en termes plus nets encore : — ille qui emit, — si auctorem non habuerit, nec scit de quem comparasset : prebeat sacramentum emptor quia nec fur sit nec colliga furonem, nisi simpliciter cum pretio suo comparasset : et insuper addat in ipso sacramento, si quoquo tempore auctorem invenerit, non negare. Tunc post prestito sacramento reddat cavallum, et sit sibi contemptus.

³ Corrigez : lex exinde. Comp. Sal. 97, 1 : quicquid exinde Lex Salica docuit.

⁴ Il semble qu'il faille séparer les deux membres de phrase, le premier « s'il ne fait pas cela, le vindicant doit alors (payer) suo filtorio, » et l'autre, « et alors le possesseur doit payer une amende de 35 sol. » Le sic postea, « et ensuite » (voy. p. 17 note 3) sépare nettement les deux parties de la phrase. La signification juridique du filtorus salique n'a pas encore été établie d'une manière satisfaisante. Grimm, Préface VII, l'explique par « entouré d'un fil. » Siegel p. 92 note 14 pense que la chose est en sa qualité de « embrouillée » (filtorta) retirée du commerce, et que de plus le titre Sal. 101 a appliqué cette expression au possesseur lui-même.

vindicant, au cas où, par l'emploi de la violence, il dépasse les limites de son droit, est également fixée en matière de procédure contradictoire :

Sal. 61, 2 : Si vero quicumque homo quemlibet rem de super hominem in tercia manu miserit, sed si haec manum violenter tulerit — sol. 30 culp. jud.¹.

Les droits burgonde et lombard contiennent en outre une disposition d'après laquelle le vindicant était frappé d'une amende lorsqu'il était convaincu, après coup, de s'être approprié au moyen de cette procédure, sans contravindicatio, la chose d'autrui².

Il est vraisemblable que ces 30 sol. saliques étaient de même, dans la pensée de la loi, destinés à punir à la fois le délit matériel et le défaut de forme.

Au point où nous en sommes de la procédure contradictoire nous voyons donc le droit matériel se réaliser suivant la forme dans laquelle il doit s'affirmer. La conduite de la procédure ne ferme pas toute issue à l'abus ; une peine est nécessaire pour l'empêcher. La procédure bien conduite au point de vue des formes suffit pour gagner le procès, mais elle ne permet pas aux rapports juridiques *matériels* de se développer. Ici aussi le *bien-fondé* de la prétention du demandeur n'est pas la condition *positive* de l'emploi de cette sorte de procédure ; il en est seulement une condition négative.

§ 13.

PROCÉDURE CONTRADICTOIRE AVEC *contravindicatio*.

Sal. 37 : — Si vero jam tribus noctibus exactis qui res suas quaerit eas invenerit, ille apud quem inveniuntur *si eas emisse aut cambiasse dixerit : ipse liceat agramire*.

Sal. 47 : Si quis servum aut ancillam, caballum vel bovem aut quodlibet pecus super alterum agnoverit, mittat eum in

¹ Comp. Siegel p. 90.

² Ed. Roth. 232 (comp. p. 60 note 2) —. Ille autem qui se proprius dominus dicit esse, sub tali titulum eum tollat, ut *si cognitum fuerit quod malum ordine vindicassit*, et alter certus auctor venerit qui suum facere possit, ipse cavallus *sibi nonum* (peine du vol) ei *reddantur*. Burg. 83, 2 : Si vero *falsus fuerit in agnoscendo*, rem quam male agnovit, et *aliud tantum* (Lex Rom. Burg. 34, 2 : cum *dupli* satisfactione) cogatur exsolvere.

tercia manu ¹ et ille super quem agnoscitur debet agramire et — quanti fuerint qui caballum ipsum aut vendiderunt aut cambiaverunt — omnia intra placitum istum commoneantur, etc.

Celui chez qui l'objet cherché a été trouvé, après le délai de trois nuits, est admis à agramire parce qu'il a prétendu avoir un titre de propriété. La promesse qu'il fait lui impose l'obligation procédurale (et en même temps lui donne le *droit*) de prouver que sa réplique est bien fondée en fait. De même qu'avant le délai de trois nuits B est *exclu* par A de l'agramire, de même après trois nuits c'est A qui est exclu par B ². Nous avons déjà vu dans le § 12 comment, en conséquence de ce principe, le possesseur peut se disculper du *vol*. Le passage cité de la Lex Salica développe le point qui nous occupe ici : après trois nuits le possesseur a le droit, par sa *contravindicatio* ³, d'empêcher aussi la prétention de *propriété* de A de se réaliser immédiatement.

Afin de mieux comprendre l'importance et la nature de la *contravindicatio*, il est bon de s'adresser aux sources du droit postérieur qui présentent sur ce point un plus grand nombre de dispositions que les indications assez sommaires des lois barbares.

Le contrevindiquant doit affirmer qu'il est *propriétaire*. Invoquer tout autre droit sur la chose que celui de propriété ne suffit point pour élever la *contravindicatio* ⁴. Celui qui tient la chose d'un *tiers* à titre de gage ou de prêt doit *répondre* en

¹ C'est-à-dire : qu'il la porte à la tierce main (voy. ci-dessus p. 54 note 1), qu'il vindique la chose, qu'il en fasse l'objet de sa prétention. La Lex Ribuariorum 33, 1 préfère indiquer l'acte dans lequel la volonté de vindiquer arrive à se manifester sensiblement : mittat manum super eam.

² Comp. ci-dessus les §§ 11. 12. L'opinion contraire de Siegel d'après laquelle concurremment avec l'agramire du possesseur, celui qui fait l'anefang *doit* pouvoir promettre de prouver sa propriété (Siegel p. 93. 94) se trouve en contradiction avec Sal 37, et ne peut pas s'appuyer davantage sur Rib. 33, 2. Voyez au surplus ci-dessous page 70 note 2.

³ Ce mot ne se trouve pas dans les sources allemandes; elles parlent seulement (de même que Gajus IV, § 16) du *vindicare* du demandeur ou du défendeur, par ex. Sal. 101 : lorsque le possesseur apporte la preuve de propriété, potest rem intertata vindicare. Comp. Bruns, *Besitz* 287. Dans les coutumes françaises on trouve *aveu* et *contre-aveu*, Warnkönig II, 333.

⁴ Bruns, *Besitz* 311 admet qu'un jus in re aliena est capable de servir de base à la *contravindicatio*; et aussi suivant Planck, *Zeitsch.* X, 251, un droit personnel sur la chose, (comp. Planck. 258. 259).

s'appuyant sur ce fait¹. Il *prouve* le titre par lequel il est venu en possession de la chose (tandis que le titre de propriété dérivée ne se *prouve pas* pour contrevindiquer) et nomme son dominus, son créancier gagiste, son commodant, non pas afin que ce dominus, etc., défende la chose à sa place, comme le ferait l'auteur du contrevindiquant, mais afin qu'il (le possesseur) puisse abandonner la chose *sans* la défendre². Le commodataire le possesseur gagiste ne peut pas contrevindiquer, il ne peut que se disculper du vol³. Quant à l'affirmation : c'est toi, demandeur, qui m'as donné cet objet en gage, elle conduit à la preuve, opposée seulement à l'action *ex contractu*, c'est-à-dire à l'action personnelle; opposée à l'*Anefang*, elle est sans efficacité, elle n'engendre pas le droit de prouver⁴. Dans la procédure allemande le droit sur la chose d'autrui ne peut se faire valoir comme tel et n'est point opposable à toute personne. C'est seulement contre son cocontractant que le possesseur gagiste peut affirmer : *ce n'est*

¹ Sur la différence qui existe entre les deux espèces de défense (*Wehren*, *Einlassung*) voy. Planck, *Zeitsch.* X, p. 262 et suiv. *Beweisurtheil* p. 42. 43. Homeyer, *Richsteig* p. 451.

² De même Homeyer, *ib.* (note précéd.).

³ Ces principes résultent très-nettement de Sachs. III, 5 § 1 : Svat so man enem manne liet oder düt to behaldene openbare, *mach he dat getügen selve dridde, man ne mach ine düve noch roves tien dar an*. Dries over viertennacht sal man aver jenen vore laden vore to stande sin gut, of he wille; ne dut he's nicht, man geweldeget is jenen, die dar up klaget. Richst. Landr. 14 § 1 : But me di tur antwerde umme gut, dat di en ander gedan heft, so spreke din vorspreke sus : her richter, N spreket dat N hebbe desse have eme gedan, des is se noch und *sine nicht*, unde biddet ens ordels, oft he tu rechte vor enes anderen mannes gut *antwerden scole*, dar he enes anderen mannes gut mit vorlisen eddes vorwerken ne moge. So vintme he ne dorve. — Il n'est pas douteux que, sous ce rapport, le créancier gagiste n'ait la même position que le commodataire, comme l'admet Bruns (note 4 p. 62). En effet, ce passage tiré du Richst. Ssp. II, 31 § 3 : Nieman mack verwerken enes anderen mannes gut, of he't under ime hevet est tout à fait général et les passages cités dans la note suiv. placent la preuve (de défense) du créancier gagiste contre l'action du contrat dans l'affirmation suivante : je tiens la chose en gage du demandeur, et non pas dans cette autre : *un tiers* me l'a donnée en gage. Comp. Stobbe, *Zur Geschichte des deutschen Vertragsrecht*, p. 89.

⁴ Ainsi par ex. *Lüb. Recht* (Hach) Cod. II, 157 : Heuet ieman en pant — *kunt denne en ander vnde sprekt dat et eme vorstolen oder ane gherouet si de it an spreket de eses negher to beholdende up den hileghen mit sines sulues hant den de andere to beholdende, mer heuet he en pant dat men nicht duflike oder roues an ne sprekt de dat vnser sic heuet de beholtet mit sineme edhe* —. Le cas dans lequel le gage n'est pas prétendu *ex delicto* (dieblich ou raublich) se rapporte certainement à une action *ex contractu* (commodati ou depositi), comme l'indique clairement *Kulm. Recht* (Leman) V, 5. — Voyez des passages analogues dans Albrecht *Diss.* I, 4 et suiv. II, 10. 11. Stobbe, *Deutsch. Vertragsrecht* p. 90 et suiv.

pas en qualité de commodat ou de dépôt, mais en qualité de gage que je tiens la chose de toi. Son moyen de défense est ici négatif et non positif comme la contravindicatio.

Les *faits* sur lesquels doit s'appuyer la contravindicatio sont les faits générateurs de la propriété, d'où l'on voit que la position du contrevindican est autre que celle du demandeur vindican. Ce dernier ne peut dire que ceci : cet objet est sorti furtivement de ma possession ; le possesseur lui oppose comme fait de contrevindication : j'ai acquis en toute propriété cet objet par achat, production, etc. Il faut démontrer maintenant que ces bases de la contrevindication sont utiles en procédure en leur qualité de *faits générateurs* de propriété, et utiles seulement en cette qualité.

Suivant Delbrück¹, comme l'on sait, la théorie des causes acquisitives de propriété est inconnue au droit germanique ; les Germains auraient connu la propriété, mais non les différents modes d'acquérir cette propriété. Cet écrivain dit, il est vrai², que cette ignorance n'a pas empêché ce droit d'être complet parce que la théorie des modes d'acquisition de la propriété n'existe pas « en droit » mais seulement « *dans la science* du droit ; » ailleurs³ il dit encore qu'en Allemagne, au point de vue objectif, on ne pouvait savoir proprement qui était propriétaire d'une chose ; en d'autres termes, en Allemagne la propriété n'existait pas. Ces deux affirmations, le droit germanique a connu la propriété, mais il n'en a pas connu les modes d'acquisition ne peuvent guère, à mon avis, se concilier. Delbrück n'a d'ailleurs pas pu, avec sa théorie, donner la clef des principes qui régissent, d'après la procédure germanique, l'articulation des faits dans la contrevindication. Pour ce qui est de la vindication du demandeur qui, sous la plume de Delbrück, devient une action née d'un *droit préférable* basé sur une possession plus ancienne⁴,

¹ *Zeitschr. f. deutsch R.* XIV, 210-213. 219 et suiv. *Dingl. Klage* 27 et suiv. Comp. au contraire Stobbe, *Beitr. zur Gesch. des deutsch. R.* 79 note 35.

² *Dingl. Klage* 27.

³ *Zeitschrift.* XIV, 246 : « Si l'on considère le droit du temps, on voit que celui qui jurait n'était pas en état de dire si — dans le vrai sens du mot — il était propriétaire, alors même qu'il avait la parfaite conscience de son droit. » De même *Dingl. Klage*. 74 : « Le droit absolu de propriété, — que nous avons emprunté aux Romains. »

⁴ *Dingl. Klage*. 71 : « La cause juridique de l'action est la propriété du demandeur : depuis les travaux de Bruns, ceci n'est pas douteux. » 73 : « Le caractère absolu de la cause de l'action est tout à fait relégué au second plan. » 74 : « Il y a plus ; elle (l'action) pouvait même être introduite par quelqu'un qui n'affirmait pas être le véritable propriétaire, pourvu

le possesseur est obligé « d'établir une relation entre la possession passée et la possession présente, » afin que s'appuyant sur la « série d'événements » qui relie la possession passée à la possession présente, l'on puisse décider « non pas laquelle des deux parties est propriétaire, mais laquelle peut, avec plus de droit, affirmer par serment sa propriété¹. » Or il est certain que la procédure de vindication germanique ne se propose pas d'établir l'existence de « cette série d'événements. »

Au contraire, la tâche du défendeur consiste précisément à produire une cause d'acquisition qui ne *se rattache en rien* à une possession quelconque du demandeur : la défense du défendeur est surtout basée sur la preuve d'un titre *originnaire* ; le titre dérivé n'est pas prouvé, mais l'auteur est nommé afin que, se supposant au défendeur, il démontre une acquisition *unilatérale* et régulière de propriété.

Primitivement Delbrück pensait (*Zeitschr.* XIV, 220, 221) que, dans ces circonstances, le possesseur, par un privilège tout particulier, était délié de l'obligation « de prouver cette relation avec une possession antérieure, » parce que, disait-il, ici cette relation « a été détruite au profit du possesseur actuel ; » il admet cependant ailleurs (*Dingl. Kl.* 39) qu'en général l'affirmation par le demandeur « d'avoir possédé antérieurement ne peut se soutenir un seul instant » en présence de la preuve du titre originnaire fournie par le possesseur. L'obligation pour le défendeur de prouver cette « relation » n'existerait donc qu'à la condition inadmissible de tenir pour vraie, par le seul fait de son articulation, l'affirmation du demandeur : cet objet m'a été volé (d'après Delbrück : j'ai possédé antérieurement).

Beaucoup plus près de la vérité que l'opinion de Delbrück serait celle d'après laquelle le défendeur, en produisant son titre (originnaire) chercherait à opposer une contre-preuve à l'affirmation du demandeur ; la preuve : j'ai élevé cette chose dans mon étable, serait donc principalement dirigée contre l'inculpation de vol enveloppée dans les faits articulés par le demandeur. Bruns² a déjà combattu avec raison cette opinion. Il prouve que, lorsqu'il s'est fait justice lui-même (*selbsthülfe*), le possesseur, tout en avouant qu'il a dépouillé l'adversaire (*raublichen Verlust*) peut cependant conserver sa *contravindicatio*, fondée sur son titre de

qu'il fût convaincu d'être plus fondé que le défendeur à posséder la chose. » De même encore *Zeitschr.* XIV, 241 et suiv. 260 et suiv.

¹ *Zeitschr.* XIV, 20. De même *Dingl. Kl.* 39.

² *Besitz* p. 295 et suiv. *Comp. Jahrb.* IV, 25.

propriété. Ajoutons encore que, lorsqu'il s'agit d'objets trouvés ou enlevés de force à des voleurs ou à des pillards, le défendeur, bien qu'avouant le fait articulé dans la demande, peut cependant contrevindiquer avec succès l'objet pour partie, si d'ailleurs six semaines se sont écoulées depuis que l'invention etc... a été portée à la connaissance publique dans les formes prescrites (et si le demandeur a son domicile dans une autre circonscription judiciaire¹). D'ailleurs la *contravindicatio* est encore un moyen de défense admis contre l'action née d'un contrat². Ici donc la preuve du titre dérivé devrait suffire pour anéantir le fait articulé dans l'action : celui qui a acheté une chose d'un tiers ne peut pas l'avoir acquise du demandeur par voie de commodat. Or le titre dérivé se prouve tout aussi peu dans ce cas que dans le cas d'*Anefang*; la saisie doit être établie pour en pouvoir déduire une acquisition originaire, parce que le titre dérivé seul ne suffit pas à prouver la *propriété*. Ce même principe nous fait comprendre pourquoi dans l'action d'*Anefang*, l'affirmation : je tiens cet objet de toi à titre de gage, ne *peut* pas se prouver, pourquoi enfin cet autre principe « la main garantit la main (*Hand wahre Hand*), » lorsque le défendeur par exemple invoque un garant qui tient l'objet du demandeur à titre de commodat, n'est d'aucune utilité dans la contrevindication³.

Il résulte de tout ceci que les faits articulés par le possesseur contrevindiquant ne répondent point aux faits délictueux articulés par le demandeur; ils servent seulement en leur qualité de causes acquisitives de propriété. La production de ces faits ne constitue point une réponse à l'action⁴, elle a pour but unique de donner une base à la prétention du défendeur. A ce point de vue aussi, la *contravindicatio* n'est pas un simple moyen de défense, c'est encore un moyen direct d'attaque.

¹ *Sachsp.* II, 37. *Richst. Landr.* 12. 15.

² *Sachsp.* I, 15 § 1. *Richst.* 16.

³ Planck, *Zeitsch.* X, p. 265-267 démontre que le possesseur n'a pas ici à contrevindiquer, mais à se défendre.

Comp. aussi Delbrück, *Dingl. Kl.* p. 45; s'il combat Planck c'est qu'il ne l'a pas compris. — Voy. encore Gaupp, *Zeitsch. f. deutsch. R.* I, 135-140. Brackenhöft, *ibid.* V, p. 157-162. Göschel *Gosl. stat.* 500. Hänel 199.

⁴ C'est dans ce sens (voyez p. 63 note 4) qu'il faut entendre l'affirmation opposée à l'action née d'un contrat : tu m'as donné cet objet en gage. L'action d'*Anfang* et l'action *ex contractu* se distinguent encore matériellement l'une de l'autre par ce signe que dans la première il ne suffit pas au défendeur de nier, de quelque manière que ce soit, — cette négation eût-elle les apparences d'une affirmation — la cause de l'action du demandeur pour être admis à la preuve, il lui faut encore opposer des exceptions pétitoires.

De l'examen, dans les deux lois franques, des faits servant à établir la contrevindication va résulter pour nous la conviction que la doctrine de l'ancien droit en cette matière était la même.

1) *Le possesseur prétend une acquisition à titre originaire*, par exemple il dit qu'il a *produit* ou *fabriqué* la chose (comp. Baj. 16, 11. 14). Il est admis à prouver ce titre par trois témoins¹. Ce passage de la loi des Bavares est le seul à indiquer expressément qu'en dehors de l'acte de la production etc., il faille encore affirmer et prouver qu'on est propriétaire de la mère du jeune ou de la matière première. Bruns² indique au contraire une disposition du droit suédois qui n'impose pas cette obligation au défendeur; le droit frank semble aussi limiter la preuve du possesseur à la *forme* de l'acquisition de la possession (ainsi : *qualiter* — *res ipsas invenisset*).

Nous ne pouvons cependant adopter l'opinion de Eichhorn³, d'après laquelle les lois franques n'admettent pas la recherche de l'existence du droit de propriété sur la mère du jeune ou sur la matière première. Le droit saxon postérieur qui n'impose également au défendeur que la preuve *he hebbe't geworcht laten, he hebbe't in sime stalle getogen* (Sachsp. II, 36 § 3) nous apprend que le demandeur pouvait répliquer *dat de wulle dar it af gewracht si eme vorstolen were* (Richst. Landr. 17 § 3). Les divergences des lois barbares entre elles seraient donc purement procédurales, n'atteignant en rien les principes du droit privé; il serait difficile alors d'admettre l'opinion de Bruns⁴ : lorsque la question du droit de propriété sur la matière première etc., ne s'agit pas, le possesseur s'attribue « un droit de si peu de consistance, » que ce droit ne mérite pas le nom de propriété. Le principe d'après lequel le *défendeur, au procès* n'a besoin que de prouver le fait de production, de fabrication, ne contient *pas* cet autre : au point de vue du droit *privé* il est indifférent pour l'acquisition du droit de propriété sur le produit d'être propriétaire ou non de la matière première etc. Ces lois ont ceci de commun, qu'invoquant son titre originaire, le possesseur prétend à la *propriété* et non pas simplement à la possession légitime formellement acquise.

¹ Argument tiré de Sal. 101 : l'héritier prouve avec trois témoins *qualiter pater suus res ipsas invenisset*. Il s'agit ici d'une acquisition à titre originaire comme on le voit par le sens général. Voy. ci-dessous à la fin de ce paragraphe.

² *Besitz* p. 293.

³ *R. G. I*, 350.

⁴ *Besitz* p. 293-294.

2) *Le possesseur invoque un auteur*. Un certain délai lui est donné pour le produire au tribunal¹. Ce délai est d'après le droit salique (Sal. 47) de 40 ou de 80 nuits, selon que le *vindicant* et le possesseur demeurent de ce côté de la *Leye* et de la *forêt Charbonnière* ou de l'autre côté de ces limites de l'ancien pays salique; d'après le droit ripuaire (Rib. 33, 1), 14, 40, 80 nuits, selon que l'auteur demeure infra ducatum, foris ducatum ou extra regnum². De plus, ici comme ailleurs, les délais sont plus ou moins longs suivant la *naissance*. L'homme demi-libre n'a que la moitié du délai qui est laissé à l'homme libre; ainsi par exemple lorsqu'on vindique un esclave dont un tiers a fait, par affranchissement, un *tabularius*.

Rib. 58, 8 : Et si tabularius est vel regius seu Romānus homo qui hoc facit, *super septem noctes*, si Francus, *super quatuordecim* de manu in manum ambulare debet, quamvis multae venditiones ex eo (sous-ent. servo) factae fuissent, usque dum ad eam manum veniat, quae eum ingenuum dimisit³.

Le moyen qu'emploie le possesseur pour produire son auteur est la *mannitio*, c'est-à-dire l'invitation formelle faite à l'auteur d'avoir à comparaître au tribunal pour fournir sa garantie⁴. *Si l'auteur fait défaut, il est réputé voleur*,

Sal. 47 : Ille qui non venerit — ille erit latro illius qui agnoscit.

¹ On connaît la divergence sur ce point des droits saxon et lombard (comp. Eichhorn I, 353) : d'après ce dernier le demandeur doit *suivre* le défendeur chez l'auteur. Le Schwabensp. Lassb. 317 (W. 265) s'accorde avec le droit frank.

² Comp. Siegel p. 92 note 13.

³ Voici la traduction de ce passage : « Lorsque le défendeur est un homo tabularius (hoc facit, c'est-à-dire a affranchi l'esclave; le possesseur est quelquefois désigné comme auteur du délit), l'auteur doit être produit dans un délai de sept nuits, autrement (s'il s'agit d'un Ripuaire libre) dans un délai de quatorze nuits. » Sur les homines tabularii, regii etc. voy. Roth, *Feudalität und Unterthanenverband* p. 289 et suiv. — Davoud-Oghlou, *Histoire de la législation des anciens Germains* I, 608 donne de ce passage une explication qui, pour sa singularité, mérite d'être citée ici : celui qui a affranchi le servus alienus doit se mettre à sa place et passer, par voie de vente, de main en main pendant 7 ou 14 nuits jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un qui l'affranchisse. Comp. le jugement que Stobbe, *Geschichte der Rechtsquellen* I, 13 note 1 porte sur l'ouvrage de Davoud-Oghlou.

⁴ Sal. 47 : unusquisque cum negociatoribus alter alterum *admoneat*. Rib. 33, 2 : conjuret quod eum (sous-ent. auctorem) ibidem *legibus mannitum habuisset*.

Le voleur est trouvé. Le vindicant a *droit*; le possesseur lui rend l'objet et l'auteur défaillant doit lui payer l'amende. Au tribunal, le possesseur constate seulement, en premier lieu que le défaillant est vraiment son auteur, en second lieu qu'il l'a invité à comparaître. La Lex Salica tit. 47 exige pour chacun de ces deux faits une preuve par trois témoins; la loi ripuaire tit. 33, 2 n'exige qu'un seul serment avec six témoins portant sur les deux faits à la fois.

Pour que le vindicant puisse recevoir l'amende qui lui est due, il lui faut encore *ostendere auctorem*, ce qu'il n'a pu faire cette première fois au tribunal, puisque l'auteur est défaillant. La Lex Ribuaria prescrit dans ce but l'accomplissement d'un acte extrajudiciaire, mais devant témoins. Dans le délai fixé, le possesseur doit être remboursé par l'auteur du prix de vente, en présence de témoins, afin de pouvoir — de même qu'ailleurs judiciairement¹, de même ici, extrajudiciairement et *probabiliter*, c'est-à-dire de façon à enlever à l'auteur la possibilité de nier plus tard², — désigner l'auteur au vindicant.

Rib. 33, 2 : Sic ei (au possesseur) placitum super 14 seu super 40 vel 80 noctes detur³, ut cinewerduniam⁴ suam in

¹ Rib. 72, 6 : in praesentia iudicis auctorem suum *ostendere* debet.

² Rib. 41, 2 : Si quis a contubernio *probabiliter* ligatus super res alienas fuerit, *eum ad excusationem non permittimus*.

³ Pour recevoir le paiement et pour présenter définitivement l'auteur, le défendeur a donc encore un délai semblable à celui qui lui est accordé en premier lieu pour produire l'auteur au tribunal.

⁴ Siegel a présenté de nouveau l'explication de cinewerdunia = pretium p. 254. 255 contre Grimm, préface de la Lex Sal. LXXXVII et suiv. — A mon avis, il se trompe en ce sens que pour lui, cinewerdunia désigne la valeur de l'objet et non le prix de vente. Or le titre Rib. 72, 6 dit : solidum unum de cinewerdunia. 72, 7 quantum eo tempore adpretiatum fuerit, sic de cinewerdunia restituat. Dans les deux cas, (l'animal est mort ou endommagé) l'acheteur doit donc recevoir une *partie* de la cinewerdunia. Cette partie est égale à la valeur (actuelle) de l'objet; il faut donc que la cinewerdunia soit autre chose, c'est-à-dire le prix de vente, eod. 72, 7 : Si autem sanum vel immaculatum restituerit, tunc omne pretium suum recipiat. De même notre passage : cinewerduniam suam recipiat. Comp. Baj. 16, 12 : pretium reddat. Ed. Roth. 231 : reddat precium tantum quantum in diae illa quando eam tradedit accipit. — D'après le droit du moyen âge, l'auteur, en cas d'éviction, paie le *prix* et non l'*intérêt*, par ex. Sachsensp. I, 9, § 5. Gosl. Stat. (Göschchen) 28, 4 lignes 18-25. Rechtsb. nach Dist. I, 46, 12. Comp. Stobbe, *Zur Geschichte des deutschen Vertragsrechts* 32. Au contraire Lewis, *Succession des Erben in die Obligation des Erblassers*, p. 129, 130. — L'étymologie de cinewerdunia est du reste assez obscure encore. L'explication de Ruepp (p. 30 note 82) : du belge Zyn être et de l'allemand « Werdung, Werth valeur » empruntée à Eccard, Lex. Sal. p. 216 (Budde p. 89 note 1), n'est pas satisfaisante.

praesentia testium recipiat, ut et¹ qui rem suam intertavit, probabiliter ostendat.

Maintenant le possesseur a fait ce qui était nécessaire pour détourner de sa personne sur celle de l'auteur l'inculpation de vol :

et tunc ipse de furto securus sit et ille qui intertavit, *furtum* et delaturam *ab eo requirat, qui solvere coepit* ².

Si l'auteur comparait, il a à répondre à l'affirmation du possesseur : tu es celui de qui je tiens cet objet. S'il nie et qu'il ne puisse être convaincu de sa position d'auteur³, le possesseur lui-même est réputé voleur ; l'adversaire lui réclame et la chose et l'amende⁴.

Si l'auteur avoue, — ou bien l'auteur de l'auteur, etc., ainsi de suite jusqu'à l'auteur que personne ne couvre — il est l'homme qui, puisque la chose est venue unilatéralement en sa possession, ou bien l'a volée, ou bien en a acquis la propriété à titre origi-

¹ Herold et Baluze lisent *ei* (sous-ent. au vindicant). Cependant le et des manuscrits ne présente pas de difficultés. Il faut suppléer *ei* par ex. dans Alam. Car 5, 1 : *ter novempliciter ista omnia* (sous-ent. *ei*) *cujus res fuerunt componi debent : ecclesiae vero* —. Cap. 803 c. 12 (Pertz I, 123) : *Nullus fidelitatem quam promissam habet domno imperatori infrangat ; aut* (sous-ent. *ei*) *qui infractam habet non consentiat.*

² Par ce fait que le vindicant prend à partie l'auteur en qualité de celui qui solvere coepit, nous voyons se justifier notre manière de comprendre ce passage. — Je ne puis admettre l'opinion de Siegel p. 93. 94. 255. 258, d'après laquelle le second délai de 14, 40, 80 nuits est donné à l'auteur pour comparaître au tribunal. *Ei placitum detur* se rapporte sans doute au possesseur qui dans la phrase précédente (Rib. 33, 1) est le sujet, et le délai est accordé, comme l'indique notre passage : *ut cine-werduonia recipiat in praesentia testium*, c'est-à-dire *extrajudiciairement*. On ne peut admettre davantage que l'auteur compareisse (après la deuxième invitation) et qu'alors le vindicant doive prouver sa propriété (probabiliter ostendat), comme le dit Siegel. Comp. ci-dessus p. 62 note 2.

³ Il semble que d'après le droit antérieur la preuve par témoins fût admissible en la présence comme en l'absence (voyez ci-dessus) de l'auteur. D'après le droit postérieur, cap. in leg. Rib. mitt. a. 803 c. 8 (Pertz. I, 118) la difficulté se tranche au moyen de l'ordalie du duel ou de la croix dans laquelle il ne faut point voir avec Siegel p. 256 note 9 un moyen d'attaquer une preuve testimoniale fournie, mais un moyen d'en tenir lieu, comme l'indique le texte : *si auctor venerit, et rem intertiam recipere renuerit, campo vel cruce contendatur.*

⁴ Rib. 33, 3 : *Quod si auctor suus venerit et rem intertiam recipere noluerit, tunc ille super quem intertiata est, capitale et delaturam atque furtum solvere studeat.* — D'après le Sachsensp. ici aussi (comp. ci-dessus p. 58 note 1) le vindicant ne vient pas immédiatement à la chose, mais à la preuve Sachs. II, 36 § 7 : *Selve dridde sal he sik dar to tien de't anevanget hevet, of jeme burst wirt an deme geweren.*

naire. Selon ce qu'il répondra, le cours de la procédure prendra telle direction ou telle autre : s'il affirme un titre originaire, il doit contrevindiquer et fournir sa preuve ; s'il avoue le vol, il doit rendre l'objet, payer l'amende au demandeur et rembourser le prix de vente à son acheteur.

Ainsi la contrevindication fondée sur un titre dérivé tend principalement à opposer au demandeur une cause originaire d'acquisition¹. Le possesseur n'a pas, comme de nos jours, à prouver *la tradition par le propriétaire*; il doit produire l'auteur afin que ce dernier déclare s'il est propriétaire ou non. Le titre dérivé ne sert pas à contrevindiquer, mais vis-à-vis de l'auteur seulement il sert de preuve pour convaincre le défaillant de vol, celui qui se présente de l'obligation de garantir. Nous trouvons la justification de cette manière d'employer le titre dérivé dans la double direction de la vindication vers la chose et vers l'amende : le demandeur exige du possesseur dérivé qu'il lui restitue sa chose et que de plus il déclare être le voleur. La production d'auteur se faisait *formellement* en lui livrant l'objet vindiqué en présence du tribunal²; l'acceptant, par le seul fait de la réception volontaire de l'objet, manifeste sa qualité d'auteur³. Si une série d'auteurs comparaissent, l'objet passe de main en main, de manu in manum ambulare debet, usque dum ad eam manum veniat quae eum (sous-ent. hominem) illicito ordine vendidit vel furavit (Rib. 72, 1), ou usque dum ad eam manum veniat quae eum ingenuum dimisit (Rib. 58, 8). L'objet suit en sens inverse le chemin qu'il avait suivi jusqu'ici; le dernier individu de la série qui ne peut plus renvoyer la chose à personne doit en prendre la défense ou expier le vol⁴.

¹ C'est la défense à laquelle *Sachsp. III*, 4 § 1 fait allusion : l'acquisition dérivée par le demandeur ne se trouve pas dans les lois barbares et il semble que le *Sachsp.* n'ait pas en vue l'action d'*Anefang* mais l'action née d'un contrat : *Sve so weder eschet, dat he vergeven oder verkoft hevet, et ensuite : of en ander man dat gut under ime anevangel.* passage dans lequel l'opposition est marquée comme dans le passage cité ci-dessus, note 8 emprunté au droit de Lübeck.

² D'après le droit postérieur il y a lieu ici à un nouvel *Anfang* à faire par le vindicant, par ex. *Goslar. statut.* (Göschén) 100, lignes 2 et suiv. : *Bringhet en senne weren an gude dat ime gheanevanghet is, so anevanghet men dat anderwarve unde dritte warve unde also lange bente dat up dene kome de dat van ersten — in sinem stalle ghetoghen hebbe.*

³ Ce qui explique pourquoi l'on peut dire de l'auteur qui nie sa qualité : si rem interciatam *recipere noluerit*, Rib. 33, 3 cap. 803 c. 8 (Pertz I, 118). Comp. Rib. 72, 6 : *Quod si auctor receperit* —.

⁴ Si un homo interticiatus est mort par cas fortuit (casus) la *retorta* prise sur sa fosse ou si c'est un animal, sa peau et sa tête peuvent tenir lieu de l'objet, Rib. 72, 1, 6. Comp. Siegel § 37 note 2. 3. — Même forme

3) *Le possesseur a hérité de la chose.* Le point de vue auquel se place ici le droit germanique est caractéristique en ce que l'acquisition par voie d'hérédité est considérée et introduite comme titre de propriété. L'héritier romain a la propriété du *de cuius*, il ne tient pas *sa* propriété du *de cuius* : l'héritier romain occupe la *place* du defunctus, l'héritier germanique occupe un échelon *après* lui : le droit d'hérédité romain donne lieu à une succession *universelle*, le droit d'hérédité germanique donne lieu à une succession *particulière*¹. Nous voyons ici ces différences fondamentales dans les principes de droit privé exercer leur influence en procédure.

L'héritier germanique qui prétend à un droit de propriété en se fondant sur une cause originaire d'acquisition du côté de son auteur doit prouver deux choses :

Sal. 101 : debet ille, super quem interciatur, tres testimonia mittere quod in alode patris hoc invenisset, et altera trea testimonia, qualiter pater suus res ipsas invenisset.

Ce qui veut dire que l'héritier doit prouver premièrement *son* titre, et deuxièmement le titre de son *auteur*. Pour ce dernier il s'agit d'une acquisition originaire puisqu'il n'est pas question dans la loi de remonter à un auteur du *de cuius*. Encore bien que ce *de cuius* ait eu un titre originaire, le titre de l'héritier n'en est pas moins dérivé, puisque ce n'est pas celui de son auteur qu'il a, mais le *sien* propre, l'invenire in alode patris. Comme en matière d'acquisition dérivée entre-vifs, ici, en matière d'acquisition par voie d'hérédité, la *contravindicatio* ne peut se poursuivre en se fondant sur le simple titre du possesseur. De même que l'acheteur invoque son auteur, de même l'héritier invoque son *de cuius*, avec cette différence que là l'auteur est

quand il s'agit de fournir la preuve matérielle de la perte fortuite d'une chose donnée par contrat (Sachsensp. III, 5, § 5. Budde, *Zeitschr. f. deutsch. R.* IX, 418. Stobbe, *Vertragsr.* p. 258). Comp. Rib. 72, 5 : l'homo commendatus vel fugitivus doit être enterré *cum retorta* (la saisie de l'homo fugitivus entraîne, comme le contrat, l'obligation de le restituer, ci-dessus p. 40 note 3). Baj. 15, 1 : que le commodataire jure que l'animal a péri sans qu'il y ait de sa faute *et reddat corium*. Cet appendice n'existe pas dans l'Antiqua wisigothique 278 (de même Wis. V, 5, 1).

¹ Lewis, *Die Succession des Erben in die Obligationen des Erblassers nach deutschem Recht*, Berlin 1864, cherche, contre Stobbe, *Ueber das Eintreten des Erben in die obligatorischen Verhältnisse des Erblassers nach deutschem Recht* (Bekker u. Muther, *Jahrb.* v. 293 et suiv.) à dégager dans le droit allemand, l'idée de succession à titre universel, mais à ce qu'il semble, il n'a pas réussi.

produit et qu'ici le de cujus est représenté dans la preuve par l'héritier.

L'opinion dominante jusqu'ici ¹ traite l'héritier comme un acquéreur originaire. La ressemblance entre eux est toute négative en ce sens que ni l'un ni l'autre ne peut produire un auteur. La nécessité où se trouve l'héritier germanique de prouver deux titres le distingue aussi nettement de l'acquéreur originaire que du successeur universel du droit romain.

§ 14.

CONCLUSION.

Ce n'est pas sans raison qu'entre toutes les parties de la procédure germanique, la vindication mobilière a été l'objet d'une attention et d'une étude toutes particulières. Au point de vue de la procédure et du droit privé elle présente les phénomènes les plus intéressants à étudier.

Tout d'abord la procédure se distingue par la double face de la prétention qui s'y affirme. D'ailleurs, au délit est réservée une procédure spéciale, la procédure judiciaire ; les intérêts de pur droit privé trouvent, comme nous l'avons vu, leur satisfaction au moyen de la procédure d'exécution. Ici délit et propriété, par leur combinaison, donnent naissance à une procédure tantôt d'exécution tantôt contradictoire (judiciaire) suivant que domine l'un ou l'autre de ces deux éléments.

La vindication d'exécution est essentiellement un mode de prise de *possession*, une forme suivant laquelle le *droit de propriété* s'exerce et se réalise. Les 35 sol., que le possesseur évincé paye sont proprement l'amende d'*Anefang* qui punit le refus de *restituer* et accessoirement aussi la peine frappant le vol qui a pu s'ajouter à ce refus. Nous avons vu, d'un autre côté, que ce qui caractérise essentiellement la vindication contradictoire c'est qu'elle confond les chefs de délit et de propriété. Le propriétaire demandeur s'appuie sur la commission d'un vol pour fonder sa prétention réelle ; le possesseur oppose à cette

¹ Comp. par ex. Eichhorn R. G. I, p. 350, Bruns. *Besitz* p. 291 et suiv. Siegel, p. 196 note 9, induit de la disposition du titre Sal. 101, qui concerne l'héritier, l'obligation de prouver pour l'acquéreur originaire.

prétention du demandeur un fait acquisitif de propriété à la fois pour conserver la chose et se décharger de l'amende. En conséquence de cette combinaison de la prétention de délit et de la prétention réelle, la vindication mobilière fait, croyons-nous, déjà au temps de la Lex Salica, partie de la procédure contradictoire à laquelle elle doit la persistance de ses formes, ce qui la distingue comme l'action *ex delicto*, de la procédure d'exécution.

D'un autre côté la vindication contradictoire ne se distingue pas moins nettement de l'action contradictoire *ex delicto*. Elle occupe une position correspondante à sa double nature, intermédiaire entre la procédure judiciaire et la procédure d'exécution.

De même que l'action *ex delicto*, la vindication contradictoire se déroule suivant deux phases distinctes. La première est représentée par la prétention et la contreprétention, la seconde par la procédure de preuves. Ce qui les distingue l'une de l'autre, c'est que dans la vindication contradictoire il n'y a pas de *jugement de preuve* (*Beweisurtheil*). Tout le premier acte du procès est extrajudiciaire. En même temps qu'il saisit l'objet, le demandeur dit : cet objet est à moi et m'a été volé ; le défendeur répond : j'ai acheté cet objet, etc ¹.

L'affirmation et la contre-affirmation sont immédiatement suivies de la promesse de fournir la preuve faite par le possesseur ², laquelle, dans l'action *ex delicto*, prend le caractère de promesse d'exécuter le jugement. Ce n'est que lors de la conduite de la preuve que la procédure devient judiciaire. En résumé :

¹ Rib, 33, 1 : Si quis rem suam cognoverit, mittat manum super eam. Et si ille, super quem intertiatur, tertiam manum quaerat, tunc in praesente ambo conjurare debent cum dextera armata, et cum sinistra rem teneant. Unus juret quod in propriam rem manum mittat, et alius juret, quod ad eam manum trahat, qui ei ipsam rem dedit. L'affirmation et la contre-affirmation sont contenues ou du moins indiquées dans la première phrase et dans la première moitié de la seconde. Elles sont suivies immédiatement de la corroboration sacramentelle de sa prétention par le demandeur (comp. ci-dessus p. 47 et suiv.) et de la promesse sacramentelle aussi, faite par le défendeur de produire son auteur. Ce dernier serment (promissoire voy. note 2 et p. 75 n. 1) sert de base à la procédure judiciaire qui va suivre : et — super quatuordecim noctes — ad regis stappum vel ad eum locum ubi mallus est, auctorem suum in praesente habeat.

² La promesse de produire l'auteur (voy. note 1) équivaut à la promesse de fournir la preuve. Si cette dernière n'est pas faite, le possesseur est dans la position d'une partie qui ne se défend pas. Burg. 83, 1. Lex Rom. Burg. 34, 1 (ci-dessus § 12).

procédure *sans jugement*, mais avec *preuve* et d'une nature telle qu'elle porte sur l'existence ou la non-existence des *faits générateurs du droit*. La réponse du défendeur dans la procédure de vindication contradictoire n'a pas, comme dans la procédure d'exécution, le caractère d'un *refus* opposé à la *prétention* du demandeur, mais d'une *négation*, ou d'une contreprétention positive *appuyée sur un fait* se proposant d'anéantir l'action introduite par l'adversaire.

La promesse de preuve de la vindication contradictoire a cependant dans cette procédure précisément la même vertu que le jugement de preuve dans l'action *ex delicto*. Elle fixe l'obligation procédurale qui résulte pour le possesseur de son engagement dans le procès et en même temps la condition dont l'existence assurera sa victoire, dont la défaillance assurera celle de l'adversaire. Le *aut — aut* strict du jugement de preuve se retrouve aussi dans cette promesse de preuve. Le possesseur doit ou bien accomplir la prestation procédurale promise¹ ou bien satisfaire le demandeur. Celui qui, après s'être engagé à produire son auteur, voit qu'il ne peut pas trouver son vendeur, perd la chose et paye l'amende, *in ipsa hora quando intertatur*; il doit répondre, *quod fordronem suum nesciat* (Rib, 33, 4) pour arriver au serment de disculpation et par suite à se décharger de l'amende.

Nous avons jusqu'ici passé sous silence un cas dans lequel la rigueur de ce principe se dégage de la façon la plus nette. Lors de la production de l'auteur la présence de l'objet au tribunal est nécessaire (voy. ci-dessus § 13). L'auteur a donc l'occasion de voir l'objet et de manifester sa qualité en l'acceptant ou ne l'acceptant pas. Si la chose a péri par cas fortuit, la *retorta* de la fosse de l'homme, la peau et la tête de l'animal peuvent remplacer la chose elle-même (voy. p. 71 note 4). Il se pourrait aussi

¹ Le moyen employé pour promettre cette prestation est ici, comme dans la promesse d'exécuter le jugement, la *fides facta* (comp. ci-dessus p. 52 note 4); d'après le titre Rib. 33, 1 (p. 74 note 1) il n'y a que la production de l'auteur qui soit promise par serment. Comp. Sachsensp. II, 36 § 5: *he mut aver sveren, dat he't tie to rechter tücht*. Sal 47 prescrit aussi pour ce cas l'agramire. — La *fides facta* et le serment s'emploient du reste l'un pour l'autre. Voyez dans Merkel Legg. III, 324 note 30 les exemples tirés du droit bavarois. En Souabe on avait coutume d'exiger des témoins la *fides facta* outre le serment (constitution de cautions) afin d'être sûr de la vérité de leurs dépositions. Comp. Neugart, *Cod. dipl. Alam.* nr. 595 et les formules souabes de Roz. 474-478. — Pendant le moyen âge la garantie en cas de vente était promise soit par serment soit par fidéjusseurs, Walter R. G. § 558 notes 12, 13.

que la chose eût disparu sans laisser de traces ; par exemple l'esclave entiercé s'enfuit avant la séance judiciaire ou bien l'animal vindiqué est volé. Dans les deux cas l'accomplissement de l'obligation procédurale est devenu impossible par cas fortuit. Si on applique le principe dans toute sa rigueur, le possesseur doit rendre la chose et payer l'amende.

C'est précisément ce que prescrit la Lex Ribuaria. Le possesseur de l'homme obtient encore un délai pour retrouver le fugitif. Si ce délai s'écoule sans succès, le défendeur est obligé de payer purement et simplement capitale et delatura seu furto vel legis beneficio¹. Si c'est un animal vindiqué qui a été volé, il n'y a pas même de délai accordé,

Rib. 72, 8 : Quod si furto (s.-ent. animal) ablatum fuerit, tunc ille, super quem intertatum fuerit, capitale et delatura cum furto culpabilis iudicetur².)

Le meilleur commentaire de ce texte est fourni par le capitulaire de Charlemagne destiné à en modifier les dispositions.

Cap. in leg. Rib. mitt. c. 13 (Pertz I. 118) : Si interciata res furtu ablatum fuerit, *liceat ei*, super quem res interciata fuerit, *sacramentum se excusare de furtu*, nec suae voluntatis aut conscientia fuisse quod ablatum est, et *aliud tantum sine damno restituat*.

Cette loi était nécessaire pour permettre de se disculper du vol dans le cas où la production d'auteur avait été promise ; le possesseur est admis à se défendre seul contre la prétention personnelle, bien que lui-même ait élevé la *contravindicatio*. Il perd la chose purement et simplement, comme tout possesseur qui ne peut pas contrevindiquer (la chose ayant péri il faut ici donner un aliud tantum, le capitale) ; dans ce fait qu'en se servant d'un moyen de défense qu'il n'a pas promis d'employer il se décharge de l'amende, dans ce fait qu'il perd seulement la moitié

¹ Rib. 72, 2.

² L'explication fournie par Siegel p. 256 ne nous paraît pas satisfaisante : « Cette allégation (qu'il y a eu vol) est traitée de prime abord comme un *faux-fuyant* et l'autre est condamné immédiatement comme voleur. » Or la Lex Rib. suppose ici comme dans 72, 2 le cas dans lequel la chose a *vraiment* disparu par suite d'un vol, ainsi qu'il résulte de la comparaison de ce passage avec le capitulaire cité dans le texte.

de sa gagéure bien que la condition fixée par lui-même à sa victoire soit défailante, on peut saisir la modification apportée aux dispositions primitives et en même temps la preuve de la rigueur du droit antérieur ¹.

¹ Pour le droit postérieur voyez Sachsp. II, 36 § 5 : Wert aver ime burst an'ne geweren, he mut dat gut mit gewedde unde mit bute laten; unde liet man ine dīves oder roves dar an, des mut he sik untschuldegne na rechte.

III. — PROCÉDURE JUDICIAIRE *EX DELICTO*.

§ 15.

INTRODUCTION.

Après avoir étudié la procédure *d'exécution* en matière de *dettes* et contre l'*homo migrans*, et ensuite la vindication mobilière tantôt *d'exécution*, tantôt *contradictoire*, nous arrivons à la forme la plus parfaite de la procédure salique, c'est-à-dire à la procédure *contradictoire et judiciaire ex delicto*.

Le concours imparfait du tribunal, que nous avons constaté jusqu'ici, devient un élément constitutif de cette dernière procédure. Ici, point de *testare*, point d'*Anefang* visant la restitution de la chose, mais la *mannitio* au début de la procédure, c'est-à-dire l'injonction faite à l'adversaire de comparaître au tribunal. C'est dans l'assemblée judiciaire que l'action s'introduit tout d'abord ; il ne s'agit pas ici d'un créancier qui réclame 15, 30 solidi, il s'agit d'un délit qu'on prétend avoir été commis par l'adversaire. En face de *ce fait*, l'inculpé doit nier ou avouer et non plus refuser ou payer. Allégation et contre-allégation n'ont point pour effet d'amener un acte d'exécution, ni, comme dans la vindication contradictoire, un pacte entre les deux parties (Sal. 47 : *placitum faciant*), mais un *jugement* trouvé par l'assemblée judiciaire, la *lex* de ce cas particulier en sa qualité d'« établie par les sages pour le peuple ¹, » la loi qui s'appliquera dans tous les cas. Nous avons déjà rencontré précédemment une procédure *judiciaire* de preuve, une exécution avec le concours de l'autorité judiciaire ; ce qui donne à la procédure de la Lex Salica un caractère tout particulier c'est qu'elle contient ces éléments divers, qu'elle les accommode d'abord à un acte judiciaire, et avant tout à un jugement.

A travers cette nouvelle procédure on peut constater encore le rôle considérable que jouait alors, en justice, l'individu respecté dans l'exercice de sa libre activité. La procédure judiciaire nous permet de voir que la puissance publique, en tant qu'elle se manifeste sous la forme de coercition judiciaire, en est

¹ Cap. 789 c. 62 (Pertz I, 63) *lex a sapientibus populo composita*.

encore, au temps de la Loi Salique ses premiers essais de développement ¹.

Bien que la procédure soit judiciaire, c'est cependant la partie elle-même (le demandeur) qui met l'inculpé en demeure de répondre, les rachimbourgs présents au tribunal en demeure de trouver le jugement, le comte en demeure de procéder à l'exécution et enfin, au début de la procédure, l'adversaire en demeure de comparaître au tribunal. Au tribunal comme en dehors du tribunal c'est encore l'acte formel dont la partie dispose, qui, dans son application, produit les mêmes effets que l'ordre du juge (§ 1).

Cependant ici il y a une distinction importante à faire : la partie ne peut que mettre la procédure en mouvement, elle ne peut contraindre à faire une prestation matérielle. Le *testare* de la procédure d'exécution, l'*Anefangen* de la procédure de vindication n'ont rien qui leur corresponde dans la procédure judiciaire.

Ici aussi l'invitation faite au comte d'exécuter, qui le met en demeure d'accomplir son devoir d'ordre public, de même que le *tangano* adressé aux rachimbourgs pour qu'ils trouvent le jugement, est avant tout un élément de la procédure mis également en œuvre par le droit privé pour arriver à sa réalisation.

Jusqu'à présent la procédure judiciaire a été considérée comme la *seule* procédure qui existât en droit germanique ; par elle, croyait-on, se réglaient les intérêts nés d'un délit et aussi les intérêts d'une autre nature. Or nous avons démontré que la Lex Salica connaît une série de cas dans lesquels on ne se fait pas justice soi-même et dans lesquels cependant l'on emploie une *procédure autre* que la procédure judiciaire. Nous pouvons démontrer tout aussi bien que ce qui caractérise la procédure judiciaire de la Lex Salica, c'est qu'elle est *procédure ex delicto*.

Il s'agit dans le titre Sal. 56 du défaut contre un jugement prononcé ; ce défaut est indiqué par un tour de phrase un peu différent : si *nec de conposicione* nec de in eo nec de ulla lege fidem facere voluerit ; le jugement, d'habitude, est ainsi conçu, comme on le voit par la suite du texte : ut aut ad in eo ambulet aut fidem de *conposicione* faceret.

¹ Siegel p. 51 : « On peut dire que ce qui caractérise essentiellement et profondément l'ancienne procédure germanique, c'est l'indépendance absolue (vis-à-vis de la puissance judiciaire) avec laquelle la partie fait elle-même triompher son droit. »

Le titre Sal. 50, 2 s'occupe de la *fides facta* judiciaire ; les mots de la fin indiquent qu'il s'agit de la promesse d'exécuter le jugement et qu'en même temps elle est un élément de la procédure de délit : *tertia parte grafio freto ad se recolligat* ¹.

Le jugement, comme la *promesse d'exécuter* le jugement, est un trait distinctif de la procédure judiciaire. Les deux passages ci-dessus montrent que l'un et l'autre se rencontrent exclusivement dans les actions *ex delicto* ; le cas dans lequel s'applique la procédure de délit n'est pas cité à titre d'exemple ; la suite du texte ou bien, comme ci-dessus, une expression fortuite nous apprend que, par jugement, la loi entend le jugement en matière *de délit*, et que par exécution de la *fides facta* judiciaire, elle entend la réalisation par voie d'exécution d'une prétention *ex delicto* ².

Plus tard, il est vrai, ainsi que nous le verrons, cette procédure judiciaire est devenue la procédure usuelle. La haute antiquité de la Lex Salica ressort de ce fait que la procédure judiciaire est *encore* la forme de procédure réservée à un ordre de matières juridiques spéciales ; remarquons encore que cette procédure ne se propose pas de protéger et de faire triompher ce qui est juste *en général*, mais qu'elle se donne seulement la tâche *concrète* d'indiquer à la prétention née d'un délit la forme dans laquelle elle devra se manifester. Plusieurs singularités de la procédure judiciaire salique, si l'on songe au but immédiatement pratique qu'elle poursuit s'expliqueront d'autant plus aisément qu'elles disparaissent aussitôt que la procédure judiciaire s'applique à toutes les espèces juridiques.

¹ Comme nous l'avons vu ci-dessus § 5 Sal. 50, 2 et Sal. 50, 1 n'ont entre eux aucune connexion ; nous en voyons ici (avec Siegel p. 250) une nouvelle preuve ; il n'est pas possible que le comte réclame pour le *fise* (pro freto) le tiers de la somme due *ex contractu* (Sal. 50, 1).

² Notre opinion est encore confirmée par ce fait qu'en matière de vindication mobilière la « *schlichte Klage* » du moyen âge est inconnue à la Lex Salica ainsi qu'aux autres lois barbares. Cette « *schlichte Klage* » est une vindication dans la forme de la procédure judiciaire ; c'est dire qu'elle débute non par l'*Anefang* mais par l'ajournement au tribunal. Comp. Budde *De Vind. rer. mob. germ.* p. 71 et suiv. — Voyez aussi ci-dessous p. 84 note 2.

1° Introduction de la procédure.

§ 16.

LA *mannitio*.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la *mannitio*. Dans la procédure d'exécution, elle est employée pour inviter l'adversaire à prendre connaissance de l'acte judiciaire par lequel celui qui poursuit son droit veut obtenir le *nexti canthichio* du *thunginus* (§ 5. 6.) ou bien l'exécution par le comte (§ 4). En second lieu le possesseur, dans la procédure de vindication contradictoire, ajourne (*mannirt*) son auteur (§ 13); enfin la *mannitio* est encore le moyen d'amener les témoins au tribunal (Sal. 49). Ce n'est toutefois que dans la procédure de délit qu'elle nous apparaît avec ses attributs essentiels. En sa qualité d'ajournement de l'auteur et des témoins, elle s'emploie, comme on sait, uniquement à l'occasion des incidents de la procédure; il en est de même pour la procédure d'exécution (voyez § 7). Ici seulement elle est un élément *constitutif* de la procédure qu'elle introduit; ailleurs elle se borne à *préparer* tel ou tel acte. Elle est *liée* à la prétention *ex delicto*, comme la *testatio* (§ 5. 6) à la prétention *ex contractu*; la nature particulière de l'obligation procédurale qu'elle fait naître indique immédiatement le type spécial de la procédure à laquelle elle donne lieu. Celui qui doit procéder judiciairement n'a pas à exiger un paiement; il a simplement à ajourner par acte formel son adversaire au tribunal.

La *mannitio* ¹ « sommation » considérée comme acte intro-

¹ Ancien haut-al. manôn. — Siegel p. 64. 65 indique très-bien les autres expressions latines qui sont *admallare* (et non pas *mallare* qui signifie « agir, ester en justice »), *commonere*, *admonere*, *rogare*, *condicere*, *nuntiare*, etc. — Je ne puis être de l'avis de Siegel quand il dit que *adhramire* se trouve une fois avec le sens de *mannire*. Siegel s'appuie sur de Roz. 456 (Marc. app. 22) : *homo alicus — in mallo publico ante vir illo comite — repetebat dum diceret eo quod homine alico* (pour : *hominem aliquem*) — *ante ipso comite aframitum habuisset* — *nec ipse ille ad eum placitum venit*. Nous avons montré ci-dessus qu'*adhramire* signifie *fidem facere*. Ce passage, pour être absolument exact, doit se ranger parmi ceux qui au premier abord ne donnent ni le sens de *fidem facere* ni aucun autre; nous avons cependant pour nous une présomption en faveur du sens donné par les autres textes; si *adhramire*, comme l'admet Siegel, a ici seulement le sens de *mannire* que du reste il n'a pas ailleurs, ce

ductif de la procédure judiciaire est la sommation formelle, extrajudiciaire, faite par la partie à celui qui va être l'inculpé, d'avoir à comparaître au tribunal dans un délai fixé (de nuits), afin d'y répondre sur tel chef d'accusation.

La *mannitio* doit, du reste, réunir certaines conditions de forme et de fond.

L'invitant, accompagné de *trois témoins*, se rend à la *maison* du délinquant et *lui* déclare l'ajournement; en cas d'absence il s'adresse à sa femme ou à tout autre membre de sa famille¹. Il est à croire que la sommation se faisait dans des termes solennels consacrés².

passage devrait du moins pouvoir servir de base à cette opinion. Or, à notre avis, le sens de *fidem facere* peut se justifier ici aussi. De même qu'il y a dans *Roz. 454* (Lindenbr. 108) : *placitum* — quod ipse ille per sua *fistuca ante nos* (c'est-à-dire ante regem) visus fuit adframire, de même nous trouvons ici : *ante ipso comite aframitum habuisset*. Si la traduction « promettre au tribunal du roi » est exacte, cette autre « promettre au tribunal du comte » l'est probablement aussi. Dans le premier cas il est question d'une *fides facta* judiciaire ayant pour objet la conduite de la preuve, dans le second il en est vraisemblablement de même. L'individu dont il s'agit n'a pas fait l'acte marqué par *aframire* devant le comte, mais cet acte doit être accompli en présence du comte. L'accusatif s'explique ici comme dans l'exemple que nous avons déjà vu (p. 54 note 2; comp. aussi Bréquigny dipl. II, nr. 431) par une construction vicieuse; il l'a obligé à comparaître au tribunal en vertu d'une promesse faite par lui (l'adversaire).

¹ Sal. 1, 2 : Et ille, qui alium mannit, cum testibus ad domum illius ambulare debet et si praesens non fuerit, sic aut uxorem aut quemcumque de familia illius appellit, ut illi faciat notum quod ab eum mannitus est. Les témoins doivent être au nombre de *trois*, Sal. 56 : tria testimonia debent jurare quod ibi fuerunt ubi eum mannivit; de même Sal. 47. 96, 1. Rib. 33, 2. — La *maison* du frank salien est le lieu où l'on doit procéder extrajudiciairement contre lui. Ainsi, outre l'ajournant, celui qui *teste* (Sal. 45, 50, 52), le comte procédant à la saisie (Sal. 50, 2), le demandeur annonçant au défendeur absent l'amende auquel le tribunal l'a condamné (Sal. nov. 19 ci-dessous § 27) se rendent à la *maison* de celui de qui une prestation est exigée. Nous voyons dans le titre Sal. 96, 1 une disposition exceptionnelle en faveur des antrustions; on peut les manniere ubicumque eum invenire potuerit. — Comp. cap. 864, c. 6 (Pertz I, 489) : quia non habent domos, ad quos secundum legem manniri et banniri possint, dicunt quod de mannitione vel bannitione legibus comprobati et legaliter judicari non possunt.

² Le titre Sal. 73 indique une *mannitio* faite par le comte dans une forme solennelle qui annonce une formule : Et debet iudex nuntiare et dicere : « homo iste in vestro agro vel in vestibulo est occisus » (déclaration du fait délictueux) — et de homicidium istum vos admallo, ut in mallo proximo veniatis et vobis de lege dicatur, quod observare debeatis. — Il n'est pas plus étonnant que le comte, c'est-à-dire, l'autorité du tribunal, fasse ici la *mannitio* que dans l'Ed. Chilp. c. 7. — Dans l'Ed. Chilp. il est lui-même partie, ici il remplace la partie. Il fait la *mannitio*, si non venerit qui corpus (occisi) cognoscat.

Quant à ce que contient la *mannitio*, on voit immédiatement que la première partie est : viens au tribunal ; différente en ceci de l'*in jus vocatio* romaine, celle-ci doit de plus indiquer la cause de l'action, c'est-à-dire le fait délictueux en question.

Sal. 96, 1 : *rogare debet, ut ante judicem ad mallobergo de causa quae imputatur ex hoc responso dare debeat vel convenire.* — Comp. Sal. 73 (p. 82 note 2).

Elle doit encore fixer un *délai judiciaire* ; l'inculpé n'a pas à comparaître immédiatement au tribunal. Le droit à un délai pour répondre, comme pour fournir sa preuve, fait partie des « droits fondamentaux personnels de l'Allemand » (Siegel p. 59, note 5). Conféré par la naissance, il est plus ou moins étendu, selon que cette dernière est plus ou moins élevée (comp. ci-dessus § 13).

La Lex Salica indique les délais pour chaque cas, par ex. :

Sal. 56 : *Tunc eum debet mannire ante regem hoc est in noctes 14* ¹.

¹ Le délai de 14 nuits paraît être le plus ordinaire. D'après Sal. 96, 1 un antrusion est ajourné par un autre devant le tribunal du roi d'abord super 7 noctes, puis trois fois ad 14 noctes, enfin ad noctes 14. — Dans Sal. 73 (p. 82 n. 2) le comte ajourne ut in mallo proximo veniat. — Si un maître doit produire un esclave au tribunal, il doit d'après Sal. 40, 4, 5 avoir un délai de 2×7 ou 3×7 nuits ce qui est d'accord avec les 20 nuits dans le Pactus Childeb. et Chloth. c. 5 et dans le Decr. Chloth. c. 5 (Merkel, Lex Sal. p. 45. 46), tandis que l'Ed. Chilp. c. 7 donne un délai de $10 + 42$ nuits. Dans ce cas, la *mannitio* d'après la loi salique signifie : envoie l'esclave au tribunal, tandis que d'après le droit ripuaire comme d'habitude, c'est l'ajourné, c'est-à-dire le maître, qui doit comparaître. Comp. ci-dessous p. 93, note 4. — Dans Sal. 40, 4, 5, il est bien question de délais de 7 nuits à l'occasion de la procédure à laquelle le délit d'un servus donne lieu ; mais il faut remarquer que la procédure est ici *extrajudiciaire*. Ce que désire le demandeur, ce n'est pas que l'esclave soit envoyé au tribunal, mais *ad supplicia*, à la torture extrajudiciaire (en présence de témoins, afin de pouvoir *en conséquence* élever contre le maître une action tendant à obtenir soit l'amende d'esclave, soit l'amende d'homme libre. Placitum, mot qu'emploie ce passage n'y signifie d'ailleurs pas plus délai judiciaire que dans Sal. 45 où son sens de *délai pur et simple* n'est pas douteux. L'invitation faite au maître d'envoyer le servus ad supplicia n'est donc pas une *mannitio* ; elle sert à préparer la *mannitio* et par suite la procédure judiciaire. Ce n'est qu'après l'établissement de l'empire frank que cet acte préparatoire extrajudiciaire de la procédure a disparu en même temps que la procédure extrajudiciaire elle-même. Comp. Decr. Chloth. c. 5. Pact. pro ten. pac. c. 5. Edict. Chilp. c. 7. » C'est dans ce sens que M. Sohm a modifié son opinion première dans son dernier ouvrage *Die altdeutsche Reichs- und Gerichtsverfassung*, vol. I *Die Fränkische Reichs- und Gerichtsverfassung* (Weimar, Böhlau 1871) p. 392 note 6 (note du traducteur).

Lorsque la mannitio remplit ces conditions de forme et de fond, elle est, suivant l'expression de la Lex Salica, *legibus dominicis*, et sa vertu d'acte formel se manifeste :

Sal. 1, 1 : Si quis ad mallum *legibus dominicis*¹ mannitus fuerit et non venerit — *sol. 15 culp. jud.*

Cette même amende frappe aussi l'ajournant qui, de son côté, ne satisfait pas aux *leges dominicae*, par exemple qui, au jour fixé, fait défaut :

Sal. 1, 1 : Ille vero qui alium mannit et ipse non venerit, ei qui manebit (pour : manivit, = mannitus est) — *sol. 15 culp. jud.*

ou qui commet une faute quelconque :

Sal. 96, 2 : Si antrustio antrustionem pro qualibet causa manniret — et cum *secundum legem non rogaverit*, *sol 15 culp. jud.* excepto quod legem propter causam illius *anno integro nullatenus teneatur*².

Waitz *Sal. R.* p. 155, s'appuyant sur l'expression *legibus dominicis* mannire, indique, comme faisant partie des conditions de la mannitio, une certaine « permission royale » qui probablement était donnée par le comte en sa qualité de représentant du roi. Or l'expression *legibus* mannire, qui se trouve aussi par ex. dans Rib. 32, 1, 2 (au contraire dans Sal. 96, 2 : *secundum legem non rogare*), signifie simplement, comme plusieurs passages l'indiquent³, procéder régulièrement « d'après les lois », d'où il suit que *legibus dominicis* mannire devrait se traduire par : « d'après le droit royal⁴, » ce qui *proprement*, ne peut

¹ De même dans les textes A. B. C, nov. 22 : si quis ad mallum *legibus dominicis* mannitus fuerit, et dans les *septem causae* (Merkel p. 92) I, 1 : si quis ad mallum *legibus dominicis* mannitus fuerit.

² Remarquons qu'ici comme dans Sal. 96, 1 (ci-dessus p. 83) et dans Sal. 73 (p. 82 note 2) la mannitio qui introduit la procédure en matière de délit.

³ Comp. les expressions : *legibus satisfacere* (Sal. 73), *legibus causam mallare* (Sal. 76), *se legibus ducere* (Sal. 96, 1), *legibus sunnia nuntiare* (Ed. Chilp. c. 7), *legibus bannire* (Rib. 65, 1) et encore *legitime mallare* (Rib. 58, 19), *per lege convincere*, *per legem atendere*, *audire secundum legem* (Sal. nov. 19) etc.

⁴ Waitz, *Sal. R.* p. 155 note 2 a déjà montré que *dominicus* = *regius*. Comp. *dominica ambascia* (Sal. 1, 2), *racio dominica* (Sal. 50, 3), *trustis dominica* (Sal. 41, 2). — Dans un autre passage nous trouvons une *evisio dominica* avec un sens analogue à celui de *leges dominicae* ici, Sal. 81 : Si quis alterum ad calidam provocaverit *praeter evisionem dominicam* —

guère signifier autre chose que *legibus mannire*. Nous ignorons, du reste, pourquoi les dispositions en matière de *mannitio* sont désignées par l'épithète de « royales¹. »

Siegel p. 66-72, au lieu de la condition indiquée par Waitz, en a trouvé une autre, la triple *testatio*; elle devait, d'après lui, précéder l'ajournement du débiteur qui ne payait pas : Siegel fait ici allusion à la procédure contre l'*homo migrans* et à la procédure en matière d'obligation née d'un contrat (voy. ci-dessus § 4-6). Nous pouvons maintenant nous résumer sur ce point. Cette *mannitio* n'appartient point à la procédure judiciaire, mais à la procédure d'exécution : d'ailleurs examinée dans le détail, l'opinion de Siegel ne peut se soutenir : la *mannitio*, dans la procédure *ex fide facta* et *ex re praestita* n'est point précédée d'une triple invitation à payer mais d'une seule invitation formelle (voy. ci-dessus p. 17, note 2); d'un autre côté, la *mannitio* dirigée contre l'*homo migrans* n'est pas seulement précédée du triple *testare*, mais avant tout elle doit être préparée par le premier *testare* qui donne lieu à l'amende de 30 sol. (voy. ci-dessus § 4).

Aux conditions positives de l'ajournement indiquées jusqu'ici vient s'en ajouter une essentiellement négative : l'ajourné ne doit pas être empêché de comparaître au tribunal par une *sunnis*², c'est-à-dire par un *legitimum impedimentum*, autrement la *mannitio* valable en soi perd son efficacité³. La force majeure (*echte Noth*) existe d'après Sal. 1, 2, dans le cas de service du roi, dominica ambascia, et, d'après Sal. 98 dans les cas de maladie, de mort d'un proche parent, d'incendie qui laisse l'ajourné et ses biens sans abri, et res quas liberaverit ubi reponat non habeat. On fait valoir la *sunnis* en envoyant au jour fixé un messager au tribunal⁴ (*Sunnebot*). Nous avons indiqué les con-

sol. 15 culp. jud. Waitz *Sal. R.* p. 155 note 2 voit ici aussi une *permission à obtenir du roi*.

¹ Siegel p. 68. 69 qui fournit des arguments contre l'opinion de Waitz pense de son côté que la Lex Salica s'annonce elle-même comme lex dominica, comme étant une loi « donnée par le roi. » Comp. au contraire Stobbe, *Gesch. der deutschen Rechtsquellen* I, 37 note 26. — Voyez la nouvelle explication donnée par M. Sohm dans son dernier ouvrage cité p. 54 et 55 note 53. (*Note du traducteur*.)

² Sur l'étymologie v. Grimm *R. A.* p. 847, 848. Rapprochez *sunnis* de l'allemand *Säumniss*.

³ Sal. 1, 2. 49. nov. 22, Rib. 32, 1. — Dans Sal. 45 la *sunnis* a une autre fonction : elle s'oppose non pas à la condamnation de l'ajourné à l'amende, ni à l'ouverture de la procédure de contumace, mais elle empêche le commencement d'exécution (voy. ci-dessus § 7).

⁴ Ed. Chilp. c. 7 : tres de ipsis pro paris suos sunia nuntiant, de Roz. 443

ditions auxquelles l'ajournement peut se faire ainsi que ses effets. Siegel p. 73 et suiv. pense que la procédure de contumace contre le défaillant « sert à manifester par une autre voie la puissance de la *mannitio*. » Notre opinion est qu'elle ne vient pas prêter son concours à la *mannitio* et qu'elle apparaît seulement après qu'on a fait valoir son droit. Le ban (*Aechtung*) contenu dans Sal. 56 ne frappe pas l'*ajourné* pour le forcer à comparaître au tribunal, mais le *coupable* pour le forcer à payer l'amende : tunc ipse culpabilis et omnes res suas erunt — donec omnia quae inputatur componat. La procédure de contumace, que ne fait pas naître, mais qu'accompagne la *mannitio* inutile est, à côté du mode régulier de procéder, une autre manière de réaliser son droit. Elle doit donc comme telle être exposée à part et son existence ne doit pas être subordonnée à celle d'un acte de l'évolution juridique normale.

§ 17.

LE *Binden* EN CAS DE FLAGRANT DÉLIT.

La *mannitio* est le moyen régulier d'amener le coupable au tribunal pour qu'il s'y défende¹. La contrainte qui en résulte est indirecte en ce sens qu'elle entraîne une peine contumaciale, l'amende qui frappe le défaillant ; les conséquences de la *mannitio* ne sont pas immédiates en ce sens que l'*ajourné* n'est tenu à comparaître au tribunal que dans un délai fixé. L'individu surpris en flagrant délit perd tout droit à ce délai et est directement et immédiatement contraint. En même temps qu'il pousse son *cri* (*Gerüft*)², l'offensé le saisit et l'amène incontinent, en

(Marc. app. 38) : nec missum in vice sua non direxerit, qui ulla sonia nunciasset, de Roz. 454 (Lindenbrog. 168) : necnulus fuit testes qui sonia nunciasset. D'où le titre Sal. 98 : per ista sunnis se homo, si probatione dederit, excusare se poterit. Comp. *Sachsp.* II, 7 : Svelke dirre sake (echte not) den man irret, dat he to dinge nicht ne kumt, wird se besceneget also recht in von eneme sinen boden, sve he si, he blift is sunder scaden. — Homeyer, *Sachsp.* II, 2, p. 295. 296.

¹ C'est pour cela que le titre de *mannire* est le premier de la Lex Salica qui, avant tout, se propose de fixer le montant des compositions, prologue V (Merkel 94) : ut juxta qualitatem causarum sumeret criminalis actio terminum.

² Dans la formule de Roz. 49 (Sirm. 30) il est dit que A attaqué par B qui voulait le voler le tue. Il y a là des voisins qui in initio litis ibidem fuerunt vel qui ad ipsos *uccos* cucurrerunt. Le cri dans l'ancienne France s'appelait *hu*, *hus* (Grimm *R. A.* p. 878). Siegel p. 79 note 5 pense à tort que le *Gerüft* ne se trouve pas dans les lois barbares. Comp. Lex

employant la violence au besoin, devant le tribunal. Si ce n'est pas un jour de séance, la commune se rassemble sur-le-champ pour juger le délit flagrant¹.

Cette manière d'introduire la procédure de délit est indiquée par le droit salique dans le

Pactus pro tenore pacis Child. et Chloth., c. 2 : Si quis ingenuam personam pro furto ligaverit et negator extiterit, 12 juratores medios electos dare debet, quod furtum quod obicit, verum sit;

elle est indirectement indiquée dans :

Sal. 32 : Si quis ingenuum *sine causa* ligaverit — sol. 30 culp. jud.

Rapprochez cette disposition de

Rib. 42, 1 : Si quis ingenuus ingenuum ligaverit et *ejus culpam cum 6 testibus in haraho non adprobaverit*, 30 sol. culp. jud.².

L'amende qui punit l'emploi abusif du *ligare* nous indique que nous avons ici affaire à un acte formel. Par analogie avec la disposition indiquée ci-dessus p. 56 en matière d'*Anefang*, il est permis d'admettre que réciproquement, du moins en cas de vol flagrant, le coupable encourait aussi 30 sol. d'amende³.

Siegel p. 80 et suiv. admet à côté du *ligare* un deuxième moyen d'amener le coupable devant le tribunal, c'est de le tuer.

La Lex Ribuariorum 77⁴ et d'autres lois barbares (Siegel p. 81. 82) s'accordent sur ce point : si on ne peut pas lier le saisi flagrant (parce qu'il oppose de la résistance),

Rib. 77 : et non praevaluerit ligare, sed colpus ei exciserit,

Franc. Cham. 38 : Quisquis audit *arma clamare*, et ibi non venerit, in fredo dominico solidos 4 componere faciat. Cet *arma clamare* est évidemment le *wäfen ruofen*, l'invocatio armorum, le clamor armisonus du moyen âge (Grimm. p. 876. 877).

¹ La formule citée p. 86 note 2 indique qu'un tribunal se constitue sur le lieu même du meurtre. Au moyen âge, on sait que cette coutume existait encore.

² Comp. Siegel p. 78.

³ Comp. Sachsp. II, 36 § 1 : Sve so over den anderen dach sine düve — under enen manne vint — den ne mach man nener *hanthaften dat* sculdegen.

⁴ Comp. les formules de Roz. 491 (Sirm. 30. 31) et 492 (Marc. app. 29), qui confirment cet usage pour le droit salique.

on acquiert le droit de le tuer. La loi prescrit l'accomplissement de certaines formalités¹ qui ont pour but de donner au meurtrier de la publicité ; elles sont suivies, au tribunal, du serment de disculpation : j'ai tué un *criminel*, quod eum de vita *forfactum* interfecisset. Le but de la procédure est de permettre au meurtrier de ne pas payer le wehrgeld de l'individu tué, comme l'indique très nettement

Rib. 77 : Si autem ista non adimpleverit, *homicidii culpabilis judicetur*.

Les deux formules citées page 87 note 4 montrent également que la procédure se termine par le serment de disculpation du meurtrier.

Tout ceci contredit directement l'opinion de Siegel. Si la procédure avait pour but d'amener le coupable au tribunal afin de pouvoir lui réclamer judiciairement les 30 sol. qu'il doit, par exemple, pour avoir commis un vol, le meurtrier aurait le droit de prouver le *vol* et non pas *que le meurtre est juste* ; la *poursuite* du délit et non la *disculpation* d'un meurtre injuste serait le devoir et le but de la procédure ; le châtement sous peine duquel les formalités devraient être accomplies et le serment juré consisterait dans la perte de la chose, c'est-à-dire dans la perte du droit à ces 30 sol. et non pas dans le wehrgeld. Comparez la formule de jugement contenue dans De Roz. 491 (Sirm. 30. 31) : qu'il jure que celui-là l'a attaqué injustement, et in sua movita vel in sua culpa ibidem interfectus fuisset ; *et si hoc facere poterit, de ipsa morte quietus valeat residere*. Comparez encore la loi du roi anglo-saxon Ina (§ 21. Schmid, page 29), texte sur lequel Siegel, p. 85, s'appuie : « Si on réclame le wehrgeld de l'individu mis à mort, il (l'adversaire) peut prouver

¹ Rib. 77 : coram testibus in quadruvio in clida eum levare debet, et sic 40 seu 14 noctes custodire. Sur la formalité indiquée dans in clida levare voy. plus loin § 24. Il ne faut pas induire du mot custodire, comme on l'a fait jusqu'à présent, que l'intéressé devait *veiller* le cadavre pendant deux ou six semaines. Le titre Sal. 73 parle aussi d'un in clida levare. Le judex dit : contestor ut usque in 7 noctes non reponatur. Dans ce dernier cas comme dans l'autre le mort doit être exposé afin que ses parents, s'il en a, puissent le reconnaître et élever leur action. Pas plus qu'ici la foule des vicini, le lésé ne doit dans le cas qui nous occupe, rester aussi longtemps auprès du mort. Custodire a le même sens qu'observare « et il doit le laisser ainsi pendant etc. » Comp. Decr. Child. c. 6 (Pertz I, 16) : farfalium custodire. On ne voit pas bien ce que signifie *farfalium*, le sens général indique que c'est là un acte de la procédure judiciaire dont la commission est prohibée.

qu'il l'a tué parce qu'il était un voleur ; les parents du tué ou son maître ne sont pas admis à la preuve. Si au contraire le fait est tenu caché et qu'il ne soit connu que longtemps après, la voie du serment est alors ouverte au mort, de sorte que ses parents peuvent le décharger de la dette. » Il est vrai que les parents ont à décharger le mort de la dette, non pas pour *échapper* aux 30 sol. mais pour *arriver au wehrgeld*¹ ; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur le passage du Sachsenspiegel II, 14, § 1, cité par Siegel pour se convaincre que la procédure, ici aussi, vise l'amende de wergeld et non pas l'amende de vol. L'expression « juger sur le mort, » sur laquelle insiste Siegel, n'est pas très-décisive, à mon avis², pas plus que « la nature des choses, » dernier argument qu'il fournit. En somme, la prétention *ex delicto* a reçu déjà *satisfaction* par le meurtre du délinquant.

Baj. 8, 1 : et si in lecto cum illa interfectus fuerit, *pro ipsam compositionem*, quod debuit solvere marito ejus, in suo scelere jaceat sine vindicta.

Aussitôt que l'adversaire s'oppose au *ligare* et par suite à sa propre comparution au *tribunal*, l'offensé acquiert le droit d'*exécuter* immédiatement. Cet acte trouve sa justification dans le serment que le meurtrier doit prêter, dont l'effet est rétroactif et ne se produit point dans l'avenir. Wilda, *Strafrecht* p. 159, parle d'un droit de vengeance ; son opinion se confond avec la nôtre. L'exécution contre la personne du débiteur se poursuit d'après le droit germanique en vertu du libre exercice du droit de vengeance ; c'est l'*individu* qui se charge d'infliger le châtiment d'*ordre public* (voy. § 24).

¹ Comp. Ina § 35 (Schmid 37) : « Celui qui tue un voleur peut affirmer par serment qu'il l'a tué comme voleur alors qu'il fuyait ; — si la chose est tenue cachée et qu'elle soit connue plus tard, qu'il en fasse son affaire. » Lex Angl. et Wer. (Merkel) II, 5 : Homo in furto occisus *non solvatur*. Sed si proximus ejus dixerit *innocentem occisum*, campo eum comprobet innocentem, vel (complétez ainsi : que le meurtrier jure) 12 hominum sacramento furem credi *juste occisum*. Voyez sur ce point Gaupp. *Das alte Gesetz der Thüringer* p. 366-368.

² *Sachsp.* I, 64 : Sûs sal man ok verwinnen enen doden — —.

2° Procédure en première assise.

§ 18.

GÉNÉRALITÉS.

La première phase de la procédure que clôt le jugement est particulière à la procédure de délit; c'est elle qui donne à cette dernière le caractère de procédure judiciaire de la Lex Salica (ci-dessus § 15).

Le jugement germanique a une tout autre tâche à remplir que le jugement romain. Celui-ci décide le litige entre les parties, celui-là fait faire au procès un pas en avant. Celui-ci décide que la prétention du demandeur est ou n'est pas matériellement fondée, celui-là décide que la prétention et la contreprétention sont ou ne sont pas relevantes au point de vue procédural. Il condamne l'inculpé qui avoue à payer l'amende ou l'inculpé qui nie à fournir la preuve. La procédure de preuve se déroule *après*, et non pas *avant* le jugement germanique¹.

C'est ce caractère particulier au jugement germanique qui permet de présenter la *première partie* de la procédure comme distincte de la procédure judiciaire ultérieure. Cette première partie contient simplement la litiscontestation. Le demandeur élève son action en l'appuyant sur les faits qui lui ont donné naissance. La réponse de l'inculpé vient ensuite; c'est un aveu ou une négation; dans le premier cas sans contre-affirmation; dans le second, avec contre-affirmation. Dans la procédure de délit point de réponse positive comme dans la procédure de vindication. Il se

¹ C'est seulement par suite de la nature spéciale des moyens de preuve que le jugement de preuve allemand se prononce définitivement *sur le fond* de l'affaire, Planck, *Die Lehre vom Beweisurtheil* p. 53 et suiv. p. 82 et suiv. Un autre système est soutenu de nos jours par v. Bar, *Das Beweisurtheil des germanischen Processes* (1866): le jugement de preuve allemand, d'après cet écrivain, décide en principe sur l'affaire elle-même (et non pas seulement sur le fait de la légitimité des affirmations articulées par les parties). Prenant pour point de départ certaines présomptions, on reconnaissait que l'une ou l'autre partie « *prima facie* devait être considérée comme celle qui avait le droit de son côté. » Cette partie n'en devait, il est vrai, pas moins fournir sa preuve, mais seulement « pour corroborer formellement ses affirmations, » afin d'élever à la hauteur de la certitude la vraisemblance qui dans le procès faisait incliner le droit de son côté.

pourrait cependant qu'une exception (par ex. l'exception de paiement) vînt s'adjoindre à l'aveu; les sources n'ont pas prévu ce cas. Cet acte est séparé de la procédure de preuve par le jugement. Comme la procédure est orale, la prétention, la réponse ainsi que le jugement qui suit se produisent dans une seule assise; comme un délai est d'autre part accordé pour l'apport de la preuve, on réserve la procédure de preuve pour une séance ultérieure. La procédure antérieure est donc vis-à-vis de la procédure de preuve une procédure se déroulant dans une première assise vis-à-vis d'une procédure se déroulant dans une seconde.

Alam. Hloth. 36, 2 : *In uno enim placito mallet causam suam; in secundo, si vult jurare, juret secundum constitam legem.*

Nous nous bornerons à exposer l'évolution de la procédure (voyez la préface). L'examen des dispositions de la législation en matière de preuves et de jugement ne pourrait se faire convenablement qu'en dépassant les limites que nous nous sommes fixées.

§ 19.

NÉCESSITÉ POUR LE DEMANDEUR D'ÉLEVER SON ACTION.

L'inculpé n'est en possession d'aucun acte formel qui lui permette d'exercer une contrainte contre le demandeur (ci-dessus § 1); toutefois ce dernier est soumis aux conséquences des actes formels que lui-même a commis. Dès son début, la procédure ne peut plus se dégager des actes formels qui ont servi à l'introduire; si d'un côté ils forcent l'inculpé à comparaître au tribunal, de l'autre ils forcent le demandeur à élever son action. Le défaut que fait tout d'abord celui-ci l'expose aux mêmes désavantages que ceux auxquels s'expose l'inculpé lui-même vis-à-vis de l'acte formel d'introduction. Qu'il nous suffise ici de rappeler les principes développés déjà dans les §§ 16 et 17. Comme l'inculpé, le demandeur est tenu par sa propre *mannitio* à comparaître au tribunal sous peine de 15 sol. d'amende (Sal. I, 1, ci-dessus § 15). On peut comparer au défaillant celui qui, tout en comparaisant au tribunal, n'élève pas son action. Dans les deux cas la *mannitio* est faite dans un esprit de chicane;

comme le dit le titre Sal. 96, 2 il y a là un non secundum legem rogare. Outre l'amende de 15 sol. qu'il devra payer, avant l'expiration d'une année, il ne pourra pas reprendre son adversaire à partie pour la même cause; c'est l'*absolutio ab instantia* du droit germanique¹.

Si le demandeur a introduit l'affaire non pas par le *mannire* mais par le *ligare* de l'inculpé saisi, et qu'il n'élève pas son action, il est frappé comme le défaillant de preuve (comp. § 17) de l'amende de 30 sol. que son adversaire lui aurait payée s'il avait procédé dans les règles. *Mannire* et *ligare* sont l'*acte introductif d'instance*.

§ 20.

NÉCESSITÉ POUR L'INCUPLÉ DE RÉPONDRE.

Ce n'est pas l'injonction du juge, mais l'acte formel du *tangano*² accompli par le demandeur, qui contraint l'inculpé à répondre à l'accusation.

Le demandeur, prononçant des paroles solennelles (voyez la formule au § 21), invite l'adversaire à opposer un oui ou un non à l'inculpation de délit qui pèse sur lui. C'est ainsi que dans le cas du § 21, le *hic ego te tangano, ut* — a dû être le début solennel de la formule. L'inculpé est tenu de répondre sous peine de 15 sol. d'amende³.

La Lex Salica, où se rencontre d'ailleurs le *tangano* (voy. § 21), a omis d'en faire mention dans le cas qui nous occupe.

¹ Maurer pense à tort, *Gerichtsverfahren* § 48 que l'inculpé est absous ab actione. Grégoire de Tours IV, 23, comme Maurer lui-même le remarque, dit seulement en parlant d'Injurious qui avait attendu sans succès pendant trois jours le demandeur au tribunal du roi : ad propria rediit.

² Voyez Grimm R. A. 5, Müllenhof dans l'ouvrage de Waitz Sal. R. p. 293. — L'ancien haut al. Zanga, gizengi, angl. sax. gatingan = incumbere, contraindre, gatengan = presser se rapprochent de tanganare.

³ Il n'y a pas de raison, avec Brunner, *Zeugen und Inquisitionsbeweis* (Wien 1866) p. 44 pour voir dans l'exclusion de toute exception l'effet du *tangano*, en sorte que l'inculpé ne pourrait répondre que par un oui ou non. — La justesse de l'opinion de MM. Brunner et Siegel résultait déjà des preuves produites à l'appui (voy. Siegel *Gesch. des d. gerichtsvf.* p. 140 et suiv. 179 note 10, et Brunner *ouv. cit.*). Elle est encore confirmée par le nouvel argument tiré par M. Brunner des *Établissements de Normandie* « contrée où le droit salique s'est conservé le plus pur et le plus longtemps. » *Wort und Form. im altfranzösischen Process* Wien 1868. C'est du reste ce qu'a reconnu M. Sohm dans l'ouvrage *Die frankische Reichs- und Gerichtsverfassung* p. 139 note 108. (Note du traducteur.)

La connaissance des règles de la législation franque en matière de *tangano* ne nous a été conservée que par celles des dispositions de la Lex Ribuarum ayant pour objet de l'abolir.

Cette loi présente ceci de particulier que, à côté de l'*injonction judiciaire* d'avoir à répondre (telle qu'elle existera plus tard surtout), elle présente l'*injonction privée* c'est-à-dire le *tangano*. Après que la question judiciaire a été posée, le demandeur a encore son *tangano*¹. Mais ce dernier acte, dépouillé de sa véritable fonction, disparaît de plus en plus². Contre tous ceux qui ne sont pas Ripuaires ingénus, d'après le titre Rib. 58, 19, on ne doit plus appliquer le *tangano*³. D'autres passages en interdisent encore dans certains cas l'emploi, même contre un ingénu. Ces dispositions sont du plus haut intérêt pour la connaissance de cette institution.

Lorsqu'un esclave avait commis un délit, il devait se défendre, d'après la loi salique; s'il niait, il était produit par son maître au tribunal afin d'y être torturé (Sal. 40) — plus tard afin d'y être soumis à l'ordalie du *sort* (Ed. Chilp., c. 7. Pact. pro tenore pacis c. 5); d'après le droit ripuaire c'était le maître qui devait comparaître en personne au tribunal et répondre⁴. Outre l'obligation pure, le maître avait donc aussi contracté par le délit de son esclave une *obligation procédurale*; on voit que le droit ripuaire imposait au maître une charge bien lourde. Il était en effet tenu de répondre par un oui ou un non sur le délit reproché à un tiers, bien qu'il pût n'avoir pas sur le fait des données

¹ Rib. 30, 1: in iudicio pro eo interrogatus respondeat et sine tangano loquatur. 59, 8: respondeat ad interrogationes et sine tangano loquatur. Comp. Siegel 131 note 1.

² Elle ne peut encore servir qu'à une chose, adjuger une amende à la partie. Le refus de répondre à la question judiciaire, comme le montrent plus tard les droits saxon, souabe, franconien, français (Maurer, *Gerichts-verf.* § 150) est puni par une amende (*Wedde*) à payer au tribunal. Ce que dit Siegel p. 131 note 1 est un peu obscur: le *tangano* d'après la Lex Ribuarum « n'a plus qu'une signification formelle. »

³ Rib. 58, 19: Hoc etiam constituimus, ut nullum hominem regium, Romanum vel tabularium interpellatum in iudicio non tangant. — Ces classes diverses issues de l'affranchissement n'ont que la moitié du wehrgeld d'un homme libre. Comp. Roth, *Feudalität und Unterthanenverband* p. 289 et suiv.

⁴ C'est à tort que Siegel p. 66. 67 parle de l'obligation fondée par la *mannitio* de « comparaître au tribunal seul ou avec un autre individu, son homme ou un homme libre in obsequio. » D'après la loi salique, le maître n'avait pas à comparaître lui-même, mais seulement à envoyer le servus au tribunal, comp. par ex. Ed. Chilp. c. 7: Si ibi illum in illas 10 noctes non miserit in praesente. D'après le droit ripuaire, le servus n'apparaissait que dans la seconde assise, Rib. 31: Propterea eum secundum legem Ripuariam super 14 noctes ad ignem repraesento.

suffisantes. Aussi la disposition trop dure de l'ancien droit a-t-elle été modifiée dans :

Rib. 30 : Quod si quis in iudicio pro servo interpellatus fuerit, *si servus talis non fuerit, unde dominus ejus de fiducia securus esse possit*, dominus ejus in iudicio pro eo interrogatus respondeat, *et sine tangano loquatur*, et dicat : *Ego ignoro utrum servus meus culpabilis, an innocens de hoc extiterit.*

Une modification apportée à l'ancien droit est encore indiquée dans la disposition du titre Rib. 59, 8 visant la vindication d'immeubles. Cette action est basée, du côté du demandeur, sur la prétention : *tu possèdes mon immeuble malo ordine*, c'est-à-dire injustement. Comme en matière de vindication mobilière, la défense doit présenter une contreprétention positive : *non malo ordine sed —*. Il faut encore produire un *titre* qui permette la *contravindicatio* : j'ai C pour auteur, j'ai hérité de cette chose par mon père etc. Or nous trouvons dans ce titre :

Si quis interpellatus chartam prae manibus habuerit, nulla ei malo ordine invasio requiratur : quia dum interpellatur, respondeat ad interrogationes, *et sine tangano loquatur*, et dicat : *non malo ordine, sed per testamentum hoc teneo.*

Ici comme plus haut, il est facile de voir qu'abolir le *tangano* équivaut à admettre comme valable une défense qui en soi n'aurait pas suffi. Le « je ne sais pas », opposé à la prétention *ex delicto*, n'est pas plus une réponse satisfaisante que le « j'ai acquis cet immeuble par telle charte », opposé à la prétention de vindication, n'est un titre de donation suffisant : la charte peut indiquer, il est vrai, la tradition par l'auteur C, mais elle peut contenir aussi une donation royale ou une confirmation par le roi d'un ensemble d'immeubles, une *apennis*¹ ; elle peut fonder l'*exceptio rei judicatae*² etc. ; au lieu d'une *cause* d'acquisition on produit un moyen de preuve.

Nous voyons donc dans le *tangano* le moyen de contraindre l'inculpé à *répondre*, c'est-à-dire à faire une *réponse satisfaisante au point de vue de la procédure*³.

¹ Comp. sur ce point Roth, *Beneficialwesen* 218. 219.

² Par exemple, Form. de Roz. 478 (Sirm. 12).

³ Siegel pense p. 131 que le *tangano* oblige « à répondre mot pour mot à la demande (an den Stab.) ». La preuve en est fournie par le Decr.

Celui qui n'obéit pas au *tangano* est frappé d'une amende de 15 sol. comme nous le voyons, avec Siegel p. 135, par le c. 12 des Extrav. L. Sal. :

qui mallatus est respondere noluerit — quia retinuit suum responsum et convictus fuerit cum 15 sol. emendet.

Nous savons d'ailleurs que les rachimbourgs (§ 21) et les témoins (Sal. 49) invités par *tangano* encourent la même amende, ce qui confirme notre opinion. Cet effet du *tangano* est indiqué par une autre expression employée aussi pour désigner cet acte : *ferbannire*, c'est-à-dire « ordonner sous peine de... ¹. »

Quelque chose d'analogue au *tangano* se retrouve dans la protestation formelle faite par le demandeur de la vérité de ses allégations ; de là pour lui le droit d'exiger de la part de l'inculpé une protestation semblable. Laissons de côté, à cause de l'incertitude existant sur ce point, le « *sagen an den Stab* » (p. 94 n. 3) dont parle Siegel p. 119, et examinons la fin du Decr. Tass. IV. 6 :

requisito debito dicat (le demandeur) : extendamus dexterar nostras ad justum iudicium Dei ; et tunc manus dexterar utrique ad caelum extendant.

Siegel a eu raison de voir indiquée dans ce passage l'*image*, la *traduction en action des affirmations* du demandeur et de l'inculpé et non pas comme on l'a cru jusqu'ici une preuve par l'ordalie de la croix. Nous avons déjà constaté dans le droit ripuaire, à l'occasion de la vindication mobilière, que le demandeur prête un serment extrajudiciaire non pas pour *prouver*, mais seulement pour *protester* solennellement, quod in *propriam* rem manum mittat (Rib. 33, 1).

Ce serment permet en outre d'exiger de l'inculpé qu'il *jure* de son côté, quod ad eam manum trahat, qui ei ipsam rem dedit (ci-dessus § 14).

Tass. IV, 6 sur le stapsaken : voyez sur ce dernier mot p. 40 note 1. On ne peut pas tirer d'induction plus sûre du *in hasla* conjurare (Rib. 67, 5) cité par Siegel parce qu'on ne sait si le *tangano* qui précède est la cause de cette formalité. Au contraire les juges invités par le *tangano* (§ 21) ne rendent pas leur jugement « an den Stab. »

¹ Müllenhof dans l'ouvrage de Waitz Sal. R. 282. — Comp. *Zeitsch. f. Rechtsg.* V, 416, 417. — Tout récemment Brunner, *Zeugen und Inquisitionsbeweis* (Wien 1866) 133, reprenant l'opinion ancienne a vu dans le *ferbannire* de Sal. 49 la bannitio du juge.

Une coutume analogue, débris de l'âge païen, se retrouve dans l'ancienne procédure judiciaire franque. Le titre Rib. 58, 19 défend :

ut nullum hominem regium, Romanum vel tabularium interpellatum in iudicio non tanganet *et nec alsaccia requirat.*

Les explications qui, jusqu'à présent, ont été données sur le mot *alsaccia* (variantes : *alsacia*, *alsatia*, *adcisia*) ne sont pas satisfaisantes. Du Cange est muet sur ce point. Graff, *Sprachschatz* I, 250 rapproche ce mot de l'ancien haut all. *sahha*, goth. *sakjo* = *causa*, litige. Siegel p. 135. 136 voit dans *alsaccia* l'amende qui naît du *tangano* : « il ne doit donc pas employer le *tangano* contre eux ni exiger d'eux l'amende ¹, » tel est le sens auquel nous nous sommes arrêté.

Dans la première moitié du mot *alsaccia* on reconnaît l'ancien haut allemand *alah*, anglosax. *ealh*, goth. *alhs* qui signifie *aula*, *domus*, *villa*, « mot païen appliqué à l'église chrétienne dans la glosse malbergique *alatrudua*, *alatrude*. Ulfilas ne fait aucune difficulté à désigner par *alhs* le temple judéo-chrétien ². » La deuxième moitié *saccia*, *sacia* se rapporte comme *sacebaro*, *gasacius* à *sakan*, *litigare*, *causare*. *Alsaccia* signifie donc « la procédure dans le temple. » La suite du titre ci-dessus commente et confirme à la fois cette explication. Après ces mots : contre l'homo regius etc, on ne peut pas employer le *tangano* ni exiger de lui la « procédure aux lieux saints, » on lit :

Et si in praesente legitime mallatus fuerit, ea verba commemoret et non ei sicut Ripuario ante altare verba commemoret.

Le demandeur doit élever son action purement et simplement aux lieux indiqués pour les assemblées judiciaires et non pas devant l'autel ; cela suffit pour contraindre l'inculpé à faire une réponse tout aussi solennelle. Cette disposition ne fait que reproduire la précédente : et *nec alsaccia requirat*.

Il est probable que le Décr. Child. c. 6 (Pertz I. 10) qui

¹ Suivant Eccard c'est un ornement de cou, Halssache. Voyez encore Davoud Oghlou I, 608.

² Grimm, *Préface* à la *Lex Salica* p. LII. Comp. p. LXIX : *Alach*, vieux mot palen sert à désigner la basilique chrétienne.

prohibe le *farfalium* minare, custodire ¹ abolit une ancienne coutume païenne analogue :

De farfaliis ita convenit, ut quicumque in mallo praesumpserit farfalium minare, procul dubio suum widrigildum componat, nichilominus farfalius reprimatur. Et forsitan, ut adsolet, judex consenserit, et fortasse adquiescit istum farfalium custodire, vitae periculum per omnia sustineat.

§ 21.

NÉCESSITÉ POUR LES RACHIMBOURGS DE trouver LE JUGEMENT.

Accusation et défense sont suivies du jugement (§ 18) *trouvé*, comme l'on sait, par l'assemblée judiciaire (*Gerichtsgemeinde*) et non par le judex. La *partie* (le demandeur) ² invite elle-même, par l'acte formel du *tangano*, à *trouver* le jugement. La formule qu'elle doit employer nous est conservée en son entier.

Sal. 57 : Si quis rachineburgii in mallobergo sedentes dum causam inter duos discutiunt legem noluerint dicere, debet eis dicere ab illo (comp. note 2) qui cum causa prosequitur : « *hic ego vos tangano ut legem dicatis secundum lege Salica.* »

Ce qui caractérise le droit salique, c'est que le demandeur débute par le *tangano*, c'est-à-dire par *contraindre*. Le *tan-*

¹ Grimm. R. A. 848 rattache ce mot à l'ancien nord. forfall qui signifie impedimentum et voit indiqué dans ce décret « un obstacle prémédité et coupable mis à la réunion du tribunal. » Or le passage indique nettement qu'il veut extirper un usage *juridique* fortement enraciné.

² C'est sans raison que Siegel p. 111, 145 pose le principe suivant lequel c'est régulièrement la partie qui a parlé la dernière, c'est-à-dire l'inculpé, qui demande le jugement. La Lex Salica attribue expressément le *tangano* au demandeur. Les codd. de Merkel 1, 3, 4 donnent pour Sal. 57 (comp. l'édition de Waitz) la leçon : Si quis rachineburgii — legem noluerint dicere, *debet eis dicere* (au lieu du passif) *ab illo qui cum causa prosequitur* : hic ego vos tangano. — Et plus nettement encore nov. 151, 260 : debet eis dicere *qui causam requirit*, nov. 313 : rachineburgii — admoniti *ab eo qui causam requirit*. Le texte est altéré dans le manuscrit de Wolfenbüttel : Si — lege noluerint dicere vinit dicet ab illo qui cum causa prosequitur, d'où Merkel induit sa leçon que ne justifie pas le manuscrit : veni et dic ad illo qui cum causa prosequitur, et qui donnerait le sens de : viens et dis au demandeur.

gano est la forme régulière dans laquelle se fait l'invitation à juger ; il n'y a pas besoin, comme Siegel p. 145 l'admet (Waitz *Sal. R.* ne s'exprime pas nettement p. 169), qu'une invitation précède le *tangano*, afin de constater le refus et de pouvoir en conséquence contraindre. Comme en matière de procédure d'exécution (§ 4-6), le défaut est constaté et puni par cela seul qu'un acte formel a été accompli. Le commencement du titre *Sal. 57* : si — *legem noluerint dicere* présente d'ailleurs une erreur de rédaction et ne justifie certainement pas l'opinion de Siegel. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher du texte, d'une part, les nouvelles qui, bien que faisant précéder le *tangano* d'une invitation pure et simple, débutent cependant en ces termes si — *noluerint*, d'autre part et surtout l'Ed. Chilp. c. 7 qui désigne les rachimbours par lesquels le jugement a été *trouvé* simplement par l'épithète de *ferrebanniti*, c'est-à-dire rachimbours qu'on a invités par l'acte du *tangano* : comp. page 95 note 1.

L'Emendata et aussi les textes A et B de Merkel ordonnent de faire au préalable plusieurs invitations *sans formes* : *dicite nobis legem Salicam, ego vos rogo ut mihi et isto gasationem quo legem dicatis, bis aut tres debet hoc dicere* (nov. 151. 152. 260. 343). C'est seulement après ces invitations que le *tangano* doit être fait ¹, ce qui montre que la législation postérieure cherchait à restreindre l'emploi des actes formels.

Le titre *Sal. 57* indique comme il suit l'amende qui peut résulter de l'emploi du *tangano* :

Quod si ille (pour : illi) *legem dicere noluerint, septem de illis rachineburgiis collocato sole — sol. 3 solvant*. Quod si nec *legem dicere voluerint nec ternos sol. fidem fecit, tunc solem illis collocatum — sol. 15 culp. jud.*

Cette disposition rappelle celle que nous avons rencontrée à l'occasion de la procédure d'exécution : au *tangano* correspond l'amende de 15 sol. qui manifeste proprement la vertu *coercitive* de l'acte formel ; pour le *solem collocare*, c'est-à-dire en réparation du dommage causé par la perte d'un jour, il faut encore payer

¹ Siegel p. 132 note 3 pense que les nouvelles 260 (texte B) et 343 (texte C) ont entièrement aboli le *tangano* et en ont transporté l'effet à la troisième invitation (*simple*). — Mais il n'a pas pris garde que les mots de la nouvelle 152 : *hic ego vos tangano etc.* sont indiqués par Merkel par la façon dont ils sont imprimés, comme appartenant aux trois textes A, B, C. Il suffit de jeter un coup d'œil dans l'édition des différents textes de Pardessus pour se convaincre de l'exactitude de cette opinion.

une amende de 3 sol. (comp. ci-dessus p. 21 note 1). Ici il y a cependant une différence qui consiste en ce que l'amende de 15 sol. est encourue seulement *solem collocatum*, c'est-à-dire après que le jour judiciaire est écoulé¹. Dans le premier *testare* de la procédure d'exécution, l'amende est encourue aussitôt que le refus est constaté. Les rachimbours, eux, peuvent encore échapper à la peine; il leur suffit, dans le courant de la journée, de purger leur défaut par le *legem dicere* et par le paiement ou la promesse formelle de faire le paiement des 3 sol. qu'ils doivent pour le *solem collocare*. L'existence de ces 3 sol. est donc intimement liée à la *purgatio morae*; ils ont pour effet d'enlever au *tangano* la vertu qu'il a de faire naître par lui-même l'amende, et non pas, comme on l'a cru jusqu'ici, d'en être la manifestation².

Siegel a démontré p. 107. 145 que s'il n'y a que *sept* rachimbours à encourir l'amende c'est que le *tangano* est seulement dirigé contre *sept* d'entre eux. Tout en prononçant le *tangano*, la partie³ se serait ainsi réservé de choisir parmi les rachimbours présents un nombre déterminé de *trouveurs* de jugement. Il semble qu'on puisse fournir à cette opinion un argument historique que Waitz n'a pas indiqué⁴. L'Edict. Chilp. prescrit la forme dans laquelle le demandeur, au tribunal du roi, doit prouver qu'un jugement a été rendu dans le tribunal populaire (comp. ci-dessus, § 27). On y lit :

Adducat *septem rachimburgiis ferrebannitus* qui antea audissent causam illam — et si *septem* venire non potuerint et eos certa sonia detrigaverit et *toti* venire non possint, tunc veniant tres de ipsis etc.

Le demandeur doit donc produire au tribunal les sept rachimbours *tanganisés*⁵ qui ont déjà jugé l'affaire. Or ces *septem* représentent précisément le nombre des rachimbours qui ont

¹ On ne voit pas pourquoi Siegel p. 147 rapporte l'expression : *solem collocatum*, qui exprime seulement une *seconde fois* le premier *solem collocare*, à un *second* jour judiciaire.

² Waitz S. R. p. 169, Siegel p. 147 admettent que le *tangano* fait d'abord naître l'amende de 3 sol. puis si le défaut *persiste*, l'amende de 15 sol.

³ M. Sohm a abandonné cette opinion dans l'*ouvr. cit.* : « on doit admettre que le collège des rachimbours de l'ancien droit salique n'était pas nommé par le juge, ni par le demandeur, mais par la *centaine*. » *Verfassung des fränkischen Reichs* p. 377, 378 et ib. note 20. (note du trad.)

⁴ Waitz V. G. IV, 325 voit dans l'opinion de Siegel « une présomption qui peut avoir quelque apparence de vérité, mais que les sources ne confirment pas. »

⁵ Voyez sur la signification de *ferrebannitus* *Zeitsch. f. Rechtsgesch.*

été en fonction, puisque, avec ces mêmes *toti, tous les tanguisés* ont été produits au tribunal. C'est pour cela qu'une condition meilleure est faite au demandeur : en cas de nécessité, la production de trois rachimbours suffît, ce qui s'expliquerait difficilement si les *septem ferrebanniti* avaient été sept personnes choisies parmi les membres présents de l'assemblée judiciaire.

Nous pouvons donc dès à présent poser en principe que, d'après la Lex Salica, le demandeur seul, et non pas comme l'admet Siegel, tantôt le demandeur tantôt le défendeur, avait le droit de choisir ceux qui, dans l'assemblée, devaient *trouver* le jugement ¹.

§ 22.

PROCÉDURE DE CONTUMACE dans la *première assise*.

Nous avons vu précédemment (§ 19-21) quels sont les dangers divers auxquels expose le non-accomplissement des nombreuses formalités *imposées* par la procédure. — La *procédure* de contumace se propose, non pas de déterminer l'exécution de *tel* acte particulier, mais de *suppléer* à l'instance qui aurait dû se lier, cela afin que le défaut de l'adversaire ne soit pas pour le demandeur un obstacle à la réalisation de son droit; elle satisfait donc non pas à une obligation procédurale particulière, mais, absolument comme la procédure ordinaire, à une obligation de droit privé. Il suit de là que le défendeur est le seul qui soit exposé à la procédure de contumace, de même que le demandeur est le seul qui soit exposé aux dangers qu'entraîne le défaut.

La première assise, lorsqu'elle suit son cours régulier, a

V. 417. L'opinion de Waitz S. R. p. 152 note 2 ne se concilie pas avec ce qui suit : qui ante audissent causam illam.

¹ Remarquons en passant une phrase jusqu'ici restée inaperçue qui montre, chez les Saliens et dès la plus haute antiquité, l'existence de *quatre bancs* sur lesquels s'asseyaient les rachimbours (comp. Sal. 57 : rachineburgii in mallobergo *sedentes*). On lit dans les Septem causae VII, 6 (Merkel Lex Salica 96) : Si quis Franco *inter quattuor solia* occiserit, sol. 600. Ces quattuor solia sont évidemment les quattuor *scamma*, *vierschare* des tribunaux postérieurs de Flandre, comp. Warnkönig *Flandrische Rechtsgesch* I, 281. Grimm R. A. p. 812. v. Maurer, *Gesch. der Markverf.* p. 333. Ce qui d'ailleurs s'accorderait avec le principe exprimé dans Sal. 63 : le wergeld du Frank est triple quand il est membre de l'assemblée guerrière; ou de l'assemblée judiciaire.

pour but d'amener le jugement après que le défendeur a répondu (v. § 18). Il y a lieu d'examiner ce qui arrive si le défendeur fait défaut.

Une chose est certaine, c'est que l'amende de 15 sol. frappe le contumace; telle est en effet la punition du défaut; mais comment doit agir le demandeur pour arriver à sa légitime satisfaction, et tout d'abord à un jugement?

Avant les travaux de Siegel, l'opinion de Maurer *Gerichts-verf.* § 44 et suiv., était généralement admise; suivant cet auteur, après trois invitations demeurées sans effet, on procédait à l'exécution contre le défendeur. Or il a été démontré par Siegel p. 76 que les passages sur lesquels s'appuyait ce système visent soit le triple *testare*, soit l'attente *per triduum* dans le tribunal du roi.

En d'autres termes, dans le premier cas il ne s'agit point d'ajournement devant le tribunal, dans le second, d'une attente pendant trois jours *ininterrompus*. L'explication présentée par Siegel (p. 75 et suiv.) n'est pas non plus exempte d'erreur, à notre avis. D'après elle, une *mannitio* plusieurs fois restée sans effet entraîne tout d'abord la saisie opérée sur les biens du contumace afin de réaliser l'amende qui le frappe; et même, au cas où ce châtement ne suffit pas, la mise hors la loi. La première partie de la proposition résulte du titre Rib. 32, 3¹ où il ne s'agit point d'une peine contumaciale, mais de l'exécution; la seconde partie de cette même proposition résulte du titre Sal. 56, où il est question du défaut, non dans la première, mais dans la seconde assise (*après* le jugement, comp. ci-dessous, § 25). Cet auteur croit en outre, afin d'accorder ensemble ces deux passages, pouvoir s'autoriser d'un témoignage du droit frison postérieur.

La solution de la question nous est donnée par la Lex Salica pour le cas particulier, il est vrai, dans lequel le *dominus* est actionné à l'occasion d'un délit commis par son esclave. Le demandeur commence par *mannire* en ces termes: « envoie-moi l'esclave au tribunal ». (comp. ci-dessus p. 83 note 1, p. 93 note 4). Le titre Sal. 40, 4, 5, lui, pense au défaut: que si le *servus* est *praesens*, la première *mannitio* doit être suivie d'une seconde *mannitio* concluant au *praesentare* 7 noctes après; que si le *servus* est *absens*, une troisième *mannitio* tendant à la

¹ Comp. § 1 d'où il ressort que la fixation de l'amende dans Rib. 32, 3 répond exactement aux dispositions contenues dans Rib. 51, 1, 84. Il s'agit dans les deux cas de l'exécution.

même prestation est nécessaire, en sorte que le *dominus* obtient en tout un délai, dans le premier cas, de 14, dans le second, de 21 nuits. Chaque *mannitio* est suivie (après six nuits) du *solem collocare* ; en d'autres termes, le demandeur attend au tribunal jusqu'au coucher du soleil que le maître fasse sa prestation. Si le demandeur est frustré dans son attente une deuxième, puis une troisième fois, un jugement est *prononcé* condamnant le *dominus* à payer l'amende pour son *défaut* ; cette amende n'est point celle qui a pour objet de punir le délit du *servus*, mais bien celle qu'il (le maître) aurait payée s'il avait commis lui-même le délit.

Non quale servus sed quasi ingenuus hoc admisit talem compositionem requirentem restituat.

La législation de Chlotaire et de Childebert (Pact. pro ten. pacis c. 5. Decr. Chloth. c. 5) accorde *un seul* délai de 20 nuits ; il faut présenter une *sunnis* pour obtenir un second délai. Si le *dominus* ne fait pas sa prestation, il est condamné à l'amende qui dans le Decr. Chloth. c. 5 correspond à celle que fixait l'ancien droit :

Ipse dominus status sui juxta modum culpae inter freto et fedo compensetur ¹.

L'Ed. Chilp. c. 7 prescrit deux assignations, la première au bout de 10, la seconde, au bout de 42 nuits ; si on présente une *sunnis*, on peut encore obtenir un troisième délai de 84 nuits. Mais,

Si ad 42 noctis non venerit nec sunnia adnuntiaverit, *tunc servus culpabilis judicetur* ; et causa super domino *magis non ascendat nisi quantum de servo lex est*.

Si, comme on voit, les dispositions sur la longueur des délais et sur le montant de l'amende que doit payer le *dominus* varient, le principe suivant n'en subsiste pas moins : après un

¹ Mot à mot : « que le maître paie suivant la gravité du délit le montant de la somme d'argent fixé suivant son *état* et destinée à satisfaire l'ordre public troublé, ainsi que la vengeance de l'adversaire. » (*Friedens- et Feindschaftsgeld*, les deux éléments de la composition). Inter dans le sens d' « ensemble » se rencontre encore dans Sal. 35, 5 : inter fredo et faido sunt — sol. 45 c'est-à-dire « le *Friedens* et le *Feindschaftsgeld* font ensemble 45 sol. » Comp. Neugart *C. D. Alam.* 51 a. 772 : accipit inter caballo et alio precio sol. 20 : « Cheval et autres meubles valant ensemble 20 sol. »

nombre déterminé de nuits, le défendeur contumace est condamné par jugement *purement et simplement* à payer.

Dans notre système, ce principe est applicable à la procédure *ex delicto* dirigée contre l'homme libre, bien que cette conclusion ne ressorte pas directement des dispositions légales que nous avons étudiées.

La procédure salique (et non pas la procédure ripuaire, comp. p. 93, note 4) née d'un délit commis par un esclave se distingue en un point très-important de la procédure dirigée contre un homme libre. Dans le dernier cas une affirmation et une contre-affirmation suffisent, dans le premier, la procédure de la première assise remplace la preuve. D'après le droit antérieur (Sal. 40), l'esclave est torturé; d'après le droit postérieur (voyez les lois citées), l'ordalie du *sort* doit décider. L'esclave ne jouit d'aucun délai pour fournir sa preuve. Sa dénégation est suivie de la torture ou de l'ordalie; puis vient le jugement. Le maître doit donc, par le fait, envoyer l'esclave au tribunal non pas pour qu'il y réponde, mais pour qu'il y soit torturé, *ad supplicia*, ou *ad sortem*. Si l'esclave fait défaut, ce n'est pas seulement la défense qui fait défaut, mais en même temps la disculpation, en sorte que le maître, par la contumacia, perd en même temps le droit de prouver et son procès. Cette solution est fondée sur ce que le jugement, comme dans le cas d'aveu, conclut purement et simplement au paiement de l'amende.

Ces dispositions nous autorisent à conclure à la généralité du principe suivant : contre un absent, un jugement *peut* être prononcé et *doit* l'être pour faire avancer la procédure ¹. Ce qui confirme encore cette conclusion, c'est que le but que se propose toute procédure judiciaire, l'exécution d'une part, la mise hors la loi de l'autre, s'atteint au moyen d'un jugement, et cela tout aussi bien d'après le titre Sal. 56 que d'après les dispositions postérieures qui le modifient (voy. § 27). Il n'y a pas de texte salique qui fasse immédiatement résulter l'exécution ou la mise hors la loi d'une *mannitio* inutile, ce qui démontre, à notre avis, que ce cas ne pouvait pas se présenter.

La pratique postérieure des tribunaux royaux, autant du moins que nous la connaissons, confirme l'opinion d'après laquelle le jugement concluait à un paiement et non pas à une disculpation ².

¹ Au contraire Waitz *Sal. R.* 183 : « Si l'adversaire ne paraissait pas au tribunal — il devait payer l'amende de 15 sol., mais un jugement ne pouvait être prononcé contre lui. »

² Comp. Form. de Roz. 443-445 (App. Marc. 38. Marc. I, 37. Sirm. 33) cas

Si l'inculpé est attendu en vain, il est déclaré coupable, et le demandeur quitte le tribunal avec un ordre royal d'exécution adressé au comte.

Il n'est point ici question d'un ajournement répété analogue à celui que nous avons rencontré précédemment dans la procédure contre un *servus*. Il existe cependant dans l'ancien droit salique comme le prouve le titre 96, 1 : l'antrusion doit être ajourné une première fois *super noctes* 7, et, s'il fait défaut, encore *ad noctes* 14. Le texte dit ensuite : et qui mallatur si ibidem venerit, ce qui montre qu'avec le quatrième ajournement expire le dernier délai dans lequel l'inculpé puisse obtenir un jugement lui permettant de se disculper. On peut donc échelonner ainsi les délais de la Lex Salica : pour le *servus praesens* deux *mannitio*, pour le *servus absens* trois, pour le délit d'un homme libre quatre, avec les délais respectifs de 14, 21, 42, 17 nuits. Chaque *mannitio* est suivie de la *solis collocatio*, comme nous l'avons vu ci-dessus dans la procédure contre le *servus* et comme nous le voyons plus tard dans la procédure des tribunaux de droit commun et dans celui du roi. La première assise, de même que la procédure régulière, se termine donc par le *jugement* qui ménage en outre la transition à la procédure ultérieure dont le but immédiat est de donner satisfaction à l'ayant-droit.

3° Procédure qui suit le jugement.

§ 23.

INTRODUCTION.

L'étude du *fond* du jugement appartient essentiellement à la théorie de la preuve; il ne s'agit ici que de ses *effets*.

Le jugement de la procédure de délit, et en conséquence celui de la Lex Salica en général, est toujours prononcé contre l'inculpé. Celui qui avoue doit payer l'amende, celui qui nie, se disculper *ou* payer¹. Ce n'est pas à fournir la preuve d'innocence

dans lesquels le défendeur est contumace dans la *première assise*. Le point de savoir si, dans Bréquigny dipl. II nr. 324 la contumace a eu lieu dans la première ou dans la seconde audience, est douteux.

¹ Sal. 56 : rachineburgii judicaverunt, ut aut ad in eo ambularet aut fidem de conposicione faceret.

mais à *payer*, s'il ne prouve pas sa non-culpabilité, qu'est contraint le condamné par l'application des mesures coercitives de la procédure. La procédure de coercition qui suit le jugement est donc, par sa nature, et quelque soit le dispositif de ce jugement, *toute d'exécution* parce qu'elle vise la *solutio* du droit privé. La Lex Salica présente ceci de particulier, que le jugement par lui seul est hors d'état de contraindre directement, et qu'il est suivi non pas d'une procédure d'exécution, mais d'une procédure de *contumace*, c'est-à-dire d'une contrainte indirecte. Pour que l'exécution ait lieu, il *faut*, de la part de l'inculpé, un acte volontaire, la *promesse d'exécuter le jugement*.

§ 24.

PROMESSE D'EXÉCUTER LE JUGEMENT ET EXÉCUTION.

On doit à Siegel (p. 219 et suiv.) d'avoir établi le premier l'existence de la *promesse d'exécuter le jugement* et de lui avoir assigné dans la procédure la place qui lui convient. Nous utiliserons donc dans cette exposition les conclusions auxquelles il est arrivé.

La promesse d'exécuter le jugement est la promesse formelle d'en accomplir le dispositif, c'est-à-dire, suivant sa teneur, tantôt de payer, tantôt de payer *ou* se disculper. Ce second cas est indiqué dans :

Alam. Hloth. 36, 3 : Et in primo mallo spondeat sacramentales et fidejussores praebeat, sicut lex habet — ut in constituta die *aut legitime juret, aut si culpabilis est componat* ¹.

Chez les Franks, la *fides facta*, qui est (voy. ci-dessus § 5) la promesse formelle du droit privé, est en outre la forme que

¹ Pour le droit wisigothique nous trouvons un exemple postérieur dans Ménard *Hist. de Nîmes*, tome I preuves nr. 1 (Placitum a. 876) : après qu'un jugement de preuve a été prononcé, les inculpés promettent sous caution, per manum fidejussori suo Donodeo repromiserunt *quod ita facerent* (c'est-à-dire qu'ils fourniront la preuve exigée); quod si non *fecerint*, Deodonus suam legem componat; et in antea episcopus et ejus advocatus (les inculpés) *faciant quod lex* est. De même la charte nr. 3 (a. 898) : ut in 40 noctes, si ipso A auctore habere non poterat, ipsa ecclesia cum suo dotalicio reddere fecisset, qualiter sua lex est. — Siegel dit avec raison que la promesse faite par l'inculpé d'accomplir le jugement porte sur tout le dispositif de ce jugement (aut juret *aut solvat*) et n'est pas simplement une promesse de *fournir la preuve*.

revêt la promesse faite *in judicio*. Le défendeur fait défaut au jugement

Sal. 56 : si nec de compositione nec de in eo nec de ulla lege *fidem facere* voluerit;

la formule du jugement est ainsi conçue :

ut aut ad in eo ambulet aut *fidem* de compositione *faceret*¹.

Tout ce qui a été dit sur la forme et la substance de la *fides facta* de droit privé s'applique à cette *fides facta* procédurale. Elle est faite en saisissant la *festuca*, soit par le défendeur en personne, soit par le fidéjusseur pour lui. La constitution de caution est le moyen employé d'ordinaire, comme on le voit par

Ed. Chilp. c. 6 : Similiter convenit, ut quicumque ad malum fuerit et in veritatem testimonia non habuerit unde se aeducat et necesse est ut mitium² fidem faciant et non habuerit simili modo qui pro eum fidem faciat; et ipse in senex-tra manu *festucam* teneat et dextera manu auferat (comp. ci-dessus p. 51).

D'après cette disposition, ce n'est donc qu'exceptionnellement que la promesse de l'inculpé en personne est admise.

Comme il est facile de le voir, cette *fides facta* procédurale se distingue cependant en un point de la *fides facta* du droit privé. Le fidéjusseur devient par le fait (voy. § 5) le sujet de l'obligation dans les liens de laquelle le débiteur était jusqu'ici. La procédure *ex debito* est dirigée dorénavant contre le fidéjusseur et non plus contre le débiteur. La fidéjussion procédurale au contraire ne peut, par sa nature, se proposer d'enlever à l'inculpé le rôle qu'il a joué jusqu'ici dans la procédure; il n'en reste pas moins l'inculpé, le sujet de la procédure, l'actionné. La fidéjussion procédurale n'est qu'accessoire; c'est une *sûreté* pour l'adversaire. Nous voyons, en effet, que l'exé-

¹ Voyez, pour l'époque postérieure, des formules de jugement semblables, de Roz. 464, 467 (Bignon 26, Lind. 127).

² Roth, *Beneficialwesen* 163, 164 a montré que ce mot est employé dans des sens différents. Ici il se rapporte évidemment à l'obligation de comparaître au tribunal (pour fournir la preuve). Grimm, Préface à la Lex Sal. p. xi et suiv. cherche à rattacher le *mitium* à l'idée de ban judiciaire.

cution qui résulte d'une *fides facta*, malgré l'Ed. Chilp., vise principalement l'inculpé¹. La constitution de fidéjusseur n'est que la forme dans laquelle le principal obligé s'engage lui-même à payer ce qu'il doit².

Le jugement une fois prononcé, si la *fides facta*, la promesse de l'exécuter a été faite, l'inculpé doit comparaître au tribunal, au jour fixé dans la promesse elle-même pour y effectuer le paiement³ ou se disculper. La *fides facta* ménage donc à la fois le passage d'une assise à l'autre (il n'y a pas besoin d'une seconde assise) et le passage de la première à l'assise de preuve ou d'exécution.

Le demandeur doit aussi, de son côté, comparaître à la seconde assise, ⁴ soit pour recevoir la prestation de l'inculpé, soit pour procéder à l'exécution.

Si son adversaire ne comparait pas à la seconde assise pour tenir sa promesse, le demandeur attend en observant les formes jusqu'au coucher du soleil et prend des témoins dont l'attestation pourra être nécessaire. C'est du reste la forme dans laquelle, nous le savons, le défaut de l'adversaire est formellement constaté⁵. Alors l'inculpé est, suivant l'expression de la Lex Salica,

¹ Il ne faudrait pas se laisser induire en erreur par ce fait que la Lex Salica emendata dans la nov. 330 désigne par le mot *fidejussor* celui contre lequel l'exécution se poursuit. *Fidejussio* désigne primitivement toute prestation de *fides facta*. C'est ainsi que le capitulaire, cité ci-dessous dans l'appendice I, dit en parlant du débiteur principal : et ipse per se *fidejussionem faciat*. Le *fidejussor* est donc celui qui a presté une *fides facta*.

² Comp. la charte citée p. 105 note 1. Ménard, nr. 1. Platner, *Die Bürgschaft* p. 61 et suiv.

³ Payer l'amende constitue un acte judiciaire absolument comme fournir sa preuve. D'après le titre Sal. 56 le demandeur attend au tribunal que l'inculpé se soumette à l'épreuve de l'eau ou paie l'amende. Il suit de là qu'une partie de la composition était réclamée par la puissance publique en qualité de *fredum*. De là encore la défense souvent renouvelée de recevoir une composition quelle qu'elle fût, *occulte*, *sine judice*. Celui qui contrevient à cette disposition est traité comme le criminel lui-même (par ex. Pactus pro ten. pacis c. 3). La prétention née du délit doit donc s'introduire nécessairement par voie judiciaire. — Siegel, p. 241, se trompe quand il croit que, dans le cas d'aveu, le paiement devait s'effectuer immédiatement après le jugement. Les formules citées p. 106 note 1 qui condamnent à *promettre de payer* visent précisément le cas d'aveu.

⁴ D'après la Lex Salica, habituellement 40 nuits après la première assise Sal. 56, 96, 1.

⁵ L'emploi de cette forme est d'après le titre Sal. 56 expressément prescrit dans le cas où l'inculpé a refusé la *fides facta*. Le demandeur doit, 40 nuits après le jugement (en conséquence dans la seconde assise), revenir au tribunal pour y faire le *solem collocare*. Voyez § 25. Il

legitime jactivus admallatus ¹, et la seconde condition requise par le titre 51, en dehors de la *fides facta*, est remplie.

Si quis grafionem ad res alienas tollendum invitaverit — et *legitime illum jactivum admallatum non habuerit* ; ille qui eum rogat ut injuste tollat *antequam legitime admallatus fuerit aut fides ei facta fuerit* — sol. 200 culp. jud.

La voie de l'exécution est maintenant ouverte, que le jugement et avec lui la promesse de s'y conformer aient d'ailleurs conclu au payement *pure* ou seulement sous la condition suspensive que la disculpation ne serait pas fournie : cette condition suspensive est réalisée dès que l'inculpé a fait défaut à la seconde assise. Le titre Sal. 50. 2 décrit cette procédure : Si quis ad placitum legitime fidem factam noluerit solvere ² —.

La procédure débute par l'acte formel au moyen duquel le demandeur invite le comte à poursuivre l'exécution ; il s'agit ici en effet (et non pas comme ci-dessus § 4) de la perception de la composition ³ et en conséquence d'une *saisie judiciaire*. Les formalités sont indiquées assez nettement :

ille cui fides facta est, ambulet ad grafionem loci illius, in cujus pago manet, et *adprehendat fistucam* et dicat verbum : « tu grafio, homo ille mihi fidem fecit, quem legitime habeo jactivo admallatum in hoc quod lex salica continet : *ego*

suffit de comparer avec Sal. 51 (voy. dans le texte) pour se convaincre que cette même procédure s'appliquait dans le cas présent. De même Siegel p. 245.

¹ Siegel a trouvé le vrai sens de cette expression p. 245, 246 (voy. surtout note 2) ; voy. au contr. Wilda et Waitz. — Jactivus signifie contumace, comme on le reconnaît généralement aujourd'hui. Ce n'est pas cependant une expression technique ou spéciale à la langue judiciaire (voy. la littérature dans Maurer § 41 et aussi Siegel p. 52, Waitz Sal. R. p. 181). Dans les formules de De Roz. 453. 464. 483 (Marc. app. 4. Bign. 26. Lindenb. 169) jectivus signifie l'esclave récalcitrant vis-à-vis de son maître.

² Siegel a le premier indiqué la différence des cas traités dans Sal. 50, 1 (ci-dessus § 5) et 50, 2 et par suite donné l'explication de ce passage § 36. Contre l'opinion de v. Meibom (*Deutsch. Pfandrecht* 71-73, 194, 195) voyez ci-dessus § 5.

³ Nous ne pensons pas avec Siegel p. 246. 247 qu'une somme d'argent « soit fixée » comme objet de prestation, ni que les sources voient dans ce cas « le cas ordinaire. » Comp. ci-dessus § 15. — L'ardessus Loi Salique p. 605 rapporte le Sal. 50, 2 à la procédure civile ; aussi se plaint-il de l'insuffisance des renseignements touchant la procédure en matière criminelle.

super me et super furtuna mea pono quod tu securus mitte in furtuna sua manum. » et dicat de causa et de quantum ei fidem fecit.

Il est intéressant d'examiner de près les solennités de cet acte. Le demandeur se présente à l'assemblée judiciaire¹, devant le comte², saisit la *festuca* comme signe *sensible* d'une affirmation solennelle et dit les mots : *tu grafio* etc. La loi salue a été observée, la *fides facta* faite, mais la prestation a été attendue en vain, tel est le sens de la première partie de la proposition. Puis vient l'invitation proprement dite : « Je me constitue en gage, corps et biens, afin que tu puisses en toute sécurité mettre la main sur sa (celle du débiteur) fortune. Qu'il dise ensuite quel délit a été commis (*causa*) et quelle somme a été promise. » Le point important dans cet acte est le : *ego super me et super furtuna mea pono*. A cette promesse d'attirer sur son corps et ses biens la responsabilité de la régularité de l'acte se rapporte la saisie de la *festuca* : cette saisie donne à l'acte son caractère formel, emportant obligation stricte ; il tire de la *festuca* son nom et aussi le pouvoir de contraindre³. Il n'est d'ailleurs question — et nous reconnaissons ici la nature de l'acte formel — d'aucune enquête préalable sur les conditions matérielles ou procédurales de l'exécution⁴.

Les paroles solennelles du demandeur en tiennent lieu. Elles

¹ Comp. les dispositions de l'époque postérieure, Ed. Chilp. c. 7, Rib. 32, 3. — Rien dans ce texte n'indique que le demandeur va trouver le comte dans l'assemblée judiciaire pour l'inviter à exécuter. Cet acte du demandeur est *extrajudiciaire*. Sal. 50, 2 : Si quis ad placitum legitime fidem factam noluerit solvere, tunc ille cui fides facta est ambulet ad grafionem loci etc. M. Sohm a rectifié cette erreur légère. *Fränkische Reichs- und Gerichtsverfassung* p. 80. (Note du trad.)

² Le *grafio loci* n'est pas le comte de la centaine ou *thunginus* voy. ci-dessus p. 11, note 4.

³ Dans l'Ed. Chilp. cet acte est ainsi désigné : cum fistuco mittat super se, dans Sal. 45 (ci-dessus § 4 : super furtuna sua ponat.

⁴ Si dans les espèces examinées, Sal. 45 (invitation au comte d'exécuter contre l'*homo migrans*, ci-dessus § 4). Sal. 50, 1 (demande du *nexti canthichio* adressée au *thunginus* contre le débiteur *in mora*, ci-dessus § 5), Sal. 56 (mise hors la loi par le roi, ci-dessous § 25) l'exécution est précédée d'une *mannitio* du défendeur, c'est parce que jusque-là, la procédure s'était déroulée en dehors du tribunal (§ 4. 5) ou devant un autre tribunal (§ 25). C'est aussi pour cela que l'accomplissement des actes préparatoires doit être établi par témoins. Ici au contraire, la procédure se déroule devant le même tribunal ; il n'y a donc place ni pour une *mannitio* ni pour une preuve testimoniale. D'après le titre Rib. 32, 3 la septième *mannitio* est suivie d'une preuve par six témoins.

suffisent pour contraindre, sous peine de mort, le comte à accéder à l'invitation qu'elles contiennent.

Sal. 50. 3: *Si ibi grafio rogitus fuerit et sunnis eum non tenuerit aut certa racio dominica et distulerit se ut non ambulet neque aliquem in rem mittat qui cum legem et justitiam exigere debeat, de vita culpabilis esse debet aut quantum valet se redemat.*

Le *châtiment* dont est frappé celui qui *abuse* de l'acte formel¹ remplace ici aussi la garantie positive, matérielle de la régularité de la procédure. Comme le comte, le demandeur doit payer son propre *wergeld*; s'il ne peut payer (comp. Sal. 58) *se redimere*, il est puni de mort,

Sal. 51: ille qui eum (s.-ent. grafionem) rogat ut *injuste* tollat — sol. 200 *culp. jud.*

Par cette déclaration: *super me et super fortuna mea pono*, le demandeur prend sur lui la responsabilité des suites de l'acte formel et fournit, au lieu de preuve, la *sûreté* qu'exige le droit salique: la base de la procédure est donc uniquement formelle, la garantie purement indirecte; elle accuse, dans l'histoire de la procédure, un état primitif, embryonnaire et offrant encore peu de ressources².

Le comte accède à l'invitation. Il réunit sept *rachimbourgs* et se rend avec eux à la maison du débiteur. Tout d'abord, si ce dernier est *présent*, l'injonction lui est faite d'avoir à *payer de bon gré*.

Tunc grafio collegat septem rachineburgius idoneos et sic cum ipsis ad casa illius qui fidem fecit ambulet et roget illum *si ibi praesens est* qui fidem fecit et dicat: « qui ad praesens es *voluntate tua solve* homine isto quod ei fidem fecisti

¹ La forme dans laquelle doit se faire l'opposition à cet acte est indiquée dans Ed. Chilp. c. 7; comp. ci-dessus § 7.

² La nature de cet acte est imparfaitement comprise par Wilda, *Das Pfändungsrecht* (Zeitschr. für deutsch. R. I, 183). Il s'exprime ainsi: « Le comte est ici l'assistant juridique de l'impétrant qui, au nom de ce dernier, et non pas au sien propre (son pouvoir ne va pas jusque-là) fait la saisie. » Il fallait dire: pour mettre en mouvement le pouvoir public qui lui est confié, le comte, c'est-à-dire l'autorité, doit y être invité par la *personne intéressée*. — Et Siegel p. 248: « bien qu'il (Wilda) n'ait pas motivé son opinion, le reproche de Waitz (Sal. R. p. 182 note 2) qu'elle n'est pas fondée, n'est pas mérité. » Comp. Waitz Sal. R. 182, dont v. Meibom, *Das deutsche Pfandrecht* p. 126 et suiv. adopte les conclusions.

et elege tu duos quos volueris idoneos cum rachineburgius istos de quo solvere debeas adpreciare debeant et hoc quod debes secundum justum precium satisfaciatis.

Nous reconnaissons ici la procédure dont nous avons déjà (§ 5) constaté l'existence à l'occasion de la *fides facta* du droit privé. De même que le créancier, lorsqu'il invite pour la première fois à payer, se transporte cum illis qui precium adpreciare debent, de même le comte s'adjoint ces sept rachimbours dont la fonction est précisément de precium adpreciare (voyez sur ce point p. 14 et s.). L'inculpé est invité à *payer*, car le comte exige la désignation de deux rachimbours qui doivent estimer les meubles et par suite rendre la prestation possible. On ne voit pas clairement si les deux rachimbours que le débiteur doit désigner sont pris parmi les sept ou en dehors des sept¹. En tout cas, ce qui donne au paiement un caractère volontaire, c'est que le débiteur concourt pour sa part à la nomination des rachimbours estimateurs². Leur acceptation, dans le paiement germanique, remplace, dans la translation de propriété, l'accord des volontés sur les objets donnés en paiement. Comme de nos jours l'exécution, même sans la volonté de faire la tradition de la part du débiteur, l'exécution germanique, même sans l'acceptation des estimateurs par le débiteur, *transfère* la propriété sur les meubles et effectue le paiement refusé.

Si le débiteur est absent, de sorte que l'invitation à payer ne puisse pas se faire, ou s'il se refuse à payer, les sept rachimbours que le comte a amenés avec lui exécutent le *precium*

¹ Les mots : *elege tu — cum rachineburgius istos* rendent les deux explications admissibles. Waitz *Sal. R.* p. 181 et Siegel p. 250 admettent la seconde : « choisis deux personnes qui de concert avec ces rachimbours feront l'estimation ; » *cum* dans le latin du temps, s'emploie dans les sens les plus divers. On le trouve exprimant le rapport indiqué d'ordinaire par le datif par ex. nov. 155 à *Sal.* 57, 2 : *sol. 15 illi septem singulatim cum illo culp. jud.* ou au lieu de *secundum* : *Rib.* 57, 2 : *cum lege eum adducat.* Ordinairement il est mis pour *ad, ante*, *Ed. Chilp.* c. 9 : *nobiscum adcusent* (« devant nous ») ; *Fredeg.* c. 58 : *ut etiam ipsum cum Dagoberto conarentur facere odiosum*, « devant Dagobert » les Austrasiens voulaient rendre Pépin odieux. *Greg. Tur.* VII, 47 : *Sicaire apprend que les objets volés cum (devant, en présence ou par) Annone et filio — retinerentur.* Voyez encore les form. de *Roz.* 43 (*Marc.* I, 20) : *eo quod — nulla justitia vobiscum (par vous) ob hoc possit consequere*, etc. Il est donc très-possible qu'ici *cum* soit mis au lieu de *ex* (comme le fait présumer le voisinage immédiat de *elege*) ; voyez encore *Frédég.* c. 112 : *cum Francis in Bajoariam admovere exercitum.*

² L'Emendata (nov. 331) a, dans l'invitation à payer effacé le : *elege tu duos etc.* ; il n'y a que : *hoc quod debes secundum pretium legitime pretiatum satisfacere stude.*

adpreciare, c'est-à-dire au lieu de l'acte de paiement, l'acte d'exécution. Ils désignent, comme dans le cas de paiement volontaire, combien de meubles et lesquels sont nécessaires pour éteindre la dette.

Quod si audire noluerit (le débiteur) praesens aut absens, tunc rachineburgii adpreciando precium quantum valuerit debitum quod debet hoc de fortuna illius tollant¹.

Ici, comme les deux parties dans le cas de paiement, le comte est absolument soumis à l'arbitrage des rachimbourgs. Lui-même fait le *tollere*², mais il ne doit pas, sous peine de mort, dépasser la mesure fixée par les rachimbourgs,

Sal. 51, 2 : Si vero graphio invitatus supra legem aut debitum aliquid *amplius tollere praesumpserit, aut se redimat aut de vita conponat*.

De ces meubles saisis qui représentent le montant de la composition due, deux tiers appartiennent au demandeur, le dernier tiers est perçu par le comte à titre de *Friedensgeld*, à moins toutefois que cette somme n'ait été déjà payée volontairement par l'inculpé :

et de ipsa (s.-ent. fortuna) secundum legem quae debet *duas partes* ille cujus causa est ad se revocet, *tercia parte* grafio freto ad se recolligat ; si tamen fretus jam ante de ipsa causa non fuerit solutus.

Cette tradition de meubles emporte naturellement avec soi le droit de propriété et non pas seulement le droit de gage ; les meubles *sont* de l'argent et ne sont pas simplement un moyen d'arriver plus tard aux *solidi* dus.

Il peut arriver que la fortune mobilière de l'inculpé ne suffise pas à éteindre la dette.

¹ Le de fortuna *tollere* prouve que si on payait en meubles (ci-dessus § 5 note 11) on ne pouvait de même exécuter que sur les meubles. Celui donc qui n'avait que des immeubles était insolvable. Sal. 58 voy. ci-dessous. Comp. v. Meibom, *Das deutsche Pfand*. 55, 56. — Sur les traces que ce principe a laissées dans le droit du moyen âge, comp. Orenbrüggen, *Alamannisches Strafrecht* p. 103, 104. Thudichum, *Alldeutscher Staat*, p. 113, v. Meibom p. 56, 57, 97 et suiv.

² Le : *rachineburgii* — tollent de notre passage (Sal. 50, 2) n'est qu'une expression inexacte, Sal. 51, 1 : qui eum (s.-ent. *grafionem*) rogat ut injuste tollat. De même Sal. 51, 2 (ci-dessous dans le texte). Ed. Chilp. c. 7 dit en parlant des rachimbourgs : praetium faciant et quod *graphio tollere* debet.

Régulièrement, d'après la Lex Salica, le droit du demandeur reste purement et simplement non satisfait¹; dans un cas seulement, lorsque l'objet de la demande est le wergeld, l'exécution passe outre et se poursuit contre la *personne* de l'inculpé, ses biens ne suffisant pas. Les principes qui règlent l'exécution personnelle ne sont pas développés dans ce passage bien qu'il traite de l'exécution (Sal. 50, 2), il en est seulement question à l'occasion du paiement volontaire de l'amende. Ce paiement doit aussi, comme nous l'avons vu (ci-dessus p. 107 note 3), se faire judiciairement. Contre le délinquant qui doit encore après avoir tout donné, on procède de la même façon que contre celui qui reste encore débiteur après qu'on lui a tout pris².

Le titre dont il s'agit est le célèbre titre Sal. 58, *de chrene cruda* : *Si quis hominem occiderit et totam facultatem datam non habuerit unde tota lege impleat* etc. L'insolvable doit jurer avec 12 cojurateurs quod nec super terra nec subtus terra plus de facultate habeat quam donavit. Puis il rentre dans sa maison³, ramasse aux quatre coins de la terre dans sa main, se met sur le seuil de la porte le visage tourné vers l'intérieur de la chambre et jette cette terre de la main gauche par-dessus son épaule sur ses plus proches parents; avec la terre il *jette* (transporte) sur eux l'obligation de payer. Le débiteur lui-même, en chemise, déceint, les pieds nus, un bâton à la main, doit franchir la haie de la maison pour indiquer qu'il abandonne tout derrière lui. Il n'y a qu'une série déterminée de parents qui puissent, par la solennité de la *crene cruda*, être mis en demeure de payer⁴.

Si la fortune de ces parents s'épuise aussi sans parvenir à acquitter le wergeld, l'inculpé est adjugé au demandeur, d'abord *in fide* c'est-à-dire sous sa foi, provisoirement, avec l'*obligation* pour ce dernier de présenter son débiteur au tribunal et de le rendre le cas échéant⁵. La présentation doit avoir lieu

¹ Il n'est pas encore question dans la Lex Salica de l'esclavage à temps du droit postérieur.

² Comp. Ed. Chilp. c. 9 ci-dessous § 27.

³ La maison, ainsi qu'il résulte de ce passage, ne fait pas partie de la *facultas*. L'immeuble n'est pas donné en paiement au demandeur, mais au plus proche parent du débiteur afin qu'il paie pour lui, comp. ci-dessus p. 112 note 1.

⁴ L'explication de cette partie du titre Sal. 58 est en dehors de notre sujet.

⁵ Comp. le récit de Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* IX, 8 : le roi Childebart donne Gontran Boson à garder à l'évêque Agéric de Verdun : *Sit penes te, Sancte Sacerdos, donec in praesentiam Guntchramni Regis*

publiquement à quatre assemblées judiciaires (in mallo praesentare) « et l'on peut prendre le débiteur sous sa foi » (et sic postea eum — ad suam fidem tollat), c'est-à-dire toute personne peut exiger la tradition du débiteur sous l'*obligation* de payer l'amende pour lui¹. Si ces quatre présentations demeurent sans résultat, le demandeur acquiert sur son débiteur le droit de vie et de mort :

Et si eum in compositionem nullus ad fidem tulerit, hoc est ut eum redimat de quod non persolvit, *de sua vita componat*.

La poursuite de la créance de wergeld conduit donc finalement à l'exécution sur la *personne* du coupable.

C'est au demandeur qu'appartient le droit d'exécuter :

Ed. Chilp. c. 7 : cui malum fecerit tradatur in manu et *faciant exinde quod voluerint*.

La vengeance (*Blutrache*) est donc ici un *moyen* de procédure, ainsi qu'on le voit encore par l'

Ed. Chilp. c. 5 : dominus — servum ipsum *det ad vindictam* — (parentes occisi) de ipso *quod voluerint faciant*.

Ainsi la procédure judiciaire ne cherche pas à supprimer la vengeance, comme on l'a cru jusqu'ici, mais seulement à en restreindre l'exercice au cas où la satisfaction légitime est devenue *impossible* par suite de l'*insolvabilité* du débiteur².

adveniat. Puis on lit IX, 10 : Guntchramnus — Boso, quem Agericus Viridunensis Episcopus *sua in fide suscepit* : — Pontifex ille, qui *pro eo fidem fecerat*. — Il l'a in fide (Lex Sal. : sub fide) parce que, par rapport à lui, il a fait la fides, la promesse de le présenter encore au tribunal. Comp. von Meibom, *Das deutsche Pfandrecht* 80, qui dans l'expression correspondante *to borge dun* du Sachsenspiegel (*Sachsp*, I, 70 § 2. II, 9 § 3. III, 9 § 4) voit le sens de donner un prisonnier en garde à quelqu'un sous l'obligation de la *custodia* et de la représentation au tribunal. — Waitz *Sal. R.* p. 177 a prouvé que celui qui eum sub fide habuit, qui doit donner caution, est le créancier et non pas un tiers quelconque.

¹ Voyez le sens de *to borge geren* dans *Sachsp*. I, 70 § 2. — Dans un autre sens, Waitz *Sal. R.* p. 177.

² Ce principe se rattache aux bases mêmes du droit germanique, Alam. lib. III, 105, 5 : la violation d'une maison étrangère est punie, nisi *homicida suus ei in curte aut in casa fuerit et pro ipso nullus offerit derictum, si sequenter eum currit*, non est ad requirendum. Offerre derictum

La forme dans laquelle cette exécution par la partie intéressée doit se faire est l'homicide légal réglé par le droit commun ; la publicité doit donner à cet acte son caractère juridique :

Decr. Tass. IV, 3 : Sed tamen ea tria genera homicidiorum (que les dispositions précédentes indiquent comme étant permis) debita signa vicinis suis et his qui adsistunt insignet.

Chez les Franks, le cadavre était exposé sur le *bargus*, la *clida*, c'est-à-dire sur une sorte d'échafaud¹, afin que chacun pût s'approcher et le voir². Le *quadruvium*, le carrefour, est d'après le titre Rib. 73, le lieu où l'on expose celui qui a été tué légalement (ci-dessus § 17), le lieu où les *inimici*, d'après le titre Sal. 41, 4, laissent le cadavre *sine manus et sine pedes*. L'accomplissement de cette dernière formalité indique aussi qu'un homicide a été commis par *droit de vengeance*, et se justifie comme le *clida levare*. C'est ainsi que Grégoire de Tours VII, 47, raconte qu'un certain Sicaire avait été blessé par un de ses esclaves :

Quo (Sichario) in terram ruente, currentes amici adprehensum servum crudeliter *caesum*, *truncatis manibus et pedibus*, *patibulo* (comp. note 1) damnaverunt.

L'esclave n'a pas été « d'abord mutilé puis pendu, » mais son corps a été exposé sans mains ni pieds sur le *bargus*, pour que chacun vît bien que cet endroit avait été le théâtre de l'exécution d'une peine et non pas d'un meurtre clandestin.

Citons encore, comme se rapportant plus directement à l'exécution procédurale, les dispositions qui punissent le *de bargo tollere*³, si l'acte est accompli sans la permission de l'autorité ou

(pour : directum franç. droit) signifie justitiam offerre, reddere, c'est-à-dire offrir le paiement (ci-dessus § 8, p. 29 note 5). — Burg. 12, 3 : Quod si *raptor* (le ravisseur) solutionem suprascriptam unde solvere non habuerit, puellae parentibus adsignetur, ut faciendi de eo, quod ipsi maluerint, habeant potestatem.

¹ C'est le sens de *bargus* suivant Grimm, Préface p. LI : Merkel Legg. III, 36 n. 59 remarque que *bargus* et *clida* sont identiques. Dans Sal. nov. 273 on trouve *de bargo vel de furca*, et *de palo*, de même dans Sal. 67^a : *de furcas* — aut de *ramum* ubi incrocatur, comp. nov. 355 ; dans Sal. 67^b, 97, 2 : de *furca* ; dans le passage de Grégoire VII, 47 dont il va être question : *patibulum*, dans un autre (Greg. IX, 19) : in *saepis stipite*. Sur ce dernier passage comp. Pardessus, *Loi salique* p. 657, 658.

² Sal. 73 : debent facere *bargo quinos pedes in altum*, c'est-à-dire à une hauteur qui permet de voir commodément le cadavre.

³ Comp. sur ce point Pardessus, *Loi salique*, p. 657, 658.

contre la volonté de celui *cujus causa est*, qui eum *ibidem misit*, par *ex*.

Sal. nov. 273 : Si quis hominem de bargo vel de furca abattere praesumpserit *sine voluntate judicis* — sol. 45 culp. jud. Si quis caput de homine, quem suus *inimicus* in palo misisset, aliquis eum exinde *sine permissio judicis aut illius qui eum ibidem misit*, tollere praesumpserit, — sol. 15 culp. jud.

De même,

Sal. 97, 2 : Si vero de furca jam mortuo *sine consilio judicis aut voluntate ipsius cujus causa est* tulerit —.

Comp. Sal. 67, nov. 355.

Le dernier acte de la *procédure* s'accomplit dans la même forme que l'exercice du droit de vengeance.

§ 25.

JUGEMENT ET PROCÉDURE DE CONTUMACE.

Comme nous l'avons vu (§ 22), la procédure, dans sa première phase d'évolution, se termine toujours par un jugement qui condamne le contumace et celui qui avoue purement et simplement à payer la composition ; celui qui nie ne la paiera que s'il ne parvient pas à se disculper.

Le jugement, par lui-même, n'est pas exécutoire. C'est là un principe que nous allons établir. S'il n'y a pas de promesse d'exécuter le jugement (§ 24), par laquelle l'inculpé s'y soumette *volontairement*, il ne peut être question, pour la prétention du demandeur, de réalisation mais seulement d'une peine infligée à celui qui a troublé l'ordre public. La procédure emploie ici un moyen de coercition *indirect*.

Le titre Sal. 56, de eo qui ad mallum venire contemnit, est le point de départ de cette exposition. Il est tout d'abord nécessaire de montrer qu'il vise le cas qui nous occupe (voyez § 22) et qu'il *ne vise que* lui.

On a cru généralement jusqu'ici ¹ que la loi salique traitait à la

¹ Comp. Rogge 21. 22. Maurer § 47. Waitz 18². 184. Siegel 76, 77.

fois du défaut fait au jugement et du défaut fait à la *mannitio* ; les dispositions contenues dans ce titre seraient donc applicables à la contumace dans la seconde assise et à la contumace dans la première ; d'où la théorie dominante conclut que, même *sans jugement*, un ou plusieurs ajournements restés sans effet justifient l'application du mode de procéder indiqué dans le titre. Siegel paraît avoir douté de la justesse de cette opinion, car il est le seul qui ait tenté de la défendre. — Quant à la preuve de la nôtre, elle se trouve dans le titre et les premiers mots de Sal. 56. — Nous voyons tout d'abord : de eum qui ad mallum venire contemnit — puis : Si quis ad mallum venire contempserit. Nous n'avons pas besoin d'indiquer combien on doit avoir peu de confiance dans les rubriques de la Loi Salique¹ ; il est évident qu'ici la suscription a été composée non pas d'après le contenu même du titre, mais seulement avec les mots par lesquels il commence ; il est très probable d'ailleurs que le texte primitif n'avait point de rubrique. Sur les quatre manuscrits du petit texte en soixante-cinq titres², deux (codd. 2. 4 de Merkel) n'ont rien ; parmi les textes postérieurs, le texte A de Merkel (Pardessus texte III) porte la suscription : de dispectionibus (comp. ci-dessous p. 119 note 1) qui a passé dans l'édition de Hérold, tit. 59, et qui, dans le manuscrit de Wolfenbuttel (le code 2 de Merkel), forme la suscription du titre précédent (Lex Sal. Merkel, nov. 19³). — De deux difficultés, une seule nous reste donc à vaincre. Le titre débute ainsi :

Si quis ad mallum venire contempserit *aut* quod ei a rachineburgiis iudicatum fuerit adimplere distulerit.

Au point de vue de la langue, il faut montrer tout d'abord que, dans les sources germaniques, *aut* s'emploie non dans un sens disjonctif, mais habituellement copulatif⁴ et pour relier ensemble

¹ Comp. Roth, *Beneficialwesen* 84. note 165.

² Comp. Stobbe, *Gesch. der deutsch. Rechtsquellen* I, 35 et suiv.

³ Comparez le titre Sal. 15. Ici aussi les manuscrits n'ont pas de rubrique ou présentent des variantes : celles qui nous sont parvenues ont été formées avec les premiers mots du titre. Aussi Waitz, à propos de la rubrique qu'il a admise dans son édition, dit-il : Antiquus legis codex *nullam* inscriptionem habuisse videtur. L'édition de Merkel n'en a pas.

⁴ Par ex. Sal. 46 : ante teoda aut thunginum. 11, 5 : Si vero in domum ingressus fuerit aut exinde furtum aliquid tulerit. 11, 6 : Si vero nihil tulerit aut fugiens evaserit. 105, 2 : Si antrusionem interfecerit aut talare (pour : celare) voluerit. De même Pact. Alam, II, 46 etc.

deux membres de phrase présentant le *même sens*¹. La Lex Sal. emendata (Pardessus texte V) présente *et* au lieu de *aut*. La suite du titre indique que le sens spécial à cette particule convient très bien ici. Il s'agit en effet, non pas de deux éventualités, mais d'une seule. Le demandeur doit attendre l'accomplissement du *jugement*; les témoins doivent déposer que le jugement n'a *pas été accompli*. Les mots qui suivent : *si nec de conposicione nec de ineo nec de ulla lege fidem facere voluerit* rendent la double expression simplement par : s'il ne veut pas *accomplir* le jugement. D'autre part, il est dit de celui qui ne vient pas au tribunal du peuple, qu'il doit être ajourné au tribunal du roi : *Si nec tunc venerit* —, et la fin du passage porte : *Tunc si ille — ad nullum placitum venire voluerit*. On voit clairement que ce titre désigne de deux manières le défaut fait au *jugement* : *si nec de ineo etc., fidem facere voluerit*, et : *si ad placitum venire noluerit*. Les premiers mots :

Si quis ad mallum venire noluerit aut quod ei a rachineburgiis iudicatum fuerit adimplere distulerit,

combinent ces deux manières d'exprimer la même idée. Il s'agit donc ici d'un *seul* cas présenté sous *deux* aspects différents et non pas de deux cas distincts l'un de l'autre. Il arrive d'ordinaire en effet que celui qui veut faire défaut au jugement fait défaut aussi à l'assise où doit s'accomplir ce jugement. Celui qui ad *mallum* venire contemnit est précisément celui qui ne veut pas *iudicatum adimplere*. Siegel lui-même a admis que dans le titre parallèle Sal. 96, 1, il ne s'agit que du défaut contre un jugement et non pas d'une *mannitio* inutile². Le titre qui nous occupe ne diffère point par le fond, mais seulement par la façon dont il s'exprime.

Ainsi le jugement est prononcé, mais la promesse d'en accomplir le dispositif n'est pas faite. Le demandeur attend (dans la première assise) jusqu'au coucher du soleil la prestation de l'adversaire (et d'abord la prestation de la *fides facta*). 40 nuits après, il comparaît encore au tribunal et fait le *solem collocare*.

¹ Voyez les exemples fournis par Roth, *Beneficialwesen* p. 284 note 31 : *comes aut grafio, thunginus aut centenarius etc.* Comp. *ibid.* p. 230 note 117, où *vel* « ne sert pas à unir deux idées différentes, mais identiques. »

² On lit en effet ici aussi : *Et si ad ipso placito venire aut manum suam ad aeneum mittere noluerit. — si nec tunc venerit — si ad nullum placitum venire voluerit.*

Cette seconde assise est destinée à l'apport de la preuve d'où résultera la disculpation (comp. ci-dessus § 18). Si l'attente est vaine, la condition sous laquelle l'inculpé échappait à la dette, est défailante. Il y a donc lieu à commettre un acte par lequel se poursuive la réalisation du droit : cet acte n'est pas, comme en matière de dettes *ex contractu* (§ 5. 6), la demande de son nexti canthichio faite au *thunginus*; ce n'est pas non plus, comme dans les § 4. 24, l'invitation faite au *comte* d'avoir à exécuter. Le demandeur ajourne son adversaire devant le *roi* et amène avec lui ses témoins qui doivent certifier le légitime *admallare*. Dans cette nouvelle instance, l'inculpé ne peut que *détourner* de lui la procédure *sans y prendre part*. Les témoins du demandeur ne produisent point de preuve contre l'inculpé qui nie; leur présence sert de base formelle à l'acte de contrainte qu'accomplira le tribunal suprême (comp. ci-dessus p. 11). Douze témoins, trois pour chaque formalité, doivent être produits d'après le titre Sal. 56; trois fois, trois témoins ont à s'exprimer sur les actes qui ont précédé la procédure à poursuivre devant le roi. En même temps que leur témoignage, le titre Sal. 56 indique reproduit encore une fois la procédure tout entière :

et ibi 12 testes erunt qui per singulas vices tres jurati dicant, (1^o) quod ibidem fuerunt, ubi rachineburgii judicaverunt ut aut ad in eo ambulet aut fidem de compositione faceret, et ille dispexerit¹. (2^o) Iterum alii tres jurare debent quod ibidem fuissent post illo die quando rachineburgii judicaverunt, ut aut per in eo aut per compositione se educeret, hoc est de illa die in 40 noctes in mallobergo iterum ei solem collocaverit et nullatenus legem voluerit implere. Tunc eum debet manire ante regem hoc est in noctes 14 et tria testimonia jurare debent; (3^o) quod ibi fuerunt ubi eum manivit.

Après ces neuf dépositions, trois témoins affirment en outre que l'acte du solem collocare a été accompli par le demandeur au tribunal royal. Cette attente jusqu'au coucher du soleil servait à constater si l'inculpé comparaisait ou non et échappait,

¹ C'est l'expression technique pour désigner le défaut au jugement. Comp. 96, 1 : Et si ad ipso placito (dans la seconde assise) venire *dispexerit* aut manum suam ad aeneum mittere noluerit. Nov. 19 : Si quis — fidem facire *dispexerit* aut pretium solvere. De là les rubriques ci-dessus : de *dispectionibus*.

en faisant ce qu'il devait faire, c'est-à-dire en payant l'amende, à la procédure définitive¹.

Si nec tunc (au tribunal du roi) venerit, ista novem testimonia jurati sicut superius diximus dicant. Similiter illa die si non venerit, collocet ei solem et illa tria testimonia (4^o) qui ibi fuerunt ubi solem ei collocavit.

Le ban prononcé par le roi contre le contumace met fin à la procédure,

Tunc si ille qui eum admallat ista omnia impleverit et ille qui admallatus est ad nullum placitum venire noluerit, tunc rex ad quem mannitus est *eum extra sermonem suum ponat*².

Le ban a pour effet la mise hors la loi :

Tunc *ipse culpabilis et omnes res suas erunt*³.

¹ Ceci montre que ce *mannire* comme celui de la procédure d'exécution n'a pas pour but de faire concourir l'inculpé à la procédure judiciaire; il ne se propose pas d'obtenir un jugement, mais de préparer l'intervention de l'autorité. La procédure devant le tribunal du roi, production des témoins etc. suit également son *cours normal*, même en l'absence de l'adversaire : elle atteint son but dans l'extra sermonem ponere qui est une disposition *unilatérale*. L'inculpé est averti par la *mannitio* de l'instance introduite contre lui afin qu'il puisse, s'il le peut, s'opposer à son cours.

² Comparez l'exposition de la procédure à suivre contre un antrustio, Sal. 96, 1 : A la quatrième mannitio l'inculpé a comparu et le jugement concluant à la disculpation (par cojurateurs ou par épreuve de l'eau) ou au paiement a été prononcé. Et si ad ipso placito venire dispexerit aut manum suam ad aeneum mittere noluerit, quicumque antrustio ille de causa superius comprehensa per sacramenta absolvere non potuerit aut manum suam ad aeneum pro leude mittere dispexerit aut in placito venire distulerit : tunc ille qui eum rogatum habet solem illi colligat ad ipso die in mallobergo in noctes 40. Si nec ibi se non duxerit, tunc ipse qui eum rogatum habet solem illi collectum postea illum in praesentia regis ad noctes 14 rogare debet et ibi 12 testes ponat. Puis viennent les dépositions des témoins comme dans le titre Sal. 56 : Tunc si ista omnia impleverit qui eum admallavit, et ille qui eum admallatur ad nullum placitum venire voluerit et per legem se non duxerit, tunc rex ad quem mannitus est *eum extra sermonem suum ponat*. — Plus tard, la mise hors la loi ne s'applique qu'en matière de délits publics. Rien ne nous autorise avec Maurer § 47 (comp. Rogge 22 note 32. Eichhorn. R. g. § 76) à admettre qu'il en était déjà de même au temps de la loi salique. D'après Siegel 76. 77 on pourrait croire, il est vrai, que le commodataire *in mora* était traité comme le coupable se refusant à payer l'amende.

³ Nov. 150 (Texte A. C.) : in fisco aut cui fiscus dare voluerit.

Le banni et ses biens sont désormais en dehors de toute protection légale,

Ed. Chilp. c. 9 : ut quicumque eum invenerit quomodo sic ¹ ante pavido interficiat.

Il est *expellis* (nov. 254, dans Sal. 69 : *aspellis*) *expulsus de eo pago* (nov. 336), « chassé du pays, » on doit obtenir de nouveau pour lui, ut ei inter homines liceat accedere (Sal. 55, 2). C'est un *wargus* (Sal. 55, 2) un « loup sauvage, » il erre dans les forêts, semblable au brigand ², au *malus homo* que dépeint Ed. Chilp. c. 9 :

malus homo, qui male in pago faciat et non habeat ubi consistat nec res unde conponat et per silvas vadit.

Celui qui lui donne à manger ou à boire ou qui le reçoit sous son toit est puni, fût-ce sa propre femme,

Sal. 56 : et quicumque eum paverit aut hospitalem dederit etiamsi uxor sua proxima — sol. 15 culp. jud.

« Il n'a rien à lui, ni maison, ni femme, ni famille; il ne peut se reposer deux nuits sous le même toit; il n'a point de lit, pas de nourriture, il ne boit que de l'eau ³. »

Cet état dure donec omnia quae imputatur conponat. La purge de contumace qui résulte du paiement de l'amende y met fin. De même dans

Sal. 55, 2 : wargus sit usque in die illa, quam ille cum parentibus ipsius defuncti conveniat.

Ainsi la procédure judiciaire de la Lex Salica se termine par l'exécution ou par le bannissement. L'exécution se retrouve aussi dans la procédure dite *d'exécution*, (§ 4 — 6), avec cette différence que, dans cette dernière, on y arrive nécessairement, tandis que la procédure judiciaire n'y conduit qu'à de certaines

¹ C'est-à-dire « qu'il le tue ensuite sans crainte. » Sur *sic* voyez ci-dessus p. 17 note 3. Quomodo a la même signification que ut, français que (voyez Pott dans *Höfer's Zeitschrift f. Wiss. der Sprache* III, 142); dans une charte de Flandre a. 1303 : que comme (Warnkönig *Flandr. R. g.* II, 1 *Anh.* 118).

² Grimm *R. A.* 396. 733.

³ Voyez un manuscrit de la Lex Alamannorum Karolina Legg. III, 144 note f (sur le c. 40).

conditions dépendant du hasard. L'inculpé est maître de décider si le demandeur recevra satisfaction ou non. Le moyen de coercition particulier à la procédure judiciaire, le bannissement, est en même temps le seul qu'elle possède, le seul qui ait une vertu propre et non empruntée à l'accomplissement d'un acte volontaire par l'adversaire qu'il s'agit de contraindre. Rapprochée de la procédure d'exécution, elle est essentiellement une procédure *qui n'exécute pas*. Cette singularité s'explique si on se rappelle que la procédure judiciaire est la procédure criminelle de la Lex Salica (ci-dessus § 2. 15). De même que la disposition qui refuserait au créancier *ex contractu* ou au propriétaire de la chose mobilière la voie de l'exécution serait peu pratique, de même la pensée qui a présidé aux règles dont il s'agit ici a été fort juste en indiquant que le premier devoir de la procédure de délit n'est pas de procurer au demandeur tant de solidi, mais de courber le coupable sous la règle fixée par la loi. Voilà pourquoi il ne s'agit pas de poursuivre contre lui la procédure d'exécution, mais la procédure de contumace; voilà pourquoi cet acte volontaire du coupable, la promesse de faire ce qu'exige la loi salique, est nécessaire afin que le bannissement ne lui enlève pas son existence juridique et que l'exécution lui prenne seulement cette somme d'argent fixée d'avance. Dans la procédure judiciaire de la Lex Salica, l'exécution est un *avantage* que l'inculpé peut se *ménager* en faisant la *fides facta*. La *procédure* criminelle vient ici corriger ce que le *droit* criminel a d'excessif. La peine privée qui est ici au premier plan disparaît là derrière la peine publique; même dans le cas où la procédure par voie d'exécution donne au demandeur les 15 ou 30 sol., on peut voir la reconnaissance formelle du droit du demandeur ainsi que la satisfaction donnée à la loi : l'obligation à laquelle se soumet *volontairement* l'inculpé de payer l'amende contient l'aveu : j'ai agi contre le droit et je suis coupable.

Wilda¹ se fondant sur les sources juridiques noroises a pensé qu'en droit germanique tout délit était puni de la mise hors la loi et que plus tard seulement la législation avait admis qu'on pût expier son crime en payant l'amende. Si cette opinion pouvait se justifier aussi pour les autres législations germaniques, l'opposition entre la procédure et le droit matériel s'expliquerait historiquement. Ce qui au point de vue du système des composi-

¹ *Strafrecht* p. 268 et suiv. 284 et suiv. Comp. Waitz *V. G.* I (2^e éd.) 398.

tions est pour nous procédure de contumace, ne serait, au point de vue de cet ancien système criminel, que l'*exécution* de la procédure primitive de délit. La *fides facta* serait nécessaire pour remplacer l'ancienne et dure exécution par la nouvelle beaucoup plus douce et se bornant à poursuivre l'amende. La procédure deviendrait le moyen d'imposer l'obéissance à la loi parce que c'était dans le délit lui-même que primitivement la peine publique prenait naissance.

CHAPITRE II.

PÉRIODE DE TRANSITION AU DROIT POSTÉRIEUR.

§ 26.

GÉNÉRALITÉS.

A l'époque de la rédaction de la Lex Salica succède l'époque de l'établissement de l'empire frank sur le sol romain. Au développement extérieur de la puissance franque correspond à l'intérieur un développement politique considérable. En même temps que la puissance publique prend de l'extension, la procédure se modifie. Les termes du rapport dans lequel se trouvaient le tribunal et l'individu en cette matière se renversent : le tribunal joue le premier rôle, celui de l'individu s'efface ; il s'ensuit que la procédure judiciaire l'emporte sur l'extrajudiciaire. Dans les cas douteux, toute affaire s'introduira dorénavant dans les formes exigées jusqu'ici seulement en cas de délit. Avec la procédure extrajudiciaire disparaît la procédure d'exécution et avec cette dernière, le *testare forçant* à payer ; la *mannitio* est à l'avenir le seul acte formel dont disposent le créancier *ex contractu* et le créancier *ex delicto*.

Du rapprochement de la Lex Ribuarica et de la Lex Salica ressortent nettement les modifications essentielles qu'a subies la procédure.

Ce qui caractérise la deuxième partie de la Lex Ribuarica (tit. 32-64), c'est qu'elle est un remaniement de la Lex Salica, une exposition du droit ripuaire en prenant pour modèle la rédaction salique ; elle a eu cette dernière sous les yeux à partir

du titre premier ; elle a emprunté, rejeté ou modifié les titres suivants. Absolument comme l'emprunt, l'omission d'un titre indique, si l'on prend garde à ce qu'il contient, une intention bien arrêtée et non pas la main du hasard¹.

Dans cette partie, la Lex Ribuarica a omis les passages de la Lex Salica se rapportant à la procédure d'exécution. Nulle part il n'est question de *testare*, ni de saisie extrajudiciaire, ni du *nexti canthichio* qu'elle appelle nécessairement. Le titre Sal. 45 de migrantibus (ci-dessus § 4) est laissé de côté, de même Sal. 50, 1 (ci-dessus § 5), dans lequel il s'agit de la procédure née de la *fides facta* de droit privé². Seul, le titre Sal. 52 de rem prestitam (comp. ci-dessus § 6), a dans Rib. 52 de re praestata son correspondant ; mais il suffit de rapprocher les deux titres pour s'apercevoir très clairement des changements introduits.

Le titre Sal. 52 s'occupe principalement de la *procédure* qu'il faut conduire contre le commodataire (ou le débiteur par suite d'un prêt) in mora ; la fin indique l'amende *procédurale* de 15 sol. qui, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, correspond au premier *testare* : Il y a au contraire très succinctement dans Rib. 52 :

Si quis rem suam alii praestiterit, et placitum indixerit,
quod si super placitum rem praestitam retinere praesumpserit,
15 sol. multetur.

De tout l'échafaudage procédural que Sal. 52 nous présente, il n'est plus rien resté que l'amende encourue par le débiteur in mora. Et encore, avec son ancienne base, a-t-elle perdu sa signification primitive. Les 15 sol. dans le titre Rib. 52 n'appartiennent plus à la procédure mais au droit privé ; ils ne naissent plus du *testare* mais du simple retard apporté au paiement ; de procédurale qu'elle était, la peine est devenue moratoire³. On peut constater une évolution semblable dans l'histoire de

¹ Comp. Sohm dans la *Zeitschr. f. Rechtsg.* V, 384 et suiv. 404 et suiv.

² Au contraire l'exécution exposée dans le titre Sal. 50² (ci-dessus § 24) l'est aussi dans le titre Rib. 32, 2 et suiv. 51. 84.

³ C'est ce qui explique que le *testare* de l'époque postérieure (ci-dessus p. 14 note 2) n'est plus un moyen de contrainte procédurale, mais simplement le moyen de mettre le débiteur in mora. Comp. aussi *Schwsp. Lashb.* 84 (W. 69). — A mon avis, on peut expliquer historiquement la fixation légale de la peine moratoire. Comp. Stobbe, *Vertrager.* 32. 37. Neumann, *Geschichte des Wuchers in Deutschland* (1865) 942 et suiv.

l'amende de 15 sol. que primitivement (ci-dessus § 5) le débiteur contumace doit payer après le testare, dans la procédure *ex fide facta*.

Extravag. Leg. Sal. (Merkel p. 100) c. 6. Et si vivent ambo (débiteur et fidéjusseur), quod sponndit qui wadium dedit det (le débiteur principal). Et si domo non dat, fidejussor quantum sponndit pro neglectu debitoris det. Si non, *proiectos*¹ componat 17 solidos² et supra quod sponndit.

« Comme peine de contumace » le fidéjusseur paie 15 sol. et de plus le montant de la dette³.

Sauf ces débris, rien de la procédure d'exécution ne s'est conservé.

Quant à la vindication mobilière, elle a eu une autre fortune. Déjà nous avons, en l'exposant, rapproché la Lex Ribuariorum de la Lex Salica. Pour cette dernière, il est toujours vrai qu'elle ne connaît point de *procédure judiciaire*. La « *schlichte Klage* » moyen âge n'existe pas encore. Le *vestigium minare* suivi de l'*anefang* visant la chose et non pas un acte procédural est maintenant encore la seule manière d'introduire la vindication (Rib. 47. 33, 1⁴). L'adversaire n'est pas *mis en demeure* de répondre au tribunal ; il a (dans la procédure contradictoire) le droit, en se défendant, d'empêcher l'acte formel du demandeur de produire ses effets.

La *procédure judiciaire* est la procédure de l'époque postérieure. Le principe de la Lex Salica d'après lequel chaque affaire doit être conduite suivant le mode qui lui est particulier, n'existe plus. La vivante variété des formes procédurales disparaît et fait place à un système unique qui, plus fortement constitué et reposant sur des bases plus larges est destiné à se développer.

¹ Corrigez : pro jectus, « comme jectus. » Comp. c. 1. eod : jectum de 15 sol. ei det. Jectus est évidemment identique à jectivus.

² Il faut très certainement : 15 solidos. Comparez le passage cité dans la note précédente.

³ Comp. ci-dessous Appendice I, p. 146 note 1.

⁴ Comp. Gregor. Tur. *de Gloria confessorum* c. 81 i. f. : Alterius hominis malitia furis boves abstulerat, qui *adprehenso vestigio*, et inter infusos aqua viarum tramites — *perdito* ad Sancti recurrit sepulcrum, fusaque oratione — — advertit hominem — qui boves illos ante se prosequens adducebat : — *cognoscit* que vir ille boves quos perdiderat ; hos *recipiens* hominem absque calumnia (sans élever d'action contre le vol) redire permisit. — Translatio Filiberti c. 77 (Mabillon, *Acta SS. ord. Ben.* IV, 1. 552) : quidam namque rusticus — suum perdiderat bovem, quem *per diversa requirrens loca*, et minima reperiens etc.

La puissance créatrice de l'époque postérieure se réserve presque exclusivement le domaine de la procédure ; en cette matière la Lex Salica va subir de profondes modifications.

D'un côté, il se produit dans ce domaine le même phénomène que dans celui de la procédure d'exécution extrajudiciaire ; l'activité individuelle disparaît pour faire place à la puissance publique. La contrainte procédurale émanant du tribunal l'emporte sur celle qui émanait de l'acte formel ; c'est le juge qui ajourne au tribunal, c'est le juge qui ordonne au défendeur de répondre, c'est encore le juge qui enjoint aux témoins de déposer et aux *trouveurs* de trouver le jugement ¹.

D'un autre côté, ces changements ont eu de l'influence sur le développement interne de la procédure judiciaire. Ce qui jusqu'ici s'adaptait à un litige pris isolément ne pouvait pas s'adapter sans modification à tout autre litige. Dorénavant, c'est dans la forme de la procédure judiciaire que les affaires litigieuses, non-seulement *ex delicto*, mais quelles qu'elles soient sauf la vindication mobilière, s'introduiront en justice. C'est par la voie judiciaire que devront agir à l'avenir le créancier *ex fide facta*, *ex re prestita*, et le membre de la commune dont le *migrare* d'un étranger lèsera les intérêts. Des relations juridiques plus fréquentes vont introduire dans la pratique, à côté de ceux qui existaient déjà ², des rapports nouveaux que protégera la loi. Enfin il va être fréquemment question d'une action que ne connaît point encore la Lex Salica, nous voulons parler de la vindication immobilière ³.

¹ Ces changements se sont naturellement introduits peu à peu et non tout d'un coup. L'ajournement par le juge (*bannitio*) se rencontre par exemple chez les Franks pour la première fois à l'époque karolingienne ; au contraire le titre Rib. 50, 55 a aboli déjà le *tangano* dirigé contre les témoins et les juges. Comparez *Zeitschr. f. Rechtsgeschichte* V, 416-418.

² Comp. les formules de Rozière 463 (Bign. 13) : *actio depositi* ; 488 (Andeg. 30) : *actio pignoratitia* en restitution d'un immeuble donné en gage, 489 (Andeg. 29) : *actio commendati*.

³ Un seul passage de la Lex Salica fait allusion à la vindication immobilière. Dans le titre 46 de *ad fathamire*, après que la forme dans laquelle les donations pour cause de mort doivent être faites, a été indiquée (comp. Beseler *Lehre von den Erbverträgen* I, 96 et suiv.), on lit : *et si contra hoc aliquis aliquid dicere voluerit, debent tres testes jurati dicere* — —. L'affaire concerne ici aussi (comp. de Roz. 216, Marc. I, 13) des immeubles, comme on le voit par les mots : *in casa ipsius manere debet* (le fidéicommissaire) — *quod in casa illius mansisset*. — Nous ne savons rien sur la forme de la vindication immobilière d'après la Lex Salica.

La procédure judiciaire doit se modifier si elle veut satisfaire aux exigences du nouvel organisme juridique.

Nous avons vu ¹ que la procédure judiciaire de la Lex Salica a donné naissance à une espèce particulière de contrainte procédurale, la peine qui frappe le contumace. Tandis que dans la procédure d'exécution, c'est la prétention de droit privé qui est avant tout satisfaite, dans la procédure de délit, c'est l'obligation d'intérêt public dont tout d'abord l'exécution est poursuivie. Si l'adversaire ne s'y soumet pas volontairement ², la procédure ne peut que donner naissance à la peine contumaciale ; elle n'a pas le moyen de procurer au demandeur ses solidi. La condition des prétentions de droit privé s'améliore depuis qu'elles se soutiennent dans la forme de la procédure judiciaire, depuis que l'instance a son point de départ dans les bases matérielles du litige et non plus dans ses bases formelles, depuis enfin qu'au lieu d'exécuter sur un refus, on doit, après litiscontestation préalable, fournir sa preuve. D'ailleurs, la contrainte procédurale née de la procédure judiciaire ne peut, en aucune façon, donner à ces prétentions leur satisfaction légitime : ce qui importe d'abord, c'est moins la réparation exigée par le droit public, la punition de l'inculpé, que la réparation exigée par le droit privé, la prestation : ce n'est pas le défaut et ses suites, mais l'exécution, que la prétention du demandeur se propose avant tout de poursuivre. C'est ce qui explique que la procédure judiciaire a dû se débarrasser en premier lieu des formalités spéciales qu'exigeait primitivement le champ assez restreint de son action. Remarquons toutefois que les dispositions du titre Sal. 96 de antrustione ghamalta sur la procédure à suivre par un antrustion, lorsqu'il agit contre un autre antrustion, reproduisent fidèlement celles du titre Sal. 56 (ci-dessus § 25) ³. Déjà dans l'Edictum Chilperici (Merkel, Lex Salica tit. 77), nous voyons la législation s'engager dans la voie que nous avons indiquée.

Nous allons essayer d'interpréter ce remarquable édit.

¹ Voyez ci-dessus § 25.

² Comp. ci-dessus § 24.

³ Il semble que l'ancien principe d'après lequel on ne peut exécuter sans *ades facta* préalable se soit conservé pour les antrustions comme privilège de naissance. Comp. Brunner, *Zeugen und Inquisitionsbeweis* p. 47.

§ 27.

EDICTUM CHILPERICI C. 7.

La loi suppose qu'un maître est actionné pour un délit commis par son esclave.

Quale convenit modo, ut si servum sors nunciata fuerit de furtum, tunc dominus servi inter decem noctes mittat servum ad sortem.

« Nous avons encore ordonné (d'après le chapitre 1 : cum viris magnificentissimis obtimatibus vel antrustionibus et omni populo nostro) que, lorsque le maître a été invité (par la *mannitio*) à produire son esclave au tribunal afin que l'épreuve puisse être faite, il doit satisfaire à son obligation dans le délai de 10 nuits¹. »

Si ibi illum in illas decem noctes non miserit in praesente, tunc in 42 noctis eum mittat, et eum ibi servus ad sortem venire debet, et illi qui furtum pertulit jus sit cum sex videre.

« Si le dominus ne produit pas son esclave dans le premier délai de 10 nuits, il a droit à un second délai de 42 nuits. Puis (au lieu de et eum lisez *et tum*) l'esclave doit subir l'épreuve judiciaire, et le demandeur à qui (au lieu de : qui, lisez : *cui*) il a volé l'objet, doit cum sex videre. » Le sens des derniers mots ressort de ce passage rapproché du Pact. Child. et Chloth. c. 5. 8. et du Decr. Chloth. c. 3. Dans ces trois textes, il est question d'une ordalie, avec cette distinction, que l'inculpé dans le c. 5 est un esclave, dans le c. 8 un libre, dans le c. 3 un homme libre. Les trois espèces ont ceci de commun que l'issue défavorable de l'ordalie ne décide, en droit, contre l'inculpé, qu'autant que le demandeur jure avec six cojurateurs choisis pour moitié par l'adversaire : quod lex salica habet fuisse completum, que « ce qu'exige la loi a été accompli. » Le serment a le caractère d'un serment de *véracité* et a pour but d'empêcher une falsification possible de l'ordalie (ne concludius fieri possit). Ce serment est indiqué par ces mots *cum sex videre* ; ceci ne paraît pas douteux puisqu'ici aussi il s'agit de

¹ Comp. sur ce point § 16. § 20 et § 22.

convaincre le servus au moyen d'une ordalie. Il faudrait donc rétablir le texte ainsi : et illi — jus sit cum sex *videredum dare*. En mettant *videre* le copiste a cru qu'il avait déjà écrit *dare*¹.

Si le maître ne produit pas son esclave dans le second délai sans présenter une *sunnis*,

Et si ad 42 noctis non venerit nec sunnia adnuntiaverit, tunc *servus culpabilis judicetur*, et causa super domino magis non ascendat nisi quantum de servo lex est, aut ipsi (pour : ipse) servus decidat² aut dominus pro servo conponat hoc est solidos 12 et capitalem et dilaturam.

Nous trouvons ici, conformément aux principes développés dans le § 22, un *jugement* pur et simple condamnant à payer l'amende. Le maître doit céder l'esclave au volé³ ou bien payer 12 sol., c'est-à-dire la valeur de l'esclave⁴ avec le *capitale* et *dilatura*.

Et si in 42 noctis legibus sunnia nuntiaverit, in 84 noctis postea placitum intendatur. Et si ibi se non eduxerit, sicut supra scriptum est, culpabilis judicetur. Nam ad 42 noctes sunnia adnuntiaverit, lectus 15 sol. conponat.

Si le dominus présente au tribunal une *sunnis* après 42 nuits, on lui accorde un nouveau délai de 84 nuits ; s'il ne se défend pas alors (se non eduxerit)⁵, il est déclaré culpabilis, avec cette aggravation qu'il paie en sus une amende contumaciale, comme ayant fait traîner le procès en longueur (84 nuits) après avoir présenté une *sunnis* à l'assise qui suit le délai de 42 nuits : lectus (corrigez : *iectus*)⁶ 15 sol. conponat.

Le jugement met fin à la procédure. Il est suivi, 40 nuits après, comme nous l'avons vu dans les §§ 24. 25, de l'assise

¹ Videredus indique partout le serment que doit prêter le *demandeur*. Comp. Ed. Chilp. c. 9 (*videredum donet*). Sal. 96. et la charte dans Pérard (comp. ci-dessus p. 50 note 2) p. 147 i. f. 148 i. f. — Sur les diverses opinions émises sur ce point voyez Grimm *R. A.* p. 906. Zöpfl, *Ewa Chamav.* p. 30. 32. Siegel p. 268 note 5.

² Pour *decadat* = *cedat*, l'actif avec le sens du passif.

³ Comp. Pactus Childeb. et Chloth. c. 5. Decr. Chloth. c. 5 Ed. Chilp. c. 5.

⁴ Comp. Merkel Legg. III, 48 not. 14. — Gregor. Tur. *Hist. Franc.* III, 15 : Leon se vend comme esclave pour 12 sol. Baj. 9, 3 ; 12 sol. valentem mancipium.

⁵ Comp. Ed. Chilp. c. 6 : *testimonia* — unde se aeducat. Sal. 56 : ut aut per in eo aut per conposicione se educeret.

⁶ Comp. ci-dessus p. 127 note 1.

dans laquelle il doit s'exécuter. L'inculpé doit payer ou fournir la preuve de son innocence. Avec ce délai expire le délai de preuve et de paiement ; la procédure de coercition s'applique désormais au cas où le jugement conclut *pure* au paiement tout aussi bien qu'au cas où il conclut au paiement ou à la disculpation. L'Ed. Chilp. suppose que l'inculpé fait défaut à la seconde assise.

Et si inter ipsas 42 noctes nec fidem facere nec componere voluerit.

Dans l'ancien droit salique, la procédure de contumace que termine la mise hors la loi trouve ici sa place (ci-dessus § 25). *Il en est autrement d'après l'édit.* Les formalités qui ont pour but d'amener l'exécution s'accomplissent sans qu'elles aient besoin d'être précédées de la *promesse de se soumettre au dispositif du jugement.*

Toutefois, ici comme ailleurs, il n'est fait emploi de la contrainte qu'autant que l'invitation répétée de payer de bon gré est demeurée sans effet :

tunc rogat ille qui consecutus est, ut de legem inter 40 noctes solvat quod antea dictum est. Et si adhuc inter ipsas 14 (corrigez : 40) noctes noluerit solvere, rogat inter septem noctis.

Si la dernière invitation est inutile,

Et si inter ipsas septem noctis nec fidem facere nec componere voluerit,

à la prochaine réunion du tribunal, le comte est invité à saisir :

tunc in proximo mallo ante rachymburgiis sedentes et dicentes quod ipsi illum ante audierit, sic *invitetur grafio*, cum fistuco mittat super se, ad res suas ambulet et praendat quantum rachymburgii antea odierit. et grafio cum septem rachymburgiis antrutionis bonis credentibus aut quis sciant accionis a casa illius ambulent et praetium faciant et quod graphio tollere debet. Et si graphio ante rachymburgiis sedentes non fuerit invitatus, non ibi praesummat ambulare. Et si invitatus fuerit et ibidem noluerit ambulare, de vita sit culpabilis. Et si graphio super praetium aut extra legem aliquid

tollere praesumpserit, noverit se vite suae periretis dispendium¹.

Sur la plupart des points nous reconnaissons les dispositions de l'ancien droit : le demandeur doit mettre le comte en demeure d'exécuter au moyen du *cum fistuco mittere super se* (ci-dessus § 24); l'exécution se poursuit avec le concours de sept rachimbourgs qui ont à *pretium adpretiare*², et cela chez le débiteur. Le *tollere* est encore comme auparavant l'œuvre du comte qui est encore obligé, sous peine de mort, d'obtempérer à l'invitation du créancier et, lors de la saisie mobilière, de s'en tenir à la limite fixée par les rachimbourgs.

Il y a cependant dans cette loi une condition mise à l'exécution dont il n'a point encore été question. Le comte ne doit obtempérer à l'invitation du demandeur que lorsque les rachimbourgs présents au tribunal témoignent, *quod ipsi illum ante audierit*³. Le sens de cette disposition ressort de deux autres passages qui s'occupent d'une manière générale de la nouvelle procédure d'exécution. L'un est le titre

Sal nov. 19 : *De dispeccionibus*. Si quis in mallum alterum per lege convinxerit⁴, ad (pour at) fidem facire dispexerit aut precium solvere, *tunc racineburgiis debent de eum ante audire secundum legem qualis causa est* et ille qui eum mallavit ad causa (pour casa) sua ei nunciare debet pre-

¹ Au lieu de *periretis dispendium* il faut évidemment lire *perire* (= *subire*) *dispendium*.

² Les mots *antrutionis bonis credentibus* aut quis sciant *accionis* semblent indiquer par une périphrase l'expression employée d'ordinaire : *boni viri*. *Antrutio* a de grandes ressemblances avec *trūt* qui signifie *amicus*, *fidelis* (par ex. *drudi atque vassi* dans v. Maurer, *Fronhöfe* I, 148 note 4. 5. Comp. Diez, *Etymologisches Wörterbuch* I s. v. *drudo*. — Voyez l'explication singulière qu'en donne Gfrörer, *Zur Geschichte deutscher Volksrechte im Mittelalter* (1865) I, 102. 113. — Plus tard on trouve encore *homines credentes* par ex. *ad Dei judicia homines credentes* dans cap. 782 c. 8 (Pertz I, 43), comp. Waitz *V. g.* iv, p. 368 note 4, Dove *Zeitschr. für Kirchenrecht* IV, 34; on trouve encore dans notre passage *boni credentes* comme plus tard *boni et Deum timentes* (Waitz II, 184 note 4). L'adjonction de *credentes* donne suivant Gfrörer un sens particulier p. 114 et suiv. — Aut quis sciant *accionis* signifie donc simplement : « qui ont connaissance de cette affaire » (comme *assesseurs* du tribunal). Gfrörer 113. 114 rapporte cette épithète aux *rachimburgii adstantes*.

³ Rapprochez-en la suite de notre loi : *praendat (grafio) quantum rachymburgii antea odierit* — *rachymburgiis qui antea audissent causam illam* — *graphio ad legem que antea auditus est invita elegitur*.

⁴ Pour *convincerit*, comp. Pott dans *Höfer's Zeitschr. f. Wiss. der Sprache* III, 119. 120.

cium antedictum. et tunc ei solvere noluerit, tunc per legem debit attendere et postea grafionem ad casa sua invitare, ut quod lex est de ipsa causa de res suas secundum legem debeat revestire.

Les premiers mots indiquent qu'ici aussi il est question de la contumace du défendeur après le jugement prononcé. On doit, aux termes de ce texte, avant de procéder à l'exécution, obtenir des rachimbourgs un *second jugement* pour que, *s'appuyant sur lui*, le demandeur invite l'inculpé à payer le *praecium antedictum*. De même, lors de l'exécution, les rachimbourgs, d'après l'Edictum Chilperici doivent attester, quod ipsi illum *ante* audierit, et le demandeur, exiger du défendeur, ut solvat quod *antea dictum est*. Le deuxième jugement se place *après* la connaissance première de l'affaire et *avant* la première invitation à payer, c'est-à-dire au moment où se doit accomplir le jugement. Nous avons déjà vu qu'il ne faut pas laisser passer ce moment sous peine de voir s'éteindre le délai dans lequel la preuve (ou le paiement) doit être fournie. Ce deuxième jugement déclare qu'il y a désormais lieu à exécuter. Contre le défaillant de preuve (si le premier jugement était un jugement de preuve), et contre celui qui ne paie pas, il fixe le montant de la somme jusqu'à concurrence de laquelle on peut exécuter, afin qu'elle puisse être exigée par le demandeur et ensuite poursuivie par le comte.

Nous retrouvons les mêmes dispositions dans le passage annoncé plus haut,

Ed. Chilp. c. 9 : Si quis causam mallare debet, et sic ante vicinas causam suam notam faciat, et sic ante rachymburgiis videredum donet, et si *ipsi hoc dubitant ut malletur causam*. nam antea mallare non praesummat. et si ante mallare praesumpserit, causam perdat.

On a cru jusqu'ici que cette loi réglait un rapport juridique tout différent de celui qui nous occupe¹ ; or, la suite² indique

¹ Elle indique d'après Waitz *Sal. R.* 133. V. g. II, 268. 269 que toute personne, avant de présenter sa chose au tribunal devait la présenter devant les membres de la *marche* rassemblés. Cette opinion n'est pas justifiée par le mot vicini, car les vicini ont la qualité de rachymburgii : les vicini font aussi bien partie du tribunal que de la commune. Par-dessus, *Loi salique* 601 traduit vicini par *parents*.

² Il s'agit, dans la suite, de l'homo malus, qui non habeat ubi consistat

qu'il s'agit ici de la procédure d'exécution. Elle s'applique à la double condition de ante vicinas causam suam notam facere, c'est-à-dire de faire déclarer judiciairement son affaire (mûre pour l'exécution) et de fournir le videredus¹. C'est alors seulement que le jugement peut conclure : ut malletur causam, « qu'il soit procédé dans l'affaire ainsi que de droit. » Nous avons donc acquis la confirmation de l'opinion exprimée déjà suivant laquelle le second jugement donne à l'exécution son libre cours. Celui qui n'en accomplit pas les dispositions perd par ce seul fait son procès.

Ainsi, tandis qu'auparavant l'exécution avait son point d'appui dans la fides facta du défendeur, on ne peut exécuter maintenant que sur un jugement de la commune. La suite de l'Ed. Chilp. c. 7 s'occupe d'abord de l'*opposition* à l'exécution commencée.

Et si dixerit illi (pour ille) cui res tolluntur, quod male eum destruat² et contra legem et justitia³, tunc maniat graphio eum inter noctes 42, et ille (pour illo, accus), et suo contractorem qui eum invitavit similiter maneat. Et si non negaverit ille qui invitavit, adducat rachymburgiis ferrebannitus qui antea audissent causam illam, *nobis praesentibus erit*. et si septem venire non potuerint et eos certa sonia detrigaverit et toti venire non possint, tunc veniant tres de ipsis qui praeside (Pertz corr. : per fide) sua dicant et pro parisis suos sunia nuntiant. Et si rachymburgiis nec septem nec tres dare potuerit nec dat, graphio et ille qui accepit res illius, quem contra legem et justitiam extruderit, et ille qui male invitavit solvat cui res fuerunt.

D'après le titre Sal. 56, c'était la procédure de contumace, ici c'est la procédure d'exécution qui se poursuit en dernier lieu devant le roi. Le défendeur opposant et le demandeur sont ajournés par le comte à comparaître au tribunal du roi dans le délai de 42 nuits. Le comte ajourne non pas en vertu des

nec res unde conponat, en sorte qu'à défaut d'objets exécutoires, si le malus homo s'enfuit, on doit procéder contre lui à la mise hors la loi.

¹ Le videredus devait ici comme nous l'avons vu ailleurs (p. 131 note 1) contenir ces mots : quod Lex Salica habet fuisse completum.

² Comp. ci-dessous : extruderit. Rib. 32, 3. 4. strudis legitima, strudem contradicere. Comme la saisie extrajudiciaire (Wilda, *Strafr.* 909) la saisie judiciaire est désignée par le mot vol (raub)— fait sur les biens du débiteur. Grimm, *R.* 4. 635. 866.

³ Comp. ci-dessus p. 25 note 2.

pouvoirs dont il dispose, mais en qualité de partie : l'opposition faite à la saisie contient implicitement le reproche d'un acte injustement commis. La parole est, devant le roi, tout d'abord donnée au comte. Il prétend contre le demandeur : tu m'as invité par acte formel à opérer la saisie. Si ce dernier avoue (si non negaverit ille qui invitavit), la responsabilité de la saisie passe du comte au demandeur. De son côté, le demandeur doit présenter septem rachymburgiis ferrebannitus qui antea audissent causam illam, c'est-à-dire les sept rachimbours qui ont prononcé le jugement concluant à l'exécution¹. Le demandeur doit donc prouver que sa demande d'exécution est régulière. Dans la période d'exécution, la preuve n'a pas, au reste, à établir que la prétention du demandeur est matériellement fondée, mais seulement (absolument comme dans la *procédure d'exécution*) que les conditions procédurales auxquelles sa demande d'exécution est valable ont été remplies : il ne s'agit point d'exposer les *merita causae* ; pour que le demandeur mette à néant la prétention du défendeur il lui suffit, avec les assesseurs du tribunal, de prouver la régularité de la procédure au point de vue de la forme², pro paris suos sunia nuntiant.

Si la preuve testimoniale³ du demandeur n'est pas fournie, le comte et le demandeur doivent rendre les objets saisis⁴, et le demandeur (ille qui male invitavit) paie en outre l'amende pour avoir fait une invitation irrégulière au comte (d'après le titre Sal. 51. 1 : 200 sol.).

La procédure décrite ici suppose le cas : si *servum* sors nunciata fuerit de furtum. La phrase qui suit en généralise l'application :

Et quicumque ingenuus de actione et vi rejecte malla-

¹ Les rachymburgii ferrebanniti sont les rachimbours invités par tangano à trouver le jugement, comp. *Zeitschrift für Rechtsgesch.* V. 417, ci-dessus § 21.

² Le moyen employé par le demandeur pour produire ses témoins (les rachimbours) au tribunal est ici, comme dans la preuve testimoniale en général (Sal. 49), la mannitio. De là la sunnis que doivent présenter, pour s'excuser, les défaillants : et eos certa sonia detrigaverit. Les trois rachimbours qui comparaissent au tribunal peuvent déclarer l'essoine : pro paris suos sunia nuntiant.

³ Ici aussi *trois* témoins sont nécessaires pour fournir la preuve testimoniale : si toti venire non possint, tunc veniant *tres* de ipsis. Comp. Sal. 46. 47. 56. 101. Rib. 50, 2. Siegel 202.

⁴ Il semble qu'après les mots : graphio et ille qui accepit res illius quem contra legem et justitiam extruderit, il faille ajouter *restituat* formant opposition avec la phrase qui suit : et ille qui male invitavit solvat cui res fuerunt.

verit de qualibet causa, *simili modo ubi habet lege directa sic facere debet.*

Quelques explications suffiront pour faire comprendre le sens de ce passage. *Rejecte* est l'adverbe de jectus, jectivus¹; *rejecte* est ici employé comme ailleurs adjectus, abjectire². De actione et vi signifie « à l'occasion d'une chose ou d'un délit³, » et l'actif mallaverit est ici pour le passif⁴. Seule, l'expression *lege directa facere* présente quelque difficulté. A notre avis, il faut voir dans les deux mots réunis, *directa facere*, le sens donné par *directum facere*, *justitiam facere*, c'est-à-dire « satisfaire⁵. » *Lege directa facere* signifierait donc : « donner satisfaction comme l'exige la loi. » Peut-être aussi faut-il corriger : *lege directo facere*⁶.

Voici donc le sens de ce passage : alors même que la procédure est dirigée contre un homme *libre* « par défaut » à l'occasion d'un délit commis par *lui* ou de tout autre cause, s'il possède (*ubi habet*), il est de même tenu de *satisfaire* son adversaire : *in contumaciam* on peut *exécuter*.

La disposition finale de la loi tire la conséquence du principe posé, pour le cas où le défendeur est insolvable :

Et si homo malus fuerat qui male fecit et si *res non habet unde sua mala facta conponat*, legibus consecutus super illum nihilominus graphio ad legem que antea auditus est invita elegitur (corrigez : *invitetur*).

Alors même que le défendeur n'a pas de biens qui puissent servir à payer l'amende « après que les formalités de la procédure ont été accomplies » le comte peut être invité par le deman-

¹ Comp. ci-dessus p. 131 note 6 et p. 127 note 1.

² Par ex. Form. de Rozière 444 (Marc. I, 37). 445 (Sirm. 33).

³ Rapprochez par ex. Pact. Child. et Chloth. c. 6 : dominus servi 3 sol. solvat et servus ille 300 ictus accipiat et Sal. 40, 1.

⁴ Par ex. Sal. 1, 1 : manebit (= mannivit) pour : mannitus est. Ed. Chilp. c. 7 : servus decidat pour (de) cedatur (ci-dessus p. 131 note 2). Rod. i, f. : lex faciat pour : lex fiat. Cap. 802 (Pertz I, 102 ligne 51) : Regula memoriter teneat et firmiter custodiat. Cap. 804 c. 2 (Pertz I, 130) : Et si quis ea nunc non teneat aut vapulet aut jejUNET. Comp. Waitz Sal. R. 301.

⁵ Par ex. Beyer, *mittelrheinisches Urkundenbuch* I, nr. 21 : agentes ipsius ecclesie sic ubicunque — directum facerent. Comp. ci-dessus p. 29 note 5.

⁶ La désinence o (pour om, um) pour l'accusatif est, comme on sait, habituelle à la Lex Salica, comp. Pott dans Höfer *Zeitschr. f. Wiss. der Sprache* III, 129. 130. Waitz. Sal. R. 301.

deur à appliquer la peine (la saisie) « à l'exécution de laquelle le jugement a précédemment conclu. » Conformément aux principes développés ci-dessus § 24, l'exécution va se tourner contre la personne du débiteur.

et auferat (pour offeratur) per tres mallus ante rachymburgiis, ut ea nisi voluerint parentes aut de suis rebus redimant, aut se sciunt si noluerint *in quarto mallo nobis praesentibus veniant : nos ordinamus, cui malum fecit tradatur in manu, et faciant exinde quod voluerint.*

En deux points seulement, ces dispositions dérogent à l'ancien droit.

D'après la Lex Salica, le débiteur insolvable n'est livré au demandeur (pour qu'il applique la peine de mort) que lorsqu'un *vergeld* dû n'a pu être payé; cette loi abandonne la personne de l'inculpé au demandeur à l'occasion de tout délit quel qu'il soit. Cette modification correspond exactement aux dispositions du droit postérieur sur la *chrenecruda*.

Sal. nov. 164 : At praesentibus temporibus si de suis propriis rebus non habuerit unde transolvere aut se de lege defendere possit, *omnis causa superius comprehensa ad caput suum pertinet observare.*

De même que l'exécution sur les biens, si elle ne produit aucun résultat, le délit, si par le paiement volontaire le demandeur n'est pas satisfait, entraîne toujours l'application de la peine de mort¹. Nous trouvons ici confirmée l'opinion émise ci-dessus § 24, d'après laquelle il faut compléter la description de la procédure d'exécution dans Sal. 50. 2 par la disposition du titre *de chrenecruda* (Sal. 58) où il s'agit de la *solutio*.

L'autre modification consiste en ce que ce n'est plus quatre fois devant le tribunal *du peuple* (Sal. 58 : eum per quatuor mallos ad suam fidem tollat), mais trois fois devant le tribunal du peuple, et la quatrième et dernière fois devant le tribunal *du roi*, qu'il faut faire l'offerre, l'invitation à l'inculpé de se racheter².

Les pouvoirs du peuple assemblé en tribunal ici sont dimi-

¹ Comp. aussi *Zeitschr. f. Rechtsgesch.* V, 411-415.

² Comp. *Pact. pro ten. pac. c. 2* : si facultas deest, *tribus mallis parentibus offeratur*, et si non redimitur de vita conponat.

nués. Seul, le *roi* a le droit de disposer de la vie de l'*homme libre* ¹.

Quant aux lignes qui suivent :

Nam agens et qui mallat ipsum ad nos adducant, et adtrutionis secundum legem consecutus habuerit inter octuaginta et quatuor noctes ipsa invitatio, et lex faciat (pour : fiat) sicut superius scriptum est,

elles indiquent évidemment la procédure à suivre devant le tribunal royal lors du premier offerre. Le comte (agens) ² et (ou ?) la partie (qui mallat) ont à produire l'inculpé devant le roi.

Ce qui suit est assez obscur. En nous appuyant sur les principes que nous connaissons d'ailleurs, peut-être pourrions-nous découvrir le sens des mots et adtrutionis etc. Lorsque la procédure, après s'être déroulée devant le tribunal du peuple, se déroule devant le tribunal du roi, le demandeur doit en exposer par témoins le cours régulier tel qu'il a eu lieu, soit par exemple que l'exécution ait été attaquée (voyez ci-dessus), soit que la mise hors la loi ait été prononcée au tribunal du roi contre le contumace (ci-dessus § 25). Tandis qu'aujourd'hui, par l'expédition des actes, un tribunal connaît ce qui s'est passé dans un autre tribunal, jadis le même but s'atteignait au moyen de la déposition des témoins. Or il est visible que cette production de témoins avait lieu dans le cas qui nous occupe, et les expressions de notre texte indiquent très bien cet apport de preuve par le demandeur. Voici le sens du passage, à notre avis : « après avoir obtenu, conformément à la loi, le jugement des boni viri (adtrutionis) ³ — c'est-à-dire le jugement qui autorise l'exécution, — et après avoir ensuite fait l'invitation au comte dans le délai de 84 nuits ⁴, on peut satisfaire à la loi de

¹ Comp. Rib. 79 : Si quis homo propter furtum comprehensus fuerit, et legitime superjuratus et *judicio principis pendutus* etc. Decr. Childeb. 596 c. 8 (Pertz I, 10) : si *Francus* fuerit (sous-ent. latro). *ad nostra praesentia dirigatur*; et si debilioris personas fuerit, in loco pendatur.

² Le mot *agentes* désigne plus tard tous les fonctionnaires royaux, Waitz V. g. II, 403.

³ Comp. ci-dessus p. 133 note 2.

⁴ D'après les dispositions de l'Édict. Chilp. c. 7 commentées plus haut, le second jugement des rachimbourgs est suivi d'un premier délai de 40, puis d'un deuxième délai de 7 nuits (avec les deux sommations de payer); après quoi il y a lieu à faire in proximo mallo l'invitation au comte.

la manière qui a été indiquée. » Avant le *in manu tradere*, il faut rechercher au tribunal du roi si les conditions auxquelles se peut introduire la nouvelle procédure sont réunies, en un mot, par analogie avec les cas précédents, le demandeur doit fournir sur ce point la preuve par témoins.

§ 28.

CONCLUSION.

Nous avons commenté toutes les parties de l'Édict. Chilp. c. 7. En voici en résumé les dispositions :

Le défendeur est ajourné au tribunal dans le délai de 10 nuits ; s'il fait défaut, deuxième ajournement dans le délai de 42 nuits ; un troisième délai de 84 nuits est accordé à celui qui présente une *sunnis*. Si le défendeur fait une seconde fois défaut (ou une troisième suivant les cas), un *jugement* déclare sa culpabilité et fixe en même temps le montant de sa dette.

Le demandeur doit attendre 42 nuits après le prononcé du jugement que l'adversaire en accomplisse le dispositif. Si ce dernier n'accomplit pas, *deuxième jugement* des rachimbourgs concluant à l'exécution.

Le demandeur somme ensuite le défendeur de *payer* dans le délai de 40 nuits ; si le défaut persiste, autre sommation suivie d'un délai de 7 nuits. Si le paiement n'est pas encore fourni, le juge, au prochain tribunal du comté, est invité à procéder à la saisie. Les rachimbourgs attestent que le jugement concluant à l'exécution a été prononcé.

Si la saisie est attaquée, elle doit être justifiée au tribunal du roi.

Si le délinquant défendeur est insolvable, il est livré au demandeur qui le présente trois fois au tribunal du peuple puis au tribunal du roi afin de donner à quelqu'un (de ses *parentes*) la facilité de payer la dette pour lui. Si personne ne veut payer, le roi adjuge le coupable (débiteur) au demandeur, « pour qu'il en fasse ce qu'il voudra. »

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que l'on passe à l'*exécution* *in contumaciam* sans aucune *promesse préalable d'exécuter* le jugement. La satisfaction du droit du demandeur ne dépend plus de la volonté de l'adversaire. La procédure judiciaire exécute maintenant en principe et régulièrement. L'application

de l'ancienne peine contumaciale, de la mise hors la loi, se borne dorénavant au cas où le défendeur, coupable *insolvable* s'est *enfui*, en sorte que par ce fait, l'exécution sur sa personne est devenue tout aussi impossible que l'exécution sur ses biens,

Ed. Chilp. c. 9. i, f. : Nam si certe fuerit malus homo qui male in pago faciat *et non habeat ubi consistat nec res unde conponat* et per silvas vadit *et in praesentia nec agens nec parentes* ¹ *ipsum adducere possunt*, tunc agens et cui male fecit nobiscum adcusent, *et ipsum mitemus foras nostro sermone*, ut quicumque eum invenerit quomodo sic ante pavidio interficiat (comp. ci-dessus p. 12 note 1).

La disposition ordonnant l'exécution sans promesse préalable d'accomplir le jugement trouve son contrepoids dans la disposition suivant laquelle la promesse de la *partie* est remplacée par un jugement de la *commune* concluant à : *ut malletur causam* ; on peut procéder à l'exécution.

Nous voyons s'introduire dans la procédure un principe absolument inconnu à l'ancien droit salique.

Toute influence directe de la part du pouvoir judiciaire sur la procédure est inconnue à la Lex Salica ; à sa place nous voyons l'acte formel qu'accomplit le demandeur. D'où il suit que la *cognitio* judiciaire procédurale y fait absolument défaut. Le bon plaisir du demandeur (limité seulement par le chiffre légal des amendes) décide seul en cette matière. La sphère d'activité de l'*autorité* judiciaire est limitée à sa coopération lors de l'*exécution* (le nexti canthichio du *thunginus*, la saisie par le *comte*, la mise hors la loi par le *roi*, qui n'est qu'une autre voie d'*exécution*) ; les *assesseurs* du tribunal ont seulement à prononcer le jugement — correspondant à la *litiscontestation* — concluant au *paiement* pur et simple ou sans condition. Le pouvoir de déclarer et d'exécuter du tribunal ne s'exerce que sur la prétention matérielle et de droit privé du demandeur. Néanmoins la *cognitio* judiciaire et l'emploi de la coercition ne sont pas les moins du monde liés l'une à l'autre. Ce qui détermine en procédure le *thunginus* à donner son nexti canthichio, le comte à saisir, et probablement aussi le roi à interdire ce n'est pas un jugement rendu par les rachimbourgs, mais seulement l'*invi-*

¹ Il s'agit évidemment ici d'un meurtre.

tation faite par la partie (rogo te thungine, ut nexti canthichius gasacio meo ; tu grafo mitte in furtuna sua manum), acte dont la régularité n'est garantie que par la peine qui peut frapper le demandeur.

Dans le jugement des rachimbours indiqués dans Ed. Chilp. c. 7 : ut malletur causam, nous trouvons pour la première fois dans le droit salique une *cognitio procedurale*, pour la première fois aussi un jugement qui conclut à l'évolution ultérieure du procès, et non à la satisfaction du demandeur ; nous y trouvons encore la trace du premier effort pour faire du juge un élément organique du tribunal. Ceci explique l'insistance avec laquelle l'Edict. Chilp. et d'autres passages encore appuient sur la nécessité de se conformer à cette disposition procédurale nouvelle. L'acte formel du demandeur ne suffit plus désormais pour mettre le pouvoir judiciaire du comte en mouvement ; il faut avant tout qu'un jugement lui ait permis et aussi fait un devoir d'exécuter. Le comte n'est plus soumis à la volonté de la partie ; il est le bras, l'instrument coercitif du tribunal.

Toutefois l'influence de l'ancien droit se manifeste encore dans l'Edict. Chilp. c. 7. Lorsque le défendeur promet d'accomplir le jugement, il est procédé à l'exécution sans que la commune en connaisse préalablement. D'un autre côté, à côté du jugement des rachimbours, nous trouvons maintenue l'invitation du demandeur. La *cognitio* du tribunal dans Ed. Chilp. c. 7 paraît n'être encore que l'acte parallèle à la *fides facta* du défendeur dans la procédure de *contumace* ¹.

L'ancien droit n'a pas été abrogé d'un seul coup, mais seulement accommodé aux besoins nouveaux. L'évolution ultérieure peut désormais se produire.

La procédure d'*Ordelen* qui caractérise le *Sachsenspiegel* ² et aussi les législations mérovingienne postérieure et karolingienne s'annonce et a son point de départ dans la disposition de l'Edict. Chilp. c. 7 que nous venons d'étudier.

¹ Comp. Rib. 51, 1 : Si quis iudicem fiscalem ad res alienas injuste tollendas, antequam ei fidem fecerit aut ad strudem admallatum habuerit, invitare praesumpserit, 50 solidis multetur. Ici aussi l'exécution par la voie de la *fides facta* du défendeur est l'exécution normale à côté de laquelle nous trouvons l'exécution in *contumaciam*, conformément aux dispositions contenues dans Rib. 33, 2.

² Comp. Hoyer, *Rechtstg* 430. *Sachsensp.* I, 489. II, 1. 601.

APPENDICES.

APPENDICE I.

LA FIDÉJUSSION D'APRÈS LE DROIT FRANK.

Nous avons (ci-dessus § 5) avancé, à propos de la fidéjussion franque, qu'à la *fides facta* faite par le fidéjusseur *ne* venait *pas*, en général, se joindre une promesse également formelle de la part du débiteur principal ¹.

Ce principe résulte de la disposition contenue dans Ed. Chilp. c. 6 :

Similiter convenit, ut quicumque ad mallum fuerit et in veritatem testimonia non habuerit unde se aeducat et necesse est ut mitium fidem faciant, et *non habuerit* simili modo qui pro eum fidem faciat : et ipse in senextra manu fistucam teneat et eum dextera manu auferat ².

Elle indique positivement qu'à défaut d'un fidéjusseur (qui pro eum fidem faciat), le débiteur *lui-même* doit promettre en employant la *festuca*.

De même, dans une charte de Bréquigny II, nr. 424 le fidéjusseur est désigné comme celui qui a reçu le wadium pro A episcopo ³ sans qu'il soit question d'une *fides facta* faite par le débiteur principal.

La Lex Franc. Cham. c. 16 dit, en parlant du fidéjusseur : qui propter alium hominem wadium adhramivit, et indique le rôle du débiteur principal par ces mots : qui *precatur* adhramire. Il ne preste pas *lui-même* la *fides facta*, mais il *prie* le fidéjusseur de *prester pour lui*.

Le capitulaire de Louis le Pieux qui, comme l'on sait, traite

¹ Voyez principalement Siegel p. 223. Zöpfl, *Kwa cham.* p. 39.

² Comp. ci-dessus p. 51 note 3.

³ — — quod itemque venerabili viro E. Abatti (le fidéjusseur) — vuaddio — pro A. episcopo ipsi Ch. Abba (le créancier) ei commendassit, et taliter ipsi, E. ei spondedisset. Il semble que la *festuca* a l'occasion de la *fides facta* était tantôt donnée par le promettant à celui auquel la promesse était faite, tantôt (et c'est ce qui arrivait d'ordinaire), par le créancier au débiteur.

de la tradition des immeubles s'exprime aussi clairement que possible sur ce point :

Cap. 817. c. 16 (Pertz I, 211) : En premier lieu indication des formalités qui doivent être remplies lors d'une tradition à faire extra comitatum, sive in exercitu, sive in palatio etc ; on doit produire des témoins ; de plus : *fidejussores vestiturae donet*, ei qui illam traditionem accipit vestituram faciat. — — *Insuper et ipse per se fidem jussionem faciat* ¹ *ejusdem vestiturae*, ne heredi ulla occasio remaneat hanc traditionem immutandi ².

Cette disposition porte expressément que, *dans ce cas*, pour donner à l'acceptant une sûreté *particulière*, à la *fides facta* du fidejusseur doit se joindre celle du débiteur principal ³. Il n'est, au reste, dans les chartes de tradition et à l'occasion de la fidejussio vestiturae, question que d'une promesse du fidejusseur et non pas en même temps d'un *fidem facere* que ferait l'auteur de la tradition ⁴.

Les textes qui suivent confirment ce principe ⁵ en même temps que cet autre posé par nous, suivant lequel, d'après le droit frank, l'*action* du créancier s'intente principalement et non subsidiairement contre le fidejusseur. Il n'en est pas moins vrai, comme le fait justement remarquer Stobbe ⁶, que d'après ce

¹ Ce qui équivaut à : fidem faciat. Comp. les glosses dans Merkel Lex Sal. p. 102 ligne 30 : fidem fecerit, id est fidejussor extiterit.

² Comp. Ansegis IV, 18 (Pertz I, 314) et la traduction allemande dans Pertz I, 261.

³ Beseler, *Lehre von den Erbverträgen* I, 25 voit dans le *et ipse* l'héritier de celui qui fait la tradition ; or dans la phrase dont il s'agit, le *ipse* est opposé à l'heres. Sandhaas, *Germanist. Abhandlungen* p. 9 est du même avis.

⁴ Comp. par ex. de Courson, *Histoire des peuples bretons* (1846) I, 400 nr. 14. 403 nr. 20. 404 nr. 22. 405 nr. 24. 406. nr. 25 etc.

⁵ Il n'y a aucune contradiction dans Extravag. Leg. Sal. c. 6. où le débiteur principal est représenté comme celui qui wadium dedit. Les Extravagantes viennent d'un manuscrit d'Ivrée (Merkel p. xcvi) et ont été écrits par un Lombard, comp. c. 5 : ita tenent Franci, *nos tamen* in Italia — —. C'est ainsi que dans le droit franck nous trouvons des idées et des expressions lombardes. D'après le droit lombard (comp. Walter R. g. § 567), toute constitution de caution est accompagnée d'un wadium (wadium) dare par lequel le débiteur s'engage formellement, non pas à payer, mais à fournir un fidejusseur. Aussitôt que ce dernier est constitué, le wadium est retiré.

⁶ *Vertragsrecht* p. 124 et suiv. De même Platner, *Die Bürgschaft* p. 87 et suiv. — Comp. Beseler, *System des deutschen Privatrechts*. § 128 note 3. Gengler, *Lehrbuch des deutschen Privatrechts*, 763. Sur le droit norois Müller, *Zeitschr. f. deutsch. Recht* I, p. 321 et suiv. — Paulsen, *ibid.* IV, p. 24 et suiv.

même droit frank, il faut d'abord mettre *in mora* le débiteur principal.

La fidéjussion de droit privé germanique a, comme la fidéjussion procédurale, essentiellement pour objet d'*amener le débiteur* à payer au jour fixé. Elle n'oblige pas, comme la fidéjussion romaine, à *payer pure* tant de solidi ; mais, si le débiteur ne paie pas, elle oblige à prendre sur soi les *conséquences du refus* de payer de ce dernier. C'est pour cette raison que ce refus du débiteur, d'après les autres législations germaniques comme d'après le droit franck, doit être tout d'abord constaté, avant que le fidéjusseur puisse être pris à partie ; c'est pour cette même raison que la contrainte procédurale à laquelle donne lieu le refus s'exerce *principalement* contre le fidéjusseur et non contre le débiteur. Le droit burgonde permet expressément de saisir extrajudiciairement le *fidéjusseur* quand le *débiteur* a été trois fois inutilement invité à payer ¹.

De même, plus tard, lorsque la procédure judiciaire devint la procédure normale, le créancier eut le droit d'agir contre le *fidéjusseur* en vertu de l'action née du refus du débiteur de payer. L'*exceptio excussionis* est inconnue au droit germanique ².

La charte déjà citée (Bréquigny II, nr. 424) indique que dans la pratique l'action s'intentait directement contre le fidéjusseur.

On peut en rapprocher :

Lex Franc. Cham. c. 16 : Qui propter alium hominem wadium adhramivit, et ipse homo eum damnum incurrere dimittit, *ille qui suum wadium adhramivit, de suo omnia componat super noctes septem.*

Extrav. L. Sal. c. 6 : Et si vivent ambo (débiteur et fidéjusseur), quod spopondit qui wadium dedit (le débiteur principal, comp. p. 144 note 5) det. Et si domo ³ non dat, *fidejussor*

¹ Burg. 107, 7 : Si quis fidejussorem acceperit et ante eum pignerare praesumpserit, quam auctorem suum, cum quo causam habet, praesentibus testibus ter admonuerit, pignera quae tollere praesumpserit in duplo restituat. Comp. Burg. 19, 10. Il n'est pas douteux qu'à défaut de fidéjusseur, il ne pût être procédé contre le *débiteur* d'abord à une triple invitation, ensuite à la saisie extrajudiciaire (ci-dessus § 8). Le fidéjusseur s'engage à détourner *du débiteur sur lui* la saisie extrajudiciaire.

² Voyez surtout Stobbe p. 124 et suiv. qui admet même (p. 128) que la discussion du débiteur principal n'était pas nécessaire d'après le droit germanique.

³ Pour homo ? Comp. Lex Franc. Cham. cit. : et ipse homo.

quantum spondit pro neglectu debitoris det. si non, proiectos conponat 17 sol. et supra quod spondit. (Comp. ci-dessus p. 127. note 1. 2.)

Et comme le débiteur par son refus « cause du dommage » au fidéjusseur, il doit en punition le récompenser au double :

Lex Franc. Cham. c. 16 : ille qui precatur adhramire duplum componere faciat. Cap. 785 c. 27 (Pertz I, 50) : Si vero fidejussore diem statutum non observaverit, tunc ipse *tantum damni incurrat quantum manus sua fidejussoris extitit. Ille autem* qui debitor fidejussori extitit, *duplum restituat pro eo quod fidejussorem in damnum cadere permisit.*

Parmi les chartes, citons :

Vaissette, *Hist. du Languedoc* (nouv. éd. Toulouse 1840) II, preuves nr. 109 (a. 878) : Une transaction ayant des immeubles pour objet intervint entre l'abbesse Fulcrade d'une part et Segarius (en qualité de tuteur de sa femme), Hictarius, Ingilbaldus, Alidulfus (pour lui et son frère Waldus) d'autre part. Ces derniers abandonnent le fonds à l'abbesse et s'engagent l'un après l'autre à deux choses, 1^o à ne plus troubler la possession de l'abbesse, 2^o à signer une charte reconnaissant les droits de cette dernière. Segarius, Hictarius, Ingilbaldus contractent la première obligation en faisant personnellement une *fides facta*.

Segarius vero talem fecit fidem de partem uxori suae et sua vel de parte Petroni suum heredem, ut si post hunc diem exinde contra Fulcradane aut suis successoribus pro ipsas res ulla repetitione removebat, *Segarius suam legem conponat*, et inantea ipse et uxor sua seu et Petrus idem simul se taceant. *Hictarius similiter fidem fecit vinculo legis suae, et Ingilbaldus secundum legem suam fidem fecit*¹, quod in contra Fulcradane aut suis successoribus de ipsa causa reparare non se praesumant.

Sur l'autre objet de l'obligation chacun des trois autres fournit un fidéjusseur :

Unde Segarius in contra Fulcradane fidejussorem talem

¹ La Lex à laquelle ils s'engagent tous deux est la peine moratoire légale, au cas où la *fides facta* n'est pas remplie ; de même on trouve : Segarius suam legem conponat. Comp ci-dessus § 26.

dedit de parte G. uxore sua, *Leoni homine*, ut si Fulcrada notitiam inde ostendebat, et eam Segarius pro parte suae uxori firmare nolebat, *Leo suam legem componeret, et Segario ad hoc permittat* (pour perducatur), *ut ipsam notitiam ei firmare faciat*.

Simili modo *Hictarius* pro ipsam notitiam *fidesjussorem alium opposuit, Deotimio nomine*, ut eam Hictarius firmare non renuat; et si hoc facere noluerit, *Deotimius suam legem componat, et inantea ipsam notitiam Hictario firmare faciat*.

Iterum vero *Ingilbaldus alium fidesjussorem* de sua parte dedit, *Rostagno nomine*, ut si Ingilbaldus ipsam notitiam non firmabat, *Rostagnus suam legem componat, et ipsam notitiam Ingilbaldo firmare faciat*.

Enfin Alidulfus promet (pour lui et son frère) par *fides facta* de signer la charte et donne deux fidéjusseurs en garantie de l'engagement qu'il prend de ne pas troubler l'abbesse dans la possession de l'immeuble.

Ita vero de hac predicta causa aliquis homo *Alidulfus* nomine illorum..... *fidem talem fecit, sua fistuca iacante incontra Fulcradane*, ut ipsam notitiam suam manibus firmare fratri suo Vualdo faciat, et ut ipse Alidulfus eam manibus firmet, et si hoc facere contempnunt, *suam Alidulfus legem componat*, et fratri suo Vualdo eam firmare faciat, et ipse Alidulfus manibus eam firmet, et hanc conventionem stare et adimplere faciat.

Unde jamdictus *Alidulfus duos fidesjussores ipsius Fulcradane dedit, Segario et Hictario*, ut post hunc diem nec Alidulfus, neque frater suus Vualdus, de quantumcumque de R (l'immeuble litigieux) Fulcrada a sua parte receperit, ut nulla inquietudine remove non praesumat; et si quis ullus ex ipsis hoc fecerit, *Segarius et Hictarius unusquisque legem suam componat, et postea inantea ipsas fidesfactas adimplere faciant*.

Nous voyons toujours se confirmer le principe suivant : il n'est pas nécessaire de constituer un fidéjusseur lorsqu'une obligation a été contractée par un débiteur au moyen d'une *fides facta*; et inversement la constitution d'un fidéjusseur ne suppose pas une *fides facta* de la part du débiteur principal. Par là s'explique l'usage juridique tel qu'il ressort de la charte citée : le fidéjusseur, au cas où le débiteur refuse de faire sa

prestation, doit payer pour lui l'amende contumaciale (*legem suam componat*), tandis que le débiteur, lorsqu'il fait lui-même la *fides*, doit supporter en outre les conséquences de son opposition au contrat. Le fidéjusseur doit se *substituer* au débiteur et faire à sa place la prestation (et *ipsam notitiam Ingilbaldo firmare faciat*); il est tenu par cette raison, de toutes les suites du défaut du débiteur¹.

Citons encore une charte intéressante de l'année 858 dans

De Courson, *Hist. des peuples bretons* II, 416 nr. 48; Anavan (Anan) fait au monastère de Redon (S. Salvatoris) en Bretagne, tradition d'un vignoble pro redemptione manus suae dextrae, quam judicaverunt incidere eo quod voluit occidere A. presbiterum. — Et postea *dedit ipse Anan alios fidejussores*, quorum ista sunt nomina: Ratfred etc., quod numquam faceret malum hominibus S. Salvatoris et monachorum ejus — et quod numquam consentiens facienti, et si sciret alium facere volentem in quantum posset prohiberet, et abbati aut monachis cito indicaret, *et si hoc mutasset ipsi fidejussores pretium ejus* (le wergeld de celui dont il s'agit) *abbati et suis monachis reddant*, et illum usque ad mortem persequantur.

Dans deux chartes postérieures, les fidéjusseurs s'engagent également à prendre sur eux les conséquences de la résistance que le débiteur oppose à l'exécution du contrat, et concèdent en même temps au créancier le droit de les saisir.

Cartulaire de Saint-Victor, dans *la Collection de documents inédits, Cartulaires VIII*, 558 nr. 565 (a. 1055): Durand avait, pour arrêter un procès criminel, donné un immeuble à un moine de Saint-Victor. Et ipse Durandus guerpitionem palam fecit, et *fidejussorem Poncium Amelium dedit*, ut si ipse Durandus aut homo aut femina per

¹ Pour le cas d'une fidéjussion donnée afin garantir la prestation d'un acte *procédural*, voy. Pérard, recueil 35 nr. 18: Dedit Maurinus (le défendeur) *fidejussorem nomine Antardo* de sua presentia. — Et si Antardo jam dicto Maurino non repraesentaret, *faciat* partibus Fredelono (le demandeur) *pro fide facta sicut lex est*. De même Ménard, *Hist. de Nîmes* I, preuves nr. 1 (a. 876): et per manum *fidejussori suo Donodeo* repromiserunt, quod ita facerent (de fournir la preuve de l'authenticité de la charte); *quod si non facerent, Deodonus suam legem componat*. — Comp. pour le droit postérieur Stobbe p. 118. 119. Platner *Die Bürgschaft* p. 74 et suiv. — Sur la législation en matière de gage v. Meibom, *Pfandr.* p. 255. 256.

illum aut propter illum in ipsa villa B. (l'immeuble donné) — aliquid tulerit aut adprehenderit, *ipse Poncius de suo proprio emendet aut monachi S. Victoris de dominio ipsius Poncii Amelii apprehendant*, quamdiu ipse Poncius vixerit.

De même VIII, 80 nr. 53 (a. 1057) : Stephanus de Massilia — vendidit totam suam partem et fratrum suorum — et recepit inde 5 sol. de Ottonensibus. Et G. et N., suus consanguineus, *fecerunt fidem*, in tali tenore, quia *si sui fratres de Stephano non se tenent in isto mercato de ista terra*, aut (pour et) non volunt reddere istos 5 sol., *ipse G et N reddant ipsos 5 sol. S. Victori* et si ita non fecerint, *licentiam dederunt B. monacho ut disvadient eos infra treugam et foras treugam*, aut ipse B. monachus aut aliquis homo pro S. Victore.

Dans tous ces exemples, le fidéjusseur est tenu principalement, dès que le débiteur principal ne satisfait pas à son obligation. Le fidéjusseur, lorsque le débiteur principal refuse de payer, soutient l'action à sa place, est exposé à la peine mortuaire, et, légalement d'abord, plus tard par contrat, à la saisie extrajudiciaire par le créancier¹.

¹ Voy. Girtanner, *Die Bürgschaft*, p. 223, Platner, *Die Bürgschaft* 100 note 1. Le capitulaire a. 744, dans Baluze I, 151-156 cité par ces auteurs et par Walter II, 25-28 et dont le chapitre 17 porte : si quis contempto fidejussore debitorem suum tenere maluerit, fidejussor et heres ejus — liberantur, est apocryphe. Comp. Pertz Legg. II, 2, p. 18.

APPENDICE II.

LES SACEBARONES¹.

La seule indication qu'on ait sur les sacebarons et la nature de leur fonction se trouve dans le titre 54 de la Lex Salica.

Le § 1 fixe pour les comtes un wergeld triple, le § 2 contient une disposition analogue pour les sacebarons :

Si quis sacebarone (aut obgrafionem²) occiderit qui puer regis fuit — solidos 300 culp. jud. Si quis sacebarone qui ingenuus est³ occiderit, — solidos 600 culp. jud.

Il est clair et on admet généralement que, d'après ce titre, les sacebarons sont des fonctionnaires royaux, comme les comtes. Le triple wergeld qui leur est attribué et aussi le « puer regis » qui, tout d'abord, semble indiquer leur qualité ordinaire, le prouvent surabondamment⁴. Les premiers mots du § 3 nous permettent de faire un pas de plus :

Sacebaronis vero in singulis mallobergis⁵ plus quam tres non debent esse.

¹ Voyez l'*avant-propos* du traducteur.

² Aut obgrafionem dans Merkel cod. 1, manque dans cod. 2, 3. Dans cod. 4 : et graffionem. De même le texte IV (et aussi le manuscrit de Varsovie, Romuald Hubé Loi Sal. Varsovie 1867, p. 40) : aut graffionem. Herold id. Cette addition manque dans le texte III et dans l'Emendata.

³ Le cod. 2 de Merkel a l'addition : et saceborone ; le cod. 3 : et se saceborone posuit. Pardessus texte III : et si sacibaronem posuit, et l'Emendata : et se sagibaronem posuit ; le texte IV a : et alio sagybarronem posuit (de même le manuscrit de Varsovie : et alium sagibaronem posuit, Hubé p. 40). Herold donne : et se vel alium sacebaronem posuerit. Comp. Merkel Sal. nov. 141. 252. — Sur la source commune que ces différentes additions paraissent avoir dans le texte D voy. p. 41 et suiv. Sohm *Die fränkische Reichs- und Gerichtsverfassung*.

⁴ L'addition : et si sacebaronem posuit à : sacebarone qui ingenuus est paraît également indiquer le cas où le sacebarone est *libre* comme exceptionnel.

⁵ Le texte IV a : in singulis mallis ; le manuscrit de Varsovie : per singulos malos, Hubé ib. L'Emendata : in singulis mallobergis, id est plebs quae ad unum mallum convenire solet (Merkel nov. 334).

« A chaque endroit où se tient le tribunal (*Gerichtsstätte*) il ne doit pas y avoir plus de trois sacebarons. » Remarquons tout d'abord qu'il y a : in *singulis mallobergis* et non pas : in *singulis mallis*. Ces derniers mots se rencontrent pour la première fois dans les textes d'une époque qui donne à *mallus* le sens de *malloberg* ¹. Le passage dit donc des sacebarons qu'ils sont, non pas « dans chaque assemblée judiciaire » mais — puisqu'on ne peut pas traduire « dans les endroits où se tient le tribunal » — à chaque endroit où se tient le tribunal. Le dernier mot *esse* a aussi son importance. Il n'est pas question d'un *adesse*, être présent, mais d'un *être*, d'un état *permanent*. Comme nos renseignements en cette matière se bornent à quelques mots, il faut peser chaque expression avec soin. Il ressort de ceci, contrairement à l'opinion générale ², que les termes de ce titre ne permettent d'établir aucune relation entre les sacebarons, d'une part, et des actes judiciaires d'une nature quelconque, de l'autre. Les sacebarons sont désignés comme étant « établis à chaque endroit où se tient le tribunal (*Gerichtsstätte*). » Dans quel but, voilà ce qu'au premier abord on n'aperçoit pas. Les trois mots : in *singulis mallobergis* indiquent la répartition locale régulière des sacebarons entre les lieux de justice ; à chaque malloberg un *sacebar*, au plus trois. Cet : in *singulis* n'aurait pas eu de sens si on avait voulu dire « à chaque endroit où se tient le tribunal » dans le sens de : à chaque jour d'assise, dans chaque assemblée judiciaire. Il y aurait simplement : in *mallobergis* (avec le sens de : in *mallis*) et mieux encore : in *mallobergo* (in *mallo*). — L'autre sens : dans plusieurs (se suivant l'une l'autre) assemblées judiciaires il ne peut y avoir en tout plus de trois sacebarons, est inadmissible. In *singulis* exprime nécessairement une *juxtaposition* non pas des assemblées judiciaires — puisque le hasard seul peut faire que les assemblées judiciaires se tiennent précisément au même moment — mais des endroits où se tiennent les tribunaux au point de vue de la position qu'ils occupent dans

¹ Voy. la note préc. — Comp. Sohm *Die fränk. R. u. G. v.* p. 65 n. 26.

² Par exemple Waitz, *Das alte Recht* p. 142 : « Toujours est-il que, à côté du thunginus élu par le peuple il y avait, outre le comte royal, d'autres personnes nommées par le roi dont les attributions — plus encore que celles du comte — s'exerçaient dans le domaine judiciaire. Lorsque le comte est absent du tribunal les sacebarons le président régulièrement et y représentent le roi. » Voyez encore Waitz *Verfassungsgeschichte* II (2^e éd.) p. 40. Von Bethmann-Hollweg p. 431. 432 traduit purement et simplement : « il ne doit pas y avoir plus de trois (sacebarons) présents dans chaque assemblée judiciaire. »

l'espace. Les malbergs sont nommés non pas pour désigner les placita qui s'y tiennent mais les *circonscriptions* judiciaires qu'ils distinguent. « Chaque circonscription judiciaire ne doit pas avoir plus de trois sacebarons. » C'est seulement le territoire dans les limites duquel ils exercent leur activité, et non pas telle institution d'ordre public dont ils auraient été les organes, qui est indiquée par le malberg auquel les sacebarons appartiennent. Plus haut, dans le titre 50 § 2, la Lex Salica nomme le comte simplement comte du district, pagus. Quant aux sacebarons, ce n'est pas pour un pagus, c'est seulement pour « chaque malberg » qu'ils sont constitués. L'expression *in singulis pagis* est évitée pour désigner avec précision, par *in singulis mallobergis*, une autre circonscription. L'opposition entre : *in singulis mallobergis* d'un côté et : *in pago* de l'autre se dégage nettement de la suite du § 3 qui oppose *un* comte (au singulier) *aux* saacebarons. C'est ainsi que la Lex Salica témoigne de l'existence de la *division en centaines* dans la constitution franque. Elle indique par la circonlocution : *in singulis mallobergis* la sous-division du district, c'est-à-dire la *centaine*. L'endroit où se tient le tribunal et l'endroit où la *centaine* tient ses assises sont identiques. « Dans chaque centaine il ne peut pas y avoir plus de trois sacebarons. » Rapprochés du comte, c'est-à-dire le *fonctionnaire royal du district*, les sacebarons sont les *fonctionnaires royaux de la centaine*, d'après la Lex Salica.

La deuxième phrase du § 3 s'occupe des *fonctions* des sacebarons :

Et ¹ de causa ² aliquid de quod eis solvitur ³ factum dixerint, hoc ad graphionem non requiratur ⁴ unde illi securitatem fecerunt ⁵.

¹ Merkel cod. 3. 4 ajoute si. De même le texte IV.

² Merkel cod. 1 : de causas.

³ D'après la leçon de Waitz. Le texte de Merkel : id est quod eis solvitur se trouve seulement dans son cod. 3, tandis que le meilleur manuscrit cod. 1 lit : de quod eis solvuntur (le pluriel correspond ici a causas qui précède ; cod. 4 : de quod ei solvetur ; cod. 2 qui omet souvent des mots a seulement : de quod. — Le texte III a : unde eis aliquid solvitur ; le texte IV et l'Emendata modifient tout le passage.

⁴ Merkel cod. 1. 3 — les cod. 2. 4 et les textes postérieurs donnent la leçon removeatur ou bien la supposent.

⁵ Merkel cod. 2. 4 ainsi que le texte III (cependant ce dernier, au lieu de fecerunt, a fecerint). — Les cod. 1, 3 donnent la leçon I unde ille securitatem fecerit. — Les textes postérieurs ont modifié la dernière phrase en l'accommodant aux besoins nouveaux. Déjà le cod. 2 a au lieu de factum ; fortasse ; le texte III au lieu de factum ; sanum ; le texte IV au

Ces mots ont, dans la grammaire de la Lex Salica, absolument le même sens que s'il y avait : et si causam quae eis solvitur factam dixerint, haec a grafione non requiratur etc. Waitz, qui est le seul à avoir cherché à rendre littéralement ce passage, traduit ¹ : « s'ils disent que, alors qu'on doit les payer, quelque chose leur a été donné (quelque chose est arrivé), cela ne doit pas être exigé par le comte. » — Or Waitz n'a pas pris garde que *de causa aliquid* ne veut pas dire « de » ou « dans » une causa « quelque chose, » mais simplement « une » causa. Dans la langue du temps joue à chaque instant le rôle de l'article partitif de l'époque postérieure ², et de — aliquid a le même sens. Lorsqu'on lit dans Sal. 34, 4 : Si quis per malo ingenio in curte alterius — aliquid de furtum (cod. 1 : furto) miserit, il ne faut pas traduire « quelque chose d'une chose volée » mais « une chose volée. » De même ici. Le même article partitif revient dans : de quod eis solvitur ³. Il ne faut donc pas traduire « où il leur est payé » ; quod, « qui — et mieux encore quae se rapporte au mot principal causa au lieu de se rapporter à aliquid. De même au lieu de hoc il faut voir haec. De ce rapprochement de mots résulte le sens de causa. La causa est « payée à eux » aux sacebarons et « perçue » par le comte. Causa peut signifier *chose* et aussi procès, chose litigieuse ⁴, et enfin peine, composition, amende pénale.

contraire : et si de causa aliqua ante illud aliquid factum fuerit, penitus (pour : penes) grafionem removere non possit ; dans sa forme plus récente (manuscrit de Varsovie, Hubé p. 40) : et si causa aliqua ante illos legibus fuerit diffinita, ante grafionem eam remove non licet. Cette dernière leçon a passé presque exactement dans l'Emendata (Merkel Sal. nov. 335).

¹ *Das alte Recht* p. 200.

² Voy. Pott dans *Höfer's Zeitschr. f. Wiss. der Sprache* III. (1851) p. 133. — Sal. 50, 2 : dicat de causa et de quantum ei fidem facit — quod ei fidem fecisti — de quo solvere debeas. Sal. 58 : plus de facultate non habeat. Sal. 77, 7 : de legem inter 40 noctes solvat. Sal. 50, 3 : de vita culpabilis. 51, 2 : de vita componat. 58 : de sua vita componat. Alam. Hloth. 1. 2 : de ipsas res — Abstrahere voluerit. Baj. 1, 2 : de rebus ecclesiae abstrahere voluerit, sive ille qui dedit, vel de heredes ejus. Lex Rom. Cur. C. Th. X, 9 : de fisco aut aliquo alium debito debere. XII, 1, 6 : de ejus facultatem aliquid de mobilia habuerint. Paul. Sent. III, 8 : dare ei potest — de nobilem rem, hoc est de auro et argento, etc. Comp. Sohm dans *Dove's und Friedberg's Zeitschr. f. Kirchenrecht* IX, p. 225.

³ Comp. Sal. 50, 2 : de quo solvere debeas adprecicare debeant et hoc quod debes secundum justum precium satisfaciatis (pour : satisfacias). Sal. 58 : ut eum redimat de quod non persolvit.

⁴ D'où il suit que le causaticus est identique au gasacius, casahho partie adverse (voy. Sohm *Die fränk. R. u. G. V.* p. 66 note 28.) — Comp. Lex Rom. Burg. 34, 1 : Qui res proprias agnoscit nec — aliquid causaticus opponat.

Dans ce dernier sens, *causa* se rencontre souvent dans la *Lex Salica* ¹.

Il est certain que la *causa* qui est payée et exigée, n'est ni un objet matériel ni un procès mais la composition, l'amende pénale. Les sacebarons disent qu'une composition qui leur est payée est *facta*. Le sens de compositionem facere est indiqué par les expressions semblables, *fidem facere*, c'est-à-dire faire une promesse (la promesse formelle) ², *directum* ou *justitiam facere*, c'est-à-dire faire ce qui est dû par droit ³, *mundium facere*, *metam facere* c'est-à-dire le prix de tutelle (*Muntschatz*), la *meta* ⁴. Compositionem facere est, comme l'indique encore la langue habituelle du Liber Papiensis ⁵ et compositionem reddere (solvere) ont le même sens.

« Si les sacebarons disent qu'une amende qui leur a été acquittée, est payée, cette amende ne doit pas être perçue par le comte. » Cette explication et en particulier le sens de « amende pénale payée » et non de « chose arrivée » donné à *causa facta* est encore confirmée par la proposition finale : *unde illi securitatem fecerunt*, qui reproduit en substance la proposition

¹ Sal. 13, 2 : *precium et causa superius comprehensa convenit observare*. 44 : *in fisco reipus ipse vel causa quae inde orta fuerit colligatur*. 50, 2 : *fretus de ipsa causa*. 53 : *fretus de causa illa* — *fretus de leude*. 48, 2 : *excepto capitale et dilatatura atque causa*. 77, 7 : *causa super domino magis non ascendat nisi quantum de servo lex est*. 101 : *se de damno causae liberat* (c'est ainsi que je lis au lieu de *causa eliberat* dans Pardessus et Merkel; il est dit que le défendeur par son serment avec cojurateurs échappe au danger de payer la *peine*). nov. 20 : *composicio aut hereditas ad fisco perveniat*, comp. nov. 172^b : *ad suos parentes non pertineat causa nec hereditas ejus*.

² Comp. encore les expressions *fidem dare* (par ex. de Roz. 475 : *juramento praemisso et fide data*), *fidem dicere* (Epitome du manuscrit de Wolfenbüttel, *Lex Rom. Wis. Pauli Sent.* I, 9, 5. 6), *fidem accipere* (Chart. de Charles le Ch. pour Trèves a. 772, Sickel K. 9 : *ubi fidem ipsi agentes — accipiebant*). — Comp. Cap. Aquisgran. a. 817 c. 6 (Pertz I, p. 211); *fidemjussionem faciat*. Neugart cod. dipl. Alem. I nr. 747 (a. 963) : *cum firmitate facta rectos testes fuisse promiserunt*.

³ Par ex. Edit. Chilp. c. 7 : *lege directum facere* (comp. *Proc. de la Lex Sal. trad.* p. 137). Chart. de Charles le Ch. pour Trèves note 17 : *ubicunque — directum facere*. Baj. 13, 2 : *non dignavit justitiam facere ei cui debuit*. Edit. Roth. *justitiam faciens et debitum reddens*, etc. — La contre-partie est *justitiam, directum consequi*, comp. par ex. Form. de Roz. 417. 420. 426. 427. 431.

⁴ Edict. Roth. 165. 184. 187. 188. 190. 191. 216. Liutpr. 114. 117. 126. 127. — Le sens exact de cette expression a déjà été fixé par Schröder, *Geschichte des ehelichen Güterrechts in Deutschland* I (1863) p. 41 note 4. — Bluhme dans son glossaire s. v. *mundius*. (Pertz IV, p. 674) conserve encore l'ancienne explication « délier les liens du mundium. »

⁵ Lib. Pap. Loth. 27 (Pertz IV, p. 544) : *compositionem plenam facere*; dans l'original (Pertz I, p. 252 c. 7) : *compositionem plenam reddere*.

Baro est pris par Grimm dans le sens d' « homme ; » Müllenhof a émis des doutes tout en se rangeant à cette opinion. Ce qui le fait hésiter c'est que baro « homme » ne se rencontre pas en allemand. Sacebaro ne peut d'ailleurs s'expliquer comme provenant pour moitié de l'allemand et pour moitié du latin vulgaire. Kern, *Glossen* p. 81, 82 qui n'a pas compris le texte ci-dessus, fait dériver baro de barian « exposer, découvrir, publier, » ce qui convient très bien à notre explication. Pour lui, sacebaro (de : sacabario) est un « publicateur de la chose ; » or les explications qui précèdent nous autorisent à voir dans la « chose » une chose *pénale*, une amende, dans le « publier » un dicere, dire à, inviter à. On ne peut donc pas mieux traduire sacebaro en latin que par le mot qu'on trouve plus tard, *causidicus*. Dans causidicus, dicere ne signifie pas « faire connaître » mais exiger, demander avec autorité, causa ne désigne pas un objet corporel, mais une amende (amende due, *Schuld* ¹). En résumé, sacebaro est littéralement *Schultheiss*.

La fonction du schultheiss remonte donc à la loi salique. Le schultheiss est dans la centaine le fonctionnaire royal comme le thunginus en est le fonctionnaire populaire. Sa fonction est indiquée par son nom. Ce n'est pas un juge, mais un percepteur d'amendes dues, un agent d'exécution. L'histoire de la constitution intérieure de la centaine repose sur l'opposition dans la centaine entre les fonctionnaires royaux et les fonctionnaires populaires ².

Nous voici arrivé à un résultat qui s'écarte entièrement de l'opinion généralement admise. Les voix les plus autorisées se sont jusqu'ici déclarées en faveur de la fonction de juge des sacebarons dans les tribunaux populaires ; soit que, voyant dans ces derniers des *prudents* constitués, comparables au *lögsögmadr* du nord, à l'*asega* frison, au *judex* bavarois et alaman, elles en aient induit que, formant le conseil de la commune, ils l'assistaient dans ses jugements en lui indiquant le droit dans les cas difficiles ³, soit que, les prenant pour de simples trouveurs de jugement sans pour cela être des rachimbourgs, on y vît des juges aux assises extraordinaires avec Eichhorn, ou bien

¹ Comp. les glosses de Weingarten, Graff, *Diutiska* II, p. 45 : causa, schulda.

² Voy. *Die fränk. R. u. G. v.* p. 213 et suiv.

³ Ainsi v. Savigny, Grimm, Maurer, Unger, Waitz, Walter etc. Thomas *Der Oberhof zu Frankfurt* (Frankfurt 1841) p. 14, bref la plupart des historiens.

aux tribunaux présidés par le centenier avec Weiske, ou enfin au tribunal royal avec M^{lle} Lézardière. Cette dernière opinion est déjà exprimée dans une ancienne glosse donnée par Pithou : [sacebarone] dicuntur quasi senatores ¹. Or senatores désigne les trouveurs de jugement, les échevins ²; pour d'autres écrivains enfin, les sacebarons ne sont pas des trouveurs de jugements mais des juges-arbitres ou d'équité ³ — ou bien encore des juges publics qui président le tribunal en l'absence du comte ⁴. Il vient d'être démontré qu'aucune de ces opinions ne se concilie avec le texte de la Lex Salica.

La fonction des sacebarons ainsi délimitée, on aperçoit nettement les différences qui la distinguent de celle des centeniers élus par le peuple. Les sacebarons, absolument comme le comte, sont en dehors du mallus, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de place *organique* dans l'assemblée judiciaire qui se réunit au mallberg. Waitz ⁵ pense que les sacebarons sont précisément institués pour

¹ Merkel Lex Sal. p. 102.

² Comp. la glosse du ms. Vatican. 1048 (x^e siècle en France) sur la Lex Rom. Wis. Paul. Sent. IV, 7 (Haenel p. 461) : Senatores dici possunt consiliatores, et senatus dicitur concilium vel nobilium curia. Curia signifie cour judiciaire, et par suite senator, consiliator le jugeur. De même plus tard au moyen âge échevin et senator sont identiques, voy. par ex. Ennen, *Quellen zur Geschichte der Stadt Köln* I, p. 223 : in his autem legalibus placitis 12 senatores — jura dicent et dijudicabunt, p. 224 : senatorum, scilicet duodecim scabinorum. Déjà Grégoire de Tours *Hist. Franc.* VI, 9 établit entre les senatores et les judices (à Avignon) une distinction qui peut être utile ici à connaître. Habituellement, à l'époque franque, senator, senatus n'est qu'un titre honorifique donné aux conseillers du roi (et du duc). Comp. Waitz V. G. II, p. 449 note 3. III, p. 442 note 2. p. 485 note 2. p. 488 note 2, IV, p. 277 note 1.

³ Voy. Wiarda, *Geschichte und Auslegung des salischen Gesetzes* (1808) p. 191 et suiv. Herm. Müller, *Der Lex Salica und der Lex Angliorum et Werinorum Alter und Heimath* (1840) p. 222. Endemann *De scabinis atque eorum demonstrationibus* — (Marburgi 1840) p. 8. Beucker Andreae, *Specimen de origine juris frisici* (1840) p. 417 note 2, Wilda, Gengler, Siegel etc. Les « segsmannen » hollandais, c'est-à-dire « juges arbitres ou hommes qui ont, à côté des trouveurs de jugement, une fonction consistant à fixer le montant de la composition » dont Beucker Andreae et Siegel rapprochent les sacebarons (« il n'est pas jusqu'au nom qui ne soit identique ») ne peuvent fournir ici aucun éclaircissement à cause de la différence dans l'organisation judiciaire chez les Franks et chez les Frisons.

⁴ V. Savigny dans la 1^{re} édition, I, p. 221. Rogge, *Luden Deutsche Geschichte* III, p. 755. Wirth, *Deutsche Geschichte* I, p. 338. Pardessus *passim*. Laferrière *Hist. du droit civil de Rome et du droit français*, III (1852) p. 416. Gfrörer I, p. 13. Quant à l'opinion de v. Daniels que les sacebarons sont des chefs militaires, des compagnons d'armes et celle de Sachsse, *Historische Grundlagen* p. 287, qui confond les sacebarons avec le saksoknar du nord, elles méritent à peine d'être mentionnées.

⁵ *Das alte Recht* p. 142.

représenter le roi au tribunal « en dehors duquel » était le comte. C'est pour cela, ajoute-t-il, « qu'ils disparaissent lorsque plus tard le comte préside l'assemblée judiciaire. » Je ne crois pas qu'il fût interdit au comte d'être présent au mallus. Le titre Sal. 53, avec sa proposition qui revient régulièrement : si plus ad manum redemendum dederit, fretus grafione solvatur quantum de causa illa si convictus fuisset redditurus erit, suppose que le comte peut prendre connaissance des actes judiciaires, au moins dans la mesure nécessaire pour assurer le respect des droits royaux. Tout aussi bien que le comte, le sacebaro pouvait sans doute venir au mallus et, régulièrement, la puissance royale devait s'exercer au malberg par les sacebarons qui étaient institués in singulis mallobergis. Toutefois le comte pas plus que le sacebaron n'a de fonction judiciaire ; ni l'un ni l'autre n'est essentiel au mallus.

Ainsi le sacebaron n'a point de place dans l'organisme judiciaire, c'est-à-dire dans l'organisme de la centaine. Ce qui le distingue du thunginus aut centenarius, c'est qu'il *n'est pas* le président de la centaine.

Les institutions administratives royales ont embrassé dans leur système à la fois le district et la centaine. Mais elles ne s'adaptent qu'en apparence à la division par centaines. De même qu'il ne faut pas conclure de ce que le *domesticus* de la monarchie franque est institué pour la circonscription du district qu'il soit un fonctionnaire du district¹, de même le sacebaro, bien qu'institué pour la circonscription judiciaire n'est pas un fonctionnaire de l'ordre judiciaire. L'administration royale s'est *adaptée* à la division en centaines, sans cependant être *une* administration spéciale à la centaine. Le roi, considéré comme pièce du mécanisme judiciaire, est complètement en dehors de la centaine. Le *peuple* (*theod*) de la centaine n'a rien à faire avec le sacebaro. Les rectores et procures populi ne sont pas les serviteurs du roi, mais les hommes investis des droits souverains du peuple, les thungini aut centenarii. L'existence du sacebaro n'empêche pas les pouvoirs de la centaine d'être démocratiques et le thunginus d'être le seul *juge*, dans la constitution politique de la Lex Salica.

¹ Voy. *Das fränk. R. u. G. v.* p. 9 et suiv.

APPENDICE III.

LA GLOSSE MALBERGIQUE.

Grimm ¹ voit dans les glosses malbergiques de la Lex Salica « des *formules* dont se servait le juge pour désigner *exactement* la composition à laquelle il concluait. » Walter ² pense que la phrase qui termine les dispositions pénales de la Lex Salica et qui commence par la glosse malbergique contient sur la sanction pénale « l'arrêt du malberg » tel qu'il a été fixé, sur la proposition des rédacteurs de la loi. Waitz qui, sous l'influence de Léo, avait séparé tout d'abord du texte de la Lex Salica la glosse malbergique comme étant d'origine celtique ³, voit maintenant dans la glosse malbergique « des débris d'anciennes formules ou d'expressions, désignant tel crime et telle peine et que l'on se transmettait oralement ⁴. » Holtzmann et Kern ont récemment repris ⁵ l'opinion ancienne suivant laquelle ⁶ les glosses malbergiques seraient les restes d'un texte frank primitif qui aurait servi de base au texte latin.

La solution de ce problème se trouve dans un passage resté

¹ Il est souvent question des glosses malbergiques dans le cours de l'ouvrage. Il a donc paru indispensable de présenter ici l'étude qu'a faite M. Sohm sur « la glosse malbergique » dans son dernier ouvrage *Die fränkische Reichs- und Gerichtsverfassung* app. II, p. 558-570. Weimar Böhlau 1871 vol. I de l'ouvrage *Die altdeutsche Reichs- und Gerichtsverfassung*; le second volume n'a pas encore paru. (*Note du trad.*)

² Préface à la Lex Salica de Merkel p. LXIV. — De même Stobbe, *Rechtsquellen* I, p. 52 — v. Bethmann-Hollweg p. 448. Au contraire Siegel p. 156 note 8.

³ Waitz, *Das alte Recht der sal. Franken* (1846) p. 24 et suiv.

⁴ *V. g.* I, p. 419 note 1. II (2^e édit.) p. 38 (1865. 1870).

⁵ Holtzmann, *Ueber das Verhältniss der malberger Glosse zum Text der Lex Salica*. Heidelberg 1352. Kern, *Glosse*, p. 150. 185.

⁶ Comp. Stobbe, *Rechtsquellen* I, p. 54 note 102.

inaperçu jusqu'ici et dans lequel la Lex Salica donne elle-même l'explication du mot « malb. » si énigmatique en apparence.

Sal. 46 : ante regem aut in mallo publico legitimo, *hoc est in mallobergo* : ante teoda aut thunginum, furtunam — fistucam in laiso jactasset.

Les mots « ante teoda aut thunginum » constituent propre la glosse malbergique ; ceci est confirmé par ce fait que la plupart des manuscrits présentent seulement la leçon « hoc (quod) est : ante teoda aut thunginum ¹. » Jusqu'ici l'on a rapporté « in mallobergo » à ce qui suit et l'on a traduit : « à l'endroit où se tient le tribunal en présence du peuple et du thunginus ². »

Or « in mallobergo » est intimement lié à « hoc est » et « hoc est in mallobergo » exprime la même idée que « malb. » et que « hoc est ».

Cette opinion se confirme à l'examen d'un autre passage :

Sal. 35, 5 : vassum ad ministerium, *quod est horogauo*.

Dans le texte A de Merkel (Pardessus texte III), le passage correspondant est

Nov. 106 (Merkel) : Si quis puerum aut puellam de ministerium furaverit, *malb. horogaut orogania*.

L'addition que contient la glosse dans la nouvelle correspond exactement au texte tatin : puerum *aut puellam* ³. Ce qui nous intéresse, c'est que le « quod est » du premier texte soit rendu par « malb. » dans le second.

Il faut donc voir dans le « malb. » qui se rencontre à chaque instant dans la Lex Salica, « hoc (quod) est, » c'est-à-dire « hoc est in mallobergo (malbergo) ⁴ » et traduire en conséquence : « ceci s'appelle, plus exactement : ceci s'appelle à l'endroit où se tient le tribunal, et plus exactement encore : « ceci s'appelle à l'endroit où se tient le tribunal du peuple ⁵, » c'est-à-dire :

¹ Comp. Merkel, Lex Sal. p. 26 note 3.

² Comp. par ex. Waitz, *Das alte Recht* p. 143, p. 148 note 3.

³ Comp. Grimm ouv. cit. p. xxxii.

⁴ « Malbergus » se trouve au lieu de « mallobergus » par ex. dans Sal. 54, 3 (Merkel p. 31 note 4).

⁵ Comp. *Die fränkische R. u. G. v.* p. 61.

« *ceci s'appelle dans la langue judiciaire* » (dans la langue qui se parle à l'endroit où se tient le tribunal).

Il est évident que la langue judiciaire du tribunal populaire frank est la langue franque. « *Hoc est in mallobergo*, » ou « *malb.* » signifie littéralement : « *ceci s'appelle en frank.* » A lui seul déjà, ce « *malb.* » suffirait à prouver, si cela était nécessaire, que la glosse malbergique n'est pas une glosse celtique.

Le « *malb.* » de la Lex Salica exprime, ainsi que plusieurs auteurs l'ont fait remarquer, la même idée que le « *quod nos dicimus* » (Rib. 19, 1), ou le « *quod Alamanni dicunt, quod Baiuvarii dicunt* » que présentent d'autres lois barbares. La glosse malbergique commente et précise à la fois le texte latin. Afin de rendre exactement l'idée des rédacteurs de la Lex Salica qui pensent en frank, à côté de la langue latine, lourde et pénible dans la bouche d'un barbare, on se sert de la langue franque qui ajoute au texte latin « *malb.* », « *ceci signifie en allemand.* » La Lex Salica a, comme chacun sait, lorsque le latin n'avait pas de mot correspondant, intercalé purement et simplement le mot frank dans le texte (par ex. « *de adfathamire*, » « *de ando meto*, » « *nexti canthichio*, » « *chrenecruda*, » « *agramire*, » « *thunginus aut centenarius* » etc., comp. Grimm p. vi). La glosse malbergique est pour elle un moyen de s'exprimer à la fois en frank et en latin. La glosse malbergique n'est pas plus en dehors du texte qu'elle n'est en contradiction avec le texte latin. Elle fait partie du texte comme ces autres mots franks ; elle est destinée, à côté de la langue latine, la seule langue écrite du temps, à exprimer d'une autre manière la pensée de la loi.

De nombreux passages vont mettre en lumière l'utilité de la glosse. Dans Sal. 3, 4 on lit : Si quis bovem furaverit — *malb. ohseno* ². Le mot frank « *Ochse* » indique une nuance que ne peut pas indiquer le latin « *bos.* » Ce n'est pas, en effet, le vol d'un *bœuf* mais bien le vol d'un *taureau adulte* qu'il faut composer par l'amende légale de 35 solidi ³. Dans Sal. nov. 28 *vacca sine vitulo* est suivi de « *malb. maia (mala).* » La glosse exprime ce que le texte latin ne peut exprimer qu'imparfaitement ; il ne s'agit pas du vol d'une vache *sans* veau mais

¹ Comp. Grimm *ouv. cit.* p. LXIV. Stobbe, *Rechtsq.* I, p. 50.

² Merkel p. 5 note 4.

³ Kern, *Glossen* p. 2. 48. 52. Comp. Grimm p. xx.

du vol d'une vache qui n'a pas encore eu de veau, d'une « gënisse » (hollandais « maal »). Sal. 3, 3 ajoute encore la glosse « malb. potero » à *vacca cum vitulo* : la loi ne pense pas, ce que le texte latin pourrait faire supposer, au vol d'une vache et de son veau, mais au vol d'une vache qui a eu un veau ¹. Dans Sal. 3, 5, « *taurum qui gregem regit* » est suivi de la glosse « malb. chariocito (chereheto). » L'expression technique de la langue franque « le chef, le conducteur (d'armée) » indique nettement quel est le taureau désigné par la loi dans le « *taurus qui gregem regit* » ². »

Il en est de même lorsque dans Sal. 28, 1 « *caballus qui carrucam trahit* » est rendu par « malb. anzacho (changisto), » c'est-à-dire l'étalon ³, ou lorsque l'*admissarius* dans la glosse est appelé « *warannio* » ⁴ mot qu'emploie Sal. nov. 109 au lieu du mot latin. Rappelons encore la glosse « *ambitania* » c'est-à-dire « fille servante (Dienstmagd) » (de *ambaht*, serviteur) ajoutée à « *puella ad ministerium* » (Sal. 35, 5 nov. 106) qui désigne plus nettement que la lourde expression latine l'esclave affectée aux travaux domestiques dans la maison du maître ⁵. Rappelons enfin la glosse qui dans Sal. 26 explique le « *ante regem* » du texte latin par « *ana theatha* », l'expression « en présence du roi » par cette autre « en présence de l'armée » ⁶. »

On se tromperait toutefois si on ne voyait dans la glosse malbergique de la Lex Salica qu'une expression répondant au « *quod nos dicimus* » de nos thèses. On rencontre beaucoup plus souvent dans la Lex Salica la glosse malbergique qu'on ne rencontre, dans les autres lois barbares, de mots allemands servant de commentaire au texte latin. La glosse malbergique, à peu d'exceptions près ⁷, accompagne d'ordinaire les dispositions pénales de la Lex Salica. Il s'ensuit que l'inhabileté du latin à donner l'expression correspondante ne suffit pas à expliquer l'emploi de la glosse. Remarquons encore avec Walter — ce qui est plus important — que sauf dans quelques cas fort rares ⁸, elle accompagne constamment les tarifs d'amendes.

¹ Kern p. 50

² Kern p. 43. — Grimm p. xxi traduit : « conducteur du troupeau. »

³ Kern p. 52; dans un autre sens, Grimm. p. xxviii.

⁴ Grimm p. xxviii.

⁵ Grimm. p. xxxiii. Kern p. 41.

⁶ Voyez p. 49. 50. *Die fränk. R. u. G. v.*

⁷ Par ex. Sal. 33, 1. 57, 2.

⁸ Par ex. la glosse malbergique dont il a été question, dans Sal. 46 : *hoc est in mallobergo ante teoda aut thunginum* qui sert seulement à préciser la substance de la déposition des témoins.

Dans les chapitres de la Lex Salica qui ne fixent point d'amendes nous voyons cette Lex se servir — bien que souvent d'une façon prolixe — de la langue latine, sans employer de glosse malbergique, alors qu'en raison de la difficulté d'exposition elle aurait pu appeler à son aide un mot frank pour rendre le mot latin plus clair¹. Ajoutons que, dans une série de cas, la glosse malbergique ne sert pas à développer les circonstances du fait délictueux, le texte latin en un mot, mais à désigner techniquement l'amende, c'est-à-dire le *petitum* du demandeur; or cette amende était suffisamment désignée déjà par le nombre de deniers et de solidi. On en voit des exemples dans les glosses si fréquentes « seolandewa, » désignation technique de l'amende de 62 sol. 1/2 pour la tentative de meurtre², dans « leudardi », glosse qui revient à chaque instant pour désigner l'amende de

¹ Ainsi Sal. 1, 1 fixe une amende et contient une glosse; Sal. 1, 2 qui indique les formes et les conditions de la *mannitio* n'en a pas. Sal. 37 expose sans glosse la procédure de la « poursuite à la trace (*Spurfolge*). » Il n'y a de glosse qu'à la fin, avec la fixation de l'amende. Sal. 40 : procédure *ex delicto* d'un *servus*, sans glosse. Sal. 44, 2 : Droit au *reipus*, pas de glosse tandis que dans le § 1 la fixation de l'amende à payer lorsqu'on n'acquitte pas ce *reipus* est accompagnée d'une glosse. Sal. 45 : procédure contre l'*homo migrans* sans glosse; il y en a une à la fin qui fixe de même l'amende. Sal. 46 : procédure de l'*adfatimus* sans glosse : on n'en trouve une qu'à la fin et cette fin indique la substance de la déposition des témoins (comp. ci-dessus p. 163 note 8). Sal. 47 : procédure de vindication mobilière sans glosse. Sal. 50 : procédure d'exécution, glosse au commencement où se trouve fixée l'amende. Sal. 52 : procédure d'exécution, glosse à la fin (fixation de l'amende). Sal. 53 : procédure de preuves, sans glosse. Sal. 56 : procédure de contumace sans glosse; à la fin (fixation de l'amende), il y en a une. Sal. 58 : procédure d'exécution, sans glosse. De même Sal. 59 : Droit des successions, 60 : de parentilla tollere.

² On la rencontre dans Sal. 16, 1; 17, 1, 2; 18; 19, 2; 28, 2. Elle est altérée (au milieu de plusieurs autres) dans Sal. 17, 6; 43, 1. L'identité du fait délictueux dans ces divers cas pour lesquels l'amende de 62 sol. 1/2 est désignée techniquement par « seolandewa » a échappé à Grimm p. LVII et à Kern p. 2 et suiv. Il a déjà établi ailleurs (*Zeitsch. f. R. g. V.* p. 446, comp. Alam. Hloth. 44, 1) que Sal. 18 le seul passage qui au premier abord ne soit pas clair traite de la tentative de meurtre. Il semble qu'il faille traduire « seolandewa » par « droit de la mer (Seelandsrecht). » (Grimm p. LVIII, voy. au contraire Kern ib.). « Recht » lex (loy) se rencontre souvent avec l'acception d'amende (d'après le droit coutumier comp. p. 104 note 4, *Die fränk. R. u. G. v.*) « Loy de la contrée maritime (Seelandsrecht) » est donc « l'amende de la contrée maritime (Seelandsbusse) » et il n'est pas impossible que les Franks saliens, nommant leur pays « pays de la mer (Seeland) » et eux-mêmes « habitants du pays de la mer (Seeländer) » par opposition aux Franks ripuaires « les Franks des embouchures des fleuves (Flussuferfranken) » aient appelé l'amende de 62 sol. 1/2 particulière au droit salique par opposition à celle du droit ripuaire : « amende du pays maritime (Seelandsbusse) » c'est-à-dire « amende salique. »

15 solidi¹ ; ajoutons encore des glosses comme « walaleudi, » c'est-à-dire « wergeld d'un welche, d'un romain, » « morthleode, » wergeld pour le meurtre, l'homicide clandestin², « leude sacce muther, » wergeld d'un sacebaro. Les exigences de la rédaction ne justifient donc pas *suffisamment* l'existence de la glosse malbergique³.

Le but *pratique* que se propose en outre la glosse malbergique est indiqué à n'en pas douter par son nom même. Ce n'est pas sans raison que la Lex Salica commence par le titre « de mannire. » La Lex Salica est une *ordre judiciaire* qui fixe les amendes à prononcer et à requérir et qui règle en même temps la procédure judiciaire.

Ce n'est pas un accident que, dans cette loi, le mot frank soit accompagné de « malb. » et que la glosse franque se présente comme glosse « malbergique, » c'est-à-dire glosse de la *langue judiciaire*. Lorsque la loi ripuaire introduit un mot frank, elle met simplement : « quod nos dicimus ; » dans la loi des Alamans on lit seulement : « quod Alamanni dicunt. » Il importe de savoir pourquoi la Lex Salica, alors qu'elle n'avait affaire qu'à un mot frank, a préféré l'énigmatique « malb » à l'expression plus claire et plus à sa portée « quod nos dicimus » ou quod Franci dicunt. » La loi, par le mot « malb » qui revient à chaque instant, indique qu'elle emploie l'expression franque en sa qualité d'expression propre à la langue en usage « à l'endroit où se tient le tribunal populaire ; » elle annonce qu'elle emploie la langue franque en qualité de *langue judiciaire*. C'est précisément pour cette raison qu'elle ajoute une glosse malbergique à chaque disposition pénale. La Lex Salica est un code des amendes à prononcer judiciairement ; elle est encore un code des actes judiciaires, elle est enfin un *formulaire* de la *langue judiciaire*.

Il est facile de voir dans quel but la langue judiciaire a été ainsi codifiée dans la Lex Salica. Grimm trouve dans la glosse malbergique un *secours* apporté à la mémoire du *juge* ; elle lui aurait fourni le mot qui « venant à son aide lui indiquait immédiatement et *exactement* la composition qu'il devait prononcer, » ou avec lequel le juge, alors qu'il avait à prononcer l'amende

¹ Comp. Kern. p. 60 et suiv. qui traduit « leudardi » par « valeur des hommes (Leutwerth) » en sorte qu'il faudrait comprendre « amende d'homme. » Comp. Walter R. g. § 151 note 6. Comp. Grimm p. LX et suiv.

² Sal. 41. Comp. Grimm p. x.

³ Sal. 54, 2. De même Walter. Waitz V. G. I, p. 218 note 4.

« précisait *exactement* la composition à payer. » Pour réfuter cette opinion, il suffit de se rappeler les glosses « taureau (Ochse) », « étalon (Hengst) », « agneau (Lamm) » etc., ou encore le « en présence du peuple et du thunginus. » La glosse malbergique impose au contraire une *nécessité* à la *partie*, en particulier au demandeur : elle fournit le mot qu'il faut employer « au tribunal, à l'endroit où il se tient, » lorsqu'on élève l'action prétendant à l'amende et appuyée sur les paragraphes de la Lex Salica dont il convient de faire l'application ¹.

L'exactitude de cette dernière opinion ressort de la Lex elle-même. Dans Sal. nov., 5, à la glosse malbergique, s'ajoutent les mots suivants : « *hoc dicunt malb. leodecal*, » ce qui, d'après ce qui précède, doit être traduit ainsi « *hoc dicunt in mallobergo*, » ce que l'on appelle au tribunal : leodecal. »

Le passage suivant :

Sal. nov. 189 (texte B) : unusquisque ipsis mallare eum debent [per] *malb. seolandoueua*, sunt — sol. 62 1/2

rapproché de

Sal nov. 44 (texte A) : Et quanti intus fuerint, *mallare debent de seolandewa*, et contra unumquemque sol. 62 1/2 componat.

est encore plus clair.

La glosse malbergique « *seolandewa* » exprime, comme l'indique le second passage, que dans ce cas l'*action* (née d'une tentative de meurtre) doit prétendre au « droit des contrées maritimes » c'est-à-dire à « l'amende des contrées maritimes ². » On peut d'ailleurs arriver au même résultat par une autre voie ; les glosses de nombre qui, d'après Grimm ³, devaient être les plus importantes ne se rencontrent que rarement et de plus toutes ont été ajoutées postérieurement ⁴. La glosse de nombre n'atteint

¹ Dans les cas dont il est question ci-dessus p. 163 note 8, la glosse malbergique indique en quoi doit consister le serment prêté par les témoins.

² Comp. ci-dessus p. 164 note 2.

³ Stobbe *ouv. cit.* p. 52 qui est de l'avis de Grimm dit : « Beaucoup de glosses malbergiques indiquent des nombres, c'est-à-dire la composition fixée pour chaque crime et décomptée en deniers : la formule était plus commode pour le juge que le taux exprimé en chiffres numériques. » Voy. Grimm. p. LXIV.

⁴ On ne rencontre de glosses de nombre que dans Sal. nov. 23. 25. 32 et ici encore, comme dans Sal. 2, 15 dans un seul manuscrit (à côté de

pas le but de la glosse malbergique parce que son office n'est pas de fournir au juge le mot qu'il emploiera dans son jugement, mais d'indiquer au demandeur le mot qu'il devra insérer dans son action dont le *petitum*, comme on va le voir, doit être formulé en employant une expression créée d'avance et *non pas à l'aide d'un nombre*.

On sait que ce qui caractérise l'ancienne procédure germanique et aussi l'ancienne procédure romaine, c'est leur formalisme ¹. On sait encore que le défendeur ne peut pas répondre comme il lui plaît; obéissant au *tangano*, il *doit* conformer sa réponse aux expressions employées par le demandeur ². On sait enfin que le droit postérieur exige, dans plusieurs cas, que l'action soit introduite, non pas dans une forme quelconque, mais seulement dans la forme prescrite ³. La glosse malbergique indique, ce qu'on pourrait conclure déjà de l'emploi du *tangano* dans l'ancienne loi franque, que, s'il fallait répondre dans les formes, il fallait agir de même.

Nous retrouvons dans les glosses malbergiques l'écho affaibli de l'ancienne langue judiciaire. Lorsqu'un taurus qui *gregem regit* avait été volé, c'était d'un « *conducteur d'armée* » qu'il s'agissait dans l'action, au tribunal, et non pas d'un taureau ⁴. La chèvre n'était pas judiciairement pour le demandeur « la chèvre » mais « *la brouteuse de poireau* » ou « *la brouteuse de roseaux* » ⁵; le chien était « *l'habitué à la chaîne* » ⁶, le cerf apprivoisé; « *le porteur de signes* » ⁷, le bateau « *l'animal couvert d'écume* » ⁸, le doigt indicateur de la main droite « *le décocheur de flèches* » le doigt du milieu « *le guérisseur* » ⁹ etc. D'un autre côté, le *petitum* de l'action, l'amende ne devait pas s'indiquer au moyen d'un nom de nombre abstrait, mais au moyen d'une expression solennelle, consacrée

beaucoup d'autres glosses). On trouve de plus dans deux manuscrits, sous un titre final « *incipiunt chunnas* » (Merkel p. 95) les dispositions d'amendes en chiffres, mais seules; ce ne sont donc pas des glosses.

¹ Siegel, *Die Erholung und Wandelung im gerichtlichen Verfahren* (Sitzgsb. der Wien. Akad. 1863). — Ibid. *Die Gefahr vor Gericht und im Rechtsgang* (ib. 1866). Brunner *Wort. Form im a. f. P.* (ib. 1868).

² Comp. *Die fränk.* p. 139.

³ Comp. Brunner, *W. u. F.* p. 700 et suiv.

⁴ Comp. ci-dessus p. 165 note 2.

⁵ Comp. Grimm p. xxii.

⁶ Comp. Grimm p. xxiii.

⁷ Comp. Grimm p. xxvii.

⁸ Comp. Grimm p. l.

⁹ Comp. Grimm p. xl. xli.

par la tradition. Qui prétend à l'amende de 15 sol. ne doit pas demander « 15 sol. » mais « l'amende d'homme ¹, » l'amende de 62 sol. 1/2 est devenue « l'amende des contrées maritimes ² » celle de 200 ou 100 sol., « l'argent de l'homme » (leudis) ou « argent du welche (wergeld du Roman) ³, etc. La même tendance à éviter la forme non solennelle et abstraite du chiffre s'accuse dans la manière de désigner le vol de troupeaux : 50 porcs, ou 25 bœufs, ou 40 moutons ou 13 chevaux (12 juments avec leur admissarius) s'appellent dans la demande : « sonista (sonesti), » un « troupeau ⁴. »

La rigueur de l'ancienne procédure est une conséquence de son formalisme. Le demandeur ne doit pas donner seulement au délit dont il poursuit la réparation un nom technique — on rencontre par exemple les glosses « texaca » pour désigner le vol, « charsenna, » le pillage, « via lacina » les embûches ⁵ — ; il doit faire de même à l'égard de l'amende à laquelle il prétend, à l'égard de chaque élément du fait qui sert de base à l'action. Si la forme n'est pas respectée, l'action est perdue. Dans l'ancienne procédure germanique, comme dans l'ancienne procédure romaine, existe le principe que l'acte non accompli dans les formes n'en constitue pas moins l'exercice de l'action, en d'autres termes, le droit d'agir s'éteint même par la commission d'un acte contraire aux formes ⁶. Les glosses malbergiques contiennent les *dispositions légales* indiquant dans quels termes, « à l'endroit où se tient le tribunal », le demandeur doit exposer le *petitum*, le fait. Le demandeur perd son procès quand au lieu de « texaga » il emploie un autre mot, fût-il équivalent, quand il dit « 50 porcs, etc » au lieu de « troupeau, » quand il fixe le montant de l'amende par solidi et deniers, quand il expose une partie de son action autrement que dans « la langue judiciaire. » Le demandeur est tenu, contre l'homo migrans qui n'a pas obéi à l'injonction de vider les lieux, d'agir à raison du chef « de résistance » (widrisittolo) ⁷; il est tenu de poursuivre les 15 sol. comme « amende d'homme, » les 62 sol. 1/2 comme « amende du pays maritime. » Le demandeur est

¹ Comp. ci-dessus p. 164 note 3.

² Comp. ci-dessus p. 164 note 2.

³ Comp. ci-dessus p. 164 note 4 et p. 165 note 1.

⁴ Sal. 2, 17; 3, 8; 4, 5; 38, 3. (Rib. 18). Comp. Grimm p. ix.

⁵ Comp. Grimm. p. viii. xxv. xlvi. Walter § 151 note 7.

⁶ C'est ce qu'exprimera plus tard le proverbe : « fautes valent exploits » Brunner W. u. F. 670.

⁷ Sal. 45. Comp. Poc. de la loi sal. trad. p. 10 et suiv.

tenu de nommer dans son action « *conducteur d'armée* » le taurus qui gregem regit ; de nommer le chien, « *l'habitué à la chaîne*, » le bateau « *l'animal écumant*, » la chèvre « *la brouteuse d'ail*, » le doigt indicateur « *le décocheur de flèches*, » les 50 porcs, « *le troupeau*, » etc. Le demandeur est *tenu*, lorsque son esclave a été affranchi par un tiers ante regem d'articuler, non pas que l'affranchissement a eu lieu « devant le roi », mais « *devant l'armée*. » La glosse malbergique nous permet de suivre le formalisme de l'ancienne procédure jusque dans ses dernières conséquences. Dans Sal. 5, 1 on trouve pour le vol de trois chèvres la glosse « *lauxmada* » c'est-à-dire « *brouteuse d'ail* » puis dans 5, 2 pour le vol de plus de trois chèvres la glosse « *roscimada*, » c'est-à-dire « *brouteuse de roseaux*. » Le demandeur est *tenu* de nommer la chèvre là « *brouteuse d'ail* » ici « *brouteuse de roseaux* » pour indiquer que là il appuie son action sur Sal. 5, 1 et ici sur Sal. 5, 2. Il *perd* son procès non seulement quand il appelle la chèvre « *chèvre* » mais encore lorsqu'il l'appelle dans le premier cas « *roscimada* » ou dans le second « *lauxmada* » où il s'agit d'un vol de plus de trois chèvres.

Cette série de conséquences découle de ce fait que la langue des glosses malbergiques est « la langue judiciaire » franque, ce qu'on peut exprimer ainsi : comme le serment, l'action de l'ancien droit frank est un acte procédural avec « *verborum contemplatio* » un acte procédural *dangereux*¹.

Le meilleur commentaire de ce travail est le célèbre passage de Gajus sur la plus ancienne forme de procédure romaine que l'on connaisse.

Gaj. Inst. IV, 11 : Actiones, quas in usu veteres habuerunt, legis actiones appellabantur — vel ideo quia ipsarum legum verbis accomodatae erant, et ideo immutabiles

¹ Comp. Rib. 67, 5. Comp. *Die fränk. R. u. G. V.* p. 138 et suiv. — Le mot *dangereux* est loin de rendre le sens technique du mot *Gefahr* employé dans le texte allemand. D'ailleurs un historien du droit allemand lui-même doit, ce me semble, pour comprendre exactement l'idée exprimée par ce mot, avoir lu les travaux de von Siegel, *Die Erholung und Wandelung im gerichtlichen Verfahren* (Sitzungsber. der Wiener Akad. der Wiss. Phil. Hist. classe. Bd. 47, 1863) — *Die Gefahr vor Gericht und im Rechtsgang*. (Ibid. Bd. 51, 1866.) — Voyez encore Brunner, *Wort und Form im altfranzösischen Process* (Ib. Bd. 57, 1868) et Sohm *Die Verf. des fränkischen Reichs* p. 138 et suiv. — (Note du traducteur.)

proinde atque leges observabantur. Unde eum, qui de vitibus succisis ita egisset, ut in actione vites nominaret, responsum, eum rem perdidisse, est, quia debuisset arbores nominare, eo quod Lex XII Tabularum, ex qua de vitibus succisis actio competeret, generaliter de arboribus succisis loqueretur.

C'est ainsi que l'ancienne procédure germanique a son analogue dans l'ancienne legis actio romaine.

APPENDICE IV.

BARBARUS QUI LEGEM SALICAM VIVIT.

Sal. 41.

On sait que l'expression « barbarus qui legem Salicam vivit » joue un grand rôle dans la théorie de la *personnalité des lois*.

Voici le texte en entier :

Sal. 41, 1 : Si quis ingenuo Franco aut barbarum qui legem Salicam vivit occiderit, cui fuerit adprobatum — sol. 200 culp. jud.

Dès longtemps, on a attribué à ce passage les sens les plus divers ¹. Suivant Mably ², il indiquerait la participation des populations provinciales gauloises au droit, et par suite au wergeld salique; suivant Eichhorn, Rogge etc. ³, barbarus désignerait une certaine catégorie de Germains, peut-être des prisonniers de guerre affranchis; Pardessus ⁴ voit dans ce « barbarum qui legem Salicam vivit » des Germains établis en Gaule, à côté des Franks soumis par Chlodwig. De nos jours, on s'est généralement rangé à l'opinion de von Savigny ⁵, suivant laquelle le titre 41 confère le droit (et le wergeld) salique à ceux des Germains qui, reconnaissant la domination des Franks, participaient à leur vie juridique ⁶.

¹ Voyez Waitz, *Das alte Recht* p. 97. 98.

² *Observations sur l'Histoire de France* (Kehl 1788) I, p. 249.

³ Eichhorn *R. G.* I. p. 266. Rogge, *Gerichtswesen* p. 54. 55. De même Feuerbach, *Die Lex Salica und ihre verschiedenen Extensionen* (Erlangen 1831) p. 28. — C'est l'opinion la plus ancienne; on la trouve exprimée dans la gl. Est. de la Lex Salica, Merkel p. 102: barbarum, id est quos Franci ex alia patria in suam adduxerint et ipsos captos Salicha lege vivere volunt.

⁴ *Loi Salique* p. 438.

⁵ *Röm. Recht im. M. A.* p. 120 et suiv.

⁶ Comp. Waitz, *Das alte Recht* p. 98. 99. *V. G.* II (2^e éd.) p. 87 note 1. v. Bethmann-Hollweg p. 396. 459.

On peut interpréter tout autrement le passage qui nous occupe.

L'ancienne langue juridique franque abuse des tautologies. Ainsi, nous trouvons dans la Lex Salica et aussi dans les appendices : thunginus aut centenarius (Sal. 44. 46), comes aut grafio 71. 73), respondere aut convenire (Sal. 96, 1); dans les autres sources franques les exemples abondent : patris vel genitoris nostri, leuoverpisse vel condonasse, prosequere vel admallare, mundeburde vel defensione, tuitionem vel defensionem, dici aut nominari, pactionem seu convenientiam, etc. ¹. Rappelons enfin les « vicarii aut centenarii » des capitulaires et documents juridiques carolingiens ². Ces exemples montrent que la particule *aut* sert à rapprocher des expressions de même sens et non pas de sens contraire ou seulement différent.

On sait encore que le mot « barbarus », dans les sources de cette période, désigne le Germain par opposition au Romain; dans les sources burgondes il désigne le Burgonde ³, de même dans les sources franques il désigne spécialement le Frank ⁴, et cela sans aucune idée accessoire, en sorte que l'expression « barbari » peut indiquer même les Germains. La Lex Salica est d'accord sur ce point avec la Lex Burgundionum ⁵. Dans Sal. 14, 2 on lit :

Si vero Romanus *barbaro Salico* ⁶ expoliaverit ,

texte qui a exactement le même sens que cet autre que d'autres d'autres manuscrits présentent :

Si vero Romanus *Franco Salico* expoliaverit ⁷.

Il suit évidemment de là que le passage en question, Sal. 41, 1, non-seulement peut, mais *doit* se traduire ainsi :

« Si quelqu'un a tué un Frank libre *c'est-à-dire* un Frank qui vit d'après le droit salique, qu'il paie — . »

¹ Voyez Roth *B. W.* p. 284 note 31.

² Voyez Sohm *Die Fr. V.* p. 214 et suiv.

³ Voy. note 5.

⁴ Voyez Löbell, *Gregor von Tours* p. 100. Roth, *B. W.* p. 102, Waitz *V. G.* II (2^e éd.) p. 80 note 1.

⁵ Comp. Burg. 8, 1; 10; 17, 5; 22; 44, 1; 47, 1 etc.

⁶ D'après l'édition de Waitz. De même (sauf le mot « Salico »), d'après le texte IV (Merkel nov. 187) sous sa dernière forme, tit. 15, 2 (Hubé p. 13). La leçon de Merkel : « Franco Salico » ne se rencontre que dans le manuscrit de Wolfenbüttel (Merkel nov. 2), (sauf « Salico » dans le texte III (Merkel nov. 42) et dans l'Emendata.

⁷ Comp. note précéd.

Ailleurs aussi les textes de la Lex Salica désignent le Frank salique par la circonlocution, « celui qui vit d'après le droit salique ¹. » Ces deux expressions « barbarus qui legem Salicam vivit » et « ingenuus Francus » sont *identiques*; le titre qui nous occupe ajoute la deuxième, parce qu'il veut désigner nettement non pas le Frank en général, mais seulement le Frank *salique* ². Il n'y a donc, contrairement à l'opinion dominante, rien à tirer de « barbarus qui legem Salicam vivit » pour la théorie de la personnalité des lois.

¹ Comp. Sal. 63, 1 : Si quis hominem in genuum in oste occiserit [quia lege Salica vivit et in truste dominica non fuit ille qui occisus est] — sol. 600 culp. jud. — Texte IV (Merkel nov. 271) : Si quis hominem ingenuum qui lege Salica vivit dum in hoste est occiserit — sol. 200 culp. jud.; et dans sa forme dernière tit. 71 (Hubé p. 31) : Si quis hominem ingenuum lege Salica viventem in hoste occiserit, sol. 200 culp. jud.

² Comp. Rib. 7 : Si quis ingenuus hominem ingenuum *Ripuarium* interfecerit, 200 sol. culp. jud.

APPENDICE V.

L'ADMISSION PARMI LES GUERRIERS.

(REMISE DES ARMES.)

Tacit. Germ., c. 13.

La meilleure manière de commenter le célèbre passage de la *Germania* de Tacite sur la *remise des armes*, comme au reste beaucoup d'autres passages des œuvres de cet historien, est encore de présenter l'histoire de cette institution.

Stobbe a prouvé que l'affranchissement de la puissance paternelle existait dans l'ancien droit germanique. La majorité accomplie du fils de famille n'était pas suffisante, en tant que majorité, pour rompre les liens de la puissance paternelle ; l'émancipation par l'interruption de la vie commune en famille, encore bien qu'aménée d'ordinaire par la majorité, était nécessaire pour cela ¹.

L'acte qui manifeste cette interruption, conformément au caractère de l'ancien droit, est un acte solennel ; c'est ce que nous verrons par la suite. Notons tout d'abord, au point de vue juridique, que l'acte de séparation peut être accompli non-seulement par le père, mais encore par toute personne, à l'instigation de ce dernier. L'émancipation du fils de famille par un étranger est précédée d'un acte particulier (*commendare*, *tradere*) accompli par le père ² ; elle exige de la part de ce dernier, outre l'intention d'émanciper, l'intention de faire tradition. Les effets de l'émancipation par un étranger ne sont pas seulement effets de l'émancipation, mais de plus effets de la tradition. Ce qui distingue cette sorte d'émancipation, c'est qu'elle n'a pas pour conséquence immédiate et unique, comme l'émancipation par le père, de dissoudre la puissance paternelle ; elle donne en même temps naissance à un

¹ Voyez Sohm, *Die Verfassung des fränkischen Reichs* p. 342 et suiv.

² Comp. ci-dessous p. 177 note 5. p. 179 note 4, p. 181 note 1.

rapport personnel spécial entre l'affranchissant et le fils de famille affranchi ¹. La nature de ce nouveau rapport personnel est d'ailleurs définie par la teneur du contrat de tradition intervenu, avant cette émancipation, entre le père et l'affranchissant. Si l'on a voulu, par exemple, créer un rapport de paternité, l'affranchissant, par l'accomplissement de l'acte, devient le père de l'émancipé ².

Dans l'ancien droit germanique, outre l'émancipation, existe encore l'adoption; toutefois elle se distingue de l'adoption romaine en ce qu'elle est une adoption réalisée au moyen d'un *affranchissement* de la puissance paternelle. L'adoption germanique fait naître la *parenté* (l'état de fils) et les droits qui en découlent, par exemple le droit de succession réciproque ³, mais point la *puissance* paternelle ⁴.

L'intention peut encore avoir été de créer un rapport de subordination entre le fils de famille et l'*alius patronus*. C'est ainsi que la tradition de ce fils au roi est le moyen employé d'ordinaire pour faire naître les liens qui unissent les membres de la *suite*. Le roi émancipe en recevant dans sa suite le fils de famille qui échappe du même coup à la puissance paternelle ⁵. Ou bien la fille de

¹ Comp. Stobbe, *Beitr.* p. 6 et suiv.

² Voyez ci-dessous p. 179 note 4. p. 180 note 4.

³ Comp. Cassiodor. *Var.* VIII, 9 : Gensimund, adopté par un roi des Ostgoths de la famille des Amales (*solum armis filius factus*), est élu roi par les Ostgoths; il suffit de son refus pour faire passer la couronne sur la tête des fils mineurs du dernier roi (comp. Köpke, *Deutsche Forschungen* p. 141. 142). L'adoption avait donc *juridiquement* fait de Gensimund un membre de la famille des Amales; en conséquence, il était admis à l'hérédité (comp. Sohm, *ouv. cit.* p. 34 et suiv.). Voyez Grimm *R. A.* p. 464. 465 contre Heineccius.

⁴ C'est pour cela que malgré le : *ei pater effectus est*, l'adoption est suivie de l'*abandon* de la maison du père adoptif (voyez ci-dessous p. 179 note 4). — Stobbe *ouv. cit.* p. 8.

⁵ Lex Rom. Cur. Gaj. 6 : *filii mancipantur* — si pater eorum eos per manum dat ad alium seniore et eos ei commendaverit. — Paul. I, 4, 5 : De filios familie, hoc est si filius sine uxorem fuerit aut si ad regem vel ad alterum patronum commendatum non fuerit, nisi ad hoc in solam potestatem patris permanserit (nisi signifie ici « mais » comme l'a déjà fait remarquer Stobbe p. 5, comp. Lex Rom. Cur. C. Th. IV, 13, de Roz. 667. Decr. Tass. c. 6. Edict. Liutpr. 67). — De même Paul. I, 4, 7. II, 8, 1 (Stobbe p. 5). — Voy. encore Sohm *ouv. cit.* p. 342 note 21. On peut encore citer Greg. Tur. *Vitae Patr.* 9, 1 : Patroclus (mort en 576) Biturigi territorii incola, Aetherio patre progenitus (un romain) *cum decem esset annorum*, pastor ovium destinatur, fratre Antonio tradito ad studia literarum. Erant enim non quidem nobilitate sublimes, ingenui tamen, cumque quodam meridie hic ab scholis, ille a grege commissio ad capiendum cibum paterno in hospitio (les deux fils ne se sont pas encore séparés) convenissent, Antonius, le plus instruit des deux, s'élève

famille est livrée au mari dans la maison duquel elle doit entrer, afin de pouvoir procéder à l'acte d'affranchissement. L'acte d'émancipation par le mari, dont la cause est la *traditio puellæ*, est la forme dans laquelle se détruit la puissance paternelle (tutélaire) et du même coup se fonde la puissance maritale ¹. Il y a plus : rien ne s'oppose à ce que le fils soit livré puis émancipé dans l'intention qu'il soit réduit en servage dans la maison de l'affranchissant. Un seul acte, l'acte d'émancipation par l'*extraneus* suffit ici pour détruire la puissance paternelle et pour fonder la puissance dominicale ².

Il suit de là que la forme de l'affranchissement est aussi la forme de la tradition, et qu'en conséquence la forme de l'affranchissement est une forme dans laquelle on adopte, on reçoit dans sa suite, on contracte mariage, on transfère la propriété. L'émancipation par l'*extraneus* est une émancipation qui, du même coup, détruit et fait naître une puissance ; par elle, on peut devenir père, seigneur, mari, maître ³.

Couper les cheveux est une des formes de l'affranchissement chez les Franks et chez les Lombards ⁴. Le *puer crinitus* est donc, sans tenir compte de la majorité, l'enfant soumis à la puissance paternelle ⁵. Le fait de couper les cheveux d'un enfant

contre son frère, un *rusticus* (*discede longius, o rustice*) — *nobiliorem me ipsius officii cura facit, cum te hujus custodiae servitus vilem reddit*. Quod ille audiens — reliquit oves — et scholas puerorum — expectivit, traditisque elementis ac deinceps quae puerili studio necessaria erant ita — imbutus est, ut fratrem — anteiret. Dehinc Nunnioni qui quondam cum Childeberto rege magnus habebatur ad exercendum *commendatus est*, a quo cum summa amoris diligentia *nutriretur*, ita se humilem atque subjectum omnibus praebebat, ut omnes eum tanquam proprium parentem — diligerent. Regressusque ad domum patre defuncto —. Ce passage intéressant à plus d'un titre, contient une nouvelle preuve qu'au terme de la majorité *fixé par le droit germanique*, il y avait des Romains qui émancipaient dans la forme *germanique*.

¹ Voyez ci-dessous p. 181 note 1.

² Voyez ci-dessous p. 180 note 1.

³ L'affranchissement de l'esclave correspond à l'affranchissement du fils de famille non-seulement au point de vue de la forme et des effets généraux, mais encore au point de vue où nous nous plaçons ici. L'affranchissement dans l'église, qui est un affranchissement par l'église, fait passer l'*homo tabularius* ou *ecclesiasticus* dans le *mundeburdus ecclesiae*, Rib. 58. Ici aussi l'acte d'affranchissement est la conclusion d'un acte de tradition : *in manu episcopi servum cum tabulis tradat*, et *episcopus archidiaconum jubeat, ut ei tabulas secundum legem Romanam — scribere faciat* (Rib. 58, 1). L'affranchissement par le denier, qui est un affranchissement par le roi, fait naître, comme l'on sait, au profit du roi, le droit de succession contre l'affranchi.

⁴ Sal. 102. Stobbe p. 7 et suiv.

⁵ Sal. 24, 1, 2. Stobbe p. 10, 11.

sans le consentement du père (tuteur), constitue une atteinte à la puissance paternelle et entraîne l'amende, tout comme l'enlèvement d'une fille sans qu'il y ait eu *traditio puellae* ¹. La tradition de l'enfant pour qu'on lui coupe les cheveux est la forme dans laquelle se fait l'adoption ², la tradition en servage ³,

¹ Sal. 68 : Si quis puerum crinitum extra consilium parentum tundere praesumpserit — sol. 45 (nov. 60. 199 : sol. 62 1/2) culp. jud. Si vero puella tunderit, hoc est extra consilio parentum — sol. 100 (nov. 8. 61 : sol. 45, nov. 291 : sol. 62 1/2) culp. jud. L'amende de 62 1/2 sol. que les nouvelles ont encore conservée est l'amende de tutelle du droit salique, voy. Schröder *ehel. Güterrecht* I p. 16. Les 100 solidi, qui, d'après Sal. 68, atteignent ceux qui commettent le crime de tondre puellam, indiquent la période postérieure dans laquelle les amendes de tutelle furent remplacées par des amendes de *wergeld* (ici le demi-*wergeld*). Schröder p. 18. *Zeitschr. f. R. G. V.* p. 393. Comp. Cap. Aquisgran. a. 817 legib. add. c. 21 (Pertz I, p. 213) : Si quis puerum invitis parentibus totonderit (il s'agit ici de la tonsure ecclésiastique) aut puellam velaverit, *legem suam* (« son propre *wergeld* ») in triplo componat aut ipsi puero vel puellae, si jam suae potestatis sunt, aut illi in cuius potestate fuerint. Illi vero potestatem habeant capitis sui, ut in tali habitu (ecclésiastique ou laïque) permanent qualis eis complacuerit.

² Paulus Diac. VI, 53 : Karolus (Charles Martel) princeps Francorum Pipinum suum filium ad Liutprandum direxit, ut ejus *juxta morem* capillum susciperet. Qui *ejus caesariem incidens ei pater effectus est*, multisque eum ditatum regis muneribus genitori dimisit. — Greg. Tur. X, 8 : le comte Eulalius de Clermont prie l'évêque Innocent de Rhodéz de s'interposer, ut res (des biens-fonds situés sur le territoire de Rhodéz) — recipere posset. Sed Innocentius ait : *Si de filiis tuis unum accipio, quem clericum factum in solutio meo retineam, faciam quae precaris*. At ille transmisit puerum, Johannem nomine, recepitque res suas. Suscepitque Innocentius episcopus puero, *tolondit comam capitis ejus* deditque eum archidiacono ecclesiae suae (l'archidiacre est le président de la schola ecclesiae dont il est souvent question dans Grégoire, comp. Greg. Tur. X, 261). La tonsure ne fait pas seulement un clericus de Jean, mais encore, conformément à l'intention des parties, un fils adoptif de l'évêque qui lui coupe les cheveux. Ici aussi des Romains appliquent le droit *frank*, comp. p. 177 note 5. — Paul. Diac. : IV, 40 : promittens Tasoni, ut *ei barbam sicut moris est incideret, eumque sibi filium faceret*. — De même, les sources franques postérieures parlent d'une adoption de Chlodwig par le roi des Goths Alarich, ut in *tondenda barba Clodovei* (ou : *barbam Clodovei tangens* (toucher la barbe est le symbole qui remplace l'emploi des ciseaux) *patrinus ejus efficeretur*. — Grimm *R. A.* p. 146. — Nous voyons par ce qui précède que la forme de l'adoption du fils livré par son père convient aussi à l'adoption de celui qui fait tradition de sa propre personne. Dans les deux cas, c'est l'*acte d'affranchissement* par le tiers — là en vertu de la volonté du père, ici en vertu de la volonté de l'adopté — qui fait naître l'adoption.

³ De Roz. 464 (Bign. 26) : Un homme, condamné à une amende ne peut pas la payer et se donne en servage temporaire pour dettes : sic mihi aptificavit, ut *brachium in collum posui, et per comam capitis mei coram praesentibus hominibus tradere feci*. Il semble qu'ici aussi (voy. note précéd.), la tonte des cheveux soit remplacée par un simple attouchement. Le débiteur fait l'*acte brachium in collum ponere* pour que le créancier pose la main sur ses cheveux. La tradition qui consiste dans le bra-

s'acceptent les liens de subordination créés par le droit public ¹.

La forme vraiment *germanique*, également consacrée par le droit chez les Franks et les Langobards consistait dans la saisie d'une arme, symbole de l'indépendance ². La dation (*traditio*) de l'arme faite à un extraneus est donc une forme de l'adoption ³, du passage en la puissance maritale ⁴; c'est encore une forme

chium in collum ponere est faite par celui qui en doit être l'objet, c'est-à-dire qu'ici aussi, la même forme d'affranchissement, qui sert à dissoudre la puissance paternelle en créant un rapport personnel nouveau, peut se proposer seulement de créer une puissance d'une certaine nature sur l'homme sui juris, comme dans les espèces citées dans la note précéd. Du fait que l'affranchissement par un extraneus fonde effectivement une puissance nouvelle, résulte, par voie de conséquence, que la forme de l'affranchissement sert à créer les liens du *servage*.

¹ Aimoin III, c. 4 modifie comme il suit le passage cité ci-dessus p. 181 note 2 : *Chrodinus brachium ejus (Gogonis) collo superponens suo signum futurae dominationis dedit*. On voit qu'Aimoin n'a pas compris ce sens primitif de la tradition qui lui est parvenue : la variante qu'il introduit n'accuse pas simplement son sens philologique; elle fait surtout connaître le droit frank de son temps. *Brachium collo superponere* est (voy. note précéd.), la forme dans laquelle se fait la tradition à celui qui doit toucher les cheveux (au lieu de les couper). Cette forme qui sert à l'adoption, à la soumission à l'esclavage est aussi celle dans laquelle s'accomplit l'hommage du droit public. — Comp. aussi le passage cité par Stobbe p. 7 note 5 extrait de la *Vita Germerii* : *accessit (Chlodovaeus) et commendavit se capillo capitis sui S. Germerio*, et similiter omnes fecere.

² Le témoignage de Tacite *German.* c. 13 trouve sa confirmation dans les formes de l'admission parmi les guerriers de l'époque postérieure (ci-dessus p. 183 note 3) et aussi dans celles de l'affranchissement d'un esclave. Le droit langobard affranchit par la flèche, *Paul. Diac.* I, 13 : *plures a servili jugo ad libertatis statum perducunt — more solito per sagittam*, immurmurantes — *quaedam patria verba*. La flèche est indiquée dans le mot *wadia* (*gaida*), *Edict. Roth.* 224 (il s'agit ici de l'affranchissement procurant l'entière liberté, ainsi que l'a montré Wach, *Arrestprocess* I, p. 3 note 4), tandis que Bluhme (*Pertz* IV, p. 671) tient encore pour l'explication : *gaida* = *ga-aida*, aide, malgré les passages qu'il cite lui-même. — On rencontre aussi dans le droit saxon postérieur la flèche comme symbole de l'affranchissement, comp. *Gaupp. Sachsen* p. 196. — Le droit normanno-frank présente l'affranchissement par la lance et l'épée, *Carta reg. Willelmi* c. 15 (*Schmid* p. 356) : *Si qui vero velit servum suum liberum facere, tradat eum vicecomiti per manum dexteram in pleno comitatu, quietum illum clamare debet a jugo servitutis suae — et ostendat ei liberas vias et portas, et tradat illi libera arma, scilicet lanceam et gladium*; deinde liber homo efficitur.

³ *Cassiodor. Var.* IV, 2 : le roi des Ostgoths Théodorich adopte le roi des Hérules : *per arma fieri posse filium*, grande inter gentes constat esse *praeconium* — et ideo *more gentium* et conditione virili filium se praesentit munere procreamus — *damus tibi equos, enses, clypeos*. — Comp. *Grimm R. A.* p. 166. *Stobbe* p. 8 note 5, ci-dessus p. 177 note 3.

⁴ Le mari reçoit la femme à lui livrée par son père (tuteur) avec l'épée (manteau et gant); la tradition de l'épée délivre la femme de la puissance à laquelle elle était jusqu'ici soumise pour la faire passer du même coup dans celle de son mari. C'est ce qu'indique très-net-

dans laquelle on accepte une situation (créée par le droit public) subalterne, comme par exemple celle qui résulte de l'entrée dans la suite de quelqu'un ¹.

tement une formule de notaire langobarde du XI^e siècle pour le droit frank, Cart. Nr. 16 (Pertz IV, p. 599) : Qualiter vidua Salicha desponsetur. Fabius, le mari, a constitué en dot à sa future un tiers de sa fortune (comp. Schröder I, p. 89 et suiv.). Quo vadibus firmato, tunc gladius cum clamide et cirotheca tenebitur a Seneca (le tuteur de la veuve), et orator dicat : per illum gladium et clamidem sponsa Fabio Semproniam tuam repariam, que est ex genere Francorum. Quod cum Seneca firmaverit, tunc orator dicat ad Fabium accipientem eumdem gladium cum clamide dicat et : o Fabio, tu *per eumdem gladium et clamidem commenda eam sibi*, donec fuit inter te et illum conventio. Cette formule ne fait pas seulement connaître la forme de l'affranchissement dont il s'agit, elle en indique encore la nature juridique primitive ; c'est un affranchissement de la puissance tutélaire (*commenda eam sibi*), opéré pour faire naître la puissance maritale. En présentant ainsi l'acte comme encore imparfait, en faisant succéder à la solennité décrite ci-dessus un second sub mundio mittere (il est clair, d'après l'édition nouvelle qu'il ne faut pas voir dans la fin de la formule une *seconde* formule à côté de la première), la formule veut simplement indiquer que l'acte s'accomplit d'abord dans la forme juridique franque (*per gladium et clamidem*), et ensuite dans la forme juridique langobarde (tradition de la femme *per crosnam*). Comp. Schröder *ouv. cit.* p. 57 note 9. — D'après la formule souabe que l'on connaît, le mari reçoit la femme des mains du tuteur par le gant, l'épée, l'anneau, le pfennig, le manteau et le chapeau, comp. Friedberg, *Recht der Eheschliessung* p. 26. 27. — Le morgengabe westgothique des classes supérieures comprenait habituellement 20 esclaves, 20 chevaux scellés et bridés, inter caetera et *arma*, ordinis ut Getici est et morgingeba vetusti, Form. Wis. 20 (Biedenweg p. 45). Voy. la charte westgothique citée par Schröder I p. 108. — D'après Tacit. Germ. c. 18 la femme, au moment du mariage, reçoit du mari boves et frenatum equum et *scutum cum framea gladioque*. Ce sont là à peu près les objets dont la tradition à la femme s'est conservée dans le morgengabe westgothique. Dans la dation de ces munera à la femme, il faut donc voir un acte jadis *nécessaire* lors de la *tradition* de la femme ; cette dation, d'ailleurs, ne servait pas à acquitter le prix de tutelle (lequel est payé au tuteur de la femme), mais à conclure le mariage (hoc maximum vinculum) ; c'était l'acte de tradition lui-même qui s'accomplissait dans la forme d'un acte d'affranchissement de la puissance paternelle (tutélaire), c'est-à-dire dans la forme de l'affranchissement *per arma*. Comme on le voit, et contrairement à ce qu'on a cru jusqu'ici, les faits mentionnés par Tacite (sans tenir compte des réflexions qu'il a pu y ajouter) se trouvent pour cette fois encore pleinement confirmés. — Comp. aussi Grimm *H. A.* p. 167, 168.

¹ C'est ce qu'indique le passage de Frédégaire, *Hist. epit.* c. 59 : Chrodini consilio — Gogonem majorem domus eligunt. In crastino primus ad ejus mansionem perrexit Chrodinus ad ministerium, *bracile Gogoni in collo tenens*. Quod reliqui cernentes ejusdem sequuntur exemplum. « Bracile Gogoni » c'est le « ceinturon de Gogon » (comp. Schöne *maiores domus*, p. 32). L'investiture avec le ceinturon et l'investiture avec l'épée sont identiques (comp. Ann. Bertin, a. 838, Pertz Script. I, p. 432 : Carolo tunc *cingulo insignito* pars Niustriæ ad præsens data est ; voyez encore Astromomus c. 56, Pertz Script. II, p. 643 : d. imperator filium suum Karolum *armis virilibus, id est ense cinxit* — partemque regni — id est Niustriam

Si maintenant nous désignons cet acte par l'expression, remise des armes (*Werhaftmachung*), qu'on emploie d'ordinaire, bien qu'elle ne convienne pas à tous les cas ¹, nous pouvons dire qu'en droit germanique, l'admission aux armes est un acte d'émancipation. Du principe que la forme de l'affranchissement est en même temps la forme dans laquelle se fait la tradition, il résulte que l'admission aux armes était la forme dans laquelle on adoptait, on établissait le rapport de subordination tel qu'il existait dans la suite, on fondait la puissance maritale.

Ceci posé, le passage de Tacite s'explique de lui-même.

Germ. c. 13 : *Nihil autem neque publicae neque privatae rei nisi armati agunt. Sed arma sumere non ante cuiquam moris quam civitas suffecturum probaverit. Tum in ipso concilio vel principum aliquis vel pater vel propinqui scuto frameaque juvenem ornant. Haec apud illos toga, hic primus juventae honos; ante hoc domus pars videntur, mox reipublicae.*

La remise des armes n'a pas pour objet de produire la majorité juridique ². Chez les Germains, elle sert à émanciper,

attribuit). Déposer le ceinturon, c'est déposer l'épée (comp. Episc. relatio a. 833 i. f. Pertz I, p. 368 : *cingulum militiae* deposuit (Louis le Pieux) et super altare collocavit, et habitu saeculi se exuens, habitum poenitentis — suscepit; voy. encore Agob. *cart.*, p. 369 : *deposita arma* manu propria et ad crepidinem altaris projecta. Le bracie est le *cingulum militiae*, ou *cingulum militare*, c'est-à-dire le sabre et son fournement (dans un autre sens, Waitz *V. G.* IV, p. 457 note 4). La forme qui sert à affranchir le jeune homme de la puissance paternelle, l'esclave de la puissance dominicale sert aussi à faire passer dans la puissance d'autrui, ici dans la puissance de droit public du major domus. Chrodin fait hommage à Gogon en se faisant passer par lui sur les épaules le fournement (et l'épée) de ce dernier. — D'après de Roz. 8 (Marc. I, 18) le *fidelis*, qui veut se soumettre au roi en qualité d'homme de sa suite, se présente *una cum arma sua*. De même que le tuteur de la femme présente les armes au mari (p. 181 note 1), de même le *fidelis* les présente au roi pour pouvoir, en les recevant de la main du roi, s'engager à faire partie de sa suite. — C'est ce qu'il est peut-être permis de voir déjà dans Tacit. *Germ. c. 14* : *Exigunt enim (comites) principis sui liberalitate illum bellatorem equum illam cruentam victricemque frameam.*

¹ C'est ainsi par exemple que la remise de l'épée par le mari à la femme est très-improprement appelée admission aux armes.

² L'opinion dominante voit dans l'admission aux armes de Tacite le point de départ de la majorité et conclut des mots : *non ante — quam civitas suffecturum probaverit*, qu'il n'y avait pas d'âge légal et que le développement physique de l'individu était décisif en matière de majorité. Comp. Kraut, *Vormundsch.* I, p. 110. Eichhorn *R. G.* I, p. 323. Walter *R. G.*

c'est-à-dire à soustraire à la puissance paternelle le fils de famille ¹ déjà majeur par son âge ². En conséquence, l'habilité qui, jusque-là, en sa qualité de fils de famille, était représenté par son père à l'armée et au tribunal ³, participe maintenant aux droits et aux devoirs définis par le droit public ⁴ : ante hoc domus, mox reipublicae pars videntur. Aussi lui remet-on l'arme dans le concilium, c'est-à-dire dans l'assemblée des guerriers indiquée par Tacite ⁵. L'admission du fils de famille dans le concilium correspond à l'affranchissement de l'esclave « devant l'armée ⁶. » Le jugement de l'assemblée souveraine du peuple est indispensable à l'admission du fils, comme à l'affranchissement du serf, parce que, ici comme là, il s'agit d'une *libération*, d'une *admission* du libéré de la puissance paternelle ou dominicale dans l'assemblée guerrière, c'est-à-dire dans la communauté politique.

Ou bien c'est le père qui accomplit l'acte d'admission ; dans ce cas cette dernière tire ses effets juridiques du fait même de la libération de la puissance paternelle ; ou bien c'est un parent (propinquus) : l'habilitation est alors précédée d'une tradition au parent ; dans le doute, elle fait naître (ce que nous sommes autorisés à admettre par ce qui précède) un rapport de paternité entre l'émancipant et le fils habilité à porter les armes, c'est une *datio in adoptionem* ; ou bien enfin c'est *principum aliquis* : l'habilitation exige ici encore la tradition antérieure (commen-

§ 513. Zoepfl *R. G.* p. 582 note 8, p. 617. Voyez les doutes émis par Rive, *Vormundsch.* I, p. 54. 212. Waitz *V. G.* I, p. 31.

¹ Voy. Sohm *ouv. cit.* p. 342 et suiv.

² Elle a encore cette fonction à l'époque karolingienne. Louis le Pieux admit aux armes (*armis virilibus*, id est ense, cinxit) en 838 son fils Charles le Chauve alors âgé de quinze ans, c'est-à-dire majeur (voy. *Divisio a. 817 c. 16*, Pertz, I, p. 200. Rib. 81), et lui mit alors seulement la couronne sur la tête (*corona regali caput insignivit*), bien que Charles eût déjà gouverné une partie de l'empire de son père, pour indiquer que désormais, dégagé de la puissance paternelle, il était un roi comme son père, Waitz *V. G.* IV, p. 573. Voy. ci-dessus p. 181 note 2.

³ Voy. Sohm *ouv. cit.* p. 352. Citons encore Gregor Tur. VIII, 43 : Antestius chargé, en qualité de missus du roi Guntram de faire une enquête sur le meurtre de Domnola, Nannetas accessit ac lacescere Nonnichium episcopum coepit dicens : quia filius tuus in hoc facinore est admixtus, ut dignas pro commissis suis poenas luat, meritum exigit. Le fils prend la fuite, Antestius vero acceptis fidejussoribus ab episcopo, ut in praesentia regis adesset, Santones venit. — Adfuit (devant le roi) et Nonnichius episcopus, qui datis muneribus multis abscessit. Le père doit représenter son fils comme le seigneur son serf.

⁴ Comp. Sohm *ouv. cit.* p. 343 et suiv. p. 353.

⁵ Voy. Sohm *ouv. cit.* p. 4. 5. p. 38 et suiv.

⁶ Voy. Sohm *ouv. cit.* p. 47. 48.

datio) par le père ; dans le doute , elle fait naître (ce que nous sommes également autorisé à admettre par ce qui précède) la subalternité du fils ; il devient membre de la suite sous l'autorité du princeps. Voyons maintenant dans Tacite le passage qui se rattache immédiatement à cette étude :

Insignis nobilitas aut magna patrum merita principis dignationem etiam adolescentulis assignant. Ceteris robustioribus ac jam pridem probatis aggregantur , *nec rubor inter comites aspicitur*. Gradus quin etiam comitatus habet.

Les développements qui précèdent donnent une autorité nouvelle à la seule explication logiquement et linguistiquement admissible de *dignatio* avec le sens *transitif*¹.

Il faut traduire : « La haute noblesse ou les éclatants services des parents confèrent même à des jeunes gens à peine adultes cette distinction² de prince (juge). Ils sont associés aux autres (princes), hommes faits éprouvés déjà depuis longtemps , et pour eux ce n'est certainement pas déchoir que d'entrer ainsi dans les rangs d'une suite. Il existe , du reste , une hiérarchie dans cette suite. »

Le lien, inaperçu jusqu'ici, qui unit entre eux ces divers passages de Tacite, se voit à présent. Les mots : *insignis nobilitas*, etc., complètent en le confirmant le témoignage de la Germania, suivant lequel principum aliquis remet lui-même l'arme dans le concilium. La haute « distinction » dont il s'agit , est l'admission des adolescentuli dans les rangs de la suite , alors que ces rangs ne s'ouvrent d'ordinaire qu'aux hommes d'une bravoure éprouvée. La majorité avec l'arrivée de laquelle coïncide habituellement l'émancipation, était atteinte chez les Franks saliques à douze , chez les Franks ripuaires à quinze ans , de très-bonne heure, comme l'on voit³. La « distinction » se mani-

¹ C'est ce qu'ont démontré jusqu'à l'évidence Roth B. W. p. 12 et suiv. Waitz V. G. I. p. 264 et suiv. (comp. Waitz dans les *Forschungen z. deutsch. Geschichte* II, 1862, p. 392 et suiv.). — L'opinion contraire, soutenue dans ces derniers temps par la grande majorité des philologues (comp. Haln dans les *Sitzungsberichte der bair. Akademie der Wiss.* 4 juin 1864. v. Jan, *Eos* I, 1864, p. 79. *Philologus* XXVI, 1867, p. 573. Ribbeck, *Rhein. Museum f. Philologie, neue Folge*, XXII, 1867 p. 158. Schlenger, *Philologus* XXVI, p. 361. Richter, *Rhein. Museum* XXIV, 1869, p. 229), s'écarte nécessairement du texte ou lui fait violence.

² Ce mot a un double sens comme l'allemand « *Auszeichnung* » et le latin « *dignatio*. »

³ Ce qui réfute l'opinion de Waitz V. G. I, p. 278, *Forsch. z. deutsch. Gesch.* II, p. 392. 396, suivant laquelle les adolescentuli, opposés aux ro-

feste formellement dans la tradition du fils de famille par le père au princeps afin de l'affranchir de sa puissance et de le faire entrer dans la suite. Les motifs de la « distinction » se voient d'ailleurs très-facilement. C'est tout d'abord la haute noblesse ou les éclatants services du père ¹ que veut honorer le princeps en consentant à la tradition. Déjà par sa forme, la « distinction » est une distinction à la fois pour le père et pour le fils.

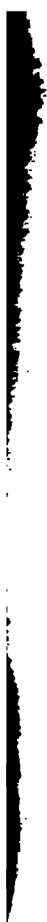
En résumé, voici le principe de droit germanique qui donne la clef du passage de Tacitus : La remise des armes est une forme d'émancipation, laquelle s'opère par la tradition. La remise des armes par le *princeps* ² n'est autre chose que l'admission du jeune germain dans les rangs de la suite.

bustiores, étaient des jeunes gens *non encore* admis à porter les armes, en sorte que la distinction des adolescentuli aurait consisté dans leur admission dans les rangs de la suite avant même l'habilitation à porter les armes, c'est-à-dire avant la douze ou la quinzième, ou même (comme chez les Anglo-Saxons) avant la dixième année. On voit également, contrairement à l'avis de Richter *ouv. cit.* p. 236, que les adolescentuli admis aux armes sont de « tout jeunes gens » des enfants à peine adultes.

¹ Il va sans dire que dans les *magna patrum merita*, les *merita patris* sont sous-entendus.

² Voyez dans un sens différent Waitz *V. G. I.*, p. 268.

FIN.



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

QUATORZIÈME FASCICULE

ITINÉRAIRE DES DIX-MILLE, ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE, AVEC TROIS CARTES,
PAR FÉLIX ROBIOU, DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67
1873



ITINÉRAIRE DES DIX-MILLE

ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

AVEC TROIS CARTES

PAR

FÉLIX ROBIOU

DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

67, RUE RICHELIEU

1873

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES

THE FIRST

OF

ENGLAND

BY JOHN RICHARDSON

TABLE.

| | |
|---|-------|
| Chapitre I ^{er} . — Préliminaires | 1 |
| Chapitre II. — De Sardes aux défilés du Taurus. | 3 |
| § 1. — Colosses et Célènes | Ibid. |
| § 2. — Marche à travers la Phrygie occidentale | 7 |
| § 3. — Marche à travers la Phrygie orientale, la
Lycaonie et Tyane | 11 |
| Chapitre III. — Du Taurus à Cunaxa | 13 |
| § 1. — Le Taurus et la Cilicie | Ibid. |
| § 2. — A travers la Syrie. | 18 |
| § 3. — Le long de l'Euphrate | 21 |
| Chapitre IV. — De Cunaxa à Trébizonde. | 27 |
| § 1. — De l'Euphrate au Tigre. | Ibid. |
| § 2. — Marche en amont du Tigre | 32 |
| § 3. — Les monts Carduques et l'Arménie | 40 |
| Chapitre V. — Voyage le long du Pont-Euxin. | 64 |
| Note complémentaire | 67 |

ERRATA.

Page 6 ligne 2 : pour, *lisez* : comme.

- 8 — 1 : au N. E., *lisez* : au N. O. et au N. E.
- » — 6 : 15', *lisez* : 10'.
- » — 3-4 : une douzaine de lieues à l'O. N. O., *lisez* : une vingtaine de lieues au N. N. O.
- 12 — 7 et 24 : 146, *lisez* : 166.
- 16 — 18 : 500, *lisez* : 5.
- » — 22 : 97, *lisez* : 92.
- 17 — 16 : oriental, *lisez* : occidental.
- » — avant-dernière du texte : à l'O., *lisez* : à l'E.
- » note 3 : 8-4, *lisez* : § 4.
- 19 ligne 2 : 331, *lisez* : 111.
- » — 34 : 156, — 166.
- 21 — 15 : 8, — 9.
- 45 — 32 : là, *lisez* : un peu plus à l'ouest, *et ajoutez, après sans doute, cette parenthèse* : (Xénophon ne parle pas du lac de Van).

AVERTISSEMENT.

L'étude topographique de l'itinéraire des Dix-Mille a été plus d'une fois tentée; elle a donné assurément déjà des résultats satisfaisants sur plusieurs points, et je dois beaucoup, on le verra, pour le présent travail, à l'examen attentif et à la critique intelligente du voyageur anglais Hamilton. Néanmoins il me semble que l'étude d'ensemble restait à faire et que la partie la plus difficile est restée jusqu'ici très-obscur. Il est manifeste que l'identification des lieux ne peut avoir lieu que par la comparaison du texte avec le récit détaillé des voyageurs et avec la représentation exacte du terrain lui-même. On s'expliquera ainsi comment le nom illustre du major Rennel ne figure pas parmi les autorités que j'ai citées; quand il composa ses recherches sur l'objet que j'ai entrepris d'examiner, il n'était pas encore temps de s'y livrer au point de vue topographique. L'Anglais Ainsworth et l'Allemand Koch, qui ont étudié la question sur les lieux, se trouvaient dans des conditions bien meilleures; mais, comme on le verra dans le courant de cette étude, les défauts de leurs méthodes devaient les conduire à de graves erreurs, et le travail restait à faire, surtout pour la région des montagnes.

J'ai dû cependant étudier à fond leurs travaux, et l'on verra que je les ai critiqués pas à pas, si ce n'est quand il m'a fallu, dans la partie du voyage qui précède l'arrivée à Trébizonde, me frayer une route entièrement nouvelle. L'entreprise était hardie

j'en conviens : mais j'avais à ma disposition un instrument bien puissant, la carte dressée par Kiepert pour l'*Erdkunde* de Ritter (*die Euphrat-Tigris Länder*, en 5 feuilles) qui mettait l'Arménie sous mes yeux, avec tous ses accidents de terrain, en quelque sorte, et me permettait de choisir dans l'ensemble ceux que pouvait désigner le texte de Xénophon.

Les cartes qui accompagnent mon opuscule ont été tracées par moi ; pour la Phrygie, surtout avec l'aide de celle de Hamilton, où j'ai choisi ce qui concerne le présent travail et que j'ai complétée sur quelques points par celle où Kiepert a retracé l'Asie-Mineure, carte qui m'a été aussi fort utile pour la Syrie ; pour les environs du golfe d'Issus, j'ai eu recours aux mêmes modèles : ici le géographe de Hamilton, M. Arrowsmith, avait eu à sa disposition l'atlas du colonel Chesney (expédition de l'Euphrate), qui a également servi de base au travail de Kiepert en ce qui concerne le cours moyen du Tigre et de l'Euphrate. Les cartes correspondantes des *Euphrat-Tigris Länder* me servent de modèle pour cette région, en y joignant les cartes spéciales des travaux de MM. Bewsher et Mac-Michaël que je cite dans le texte. Pour l'Arménie, je n'ai eu, en supprimant la partie orientale, qu'à choisir, entre les innombrables détails donnés par les cartes de Kiepert, ceux qui sont utiles pour donner une idée bien suffisante de l'ensemble et pour suivre avec précision la marche des Grecs ; ce choix j'ai dû le faire également parmi les nombreuses localités modernes indiquées par Kiepert sur les bords des fleuves, au-dessous de la région des montagnes ; d'autre part je fais entrer dans la carte du Tigre et l'Euphrate moyens l'Assyrie avec une extension et des détails que fournissent les cartons de Kiepert, son *Atlas antiquus* et l'atlas de M. Fr. Lenormant. Pour la côte du Pont, j'ai joint à l'étude des grandes cartes de Kiepert celle de la carte du premier volume de Hamilton. Des lignes ponctuées indiquent partout la marche des Dix-Mille, telle que j'ai cru devoir la déterminer.

F. R.

CHAPITRE I.

PRÉLIMINAIRES.

Des études intéressantes et sagaces ont été faites depuis un certain nombre d'années sur diverses parties de l'itinéraire de Xénophon en Asie. L'immense progrès des explorations géographiques dans l'Asie occidentale a beaucoup profité à la géographie ancienne; le temps est venu de réunir et de compléter ces recherches dans une monographie de la marche des Dix-Mille, étudiée à ce point de vue.

Il y a dans cette recherche moins de difficulté qu'on ne pourrait le craindre au premier instant. Non-seulement de nombreuses sections de cet itinéraire ont été étudiées sur les lieux par des hommes fort compétents, mais un historien militaire, passionné pour la théorie et la pratique de son métier, a dû laisser, sur les événements auxquels il a pris une si grande part, des renseignements dont la précision technique contraste heureusement avec le vague que les historiens grecs et romains, même les meilleurs, laissent souvent dans leurs exposés géographiques. L'extrême imperfection de la science chez les anciens, à qui manquaient, au temps de Xénophon, même les procédés élémentaires de nos relevés de terrains, ne permettait point la création d'une géographie générale réellement exacte. Il fallait donc la circonstance très-exceptionnelle d'un récit *original* et *détaillé*, fait par un militaire zélé, se rendant bien compte de l'importance des détails topographiques, pour qu'on pût identifier avec les données des voyageurs modernes celles de l'itinéraire ancien; mais, chez Xénophon, le cas s'est heureusement trouvé; et, si nous ne pouvons le suivre étapes par étapes, dans le sens le plus absolu de l'expression, du moins nous pouvons presque toujours reconnaître avec exactitude les stations très-nombreuses qu'il a nommées dans son récit.

Avant tout, il faut se faire une idée certaine des mesures itinéraires de Xénophon. Habituellement il compte à la fois par étapes ou stations (στᾶθμοί) et parasanges, dont la valeur est suffisamment fixée. Le parasange, mesure légale de l'empire des

Perses¹, mais empruntée au système babylonien, représentait trente stades de ce système, presque rigoureusement égaux aux stades olympiques (189^m au lieu de 184^m 8²). Dans un passage où Xénophon, résumant un ensemble, opère, par exception, la conversion en stades³, il établit la même proportion; il est d'ailleurs presque inutile de se demander s'il veut parler des stades du pays qu'il parcourt ou s'il traduit en mesures de son pays: une différence d'un hectomètre par parasange n'était pas de celles dont la science topographique des anciens pût tenir compte, et il est même douteux que l'auteur distinguât dans son esprit les stades d'Asie de ceux d'Europe. Mais l'estimation des marches en parasanges fut certainement recueillie dans les diverses stations, ou du moins dans un grand nombre, par le témoignage des habitants, qui en faisaient journellement usage.

Il est vrai qu'on pourrait admettre que la longueur du parasange *babylonien* n'était pas rigoureusement la mesure officielle et traditionnelle dans toutes les régions de l'empire *perse*. Nous savons que, sur le Tigre supérieur, les mesures de longueur et de marche étaient jadis un peu plus longues que sur le bas Euphrate⁴; et M. Layard fait observer⁵ que le *Farsang* moderne, dont le nom dérive sans doute de celui du parasange, comme le nom du *Farsistand* dérive de celui de la Parça, la Persis des Grecs et des Romains, représente une heure de marche, en sorte qu'il est un peu plus long dans la plaine, un peu plus court dans la montagne. Ces variations que M. Layard limite entre trois et quatre milles, c'est-à-dire approximativement entre 48 et 64 hectomètres, restent, il est vrai, l'une au-dessous, l'autre au-dessus de la valeur du *parasange* perse (5 kil. 67, s'il était identique au parasange

1. Δύναται ὁ μὲν παρασάγγελος λ' στάδια, ὁ δὲ σχοῖνος ἕκαστος, μέτρον ἔόν αἰγύπτιον, ξ' στάδια (Hérodote, II, 6). — Ο παρασάγγελος ἔχει σταδίου λ' ἔστι δὲ τὸ μέτρον περσικόν (Heron. *Tab.* I, 25). — Voy. aussi Hesychius, dans les *Metrolog. script. reliquiae* de Hultsch. I, p. 343.

2. Voy. Oppert, *Athenaeum français* du 22 avril 1854, et le *Bulletin archéologique* du même recueil, mai 1856. — Voy. aussi Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen et sur le système de poids et mesures de Babylone* (1868), p. 62 et 63. On voit, à la p. 22, qu'un texte cunéiforme donne 100 doubles parasanges pour la route de Ninive en Nabatène, ce qui s'accorde avec l'estimation des mesures admise par l'auteur.

3. L. II, ch. 2, Xénophon compte 16050 stades pour 535 parasanges.

4. La coudée Ninivite — 0^m54 et celle de Babylone 0^m525; dans le premier système, le stade — 194 mèt., et le parasange (saat-kakkar) — 5 k. 820; dans le second, ils représentent respectivement 189 mèt. et 5 k. 670. Voy. Lenormant, *Essai*, p. 53 et 62-3.

5. *Nineveh and Babylon*, p. 59.

babylonien). Mais, chez les Babyloniens, la mesure itinéraire qui représentait six parasanges était appelée *yum*, jour¹; on peut donc supposer que, pour les anciens peuples de l'Asie comme pour les modernes, la mesure légale était une *moyenne* représentant une division d'un *jour de marche* effectif, et que la mesure usuelle pouvait varier un peu suivant les localités. Il n'y a même rien d'in vraisemblable dans l'opinion de Grote² que, là où Xénophon ne trouvait pas l'estimation officielle des routes royales de l'empire persan, il estimait les journées de marche en parasanges selon le temps qu'il y avait réellement employé; d'où il suit que la réduction en milles ou en kilomètres doit être faible là où le terrain présentait de grandes difficultés; nous verrons en effet Xénophon faire lui-même la correction exigée quand la lenteur de la marche est par trop sensible³. En conséquence, partout où une mesure itinéraire nous sera donnée, nous ne pouvons compter avec *confiance* que sur une *approximation*, ce qui d'ailleurs résultait de l'imperfection des sciences mathématiques chez tous les peuples au temps de la retraite des Dix-Mille. Mais l'approximation sera suffisante pour nous conduire avec certitude dans le voisinage du lieu dont nous aurons à constater l'identification; et d'autre part nous devons la considérer comme assez large pour que quelques kilomètres en plus ou en moins ne puissent, sur une marche de quelques jours, nous faire hésiter un instant sur cette identification, quand la conservation *continue* du nom et la similitude des *détails topographiques* nous la feront reconnaître. Il faut d'ailleurs se souvenir que, sauf les cas exceptionnels où nous sommes aidés par la rive d'un fleuve ou le défilé d'une montagne, nous connaissons les points de départ et d'arrivée, mais nous ignorons les détours de la route ancienne, et par conséquent nous n'avons pas le droit d'attendre l'identité des chiffres avec ceux que nous donnerait, je ne dis pas la distance à vol d'oiseau, mais le relevé au compas des routes modernes.

CHAPITRE II.

DE SARDES AUX DÉFILÉS DU TAURUS.

§ 1. *Colosses et Célènes*. — Partis de Sardes avec Cyrus et

1. Lenormant, p. 62.

2. *History of Greece*, chap. LXIX, note

3. *Anabas.*, IV, 4-5; voy. plus loin, chap. IV, § 3.

ses troupes asiatiques, les Grecs arrivèrent, en trois étapes, au bord du Méandre, qu'ils franchirent sur un pont de bateaux pour entrer en Phrygie. Cette triple marche mesurait en tout 22 parasanges, et, à 8 parasanges plus loin, ils arrivèrent à Colosses, ville importante au temps de Xénophon¹.

Les points de repère ne sont point douteux. Le Méandre a constamment et jusqu'à nos jours conservé son nom, et c'est le seul fleuve considérable de cette contrée. L'emplacement de Sardes n'est pas plus incertain. De nombreuses inscriptions grecques, dont plusieurs conservent le nom des Sardiens², en signalent les ruines, sans parler des indications topographiques données par Hamilton³. Quant à Colosses, le même voyageur en a signalé l'emplacement avec les détails les plus curieux et les plus précis.

Son principal guide pour le retrouver était un récit d'Hérodote sur la marche de l'armée de Xerxès. Celle-ci venait de Célènes, dont nous verrons bientôt que l'identification avec Apamée (Dinaïr), sauf la translation du haut au bas d'une même colline, est parfaitement assurée. « L'armée dépassa, dit l'historien grec, une ville de Phrygie, nommée Anava, et un lac où se produit du sel, pour arriver à Colosses, ville de la Grande-Phrygie, où la rivière nommée Lykos disparaît dans un gouffre, pour reparaître à cinq stades de là et se jeter dans le Méandre⁴. »

Hamilton⁵ aussi a suivi la route de Célènes à Colosses, la même route, car elle est resserrée entre le lac et les hauteurs, et ce lac est bien celui d'Hérodote. Hamilton y a été témoin de l'extraction du sel, qui paraît être la principale industrie de ce canton. Arrivé aux environs de Chonos, après avoir deux fois, depuis Dinaïr, suivi un chemin montant et une descente, il aperçut des incrustations produites par une eau calcaire; quant aux ruines de Chonos, l'ancienne Chonae, qu'Arundell avait décrites, mais qu'on avait confondues avec celles de Colosses elle-même, elles inspiraient à Hamilton des doutes qu'il résolut d'éclaircir.

En effet, à deux milles de là, commencèrent à paraître de nouveaux et nombreux débris d'antiquités, entre autres un théâtre, sur le bord d'une rivière coulant vers l'ouest et formée

1. Xénophon, *Anab.* I, 3.

2. *Corpus Inscr. Graec.* n. 3457, 3461, 3467.

3. *Researches in Asia minor*, I, p. 146-9 (1842). — Cf. Fellow, *Travels and Researches in Asia-Minor*, 217-8 (édit. de 1852).

4. Hérodote, VII, 30.

5. Tous les détails donnés ici se trouvent au chap. XXIX de ses *Recherches en Asie-Mineure*. — Cf. Fellow, p. 212.

de trois cours d'eau ; après leur réunion, ils coulent pendant plusieurs milles dans un ravin très-profond ; au N.-O. du pont, se trouvait la nécropole. Là le voyageur eut l'explication de cette perte du Lycus dont Hérodote a parlé. Il remarqua que l'une des branches dont est formée la rivière, celle du N.-O. l'Ak-Su, est chargée de matières qui forment des pétrifications considérables, à tel point que l'on reconnaît un changement de direction dans son cours, l'ancien lit ayant été engorgé par l'effet de ce phénomène. On conçoit donc que, dans cette ancienne embouchure, des rocs s'étaient formés de dépôts accumulés, qui dissimulaient le cours des eaux pendant un certain intervalle, d'autant plus qu'un autre affluent produit des effets semblables ; on conçoit aussi que cette couche, mince et fragile dans une certaine mesure, ait été plus tard brisée par quelqu'un des tremblements de terre qui, selon Strabon, se produisirent plusieurs fois avant la guerre de Mithridate¹. Hamilton rappelle que Pline avait déjà signalé cette rivière pétrifiante de Colosses. Le Lycus porte actuellement le nom de Tchouruk ; il se jette dans le Méandre, comme le disait Hérodote².

Ainsi l'emplacement de Colosses n'est pas moins certain que celui de Sardes. Mais les distances concordent-elles avec le récit de Xénophon ? Pas en apparence, il faut en convenir. Si des ruines de Sardes on porte vers le Méandre une ouverture de compas égale à 22 parasanges (125 kilom. environ), on coupe le fleuve vers l'embouchure du Buna-Tchaï, peu au-dessous d'Apanée, bien à l'E. de la route de Colosses ; de ce point l'on aurait effectivement 8 parasanges à faire pour gagner cette dernière ville. Pourtant la difficulté n'est pas inextricable. Sans doute on ne peut admettre que l'armée ait passé le fleuve là où le compas nous conduit, pour retourner vers le S.-O. et revenir ensuite presque sur ses pas afin de regagner Célènes. On n'admettra pas facilement non plus qu'elle ait passé le Méandre fort au-dessous de la route directe, naturellement tracée, surtout à une expédition militaire qui ne voulait point s'engager à travers les crêtes du Tmolus et du Mésogis. Mais les ouvertures de compas ne donnent que les distances à vol d'oiseau, qu'il faut toujours corriger, quand la distance entre deux villes est estimée par un itinéraire réel, qui en comprend les détours, et non par des mesures astronomiques, que l'on n'avait point alors la pensée d'employer. Aussi Koch³ n'hésite-

1. L. XII, ch. 8. — 2. Voy. la carte de Hamilton.

3. *Der Zug der Zehn Tausend, geographisch erläutert*. Leipzig, 1850 (p.

t-il point à désigner les ruines visibles un peu au-dessus du Tchoruk-Su (Lycus), restes apparents de l'ancienne Tripolis, pour le lieu où Cyrus passa le Méandre.

J'ai employé comme élément de l'identification de Colosses avec les ruines parcourues par Hamilton la position de Célènes; mais celle-ci n'est pas difficile à établir *directement* : il n'y a point ici de cercle vicieux. On peut même dire que, sauf la conservation du nom ancien dans les temps modernes, toutes les garanties de la géographie comparée se trouvent réunies pour assurer la position de cette ville. Il est vrai que Xénophon indique 20 parasanges de Colosses à Célènes, et que la route naturelle, tracée assez directement par les montagnes à gauche et le lac à droite, n'en donne pas plus de 14 (environ 70 kilomètres); mais le terrain est fort inégal, comme nous l'a fait remarquer Hamilton, et les parasanges pouvaient être là des parasanges de petite mesure. Or l'épigraphie et la description des lieux sont décisifs. Strabon nous dit en effet¹, 1° qu'Apamée s'étend au pied de la colline de Célènes, où la ville s'élevait autrefois, mais dont Antiochus Soter transporta les habitants dans l'emplacement actuel, en lui donnant le nom d'Apamée; 2° qu'elle est traversée par le Marsyas, petite rivière au cours rapide, qui prend sa source au même lieu et va tout aussitôt se jeter dans le Méandre, lequel reçoit un peu plus haut l'Orgas, rivière au cours paisible. Or précisément une rivière rapide, venant d'une source impétueuse, située *au pied d'un rocher voisin*, traverse Dinaïr pour aller, tout près de là, rejoindre le Méandre, dont la source n'est pas éloignée². C'est d'ailleurs ce que disaient Hérodote³ et Xénophon⁴, qui tous deux distinguent du Méandre le Marsyas, désigné dans Hérodote par l'épithète de *καταρρακτός*, *impétueux*; tous deux s'accordent assez bien entre eux et avec Hamilton sur la source de ce cours d'eau, puisque Xénophon la place *au pied de l'acropole* et Hérodote *dans l'agora* de Célènes. Hamilton fait d'ailleurs observer que, si la caverne mentionnée par Xénophon comme contenant cette source n'existe plus aujourd'hui, elle a pu être détruite par un des tremblements de terre, fréquents dans cette contrée, selon Nicolas de Damas, et aussi, nous l'avons vu, selon

14. — Voy. aussi Ainsworth, *Travels in the track of the ten thousand Greeks*, p. 13-15.

1. L. XII, chap. 8.

2. Hamilton, chap. XXIX.

3. L. VII, ch. 26.

4. L. I, chap. 2.

Strabon. Quant à l'Orgas, Kiepert, dans la notice géographique qu'il a jointe au travail de Franz intitulé : *Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien*, le reconnaît dans un troisième cours d'eau qui, selon le voyageur Arundell, se trouve près de Digetsi, entre Dinaïr et la source du Méandre.

Mais ce n'est pas tout, l'archéologie et l'épigraphie appuient surabondamment ces garanties déjà si claires de la topographie. Dinaïr renferme des antiquités et d'assez nombreuses inscriptions. Celles qui sont en langue grecque ne nous ont pas conservé le nom de la ville, mais on lit en latin :

QVI·APAMEAE
NEGOTIANTUR
H·C

texte signalé par Arundell et reproduit par Franz dans la brochure citée¹.

J'ai d'autant moins lieu de regretter le développement donné à l'identification de Célènes qu'il y aura, à partir de ce moment et pendant un certain nombre de marches, des difficultés considérables à retrouver l'itinéraire de Xénophon, et que la première condition à remplir pour les aborder était de faire disparaître toute ombre d'incertitude sur la position du point de départ.

§ 2. *Marche à travers la Phrygie occidentale.* — En effet, la première ville après Célènes que l'on puisse identifier avec certitude avec une ville moderne, c'est Iconium, qui a presque intégralement conservé son nom dans celui de Konyeh, et dont les géographes anciens sont unanimes à fixer la position. Or l'itinéraire des Grecs, compté depuis Célènes jusque-là, ne représente pas moins de quatre-vingt-douze parasanges, soit 2,760 stades ou 510 kil. 6, tandis que, mesuré au compas avec une ouverture de 100 stades, en tenant compte des détours imposés à la route directe par les obstacles naturels, il n'en donnerait pas plus de 1400, soit 259 kilomètres.

Il est donc *certain* que l'armée fit un grand détour, pour un motif ou pour un autre. Il est *certain* aussi que ce détour ne fut pas fait vers le sud, puisqu'on ne trouve, parmi les lieux nommés par Xénophon, aucun nom qui se rapporte à la topographie, très-bien connue aujourd'hui, de la Lycie et de la Pamphylie : tous au contraire, ou sont inconnus ou nous reportent dans une

1. Cf. Bailie, *Fascicul. inser.* 1846, p. 238, et Le Bas, *Voyage*, III, n. 746. Hamilton, appendice, 193-206; *Corp. insc. Græc.*, 3957 à 3966.

direction au N.-E. d'Apamée; c'est donc en Phrygie que ces marches ont été faites. Le premier nom signalé par Xénophon, à dix parasanges de Célènes, est Peltae, ville que Pline et Ptolémée ont nommée aussi et qu'ils placent, le premier dans la Phrygie Parorée; le second, avec plus de précision, dans la Grande Phrygie, au N.-E. d'Apamée, 1° 15' plus à l'E. et 35' plus au nord¹.

Il est vrai que, ni seule, ni même combinée avec l'indication de Xénophon, celle de Ptolémée ne nous donne une garantie de précision suffisante. Les parasanges de l'itinéraire ne doivent point être comptés à vol d'oiseau, et Ptolémée, outre qu'il ne varie ses indications que de 5' en 5', a une façon plus que défectueuse d'évaluer les longitudes; quant aux latitudes, on pourrait les corriger, ce semble, puisqu'il les soumet à l'erreur uniforme d'évaluer le degré à 500 stades au lieu de 600; mais, comme il a sûrement recueilli un bon nombre d'observations directes d'élévations au pôle, il est bien difficile de savoir comment il a combiné les observations vraies et les fausses déductions, quand et comment il accourcit ou allonge les distances pour raccorder les unes avec les autres. Sous le bénéfice de ces réserves et en comparant aux données astronomiques de Ptolémée les 55 kil., 5 que donne l'estimation de Xénophon, nous trouvons que le premier place Peltae vers 64 kil. plus au N. et 97 kilomèt. plus à l'E. qu'Apamée, en évaluant à leur vraie valeur les degrés de latitude et en tenant compte de ce qu'est réellement la longitude à cette hauteur. La formation d'un triangle rectangle (considéré comme rectiligne pour de si faibles distances) donnerait donc environ 116 kil. pour la distance entre les deux villes; et Xénophon se serait trompé d'une bonne moitié *en moins*, ce qui est impossible. La seule conclusion à tirer est donc que Peltae se trouvait à 40 ou 50 kilom. d'Apamée, entre le N. et l'E.

N'y a-t-il pas moyen de préciser davantage? Hamilton, qui a parcouru cette contrée, a cru reconnaître la plaine, voisine de Peltae, où Cyrus, dit-il, passa la revue de son armée; celle qu'il a vue est située à une dizaine de milles au S.-O. d'Ischekli (Eumeneia²). Il y a confusion de souvenirs quant au fait de la revue, mais vérifions la pensée de l'auteur en ce qui concerne Peltae. La position d'Eumeneia est garantie par plusieurs inscriptions³, et,

1. Ptol. *Geogr.* V. 2, § 25. — 2. Hamilton, chap. XL.

3. *Corpus Insc. Graec.* 3892 à 3893, 3901 à 3902. Cf. Letronne : *Sur quelques points de la géogr. ancienne de l'Asie-Mineure.*

comme le fait observer plus loin¹ le voyageur anglais, la table de Peutinger inscrit Peltae dans son voisinage, sans désigner la distance, et place celle-ci sur la route de Célènes à Dorylée, en passant par Eucarpia. Il est vrai que tous ces points ne sont pas connus avec une égale certitude. Si Dorylée a été identifiée avec Eski-Schehr, où l'on a trouvé un certain nombre d'inscriptions grecques², la distance à Philadelphie (Allah-Scheher³) marquée sur les tables, c'est-à-dire 155 milles romains ou 112 milles géographiques⁴, ne s'accorde que trop bien avec la distance réelle de ces deux villes, car assurément le chemin n'était pas direct dans un pays aussi coupé de rivières et de montagnes. De plus, comme le fait observer Hamilton lui-même⁵, Pline met les sources de l'Hermus auprès de Dorylée, et Strabon, avec beaucoup de raison, au mont Dindyme, c'est-à-dire au Morad-Dagh, dont Eski-Schehr est assez éloigné (sur le cours inférieur du Thymbrès, affluent du Sangarius). La position d'Eucarpia est débattue⁶. Mais Dorylée, fût-elle beaucoup plus rapprochée des sources du Thymbrès et du mont Dindyme que ne l'est Eski-Shehr, serait encore au N. de Célènes, et par conséquent c'est vers le N. que l'itinéraire de Xénophon conduit les Grecs en sortant de cette dernière ville, puisque Peltae était sur la route d'Apamée à Dorylée. Or l'armée partant de Célènes pour se diriger vers le Nord, la configuration du terrain l'obligeait à se diriger d'abord vers le N.-O. en descendant la vallée du Méandre, bordée par une chaîne de hauteurs qui l'accompagne précisément jusqu'à la plaine reconnue par Hamilton pour être celle de Peltae, et où la vallée du Sandukli-Tchai, affluent du Méandre, ouvre une route vers le N.-E⁷. Enfin la distance de ce lieu à Dinaïr est d'environ 40 kilomètres, ce qui correspond d'une manière très-suffisante à celle que donne l'Anabase.

Ces considérations nous donnent une approximation suffisante quant à la direction suivie par les Grecs; mais la table de Peutinger, dont un fragment est joint à la carte de Kiepert (Phrygia) qui va être citée, permet une vérification plus exacte de l'assertion de Hamilton, s'il faut réellement, comme il est fort probable,

1. Hamilton, chap. XLII.

2. *Corpus Insc. Graec.*, 3810 à 3816.

3. *Ibid.*, 3416 à 3436, et surtout 3424 à 3427, donnant l'ethnique.

4. Hamilton, chap. IX.

5. Au chap. VII.

6. *Corp. Insc. Graec.*, ad n. 3862.

7. Voy. la carte de Hamilton.

y lire Peltae au lieu de Pella. Elle met en effet cette ville en deçà d'Eumeneia par rapport à Apamée et à 26 milles romains (208 stades) de cette dernière, soit 38 kilomètres ou 23 milles, 75 anglais. Or on en compte 25 d'Apamée jusqu'à Eumeneia, même en mesurant la route de Hamilton lui-même, tracée sur sa carte, avec une ouverture de compas égale à cinq milles seulement : on ne peut pas demander une plus rigoureuse exactitude.

Il en résulte que Ptolémée s'est grossièrement trompé quand il a mis Peltae au N.-E. d'Apamée, puisque cette plaine est au N.-O. et que telle est en effet la direction naturelle d'une route militaire sur ce point. Il est vrai que Kiepert, dans la note géographique ajoutée à la dissertation de Franz (*Fünf Inschriften und fünf Stüdte in Kleinasien*) et dans la carte qu'il y a jointe, refuse de reconnaître l'identification proposée par Hamilton. Il propose celle d'une ville ancienne, vue par Hamilton à huit milles de Sandukli, c'est-à-dire à l'E.-N.-E. d'Eumeneia. La distance de Dinair est la même en ligne directe, et, après avoir franchi une chaîne étroite, les Grecs auraient gagné la plaine de Dombaï qui les eût conduits au N. dans celle de Sandukli¹. Mais, en ce cas, Peltae serait au-delà d'Eumeneia sur la route de Dorylée, tandis que c'est bien entre Apamée et Eumeneia que la table de Peutinger inscrit Pella (Peltae), et Kiepert est obligé de supposer une transposition sur la table. Disons mieux, *il était obligé* de le faire pour se mettre d'accord avec lui-même, quand il publiait cette dissertation en 1840, avant la publication du voyage de Hamilton. Mais en 1861, dans la carte III de son *Atlas antiquus*, il est arrivé au sentiment que j'essaie ici de faire prévaloir ; il met Peltae au N.-O. d'Apamée, un peu au S.-O. d'Eumeneia².

Xénophon nous conduit ensuite par deux marches, faisant ensemble douze parasanges, à Κεράμειον ἀγορά (le marché de poteries), ville populeuse, la dernière du côté de la Mysie : ce sont ses expressions. C'est donc bien réellement au N. que les Grecs ont marché ; seulement on a droit de trouver étrange qu'on nous parle ici du voisinage de la Mysie. Mais il est manifeste que Xénophon ne limite pas cette dernière contrée là où les géographes anciens et modernes la limitent communément. Son texte s'explique par celui où Strabon³ nous dit que quelques-uns placent Kadi en Mysie. Or Kadi a presque conservé son nom ; c'est

1. Ibid.

2. Voy. aussi Ainsworth, p. 25.

3. Strabon, L. XII, chap. 8, et Hamilton, ch. XLII.

Ghiediz, dont, sauf la consonne de la terminaison, les éléments phonétiques sont les mêmes et que Hamilton n'hésite pas à s'identifier avec lui¹. Ghiediz se trouve à une douzaine de lieues à l'O.-N.-O. de Peltae; donc Κερζμων ἀγορά, qui était à 360 stades (66 kil. 6) de cette dernière, d'après l'estimation de Xénophon, c'est-à-dire en réalité à 50 kil. au plus, à cause des détours et embarras de la route, devait effectivement être, dans cette direction, la dernière ville de Phrygie. C'est ce que paraît avoir imparfaitement compris M. Koch², quand il repousse l'identification avec Uschak (V. infra), par la raison que cette ville se trouve dans l'ancienne Méonie; mais il oppose une raison solide à l'opinion du major Rennel qui proposait les environs de Kutayeh, en faisant observer que, dans ce cas, Xénophon eût franchi le Mourad-Dagh et n'eût pas manqué de mentionner des hauteurs si considérables. Quant à la position précise du lieu désigné par Xénophon, nous l'ignorons; aucun géographe ancien ne la nomme, ce me semble, et c'est par conjecture, il le reconnaît lui-même, que Hamilton propose Uschak, ville commerçante³, à une dizaine de lieues au S. de Ghiediz; la distance de Peltae concorde, ajoute-t-il, avec le chiffre de Xénophon⁴, et cette ville, point de jonction de diverses routes, a pu mériter de tout temps le nom d'Agora. Quant à l'observation d'Ainsworth que les distances de Célènes et de la plaine du Caystre ne concordent pas avec la position d'Uschak⁵, comme sa carte reporte Keramon Agora au N.-O. de cette dernière ville, on voit qu'il néglige les réductions que les distances de l'Anabase doivent habituellement subir. Nous verrons tout à l'heure un autre motif de placer la ville antique dans ce canton.

§ 3. *Marche à travers la Phrygie orientale, la Lycaonie et Tyane.* — Vient ensuite une ville populeuse appelée Κρυστρὸν πεδίον (plaine du Caystre), située à trente parasanges de Κερζμων ἀγορά. Evidemment nous ne sommes pas dans le bassin du Caystre, qui a son embouchure près d'Ephèse; ici encore Hamilton me paraît avoir indiqué l'explication véritable de cette anomalie, quand il fait observer que l'on trouve, sur les bords de l'Iber-Ghieul, petit lac situé à vingt-deux lieues à l'E.-S.-E. du Morad-Dagh, et à huit ou dix lieues au N. du lac Hoïran⁶, un terrain

1. Hamilton, chap. XLII.

2. *Der Zug der Zehn Tausend*, p. 19.

3. Ibid., voy. sa carte.

4. Il y a, en effet, environ 50 kil. à vol d'oiseau.

5. *Travels in the track of the Ten Thousands*, p. 26.

6. Voy. la carte de Hamilton.

marécageux dont les productions ressemblent à celles qu'on voit sur les bords du Caystre¹. Or, comme il est plus que probable que ce nom était significatif dans la langue du pays, on conçoit fort bien que des productions semblables aient fait donner un nom identique à une rivière et à une plaine assez éloignées l'une de l'autre. Xénophon compte trente parasanges (900 stades = 146 kil. 1/2) de Κερίμων ἀγορά à Καστροῦ πεδίον; dans ce pays montueux, il est bien permis de ramener cette distance à 100 ou 120 kilomètres, ce qui est, à peu de chose près, la distance d'Uschak au lac d'Iber. C'est donc un motif de plus pour accepter l'identification proposée par Hamilton.

Mais il propose un autre motif que l'analogie physique pour reconnaître au lieu indiqué la ville de Καστροῦ πεδίον. Cette ville était à dix parasanges ou 300 stades (55 kil. 1/2) de Thymbrium, qui, en ligne directe, est à sept ou huit lieues du petit lac dont nous parlons; or, de Thymbrium à Iconium, Xénophon compte trente parasanges, en passant par Tyriaeum. A vol d'oiseau, la distance de Konyeh au lieu proposé pour Thymbrium serait environ 115 kilomètres, qu'il faut accroître notablement à cause du choix des vallées pour une armée nombreuse et sans doute encombrée de bagages, car Cyrus menait avec lui bien plus d'Asiatiques que de Grecs. Nous nous trouvons ainsi en accord fort raisonnable avec les 900 stades ou 146 kilomètres de Xénophon. Or, je le répète, l'identité de Konyeh avec Iconium, ville très-importante encore au milieu du moyen âge, où elle a été longtemps capitale d'un empire turc, n'est contestée par personne. De plus l'auteur anglais croit reconnaître dans la source d'Olou-Bounar-Debrent la source de Midas, que l'Anabase met auprès de Thymbrium²; quant à Tyriaeum, il se trouvait à la frontière de Lycaonie, sur l'itinéraire commercial que décrit Strabon d'après Artémidore³. On comptait de là, par Philomelium, un peu plus de 500 stades jusqu'à Karura (frontière S.-O. de la Phrygie); en Lycaonie, la route passait par Laodicée Katakékauméné (Ladik). Or cette route venait d'Apamée par Métropolis, c'est-à-dire entre les deux lacs de Hoïran et d'Ak-Scheher⁴. Comme Ladik est à la même latitude que le premier, la position de Tyriaeum s'accorde

1. Hamilton, chap. XLII.

2. Hamilton, chap. XLI et XLII et sa carte.

3. Strabon, XIV, 2.

4. La plaine de Métropolis est nommée par Tite-Live entre Apamée et Synnada, quand il décrit la marche de Manlius.

parfaitement avec celle que Hamilton tire de l'Anabase: de même que Kiepert dans la dissertation citée plus haut, il l'identifie avec celle d'Ilgliun.

Les Grecs traversèrent ensuite la Lycaonie en ennemis, durant trente parasanges, et, à vingt-cinq parasanges de l'autre côté de la frontière, ils atteignirent Dana, ou, selon le texte adopté par M. Breitenbach, Thoana, ville considérable, qu'on ne peut se refuser à identifier avec la Tyana des Romains. Cette localité aussi a presque conservé son nom, puisque celui d'Iftyan-Kas est porté par des cavernes situées à un mille et demi au N.-O. d'un petit lac tout entouré de blocs de marbre, de fragments de corniches et d'architraves; d'autres blocs sont répandus dans la plaine voisine et dans le village même de Kiliz-Hissar bâti sur une élévation, comme Strabon le dit de Tyane¹. Il est vrai que la distance de là à Konyeh est d'environ 170 kilomètres, tandis que la mesure de Xénophon en donnerait environ 140 depuis la frontière E. de Lycaonie, et 305 depuis les environs d'Iconium.² Nous avons vu jusqu'ici qu'il fallait réduire les chiffres du narrateur pour retrouver la distance directe; mais le total est ici bien fort et les sept étapes en tout indiquées par tous les textes ne permettent guère de corriger le chiffre des parasanges. Mais il faut se souvenir que Cyrus, considérant la Lycaonie comme un pays ennemi, y a permis le pillage. Il en résulte que la marche fut probablement peu directe, et que, s'il faut réduire d'un tiers la seconde partie de cette route, c'est-à-dire les 140 kil. qui précèdent l'arrivée à Tyane, on peut bien réduire de moitié la première partie; de cette façon le total s'accorde fort bien avec la distance réelle.

CHAPITRE III.

DU TAURUS A CUNAXA.

§ 1. *Le Taurus et la Cilicie.* — Pour se rendre de Tyane en Cilicie, il fallait franchir un passage, route praticable aux chariots, dit Xénophon, mais fort roide (ἐπὶ ὁδῷ ἡμιπρωτῇ), et qu'une

1. Koch (p. 22) relève ici une erreur d'Ainsworth, qui, signalant plusieurs sources, reporte néanmoins Thymbrium à plusieurs lieues en arrière: Ainsworth est loin d'être affirmatif (p. 29-31).

2. Voy. Hamilton, chap. XXIV.

armée ne pourrait gravir si elle était défendue. Les hauteurs étaient effectivement gardées par un prince cilicien nommé Syennisis; mais il les abandonna quand, à l'approche de la flotte de Cyrus, il se vit sur le point d'être tourné.

Ce défilé a été décrit *de visu* par le colonel Chesney, dans son *Expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*¹. Vers l'extrémité occidentale des contreforts du Taurus qui s'étendent dans la plaine de Cilicie, « il se trouve, dit-il, une profonde fissure, qui s'étend de la crête à la base de la chaîne, presque d'un seul niveau et qui forme la *route ordinaire* entre la Syrie et l'Asie-Mineure. C'est un chemin d'environ 83 milles. » Il ajoute cependant que le passage occupe un plateau (*summit-level*) de hauteur médiocre à ses extrémités. « A l'approche de celles-ci, continue l'auteur, on franchit de profonds défilés formés de roches; les célèbres *Portes* peuvent en conséquence être considérées comme partagées en deux portions distinctes. Au sud, une vallée d'un à deux milles de largeur circule dans la direction du N.-O. pendant environ 25 milles et demi, entre des croupes boisées, couronnées de villages, depuis la plaine d'Adanah jusqu'à Golek-Boghaz². Ce dernier passage a 3,000 pieds (anglais) d'altitude, et un village 5,000. Au N.-E. de cette partie du défilé, le lit d'un cours d'eau sert quelque temps de route; de là à Menzil-Khan, la scène qu'on a sous les yeux est vraiment alpestre. Des rochers coniques s'élèvent à trois ou quatre mille pieds au-dessus des bois; puis on trouve une étroite vallée couronnée de pins, près de laquelle le Kara-Guhid-Su, affluent occidental du Saïhun, se dirige vers le S. Un peu au N.-O. des rochers élevés et abruptes resserrent et dominent la route ainsi que le lit de la rivière, laissant à peine un chemin pour la côtoyer³. Ce sont là sans doute

1. T. I, chap. XV (1850).

2. La carte de M. Hamilton, dressée, pour ce qui concerne la Cilicie, sur les documents fournis par le colonel Chesney (Ainsworth, p. 51) signale des batteries existant pour la défense de ce passage et d'autres encore dans la vallée du Sihun, au N. de la crête du Taurus; batteries élevées par les officiers du pacha d'Égypte, pendant qu'il était maître de ce pays (voy. Ainsworth, p. 45). — Le défilé d'Ulek-Boghaz (*sic*) est, dit M. Koch (p. 27), la clef de l'Asie-Mineure; cf. Ainsworth (p. 44-5).

3. M. Ainsworth fait observer qu'au moment où la route pénètre dans le massif des montagnes avec les affluents du Sarus et découvre aux yeux la sauvage beauté des rochers abrupts qui s'étagent jusqu'à la hauteur des neiges perpétuelles, la route peut encore contenir trois chariots de front, mais que, dans la gorge où elle arrive en suivant un affluent du Cydnus, au sud du plateau des batteries, elle laisse à peine place pour

les *Pylae* des anciens; non-seulement elles sont étroites et dominées, mais l'approche en est embarrassée par de nombreux cours d'eau, comme le disait Quinte-Curce (III, 4). L'accès en est très-difficile, mais, sur les flancs, diverses vallées peuvent être facilement franchies. » Il y a d'ailleurs, pour passer de Lycaonie et de Phrygie en Cilicie, deux autres voies conduisant l'une à Mezetli ou Soli, comme celle-là, mais par Alan-Buzuk, plus à l'O., l'autre plus à l'O. encore, conduisant à Selevké (Séleucie) par Laranda; celle-ci vient directement de Koniye¹.

Peut-être cette multiplicité des passages et un mouvement de quelques troupes asiatiques vers ces derniers déterminèrent-ils la retraite des troupes chargées de défendre les Portes; mais le passage principal, ἡ δὲ ἀμεινίστος, le seul apparemment que pût suivre une armée avec ses bagages, doit être le passage décrit par Chesney, et qui est encore la route ordinaire du commerce; les passages des montagnes sont naturellement les routes qui varient le moins. Xénophon nous apprend d'ailleurs que l'armée fit vingt-cinq parasanges en quatre étapes, dans la plaine, avant d'atteindre Tarse, ville qui subsiste encore avec son nom (Tarsous) et que ses nombreuses antiquités, quelquefois décorées d'inscriptions grecques portant le nom de la ville, ne permettent pas de méconnaître². De Tarsous au défilé méridional de Golek-Boghaz on mesure environ 40 kilomètres, soit 216 stades ou 7 à 8 parasanges, mais nous allons voir que ce n'est pas en ligne directe que les Grecs se portèrent sur cette ville.

Tarse, capitale de Syennisis, fut, dit Xénophon, abandonnée par ses habitants à l'approche de l'armée; ceux de Soli et d'Issus (qu'il appelle Ἰσσοί) accueillirent au contraire favorablement Cyrus. Soli, plus tard nommée Pompeiopolis quand Pompée y eut établi des pirates capitulés³, était à l'O. de l'embouchure du Cydnus qui, comme on sait et comme le dit l'auteur, traverse Tarse: Strabon, en effet, décrivant de l'O. à l'E. la côte méridionale de l'Asie-Mineure, nomme Pompeiopolis avant Zéphyrium, Anchiale et Tarse⁴; et le Σαρδισμὸς τῆς μεγαλῆς Θαλάσσης, procédant en sens inverse, nomme Tarse, le Cydnus et Zéphyrium avant Soli,

un seul (p. 44-5).

1. Voy. Ainsworth, p. 40 et 43 et sa carte.

2. Langlois, *Voyage en Cilicie*, p. 287 à 299. Cf. *Corp. Insc. Graec.* 4437 à 4439.

3. Strab., XIV, 5.

4. Ibid.

qu'on a placé à Mezelli¹. Or, en partant de Tarse, l'expédition se dirigea vers l'E.; c'est donc avant d'entrer dans la capitale de la Cilicie propre qu'elle atteignit Soli, et de cette façon le nombre de parasanges qu'elle parcourut dans cette plaine avant d'arriver à Tarse n'a rien d'incompréhensible. Il est donc fort inutile de se figurer avec M. Ainsworth² que les 25 parasanges sont comptés à partir de Tyane, ce que Xénophon ne dit pas du tout.

Xénophon³ compte dix parasanges (55 kil. 5) de Tarse au Psaros (Saihun). M. Chesney pense que Cyrus franchit ce fleuve à Adanah, ville qui existait dans l'antiquité sous le nom qu'elle porte aujourd'hui⁴; quant au Psaros, bien que M. Breitenbach ne cite d'autre variante manuscrite que Pharos dans le texte de l'*Anabase*, les géographes anciens l'appellent Saros⁵. La géographie de Ptolémée comme le Σαρδ:αρ:ς, le distingue du Pyrame, dont ces deux ouvrages placent l'embouchure entre celle du Saros à l'ouest et la ville de Mallos à l'est; Xénophon ne les distingue pas moins, quand il nous dit qu'il trouva un espace de 500 parasanges entre le passage du Psaros et celui du Pyrame, beaucoup plus large que le premier; néanmoins Strabon dit qu'après le Cydnus on trouve le Pyrame, qui vient de la Cataonie et dont l'embouchure est, selon Artémidore, à 500 stades (97 kilom.) de Soli, en ligne directe⁶; M. Langlois⁷ explique ce silence sur l'embouchure du Sarus, assez fréquent chez les anciens, en admettant que, jusqu'au v^e siècle de l'ère chrétienne, le Sarus n'était qu'un affluent du Pyrame, fait démenti, comme nous le voyons, par le témoignage bien antérieur de Ptolémée, si on le prend en toute rigueur, mais que l'on peut admettre, si l'on se borne à reconnaître une ancienne communication, fermée depuis par une révolution physique, et qui ne laissait couler par le Sarus inférieur qu'un volume d'eau peu considérable⁸. Quant aux distances signalées par Xénophon

1. *Stadiasmus*, 168 à 171 et note (éd. Car. Müller), et *Corp. Insc. Graec.*, 4434-6. Cf. Scylax, 102. Ptolémée (V. 8, § 4) met Soli à 30' à l'O. de l'embouchure du Cydnus. — M. Tchihatchef (*Journ. asiat.*, 1854), y signale de magnifiques ruines.

2. P. 46.

3. *Anab.*, I, 4.

4. Ptolémée, *ibid.*, § 7.

5. *Ibid.*, § 4. Σαρδ:αρ:ς, 167.

6. Le *Stadiasmus* donne le même chiffre.

7. *Voyage en Cilicie*, p. 348.

8. Nous trouvons, il est vrai, sur la carte de Hamilton, tout près et à

et par Artémidore, 97 kilomètres, comptés en mer de Mezetli, conduiraient à l'embouchure *actuelle* du Pyrame, qui, se trouvant loin derrière le cap Kara-Tash, ne peut fournir le moyen d'une navigation *en ligne directe* jusqu'à Soli; mais, depuis ce cap, la ligne à vol d'oiseau peut être suivie; et c'est là probablement ce qu'entendait Artémidore. Les 300 stades ou 55 kilom. et demi qui séparent Tarse du Psaros, d'après le compte de l'Anabase, donneraient une erreur de moitié, si le passage du fleuve s'était fait à Adanah; ils nous conduisent bien plus haut, au dernier détour du fleuve, au pied des premiers escarpements du Taurus. M. Koch¹ fait la même observation; il pense que d'ailleurs Adanah n'existait point au temps de Xénophon; d'ailleurs le Seihun n'est pas guéable en cet endroit. Un itinéraire moitié moindre conduit du lieu de passage au Pyrame, à peu près à la même latitude, c'est-à-dire vis-à-vis du passage étroit de Demir ou Karakapu, à travers la chaîne du Durdun-Dagh, contrefort oriental de l'Amarus. Ce passage est tracé sur la carte de Hamilton, avec ces mots *pass with Gateway and tower*, qui indiquent une fortification destinée à fermer à volonté le défilé, et par conséquent la direction du chemin conduisant en Syrie les voyageurs de la haute Cilicie; c'était, en effet, par la vallée du Seihun moyen, le chemin direct des portes de Cilicie au fond du golfe d'Issus. On a peine à concevoir le détour par le Sud imaginé par M. Ainsworth,² pour gagner des parasanges avant d'arriver aux portes de Syrie.

Du Pyrame à Issus, Xénophon compte 15 parasanges ou 450 stades, autant qu'il en avait fait depuis Tarse. Cette mesure et la mention formelle qu'Issus était située sur la mer (ἐπὶ τῇ θαλάττῃ) nous défendent absolument de chercher cette ville au pied du Dardun-Dagh, comme on a voulu le faire: même avec la réduction d'un tiers pour les détours de la route et les difficultés de la montagne, nous arrivons jusqu'au bassin du Deli-Tchai, près du lieu où fut effectivement livrée la fameuse bataille d'Issus. Ptolémée³ met cette ville à plus d'un degré à l'O. de l'embouchure du Pyrame; Strabon est ici fort concis, et les chiffres du *Stadiasmus*

l'Ouest du Kara-Tasch, à l'entrée du golfe où se trouve Mezetli, une sorte de lagune avec l'indication *ancien Mouth of Pyramus*; c'est ce que M. Langlois croit être l'ancienne embouchure commune.

1. Koch, *Der Zug*, etc., p. 31. Il faut cependant observer qu'un ancien roi d'Assyrie nomme *Adanit* parmi ses conquêtes.

2. Ainsworth, *Travels*, etc., p. 51.

3. L. v. 8. 8-4.

sont visiblement altérés, puisqu'il compte six stades seulement de la ville au fond du golfe; mais M. Charles Müller a, ce me semble, heureusement corrigé le caractère numérique; en 90, qui a presque la forme de ce caractère redressé. Il y a réellement 90 stades du champ de bataille d'Issus au fond du golfe ou plutôt, comme le dit le *Stadiasme*, au défilé de l'Amanus qui en est voisin. Enfin, ce qui est décisif, c'est que Xénophon compte cinq parasanges (150 stades) de la ville aux Portes de Syrie¹. Or la position de ce défilé est facile à reconnaître. Elle se trouve, m'a dit M. François Lenormant, qui a voyagé en Orient, à trois ou quatre heures au N. d'Alexandrette, soit environ 60 stades. Issus devra donc être cherché à 200 stades environ de cette dernière (soit 37 kilomètres²), ce qui nous ramène encore au bassin du Deli-Tchai. Un cours d'eau (le Karsos) séparait, nous dit Xénophon, les deux forts, bâtis à trois stades l'un de l'autre, qui formaient, aux Portes de Syrie, c'est-à-dire à l'extrémité d'un contrefort de l'Amanus³, la séparation des deux provinces. Ce cours d'eau doit être, d'après la distance d'Alexandrette à ce point, celui de Merkez plutôt que celui de Bayas; c'est d'ailleurs l'opinion de M. Arrowsmith, l'auteur de la carte jointe au voyage de Hamilton, et celle de M. Ainsworth (p. 58).

2. *A travers la Syrie*. — Une étape de cinq parasanges (26 kilom.) conduisit les Grecs des Portes de Syrie à Myriandre, ville maritime, peuplée de marchands phéniciens, que la carte de Chesney place un peu au S.-O. d'Alexandrette (Iskenderun)⁴, ce qui correspond assez bien au témoignage de Xénophon, les Portes étant à une vingtaine de kilomètres au N. de cette dernière ville : le chiffre de M. Oppert (deux heures au midi d'Alexandrette) pour la position de Myriandre est tout à fait satisfaisant⁵.

1. Voyez, pour la description du passage, Ainsworth, p. 54.

2. Ptolémée (Cf. V. 8, § 4 et V. 15, § 2) met Issus à 10' au Nord d'Alexandrette. C'est une erreur évidente : il faudrait qu'Issus fût au défilé même, ce qui est en contradiction formelle avec le texte de Xénophon, témoin oculaire. Quant au *Stadiasmus*, les chiffres sont ici tellement défigurés qu'on n'en peut faire aucun usage.

3. Ἦν γὰρ ἡ πόλις ἐπὶ τῇ τελευτῇ τοῦ ὄρους καὶ τὰ τείχη εἰς τὴν θάλατταν καθήκοντα, ὑπερθεῖν δ' ἦσαν πέτραι ἡλίβατοι. (Xén., *Anab.* I. 4.)

4. Ptolémée a mis cette ville à 15' seulement au Sud d'Issus (L. V, chap. 15, § 2). Ces 28 kilomètres sont inconciliables avec les 56 de Xénophon, mais voyez l'avant-dernière note.

5. *Expéd. en Mésop.*, introd., p. 28. — Le colonel Chesney n'affirme rien sur la position précise. « Entre Iskenderun et la montagne, dit-il, se trouvent quelques faibles vestiges (some trifling ruins), qui pourraient

L'armée dut passer l'Anti-Liban, au défilé de Beylan¹, et quatre étapes de 20 parasanges (soit 331 kil.) la conduisirent, dit l'historien, au fleuve Chalos, large d'un plèthre, et rempli de *poissons adorés par les Syriens*. Les récits de MM. Chesney et Oppert permettent aussi d'identifier cette rivière. Celui-ci la désigne comme étant celle de Koweik qui traverse Alep et que l'expédition scientifique de M. Fresnel, dont il faisait partie, longea pendant quelque temps, après avoir quitté cette ville en marchant vers l'Euphrate². Chesney est du même avis, mais donne des renseignements plus précis. Le Koweik, dit-il, arrose la longue plaine, élevée de plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, qui s'étend au N. d'Alep; il a deux sources, situées dans les terrains élevés au S. d'Aïn-Tab, et ne peut être que le Chalos de Xénophon : on le rencontre à 68 milles de Beylan, ce qui devait demander trois longues marches dans un pays montagneux ; on trouve dans cette rivière *beaucoup de poissons* parmi lesquels l'*ophidium mascabambolus*, que les indigènes appellent *babuge*³. Cette dernière circonstance est singulièrement frappante : *babuge* est presque identique au nom de Bambyke, que portait la ville sacrée de la déesse syrienne Athargatis. Quant aux 68 milles comptés de Beylan au Chalos, dans la marche vers l'Euphrate, l'observation du voyageur anglais sur cette distance est juste, même en corrigeant l'inadvertance qui lui fait écrire trois étapes au lieu de quatre. Outre qu'il faut tenir compte de la distance entre Myriandre et le défilé, une moyenne de 27 kilomètres n'est certainement pas au-dessous de la marche moyenne des soldats de Cyrus. D'ailleurs le Chalos ne porte pas seulement le nom de Koweik ; la carte de Chesney lui donne aussi celui de Chalib⁴.

Du Chalos aux *sources* du fleuve Dardas, où se trouvait le palais du prince syrien Belesys, Xénophon compte cinq étapes formant 30 parasanges (156 kil. 5 hect.). Chesney reconnaît le Dardas sans beaucoup de peine dans le Nahr-el-Dhahab, qui vient du Nord et se jette dans un lac salé (le Sabakhah), à une quarantaine de milles au S.-E. d'Alep, à mi-chemin entre cette

représenter la position de Myriandre. » (Chap. XVIII.)

1. Oppert, p. 33. M. Koch n'ose rien affirmer sur le choix du défilé, non plus que sur la position d'Issus (p. 31-2) ; mais M. Ainsworth (p. 61) n'hésite pas à se prononcer pour le passage de Beïlan.

2. Id., p. 42.

3. Chap. XVIII.

4. Cf. Ainsworth, p. 63, et Koch, p. 35.

ville et Balis, ruines étendues voisines d'un coude formé par l'Euphrate ¹. Une moyenne de 33 kilomètres par jour n'est pas énorme dans un pays de plaine dont la température est modérée. Il est vrai, le voyageur anglais ne compte qu'environ 80 milles, soit 127 kilomètres, jusqu'au Dhahab supérieur, « en suivant quelque temps le cours du Chalus et la plaine d'Alep, ce qui est la route la plus facile pour une armée » ; mais Xénophon ne nous dit pas à quel point les troupes atteignirent le Chalus, et il termine les 30 parasanges, non au cours supérieur, mais aux sources même du Dardas.

M. Koch (p. 36) hésite beaucoup à identifier ce qu'il nomme le Daradax, embarrassé qu'il est par les distances, peut-être parce qu'il ne réfléchit pas à la latitude laissée par l'observation qui vient d'être présentée ; mais on est confondu de la hardiesse avec laquelle M. Ainsworth (p. 65-6), maintenant dans l'Anabase les distances à vol d'oiseau, voit dans le Daradax un canal latéral de l'Euphrate ; encore s'il parle de canal, c'est parce que la largeur du fleuve lui-même dépasserait dans de trop fortes proportions celle que Xénophon indique pour le Daradax. Comme si l'historien ne comptait pas vingt lieues de là au fleuve et comme s'il pouvait être question des *sources* d'un canal.

Une marche de 15 parasanges (soit 83 kil.), parcourue en trois étapes, amena l'armée au bord de l'Euphrate, là où se trouvait la grande ville de Thapsac. Le colonel Chesney, qui a rejoint le fleuve un peu plus haut, pense reconnaître le Zeugma de Thapsac², distinct de la ville elle-même³, dans le gué d'Al-Hamman, praticable seulement pendant une saison et encore avec quelque peine, ce qui s'accorde assez bien avec le récit de l'auteur grec, suivant lequel le passage se trouva, contre l'ordinaire, praticable pour les troupes. Le voyageur moderne y a remarqué, des deux côtés du fleuve, des restes d'endiguement disposés pour un pont de bateaux ; des traces d'une route subsistent dans la direction de Sura ⁴, et la carte n° 3 de son atlas porte cette note au point indiqué : « Ruines étendues sur le flanc de la colline qui regarde la rivière ; formées de pierres taillées et de briques séchées au four de 14 pouces en carré ; village de Plumsa, restes d'un pont au

1. Chesney, *ubi supra*.

2. Id., *ibid*.

3. Ptol., L. V, cf. chap. 15, § 17, et chap. 19, § 3.

4. Sura à l'O. de Thapsac, sur la route de Chalybon (Alep). Voy. Kiepert, *Atlas antiquus*, tab. III.

milieu de la rivière... Emplacement probable de Thapsac. » Une tradition locale désigne ce lieu comme celui où Alexandre passa l'Euphrate, ce qu'il fit effectivement à Thapsac, où se trouvaient alors des ponts¹. Enfin il y a 64 milles (102 kil.) de là au point où le Dhahab est coupé par la route directe du défilé de Beylan, ce qui, ajoute Chesney, concorde presque avec les trois jours de marche rapide que fit l'armée, du palais de Bélésys à Thapsac. Mais, d'autre part, les 64 milles de Chesney² donnent une distance supérieure aux 15 parasanges de Xénophon, pour lesquels on ne signale aucune variante et qui concordent bien avec les trois étapes notées par lui. De plus, il est certain que, venant des sources du Dhahab, les Grecs ont dû rencontrer l'Euphrate à une distance bien moindre, puisque, vers cette latitude, il coule assez longtemps de l'Ouest à l'Est ; et Ptolémée place le Zeugma à 5' (8 kil. 25 hect.) plus au Nord que la ville, ce qui suppose, à cause de cette même circonstance, une distance assez considérable en amont du fleuve. La ville que Xénophon a vue est donc un ancien Thapsac bâti au lieu du passage, tandis que le Thapsac de Ptolémée, de Chesney et de l'atlas de Kiepert appartient à un temps moins ancien et se trouvait situé à l'E.-S.-E. du premier. Les 15 parasanges ou 450 stades de l'*Anabase*, comptés des sources du Dhahab, conduisent précisément au lieu où le fleuve abandonne la direction du S.-E. pour prendre, temporairement et avec beaucoup de sinuosités, celle de l'Est. Nous verrons d'ailleurs tout à l'heure un autre motif de penser que les Grecs n'ont pas dû passer le fleuve beaucoup plus bas que ce point-là.

3. *Le long de l'Euphrate*. — C'est, en effet, cinquante parasanges en neuf étapes que l'auteur de l'*Anabase* compte pour la marche en Syrie jusqu'au fleuve Araxe ; mais, avant de déterminer le terme de cet itinéraire, il faut rendre raison du terme géographique tout à fait inattendu qui se rencontre ici. Xénophon, qui avait vu les Portes de Syrie auprès d'Issus, semble maintenant nous dire qu'il entre en Syrie en passant l'Euphrate. Mais un tel emploi de ce terme n'est point sans exemple dans l'antiquité, tant orientale qu'hellénique. Le nom d'*Aram* est bien connu pour représenter la Syrie, dont le dialecte ancien porte constamment en linguistique la dénomination d'Araméen. Or la Genèse³ donne à la Mésopotamie les noms

1. Arrien, *Anabase*, L. III, chap. 4.

2. Correspondant à la distance du Thapsacus de Kiepert.

3. XXIV, 10, XXVIII, 31.

d'Aram-Naharaïm (la Syrie des deux fleuves) et de Padan-Aram (la plaine de Syrie). Les inscriptions de Téglathphalasar et de Sennachérub placent dans le bassin du Tigre un peuple d'Aroum ou d'Aram¹; et Strabon, à son tour², dit que l'on appelait parfois *syrien* l'empire assyro-babylonien. Enfin peut-être est-il permis de chercher dans cette confusion, établie par l'usage entre les termes de Syrie et d'Assyrie, la solution d'une question ethnographique, celle des positions diverses qui, à différentes époques de l'histoire, semblent convenir aux Rotennu des inscriptions égyptiennes.

Quant à l'Araxe dont parle ici Xénophon, la carte n° 4 de l'atlas de Chesney en indique l'embouchure dans l'Euphrate par les mots : *Mouth of Khabûr (Araxes of Xenophon)*, tracés près du cours de ce grand fleuve à 35° et quelques minutes de latitude; c'est le seul affluent considérable de la rive gauche, du moins dans cette région; Ptolémée lui donne déjà son nom moderne (Χαζωρα), ou plutôt ce nom doit être celui que les Orientaux lui ont donné à toutes les époques; le géographe grec en place le confluent à 35°. Du détour de l'Euphrate à l'embouchure du Khabûr, la carte de Kiepert en quatre feuilles dont je parlerai plus loin donnerait 54 parasanges, en suivant le fleuve avec une ouverture de compas correspondant à 3 milles anglais, ce qui correspond fort bien aux 50 de Xénophon, puisque nous tenons compte ici de tous les détours importants. Mais il faudrait déduire 300 stades ou 10 parasanges de plus, si l'on ne distinguait pas, comme nous l'avons fait, l'ancien et le nouveau Thapsac.

A partir du Khabour, Xénophon compte sa marche en Arabie³; non qu'il ait repassé l'Euphrate, car il dit expressément qu'il l'avait toujours à sa droite, mais parce que l'aspect du pays, cette « plaine partout unie comme la mer », sans arbres, n'offrant que des *plantes aromatiques*, et parcourue par des onagres, des *autruches*, des outardes et des chevreuils, lui représentait l'idée qu'il se faisait de l'Arabie; Strabon, d'ailleurs, dit que les Arabes scénites (Bédouins) parcouraient la partie méridionale de la Mésopotamie⁴.

Xénophon note d'abord, au-delà du Khabour, cinq marches,

1. Voy. ces textes traduits par M. Oppert, *Expéd. en Mésop.*, I. p. 336 et *Annales de philosophie chrétienne*, septembre 1862.

2. L. XVI, chap. I.

3. *Anab.*, 1-5.

4. L. XVI, chap. I.

formant 35 parasanges, après lesquelles les Grecs arrivèrent à une rivière du nom de Masca, large d'un plèthre; ils prirent un repos de trois jours, dans la grande ville de Korsote, qu'ils trouvèrent déserte et que le Masca entourait. Puis ils fournirent treize étapes dans un pays désert, non-seulement sans arbres, mais sans fourrage, durant un espace de 90 parasanges.

La carte n° 5 de Chesney place en effet l'embouchure d'un affluent de l'Euphrate à 34° 29' de latitude, un peu en avant du point où, pour la seconde fois, l'Euphrate quitte la direction du S.-E., pour prendre, en serpentant, celle de l'Est. La même carte indique, comme pouvant être la position de Korsote, deux localités voisines : Al-Erzi, avec des ruines, et Jabarivah, village et moulin ; mais, comme Xénophon dit que la ville était sur l'affluent même, nous n'avons ici à nous préoccuper que du dernier. Or, en partant de l'embouchure du Khabour, on portera vingt-trois fois le long du cours de l'Euphrate une ouverture de compas correspondant au parasange avant d'atteindre El-Erzi tout près d'une embouchure de rivière; mais cette ouverture de compas est ici insuffisante pour suivre les zigzags du fleuve, et une différence d'un tiers nous rendra les 35 de Xénophon. La position d'Al-Erzi peut donc être acceptée pour celle de Korsote. Ainsworth² ne tient pas compte de l'affluent noté par Chesney et paraît même en avoir oublié l'existence, car il recourt encore une fois à l'identification de la rivière avec un canal; mais du moins ici il signale l'existence d'un canal réel, enveloppant, entre l'Euphrate et lui, la position qu'il assigne à Korsote (Irzah ou Werdi) et où quelques ruines se voient encore sur des rochers. Mais que Xénophon, en côtoyant le fleuve, ait pris un canal latéral pour un affluent, c'est ce qui n'est guère admissible; disons d'ailleurs que les indications de Chesney et d'Ainsworth, pour la position de Korsote, s'éloignent peu l'une de l'autre.

Quant aux 90 parasanges, ou 2,700 stades, comptés à partir de Korsote, suivons encore les détours de la route, parasanges par parasanges, et réduisons d'un tiers le nombre des centaines de stades : Xénophon ayant dû tenir compte des moindres sinuosités, cette réduction n'est pas exagérée, tant elles sont multipliées et

1. N'oublions pas que le stade babylonien de 30 au parasange, dépasse de quelques mètres le stade olympique. Sur la grande carte dont je viens de parler, la même ouverture de compas donne, du Chabur à El-Erzi, une distance de 30 parasanges environ.

2. *Travels*, p. 78-9.

tant la nature désolée du pays imposait à l'armée la nécessité de ne pas s'écarter de l'eau. Nous arrivons ainsi vers l'endroit où le fleuve coupe le 41^o de longitude, un peu au-dessus de la prise d'eau du premier canal de communication entre l'Euphrate et le Tigre, c'est-à-dire du point où l'*industrie humaine* commence à combattre le désert, en d'autres termes, à une cinquantaine de kilomètres au-dessous d'Ihi, le Hith des cartes modernes¹ ; c'est aussi à ce point, à l'expiration de ces treize étapes, que l'entrée de la Babylonie est signalée par Xénophon².

Il nomme Pyles le point où elles se terminent. Pyles est considérée par Grote³ comme une localité dont le nom représente probablement l'*entrée* d'une région nouvelle, d'après l'étymologie grecque de ce nom, la Babylone étant un terrain plat d'alluvion qui succède aux ondulations du désert et aux bords escarpés de l'Euphrate moyen. Il en conclut qu'il faut reporter Pyles à une faible distance au-dessous de Hith, tandis que Chesney la plaçait à 25 milles (soit 44 kilomètres) plus bas que cette ville, et Ainsworth bien plus loin encore⁴.

L'opinion de Grote paraît bien peu acceptable à tous égards. En réduisant le plus possible, c'est-à-dire de moitié, les 90 parasanges de Xénophon, on n'arriverait pas plus haut que les petits lacs qui se trouvent à gauche du fleuve, à 25 milles environ au-dessous de Hith ; c'est l'extrême limite qu'on puisse, à la rigueur, accepter pour la Babylonie de Xénophon. C'est là précisément que l'on trouve, sur la rive droite du fleuve, une ville de Ramadi⁵, dont l'assimilation avec la Charmandé de Xénophon, proposée par l'auteur de la carte citée en note, paraît justifiée par la linguistique. Xénophon⁶ ne dit pas du tout qu'elle fût vis-à-vis de Pyles, mais que les Grecs la virent comme ils marchaient encore dans le désert ; non-seulement donc la Babylonie ne pouvait s'étendre plus loin, mais il y a toute apparence qu'elle n'atteignait pas ce point-là. De plus, l'argument étymologique de Grote est ici sans valeur, d'abord parce que nous ignorons si Xénophon a traduit ou simplement transcrit le nom Pyles, puis parce que Πύλαι, employé déjà plus haut et plus d'une fois par l'auteur⁷, a tou-

1. Hith est sur la rive droite. — 2. *Anab.*, I, 7, init.

3. *History of Greece*, chap. LXIX (Vol. VI, p. 214, note). Cf. Koch, p. 42.

4. Id. *ibid.*

5. Voyez la carte jointe à l'article de M. Mac-Michaël dans le *Journal of Philology*, 1872, article intitulé *On the sites of Sittake and Opis*.

6. Chap. 5.

7. Il dit ici ἀφικνεῖται ἐπὶ Πύλαις et non ἐπὶ τὰς Πύλαις ; tous les manuscrits

jours, en géographie, le sens de passage des montagnes, jamais celui de changement de terrain.

Il est vrai, M. Ainsworth dit qu'en entrant dans le terrain d'alluvion, on sort d'une région remplie de collines et d'*étroites vallées*. Il serait possible que Pyles représentât un de ces défilés; et le commandant Jones signale, à une dizaine de milles au-dessous de Hith, un lieu nommé Bekaa, nom qui, en arabe, a, dit-il, le même sens; là se trouve effectivement un passage étroit¹; mais ce lieu n'est pas à l'entrée de la Babylonie; il est même, par rapport à Hith, fort en deçà des lacs. D'un autre côté, M. Ainsworth, s'appuyant, avec un scrupule exagéré, sur les chiffres de Xénophon, comptés en Babylonie et en Mésopotamie, se décide (p. 81-2) à placer Pyles à 70 milles géographiques (129 kil. 1/2) au-dessous de Hith, 14 au-dessus de Felujah, près de Sufeïrah, l'ancienne Sippara. Là se trouve bien l'entrée du terrain actuellement arrosé; mais, au temps de l'empire des Perses, il pouvait remonter plus haut. Il y a donc lieu de se tenir entre les deux solutions.

A douze ou quinze parasanges de là, les Grecs trouvèrent un fossé large de cinq orgyies (trente pieds) et profond de trois. Ce fossé, qui laissait encore un passage (πάροδος) auprès du fleuve et qui, en conséquence, dut être tourné plutôt que franchi, parcourait, dit Xénophon, un espace de douze parasanges, jusqu'au *Mur de Médie*²: il ne nous dit pas s'il le continuait ou s'y appuyait en contrefort.

M. Bewsher (*ubi supra*) fait une observation judicieuse et intéressante au sujet de ce fossé que Xénophon croyait creusé dans un but de défense, et qu'on eût si maladroitement laissé inachevé, sans retranchement ni garde. « La description qui en est faite, dit-il, s'applique exactement à un canal d'irrigation en voie d'exécution. Un passage d'environ vingt pieds de large est toujours laissé pour empêcher l'entrée des eaux de la rivière jusqu'à ce que le canal soit achevé, ou jusqu'à la saison où l'on arrose le pays. Xénophon dit plus loin que le temps n'était pas venu d'arroser les récoltes. » Quant au passage, qui vient immédiatement après, sur les quatre canaux navigables, dérivés du Tigre et séparés l'un de l'autre par un intervalle de 30 stades, pas-

sont d'accord (V. l'édition de Breitenbach).

1. Cité par M. le lieutenant Bewsher, *Journal de la Soc. géogr. de Londres*, 1867, p. 167.

2. *Anab.*, I-7.

sage que M. Louis Dindorf ne regarde pas comme authentique, il paraît confirmé par la concordance approximative entre cet exposé, celui d'Abulfeda et l'état présent des lieux; mais il est certain que les prises d'eau sont dans l'Euphrate¹.

Cette question du Mur de Médie est une des plus difficiles de la présente étude, mais elle se rapporte plutôt aux marches qui suivirent la bataille de Cunaxa qu'à celles qui la précédèrent. Quant au lieu de la bataille², il est placé par l'auteur à 15 ou 16 parasanges de Pyles, soit 450 stades ou 83 kilomètres, c'est-à-dire à peu près à la latitude de Ctésiphon, peut-être un peu plus haut, s'il faut, comme le pense Grote³, réduire les dernières étapes à cause du voisinage de l'ennemi. Dans tous les cas, les 83 kilomètres seraient un maximum, d'autant plus que, pour mesurer ces marches, je ne tiens compte que du grand coude de l'Euphrate, près de Felujah, et non des sinuosités moindres, qui ont, il est vrai, peu d'importance dans cette partie de son cours. Cunaxa se trouve ainsi placé à 65 kilomètres de Babylone, ce qui nous donne bien les 350 ou 360 stades de Xénophon. Grote, au contraire¹, admet les 500 stades que, dit-il, Plutarque a dû emprunter à Ctésias, et il reporte Cunaxa à peu de distance de Felujah. Cela concorde avec la position qu'il avait donnée à Pyles, mais, si l'autre opinion prévaut au sujet de ce dernier emplacement, il faut maintenir l'assertion de Xénophon touchant le lieu de la bataille, et il ne manquait pas de moyens de le connaître pertinemment. Il est d'ailleurs possible que Ctésias ait donné la mesure de la route suivie par les voyageurs obligés de chercher les ponts de chaque canal d'irrigation.

Il est possible aussi qu'il ait donné une désignation approximative, nommant la bataille d'un lieu connu et médiocrement éloigné, mais non pas situé sur l'emplacement même, où ne paraît avoir existé aucune ville. Cette interprétation est appuyée par l'existence d'un monticule actuellement appelé Kuneeseh, qui se trouve, d'après l'exposé de M. Bewsher⁴, à 59 milles anglais au-dessous de Bekaa, soit environ 110 kilomètres au-dessous de Hith, ce qui nous donnerait effectivement un itinéraire de 500 stades, en suivant le fleuve, entre ce lieu et Babylone.

1. Ainsworth, p. 90-91. — Koch, p. 46-47.

2. Nommé par Plutarque (*Vie d'Artaxerxès*, 8) et non par Xénophon. Voyez Grote, p. 219, note.

3. Ibid., *ibid.*

4. *Ubi supra*, p. 166-8.

Mais, bien que l'auteur pense reconnaître au nord de Kuneeseh, dans une chaîne rocailleuse de 13 milles de longueur, la colline où la cavalerie d'Artaxercès fit halte après avoir été repoussée, il ne paraît pas qu'il faille identifier ainsi l'emplacement du champ de bataille. M. Bewsher, prenant Bekaa pour Pyles, assimile les 59 milles qui le séparent de Kuneeseh aux 22 parasanges comptés par Xénophon. Or 22 parasanges ou 660 stades dépassent de beaucoup 59 milles anglais, et, s'il y a lieu, comme nous l'avons dit, de réduire ici la distance à vol d'oiseau dans la marche de Xénophon, il faut se rappeler que Pyles était réellement fort au-dessous de Bekaa.

CHAPITRE IV.

DE CUNAXA A TRÉBIZONDE.

1. *De l'Euphrate au Tigre.* — La question politique étant tranchée par la mort de Cyrus ¹, et les Grecs s'étant décidés à regagner leur pays par un chemin différent, attendu que l'armée avait consommé les vivres sur sa route, ils se mirent en marche, *ayant*, dit Xénophon, *le soleil à droite* ²; (c'est déjà de la seconde marche qu'il s'agit, la première les ayant conduits vers le quartier d'Ariée.) Grote ³ interprète, avec vraisemblance, l'expression de l'auteur par une marche vers l'Est, la position du soleil devant être sa position moyenne; il serait possible cependant que Xénophon parlât de celle que l'astre occupait au moment où les Grecs se mirent en marche, mais il importe assez peu, car cette marche est distincte des trois étapes mentionnées plus loin après la convention passée avec Tissapherne ⁴; or, ce sont ces trois nouvelles étapes qui les conduisent au pied du Mur de Médie dont nous avons maintenant à étudier la situation.

« Ce mur, dit Xénophon, est construit en briques cuites, posées sur des lits d'asphalte; son épaisseur est de 20 pieds, sa hauteur de 100. — Il a, dit-on, vingt parasanges de longueur,

1. *Anab.*, I, 8.

2. *Anab.*, II, 2.

3. *Ubi supra*, p. 232.

4. *Anab.*, II, 4.

et il est peu éloigné de Babylone¹. » Les Grecs, après l'avoir atteint, continuèrent leur marche en dedans du mur (παρηλθον εἴσω αὐτοῦ), et deux étapes, de huit parasanges en tout, les conduisirent, après avoir franchi deux canaux, à la ville populeuse de Sittaké, à quinze stades seulement du Tigre, qu'ils franchirent sur un pont de bateaux².

L'expression : peu éloigné de Babylone (ἀπέχει δὲ Βαβυλῶνος οὐ πολὺ) est assez vague. Le champ de bataille, nous l'avons vu, était à une quinzaine de lieues de l'ancienne capitale, à deux ou trois journées de marche, par conséquent. Si donc, comme le croient quelques-uns, le Mur de Médie était entre Babylone et Cunaxa, les Grecs ne l'ayant atteint que le troisième jour de leur itinéraire, il faudrait qu'il fût bien près de la ville. On pourrait même demander comment un fossé de douze parasanges seulement aurait pu s'y appuyer, quand les Grecs avaient tourné celui-ci avant de rencontrer l'armée des Perses ; mais n'insistons pas sur ce dernier point, la marche des troupes devant être irrégulière dans un pays si coupé de canaux. Il nous suffit de reconnaître trois circonstances, dont chacune peut suffire à écarter cette solution. La première, c'est que vingt parasanges de mur ne se conçoivent pas sans peine entre les deux fleuves, là où ceux-ci ne sont séparés que par une distance de 60 à 70 kilomètres, ou une dizaine de parasanges tout au plus³, à moins que le rempart n'eût une direction très-oblique et par conséquent ne croisât les canaux, ce qui n'est pas admissible. La seconde, c'est que, Babylone ayant son système complet de fortifications, le Mur de Médie devait être destiné à protéger la Babylonie et non pas sa capitale⁴. La troisième, enfin, c'est le nom même de ce rempart. Remarquons en effet qu'il n'est pas appelé Mur des Mèdes, comme il pourrait l'être s'il eût été élevé par des prisonniers de cette nation, mais bien Mur de Médie. Or, Xénophon nous dit plus loin (II h.) qu'il entra dans cette contrée après avoir passé le Phycus. En conséquence, au temps d'Artaxerxe, la Médie

1. Ibid., *ibid.*

2. Ibid., *ibid.*

3. Pour échapper à cette difficulté, Grote (p. 238) est réduit à dire que les trois marches ne doivent pas être comptées depuis l'entrevue avec Tissapherne, mais depuis la bataille. Rien dans le texte ne le fait entendre, et d'ailleurs la différence serait médiocre.

4. Ibid., *ibid.* — Ainsworth dit expressément (p. 81) que le Mur de Médie est la limite du sol babylonien, dont la nature est si différente de celui de la Mésopotamie.

administrative s'étendait jusqu'à l'embouchure de l'Adhem, c'est-à-dire jusqu'au point d'où part le mur, tel qu'il est indiqué par Kiepert et par Chesney, tel qu'il est encore sur la carte jointe à l'article de M. Mac-Michaël. Nous arriverons tout à l'heure aux arguments archéologiques.

Mais comment alors entendre les mots *παραλθον εἰσω αὐτοῦ* ? car assurément *en dedans* d'un mur se dit du lieu qu'il est destiné à défendre. D'une façon fort simple, si l'on fait attention à la force du composant *πρά*, que nous avons vu un peu plus haut employé de même dans le mot *παραδός*, en parlant du chemin resté entre l'Euphrate et l'extrémité de la tranchée. Les Grecs, après avoir suivi, pendant deux à trois jours, une marche plus ou moins directe vers le N.-E. en faisant un angle aigu avec le mur qui suit à peu près cette direction, avaient fini par le rencontrer. Ils suivirent pendant quelque temps son flanc oriental, puis, impatientés de n'y pas trouver d'ouverture et de retrouver là, ou peu s'en faut, le désert qui leur avait laissé de désagréables souvenirs, ils tournèrent à l'Est et gagnèrent le Tigre le plus directement possible, en franchissant deux grands canaux, peut-être l'Istaki et le Dijeil, qu'on voit sur la carte du *Journal of Philology*. La position de Sittaké est déterminée, comme le fait remarquer M. Mac-Michaël¹, par sa distance au gué du Zab, dont nous verrons bientôt les Grecs exécuter le passage; et les mesures sont ici d'autant plus faciles à reconnaître que le cours du Tigre moyen est bien moins sinueux en général que celui de l'Euphrate. Xénophon ne dit pas expressément près de quelle rive du Tigre était Sittaké, mais Ptolémée², en plaçant en Assyrie cette ville et son territoire, nous dit assez qu'elle se trouvait sur la rive gauche. Il est vrai que, du temps de l'empire romain, la ville de ce nom était plus reculée vers l'Est, mais les deux Sittaké devaient être dans le même canton. M. Mac-Michaël n'a pas d'ailleurs de peine à réfuter l'opinion qui, confondant le canton et sa capitale, place la ville de Sittaké sur la route de Babylone à Suse. Strabon, en effet, dit seulement que cette route traversait la Sittakène; et, de plus, si Tissapherne eût fait prendre aux Grecs la direction du S.-E., il eût fort excité leurs défiances³.

1. *Journal of Philology*, 1872, p. 136. Voyez aussi (p. 142-3) la réfutation d'une objection tirée d'un passage d'Hérodote arbitrairement interprété.

2. L. VI, chap. I^{er}.

3. Le docteur Ross, M. Lynch et le colonel Chesney s'accordent cependant à ramener cette ville au Sud, à Scheriat-el-Beidha. Voyez Mac-

Arrivons à la question archéologique dont je parlais. Le docteur Ross, dans un travail publié par le Journal de la Société royale de Géographie (vol. IX), énonçait les faits suivants : Une ligne de constructions part de la rive occidentale du Tigre, par 34° 3' de latitude, et se dirige vers l'Euphrate dans la direction du S.-S.-O. C'est une ligne solitaire de monticules, d'une épaisseur de 25 longs pas, avec un bastion sur leur flanc occidental, de 55 en 55 pas ; du même côté est un fossé de 27 pas de large. Le mur est bâti de petits cailloux du pays, sur des lits de ciment calcaire d'une grande ténacité. La hauteur du mur est de 35 à 40 pieds ; il court en droite ligne aussi loin que l'œil peut le suivre. Les Bédouins me dirent que cette ligne se rejoint sans dévier aux monticules de Ramelah sur l'Euphrate, à quelques heures au-dessus de Felujah, et que, dans l'intérieur des terres, il est, à certains endroits, bâti en briques ; qu'en d'autres endroits il est ruiné et de niveau avec le désert ¹.

Mais, d'autre part, Grote ajoute que Rawlinson a fait examiner les lieux par le capitaine Jones, lequel assure qu'il y a là seulement une ligne de monticules s'étendant à sept ou huit milles du Tigre et formés dans le dessein de retenir l'eau des torrents d'hiver dans un large réservoir. Que penser de cette contradiction ?

Elle est moins absolue, ce me semble, dans les faits exposés que dans l'estimation des narrateurs. M. Jones n'a vu les monticules que durant les deux ou trois premières lieues du parcours indiqué par Ross ; il a pensé que, servant à retenir les eaux, ils avaient été originellement élevés pour cet usage, mais il ne discute pas le témoignage des Bédouins, lequel renferme des circonstances favorables à l'opinion de leur sincérité, ne contenant rien qui soit propre à frapper l'imagination, rien qui ne soit conforme à la vraisemblance. Celle de la construction en briques est d'accord avec tout ce que nous connaissons des matériaux et des édifices de la Babylonie ; les

Michaël, *ubi supra*, p. 136-8. On y trouve d'ailleurs des ruines fort étendues (Ainsworth, p. 111, Cf., Koch, p. 56) ; mais rien ne prouve que Sittaké ait dû en laisser de telles, surtout si, au temps de Ptolémée, elle s'était reportée plus à l'Est. Il faut donc s'en tenir à la distance du Zab, et aussi, comme nous le verrons, de la ville d'Opis. — La carte 7 de Chesney place Sittaké à droite du fleuve, tout près et au Sud du Schatt-Aidha, son ancien lit (?), qui rejoint le cours actuel presque à la prise d'eau du petit Tigre.

1. Cité par Grote, *ubi supra*, p. 240-1.

Bédouins se trouvent d'ailleurs ici en accord avec Xénophon, et si, dans la partie N.-E., des cailloux formaient la matière principale, c'est, le docteur nous l'apprend, parce qu'on les a sous la main dans ce canton. De plus, la série de bastions régulièrement rapprochés s'accorde mal avec l'explication présentée par M. Jones. Si l'épaisseur est plus grande et la hauteur moindre qu'au temps de Xénophon, qui, d'ailleurs, n'a pas rencontré le rempart au même lieu que le docteur Ross, ces deux différences s'expliquent l'une par l'autre : la partie supérieure a pu s'ébouler et s'amonceler sur les flancs du mur. La direction de la ligne conduit réellement au point de la vallée de l'Euphrate indiqué par les Bédouins, qui, certes, n'avaient pas opéré de triangulation. Il est vrai, en s'arrêtant à douze parasanges de l'Euphrate, pour laisser la place du fossé de l'*Anabase*, il n'en resterait qu'une dizaine pour le mur lui-même ; mais il est plus que douteux que le fossé en ait continué la direction. Le rempart devait rejoindre, non pas l'Euphrate lui-même, mais le premier canal de dérivation, et parcourir ainsi une quinzaine de parasanges ; l'*Anabase* ne donne pas le chiffre 20 comme certain et précis, et, bien que le terrain soit plat, il n'est pas sûr que les ingénieurs babyloniens aient su garder si longtemps la ligne droite.

Du reste, les témoignages cités par Grote ne sont pas les seuls. La carte 7 de Chesney donne le tracé de la partie septentrionale du mur, qui part à peu près de la séparation du Tigre et du petit Tigre (Nahr Dujeil) ; il traverse une plaine aride et couverte de gravier ; sa direction aboutit près de Sifferah, l'ancienne Šippara, la ville sainte des Babyloniens, c'est-à-dire très-peu au-dessous de la prise d'eau du Nahr-Isa-Saklaviyah, canal qui se dirige vers Bagdad, non pas en ligne droite sans doute, mais en suivant une direction générale de l'Ouest à l'Est. (V. la carte de M. Mac-Michaël.) De plus, M. Layard a vu aussi ce retranchement, dans son voyage en Mésopotamie. Parti de Bagdad, il avait d'abord franchi le Tigre et n'avait pas tardé à se trouver en plein désert. Il atteignit le Dujeil, canal dérivé du Tigre au temps des Caliphes, dit-il, et situé dans une plaine coupée par les restes d'innombrables cours d'eau, dérivés du Tigre et du Dujeil lui-même ; leurs berges élevées bornent de tous côtés la vue. Le Dujeil fut franchi sur un pont du meilleur style arabe. « Au nord de ce cours d'eau, continue l'auteur, nous nous trouvâmes engagés dans un parfait labyrinthe d'anciens canaux maintenant desséchés. Il fallait l'œil exercé d'un Bédouin pour reconnaître le sentier couvert de

sable. A environ huit milles au delà du pont, *les endiguements cessèrent subitement. Un haut rempart de terre s'étendait à perte de vue tant à notre gauche qu'à notre droite.* A une certaine distance se trouvaient des monticules formant des enceintes carrées, semblables à des ouvrages avancés. A quelques centaines de yards en avant, on voyait un *second rempart*, bien plus bas et bien plus étroit que le premier. Nous avons atteint ce que quelques-uns pensent être le fameux Mur de Médie, l'une des nombreuses merveilles de la Babylonie, bâti par les Babyloniens à travers la Mésopotamie, d'un fleuve à l'autre, pour garder leur riche cité et leurs populeuses provinces contre les invasions du Nord. Au delà du Mur de Médie nous entrâmes dans des plaines de gravier ondulées, sillonnées de profonds ravins et s'élevant parfois en petites collines. Avec le riche sol d'alluvion de la Babylonie, nous avons quitté les limites de cette ancienne province¹. » Après la lecture de ce passage, on ne contestera probablement pas les conclusions tirées plus haut de faits indépendants de ce récit. Le Mur de Médie s'étendait dans la direction du S.-O. au N.-E., bien au delà du champ de bataille de Cunaxa par rapport à Babylone ; les Grecs l'ont tourné vers l'Euphrate avant la bataille, et sur la rive gauche du Tigre dans leur retraite ; ils l'ont vu, mais ils ne l'ont pas franchi.

2. *Marche en amont du Tigre.* — Les Grecs ont maintenant passé le Tigre auprès de Sittaké. Ils ont commencé à se diriger vers le Nord. A 20 parasanges du point de départ, ils passent sur un pont le Physcus, rivière large d'un plèthre ; au lieu du passage était la grande ville d'Opis².

Le Physcus ne peut être que l'Adhem, affluent de gauche du Tigre ; à sec pendant plusieurs mois de l'année, il a, quand les eaux sont hautes, de vingt à soixante-dix pas de large ; ce qui s'accorde suffisamment avec les cent pieds de Xénophon ; son confluent est par 34° de latitude³. Les 20 parasanges ou 600

1. Layard, *Nineveh and Babylon*, édit. de 1867, p. 329-31 (XIII^e chap.). Je ne fais pas entrer en discussion le vieux rempart dont il subsiste une grande partie à quelque distance au S.-O. de Bagdad. Ni la direction ni la situation ne peuvent s'accorder avec le récit de Xénophon (*Journ. of geogr. Soc.*, p. 169).

2. *Anab.*, II, 4. — Ainsworth et Chesney identifient le Tigre de Xénophon, dans cette partie de son cours, avec le Shatt-Aidha (*Journ. of Philol.*, p. 136).

3. Ritter, *Asie occid.*, III, p. 520, 537.

stades, mesurés de Sittaké à cette rivière, placeraient donc cette ville au nord du 33° degré, si l'on ne tenait pas compte des inflexions du Tigre ou de la recherche du pont, qui pouvait n'être pas au confluent même. Sittaké était, dans tous les cas, au nord de l'embouchure du Diyalah, ce qui concorde avec nos conclusions précédentes ; car faire de celui-ci le Phycus, ce serait reporter Sittaké vers la latitude de Babylone, ce que nous avons jugé inadmissible.

Quant à Opis, on voit, par le témoignage de Ritter, que M. Lynch a cru en reconnaître les ruines à quelque distance du Tigre, mais dans un lieu qui a pu être arrosé par l'ancien cours du fleuve. Le sol y est couvert de monceaux peu élevés de décombres, de débris, de briques, de terres cuites et de tuiles vernies ; ces ruines sont un peu au S.-E. de l'ancien Mur de Médie¹, c'est-à-dire de son extrémité septentrionale.

Toutes ces circonstances concordent assez bien entre elles, et nous verrons tout à l'heure que la position de Sittaké, celle du Phycus et celle d'Opis, identifiées comme nous venons de l'indiquer, ne concorderaient pas mal avec les mesures itinéraires qui suivent. Avant d'aller plus loin cependant, il est à propos de rechercher quelque chose de plus précis et de mentionner les observations de M. Mac-Michaël² touchant le réseau de canaux dont l'Adhem est l'artère principale. Comme nous l'avons déjà vu, pour lui, le Tigre de Xénophon, c'est le Shat-Aidha, qui se sépare du lit actuel vers l'extrémité du Mur de Médie, le laisse former un grand coude sur la gauche et le rejoint près de Shériat-el-Beidha, à environ 12 minutes, ou 22 kilomètres, au N. de Bagdad³. Ce coude vient toucher à la partie moyenne du Nahr-Wan, canal considéré déjà comme fort ancien par Abulféda et par Yakut, dit l'auteur, et qu'il considère lui-même comme pouvant remonter jusqu'au temps de l'empire assyrien. Bien que dérivation du Tigre, ajoute-t-il, il a pu, en interceptant les eaux de l'Adhem et du Diyalah, devenir une rivière considérable et profonde, propre à la navigation et à l'irrigation du pays ; et comme, d'après le docteur Ross⁴, le lit du Nahr-Wan est plus élevé que celui de l'Adhem aussi bien que du Tigre, les eaux du premier

1. Ibid. p. 538. — Un peu au-dessous de la prise d'eau du petit Tigre, (carte 7 de Chesney.

2. *Ubi supra*, p. 139.

3. Bagdad est sur le Tigre par 33° 20' de latitude.

4. Journal de la Société royale de Géographie, XI, cité au même endroit.

ne lui arrivaient qu'au moyen d'un barrage, par le Nahr-Batt et le Nahr-Rathan ¹.

Il n'en résulte pas, néanmoins, que les Grecs aient passé le Physcus au point de départ de ces deux derniers canaux. S'il en était ainsi, ils n'auraient pas trouvé Opis, qui était sur le Tigre, comme le témoigne l'antiquité aussi bien que les récentes découvertes. Selon toute apparence, le barrage de l'Adhem au sortir des monts Hamrin existait déjà ; mais, au lieu d'aller presque droit au Sud rejoindre le Tigre, ce qui l'eût mené à peu de distance de Sittaké, le canal de droite coulait à l'O.-S.-O. C'est près de Samara que la 6^e carte de Chesney place les *ruines* qu'il identifie avec celles d'Opis, et ces ruines sont également signalées par la carte de M. Mac-Michaël ; elles sont à mi-chemin entre la position trop méridionale que M. Lynch donne à Opis ², et celle que M. Mac-Michaël lui-même propose pour l'ancienne cité, mais comme hypothèse et sans indiquer là de vestige d'antiquité. Nous placerons donc Opis près du Tigre, un peu au N.-O. de l'extrémité du Mur de Médie, et non pas un peu au S.-E. comme le faisait M. Lynch. On mesurerait de là douze parasanges, et non pas vingt, à la position que M. Mac-Michaël donne à Sittaké ; comme, d'ailleurs, plus on recule celle-ci vers l'Est, en la maintenant en deçà du Diyalah, plus on trouve de place pour les huit parasanges parcourus par les Grecs après qu'ils ont quitté le Mur de Médie, on en pourrait conclure que le Tigre de Xénophon, c'est bien le Tigre moderne, et non le canal du Schatt-Aidha. Mais ici les détours du fleuve sont tels qu'ils doublent les distances à vol d'oiseau entre Schériat-el-Beidha et le confluent de l'Adhem ³. On retrouvera donc aisément les parasanges notés par Xénophon ; à ce point, d'ailleurs, l'ancien et le nouveau lit sont fort rapprochés l'un de l'autre, et Sittaké était à 3 kilomètres du fleuve.

C'est donc à une centaine de stades au-dessus du détour que fait le Tigre vers l'Est, c'est-à-dire par 34° 10' de latitude, que nous placerons Opis et l'embouchure du Physcus, il y a 2,200

1. Canaux dérivés de l'Adhem moyen et rejoignant le Nahr-Wan, l'un un peu au Nord du 34^e degré, l'autre un peu avant le point où il rejoint la vallée du Diyalah. Voy. la carte de M. Mac-Michaël ; voy. aussi Ritter, *ubi supra*, p. 538.

2. M. Ainsworth (p. 115, cf. Koch, p. 57) fait observer, d'après le docteur Ross, que les ruines signalées en cet endroit par le capitaine Lynch n'ont point un caractère manifeste d'antiquité.

3. Voy. Ainsworth, p. 112.

ans. A partir de ce point, où Xénophon signale l'entrée dans ce qu'on appelait alors la Médie, pays qui était désert, ce qui leur imposait la nécessité de suivre le fleuve, les 50 parasanges ou 1,500 stades qu'ils parcoururent, conduisent précisément au grand Zab, affluent du Tigre ¹, un peu au-dessus de son embouchure, là où probablement, comme nous le verrons tout à l'heure, les Grecs, qui ne se faisaient pas suivre par un équipage de pont, le passèrent à gué. C'est là que la trahison de Tissapherne renouvela les hostilités. Avant de parvenir à ce lieu, les Grecs eurent à franchir le petit Zab, dont Xénophon ne parle pas, apparemment, dit Ritter, d'après Rennel, parce qu'il n'était pas assez considérable pour opposer à l'armée un obstacle sérieux ². Mais nous devons nous arrêter à identifier, s'il est possible, la grande ville de Kaenae que les Grecs virent d'une rive à l'autre, puisqu'elle était située sur la rive occidentale du Tigre, et dont les habitants leur apportèrent des provisions sur des radeaux.

Kaenae, dit Xénophon, fut aperçue à la première étape qui suivit les villages de la reine Parysatis, situés à 30 parasanges d'Opis. Comme, durant cette marche au bord du Tigre, les marches journalières de l'expédition sont communément de cinq parasanges, la position vis-à-vis de Kaenae se trouve à environ 35 parasanges ou 1,050 stades de l'Adhem, ou plus exactement du cours inférieur de la dérivation que l'Adhem suivait alors. De plus, le Zapata (grand Zab) se trouve, ainsi que le récit nous l'apprend, à une quinzaine de parasanges plus loin ; ces mesures concordent pour assurer la position de Kaenae à droite du Tigre, un peu au-dessus du confluent du petit Zab.

Or, cette situation est celle de Kalah-Shergat, la seule ruine de ce canton, dit M. Layard, lequel n'hésite point à l'identifier avec Kaenae³, grande ville encore au IV^e siècle, et qui, par conséquent, peut fort bien avoir laissé jusqu'à nous des traces de son existence. Une masse de briques, de poteries, de gypse y forme un tumulus ; selon M. Fr. Lenormant⁴, c'est l'Elassar de la

1. *Anab.*, II, 4-5. — Xénophon donne à cette rivière le nom de Zapata, Zabatos des géographes anciens, Zabu des cunéiformes.

2. Ritter, *ubi supra*, p. 518. — Ritter ajoute qu'à la fin d'octobre, temps où les Grecs atteignirent le grand Zab, celui-ci non plus n'a guère d'eau.

3. *Nineveh and Babylon*, chap. X de l'édition de 1853 (p. 226). Je n'ai pas retrouvé ce passage dans l'édition abrégée de 1867.

4. *Revue archéol.*, novembre 1869.

Genèse (avec les voyelles massorétiques), dont le nom assyrien se décompose en Alu-Assur, la ville (du Dieu) Assur, dénomination qui nous est conservée par les textes cunéiformes. M. Mac-Michaël accepte pleinement l'identification de Kaenae avec Kalah-Sherkat, ou Kileh-Shergat, suivant l'orthographe de M. Rawlinson. Il croit même qu'on peut retrouver, dans le nom usité au IV^e siècle, l'origine du nom moderne. En effet, dit-il, on ne trouve point là de *kalah*, c'est-à-dire de *château*. Rien ne s'oppose donc à ce que l'orthographe Kileh soit admise, et il n'est pas sans exemple qu'on ait remplacé un *n* par un *l* dans un nom propre. Du latin Bononia, on a fait le nom italien de la ville de Bologna, et, en Orient même, Hérodote a transcrit par Labinet le nom de Nabonid; Zalebi, c'est Zénobie¹, d'où Kil-eh = Kaen-ae.

Quant au passage du Zab, que nous avons mis en rapport avec la position de Kaenae, le même auteur ajoute que la distance de quatre marches est fort exacte, si on la compte, non jusqu'au confluent de la rivière, mais jusqu'au gué où la franchirent les Grecs : si Kaené fut aperçue, non à la fin, mais dans le cours de la première marche après les villages de Parysatis, l'argument n'a que plus de force. Cette question du gué du Zab a d'ailleurs été étudiée avec soin par M. Layard, dans le troisième chapitre de l'ancienne édition. D'après la nature des lieux, dit-il, le gué ne doit pas s'être déplacé depuis le temps de Xénophon; il est à 25 milles du confluent de cette rivière avec le Tigre; le point indiqué par M. Ainsworth n'a jamais été un gué. « Les Grecs, ajoute-t-il un peu plus loin, ne peuvent avoir franchi le Zab plus haut que ce point, car là le lit de la rivière serait profond et bordé de bancs de rochers. Ils pourraient l'avoir franchi au-dessous de la jonction du Ghazir (l'ancien Bumadus), et un ravin creusé par les pluies d'hiver pourrait être le fossé mentionné par Xénophon; mais je pense que le Ghazir est plutôt le lit du torrent dont la vue inquiéta si fort le général grec². »

Le Ghazir coule du N. au S. et rejoint le Zab par 36° 13' de latitude, à 26 milles anglais (soit 42 kil.) à l'Est du Tigre, à 32 kilomètres du confluent; cette dernière distance correspondant, à très-peu près, à 20 milles anglais, il résulte de l'indi-

1. Mac-Michaël, *ubi supra*, p. 144-5.

2. Layard, *Nin. and Bab.* (1853), p. 60. — Les Grecs avaient craint d'être attaqués durant le passage, mais ils avaient une avance de 8 stades (un peu moins d'un kilomètre) quand l'ennemi le franchit (*Anab.*, III, 4).

cation de M. Layard que le gué se trouvait à 5 milles au-dessus de l'embouchure du Ghazir. Il nous est, en conséquence, facile de nous orienter.

Le Tigre fut atteint dans la soirée; les Grecs étaient partis de grand matin (πρωΐτερον ἀναστάντες), après avoir passé la nuit entre le Zab et son affluent¹; ils n'eurent d'ailleurs qu'à faire un mouvement pour mettre en fuite les troupes légères des barbares. Il n'y a donc rien d'in vraisemblable à penser qu'ils aient fait dans la journée une quarantaine de kilomètres, soit 25 milles, pour aller s'appuyer au fleuve. Ils avaient tout au plus cette distance à franchir pour arriver au Tigre, en partant d'un point situé quelque peu à l'Est du bas Ghazir, tandis que, s'ils avaient franchi le Zab au-dessous de cet affluent, ils auraient dû arriver au fleuve de bonne heure dans la journée, à moins qu'ils ne l'eussent rejoint par une voie très-oblique, ce qui n'eût pas été prudent, car ils s'exposaient, en ce cas, à être rejoints, tournés et enveloppés dans la plaine par la cavalerie des ennemis. C'est donc une confirmation de l'opinion préférée par Layard pour la situation du gué franchi par les Grecs.

L'auteur anglais² n'hésite point à assimiler à Nimroud et à Kouyoundjik les deux localités indiquées ensuite par Xénophon. Nous arrivons ici sur le terrain le plus riche en monuments et en résultats certains de l'archéologie assyrienne; c'est à elle de nous renseigner principalement en cet endroit.

Xénophon dit avoir rejoint le Tigre au point où était bâtie une *grande ville alors déserte* appelée Larissa, et jadis habitée par les Mèdes : il ne faut pas oublier qu'il appelle Médie le pays entre l'Adhem et le Zab³. « Les murs de cette ville, dit-il, ont vingt-cinq pieds d'épaisseur et cent de haut; l'enceinte un développement de deux parasanges. Elle est bâtie en briques, avec un soubassement de vingt pieds en pierres... Près de Larissa *était* une pyramide d'un plèthre de côté et de deux plèthres de haut... A six parasanges de là, les Grecs trouvèrent une grande forteresse abandonnée du nom de Mespila, jadis habitée par les Mèdes. Le soubassement des murailles était en pierre coquilière polie; il avait cinquante pieds d'épaisseur et cinquante de hauteur; il supportait un mur en briques de cinquante pieds d'épaisseur et de cent pieds de haut. Le développement de l'enceinte était de six parasanges⁴. »

1. *Anab.*, III, 3-4. — 2. *Ubi supra*, p. 61.

3. *Anab.*, II, 4; III, 5. — 4. *Anab.*, III, 4.

Le Kalach assyrien, aujourd'hui Nimroud, dont le monticule fut la résidence d'une partie des monarques assyriens les plus fameux de différentes époques, se trouve à l'Est du Tigre, tout près du fleuve¹ et à peu près à la même latitude que l'embouchure du Ghazir dans le Zab, un peu plus au Sud cependant. La distance voulue, d'après le récit de Xénophon, concorde assez bien avec celle du point de départ des Grecs jusqu'à Nimroud, tandis qu'elle serait insuffisante pour les ruines de Ninive. Il est vrai, le nom tout pélasgique de Larissa est totalement étranger à l'archéologie ninivite; mais il est possible que Nimroud ait été colonisé par des Aryas de Médie, après la chute définitive de l'empire assyrien : Ptolémée (vi, 2) cite une ville de Larassa dans ce dernier pays; on ne peut d'ailleurs songer à Elassar qui était beaucoup plus au Sud et que nous avons identifié à Kaenae : les monuments de Nimroud sont aussi nombreux que magnifiques, et les textes cunéiformes qu'ils renferment sont unanimes à donner à ce lieu le nom de Kalach². Quant à Selamiyeh, qui en est très-voisin et situé aussi sur le Tigre, il s'en faut de moitié que son enceinte atteigne au pourtour indiqué par l'*Anabase* comme étant celui de Larissa. A Nimroud, au contraire, outre qu'on remarque une pyramide à étages de 49 mètres de côté (environ 160 pieds grecs), ayant encore 40 mètres de haut³, des pierres de taille sont employées dans sa construction; l'enceinte de la ville elle-même, enceinte qui subsiste en entier, est un hexagone irrégulier contenant une surface de 300 hectares; les côtés Ouest et Sud-Ouest ont quatorze à quinze cents mètres de longueur⁴. Si les autres avaient à peu près la même étendue, le total irait à neuf kilomètres; et les chiffres de Xénophon n'en donnent pas plus de onze. Ainsi ce qui manque effectivement aux autres côtés pour atteindre la même longueur est peu considérable⁵; il peut être suppléé par l'addition du monticule des palais, car il était relié à la ville par des fortifications⁶. Mais ce qui n'est pas moins décisif, c'est la distance énoncée ensuite par Xénophon. Il n'y a pas un kilomètre à corriger pour identifier

1. A deux kilomètres, mais M. Oppert (*Expéd. en Mésopot.*, I, 308) fait observer qu'il touchait autrefois Kalach, et qu'on voit encore son ancien lit.

2. V. Oppert, p. 308-49.

3. Au côté N.-O. de la plate-forme (*Ibid.*, p. 310).

4. *Ibid.*, p. 308.

5. Voy. le plan de Nimroud dans Layard (*Édit.* de 1867, p. 393).

6. Voy. Layard, *ibid.*

les six parasanges qui séparaient Larissa de Mespila avec les 34 kilomètres comptés par M. Oppert, des ruines de Nimroud à celles de la cité royale de Ninive.

Je dis la *cité royale*, c'est-à-dire la ville relevée par Sennachérib, celle qui entoure le monticule de Koyoundjik, et non pas l'ancienne ville qui s'appuyait, dit-on, aux monticules de Khorsabad, de Karamlès et de Nimroud. Il est vrai, loin d'avoir six parasanges de tour (les manuscrits sont unanimes), c'est-à-dire 33 kilomètres, la cité royale ne mesure pas une enceinte de plus d'un myriamètre¹; mais Khorsabad ayant été construit par le père de Sennachérib, il est probable que l'intervalle entre ce point et le Tigre (la partie septentrionale de l'ancienne Ninive) s'y était trouvé réuni sous les derniers Sargonides. Or, ce pourtour peut bien être évalué à six doubles-parasanges ou parasanges de grande mesure, dans le système métrique des Assyriens. Il est d'ailleurs manifeste que les ruines de Ninive peuvent seules, dans cette contrée, correspondre au développement énorme énoncé par Xénophon. Si le nom de Maspila ne représente rien dans l'archéologie assyrienne, ceux de Louqsor et de Karnak ne correspondent pas davantage aux noms topographiques de l'ancienne Égypte; et, au temps de Xénophon, Ninive, étant aussi bien ruinée que l'est aujourd'hui la ville aux cent portes, avait pu emprunter, dans le langage populaire des conquérants, le nom d'une bourgade voisine, peut-être d'une colonie de Mèdes. Quant aux substructions en pierres de taille, M. Botta ne les a pas retrouvées à Khorsabad², mais Xénophon a pu voir un revêtement en calcaire du pays donné aux assises en blocage de pierres irrégulières qui soutiennent les briques crues formant la muraille d'enceinte.

Pendant les cinq ou six journées suivantes, les Grecs continuèrent à remonter vers le Nord, en suivant le Tigre de plus ou moins près, sans accidents de terrain bien remarquables; seulement la cinquième marche fut signalée par la rencontre d'une série de hauteurs, et, quelque temps après, la route se trouva étroitement resserrée entre les montagnes et le Tigre³. M. Layard⁴ pense que l'armée suivait la route moderne des caravanes et que les collines dont parle Xénophon étaient celles qu'on voit aux

1. Oppert, I, 291.

2. *Monument de Ninive*, chap. III. — Détails divers.

3. *Anab.*, III, 4-5.

4. *Ubi supra*, p. 61. — Cf. Ritter, p. 704.

environs de Zakko ; elles font partie d'une chaîne convergente avec le Tigre, et qui le rejoint presque, un peu plus haut, vers l'embouchure du Khabour¹, rivière guéable, quoique non sans peine. La distance de Zakko (ou Sakhou) à Mossoul correspond d'ailleurs assez bien à l'espace parcouru en cinq jours depuis les ruines de Ninive, c'est-à-dire environ 25 parasanges ou 750 stades (139 kil. 250). Or, mesuré sur la carte de M. Layard, cet itinéraire représente environ 80 milles anglais, 12 à 13 myriamètres². Quant à la route resserrée entre les montagnes et le fleuve, il semble que les Grecs l'aient trouvée dès le lendemain de leur passage près de Zakko ; Xénophon ne dit pas précisément quand ni pour combien de temps ils s'y engagèrent, mais il est facile de reconnaître, avec Ritter, que la position de Djezireh-ibn-Omar, par 37° 12' 30" de latitude Nord, à trois journées du pas de Zakko, est le point où la rive du fleuve, étroitement resserrée par les rochers, cesse de présenter une route praticable, et où, par conséquent, les Grecs s'en éloignèrent pour se jeter dans la montagne³.

3. — *Les monts Carduques et l'Arménie.* — Les montagnes où les Dix-Mille s'engagèrent étaient celles des Karduques, c'est-à-dire des Kurdes⁴. Les hostilités des habitants contre eux commencèrent dès les premiers pas que l'expédition fit dans ce pays, aux environs de Fyndyk ou Funduk, selon Layard⁵. La ville de Findyk se trouve à une quinzaine de lieues au Nord-Ouest de l'embouchure du Khabour ; mais l'armée n'alla pas aussi loin avant de s'éloigner du fleuve, car Djezireh-ibn-Omar est environ à moitié de chemin de là au confluent. Il résulte des observations de MM. Ainsworth⁶ et Koch⁷, rapprochées du texte de Xénophon, que les Grecs s'engagèrent dans la chaîne du Djebel-Djudi par la vallée de Mar-Yuhannah (très-peu au-dessous de Djezireh), vallée que l'auteur grec (*Anab.*, IV, 1) appelle une plaine et par laquelle la montagne est accessible, tandis qu'elle

1. Voyez sa carte. — Cette chaîne est appelée Ghara-Dagh par Andrievau-Goujon.

2. P. 705.

3. *Anab.*, IV, 1.

4. *Anab.* IV. 1 — Ritter, *As. occ.* III, p. 517.

5. Edit. de 1853, p. 62.

6. *Travels*, etc., p. 153.

7. *Der Zug*, etc., p. 72. La différence énorme entre les évaluations de la hauteur que les deux voyageurs attribuent, en cet endroit au Djebel-Djudid tient sans doute à ce que l'un parle de l'altitude et l'autre de l'élévation au-dessus du Tigre.

ne l'est pas par le bord même du fleuve. Le chemin praticable aux bêtes de somme, et qui fut successivement, sur divers points, défendu des hauteurs qui le dominant, bien que la plus difficile à enlever ait été abandonnée sans combat, est, dit l'auteur de *Nineveh and Babylon*, la route des caravanes, qui se dirige au Nord vers Bitlis, tandis qu'une autre se dirige à l'Ouest vers Diarbekir par la plaine de Kherzan, pour gagner ensuite Kharpout, en franchissant des passages bien connus. Quant à la plaine que traverse la branche orientale du Tigre, elle n'était qu'à 300 stades de Funduk, en ligne directe, mais les montagnes qui en séparaient les Grecs étaient impraticables dans cette saison¹. M. Ainsworth pense que l'armée était arrivée à l'emplacement de Fenik, la Phœnica d'Ammien-Marcellin, ville qui paraît n'avoir pas existé au temps de Xénophon, et que de là, suivant le seul chemin que, dans tous les temps, ait permis la nature des lieux, puisque la rive du fleuve est de nouveau et plus complètement encore barrée par des hauteurs à pic, elle franchit le ravin du Zawiyah, au seul endroit où les murs de rochers qui le bordent laissent un passage. Le lendemain, on gravit les montagnes de Finduk, dans lesquelles la route serpente, en suivant différents passages, toujours étroits, comme le dit Xénophon. M. Ainsworth fait camper les Grecs au village de Kuwarro, un peu au delà de Finduk, d'où ils pouvaient voir la vallée du Tigre presque entièrement fermée près de Chalek; aussi n'y rentrèrent-ils point : ils tournèrent ce massif par l'Est². Ils eurent encore (Anab. IV, 2) à forcer un passage en occupant les hauteurs qui le dominant, tout près du Tigre, au Nord de Chalek (Tchelik), selon M. Ainsworth (p. 166). Quant au voyageur allemand, il n'admet pas qu'après leur entrée dans la vallée de Mar-Yuyannah ils se soient maintenus si près du fleuve; selon lui, ils suivirent la route de Sert, la plus facile et aujourd'hui encore la plus fréquentée.

Il est impossible de mesurer directement l'itinéraire parcouru en sept jours, dans ces chemins difficiles et disputés, mais, après le récit des combats, nous trouvons les Grecs dans une plaine au bord du Kentrite, rivière large de deux plèthres, qui séparait le pays des Kardukes de l'Arménie; elle se trouve, dit Xénophon, à *six ou sept stades des monts Kardukes*³.

Le Kentrite n'est autre chose, dit M. Layard, que le Tigre

1. Ibid., 62-3.

2. Voir Ainsworth, p. 155-8 et 163-4.

3. *Anab.* IV, 2-3.

oriental, c'est-à-dire le cours d'eau formé par les trois affluents de Bitlis, de Sert et de Bohtan, mais ceci demande un mot d'éclaircissement. On peut bien admettre que, comme le pense le docte voyageur, le gué franchi par les Grecs est celui qui se trouve peu au-dessus de Tilleh, c'est-à-dire de la ville près de laquelle le fleuve formé de ces trois rivières rejoint le Tigre proprement dit; mais ce n'est pas la courte vallée qu'elles arrosent après leur réunion qui pouvait *limiter* l'Arménie au Sud : c'est bien certainement la rivière de Sert, de beaucoup la plus longue des trois, en y comprenant son affluent le Bohtan, qui en continue la direction; en un mot, celle qui coule de l'Est à l'Ouest, au Sud du grand lac de Van¹. C'est bien celle que M. Ainsworth désigne avec assurance comme le Kentrite et appelle le Buhtan-tchaï, en donnant à l'ensemble le nom de sa partie la plus orientale qui arrose le district de Buhtan (ou Boktan sur la carte de M. Layard). Les distances et la largeur de la rivière correspondent parfaitement, dit-il, aux données de Xénophon². Quant à l'endroit précis du passage, les voyageurs n'osent se prononcer; seulement Ainsworth fait observer³ que ce ne peut être au-dessous du point nommé Janiminyah, où la rivière est bordée de collines, attendu qu'après cet endroit elle n'est guéable nulle part; parmi les routes possibles au-dessus, il pense naturellement à la route actuelle de Sert, qui lui paraît fort ancienne, mais l'étendue et la dimension de la plaine ne concordent pas avec le récit de l'Anabase⁴. Ici encore, M. Koch, conséquent avec lui-même et se rappelant la direction qu'il attribue aux marches précédentes, reporte l'itinéraire des Grecs un peu plus à l'Est, un peu plus loin du Tigre que n'avait fait son prédécesseur⁵. Celui-ci inclinait pour un gué voisin de Janiminyah, sur la route de Redwan, dans le voisinage du Tigre. Le voyageur allemand juge au contraire qu'il ne faut pas chercher ce lieu du passage au-dessous du confluent entre les rivières de Sert et de Bitlis⁶, mais bien au-dessus, à deux ou trois heures

1. Cf. *Anab.*, IV, 3 et Layard *ubi supra*, p. 63. Voy. aussi la carte en quatre feuilles de l'Arménie et de la Mésopotamie, par Kiepert, 1854.

2. Voy. *Travels*, etc., p. 166. — Voy. aussi Koch, p. 78, et Grote, Append. au chap. LXX de son *Histoire de la Grèce* (init.).

3. P. 169.

4. P. 170.

5. *Der Zug*, etc., p. 78-9.

6. Kentrites et Arsenias, Bohten-tchaï et Charsen-su (Voy. Ainsw., 167, Koch, 78, 82.

seulement de la première de ces villes. Le volume d'eau étant moindre, le passage est là plus facile, et c'est là que la route de Mossul passe de la rive gauche à la rive droite du Bohtan-tchaï; d'ailleurs, ajoute l'auteur, Xénophon, en cet endroit de son récit, ne parle nullement du Tigre.

Au-delà de ce cours d'eau, l'armée traversa, durant une marche, de *cinq parasanges*, la *plaine arménienne* et quelques *hauts de facile accès*. On trouva, pour la couchée, un grand village bien pourvu de vivres, résidence d'un satrape; puis deux marches, formant *dix parasanges*, conduisirent les Grecs aux *sources du Tigre* qu'ils *dépassèrent* (ὑπερῆλθον), et *quinze parasanges* de plus les amenèrent à la *petite rivière de Télé-boas*¹. Voilà bien des problèmes en quelques lignes.

Assurément les sources du Tigre dont parle ici Xénophon ne sont point les sources véritables, celles du fleuve qui passe auprès d'Amide. En supposant même, avec M. Layard, et contrairement aux raisonnements de M. Koch que nous venons de résumer, que le gué du Kentritis fût celui de Tilleh (et c'est, vers l'Ouest, l'extrême limite possible), quinze parasanges, même en ligne directe, ce qu'on n'admettra certainement pas, dans ce pays coupé de montagnes, seraient loin de suffire pour mesurer cet itinéraire². Mais, entre Amide (Diarbekr) et le confluent du Tigre oriental, le fleuve reçoit divers affluents provenant du même groupe de montagnes que lui, groupe que l'Euphrate supérieur contourne au Nord et à l'Ouest. L'un d'eux, le Nymphus de Kiepert (Batman-su), est assez considérable pour avoir été regardé aisément comme le Tigre lui-même; sa source est encore à bien plus de quinze parasanges de Tilleh; mais la rivière un peu plus orientale, près de laquelle on bâtit plus tard Tigranocerte (le Jezidchane-su) convient parfaitement aux chiffres de *l'Anabase*; le terrain qui sépare son cours de Tilleh est presque tout en plaine, et, de plus, sa situation explique le passage suivant. En effet, l'armée avait dû passer l'Arsanias sur le pont de la route de commerce qui conduit de Sert à Diarbekr, et avait traversé un pays assez plat, comme le dit Xénophon, mais se trouvait arrêtée maintenant par des montagnes trop hautes pour être franchies, du moins dans la saison des neiges (cf. chap. 4 et 5)³. Les Grecs purent donc

1. *Anab.*, IV-4.

2. Voy. la 3^e carte de *l'Atlas antiquus* de Kiepert (Asia anterior).

3. Le Kharzan-Dagh (10,000 pieds) au N.-O., et à quelque distance au N. la chaîne de l'Antogh-Dagh.

fort bien tourner à l'Est, et arriver, précisément après avoir parcouru quatre ou cinq cents stades¹, jusqu'aux bords de la rivière de Bitlis, dans laquelle M. Layard reconnaît le Téléboas. Il fait d'ailleurs observer que Xénophon ne dit pas l'avoir franchi, et il en conclut que l'armée grecque dut y arriver par l'Ouest, c'est-à-dire par la rive droite, en suivant un itinéraire à peu près semblable à celui qu'il parcourut lui-même et dans le même espace de temps, quoique en sens inverse² M. Koch, qui, nous l'avons vu, a conduit les Grecs dans le canton de Sert, leur fait suivre la route de Sert à Bitlis, *bien que le terrain ne soit pas*, dit-il, *aussi plat, ni les pentes aussi douces* que le disait Xénophon. Pour lui (p. 82), le Tigre (supérieur) de Xénophon c'est la rivière de Bitlis elle-même; et il se trouve réduit à faire du Téléboas un affluent de l'Euphrate; conséquence inadmissible, si l'on ne prend, comme l'auteur, le parti de *compter pour rien* en Arménie les chiffres de Xénophon (p. 84). Et M. Layard conduit, sans le vouloir, à cette identification du Tigre, car, avec la marche qu'il trace aux Dix-Mille (carte de 1867), les retenant toujours dans le voisinage du Bitlis-tchaï, on ne voit pas où ils auraient pu trouver la source d'un fleuve. Il est vrai qu'il compte les trente parasanges à partir de Tilleh, et qu'ayant mis trente-trois heures de caravane à venir là de Bitlis, il estime à la même mesure les six journées de Xénophon (Anab. IV). Quant à Ainsworth (p. 171-2), il place le Téléboas au Nord des monts Niphates; il croit que c'est le Kara-su, affluent du Mourad (Euphrate oriental). C'est toujours son système de compter les distances à *vol d'oiseau*, sans tenir compte des obstacles.

Nous ne devons avoir nulle répugnance à écarter des opinions si peu vraisemblables. Nous ne pouvons admettre ni que Xénophon ait compté de longues distances à vol d'oiseau, surtout en Arménie, ni qu'il ait mis bout à bout des courses vagabondes faites (par des éclaireurs sans doute) pour fouiller des villages, comme le croit M. Strecker³, et comme le dit clairement M. Koch⁴. Mais les motifs allégués par ce dernier, pour établir que Xénophon a dû passer la rivière de Sert avant sa jonction avec celle de Bitlis, ne sont pas sans valeur : seulement ils ne

1. Sur le plateau qui s'étend dans la direction S.-O. au pied de l'Autogh.

2. Layard, *ubi supra*, p. 63-4; seulement il reconnaît que les Grecs firent un détour vers l'Ouest pour se procurer des vivres.

3. *Beiträge zur geogr. Erklärung des Rückzuges der Zehntausend durch das Armen. Hochland*, p. 4. — Berlin. 1870.

4. P. 84-85.

doivent pas déranger l'ensemble de nos raisonnements. Si en effet, comme cela est fort possible, la route des caravanes était, au temps des Dix-Mille, ce qu'elle est aujourd'hui, les Grecs ont pu la suivre après le passage du Kentrite; ils auront alors passé le Bitlis-tchaï sur un pont et pénétré ainsi dans les plaines dont nous parlions tout à l'heure sans trouver d'obstacle qui méritât une mention du narrateur. Remarquons encore que Xénophon dit bien avoir *dépassé* ce qu'il nomme les sources du Tigre, mais non les avoir *traversées*. En atteignant le plateau de Choith, au pied de l'Antogh, les Grecs exécutèrent, par rapport à ces sources, un mouvement très-exactement rendu par le mot ὑπερῆλθον.

Le Téléboas fut rencontré, dit M. Layard, probablement à peu près là où est Bitlis (par 38° 20' de latitude), où il mérite bien l'épithète de beau¹. C'est effectivement dans la partie la plus rapprochée du lac de Van que les Grecs durent le retrouver, puisqu'ils avaient fait quinze parasanges depuis les prétendues sources du Tigre. Notons d'ailleurs que, comme nous l'avons vu plus haut, les parasanges pouvaient être moins longs en pays de montagnes; à mesure que les Grecs pénétreront dans des contrées plus difficiles, il faudra donner plus de portée à cette observation.

A trente parasanges de là, l'Euphrate fut passé à gué², après que les Grecs eurent franchi à mi-chemin un défilé des plus faciles à défendre. Les sources du fleuve n'étaient pas éloignées, disait-on, du lieu où l'armée le franchit. Il n'y a pas d'exagération à réduire d'un quart le nombre des stades de Xénophon, même en mesurant par fractions correspondant à 5 minutes de latitude (9 kil. 25), pour suivre la voie indiquée par la grande carte de Kiepert, voie qui, partant de la position de Bitlis, laisse à droite les principales crêtes des monts Niphates. Elle franchit le contrefort qui s'en détache pour contourner le lac de Van au Nord et Nord-Ouest. C'est là sans doute, à trois ou quatre cents stades du lieu où ils avaient vu le Téléboas, que les Grecs trouvèrent le passage dont on leur avait signalé les périls. Evidemment la marche était bien embarrassée dans un tel pays et une telle saison : immédiatement après avoir passé le fleuve, l'armée enfonçait dans une neige d'une orgyie (plus d'un mètre³), et ils en avaient trouvé avant d'arriver au fleuve⁴.

1. Que lui donne Xénophon οὗτος δ'ἦν καλὸς μὲν, μέγας δ'οὐ (*Anab.* IV 4). L'auteur ajoute : 'Ο δὲ τόπος οὗτος Ἀρμενία ἐκαλεῖτο ἢ πρὸς ἱσπέραν.

2. *Anab.*, IV, 4-5.

3. *Anab.* IV, 5. — 4. *Ibid.* 4.

En s'éloignant de la rivière de Bitlis, l'armée avait dû s'avancer sur le plateau de Tschukur. En admettant qu'ils eussent tourné vers le Nord, par le village de Rahna, à l'extrémité orientale du plateau de Choith, les Grecs se trouvèrent, à environ dix parasanges plus loin, en ligne directe, à l'entrée d'un plateau plus élevé, où ils purent se dire qu'ils quittaient la plaine (τῇ ὑπερβολῇ τοῦ ὄρους) pour gravir un escarpement. C'était le plateau comprenant les cantons de Schadach et de Harkh, au milieu duquel s'élève la petite chaîne du Belidjun-Dagh¹, et que la route du Sud escalade entre cette chaîne et le petit lac de Nazyk². L'armée, qui avait certainement évité la croupe du Nimrud-Dagh et cherché des villages pour se mettre la nuit à l'abri de la neige, avait dû parcourir les quinze parasanges *effectifs* dont parle l'auteur, avant d'atteindre cet étroit sentier de la montagne, où elle devait, selon l'avis d'un prisonnier, avoir à combattre les troupes de Tiribaze³. Au moyen de ce détour, ces quinze parasanges sont faciles à mesurer au compas entre Rahna et l'escarpement du plateau, dans le voisinage du lac.

A une dizaine de parasanges de là⁴, en suivant la route moderne, on se trouve à Karagheul sur le Mourad-tchaï, c'est-à-dire sur l'ancien Arsine ou l'Euphrate oriental; Xénophon, qui n'a pas rencontré l'autre branche supérieure du fleuve, l'appelle simplement *l'Euphrate*⁵; il fut passé à gué. On dit aux Grecs que les sources n'en étaient pas éloignées : en ligne directe, il y aurait à peu près 140 kilomètres à partir de ce point, identique sans doute au Karaghal de Layard, « où la grande route de l'Arménie septentrionale traverse l'Euphrate⁶. »

C'est aussi vers Liz, un peu en deçà de ce point que M. Ainsworth ramène les Dix-Mille, après avoir, par une invraisemblance bien forte, confondu le Téléboas avec le Kara-su⁷, c'est-à-dire

1. Voy. la grande carte de Kiepert.

2. Le Bilet-schau de Koch (p. 86), qui ne lui donne qu'une hauteur médiocre.

3. *Anab.*, IV, 4.

4. Xénophon dit quinze (V, 5) en tenant compte des détours et probablement aussi d'un petit farsang des pays de montagnes : on se rappelle que, de notre temps, il est inférieur d'un quart à celui des plaines.

5. M. Saint-Martin, dans sa *Description de la Grande Arménie* (v. infra), dit que les Arméniens considèrent le Mourad comme le véritable Euphrate.

6. *Ubi supra*, p. 64-5.

7. *Ubi supra*, p. 173.

avec cet affluent de gauche du Mourad, qui longe au Nord la chaîne de l'Antogh. Il faudrait donc, pour que l'armée l'eût rencontré en quittant les « sources du Tigre, » ou qu'elle eût escaladé cette chaîne, d'une altitude considérable, sans que Xénophon eût mentionné un fait de cette importance, ou qu'elle l'eût franchie par la gorge qui se trouve au Nord du pic de Sir-Sira¹. Mais, dans ce cas même, on se trouve en face d'une grave difficulté : celle d'expliquer pourquoi l'armée eût pris alors la direction Nord-Est, au lieu de suivre, le long du Kara-su, en deçà de la rivière et à la descente des montagnes, la route de Bitlis à Erzerum. Elle aurait ainsi trouvé le Kara-su facilement guéable auprès de la ville actuelle de Musch, à très-peu d'heures de l'Euphrate, dont le confluent n'est pas éloigné². De plus, Xénophon note *trente* parasanges du Téléboas au lieu où l'armée passa l'Euphrate; mais M. Ainsworth reporte ce dernier point jusqu'à Mélazgherd, au-dessus du confluent de la rivière de Chynys, attendu, dit-il, que, plus bas, le Mourad n'est pas guéable. Il y a réellement une route conduisant depuis le bord du Kara-su, en face du défilé, jusqu'à la ville de Mélazgherd, route qui franchit le Belidjun-Dagh; et l'ennemi aurait pu se poster là pour attendre les Dix-Mille; mais cette route, presque rectiligne, ne représente en tout qu'une quinzaine de parasanges et non pas trente, que Xénophon a comptés du Téléboas à l'Euphrate; une réduction de moitié serait bien forte dans de pareilles conditions.

M. Koch identifie aussi le Téléboas avec le Kara-su; mais il écarte le fait d'une marche des Grecs par le plateau accidenté que dominant les monts Charzan (vers les sources du Yezid-châneh), et par la vallée de Chuit-Kaleh; il l'écarte, non comme impossible, mais comme invraisemblable, à cause des difficultés du terrain et surtout parce que l'armée eût mis à atteindre le Téléboas plus de temps que ne le dit Xénophon³. Il reconnaît d'ailleurs hautement que cette voie devait la conduire vers le confluent du Kara-su et du Mourad. Selon lui, les Dix-Mille ont suivi d'abord (depuis la rivière de Sert) la route orientale, celle qui conduit à Bitlis; arrivés près du lac de Van, ils ont marché au Nord à

1. Celle que traverse un affluent du Kara-su, le même sans doute que M. Koch appelle Chuith-Kaleh.

2. Ce canton est décrit dans le *Journal of the Royal Geogr. Society*, par M. James Brant, consul d'Angleterre à Erzerum, qui l'a parcouru en 1838 (T. X. 1841, p. 347-9).

3. *Der Zug*, etc., p. 82-3.

travers le Tschukur, le district aux nombreux villages¹. C'est, pour cette dernière partie de l'itinéraire, la conclusion que j'ai adoptée, n'ayant pu, d'ailleurs, en présence du texte grec, conduire l'armée directement de Sert à Bitlis; mais on ne voit pas très-bien comment, en suivant cette direction, les troupes auraient pu trouver le Kara-su, qu'il faut, dans ce cas comme dans l'autre, renoncer à identifier avec le Téléboas.

Comment donc l'auteur a-t-il pu le penser? C'est que, se mettant en contradiction avec le texte, il mène les Grecs à travers le Tschukur, non, comme le dit Xénophon, vers les passages des montagnes qui le traversent, mais vers la plaine de Musch², les faisant ainsi tourner assez brusquement à l'Ouest et leur faisant passer l'Euphrate non loin du lieu où l'a passé M. Briant. En suivant cette voie, les Grecs n'auraient franchi aucune montagne jusqu'à l'Euphrate : le Tschukur, parcouru dans la direction du Kara-su, offre l'aspect d'un plateau bas et uni.

C'est surtout à l'occasion de ce passage qu'il faut remarquer combien l'auteur se trompe, quand il refuse absolument de tenir compte des distances notées par l'Anabase, du moins pour cette région. Xénophon, en effet, dit expressément que, dans les *trois premiers jours* après le passage du fleuve, il n'a fait *en tout* que *cinq parasanges*, à cause de l'épaisseur de la neige³, distinguant ainsi très-bien, quoi qu'en dise M. Koch⁴, la mesure du temps de celle de l'espace. Il faut même observer que, depuis ce moment jusqu'à son arrivée au bord de ce qu'il nomme le Phase (v. au § suivant), l'auteur grec, s'il note exactement les *jours* de marche, se tait sur les *distances*. Il a donc su tenir compte, dans ses chiffres, des difficultés du terrain⁵ et des irrégularités de la marche. Or M. Koch reconnaît⁶ qu'en s'appuyant sur ses chiffres, quand il en donne, il faut admettre l'itinéraire qui, contournant le Nimrud-Dagh, couvert de neiges perpétuelles, et franchissant la hauteur peu redoutable du Bilet-schau⁷, conduit dans le district de Bulanyk, c'est-à-dire au lieu

1. *Der Zug*, etc., p. 84.

2. *Ibid.*, p. 86.

3. *Anab.*, IV, 5. Παλίου σταθμούς τρεῖς, παρασάγγας πέντε.

4. *Der Zug*, etc., p. 84-5.

5. Tout spécialement grandes entre Melazgherd et Khanus (Chynys), comme le fait observer M. Ainsworth, p. 177.

6. P. 85-6.

7. Du Belidjun, ou plutôt du plateau qu'il domine.

que j'ai proposé pour le passage de l'Euphrate, d'accord avec M. Layard et à peu près avec M. Ainsworth.

On ne doit pas oublier cette circonstance que les Grecs passèrent l'Euphrate ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. M. Koch en conclut que les sources du fleuve étaient plus éloignées que ne paraît le croire Xénophon, et il va même, un peu plus loin, jusqu'à douter si c'est bien l'Euphrate lui-même que l'auteur désigne en cet endroit¹. Ce sont là des difficultés imaginaires ou exagérées. M. Ainsworth², qui a aussi parcouru les lieux, soutient au contraire, nous l'avons vu, qu'il faut aller jusque vers Melazgherd pour que le Mourad soit guéable : il est certain d'ailleurs que M. Brant lui donne 70 yards de large au-dessous du confluent du Tscharbuhur³, et un peu plus bas, sur la route de Musch, environ 200 pas⁴. Tout doit dépendre des saisons : M. Koch l'a trouvé guéable en octobre, au-dessous du confluent du Kara-su; mais les Grecs arrivèrent là au temps des neiges. L'été est sec et chaud en Arménie⁵, et M. Briant nous apprend que l'hiver est moins long sur le Mourad qu'à Erzerum⁶. On conçoit donc que l'eau puisse encore être basse vers Musch en octobre, et qu'en novembre elle soit passablement haute vers Karagheul. M. Strecker (*ubi infra*, p. 5) nie d'ailleurs qu'elle dût être gelée au commencement de décembre.

L'auteur du *Zug der Zehntausend*, au contraire, persuadé que ce passage a eu lieu beaucoup plus à l'Ouest, croit que la plaine où une neige amoncelée imposait une marche si lente, et où le vent du Nord soufflait au visage des soldats, est la vallée du Tscharbuhur, affluent de droite du Mourad; et il se croit d'autant plus en droit de reporter dans cette direction la marche des Grecs, qu'il pense reconnaître une source d'eau chaude, signalée par Xénophon, dans celle que lui-même a trouvée près du village de Baskan (ou Baschkend), à l'O.-N.-O. de Gumgum, lieu où se termine cette petite vallée : c'est, dit-il, la seule source chaude que l'on trouve au Sud de la chaîne du Bingheul-Dagh⁷. Cette affirmation négative, s'il est permis de parler ainsi, me paraît bien peu décisive dans une contrée dont la topographie

1. *Der Zug*, etc., p. 91.

2. *Travels*, etc., p. 176.

3. *Ubi supra*, p. 347.

4. *Ibid.*, p. 349.

5. Spiegel, *Eranische Alterth.*, p. 139.

6. *Ubi supra*, 348.

7. *Der Zug*, etc., p. 90, 93.

est nécessairement imparfaite et qui, au Nord de la montagne, mais à peu de distance de là, contient des sources chaudes en abondance¹. Il y a plus : sur le versant méridional lui-même, M. Strecker² signale expressément une source chaude, qu'il identifie à celle de Xénophon, et qui est située à Hatschigan, dans le district de Tschabagdjur, au-dessous du confluent du Kara-su. Il m'est du reste impossible de suivre la dissertation de ce voyageur. Elle est, en effet, tout entière fondée sur l'idée fausse et impossible que les Grecs se sont constamment maintenus à l'Ouest de la route de Trébizonde par Erzerum, idée que Kiepert réfute nettement dans son appendice³.

Si maintenant Xénophon fait entendre que ses marches furent exceptionnellement lentes après le passage de l'Euphrate; si les Grecs s'étaient procuré, le huitième jour, un guide dont le départ précipité les laissa dans l'embarras⁴, il est à croire que l'armée suivait alors, non la route bien tracée qui conduit de Musch à Erzerum par Chynys, mais plutôt une route oblique, dans cette contrée difficile et sans voie de communication régulière qui sépare Chynys de Melazgherd ou de Karagheul par le plateau du Chamur⁵. Ce récit de Xénophon s'accorde avec l'affirmation de M. Ainsworth, que le chemin est très-difficile de Melazgherd à Khanus (Chynys); et celui-ci fait remarquer que la description d'un village arménien du haut pays, dans l'Anabase, est en parfait rapport avec ce qu'il a observé lui-même⁶. M. Koch⁷ signale aussi, dans le canton de Schadak, à gauche du Mourad, les habitations souterraines dont parle l'auteur grec⁸; à plus forte raison devaient-elles se retrouver dans un pays plus septentrional et plus élevé, puisque le but des habitants était manifestement de se garantir du froid, dont les Grecs eurent fort à souffrir. De plus, le passage de l'Euphrate par l'armée, dans le district proposé par M. Koch, est en contradiction avec le rapport fait aux Grecs par les indigènes, que les sources n'en étaient pas

1. Voy. le récit de M. Brant, *Journal of the R. G. S.* 1841, p. 342.

2. *Beiträge zur geogr. Erkl. des Ruckzuges des Zehntausend durch Arm. Hochl.*, p. 6.

3. Voy. surtout p. 22. Voy. d'ailleurs, aux p. 11-12 de M. Strecker, son embarras en face du texte de Xénophon.

4. *Anab.*, IV, 5-6.

5. Voy. la grande carte de Kiepert.

6. *Travels*, etc., p. 177-8.

7. *Der Zug*, etc., p. 94, cf. 90.

8. *Anab.*, IV, 5.

éloignées. Du reste, il est manifeste que les Dix-Mille ont passé la chaîne du Bingheul-Dagh, l'Abus des anciens, au défilé que suit la route d'Erzerum à Musch et Bitlis. La nature des lieux l'indique : c'est la voie ouverte à toutes les époques pour franchir cette chaîne énorme qu'une armée ne saurait songer à escalader.

4. *Marches dans les versants de la Caspienne et de l'Euxin.*

— Nous devons donc admettre, d'après l'inspection de la carte comme par la concordance des résultats auxquels conduisent les études des savants voyageurs ¹, que les Dix-Mille ont passé le Bingheul-Dagh, près et au Nord de Chynys, au défilé qui sépare les villages d'Aghwerân et de Kullu ou Koi-li ; près du second se voient encore des ruines ². Mais quelle route prit l'armée en s'éloignant de là ?

On voit, par le récit de l'Anabase ³, que, le onzième jour après le passage de l'Euphrate, les Dix-Mille atteignirent un fleuve que Xénophon appelle le Phase, mais dans lequel on doit reconnaître, sans aucune hésitation, l'Araxe supérieur, lequel conserve encore aujourd'hui, dans le pays même, le nom de Pasin-su, le pays qu'il traverse étant appelé Pasin ⁴ : Xénophon en nomme les habitants *Φασιανοί*. Les Grecs suivirent le cours de ce fleuve pendant sept jours, faisant chaque jour cinq parasanges ⁵. Les considérations précédentes ne laissent pas douter que l'armée le rencontra vers le coude qui se trouve à très-peu de distance du défilé. Xénophon ajoute que le fleuve a dans ce pays un plèthre (100 pieds) de largeur. Or M. Spiegel nous apprend qu'il a déjà cinquante à soixante pas de large *avant* d'avoir reçu le Kale-su ⁶, rivière qui vient des environs d'Erzerum et rejoint le Pasin à la latitude de cette ville, là où celui-ci reprend la direction de

1. Je dis auxquels *conduisent* leurs études, car M. Ainsworth (v. p. 179-180), s'obstinant à attribuer aux Grecs de longues journées à vol d'oiseau, ne leur fait rejoindre l'Araxe que beaucoup plus loin et les conduit à travers les hautes terres dénudées qui séparent les deux bassins, c'est-à-dire apparemment à travers les steppes de Torly et de Karajazy. Cette hypothèse nous donnerait, pour la marche sur l'Araxe, un écart incompréhensible ; nous verrons un peu plus loin ce qui a contribué à tromper le voyageur anglais.

2. Voyez la carte de Kiepert. M. Brant, qui a parcouru cette route du Nord au Sud, compte dix milles anglais d'un village à l'autre et place Koi-li à 5900 pieds au-dessus du niveau de la mer (p. 344).

3. L. IV, chap. 5-6.

4. Cf. la carte de Kiepert, son *Appendice* au travail de M. Strecker (v. infra), p. 22-3, Ainsworth, p. 179-180 et Koch, p. 99.

5. *Anab.*, IV, 6.

6. *Erân.*, Alterth, p. 145.

l'Est ; et M. Kiepert ¹ constate que le Pasin a 50 à 60 pas près de Külli, où l'a vu M. Brant, et 700 pas au pont de Tchobran-Kopru, dans la saison pluvieuse, plus de 300 dans la saison sèche. Les Grecs l'ont donc certainement rencontré dans sa partie supérieure. Des divergences plus graves encore que celles dont nous avons parlé se produisent entre MM. Koch et Ainsworth, quant à la direction suivie par les Grecs quand ils s'éloignèrent du fleuve ; mais d'abord pourquoi l'ont-ils suivi ? où l'ont-ils quitté ?

Ici nous devons, avant de passer outre, noter une petite liberté de M. Koch envers le récit de Xénophon. Il refuse d'abord d'admettre que les Grecs aient suivi l'Araxe pendant sept jours et surtout pendant 35 parasanges. Puis il consent, comme concession benévole, à accorder sept petites marches jusqu'au voisinage de Mandjigherd, où ils pénétrèrent, dit-il, dans la vallée de Tusla-tschaï. Je ne demande pas à les conduire plus loin, mais je maintiens que, comptés sur la route fluviale, les 35 parasanges peuvent fort bien se trouver jusque-là. Les Grecs, continue M. Koch, durent remonter cette vallée pendant six ou sept heures et franchir, par une passe facile, la ligne des hauteurs qui sépare le Passin de la branche orientale de l'Araxe ³ : c'est apparemment la rivière de Kars que l'auteur désigne ainsi. Il considère le Gyhertschileh ou Kiredjli-Dagh comme la limite des Phasiens et des Taoques ⁴ ; c'est effectivement la ligne de partage entre le bassin du Passin et celui du Tchoruk, où se trouve la province de Taïkh (v. infra) ; mais nous verrons bientôt que l'ancienne patrie des Taoques s'étendait davantage.

En rejoignant l'Araxe au moment où ce fleuve commence à se diriger *vers le Nord*, les Grecs furent naturellement conduits à choisir cette vallée comme un chemin facile, les conduisant dans la direction où ils voulaient aller. Il est vrai qu'à une quinzaine de parasanges plus bas (et non à 35), il tourne de nouveau vers l'Est ; mais les Dix-Mille durent penser que c'était un écart temporaire ; quand ils s'aperçurent qu'il conserve cette direction, ils trouvèrent la route du Nord barrée par la série des contreforts du Kiretschlu-Dagh (ou Karghabazar) et de l'Akmezre-Dagh. A une vingtaine de parasanges du dernier coude, en tenant compte des

1. Append. à l'opuscule de M. Strecker, p. 25.

2. Au confluent du Hassan-Kale-su ; v. la carte de Kiepert.

3. *Der Zug*, etc., p. 99.

4. *Ibid.*, p. 100.

détours du fleuve, soit 35 en tout, on arrive au lieu où la route actuelle des caravanes, celle qui vient d'Erzeroum par la vallée du Hassan-Kalé, s'éloigne de l'Araxe pour prendre la direction du Nord-Est, c'est-à-dire celle de Kars, où elle conduit : c'est apparemment par là que se dirigea Xénophon. A peu de distance du fleuve, elle franchit la montagne à travers la partie Sud des Soghanly-Dagh¹. Or l'écrivain grec nous apprend qu'après avoir quitté le fleuve, il a fait 10 parasanges avant de *descendre dans la plaine*. C'est à la sortie de ces montagnes que les Dix-Mille trouvèrent et battirent une armée composée de Phasiens, de Chalybes et de Taoques²; à 30 parasanges plus loin, ils se trouvèrent dans le pays de ces derniers³. Qu'ils aient pris la route de droite ou celle de gauche, pour tourner ou franchir le Soghanly, ils ont dû effectivement faire, en pays de montagnes, huit à dix parasanges avant de se trouver dans la partie plate ou relativement basse de la province de Tochtin.

Mais nous sommes encore à près de 1,000 stades des Taoques, qu'il ne faut pas confondre avec les habitants de cette dernière province, malgré le rapprochement des noms. Ce n'est pas toutefois que celui des Taoques ait disparu en Arménie et que la nomenclature géographique de ce pays ne puisse ici, comme pour le pays du haut Araxe, éclairer l'interprétation du texte grec. Mais il faut convenir, avec M. Koch⁴, que la géographie moderne a égaré en ce point le voyageur anglais son devancier. Celui-ci, toujours fidèle à son système des marches allongées, qui lui avait fait rencontrer l'Araxe par les Grecs beaucoup trop au Nord-Est, au Nord de l'Ararat, dit-il, et par conséquent vers Armavir, identifie maintenant le pays des Taoques avec ce qu'il nomme le Taochir en Géorgie, et place la rencontre de l'armée taoque et phasienne au passage du Kapan-Dagh⁵. En tenant compte des sept

1. Une autre route, qui s'éloigne de l'Araxe au moment où il fait une petite courbe vers le Sud, *tourne* cette chaîne au Sud-Est par le défilé qui la sépare du Karakûsch-Dagh, puis, inclinant au Nord, va rejoindre la première avant son arrivée à Kars. Elle paraît ainsi plus facile, mais moins usitée, car elle est tracée sur la carte de Kiepert comme simple voie de communication; d'ailleurs, il semble que, pour en atteindre l'origine, les Grecs auraient dû faire plus de 35 parasanges en suivant les bords du fleuve; peu importe, du reste, puisque les deux voies conduisent également au revers oriental du Soghanly.

2. *Anab.*, IV, 6.

3. *Ibid.*, 7.

4. *Der Zug*, etc., p. 101.

5. Ainsworth, p. 179 et 181. Le Taschir, portion de Somchethi, se trouve

journées pendant lesquelles les Grecs ont suivi le fleuve, il faudrait admettre qu'ils sont arrivés en Géorgie par le Karabagh ; mais tout ce raisonnement disparaît, abstraction faite même des invraisemblances ou des impossibilités que nous avons déduites, en présence de cette simple observation de M. Koch, que M. Ainsworth a mal lue dans Delisle, Taochir au lieu de Taschir, qui est le véritable nom du district cité de la province de Somchethi. Revenons donc à la réalité des faits, et cherchons, à partir du lieu où nous avons laissé l'armée, la direction et la distance qui doivent la conduire chez les véritables Taoques.

M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Arménie*¹ donne, sur cette province et sur la géographie comparée du pays occupé par cette population, des détails dont il faut d'abord se pénétrer pour raisonner avec connaissance de cause. « La province de Daïkh, dit-il, était coupée en tous sens par de hautes montagnes et arrosée par une grande quantité de rivières, qui *portent leurs eaux* dans la mer Noire par le fleuve Djorok et dans la mer Caspienne par le Kour. Elle est couverte de forêts et de jardins... La province de Daïkh, avant qu'elle eût été envahie par les Géorgiens, était partagée en huit petits cantons dont on peut voir la nomenclature dans une géographie attribuée à Moyse de Khoren (Gogh-p, Pertats-p'hor, Bardizats-p'hor, Djagasd, Poukha, Okhaghi, Azort, Ga-p'hor), et dont il est impossible de déterminer exactement la position, à l'exception de celui de Poukha, qui est la Bocche (les Boqhes) de Ptolémée². La domination des Géorgiens a contribué puissamment à faire disparaître les anciennes dénominations... et à y introduire les noms géorgiens que nous trouvons sur nos cartes, tels que ceux de Bortchiskevi, Lignaniskevi, Atchara³, Schaus-

à l'Est d'Alexandropol, presque à la longitude de Tiflis. V. la carte de Kiepert.

1. 1^{er} vol. : Mémoire sur la géographie de l'Arménie; description de la grande Arménie, § 3, 2^e partie.

2. Χώραι δὲ εἰσιν ἐν Ἀρμενίᾳ ἐν τῷ ἀπολαμβαμένῳ μεταξὺ Εὐφράτου καὶ Κύρου καὶ Ἀράξου ποταμοῦ τμήματι παρὰ τὰ Μοσχικά ὄρη. . . . ἡ Κοταρζηνή
Ἵπὲρ τοὺς καλουμένους Βόχας, παρὰ δὲ τὸν Κύρον ποταμὸν . . . ἡ τε Τωσαρηνή
καὶ. . . . ἡ Ὠτηνή
Παρὰ δὲ τὸν Ἀράξην ποταμὸν . . . ἡ τε Κολθηνή
καὶ ὑπ' αὐτὴν . . . ἡ Σοδοικηνή.

Et près du mont Paryarde, la Sirakène et la Sakapène (Ptol. Géogr. V, 13 § 9.

3. Sans doute l'Adjara, à l'extrémité Nord de l'Arménie; nous verrons plus loin qu'au temps de Xénophon ce district était probablement occupé par les Scythènes.

cheti, Eroscheti, Tahoskari, etc. » L'auteur pense que ce dernier nom est tiré de celui des Dahi, qui avaient, selon Ammien Marcellin, un établissement près de la mer Noire ; et il considère ce peuple comme identique aux Taoques de Xénophon (la gutturale aspirée pouvant être identifiée à l'aspirée simple). La province montueuse mais fertile de Koukarki borne le Daïkh à l'Est, et le Gouriel le borne au Nord.

Il résulte de ces témoignages que l'ancien Taïkh était bien plus étendu que le canton actuel de ce nom. Comme lui, il était baigné par l'Olti, affluent oriental du Djorok ou Tchoruk (l'ancien Acampsis), mais il s'étendait à l'Est du Jalandjam-Dagh, dans le bassin supérieur du Kour. Les Boques de Ptolémée, qui en occupaient une portion, étaient séparés par la province de Kotarzène des monts Moschiques, formant la limite occidentale de l'Arménie elle-même¹. De plus, parmi les villes qu'il cite comme appartenant à la région décrite dans le passage transcrit plus haut en note², Ptolémée nomme Βάραζα, Τῶγα (ou Ωτα), Ἀζατα, noms qui pourraient bien nous conserver, quoique défigurés par une transcription étrangère, ceux des districts de Pertats ou plutôt de Pardi-zats, de Djagard (Tschugurethi?) et d'Azort. Ces trois villes sont placées par l'auteur (cf. §. 12) plus au Nord qu'Artaxate, ville située sur l'Araxe moyen, à des différences d'élévation au pôle qui varient de 35' à 1° 1/2; pour la longitude elles varient du méridien d'Artaxate à 5° plus à l'Ouest. On sait que les longitudes de Ptolémée sont peu exactes. Mais, si on lit, pour la longitude d'Ἀζατα, αέ, δ', au lieu de αγ, δ', l'ensemble correspondra parfaitement à la détermination du Taïkh donnée par M. Saint-Martin. Il y a plus : les noms arméniens que M. Saint-Martin croyait perdus par suite de l'invasion géorgienne ne le sont pas tous. — La carte de Kiepert place le Partizats-p'hor, avec la ville de Bardez, dans le massif de montagnes qui enveloppe le Taïkh moderne du côté de l'Est. Quant aux districts géorgiens que l'orientaliste français dit occuper maintenant une partie de ce territoire, le Schauscheti se trouve à l'Ouest du Jalandjam, prolongation septentrionale de Soghanly et du Kanly ; l'Eruschethi ou Eroschethi existe vers la longitude d'Akaltziche, au Nord de l'Ardahan-tchaï, une des rivières qui forment le Kour ; le Taoskhari ou Taïkh moderne³ est à l'Est du Tchoruk moyen :

1. V. Ptol., V, 6, § 1 ; 13, § 2, 5. — 2. *Ibid.*, 13, § 10-11.

3. Kiepert (*ubi supra*, p. 23) fait observer que les Taoques de Xénophon sont appelés Τάοι par Diodore.

l'ensemble de ces données nous permet de nous représenter ce que devait être l'ancien pays des Taoques. On peut le concevoir comme s'étendant à peu près depuis le pied des montagnes qui bordent à l'Est la vallée du Tchoruk jusqu'aux monts Abotzi, qui courent du Nord au Sud, à peu près à la longitude d'Alexandropol.

Les Grecs arrivèrent chez les Taoques à 30 parasanges du point où nous les avons laissés¹, c'est-à-dire de l'entrée des plaines de Taochtîn, et ils eurent à forcer, au bord d'une rivière, un passage fort court, il est vrai, mais complètement dominé par les habitants qui essayèrent de le défendre. Mais remarquons en même temps que Xénophon ne dit pas avoir trouvé chez les Taoques un pays généralement coupé d'escarpements difficiles, ni avoir employé beaucoup de temps à le traverser. Il résulte de là qu'il n'a pas marché à l'Ouest en quittant la plaine de Taochtîn. Si, en effet, opérant la réduction d'un grand tiers sur la distance à vol d'oiseau à cause des difficultés de la marche et des petits farsangs de montagnes, nous portons, vers l'Ouest ou le Nord-Ouest, une ouverture de compas correspondant à 18 parasanges, en plaçant la pointe immobile au lieu où se rejoignent, dans le Tochtîn, les deux routes entre lesquelles nous avons pu hésiter, nous sommes conduits en pleins massifs de montagnes. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les Grecs feront encore *quatre-vingt-dix parasanges* avant de trouver le guide qui les *conduira* en vue de la mer. Or il faudrait l'indomptable incrédulité de Koch et de Streckker, à l'égard des chiffres de Xénophon, pour supposer qu'il ait pu estimer ainsi ses distances, s'il eût suivi réellement la route de la mer Noire. Encore faut-il remarquer, à l'honneur du premier de ces voyageurs, qu'il a reculé devant l'application de son système, en convenant que les Grecs n'avaient pu prendre, au défilé du Binghenl-Dagh, la route commerciale de Trébizonde par Erzerum, route qui ne leur eût pas demandé plus d'une vingtaine de jours, tandis qu'ils mirent environ le triple à atteindre Trébizonde². Mais il admet que, du bassin de la rivière de Kars, ils ont passé dans celui de l'Olti, affluent du Tchoruk, par les gorges du Bardez-su. Il paraît lire εἰς Ταύρους comme s'il y avait ἐν Ταύροις, et il croit que les cinq jours qui suivirent le combat contre les peuples alliés furent employés à traverser le pays des Taoques³. Qu'on l'explique comme on voudra, ou qu'on ne

1. *Anab.*, IV, 7.

2. *Der Zug*, etc., p. 96. — 3. *Ibid.*, p. 101.

l'explique pas du tout, le fait d'un détour considérable vers le Nord-Est est un fait ; tâchons de savoir par où il s'est opéré¹.

Le nom des Taoques nous laisse dans une assez grande incertitude, précisément à cause de l'extension antique de leur territoire ; mais d'autre part cette extension nous permet de choisir, entre différentes directions, celle qui s'accordera le mieux avec les indications ultérieures : nous ne sommes pas tenus d'arriver dans le Taïkh actuel. Le nom, plus ethnographique que géographique, des Chalybes n'est pas non plus de nature à éclaircir beaucoup la question ; mais Xénophon nous dit que, malgré leur résistance, il a fait sur leur territoire cinquante parasanges en sept jours. Cela ne prouve pas du tout que leur pays eût cinquante parasanges de largeur ou de longueur ; les Grecs ont pu y faire bien des contremarches, tant pour se procurer des vivres que pour tout autre motif ; mais la longueur du chemin parcouru *en moyenne* dans ces journées d'hiver montre qu'il ne s'agissait point de gravir des sentiers difficiles sur les flancs des montagnes. Ce sont donc encore des pays de plaine que nous devons chercher pour les identifier avec ceux dont il s'agit, ou du moins des pays où il soit facile de marcher dans des vallées. C'est d'ailleurs ce que fait observer Kiepert dans son *Appendice* au travail de M. Strecker². Il cherche le pays des Chalybes dans le bassin de l'Olti, dont la partie supérieure se trouve dans le Taïkh, et il croit reconnaître, dans le Tchouk lui-même, le fleuve Harpasos, large de quatre plèthres, où les Grecs arrivèrent ensuite. Ainsworth, au contraire, a identifié ce fleuve avec l'Arpa-tchaï, auquel la rivière de Kars se réunit pour rejoindre l'Araxe. L'Arpa-tchaï forme en partie la limite entre les Arménies turque et russe.

Ces deux solutions offrent de graves difficultés, quelque spéciale apparence que chacune puisse offrir. L'identification entre l'Arpa et le Harpasos est séduisante à cause de la ressemblance des noms, et on doit l'examiner, même sans tenir compte de la direction impossible attribuée par l'auteur aux marches qui précéderent l'arrivée des Grecs sur les bords de cette rivière. Il est vrai, Arpa-tchaï est un nom turc qui signifie rivière de

1. Pour toute cette partie de l'itinéraire, il n'y a plus à faire usage d'Ainsworth, qui, égaré complètement par son erreur sur la marche au bord de l'Araxe, termine ces longues courses aux lieux où elles ont commencé. (V. p. 181-185.)

2. V. p. 26-27.

l'orge; il est par conséquent moderne, c'est-à-dire introduit dans ce pays au dixième ou onzième siècle au plus tôt. Et si M. Saint-Martin nous dit en même temps ¹ que le nom arménien *vulgaire* Arhp'ha-tchaie, ce nom paraît d'autant plus une corruption du nom turc que le vrai nom arménien de ce cours d'eau est Akhourean, nom que porte déjà la rivière de Kars et que les Arméniens ont conservé aux cours d'eau réunis jusqu'à leur confluent avec l'Araxe. Mais, d'autre part, si le fleuve de quatre plèthres de largeur est le Tchoruk, comment les Grecs auraient-ils employé une quinzaine de marches ² et peut-être davantage (v. infra) à parvenir de là aux environs de Trébizonde, quand nulle part il ne coule à plus d'une quarantaine de lieues de cette ville; et surtout où auraient-ils trouvé là une *plaine* où ils auraient pu marcher quatre jours sans interruption? De plus, M. Koch dit nettement qu'il est impossible d'attribuer au Tchoruk une largeur de 400 pieds, que l'Arpa-tchaï est moins large encore et que, dans toute l'Arménie septentrionale, une pareille dimension n'existe que pour l'Araxe et pour le Kour (le Cyrus)³. Nous ne sommes plus sur l'Araxe; serions-nous arrivés sur le Kour?

Si du bourg d'Aspugha, point où la route d'Erzerum à Kars par Meschingerd débouche, à l'Est du Soghanli, dans la plaine de Tochtin, nous suivons cette route avec une ouverture de compas égale à trois parasanges; si, arrivés à Kars, nous poursuivons la route qui suit quelque temps la rivière et qui s'en écarte ensuite pour fléchir au Nord, tandis que la rivière fléchit à l'Est, le trentième parasange nous conduira, toujours à travers une route facile, comme le fait entendre Xénophon, à un lieu qu'il semble décrire dans le récit du combat qui permit aux Grecs de franchir le pays des Taoques. En effet, un peu au Sud du lac de Tschyldyr, la rivière qui s'en échappe, le Tschyldyr-su, est resserrée de très-près, à l'Ouest, par une croupe de montagnes; rien ne s'oppose, d'après ce que nous avons vu plus haut, à ce que ce point soit considéré comme donnant entrée dans la province la plus orientale des Taoques, la presque totalité de leur pays étant demeurée sur la gauche de l'itinéraire des Dix-Mille. Aussitôt après ce pas franchi, le terrain s'élargit de nouveau et la route tracée sur la carte de Kiepert gagne alors,

1. *Ubi supra*, § 1.

2. *Anab.*, IV, 7-8.

3. *Der Zug*, etc., p. 103.

par divers détours, pour éviter les escarpements, Achalkhalakhi d'abord, puis Dsalka. Et, si l'on s'arrête un peu avant d'arriver à cette dernière localité, pour ne pas s'engager trop à l'Est, ce que devaient éviter les Grecs ; si l'on passe le Chtzia et que l'on marche droit au Nord, au point de jonction entre le Thoris-Mta et son prolongement le Didgori, par 41° 46' de latitude, on gagnera le Kur, près de Gori, après avoir parcouru, *détours compris*, les 50 parasanges indiqués par Xénophon.

Ce n'est pas tout. L'Anabase parle ensuite de 20 parasanges parcourus en plaine chez les Sythènes. C'est *exactement* la longueur de la route conduisant de Gori *à travers la plaine* que baigne le Kour jusqu'au point où, se dirigeant vers Akhaltziche, elle s'engage dans le défilé où le fleuve est resserré par les montagnes. Les Grecs firent alors une halte de trois jours ; puis arrivèrent, en quatre marches, formant 20 parasanges, à la ville de Gymnias, où un guide, envoyé par le prince du pays, leur promit de les conduire en vue de la mer¹. Ces quatre étapes nous conduiraient à Akhaltziche même, nom qui ne ressemble point du tout à celui de Gymnias. M. Koch² reconnaît qu'il est impossible de déterminer avec certitude l'emplacement de cette ville. Il indique timidement Ardahan sur le Kur, c'est-à-dire sur le principal cours d'eau qui le forme, au Sud de l'Eruschethi, et Ardanutsch sur un affluent oriental du Tchoruck, au Sud du Schauschethi ; mais l'une et l'autre solution nous conduiraient probablement en plein pays des Taoques (v. supra), et nous sommes maintenant chez les Scythènes.

Du reste, sans faire ce grand détour de Gori, on peut plus facilement d'Achalkhalakhi gagner le Kour près d'Akhaltziche, et là aussi on retrouverait cette plaine de 20 parasanges que, selon l'aveu de M. Strecker, on chercherait vainement dans la haute Arménie ; nous sommes ici en pays géorgien. Il est vrai, les 50 parasanges ne se compteraient plus en entier sur la route tracée, mais les Grecs, ayant eu à combattre les Chalybes, n'ont pas dû la suivre toujours, et cette solution n'a rien qui répugne ; bien au contraire, elle diminue le paradoxe apparent d'un si large détour au N.-E. tout en conservant le point essentiel, l'identification entre le fleuve Harpasos et le Kour. Koch, malgré sa répugnance à conduire les Grecs si loin vers l'Orient, convient que l'identification des Scythènes (les Ta-Skutines de Diodore)

1. *Anab.*, IV, 7.

2. *Der Zug*, etc., p. 105.

aux Géorgiens est vraisemblable¹, et qu'on ne trouve de plaine étendue qu'auprès du Kour². Il vient de se prononcer pour l'identification du Harpasos et du Tchoruk, malgré l'impossibilité reconnue par lui-même d'attribuer à ce dernier une largeur de quatre plèthres, et cependant il ajoute : « On trouverait, dans les paroles de Xénophon, quelques mots pouvant appuyer avec vraisemblance l'hypothèse qu'il fut conduit jusqu'auprès du Kour³. » Il est vrai, M. Koch n'entend ici par le Kour que le principal cours d'eau qui le forme, l'Ardahan-tchaï, puisqu'il parle des plaines d'Ardahan et de Kjöla; mais les 80 parasanges comptées par Xénophon, dans sa marche, entre le Soghanly et le fleuve ne sauraient trouver place, si l'on se reportait si haut dans le bassin du Kour.

Selon que la plaine de 20 parasanges sera reconnue à l'Ouest ou au Sud-Ouest d'Achaltziche, elle nous conduira au pied soit du mont Sotimeri, soit du versant Nord-Est des monts Arsian, c'est-à-dire vers Digwir. Les étapes suivantes étant encore faites dans le pays des Scythènes, l'armée n'a pas dû passer au Sud des monts Arsian, où elle eût alors retrouvé les Taoques dans le canton de Schauschethi, mais plutôt marcher à l'Ouest, et Gymnias serait vers Acho, dans l'Adjara. C'est de là que l'on conduisit les Grecs au mont Théchès, à trois petites journées seulement de la montagne au miel vénéneux. Il est vrai, cette route rencontre le fleuve plus haut que la grande plaine et le suit pendant quelque temps dans une étroite vallée; mais Xénophon ne dit pas qu'il ne l'ait vu qu'en un point.

Ici enfin nous retrouvons le guide qui nous a fourni de si utiles renseignements sur la topographie comparée de la Phrygie. « Le miel de Trébizonde, dit Hamilton, a gardé la qualité vénéneuse qu'il avait au temps de Xénophon, et dont Strabon constate aussi les effets sur les soldats de Pompée. J'ai même remarqué que tout le miel a ici une saveur très-amère; le miel sauvage surtout a les qualités nuisibles dont nous parlons. Elles proviennent, dit-on, de ce que les abeilles se nourrissent des fleurs de l'*Azalea-Pontica*, lesquelles croissent en abondance sur les collines qui dominent la ville... Elles croissent aussi, comme j'ai eu la facilité de m'en assurer, tout le long de la côte, et comme je l'ai ouï dire, dans les autres lieux où le miel est de

1. *Der Zug*, etc., p. 103.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. *Ibid.*

qualité nuisible ¹. » Or, un peu plus loin ², le voyageur anglais signale la chaîne entre Ghumish-khana et Trébizonde comme marquant, à 20 ou 22 milles de cette ville, la limite de la région où croît l'Azalea-Pontica ³. Ghumish-khana est une petite ville à 70 kilomètres au Sud-Sud-Ouest de Trébizonde ; de cette direction, mais non de la ville elle-même, coule un affluent occidental du Tchoruk-su, dont le confluent se trouve à 65 kilomètres de là. Les sept parasanges qui séparent Trébizonde du lieu où l'empoisonnement se produisit sont à peu près 39 kilomètres, ce qui correspond fort exactement à la limite tracée par Hamilton comme étant celle de la zone du miel empoisonné, d'autant plus que l'accident se produisit sur une montagne.

Mais si la chaîne est reconnue, à quel point fut-elle franchie par les Grecs ? Évidemment à peu de distance de la longitude de cette ville, puisque les Grecs n'en étaient plus qu'à sept parasanges. D'autre part, ce point se trouvait à sept ou huit parasanges environ du lieu où ils rencontrèrent la rivière formant limite entre la Scythène et le pays des Macrons, rivière que les Grecs traversèrent près du confluent d'une autre qui se trouvait à leur gauche. Ainsi le pays des Macrons, dont le Makur-Dagh conserve encore aujourd'hui le nom ⁴, s'étendait à une quinzaine de parasanges à l'Est ou au Sud-Est de Trébizonde. Cette rivière-limite paraît donc être le Kalopotamos ; la source de son affluent, le Djémil-su, est au pied du mont Khatschkhar, que M. Koch incline à identifier avec le Théchès de Xénophon ⁴. De ce géant des montagnes du Pont, dit l'auteur allemand, on peut apercevoir la mer, sans même escalader le sommet, ce qui serait difficile. Le confluent du Djémil-su et du Kalopotamos est, suivant le même auteur, le lieu où les Grecs passèrent la rivière, puisque Xénophon signale en cet endroit un cours d'eau venant de la gauche (le Kalopotamos proprement dit, qu'il regarde comme un affluent). Il est vrai, Kiepert (ubi supra, p. 19) fait observer, de concert avec Blau, que, dans un ouvrage antérieur, M. Koch assurait que la mer est rarement visible de cette distance à cause des brumes ; il en conclut que le guide n'avait pu affirmer plusieurs jours à l'avance qu'on la verrait ; mais,

1. *Researches in Asia-minor*, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 166-7.

3. Voyez Kiepert, appendice à la brochure de M. Strecker, p. 20. Il cite un article de Blau dans la *Zeitschrift für allgemeinen Erdkunde* de 1862.

4. *Der Zug*, etc., p. 106.

après tout, ce qui importait aux Grecs, ce n'était pas de voir la mer : c'était d'être conduits dans son voisinage.

Mais trouvons-nous un raccordement avec les marches précédentes ? Depuis qu'ils ont quitté les *plaines* des Scythènes les Grecs ont marché, suivant l'estimation commune, dix jours avant d'arriver au confluent cité, six depuis Gymnias, et ils ont fait la dernière partie de ce chemin dans des conditions favorables : il n'y a donc pas trop à rabattre des 1,500 stades auxquels ces marches peuvent être évaluées, si on les mesure à vol d'oiseau sur les cartes ¹.

Xénophon ayant l'habitude de compter à la fois les étapes et les parasanges, la concordance des deux notations prévient les erreurs de copistes, et, là où la dernière mesure est omise, c'est-à-dire dans les cinq marches, qui conduisent l'armée au mont Techès, le chiffre cinq est répété : ἐλθὼν δ' ἑκαῖνος λέγει, ἔτι ἄξει αὐτοὺς εἰς χωρίον ὅθεν πέντε ἡμερῶν ὄψονται θάλατταν..... Καὶ ἀφικνοῦνται ἐπὶ τὸ ὄρος τῇ πέμπτῃ ἡμέρᾳ· ὄνομα δὲ τῷ ὄρει τὴν Θήχης.

Telle est la leçon des manuscrits ; ce n'est pas tout à fait celle des éditions les plus soignées : *Suasu G. Beckeri*, dit M. Louis Breitenbach, *Schneiderus et edd. sqq.* πέντε ἡμερῶν *transposuerunt post αὐτούς*. C'est ce qu'a fait encore M. Louis Dindorff, dans la collection Teubner, en 1867. Avec ce texte aucune équivoque n'est possible, et je dois ajouter que M. Breitenbach lui-même n'entend pas que la différence de leçons apporte une différence de sens. Il renvoie, en effet, pour l'interprétation du passage, à celui du premier livre (chap. 7), où l'auteur rapporte qu'un devin avait dit à Cyrus : Le roi ne combattra pas de dix jours, Βασιλεὺς οὐ μαχεῖται δέκα ἡμερῶν. Mais, précisément parce qu'il cherche dans son auteur un moyen d'interprétation, le savant éditeur nous avertit que, dans sa pensée, toute autre explication n'est pas grammaticalement impossible. Le Scythène n'a-t-il pas promis aux Grecs qu'ils verraient la mer à une distance de cinq jours, et non pas après une marche de cinq jours ? est-il licite de rejeter cette explication d'une phrase grecque, traduite d'ailleurs d'une langue asiatique et peut-être imparfaitement comprise, quand la suite du récit nous apprend que les Grecs mirent cinq jours à se rendre du mont Techès au port de Trébizonde. Et quant aux mots τῇ πέμπτῃ ἡμέρᾳ, si Kuhner en

1. Voyez Hamilton, p. 67 et la carte. — Le nom d'Ispir rappelle celui des Saspires, que Kiepert (*Atlas antiquus*) place à gauche du haut Acampis et surtout le pays de Syspirite, qu'il place à droite.

doute, comme le dit au même lieu M. Breitenbach, πέντε ἡμερῶν *seclisit ut insiticia, quippe propter sequentia* τῇ πέμπτῃ ἡμέρᾳ *huc transportata*, pourquoi, quand nous venons de reconnaître le premier membre de phrase pour authentique, ne pas admettre ou qu'il y a une glose de copiste, mais qu'elle consiste dans les trois derniers mots amenés par les premiers, ou mieux encore qu'il y avait dans le manuscrit original τῇ θ' ἡμέρᾳ, ce que des copistes, trompés par le sens donné à la phrase précédente, ont lu τῇ ἡ' ἡμέρᾳ, lecture bien facile si l'on rapproche un θ mal tracé d'un ε lunaire. De cette façon, nous gagnons quatre jours de marche, soit 20 parasanges ou 600 stades, et toute impossibilité disparaît¹. C'est bien vers 42° 40' de longitude que les Grecs rentrent dans les montagnes pour se diriger vers le bassin de Tchoruk, et c'est bien à l'Est-Sud-Est de Trébizonde qu'ils l'atteignent.

Opérons maintenant le raccordement, et, partant de ces nouvelles données, cherchons si nous pouvons vérifier la position du mont Théchès, tant de fois cherchée par les interprètes de l'Anabase. Les études précédentes nous ont amenés à considérer comme assez probable la position de Gymnias dans le district d'Adjara, au Nord des monts Arsian. Or si l'armée partant de là a marché pendant *neuf* jours, d'abord vers le Sud-Ouest, puis vers le Sud, à l'Est du Tchoruk, mais à l'Ouest des monts Moschiques de Ptolémée; si elle a ensuite passé le fleuve au-dessus de la rivière d'Ardanutsch où il doit être beaucoup moins gros et enfin marché vers l'Ouest à travers le canton de Livaneh, pour gagner le mont Khatsckhar, elle n'aura fait que des étapes modérées, si l'on considère qu'elle avait un guide et marchait en pays ami. Neuf étapes, en effet, ne donneraient ici qu'une moyenne de six parasanges, très-acceptable en pareil cas, si l'on considère surtout que le printemps arrivait et que l'armée avait grand'hâte de se trouver enfin dans une ville grecque. Il y a donc concordance entre les itinéraires partant de Gymnias et de Trébizonde pour déterminer la position du mont Théchès, sauf une difficulté toutefois : du pied du Khatsckhar, il y aurait environ 10 parasanges à faire pour gagner le confluent du Djimil-su, et Xénophon dit qu'il atteignit la rivière le premier jour. Mais le premier jour effectivement il a dû l'atteindre et

1. On pourrait même admettre ici dix-huit jours de marche au lieu de neuf, si l'on comparait au relevé des marches exprimées, de Cunaxa à Cotyora, le total énoncé au chapitre 5 du livre V; mais il est bien possible qu'il y ait erreur de compte.

contribué à former la colonie de Pharnakia ¹. C'est bien plutôt à cette dernière, selon Hamilton, que correspond la Kérasun moderne; on conçoit, en effet, qu'une colonie, créée par la puissance d'un gouvernement et formée d'émigrants appelés de plusieurs villes, en ait eu aussi de Kérasonte, qui n'était pas bien éloignée; ceux-ci ont pu dominer en nombre ou en influence, conserver, dans l'usage privé, le nom de leur ancienne patrie, parallèlement au nom royal et officiel de Pharnakia, et le faire enfin prévaloir.

Strabon dit formellement que Pharnakia se trouvait à l'Ouest du golfe où était bâtie Kérasonte; et Kotyora, que l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin met à 600 stades environ à l'Ouest de Pharnakia ², était entre cette ville et le cap Jasonion, facile à reconnaître dans le cap Yasoun, saillie très-remarquable de cette côte et où, suivant le Périple de Scylax, on avait bâti une acropole grecque. La position de Kotyora peut même être précisée davantage, puisqu'Arrien, dans son Périple du Pont-Euxin ³, place à 170 stades environ et à l'Est du cap cette ville devenue alors un bourg (Strabon disait une bourgade, *πολιχνη*), sans doute par suite de la fondation de Pharnakia. Arrien ajoute qu'à 60 stades plus loin on trouve le Mélanthe, et l'anonyme ajoute qu'avant d'arriver au Mélanthe, en s'éloignant de Kotyora, on trouve d'abord une baie. Hamilton incline un peu à croire que Kotyora occupait l'emplacement d'Ordou ⁴. Cette ville est au fond de la baie qui flanque à l'Est la petite presqu'île terminée par le cap Yasoun, et le Mélet-Tchai, qui correspond assurément au Mélanthe, se trouve à une quarantaine de stades à l'Est de la ville. Mais, outre l'avantage maritime de la baie de Pershemba, entre le cap et Ordou, mieux abritée que cette dernière position, dit Hamilton ⁵, et qui devait avoir attiré de préférence les colons de Kotyora, l'expression de l'anonyme ἀπὸ δὲ Κωτυώρου πόλιος ἐκδέχεται, ne conviendrait pas du tout à Ordou, qui se trouve exactement au fond et non à l'entrée d'une baie, tandis que l'anse de Pershemba se trouve peu avant l'entrée de celle-ci, en venant de l'Ouest.

1. Εξ ἡσυωνικίσθη ἡ Φαρνακία.

2. Au n° 34. Au n° 36, il en compte moins de 250 de Pharnakia à Tripolis. En tenant compte des détours de la côte tout cela nous conduit à Kérasun.

3. Au § 23.—L'anonyme, aux §§ 32 et 34, donne les mêmes estimations.

4. Ham. I, 267.

5. Id., 268.

graphie actuelle : l'un est le cap Yéros, l'autre correspond au cap Kéréli. L'embouchure du Kérasoun est à 11 ou 12 kilomètres, ou 62 stades environ, de chacun d'eux, et la distance de Trébizonde est de 46 kilomètres, ce qui n'est certainement pas exagéré pour trois marches, tandis que Kerasoun se trouve à près de 100 kilomètres plus loin, soit en tout environ 140; encore une fois, pour des soldats et leurs bagages, c'était trop en trois jours, dans un pays difficile, quand d'ailleurs rien ne les pressait désormais beaucoup. Nous verrons d'ailleurs, dans un instant, une confirmation et une explication de ce transport du nom de Kérasonte d'un point à un autre.

Les Mossynœques, peuple que le *Périple*, dit de *Scylax*, et plusieurs géographes anciens signalent aux environs de Trébizonde¹, essayèrent ensuite d'arrêter la marche des Grecs, mais un accord fut conclu à la suite d'une entrevue. Les Grecs intervinrent même dans les troubles intérieurs de cette petite nation, ce qui, ayant dû déranger la marche de l'armée, laisse un certain vague et en même temps une certaine latitude dans l'interprétation des huit étapes qui la conduisirent chez les Chalybes, occupés à l'exploitation du fer et assujettis aux Mossynœques². De là, ils pénétrèrent dans les plaines des Tibaréniens, peuple maritime que le *Périple* de *Scylax* met à l'Est des Chalybes³, mais, si cette fraction détachée du peuple Chalybe ne se composait, comme il semble, que d'un groupe de familles d'ouvriers, il est aisé de comprendre qu'ils aient changé de résidence suivant l'opportunité de leurs travaux ou la facilité de leurs relations avec les gens du voisinage⁴. Deux marches conduisirent l'armée de la frontière des Tibaréniens à la ville grecque de Kotyora, colonie de Sinope, sur la côte de Tibarénie⁵.

Kérasoun ayant aujourd'hui encore des murs d'appareil hellénique⁶, on pourrait penser que c'est là qu'il faut placer cette nouvelle colonie, mais ce serait une erreur. Strabon nous dit en effet que Kytore était, de son temps, une petite ville, située à l'Est du cap Yasonium et du port de Genète⁷, et qui avait

1. *Scylax*, n° 86, et C. Müller, *ibid.* — *Anab.*, V, 4.

2. *Anab.*, V, 5.

3. *Scylax*, n° 88.

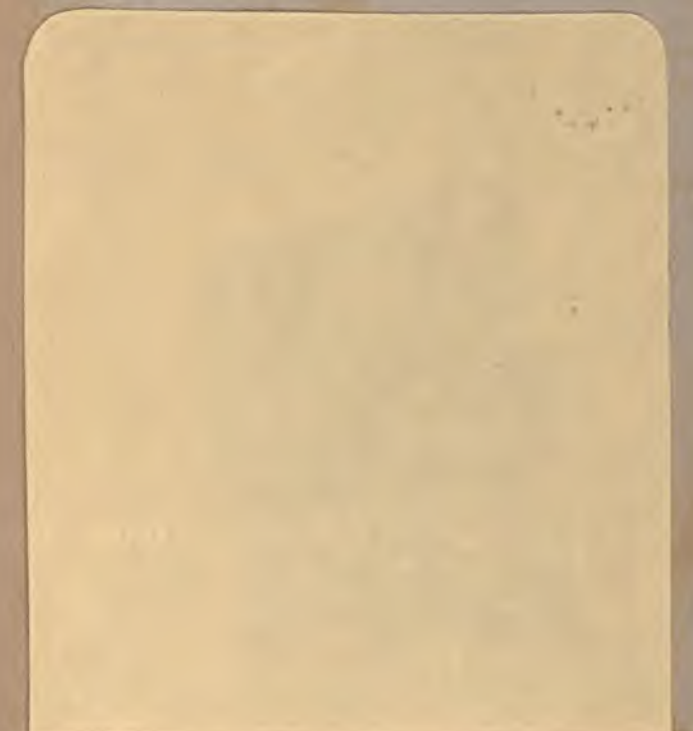
4. M. Hamilton n'a point trouvé de mines de fer aux environs du cap Yasoun (p. 271, v. infra), mais bien des forges à Unieh-Kaleh, aux deux tiers de la route du cap Yasoun à l'embouchure du Thermodon.

5. *Anab.*, *ubi supra*. — 6. Hamilton, I, 263.

7. L. XII, ch. 3. — Cf. *Scylax*, 88.

noms peuvent avoir *coexisté* avec une orthographe et une signification identiques, bien qu'avec un phonétisme tout différent, suivant la loi qui a présidé à la formation de l'écriture assyrienne. Le nom actuel serait, en ce cas, celui qui aurait précédé la réunion de cette contrée à l'empire de Ninive, et un pareil fait n'est pas sans exemple dans la même région. Warka est l'antique Erech, l'Orchoé des Grecs, comme Suffeirah est l'antique Sipphara, ville sacrée des Babyloniens. — Sur ce, je m'en rapporte à ce qui est, comme dirait le vieux Commynes, et aussi aux Assyriologues, dont la science m'est à peine entrevue par ses premiers éléments.

UNIVERSITY OF
3 9015 03965 9373



DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARDS

